TUFTS COLLEGE LIBRARY.

Purchased.

Bound. May 1894.

30137.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXIIIe ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CXVI. — 1er MARS 1893.

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TUFTS COLLEGE LIBRARY

LXII e ANNÉE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME CENT SEIZIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1893

30137.

HONNEUR DE FEMME

PREMIÈRE PARTIE.

Rien ne me défend plus aujourd'hui de raconter la vie de mon ami Pierre de Flave ; il me semble même que j'accomplis un devoir envers les trois principaux personnages de cette histoire; qu'en écrivant la vérité, j'honore leurs héroïsmes et leurs douleurs, j'atténue leurs fautes.

Il m'a suffi, pour toute la première partie de ce récit, de réunir les pages les plus significatives du journal que Pierre de Flave tenait et qu'il a interrompu à l'heure seulement où il lui a paru dangereux ou indélicat de donner une forme à ses pensées.

Tous les événemens qui suivirent m'ont été dits par l'une des deux femmes qui ont eu à les subir. Je les rapporterai le plus fidèlement possible.

JOURNAL DE PIERRE DE FLAVE.

I.

Je suis né en Sologne où mon père exploitait un assez vaste domaine, et j'y ai vécu presque toute ma première jeunesse. A quinze ans j'étais orphelin ; la solitude ne m'effrayait pas, et malgré les conseils fatigans de quelques personnes qui s'entêtaient à vouloir diriger ma vie, je continuai d'habiter la maison où j'avais grandi et souffert. Il me fallut toutefois accepter la compagnie d'un

précepteur chargé de m'instruire et de me surveiller. C'était d'ailleurs un excellent homme, qui fut, jusqu'à ma majorité, mon ami autant que mon maître. Nous nous séparâmes alors. Il quitta l'Europe, se fixa en Amérique, et je n'eus désormais avec lui que des rapports épistolaires de plus en plus espacés. Je n'éprouvai qu'un très passager regret du départ de cet homme. L'ingratitude est naturelle aux êtres jeunes, et c'est beaucoup plus tard seulement qu'en considérant mon indifférence, j'en ressentis une sorte de remords posthume. Je vécus donc seul, à la Croix-Fougères. C'est le nom de mon domaine. De temps en temps, pendant une ou deux semaines, j'hébergeais un parent ou un ami. Quelquefois je m'en allais à Paris avec la ferme intention de prendre goût à l'existence qu'y menaient certains de mes camarades. Mais, vite lassé, je rentrais à la Croix-Fougères pour y guérir ma nostalgie des champs, des ajoncs, des broussailles, des bois de pins et des immenses futaies de hêtres et de chênes où me semblaient si courtes les heures de flânerie.

Car j'étais alors plus qu'aujourd'hui timide et pensif. Le tumulte des villes dérangeait mes indolentes méditations. Je ne me sentais libre que dans le silence des campagnes. Et cependant je n'aimais aucun des devoirs ni des plaisirs qu'aurait dû comporter mon genre de vie. Les travaux rustiques m'intéressaient peu et, sans mes fermiers qui étaient de braves gens, l'exploitation de mon domaine eût gravement souffert. Quant à la chasse, la pêche, la vénerie, je n'ai jamais pu m'en éprendre, malgré la bonne volonté que j'y ai mise, et les traditions que m'avaient laissées mon père et mon aïeul. Je n'ai jamais apprécié la jouissance que peut causer le meurtre d'un oiseau ou la poursuite d'un fauve. Enfin, si j'aimais les chevaux, c'est en préférant les finesses de la haute école à l'équitation presque brutale des chasses à courre. La vue d'un hallali ou d'une curée m'était et m'est encore insupportable; c'est de la pitié, de la colère, de la honte que j'éprouve quand je regarde un pauvre cerf aux abois. Je voudrais lui crier de tenir bon, descendre de cheval, le couteau à la main, et découdre moi-même quelques chiens.

Pourtant, je ne devrais pas médire de la vénerie, puisque c'est pendant une chasse que j'ai rencontré Henriette, la femme qui était destinée à conduire ma vie et à m'apprendre le bonheur. Car c'est une de mes singularités, d'avoir été pris tout entier et presque tout neuf par cette femme, comme un enfant lassé qu'on rejoint sur la route, à qui l'on tend la main et qu'on entraîne sans même le laisser regarder en arrière. En effet, j'ai dit que j'étais un timide et je m'aperçois aujourd'hui, en considérant de loin ma jeunesse,

combien cette timidité a lourdement pesé sur tous mes actes. Je ne veux pas signifier par là que j'eusse peur des femmes et que je n'aie jamais tenté d'en aimer aucune. J'ai cédé, comme tant d'autres, à l'ambition juvénile d'en savoir sur ce sujet autant que mes amis et de pouvoir, à l'occasion, raconter comme eux quelques bonnes fortunes ou y faire de nonchalantes allusions.

J'ai donc connu quelques femmes, à Paris et ailleurs ; mais je les ai médiocrement admirées et leurs faveurs banales ne m'ont donné ni reconnaissance, ni remords, ni désir nouveau, seulement une espèce de tristesse physique, provenant sans doute de la parfaite aisance que je constatais en elles à la minute de l'abandon. Une seule d'entre mes rares complices d'amour m'avait paru digne peut-être de l'hommage d'une émotion. C'était une paysanne. Elle était très jeune; elle pleura. Ces pleurs me touchèrent et j'étais prêt à commettre quelque sottise lorsque, peu de semaines après, elle m'annonça qu'elle se mariait avec un valet de ferme « qu'elle aimait bien. » Mon aventure en demeura là. Cette désillusion, toute petite qu'elle était, accentua ma timidité.

Je ne sais si ce mot « timidité » est bien celui que je dois employer; c'est pourtant le seul qui exprime à peu près mon état de cœur et d'esprit quand je me trouvais en face d'une femme. Je n'avais pas l'air d'un niais, mais je restais silencieux. J'aurais voulu qu'elle devinât mes pensées, toute ma sensibilité, toute mon envie d'être aimé et je n'avais pas le courage de parler. Une pudeur morale me retenait, j'avais besoin d'être encouragé, d'être « mis en confiance, » comme nous disons en parlant d'un cheval ombrageux. Il est probable aussi que cette réserve avait pour cause principale le peu d'estime que m'inspiraient les femmes. Dès lors, ma timidité ressemblait fort à de la dignité ou même à du mépris. Mais toujours est-il que j'en souffrais, regrettant de n'avoir pas l'audace et la chaleur nécessaires pour révéler toutes les tendresses que je cachais en moi. Il en résulte que je devais être le plus maussade, en tout cas le plus médiocre des galans.

Il fallait donc, pour que ma nature se dégageât de son enveloppe de scrupules et de mensonges, l'influence d'une femme, de cette femme telle qu'il y en a toujours une — au moins — dans la vie d'un homme; celle à qui nous devons nos seules joies ou nos vraies douleurs, celle qui nous ennoblit ou nous dégrade.

Je crois d'ailleurs que cela n'est que le corollaire d'une loi psychologique applicable à tous les nerveux. Ceux-là, — et c'est une infériorité, — lorsqu'ils obéissent brusquement aux circonstances, ont l'illusion d'avoir voulu l'acte qu'ils commettent et dont la cause

est une influence externe. Il faut avoir eu la douloureuse persévérance de s'observer soi-même pour en arriver à cet aveu. Mais aujourd'hui, après bien des défaites, je reconnais ma faiblesse que j'ai si longtemps cru être de la décision.

Voici comment je fis, à vingt-sept ans, cette rencontre nécessaire à l'entier développement moral de mes facultés aimantes.

C'était à la fin de mars ; mon voisin M. B.., qui a l'un des plus beaux vautraits de France, devait chasser ce jour-là. M. B... est un très ancien ami de mon père. J'étais invité à toutes ses chasses et j'avais même le bouton de l'équipage ; mais on ne me voyait guère au rendez-vous. Or, comme cette chasse était l'une des dernières de la saison, je résolus d'y aller, par politesse. A midi et demi nous attaquâmes une laie qui débucha presque aussitôt et, prenant un grand parti, piqua droit devant elle, à travers champs. Peu importent du reste les détails de cette chasse que je suivis plus distraitement encore que de coutume. Dès les premières foulées de mon cheval, une préoccupation soudaine m'avait envahi. A côté de moi galopait une jeune femme ; elle m'était inconnue, je ne lui avais pas été présenté ; quelqu'un m'avait dit seulement, sans pouvoir me la nommer :

— C'est une amie des B... Elle vient de louer une petite maison de campagne dans leur voisinage. Il paraît qu'elle monte très bien.

Ce dernier renseignement était exact. J'admirais sa hardiesse pleine de sang-froid et de méthode. Mais j'admirais surtout ses traits énergiques et fins, son teint mat de brune éclairé par le regard calme de ses grands yeux, toutes les délicatesses et la fermeté de son corps très souple et presque immobile, malgré les violentes actions de son cheval.

Un incident nous fit lier conversation ; nous galopions depuis quelques minutes d'un train sévère et nous approchions d'un large fossé que je connaissais bien et qu'il fallait passer pour éviter un long détour. En abordant l'obstacle, au lieu de le franchir, je laissai mon cheval se couler comme un lapin dans le fossé, dont il remonta lestement la pente ; ma voisine, au contraire, enleva sa bête. Ce fut si correctement fait que je ne pus retenir un bravo.

Elle salua légèrement de la tête.

— Vous avez préféré ne pas sauter?

— Oui, madame, pour épargner un effort inutile à mon cheval.

— Moi, j'aime mieux un saut. C'est plus... c'est plus franc.

— Peut-être.

Nous avions ralenti l'allure de nos chevaux.

A ce moment, je jugeai poli de me présenter moi-même. Elle accueillit mon nom gracieusement et, à son tour :

— Vous n'êtes pas un étranger pour moi. Je suis Mme Fraissière ; mon père était le colonel Ourvil qui a connu le vôtre.. ; le colonel Ourvil, pas le général. Le général, c'est mon oncle.

En effet, je me rappelais ces deux noms ; le général Ourvil, un de nos plus distingués officiers d'état-major, et le colonel, grièvement blessé à Wœrth, amputé le soir de la bataille, et mort quelques années plus tard.

La chasse continuait ; il était difficile d'entretenir une conversation. D'ailleurs, l'animal était sur ses fins, et peu après nous le rejoignîmes. Deux chasseurs seulement se trouvaient là, outre Mme Fraissière et moi. Déjà la laie était coiffée ; on sonnait l'hallali. Tout à coup une idée me vint. Je n'avais pas oublié que Mme Fraissière m'avait presque raillé sur ma façon de passer les fossés. Il me sembla que ce serait une revanche de servir moi-même l'animal avant qu'il fût par terre. Par hasard, le maître d'équipage n'était pas présent ; personne ne s'opposa à mon imprudence. Je descendis donc de cheval, le couteau à la main. J'étais un peu ému, n'ayant jamais fait pareille besogne, mais je craignais moins le danger d'un coup de boutoir que le ridicule d'une maladresse. Le désir de vaincre me donnait de l'entrain. La scène qui suivit fut très courte et m'apparaît aujourd'hui comme une vision pleine de sang et de violence. Je m'étais approché, et imitant de mon mieux les veneurs que j'avais vus en semblable circonstance, je frappai... Mais le coup ne fut pas mortel. L'animal, par une terrible secousse, m'écarta et commença de fuir, le couteau dans la blessure et perdant du sang ; j'avais moi-même reçu, pendant cette espèce de corps à corps, un choc à la jambe ; mais je n'y pris pas garde ; je saisis la carabine d'un piqueur et me mis à courir après la laie. Elle n'en pouvait plus ; je la rejoignis bientôt et la tuai d'une balle. Puis je me sentis faiblir, et comme je baissais les yeux, je vis ma jambe ouverte au-dessus de ma botte. Le sang coulait abondamment. Je m'évanouis. Cet incident tragi-comique se termina comme on le devine. Je repris mes sens au bout d'un instant ; on me pansa tant bien que mal, au milieu du cercle des chasseurs qui, peu à peu, étaient arrivés jusque-là. On me mit sur une charrette de paysan et je repris la route de mon logis, escorté par deux ou trois cavaliers. Et tandis que je m'éloignais du gros des chasseurs, les notes retentissantes du cor sonnant la mort de mon ennemi me faisaient l'effet d'un ironique éclat de rire. J'avais cependant obtenu des complimens sur ma conduite, mais ils ne me paraissaient pas une suffisante réhabilitation, et, durant

les trois longues heures que je mis à regagner, au pas, la Croix-Fougères, ma pensée se reportait alternativement aux deux causes de la méchante humeur qui m'oppressait : la première, toute physique, était la douleur lancinante de ma blessure ; la seconde, mon humiliation d'un si piteux début dans l'art de la vénerie.

A vrai dire, je ne me souciais guère du jugement de mes amis les chasseurs, mes prétentions à rivaliser avec eux ayant toujours été plus que modestes. Ce qui me préoccupait avant tout, c'était l'opinion de Mme Fraissière. Sur ce point, j'étais assez ignorant. Je me rappelais qu'elle m'avait dit : « Prenez garde, » au moment où j'approchais le sanglier. Plus tard, quand je repris connaissance, je l'avais vaguement aperçue, penchée sur sa selle et me considérant. Puis elle s'était éloignée pendant que l'on coupait ma botte et que l'on pansait ma blessure. Ensuite on m'avait porté jusqu'à la charrette et je ne l'avais pas revue. Force m'était donc de conjecturer. J'en eus le temps, comme je l'ai dit, et ma conclusion fut que, si Mme Fraissière avait craint pour ma vie, elle s'était vite rassurée. Peut-être même riait-elle de moi. Et j'en vins à espérer que ma blessure ne guérirait pas trop vite ; c'était la seule manière de prolonger l'inquiétude de ma nouvelle amie.

Je fus servi à souhait. Pendant quinze jours la fièvre ne me quitta pas, et le docteur, paraît-il, avait l'air grave quand on le questionnait sur mon état. Mme Fraissière fit prendre plusieurs fois de mes nouvelles ; je ne le sus que lorsque j'entrai en convalescence, et le doux émoi que me causa cette pensée hâta mon retour à la santé ; car je me répétais à chaque minute : « La politesse exige que j'aille la remercier de sa sympathie. » Cette phrase me ressuscitait comme un cordial. Enfin, un beau jour, je montai en voiture et peu après j'arrivais chez Mme Fraissière.

Je m'étais trop réjoui de la revoir ; j'éprouvai tout d'abord une déception. Non pas qu'elle m'apparût moins belle : c'était bien, comme à notre première rencontre, la même clarté du regard, la même élégance du corps ; mais ce qui me désola, ce fut la banalité des paroles qui me vinrent aux lèvres, la niaiserie que semblait révéler mon attitude. Et tandis que mes mains tremblaient, que mon cœur battait, je poursuivais mon plat entretien, baissant ou détournant les yeux, tout éperdu pendant les instans de silence que j'employais à sourire, de ce sourire bête et superflu des timides.

Mais qui dira jamais ce qui doit séduire une femme ou la distraire de nous ! Décidément mes maladresses n'étaient pas inhabiles. Henriette, — je puis bien l'appeler ainsi dès maintenant, — Henriette fut touchée de mon embarras qui était un hommage. Pour la

seconde fois, depuis que je la connaissais, elle avait pitié de moi. Elle sentit que je méritais une compensation, et prenant, pour me réconforter, un ton tout amical :

— Vous m'avez fait une belle peur l'autre jour. Vous avez été très imprudent.

— Non, madame, j'ai manqué de sang-froid, voilà tout.

— Pour un début, ce n'était pas trop mal.

— Je suis timide.

— Bah !

— Je vous assure.

— Après tout ce n'est pas un défaut.

Elle riait doucement ; je lui savais gré de me parler de moi ; c'était la seule manière de me rendre courage.

Elle me questionna avec un apparent sans-façon, mais très délicatement, sur ma vie, mes goûts, mes habitudes. Elle me forçait à faire connaissance avec elle. Je me familiarisais peu à peu. Le temps passait. Cependant je me levais pour partir quand la porte s'ouvrit et une jeune fille entra. Elle pouvait avoir seize ans.

Mon regard eut une interrogation.

— Monsieur, dit Henriette, je vous présente ma cousine, mademoiselle Madeleine Ourvil, la fille du général. Je devrais plutôt l'appeler ma petite sœur, n'est-ce pas, Madeleine ?

La jeune fille, qui m'avait salué, sourit, s'approcha d'Henriette et la baisa au front.

— Rasseyez-vous un instant, reprit Mme Fraissière, rien ne vous presse. Madeleine, va dire qu'on apporte le thé.

Madeleine sortit.

Je fis à Henriette un éloge rapide de sa cousine.

— C'est vrai qu'elle est charmante, dit-elle, et je l'aime tendrement. Je m'en occupe beaucoup ; son père, le général, me la confie quelquefois ; mais c'est toujours pour lui un sacrifice de s'en séparer. Il l'adore ; en m'en parlant, il devient poétique ; il me dit : « Vois-tu, Henriette, quand Madeleine rit, c'est de la jeunesse qui m'entre dans l'âme ; le rire d'un enfant, c'est un verre d'eau de source, c'est de la neige fraîche, ou les parfums d'une forêt bien verte. » Le pauvre homme, il est perclus de rhumatismes et vient de partir pour Salies... une cure de trois semaines.

Peu après, Madeleine nous servit le thé. Puis je pris congé. Henriette me tendit la main en me disant : « Au revoir. » J'observai qu'elle n'ajouta pas le mot « monsieur. » Cette omission familière me ravit. C'était rididule, je le sais, mais une sympathie naissante ne vit que d'espoir ; or, je jugeais qu'Henriette, en supprimant

dès le premier jour toute cérémonie, prévoyait l'avenir ; elle était certaine de me retrouver souvent sur sa route ; elle le souhaitait. Et cela m'étonnait à peine. Tel était vif déjà mon désir de plaire à cette femme que son indifférence m'eût semblé un malheur.

Je partis donc, joyeux d'une espérance mal définie, secrète et délicieuse. Il avait suffi d'une galopade, d'un accident de chasse et d'une conversation entre deux tasses de thé, pour que désormais ma vie eût un but et qu'une seule rêverie occupât toutes mes pensées.

Chaque homme n'a-t-il pas dans ses souvenirs de quoi lui prouver que les plus vives séductions féminines sont celles qu'on raisonne et qu'on explique le moins? Et alors qu'une femme m'était apparue, digne d'être admirée de tous, comment ne m'eût-elle pas troublé, moi qui avais vingt-sept ans, les sens jeunes et le cœur intact!

De ce jour, mon amour se traîna, un peu languissant. Je connus toutes les phases de la passion craintive, les angoisses et les espoirs tremblans. Mais aujourd'hui, après que plusieurs années ont usé ces impressions en passant sur elles, je ne saurais bien redire quelle fut l'exacte gradation des événemens amoureux, l'acheminement insensible de nos deux êtres l'un vers l'autre. La femme qu'on aime, il semble qu'on l'ait toujours connue.

Et chose singulière, je m'imaginais réciproquement que cette femme n'avait pas de passé. Ce n'était là, de ma part, ni fatuité ni bêtise, plutôt une sorte d'insouciance, un involontaire oubli de ce qu'avait été la personnalité antérieure d'Henriette. Aussi n'écoutais-je qu'à demi ce que m'apprenaient d'elle les hasards de la conversation... Que m'importait de savoir qu'elle avait épousé toute jeune un ingénieur distingué ; que celui-ci était mort trois ans plus tard, au cours d'un voyage en Tunisie; qu'Henriette avait dignement porté le deuil et que, n'ayant pas d'enfans, elle s'était rattachée dès lors à ses seuls parens, son oncle le général Ourvil et sa cousine Madeleine. Elle m'apprit elle-même que ces cinq années de veuvage avaient été un temps de retraite, sans autres distractions que quelques voyages en compagnie de Madeleine et du général qui l'avait accueillie comme sa propre fille. Dès lors elle avait fait deux parts de sa vie, passant les hivers et les printemps dans le Midi et le reste de l'année dans le Berry, où le général possédait une terre. Elle aimait cette vie rustique, mais, craignant d'abuser de l'hospitalité du général et désireuse de se refaire un chez-soi, elle se préparait à acheter la petite propriété qu'elle habitait et où elle comptait recevoir souvent son oncle et Madeleine.

— Je serai ainsi en plein pays de chasse, me disait-elle. C'est peut-être bien cela qui m'a décidée. D'ailleurs, par le chemin de fer, Bourges n'est pas loin; et, de là, en une demi-heure de voiture, je suis chez mon oncle.

Ces derniers détails m'intéressaient, puisqu'ils touchaient au présent et à l'avenir d'Henriette. Mais, je le répète, rien de son passé n'existait pour moi. Peut-être n'était-ce pas de l'insouciance, peut-être portais-je alors en moi un peu de jalousie rétrospective qui m'éloignait de ce passé; cependant, même à cette heure, en toute sincérité, j'ose déclarer que je ne le crois pas. Mon amour était respectueux au point qu'un désir m'eût attristé comme une déchéance de mes sentimens. L'avenir d'ailleurs ne m'appartenait pas encore, et tant que l'homme n'en est qu'à espérer, il n'a ni le temps, ni même l'idée de concevoir des regrets ou d'exprimer des reproches. Je n'étais donc pas jaloux du passé d'Henriette. C'est même, j'imagine, cette façon de l'aimer, naïvement, qui la toucha. Aussi discret dans mes paroles que dans mon attitude, je lui laissais conclure elle-même de l'ensemble de mes actes quelle était ma sympathie; et cette réserve, que m'imposaient à la fois ma timidité et mon admiration, donnait à Henriette une sécurité joyeuse. Elle se laissait vivre, charmée, reconnaissante.

Un jour, nous fîmes avec quelques voisins une longue course dans la forêt de Vierzon. Henriette partait le lendemain pour aller voir son oncle, récemment revenu des eaux et installé aux Rocailles, sa propriété près de Bourges. L'absence d'Henriette devait durer une ou deux semaines. Aussi cette journée que je passai avec elle fut pour moi toute de mélancolie. J'aurais voulu exprimer les sentimens de tendre tristesse qui m'oppressaient, mais je n'y parvenais pas.

Plusieurs fois, j'interpellai mon amie, décidé à l'audace; elle tournait la tête vers moi en souriant et me disait :

— Eh bien! je vous écoute!

Alors, sous son regard, j'oubliais mes paroles d'amour. Je n'osais plus et je me réfugiais dans une phrase qui devait étonner par sa nullité même cette femme que j'aurais voulu ravir.

Ah! les femmes! Si elles savaient voir, si elles savaient deviner, toujours! Elles comprendraient que ces maladroits respectueux qui sont là devant elles, fouillant le sol de leurs regards baissés, sont les plus vrais, les plus fidèles amans, et ce sont elles qui viendraient à eux, leur prendraient la main et leur diraient :

— Regardez-moi, n'ayez pas peur, je veux être aimée.

Mais non; il faut qu'on les presse, qu'on les implore, qu'on leur

apporte une foule de vieux mots d'amour déjà flétris par des lèvres mensongères. Pourquoi ne préfèrent-elles pas à tous ces comédiens, à ces phraseurs qui paradent, le malheureux qui perd la tête et ne peut que se taire?

Quand je me retrouvai seul, chez moi, après cette inutile journée, je fus pris d'une si douloureuse colère contre moi-même que je résolus d'écrire à Henriette. Je le savais si bien maintenant, ce qu'il aurait fallu dire! Les aveux, les prières, les caresses de paroles! Pourtant quand je pris la plume, il me sembla de nouveau que ma pensée gelait, et ce fut une tristesse encore. Voici la lettre :

« Madame,

« N'est-ce pas que vous m'avez trouvé bien niais hier? Je ne vous ai parlé que de la pluie et du beau temps. Tout ce que j'ai risqué de plus direct a été un compliment sur votre chapeau et la miniature que vous portez en bague, au petit doigt. Et aujourd'hui vous êtes partie! Et il est trop tard; et j'ai le sentiment que je suis seul pour toujours. Ce matin, j'ai passé à cheval devant votre maison vide. Oh! ces volets fermés! Quelle mélancolie de cimetière! Il y avait des branches vertes qui s'appuyaient déjà sur eux et semblaient les sceller comme elles scelleraient une tombe.

« Je sais bien que votre absence ne durera pas toujours, que je dois espérer de vous revoir, que j'ai l'air d'un enfant nerveux et ingrat.

« C'est que, voyez-vous, j'ai l'âme tout endolorie. Un rien lui fait mal. Je ne m'en plains pas, puisque c'est encore m'occuper de vous que de souffrir par vous... Henriette, je vous chéris...

« Tenez, voilà encore un de ces vieux mots usés qu'il faut que j'emploie pour tenter de vous montrer tout ce que vous avez mis en moi. Chérir, adorer! Quelles paroles brutales, d'une ridicule simplicité, impuissantes à révéler les mille et mille nuances de mes sentimens!

« Je préfère encore vous dire que je souffre. Ce mot-là au moins est complexe; l'horizon de la souffrance est large, grandiose; celle pour qui l'on souffre peut s'accouder devant, y laisser errer son regard et s'en révéler elle-même, peu à peu, la profondeur immense.

« Hélas! maintenant encore je ne parviens pas à me satisfaire par l'expression de ma pensée. Et dès lors comment puis-je croire que vous me comprendrez, que vous lirez ces lignes imprévues, sans étonnemens, sans sourires! Et cependant, c'est bien la vérité que je vous écris.

« Ce matin, j'ai arrêté mon cheval près de la haie qui longe la terrasse et je l'ai laissé arracher des feuilles aux branches. Je ne sais combien de temps j'ai regardé la façade morne de la maison. Tout à coup, le chien du jardinier a aboyé; cela m'a réveillé, mon cheval a brusquement relevé la tête et de lui-même il s'est remis en route, me ramenant à la Croix-Fougères. Chemin faisant, je me suis retourné plusieurs fois sur ma selle. J'ai vu peu à peu disparaître le toit de la maison, le petit clocheton de droite, le dôme fleuri des marronniers, et c'étaient autant d'adieux que mon cœur disait à toutes ces choses!

« Il faut que je vous aime étrangement pour être sensibilisé à ce point. Et ce qui le prouve, c'est mon illusion très sincère que jamais femme n'a été aimée comme je vous aime. Et ce n'est pas, voyez-vous, illusion pure! Avant tout je souhaite votre bonheur, puis votre sympathie; mais je ne demande rien d'autre...

« Écoutez, laissez-moi, au risque de vous déplaire, vous avouer une vérité encore. Je ne vous désire pas! Non, toutes les séductions que le regard peut admirer en vous, mes yeux les admirent, mais ils ne s'y attardent pas; ils vont plus loin; ils vont jusqu'à cet être intangible, mystérieux, et que l'on dit impérissable. Êtes-vous fâchée, madame? Regrettez-vous que je ne vous ai jamais profanée d'un regard cupide? Songez donc que le désir d'un homme est sans valeur, étant irréfléchi, aussi prompt à naître qu'à mourir, dès qu'il est satisfait! Songez encore qu'il peut se porter sur toute femme, fût-elle d'âme vulgaire ou même odieuse! Aussi ne vous fâchez pas et dites-vous qu'il y a quelque part un homme qui est devenu bon à force de vous aimer, qui a oublié tout ce que notre misérable nature humaine a coutume d'exiger en amour et qui s'en étonne lui-même... Seulement, cet homme, il faut bien le dire, n'a aucun mérite à vous aimer ainsi.

« Oui, Henriette, c'est à vous seule que revient l'honneur d'avoir créé un amour semblable. En êtes-vous consciente? Je ne le pense pas. Vous allez à travers la vie, sereine, avec un rayonnement de chasteté qui éblouit et frappe comme une grâce divine; si bien qu'en face de vous je serais capable de faire cette profession de foi: « Je respecte cette femme; je tiens plus à son estime qu'à son amour, et je ne veux pas risquer de perdre l'une en gagnant l'autre. »

« Qu'ai-je dit? Quoi? Je ne tiens pas à votre amour! Ne me croyez pas, je vous en prie! Songez seulement que pour moi le mot amour est trop violent! L'espérance du pauvre qui mendie est-elle qu'on lui donne un monceau d'or? Non, une aumône!

« Moi aussi, je suis un pauvre!.. Être aimé de vous? Ah! laissez-

moi oublier cette parole, chasser cette pensée qui me donne le vertige.

« Pardon, et ne riez pas de moi. »

Cette lettre, je ne l'ai pas envoyée tout d'abord. Elle ne fut donc, pour ainsi dire, qu'un simulacre d'aveu. Néanmoins je me sentais plus calme et je supportais sans trop de fièvre les deux semaines qui suivirent. Je me représentais qu'une voix secrète avait dû redire à l'absente mes misères et mes espoirs. Pourtant, à mesure qu'approchait l'heure du retour, j'étais ressaisi par mon émotion. Un jour, enfin, j'appris qu'Henriette devait revenir le soir même. Je m'arrangeai de façon à me trouver sur sa route. J'étais à pied, dans un étroit chemin; il faisait nuit. La voiture me frôla. Henriette ne me vit pas. Moi, je la devinai, et il me sembla que je recommençais de vivre.

Le lendemain j'allai la voir. Je m'étais juré de lui parler; je me tins parole.

— Madame, je vous avais écrit, mais je n'ai pas osé vous envoyer ma lettre.

Elle parut un peu étonnée et garda le silence. Inquiet, je l'interrogeai :

— Vous m'en voulez, madame?

— Non, mais que puis-je vous répondre? Je n'ai pas lu ce que vous m'écriviez.

— Je vous écrivais toutes les choses que j'ai peur de dire.

Elle devint sérieuse.

— Assez, fit-elle avec douceur, vous allez tout gâter!

Je compris la délicatesse infinie de cette pensée. Henriette voyait mon amour, elle le contemplait, et me défendait de la troubler dans son recueillement.

Il y eut cependant comme un regret sur son front, lorsque, pour lui complaire, je détournai l'entretien.

Oh! les inconséquentes qui donnent un ordre et qui froncent le sourcil parce que nous leur obéissons!..

Le soir même j'envoyai ma lettre.

J'attendis trois jours; pas de réponse. Je patientai, devant dîner avec Henriette chez notre voisin, M. B..; sans doute elle me parlerait. Quand j'arrivai chez M. B.., elle était là déjà. Son accueil fut naturel, mais plus réservé peut-être que de coutume: un « bonsoir » et une main nonchalamment donnée. Pendant le dîner j'étais loin d'elle, mais je surveillais son regard, et plus d'une fois je le surpris qui m'effleurait. Le soir, comme nous fumions sous la vérandah, le hasard fit que nous restâmes tous les deux seuls un

instant. Elle était délicieuse dans son corsage noir, ouvert, avec une dentelle blonde dont elle s'enveloppait les cheveux et la nuque, très légèrement. Cela suffisait à lui donner un air frileux de femme qui voudrait un bras autour d'elle pour la réchauffer. Et derrière elle, balancées par le vent du soir, des traînes de glycines flottaient entre les colonnes de la vérandah, frôlant ces cheveux, ces épaules, essayant des caresses...

Brusquement je me penchai vers elle pour lui dire:

— Eh bien?

Je mis dans ce mot toutes mes angoisses.

Elle leva la main, et, comme si elle menaçait un enfant:

— Pourquoi m'avez-vous envoyé cette lettre?

Elle dit cela comme si l'acte qu'elle reprochait devait avoir des conséquences graves. J'eus une immense joie et, hardiment je saisis cette main menaçante, et la serrant:

— Oh! si vous saviez!

Elle se dégagea sans rien dire, mais je vis le mouvement précipité de sa poitrine sous la dentelle, tandis que ses yeux baissés, voulant paraître indifférens, suivaient le mouvement de son pied dont la pointe remuait sous le bord de la jupe.

Tout à coup ses yeux vinrent droits dans les miens et je subis cette question franche comme une attaque:

— Enfin, que voulez-vous de moi? ou que pensez-vous de moi?

Je restai un moment déconcerté. Soudain, je compris. Rien, dans ma lettre, ne pouvait révéler à Henriette la pure intention de mon cœur. Rien ne lui avait dit que, pour obtenir son amour, je lui offrais mon nom, mon respect, toute ma vie. Et je fus si malheureux de cette méprise ou de ce doute de ma bien-aimée, que je pus murmurer seulement:

— Non, c'est impossible! Vous n'avez pas cru!.. Vous n'avez pas pu croire!..

Aussitôt son regard s'attendrit, son bras s'abaissa comme détendu et reposé sur ses genoux et j'entendis ce mot: « merci, » souffle de reconnaissance d'une femme qui se savait digne d'être chèrement conquise.

J'allais parler.

— Prenez garde, dit-elle, on vient.

Sur la terrasse des voix se rapprochaient de nous.

— Madame, je vous en conjure, dites-moi vite quelque chose!

— Chut! nous verrons.

Mais son visage lumineux promettait ce que ses paroles semblaient hésiter à m'accorder, et je fermai les yeux tout ébloui du rêve entrevu.

II.

Le lendemain, elle m'écrivit qu'elle m'attendait. J'accourus. Lorsque j'entrai dans le petit salon, elle se leva, me tendit sa main et me la laissa. Nous nous regardions sans pouvoir parler. Enfin, elle dit :

— Vous ne me trouvez donc pas trop vieille pour vous?

Elle essaya de sourire, mais ce furent des larmes qui vinrent...

Je l'enveloppai d'un regard où je mis tant de joie qu'elle ne me demanda pas de répondre.

— Asseyons-nous, dit-elle.

Et d'un ton presque enjoué cette fois, avec une coquetterie de très jeune femme :

— Vous savez que nous avons le même âge; c'est terrible!

Ses yeux rêvèrent un instant, puis se reportant sur moi :

— Je vous faisais un peu peur, avouez.

— C'est vrai.

— Et maintenant...

— Encore, mais moins!

— Y a-t-il longtemps que vous auriez voulu me dire... tout ce que vous m'avez écrit?

— Depuis le premier jour; depuis cette chasse...

Et je me mis à lui raconter mille choses passées : désirs, angoisses, craintes. Ce récit des émotions dont elle était cause la charma. Et sa sympathie, heureuse d'avoir à consoler, adoucissait d'un regard ou d'un mot la douloureuse acuité de mes souvenirs.

Nous causâmes longtemps ainsi. Puis, nous sortîmes sur la terrasse où elle cueillit des fleurs. Elle m'en donna une. Ensuite elle revint à la vérandah, s'assit et arrangea ses fleurs dans un grand vase bleu. Je la regardais faire. Elle me consultait, questionnant et répondant :

— Cela va-t-il, ainsi?.. Oui, pas mal, n'est-ce pas?.. Ici encore un peu de verdure. Donnez-moi cette branche, là, près de vous.

Tous ces détails sont dans ma mémoire; je les ai conservés intacts, comme s'ils avaient une extrême importance. Ils en ont, d'ailleurs. Ils prouvent que nous étions tout à l'heure présente, sans porter nos regards plus loin, sans interroger l'horizon de nos vies. Après le mutuel aveu, nul projet; nous n'avions même pas prononcé le mot mariage, à peine le mot amour; nos yeux avaient lu dans nos yeux, et cela nous avait suffi.

Cependant, lorsque j'y songeai, je fus presque gêné par la liberté même de notre bonheur. Libres, nous l'étions en effet, elle, autant que moi. Personne à consulter, à prévenir. A peine quelques convenances à observer. Un obstacle m'aurait plu. Le but me semblait trop facile à atteindre. Même je le cherchais du regard comme si je l'eusse dépassé. Où était-il, ce but? Ne l'avais-je pas atteint, me sachant aimé?

Ce fut Henriette qui me remit dans la réalité sociale de notre situation. Au bout de quelques jours elle me dit qu'elle désirait ne pas laisser plus longtemps dans l'ignorance de ses projets son oncle le général Ourvil, et qu'elle allait lui écrire. Je répondis :

— Quand vous voudrez!

Deux jours s'écoulèrent.

— Avez-vous écrit? demandai-je.

— Non, pas encore; je suis une paresseuse. Et puis, c'est si bon de vivre ainsi!..

Elle réfléchit un instant et ajouta :

— Et les voisins, croyez-vous qu'ils se doutent? Il faudra bien leur annoncer; le monde est si méchant!.. Voilà plus d'une semaine que nous sommes fiancés... On a pu remarquer vos visites... Décidément j'écrirai demain et ensuite nous communiquerons à nos amis.

— Bah! nous avons bien le temps!

Elle sourit.

— Gourmet, va!

Puis brusquement :

— En attendant, mon cher, il faut que vous partiez. Je ne vous ai pas dit que j'ai quelques personnes à dîner ce soir. Sauvez-vous.

— Et vous ne m'avez pas invité?

— Cela valait mieux. Dans quelques jours nous en prendrons plus à notre aise.

— Ainsi, je ne vous verrai pas ce soir?

— Non.

— Eh bien! si, je vous verrai. Laissez-moi venir quand tout votre monde sera parti. Vous sortirez. La nuit sera belle. Nous nous trouverons dans le fond du jardin, vers la petite porte. Nous ferons les cent pas en dehors de chez vous, dans le chemin qui longe la haie.

— Quel enfantillage!

— Ne dites pas non. J'ai envie de jouer au voleur,.. voleur d'amour.

— Fou!.. et à quelle heure?

— A onze heures, voulez-vous ?

Elle haussa les épaules, mais sans refuser.

Le soir j'arrivai, trop tôt, naturellement, au rendez-vous. Je me cachai. Trois voitures passèrent, emmenant les invités. Enfin, un peu après onze heures, je distinguai une forme qui venait à moi. C'était Henriette. Elle poussa la porte à claire-voie et me dit :

— Suis-je assez bonne, hein ?

Elle était devant moi, silencieuse, serrée dans un léger châle, me souriant.

Je voulus entourer de mon bras ses épaules.

— Restez tranquille, ou je rentre.

Et elle se mit à marcher à côté de moi, dans le chemin, entre les haies touffues. Nous avions déjà flâné ainsi quelques minutes en nous éloignant de la porte, lorsque nous entendîmes des voix dans l'allée.

Henriette s'arrêta, écoutant.

— Qu'est-ce donc ? fit-elle. Tiens, c'est la voix de Félix, le jardinier. Il cause avec sa fille... Je sais, il vient fermer la porte à clé... comme chaque soir... J'avais oublié... Ah! çà ! mais me voilà enfermée dehors. C'est trop bête !

— Vous rentrerez par le grand portail. Nous ferons le tour.

— Non, cela m'ennuie qu'on me voie. J'ai dit de laisser le salon ouvert. J'aime mieux rentrer par la vérandah que de sonner à la porte.

— Voulez-vous que j'appelle Félix et lui dise de ne pas fermer ?

— Jamais de la vie! Tant pis! Je trouverai bien dans la haie un trou par où me couler.

Elle rit et reprit sa promenade, mais elle paraissait distraite et bientôt elle me dit :

— Décidément, il vaut mieux que je ne m'attarde pas davantage. Cherchons par une brèche.

Nous suivîmes la haie. Nul passage... Cependant, il y avait un certain endroit où elle était assez étroite et assez basse pour qu'on pût l'enjamber. Henriette s'était arrêtée.

— J'ai envie de me risquer, dit-elle.

Elle franchit le petit fossé et m'appelant, demi-sérieuse, demi-plaisante :

— Venez me donner la main, mais, avant, vous allez me jurer une chose.

— Quoi ?

— Vous ne regarderez pas. Vous tournerez la tête de ce côté, là-bas, pendant que je fais mon escalade.

Je jurai.

Alors, tandis que je lui donnais ma main, qu'elle serrait un peu en s'y appuyant, j'entendis un froufrou violent et prolongé de jupes qui se heurtent, la lutte des branches indiscrètes et des épines avec la batiste et la soie des dessous, toute une petite scène mystérieuse, intime, drôlatique et charmante.

... Je n'aurais pas été un homme, si je n'eusse à cette minute maudit mon serment de discrétion; et il fallait vraiment que je fusse un grand sot ou un grand sage pour l'avoir tenu.

— Là, c'est fait, dit-elle.

D'un bond, je fus de l'autre côté de la haie près d'Henriette, dont je n'avais pas lâché la main. Mon bras saisit sa taille et il y eut un long baiser, le premier vrai que nous échangions, si long et si troublant, que la tête de ma bien-aimée restait mourante sur mon épaule, avec des yeux agrandis et mouillés par la volupté reçue. Un léger souffle de vent égayait les cheveux courts du front; les lèvres demeuraient entr'ouvertes comme pour prolonger leur baiser dans une illusion; le buste tiède s'appesantissait sur mon bras. C'était l'instant qui arrive tôt ou tard où le plus doux amour gronde tout à coup, se révèle impérieux, presque sauvage, dédaigneux des paroles et des sourires, exigeant plus...

Je voulus entraîner Henriette sous l'ombre des arbres.

— Viens ! viens ! lui disais-je.

Mais, à cette attaque, vivement elle se redressa, se raidit :

— Laissez-moi; je le veux !

Puis, me tendant la main :

— Au revoir, pas à demain; dans trois jours seulement.

Je protestais.

— Non, reprit-elle, demain j'irai chez le général... et je le ramènerai.

Et soudain, redevenue calme et enjouée pour railler elle-même sa faiblesse :

— Il faut bien quelqu'un pour nous surveiller, puisque je ne puis plus compter sur moi et encore moins sur vous...

Elle disparut, m'arrêtant d'un geste et d'un sourire à la place où j'étais, près de la haie dont les branches, qui fléchissaient sous la brise, semblaient me saluer narquoisement.

Henriette fit ce qu'elle m'avait annoncé : elle ramena le général, qui m'accueillit fort bien. Le jour suivant, le voisinage fut informé de nos fiançailles, et dès lors commencèrent les corvées qui précèdent un mariage : visites, lettres, phrases à échanger toujours identiques ou peu s'en faut.

Toutefois, cette mise en scène fut assez réduite par le fait de nos deux situations, très indépendantes.

Nous décidâmes que le mariage aurait lieu le plus vite possible. Le général, qui s'était établi avec sa fille chez Henriette, approuvait cette promptitude.

Dès lors Henriette se tint un peu sur la réserve. Nos heures de tête-à-tête furent plus rares qu'avant. Elle paraissait craindre un nouveau baiser. Elle se montrait gaie ou sérieuse, jamais alanguie. Une fois ou deux seulement, sans qu'elle permît à ses traits de rien manifester, je surpris l'émotion haletante de la poitrine, je devinai le cœur sonnant à coups précipités. Puis, ce soulèvement physique s'apaisait dans un sourire, tandis que l'éclat des yeux grandissait plus limpide et plus profond, comme un ciel après l'orage.

. . . . . .

Je crois qu'à force de guetter toujours le même bonheur qui s'approche, nous ne le voyons plus tel qu'il existe ; notre esprit se l'exagère, et il se peut faire ainsi qu'à l'heure des réalités nous regrettions presque nos fictions.

Lorsque cinq semaines plus tard nous reçûmes Henriette et moi dans la petite église du plus proche village la bénédiction nuptiale, je fus étonné d'être là et d'y être sans fièvre, j'allais dire, sans bonheur. Peut-être aussi étais-je influencé par la majesté du lieu et le recueillement que j'imposais à mes pensées.

C'était comme une concession d'une heure que l'amour et la chair faisaient à Dieu et à l'âme. Mon égoïsme cherchait à devenir de l'abnégation, mon désir, de la tendresse, ma joie, de la reconnaissance. Mais quand nous fûmes sortis de l'église et que le rapide trot des chevaux nous ramena chez moi, à la Croix-Fougères, peu à peu je retrouvai ma netteté d'esprit ; je sus regarder Henriette comme la femme qu'on a espérée et conquise. Et elle aussi me disait, par ses coups d'œil intelligens et attendris, sa satisfaction de toucher au terme de notre séparation volontaire. Oui, volontaire, car nous ressemblions fort, nous, libres tous deux de nous aimer dès le premier aveu, à deux enfans assez raisonnables ou assez raffinés pour savoir attendre. Et je le lui dis à l'oreille, dans la voiture, la taquinant doucement, m'étonnant de sa volonté sage, de sa tactique prudente, de ses scrupules opportuns qui, ayant différé la sanction physique de notre amour, lui donnaient aujourd'hui plus de charme.

— Qui sait ? fit-elle avec une sorte de mélancolie, vous m'auriez peut-être mieux aimée, si j'avais cédé ce certain soir, là-bas, vous vous rappelez. Vous auriez mêlé au souvenir de ma faiblesse un

peu de la poésie des grands arbres et du ciel ! Mais, voyez-vous, enfant que vous êtes, ces sottises-là, c'est bon pour les héroïnes de roman, les femmes en carton peint. Nous autres, les vraies femmes, vivant avec le respect de nous-mêmes, — âme et corps, — nous voulons bien nous donner, mais non pas qu'on nous prenne; vous ne vous en doutez pas toujours, vous avez cru vaincre : mais au fond, quand nous semblons céder, c'est que nous avons voulu... depuis longtemps. Les vraies femmes veulent, — leur corps obéit et ne commande pas.

Je l'interrompis, ma main sur la sienne :

— Et toi, maintenant, veux-tu ?

Elle haussa les épaules et détourna la tête comme pour regarder au dehors par la portière ouverte du coupé.

. . . . . .

... J'ai vécu pendant deux ou trois semaines comme étourdi par un rêve : puis, désireux de consacrer en les notant des impressions que leur extrême délicatesse devait empêcher de subsister longtemps intactes, je me suis mis à écrire. Ce sont ces pages que je feuillette aujourd'hui ; elles me sont précieuses, me révélant l'origine de certains sentimens qui, beaucoup plus tard, se sont progressivement emparés de moi, m'étonnent et m'effraient. Je ne sais ce que vaut cette habitude que j'avais prise de causer avec moi-même dans les circonstances aiguës. Je ne sais si j'y gagnais du sang-froid et de l'esprit de conduite; peu m'importait du reste; mais je sais bien que j'y trouvais une singulière jouissance; là est mon excuse. Et même lorsque je touchais aux souvenirs les plus solennels ou les plus intimes de ma vie, j'obéissais, je crois, en commettant cette sorte de violation, à un désir d'émotion analogue à celui du fou qui force une châsse pour voler des reliques.

C'est ainsi que je me suis raconté mes premières heures d'amour. Et ce récit ne sera pas une impiété, je le fais avec un respect qui le rendra chaste. Une grande passion, d'ailleurs, n'est jamais impure.

... Nous avions décidé de rentrer à la Croix-Fougères et de nous y installer pour le reste de la belle saison. Un voyage de noce ne nous tentait guère; nous redoutions l'un et l'autre la fatigue des tables d'hôte suisses ou des musées italiens.

J'avais aménagé un appartement pour Henriette. Elle y avait envoyé quelques meubles familiers, ses bibelots, ses livres, tout son chez-soi intime; elle éviterait ainsi cette sorte de nostalgie que trop de maris imposent à leurs femmes par le brusque dépaysement des soirs de noce.

Or, dans le cas particulier où je me trouvais, n'y avait-il pas plus de motifs encore de veiller aux premières impressions qu'aurait ma femme?

Elle venait de vivre un assez long temps affranchie de tout autre volonté que la sienne, à l'écart même de la secrète influence qu'exerce un compagnon de vie quel qu'il soit, — homme, femme ou enfant, — réglant, en un mot, tout ce qui était son bien spirituel ou matériel, depuis sa vie morale jusqu'à l'ordonnance de sa maison. Et maintenant qu'elle tendait le cou au joug de mon amour, je le voulais si léger pour elle qu'elle continuât de marcher sans en sentir le poids, toujours aussi libre et plus heureuse.

On a souvent dit combien délicate devait être la situation d'une jeune fille arrivant avec toutes ses ignorances au jour des épousailles. Or cette ignorance, absolue ou non, n'est-elle pas justement la sauvegarde de toute action maladroite ou ridicule? Qu'oserait-on reprocher à l'innocence, fût-elle même pure convention? L'homme s'incline, tout indulgent; il admire, comme des candeurs, ce qui pourrait lui sembler niaiserie, indifférence ou hardiesse.

Mais une femme, une femme complète, qui sait ce qu'on attend d'elle et s'interroge sur la façon dont elle se donnera, celle-là, bien plus qu'une vierge, doit s'effaroucher en songeant aux conséquences, peut-être impitoyables, de l'épreuve nuptiale.

A dire vrai, cela, je me le suis dit plus tard, je me le formule aujourd'hui; mais alors je ne précisais pas autant mes réflexions. J'agissais d'instinct, par amour plutôt que par raison, désireux de voir sourire Henriette et cherchant à pressentir ce qui devait lui plaire.

Et plus j'y songe, plus j'ose affirmer qu'elle-même ne s'étudia pas au point que j'aurais cru et que, s'abandonnant à sa nature passionnée, elle considérait son droit à une entière liberté de m'aimer comme une compensation de ses chagrins passés, comme une récompense due à son impeccable dignité de veuve...

Nous avions dîné assez tard, servis par mon vieux valet de chambre. Henriette semblait tout à fait chez elle, infiniment gracieuse dans son aisance même; elle donna deux ou trois ordres au domestique, en ajoutant pour moi une phrase qui atténuait sa libre façon d'agir :

— Qu'en pensez-vous?.. Ne trouvez-vous pas, mon cher, que cela vaudrait mieux?

Je riais, approuvant tout, reconnaissant de cette désinvolture qui ressemblait à de la confiance.

Quand elle se leva de table, elle me dit :

— Si nous prenions le café sur la terrasse?

Nous sortîmes; j'allumai ma cigarette, et l'on nous apporta le café près du banc où nous étions assis. C'est elle qui me servit :

— Vous n'êtes pas fâché! me dit-elle, debout devant moi, en m'offrant une tasse.

— Fâché de quoi?

— Je n'abuse pas de votre hospitalité? Je suis d'un sans-gêne!

— Par exemple! Je voudrais bien savoir lequel des deux est chez l'autre!

Elle rit.

— C'est que justement on dirait que c'est moi qui vous reçois.

Elle s'assit près de moi, s'accouda au dossier du banc et se mit à rêver. Je me taisais, les yeux baissés; ma main reposait légèrement sur son bras. Toute parole était inutile dans cette ombre et cette intimité. Au bout d'un instant, je levai les yeux. Le charmant visage de ma femme était devenu grave. Elle n'essaya même pas de cacher ses larmes. Elle pleurait silencieusement, doucement.

— Henriette! qu'avez-vous?

— Laissez, laissez! je ne suis pas triste, cela me fait du bien. Je pense, voilà tout, je pense que je suis heureuse, et je voudrais être sûre que vous le soyez toujours... Vous le serez... Je le veux!..

Je répondis par un mot de tendresse qui me parut rendre bien froidement ma pensée. C'est qu'un grand respect avec un peu de pitié me venait tout à coup pour cette femme.

... Je comprenais que ces larmes étaient inévitables; qu'à moins d'être étourdie ou insensible, Henriette, à cette heure où elle recommençait sa vie, ne pouvait, — ayant souffert déjà, — s'empêcher de douter et de craindre. Son habituelle fierté de femme, qui sait ce qu'elle vaut, se changeait en humilité. Le don qu'elle faisait d'elle n'était pas aussi précieux qu'elle aurait voulu. Et rien ne me prouvait mieux sa gratitude envers moi que ce mélancolique et défiant regard qu'elle jetait sur elle-même. Ah! chère folle! comme je séchai ces larmes avec ma seule émotion! Comme ses yeux me remerciaient bien des paroles entrecoupées que je lui murmurais! Et de quelle voix consolée, même joyeuse, elle me dit :

— Ainsi vous êtes heureux, tout à fait heureux, et j'ai tort d'avoir peur?

— Ma bien-aimée! répondis-je.

Et déjà nous nous étions levés, mon bras sous le sien, et nous marchions comme guidés par notre douce et irrésistible destinée d'amour. Une silencieuse harmonie régnait d'elle à moi...

... Nous rentrâmes.

Arrivés au salon, elle ôta de ses épaules son écharpe qu'elle jeta sur un meuble, et me tendit la main :

— Au revoir! dit-elle en souriant.

— Au revoir!

Je restai seul. Je ne sais plus rien des pensées que j'eus alors. Il me semble seulement que j'étais heureux, mais d'un bonheur peu lucide, d'un bonheur de rêve. Le désir aussi demeurait vague en moi, ne se précisait pas, quoique mon amour fût très grand à cette heure et tel absolument qu'il devait être. Je ne puis exprimer autrement cette impression que j'éprouvais alors. Il est certain, en effet, que nous avons, nous autres hommes, plusieurs façons d'aimer, qui se révèlent à nous ou plutôt que les femmes nous révèlent au cours de notre vie. Car toutes ne suscitent pas en nous des affections identiques et notre volonté même, conseillée par notre instinct, influe secrètement sur le choix que nous faisons de telle ou telle sympathie à offrir à telle ou telle femme. Or j'aimais Henriette, ainsi qu'elle méritait, qu'elle devait souhaiter d'être aimée. C'était quelque chose d'un peu grave; de la tendresse modérée par de l'admiration, une envie de subordonner toutes mes joies aux siennes. Aussi bien, convaincu de la sincérité et de la noblesse de mon amour et raffermi par cette conviction même, je quittai le salon et je montai chez Henriette...

... C'était une grande chambre, haute et simple, que, chaque matin, le soleil illuminait de sa chaleur gaie... J'y avais mis le jour même quelques fleurs, çà et là, en petits bouquets négligés comme si une main féminine les eût rapportés après une promenade; la veille au soir, j'y étais entré, avec la troublante pensée que cette chambre était vide pour la dernière fois : les trois portes-fenêtres du balcon étaient ouvertes et j'avais aspiré à pleine poitrine l'air capiteux des nuits d'été, cet air dont une femme disait un jour devant moi : « C'est comme un parfum d'étoiles et de roses. » J'avais songé alors, non sans émotion, que bientôt j'entrerais là et qu'Henriette y serait! Pourquoi nos rares joies ne sont-elles pas subites? Pourquoi faut-il que nous les prévoyions? Ne seraient-elles pas plus éblouissantes si elles tombaient devant nous comme un coup de foudre?

Et, rêvant à cela, je frappai :

— Entrez, dit la voix d'Henriette.

Elle était debout devant sa glace et vêtue d'une robe de chambre claire, de fine étoffe. Elle relevait ses cheveux dénoués et les massait en une torsade; ses doigts blancs et agiles maniaient vivement sa chevelure.

— Toujours sans façon, vous voyez, dit-elle, vous aussi d'ailleurs.

Elle avait fini de se coiffer maintenant; les cheveux montaient, s'étageaient comme des vagues noires et brillantes, immobilisées

dans la nuit par le caprice d'un dieu; des reflets y couraient, jetés par les bougies des flambeaux.

Henriette avait laissé retomber ses mains le long d'elle. Un instant elle me regarda, puis gênée peut-être par mon regard, — très adouci pourtant, elle fit comme certains braves qui ne peuvent pas considérer de face le danger et préfèrent s'y précipiter à corps perdu; et, avec une vivacité plutôt nerveuse que passionnée, elle vint se jeter dans mes bras et cacha son visage sur mon épaule. Je restai ainsi debout, la soutenant presque. Sa nuque libre, nette et blanche était sous mes lèvres qui s'y posèrent; il me sembla que ce baiser était comme le sceau du maître, — et je fus plein d'orgueil. Je me rappelais tout à coup cette femme telle que je l'avais admirée pour la première fois, lorsqu'elle galopait calme et hardie, à travers champs; je revis cette taille souple et ferme, toutes ces beautés à demi révélées par l'amazone très juste, et ma fièvre s'accrut de tout l'émoi dont j'avais tremblé ce jour de chasse. Alors mes baisers plus curieux s'en allèrent dans les arcanes de la nuque, de l'oreille et du cou, et Henriette, qui pliait de langueur, leva la tête et m'offrit ses lèvres. De ses deux bras, très doucement elle tenait mon visage penché sur le sien et peu à peu, ce baiser que je donnais devint un baiser que je reçus. De temps en temps, comme pour m'en faire mieux connaître le prix, ses lèvres quittaient les miennes, son visage se détournait un instant du mien, puis revenait, en me faisant du front et de la joue une longue et frôleuse caresse... et de nouveau, le baiser recommençait, pénétrant, tandis que les bras, par petites étreintes répétées, me reprenaient comme ayant peur que je m'échappe.

— Emporte-moi, dit-elle...

Et je ne saurai jamais combien d'heures passèrent, si les flambeaux moururent, si ce fut la lassitude ou l'ombre qui nous endormit, le soleil ou l'amour qui nous éveilla le lendemain!

Ma mémoire n'a pas vu cette nuit-là... Je me retrouve dans le jardin, sous les arbres. Il est dix heures du matin. Henriette, l'ombrelle à l'épaule, marche près de moi. Elle a une robe très légère, un corsage de tulle bouffant, semé de petites fleurs joyeuses, un grand chapeau de paille. Elle va, vient, sourit aux roses, et en parlant, me regarde en face, de ses yeux bien ouverts, qui ont l'air d'avoir tout oublié, maintenant qu'il fait jour. Et son attitude, ses paroles, tout paraît me vouloir bien montrer que la femme est un être double et que celles là mêmes qui savent le mieux aimer exigent qu'on ne leur rappelle pas les caresses finies...

III.

D'autres nuits, d'autres journées pareilles succédèrent à cette première nuit et à cette première journée. Ma femme était de celles dont la passion grandit, monte et enlace comme certaines plantes. Ce fut pendant deux années un bonheur toujours vivifié par l'inconsciente habileté d'Henriette. Elle savait me procurer l'illusion de successives conquêtes ; elle se refusait ; mais la façon dont elle se donnait enfin prouvait que ses courtes résistances étaient des mensonges, pures grâces de femme ; qu'en elle régnait le désir, plus intense, plus prolongé peut-être que le mien.

Plus intense? oui ; cette question-là, je me la suis souvent posée et n'y ai jamais répondu que par une affirmation... Mais cette certitude ne me satisfaisait pas ! Cela me semblait plutôt une victoire qu'une vraie joie. Mon amour-propre s'en réjouissait bien plus que mon amour. Et si j'ai dit que je n'éprouvais aucune satiété après deux années, c'est que la manière d'être d'Henriette, aux heures calmes de notre vie, m'ôtait jusqu'au souvenir de l'autre femme qui existait en elle. Mes sens aimaient l'émotion de ces surprises, ce contraste énervant de chasteté et de passion, de réserve et d'initiative et ce ne sont pas eux qui m'ont inspiré mes premiers regrets, mes premières défiances. Non, c'est ma raison même, que j'eus le tort de laisser parler trop librement.

En effet, une idée m'assaillait quelquefois, mollement d'abord, puis plus hardie et que je finis par avoir peine à repousser. Je me demandais si c'était bien moi qu'Henriette aimait ainsi, ou si elle m'aimait parce que *c'était moi qui étais là;* si elle en aimerait un autre, si elle en avait aimé un autre aussi passionnément, et comme cette femme avait un passé, ma jalousie tout naturellement regardait en arrière et voyait surgir aussitôt l'homme qui avait été son premier mari. Je ne l'avais jamais connu. J'avais, avant mon mariage, entrevu son portrait, assez insignifiant, chez Henriette. Celle-ci, depuis lors, l'avait soustrait à ma vue. Quoi qu'il en fût, cet obsédant défunt revenait à chaque instant se planter devant moi pour me considérer avec un sourire triste, railleur, qui affirmait le néant des voluptés humaines et la facile consolation des femmes. J'étais jaloux. Or, cette jalousie était illogique et ingrate : illogique, parce qu'épouser une femme, c'est l'absoudre de son premier amour ; ingrate, parce que l'origine même de mes soupçons était la tendresse qu'on me témoignait. Si encore, j'avais toujours tenu secrets ces mauvais sentimens ! Mais,

peu à peu, j'en vins à les laisser voir, non pas franchement, en amoureux qui, voulant guérir la douleur du doute, interroge celle qu'il aime ; non, je fus lâche. J'affectais de paraître absorbé ; j'avais des sourires pâles et distraits, des mots de découragement. Henriette me disait :

— Mais qu'as-tu donc ?

— Rien, je t'assure.

Et je soupirais une ineptie, celle-ci, par exemple :

— La vie est bien peu de chose, décidément !

Un jour enfin, j'osai parler. Mais je le fis en homme qui commet de sang-froid une cruauté inutile.

C'était un matin, en été, pendant la troisième année de notre mariage. Nous venions de recevoir le courrier. Henriette décachetait quelques lettres.

— Ah ! fit-elle, voilà Jeanne d'Érisy, qui a une fille.

— Tant mieux pour elle, répondis-je en dépliant mon journal.

Henriette se tut un instant, puis avec une nuance de mélancolie, elle répéta ma phrase :

— Oui, tant mieux pour elle !

J'étais énervé ce jour-là, — pourquoi ? je n'en sais trop rien, — une bouffée de mauvaise colère me monta aux lèvres et je dis :

— En effet, c'est un immense chagrin pour moi de n'avoir pas d'enfans.

Puis, après quelques secondes, je jetai un coup d'œil à Henriette pour apprécier l'effet de ma méchanceté. Elle n'avait rien à répondre, la pauvre femme. Elle laissait vaguer son regard humilié qui évitait de me voir. Elle songeait que plus que moi, sans doute, elle souffrait de n'être pas mère et qu'elle du moins avait la générosité de ne jamais s'en plaindre. Et pour faire dévier le cours sombre de mes regrets, elle me dit très bas :

— Peut-être que nous nous aimons trop !..

Elle essayait de sourire.

Chère aimée ! Que pouvait-elle trouver à me dire de plus féminin et de plus tendre pour imposer silence à mes reproches ? Quelle délicate consolation que cette façon un peu naïve et superstitieuse de nous excuser l'un et l'autre ! N'était-ce pas me dire :

— Je te donne mon amour, c'est tout ce que j'ai. Je pleure de ne pouvoir te donner d'autres joies.

Oui, j'aurais dû comprendre, j'aurais dû lui baiser les mains et lui demander pardon.

Mais une atroce pensée m'avait saisi et m'étreignait : — « Ah ! nous nous aimons trop ! me disais-je, et c'est pour cela que !.. Et l'autre, le premier mari, le mort, elle l'aimait donc trop, *lui aussi*,

et lorsqu'il regrettait comme moi, *lui aussi*, de ne pas être père, elle lui disait, de cette même voix : « Nous nous aimons trop ! »

Cet horrible raisonnement m'étouffait, me torturait, me tenaillait. Il me semblait assister aux caresses passées, revivre la vie d'Henriette, quand elle était la femme de l'autre.

Je ne me rappelle pas exactement quelle phrase j'eus l'infamie de lui jeter, mais je sais que l'allusion fut impitoyable. Car toute pâle, Henriette s'était levée et, de ses lèvres qui tremblaient de colère et de douleur, elle me répondit :

— Oh ! c'est affreux !

Ce mot fut pour moi comme le coup qui dégrise un ivrogne. Je voulus revenir en arrière, atténuer, plaisanter ; mais elle continua :

— Oui, c'est une indignité de me parler ainsi. Mais quel cœur as-tu donc et que crois-tu que je suis pour me traîner si bas ? Tu es jaloux, je le sais, je l'ai vu. Jaloux de ce qui est fini, de ce qui est mort. Je n'y peux rien. Tant pis pour toi ! Tu crois que ta jalousie est une preuve d'amour. Allons donc ! Si tu m'aimais, tu ferais tout pour me consoler, moi ! pour me cacher cette jalousie coupable, idiote ! Tu te dirais que, si l'un de nous doit être malheureux de ce passé, c'est moi qui aurais voulu me donner tout entière ; oui, je me reprochais ce passé qui n'était pourtant pas une faute ! Tout entière !.. Tout entière !.. Savez-vous seulement ce que cela signifie ? Que vous êtes niais, vous, les hommes, et ingrats ! Quelles stupides conventions que les vôtres ! Quel préjugé de croire que vous avez eu tout entière une femme, parce que vous avez eu son ignorance ! Le beau mérite ! Crois-tu donc qu'à mon âge, avec ma volonté et ma liberté de femme, je ne t'ai pas donné bien davantage, en me donnant, que si j'eusse été encore la petite pensionnaire que tu regrettes. C'est vrai, je connaissais l'amour quand je t'ai dit oui, et j'acceptais tout ce que l'amour d'un homme réclame ; que veux-tu de plus ? Qu'est-ce qu'un homme bouffi d'amour-propre, comme vous l'êtes tous, peut exiger de plus flatteur ? Et tu ne me feras pas l'insulte de penser que je comptais prendre un mari... ou autre chose, de sang-froid ; je ne m'étais pas dit un beau jour : « Bah ! je vais me remarier. » Je te jure devant Dieu que même si j'avais pu, par un miracle, rester jeune pendant deux siècles, telle que je suis, aimante, avec toute la passion que tu parais me reprocher, je n'aurais jamais eu le moindre désir, tant que je n'aurais pas rencontré l'homme que je devais aimer avec mon cœur, avec ma tête, avec ma pensée et ma foi ! Mon corps, je m'en moque bien. Et cet homme, je l'ai trouvé. C'est toi. Et tu te plains ! C'est écœurant !

Voilà à peu près ce qu'elle me dit, toute frémissante et belle de l'outrage reçu. Comme je l'aimais ainsi! Comme j'aurais voulu lui dire qu'elle avait raison, mille fois raison! Mais je l'admirais trop, je la laissais aller, trouvant dommage de l'interrompre.

Seulement quand elle se tut et se détourna pour me quitter, je courus à elle, je lui pris les deux bras, la forçant à me regarder, et il y eut tant de fougue dans mon imploration repentante, que peu à peu ses yeux qui me fuyaient revinrent à moi pour voir si je ne mentais pas.

Et je lui disais avec toute ma bonté revenue et fortifiée par mon repentir:

— Pardon! pardon et merci! Je ne regrette plus de t'avoir fait du mal puisque ta colère m'a guéri. Et tu ne m'as pas assez châtié. Je ne mérite pas encore que tu me pardonnes! Attends des jours, des semaines, des mois. Tu verras que ma tendresse te fera oublier ce vilain rêve...

Silencieuse, avec de grosses larmes qu'elle n'essuyait pas, Henriette, assise, m'abandonnait ses mains; et je mettais des baisers très lents sur son front. Je devinais bien que ces fugitives caresses ne suffiraient pas; qu'il faudrait me faire très doux et la soigner longtemps comme une malade, mais je m'en réjouissais presque!..

Dès lors, ce fut là ma préoccupation, ma tâche de toutes les heures. Henriette s'y prêta. Pendant les jours qui suivirent cette crise, elle se soumit si bien à ma sollicitude que j'eus la joie de réussir. Je puis dire que j'assistai à la convalescence de son cœur.

Et ce qui montre combien cette femme était généreuse, c'est qu'elle écartait de nous toute pensée qui pût ramener le souvenir de notre querelle; chaque fois même que par un mot je risquais un regret, quelque humble parole d'enfant convaincu de sa faute, elle m'arrêtait d'un doigt sur sa bouche, en murmurant:

— Chut! Tout cela est fini.

L'unique punition qui me vint d'elle, mais elle était inévitable autant qu'involontaire, fut une sorte de triste fatigue dans l'accueil qu'elle faisait à mes baisers. On eût dit que, malgré son cœur, qui avait pardonné, son corps gardait un ressentiment. Elle avait perdu cette joie d'aimer dont je lui avais fait un crime. Puis, par degrés, je sentis s'effacer en elle jusqu'à ces dernières traces du mal dont j'étais cause, et notre affection sembla redevenir ce qu'elle était avant.

Un an s'écoula.

C'est alors qu'un événement se produisit, assez sérieux, assez émouvant même pour changer la direction de nos pensées.

Un jour, comme je rentrais d'une promenade à cheval, je vis

Henriette qui guettait mon retour et venait au-devant de moi sur la route. Elle avait l'air pressé de me parler. Quand elle fut à portée de la voix :

— Dépêchez-vous, me dit-elle, voici une lettre de Madeleine que je reçois à l'instant. Mon oncle est très malade. Une pneumonie, à ce qu'il paraît !

Elle me tendit la lettre, que je lus.

C'était à la demande du général et sur le conseil du docteur que Madeleine écrivait à sa cousine. Le général était gravement touché. Il n'y avait pas à hésiter : il fallait partir sans retard.

Une heure après, nous nous mettions en route, et, le soir, nous arrivions chez le général. Madeleine, en entendant la voiture, était accourue sur le pas de la porte. Elle embrassa Henriette avec émotion et nous emmena au salon. Là, en quelques mots, elle nous confirma sa lettre ; le mal avait encore progressé et le général en avait conscience. Madeleine lui avait annoncé l'arrivée imminente d'Henriette ; il voulait la voir le plus tôt possible.

Henriette monta donc chez le malade et je restai seul avec Madeleine. La pauvre enfant ne dissimulait pas son désespoir, et à mes paroles d'encouragement elle répondait :

— Il est perdu, voyez-vous, perdu ! Il le sent bien. C'est pour cela qu'il vous a fait appeler. Il a eu froid mardi soir, il est revenu de Bourges en charrette par une grosse pluie. Le docteur, que je connais bien, ne m'a rien dit qui puisse me permettre d'espérer. C'est terrible !

Et, comme un triste refrain, cette phrase tombait de ses lèvres :

— Il est perdu !

J'étais très affligé. Le général était un excellent homme dont j'avais pu apprécier les fortes et aimables qualités. Je ne dirai pas que sa mort fût pour moi une épreuve, mais c'était un sérieux regret. Depuis notre mariage, nous l'avions vu souvent chez lui ou à la Croix-Fougères. Il avait même, durant quelques semaines de l'été précédent, occupé, pour devenir notre voisin, la maison de campagne d'Henriette. Celle-ci la lui avait prêtée « à l'essai, » comme disait le général qui formait le projet d'acheter la villa aussitôt qu'il aurait vendu sa terre des environs de Bourges. Madeleine se réjouissait de se rapprocher d'Henriette, et c'est à l'instant où le général était sur le point de réaliser ses intentions que la maladie l'avait pris.

Je sentais donc qu'une mélancolie entrait dans notre vie ; que la pauvre Madeleine plierait sous le coup de son chagrin ; qu'une responsabilité, — l'avenir de cette orpheline, — allait peser sur Henriette ; et, de tous ces sentimens que j'avais, sympathie,

pitié, regrets, naissait en moi une tristesse complexe, mais parfaitement sincère.

Je le dis à Madeleine, je l'assurai de notre affection, je lui promis qu'elle ne connaîtrait jamais l'isolement, grâce à Henriette, grâce à moi. Elle me remerciait de temps en temps d'un rapide sourire un peu distrait. On devinait que son esprit, tout au présent, était là-haut dans la chambre où le malade perdait le souffle.

Elle disait :

— Henriette ne redescend pas! Faut-il que je monte?

Je la tranquillisais :

— Restez donc; Henriette saura bien vous appeler s'il le faut. Cela fait plaisir à votre père de la voir. Et puis, vous avez besoin de repos.

Cet échange de phrases très ordinaires, qu'en des jours d'inquiétude nous avons tous prononcées ou entendues, fut interrompu par l'arrivée d'Henriette.

Elle entra, un peu pâle, avec un reste d'émotion dans le regard :

— Monte vers lui, dit-elle à Madeleine. Mais ne le fais pas parler. Dis-lui bonjour et installe-toi dans le petit salon. Il veut essayer de dormir.

Madeleine nous laissa.

— Quel fier homme, reprit Henriette, et quel cœur! Il sait qu'il va mourir, et il a un sang-froid!.. Seulement il est désespéré de quitter sa fille. Il ne fait pas de phrases, mais moi qui le connais, je sens qu'il est désolé! Pauvre homme! Il essaie de plaisanter. Il m'a dit : « Voilà ce que c'est que de m'être marié si tard, — et d'avoir fait le jeune homme jusqu'à quarante ans; — ma fille pourrait avoir dix ans de plus; elle serait mariée, mère de famille, et je bouclerais mon sac sans grogner... » Puis il a repris d'un ton plus sérieux : « Dis-moi, Henriette, je peux compter sur toi pour cette petite, n'est-ce pas? Tu vas t'en charger. Je voudrais qu'elle fût heureuse, bien heureuse! Tu feras tout ce qui dépendra de toi. » J'ai répondu oui, je l'ai embrassé, je lui ai promis que Madeleine serait ma fille, notre fille. Alors, il m'a dit : « Tu me le jures? » J'ai répété : « Je le jure! » — « Sur l'honneur! — Sur l'honneur! » — « C'est bon, tu es une fille de soldat, tu sais ce que vaut ce mot. »

Henriette s'était arrêtée, sa voix refusait de continuer. J'étais ému comme elle. Je lui demandai :

— Lui avez-vous dit que moi aussi je ferai tout ce qui est en mon pouvoir?

— Oui. A la fin, il a même ajouté : « Tu rediras tout cela à Pierre, n'oublie pas? » Mais, reprit Henriette, comme cette conversation

l'a beaucoup ébranlé, il vaudra mieux, quand vous le verrez, ne rien lui dire de Madeleine.

Je suivis ce conseil. Du reste, je ne sais si, le voulant, j'aurais pu avoir avec le malade un entretien sérieux. La fièvre le tourmentait fort, et, aux courtes heures de répit, l'abattement était profond. Madeleine avait eu raison de ne pas espérer ; après quarante-huit heures de lutte, le général succomba.

Je ne me rappelle rien de bien particulier sur les sombres jours qui suivirent ; les vrais chagrins sont à peu près de manifestation identique. Presque toujours, dès qu'il s'agit de la mort, les plus originaux d'entre nous en sont réduits à parler comme le premier venu. Le mieux serait de se taire.

Madeleine, d'accord avec Henriette, ne déserta pas tout de suite la demeure où elle avait dit adieu à son père. Ma femme resta auprès de sa cousine pendant une semaine ; puis, peu à peu, on arrangea la maison comme si l'on devait la quitter pour un voyage de quelques mois. Pendant ce temps j'avais préparé à la Croix-Fougères un petit appartement pour Madeleine, et quinze jours après la mort du général, nous partîmes, tous les trois, avec un regard mélancolique aux fenêtres de la maison vide.

Madeleine était au fond de la voiture, en face de moi. Lorsque nous tournâmes le coin de l'avenue, elle se pencha pour apercevoir une fois encore les choses qui l'avaient vue grandir ; puis, changeant tout à coup son regret pieux en reconnaissance, elle nous tendit une main à chacun en murmurant :

— Je tâcherai de n'être pas triste, vous verrez...

Et comme la courageuse enfant essayait de sourire, elle éclata en sanglots.

A partir de ce jour, elle tint parole. Elle domina sa tristesse ou nous en épargna la vue. Ce généreux effort lui vint, je pense, en aide à elle-même. En cherchant à se distraire, par égard pour nous, elle arriva sinon à oublier, du moins à mieux supporter son épreuve. N'avait-elle pas, d'ailleurs, le plus merveilleux des talismans contre les longues douleurs ? Sa jeunesse ! A peine vingt ans ! Et quelle jeunesse ! Comme elle rayonnait !

Oserais-je tenter le portrait de Madeleine ? Tenter de transmettre, fût-ce à moi-même, l'impression qui se dégageait d'elle et de ses beautés de vierge, les plus indécises, les plus mystérieuses qui soient ?

Je n'ai pas, au cours de ma vie, eu beaucoup de jeunes filles à contempler ; j'en parle donc peut-être en ignorant ou en maladroit. Toutefois, je ne crois pas être dupe d'un enthousiasme de novice en affirmant que Madeleine devait, à vingt ans, imposer à un observateur délicat une admiration toute de silence et de rêverie.

Déjà elle était femme, par les réalités charmantes de ses formes, par les proportions parfaites de la poitrine en leur premier épanouissement, par la sveltesse et la cambrure de la taille, par la blancheur des mains, par la gracieuse assurance et l'égalité de la démarche. Mais ces attraits physiques valaient surtout par le contraste qu'ils faisaient avec le visage. Oh ! ces yeux ! Quelle candeur étonnée ! Ils étaient bleus comme ceux d'Henriette, mais plus profonds, plus grands, plus humides, et les cils foncés et très longs étendaient une ombre de langueur qui descendait jusque sous les paupières, de sorte que ces yeux si chastes apparaissaient un peu cernés, battus, comme s'ils eussent gardé la fatigue d'un rêve ou d'une peine d'amour. Au-dessus du front haut et calme, des cheveux blonds ondulaient largement ; la bouche et e nez sans lignes très précises étaient d'une enfant, et le virginal sourire qui entr'ouvrait le fruit pourpre des lèvres disait l'insouciance de toutes ces grâces. Il semblait que Madeleine s'ignorât, comme si jamais encore elle n'avait abaissé les yeux sur elle-même ; comme si jamais sa voix ne lui avait murmuré : « Tu es belle... »

Voilà que j'ai cédé au désir de mettre bout à bout des phrases ternes et mortes qui prétendent évoquer le plus radieux, le plus vivant des spectacles. Mais tout homme eût fait de même s'il lui avait été donné de voir Madeleine à cette heure de séduction où la nature vient de parfaire son œuvre ; s'il l'avait eue surtout à admirer comme moi, longuement, dans toutes ses délicatesses, grâce à l'intimité qui nous rapprochait maintenant.

Nous vivions, en effet, très retirés à cause de notre deuil. Des mois se passèrent ; le général était mort en décembre. L'hiver, des plus rigoureux cette année-là, nous bloquait à la Croix-Fougères. Ce furent de longues soirées sous la lampe. Nous lisions à haute voix. Madeleine souvent me prenait le livre des mains en disant :

— Allons, vous avez envie de fumer une cigarette ; donnez, que je continue.

Et, de mon coin obscur, je la regardais lire. Sa figure, très éclairée, s'animait à certains passages, ou prenait une drôle d'expression ennuyée quand le récit languissait. Quelquefois même la lectrice étouffait un bâillement ; j'éclatais de rire ; elle me grondait...

— Ne faites donc pas remarquer... Que voulez-vous? C'est nerveux.

— Par exemple ! nerveux ! Vous ne bâillez pas quand l'héroïne se jette à l'eau ou quand le traître ressuscite !

Elle se fâchait aussi quand j'écoutais mal, et que par une question absurde je trahissais mon inattention. Et je lui disais :

— Madeleine, Madeleine, c'est votre faute si je suis distrait. Je vous contemple, et cette occupation m'absorbe.

Henriette souriait.

— Taisez-vous. Vous allez la rendre coquette. Madeleine.., tu n'es pas jolie!

Un jour, comme je taquinais ainsi la jeune fille, elle me demanda:

— Ah çà! Pierre, trouvez-vous, — mais là franchement, — que je ressemble à ma cousine?

— Je ne crois pas, fit Henriette.

Moi, je me taisais, regardant, analysant.

— Mon père disait, reprit Madeleine, que, par momens, je lui rappelais Henriette au même âge. Qu'en pensez-vous?

Certes, non, elles ne se ressemblaient pas, si l'on comparait leurs traits. Et cependant, maintenant que j'étais averti, je croyais constater que ces deux figures matériellement dissemblables étaient comme enveloppées d'une atmosphère pareille. C'était, en quelque sorte, leurs âmes qui se ressemblaient, l'être immatériel, celui de qui venaient le regard, le sourire, tous les éclairs du visage. Mais cela, ni Madeleine, ni Henriette, n'en pouvaient juger, et mon explication ne m'attira que des railleries.

A quelques jours de là, le hasard me donna presque raison. Madeleine m'ayant appelé d'une chambre voisine, je crus que c'était Henriette.

— Vous voyez bien qu'il y a quelque chose, m'écriai-je triomphant.

— Vous avez fait exprès de vous tromper.

— Pas du tout.

— Eh bien, ne vous trompez plus; vous pourriez un jour me répondre d'un ton grognon, comme à Henriette quand elle vous dérange au moment où vous partez pour la chasse.

Elle était plantée devant moi, les yeux tout lumineux d'un sourire qui semblait chasser l'ombre de deuil de ses vêtemens de crêpe. Et, en face de cette exquise enfant, toute seule dans la vie, je ne pus m'empêcher de murmurer avec un peu de pitié et beaucoup de tendresse :

— Je crois que je ne vous gronderais jamais si j'étais votre...

Elle haussa les épaules et s'en alla.

J'ai fait comme elle, j'ai haussé les épaules et n'ai pas achevé ma pensée.

ADOLPHE CHENEVIÈRE.

(*La deuxième partie au prochain n°.*)

ROME ET LA RENAISSANCE

ESSAIS ET ESQUISSES (1).

CINQUECENTO.

IV. — AU SEUIL DE LA SIXTINE (1508).

En jetant un regard en arrière sur les trois ans passés au service de Jules II, Michel-Ange, avec le caractère qu'on lui connaît, ne pouvait que toujours garder rancune à l'*homme au manteau*, dont il venait d'élever la figure en bronze au portail de San-Petronio. Les conceptions colossales du mausolée de Saint-Pierre, les fatigues de tant de mois dans les mines de Carrare, les espérances aussi de « posséder des richesses, » — qu'avoue si ingénument le sonnet courroucé de 1506, — elles n'ont abouti, en fin de compte, qu'à un simple monument iconique dans une ville de province, monument que Rome ne connaîtra pas et auquel l'artiste lui-même ne semble pas avoir porté un intérêt très vif. Il est remarquable, en effet, que Buonarroti ne fait presque jamais mention dans la suite de cette statue aussitôt détruite que créée; lui, qui parlera toujours avec

(1) Voir la *Revue* du 1er février.

douleur, avec désespoir, de la *tragédie du tombeau*, il ne comptera nulle part, parmi les injures faites à son génie, le sort bien tragique pourtant de son œuvre bolonaise... Et pendant ces trois années si complètement perdues pour sa gloire, les autres à Rome, — les rivaux et les ennemis, — avaient travaillé sans obstacles, obtenu des succès considérables! Il entretenait de Bologne une correspondance suivie avec Giuliano da San-Gallo, avec le cardinal Alidosi, et était au courant de ce qui se faisait dans la ville éternelle : il savait que Bramante y étendait de plus en plus son activité et son influence, qu'il hébergeait chez lui toute une légion de peintres engagés dernièrement (fin 1507) pour la décoration des nouvelles chambres au palais Vatican, qu'il tenait table ouverte et apparaissait comme l'intendant des arts sous le grand pontificat. Ce qui est plus grave, Rome était dans l'enthousiasme de ce maître Andrea Sansovino, qui, appelé en 1506 de Florence par Jules II, avait déjà achevé, à Santa-Maria-del-Popolo, deux choses magnifiques (1) que le monde des connaisseurs exaltait outre mesure, les plaçant au-dessus de tout ce qui a été produit jusqu'à présent, les proclamant les chefs-d'œuvre du siècle : et c'étaient des œuvres de sculpture, c'étaient des monumens funéraires! Que Bramante ait employé son art pour l'encadrement tant vanté de ces deux tombeaux, qu'il ait mis son savoir d'architecte au service du sculpteur Andrea, ce ne pouvait être qu'un grief de plus, la preuve d'une conspiration ourdie contre le créateur de la *Pietà* et du *David*...

Il faut, je crois, rapprocher toutes ces circonstances pour s'expliquer le fait assez étrange que, la tâche laborieuse de Bologne accomplie, Michel-Ange ne se soit nullement soucié d'aller à Rome rendre compte au pape de l'achèvement et de l'installation du monument à San-Petronio. Il retourna tout droit à Florence (fin février 1508) et s'y arrangea pour reprendre les travaux commencés trois ans auparavant sur la commande de la cathédrale et de la seigneurie. Jules II ne tarda pas cependant à le mander auprès de lui (fin mars 1508), et Buonarroti obéit aussitôt,.. à contre-cœur, disent les biographes, et dans la douloureuse conviction de l'inutilité de toute résistance. Franchement, j'ai de la peine à l'admettre. Il y avait entre ces deux hommes du destin une attraction mystérieuse plus forte que tel mouvement d'humeur et de dépit; et puis, chez l'artiste, le désir d'exécuter le fatidique mausolée devait être maintenant, après le succès retentissant de Sansovino, plus ardent que jamais. Les blocs de marbre étaient encore là,

(1) Les deux œuvres de Sansovino à Sainte-Marie du Peuple sont de 1506-1508, Voy. Vasari, édit. Milanesi, IV, 527.

à Rome, sur la place près du *studio*, et tant de « figures vivantes » et si longtemps rêvées y attendaient le magique coup de marteau pour secouer leur linceul de pierre! Il est vrai qu'à cet égard Michel-Ange ne fut que trop vite détrompé. Jules II tenait toujours à son projet de la Sixtine et ne voulait rien entendre à l'excuse *non essendo io pittore,* que lui répétait cette fois encore l'auteur du carton pour le *Palazzo vecchio*. Décidément, ce n'est que contraint et forcé, « la corde au cou, » que Buonarroti devait être amené à produire la plus grande œuvre de la peinture moderne, de la peinture de tous les temps...

« Lors de mon retour à Rome, — racontait-il plus tard dans la lettre déjà citée à Fattucci, — le pape Jules ne me permit pas encore d'exécuter le tombeau, mais me força de peindre la voûte de Sixte, et il fut convenu qu'il me paierait pour cela 3,000 ducats. D'après le premier projet, je devais exécuter les douze apôtres dans les lunettes et remplir le reste avec les ornemens d'usage. En abordant le travail, il m'a semblé toutefois, et je le dis aussitôt au pape, que cela ne serait jamais qu'une bien pauvre chose. Il me demanda pourquoi? et je lui répondis : — « Parce que les apôtres étaient bien pauvres, eux aussi. » Alors il me donna une commande nouvelle : je devais faire ce qu'il me plaisait, il me le paierait en conséquence... » — Dans une note autographe, datée du 10 mai 1508 et conservée au *British-Museum*, l'artiste déclare avoir « reçu 500 ducats, poids juste, en à compte de la peinture dans la chapelle du pape Sixte, à laquelle je commence à travailler ce jourd'hui, d'après les conditions et conventions consignées dans un acte écrit par le Révérend Monseigneur de Pavie (Alidosi) et signé de ma main. »

La volonté opiniâtre du Rovere vient donc de l'emporter : le sculpteur du tombeau fera place désormais (1508-1512) au peintre de la Sixtine. Malade, dévoré par la fièvre, se donnant à peine le temps de manger une croûte de pain, le voilà perché pour un nombre d'années sur un échafaudage d'une hauteur vertigineuse, — « le pont, » comme l'appelle Condivi, — suspendu à la voûte et peignant, la tête toujours renversée. Sa vue en souffrira cruellement, et longtemps après encore il ne pourra lire une lettre ou contempler un dessin autrement que *di giù in sopra*, les yeux levés au plafond. Dans cette chapelle sombre et solitaire, le pape viendra le visiter par momens, au sortir d'un conseil où ont été discutés les incidens graves de la ligue de Cambrai, au retour d'une campagne où a été emportée d'assaut telle ville romagnole. Le vieillard de près de soixante-dix ans et qui en paraissait quatre-vingts, — tellement il était ridé et courbé, — montera résolument les marches raides et tortueuses qui, du mur extérieur, conduisent

jusqu'à la corniche des fenêtres, grimpera ensuite une échelle tremblante et se hissera sur l'échafaud à côté du peintre. Un dialogue étrange s'engagera alors sous la voûte : « Quand finiras-tu? — Quand je pourrai. — Veux-tu donc que je te jette en bas de ces planches?.. » — Rentré dans ses appartemens, le pontife enverra Accursio ou tel autre de ses chambellans pour demander pardon à l'artiste de l'emportement de tout à l'heure, et les brouilles finiront ainsi toujours par des réconciliations, les grands éclats de colère par des *amorevolezze*.

Il y a toutefois, dans ces relations si extraordinaires, si originales, entre Jules II et Michel-Ange un point obscur, irritant et qui ne laisse pas d'embarrasser. Buonarroti, dans sa correspondance, se plaint très souvent et bien amèrement de la difficulté qu'il éprouve à se faire payer par le pape, à rentrer seulement dans ses débours, affirme-t-il. Au mois de janvier 1511, il interrompt complètement les travaux de la Sixtine et va relancer le pontife jusque dans le camp de Mirandole, afin d'obtenir quelque acompte... Les biographes ne se font pas faute ici de crier à la parcimonie et à l'avarice sordide de Jules II : mais pourquoi ni Raphaël, ni Bramante, ni aucun des nombreux architectes, peintres et sculpteurs employés par le Rovere ne laissent-ils jamais entendre des plaintes semblables? On connaît pourtant le faste éclatant dont le jeune Santi a aimé à s'entourer à Rome dès le début; on connaît aussi la vie dispendieuse du constructeur de Saint-Pierre : — « Le pape Jules, nous dit de Bramante, son hôte Caporali, a fait maître Donato riche malgré lui et l'a comblé de bénéfices et de pensions... » — C'est que Raphaël et Bramante, apparemment, se comportent envers Jules II comme des artistes envers leur mécène : ils comprennent à merveille qu'un mécène n'aime pas à être importuné par des demandes d'argent, mais que dans les momens de satisfaction et de largesse, il sait récompenser au centuple les services rendus. Michel-Ange n'attend rien de la munificence et ne demande jamais que son dû; mais il le demande sans détours et sans vergogne, avec la brusquerie du créancier et la fierté du gentilhomme (1).

Car il se sait gentilhomme, lui, et tout autrement noble que le Rovere à la triple couronne. Jules II est de souche obscure, probablement roturière; — dans ses momens de dépit, le roi de France, Louis XII, appelle le pape « un fils de paysan qu'il faut mener à coups de bâton, » — tandis que Michel-Ange se croit le rejeton d'une

(1) Michel-Ange a lui-même déclaré qu'il n'a jamais travaillé que pour les papes; or, sous le pontificat de Jules II, il n'a cessé de pourvoir largement aux besoins de sa famille, d'acheter même des terres en Toscane : preuve évidente qu'il n'était pas dans la détresse, quoi qu'on ait dit.

des plus anciennes et des plus glorieuses familles de l'Italie. A tort ou à raison, il est persuadé que les Buonarroti descendent de l'illustre maison de Canossa, de cette grande comtesse Mathilde, « souveraine, dit Condivi, — et évidemment sous la dictée du maître, — souveraine de Mantoue, de Lucques, de Parme, de Reggio et de cette partie de la Toscane qui, aujourd'hui, s'appelle le patrimoine de saint Pierre. » Il conservera soigneusement dans ses archives la lettre par laquelle le comte Alexandre de Canossa à Bianello confirmait, en 1520, cette parenté à l'artiste devenu célèbre ; il prendra pour armes, dans son blason, un chien rongeant un os (*canis ossa*), et emploiera invariablement toutes ses épargnes à l'achat de terres en Toscane : le désir de rendre l'antique éclat à sa famille déchue par les vicissitudes du temps est un des traits remarquables, aussi humain que touchant, de sa longne et laborieuse carrière. Me tromperais-je en attribuant à cette situation réciproque de Buonarroti et du Rovere la plupart des frasques et des bourrasques qui, de temps en temps, signalent les rapports tellement singuliers entre le pape et l'artiste? De temps en temps, le pauvre homme de génie se rappelait peut-être qu'il était aussi homme de qualité et de grande maison, que son aïeule, la comtesse Mathilde, avait fait don aux papes de leur patrimoine actuel.

Il a trente-trois ans au moment de franchir le seuil de cette Sixtine qui le rendra immortel. Il est petit de taille, trapu, d'une complexion frêle, mais endurante ; il est gaucher et a une tête énorme. La barbe longue, les cheveux abondans et légèrement bouclés, les pommettes saillantes et le nez écrasé par le coup brutal de Torrigiano, donnent à sa physionomie une expression étrange et quelque peu hirsute ; mais le front est large et beau, et le regard d'une mélancolie profonde, fascinante. Tel il apparaît encore, — beaucoup plus âgé seulement, et le front sillonné de rides, — dans le portrait conservé à la Pinacothèque du Capitole, et qui est attribué à Marcello Venusti (1). Il est étonnant, du reste, qu'aucun des maîtres renommés de l'époque n'ait songé à reproduire par le pinceau les traits de Buonarroti. L'œuvre de Raphaël, dans l'ensemble de ses fresques et tableaux, nous présente une galerie presque complète de tous les personnages qui ont marqué à Rome du temps de Santi : — Jules II, Léon X et le futur pape Clément VII ; François-Marie, duc d'Urbino, Giuliano de Medici, duc de Nemours, Castiglione, Bibbiena, Bindo Altoviti et Inghirami ; l'Arioste, Peru-

(1) Salle IV, n° 134 ; la peinture est très retouchée. Le Capitole possède aussi un admirable buste en bronze, probablement d'après le modèle exécuté par Daniele da Volterra lors de la mort de Michel-Ange. Le même Volterra a donné les traits de Michel-Ange à une figure d'apôtre dans son tableau de l'*Assomption* à San-Trinità de' Monti (3e chapelle) : l'apôtre du premier plan à droite, adossé à un pilier.

gino, Bramante et tant d'autres ; — mais vous chercherez en vain, dans cette galerie, le peintre immortel de la Sixtine. Raphaël, après tout, est bien excusé : il n'a eu guère à se louer de son grand rival, toujours dédaigneux et parfois très désobligeant à son égard. Mais Sébastien del Piombo n'était pas certes, lui, ni un rival ni un maltraité : il n'a manqué aucune occasion de s'insinuer auprès de Michel-Ange, de le circonvenir, de l'indisposer surtout contre le jeune Urbinate et son groupe, la *synagogue*, comme il l'appelait. Il était, en outre, le plus grand peintre de portraits alors vivant à Rome : comment n'a-t-il pas tenu à honneur de léguer à la postérité l'image de celui qu'il n'a cessé de proclamer « son divin maître ? » Il a mieux aimé nous léguer les traits insolens de l'infâme Arétin, et ainsi l'a fait également Titien, le magnifique égoïste, malgré toutes les choses flatteuses qu'il a trouvé bon de dire à l'adresse de Michel-Ange, lors de sa visite à Rome, en 1545. Il est vrai que Buonarroti, à ce même moment, déclarait que le maître de Cadore ne savait pas dessiner !

Ce grand hâbleur de Benvenuto Cellini prétend avoir recueilli de la bouche même du coupable le narré de l'atroce scène dans laquelle Michel-Ange a été défiguré à jamais. « Nous étions jeunes garçons tous les deux, Buonarroti et moi, — racontait Torrigiano, — et nous allions souvent à l'église *del Carmine* pour y étudier dans la chapelle de Masaccio. Buonarroti, qui avait l'habitude de narguer tous ceux qui y dessinaient, m'a fâché un jour tout particulièrement ; exaspéré, je lui ai porté sur le nez, avec mon poing fermé, un coup d'une violence telle que je sentis l'os et le cartilage céder sous ma main comme de la pâte. Il portera ma marque tout le long de sa vie... » Après avoir lu ce récit révoltant, on n'est pas fâché d'apprendre, par Vasari, que l'affreux rustre, moitié artiste et moitié spadassin, soldat de César Borgia et sculpteur très apprécié à la cour d'Angleterre, a fini misérablement en Espagne dans les cachots de l'Inquisition. Je n'oserais pas pourtant m'inscrire en faux contre l'attitude provocante prêtée par Torrigiano à l'adolescent Buonarroti dans la chapelle de Masaccio. Arrivé à l'âge mûr, il n'aura pas de procédés beaucoup plus gracieux envers Perugino, envers Francia, envers Signorelli, envers Léonard de Vinci.

Il est peu accueillant et rien moins qu'affable, ayons le courage d'en convenir. D'une humeur triste et sombre, susceptible à l'excès et agressif sans cause, irritable et irritant, il place assez mal d'ordinaire ses engouemens comme ses antipathies, et aime à se plaindre, sans bien choisir ni ses confidens ni ses raisons. Sobre comme un anachorète, scrupuleux comme pas un de ses émules de génie, il a néanmoins des querelles d'argent avec tout le monde,

avec Jules II, avec les Médicis, et même avec ce pauvre et malheureux Signorelli dont il aurait dû mieux respecter le grand âge et le grand mérite. Il se croit indignement exploité et il l'est, en effet, par ceux-là surtout auxquels il adresse ses doléances ingénues, par sa famille en première ligne, qui le rançonne sans pitié. Nerveux et fantasque, il attache une importance singulière aux songes et aux présages ; il a parfois des hallucinations étranges, des terreurs inconcevables; sous l'empire de ces obsessions, il prendra, dans des circonstances critiques, des résolutions irréfléchies, compromettantes pour son repos, compromettantes même pour sa renommée, comme lors du siège de Florence.

Il a le cœur éminemment bon pourtant et aimant, d'une tendresse, d'une délicatesse presque féminine. « Ceux qui ne connaissent de Michel-Ange que ses œuvres n'estiment que ce qu'il y a de moins parfait en lui, » dira plus tard Vittoria Colonna. Sa correspondance témoigne à chaque page de l'attachement profond qu'il porte à son père et à tous les siens, de sa sollicitude touchante pour ses vieux domestiques, leurs veuves et orphelins ; ses aumônes sont aussi abondantes que discrètes. Remarquez toutefois la veine aristocratique qui perce jusque dans ses actes de bienfaisance et de générosité. Il profite du premier argent gagné pour mettre son père à l'abri du besoin : il lui achète une terre « afin qu'il puisse vivre en gentilhomme. » Il veut faire de son neveu Lionardo son héritier universel et le presse de se marier. « Ne regarde pas à la dot, mais au bon caractère de l'épousée. Je pense qu'il y a à Florence plus d'une famille noble, mais pauvre, avec laquelle il serait charitable de contracter une union. On ne dira pas que tu veux t'anoblir par le mariage, car il est bien connu que nous sommes aussi anciens et aussi nobles que qui que ce soit à Florence. » Une autre fois il le charge de rechercher « quelque citoyen nécessiteux qui a des filles à marier ou à placer dans un couvent, et donne-lui des secours secrètement ; mais prends garde aux imposteurs. Je parle de citoyens ; car je sais que ceux-là ont honte de demander lorsqu'ils se trouvent dans la gêne. » Ou bien encore : « Je te saurai gré de m'apprendre si tu entends parler de quelque citoyen noble qui est dans la misère, notamment de ceux qui ont des enfans à la maison, pour que je puisse leur venir en aide. Aie soin de donner là où il y a besoin réel et non par considération de parenté ou d'amitié, mais par l'amour de Dieu. Ne dis pas d'où vient le secours. »

C'est aussi à ce même neveu qu'il écrit un jour : « Dis au prêtre (Fattucci) de ne pas adresser *Michel-Angelo scultore*, car je ne suis connu ici que comme Michel-Angelo Buonarroti. Je n'ai jamais été peintre ni sculpteur comme ceux qui en font boutique (*come chi*

ne fà bottega). Je m'en suis toujours bien gardé pour l'honneur de mes parens et de mes frères. J'ai été au service de trois papes, il est vrai, mais j'y ai été forcé. » Parole curieuse, prononcée au déclin de la vie, mais qui éclaire tout un passé, et principalement ces années orageuses de la jeunesse que j'étudie en ce moment.

Avec les idées et les mœurs de nos jours, il nous faut quelque effort pour nous représenter au juste le rôle et le milieu social de ces maîtres italiens du *quattrocento*, moitié artistes et moitié artisans : marchands ayant leur *bottega* sur la rue, chefs d'atelier se faisant payer par les élèves (*garzoni*) le prix de l'apprentissage, entrepreneurs passant avec leurs cliens des contrats minutieux pour chaque commande et fourniture. Dans ces contrats tout est prévu et réglé : les dimensions de la sculpture ou de la peinture à livrer, le nombre des figures, leurs attributs, la qualité des couleurs, surtout celle du bleu de mer et de l'or. On s'engage naïvement à faire aussi bien que tel maître renommé, à faire même mieux, « tout aussi bien que qui que ce soit : » ainsi s'exprime encore Léonard de Vinci dans sa fameuse lettre à Louis le More ! On est payé quelquefois (pour une partie du moins) en denrées et en vêtemens ; et malgré le prix convenu d'avance, on est souvent forcé à se soumettre après coup à la décision des experts et des vérificateurs. On travaille surtout pour la signorie, autant dire pour le municipe, pour les communautés religieuses ensuite, enfin pour les particuliers, riches marchands ou banquiers. Volontiers aussi on se rend à tel appel venant « du dehors, » d'une ville voisine et même rivale, pour décorer une église ou une chapelle ; mais, l'ouvrage terminé, on a hâte de rentrer dans sa « patrie, » dans sa famille et dans sa *bottega*. Je ne parle pas de fra Angelico, de Lorenzo Monaco et de leurs semblables : ces humbles moines ne travaillent en général que pour leur ordre et pour la gloire de Dieu.

Vers le milieu du *quattrocento*, les communes, les républiques, après une existence longtemps prospère et agitée, déchoient, s'affaissent, disparaissent même peu à peu, et à leur place s'élèvent les puissantes maisons des Médicis, Sforza, Gonzague, Este, Bentivogli, Montefeltri, Malatesta, etc. Ces cours princières, auxquelles il convient d'ajouter celle des papes depuis leur restauration à Rome, s'entourent, par goût aussi bien que par politique, de toutes les splendeurs qui ont fait la gloire des cités libres et attirent les artistes. Les artistes arrivent en foule, exécutent les travaux commandés, cherchent à plaire et à faire fortune. La fortune suprême, c'est de demeurer à poste fixe auprès d'un prince amoureux de « belles choses : » Mantegna s'est ainsi attaché aux Gonzague, Léonard de Vinci aux Sforza, Cosimo Tura aux Este,

Francia aux Bentivogli, Mino ou Pinturichio aux maîtres du Vatican. Une espèce de domesticité artistique s'établit de la sorte, agréablement tempérée, il est vrai, par cette bonhomie, par cette facilité des rapports, qui est un des traits charmans de l'époque. On s'efforce de satisfaire à tous les caprices du mécène, mais on attend aussi beaucoup de sa libéralité ; on le lui dit avec ou sans métaphores, mais toujours sans vergogne, et parfois sur un ton bien lamentable. L'exemple en a été donné de bonne heure : il y a déjà longtemps que ce drôle de génie, *fra* Filippo Lippi a écrit à Piero di Medici une lettre « pleine de larmes » pour l'apitoyer sur sa propre misère et celle de ses *six nièces* « toutes nubiles et pas encore mariées ! » Déçu dans ses espérances, on change de place et de protecteur, on va d'une ville à l'autre pour faire offre de son talent, comme les *condottieri* auparavant l'ont fait de leur épée, les humanistes de leur éloquence. Léonard de Vinci se met tour à tour, et avec une désinvolture qui ne choque personne, au service de Louis le More, de César Borgia et du roi de France, l'envahisseur de Milan. On devient indifférent à la patrie, à la cité natale, indifférent à la liberté ; les liens de famille se relâchent, les mœurs s'émancipent et toute piété s'émousse. Il est bien significatif à cet égard, que le peintre des tableaux les plus religieux de l'époque, le maître même de Raphaël, le Pérugin, est réputé athée. Un moment, les prédications de Savonarole ébranlent encore les esprits et produisent une secousse violente ; quelques rares artistes, un Baccio della Porta, un Lorenzo di Credi, un Botticelli, en reçoivent même une impression profonde et durable. Si toutefois vous demandez après le vrai élève et élu sur lequel le grand dominicain ait laissé tomber son manteau avant de disparaître dans les flammes, vous ne saurez prononcer d'autre nom que celui du jeune Buonarroti.

Il ne participe en rien aux mœurs faciles du temps, et nous ne lui connaissons pas de *Fornarina*. Défiguré de bonne heure, — *privo piangendo d'un bel volto umano*, comme il le dit lui-même dans une strophe navrante, — il n'a jamais connu à son cou d'adolescent « la douce chaîne des blancs bras, » dont parlera l'heureux Raphaël Santi (1), et sa jeunesse est sevrée de toute joie et de toute affection tendre. Que d'autres s'ingénient tristement à découvrir je ne sais quel *Éros* à la fois chaste et pervers (2) dans ses

(1) Quanto fu dolce el giogo e la catena
De suoi candidi braci al col mio volti...

Sonnet de Raphaël, écrit de sa main sur une feuille des esquisses pour la grande fresque de la... *Théologie* aux Stanze ! La feuille est conservée à Oxford.

(2) Voir entre autres *L. V. Scheffer*, Michel-Angelo, eine Renaissancestudie, Altenburg, 1892.

poésies platoniques, — composées presque toutes au déclin de la vie, *negli anni assai;* — pour moi, ce qui me frappe dans sa poésie, dans sa correspondance, dans tout son œuvre, c'est de n'y trouver ni mention, ni reflet des auteurs enjoués et badins si en vogue alors, rien qui rappelle Pulci, l'Arioste ou Boccace; sa lecture favorite, à lui, ce sont les sermons de Savonarole, le *poema sacro* de Dante, la Bible, l'Ancien-Testament surtout, dont les héros imposans et farouches fascinent son imagination. Gentilhomme, « noble comme qui que ce soit à Florence, » il ne recherche pas les cours princières; mais il a en horreur aussi la *bottega*, et non moins en horreur la *bohème*, s'il est permis d'employer une telle expression en parlant du XVIe siècle. Le zèle de sa maison le dévore : c'est pour la relever qu'il travaille, qu'il tient à être exactement payé et voudrait même « posséder des richesses ; » ses besoins et ses plaisirs personnels sont des plus simples, des plus sommaires. Il n'a pas l'humeur vagabonde d'un Léonard, d'un Pérugin ou d'un Andrea Sansovino, — ce n'est que dans un moment de désespoir, dans un accès de découragement, qu'il formera le projet de Constantinople ou de Paris, pour l'abandonner aussitôt : — ses deux pôles d'attraction restent toujours Florence et Rome, la ville natale qu'il aime en patriote et la ville éternelle qui seule peut lui offrir un champ assez vaste pour ses conceptions gigantesques. Famille, patrie, liberté, honneur, ne sont pas de vains mots pour lui : ils font vibrer tout son être moral, mais le déchirent aussi au milieu des contradictions inéluctables de la vie, et les déchiremens deviendront de plus en plus tragiques à mesure que grandiront les contradictions. Profondément religieux, il a cette soif de l'infini qui est le tourment ainsi que la noblesse des âmes d'élite et les graves problèmes de l'existence, de la création, de la justice et du salut, le préoccupent comme pas un de ses émules et rivaux, j'ose dire comme pas un de ses contemporains en Italie. Il est le *Pensieroso* de la renaissance.

Dans sa vocation d'artiste, il apporte à tout ce qu'il entreprend, ou seulement essaie, une énergie consciencieuse, un sérieux presque terrible. Et par exemple, ce naturalisme qui est la grande préoccupation du *quattrocento*, il le pratique tout autrement encore qu'un Donatello, un Uccello, un Pollajuolo, un Andrea del Castagno : il pousse l'étude de la nature jusque dans ses coins les plus sombres et effrayans, il la poursuit au-delà des limites de la vie et jusque dans les ténèbres de la mort, jusque dans ces cadavres qu'il dissèque, pendant des années, à l'hospice du San-Spirito. Il en est de même pour l'antiquité, dont les modèles de plus en plus connus et appréciés sollicitent les talens du XVe siècle. Michel-Ange ne se borne pas à emprunter seulement à cette antiquité certains détails de dé-

cor, d'ajustement, de draperie et d'ornementation, comme l'ont fait jusqu'à lui les « précurseurs de la renaissance : » il se prend corps à corps avec les modèles classiques réunis au jardin de Médicis, et reproduit des centaures, des Cupidons, des Bacchus, des Hercules, en toute liberté et indépendance. Il voit du coup, et dès les premiers essais de Florence, ce qu'un Donatello, ni même un Mantegna n'avaient vu malgré tout leur génie : il comprend et s'approprie le principe fondamental de la plastique ancienne, cette vérité suprême que l'expression de la tête n'est point l'*omne tulit punctum* de la statuaire, mais que le même souffle de vie doit animer et pénétrer également toutes les parties du corps humain. Il comprend beaucoup moins, en revanche, le principe *mystique* de l'art chrétien, ou plutôt il ne comprend que trop, et d'intuition, combien cet élément est au fond destructeur de toute forme et un défi porté au monde des sens. Il n'habitera donc jamais les régions éthérées d'Orcagna et de fra Angelico, jamais non plus il ne parlera le langage de symboles et d'emblèmes si cher aux maîtres du *trecento :* le sculpteur, l'artiste plastique sera, sous ce rapport, plus fort en lui que le disciple de Savonarole, plus fort que le lecteur enthousiaste de Dante. Son empyrée ne sera pas un rêve, une vision, comme chez le Fiesole : il aura les trois dimensions de tout corps, de toute réalité; ses allégories ne seront pas seulement les signes connus et circonstanciés de certaines idées, comme chez Giotto : elles prétendront en être les personnifications immanentes, absolues...

Il n'est pas cependant aussi loin de la pensée de Giotto et de Giovanni Pisano qu'on serait tenté de le croire à première vue ; il s'approche même d'eux beaucoup par la recherche instinctive d'un art plus idéal et monumental, plus énergique et passionné que n'en connaît la génération de la fin du xve siècle, la génération de Mino, de Ghirlandajo et de Perugino. Cet instinct se révèle déjà dans le relief des *Centaures* que conserve encore la *Casa Buonarroti,* composition toute juvénile, mais stupéfiante de force et d'impétuosité; il éclate dans sa pleine vigueur le jour où Michel-Ange, à l'âge de vingt et un ans, touche pour la première fois le sol de Rome et peut contempler les ruines grandioses et les marbres merveilleux de la cité éternelle. A cette vue, son génie éclate et le démon intérieur se déchaîne.

V. — LES MARBRES DE ROME (1508).

Une des pages les plus charmantes, les plus sincèrement émues de la littérature humaniste du xve siècle est, à mon sentiment, le petit écrit de Poggio Bracciolini, intitulé : *De fortunæ varietate*

urbis Romæ. Assis un jour, avec son très honorable collègue Antonio Loschi, sur la colline du Capitole, « comme Marius sur les ruines de Carthage, » le secrétaire apostolique du pape Martin V jette un regard attristé sur cette ville qui autrefois a dominé le monde et qui maintenant est étendue à ses pieds « semblable au corps inanimé d'un géant dépouillé de ses armes et couvert de blessures. » Plus douloureux encore que les bouleversemens venus du dehors, paraissent à Poggio les ravages que la cité n'a cessé d'exercer contre elle-même. Cet édifice en face, à la double rangée d'arcades, qui sert maintenant de magasin public de sel, c'était jadis le *tabularium*, — les grandes archives de la république où furent déposés les lois et les traités du peuple-roi dans des tables d'airain ; — le sel ronge les murs, les piliers et jusqu'à l'inscription de l'édifice : ce n'est plus qu'avec peine qu'on peut y déchiffrer le nom de Q. Lutatius Catulus!.. « La première fois que je suis venu dans cette ville, le temple de la Concorde là-bas (ou plutôt de Saturne) était encore debout et presque entier; depuis, les habitans ont complètement détruit la belle construction en marbre; quelques colonnes du portique sont seules restées. » Et l'humaniste poursuit ainsi ses variations pleines d'une mélancolie érudite sur le thème douloureux de *locus ubi Roma fuit*, énumérant les temples, les portiques, les thermes, les théâtres, les aqueducs, les ports, les palais, tous disparus ou ruinés. Parmi les statues en marbre encore préservées, Poggio ne nomme que cinq, et dans ce nombre les *Dioscures* (du Monte-Cavallo) alors aux Thermes de Constantin ; le Marc-Aurèle en bronze avait sa place devant le Latran. Il raconte aussi que, de son temps, on avait déterré, dans un jardin auprès de Santa-Maria sopra Minerva, une statue couchée « plus grande que toutes celles qui se trouvent dans la ville, » — le *Nil*, aujourd'hui un des plus beaux ornemens du *Braccio nuovo*, — mais que le propriétaire, importuné par les visiteurs que la trouvaille lui attirait, a préféré l'enfouir de nouveau sous terre...

Bien différent de ce tableau, rapporté à l'année 1430 par Bracciolini, était l'aspect que présenta Rome vers la fin du même siècle, au moment où la connut pour la première fois le jeune Buonarroti (été 1496). Sous le régime des papes humanistes, l'incurie d'autrefois pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité avait fait place, dans la ville aux sept collines, à un amour passionné, à un culte presque officiel. On continuait, il est vrai (on continuera encore longtemps, hélas!) de *ruiner les ruines*, d'employer pour diverses bâtisses en construction les pierres et les colonnes du Colisée ou du théâtre de Marcellus; mais les moindres restes de la statuaire classique étaient, en revanche, recherchés avec ardeur, achetés au prix de l'or, conservés avec un soin jaloux. On fouillait et retournait à cet

effet le sol de Rome et de la *campagna;* Ostie surtout était une mine inépuisable de sculptures précieuses. Déjà Nicolas V avait mis les premiers fondemens du musée Capitolin que Sixte IV a enrichi dans la suite ; Paul II s'est fait un autre musée dans son palais de Saint-Marc. A l'exemple des pontifes, tous ceux qui, à Rome, se piquaient de goût et de culture, — les cardinaux Riario, Savelli, Grimani, l'évêque Colocci, — tenaient à honneur d'avoir leurs collections d'*anticaglie*, selon l'expression du temps. Le plus heureux, le plus intelligent de ces collectionneurs est le cardinal Giuliano della Rovere, évêque d'Ostie et futur pape. Ballotté par la tourmente politique sous le règne du Borgia, réfugié même à ce moment en France, il n'en a pas moins su réunir dans son splendide palais de Santi-Apostoli (Colonna) ou dans sa demeure cardinalice, près San-Pietro-in-Vincoli quantité de ces marbres magnifiques qui formeront bientôt la splendeur du Belvédère.

Avec les moyens d'information dont nous disposons aujourd'hui, il n'est malheureusement pas possible de dresser la liste exacte des sculptures antiques que possédait Rome dans les dernières années du xve siècle ; mais il est bien hors de doute que, pour le nombre comme pour la qualité, elles dépassaient incomparablement toutes celles que Laurent le Magnifique a pu réunir à Florence. Dans le jardin des Médicis, le jeune Michel-Ange n'avait eu devant lui, en somme, que des modèles de second ou de troisième ordre (1) : ce n'est que sur les bords du Tibre que lui furent révélés les vrais chefs-d'œuvre de l'art classique, et la tradition a recueilli plus d'une parole ailée et ravie prononcée par lui au sujet de mainte pièce conservée de nos jours au Vatican. Ajouter à cela l'effet que produit déjà la ville éternelle par elle-même, avec ses monumens et ses ruines, avec ses souvenirs et ses horizons, l'espèce de secousse et d'*agrandissement*, selon le mot heureux de Goethe, qu'elle ne manque jamais de donner à toute âme bien née : et vous vous douterez de la révolution immense qui dut s'accomplir alors dans l'esprit de l'élève de Bertoldo.

Je n'ignore pas que des critiques autorisés ont imaginé récemment de faire honneur de cette révolution à une autre ville que Rome et à des modèles tout autres aussi : les sculptures fougueuses et superbes de Jacopo della Quercia au portail de San-Petronio auraient, dès 1494, frappé les regards et transformé le talent de Michel-Ange adolescent, pendant les quelques mois passés alors à Bologne.

(1) Les pièces antiques les plus remarquées aujourd'hui aux *Uffizi*, — telles que l'*Arrotino*, les *Lutteurs*, le groupe de *Niobe*, — n'étaient pas encore découvertes à l'époque dont il est parlé ici.

Si j'ose pourtant ne pas me ranger à une opinion très en faveur aujourd'hui, c'est que les productions sorties des mains du jeune Buonarroti à Bologne même, en 1494, ou immédiatement après à Florence (1), ne me semblent encore en rien dénoter ce changement de style qui, en revanche, devient manifeste à partir de l'époque romaine. Je suis loin de nier l'influence et les fortes réminiscences même du vieux sculpteur siennois dans l'œuvre de Michel-Ange ; mais (à part peut-être quelques détails de draperie et d'ajustement) elles n'éclatent véritablement, je pense, que depuis la voûte de la Sixtine, après le second séjour de Bologne, celui de l'année 1507, séjour tout autrement prolongé et marquant, pendant lequel fut élaborée la statue en bronze de Jules II. Certains grands côtés des anciens maîtres toscans (non-seulement de Jacopo, mais de Donatello aussi et de Ghiberti), passés d'abord inaperçus par l'élève de Bertoldo, furent, dans la suite, nombre même d'années après, mieux sentis et assimilés par l'artiste avancé dans l'âge et dont le champ visuel s'était prodigieusement élargi sur les bords du Tibre ; mais c'est de ces bords, il faut hardiment l'affirmer, que sont venues l'impulsion décisive et l'initiation en toutes choses. Pour le génie de Michel-Ange, comme pour celui de Bramante et de Raphaël, la cité éternelle a été la suprême révélatrice et la vraie *Alma parens :* « S'étonner, — écrira le vieux Buonarroti lui-même près de quarante ans plus tard, — s'étonner que Rome produise des hommes divins, autant vaut s'étonner que Dieu fasse des miracles!.. » Il adressera ces paroles emphatiques, bien improprement, il est vrai, au fameux ser Tommao de' Cavalieri; mais on ne se trompera guère en les appliquant à l'architecte de Saint-Pierre, au peintre de la *Dispute* et au sculpteur de la *Pietà.*

Parmi les chefs-d'œuvre anciens que le jeune Buonarroti connut dès ce premier séjour à Rome, nous pouvons maintenant nommer avec certitude la radieuse statue du fils de Latone, qui tient encore aujourd'hui la place d'honneur au Vatican (2). Découverte quelques

(1) L'*Ange au candélabre* et *San-Petronio* à Bologne; le *Satyre* dans le groupe antique restauré (Bacchus et Satyre) des *Uffizi ;* le *Giovannino* (beaucoup contesté, du reste) du musée de Berlin. Quant à l'*Adonis* du Bargello, il n'est pas douteux pour moi qu'il appartient à une époque bien postérieure : sa pose tourmentée est identiquement la même qu'on voit aux *provinces* foulées aux pieds par les Victoires, dans le dessin des *Uffizi* pour le tombeau de Jules II. M. Heath Wilson affirme même (p. 31) que l'*Adonis* est en marbre de Saravezza, auquel cas la statue ne saurait être exécutée que beaucoup plus tard encore, l'exploitation des carrières de Saravezza n'ayant commencé qu'à partir de 1517.

(2) On était, jusque dans les derniers temps, très incertain quant à l'époque où fut trouvé l'Apollon (on la plaçait généralement vers 1500); lorsqu'une découverte faite à l'Escurial en 1887 par M. Justi, l'éminent biographe de Winckelmann et de Velasquez, est venue apporter une vive lumière. Il s'agit d'un cahier d'esquisses italien,

années auparavant dans une des nombreuses *tenute* suburbaines du cardinal Giuliano della Rovere (probablement à Grotta Ferrata), elle ornait alors le jardin de sa demeure près de l'église San-Pietro-in-Vincoli... Il est de mode, depuis quelque temps, de déprécier cet *Apollon* jadis tant exalté, de le proclamer trop travaillé et musqué, voire avantageux et poseur. « Il ne lui manque que le grand cordon d'un ordre étranger, » me disait dernièrement, pour bien me narguer, un ami et juge excellent. Nous sommes devenus très difficiles et importans, insolemment dégoûtés même, depuis qu'un hasard magnanime nous a fait connaître les marbres d'Elgin, la *Vénus* de Milo et l'*Hermès* de Praxitèle ; nous craignons d'être dupes d'un enthousiasme mal informé, et nous croyons faire preuve de supériorité en brûlant ce qu'avait adoré Winckelmann. Je me demande pourtant si même aujourd'hui nous connaissons de par le monde une statue antique qui surpasse ou égale l'*Apollon* du Vatican comme incarnation de la beauté humaine, de la beauté *virile,* « nue et revêtue seulement d'un immortel printemps, » pour emprunter le langage de ce bonhomme de Winckelmann : je parle, bien entendu, d'une statue présente et réelle, d'une figure en ronde bosse entière et complète, non pas d'une entité esthétique qu'à grand renfort de déduction érudite nous nous plaisons à construire d'après tel passage de Pausanias ou de Pline, d'après tel relief ou fragment de buste et de torse recueilli à l'Acropole ou à Olympia. Tous les *verba magistri* de l'Université ne m'empêcheront pas de partager le sentiment des contemporains de Jules II et de trouver à l'*Apollon* du Belvédère une poésie ineffable, un rayonnement merveilleux. N'est-il pas merveilleux aussi que le dieu de la lumière et des arts, que le grand *Musagète* soit précisément sorti de terre soudain à cette heure solennelle de la renaissance, qu'il ait pris domicile chez le Rovere et reçu les premiers hommages de Michel-Ange?

L'hommage, ce fut de s'inspirer de ce dieu de la lumière pour la figure du Christ dans le groupe de la *Pietà* (1498-1499)... Si la remarque n'en a été faite dès longtemps, il faut en chercher la cause, je crois, dans l'incertitude où nous étions encore tous naguère sur l'époque où fut découvert l'*Apollon;* dans le malencontreux emplacement aussi que le marbre de Buonarroti a reçu à Saint-Pierre. Contraste bizarre, en effet, et qui a presque l'air d'une

composé vers 1491 et qui contient déjà le dessin de la statue de l'Apollon du Belvédère avec le bras gauche encore manquant et l'indication : *nel orto di San-Petro-in-Vinchola.* Tout porte à croire que l'Apollon fut trouvé sous le pontificat d'Innocent VIII (voir *Jahrb d. deutsch. Archäolog. Institutes*, v, 1890, article de M. Ad. Michaelis); et il n'est pas douteux maintenant que Michel-Ange l'a connu lors de son premier séjour à Rome et avant d'exécuter le groupe de la *Pietà.*

profonde malice du sort : le *Moïse*, conçu originairement comme planant de haut, au second étage du colossal mausolée, à une élévation de quinze pieds, pose devant nous lourdement, pesamment, au ras du sol, dans le monument écourté de Jules II; tandis que le groupe de la *Pietà*, destiné à être vu de plain-pied, a été exhaussé sur un autel énorme, de façon à disparaître aux regards; la figure du Christ surtout en est devenue presque invisible. Si pourtant, à force de vous tourner et contourner, vous parvenez à saisir cette admirable figure dans ses détails et dans son unité, vous reconnaîtrez sans nul doute que jamais Michel-Ange n'a rendu aussi heureusement la beauté humaine en toute grandeur et simplicité, que jamais non plus il n'a atteint ou seulement visé une distinction, une élégance à ce point parfaite. Nulle trace ici de cette impétuosité et redondance musculaire qui marque si fortement, et souvent dépare si étrangement ses anatomies formidables ; les chairs ont une délicatesse veloutée et exquise ; le poli, d'un soin, d'une harmonie incomparables, crée au fils de l'homme comme une atmosphère lumineuse qui le relève et le détache de l'ensemble de la composition... Or, beauté, élégance, finesse de travail et polissure splendide : ne sont-ce pas là aussi les qualités qui, dès le premier abord, vous frappent dans la statue du Belvédère? Et puisqu'il est convenu que dans cette *Pietà* la sculpture de la renaissance a approché de l'idéal classique comme dans aucune autre de ses créations, puisque quatre siècles n'ont cessé de le proclamer et que déjà Condivi a dit quelque chose de semblable : où voulez-vous que Buonarroti ait cherché son modèle antique, si ce n'est dans le jardin du cardinal Giuliano della Rovere, près San-Pietro-in-Vincoli?

Un Christ descendu de la croix, un Christ mort, dénudé et pourtant beau, beau non-seulement d'expression et de traits, mais beau de corps, beau comme l'Apollon : c'est ainsi que Michel-Ange a osé concevoir un sujet, dans lequel ses prédécesseurs n'avaient vu qu'un thème déchirant et lugubre. Toute marque d'agonie, de souffrance ou seulement de raideur cadavérique est soigneusement écartée de ces formes restées divines malgré le trépas; les stigmates manquent, ainsi que le plus léger rappel du supplice (1); l'auréole manque également, ou plutôt elle est répandue sur tous les membres et les couvre d'un poli vibrant qui est comme le parfum de l'âme, comme cette ambroisie dont Homère enveloppe parfois les dieux de son Olympe. Avec sa tête doucement rejetée en arrière, avec ses cheveux bouclés et le visage presque imberbe, avec ses

(1) La grande croix derrière le groupe, dans la chapelle de Saint-Pierre, est une addition postérieure, contraire à la pensée de l'œuvre.

jambes et ses bras plutôt abandonnés qu'affaissés, le Christ mort semble redevenu enfant, l'enfant jadis couché dans le sein de la mère, dont le vaste manteau aux plis larges et lourds lui forme un fond sombre et massif. La mère est jeune, elle aussi, jeune et belle comme au temps où elle berçait Jésus sur ses genoux : son visage incliné exprime plus d'amour encore que de tristesse; la main gauche seule, étendue et ouverte, a un geste accentué, un geste qui dit : y a-t-il douleur comparable à ma douleur?.. C'est avec cette mesure tout antique que l'artiste a traité l'immense tragédie de Golgotha, c'est dans ce langage de Sophocle qu'il a raconté la *Passion!* « Les chrétiens des premiers temps, a-t-on dit avec bien de la justesse, les chrétiens qu'animait encore le souffle de l'art classique, n'auraient pas autrement figuré la *Pietà.* » Et, en effet, devant cette œuvre de Michel-Ange, la pensée se reporte involontairement vers telle suave peinture entrevue aux catacombes, vers telle mosaïque du *Bon Pasteur* dans le mausolée de Galla Placidia à Ravenne.

La *Pietà* fut une des dernières créations du jeune Buonarroti pendant ce séjour dans la ville éternelle à la fin du xve siècle; ses premiers ouvrages romains sont loin de présenter le caractère d'apaisement, j'allais presque dire d'attendrissement, qui nous captive et nous surprend dans son groupe de Saint-Pierre. Son *Cupidon* (ou plutôt Apollon ?) et son *Bacchus* , exécutés tous les deux auparavant (1497-1498) pour Jacopo Galli (1), ont au contraire cet accent aigu de tension et de tourment qui ne fera que grandir dans la suite et deviendra la marque indélébile de son génie prométhéen... Que l'on voudrait bien pouvoir suivre les évolutions de ce génie pendant ces cinq années de Rome (1496-1500); qu'on aimerait aussi à connaître l'impression que lui faisaient alors les hommes et les choses sur les bords du Tibre! Alexandre VI régnait, et César Borgia inaugurait sa carrière de perfidies et de crimes. Le 14 juillet 1497, avait lieu cet assassinat du duc de Gandia, par César, qui mit le monde dans l'épouvante et que le maître des cérémonies Burchard a noté dans un style si placide. Le sol italien tremblait encore sous la violente secousse que lui avaient imprimée les armées de Charles VIII, en passant et en repassant comme un cyclone, et on était constamment dans l'attente d'autres invasions. De Florence arrivaient tous les jours des nouvelles émouvantes, passionnantes sur la lutte des *piagnoni* et *arrabiati*, sur les triomphes et les extravagances de Savonarole...

Michel-Ange n'était pas un *piagnone*, un partisan fanatique et actif du réformateur ferrarais : pendant toute cette lutte mémorable à

(1) Le *Cupidon* est maintenant au musée Kensington; le *Bacchus* au Bargello.

Florence, il est resté tranquillement dans la ville aux sept collines, occupé de ses travaux et soucieux de son art. On se trompe étrangement, en voulant faire de lui un républicain conséquent, intransigeant, avide d'action et de combat : il était artiste avant tout et ne donnait dans la politique que par accès et par bonds, en en éprouvant presque aussitôt des regrets et ne s'interdisant jamais le retour aux « tyrans. » Sa dévotion au prieur de Saint-Marc ne l'empêchait pas de solliciter une commande du cardinal Raffaele Riario, ni d'en accepter une (pour la *Pietà*) du cardinal de Saint-Denis, comme plus tard, tout en dirigeant la défense de San-Miniato, il continuera à travailler au mausolée des Médicis. Il n'en est pas moins vrai cependant qu'il avait pour Savonarole une admiration profonde et ardente ; il l'a gardée tout le long de sa vie. Son frère aîné Léonard s'était fait dominicain, entraîné par l'éloquence du moine tribun ; lui-même était resté en rapport et communication avec Sandro Botticelli, alors très engagé parmi les *piagnoni*, et il écrivait à son autre frère (mars 1497) d'employer tous les moyens pour faire venir à Rome le « saint » fra Girolamo : le naïf homme de génie croit qu'il suffirait de quelques sermons du prophète pour que tout le monde « l'adorât » sur les bords du Tibre !

C'est pour le cardinal de Saint-Denis, je viens de le dire (plus exactement, le cardinal Jean Villiers de La Groslaie, abbé de Saint-Denis et ambassadeur de France), que le jeune Buonarroti a exécuté la *Pietà*, et nous sommes encore en possession du contrat passé au nom de l'artiste (alors absent à Carrare), par son ami Jacopo Galli qui ajoute pour son compte : « Et moi, Jacopo Galli, je promets à sa très Révérende Seigneurie que ledit Michel-Ange achèvera ladite œuvre dans un an et qu'elle sera le plus bel ouvrage de marbre à Rome, et qu'aucun maître vivant ne pourra faire aussi bien. » Le contrat porte la date du 26 août 1498. Trois mois auparavant (23 mai), Savonarole avait péri sur le bûcher... Est-il téméraire de supposer que l'ombre du martyr a plané sur un travail entrepris si tôt après la catastrophe, que ce souvenir poignant a détendu pour un moment l'âme toujours raidie du titan, et a inspiré une œuvre où la résignation chrétienne est venue harmonieusement se combiner et se fondre avec la sérénité classique ? Chose étrange, la moins typique à certains égards, la moins *michelangelesque* des productions de Buonarroti en est peut-être aussi la plus personnelle et intime. C'est la seule aussi qu'il ait jamais signée de son nom : on le lit sur la ceinture en sautoir de la Vierge.

Sans atteindre la touchante poésie et l'ampleur grandiose de cette *Mater Dolorosa*, la *Madone de Bruges* et les deux *Reliefs*

en rond du *Bargello* et de la *National Gallery* (la Vierge, l'Enfant et saint Jean) ont avec la *Pietà* une telle parenté de sentiment et d'exécution, que je n'hésiterais pas à les rapprocher aussi pour le temps et le lieu, et à les dater également des derniers mois de ce séjour de Rome. Ces quatre sculptures religieuses constituent un groupe distinct dans l'œuvre de Buonarroti (1), et représentent dans l'histoire de son art une phase courte, presque fugitive, mais qu'on est heureux de connaître et que parfois même on se surprend à regretter. C'est le moment, en effet, où pensée et forme apparaissent chez l'immortel Florentin dans un équilibre parfait, où tout est mesure, harmonie et clarté : moment unique, introuvable, que l'on voudrait retenir plus longtemps, conjurer avec le cri de Faust : « Arrête, ne passe pas, tu es si beau... » Vains appels! Il était dans la destinée de la *Pietà* de n'être qu'un hors-d'œuvre dans le labeur immense de ce génie — *ostendunt fata!* — et c'est une esthétique tout autre que l'élève de Bertoldo devait retirer des marbres de Rome.

Il en tira d'abord l'enseignement capital que les anciens, les maîtres, — *maestri di color che sanno*, — faisaient *plus grand que nature*, que leur art plastique, tout comme leur art scénique, avait son *cothurne* de rigueur. Ces « colosses » de Dioscures, cet Apollon, ce Nil, etc., appartenaient manifestement à une humanité différente de la nôtre, à une humanité idéale, *exhaussée*, dépassant non-seulement en splendeur, mais aussi en proportions la réalité qui nous entoure, celle que les naturalistes du *quattrocento* reproduisaient avec tant de candeur et de diligence. — Il reconnut ensuite qu'à une humanité ainsi grandement conçue, les anciens avaient entendu prêter une vie à l'avenant, une animation intense, une énergie débordante, un accent passionné, dramatique. Ces Dioscures font sentir à leurs coursiers toute la force de la bride, et imposent obéissance avec une fougue courroucée; cet Apollon est tout mouvement et pétulance : on croit entendre jusqu'au son des flèches agitées dans le carquois, l'ἔκλαγξαν d'Homère. — Enfin, il comprit de bonne heure, je l'ai déjà dit, le puissant moyen d'action et d'expression que donnait aux anciens le dévêtement traditionnel de leurs statues : toutes les parties du corps, fièrement dénudées, étaient appelées à refléter et à développer le motif de l'œuvre et sa pensée maîtresse. Depuis la plante des pieds jusqu'à cette pelote de cheveux surmontant le front comme une flamme, tout dans l'Apollon est vibrant d'émotion et de triomphe; depuis la plante des pieds jusqu'à la coiffure et à la barbe ruisselantes,

(1) Combien différentes seront la statue du Sauveur à Santa-Maria sopra Minerva (1521), et celle de la sainte Vierge au mausolée des Médicis...

tout dans le Nil respire fécondité, abondance et vigueur... Le colossal, le pathétique et le nu : tels sont les trois grands principes que Buonarroti a cru abstraire des marbres de Rome, et qui deviendront aussi désormais les élémens constitutifs de son art à lui. Qu'il manie l'ébauchoir ou le pinceau, qu'il emprunte son sujet au monde classique ou au monde chrétien, — ou bien encore à un monde tout nouveau, inconnu, qui le hante et le tourmente, — partout et toujours, il appliquera dorénavant ces trois principes fondamentaux. Il ne les démentira jamais, ne les fera plier en aucune circonstance, trop souvent même il lui arrivera de les exagérer, — et alors le colossal touchera de bien près au monstrueux, le pathétique au bizarre, au convulsionné ; et l'exubérance des muscles et des formes plastiques ne servira qu'à obscurcir la pensée de l'œuvre, au lieu de l'accentuer et de la rendre plus saisissante.

Prenez par exemple le *David*, la première création importante de Michel-Ange lors de son retour de Rome en 1501. Après la Judith, le jeune triomphateur de Goliath était évidemment le plus populaire des héros bibliques chez les Florentins du xve siècle, et le *Bargello* conserve jusqu'à trois reproductions charmantes de ce sujet : deux de la main de Donatello et une de Verrocchio ; j'ai gardé aussi le souvenir d'un délicieux petit cadre de Pollajuolo, un des bijoux du musée de Berlin. Ce que les vieux maîtres toscans ont surtout vu dans une telle donnée, c'est l'enfant humble et chétif qui, par un grand miracle de Dieu, est sorti vainqueur d'un combat avec un formidable géant. Il est tout grêle et court-vêtu dans l'œuvre de Verrocchio, il a presque l'air d'une fillette ; ainsi l'a également conçu Pollajuolo. Si Donatello l'a dévêtu dans l'un de ses exemplaires (celui en bronze), ce n'est pas certes pour faire étalage de sa puissance musculaire, c'est pour indiquer son état de pauvre pâtre, délicat de corps et couvert seulement d'un chapeau contre les ardeurs du soleil. Les deux sculpteurs aussi bien que le peintre ont invariablement choisi le moment du repos, le moment *après la lutte:* le jouvenceau pose son pied sur la tête du monstre et paraît tout étonné, presque effrayé de sa victoire... Combien différent est le *David* de Buonarroti! C'est un colosse d'abord, et l'artiste veut tenir la gageure impossible de nous faire accepter pour une figure d'enfant une statue haute de dix-huit pieds ; à la vue d'un pareil *bambino*, on se demande avec stupeur de quelles proportions était alors son adversaire le Goliath? Il est tout nu ensuite, des pieds jusqu'à la tête ; il fait voir complaisamment la science anatomique du sculpteur, science merveilleuse, incomparable. Enfin, il a le front plissé, le regard sombre, la bouche contractée, et l'air fier, provocant : il est représenté là, — chose

remarquable! — *avant la victoire*, au moment pathétique de l'attaque... Est-ce bien le David de la Bible? Le populaire de Florence ne l'a jamais désigné autrement que du nom d'*il gigante;* un ancien l'eût certainement appelé l'*Athlète* ou le *Gladiateur.*

Dans le *Bacchus* et le *Cupidon*, exécutés encore à Rome pour Jacopo Galli, et tous les deux d'une originalité si bizarre; dans l'*Adonis* du Bargello, dans l'ébauche hardie de *Saint Mathieu* de l'académie de Florence, ainsi que dans ce qui nous est rapporté du fameux carton de la *Guerre de Pise*, à jamais perdu, on reconnaît sans peine les mêmes traits de conception grandiose inspirée par les marbres de Rome : dans le projet de tombeau pour le pape Jules II, en 1505, la tendance est déjà tout à fait au démesuré et au titanique. Et ici il importe de noter une découverte mémorable qui eut lieu le 14 janvier 1506, pendant que Michel-Ange travaillait au mausolée dans son *studio* près du Vatican, et que ses blocs de Carrare jonchaient la place de Saint-Pierre. Cette découverte fut un véritable événement dans le monde de la renaissance, et Buonarroti n'y demeura point étranger.

« J'étais enfant alors à Rome, — écrivait soixante ans plus tard Francesco da San-Gallo, le fils de l'architecte Giuliano, — lorsqu'un jour il fut mandé au pape qu'on avait déterré d'excellentes statues dans une vigne près l'église Santa-Maria-Maggiore. Le pape envoya immédiatement un palefrenier à Giuliano da San-Gallo pour lui dire d'aller voir ce qui en était. Michel-Ange Buonarroti était notre hôte assidu, et se trouvait juste à ce moment dans notre maison; aussi mon père l'engagea-t-il à nous accompagner. Je montai en croupe derrière mon père, et c'est ainsi que nous nous sommes rendus sur les lieux indiqués. A peine qu'il fut descendu du cheval et eut jeté un regard sur les figures, mon père s'écria: c'est le *Laocoon* dont parle Pline. On procéda aussitôt à l'élargissement de la fosse pour en retirer les statues; après les avoir bien examinées, nous sommes rentrés souper, en causant toujours de l'antiquité. »

Jamais monument ancien n'a produit autant d'émotion, soulevé autant de transports que ce groupe de marbre découvert dans la *vigna de sette sale.* « Tout Rome, écrit aussitôt Sabadino degli Arienti à Isabelle de Mantoue, — tout Rome, cardinaux et peuple, court jour et nuit à la *vigna : on dirait un jubilé.* » Une inscription tumulaire, qu'on lit encore aujourd'hui dans l'église Araceli au Capitole (1), promet « l'immortalité » à Felice de Fredis, l'heu-

(1) Sur le pavé du transept à gauche, non loin de la chapelle de Sainte-Hélène.

reux possesseur de la vigne, *ob proprias virtutes et repertum Laocohontis divinum simulachrum.* Jules II s'empressa d'acquérir à tout prix la précieuse trouvaille et de lui faire construire un édicule spécial, une *capelletta*, au Belvédère. Sadolet, l'humaniste illustre et futur cardinal, la célébra dans des vers latins qui coururent le monde et que Lessing encore a trouvés dignes d'éloge. A peine arrivé au Vatican comme otage (1510), Frédéric de Gonzague, un enfant de douze ans, ne rêvera qu'à faire exécuter pour sa mère une copie de cette *opera divina;* le vainqueur de Marignan, cinq ans plus tard, aimera mieux demander tout simplement l'original, lors de sa rencontre avec Léon X à Bologne: et l'on s'imagine l'embarras du pontife devant un monarque aussi puissant qu'indiscret... La popularité de Virgile, la précision de Pline, l'émouvant du sujet, la grandeur de la conception et le fini du travail, tout se réunissait pour subjuguer les esprits à la vue d'une pareille œuvre. « Le choix du moment, dans cette composition, n'a pas son égal au monde: les contrastes dramatiques deviennent ici les plus beaux contrastes plastiques; l'inégalité des deux fils, quant à l'âge, à la taille et à la force de résistance, se trouve merveilleusement balancée par la terrible diagonale que forme la figure du père: ce groupe est, déjà comme groupe, d'une perfection absolue. Que si maintenant vous vouliez passer au détail et vous interroger sur le pourquoi de chaque motif, sur le degré du mélange des souffrances physiques et morales qui sont là présentes à vos yeux, de véritables abîmes de science artistique s'ouvriront alors devant vous. » Ainsi s'exprime encore de nos jours, à l'égard du *Laocoon*, un juge des plus compétens et assurément le moins porté à la phrase et à l'emphase (1). Quoi d'étonnant dès lors que les hommes de la renaissance aient crié au « prodige, » et que le travail des trois sculpteurs rhodiens leur parût réaliser tout ce que les anciens nous ont raconté du génie d'un Phidias et d'un Praxitèle? En 1522, sous le pontificat d'Adrien VI, les ambassadeurs vénitiens mandaient de Rome à la Signorie: « Personne ici ne pense plus à l'*Apollon*, naguère encore si célèbre; le *Laocoon* l'a complètement éclipsé... »

Le prodige, — *il portento*, — c'est ainsi, en effet, que Michel-Ange a surnommé l'œuvre d'Agésandre et de ses collaborateurs. Il eut pour ce marbre un respect religieux, eut peur d'y toucher; lui, qui a restauré avec amour nombre de statues antiques, il désespéra de remplacer le bras manquant du prêtre troyen. N'était-ce pas un miracle, en réalité, que cette découverte faite

(1) Burckhardt, *Cicerone*, 5e édit., I, p. 147.

sous ses yeux dans la vigne de Felice de Fredis et qui parut bien comme la consécration providentielle de toutes les idées qu'il s'était formées de longtemps sur les conditions véritables du grand art? Le nu, le colossal et le pathétique, n'est-ce pas là ce qu'enseignait ce groupe avec la puissance et l'autorité du plus sublime des chefs-d'œuvre connus? Et chose non moins merveilleuse: dans l'espace de quelques années, un peu avant ou un peu après le *Laocoon*, d'autres chefs-d'œuvre, à divers degrés appréciés et exaltés, — le groupe de l'*Antée*, le *Torso* du Belvédère, la *Cléopâtre*, le *Tibre* et le *Nil*, — étaient successivement exhumés de ce sol fertile de Rome, tous portant le même caractère et le même précepte! Tous ces marbres ne semblaient sortir de leur tombe que pour témoigner en faveur de l'idéal conçu par Buonarroti. Cet idéal qu'il avait entrevu dans son *David*, qu'il avait rêvé dans son projet du mausolée, il va enfin le réaliser par un travail acharné de cinq ans dans la chapelle mystérieuse, son antre du Carmel, comme on l'a si bien appelée. Il y vivra comme Élie, et n'y aura pour interlocuteurs que les prophètes et les sibylles.

VI. — UNE VUE SUR LE « RINASCIMENTO. »

Il y avait peu de monde cet après-midi dans la Sixtine, et j'ai pu, sans être trop dérangé, repasser avec loisir les peintures de la voûte. Grâce aux relations déjà anciennes avec le *custode*, j'ai pu monter aussi tout en haut, sur la galerie qui longe les parois sous les fenêtres. On est très mal à l'aise sur ce balcon horriblement étroit; encore ne voit-on de là que quelques parties seulement de l'œuvre immense : mais on les voit de près, en toute splendeur et *terribilità*. L'élévation du lieu, où ne pénètrent plus les conversations insipides d'en bas; la solitude presque assurée (car rarement touriste affronte la fatigue de la montée); le jeu des rayons du soleil avec les couches de poussière et de toiles d'araignées qui forment comme une atmosphère vaporeuse et pailletée d'or aux figures apocalyptiques dont vous êtes entouré : tout cela produit une sensation indicible et ne laisse pas de vous plonger dans des rêveries étranges... Au bout d'un certain temps il m'a semblé que je me trouvai sur le fameux « pont » construit au mois d'août 1508 par les soins de Michel-Ange, pour l'installation de ses travaux. J'étais blotti dans un coin, haletant et osant à peine respirer : à quelques pas de là, le maître immortel pointait son carton sur un pan de mur fraîchement recouvert de chaux humide. Tout à coup, une ombre vint se dresser derrière l'artiste et, lui touchant l'épaule, s'exprima ainsi qu'il suit :

— « Vous vous trompez, Buonarroti, et bien d'autres encore se trompent avec vous. Vous prenez pour l'épanouissement suprême et l'apogée du grand art ce qui n'en a été que le déclin, voire la décadence. Vos *prodiges* du Belvédère, — le Laocoon, le Torso, l'Apollon, — n'ont rien de commun avec l'âge d'or de la statuaire, avec ce siècle de Périclès, dont vous entretiennent les Poliziano, les Bembo et les Castiglione, sur la foi de leurs auteurs. Vous n'avez là devant vous que des œuvres d'épigones, de l'école de Rhodes ou de Pergame, de l'époque posthume du vrai génie hellénique. La source des hautes inspirations était tarie, la flamme divine éteinte depuis longtemps, quand ces tard-venus d'une floraison sans pareil ont voulu suppléer par la force ou par la finesse, par la passion ou par la grâce, à la touchante simplicité et à la beauté sévère que les maîtres d'autrefois avaient su donner à leurs conceptions sublimes. De ces maîtres d'autrefois, l'Italie ne possède plus une seule œuvre authentique et originale. La pensée d'un Polyclète ou d'un Praxitèle survit peut-être et reluit parfois dans tel marbre de Rome représentant un athlète, un satyre, ou une Vénus; mais le travail en est postérieur, la plupart du temps des Césars : c'est un travail de seconde ou de troisième main, une reproduction d'ordinaire faible et malhabile faite d'après un modèle ancien inimitable et maintenant disparu. Vous ne voyez partout que les copies seulement des chefs-d'œuvre évanouis, le plus souvent même les copies des copies...

« Le grand art existe pourtant encore sur cette terre, Buonarroti; le siècle de Périclès est toujours debout, resplendissant dans la plus magnifique de ses créations!.. Là-bas, à deux jours du détroit de Messine, sur un rocher nu et brûlé par le soleil, se dresse le Parthénon presque intact, avec ses métopes, avec ses frises et ses tympans. Le Turc en est maintenant le gardien indifférent — ce sultan Bajazet chez lequel vous avez voulu prendre du service dans un moment de défaillance; — mais il y a cinquante ans à peine, les maîtres de l'Acropole étaient des chrétiens, des Italiens. Il y a cinquante ans, une famille florentine, bien connue de vous et qui a bien mérité aussi des lettres, les Acciaiuoli, régnait à Athènes, avait aux Propylées sa résidence déjà séculaire. Les relations entre la Toscane et l'Attique étaient animées et fréquentes, le goût des belles choses très répandu, la passion de l'antiquité dans toute son effervescence : et ce sera encore l'étonnement insigne des siècles futurs, qu'aucun des nombreux visiteurs de l'Acropole sous les Acciaiuoli n'ait été frappé de la majesté incomparable des sculptures de Phidias, n'en ait signalé la présence, rapporté la bonne nouvelle au monde du Médici et de

Palla Strozzi. La postérité aura également de la peine à comprendre que les temples de Pæstum aient pu échapper à l'attention de vos architectes, si admirables par le génie et l'application. Brunellesco, Alberti, San-Gallo, Bramante, ont compulsé Vitruve avec ardeur, ont mesuré tout fût de colonne, examiné avec soin chaque base et chaque chapiteau qu'ils voyaient gisant sur le sol de Rome, sans même se douter que trois periptères, les plus glorieux exemples de l'architecture dorique, se trouvaient là à leur portée, sur la terre italienne, à quelques pas de Salerne... Pendant une longue suite de générations encore, ces merveilles de Posidonia et du Pirée solliciteront en vain le regard de vos artistes, la curiosité de vos humanistes, un jour même, — jour à jamais néfaste! — le boulet d'un amiral vénitien viendra frapper le Parthénon et détruire le plus auguste monument de la grande antiquité : et cet immense désastre passera inaperçu, ne trouvera aucun écho de douleur, dans un siècle *classique* entre tous et fier comme nul autre de son culte pour les Grecs et les Romains!..

« C'est que votre méprise, Buonarroti, a été celle de tout le monde, de tous les brillans esprits qui ont inauguré en Italie le retour vers l'idéal classique, l'étude enthousiaste de ces modèles d'harmonie et de beauté que les anciens ont laissés dans leurs œuvres. L'enthousiasme fut, dès l'origine, tumultueux et confus : on ne sut distinguer les mérites divers ni les phases multiples d'un vaste développement qui a eu sa jeunesse, sa maturité et sa décadence; et on s'est attaché de préférence aux productions du déclin, de l'époque alexandrine ou romaine, parce qu'elles étaient plus répandues, plus accessibles, plus faciles à comprendre, plus aisées aussi à imiter. Virgile, que votre Dante déjà avait pris pour guide, pour « son auteur, » l'emportera ainsi encore longtemps chez vous sur Homère; et de même Horace l'emportera sur Pindare, Sénèque sur les grands tragiques d'Athènes. Dans les arts du dessin, le malentendu sera d'autant plus général et profond, que les monumens de l'âge d'or seront plus rares et d'un abord difficile; rencontrés d'aventure, ils n'auront aucune prise sur une humanité façonnée à des modèles différens qui lui font mirage et représentent à ses yeux la tradition classique par excellence et la perfection idéale.

« Le mirage durera pendant des siècles, fera le tour du monde, et ne se dissipera que très tard sous l'influence des courans nouveaux, des rivalités nationales et des découvertes bien extraordinaires. L'intérêt croissant pour la poésie populaire dans divers pays, l'étude des traditions et légendes indigènes auront pour contre-coup de faire éclater le charme naturel, la simplicité magistrale et la fraîcheur printanière de l'épopée ionienne. Des débats

passionnés sur le mérite du théâtre *welche* ou *saxon* sortiront un examen judicieux et une glorification suprême des tragédies d'Eschyle et de Sophocle. Une tournée de vacances d'un peintre obscur aux environs de Salerne révélera tout à coup l'existence des temples de Pæstum et la majesté sublime de l'architecture grecque. Deux petites villes de province, englouties par l'éruption d'un volcan et demeurées sous terre près de deux mille ans, sortiront soudain de leur tombe, secoueront leur linceul de lave, et la splendeur de leurs bronzes, la grâce de leurs peintures murales, de leurs joyaux et jusqu'aux outils de la vie ordinaire, donneront l'échelle, bien réduite à coup sûr, mais bien prègnante aussi, de ce qu'a dû être le grand art de la grande époque. Les notions reçues sur l'idéal classique subiront insensiblement une revision graduelle : on commencera à distinguer entre l'original et la copie, à faire la part du génie hellénique et du génie romain dans l'héritage légué par les anciens.

« Viendra ensuite un siècle à nul autre pareil pour l'ardeur dans la recherche et l'universalité dans la compréhension. Ce siècle étudiera les langues, les croyances et les arts de tous les peuples dans leurs origines les plus reculées et dans leur développement le plus éclatant. L'idéal classique, il le reconstruira pièce par pièce, dans ses épopées, dans ses drames, dans ses temples et dans tout son monde de statues. Il interrogera avec acharnement les restes mutilés du Pirée et d'Olympia, de Pergame et de Rhodes; il rétablira la chaîne des temps depuis les marbres de Sélinonte et d'Égine jusqu'aux reliefs informes de l'arc de Constantin, et assignera au moindre débris de l'antiquité sa date et son école avec une sagacité merveilleuse... Ironie éternelle des choses d'ici-bas! Ce siècle, si admirable par l'ampleur de ses investigations et l'étendue de ses connaissances, ne saura en revanche rien créer, rien produire, et il n'est pas jusqu'à sa curiosité universelle qui ne sera la marque fatale de sa stérilité incurable! Une fois de plus, cette pauvre humanité aura renouvelé l'expérience souvent faite déjà, et que connut le premier homme dès les premiers jours de la création : l'arbre de la science n'est point l'arbre de la vie...

« Et du haut de cette voûte, après tant de périodes révolues, vous pourrez toujours, ô Buonarroti,— comme ce Jéhovah dont vous venez de créer ici même le type incomparable, immortel, — contempler votre œuvre *et voir que cela était bon*, et défier les générations à venir, de faire mieux ou seulement rien d'approchant... »

— *Signore, si chiude!* me cria d'en bas le *custode*, impatient de sa liberté et de sa *buona mancia*.

JULIAN KLACZKO.

LES

MIMES GRECS

THÉOCRITE, HÉRONDAS.

L'antiquité grecque, que nous croyons connaître, ne nous est parvenue que fort incomplète, très diminuée, très mutilée, et il a fallu des hasards souvent singuliers pour qu'elle arrivât jusqu'à nous. Rien de plus capricieux, en particulier, que la transmission des œuvres littéraires. L'histoire des manuscrits et des circonstances qui en ont déterminé la rédaction, l'abondance ou la rareté dans les divers pays, la conservation, présenterait bien des lacunes; mais elle resterait encore longue et curieuse. C'est depuis un siècle environ, et surtout dans ces derniers temps, que se sont produits les résultats les plus imprévus. En 1777, Matthaei découvre, dans une étable à porcs de Moscou, le grand hymne homérique à Déméter, précieux monument de la poésie antique et de la religion d'Éleusis, transporté là, par on ne sait quelle fortune, des monastères du mont Athos ou de quelque autre point de la Grèce. En 1847, au moment où, après des recherches médiocrement fructueuses dans les bibliothèques de l'Occident et de l'Orient, on désespérait de voir s'enrichir le trésor si appauvri des œuvres de premier ordre, les tombes égyptiennes commencent à nous livrer, d'abord par l'intermédiaire de voleurs arabes, les précieux restes qu'elles gardent depuis deux mille ans dans leurs papyrus. Ce sont,

pour commencer, trois discours, plus ou moins bien conservés, d'Hypéride, — dont l'oraison funèbre des morts de la guerre lamiaque et l'accusation contre Démosthène dans l'affaire d'Harpale, — auxquels vient de s'ajouter, à quarante ans d'intervalle, le discours contre Athénogène, très célèbre dans l'antiquité, qu'on peut voir à notre bibliothèque du Louvre. Depuis, le déchiffrement de parchemins et surtout de papyrus égyptiens nous a fait connaître de nouveaux fragmens d'Euripide. Les plus importans, qui appartiennent à la pièce d'*Antiope*, nous arrivent par une voie fort inattendue. Des momies, trouvées en grand nombre dans le Fayum, étaient protégées par une espèce de cartonnage formé de papyrus collés ensemble. La toile qu'on employait ordinairement pour cet usage, et dont les sépultures faisaient une grande consommation, avait manqué, et on l'avait remplacée par de vieux papyrus mis au rebut. C'est ce cartonnage, décollé avec les précautions qu'on se figure, qui a fourni à MM. Mahaffy et Sayce la matière de leurs intéressantes publications dans les *Cunningham Memoirs* de l'académie de Dublin. Mais la découverte qui a fait le plus de bruit, celle qui a ému récemment tout le monde savant, c'est celle du traité d'Aristote sur *la Constitution des Athéniens*. Avec une activité et un zèle auxquels on ne saurait trop rendre hommage, M. Kenyon en a donné au public une savante et bonne édition. Bientôt après, il publiait de nouveaux résultats de son exploration des papyrus du *British-Museum*. Le principal consiste dans le déchiffrement de sept pièces à peu près complètes du poète ïambique Hérondas, qui n'était connu que par quelques courts fragmens. Cette découverte, sans égaler en valeur celle des pages d'Aristote, est fort intéressante, et l'on s'en est tout de suite beaucoup occupé. M. Kenyon s'était borné à donner une transcription avec des restitutions discrètes. Il avait séparé les mots, qui sont confondus dans les manuscrits, mais n'avait pas ponctué; il n'avait donc abordé qu'en partie le travail d'interprétation auquel tout éditeur doit se livrer. En même temps, paraissait une reconstruction du texte par M. Rutherford, accompagnée d'utiles annotations. Tout en sachant beaucoup de gré au savant anglais de son empressement à mettre le public en état de lire Hérondas, on a trouvé généralement que ses restitutions de texte et sa répartition des vers dans les dialogues prêtaient souvent à la critique. Une édition préparée plus à loisir vient d'être publiée par M. Bucheler. La constitution intelligente du texte, une bonne traduction latine, des notes nombreuses et des index donnent aux hellénistes à peu près tout ce qu'ils peuvent désirer dans l'état de conservation du papyrus. En France, cette apparition d'un poète et d'une poésie à peu près

inconnus a vivement excité la curiosité de tous ceux qui s'intéressent aux lettres anciennes. On en a parlé dans des conférences; on a analysé et apprécié les poèmes dans des revues savantes (1). Je voudrais montrer ici comment ces poèmes complètent notre connaissance d'un genre qui, sans occuper le premier rang dans l'histoire de la littérature grecque, a cependant son importance, puisqu'il s'honore d'un nom comme celui de Théocrite. J'essaierai d'abord de définir l'art de Théocrite lui-même, la nature et le caractère de ses compositions. Ce serait la meilleure manière de se préparer à comprendre Hérondas et à le mettre à sa place.

I.

Le genre auquel appartiennent les petits poèmes d'Hérondas et le plus grand nombre de ceux de Théocrite est celui des *mimes*. Le mot se prononce rarement chez nous quand on parle de la littérature grecque, et en général on ne se doute pas que la pastorale de Théocrite elle-même n'est qu'une variété du genre ; nous dirons tout à l'heure comment. On peut définir les mimes des pièces imitatives de courte étendue, où étaient représentées les mœurs des classes populaires ou, tout au plus, de la classe moyenne. Au moyen des descriptions et, surtout, du langage prêté aux personnages, soit dans des monologues, soit plus souvent, semble-t-il, dans des dialogues, l'auteur obtenait de petites peintures de genre, où le caractère était rapidement saisi, rendu par des traits courts et expressifs, et qui s'attachaient à conserver comme la saveur et le piquant de la vie vulgaire dans la vivacité de son expansion naturelle. Peut-être aujourd'hui certains côtés de notre littérature contemporaine nous ont-ils mieux préparés que nous ne l'étions auparavant à goûter ces sortes de compositions. Par exemple, toutes ces petites pièces de M. Alphonse Daudet, que tout le monde a lues et où l'on peut trouver qu'il a mis le meilleur de son talent, valent précisément par ce goût de terroir, cette vivacité du trait et ce soin curieux de l'expression que recherchaient les anciens mimographes. Ce sont des mimes provençaux.

Si l'on veut remonter à la première origine, on la trouvera dans

(1) Le public du cercle Saint-Simon a fort goûté une causerie élégante et délicate de M. Alfred Croiset sur les mœurs de la société qu'Hérondas nous fait connaître. La *Revue des Études grecques* a publié, dans son cahier de juillet-septembre 1891, un intéressant et utile travail de M. Théodore Reinach sur Hérondas et ses poèmes. M. Weil a analysé et étudié de nouveau ces poèmes avec sa science d'helléniste et la sûreté de sa critique dans le *Journal des Savans*, cahiers de novembre 1891 et de janvier 1893.

ces petites scènes qui préludèrent de loin en Grèce, surtout chez les populations doriennes, à la comédie : ainsi, un charlatan débitant ses drogues sur la place du marché, avec un accent et dans un langage exotique. La comédie, principalement sous l'inspiration de Bacchus, prit librement son vol dans les hardiesses de la satire et de la fantaisie : au-dessous d'elle, dans une région plus calme et plus humble, subsista, semble-t-il, cette sorte de divertissement populaire, où la foule aimait à retrouver la fidèle image de sa vie et de ses mœurs. Il vint un moment, seulement vers le milieu du ve siècle, où il prit à Syracuse une forme littéraire ; ce fut l'œuvre de Sophron, dont les mimes, malheureusement perdus comme ceux de son fils Xénarque, se recommandent à notre estime par le suffrage d'un juge tel que Platon. Ils étaient écrits en prose, mais en une sorte de prose rythmée qui complétait l'expression par un effet musical et relevait la simplicité du genre par une recherche d'art. On les avait divisés en deux groupes, les mimes d'hommes et les mimes de femmes. Quelques titres, qui nous sont parvenus, comme les *Pêcheurs*, les *Femmes qui attirent la lune*, les *Femmes aux fêtes de l'isthme*, paraissent indiquer des sujets ayant une certaine analogie avec des compositions de Théocrite. On ne peut douter que les mimes de Sophron n'aient été au moins le point de départ de celui-ci.

L'art de Sophron avait ses délicatesses, et il est probable, comme le pense M. Maurice Croiset, qu'il écrivait pour la bonne société de Syracuse plutôt que pour la foule. Comment l'Alexandrin Théocrite, qui, près de deux siècles plus tard, écrivait pour un public raffiné, n'aurait-il pas poussé beaucoup plus loin le mérite des combinaisons ingénieuses et des recherches élégantes? Et en effet, son œuvre, sous l'apparente simplicité de modestes compositions, est une réunion très complexe de formes et d'élémens divers. D'abord la grande innovation par rapport à Sophron, c'est que Théocrite est un poète; et sa poésie ne se définit pas d'un mot. Souvent, et c'est ce qui a le plus frappé les modernes, elle est pleine du sentiment de la nature, dont elle donne soit les grands aspects, fortement saisis, soit les gracieux paysages, indiqués d'un trait léger et sûr, soit les détails champêtres, rendus avec une minutieuse précision. Ensuite ces pièces ont leur élégance à part, piquante et, pour ainsi dire, savoureuse. La vulgarité dans toute sa franchise, la crudité même y sont revêtues d'une harmonie savante; on y admire une souplesse qui se prête aux tons les plus divers, quelquefois dans une même idylle et presque au même instant. Il paraît qu'il y avait des mimes sérieux de Sophron, ou au moins dans ses mimes des idées sérieuses; Théocrite n'a pas cette gravité, mais il a la passion à un degré que son devancier

n'a sans doute pas connu. Il réunit, par la force de son génie propre et par l'influence de son temps, une simplicité qui peut aller jusqu'à la grandeur et quelquefois une recherche voisine de l'afféterie. Un contraste analogue lui fait mettre la réalité et la vie dans des cadres et dans des moules artificiels. Les pièces à refrains et les chants *amœbées* donnent surtout lieu à cette observation ; il y a dans toutes les idylles des effets de rythme et une science technique qui rappelle de loin l'ancien lyrisme et est tout imprégnée d'une délicatesse alexandrine. Ce mélange de naturel et d'art raffiné forme le caractère propre de Théocrite.

En adoptant pour la plus grande partie de son œuvre ce nom de *mimes* qui lui convient, on doit faire une distinction entre deux classes de poèmes : les poèmes champêtres et les mimes proprement dits. Au sujet de la première classe, on me permettra de renvoyer à une étude qui a été faite ici même (1) et de passer vite sur l'appréciation. J'insisterai seulement sur ce fait, que ces poèmes champêtres sont une forme du mime. Ce sont, en effet, de petites scènes de la vie pastorale ou de la vie rustique ; et, de plus, les premiers modèles, — même avec une partie des conventions et des formes du genre, en particulier les lois du chant alterné, — ont été pris dans les rivages, les campagnes et les vallées de Cos, de la Sicile et de la Grande-Grèce : bien curieux exemple de ce que fut en Grèce l'éclosion naturelle de la poésie. Dans cette patrie des Muses, toute poésie a ses racines dans la vie réelle et dans les mœurs ; et quand, à la fin d'une immense production de six ou sept siècles, une forme nouvelle paraît au jour, elle se rattache encore aux réalités de la vie pastorale. Quelle distance un pareil fait n'établit-il pas entre la pastorale grecque et la pastorale moderne, et même entre Théocrite et Virgile ! On pourrait soutenir que Virgile, imitateur de Théocrite, est plus alexandrin que son modèle. Il va de soi que l'élaboration de l'art, commencée par Philétas, le maître de Théocrite, est chez celui-ci considérable. Nous venons d'indiquer les points principaux sur lesquels a porté ce travail poétique. Le résultat n'est peut-être pas précisément, comme le disait Sainte-Beuve, une *demi-vérité* dans la peinture de la nature et des mœurs ; c'est plutôt une vérité variable, dont le degré est déterminé par la conception du poète et par le genre d'impression qu'il veut produire. Ces pièces, auxquelles la langue, le dialecte, la coupe des vers, le goût descriptif et le caractère des descriptions donnent un air de famille, sont loin de se ressembler complètement. Quelle différence n'y

(1) *La Pastorale dans Théocrite*, 15 mars et 1er mai 1882; articles reproduits dans mes *Études sur la poésie grecque*.

a-t-il pas, malgré le rapport de sujets, entre la troisième idylle, celle qui est intitulée *Amaryllis*, d'une rusticité si délicate, si ingénieusement gracieuse et naïve, et cette composition du *Cyclope*, si grande et si passionnée dans ses principaux traits!

Arrivons aux mimes proprement dits, les seuls dont on puisse rapprocher les poèmes d'Hérondas. Ce sont de petits chefs-d'œuvre, où le sens dramatique et pittoresque prend dans de légères esquisses la forme la plus vive, la plus spirituelle, la plus expressive. Bien qu'ils soient fort connus, je ne craindrai pas d'en donner des analyses et des citations : il faut en avoir les détails présens, pour se former quelque idée de ce que vaut le mimographe qui a succédé à Théocrite.

Le mime qui peut être pris pour type du genre, et auquel chacun pense d'abord, c'est l'idylle des *Syracusaines*, celle où il y a le plus d'esprit, de mouvement et de variété. On se rappelle quel en est le sujet. Deux Syracusaines, Gorgo et Praxinoa, domiciliées avec leurs maris à Alexandrie, vont voir ensemble la fête d'Adonis que la reine Arsinoé, sœur et femme de Ptolémée II, fait célébrer dans la cour de son palais. Elles partent de la maison de Praxinoa, où Gorgo s'est fait attendre, retardée par l'embarras des rues et par la longueur du chemin, car elles habitent loin l'une de l'autre : le mari de Praxinoa, dit celle-ci, « cet être malicieux, l'a logée exprès dans un trou, au bout du monde, pour la séparer de son amie. » Aussitôt celle-ci arrivée, elle s'apprête en toute hâte, bousculant la femme qui l'aide à sa toilette, échangeant avec Gorgo des médisances sur les maris absens, lui racontant la confection d'un beau manteau, qui tout à l'heure courra de grands risques dans la foule. Enfin elle est en état de partir ; elle calme son enfant, qui pleure pour être emmené, fait ses recommandations de maîtresse de maison : que la servante fasse rentrer le chien, qu'elle ferme la porte de la cour ; et voilà les deux compagnes dans la rue, chacune avec une esclave. Elles sont d'abord tout étourdies par le tumulte et le fourmillement de la multitude ; mais elles se lancent intrépidement et elles arriveront au but après des incidens divers. Un des chevaux de guerre du roi se cabre et fait peur à Praxinoa, car « ce qu'elle craint le plus au monde depuis son enfance, c'est le cheval et le froid serpent. » Elles croisent une vieille femme qui revient du palais : « Entre-t-on facilement, ma mère? — En essayant, les Grecs sont entrés à Troie, mes belles filles ; en essayant, on vient à bout de tout. » — La vieille est partie après avoir débité ses oracles. A l'entrée de la cour du palais, la presse augmente : « Ils se serrent comme des porcs, » dit Praxinoa dans son libre langage. Elle rallie tout son monde près d'elle, pousse avec les autres, non sans dommage pour ses vêtemens, et,

avec l'aide d'un brave homme qui les protège de son mieux, elles pénètrent toutes les quatre à l'intérieur : « Toutes dedans, comme dit celui qui enferme la mariée. » C'est alors de la part des maîtresses des exclamations enthousiastes et attendries sur la richesse et l'art des tapisseries brodées et du lit d'Adonis, sur la beauté d'Adonis lui-même, couché sur son lit d'argent, « Adonis trois fois aimé, chéri même aux rives de l'Achéron. » Un voisin, assourdi par leurs éclats de voix, dont la large prononciation dorienne (le *plataïsme*) accentue la sonorité, a l'idée malheureuse de leur imposer silence : il faut voir comme les deux commères accueillent cette prétention et proclament bruyamment la noblesse de leur origine corinthienne qui les fait compatriotes du héros Bellérophon. Elle se taisent cependant pour écouter le chant d'Adonis, dit par « la fille de l'Argienne. » Le chant et la chanteuse causent un ravissement que Gorgo se charge d'exprimer; mais elle se souvient que son mari Dieuclidas n'a pas dîné, et, comme c'est un homme qui « ne plaisante pas quand il a faim, » elle donne le signal de la retraite et part en adressant un adieu au bien-aimé Adonis.

Voilà le canevas et quelques traits des *Syracusaines*. Une analyse complète devrait s'arrêter presque sur chaque mot de cette petite pièce de cent cinquante vers à peine, tant les idées, les sentimens, les faits se pressent dans une composition qui a d'ailleurs tout le naturel de la vie. On voit et on entend ces deux bourgeoises de Syracuse, dont les maris, exerçant je ne sais quelle industrie, sont venus chercher fortune dans la capitale des Ptolémées. Ce sont deux Grecques, qui sont bien de leur race, en ont les caractères et les ressources, nullement embarrassées en pays étranger, vives à l'action et à la parole, prodigues, dans leur parler populaire, de proverbes et de mots francs. Elles aiment la parure, les fêtes et les spectacles de la vie extérieure, tout en restant attachées à leur ménage et à leurs devoirs. On pénètre dans l'intérieur de Praxinoa, on y surprend ses habitudes et ses allures, presque son caractère, vif et décidé. Comme son amie Gorgo, elle daube volontiers sur son mari; mais de la liberté de leurs propos on ne conclut pas qu'elles soient de mauvaises épouses; elles ont, au contraire, un certain respect de la famille. S'aperçoivent-elles de la surprise du « petit, » quand son père est traité « d'être malicieux, » elles cherchent, entre deux médisances, à le tranquilliser et à lui donner le change. Au milieu de son effroi, quand un cheval se cabre près d'elle, la mère se félicite de n'avoir pas emmené son enfant dans la foule. Dans tous ces détails, rien de forcé ni de chargé; c'est un tableau de mœurs fidèle et vivant dans une condition moyenne.

En outre, Théocrite nous fait plus qu'entrevoir une image vive et pittoresque d'Alexandrie et de la cour des Ptolémées. Nous avons

l'idée de cette grande ville où se pressent, avec les Égyptiens, des Grecs de toute provenance. Il est seulement à remarquer que les types africains ne figurent pas dans le tableau et que le poète, pour être resté exclusivement Grec, s'est privé d'un élément pittoresque. Du moins, nous nous représentons bien l'appareil et le luxe oriental de cette monarchie hellénique. Le chant d'Adonis, que nous entendons, fait paraître à nos yeux toute la magnificence de la fête. L'or, l'argent, l'ébène, l'ivoire, la pourpre décorent les lits d'Adonis et de Cypris ou brillent dans tout ce qui les entoure. Les objets consacrés par le culte, symboles et délices de cette vie d'un jour rendue au héros syrien, s'embellissent et se transforment par des inventions et des recherches ingénieuses. Des corbeilles d'argent enferment les jardins traditionnels, nés de la veille et destinés à mourir avec lui. Des fioles d'or contiennent les parfums de Syrie. Les pâtisseries, qui sont servies avec des fruits de toute espèce, prennent la forme d'animaux « qui marchent et qui volent. » Au-dessus de bosquets d'anis, voltigent de petits amours. Le lit d'Adonis est orné d'aigles en ivoire « portant à Zeus son jeune échanson. » Enfin ce chant, dit par une chanteuse de métier, qui, dans une cérémonie bien réglée, remplace les lamentations passionnées que faisait entendre, aux anciennes Adonies, chaque femme sur la terrasse ou devant la porte de sa maison, réserve leur place aux flatteries en l'honneur de la reine Bérénice, devenue immortelle, et de sa fille, la reine Arsinoé, « pareille à Hélène. » Nous voilà bien loin de la libre Grèce et de ses petites et glorieuses cités. Quelques traits suffisent ainsi à Théocrite pour étendre et agrandir ses peintures. On sait que c'est l'art des grands écrivains de l'antiquité.

Avec *les Syracusaines*, on peut ranger parmi les mimes quatre autres idylles : *les Pêcheurs*, *l'Amour de Cynisca*, *le Jeune bouvier* et *les Magiciennes*. Dans la dernière seule, plus étendue, le poète a déployé toutes les ressources de son talent ; mais les deux premières sont charmantes, et la plus charmante peut-être est l'idylle des *Pêcheurs*, dont on a voulu, pour des raisons qui ne me paraissent pas décisives, enlever à Théocrite la paternité.

Deux vieux pêcheurs étaient couchés ensemble et dormaient dans une cabane de branches entrelacées, étendus sur un lit d'algues, appuyés contre le mur de feuillage. Auprès d'eux étaient les instrumens de leur travail, les paniers, les roseaux, les hameçons, les appâts tout couverts d'herbes marines, des lignes, des nasses, des labyrinthes en jonc, des cordelettes, les avirons, la vieille barque sur ses étais ; sous leurs têtes une petite natte, avec des vêtemens et des bonnets. C'était toute la vie des pêcheurs, c'était toute leur richesse. Au seuil, il n'y

avait ni porte, ni chien : toute précaution leur semblait superflue, car la pauvreté les gardait. Ils n'avaient pas de voisin; tout près de leur étroite cabane la mer poussait mollement ses flots.

Un des deux pêcheurs, Asphalion, dort d'un sommeil inquiet. La nuit, une nuit d'été pourtant, lui paraît longue. Il a le temps de faire mille rêves; et il y en a un, le dernier, dont le souvenir le tourmente. Comme il ne fait pas encore jour et qu'on ne peut pas se mettre au travail, il raconte son rêve à son compagnon en lui demandant de l'interpréter: « Que ferions-nous de mieux, couchés sur des feuilles au bord de la mer et ne dormant pas plus qu'un âne dans des épines ou que la lampe du prytanée qui, dit-on, ne s'endort jamais? » Il a rêvé qu'il pêchait, assis sur un rocher. Un gros poisson mord à l'hameçon. Le pêcheur, à force d'adresse et d'énergie, réussit à le tirer de l'eau : c'est un poisson d'or! Asphalion est pris de peur: ne serait-ce pas un poisson cher à Poséidon ou peut-être un trésor de la glauque Amphitrite? Il détache sa proie avec précaution et la dépose sur le rivage; puis il fait le serment de renoncer à la mer et de rester sur la terre ferme pour y vivre en roi avec son or. Une fois réveillé, ce serment l'inquiète: s'est-il engagé à perdre son gagne-pain? Son compagnon le rassure: « Tu n'as pas fait de serment, pas plus que tu n'as vu ni pris un poisson d'or... Explore, bien éveillé, cette partie de la mer, et tes songes pourront être de bon augure. Cherche les poissons en chair, pour que tu ne meures pas de faim avec tes rêves d'or. »

Tout ce récit est d'un naturel plein de grâce et d'esprit. Le pauvre pêcheur Asphalion, dont la pêche est l'unique ressource et qui ne pense qu'à prendre du poisson pour vivre, a le sommeil troublé par cette inquiétude, et il fait un rêve merveilleux. L'apparition d'un gros poisson d'or, qui lui apporte une fortune royale, vient illuminer un instant sa misérable existence. Son imagination s'enflamme ; mais en même temps une crainte superstitieuse, à laquelle se mêle le sentiment du besoin présent, tourmente l'âme naïve et enfantine du brave homme, vieilli dans son humble labeur. L'ironique bon sens de son camarade tranquillise le rêveur et le ramène à la dure réalité. Voilà un drame bien modeste ; mais comme la touche du peintre est juste et délicate ! et comme cette petite scène s'anime par le sentiment de la vérité humaine, et aussi se pénètre des impressions de la vie des pêcheurs et de la mer qui, pendant qu'ils causent la nuit, « tout près de leur étroite cabane, pousse mollement ses flots ! » Ce n'est pas ici le lieu de discuter les objections qui ont été faites contre l'authenticité de l'idylle des *Pêcheurs*. Disons seulement que la plus forte s'appuie

sur le fait qu'elle se trouve dans plusieurs manuscrits en compagnie assez suspecte. Quant aux critiques de goût, on a quelque raison de se défier d'une délicatesse et d'une rigueur qui dépouillent Théocrite d'un fort joli poème et limitent par des définitions ou des jugemens contestables son souple et libre génie.

Il y a dans *les Pêcheurs* de légères esquisses de caractères. *L'Amour de Cyniscа* fait pénétrer plus avant dans la nature d'un jeune homme bouillant et passionné. « Toujours le même, mon cher Eschine, lui dit son ami Thyonichos: t'emportant à plaisir, voulant que tout marche à ton gré. » Eschine a fait venir Thyonichos pour lui faire ses confidences, lui raconter son désespoir et la résolution qu'il a prise. Il a été trahi et abandonné par sa maîtresse, et, au bout de deux mois d'abandon, il l'aime encore. Pour guérir le mal qui le possède tout entier et le consume, il prend un parti extrême, à l'exemple d'un camarade qui, en pareille occurrence, y a recouru avec succès : il va traverser la mer et s'engager comme soldat dans quelque troupe de mercenaires. Thyonichos, le voyant bien décidé à s'expatrier, lui conseille de se mettre au service de Ptolémée; ce qui fournit au poète une nouvelle occasion de louer le roi d'Égypte. Au lieu d'analyser, je me bornerai à citer une partie du récit d'Eschine. Aucune analyse ne vaudrait la simple reproduction d'une peinture où tous les traits se détachent d'eux-mêmes, parce que tout y vit et y parle.

L'Argien, moi, le conducteur de chars thessalien Apis et Cléonicos le soldat, nous buvions chez moi à la campagne. J'avais tué deux poulets et un cochon de lait, et débouché en leur honneur du vin de Bybliné qui sentait, malgré ses quatre ans, comme s'il sortait de la cuve. Avec cela des oignons, des pétoncles, des colimaçons de mer. C'était une charmante fête. Quand elle fut bien en train, on décida de boire du vin pur, chacun à la santé qu'il voudrait; seulement, il fallait nommer. Nous buvions donc en disant les noms, comme il était convenu; mais elle... aucun! et en ma présence! Juge de mon état! « Tu ne parleras pas? » — « Tu as vu le *loup* (1), » dit un plaisant. « Quel devin! » s'écrie-t-elle, et le feu lui monte aux joues : tu y aurais sans peine allumé une lampe. Lycos, tu sais Lycos, le fils du voisin Labas, un garçon grand, délicat, que bien des gens trouvent beau : c'est pour lui qu'elle brûlait de cette belle flamme. On me l'avait bien un jour glissé tout bas à l'oreille; mais je n'y avais pas pris garde, malgré ma barbe au menton. Nous étions tous les quatre dans les fumées du vin; l'homme de

(1) D'après une croyance populaire, celui qui avait rencontré un loup et que le loup avait vu le premier perdait la parole. *Lycos*, nom d'un personnage dont il va être question, signifie *loup;* d'où la plaisanterie par allusion.

Larisse : Mon cher Lycos... » C'est le commencement d'une chanson thessalienne qu'il entonnait, la méchante bête. Aussitôt Cynisca fond en larmes, plus abondamment qu'une fillette de six ans qui s'en est allée pleurer dans le sein de sa mère. Alors moi, — tu me connais, Thyonichos, — je lui applique le poing sur la joue, et je redouble. Relevant sa robe, elle s'enfuit au plus vite. « Ah ! fléau de ma vie, je ne te plais pas? Un autre t'est plus doux au cœur? Va caresser un autre ami. Voilà donc pourquoi tes joues sont inondées de larmes ! » L'hirondelle, après avoir donné la becquée à ses petits nichés sous le toit, s'envole vite pour leur chercher d'autre pâture : plus vive, Cynisca s'élance de son siège moelleux tout droit à travers le vestibule et la grande porte, et s'en va où l'emmènent ses pieds.

Théocrite, sans doute, connaissait fort bien les pièces de la comédie nouvelle. Il avait lu les jolies scènes de mœurs et les naïfs récits d'amoureux, dont les imitations de Térence nous donnent une idée. Sans vouloir faire de Théocrite aussi un imitateur de Ménandre ou de Diphile, on peut supposer que dans ce riche répertoire que nous avons perdu, il se rencontrait quelque scène ayant de l'analogie avec l'idylle de Cynisca. La comparaison, si elle était possible, serait instructive à la fois sur l'art des comiques et sur celui du poète de l'idylle. Il y aurait des nuances délicates à étudier dans les effets différens produits par l'emploi de l'ïambe, l'instrument plus agile de la comédie, et par celui du mètre dactylique que Théocrite plie à l'expression de ses vives saillies. On peut affirmer que, dans aucun récit d'un comique, ne se rencontreraient des vers comme ceux où la fuite rapide de la jeune fille est comparée au vol de l'hirondelle, empressée à nourrir sa nichée. Ceci est d'une inspiration homérique et rentre dans le ton pastoral. Mais c'est assez s'arrêter sur une pure hypothèse.

Je dirai tout à l'heure quelques mots du troisième des petits mimes, celui qui a pour titre *le Jeune bouvier*. J'arrive tout de suite au grand mime des *Magiciennes*, le plus beau de tous, celui où l'art de Théocrite est le plus puissant. On sait quelle admiration elle inspirait à Racine, et, si elle fut moins goûtée des faiseurs d'idylles du XVIIe et du XVIIIe siècle, il n'y a qu'une voix aujourd'hui sur le mérite d'une pareille œuvre. C'est cependant un simple mime, qui ne met en scène, suivant l'usage, que des personnages d'une condition commune. Simaetha, la femme qui accomplit des cérémonies magiques, n'est pas une courtisane; elle dit de son amant : « Il a fait de moi, misérable, au lieu d'une femme, une fille avilie et déshonorée. » Mais la médiocrité de sa situation se montre dans plus d'un détail. Elle vit dans son modeste logis seule avec une esclave; elle va voir une fête en compagnie d'une nourrice,

sa voisine. Pour cette occasion, la belle jeune fille se pare; elle met une tunique flottante de byssus; mais il lui faut, pour compléter sa parure, emprunter un manteau à une amie; elle consulte les vendeuses de charmes; elle est en relations avec la mère d'une joueuse de flûte, qui, dans un repas de jeunes débauchés, où elle exerçait son industrie, a eu la preuve de la trahison de Delphis. Cette partie du récit est dans le ton familier du mime ordinaire; c'est à la comédie, et nullement à la grande poésie amoureuse, qu'on pourrait rapporter le discours de l'amant dans cette première entrevue que Simaetha a provoquée. Cette galanterie, délicate à sa manière et hardie, l'aisance avantageuse de ce héros de gymnase élégant et beau diseur, sa florissante jeunesse, toute à la force du corps et à l'amour, se sentent et se voient dans ses paroles, et cela sous une forme très déterminée, très grecque, fortement empreinte de ce que les artistes appellent *le caractère :*

Il me regarda, cet homme sans amour; puis, les yeux baissés vers le sol, il vint s'asseoir sur mon lit et, assis, il me parla : Vraiment, Simaetha, tu ne m'as devancé qu'autant que l'autre jour j'ai devancé à la course le beau Philinos; en m'appelant dans ta maison, à peine as-tu prévenu ma visite,

Car j'y serais venu moi-même; oui, par le doux amour, j'y serais venu, sitôt la nuit close, avec deux ou trois amis, portant dans les plis de mon manteau des pommes de Dionysos, la tête ceinte du peuplier blanc consacré à Hercule, tout entier enlacé de bandelettes de pourpre.

Et si vous m'aviez accueilli, si cela vous avait agréé, — entre tous les jeunes gens je passe pour agile et pour beau, — je me serais tenu heureux de baiser seulement tes belles lèvres; mais si vous m'aviez repoussé et si le verrou avait tenu la porte close, alors vous auriez eu affaire aux haches et aux torches;

Mais, maintenant, je me suis dit que ma reconnaissance appartenait d'abord à Cypris, et qu'après Cypris c'était toi, ô femme, qui, en m'appelant ici dans ta demeure, m'avais arraché des flammes, tu le vois, à demi consumé. Car, souvent, l'amour allume des feux plus brûlans que ceux d'Héphæstos à Lipara.

Par ses transports furieux, il chasse la jeune vierge de sa chambre, et la nouvelle épouse de la couche encore chaude de son mari.

Après l'avoir entendu, on est peu surpris de l'infidélité de Delphis. Sans vouloir faire passer les légères peintures de Théocrite à l'état de documens historiques, on peut y entrevoir comme une région particulière de la société dans les îles voisines de l'Asie et dans les villes grecques de la côte, où se recrutait de toutes parts une population mêlée, aux mœurs faciles et voluptueuses. L'amant

de Simaetha est Carien, la joueuse de flûte qui la visite est Samienne. On a quelque raison de penser que le lieu de la scène est ici cette île de Cos, bien connue de Théocrite, où il était peut-être né, où s'était faite son éducation poétique et où se passe l'idylle des *Thalysies*, la plus personnelle par les détails, la plus étendue et, au jugement de beaucoup, la plus belle des pièces agrestes.

On trouve donc dans *les Magiciennes* ces traits de réalité commune qui forment le caractère traditionnel des mimes. Ce qui pourrait porter à l'oublier, c'est que de cette réalité assez vulgaire sortent des accens de passion profonde; c'est que l'impression des rites magiques, sans aucune recherche du surnaturel, est vraiment rendue ; c'est que cette scène à laquelle préside la lune divine, au bord de la mer silencieuse comme l'air, dans le calme mystérieux d'une nuit étoilée qui pénètre malgré elle Simaetha et élève son langage, prend une poétique grandeur; c'est enfin que cette femme superstitieuse et possédée par toutes les ardeurs de l'amour physique a servi de modèle à la Didon de Virgile. Et, en effet, c'est l'honneur de Théocrite qu'il ait inspiré une pareille imitation, et qu'on ne puisse parler des plus belles expressions de l'amour antique, sans citer sa magicienne à côté de l'amante que fait parler Sapho, de la Phèdre d'Euripide, de la Médée d'Apollonius, de l'Ariane de Catulle, de ce chœur de grandes amoureuses rapprochées dans nos souvenirs par l'énergie de la passion et la beauté plastique.

Sainte-Beuve a écrit une analyse de l'idylle grecque (1). L'ingénieux et spirituel critique a vengé Théocrite des dédains de La Motte de manière à contrister les amis de celui-ci, s'il en existait encore, et a prouvé une fois de plus son admiration pour l'antiquité; mais comme il était préoccupé des fausses délicatesses de La Motte et de Fontenelle, ce qui l'a surtout frappé, c'est cette différence de mœurs et de conception de l'art qui donne tant de force aux œuvres antiques. « La nudité énergique et naïve » de la peinture de l'amour, voilà ce qu'il admire le plus chez Théocrite; voilà ce qu'il voit presque uniquement dans Simaetha, et il conclut « qu'il ne faut la comparer ni à la Didon de Virgile ni à la Médée d'Apollonius, si riches toutes deux de développemens et de nuances, mais qu'elle a sa place entre l'ode de Sapho et l'Ariane de Catulle. » Ce n'est pas dire assez; si l'on doit mettre hors de pair Virgile, et j'ajouterai Euripide, le peintre de Phèdre, Théocrite ne me paraît le céder à aucun autre, et l'on ne saurait trop admirer la puissance d'une peinture enfermée dans ce petit cadre

(1) *Portraits littéraires*, t. III. — *Théocrite.*

et réduite aux proportions d'un poème si court. Elle déborde, pour ainsi dire, au dehors et s'empare de l'imagination.

Il est très vrai que l'amour de Simaetha est décrit en traits de feu. L'invasion subite de la passion n'a jamais été mieux rendue :

J'étais déjà au milieu de la route, près de la maison de Lycon, quand je vis Delphis s'avancer avec Eudamippos. Leurs barbes naissantes étaient plus blondes que l'hélichryse, et leurs poitrines brillaient bien plus que toi, ô Séléné ; ils venaient de quitter les beaux travaux du gymnase.

A peine les vis-je, quelle fureur me saisit ! Malheureuse, quel coup atteignit mon cœur ! L'éclat de mes joues disparut, je ne vis rien de la procession, je n'ai pas su comment j'étais revenue chez moi ; un mal desséchant me consuma, et je restai gisante sur mon lit dix jours et dix nuits.

Terrassée par la souffrance, à bout de forces, elle se décida enfin à envoyer sa servante guetter Delphis à la palestre :

... Elle alla, et emmena dans ma demeure le brillant Delphis. Et moi, lorsque je le vis franchir d'un pied léger le seuil de ma porte,

Je devins tout entière plus froide que la neige, de mon front la sueur tombait comme les gouttes de la rosée, et aucun son ne pouvait sortir de ma bouche, pas même comme le faible murmure que l'enfant adresse en dormant à sa mère : tout mon beau corps devint raide comme une poupée de cire.

Ces vers connus, qu'il fallait bien citer encore, puisqu'il s'agit ici de marquer le caractère de Théocrite pour savoir ce que son art est devenu après lui, sont en partie imités de Sapho ; mais comme l'imitateur est original ! Comme il ajoute à son modèle ou le transforme, en substituant au mouvement lyrique le ton et les nuances d'une narration qu'il faut lire tout entière pour l'apprécier à sa valeur ! C'est la vérité et la vie mêmes. Un détail, par sa familiarité, conserve bien au personnage sa réalité et son caractère : « Tout mon beau corps devint raide *comme une poupée de cire.* »

Il y aurait encore d'autres vers à rappeler : bornons-nous à ceux-ci :

Il est chez les Arcadiens une plante, l'hippomane : pour elle saisies de fureur, jeunes jumens, cavales rapides, toutes se précipitent dans la montagne : ainsi puissé-je voir Delphis s'élancer furieux hors de la palestre luisante pour franchir le seuil de cette maison !

Il est assez curieux de trouver au début de ce passage où éclate l'emportement sauvage de la passion physique, cette forme d'exposition d'un fait singulier assez alexandrine. Ce qui n'est pas moins expressif, c'est ce cri de douleur que Simaetha laisse échapper, comme dans l'angoisse subite d'un élancement, au milieu de l'accomplissement d'un rite magique : « Hélas ! hélas ! cruel amour, pourquoi, attaché à moi comme une sangsue des marais, as-tu bu tout le noir sang de mon corps ? »

Sainte-Beuve a donc eu raison d'insister sur la violence et l'expression hardie de l'amour chez Simaetha ; peut-être n'a-t-il pas assez vu la grandeur de la peinture. Quoi de plus grand que ce mélange de l'émotion humaine avec les impressions de la nature : « Vois ; la mer se tait, les vents se taisent ; mais ne se taisent pas mes tourmens dans ma poitrine. Non, je brûle tout entière pour lui... » Voilà la première idée des vers célèbres d'Apollonius et de Virgile. Immédiatement auparavant, par un contraste qui ne pouvait échapper à Sainte-Beuve, le bruit de la cymbale répondait aux hurlemens des chiens. L'amante superstitieuse, les entendant tout à coup, interrompait une invocation à Hécate : « Thestylis, entends-tu ?.. La déesse est dans les carrefours : vite ! fais résonner l'airain. »

Cette idylle, qu'un monologue remplit tout entière, est un véritable drame, varié malgré la simplicité du sujet, et dont l'unité et le progrès sont produits par la marche naturelle des sentimens de l'unique personnage, sur qui tout est concentré. Les premiers mots font voir Simaetha agissante et émue : « Où sont les lauriers ? Apporte-les, Thestylis. Où sont les philtres ? Couronne le vase de laine empourprée, afin que j'enchaîne le cher amant qui me tourmente... » Et l'impression d'une nuit sereine et brillante, qui va dominer et ennoblir toute la scène, s'établit presque aussitôt : « Lune, brille d'une belle lumière, car c'est à toi, calme divinité, que s'adresseront nos chants, ainsi qu'à l'infernale Hécate, devant qui les chiens tremblent quand elle s'avance parmi les tombeaux et le sang noir des morts. » Les deux femmes, comme l'indique un mot, sont près de leur maison, qui sans doute est à une extrémité de la ville, presque déjà dans la campagne ; elles voient librement le ciel et la mer. Après l'invocation aux deux divinités, commencent les opérations magiques. C'est Simaetha qui décrit chacune d'elles par les ordres qu'elle donne à son esclave ou par les paroles dont elle accompagne chacun de ses actes.

On a pu voir quels mouvemens et quelles émotions varient la succession de ces rites. Chacun a sa place dans un groupe de quatre vers précédé et suivi par un vers d'incantation qui forme

comme un refrain : « Oiseau magique (1), attire mon amant vers ma demeure. » Cette incantation, ramenant à intervalles réguliers son chant monotone et soumettant toute l'action à un rythme mystérieux, fait contraste avec le trouble involontaire et les élans de passion de la jeune femme. Cette passion, au milieu de tous les détails du sacrifice, est toujours en scène et l'on ne perd pas un instant de vue la physionomie mobile de celle qu'elle possède. Quelle vérité touchante dans cette réprimande à son esclave, trop lente à lui obéir : « Malheureuse, où ton esprit s'est-il envolé? Est-ce que toi aussi, misérable, tu me prends pour ton jouet? » La marche générale du développement n'est pas moins vraie. Après avoir épuisé toutes les sortes de charme qu'elle avait préparées, après la période d'action, Simaetha, restée seule (elle a envoyé Thestylis frotter d'herbes magiques le haut de la porte de l'infidèle), soulage sa douleur par une longue confidence adressée à la lune, la divine Séléné, dont le nom revient dans le vers intercalaire qui coupe régulièrement la plus grande partie du récit. Elle prend un triste plaisir à repasser dans tous leurs détails la naissance de son amour, ses souffrances, sa première entrevue avec son amant, la manière dont la trahison lui a été révélée et dont la lumière s'est faite dans son esprit. Elle se laisse aller à représenter les diverses scènes, elle redit ses émotions, répète les paroles de Delphis qui se sont gravées dans sa mémoire; en un mot, elle vit de nouveau tout ce temps de courtes joies et de cruelles souffrances dont elle se sent en ce moment même torturée. La preuve de son abandon qui termine son récit lui arrache une menace de vengeance. S'il l'afflige encore, ce ne sera plus à des philtres qu'elle aura recours, mais à un poison puissant qu'un Assyrien lui a donné. Mais aussitôt, après cette dernière violence, la fatigue et une sorte de calme douloureux s'emparent d'elle sous l'influence de la nature sereine et réglée qui l'environne. Dans cette âme incomplète qui ne paraît exister que par la passion, se fait jour un sentiment confus de la triste réalité, c'est-à-dire de son impuissance et de son irrémédiable misère, avec une demi-résignation : « Et maintenant adieu, ô déesse; dirige tes chevaux vers l'océan; *pour moi, je porterai ma peine comme jusqu'ici je l'ai portée.* Adieu, Séléné à la face brillante; adieu, vous aussi, astres, cortège du char silencieux de la nuit. » Ce ne sont que des nuances, discrètement indiquées par le poète grec; l'impression n'en est peut-être que plus pénétrante.

Telle est la fin de cette belle composition, qui donne la mesure

(1) Le torcol, qu'on attachait à une petite roue.

de l'originalité de Théocrite. Il en avait pris en partie l'idée dans un mime de Sophron. En interprétant une ou deux indications données par des commentateurs anciens, on peut supposer que l'imitation se bornait à la première moitié du poème, à la scène d'incantation. Les diverses opérations, l'oiseau magique et la toupie d'airain, la farine, le laurier, le son, la cire, la frange de manteau, sacrifiés dans le feu, ces détails ou d'autres analogues étaient sans doute chez Sophron. La magicienne était aussi accompagnée d'une esclave; mais celle-ci parlait et avait même un rôle d'une certaine importance, si l'on en juge d'après la critique inintelligente d'un auteur d'argument, qui reproche son infériorité à la Thestylis de Théocrite. Nous connaissons les bonnes raisons du poète pour faire de celle-ci un personnage muet. Tout dans sa conception est subordonné à la peinture de Simaetha et de son amour. De là les beaux développemens et les effets sur lesquels il a été suffisamment insisté, et qui, on peut l'affirmer, lui appartiennent. De là aussi l'art de la disposition qu'il adopte. La violence de la passion s'empare dès le début de notre imagination et presque de nos yeux, et cette forte impression ne nous quittera plus; le récit des circonstances qui l'ont fait naître, si émouvant lui-même, ne vient qu'après, et tout suit, dans l'exposition des faits, les mouvemens de l'âme que nous voyons s'agiter et souffrir. Il y a une période d'un intérêt moindre ; ce sont les douze jours d'attente pendant lesquels l'amante délaissée soupçonne son malheur; elle est indiquée rapidement par le poète, qui n'aurait pu y placer que des peintures plus faibles. Il aime mieux s'arrêter un instant, avant la belle conclusion qui termine son œuvre, sur le petit tableau de mœurs dans lequel il insère la révélation de l'infidélité, cause déterminante de la scène nocturne qu'il décrit. Sa composition y gagne en variété et en agrément. Rappelons enfin, puisque nous voulons dire ce que Théocrite a pu ajouter à l'ouvrage de son devancier, que son mime est un poème d'une poésie singulièrement expressive, élégante et forte, vraie de la vérité la plus familière et s'élevant sans effort à une noblesse suprême, dont l'art attentif et savant, s'astreignant à des formes déterminées comme les couplets réguliers et les vers intercalaires, laisse toute sa liberté et toute sa souplesse à l'expression des sentimens.

Pour arriver de l'idylle des *Magiciennes* aux mimes d'Hérondas, il faut descendre beaucoup. Le petit poème qui porte dans le recueil de Théocrite le numéro xx et qui est intitulé : *le Jeune bouvier,* pourrait, sinon par la date, du moins par ses caractères littéraires, servir de transition d'un poète à l'autre. Il n'est pas de Théocrite; c'est l'opinion générale et elle paraît tout à fait auto-

risée; mais il se rattache directement à son école. Ahrens l'attribue à un certain Cyrus, contemporain de Théodose II. C'est se transporter bien loin; on a pu penser avec quelque vraisemblance à Bion ou à Moschus, surtout au premier, à cause de quelques particularités de la langue. La pièce n'est pas sans valeur, et l'on comprend que Saint-Marc Girardin ne l'ait pas jugée indigne d'une appréciation favorable dans son *Cours de littérature dramatique;* mais, ni pour l'originalité, ni pour la vivacité de l'exposition et la grâce du style, elle ne supporte la comparaison avec les idylles de Théocrite, dont elle s'est visiblement inspirée.

La première pensée vient de la XIe et de la VIe idylle, qui ont pour sujet l'amour du Cyclope pour Galatée. Le monstrueux berger y est opposé à la nymphe délicate de la mer, qui se joue de lui et le repousse. « Je sais, ô gracieuse jeune fille, pourquoi tu me fuis. C'est parce que sur tout mon front, d'une oreille à l'autre, s'étend, tout velu, un seul et long sourcil, parce que j'ai un seul œil et qu'un large nez descend sur ma lèvre. » Cependant, le Polyphème de la XIe idylle, qui adresse cet aveu à Galatée, fait valoir, comme compensation, ses richesses pastorales et son talent de musicien et son amour; il voudrait même, avec une naïveté presque enfantine, se consoler des mépris de celle qu'il aime par le succès qu'il croit avoir auprès d'autres : « Bien des jeunes filles, la nuit, m'invitent à jouer avec elles, et elles rient toutes aux éclats quand je les écoute. Cela prouve que, moi aussi, je suis quelqu'un dans le monde. » Le Polyphème de la VIe idylle va plus loin et ne se refuse pas la beauté : « L'autre jour, je me suis regardé dans la mer, — elle était calme, — et ma barbe apparaissait belle, à ce qu'il m'a semblé; belle aussi, mon unique prunelle; et la blancheur de mes dents brillait plus éclatante que le marbre de Paros. »

Si de ces idylles, surtout de la XIe, on passe à la XXe, on trouve que tout, idées et sentimens, s'est fort amoindri. La scène n'est plus au bord de la mer de Sicile entre un personnage mythologique et une nymphe, mais dans une ville entre un bouvier et une courtisane, qui, comme Polyphème et Galatée, se font contraste par la différence de leurs natures et de leurs habitudes. Le jeune homme a eu la fantaisie d'aller voir la courtisane Euneica et lui a demandé un baiser; cet amant rustique a été repoussé par la citadine. Un pareil sujet a quelque chose de curieux et de suspect : dans les pièces de Théocrite non contestées, l'intérêt et le piquant sont ailleurs. La nature des imitations de détail éveille encore plus nos doutes. Revenu à la campagne, le bouvier, offensé « qu'une méchante courtisane se soit moquée d'un beau garçon comme lui, » prend à témoin les autres bergers du manque de goût de

cette femme, et il énumère complaisamment tous ses avantages physiques, ses talens et ses succès. On y reconnaît plus d'un trait emprunté à la XIe et à la VIe idylle :

Il me semblait qu'un charme de beauté était répandu sur moi, comme le lierre s'étend sur l'arbre; qu'il parait la barbe de mes joues; que ma chevelure foisonnait sur mes tempes, pareille au sélinum; qu'un front blanc brillait au-dessus de mes noirs sourcils; que mes yeux avaient bien plus d'éclat que les yeux étincelans d'Athéné ; que la blancheur de mon corps était plus brillante que celle du lait pressé, et que de mes lèvres ma voix coulait plus douce que le miel ne coule des rayons. Harmonieux sont mes chants quand je fais chanter la syrinx, ou la flûte droite, ou le roseau, ou la flûte oblique. Toutes les femmes dans la montagne disent que je suis beau et toutes m'embrassent.

Le sujet n'a rien de poétique; malgré son habileté à jouer de toutes les espèces de flûte pastorale, ce jeune bouvier, qui s'est égaré dans quelque faubourg de la ville voisine, où sans doute il est venu vendre son lait, n'est pas poétique non plus. Aussi est-on un peu surpris d'entendre sortir de sa bouche les noms de Cypris, de Séléné, de Cybèle ou de Rhéa, les divines amantes des bergers Adonis, Endymion et Attis. Cette mythologie inattendue est une nouvelle imitation. Elle est prise de la IIIe idylle, où, il est vrai, c'est un simple chevrier qui rappelle les légendes des déesses et des héros; mais ce chevrier ne raconte pas sur lui-même une aventure vulgaire, il chante avec son cœur et son imagination, et dans cette charmante pièce, d'un caractère si délicatement tempéré, Théocrite a su montrer encore, au IIIe siècle, comment en Grèce les dieux inspirateurs de la poésie étaient près de la nature et de la naïveté champêtre.

On ne peut en dire autant de l'auteur de la XXe idylle. Ce qu'elle renferme de plus original et de plus vivant, c'est le refus méprisant de la courtisane Euneica et les paroles par lesquelles le berger soulage son dépit. C'est là aussi qu'est toute l'idée du poème. Le poète inconnu a voulu renouveler ces thèmes qui avaient si heureusement inspiré la pastorale de Théocrite. Ces chants, dont l'élégance alexandrine était toute pénétrée des impressions de la campagne et de la mer et comme soulevée par le souffle de la passion ou d'une idéale poésie, se sont réduits à un petit tableau d'une réalité vulgaire, auquel l'invention ingénieuse d'un cas très particulier est destinée à donner du piquant. Ce genre d'effet nous amène assez près des mimïambes d'Hérondas.

II.

L'auteur de la xxe idylle est un imitateur de Théocrite. Hérondas, qui n'est venu qu'une vingtaine d'années après celui-ci et qui appartient ou se rattache à l'école de Cos, subit son influence et l'imite aussi; mais il y a chez lui un parti-pris plus décidé d'innover; il veut faire quelque chose de très différent. La part de l'imagination était grande chez Théocrite: ce peintre de la nature aimait à rendre les grandes ou gracieuses impressions de la campagne, du ciel et de la mer; dans les mimes proprement dits, ses simples esquisses de l'âme humaine donnaient de préférence l'image touchante de la passion ou la reproduction délicate et spirituelle de l'âme humaine. Hérondas est ce qu'on appellerait aujourd'hui un réaliste; c'est franchement la réalité vulgaire qu'il veut mettre sous les yeux.

Et d'abord, il choisit un instrument expressif, approprié au genre d'effet qu'il recherche. Au lieu de l'hexamètre dactylique de Théocrite, auquel une construction et des coupes particulières donnaient son harmonie musicale, mais qui se pliait comme notre alexandrin à l'expression de la grâce et de la grandeur, il va reprendre le mètre que le vieux poète Hipponax avait façonné pour ses satires, le *choliambe*, c'est-à-dire l'ïambe boiteux. La tradition rapporte qu'Hipponax était laid et contrefait; on a supposé qu'elle avait fait de sa personne comme un symbole vivant de son vers, dont la chute lourde, rompant brusquement la vive allure du mètre, surprenait désagréablement l'oreille. Cette laideur intentionnelle était pour des Grecs, si familiarisés par leur riche poésie lyrique avec les délicatesses de ce genre, un puissant moyen d'expression. C'est ce que comprendront sans peine les habiles artistes qui mettent en œuvre aujourd'hui les ressources beaucoup plus bornées de notre versification française. Quant aux sujets traités par Hérondas, ils ne se prêtaient pas aux violences d'Hipponax. C'étaient, comme paraissent l'avoir été ceux de Sophron, des représentations de la vie sans aucune recherche de l'extraordinaire. La vie de tous les jours, ses côtés communs, ou grossiers, ou ridicules, sans que la peinture soit forcée ni même poussée jusqu'aux dernières limites; non plus la passion, mais le vice avec les industries qui s'y rattachent: voilà le champ où il s'exerce, et ces petits tableaux de genre, assez analogues à ce que seront beaucoup d'œuvres de la peinture hollandaise, ont encore de quoi plaire. S'ils ne causent pas de vives émotions, ils peuvent amuser par le piquant des détails de mœurs et par la saveur des expressions. On les a appelés, non pas simplement des *mimes*, mais des *mimïambes*, d'un nom

qui, pour les anciens, indiquait à la fois la nature du mètre employé et le ton choisi par l'auteur.

La pièce la plus agréable est celle qui occupe la première place dans le recueil. Malgré le titre, l'*Entremetteuse*, et le sujet qu'il annonce clairement, elle est d'une délicatesse relative et inspire une certaine sympathie pour un personnage qui paraît vrai. Une jeune femme, Métricha, est restée seule dans sa maison, pendant que son mari est allé en Égypte, sans doute pour quelque négoce; une vieille vient la trouver pour lui proposer un amoureux; Métricha la repousse sans hésiter. Il y a dans le développement de ce petit thème un certain talent de mise en scène et d'exposition, des esquisses de caractères et des traits de mœurs qui ne manquent pas d'intérêt. Le début est un souvenir du début des *Syracusaines*. De même que dans cette idylle, on assiste à l'arrivée d'un des deux personnages principaux :

Métricha : Thressa, on frappe à la porte. Vois s'il ne nous arrive pas quelqu'un de la campagne. — *Thressa :* Qui frappe? — *Gyllis :* C'est moi. — *Thressa :* Qui, toi? Tu crains d'approcher? — *Gyllis :* J'approche, me voici. — *Thressa :* Qui es-tu? — *Gyllis :* Gyllis, la mère de Philænium. Va m'annoncer à Métricha; appelle-la. — *Métricha :* Qui est-ce? — *Thressa :* Gyllis. — *Métricha :* La mère Gyllis. Tourne les talons, esclave. Quel hasard, Gyllis, t'a décidée à venir chez nous? Pourquoi es-tu aussi rare qu'une épiphanie? Par les Parques, voilà bien cinq mois, je pense, qu'on ne t'a vue même en songe à cette porte. — *Gyllis :* J'habite loin, mon enfant...

Le rapport avec le commencement des *Syracusaines* est sensible.

Gorgo : Praxinoa y est-elle? — *Praxinoa :* Chère Gorgo, comme tu viens tard! J'y suis. C'est merveille que tu arrives même maintenant! Allons, un siège, Eunoa. Ici. Mets-y un coussin. — *Gorgo :* C'est très bien comme cela. — *Praxinoa :* Assieds-toi. — *Gorgo :* Oh! ma pauvre vie! C'est à grand'peine que je vous l'ai sauvée, Praxinoa. Quelle foule!.. Et cette route est interminable...

Dans les deux pièces, le poète met en scène les détails de l'arrivée, les politesses de l'accueil, les fonctions de l'esclave, les excuses de l'arrivante. Les personnages sont différens, et leur ton diffère aussi. Il est à remarquer que la vieille Gyllis est reçue avec une bienveillance affectueuse dont elle va se montrer peu digne. M. Weil suppose qu'elle est la nourrice de Métricha, et cette supposition, suggérée par un sens que peut avoir un mot du texte, ne répugnerait pas au rôle qui est attribué aux nourrices dans le

théâtre ancien. Mais comment se fait-il qu'en se nommant, Gyllis, au lieu de rappeler ce titre, sa meilleure recommandation, se présente comme la mère de Philænium? Il semble plus probable qu'elle est simplement la mère d'une amie de Métricha, et l'on pourrait craindre qu'elle n'ait pas donné à sa fille la meilleure direction, si l'on en jugeait par ce qu'elle vient faire elle-même en ce moment.

Ses paroles, sous une forme un peu vulgaire, ne manquent pas d'habileté. Elle insiste d'abord sur l'état d'abandon où l'absence prolongée de son mari laisse Métricha : « Depuis combien de temps restes-tu ainsi veuve, mon enfant, fatiguant seule la couche commune? Voilà déjà dix mois que Mandris est parti pour l'Égypte, et il ne t'envoie pas une lettre d'écriture ; il t'oublie et boit à une nouvelle source. » Vient alors une énumération où s'accumulent, en partie à la gloire des souverains, qu'Hérondas, à l'exemple de Théocrite, ne perd pas cette occasion de louer, toutes les séductions de l'Égypte. Il y en a, — et ce mélange dans son étrange confusion a un caractère bien hellénique, — pour les yeux, pour le corps et pour l'esprit :

Le temple de la déesse (c'est-à-dire de Bérénice-Aphrodite), les richesses, la palestre, la puissance, la sérénité des jours, la gloire, des spectacles, des philosophes, de l'or, des jeunes garçons, le sanctuaire des dieux frère et sœur (c'est-à-dire Ptolémée II et d'Arsinoé), un excellent roi, le Musée, du vin, tout ce qu'on peut souhaiter, enfin des femmes nombreuses, par la fille d'Hadès, à défier le ciel de porter autant d'étoiles, belles à égaler les déesses qui vinrent se disputer devant Pâris le prix de la beauté... Et toi, malheureuse, quelle patience est la tienne de rester ainsi à échauffer ta chaise? Tu te flétriras sans que tu t'en doutes, et la cendre avalera ta jeunesse. Porte le cap ailleurs, change d'idée pour deux ou trois jours et arrête-toi à prendre du bon temps avec un autre : un navire mouille mal sur une seule ancre.

Gyllis ajoute quelques lieux-communs sur l'incertitude de l'avenir ; puis, baissant le ton, après s'être informée si personne ne peut l'entendre, elle arrive à l'objet de sa visite. Gryllos, illustré par cinq victoires remportées aux jeux, riche d'une richesse bien acquise, l'honneur même, « un cachet intact, » a vu Métricha à la procession de la déesse Misé (1). C'était de même à une fête religieuse que Simaetha, la magicienne de Théocrite, avait vu le beau Delphis. Comme elle, Gryllos a été pris d'un

(1) Divinité orphique, en relation avec Déméter.

amour subit. Depuis ce temps, il ne quitte la maison de Gyllis ni jour ni nuit ; il la supplie, il pleure, il meurt de désir. « Métricha, ma chère enfant, dit en terminant la messagère, accorde-moi cette seule faute, accommode-toi à la déesse (à Vénus)... Tu recevras plus que tu ne crois. Réfléchis, écoute-moi, moi ton amie, je t'en prie par les Parques. »

Métricha refuse avec indignation, et elle s'exprime tout d'abord avec une vivacité que ne peut contenir une bienveillance persistante pour sa vieille amie :

Gyllis, les cheveux blancs t'affaiblissent l'esprit. Par le retour de Mandris et la faveur de Déméter, je n'en aurais pas écouté ainsi une autre, mais je lui aurais appris à marcher de travers comme ses paroles et à craindre le seuil de cette porte. Pour toi, ma chère, ne viens plus m'apporter un seul mot sur un pareil sujet. Réserve pour les filles des propos qui sont faits pour les femmes mitrées (1) ; mais quant à Métricha, fille de Pythéas, laisse-la *échauffer sa chaise*, car nul ne se moque de Mandris.

Après avoir ainsi défendu sa dignité et celle de l'époux absent, la belle jeune femme, indulgente et douce, fait préparer une coupe de bon vin et l'offre à Gyllis. Celle-ci balbutie quelques mots d'excuse et accepte le présent, dont elle fait l'éloge : « Je n'ai jamais bu de vin plus délicieux. » Et elle part en laissant pour adieu à son hôtesse des vœux de bonheur.

La scène se passe dans l'île de Cos, où nous avons dit qu'habitait peut-être la magicienne de Théocrite. Nous remarquions dans la peinture de celui-ci quelques traits où paraissent se révéler les mœurs particulières de ces villes gréco-asiatiques. On voit encore mieux dans le mime d'Hérondas cette facilité d'habitudes, au moins chez une certaine classe. Une honnête femme est en rapports familiers avec une femme d'une conscience facile et la vertu simple s'accommode d'un milieu assez dépravé. Ces petites pièces, pour être appréciées à leur valeur, doivent être lues dans le texte. Les traductions ne rendent ni l'effet du rythme, ni l'allure vive et naturelle du langage, ni les familiarités du ton et, particulièrement, ces locutions proverbiales que le poète multiplie suivant la tradition du genre. Ces productions légères, qui valent surtout par les particularités de la forme, sont comme dépaysées en passant dans une autre langue.

Tous les intérieurs de femme peints par Hérondas ne sont pas aussi édifians que celui de Métricha. Dans celui de Coritto, par

(1) Les courtisanes seules portaient le genre de coiffure indiqué par ce mot.

exemple, où nous transporte le sixième mime, la *Conversation intime*, nous entendons de tels propos que nous nous demandons avec quelque inquiétude où le poète nous a conduits. « Nous sommes entre femmes, » dit la maîtresse de la maison pour autoriser la liberté de son langage : l'excuse vaut ce qu'elle vaut ; elle semble cependant, avec les précautions que prennent les deux interlocutrices, indiquer un certain souci des apparences qui s'expliquerait moins bien dans l'hypothèse qui se présente d'abord à l'esprit. Coritto et son amie Métro sont deux bourgeoises vicieuses, dont le vice s'étale avec une impudeur presque naïve, tant elle leur paraît naturelle. Métro a vu chez une connaissance commune un objet qui l'a émerveillée et dont elle voudrait se procurer le pareil. Comme il avait appartenu originairement à Coritto, elle vient lui demander le nom et l'adresse du fabricant. Quel est ce précieux objet? Le premier interprète, M. Rutherford, avait pensé que le *baubon*, — c'est le nom grec, — était une espèce de coiffure ; supposition qui paraît assez singulière quand on voit que l'ouvrier qui l'a fait est de son état cordonnier et travaille le cuir. M. Weil, avec le secours d'Aristophane, a reconnu qu'il s'agit d'un instrument de débauche solitaire à l'usage des femmes. Voilà le sujet qui a tenté la muse d'Hérondas, et il a employé tout son talent, soit à décrire les perfections d'un pareil chef-d'œuvre, que Coritto détaille avec une complaisance voluptueuse, soit à peindre les mœurs, les impressions, les physionomies dans ce monde peu recommandable dont l'agitation malsaine est mise sous les yeux du lecteur. La corruption de ces femmes, leurs petites intrigues entre elles, leurs cachoteries et leurs indiscrétions, l'ardeur de leurs convoitises, leur bavardage, leur légèreté et les allures de ces amitiés que noue la complicité dans le mal, tout cela se révèle et vit dans un dialogue qui ne manque ni de vivacité ni d'esprit.

Métro. — Je t'en prie, ma chère Coritto, dis-le-moi sans mentir, qui donc l'a fait, ce baubon rouge?

Coritto. — Où l'as-tu vu, Métro?

Métro. — Nossis, la fille d'Érinne, l'avait il y a trois jours ; un beau présent, par ma foi!

Coritto. — Nossis? D'où le tenait-elle?

Métro. — Tu me trahiras, si je te le dis.

Coritto. — Par mes doux yeux, chère Métro, jamais personne n'entendra de la bouche de Coritto rien de ce que tu auras dit.

Métro. — C'est Eubulé, la fille de Bitas, qui le lui avait donné, en lui recommandant que personne n'en sût rien.

Coritto. — Ah! les femmes! cette femme-là me fera périr. J'ai cédé à ses supplications et je le lui ai donné, Métro, avant de m'en servir moi-

même; et elle, s'en emparant comme d'une trouvaille, en fait cadeau, et à qui il convient le moins! Bien le bonjour à une amie de cette espèce! Qu'elle en cherche de ses yeux une autre à notre place; qu'elle ait désormais pour amie Nossis. Celle-là, — ...Adrastée me pardonne! — quand j'en posséderais mille, elle n'en aurait plus de moi un seul, fût-il pourri.

Métro. — Que la colère ne te monte pas tout de suite au nez, Coritto, pour un méfait que tu apprends; une bonne femme doit savoir tout supporter. C'est moi qui suis cause de tout cela par mon bavardage; il faudra me couper la langue. Mais pour en revenir au sujet qui me tient au cœur, dont je t'ai parlé avec tant d'insistance, quel est l'artiste qui l'a fait? Si tu m'aimes, dis-le-moi... Pourquoi me regardes-tu en riant? Est-ce aujourd'hui la première fois que tu vois Métro, ou bien que signifient ces mines? Je t'en supplie, Coritto, dis-moi qui.

Coritto. — Allons, qu'as-tu à me supplier? C'est Cerdon.

Métro. — Quel Cerdon, dis-moi? Car il y a deux Cerdon : l'un avec des yeux bleus, le voisin de Myrtaliné, la fille de Kylaethis; mais il ne saurait même pas coudre un archet pour une lyre. L'autre habite près de la maison commune d'Hermodore, à la sortie de la place. C'était autrefois, oui, c'était quelqu'un; mais maintenant il est vieux. Il était l'amant de Pymaethis; elle est morte : que les siens gardent son souvenir!

Coritto. — Ce n'est aucun des deux dont tu parles, Métro; mais celui-là vient de Chios ou d'Érythrées, je ne sais; il est chauve et petit : tu affirmeras que c'est Praxinus; tu ne saurais mieux comparer une figue à une figue; excepté quand il parlera; tu reconnaîtras alors que c'est Cerdon, et non Praxinus. Il travaille chez lui et vend en cachette, car aujourd'hui toutes les portes redoutent les collecteurs des droits. Mais ses ouvrages égalent ceux d'Athéné : tu croiras reconnaître la main d'Athéné et non celle de Cerdon. Pour moi, — il en avait deux en venant chez moi, Métro, — quand je les ai vus, les yeux me sont presque sortis de la tête à force de regarder...

Métro. — Comment as-tu laissé échapper le second?

Coritto. — Que n'ai-je pas fait, Métro? A quel moyen de persuasion n'ai-je pas recouru? J'embrassais Cerdon, je grattais sa tête chauve, je lui versais du bon vin, je le caressais doucement; un peu plus, je me serais livrée à lui.

Métro. — Il fallait le faire, s'il te l'avait demandé.

Coritto. — Il fallait, paraît-il, que le moment ne s'y prêtât pas.

En effet, est survenue une interruptrice. Des mots ambigus, obscurs pour nous, montrent que c'est une esclave de mœurs infâmes. Il est encore question d'une femme utile, qui a renseigné

Coritto et lui a envoyé Cerdon, et Métro s'en va, munie de toutes les instructions qu'elle désirait.

L'introduction de cette *conversation intime* est une petite scène de gronderie où la maîtresse malmène son esclave à propos de rien. Métro vient d'entrer, et Coritto la fait asseoir :

Lève-toi et avance un siège... Il faut que je lui dise tout... Tu ne ferais rien de toi-même, malheureuse. Par ma foi, tu n'es pas une servante dans la maison, mais une vraie pierre; mais quand tu mesures ta farine, tu la comptes grain à grain, et s'il en tombe seulement ça, toute la journée tu grondes et tu tempêtes à fatiguer les murs... Voilà maintenant que tu le frottes et le fais briller : c'est bien le moment! Brigande, sacrifie à mon amie; sans elle, tu connaîtrais la saveur de mes mains.

Métro. — Ma chère Coritto, tu uses le même joug que moi; moi aussi, jour et nuit, je montre les dents et j'aboie comme un chien contre ces misérables. Mais l'objet de ma visite...

Coritto. — Débarrassez-nous de vos personnes, pendardes, qui n'êtes bonnes qu'à nous boucher l'esprit. Elles ne sont qu'oreilles et langues; d'ailleurs, pour elles, c'est fête tous les jours.

Ces emportemens des maîtresses contre leurs servantes paraissent avoir formé dans les mimes d'Hérondas une espèce de lieu-commun qui sert à varier le développement et à en marquer le ton familier. C'est ainsi que, dans une autre pièce, une petite querelle de ce genre forme comme un intermède au milieu d'une description des statues et des peintures qui ornent un temple. Une des deux femmes qui les regardent donne une commission à son esclave, qui s'oublie à regarder :

Cydilla, va appeler le sacristain. Hé ! c'est à toi que je parle, toi qui regardes bouche bée, à droite et à gauche. Mà ! tient-elle le moindre compte de ce que je dis ? Elle reste là à me regarder avec des yeux de crabe. Va, te dis-je, appeler le sacristain. Gouffre vorace, tu n'es bonne ni dans le temple ni en dehors; partout aussi lourde. Je prends à témoin ce Dieu, Cydilla, car tu me fais bouillir malgré moi ; je le prends à témoin pour le jour où le rasoir te raclera la tête. (Elle permettait à son esclave de porter les cheveux longs.)

Ce sont les petites misères de la condition servile. Il y en a de plus grandes, dont Hérondas nous montre une variété dans le cinquième mime. Là, un esclave est aimé de sa maîtresse, et celle-ci est jalouse, d'une jalousie terrible. Le malheureux, excédé de la vie qui lui est faite, dit, aux premiers mots d'une nouvelle scène :

« Je suis esclave, fais-moi ce que tu veux, et ne bois pas ainsi mon sang jour et nuit. » Et Dieu sait cependant de quels traitemens il est menacé. Dépouillé de ses vêtemens et lié durement avec une corde, il va être conduit ainsi par la ville, un lambeau d'étoffe à peine jeté sur sa nudité, chez une sorte de tortionnaire (bourreau public), qui devra lui donner mille coups sur le dos et autant sur le ventre... « C'est ma mort! » s'écrie le pauvre esclave... Sa maîtresse presse son départ, et on l'emmène. Elle le rappelle presque aussitôt; mais c'est pour donner l'ordre qu'on le marque au front. Cependant, il échappera pour cette fois à ces traitemens barbares. Il a pour lui la pitié d'une jeune esclave que Bitinna, la maîtresse, a élevée et aime, dit-elle, comme sa propre fille, Batyllis, et sans doute aussi quelque sentiment personnel de la jalouse. Elle pardonne, en menaçant encore, mais on soupçonne que le pardon est obtenu par l'intercession secrète de sa passion autant que par les instances de sa favorite.

Cette peinture d'une explosion de jalousie est d'une vérité brutale, et les mœurs qu'elle nous révèle nous paraissent étranges. Bitinna n'appartient pas à la dernière classe; elle a une maison montée, au moins quatre esclaves; c'est une mère qui a de la tendresse pour sa fille : et le vice est installé à son foyer, il fait partie de sa maison. Celui qu'elle honore de ses faveurs, et dont elle réclame la possession exclusive, est un misérable esclave : « elle l'a élevé au rang des hommes, » dit-elle elle-même; et, si l'on s'en fiait au nom de cet esclave, Gastron (le ventru), ce ne serait pas l'élégance de sa personne qui l'aurait fait choisir. En tout cas, la vulgarité de sa maîtresse se montre par une grossièreté de langage et une crudité d'expression qui rendent certains vers intraduisibles. M. Rutherford pense que la patrie de cette énergique matrone pourrait être Cyzique. C'était assurément une ville de la Grèce asiatique. Ce laisser-aller dans les mœurs, ce mélange de sensualité et de cruauté ont un caractère bien oriental.

C'est aussi la cruauté qui caractérise la scène représentée dans une autre pièce, *le Maître d'école*. Le mot n'est pas trop fort; d'autant plus qu'ici il n'y a pas seulement des menaces, mais un supplice réel auquel on assiste. La victime est un mauvais écolier, et l'on voit que la fonction de correcteur rentre dans les attributions propres du maître, car l'enfant lui est amené par sa mère pour qu'il le châtie. Le lieu du châtiment n'en est pas moins sous l'invocation des Muses. Leur nom est le premier et le dernier que la mère prononce en entrant et en sortant; il est dans la bouche de l'enfant lui-même pendant qu'on le torture; leurs images sont dans l'école, car on leur promet comme un spectacle agréable la vue du coupable sautant les entraves aux pieds. Elles assis-

tent et paraissent présider à tout. Ce détail de mœurs ne pouvait exister qu'en Grèce. L'éducation n'y était pas tendre, et les punitions corporelles faisaient partie des moyens d'enseignement du grammatiste. Certains avaient passé en Italie, où la rudesse romaine n'était pas faite pour en atténuer la rigueur. Dans une peinture d'Herculanum, on voit un enfant subissant le supplice des verges. Le maître frappe le dos nu du coupable, qui est placé sur les épaules d'un camarade; un autre lui tient les pieds pour que le corps soit bien étendu. Cette peinture est le commentaire des vers d'Hérondas. Ils décrivent sommairement les procédés de correction qui s'y trouvent représentés. Ils contiennent, de plus, une vive image de la férocité du maître et des souffrances de l'élève. Le maître demande à grands cris le plus rude de ses fouets, « la queue de bœuf qui lui sert contre ceux qui sont entravés et mis à part. Vite! qu'on le lui donne avant que la bile ne l'étrangle. » (Le Grec dit : « ne le fasse tousser. ») On pourrait croire qu'il fait la grosse voix pour faire peur à l'enfant. Celui-ci est bien réellement supplicié. Il a beau demander grâce, supplier par les muses et par la barbe du maître, multiplier les promesses : le supplice ne cesse que lorsque sa peau est « bariolée comme une couleuvre. » Et encore, il lui faudra recevoir, en plus, une vingtaine de coups lorsqu'il sera sur son livre, « quand même il lirait mieux que la muse Clio. »

Il y a un personnage plus barbare que le maître d'école; c'est la mère. Elle ne se déclare pas satisfaite : « Non, ne t'arrête pas, Lampriscos; écorche-le jusqu'à ce que le soleil se couche. » Quel est donc le crime du coupable? Il existe aujourd'hui dans les rues de nos villes et de nos villages et il a dû exister dans les villes et les villages de l'antiquité beaucoup de criminels de son espèce. Il aime plus le jeu que l'étude et fait l'école buissonnière. Il est vrai qu'il pousse loin l'amour de la paresse et du vagabondage. Ce qu'il y a de plus grave, c'est qu'il joue, non pas seulement avec des osselets, mais avec des pièces de cuivre, et en compagnie de vauriens. Sa mère est désolée. C'est une femme du peuple pauvre, qui a pour mari un vieillard à peu près aveugle et sourd, et qui voulait faire instruire son fils dans l'espérance de trouver en lui un soutien pour ses vieux jours. Elle ne peut prendre son parti de sa déception; elle pleure l'argent qu'elle donne au maître, et celui que lui coûte autrement encore un garnement qui ne promet rien de bon pour l'avenir. Il faut au moins qu'il soit châtié d'importance. Tout cela n'est pas exposé par l'auteur, mais ressort vivement du langage naturel de la brave femme. Le mieux est de l'entendre elle-même :

Que les chères muses te donnent du plaisir et t'accordent les biens

de la vie, Lampriscos, aussi vrai qu'il te faut l'écorcher de la bonne manière, jusqu'à ce que sa méchante âme lui vienne au bord des lèvres. Il m'a mis, hélas ! ma maison à sac, en jouant avec des pièces de cuivre ; car les coquilles ne lui suffisent plus, Lampriscos, et le voilà en plus belle passe. Où se trouve la porte du grammatiste, où l'amère échéance du trentième jour me réclame le prix de l'école, quand même je pleure comme sur Nannacos (1), il aurait de la peine à le dire ; mais le rendez-vous de jeu des drôles et des esclaves fugitifs, il le connaît bien et l'indiquerait à d'autres. La malheureuse tablette, que je me fatigue, chaque mois, à enduire de cire, elle gît abandonnée devant son grabat, près du pied voisin du mur, à moins que, un jour, la regardant comme s'il voyait Hadès, au lieu d'y tracer quelque chose de bien, il ne la racle tout entière ; mais ses dés, il les garde dans ses sacs et dans ses filets, plus reluisans que notre fiole qui nous sert pour tout. Il ne sait même pas reconnaître la syllabe *a*, à moins qu'on ne le lui crie cinq fois aux oreilles. Avant-hier son père lui dictait lettre par lettre *Maron :* de *Maron* il a fait *Simon* (nom d'un coup de dés), le brave enfant ! et je me suis dit que j'étais bien sotte de ne pas lui apprendre à garder les ânes, au lieu de lui faire étudier les lettres, dans l'espoir d'avoir un soutien pour ma vieillesse. Lui demandons-nous de réciter quelque chose, comme on demande aux enfans, ou moi, ou son père, un vieillard malade des oreilles et des yeux, c'est comme si nous filtrions d'un vase percé. « Apollon chasseur ! lui dis-je, ta grand'mère elle-même te dira tout ce que tu voudras, bien qu'elle soit illettrée, et aussi le premier Phrygien venu. » Si nous nous avisons de grogner un peu plus haut, ou bien pendant trois jours il ne connaît plus le seuil de la maison et s'en va tondre sa grand'mère, une vieille femme sans ressources, ou bien, juché sur le toit, il reste là assis, les jambes pendantes à regarder en bas, comme un singe. Et moi, malheureuse, quelle bile penses-tu que je me fasse à le voir ainsi ? Et ce n'est pas là le plus grave ; mais toute la toiture est ployée comme de l'osier et en morceaux, et, à l'approche de l'hiver, je paie en pleurant trois demi-oboles pour chaque tuile ; car il n'y a qu'une voix dans toute la maison : « C'est l'ouvrage de Kottalos, fils de Métrotimé... »

Le quatrième mime met en scène deux femmes du commun apportant une offrande à Esculape dans un temple que le dieu avait à Cos, pour le remercier d'une guérison. On voit comment les choses se passaient en pareil cas. Elles arrivent au petit jour ; en entrant, l'une d'elles, celle que la guérison intéresse le plus directement et qui offre le sacrifice, adresse un salut à Esculape et aux divinités avec qui il est en rapport, et expose l'objet de leur visite :

(1) Locution proverbiale pour dire : comme dans une lamentation funèbre. Nannacos était, disait-on, un ancien roi de Phrygie.

Salut, divin Paeon, qui règnes sur Tricca et qui as habité la douce Cos et Épidaure, et, avec toi, salut à Coronis qui t'a enfanté et à Apollon ! salut à Hygie, que touche ta main droite, et à celles dont voici les autels vénérés, Panacé, Épio et Iaso ! Salut aussi aux destructeurs du palais et des murs de Laomédon, guérisseurs des cruelles maladies, Podalire et Machaon, et à tous les dieux et à toutes les déesses qui habitent ton foyer, ô vénérable Paeon ! Montrez-vous favorables, acceptez les morceaux les plus délicats de ce coq, héraut de ma maison, que je sacrifie. Car nous ne puisons pas en abondance ni à notre gré ; autrement, ce serait, au lieu d'un coq, un bœuf ou une truie chargée de graisse, qui serait notre offrande pour les maladies que tu as guéries, ô dieu, en étendant tes douces mains. — Coccalé, dresse la table votive à droite d'Hygie. — « Ah ! ma chère Cynno, les belles statues ! »

Coccalé, qui pousse cette exclamation, se met à regarder de tous ses yeux les belles statues et les beaux bas-reliefs. Cependant, sa compagne pense à envoyer chercher le néocoros, ou sacristain. En l'attendant, toutes deux continuent à regarder les œuvres d'art qui les entourent. Au bout de quelques instans, le néocoros paraît. Il annonce, dans des termes dont l'habitude a fait presque une formule, que le sacrifice a été favorablement accueilli et présage un heureux avenir. Cynno, la plus expérimentée des deux femmes, accepte pieusement ces bonnes paroles en souhaitant qu'elle-même et son amie puissent revenir en bonne santé avec leurs maris et leurs enfans, apportant de plus belles offrandes. Puis, en se retirant, elle donne à Coccalé des instructions de dévote experte où l'on sent aussi la bonne ménagère :

Coccalé, n'oublie pas de couper avec soin la petite cuisse du coq et de la donner au néocoros ; et garde un silence religieux en mettant le gâteau dans le trou du serpent et en arrosant les pâtisseries sacrées (le reste fera notre repas à la maison) ; et, ne l'oublie pas, je veux emporter du pain de santé (1) ; donne-m'en ; car, dans un sacrifice, le pain de santé vaut mieux que la portion.

Le ton général de cette scène n'a rien de solennel. Seules, les invocations d'usage aux divinités par lesquelles elle débute et quelques paroles du néocoros ont un caractère de gravité ; mais l'impression religieuse, au sens moderne du mot, est presque nulle. C'est presque partout une conversation libre, même quand il s'agit du culte ; une des interlocutrices ne se gêne pas pour quereller sa

(1) Sans doute analogue à notre pain bénit.

servante. La décoration de la partie du temple où elles sont admises n'est pas faite d'ailleurs pour éveiller des pensées pieuses.

Hérondas fait donc une peinture familière d'un sacrifice d'action de grâces à Esculape. Il y joint, — et c'est même le sujet principal, — une description partielle du trésor artistique que possédait le temple de Cos, ou plutôt il s'amuse à dire les naïves impressions produites sur des spectatrices fort étrangères aux choses de l'art. Une scène analogue des *Syracusaines* a été rappelée plus haut. Les figures brodées sur les tapisseries qui ornent la cour du palais de Ptolémée y provoquent de même une admiration dont l'expression est d'un effet comique. La première idée remonte peut-être jusqu'à Sophron, dont les *Femmes aux fêtes de l'Isthme* étaient imitées dans les *Syracusaines*. Chez les femmes d'Hérondas, la vulgarité est plus marquée que chez celles de Théocrite. Elle ressort par leur langage, surtout par celui de l'une d'elles, qui paraît venir pour la première fois, conduite par sa compagne : « Ah ! ma chère Cynno, les belles statues ! Quel est l'artiste qui a travaillé ce marbre et quel est celui qui a fait les frais ? — Les fils de Praxitèle ; ne vois-tu pas ce qui est écrit sur la base ? C'est Euthias, fils de Praxon, qui a fait les frais. — Que Paeon soit propice à eux et à Euthias pour ces belles œuvres ! » Un peu plus loin, elle s'écrie : « Par ma foi, un jour les hommes en viendront à mettre la vie dans les pierres. » C'est l'expression de la vie et la représentation de la vérité matérielle, et non pas les beautés de la forme et les délicatesses de l'art qui la frappent. « Vois, ma chère, là-haut cette jeune fille qui regarde une pomme : ne dirait-on pas que, si elle ne la prend, elle rendra l'âme à l'instant ? » Ailleurs, elle voit un enfant nu. « Cynno, si je pique la peau de cet enfant, le sang ne viendra-t-il pas ?.. » Et, près de lui, elle admire aussi des viandes agitées par l'ébullition et une pincette d'argent « dont la vue ferait sortir les yeux de la tête à Myellos et à Pataeciscos (deux voleurs célèbres), car ils la croiraient réellement en argent. » Un bœuf que l'on conduit au sacrifice l'effraie par le regard oblique de son œil ; elle « crierait, si elle ne se retenait par convenance. »

Ce dernier ouvrage est d'Apelle ; on a pu remarquer tout à l'heure le nom de Praxitèle et la mention de ses fils, sculpteurs comme lui. Les compatriotes d'Hérondas avaient le plaisir de retrouver dans ces descriptions les œuvres bien connues qui ornaient le célèbre temple de leur ville. Cette source d'intérêt a disparu pour les lecteurs modernes, même pour les archéologues, qui n'ont pas sous les yeux les œuvres décrites et cherchent en vain, faute de renseignemens, à rapporter les descriptions à leurs modèles. On ne peut reconnaître avec vraisemblance qu'un groupe de Boëthos, mentionné par Pline : *un Enfant étranglant une oie*. Le

poète grec n'avait qu'à regarder et à décrire à sa façon : on pourrait trouver qu'il n'a pas abusé de cette facilité. Comment ne nous a-t-il pas donné, par exemple, les réflexions inspirées à son personnage par la célèbre Vénus Anadyomène d'Apelle, qui était une des principales richesses du temple de Cos? Hérondas ne voulait qu'effleurer le sujet et le restreindre à la mesure de la femme qu'il mettait en scène : elle n'a le temps de voir qu'une partie de toutes ces œuvres, et ce qui l'attire, ce ne sont pas les sujets élevés, mais les sujets familiers, qui rentrent dans ce que nous appelons aujourd'hui *le genre*. Peut-être, le bœuf qui lui cause une telle peur, dans un tableau d'Apelle, faisait-il partie d'une grande composition comme la pompe de Mégabyze, prêtre de Diane d'Éphèse, citée par Pline : elle n'a d'yeux que pour le bœuf et les gens qui le conduisent, un homme à nez aquilin et un autre à chevelure hérissée.

Il y a encore deux mimes dont l'état de conservation se prête à l'analyse et à l'étude. Ils ont ceci de particulier, que le personnage principal, et, dans l'un des deux, le seul qui parle, est un homme. Ce n'est pas assez pour établir dans les œuvres d'Hérondas une division analogue à celle qui avait fait répartir celles de Sophron entre deux groupes, les mimes d'hommes et les mimes de femmes. La pièce la moins bien conservée, la septième, fait reparaître Cerdon, cet artiste en cuir, dont le talent est si apprécié par les femmes peu recommandables du VIe mime. Mais ici, il n'est que cordonnier, cordonnier pour femmes, et on le voit dans l'exercice de sa profession. On retrouve aussi Métro, qui demandait si instamment l'adresse de Cerdon. Il paraît qu'elle a réussi à faire sa connaissance ; elle se fournit chez lui et lui amène des clientes.

Le cordonnier Cerdon est un assez singulier personnage, dont l'analogue se trouverait difficilement dans la société moderne. Son nom, comme il l'indique lui-même dans un *a parte*, dit son caractère. *Cerdon* vient d'un mot qui, dans la langue d'Homère, réunit les acceptions de gain et de ruse, et un mot très voisin, *cerdo*, sert à désigner le renard. Son patron est Hermès, le dieu du gain, de la ruse et de l'éloquence. Il a, en effet, son genre d'éloquence ; sa langue ne s'arrête pas un instant ; il prend tous les tons, il gémit, il enfle sa voix, il est caressant et flatteur, insolent et grossier avec ses visiteuses ; il se moque d'elles, qui le lui rendent, et de lui-même ; il s'amuse de sa propre faconde. Plus d'un trait nous échappe à cause de l'état du texte et de la difficulté que nous éprouvons à comprendre les dictons, les métaphores et les jeux de mots ; il en reste assez cependant pour nous faire voir le genre d'agrément de ce mime. Voici l'analyse ou la traduction d'une partie.

Cerdon, après un long discours qui accompagne l'exhibition d'une paire de sandales et où il parle de sa conscience, de sa vie laborieuse et pénible, des dépenses qui l'épuisent, arrive plus directement à la vente de sa marchandise :

Mais, comme on dit, ce qu'il faut aux affaires, ce ne sont pas des paroles, mais c'est de l'argent. Si cette paire ne vous plaît pas, Métro, on vous en sortira une autre, et puis une autre, jusqu'à ce que vous soyez bien convaincues que Cerdon n'est pas un menteur. Apporte toutes les sandales, Pistos (un de ses trois apprentis), — car il faut, ô femmes, que vous vous en retourniez chez vous bien appâtées. — Regardez : voyez ces chaussures neuves de toute sorte...

Et il débite avec volubilité une vingtaine de noms, qui nous rappellent les énumérations de la comédie antique ou l'abondance rabelaisienne.

Dites chacune ce que votre cœur désire, afin que vous voyiez comme un cordonnier est la proie des femmes et des chiens (1). — (Une femme) : « Combien veux-tu de cette paire que tu tenais en l'air tout à l'heure? Et ne va pas enfler ton tonnerre et nous mettre en fuite. — Estime-la toi-même, si tu veux, et fixe le prix qu'elle vaut... » Et il ajoute un *a parte* à voix basse. La femme reprend : « Qu'est-ce que tu marmottes, au lieu d'énoncer le prix d'une voix franche? — Femme, cette paire vaut une mine (près de 100 francs), qu'on la regarde en haut ou en bas. Athéné elle-même l'achèterait qu'il n'en tomberait pas la moindre poussière de cuivre. (Athéné ne trouverait rien à redire, tant le poli du métal est parfait !) — Il n'est pas étonnant, Cerdon, que ta petite boutique soit pleine de beaux et riches ouvrages. Garde-les bien, car, le 20 du mois Tauréon, Hécatée marie Artacéné, et il faudra des chaussures. Peut-être, par la faveur de la Fortune, ou plutôt certainement, elles t'apporteront ce que tu veux; mais couds ton sac, pour que les chats ne dispersent pas tes mines. — Qu'il vienne Hécatée ou Artacéné, elle ne l'aura pas moins d'une mine; après cela, réfléchis, si tu veux. — La bonne Fortune, Cerdon, ne te donne pas de toucher des petits pieds que touchent les Désirs et les Amours, mais tu n'es qu'une gale malfaisante. Quant à nous, tes prétentions sont démesurées; tu donneras la paire à celle-ci... Et cette autre, combien? Allons, fais résonner encore quelque chose de formidable, de digne de toi. »

(1) Plaisanterie insaisissable en français et même, comme d'autres, assez obscure. On voit que Cerdon veut s'attribuer une générosité sans limites, une prodigalité insensée dans son commerce.

Cerdon, qui ne s'offense pas pour si peu, dira tout à l'heure à celle qui le traite ainsi : « Tu as, non pas une langue, mais un filtre d'où distille le plaisir. » Et il ose ajouter : « Ah! cet homme-là est bien près des dieux, qui peut presser jour et nuit tes lèvres! » Il réussit à lui essayer et à lui vendre les sandales dont elle vient de lui demander le prix ; sandales merveilleuses et enviées, pour lesquelles la joueuse de lyre Évétéris le supplie chaque jour d'accepter 5 statères (à peu près 100 francs), mais qu'il lui refuse parce qu'il lui en veut de dire du mal de sa femme. En faveur de Métro, il les donnera pour 3 dariques (somme un peu moins forte). Un dernier compliment enlève l'affaire : les sandales vont aussi bien que si Athéné elle-même les avait taillées ; « tout ce qui est beau sied aux belles. »

Cerdon n'est pas aussi aimable pour toutes ses clientes. Sa galanterie sait choisir. « Toi aussi, dit-il à une autre, donne ton pied. Quel sabot rugueux ! C'est le pied d'un bœuf de travail. » Ces derniers mots sont un *a parte*. Il s'empresse d'affirmer bien haut, en jurant par son foyer, que, si un tranchet bien aiguisé avait coupé le cuir sur l'empreinte de ce pied, la chaussure qu'il essaie ne s'y adapterait pas aussi juste. Une femme se met à rire : il lui envoie cette apostrophe peu galante : « Et toi, donneras-tu de cette paire 7 dariques, toi qui, près de la porte, ricanes plus fort qu'une cavale ! »

On a sans doute remarqué le prix élevé qu'atteignent les chaussures mises en vente. Ce cordonnier, qui commence par dire familièrement son besoin de mieux faire bouillir sa marmite, demande pour une paire de sandales des sommes qui dépassent de beaucoup, surtout si l'on tient compte des changemens de valeur de l'argent, les prétentions que pourrait avoir aujourd'hui le marchand le plus à la mode. Il fallait que cette partie du costume grec, si simple en apparence, admît des délicatesses et des recherches que nous avons peine à nous figurer. Un bon cordonnier était un artiste. Il fallait aussi que cet artiste fût privilégié, à en juger par la liberté du langage de Cerdon avec ses clientes, et que ces clientes elles-mêmes ne fussent pas des dragons de vertu. Leur familiarité ne le traite pas non plus avec beaucoup de respect ; mais elles lui passent, avec de grossières impertinences, des complimens qui seraient faits pour nous étonner, si nous n'avions vu dans une autre pièce jusqu'où allaient pour le même personnage les dispositions de Métro et de son amie Cotytto.

Le mime dont il reste à parler est en partie une parodie. Hérondas va chercher dans les mœurs peu relevées de la vie galante un personnage dont il est souvent question dans la nouvelle comédie

athénienne et dans l'imitatrice de celle-ci, la comédie latine, le maître d'une maison de débauche, de son nom latin le *léno*, et il le met en présence d'un tribunal de Cos. C'est sa plaidoirie qu'il nous fait lire. Voici le sujet qui l'amène devant les juges. Un jeune homme, nommé Thalès, est venu la nuit, sans doute au sortir de table, demander l'entrée de sa maison. Comme on ne lui ouvrait pas assez vite, il a frappé violemment à la porte, fait mine de la brûler et en a peut-être noirci le linteau avec la flamme des torches qui l'éclairaient; enfin, il a fait irruption à l'intérieur et s'est emparé brutalement d'une femme qu'il a emmenée. Ces faits, qu'il est assez facile de discerner sous les exagérations de l'accusateur, n'ont rien d'invraisemblable, et l'on pourrait supposer, si l'on voulait, qu'ils formaient le fond réel de la composition du poète. La parodie consiste à reproduire les formes juridiques en usage, en mettant dans une pareille bouche, pour une pareille cause, les argumens consacrés par des chefs-d'œuvre de l'éloquence attique, comme le discours contre Midias. C'est peut-être un peu pour cette raison que M. Weil, excellent éditeur de Démosthène, goûte surtout ce mime et le préfère aux autres. Le fait est que cette pièce est pleine d'esprit et habilement composée. Elle met en scène un plaideur qui sait son rôle et dont le langage révèle le caractère en même temps qu'il s'approprie à ses intérêts.

L'affaire se plaide devant un tribunal démocratique, et la procédure suivie ressemble fort à celle qui était usitée à Athènes. Le plaignant a intenté une action pour *voies de fait*, qui, d'après une loi, la loi de Chærondas, entraîne de fortes amendes pour chacun des actes délictueux, suivant leur degré de gravité, une mine, mille, deux mille drachmes. Il fait lire cette loi par le greffier, en ayant soin qu'on arrête pendant la lecture la clepsydre, l'horloge à eau qui mesure le temps accordé aux plaideurs. Il produit sa pièce de conviction, la femme violentée. Il offre ses esclaves à la torture et s'y offre lui-même (proposition peu sérieuse), à condition que, conformément à la loi, la partie adverse dépose la somme qui représente la valeur des torturés. Comme il est à Cos étranger domicilié, il parle de son patron et le met en cause. Le tout dans un discours coupé d'interpellations aux juges, à l'adversaire, au témoin, sorte d'action animée, qui réserve aussi leur place aux argumens généraux et aux développemens de situation. Les principaux ont dû reparaître des centaines de fois devant les tribunaux démocratiques : c'est l'opposition du riche et du pauvre, c'est le devoir de protéger le second contre l'insolence du premier, c'est le droit à l'égalité, la nécessité de respecter les lois. C'est ici que la comparaison avec la *Midienne* se présente naturellement à l'es-

prit. M. Weil l'a fort bien faite, et il faut la lire dans son analyse. Voici seulement un passage du mime, qui est caractéristique :

Si, parce qu'il navigue sur un navire qui vaut 5 talens (un peu moins de 30,000 francs), dit-il ailleurs, ou parce qu'il porte un beau manteau du prix de 3 mines attiques, tandis que moi, qui vis sur la terre ferme, je n'ai qu'un surtout râpé et traîne de vieilles savates, il doit venir emmener sans mon consentement une de mes femmes, et cela pendant la nuit, c'en est fait des garanties de la cité, juges, et cette liberté, dont vous êtes fiers, la voilà détruite par Thalès! lui qui, sachant de quelle boue il est pétri, devrait vivre comme moi dans le respect craintif du moindre des citoyens.

Ce Thalès est un exemplaire d'un type assez commun dans la comédie antique. Si l'on en croit son accusateur, il vient on ne sait d'où; il s'appelait autrefois Artimmès; il n'a pas de patrie (combien de fois les tribunaux grecs ont-ils retenti d'imputations analogues!), il habite, suivant le hasard de ses pérégrinations, un jour Abdères, un autre Bricindères (nom d'ailleurs inconnu); il ne sait pas ce que c'est qu'une ville civilisée, et, quand il s'arrête dans une cité riche comme celle de Cos, il y dépense grossièrement le gain de ses voyages. Le léno Battaros, de son côté, est bien le personnage comique que l'on connaît, insolent et effronté, hypocrite et brutal, d'un extérieur grossier. Il est vieux, et répond par ce trait à la description des masques qu'on lit dans Pollux :

O vieillesse! s'écrie-t-il comiquement après le récit des violences de Thalès, qu'il t'offre un sacrifice : sans toi, il eût rendu son sang par la bouche, comme autrefois à Samos Philistos l'agréable... Tu ris? Je suis prostituteur et ne m'en cache pas, et je m'appelle Battaros, et mon grand-père était Sisymbros, et mon père Sisymbriscos, et ils étaient tous prostituteurs; et, quant à ma vigueur, je me ferais fort d'étrangler un lion, si le lion était Thalès.

On voit qu'il n'est pas moins impudent que vantard. Ce qui l'achève, c'est une petite scène où il prend un ton paternel pour parler à la femme qu'il présente au tribunal. Il lui tient ce langage admirable :

Approche, Myrtalé, et fais-toi voir à tout le monde. N'aie point de honte; en voyant ces juges, pense que tu as devant les yeux des pères et des frères. Voyez, juges, comme ses cheveux ont été arrachés; voyez en haut et en bas les places blanches faites par ce saint homme lorsqu'il l'entraînait brutalement.

Voilà un pendant imprévu de la fameuse exhibition de Phryné par Hypéride.

Battaros termine par une péroraison noble, où il confond sa cause avec celle de tous les étrangers domiciliés et fait sentir qu'il y va de l'honneur de la ville de Cos, cette cité hospitalière entre toutes, illustrée par les souvenirs de Mérops et de sa fille Cos, de Thessalos et de son père Hercule (les habitans se disaient Héraclides), pour laquelle Esculape avait abandonné le séjour de Tricca, où Phœbé était venu mettre au monde Latone. Tel est le divin cortège dont le léno apparaît comme entouré. De même, les plaideurs réels faisaient intervenir en leur faveur les personnages les plus considérables. Ses derniers mots, qui contiennent sous forme de proverbe une injure à l'adresse de son adversaire, le ramènent au ton habituel de son éloquence.

Ces analyses et ces citations suffisent, sinon pour donner l'intelligence complète de l'art particulier d'Hérondas, du moins pour faire connaître la variété et la souplesse de son talent. Ces diminutifs de comédie, où ne manquent ni l'esprit, ni la verve, ni la gaîté, nous fournissent un intéressant exemple de la manière dont les genres peuvent se continuer en se renouvelant. Hérondas continue Théocrite ; mais, par un mouvement assez naturel, il laisse les côtés élevés ou distingués, le sentiment de la nature, la passion, la délicatesse, l'élégance, par lesquels son maître touche à la grande poésie ; il s'attache aux côtés familiers et vulgaires, qui paraissent avoir dominé dans les premières œuvres du genre, celles de Sophron, et c'est là qu'il cherche et trouve son originalité. Il est à remarquer que ces productions tardives de la poésie grecque, déjà fatiguée et appauvrie, étaient encore douées d'une vitalité remarquable. De la Grèce asiatique elles passèrent à Rome, où il est question de mimïambes écrits par Cn. Matius, contemporain de César, et par Vergilius Romanus, contemporain de Pline. Mais, à Rome, ce n'est pas cette variété particulière du mime qu'on appelle mimïambe, c'est le mime proprement dit, transmis d'abord par la Sicile et la Grande-Grèce, qui est florissant et fécond. M. Rutherford croit que les pièces d'Hérondas ont été représentées, ce qui est fort invraisemblable ; il est très certain qu'à Rome le mime s'empare de bonne heure de la scène; il y passionne le public, et, sous sa forme la plus populaire, il obtient encore, au IIIe siècle après Jésus-Christ, un succès qui offense la chasteté chrétienne et fournit des armes à Tertullien. L'étude du mime à Rome est un vaste et curieux sujet qui appartient à la fois à l'histoire littéraire et à l'histoire des mœurs et de la religion.

JULES GIRARD.

L'ART RÉALISTE ET LA CRITIQUE

II[1].

J.-A. CASTAGNARY.

Jusqu'à ces derniers temps, l'œuvre de Castagnary était restée éparse dans divers journaux. Recueillie avec soin par MM. Roger Marx et Gustave Isambert, elle vient de paraître au complet (2). Les deux éditeurs ont ainsi rendu un vrai service à la critique d'art. L'action de Castagnary, en effet, a été jadis assez considérable pour qu'il soit utile aujourd'hui de l'embrasser dans son ensemble, et il y a dans ces deux volumes nombre de pages dignes d'être relues. Il arrive qu'une publication de ce genre soit un grand danger pour ceux que l'on veut honorer et compromette leur mémoire en croyant la servir. Le public acceptait une réputation de confiance et par ouï-dire ; il n'éprouvait pas le besoin d'y regarder de plus près et se contentait d'en faire une estime vague. La réimpression était l'écueil ; tel écrivain mort, dont le nom survivait, a été tué une seconde fois, et définitivement, par la réunion de ses œuvres complètes. Castagnary subit cette épreuve à son avantage et se trouve confirmé dans ses titres.

(1) Voir la *Revue* du 15 décembre 1892.

(2) *Salons* de Castagnary, 1857-79, avec une préface de M. Eugène Spuller et un portrait à l'eau-forte, par Bracquemond, 2 vol. in-12; G. Charpentier et E. Fasquelle, 1892.

Une préface de M. Eugène Spuller présente le recueil au public. Nul ne pouvait mieux s'acquitter de cette tâche ; lettré et amateur d'art, M. Spuller connaissait Castagnary par une longue intimité. Attentivement étudié et tracé dans un esprit tout naturel de bienveillance, le portrait qu'il nous donne est ressemblant et sympathique ; il laisse une impression exacte de l'homme, qui était excellent, et de l'écrivain, qui avait sa valeur. C'est là l'essentiel. Cette préface est-elle aussi juste dans l'approbation complète qu'elle donne aux théories du critique ? Je ne le crois pas, mais l'inconvénient n'est pas grave. Le lecteur de la préface lira aussi les deux volumes qu'elle annonce, car M. Spuller donne le désir de les connaître, et il se fera lui-même une opinion. C'est ce que j'ai fait pour ma part, et voici mes principales objections.

I.

M. Spuller félicite Castagnary d'avoir « soutenu et propagé des doctrines vraies, sûres et élevées ; » il estime qu'elles « ne passeront pas » et que « l'intérêt principal du livre est tout entier dans les idées générales, dans les théories générales de l'auteur. » Je croirais plutôt que ces idées et ces théories sont la partie la plus contestable et la moins durable du livre. Il est plus facile d'admettre non pas que Castagnary a écrit nombre de « pages impérissables, » car les grands écrivains méritent seuls un pareil adjectif, ni qu'il « a véritablement lutté par la plume avec le pinceau des plus célèbres maîtres de notre école, » ce qui est excessif, et ce qui n'est pas du tout le but de la critique d'art ; mais il est juste de dire que son style « souple et varié » fait un agréable contraste avec l'excès de couleur et la prétention fort à la mode dans le même temps. M. Spuller est, du reste, un esprit trop juste pour ne pas joindre quelques réserves à ses éloges ; s'il ne formule pas expressément ces réserves, il les laisse lire entre les lignes. Il nous donne aussi quelques renseignemens positifs dont nous pouvons faire notre profit.

On se doutait un peu que, si la critique d'art était une vocation pour Castagnary, il l'avait abordée par hasard et avec une préparation insuffisante : il était clerc d'avoué lorsqu'il y débuta en 1857 (1).

(1) Jules-Antoine Castagnary, né à Saintes, le 11 avril 1830, est mort à Paris, le 11 mai 1888. Son premier Salon parut, en 1857, dans le recueil *le Présent*. Les suivans furent publiés, avec des interruptions plus ou moins longues, dans divers journaux, tels que *l'Audience*, *le Nord*, de Bruxelles, *le Courrier du Dimanche* et *la Liberté*. De 1868 à 1879, ils ont paru régulièrement dans *le Siècle*.

M. Spuller dit à ce sujet: « On n'aperçoit pas le moment précis où, dans le cours de sa jeunesse, il s'est tourné du côté des beaux-arts pour s'y adonner spécialement. Il n'avait jamais quitté la France avant le premier voyage qu'il fit à Florence en 1865; il avait donc peu vu de tableaux et de statues, et ne connaissait guère que les collections du Louvre et les expositions annuelles, quand, à la demande de quelques-uns de ses amis, il publia son premier Salon. » Plus loin, M. Spuller avoue que, de tout temps, Castagnary « aimait assez peu les livres imposans, les gros et lourds traités. » C'est fâcheux, car, dans tout genre d'études, il est indispensable de feuilleter beaucoup de livres, petits et gros. M. Spuller le montre, au début de sa carrière, « ne voulant être d'aucune école, si ce n'est de la sienne. » Cette résolution fait sourire chez un novice : se poser en réformateur avant de savoir d'après quels principes on réformera dénote un excès d'assurance. L'aveu suivant, qui complète les autres, est joliment présenté : « La doctrine de Castagnary ne s'est pas faite en un jour: il en a eu, en quelque sorte, l'intuition spontanée dès les premiers temps où il s'est mis à écrire, mais il l'a incessamment élaborée. » Enfin, voici un trait de caractère qui nous avertit de ne pas nous livrer complètement à l'initiateur de cette « œuvre d'enseignement et d'éducation : » — « Il était fort attaché à ses opinions, surtout quand il y perçait une légère pointe de paradoxe et qu'il sentait tout l'effet qu'il avait produit en les exposant. » Gardons-nous donc de prendre ses outrances plus au sérieux qu'il ne faisait lui-même.

La vérité, c'est que, en débutant, Castagnary ne savait pas très bien ce qu'il voulait démontrer au public. S'improvisant écrivain et critique, il apprit peu à peu ce qu'il enseignait, ne précisa qu'assez tard sa doctrine, et, lorsqu'il l'eut adoptée, s'y tint avec tant de rigueur et d'étroitesse que, de contestable qu'elle était, il la rendit radicalement fausse. Mais, avant d'analyser les élémens de cette doctrine tardive, voyons ce que valait, chez Castagnary, l'écrivain qui la cherchait.

Il y a des gens qui naissent défians d'eux-mêmes; Castagnary n'est pas du nombre : il manque essentiellement de modestie. Son moyen d'expression favori est l'affirmation, sans nuances ni réserves, lancée de haut, avec cette conviction, exprimée ou sous-entendue, que penser autrement est le fait d'un sot. Il se trompe souvent, mais toujours avec la même assurance, sans que les démentis de l'expérience diminuent sa confiance en lui-même. Il se décerne des éloges, il entonne de temps en temps des chants de triomphe. L'art l'attendait pour recevoir ses idées inspiratrices; il note « les idées générales qui, pour n'avoir pas été élucidées à

la première heure, sont restées obscures jusqu'à nous et continuent d'entretenir dans les arts la confusion et la dispute. » Il incarne les intérêts de l'art contemporain; ce qui gêne cet art le gêne lui-même; il menace donc l'erreur de l'anéantir en provoquant une éruption du volcan dont il dispose; il s'écrie: « Par momens, il me prend envie de me retourner comme Encelade. » Il constate lui-même le cas que fait le public de son courage et de son bon sens : « On m'a dit : Puisque vous répondez aux questions de façon si nette et si décidée, voulez-vous nous permettre de vous en poser d'autres? Volontiers. » Aussi ne demande-t-il rien moins à ce public que d'abjurer toute croyance antérieure, de renoncer à toute indépendance d'esprit, et de le suivre docilement vers la vérité enfin révélée : « Les idées que je vais émettre sont à la fois si nouvelles et si inattendues qu'elles pourront paraître à quelques-uns une inconséquence et à beaucoup une énormité. Pourtant, il est indispensable que je les formule et que j'appelle sur leur contenu l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la matière. Que ferai-je pour vaincre le premier moment de surprise? Ce que j'ai déjà fait une fois avec assez de bonheur. Je supplierai le lecteur de laisser de côté des souvenirs, des préventions, des partis-pris d'école ou de système et de me suivre résolument sur le terrain où je désire l'amener. » La cause qu'il défend étant celle de la vérité, il ne fait pas simplement de la critique, il rend des arrêts définitifs, il parle au nom de l'histoire, du progrès, de l'humanité : « J'ai fait le procès à la peinture religieuse et à la peinture historique. J'ai porté contre elles, en me faisant l'organe de la conscience publique, un jugement de condamnation dont il ne sera point interjeté appel... Là est l'impérative mission de la génération présente. En l'accomplissant, elle justifie la logique de l'histoire et garde son rôle dans l'œuvre commune du progrès; en la désertant, elle s'abdique elle-même et trahit l'humanité. »

Pour juger de si haut le passé, le présent et l'avenir, il manque à Castagnary un élément d'appréciation indispensable, mais dont, il faut l'avouer, les réformateurs de tous les temps se passent assez bien. Peut-être même le mépris qu'ils en font est-il la principale cause de leur confiance en eux-mêmes. Cet élément, c'est la connaissance de l'histoire. Castagnary, en effet, est très ignorant; il laisse voir à chaque page que, s'il sait en gros et à peu près, sur l'évolution de l'art français, ce dont il a besoin pour accepter ou rejeter tel ou tel legs du passé, il n'a que des notions confuses sur les époques, les noms et les œuvres de l'art étranger. Il dédaigne de parti-pris les historiens de l'art, et, de ses devanciers, il ne connaît que deux, Diderot, dont il reprend, lui aussi,

les procédés, et Thoré, qui semble lui avoir appris le peu qu'il sait. Il n'en est pas moins sévère pour tous, devanciers et contemporains; sauf ces deux exceptions, il ne voit chez eux que bavardage stérile. L'infatuation et l'ignorance conduisent nécessairement à la manie de régenter, surtout lorsqu'elles se compliquent d'exclusivisme politique. Rédacteur du *Siècle*, Castagnary est bourgeois et anticlérical. Rien de mieux, s'il ne prenait de l'esprit bourgeois que le bon sens et s'il luttait contre le cléricalisme sur le terrain où on le rencontre. Mais, dans l'esprit bourgeois, il a l'imprudence d'incarner toute sa politique, et il rapporte au cléricalisme les formes les plus innocentes que l'idée religieuse peut revêtir dans l'art. Trop souvent cette double erreur le fait parler comme Joseph Prudhomme ou Homais. Voici du Joseph Prudhomme. Il s'agit d'un tableau de M. Hébert, représentant un couple d'amoureux causant au bord d'un puits. Castagnary s'écrie: « Que dit à la jolie créature ce fade ennuyé? Lui trace-t-il le droit chemin? Lui parle-t-il devoir, vertu, justice? Lui montre-t-il que l'amour vrai est au gouffre des voluptés coupables ce que la margelle, sur laquelle ils s'appuient, est au puits profond qui les regarde? Je ne puis le supposer. Quelle raison pure habiterait ces yeux creux et enténébrés, dont l'architecture indécise a vacillé sous la brosse? Quel amour robuste, sain, épurateur, tiendrait dans cette poitrine grêle, qu'une croissance précipitée ou d'autres causes moins avouables semblent avoir appauvrie à l'excès? » Après des phrases dans ce goût, il pousse un soupir de soulagement: « J'ai déchargé ma conscience. » Il s'indigne contre l'artiste romantique « qui taxe d'*épiciers* indistinctement tous les bourgeois, — les bourgeois, ces glorieux fils de la révolution, qui lisaient Voltaire, chantaient Béranger, applaudissaient Foy et faisaient le coup de feu contre les Suisses à travers la colonnade du Louvre. » Au tour d'Homais à présent. Castagnary admire beaucoup le *Christ mort* de M. Henner, mais c'est une admiration à contre-cœur, atténuée par cette réserve: « On peut regretter que cet art s'applique à des idées d'église. » Sur le *Saint Isidore* de M. Olivier Merson: « Un laboureur priant pendant que son ange gardien conduit la charrue, c'est une prime donnée à la paresse. Elle n'a rien qui étonne dans une religion de couvens et de moines, mais elle choquera singulièrement notre démocratie, pour qui le travail est la plus sainte des fonctions. » Voici bien la plus étonnante phrase que la manie politiquante ait inspirée. Il s'agit du *Lamartine* de M. Falguière: « *Pourquoi un Lamartine poète?* De cet homme qui fut des mieux doués, un des plus complets du siècle, *pourquoi ne prendre que le petit côté?* Pourquoi ne pas mettre le Lamartine orateur, le Lamartine politique? »

La politique est une chose, la littérature et l'art en sont une autre. La première est une bataille où il suffit d'être convaincu et courageux; quelques idées très simples et très pratiques y suffisent. La littérature et l'art sont plus complexes; on n'y porte jamais trop de mesure et de scrupules, car elles ont pour but la recherche désintéressée du beau et du vrai. Lorsque l'on veut être homme de parti et critique, comme Castagnary, il faut se dédoubler. Un homme politique, s'il fait la guerre au cléricalisme, n'achète pas de peinture religieuse; un critique ne doit voir dans un tableau que sa valeur propre. En fait, nombre d'hommes politiques ont eu l'esprit assez libre pour opérer ce départ, également capables de goûter la traduction artistique des idées religieuses et de combattre l'intrusion de ces idées dans la politique. Castagnary, moins publiciste que critique, mais esprit tout d'une pièce, n'a pas su pratiquer cette dualité. Concluons de son exemple que l'homme politique qui met de la littérature ou de l'art dans sa politique et le critique qui met de la politique dans son art ou sa littérature compromettent également leur tâche. Que la notion de l'art se rattache à une conception générale de l'organisation sociale, comme chez Thoré et chez Proudhon, si ce peut être un danger, ce peut être aussi une cause d'élévation; mais la politique de tous les jours, avec l'étroitesse de son champ et ses intérêts immédiats, réduit la critique à sa mesure et à sa durée.

Et pourtant, Castagnary croyait voir les choses de haut, être philosophe. Entre tous les mérites qu'il s'accorde, c'est à celui-là qu'il tient le plus : « Je suis, si l'on veut, dit-il, un observateur doué de quelque philosophie. » Il prend, en effet, ce mot de « philosophie » dans un sens particulier : ce n'est pour lui ni la métaphysique, qu'il méprise, ni l'esthétique, dont il écarte dédaigneusement l'idée, mais un bon sens assez court, la « philosophie » que développait le *Siècle* de Havin et de Jourdan. Considérant sa doctrine comme un ensemble de dogmes, il a l'orgueil tranquille du prophète; la majorité des artistes a beau suivre son penchant, à elle, et le public ses préférences, il vaticine toujours. Lorsque l'ouverture du Salon annuel lui montre par trop d'infidèles, il commence par se fâcher, mais il se calme vite par cette reflexion : « Le temps, ce juge impartial, dira qui s'est trompé de mes contradicteurs ou de moi; notre tâche est de corriger les erreurs de la foule. » Il reprend donc, chaque année, l'exposition de ses théories; il cherche uniquement dans la revue des œuvres l'application de ses idées et, chaque année, il s'étonne naïvement que l'art ne se soit pas encore transformé d'après sa doctrine. Avec le désir visible de se poser en juge redouté, il distribue l'éloge

ou le blâme aux artistes, selon qu'ils sont dociles ou rétifs à cette doctrine; il prédit la solitude prochaine à qui n'est pas avec lui; il a des phrases comme celles-ci : « Cette concession à nos idées a porté bonheur au peintre, » ou : « Cet artiste reste sans reproche devant l'esthétique nouvelle. » On qualifie volontiers d'esprit *pion* la manie de traiter la littérature et l'art comme une classe menée à coups de *pensums* ou de *satisfecit*. S'il n'est pas ici, où donc est-il?

Voilà bien des restrictions. C'est qu'il fallait indiquer d'abord les défauts de Castagnary parce qu'ils sautent aux yeux et qu'ils commencent par indisposer contre lui. Mais il a des qualités, et considérables. D'abord, il aime et sent le beau; s'il manque du flair qui découvre les œuvres originales, s'il a besoin d'être averti pour admirer à coup sûr, il éprouve devant les belles choses un enthousiasme sincère. Souvent, il est combattu entre le fanatisme de ses théories et l'admiration pour l'œuvre qui ne s'y conforme pas ou même qui en est la négation. En ce cas, il hésite plus ou moins longtemps, mais il finit souvent par louer, en se contentant de sauvegarder les principes par des restrictions amusantes, dans le genre de celles que l'on a vues; d'autres fois, l'enthousiasme est le plus fort et il admire sans réserves, avec la chaleur et la plénitude que donne seul le vif sentiment du beau. Ainsi, malgré son aversion pour les sujets religieux, il traite le *Saint Jean-Baptiste* de M. Henner « d'œuvre parfaite » et il développe son sentiment avec un véritable lyrisme. Pour une fois, il admet la force d'un sujet religieux et tout ce qu'une vieille légende peut contenir de vérité durable; il admire jusqu'à conclure par cette réflexion imprévue : « Ah! c'est là le chef-d'œuvre et l'objet des méditations éternelles. Quel est celui de nous dont Hérodiade n'a pas demandé la tête? » Cette qualité est assez rare pour être très méritoire, surtout chez un critique qui veut faire triompher un système et subordonne tout à cette résolution. S'il est de ces critiques, au point d'en fournir l'exemplaire complet, c'est qu'il est parfaitement convaincu. Il croit vraiment défendre une cause sainte et le triomphe de cette cause est pour lui d'une telle conséquence que les sacrifices de détail ne lui laissent aucun regret. C'est pour cela qu'il ne craint pas de désobliger cruellement des artistes dont il sent le mérite. La vérité qu'il croit posséder, il l'exprime donc sans ménagemens, avec une franchise d'honnête homme. Lorsque l'esprit de parti n'altère pas chez lui la justesse du sens, alors, comme il est bon logicien, il l'exprime avec une rare vigueur. S'il aime bien l'art, il n'aime pas moins la nature, qu'il considère comme le modèle éternel et trop négligé de l'art. Il

ne l'aime pas tout entière et il ne comprend pas assez qu'elle est infiniment large, mais, ce qu'il en connaît, ce qu'il peut en embrasser, il le sent bien et l'exprime avec une sincérité émouvante. Peu d'hommes ont parlé de la France, de ses campagnes, de son ciel, de sa lumière avec plus d'adoration. Il aime son temps, tel qu'il est, sans regret du passé, sans impatience de l'avenir. Si chacun pensait comme lui, le monde en irait mieux et le bonheur serait moins rare.

Sa façon d'écrire offre le même mélange de bon et de mauvais que sa façon de penser. Il a le don du style ; ample et souple, sa phrase est souvent d'une franche poussée et d'une belle venue ; il conduit avec aisance la tirade pleine et sonore; il ne sacrifie que rarement au plaisir d'assembler des mots. En art, il lutte contre le romantisme, mais, par une heureuse inconséquence, en littérature il s'y rattache franchement par le goût de la couleur et du relief. Il n'en évite pas toujours les défauts habituels, l'emphase et l'étalage du *moi*, il est grandiloquent et fortement personnel, mais il a un goût instinctif du naturel et de la vérité qui le ramène au simple et au juste ; il tient à ne pas parler pour ne rien dire et à ne pas employer de mots plus gros que les choses; la rhétorique ampoulée se rencontre encore trop souvent chez lui, mais à l'état d'exception. Dans ses bonnes pages, la justesse de la pensée, la plénitude de la forme, l'autorité du ton, produisent par leur accord des morceaux excellens.

Castagnary cède facilement aux impatiences et aux boutades. Lorsqu'elles partent d'une idée juste, elles sont vraiment plaisantes et mettent dans sa critique une vivacité qui en double l'effet. Par exemple, cette sortie contre un des poncifs les plus agaçans de l'art conventionnel, le vieillard : « Quel est ce vieillard? C'est le vieillard des peintres religieux, l'éternel et insipide vieillard, le vieillard à la pose solennellement étudiée, au costume solennellement drapé, à la face solennellement bête. Depuis le temps que je le retrouve, toujours le même, dans les tableaux des professeurs comme dans ceux des élèves, je commence à en être exaspéré. N'allons-nous pas le tuer bientôt et en délivrer à jamais la peinture? » Il a le goût de l'image et il la rencontre souvent, sans la chercher, juste, neuve et vive; c'est ainsi qu'il demande à l'artiste « d'éveiller les sensations multiples que la nature réelle a déposées dans nos organes et qui dorment aux avenues de chacun de nos sens, » d'exprimer « le retentissement intérieur de la vie universelle dans l'homme ; » de la sorte, dit-il, « quand nous reviendrons aux champs paisibles, pour y retrouver des senteurs et des brises aimées, pour y suivre de l'œil le

pli des terrains et la fuite des arbres, ou pour y rêver en écoutant la sourde germination de la vie latente, nous emporterons avec nous et mêlerons à notre propre sentiment quelque chose de votre émotion même, une vibration de votre être. » Il a beaucoup de formules originales et pleines, qui laissent sa marque sur les idées. Quoique, malheureusement, il se soit mépris sur la nature et les moyens de la critique de l'art, il se tient en garde contre l'abus de la description, qui sévit depuis son maître Diderot et qui, autour de lui, tient lieu de tout à ses confrères. Devant un tableau ou une statue, ce qu'il se propose, ce n'est pas de rivaliser avec le peintre ou le sculpteur dans la traduction du sujet, mais d'exprimer l'impression que l'œuvre éveille chez lui et qu'il veut communiquer à son lecteur. A ce point de vue, il observe une exacte et rare limite entre la description et l'appréciation. C'est qu'ici il reconnaît et constate une des infirmités de la critique d'art, « l'impuissance radicale dont est frappée la parole humaine quand il s'agit de rendre sensibles à l'esprit des beautés faites pour parler seulement aux yeux, » car « on ne peut faire comprendre par des mots l'harmonie d'une ligne, qui est presque toute la beauté de la sculpture, » ou « l'effet d'un ton près d'un ton, qui est presque toute la puissance de la peinture. » Que n'a-t-il eu cette vérité toujours présente à l'esprit et que ne s'est-il efforcé de faire comprendre, dans la mesure du possible, par quels moyens la peinture et la sculpture produisent chacune leur effet propre ! Il a entrevu dans ce passage le véritable but de la critique d'art ; mais, égaré par Diderot, il a vite abandonné ce point de vue pour faire, lui aussi, de la littérature à propos de l'art.

Pas plus que Thoré, en effet, Castagnary n'avait su échapper à l'influence de Diderot, et, chez lui, ce souvenir était devenu une hantise. L'aveu que Thoré nous faisait sur lui-même, M. Spuller le fait sur son ami, avec des restrictions, il est vrai, car il voit bien ce que cette attitude constante de disciple a de fâcheux pour un initiateur : « Très visiblement, dit-il, Castagnary a beaucoup étudié Diderot ; mais il avait à un trop haut degré le sens et le goût des choses littéraires pour ne pas savoir que le grand encyclopédiste était un écrivain inimitable, et, certainement, il ne s'est jamais proposé de l'imiter. » Non, malheureusement, Diderot n'est pas inimitable ; il est difficile à égaler, mais il est peu d'écrivains dont l'imitation soit plus facile. Pour qui le prend comme modèle dans la critique d'art, en lui empruntant sa façon de dire, on lui emprunte aussi sa façon de penser. Voici les procédés extérieurs et jusqu'aux tics du maître. D'abord, l'apostrophe ; ainsi à M. Français, qui, décidément, exerce à ce point de vue une attraction singulière sur

les critiques et qui, au surplus, ne mérite pas les sévérités fréquentes de Castagnary : « Ah ! monsieur Français, si la nature vous avait pris pour unique confident, comme nous serions trompés sur son compte et comme nous la connaîtrions mal ! » Même familiarité quelque peu pédante avec M. Lombard : « Mon ami Lombard, si vous voulez devenir un vrai peintre, il faut fermer vos livres. » A l'exemple du maître, Castagnary se lance, dès qu'il y voit jour, dans la littérature et la philosophie, sans autre objet qu'elles-mêmes. Il décrit le printemps, il fait la psychologie du caniche ; il raconte de petites histoires ; il aligne des morceaux de facture. Diderot trouvait qu'un tableau de Greuze « prêchait la population ; » en 1874, dans les *Champs au mois de juin*, de Daubigny, et après le couplet obligé sur la moisson : « Messidor a jauni la plaine, » etc., Castagnary voit « une apologie de l'agriculture » et une promesse de revanche : « Vanter la fécondité de la terre française, après nos 5 milliards payés, ajoute-t-il, c'est un trait de patriotisme. » J'ai dit que, romantique en littérature, Castagnary prenait souvent le bon du romantisme ; il lui arrive aussi de lui emprunter quelques-uns de ses procédés les plus factices, comme l'apostrophe emphatique : « Passez, têtes étranges et sublimes, que j'ai parfois rencontrées, Tasses mélancoliques, Hamlets mystérieux ; passez, groupes lumineux ou farouches, » etc. Ou bien encore : « Jeunesse ! jeunesse ! ta voix est celle de la sirène... » Ces façons de dire dataient déjà au temps de Castagnary. Ce qui date encore plus, ce sont des métaphores comme celle-ci, délaissée depuis Fontanes : « Puisqu'une couronne se trouve dans mes mains et que des voix me crient : Au plus digne ! pourquoi ne la jetterais-je pas à celui qui la mérite entre tous ? » Par une amusante ironie des mots, il décerne ce laurier classique « au maître » Théodore Rousseau, et il dit après cela : « J'ignore l'art de fleurir de métaphores un simple procès-verbal. »

De là, de pur pathos, surtout lorsque son désir de « bien écrire » se complique de philosophie. Quelques-unes des phrases les moins claires et les plus lourdes qu'ait produites notre temps sont de lui ; là où il y en a le plus, c'est naturellement dans sa *Philosophie du Salon de 1857 ;* mais comme il n'est jamais parvenu à élucider complètement ses idées esthétiques, comme il en reprend chaque année l'exposition, autant pour les comprendre lui-même, semble-t-il, que pour les faire comprendre au public, ce patois doctrinaire ne cesse d'empâter son style. En pareil cas, abondant et sec, long à se mettre en train, luttant contre l'à-peu-près de sa terminologie, il se répète à l'infini et il réunit trop souvent ce qu'il y a de plus déplaisant en littérature, la banalité du fond et la

prétention de la forme, l'incertitude de la pensée et l'assurance du ton.

II.

Dans ces théories, flottantes et étroites, indécises et absolues, il y a nécessairement deux parties : l'une d'affirmation, l'autre de négation. En art, Castagnary veut hâter la fin d'un ordre de choses et l'avènement d'un autre.

Il aime, disais-je, la France, sa terre et son ciel ; cependant, il ne va pas jusqu'à l'aimer dans son passé, et nul n'a été aussi sévère que lui pour notre peinture nationale. Sur ce point, il n'a jamais varié. En 1859, il estime que cette peinture « n'est pas faite à l'image de la société française, mais des peuples disparus, » qu'elle ne porte pas « l'empreinte de sa grâce lumineuse, de son esprit lucide, pénétrant et clair. » En 1865, il écrit avec plus d'assurance encore : « Ne craignons pas de l'avouer, nous n'avons jamais eu, en France, de peinture française. » La cause, suivant lui, c'est qu'au moment où une peinture nationale naissait dans notre pays, au XVIe siècle, l'influence italienne vint la « tuer net » et nous imposer « un art de seconde main. » Aussi nos meilleurs peintres ne nous appartiennent-ils qu'à moitié : « Est-ce que Nicolas Poussin, Claude Gelée, sont Français ? Ils ne le sont ni par la tournure de leur esprit, ni par le choix de leur patrie adoptive. » Dans la suite de l'École française, Castagnary ne retient, comme interprètes de l'originalité nationale, que les frères Lenain, Watteau et Chardin. Aussi voudrait-il détourner notre peinture d'une route funeste, et il n'admet la tradition que dans « la période d'apprentissage. » Il a horreur de l'idéal ; il le trouve « particulièrement odieux, » il voudrait en faire « un objet d'exécration permanente pour tous les amis du progrès. » Il ne veut pas de peinture religieuse ou mythologique, car, si elle a eu sa raison d'être, elle l'a perdue. Il le défend donc aux artistes, avec quelque hauteur : « Est-ce que nos artistes se mettraient à recomposer un art religieux au moment où nous prêchons que l'art religieux est mort ? Ce serait curieux. » Il ne veut pas de l'allégorie, parce qu'elle ressuscite vainement « des mythes écoulés et des époques disparues. » Il ne veut pas de la fantaisie, parce que c'est la « substitution arbitraire de la sentimentalité du peintre à la sereine et impartiale objectivité des choses, » et il ajoute : « En quoi nous intéresseraient, je vous prie, les imaginations personnelles d'un homme dont voir est la faculté dominante et dont, par conséquent,

la compétence n'est légitime qu'en ce qui touche les phénomènes de la vision? » Il ne veut pas d'histoire et, sur ce point, à plusieurs reprises, il déduit longuement ses raisons.

C'est en vertu de cette dernière antipathie qu'il a dressé contre le romantisme un réquisitoire sévère. A l'en croire, la révolution qui a remplacé l'école de David par celle de Delacroix aurait imposé à la peinture une des plus graves et des plus humiliantes dégradations qu'elle ait subies. Avant cette révolution, « la peinture avait son domaine, son champ d'observation propre, » qui était la représentation de la vie par ses moyens particuliers; avec elle, « fait sans précédent, » la peinture a perdu son indépendance pour se faire « la servante de la littérature » et « de souveraine elle est devenue vassale. » Le peintre romantique n'observe plus directement la nature, il lit Shakspeare, Byron, Goethe, Chateaubriand, Hugo, Lamartine, et leur emprunte leurs sujets pour les traduire; il devient « l'illustrateur universel de la peinture romantique. » D'où « la longue procession des Fausts, des Marguerites, des Mignons, des Hamlets, des don Juans, des Françoises de Rimini, des Roméos. » En 1863, il constate la dissolution de l'école, mais il ajoute : « Si les grands hommes ont disparu ou se sont effacés, leur queue s'agite encore : influence détestable, effroyable queue, — pluie de soufre et de crapauds après l'orage. » Cette influence, il en résume ainsi les effets : « Imitation de toutes les écoles et substitution du cosmopolitisme à la pensée française; — introduction, dans l'art, du pittoresque qui sert à masquer l'ignorance du dessin; — recherche de l'archéologie et du bric-à-brac qui frappent par l'inusité des accessoires; — amour de l'anecdote qui intéresse par elle-même et sans le concours du métier; — oubli absolu de la société contemporaine, qui, pendant vingt ans, reste non avenue pour l'art; — par surcroît, culte de l'écu, mépris de la dignité artistique; — finalement, abaissement général du niveau intellectuel. » Castagnary, médecin de l'art, parle ici comme M. Purgon. Si le malade est toujours vivant, c'est que les maladies qui devaient le tuer sont mortes avant lui. En effet, le médecin écrivait en 1867 : « La religion est morte, l'histoire est morte, la mythologie est morte; toutes les sources de l'ancienne inspiration, si chères à la paresse ou à la médiocrité, sont taries. »

Sommes-nous au bout de tout ce que condamne Castagnary? Pas encore. Disons toutefois, avant d'aller plus loin, qu'il admet la peinture historique à une condition. M. Dupain avait pris pour sujet, au Salon de 1878, un ancien usage du port de Bordeaux. Au XVIe siècle, les capitaines de navire, après avoir acquitté un droit de sortie sur les vins, recevaient une branche de cyprès qu'ils

attachaient à leur mât. Le tableau de M. Dupain représentait le départ d'un navire muni de cette branche symbolique : « A la bonne heure! dit Castagnary, voilà de la peinture laïque. » C'est le même critique qui a déclaré sur tous les tons que le peintre ne doit peindre que ce qui « se raconte et s'explique de soi-même, » que le spectateur a le droit d'être ignorant, de ne pas savoir l'histoire et que tout tableau qui exige, pour être compris, le secours d'une explication ou le souvenir d'un livre est un mauvais tableau. « Comment, disait-il, pour avoir l'intelligence d'un tableau, c'est-à-dire d'une chose faite pour parler immédiatement aux yeux et pour rappeler à nos esprits les sensations de formes, de couleurs et de groupemens que la vie nous donne, il faudra que je batte le rappel de mes lectures, que j'évoque en imagination Shakspeare pour celui-ci, la Bible pour celui-là, la mythologie pour cet autre? Mais si je n'ai pas lu la Bible? Si je ne connais pas la mythologie? Si je n'ai jamais entendu parler de Shakspeare? » Je n'ai pas d'objection personnelle contre le sujet de M. Dupain et j'accorde qu'il est vraiment laïque, mais j'affirme qu'un lecteur, même instruit, ne comprendra la signification de cette branche au sommet d'un mât qu'avec le secours des *Chroniques* de Bordeaux, livre plus spécial que Shakspeare ou la Bible et qu'il est encore plus permis de n'avoir pas lu.

Castagnary ne veut pas de l'orientalisme. Le genre illustré par Decamps et Fromentin a même le don de l'agacer particulièrement. Il ne laisse échapper aucune occasion de lui dire son fait : « Il y en a, dit-il avec dédain, il y en a qui trouvent vulgaire et mesquin ce qui les entoure et qui vont chercher au loin, dans l'Orient, au fond du désert, une nature tout exceptionnelle et sans analogie avec nos idées et notre tempérament. » Pourquoi y vont-ils? Parce qu'ils n'aiment pas les paysages français, et ces peintres contestés pourraient bien être de mauvais citoyens : « Pensez-vous que, s'ils avaient une grande confiance dans la beauté de la France, de son ciel et de ses habitans, les orientalistes nous emmèneraient sous une latitude inconnue, devant des effets de lumière dont ni vous ni moi ne saurions contrôler la justesse? Quand je vois des gens qui seraient incapables de peindre la plaine Saint-Denis, aller chercher un bord du Nil ou une rive du Bosphore, mon premier sentiment est de me défier. » S'il se trouve devant un bon tableau à sujet oriental, il ne peut s'empêcher de dire que c'est de bonne peinture ; mais comme cet éloge a de mal à sortir! « Au fond, ajoute-t-il, je pense qu'un pré français, bordé d'une haie vive, vaudrait mieux. » Cet amour de l'Orient, selon lui, « n'a jamais été

qu'une affaire de mode ou d'engouement, » provoquée par l'expédition de Morée et la conquête de l'Algérie. Heureusement, ajoute-t-il, « le goût change et l'opinion se lasse; *en y réfléchissant*, on s'aperçoit que le paysage oriental, avec ses lignes bizarres et son soleil extravagant, étonnait, mais ne charmait pas. » En somme, il repousse, avec l'orientalisme, « l'helvétianisme, l'italianisme, l'algérianisme, et le reste, c'est-à-dire la représentation des lieux qui ne sont pas la France, » pour deux motifs déjà indiqués, « d'abord que le contrôle est impossible et qu'ensuite il n'y a aucun rapport entre ces aspects insolites et les habitudes de notre esprit. »

Il y a des genres qui sont une des principales raisons d'être de la peinture, parce qu'ils satisfont plus que tous les autres le besoin d'où elle est née, ce plaisir que l'homme trouve dans la représentation de lui-même et de son entourage. Ainsi le portrait. Castagnary l'admet, mais à la condition de le restreindre et de ne lui permettre qu'un petit nombre de modèles sévèrement choisis. Parmi les animaux, il accorde au chien et au cheval le droit au portrait. Pour l'homme, il n'admet ni que tous les hommes se fassent peindre ni que le même homme ait recours au peintre plusieurs fois dans sa vie. Un portrait doit exprimer la synthèse de tout un être physique et moral, de toute une existence, et « porter un jugement » sur tout cela. Or, dit-il, il n'y a qu'une heure où chaque homme puisse s'offrir à l'art sous un aspect complet. Cette heure sonne vers la quarantaine, mais la vieillesse vaut mieux. Quant aux hommes exclus du portrait, ce sont tous ceux qui n'ont pas vécu, tous ceux qui ne pensent pas, paysans, prolétaires, « bourgeois ankylosés dans la matière, jeunes gens sans jeunesse voués à la pâle débauche et aux passions mesquines. » — « J'allais oublier la femme, » ajoute-t-il; et, pour réparer cet oubli, il se lance dans une forte tirade à la Diderot : « La voici venir, celle devant qui les théories les plus rigides se troublent, etc. » La femme demande au critique : « M'excluras-tu du portrait? » Le critique incorruptible répond : « Femme charmante, je vous en exclus ! » En revanche, il la déclare éminemment propre à la statuaire, parce que, chez elle, « la tête attache peu, » tandis que « sa beauté purement plastique, la mollesse de ses contours, la pureté de ses lignes, l'heureuse harmonie de tout son corps si bien équilibré, relèvent éminemment du ciseau et du marbre. » Suivent des variations étourdissantes sur la régénération de la statuaire et la purification de l'amour, qui se produiront vite si les femmes consentent à ne plus mettre les pieds chez les peintres et à frapper chez les sculpteurs. Le morceau est à lire en entier.

Enfin, Castagnary condamne l'Institut, qui écarte les talens originaux, à plus forte raison les génies, l'École de Rome et l'École des Beaux-Arts, qui donnent un mauvais enseignement et perpétuent une tradition déplorable. Énergiquement jusqu'en 1870, plus mollement jusqu'en 1876, où il soutiendra la thèse contraire, il condamne toute influence de l'État en matière d'art.

C'est à peu près tout ce dont ne veut pas Castagnary. Si l'énumération est longue, ce n'est pas ma faute. Voyons ce que valent toutes ces négations.

La peinture française est le résultat d'une tradition qui prend son point de départ dans la renaissance. Il était inévitable que Castagnary, mécontent de la peinture de son temps, condamnât dans ses origines et sa marche l'évolution qu'elle continuait. J'essaierai de montrer tout à l'heure que rien n'est moins conforme à notre génie national que le genre de peinture qu'il voulait substituer exclusivement à la peinture française. En attendant, il importe de lui répondre, non-seulement que l'école française existe, mais qu'elle a son originalité, ensuite qu'elle est l'image fidèle de notre pays, de notre race et de notre génie. Elle vaut ce que nous valons nous-mêmes et, pour la renier, il faut renier l'âme même de la France. Notre pays est moyen d'étendue et de situation, modéré de climat et de mœurs; notre race est complexe et équilibrée, d'un tempérament rebelle aux excès et aux extrêmes; l'originalité de notre génie consiste à tout accueillir, tout concilier et tout comprendre, en donnant au résultat de cette fusion un caractère propre de méthode, de justesse et de clarté. Nous sommes attachés à la tradition et initiateurs, prompts aux nouveautés et lents à changer nos habitudes; par-dessus tout, nous aimons ce qui est précis, mesuré, élégant, c'est-à-dire choisi. Aussi, en littérature, en art, en politique, en économie sociale, avons-nous été, pour l'Europe et pour le monde, tantôt des disciples, tantôt des maîtres, mais toujours des juges et, en fin de compte, des modèles. Ce que nous prenions à nos voisins, nous le changions en notre substance, puis nous le leur rendions transformé, pour être désormais, avec notre marque, le bien de tous. Ce que l'ancienne Grèce avait fait avec l'Orient et l'Égypte, Rome avec l'ancien monde, nous l'avons fait avec la Grèce, avec Rome et avec l'Europe moderne; nous avons concentré les efforts épars de la civilisation, ne gardant que ce qui méritait de durer, donnant aux idées littéraires et philosophiques, aux formes d'art et aux théories politiques, une force d'expansion et un caractère pratique qui sont celles de l'expérience et de la raison. Notre littérature, si indigène que l'essence intime n'en est peut-être pleinement

sensible que pour nous seuls, est née de la tradition antique jointe à l'esprit gaulois; aussitôt formée, elle a été durant deux siècles l'école de l'Europe. Elle s'est renouvelée ensuite en empruntant un esprit nouveau à l'Europe entière, Angleterre et Allemagne, Espagne et Italie, et, malgré ces emprunts, elle continue encore aujourd'hui à fournir l'Europe de modèles dans les deux genres les plus féconds de la littérature contemporaine, le théâtre et le roman. En art, les choses ne se sont pas autrement passées. Prenant la renaissance italienne à son point de perfection, dans sa seconde période, avec Raphaël et Michel-Ange, nous en avons tiré l'architecture de notre XVIe siècle, pour remplacer le gothique épuisé; la peinture de Le Brun pour élargir la facture précise, mais sèche, des Clouet; la sculpture de Puget et de Coysevox pour détendre et humaniser la statuaire énergique et réaliste, mais gauche et fantastique du moyen âge. Plus tard, nous avons pris aux Vénitiens et aux Espagnols l'amour de la couleur, aux Flamands le sens du clair-obscur. Par-delà tous nous sommes remontés, surtout dans la statuaire, à l'art de la Grèce, source et modèle de toute beauté. A ces divers emprunts, nous avons appliqué d'un côté notre esprit de justesse et de mesure, de l'autre nos facultés de grâce et d'esprit. Il en est résulté l'art français, c'est-à-dire une conception nouvelle de l'art; conception profondément originale, si l'originalité résulte non des élémens d'un tout, mais de l'essence propre à ce tout, de l'esprit qui l'anime, de la force propre qui l'inspire et le conduit; art fécond qui, dans ses diverses branches, peut opposer aux plus grands noms des noms qui les égalent ou les rappellent. Que cet art présente quelques insuffisances, il n'y a pas à le nier; cela prouve qu'il est humain. Mais ce qu'on peut lui reprocher de trop moyen et systématique, de méfiance pour la fantaisie, de docilité trop grande pour les disciplines, sa recherche trop exclusive de la symétrie et de la proportion, sa tendance à confondre les moyens artistiques et les moyens littéraires, cela l'empêche-t-il d'avoir une existence et une excellence propres?

Quant au procès fait à la renaissance, il n'en est pas de plus injuste. L'art de la renaissance n'a pas tué l'art du moyen âge, car cet art était mort ou se mourait. L'architecture gothique s'était ruinée elle-même par le développement de son principe; elle était arrivée à détruire les conditions de solidité et de proportion, sans lesquelles il n'y a plus d'art de bâtir. La sculpture renonçait d'elle-même à ce mélange de réalisme trivial et de caprice grotesque, de logique courte et de fantaisie folle que poursuivait le gothique finissant; elle commençait à chercher spontanément la justesse, l'élégance et la vérité dans le choix. Lorsqu'arrivèrent à Fontaine-

bleau les maîtres italiens, nos sculpteurs n'eurent pas à les imiter, il leur suffit de continuer à côté d'eux leur propre effort. La peinture, fort en retard, en était encore aux tâtonnemens; elle se cherchait sans se trouver. L'art du moyen âge avait donc accompli son évolution; ici, il ne pouvait plus tirer de lui-même le renouvellement d'une vitalité épuisée; là, il cherchait et s'efforçait, mais il lui manquait l'impulsion et la direction. Avec des idées nouvelles, la renaissance lui apporta de nouveaux thèmes d'exécution et d'expression; à une civilisation épuisée, il substitua une civilisation féconde; en un mot, avec les élémens de l'évolution ancienne, ravivés par un nouveau ferment, il provoqua une évolution nouvelle. Son action s'exerça partout, dans la religion, la philosophie, la littérature, l'art, la politique. La condamner, c'est condamner la civilisation moderne; la regretter, c'est sacrifier le présent au passé. La thèse que soutenait Castagnary en art, d'autres l'ont soutenue ou la soutiennent en philosophie, en littérature, en politique; elle n'est pas plus vraie ici que là. Pour l'accepter, il faut rejeter l'héritage de quatre siècles et condamner l'esprit de la France, au nom d'un progrès qui serait une réaction et d'un patriotisme qui détruirait la patrie.

La tradition que Castagnary voulait interrompre n'est que la synthèse des élémens que je viens d'analyser. C'est elle qui a créé et qui maintient les genres condamnés par lui. Il avait l'horreur de l'idéal. Mais l'idéal, qu'est-ce autre chose, pour l'homme, que l'exercice de la pensée, et, par elle, le pouvoir de s'élever au-dessus de lui-même, de la vie et de la nature, de les comprendre, de les juger et de créer en les imitant? Sans l'idéal, il n'y a pas plus d'art qu'il n'y a de poésie, car tout artiste choisit, combine et dispose, c'est-à-dire sort de la réalité. Il y a bien des degrés dans l'idéal, mais l'art le plus élémentaire ne commence qu'avec lui; le peintre qui copie un arbre, une fleur, un animal, une tête humaine fait acte d'idéalisme, car ce qu'il représente, ce n'est qu'une conception de son esprit, un résultat de son observation et de sa faculté de choisir, n'eût-il choisi que la saison, l'heure du jour et la distance. L'idéal, c'est la personnalité, partant l'originalité, sans lesquels il n'y a pas d'artiste. C'est aussi la faculté d'imaginer ce que l'on ne voit pas avec ce que l'on a vu, d'éliminer ce qui est inutile, d'ajouter ce qui manque, de créer ce qui n'existe pas avec ce qui existe, une vérité supérieure avec des élémens inférieurs. Ainsi, la réalité cesse d'exister, dès que l'homme s'en empare, pour devenir de l'idéal; mais il n'y a pas d'idéal dont tous les élémens ne soient pris à la réalité. Condamner l'idéal, c'est nier aussi bien le point de départ que le but de l'art.

S'il est des choses qui relèvent par excellence de l'idéal, c'est, dans l'art, la religion, la mythologie, l'histoire et l'allégorie ; c'est pour cela que ces genres sont les expressions les plus élevées de l'art. Castagnary les condamne dans leur principe et les déclare morts. Se doute-t-il de ce qu'il nous enlève ? Toute la grande peinture, cette peinture italienne dans laquelle, par un illogisme singulier, il ne peut à plusieurs reprises se défendre de voir la suprême expression de l'art, n'a vécu que d'idées mythologiques ou religieuses, de faits historiques ou de fictions. C'est pour cela qu'elle est si large et si accessible, qu'elle a exercé son action sur tous les peuples et qu'elle reste encore sans égale. L'art, nous dit Castagnary, ne doit être que l'image du présent ; il ne doit représenter que ce que nous voyons, au moment où nous le voyons et tel que nous le voyons ; de la sorte, chaque époque laissant sa fidèle image, la succession des époques artistiques nous donnerait une image complète des divers âges. Pour réaliser cette conception de l'art, il ne faudrait rien moins qu'enlever à l'homme deux des facultés qui font de lui ce qu'il est, l'imagination et la mémoire. Le temps présent et la réalité ne lui ont jamais suffi. Tout en vivant sa vie actuelle, il se souvient et il imagine. Le passé éveille en lui des sentimens d'une douceur profonde ; il songe avec mélancolie à ce qu'ont fait ses pères, avec espoir à ce que feront ses enfans, et ces deux sentimens lui sont une consolation. Bien plus, le passé, c'est sa pensée qui le forme. L'histoire, en effet, n'existe pas encore au moment où elle se produit ; souvent les événemens n'atteignent leur portée que longtemps après qu'ils sont terminés ; ce sont les successeurs de ceux qui ont agi qui déterminent l'importance d'une action. De que droit interdire à l'art de reproduire l'idée que l'homme se fait de l'héroïsme, de la passion, de l'énergie consacrés par le temps ? De quel droit lui refuser de traduire les aspirations de l'âme vers l'au-delà ? Car, enfin, n'en est-il pas de la religion et de la mythologie comme de l'histoire ? Les inventeurs des fables mythologiques se doutaient-ils de la poésie qu'ils y mettaient ? Les premiers chrétiens devinaient-ils la révolution que le christianisme allait produire ? Un tableau d'histoire, dit Castagnary, doit être vrai pour être bon ; mais le souci de la vérité rétrospective paralyse le sens artistique. Nous savons trop que ce mot de vérité historique n'a qu'un sens relatif, que chaque écrivain et chaque artiste ont leur façon propre de raconter et de représenter les mêmes événemens, enfin que l'histoire n'existe que dans l'esprit de l'homme : elle est la forme donnée au souvenir par notre esprit. Telle scène est plus vraie, c'est-à-dire plus vivante, chez un Delacroix ou un

Michelet, que dans les tableaux ou les chroniques des contemporains.

Pour ce qui est de l'art romantique, à un moment de l'évolution artistique et littéraire de la France, il s'est produit un renouvellement de l'imagination et du sentiment. Parmi les thèmes habituels de l'art, plusieurs ont été abandonnés pour un temps, d'autres ont été repris; la littérature a donné une expression nouvelle aux passions de l'homme; des types d'amour et de haine, d'héroïsme et de bassesse, ont été créés. Et l'art aurait dû se préserver de la fièvre de création qui animait autour de lui l'histoire, la poésie, le théâtre? Devant le monde enchanté ouvert à l'âme française, il se serait fermé les yeux et se serait astreint à copier la vie de tous les jours? L'art, dit Castagnary, n'a pas craint d'abdiquer son indépendance pour se mettre au service de la littérature. Est-ce donc servir autrui que de lui prendre ce qu'il possède pour le faire sien? Traduites par l'art, les images de Juliette, d'Ophélie, de Béatrix, de Françoise de Rimini, n'appartiennent plus uniquement à Shakspeare ou à Dante; d'idées devenues formes, elles sont créées une seconde fois. Tout ce que l'on peut exiger de l'artiste, c'est qu'en prenant un type ou une action à la littérature, il les exprime non pas avec des moyens littéraires, mais avec les ressources propres de son art. Au demeurant, qu'a fait l'art, en tout temps, dès qu'il a voulu s'élever au-dessus de la réalité journalière? Il a traduit ce que les religions, les civilisations et les littératures lui offraient; il a ressuscité les morts, animé l'histoire, figuré les dieux.

Le reste des négations énoncées par Castagnary est une suite de paradoxes qu'il y aurait duperie à réfuter en détail. Ainsi, dit-il, les pays étrangers, surtout l'Orient, ne doivent pas être peints, parce que le contrôle nous est impossible et que les paysages de France valent mieux. Il fallait bien qu'il tînt pour juste ce raisonnement étrange, puisqu'il le répétait chaque année. On s'étonne que personne ne lui ait fait observer dès la première fois que le but de l'art est d'élargir le cercle étroit dans lequel la destinée nous fait vivre. La plupart d'entre nous n'ont jamais vu l'Orient et ne le verront jamais, mais tous savent qu'il existe; c'est pour cela qu'ils désirent le connaître et demandent au voyageur et à l'artiste de le décrire et de le représenter. Mais le contrôle est impossible! Il n'importe, si le sens artistique est satisfait chez le spectateur, c'est-à-dire si la peinture est expressive. Les paysages de France valent mieux! Il est certain que la plaine Saint-Denis a sa beauté; mais la baie de Naples a aussi la sienne; beautés différentes dont on sent mieux la seconde après avoir savouré la

première. Nous devons à la terre natale des impressions et des souvenirs d'un charme unique, mais l'amour de la nature et de la vie ne s'arrêtent pas à l'horizon de notre village, ni même aux frontières de la patrie. A contester cette vérité, on tombe dans l'absurde. Ainsi le Normand qui n'aura jamais quitté sa Normandie ne *devrait* pas apprécier en peinture un paysage de Bourgogne. C'est à peu près l'avis de Castagnary. Ne reproche-t-il pas quelque part à un peintre picard de représenter les plages du pays basque ?

Quant à la théorie du portrait, je n'y puis voir qu'une charge d'atelier. Castagnary voudrait qu'un portrait fût la synthèse de toute une existence ; il indique la quarantaine comme le meilleur moment pour se faire peindre, mais il préférerait la vieillesse. A ce compte, mieux vaudrait encore attendre la veille de la mort, car, enfin, une existence n'est complète qu'au moment où elle va finir. La physionomie humaine se modifie à chaque âge, mais dans tous elle a son intérêt ; il y avait, au dernier Salon, le portrait, plein de caractère, d'un bébé de cinq jours. Tant mieux pour le peintre et le modèle, lorsque, portrait de jeunesse, d'âge mûr ou de vieillesse, une physionomie humaine offre un aspect particulièrement expressif ; mais un vrai peintre tirera de tout âge un bon portrait. Castagnary interdit le portrait au paysan qui ne pense pas, au bourgeois enfoncé dans la matière et au viveur. Il existe, pourtant, des têtes de paysans d'une singulière énergie, des têtes de bourgeois d'une laideur réjouissante, et il y a plaisir à voir l'image peinte, je ne dis pas d'un don Juan ou d'un Rolla, mais d'un simple habitué de cercle ou de coulisses. Quant à l'exclusion de la femme, — « Femme charmante, je vous exclus, » — elle équivaut à dire que la beauté, la grâce, le piquant, etc., des physionomies féminines ne valent pas d'arrêter un peintre. Ce sont, en effet, choses de peu de prix et généralement dédaignées.

Pour conclure cet examen des idées négatives de Castagnary, je propose d'imaginer un musée formé d'après ces idées. Il sera riche et surtout varié.

III.

En s'efforçant de ruiner dans l'esprit du public et des artistes le goût de la peinture historique et religieuse, de l'imagination et de la fantaisie, Castagnary travaillait au développement d'une partie de l'art, la peinture de genre, à laquelle il prétendait assurer la domination de l'art tout entier. Bien qu'illustré par de très grands artistes, le genre n'avait tenu jusqu'alors qu'un rang secondaire dans l'estime des peintres, tandis que la qualité de « peintre

d'histoire » donnait place dans une aristocratie. Castagnary estimait que l'histoire devait désormais céder la place au genre, qu'il définissait « les usages, les costumes, les personnages, les caractères, les mœurs, toutes les réalités visibles du monde présent. » D'après lui, au moment où il écrivait, le genre « se développait, grandissait, sortait de ses anciennes limites, montait à la hauteur de l'histoire, s'attaquait à l'universalité de la nature et de la vie, devenait enfin toute la peinture du présent, comme il sera toute la peinture de l'avenir. » De ce développement, il avait donné la raison théorique, dès son premier Salon, en 1857. C'était, à ses yeux, une victoire du présent sur le passé, du progrès sur la réaction, de l'homme sur ses maîtres. Avec le genre, « le côté humain de l'art se substituait au côté héroïque et divin ; » l'homme triomphait avec lui « parce que la peinture religieuse et la peinture historique ou héroïque se sont graduellement affaiblies, à mesure que s'affaiblissaient, comme organismes sociaux, la théocratie et la monarchie auxquels elles se réfèrent. » Il annonçait donc « un art nouveau, l'art humanitaire, » et il en faisait remonter l'origine à son propre début, l'année 1857. Le Salon de cette année, disait il, « marque la date glorieuse de l'avènement de l'homme comme objet de l'art ; il inaugure une période définitive et qui doit fournir une carrière sans limite ; le mouvement dont il est le point de départ ne saurait s'arrêter que quand le thème aura été épuisé, c'est-à-dire l'humanité disparue. » Le but de cet art nouveau, c'était « l'apothéose de l'homme. »

Par cette doctrine, Castagnary croyait fermement rattacher l'art à la marche du siècle : « Je trouve, depuis trois siècles, notre peinture égarée et hors de voie ; je m'efforce de la ramener à sa destination véritable, de la jouguer, si je puis dire, au génie particulier de notre époque, et de la faire marcher de front avec tout l'ensemble des forces dont notre société dispose. » Plus tard, précisant cette première idée, il ajoutait : « L'essentiel est de reconnaître le courant d'idées qui entraîne l'art à devenir, comme la littérature, la politique et la science, une des expressions immédiates de la société contemporaine ; c'est de déterminer le chemin précis où la peinture s'engage et de poser sur le sol une lanterne éclairée. » Cette lanterne devenait bien vite le phare prophétique de l'avenir : « C'en est fait, s'écriait-il, la peinture d'imagination et de style cède le pas à la peinture rationnelle, expression directe de la Nature et de la Vie, représentation exacte de la société et des mœurs qui la caractérisent. » Tout l'intérêt de la peinture contemporaine était donc dans la lutte de « l'école naturaliste » contre « les deux écoles réunies, classique et romantique, » mais cette lutte touchait à son terme, la victoire était prochaine, et cette

perspective rendait Castagnary lyrique : « La réalité s'avance lentement, mais sûrement. Avant peu d'années, elle aura envahi tout le domaine de l'art, sera à elle seule toute la peinture des peuples renouvelés. » La devise de cette nouvelle peinture devait être : « Peindre ce qui est, au moment où on le voit. »

On aura remarqué que Castagnary se sert tour à tour des deux mots : *réalisme* et *naturalisme*, mais le second finit par lui sembler préférable, comme plus expressif et plus exact. Il n'a pas mis moins de onze ans à se décider pour celui-ci, car c'est en 1868 qu'il écrivait : « Le mot *naturalisme,* dont je me sers pour définir les tendances actuelles, n'est pas nouveau dans l'histoire de l'art, et c'est une des raisons qui me le font préférer au mot *réalisme.* » S'il en avait d'autres, il ne les disait pas ; peut-être, cependant, ceci en était-il une : « Le naturalisme, qui accepte toutes les réalités du monde visible et en même temps toutes les manières de comprendre ces réalités, est précisément le contraire d'une école. Loin de tracer une limite, il accepte les barrières. » Cette distinction est parfaitement arbitraire ; réalisme et naturalisme, c'est tout un, et Castagnary n'a pas essayé de justifier par d'autres argumens la force libératrice qu'il attribue au second de ces mots.

Grâce au naturalisme, donc, puisque voici désormais le titre officiel de la doctrine, le temps présent pourra laisser son image à l'avenir ; sans lui, rien de nous ne serait resté. « Ainsi, s'écriait le critique en 1857, notre société passera, et nos passions, nos tourmens, et nos fièvres, et notre révolution immortelle, sans avoir même fait luire un rayon sur le front obtus de nos peintres ; et de tout ce que nous voyons, de tout ce que nous savons, de tout ce que nous sentons, il n'en demeurera d'autre trace que quelques bouquets d'arbre au bord d'un ruisseau, ou quelque scène rustique dans un coin de paysage ! » D'après lui, en effet, le paysage est un genre que le naturalisme doit revendiquer comme sien. Si l'on s'est trompé sur ses origines, il n'hésite pas, lui, à reprendre le bien usurpé : « Il est temps d'arracher à l'école romantique ce beau fleuron du paysage moderne, qui nous appartient, et dont elle s'est toujours fait gloire à notre détriment. » Pour établir le droit du réalisme à cette reprise, il retrace, comme il l'entend, les origines de l'école paysagiste : il déclare qu'elle est sortie, comme les romans champêtres de George Sand, d'une réaction contre le romantisme.

Dans cet ensemble d'affirmations, exacte contre-partie des négations énumérées plus haut, une part est à retenir comme vraie ; mais en provoquant le regret de la vérité qu'elle exprime,

l'autre est encore moins acceptable que les négations correspondantes.

Que le genre se soit développé au détriment de la peinture religieuse et de la peinture d'histoire, cela est vrai; mais il s'en faut que ce soit un bien. Cette substitution de la peinture de chevalet à la peinture décorative et murale, du tableau de musée ou d'appartement au tableau compris dans un ensemble architectural, dénoterait plutôt une décadence qu'un progrès. Si le mouvement réaliste avait eu pour résultat principal de rendre désormais impossibles de grandes œuvres, comme les peintures de Delacroix au Luxembourg et à la chambre des députés, il faudrait le déplorer. Heureusement, la victoire du genre n'était pas aussi complète que le disait Castagnary. Il est certain que, délaissant la peinture où la force créatrice est indispensable, surtout la peinture de grande dimension, les peintres s'attachaient aux tableaux petits ou moyens, copiés sur la réalité journalière. Cela ne tenait pas seulement à l'affaiblissement des idées religieuses et monarchiques, car elles ne sont pas les seules qui demandent à l'art leur exaltation: les idées de liberté ne sont pas une inspiration moins favorable pour la représentation artistique. Si donc les peintres ne peignaient plus de grandes toiles, c'est que les transformations de la société, plutôt économiques que politiques, privaient d'acheteurs cette sorte de peinture et ne lui en laissaient plus qu'un trop intermittent, l'État. On ne construisait plus de grands édifices où l'art eût une part prépondérante, plus d'églises ni de palais, mais des gares, des halles, des ponts, et l'on n'admettait pas encore, bien à tort, que, là aussi, l'art pût avoir sa place, à la condition de s'adapter à des conditions nouvelles. Est-ce à dire que le goût de la grande peinture eût disparu chez les peintres? Alors comme toujours, le premier désir d'un véritable artiste était de couvrir de vastes surfaces. On le vit bien lorsque, en 1873, M. de Chennevières conçut un des trop rares projets d'ensemble qu'ait provoqués de notre temps l'action de l'État en matière d'art, la décoration picturale du Panthéon. Conséquent avec lui-même, Castagnary ne voulait pas de cette décoration et il l'attaquait vivement, mais les peintres briguaient avec empressement l'honneur d'y participer. Un des chefs de l'école réaliste, Millet, était de ceux-là et, si la mort ne lui a pas laissé le temps d'exécuter sa part, il l'avait reçue avec reconnaissance. Les grandes réputations artistiques continuaient à s'établir sur des œuvres de grande décoration ou d'histoire; ainsi pour Flandrin et Baudry, dont les principaux titres sont à Saint-Germain des Prés et à l'Opéra, pour M. Puvis de Chavannes, qui se vouait presque exclusivement à la peinture murale. Même dans la peinture du

chevalet, l'histoire conservait ses privilèges de haute inspiration. Meissonier ne serait qu'un peintre très habile sans *1807* et *1814;* M. Gustave Moreau renouvelait les fables mythologiques par un sens profond du symbolisme et du mystère, joint à une délicate et forte originalité d'exécution ; Delaunay appliquait aux sujets historiques et religieux son observation précise et sa facture vigoureuse ; M. Jean-Paul Laurens représentait les temps gallo-romains avec une rare puissance d'évocation. Je pourrais poursuivre cette énumération et montrer que presque tous les peintres qui se sont fait des noms durables dans la seconde moitié de notre siècle ne sont pas des peintres de genre, mais des peintres d'histoire, que l'ambition des peintres de genre est toujours de s'élever à l'histoire, qu'ils gagnent beaucoup à y réussir, et que, somme toute, l'ancienne hiérarchie est maintenue. Ainsi, ce dont Castagnary prédisait la disparition prochaine domine toujours le développement de notre peinture ; les artistes et le public s'accordent pour demander les œuvres fortes et les émotions profondes au sens du passé, aux légendes mythologiques et religieuses, à la faculté de généraliser et d'abstraire, c'est-à-dire de s'élever au-dessus de la réalité contemporaine.

C'est dire que la plupart des jugemens de Castagnary sur les artistes de son temps ont été revisés ou cassés par le nôtre. S'il est un peintre, à cette heure, que l'opinion publique mette très haut, c'est M. Puvis de Chavannes. Or, il n'est pas une de ses œuvres que Castagnary n'ait traitée durement. Il le tracasse, le chicane, le tourne en ridicule sur le choix de ses sujets, son dessin, sa couleur, sa facture ; il raille « ses grisailles boueuses, d'un aspect triste et répulsif, ses personnages imaginaires, sans caractères de race, sans type individuel, ses paysages sans heure, sans climat, sans lumière. » S'il consent à reconnaître que telle de ses figures est d'une belle venue, il se rattrape aussitôt en ajoutant : « Quel ton sale et quel art inutile ! » Devant la simple et grandiose ordonnance de ses tableaux, qui est la plus incontestable supériorité du maître lyonnais, il raille encore : « M. Puvis de Chavannes ne dessine ni ne peint : il compose. C'est là sa spécialité. » Cette toile d'une radieuse poésie, *Marseille porte de l'Orient*, lui fournit des pages de lourde plaisanterie. Il qualifie le *Saint Jean-Baptiste* de « grotesque vignette. » Il en vient, enfin, non pas à comprendre le peintre, mais à lui témoigner une pitié indulgente, parce qu'il a devant lui « sinon un talent supérieur, du moins une conviction peu commune. » Il s'acharne avec la même brutalité et la même inintelligence contre M. Gustave Moreau. Cette page éclatante et tragique, *Œdipe et le Sphinx*, où, devant

l'éternel mystère proposé à l'homme, l'âme de notre siècle exprime son angoisse avec une sincérité digne de la renaissance florentine, lui est un thème préféré de gouaillerie plate, dans ce goût, par exemple : « M. Gustave Moreau, artiste peintre, âgé de deux Salons, fit un *Œdipe*, et ne sut pas rester à l'état de sphinx. » Devant *Salomé* et *Hercule et l'Hydre de Lerne*, il passe dédaigneusement : « Idées d'illuminé, exécution d'illuminé : ces choses échappent à des compréhensions aussi vulgaires que les nôtres. » Grâce à la réputation grandissante du peintre, il en vient à faire cet aveu, peu digne d'un critique, et négation de son premier devoir, qui est, non pas de subordonner les œuvres à ses théories, mais de tirer ses théories des œuvres : « M. Gustave Moreau est un peintre intéressant pour tous ceux qui admettent qu'en art la fantaisie, libre et sans frein, peut primer impunément la réalité objective ; mais ceux qui pensent au contraire que le monde extérieur est tout et que la vie seule a des charmes attachent peu d'importance aux élucubrations de M. Gustave Moreau. »

Je cite ces jugemens de Castagnary, parce que les deux maîtres ainsi traités sont également adoptés aujourd'hui par la critique et l'opinion, par les délicats et le grand public. Ce qu'il dit de Meissonier nous fournit un exemple du même genre : « Voilà longtemps que son art funeste pèse sur la conscience publique, qu'il dégrade le goût français. » Il y a deux pages de ce style, pour arriver à cette conclusion : « Grand Meissonier, dit la réclame ; petit, très petit Meissonier, dira l'histoire. » Sur la peinture de M. Gérôme, il est amusant. Au fond, il ne peut se défendre de quelque estime pour cet art où la précision de la facture fait ressortir la conception neuve des sujets ; il le nie, cependant, et tout entier, avec une insistance rageuse. C'est que M. Gérôme fait de l'histoire. La tranquille conviction du peintre, peut-être aussi ses boutades connues, jettent le critique dans une fureur bavarde. « C'est un homme fini, » disait-il en 1872 ; mais l'artiste survit à cette sentence, et, en 1876, Castagnary, le voyant toujours debout, trouve à son sujet cette formule : « M. Gérôme n'avait pas osé reparaître au Salon, depuis que la fantaisie du jury avait infligé à son talent soigneux et propret la disproportion énorme d'une grande médaille d'honneur. Cette année, il se risque, croyant la chose oubliée et les rires terminés. » Il s'acharne après M. Hébert, parce qu'il prend ses modèles à Rome, après Cabanel, parce qu'il choisit dans la réalité élégante, après Delaunay et M. Bonnat, parce qu'ils sont romains, après Fromentin, parce qu'il aime l'Orient. Le seul M. Henner trouve grâce devant lui, mais, les sujets qu'il accepte chez lui, il les condamne chez les autres.

Ainsi l'histoire et les peintres d'histoire n'ont pas justifié la prédiction de Castagnary. Tout ce qu'il avait condamné à mort vit encore. Pourtant il avait raison, en constatant que le genre provoquait beaucoup plus de tableaux. De ces tableaux, quelques-uns étaient peints par de vrais maîtres; nous verrons tout à l'heure comment ceux-ci s'appelaient et si leurs œuvres justifient, au moins en partie, la doctrine de Castagnary. Mais beaucoup n'étaient-ils pas simplement de la banalité courante, faite à l'image et selon le goût du gros public? Anecdotes bourgeoises, poésie de romance ou comique de vaudeville, n'étaient-ce point les thèmes que préféraient les nouveaux acheteurs et ceux que traitaient pour eux une bonne part des peintres de genre, de ceux mêmes que louait Castagnary? Je n'aurai pas la cruauté de relever les noms de quelques peintres, dont l'éloge revenait fréquemment sous sa plume ; mais n'est-ce pas cette catégorie d'artistes habiles ou médiocres, qui justifieraient ces reproches de lâche flatterie envers la foule ignorante, d'abaissement de l'art et de la dignité artistique, d'amour du gain, adressés trop légèrement par Castagnary à l'art romantique, qui ne les méritait pas?

En revanche, les romantiques auraient pu réclamer leur part de cette « apothéose de l'homme, » de cet avènement de « l'art humanitaire, » dont Castagnary faisait le privilège de l'art naturaliste. S'il est une vérité aujourd'hui démontrée, c'est que le principe dominant du romantisme dans la littérature et dans l'art, ce fut l'exaltation de l'homme, objet exclusif de l'art nouveau, et de l'artiste, qui prétendait se mettre tout entier dans son œuvre. Tandis que la littérature et l'art classiques plaçaient beaucoup de choses au-dessus de l'homme, — sentiment du divin, de l'institution sociale, de l'autorité, etc., — tandis que le poète et l'artiste classiques prétendaient ne mettre dans leur œuvre que leur talent et auraient cru pécher par excès d'orgueil en y laissant deviner leur personne, la littérature et l'art romantiques exaltaient l'homme au lieu de le juger, l'admiraient dans toutes ses actions, même criminelles, pourvu qu'elles fussent dramatiques. Resterait à savoir si la littérature et l'art doivent se proposer pour but « l'apothéose de l'homme, » et si les classiques ne ne le servaient pas mieux en lui proposant d'autres motifs d'admiration que lui-même ; mais il s'agit simplement, à cette heure, de marquer une différence. Quant au réalisme, son principal effort, réagissant contre celui du romantisme, ç'a été d'abaisser l'homme, de lui témoigner plus de mépris que de pitié, de le montrer plus misérable encore qu'il ne l'est. Étude de la vie réelle et de la nature telle qu'elle est, ces deux choses ne seront jamais qu'une moitié de la littérature et de l'art. L'homme ne remplit sa

destinée qu'en ajoutant son activité libre aux forces aveugles de la nature; il la modifie, il la transforme par des facultés qui n'appartiennent qu'à lui. Certes, il s'appuie toujours sur elle, il ne peut s'en détacher, ni surtout en sortir; mais, le plus sûr moyen pour lui de la rendre encore plus étroite, plus cruelle, plus ennemie qu'elle ne l'est, c'est de se subordonner à elle et de lui obéir aveuglément. Voilà pourquoi le réalisme, copiste de la nature, ne saurait élargir l'art; lorsqu'il prétend le borner à ses propres limites, il l'enferme dans une geôle. L'art ne se laisse pas longtemps emprisonner de la sorte, et, aussitôt captif, il n'a d'autre but que de briser ses liens. Toujours une période de réalisme ou de naturalisme a été suivie d'une réaction idéaliste. Voilà pourquoi, dans le moment présent, artistes et public exaltent ce que condamnait Castagnary; pourquoi M. Puvis de Chavannes exerce une grande action; pourquoi M. Gustave Moreau, moins accessible et plus rare, est tenu pour un peintre de premier ordre par quiconque aime l'art.

Cela revient à dire que, incomplet dans son programme et insuffisant dans ses moyens, le réalisme ne saurait avoir la prétention exclusive de donner cette image du temps présent que réclame Castagnary. On pourrait lui objecter d'abord que l'art, comme la littérature, est toujours l'image du temps qui le produit. Ce sont toujours les idées de leurs contemporains qu'exprime un poète ou un artiste, élevées ou bas, dignes d'exaltation ou de dédain. Même dans une peinture mythologique ou religieuse, historique ou fantaisiste, il est impossible à un Le Brun ou à un Watteau de mettre autre chose que leur temps et leur modèle. Aussi, la définition de Castagnary : « Peindre ce que l'on voit, au moment où on le voit, » est-elle vraie de toute sorte de peintures en tout temps et dans toutes les écoles, avec cette réserve expresse que le peintre ne voit pas seulement la réalité : il voit aussi dans son imagination et, pourvu qu'il traduise son rêve par les moyens propres de l'art, il est absurde et impossible de lui interdire le rêve. Les formes et les couleurs, il les recueille forcément avec son œil, mais il les combine, leur donne un sens que ses modèles ne contiennent pas. Ce qu'on lui demande aussi, c'est que le spectateur croie *voir* réellement ce que lui, peintre, a imaginé; s'il atteint ce but, il est vraiment peintre. Voilà pourquoi Delacroix est un grand peintre; voilà pourquoi Castagnary ne peut se tenir d'admirer ce *Boissy d'Anglas*, que Delacroix n'avait pas vu, mais qu'il fait voir, et qu'un peintre selon le cœur de Castagnary n'aurait pas eu le droit de peindre. La scène représentée par Delacroix n'existait pas pour ses acteurs telle qu'il l'a créée; pour la plupart

d'entre eux, elle ne fut qu'une horrible mêlée, d'où ils n'emportèrent que des impressions confuses. Il en a vu, lui, la grandeur, il en fait sentir l'impression; son tableau n'est pas réel, il est vrai.

C'est pour les mêmes motifs que le réalisme commet une usurpation en réclamant à son profit la gloire de l'école paysagiste. S'il est un genre romantique par excellence, c'est celui-là. Le sentiment de la nature est né en même temps que cet élargissement de la personnalité humaine et ce désir de l'homme de se mettre dans tout, qui sont le propre du romantisme. Tant que l'esprit classique a prédominé, que l'homme a subi docilement ces hiérarchies dont parlait Castagnary et qu'il s'est trouvé heureux sous leur tutelle, la vie sociale lui suffisait; il ne songeait pas à regarder la nature pour se consoler de lui-même et lui confier ses souffrances. L'amour de la nature s'est épanché dans ses œuvres le jour où, mécontent de la vie sociale, il a cherché le calme et l'oubli dans la permanence tranquille des spectacles naturels. C'est avec la poésie lyrique, c'est-à-dire personnelle, des premiers romantiques, c'est dans leurs cris de douleur et de colère que les premiers recours à la nature ont été formulés. Plus la littérature exprime de mécontentemens, plus elle donne de place à la nature. Ainsi George Sand, romantique et socialiste, dont les Indiana, les Valentine, les Lelia, victimes de l'organisation sociale, demandent à la nature d'entendre leurs protestations et de soulager leurs souffrances. Si, vers le même temps, des peintres ont eu recours à la nature, ç'a été pour y mettre, eux aussi, leur personnalité, et ils ont été d'autant plus originaux, qu'ils nous montraient des images de la nature plus différentes entre elles et plus semblables à eux-mêmes : calmes, rêveuses, baignées d'une lumière d'argent et peuplées de nymphes idylliques avec Corot, violentes avec Jules Dupré, tragiques avec Théodore Rousseau. Le paysage est l'honneur du romantisme et, pour l'en dépouiller, il ne suffit pas d'une affirmation.

IV.

Castagnary est-il le père de Courbet ou Courbet celui de Castagnary? Cette question inévitable a longtemps souffert des réponses opposées. D'une part, il semblait admis, au temps où Castagnary et Courbet marchaient du même pas, l'un portant sa plume et l'autre son pinceau, que Courbet peignait ce que Castagnary écrivait, en attendant que la plume de Castagnary démontrât au public ce qu'avait peint le pinceau de Courbet. De l'autre, on objectait que Courbet avait exposé son premier tableau en 1844 et que

Castagnary n'avait publié son premier article qu'en 1857, date à laquelle le peintre d'Ornans avait déjà marqué nettement la direction d'où il n'a plus dévié, avec *l'Après-dîner à Ornans*, *l'Enterrement à Ornans*, *les Paysans revenant de la foire*, *les Casseurs de pierre*, *les Demoiselles de village*, *les Baigneuses*. Il était donc peu vraisemblable que Castagnary eût influé sur la doctrine du peintre, encore moins qu'il la lui eût inspirée tout entière. Un biographe de Courbet pense néanmoins que la profession de foi insérée par Courbet en tête du catalogue de son exposition en 1855 était due à la plume de Castagnary, aussi bien que la lettre bruyante par laquelle, en 1870, l'artiste refusait la décoration de la Légion d'honneur. Il suffit de parcourir par ordre chronologique les *Salons* de Castagnary, pour y trouver la preuve que cette supposition est inadmissible. Quoique peut-être le critique laissât dire et ressentît quelque vanité de l'influence créatrice qui lui était attribuée, il ne fut pour rien dans la genèse primitive des idées du peintre. Il contribua beaucoup à l'y enfoncer, il lui en rédigea la formule, de plus en plus absolue; mais, loin de jeter le premier germe dans cette terre grasse, il ne fit que cultiver une plante déjà robuste.

Dès son premier Salon, Castagnary s'arrête devant les tableaux de Courbet, mais pour exprimer à leur sujet de fortes réserves. Son premier mot est pour regretter que quelques-unes de ses toiles affichent la prétention d'être des « harangues politiques ou des thèses sociales. » Il ajoute : « Courbet est un sceptique en matière d'art, un profond sceptique; et c'est dommage, car il a de très belles et très fortes qualités. Mais il ne croit pas à la peinture. » Il regrette que le peintre se soit attaché aveuglément aux idées de Proudhon, sans les bien comprendre; il réclame contre « le but de moralisation immédiate » que Proudhon assigne à l'art et que Courbet s'efforce d'atteindre; il fait observer avec raison que l'art, en se mettant ainsi au service d'une théorie morale, « abandonne son objet et trahit sa véritable mission. » Les tentatives de Courbet, à ce point de vue, lui paraissent « presque toutes avortées; » elles n'ont produit qu'un « scandale » sans résultat. Il va jusqu'à dire : « On ne s'occupe plus guère du réalisme; ces toiles, faites pour la foule, n'ont jamais eu de prise sur elle. » Il conclut : « En résumé, Courbet est un brave ouvrier peintre, qui, faute de comprendre l'esthétique de son art, gaspille sans profit de rares et belles qualités. » Ce n'est point là le langage d'un admirateur exclusif.

Mais l'enthousiasme arrive très vite. Dès 1863, Castagnary chante une complète palinodie. Il est certain que, dans l'intervalle,

les deux hommes se sont rencontrés et liés. Je dirai tout à l'heure ce qu'était Courbet; Castagnary, lui, n'était pas un sot. Il a médité sur ses idées, encore bien confuses en 1857; il vient d'affirmer comme siennes les théories réalistes; il commence à formuler sa double théorie du « naturalisme » et de « l'indigénat. » Tandis que, d'habitude, littérateurs et artistes se mettent en quête d'un critique docile qui leur serve de héraut et démontre leurs mérites, c'est ici le critique qui cherche un artiste dont il puisse faire la preuve de ses théories. Castagnary a donc compris de quel secours lui peut être Courbet; je me hâte d'ajouter que, plus familier avec la peinture, qu'il s'est mis à étudier avec suite, il a senti mieux qu'au premier jour le grand talent d'exécution de Courbet. Dès ce jour, il l'adopte, et si, désormais, ils vont former un couple inséparable, des deux, c'est le critique qui sera le guide et le chef. Aussi n'hésité-je pas à regarder comme imaginée à plaisir cette anecdote, amusante d'ailleurs. Castagnary avait écrit sur Courbet un de ces articles dans lesquels il faisait de son ami le centre de la peinture. Il va le voir et attend un remercîment; mais le peintre ne souffle mot de l'article. Le critique se décide alors à en parler : « Oui, oui, dit Courbet en continuant à peindre; ça te fera du bien, mon garçon. » Je croirais plutôt qu'à chaque article de ce genre, Courbet, qui dissertait volontiers, aura développé avec suite chaque éloge de Castagnary.

Voici donc la partie essentielle de la palinodie. Le peintre sceptique, le traducteur de paradoxes qu'il ne comprend pas, est devenu « l'homme qui résume les seules forces subsistantes de la peinture française, celui qui, réagissant avec le plus d'énergie contre les tendances romantiques, a véritablement décidé le mouvement nouveau, le premier des peintres socialistes. » Il n'est pas seulement cela : « Il est peintre dans le sens exact du mot, PICTOR, *pittore :* il voit clair et rend juste. Rien de ce qui compose le monde visible ne lui est étranger; il traite tout et avec la même facilité supérieure. Pour sa puissance et sa variété, je le rapprocherais volontiers de Velasquez, le grand naturaliste espagnol; mais avec une nuance : Velasquez était un courtisan de la cour, Courbet est un Velasquez du peuple. » Quant à la doctrine de Courbet, contresignée par Castagnary, la voici : « La grande prétention de Courbet est de représenter ce qu'il voit. C'est même un de ses axiomes favoris que tout ce qui ne se dessine pas sur la rétine est en dehors du domaine de la peinture. » Il semble difficile d'aller plus loin dans l'éloge; cependant, Castagnary enchérit à chaque Salon. En 1866, il confirme à Courbet le titre de « maître peintre, » que

l'artiste s'était déjà décerné à lui-même. De ses deux tableaux, qui, du reste, sont très bons l'un et l'autre, la *Remise de chevreuils* et la *Femme au perroquet*, il fait une description lyrique, avec juste ce qu'il faut de réserves pour augmenter le prix de l'éloge. Conclusion : « Quand a-t-on peint comme cela en France? A quel art cet art n'est-il point égal? J'ai tout donné à Courbet, parce que plaider la cause de Courbet, c'est plaider en même temps la cause de toute la jeunesse idéaliste et réaliste. » Ici le lecteur de Castagnary s'étonne, et le critique d'ajouter : « Le naturalisme comporte les deux termes. » Si le lecteur d'alors a compris cette fusion si délibérée de deux mots qui hurlent de se trouver réunis, il y a mis de la bonne volonté. Castagnary n'écrit pas de Salon en 1867 ; mais, en 1870, il incarne en Courbet « la cause de la jeunesse, toutes les virtualités de la nouvelle école, » il en fait « un mandataire. » — « Si Courbet est vaincu, ajoute-t-il, la révolution est devoyée, le naturalisme ajourné, et la société présente, comme ses deux aînées, la société de Louis-Philippe et la société de la Restauration, reste sans expression en peinture. » Dans le *Mendiant faisant l'aumône*, il voit une thèse sociale, « la conclusion des grands désastres financiers et industriels. » En 1869, à propos de l'*Hallali du cerf*, il vante la noblesse, l'élégance et la distinction de Courbet. C'est tout, parce que la guerre arrive et que, lorsque Castagnary reprend la plume, Courbet a sombré dans la Commune et n'expose plus.

Le peintre auquel Castagnary prodiguait ainsi les plus énormes éloges qu'un artiste ait reçus de son vivant était un bon peintre et un sot (1). Je n'aurais rien à dire de sa rare sottise, s'il ne l'avait mise tout entière dans sa peinture et si Castagnary ne l'avait transformée en génie. Il est, je crois, le seul peintre de valeur qui n'ait pas été en même temps un homme intelligent. Tandis que, pour ne parler que des morts et prendre dans tous les genres, Delacroix, Théodore Rousseau, Millet, Bastien-Lepage, écrivaient ou parlaient sur leur art avec une originalité qui fait de leurs lettres, de leurs notes et de leurs conversations, une forme de la plus haute critique, il est impossible de trouver dans les divagations de Courbet autre chose que des puérilités. Incapable, je ne dis pas de sentir, mais de soupçonner le ridicule, d'une vanité toujours en exercice, s'admirant dans sa personne, qui était énorme, son esprit, qui était nul, et son génie, qui était un talent

(1) Voyez, sur Courbet, Théophile Silvestre, *Histoire des artistes vivans, études d'après nature*, 3e édition, 1878, et comte Henry d'Ideville, *Gustave Courbet, sa vie, son œuvre*, 1878.

borné, il passait à se démontrer le temps qu'il ne passait pas à peindre ou à se peindre, car aucun artiste n'a multiplié son image sous autant d'aspects et de noms. Au temps de sa première jeunesse, il avait étudié les maîtres, mais il entrait en fureur si l'on contestait qu'il fût né de lui-même. C'était le phénix de la peinture, et Edmond About disait plaisamment à son sujet : « Le phénix est de tous les oiseaux celui qui s'aime le plus : comme fils, il révère en soi un père vénérable ; comme père, il chérit en soi le plus tendre des fils (1). » Si le mot réalisme pouvait avoir un sens absolu, le seul réaliste de la peinture, ce serait lui, car il peignait ce qu'il voyait, comme il le voyait, et au moment où il le voyait. Excellent ouvrier plutôt qu'artiste, facile, franc et rapide dans l'exécution, il était incapable de combiner une scène ou même d'indiquer des attitudes à ses modèles. Quant à l'art de peindre, il le prenait au point où ses prédécesseurs l'avaient laissé, c'est-à-dire que ni la combinaison des couleurs, ni les effets de la lumière, ni les moyens pratiques ne provoquaient en lui le moindre désir de changement : à ce point de vue, ce réformateur était le plus tranquille des traditionnels. Le seul procédé qu'il ait non pas imaginé, mais préféré, c'est l'emploi du couteau à palette, c'est-à-dire que, pour peindre largement et obtenir de belles surfaces, il étendait la couleur avec ce couteau, au lieu de procéder par touche avec le pinceau ou la brosse. Pour le choix de ses sujets, c'étaient, outre son portrait et celui de ses amis, les paysages et les mœurs de son pays natal. Rien de mieux, car il les peignait bien ; mais, très désireux de provoquer du scandale pour obtenir de la réclame, il choisissait des scènes grotesques ou triviales, et soutenait que ce sont les seules que l'art ait le droit de représenter, car elles sont toute la nature. Il le disait très haut, dans son atelier à ses visiteurs, et dans les brasseries, où il professait régulièrement son esthétique, devant un auditoire composé en majorité de confrères qui s'y donnaient rendez-vous pour se divertir. L'idéal et les peintres idéalistes, « M. Raphaël » surtout, avaient le privilège de le mettre en gaîté. Franc-Comtois, il avait fait un jour la connaissance de son compatriote Proudhon. Le puissant polémiste parlait lentement, longuement, d'une voix douce, sans hésiter, ni s'arrêter, sans se fâcher et sans rire. Courbet fut étourdi et dompté par cette éloquence ; avec Proudhon, il écoutait bouche bée et ne parlait plus. D'autant que Proudhon exprimait des idées analogues à celles du peintre sur les points où Courbet en avait : il prêchait comme lui que le peintre doit

(1) *Voyage à travers l'Exposition universelle des Beaux-Arts*, 1855.

représenter la vie contemporaine. Mais il ajoutait que le peintre doit avoir des idées. Courbet, qui se croyait propre à l'idéologie, sinon à l'idéalisme, adopta celles de Proudhon ; il admit, comme lui, que l'art doit réformer les mœurs et prêcher la justice sociale, exalter les humbles et corriger les abus. Dès lors, Courbet se crut une mission ; il fut socialiste et moraliste, il voulut « peindre des idées. » Cela ne l'empêchait pas, à l'occasion, de peindre tout bonnement des obscénités pour un Turc viveur, Khalil-Bey, mais il croyait fermement mener une guerre salutaire contre la corruption bourgeoise en peignant les *Baigneuses* ou les *Demoiselles de la Seine*.

Tels étaient l'homme et l'artiste qui furent adoptés au complet par le galant homme et l'écrivain distingué qu'était Castagnary. La place que Proudhon en exil laissait vide à côté du peintre, il l'occupa avec empressement, et, dès lors, le meilleur de son talent d'écrivain fut mis au service du réalisme tel que l'entendait Courbet. Tandis que, somme toute, Proudhon maintenait devant l'artiste borné la supériorité d'une intelligence d'élite et lui imposait ce qu'il devait penser, Castagnary acceptait en bloc les théories informes de Courbet et revêtait d'une forme littéraire ce que Courbet professait entre deux chopes. Il exaltait la philosophie et les sujets du peintre, qui n'existaient pas, et les mettait bien au-dessus de sa facture qui, seule, avait une valeur. Il adoptait jusqu'aux absurdités de langage par lesquelles Courbet se faisait, dans l'occasion, une terminologie personnelle. Ainsi, Courbet avait imaginé de remplacer le vieux mot de « marine », qui dit bien ce qu'il veut dire, par l'expression « paysage de mer, » qui est absurde, et Castagnary d'imprimer aussitôt, en reportant l'honneur de l'invention à son ami, que « l'expression est meilleure. » Je ne vois d'autre raison acceptable de cette alliance entre un homme intelligent et un sot que la conviction où était Castagnary de servir ainsi ses propres idées. Courbet ne peignait que le temps présent et la France ; il appliquait donc la doctrine du naturalisme et de l'indigénat. Il l'appliquait complète, car, s'il avait commencé par exposer un *Guittarero* et la *Nuit du Walpurgis*, il s'était bien promis de ne pas recommencer pareilles débauches d'imagination. Il l'appliquait seul, car ceux que Castagnary aurait bien voulu, comme il disait, « jouguer » à sa doctrine en violaient souvent les principes absolus. Ainsi Corot mettait des nymphes dans les paysages de Ville-d'Avray, Théophile Rousseau prenait des esquisses devant la nature et passait ensuite des années à les transformer de souvenir dans son atelier, Millet peignait *Ruth et Booz*, *Tobie et sa femme attendant leur fils* et l'*Angelus*.

Ce qui est encore plus fâcheux, c'est que, trop occupé à expliquer Courbet et planté devant cette borne, Castagnary n'observait pas assez l'évolution de l'art français, qui dépassait rapidement le dieu Terme de la doctrine. M. Spuller nous dit que nombre de talens nouveaux ont été révélés par Castagnary. Ce n'est guère acceptable. Pas une fois, Castagnary n'a été le premier à signaler l'originalité d'un nouveau-venu. Pour Manet qui, dès le premier jour, soulevait certes beaucoup d'objections, mais qui, du moins, apportait une formule nouvelle, il était très long à reconnaître sa valeur. Voici sa première mention : « On a fait grand bruit autour de ce jeune homme. Soyons sérieux. Le *Bain*, le *Majo*, l'*Espada*, sont de bonnes ébauches, j'en conviens. Il y a une certaine vie dans le ton, une certaine franchise dans la touche qui n'ont rien de vulgaire. Mais après ? Est-ce là dessiner? Est-ce là peindre? » Il termine en relevant chez Manet « l'absence de conviction et de sincérité ; » or, l'artiste valait surtout par ces deux qualités. Il lui fallut encore quatre ans pour le prendre au sérieux, et, même alors, il ne cessait pas d'être très dur pour lui. Il écrivait en 1870 : « Je n'ai rien à dire de ce peintre qui, depuis dix ans, semble avoir pris à tâche de nous montrer à chaque Salon qu'il possède une partie des qualités nécessaires pour faire des tableaux. Ces qualités, je ne les nie pas; mais j'attends les tableaux. » Enfin, en 1875, lorsque l'artiste est devenu chef d'école, qu'il passe pour très avancé et que c'est faire acte de libéralisme que d'en dire du bien, Castagnary, qui n'aime guère cependant les impressionistes et leur a dit leur fait avec quelque rudesse, adopte dans Manet le peintre de la vie contemporaine, le démontre en plusieurs pages et le sermonne doucement sur les exagérations de la doctrine du plein air. M. Spuller nous dit expressément que Castagnary avait « deviné » Bastien-Lepage. C'est trop s'avancer. Lorsque parut, au Salon de 1874, ce *Portrait de mon grand-père*, qui est à la fois le début du jeune maître et, certainement, la peinture la plus forte et la plus large qu'il ait laissée, ce fut à qui, parmi les critiques, traduirait une impression aussi vivement ressentie par le public que par les artistes. Castagnary se contenta, en terminant une longue revue, de « consacrer un dernier mot d'éloge à un nouveau-venu » et de l'exprimer ainsi : « C'est une œuvre originale et qui promet un peintre. » Il y avait à dire plus et mieux. L'année suivante, lorsque le peintre est à la mode, et surtout, en 1876, lorsqu'il a exposé le portrait de M. Wallon, Castagnary écrit à son sujet un morceau de facture, mais chacun lui donnait l'exemple : « Le père de la république » était un thème de développement; mais comme la « page » de Castagnary est terne à côté de celle d'About! Il n'a guère plus de flair et d'initiative avec les sculpteurs qu'avec les peintres. Il

admire fort MM. Cavelier et Guillaume, en quoi il a bien raison, mais ces deux maîtres étaient découverts depuis quelques années déjà. En revanche, il trouve « beaucoup d'ostentation » dans le *Vainqueur du combat de coqs*, de M. Falguière, et se croit conciliant en « ne soulevant pas de récriminations » sur cette œuvre que le public lui semble goûter à l'excès. Il « mentionne avec éloge » le *Portrait de femme* envoyé par Carpeaux au Salon de 1868, et trouve « ferme et précis » le *Portrait de M. Charles Garnier*, par le même; or, ces deux bustes sont tout simplement des chefs-d'œuvre. Si le rôle du critique consiste surtout à signaler le talent inconnu ou méconnu, à éclairer et guider l'opinion, si sa première qualité est une sûreté de goût qui le conduise d'instinct devant les œuvres originales ou fortes, Castagnary fut-il vraiment un critique?

V.

Critique, non, mais polémiste. Un critique est, par définition, un homme qui juge, c'est-à-dire qui distingue le bon du mauvais. Son premier devoir est l'impartialité; c'est aussi son premier besoin, car, sans elle, l'exercice de sa fonction lui devient impossible. Où les parties en présence mettent leurs intérêts et leurs passions, il ne doit apporter, lui, que le désir de bien voir et de comprendre. S'il est l'homme des uns ou des autres, il cesse d'être juge et le public le récuse. Cependant, toutes les écoles littéraires et artistiques ont désiré avoir un critique à eux, sentant bien qu'elles ne prenaient corps et n'existaient devant l'opinion que du jour où elles trouvaient quelqu'un pour formuler et défendre leurs théories. De fait, elles l'ont trouvé toutes les fois qu'elles en valaient la peine; mais, invariablement, après avoir commencé par se livrer à la cause qu'il défendait, le critique, s'il avait vraiment la vocation de son emploi, reprenait sa liberté et jugeait ceux qu'il se contentait d'abord de louer. Le cénacle commençait naturellement par crier à la trahison, mais le public, arbitre de la querelle, donnait vite raison au critique; il ne lui accordait sa confiance que du jour où avait eu lieu cette affirmation de sa liberté. Les choses se sont passées ainsi pour Sainte-Beuve, par exemple. Il a commencé par être de l'école romantique et l'a défendue, selon l'usage, par l'offensive, c'est-à-dire en attaquant les écoles opposées; il a fait des réserves dès que les prétentions de mainmise sur son indépendance lui sont apparues; il a quitté ses amis pour se mettre entre eux et le public, constatant et expliquant leurs échecs aussi bien que leurs succès. Dès lors, il n'a plus eu qu'un

but : comprendre et faire comprendre. De son vivant, le critique exerce son office avec plus ou moins d'autorité, de succès et de talent; en écrivant sur autrui, il atteste plus ou moins d'originalité personnelle; mais, dès qu'il est mort, il n'y a plus qu'un moyen de le juger lui-même, c'est d'examiner dans quelle mesure le temps lui a donné tort ou raison, quels de ses jugemens ont été confirmés ou cassés, enfin quelle a été sa contribution à cette histoire naturelle des esprits, à cette explication et à cette classification des œuvres qui sont l'utilité suprême de la critique. Un critique est donc un homme qui suit son temps, le comprend et l'explique; il ne doit avoir d'autre passion que celle du vrai, donner le moins possible à son goût personnel, être très instruit, se tenir toujours au courant, signaler les nouveaux-venus, revenir sans cesse sur ses théories, pour les compléter et les corriger, sur les œuvres de quelque importance, pour marquer leur valeur et leur portée.

Malheureusement, aucun des termes de cette définition ne répond au rôle de Castagnary. Encore plus négatif ou plus affirmatif que les artistes auxquels il prêtait son appui, il a d'autant plus étroitement adopté leur doctrine et servi leurs intérêts de façon plus exclusive qu'il avançait dans sa carrière; il a enchéri sur leurs exagérations. Il croyait suivre son temps; en réalité, il allait contre lui, car aujourd'hui, tout ce qu'il voulait détruire, au nom de l'esprit du siècle, dure encore, et ce qu'il exaltait de façon exclusive n'est, aujourd'hui comme autrefois, qu'une partie de l'art et non la plus considérable. Il n'a jugé qu'avec des préférences et, comme on disait autrefois, avec son « sens propre; » loin de faire effort pour élargir son propre goût, il s'est attaché à le rendre de plus en plus étroit; il ne s'est jamais repris et corrigé; très ignorant, il n'a rien emprunté aux enseignemens du passé; enfermé dans un cercle, il n'a vu, en dehors, que les œuvres imposées à l'attention par la voix publique; il n'a découvert aucun nouveau-venu. Il a cru à l'action immédiate et à la durée de sa critique; or, sur son temps, il n'a eu qu'un effet restreint; l'avenir n'a rien retenu de sa doctrine générale et peu de chose de ses jugemens individuels. Il avait pourtant de grandes ambitions, il prétendait être le Lessing de la peinture, et son premier écrit affectait les allures d'un *Laocoon*. La peinture a refusé d'entrer dans sa définition.

En revanche, si Castagnary n'est pas critique, il ne lui manque aucune des qualités nécessaires au polémiste : la conviction, le courage, l'esprit d'offensive. Un polémiste est juste le contraire d'un critique, et les mérites de celui-ci, loin de le servir, lui nuiraient.

Ouverture d'esprit, désir d'impartialité, modération, autant d'embarras pour celui qui défend une cause. Dans une bataille, il n'y a plus à examiner de quel côté est le bon droit, mais, simplement, à frapper de son mieux. Tout ce qu'on peut demander au polémiste, c'est de ne pas se dire critique; il n'en a pas plus le droit qu'un combattant de réclamer les droits d'un arbitre. Ce qu'on peut lui demander aussi, c'est de bien choisir sa cause; s'il se trompe, on est en droit de lui reprocher son erreur. Or, Castagnary se déclarait critique et voulait être accepté comme tel; il prétendait imposer sa médiation aux parties en présence. Il s'est bien battu, mais au profit d'une mauvaise cause, qu'il incarnait, par surcroît, dans un homme fort au-dessous de cet honneur, et qui n'avait besoin ni d'être imposé, ni d'être défendu. Courbet allait au-devant des refus pour s'en faire une réclame, il recherchait la persécution pour attirer les badauds, qui le suivaient partout où il lui plaisait de les conduire; quant à ce qu'il y avait d'excellent chez lui, ses qualités de métier et de facture, tout le monde les constatait et les prisait à leur grande valeur. Il eût donc fallu le calmer au lieu de l'exciter. Castagnary fit juste le contraire. Est-ce donc que les artistes plus dignes d'être soutenus manquaient à ce moment? N'y en avait-il pas, victimes des jurys qui les repoussaient, des critiques qui les méconnaissaient et du public qui les tournait en ridicule? Il suffit de citer Rousseau et Millet. Pour tous deux, Castagnary, le plus souvent fort élogieux, enthousiaste même, ne leur maintient pas avec assez de constance le rang qu'ils méritaient. Il lui est arrivé d'avertir très durement le premier; quant au second, dont la simplicité lui avait semblé d'abord très supérieure aux déclamations socialistes de Courbet, il semble que son « idéalisme, » comme aussi sa « raideur byzantine » lui aient souvent déplu. Ainsi, ce chercheur d'originalité la voyait où elle n'était pas et ne la voyait pas assez où elle était.

Je tiens pourtant à conclure sur lui comme j'ai commencé. Si sa doctrine générale a péri et si, parmi ses jugemens individuels, la plupart se trouvent cassés, il a dû à sa franchise, toujours ferme et droite, même lorsque la partialité l'aveuglait, à son amour de la vérité, qu'il n'a pas vue où elle était, mais que, dès le premier jour, il cherchait avec ardeur, à son talent d'écrivain, fait de verve et de couleur, de forcer en son temps l'estime de ceux mêmes qu'il choquait le plus et de mériter encore aujourd'hui les honneurs d'une discussion sérieuse.

GUSTAVE LARROUMET.

L'ALUMINIUM

C'est à l'Exposition universelle de 1855 qu'apparut, pour la première fois, un lingot de ce singulier *silver white metal from clay*, comme l'appelait sir Henry Roscoe, à l'Institution royale de Londres, — de l'argent extrait de l'argile. Il ne semble pas qu'alors l'aluminium ait frappé bien vivement l'attention du public. Lorsqu'il s'exhiba de nouveau à Londres en 1862, puis à Paris en 1867, sous forme d'ustensiles de toute sorte et d'objets d'orfèvrerie, il eut d'abord un succès de curiosité dû principalement à son extraordinaire légèreté. Puis, les difficultés de sa fabrication, le haut prix qui en était la conséquence, la trop facile altérabilité de son éclat, ombrageuse virginité souillée par le moindre mélange, le firent peu à peu abandonner par certains arts qui, au premier moment, y avaient cru trouver une nouvelle ressource. Son alliage avec le cuivre, ce qu'on appela le bronze d'aluminium, malgré de remarquables qualités de résistance et sa belle couleur d'or, eut lui-même quelque peine à se maintenir dans la pratique industrielle. Peut-être ne parlerait-on plus de l'aluminium, sauf dans les laboratoires, où sa place est toujours marquée, si sa jeune histoire ne se liait à celle des progrès de l'électricité, et si, grâce à ce nouvel agent, sa fabrication n'était devenue assez facile et assez économique pour permettre d'étendre considérablement le champ de ses applications, et faire renaître, un peu prématurément encore, les espérances qui l'avaient accueilli à ses débuts.

Espérances raisonnables, après tout, et fondées sur la base solide des considérations scientifiques les plus sérieuses. Pourquoi, en effet, ne pas compter beaucoup sur ce beau métal, en prévoir

l'usage étendu, la substitution, en beaucoup de cas, aux autres métaux aujourd'hui à la disposition de l'humanité, lorsqu'on pourra aisément et à bas prix l'extraire des nombreux minerais qui le recèlent ?

I.

Soit qu'elle se présente sous l'humble aspect de cette terre aux couleurs variant du jaune au brun, dont sont formés nos champs eux-mêmes, soit que, plus pure, elle devienne ce kaolin, au blanc immaculé, dont on fait la porcelaine, l'argile n'est autre chose qu'une combinaison de silice, d'alumine, d'un peu d'eau et de quelques autres corps étrangers en proportions variables. De cette terre, vulgaire à force d'être abondante, qui forme approximativement la moitié de l'écorce du globe, le poids se répartit à peu près également entre la silice, matière même du cristal de roche, et l'alumine, et celle-ci à son tour, sous sa terreuse apparence, n'est autre chose que l'aluminium oxydé. Ce métal constitue ainsi à peu près la sixième partie du sol que nous foulons aux pieds.

Le plus abondant, il est en même temps de tous les métaux celui qui est le plus près de nous. Dans l'énorme bouillonnement de cette masse fluide et incandescente qui devait plus tard devenir le globe terrestre, les élémens, d'abord confondus, se sont graduellement superposés par ordre de densité. Les plus lourds, tendant vers le centre, se concentraient dans les profondeurs, tandis qu'au contraire les plus légers, et plus que tous les autres, les composés à base d'alumine, gagnaient la périphérie. Solidifiée d'abord par l'effet graduel du refroidissement, cette première couche flotta longtemps, à la manière d'une scorie, sur l'immense bain des minéraux plus denses, encore tenus en fusion. Lorsque, la température baissant, la vie devint possible, c'est sur cette écume légère, décidément solidifiée, qu'apparurent d'abord les premiers organismes.

L'alumine et, par conséquent, son principal composant, l'aluminium, est donc sous nos pieds, pour ainsi dire. A chaque pas, presqu'en tous lieux, nous trouvons cette argile, qui, à la rigueur, pourrait en être le minerai. Rares et éparses dans la masse, des gemmes précieuses s'y rencontrent, émeraudes, améthystes, saphirs, rubis, topazes, qui ne sont elles-mêmes que de l'alumine, à peu près pure dans les genres corindons, alliée à un peu de magnésie ou de chaux dans les spinelles ou les rubis balais. Tels, formés en apparence du même limon que les autres mortels, mais brillant d'un autre éclat, apparaissent au sein de l'humaine multitude les natures d'élite, les hommes de génie.

Cependant les âges se sont écoulés, les civilisations se sont suivies; à la pierre taillée a succédé le bronze ou mieux l'airain, si ce n'est plutôt le cuivre pur, comme le démontrait, il y a quelques jours, à l'Académie des Sciences, le savant M. Berthelot. A son tour apparaît le métal de la période historique, le fer, qui semble être l'agent nécessaire du progrès des sociétés. Et cependant cet autre métal, plus abondamment épandu que tout autre dans le sol sur lequel elle vit, l'humanité, jusqu'aujourd'hui, pour ainsi dire, en a ignoré non-seulement l'usage, mais même l'existence. Comment cela a-t-il pu se faire? Pour le dire, une explication préliminaire, un peu aride, peut-être, mais inévitable, est nécessaire.

Il n'y a pas encore cent ans, la fureur jacobine faisait tomber la tête de Lavoisier, et jusqu'à lui les hommes n'avaient pas distingué dans la nature plus de six à sept métaux, mis à leur disposition par le hasard lointain d'une découverte imprévue. Pour les prédécesseurs de Lavoisier, encore imprégnés de conceptions alchimistes, ces quelques métaux étaient doués d'un principe subtil; terre inflammable, disait Bécher de Spire; phlogistique, l'appelait Stahl, le médecin du roi de Prusse. Chauffés dans l'air, soumis à l'action de l'humidité, ces métaux perdaient, croyait-on, ce phlogistique mystérieux et avec lui leurs qualités essentielles; plus de sonorité, plus d'éclat, plus de ténacité; ce n'étaient plus, disait-on avec une nuance de mépris, que des chaux métalliques, des terres friables et inutiles, se confondant avec le reste de ces matériaux hétérogènes, mal connus, dont le mélange formait la Terre, l'un des quatre élémens d'Aristote.

Lavoisier dissipe ces profondes ignorances. Soumis à l'action du feu, le métal, en effet se transforme. Est-ce en perdant ce phlogistique, cet *ens rationis* que personne n'a jamais ni vu ni pesé? Non; le phlogistique n'existe pas. Le métal chauffé ne perd rien : il s'unit, au contraire, à cet élément de l'air, propre à entretenir la combustion, que Priestley, qui venait de le découvrir, appelait l'*air vital*, qui reçut ensuite, en 1778, de Lavoisier lui-même, le nom d'*oxygène*. Dans le composé qui résulte de cette union, dans cette chaux métallique, qui va tout à l'heure s'appeler un oxyde, on retrouve rigoureusement le poids des deux élémens constituans, et l'analyse les restitue avec tous leurs caractères distinctifs, avec leur absolue personnalité. La notion fondamentale des corps simples jaillit, comme un lumineux corollaire, des recherches et des méditations de l'illustre novateur. Ce sont ceux qui, soumis à l'épreuve de toutes les forces de désagrégation dont l'homme peut disposer, y résistent, se retrouvent toujours les mêmes, indestructibles, indécomposables. Lavoisier leur imprime le caractère d'une individualité propre. Ils sont aujourd'hui au

nombre de soixante. Sous le régime des lois de l'affinité, ils s'unissent et se combinent deux à deux, non au hasard, mais dans des proportions déterminées. A leur tour, observant les mêmes lois, deux corps ainsi composés peuvent s'unir entre eux. Ainsi toutes les combinaisons chimiques sont binaires : tel est le trait caractéristique de cette grande théorie du dualisme que Lavoisier eut l'impérissable gloire de fonder pour toujours. Grandiose dans sa simplicité, elle fournit aussitôt, pour s'expliquer, le principe de cette langue chimique, d'une précision si lumineuse, qui, en facilitant la compréhension des phénomènes et la généralisation de leurs lois, a multiplié l'essor et la fécondité des recherches.

L'oxygène avec le métal donne l'oxyde; uni aux corps simples non métalliques, comme le soufre, par exemple, l'oxygène engendre un acide: et la combinaison de ces deux composés binaires, l'acide avec l'oxyde, s'appelle un sel. Un corps simple peut déplacer l'un des élémens d'un composé binaire, se substituer à lui. Jamais un corps simple ne s'unit à un composé binaire. Et alors, si les terres, chaux, magnésie, alumine, si les alcalis, soude, potasse, peuvent, en s'unissant aux acides, former des sels, c'est que ce sont eux-mêmes des composés binaires; ce sont des oxydes: intuition de génie qui devinait ainsi, sous leur grossière métempsycose, l'individualité de ces métaux encore inconnus qu'on ne devait découvrir que longtemps après Lavoisier, au prix de savantes recherches et de laborieuses tentatives.

Les minerais des métaux connus dès les premiers âges de l'humanité, le cuivre, l'étain, le fer, sous l'influence de la chaleur cédaient aisément leur oxygène au carbone, se laissaient réduire par lui : le métal était isolé. Mais les alcalis, les terres, résistaient à l'action de ces deux agens, les seuls connus de l'ancienne métallurgie. Pourquoi cette différence? Pourquoi le charbon, efficace réducteur des uns, était-il impuissant sur les autres? Pourquoi s'emparait-il de l'oxygène des premiers, et ne parvenait-il pas à dissocier les élémens des alcalis? C'est que ces combinaisons ne sont pas l'œuvre d'un aveugle et morne hasard. Une loi très nette y préside. Entre ces élémens primordiaux de l'inerte matière, l'affinité, une des formes sans doute de l'universelle attraction, agit, qui les pousse à se chercher, à s'unir, à former des combinaisons dans lesquelles chacun s'oublie et disparaît, faisant place à un composé qui a son individualité propre, ses qualités personnelles. Mais toutes ces unions ne sont pas durables: le carbone, nous l'avons vu, détruit celles que l'oxygène avait, au sein des formations géologiques, contractées avec le fer et les autres métaux usuels; il ne peut rien ni sur les terres ni sur les alcalis; l'hydrogène prend aux côtés du chlore ou de l'iode la place que

cherchait à y occuper l'oxygène; le soufre refuse de s'unir à l'azote.

M. Berthelot, qui ne le cède pas à ses illustres devanciers, a, en créant la thermo-chimie, donné la formule précise, indiqué le pourquoi des unions et des divorces de ce monde insensible où l'amour s'appelle affinité. Plus les affinités de deux corps sont vives, plus ils se sentent l'un pour l'autre d'attraits, plus aussi est ardente la chaleur qui se manifeste au moment où se consomme leur union.

Dressant par ordre croissant d'intensité le tableau des chaleurs dégagées dans les diverses combinaisons, l'illustre savant a établi cette loi expérimentale si féconde et si conforme aux plus hautes inductions de la philosophie naturelle : Les composés qui se produisent avec le plus grand dégagement de chaleur tendent à se former de préférence aux autres. La combinaison du carbone avec l'oxygène développe deux fois plus de chaleur que celle qui a donné naissance à l'oxyde de fer; mis en présence de cet oxyde dans des conditions de température convenables au développement de leurs affinités, le carbone lui enlèvera son oxygène. En revanche, ce puissant réducteur sera sans action sur l'oxyde d'aluminium, l'alumine, dont la chaleur de formation est supérieure à celle des produits oxygénés du carbone. C'est la raison pour laquelle les longs siècles qui ont précédé celui-ci ont connu le fer, ont ignoré l'aluminium. Le carbone, seule ressource de leur métallurgie, efficace à faire sortir le fer de ses combinaisons avec l'oxygène, était sans action sur les argiles qui recélaient le léger métal. Le carbone était plus impuissant encore sur la soude et la potasse, et presque aussi longtemps que l'aluminium, les métaux de ces alcalis restèrent ignorés et, partant, inutiles. En 1807, Humphrey Davy soumet les alcalis à l'action d'une pile électrique, puissante pour l'époque : à l'électrode négative apparaissent des grains d'une couleur grisâtre. Les métaux alcalins, le potassium, le sodium, étaient découverts au moment même où, sur le Niémen, les maîtres du monde s'entendaient pour lui donner une paix, moins durable, hélas! que les conquêtes de la science. Cependant, la magnésie, l'alumine, résistent encore. La science pour les vaincre prend un détour. Œrsted convertit ces intraitables oxydes en chlorures anhydres, et Woehler, à son tour, a la gloire de décomposer ceux-ci en les mettant en présence du potassium. L'intuition du savant suédois n'avait pas été vaine. Le potassium avait bien, en effet, pour le chlore, une affinité supérieure à celle de ces métaux terreux, jusque-là réfractaires à toute tentative. Entre le chlorure d'aluminium et le potassium la réaction s'opère : le métal alcalin s'empare du chlore, devient un chlorure à son tour, tandis qu'au

fond du creuset, l'aluminium, sortant de la combinaison qui le voilait, pour ainsi dire, apparaît enfin dans sa métallique nudité.

Tout n'était pas fait d'ailleurs avec la découverte de Woehler. Une poussière grisâtre, quelques globules, dont les plus volumineux étaient gros comme des têtes d'épingle, c'est tout ce qu'il avait pu obtenir. Aussi, malgré la perspicacité que donne l'habitude de la recherche aux esprits vraiment scientifiques, n'avait-il pu que déterminer incomplètement, et même, sur certains points, fort inexactement, les propriétés les plus essentielles du nouveau métal. Ce sont les beaux travaux d'Henri Sainte-Claire Deville qui ont mis en valeur la découverte de l'aluminium.

II.

Henri Sainte-Claire Deville est une des belles figures de notre temps, qui a vu peu d'existences plus dignement remplies. Dévoué à la science, trouvant son bonheur à explorer ces divines régions du savoir aux limites infiniment lointaines, ne reculant devant aucune des conséquences de la vérité scientifique, il fut en même temps de ceux chez qui, suivant la profonde parole de Pascal, le cœur a ses raisons, et ces raisons lui suffisaient à concilier, dans la sereine intimité de sa pensée, la science avec la foi. On peut dire de lui ce qu'il disait de Faraday : « La grandeur et la bonté de son caractère, la pureté inaltérable de sa vie scientifique, l'amour sincère du bien qu'il a toujours pratiqué avec l'ardeur et la vivacité de sa nature, toutes ces qualités et toutes ces vertus, qui se peignent sur ses traits animés et sympathiques ont exercé sur ses contemporains une attraction à laquelle personne ne résistait (1). »

Dans son cher laboratoire de l'École normale, à quelques pas de celui où Pasteur poursuivait ses admirables recherches sur les fermens, Henri Sainte-Claire Deville s'était fait cette vie studieuse du savant, rendue si douce et si facile, — il le disait lui-même, — par l'éloignement des hommes et de leurs débats intéressés. Bienveillant aux hardiesses, sévère aux idées fausses, Sainte-Claire Deville pratiquait la plus large tolérance. Il ignorait la jalousie, dit Jean-Baptiste Dumas, dans l'admirable éloge qu'il a fait de celui qui fut son élève et son émule. Il était étranger à l'envie. Dans sa notice sur M. de Senarmont, M. Joseph Bertrand raconte à ce propos une anecdote caractéristique. Elle est connue peut-être de quelques

(1) Notice sur Faraday, par H. Sainte-Claire Deville, en tête de l'*Histoire d'une chandelle*, l'un de ces petits ouvrages de vulgarisation où le savant et habile conférencier de la *Royal Institution* savait mettre autant de charme et de bonne grâce que de rigoureuse exactitude.

lecteurs : je ne résiste cependant pas au plaisir de la citer, car elle met en lumière le noble souci de sincérité de ces âmes pures, leur scrupuleuse probité scientifique.

« Un jour, dit M. Joseph Bertrand, c'était en 1856, dans le laboratoire de l'École normale, Senarmont avait suivi avec une curiosité émue la cristallisation si intéressante et si ingénieusement obtenue du silicium. Henri Sainte-Claire Deville, heureux de son invention, courant à son goniomètre, trouve un angle de cristal égal à 71°30′ et s'écrie, plein de joie : « Il appartient au système régulier, c'est un diamant de silicium! » Senarmont répète la mesure, trouve à peu près le même angle, mais conserve quelques doutes. Il emporte le précieux cristal et revient le lendemain : « Vous vous êtes trompé, dit-il, c'est un rhomboèdre dont un angle est égal accidentellement à un de ceux du système régulier. » Puis il montre des facettes incompatibles avec une cristallisation semblable à celle du diamant. Deville s'incline devant une autorité incontestée; il communique sa découverte à l'Académie des Sciences, rend compte de ses premières illusions et des judicieuses critiques qui l'y ont fait renoncer. A peine le compte-rendu est-il imprimé, qu'il voit accourir Senarmont, très sérieusement mécontent : « Pour qui me prenez-vous? dit-il. Si je viens dans votre laboratoire et si j'y suis admis à tout voir et à tout manier, croyez-vous que ce soit pour vous imposer un collaborateur et attacher mon nom à vos découvertes? Je suis très mécontent que vous m'ayez cité; si vous recommencez, je n'y reviendrai plus. » A quelques jours de là, on refait l'expérience. Sénarmont examine les cristaux et y découvre un octaèdre. Le doute n'était plus possible, la nature était prise sur le fait : « Vous aviez raison, dit-il, à Sainte-Claire Deville, mes facettes provenaient du groupement de plusieurs cristaux; j'aurais dû le deviner, je suis bien aise que vous m'ayez cité, j'ai ce que je mérite, cela fait mon compte. » Vous reconnaissez donc, lui dit Deville, que loyalement je devais publier l'observation des facettes sous votre nom? — Eh bien! oui, répond Senarmont. Vous êtes un brave homme... Et moi aussi. — Et ils s'embrassèrent (1). »

C'est d'abord là, dans ce laboratoire de l'École normale, que Sainte-Claire Deville reprit en 1854 l'expérience décisive de Woehler. — Au potassium, rare, coûteux, d'un maniement difficile et

(1) M. Jules Gay, professeur au lycée Louis-le-Grand, un des élèves de Sainte-Claire Deville, a publié, il y a quelques années, sur la vie et les travaux de son maître, une notice fort intéressante, à laquelle j'ai été heureux d'emprunter plus d'un trait, et où l'émotion très simple et très sincère du récit révèle les sentimens d'affectueuse vénération que conservent pour ce grand et noble esprit tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

quelquefois dangereux, Deville parvient, dans la préparation de l'aluminium, à substituer le sodium, qu'il venait de trouver le moyen d'extraire facilement et économiquement du sel marin. En outre, au lieu de partir de l'argile, ce qui exigeait une préalable séparation de la silice et de l'aluminium, Henri Sainte-Claire Deville a l'idée d'employer directement l'alumine hydratée, dont les gisemens considérables, situés dans l'Hérault, le Var, et surtout les Bouches-du-Rhône, auprès de la petite ville de Baux, voisine d'Arles, étaient exploités, depuis assez longtemps déjà, sous le nom de *bauxite*, pour la fabrication de l'alun. Des dispositifs ingénieux, qu'il imagine, lui permettent d'opérer sur des quantités considérables. — Sous l'action directe du chlore, un mélange de bauxite et de sel marin devient un chlorure double de sodium et d'aluminium ; l'addition à ce mélange, porté à la température de la fusion, d'une convenable quantité de sodium, en élimine l'aluminium, qui se réunit au fond du creuset. Une nouvelle fusion débarrasse le métal de la majeure partie des impuretés, donne à ses molécules un surcroît de cohésion, permet de le couler en lingots. — Tout cela n'allait pas sans grande dépense. Le budget de l'École normale, s'il est permis d'appeler d'un nom si gros les humbles ressources dont disposait alors la science, n'aurait pu suffire longtemps aux recherches de son maître de conférences. Prévenu de la situation, l'empereur Napoléon III, qui eut quelquefois d'intelligentes munificences, ouvrit sa cassette au savant. — C'est ainsi que les nouveaux procédés sortant du laboratoire purent s'essayer dans le domaine industriel. L'année suivante, le 18 juin 1855, Jean-Baptiste Dumas présentait à l'Académie des Sciences (1) le premier lingot d'aluminium, fabriqué dans la petite usine de Javel.

(1) Henri Sainte-Claire Deville ne fut nommé membre de l'Académie des Sciences qu'en 1861, à l'âge de quarante-trois ans. Il y était attendu depuis longtemps, dit M. Jules Gay, mais il avait tenu à n'y entrer qu'après son frère, nouveau et touchant témoignage de la délicatesse des sentimens qui animaient cette nature supérieure. — L'œuvre d'Henri Sainte-Claire Deville ne se borne pas à la production de l'aluminium. A un moment où la chimie organique avait pour tant de chercheurs et de savans d'irrésistibles séductions, il resta fidèle à la chimie minérale. Il en a superbement agrandi les acquisitions. Qu'il suffise de rappeler ses beaux travaux sur les métaux réfractaires, sur le bore, le silicium, le magnésium, enfin sur le pétrole. Avec des collaborateurs dignes de lui, MM. Caron, Debray, Troost, il eut, dans la reproduction des espèces minérales, des triomphes comparables à celui que l'Académie des Sciences faisait l'autre jour à M. Moissan lorsque l'habile savant lui présenta le diamant noir sorti de ses fourneaux. Ses ingénieux appareils lui ont permis de produire le premier des températures assez élevées pour fondre le platine en grandes masses. Il a pu ainsi fournir les prototypes, inaltérables pour toujours, du mètre et du kilogramme, bases de la sécurité de toute mesure. C'est à lui, enfin, que revient l'honneur de la loi des dissociations, que J.-B. Dumas appelait « l'une des plus grandes acquisitions, non-seulement de la chimie, mais de la philosophie naturelle. »

On pouvait dès lors l'étudier à l'aise, en déterminer exactement les propriétés physiques et chimiques. D'un blanc d'argent, le nouveau métal n'est un peu altérable à l'air, qui en ternit alors l'éclat sous une légère patine bleuissante, que lorsqu'il contient quelques atomes de fer; — ce qui, il est vrai, arrive souvent, la bauxite étant très ferrugineuse. Sa qualité principale, celle qui a surtout attiré l'attention, et celle aussi qui justifierait son emploi, dans la plupart des applications industrielles, c'est son extrême légèreté. Sa densité varie, en effet, de 2,56, quand il est simplement fondu, à 2,71, quand le laminoir, comprimant sa masse, en rapproche les molécules. En moyenne, on admet aujourd'hui le chiffre de 2,60. Cela signifie qu'il pèse seulement deux fois et demie plus que l'eau. L'acier est près de trois fois plus lourd, et le cuivre trois fois et demie. L'argent pèse quatre fois plus, et l'or tout près de huit fois. — Ce qui revient à dire qu'avec un kilogramme d'aluminium, on peut fabriquer quatre fois plus d'objets qu'avec le même poids d'argent. — Dans bien des cas, la substitution d'un métal à l'autre peut d'ailleurs se faire sans inconvéniens. S'il n'est pas tout à fait aussi dur que l'or et l'argent, l'aluminium en a la malléabilité et la ductilité; il se laisse mettre par le battage en minces pellicules, que le moindre souffle fait voltiger, avec lesquelles on pourrait aussi bien *aluminer* que dorer. On l'étire en fils plus minces qu'un cheveu, assez solides cependant et assez souples pour que la navette puisse les unir à la soie. Moins fusible que le zinc qui fond à 600°, il l'est plus que l'argent; aisément donc il peut être fondu et moulé. Sa sonorité est remarquable, et cette qualité, jointe à celle de sa fusibilité, semblait en indiquer l'emploi pour la fabrication des cloches. On n'y est pas parvenu encore : sous les chocs du battant, le métal promptement s'écrouit et devient cassant. On s'est consolé de cet insuccès en fabriquant des diapasons en aluminium, dont les artistes, paraît-il, sont satisfaits. Faraday, cependant, au dire de sir Henry Roscoe, faisant vibrer un barreau d'aluminium, avait perçu deux sons d'inégale intensité, dont les ondes se superposaient sans se confondre. — A un autre point de vue, les sulfures qui, comme l'on sait, noircissent si facilement l'argent, sont sans action sur l'aluminium. — Également insensible aux sécrétions organiques, il se prête à la confection de certains appareils de chirurgie. On en a fait ces tubes ingénieux qui permettent aux malheureux opérés de la trachéotomie de respirer encore, et depuis longtemps les dentistes américains l'utilisent pour la construction de leurs discrets appareils. Il se prête également à la confection de la vaisselle et d'une aristocratique batterie de cuisine; dans ces circon-

stances, sa grande chaleur spécifique, qui se manifeste par un refroidissement très lent, en fait apprécier l'emploi. — Sa conductibilité, soit pour la chaleur, soit pour l'électricité, semble aussi lui réserver un assez bel avenir. — On sait que les corps se laissent plus ou moins facilement traverser par la chaleur, — qu'ils sont, pour employer le vocabulaire des physiciens, plus ou moins bons conducteurs. Les matières organiques sont en général mauvaises conductrices, — et, comme l'aurait pu dire le candide auteur des *Harmonies de la Nature*, — c'est fort heureux, car si les tissus qui composent le corps humain laissaient facilement aller et venir la chaleur à travers leurs pores, la moindre variation de la température extérieure se ferait sentir jusqu'aux organes essentiels dont on connaît l'extrême susceptibilité, et nous péririons vingt fois par jour, tantôt de chaud, tantôt de froid. — Le bois est mauvais conducteur, ce qui permet de tenir entre les doigts une allumette en feu jusqu'à ce qu'elle soit presque entièrement consumée. L'eau conduit mal la chaleur et l'air encore moins. De récentes expériences semblent démontrer que la chaleur ne circule pas dans le vide absolu ; et si l'astre bienfaisant, centre de notre système planétaire, parvient à faire arriver jusqu'à nous quelques rayons vivifians, c'est qu'entre lui et notre terre, l'immensité de l'espace est remplie de ce fluide hypothétique, subtil, impondérable, qui s'appelle l'éther. Les métaux, au contraire, sont tous bons conducteurs du calorique. On serait peut-être tenté de dire que, la chaleur n'étant après tout qu'une vibration des molécules matérielles, la conductibilité dépend du rapprochement plus ou moins grand de ces molécules ; que la distance qui les sépare les unes des autres, très grande dans l'éther, grande encore dans l'air, moins grande dans l'eau, diminue dans les corps solides et y diminue de plus en plus, à mesure que l'on va d'un corps lourd à un autre plus lourd encore, ce qui conduirait à penser que la conductibilité est proportionnelle à la densité. Mais, en ces sortes de théories, il ne faut pas trop se presser de raisonner ; on risquerait de le faire avec l'imagination. Comme le dit Fontenelle, les vrais philosophes sont comme les éléphans qui, en marchant, ne posent jamais le second pied à terre que le premier ne soit bien affermi (1). En fait, dans les métaux, la conductibilité et la densité ne vont pas toujours ensemble. L'aluminium, pour nous en tenir à notre sujet,

(1) « La comparaison, ripostait la spirituelle marquise avec qui s'entretenait Fontenelle, me paraît d'autant plus juste que le mérite de ces deux espèces, éléphans et philosophes, ne consiste nullement dans les agrémens extérieurs. » (*Fontenelle, les Mondes*, 6e *soir*.) Cette impertinence de jolie femme date de plus de deux siècles, et ne peut, par conséquent, atteindre aucun de nos contemporains.

plus léger et de beaucoup qu'aucun autre métal, est, en effet, moins bon conducteur que l'or ou l'argent; mais il l'est presque autant que le cuivre, il l'est deux fois plus que le fer. La proportion est sensiblement la même s'il s'agit, au lieu de la chaleur, de livrer passage à l'électricité. — Il en résulte qu'un fil d'aluminium laissera dans le même temps s'écouler une quantité d'électricité double de celle qui pourrait circuler dans un fil de fer de même dimension; ou, ce qui revient au même, qu'une quantité donnée d'électricité s'écoulera dans le même temps soit par un fil de fer d'une certaine grosseur, soit par un fil d'aluminium moitié moins gros, et pesant par conséquent près de six fois moins, puisqu'à dimensions égales, l'aluminium est près de trois fois moins lourd que le fer. C'est la substitution très probable dans un avenir prochain de l'aluminium au fer sur nos lignes télégraphiques, sans compter que l'inaltérabilité de l'aluminium dispensera de la galvanisation, nécessaire au contraire pour préserver le fer des influences atmosphériques.

Si, pour la conductibilité, l'aluminium l'emporte sur le fer et l'acier, il n'en est plus de même au point de vue de la ténacité. Cette qualité peut se définir la résistance aux divers efforts, arrachement, flexion, torsion, qui tendent à rompre le métal, à en dissocier en un certain point les molécules. A volume égal, l'aluminium et la fonte de fer ont à peu près la même force de résistance à ces diverses actions. Celle du cuivre n'est pas tout à fait double, mais celle du fer est plus de trois fois plus grande, et celle de l'acier, cinq fois environ. Le chemin de fer du Midi traverse la Gironde à Bordeaux, sur un pont en fer. Imaginons pour un instant qu'à ce métal on ait voulu substituer l'aluminium, — en admettant toutefois qu'on ait pu s'en procurer une quantité suffisante. — Pour donner au pont la résistance qu'il a actuellement, et qui lui est indispensable, pour lui conserver ce qu'on peut appeler son coefficient de sécurité, il eût fallu tripler le volume de toutes les pièces qui le composent, en augmenter toutes les dimensions. Il n'eût pas, il est vrai, été plus lourd qu'il n'est aujourd'hui, mais il aurait eu un aspect pour le moins singulier, et la substitution d'un métal à l'autre, en écartant pour un instant la question de prix, n'eût dans ce cas présenté aucun avantage. Mais, dans une foule d'autres circonstances, la question d'une plus ou moins grande résistance est sans intérêt, et les autres qualités de l'aluminium, ductilité, conductibilité, légèreté, surtout, peuvent être des raisons prédominantes pour l'employer. C'est la question de prix qui jusqu'ici en a limité l'usage. C'est là une loi générale. Lorsque vers la fin du XVIIIe siècle on apporta d'Amérique cette blanche laine végétale, dont on appre-

nait à peine sur les rives du Mississipi à récolter les ondoyans flocons, les premiers tissus qui en furent faits furent regardés comme des raretés, dignes d'être offertes à une reine ; il n'est aujourd'hui si humble prolétaire qui n'emploie à mille usages divers ces mêmes tissus de coton. Il en sera de même pour l'aluminium. Quand il ne coûtera pas plus cher que le fer, on lui trouvera une foule d'emplois utiles et nouveaux, auxquels on ne songe même point aujourd'hui. Dès maintenant, il est beaucoup plus répandu et utilisé qu'au moment où Sainte-Claire Deville en fondait les premiers lingots dans la petite usine de Javel : mais aussi est-il beaucoup moins cher. En 1856, le kilogramme en coûtait 900 francs; l'année suivante, Sainte-Claire Deville en transportait la fabrication à la Glacière, où les opérations pouvaient s'exécuter d'une façon continue. Le prix en tombait à 300 francs. Mais l'aluminium ne fit qu'une halte sur les sommets de la Glacière. Un an après, l'usine était à Salindres, près d'Alais, avec le combustible et la bauxite à portée. L'économie qui résulte de cette nouvelle situation, l'emploi en petite quantité, et à titre, pour ainsi dire, de fondant, d'un nouveau minerai d'aluminium, la cryolite, qu'on venait de découvrir au Groënland, font rapidement baisser le prix du métal. Il n'était plus que de 90 francs en 1883.

C'est vers ce moment que se créèrent en Angleterre plusieurs fabriques d'aluminium. On continuait à y appliquer les procédés de Sainte-Claire Deville, non toutefois sans les améliorer de façon à les rendre plus économiques. Ainsi, la production de 100 kilos d'aluminium exigeait près de 300 kilos de sodium, qui continuait à coûter de 12 à 13 francs le kilo. M. Castner, à Oldbury, près de Birmingham, emploie un nouveau mode de préparation de ce dernier métal, qui permet d'en baisser le prix à 3 francs. Celui de l'aluminium descend à 50 francs. L'année suivante, C. Netto, à l'usine de Wallsend, dans le voisinage de Newcastle-on-Tyne, imagine, sur du charbon de bois porté à l'incandescence dans une cornue en fer, de projeter à l'état de pulvérisation la soude caustique préalablement fondue. Il obtient ainsi directement le sodium. L'économie du procédé en abaisse le prix à 1 fr. 25, et, comme précédemment, par voie de conséquence, celui de l'aluminium descend à 35 ou 36 francs.

III.

Il semblait difficile aux procédés chimiques jusque-là employés d'aller beaucoup plus avant dans la voie des améliorations économiques, et la métallurgie de l'aluminium ne promettait aux arts qu'un produit d'un emploi d'autant plus restreint qu'il aurait été

plus coûteux. Depuis quelques années, l'électricité a donné un nouvel essor à cette fabrication. Maniée par des mains habiles et persévérantes, elle permet d'entrevoir, avec une plus grande facilité dans les moyens de production, la possibilité d'obtenir un métal à la fois plus pur, plus abondant et d'un prix de moins en moins élevé.

C'est au moment à peu près où Lavoisier allait mourir, que Volta révélait au monde la pile électrique. Vingt-cinq ans après, Ampère avec l'électro-aimant, et ensuite Faraday, avec la machine d'induction, apportaient à la science électrique les élémens des merveilleux progrès qu'elle a accomplis dans ce siècle. Les applications en vont chaque jour se développant, suivant pas à pas la théorie, la devançant quelquefois.

L'électricité est une force aujourd'hui domestiquée, si l'on peut s'exprimer ainsi : docile et soumise, elle se fractionne en quantités connues, se canalise et se distribue, comme on pourrait faire de tout fluide, eau, vapeur, gaz ou air. Chacun de ses effets se mesure au moyen d'unités auxquelles les électriciens, dans leur congrès de 1881, ont eu l'heureuse inspiration de donner, en témoignage de reconnaissance, les noms mêmes des illustres créateurs de leur science. Le nom d'un savant allemand, dont la paisible existence vouée à l'étude est sans histoire, comme celle des peuples heureux, le docteur Ohm, ce nom est celui par lequel on désigne l'unité qui mesure la résistance que le courant électrique rencontre dans son mouvement à travers les fils conducteurs. L'ampère mesure l'intensité de ce courant ; et l'instrument sur lequel s'enregistre cette intensité, sorte de boussole dont l'aiguille aimantée se dévie d'un angle d'autant plus grand que le courant qui la traverse est plus intense, ne s'appelle plus aujourd'hui galvanomètre. C'est un ampérémètre. A Aloïsio Galvani reste l'honneur de donner son nom à l'une des applications les plus importantes de l'électricité. Aussi bien, dans cette découverte d'immense conséquence qu'il dut plus au hasard qu'à sa propre pénétration, le médecin bolonais n'avait-il pas deviné le courant électrique qui en était l'essentiel. Volta, au contraire, sut comprendre les causes des contractions musculaires de cette grenouille, désormais vouée à l'histoire, que Galvani suspendait par un fil de cuivre au treillage de zinc de sa fenêtre. L'unité de force électromotrice s'appellera désormais le volt. A leur tour, Joule, Coulomb, Faraday, donneront leurs noms aux unités qui mesurent l'effet calorifique des courans, la quantité d'électricité par eux débitée, la capacité des condensateurs, sortes de réservoirs dans lesquels s'emmagasine et s'accumule l'électricité d'un courant, comme dans un bassin l'eau d'une source.

Davy avait pu, au moyen du courant électrique, décomposer les

métaux alcalins, et ses célèbres expériences sont le point de départ de ce qu'on a appelé l'*électrolyse*, c'est-à-dire la séparation au moyen de l'électricité des élémens d'un corps composé. Mais pour Davy, comme plus tard pour Sainte-Claire Deville, pour Bunsen et pour d'autres encore, l'unique source d'énergie électrique, c'était la pile.

Suffisant à décomposer dans leurs dissolutions certains sels métalliques et à en transporter le métal à un pôle, le courant de la pile a été ainsi utilisé depuis près de soixante ans dans la grande industrie de la galvanoplastie, arrivée aujourd'hui à un développement peu commun. Au moment de l'Exposition universelle de 1889, la célèbre maison Christofle avait employé 275,000 kilogrammes d'argent. A raison d'un dépôt de 3 grammes par décimètre carré, les surfaces ainsi couvertes ont ensemble une étendue de près de 92 hectares.

Mais il eût été difficile et, en tout cas, fort coûteux, d'accroître la puissance de la pile, de façon à vaincre les affinités particulièrement énergiques des sels alcalins et terreux. C'est pour ce motif que les tentatives faites pour réaliser par l'électrolyse la décomposition des sels d'alumine en dissolution ne donnèrent pas de résultat digne d'être noté. Aujourd'hui, où, grâce à l'électro-aimant et à l'induction, le travail mécanique se transforme en énergie électrique, il n'y a plus d'autres limites à la puissance de celle-là que la puissance même des moteurs, chutes d'eau, appareils à vapeur ou autres, dont on peut disposer pour mouvoir les machines dynamos. Les courans qui s'y développent, propres à devenir lumière ou force, se distribuent suivant tel fractionnement que l'on veut.

C'est quelquefois aussi sous forme de calorique que se fait l'utilisation de l'énergie électrique. L'arc voltaïque, cette flamme, qui, éblouissante, jaillit et se maintient entre les deux pôles suffisamment rapprochés d'un courant, en est l'ordinaire et cependant toujours imposante manifestation. Sa température est la plus haute que l'homme puisse produire. D'après les dernières mesures, elle dépasse celle de 3,000° centigrades, à laquelle le charbon lui-même se volatilise. C'est d'abord sous cette forme que, grâce aux ingénieux creusets de Siemens, on a utilisé l'électricité, dans cette branche très récente de l'industrie scientifique qu'on appelle l'*électro-métallurgie*.

Au sein d'un mélange de minerai pulvérulent et de charbon, on fait agir la flamme d'un arc voltaïque. Les minerais entrent en fusion. Il se produit un de ces phénomènes de dissociation dont Sainte-Claire Deville, d'une façon si brillante, a établi les lois. Le métal sort, fluide, limpide et brillant, de sa combinaison. Mais c'est

là l'effet maximum, celui qui exige le plus grand effort, sans donner toujours le rendement le plus avantageux. On s'approche davantage de celui-ci, en faisant agir l'arc voltaïque non plus dans un mélange pulvérulent, mais dans un bain de matières minérales, préalablement amenées à l'état de fusion ignée. Les phénomènes qui se produisent alors, à la fois calorifiques et chimiques, sont complexes. Ce n'était pas un motif pour embarrasser cette jeune science, ardente à se porter en avant, qui s'empare d'abord des faits, sauf à laisser à l'avenir le soin de les expliquer.

Des usines importantes se sont établies pour obtenir par ce procédé, soit l'aluminium pur, soit ses alliages avec d'autres métaux, principalement le fer et le cuivre. C'est par des procédés de ce genre que la *Pittsburg reduction C°* transforme en aluminium à peu près chimiquement pur les bauxites et les corindons grossiers dont on a découvert des amas importans dans la partie septentrionale des États-Unis. L'usine de Neuhausen utilise une partie de la belle chute du Rhin, à Schaffhouse, à la mise en mouvement de puissantes turbines actionnant directement des dynamos, dont l'électricité est employée à la production de l'aluminium et de ses alliages. L'Angleterre, l'Allemagne, ont également vu se créer des centres importans de fabrication. Il en existe plusieurs en France; l'usine de Froges, dans la Drôme, est particulièrement intéressante. A celle plus récente encore de Saint-Michel, sur la Valloirette, petit affluent de cette pittoresque rivière de l'Arc, qui traverse Saint-Jean-de-Maurienne, 3,500 litres d'eau tombant, à chaque seconde, d'une hauteur de 133 mètres, donnent une puissance de plus de 6,000 chevaux-vapeur, qui, transformés en énergie électrique, sont utilisés principalement à la production de l'aluminium et de ses alliages, par les procédés, très nouveaux encore, mais très scientifiquement étudiés, de l'électrolyse par fusion ignée.

Ces nouvelles méthodes, encore susceptibles de perfectionnemens, procurent dans le traitement des minerais une économie considérable sur les anciens procédés purement chimiques. Dans l'un et dans l'autre cas, c'est, en somme, la chaleur qu'on fait intervenir. Mais combien elle est mieux utilisée dans les creusets électriques que dans ces fourneaux d'autrefois, soumis à tant de causes de refroidissement! 400 grammes de charbon au plus brûlés dans le foyer d'une machine à vapeur qui actionnerait une dynamo suffisent à la production de l'énergie électrique, qui, dans un électrolyte fondu, isole 1 kilogramme d'aluminium. Il en fallait plus de vingt fois autant dans l'ancien procédé chimique. Cette meilleure utilisation du calorique, jointe à une plus grande perfection dans l'aménagement et l'outillage des usines, a eu un résultat économique important. Le prix de l'aluminium n'a cessé de s'abaisser.

Il y a quelques mois, il n'était plus que de 4 francs le kilogramme. On peut prévoir qu'il sera prochainement à 2 fr. 50 ou même 2 fr., — et ce ne sera pas le dernier mot. — Ce serait lui assurer un débouché commercial important. Il s'en produit actuellement dans le monde entier 1,400 à 1,800 kilogrammes par jour à peine. On en aura dix fois, cent fois plus, — car la matière première ne manque pas, — lorsque son prix permettra de le substituer, dans une foule d'usages, au fer et au cuivre.

Ses alliages tiennent dès aujourd'hui une grande place dans la pratique industrielle. Les bronzes et les laitons d'aluminium, plus légers, plus tenaces et plus résistans que le cuivre même, conduisant mieux que lui la chaleur et l'électricité, le remplaceront quelque jour. C'est également vers la production des alliages avec la fonte de fer que tendent les nouvelles usines. Les forges les leur demandent pour l'affinage de la fonte et de l'acier.

La métallurgie du fer est aujourd'hui une science autant qu'une industrie. L'enseignement de notre grande École des mines, illustrée par les Berthier, les Rivot, les Grüner et leurs successeurs, a chassé l'empirisme et donné comme guide aux opérations du maître de forge les indications précises d'une rigoureuse analyse. C'est un hommage qu'on lui rend dans la patrie de Bessemer aussi bien que sur le continent, et il convient de saisir avec empressement l'occasion de le noter ici. Grâce à cet enseignement, la *propension aciéreuse*, cette prétendue qualité mystérieuse, spéciale à certains minerais, est allée rejoindre dans les limbes l'*action catalytique*, *l'horreur de la nature pour le vide*, tous ces mots aussi dépourvus de sens que la *vertu dormitive de l'opium* et auxquels s'applique si bien le mot : « Ils ne servent qu'à couvrir l'ignorance de ceux qui les inventent. »

Ainsi instruit par l'analyse et de la composition exacte des élémens qui entrent dans le lit de fusion et de celle des produits à tous les momens de l'opération, le métallurgiste détermine à coup sûr ce qu'il faut éliminer, ce qu'il faut ajouter pour donner à la fonte la qualité requise pour l'emploi qu'on en veut faire. Ce métal sera-t-il Dieu, table ou cuvette? Sera-t-il obus ou bien cuirasse? Quelques centièmes d'alliage en décideront. Un peu de chrome rend incassables les projectiles de l'artillerie ; le nickel, heureusement, ajoute aux blindages un surcroît de résistance. Introduite à propos dans le convertisseur Bessemer ou le four Martin, une petite proportion d'alliage de fonte et d'aluminium communique au métal en fusion une fluidité qui facilite le dégagement des gaz qui, autrement, resteraient emprisonnés dans le bain métallique, produisant dans le métal ces soufflures que les Anglais appellent *blowholes*, et qui, surtout dans les pièces volumineuses, nuisent à l'ho-

mogénéité et à la résistance. Ces utiles alliages, connus sous les noms de *métal mitis*, de *ferro-aluminium*, ont, comme bien d'autres produits, obtenu les honneurs de la persécution douanière. On en a surélevé artificiellement le prix, en les frappant de droits élevés, au préjudice des industries métallurgiques auxquelles ils deviennent chaque jour plus indispensables.

Quant au métal pur, on lui trouve chaque jour une nouvelle utilité: moins employé dans l'orfèvrerie, il l'est davantage dans les rangs plus modestes de la vaisselle et de la batterie de cuisine. Aux États-Unis et en Allemagne, on l'introduit, à titre d'essai tout au moins, dans l'équipement du soldat. Son alliage avec le titane, métal assez rare, dont notre colonie de la Réunion possède d'importans gisemens, est très dur, très résistant, tout en restant fort léger. N'en pourrait-on pas faire des pioches, des baïonnettes, des sabres, des gamelles, qui chargeraient moins nos pauvres petits hoplites? L'armée russe essaie des *horse shoe* en aluminium, et les chevaux des dragons finnois, sur lesquels se fait l'expérience, y gagnent, paraît-il, une sensible rapidité d'allures. Il s'introduit aussi dans les machines, pour alléger le poids mort de certaines pièces, — particulier avantage pour la navigation aérienne, et aussi pour les vélocipèdes. On a vu sur le lac de Genève évoluer un petit canot entièrement en aluminium, coque et machine, et peut-être y a-t-il là une ressource pour les hardis explorateurs des fleuves, aux multiples rapides, du continent africain. On parle d'en faire des aérostats, et les Américains annoncent que l'un des clous, — pour parler le langage courant, — de l'exposition de Chicago sera une maison de seize étages entièrement en aluminium, y compris portes, fenêtres et lambris. Faut-il croire que l'aluminium va ainsi se substituer aux autres métaux usuels? Mérite-t-il ce nom de *fer de l'avenir* qu'on lui donne quelquefois, et un journal américain a-t-il eu raison d'appeler par avance le siècle qui va commencer, le *siècle de l'aluminium?*

Ne convient-il pas plutôt de penser que les besoins naissent et croissent avec les moyens de les satisfaire, et que, sans nuire à ses prédécesseurs, le nouveau métal créera en quelque sorte les usages auxquels on l'emploiera? Ce qu'il faut surtout retenir, c'est le caractère rigoureusement scientifique des progrès faits dans la découverte et la production de l'aluminium. Rien n'y est le fruit du hasard. Tout y est l'œuvre de l'humaine intelligence.

J. FLEURY.

BEAUMARCHAIS INÉDIT

Après le *Beaumarchais et son temps* de M. de Loménie, qui parut d'abord ici même (1), après le *Beaumarchais et ses œuvres* que nous avons publié, il reste un Beaumarchais inédit, que de récentes et heureuses circonstances ont achevé de nous révéler, qui mérite un éditeur et auquel ne manqueraient pas les lecteurs. Le public sera juge du fait. En lui apportant ici quelques échantillons des documens littéraires et historiques qui dorment encore dans les volumineux portefeuilles du père de Figaro, nous essaierons, à l'aide de ces documens, d'éclairer deux des périodes les plus obscures et les plus intéressantes de l'histoire de son esprit et de sa vie, celle de la genèse du *Mariage de Figaro*, et celle de ses missions dans la fameuse affaire des fusils, sous la révolution. On verra, par ce double exemple, quel jour plus vif une publication de Beaumarchais inédit jetterait sur la physionomie de l'auteur et de son œuvre, de l'homme et de son temps.

I.

Dans la préface du *Mariage de Figaro*, et dans divers documens, moins spirituels, mais plus explicites, conservés aux archives de la Comédie-Française, Beaumarchais a raconté comment il avait eu à triompher d'une demi-douzaine de censeurs et de mille et une résistances, pendant « quatre ans de combat, » avant de faire jouer

(1) Voir, dans la *Revue* des années 1852, 1853 et 1854, *Beaumarchais et son temps*, par Louis de Loménie. — *Beaumarchais et ses œuvres;* Hachette.

sa pièce. Or il n'avait pas tout dit, tant s'en faut. Nulle part il n'avait risqué une allusion intelligible à un fait inoui, invraisemblable et qui serait même tout à fait incroyable, si nous n'en avions sous les yeux la preuve très curieuse, très précieuse et absolument irréfutable.

Quelque temps après avoir terminé et publié notre *Beaumarchais et ses œuvres*, nous avions obtenu une seconde fois l'accès des archives privées où s'amoncellent les papiers de notre auteur. Nous achevions de parcourir un volumineux dossier relatif à un canal inter-océanique par le Nicaragua, et à certaine alliance des Américains *insurgens* avec Ayder-Haly-Khan, qu'un fougueux Marseillais, au service de ce rajah, se faisait fort d'obtenir, le tout fort emmêlé, quand nous démêlons dans le tas un feuillet détaché de quelque manuscrit du *Mariage de Figaro*. Nos yeux tombent sur une phrase où *la Bastille* était apostrophée en toutes lettres. Si habitué que nous fussions aux pétulances inédites de mons Figaro, celle-là nous parut un peu forte. Nous interrogeons de plus près ce curieux feuillet, entièrement autographe, nous en découvrons deux autres qui lui faisaient suite et constituaient une longue variante du fameux monologue du *Mariage de Figaro*, et nous éprouvons alors un étonnement qu'il nous reste à faire partager à nos lecteurs.

Après le succès des hardiesses de Figaro dans le *Barbier de Séville*, son père se sentit poussé par l'opinion publique vers toutes les audaces. Le vent de fronde qui s'était levé, dès l'affaire du parlement Maupeou, soufflait plus fort, et pour la troisième fois, Beaumarchais lui confia sa barque, toutes voiles dehors. Après les *Mémoires contre Goezman*, après le *Barbier de Séville*, il lança le *Mariage de Figaro*, excité et soutenu par la complicité de l'opinion. « Il n'y a plus que vous qui osiez rire en face, » lui disait-on tout bas. Vous n'oserez pas oser jusqu'au bout, lui disait tout haut son ami et protecteur le prince de Conti. « Il me porta, conte Beaumarchais, le defi public de mettre au théâtre ma préface du Barbier, plus gaie, disait-il, que la pièce, et d'y montrer la famille de Figaro, que j'indiquais dans cette préface. » On sait assez que Beaumarchais tint la gageure, mais ce qu'on ne sait pas, c'est à quel point il fut beau joueur. Non content de montrer sur la scène de Molière la famille de Figaro, il avait osé lui faire passer les Pyrénées, Figaro en tête. Oui, le *Mariage de Figaro*, dans le premier plan de l'auteur, était transporté en France, tout comme le fut dix ans plus tard la *Mère coupable*. C'est là le premier fait que nous révèle notre manuscrit, et non-seulement Beaumarchais avait eu cette audace qui, à elle seule, suffirait à décupler la portée de toutes celles de la pièce connue, mais il

osait faire parler son héros, en France, à Paris, sous Louis XVI, convenablement au temps, aux lieux et aux personnes, c'est-à-dire en accumulant toutes les inconvenances. Mais voyons le texte dans son intégrité.

Pour l'apprécier, il faut le replacer dans son cadre. Il n'en eut jamais qu'un, ce fut « le cabinet intérieur de Sa Majesté, » le jour où il y fut lu par Mme Campan devant Louis XVI et Marie-Antoinette, seuls, et sous le sceau du secret d'État. La lectrice a pris place sur le siège qu'on lui a préparé auprès d'une petite table, qui porte le lourd fardeau du *Mariage de Figaro*, « un énorme manuscrit en plusieurs cahiers, » tandis que les deux Majestés, assises en face d'elle, écoutent attentivement, l'une pour juger, l'autre pour rire. « Je commençai, dit Mme Campan. Le roi m'interrompait souvent par des exclamations toujours justes, *soit pour louer*, soit pour blâmer. Le plus souvent il se récriait : « C'est de mauvais goût ; cet homme ramène continuellement sur la scène l'habitude des concetti italiens. » Passons : mais comme nous serions curieux de savoir ce que le roi pouvait bien trouver à *louer* dans le *Mariage de Figaro !* Quel diable d'homme que ce Beaumarchais ! Après avoir pesé plus que personne sur Louis XVI, pour le décider à favoriser secrètement la révolution des États-Unis et à soutenir de ses deniers « une guerre républicaine, » il ne lui manquait plus que d'arracher à sa majesté des applaudissemens pour Figaro ! Mais patience ! comme dit Panurge. Voici qu'il n'est plus question de mauvais goût. « Au monologue de Figaro, continue Mme Campan, dans lequel il attaque diverses parties d'administration, mais *essentiellement à la tirade des prisons d'État, le roi se leva avec vivacité...* » Qu'y avait-il donc ? Est-ce la tirade connue : « N'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net, sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont *d'un château-fort*, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté *(Il se lève)*, etc. » qui fait lever si vivement Louis XVI, en même temps que Figaro ? Certes, il y a de quoi ; mais il y avait bien pis. Regardons, en effet, par-dessus l'épaule de Mme Campan. La voici écrite de la main de Beaumarchais, la phrase révolutionnaire qui a fait sursauter Louis XVI, et a dû glacer la gaîté de la reine : « Mon livre (sur le produit net) ne se vendit point, fut arrêté et, pendant qu'on fermait la porte de mon libraire, on m'ouvrit celle de *la Bastille...* » Le mot y est, et sans le moindre pâté pour excuse. Et dès lors elle devient terriblement claire, l'exclamation de Louis XVI qui « se leva avec vivacité et dit : *C'est détestable, cela ne sera jamais joué, il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne*

fût pas une inconséquence dangereuse. » Il prophétisait vrai, le pauvre roi! En août 1789, Beaumarchais sera officiellement chargé par le maire de Paris de surveiller la démolition de cette Bastille dont Figaro avait sonné l'assaut dix ans auparavant, dans le cabinet intérieur du roi.

Mais sa majesté s'est rassise et Mme Campan reprend : « ... Et pendant qu'on fermait la porte de mon libraire, on m'ouvrit celle de la Bastille, où je fus fort bien reçu en faveur de la recommandation qui m'y attirait. J'y fus logé, nourri, pendant six mois, sans payer auberge ni loyer, avec une grande épargne de mes habits, et à le bien prendre, cette retraite *économique* est le produit le plus net que m'ait valu la littérature. Mais comme il n'y a ni bien ni mal éternel, j'en sortis à l'avènement d'un ministre qui s'était fait donner la liste et les causes de toutes les détentions, au nombre desquelles il trouva la mienne un tant soit peu légère. » Certes, l'explication de Figaro n'était pas faite pour atténuer sa première impertinence. Mais, quoi ! Non content de prendre la Bastille en idée, il s'en prenait aussi à l'archevêché. Écoutez : « Une autre fois, je fis une tragédie ; la scène était au sérail. Comme bon chrétien, l'on sent bien que je ne pus m'empêcher de dire un peu de mal de la religion des Turcs. A l'instant, l'envoyé de Tripoli fut se plaindre au ministre des affaires étrangères que je me donnais dans mes écrits des libertés qui offensaient la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, l'Égypte, les royaumes de Barca, Tripoli, Alger et Maroc et toute la côte d'Afrique, et ma tragédie fut arrêtée à la police de Paris, par égard pour les princes mahométans, lesquels nous font esclaves et nous exhortant au travail du geste et de la voix, nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant chien de chrétien. Et ma pièce ne fut pas jouée. Pour me consoler et surtout pour vivre, je m'amusai à en composer une autre où je dépeignis de mon mieux la destruction du culte des Bardes et Druides et de leurs vaines cérémonies. Il n'y a point d'envoyé de ces nations, qui n'existent plus, me dis-je, et pour le coup ma pièce n'aura rien à démêler avec le ministère et les comédiens la joueront, et j'aurai de l'argent, car le neuvième de la recette m'appartient ; mais je n'avais pas aperçu le venin caché dans mon ouvrage, et les allusions qu'on pouvait faire des erreurs d'un culte faux aux vérités révélées d'une religion véritable. Un officier d'église, à hausse-col de linon, s'en aperçut fort bien, pour moi, me dénonça comme impie, eut un prieuré, et ma pièce fut arrêtée à la troisième représentation par le *bishop* diocésain ; et les comédiens, en faisant mon décompte, trouvèrent au résultat que, pour mon neuvième de profit, je redevais cent

douze livres à la troupe, à prendre sur la première pièce que je donnerais, et que le *bishop* laisserait jouer. » *Un officier d'église à hausse-col de linon*, c'était bien joli, mais était-ce de quoi faire passer le *bishop?* Nous savons maintenant pourquoi l'auteur du *Mariage de Figaro* écrira dans sa préface : « On me faisait des ennemis jusque sur le prie-Dieu des oratoires. » Franchement c'était de bonne guerre, et si Beaumarchais est fondé à rappeler à ce propos les démêlés de l'auteur de *Tartuffe* avec les dévots, il faut convenir qu'il avait tout fait pour les ressusciter et pour être comparé, à son tour, à « un démon vêtu de chair. »

Rappelons d'ailleurs que, contre la noblesse, notre Figaro inédit avait poussé sa pointe aussi hardiment que contre le bon plaisir du roi et les censures du clergé. La preuve en est dans un autre fragment qui se rapporte au dénoûment de la pièce. Quand le comte se croit trahi par la comtesse et pour Figaro, qui même lui tient tête un moment, il le menace des dernières violences. Brid'oison alors, fort gravement, prenait position entre eux, tout comme fera d'Épresménil, au nom des *légistes* du temps jadis, entre le pouvoir aux abois et le tiers-état en insurrection. Et le comte avait beau l'appeler *Maudit bavard ès lois*, et lui réclamer non son avis, mais son concours, le magistrat tenait bon et refusait d'accorder l'un sans l'autre, ne fût-ce que pour *la...a foorme*. C'était grave. Mais ce qui l'était bien davantage, c'est cette apostrophe d'Antonio au comte berné : « L'y a parguenne une bonne providence, vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut ben aussi qu'à votre tour... » qui était accueillie en ces termes par la foule obscure des serfs de M. le comte : « Tous les paysans l'un après l'autre, d'un ton bas et *comme un murmure général :* « Il a raison, bien fait, c'est juste, il a raison, etc., etc. » Bonaparte n'avait-il pas raison, et plus qu'il ne pensait, quand il disait : *Le Mariage de Figaro*, c'est déjà *la révolution en action?*

Après avoir frondé le roi, le clergé et la noblesse, c'est-à-dire toutes les vieilles puissances, il ne restait plus à Figaro qu'à s'attaquer à la plus nouvelle de toutes, à celle qui règne encore, à la presse, et il n'y a pas manqué. Nous lisons, en effet, dans notre monologue inédit: « Je fus remis en liberté. Je ne savais point faire de souliers, je courus acheter de l'encre à la Petite-Vertu. Je taillai de nouveau ma plume et je demandai à chacun de quoi il était question maintenant: l'on m'assura qu'il s'était établi depuis mon absence un système de liberté générale sur la vente de toutes les productions, qui s'étendait jusqu'à celles de la plume, et que je pouvais désormais écrire tout ce qui me plairait, pourvu

que je ne parlasse point de la religion, ni du gouvernement, ni de la politique, ni du produit net, ni de l'Opéra, ni des comédiens *français :* tout cela me parut fort juste, et, profitant de cette douce liberté qu'on laissait à la presse, j'imaginai de faire un nouveau journal. Mais quand je voulus lui donner un titre, il se trouva qu'ils étaient à peu près tous remplis par les mille et un journaux dont le siècle et la France se glorifient. Je me creusai la tête, enfin, las de chercher, je l'intitulai *Journal inutile*, et j'allais imprimer, lorsqu'un de mes amis, effrayé, m'avertit que j'allais, sur mon titre seul, avoir tous les journalistes sur les bras, que l'inutilité faisant l'essence de tous ces ouvrages périodiques, ils ne souffriraient pas que, sous l'apparence d'un titre nouveau, je partageasse avec eux tous un droit d'inutilité qu'ils n'avaient acquis *qu'avec des pots-de-vin énormes et des pensions multipliées sur les têtes de tous les protégés.* » Il est heureux que notre manuscrit s'arrête là brusquement, sinon nous aurions peut-être été forcé d'en interrompre la citation, pour ne paraître pas chercher des allusions trop brûlantes.

Après que Figaro eut tout dit, Louis XVI s'écria : « Cet homme joue tout ce qu'il faut respecter dans un gouvernement. » Il avait compris, quoi qu'on en ait dit, qu'après tout, son métier de roi consistait d'abord à être royaliste, et à réprimer l'insurrection de mons Figaro. Voilà pourquoi aucune de ces audaces ne devint publique, et pourquoi Beaumarchais, avant de porter les autres à la scène, dut ourdir, pendant quatre ans, toutes ces intrigues qui ont été tant de fois contées par d'autres et par nous-même.

II.

L'occasion serait belle pour reprendre tous les documens de cette comique histoire, et pour montrer combien de points restés obscurs s'éclairent maintenant et fort curieusement à la lumière de notre monologue de Figaro. Mais pour le faire court, nous nous bornerons à faire remarquer que Beaumarchais ne céda le terrain que pied à pied. C'est ce qu'on voit clairement d'abord par l'autorisation de jouer la pièce aux Menus-Plaisirs, surprise on ne sait par qui ni comment, puis si brusquement retirée, et ensuite par le joyeux scandale de sa représentation à Gennevilliers, où « chacun souffrait de ce manque de mesure, » au dire de Mme Lebrun, une des spectatrices. On en souffrait plus ou moins, mais on le constatait ; et M. Campan, qui était aussi parmi les spectateurs privilégiés, et que sa femme avait mis sans doute au courant du texte et des incidens de la lecture clandestine chez le roi, ayant été pressé de

déclarer à la reine « que les passages répréhensibles avaient disparu, » se récria spirituellement : « Ma foi, messieurs, je ne sais pas qui l'on trompe ici, tout le monde est dans le secret. » D'autre part, le cinquième censeur, Desfontaines, moins de quatre mois après, déclarera avec bonhomie : « D'après la manière dont on a parlé de cet ouvrage, j'ai dû l'examiner avec le plus grand soin, et j'en ai fait quatre lectures dans lesquelles j'ai suivi l'auteur, *phrase par phrase : j'en conclus que M. de Beaumarchais aura supprimé ou adouci plusieurs endroits de sa pièce, puisqu'il me semble que de légers changemens suffiront pour en autoriser la représentation.* » Voilà des témoignages qu'il suffit de rapprocher pour qu'ils s'éclairent. Donc, sans nous arrêter à peser ici toutes les habiletés de Beaumarchais, qu'il caractérise à merveille en les appelant *sa docilité obstinée*, constatons simplement que les grandes audaces que nous venons de signaler disparurent les premières, et si bien qu'il n'en restait plus trace dans aucun des manuscrits connus, dont nous avons sous les yeux toutes les variantes. Nous pouvons même dater avec quelque certitude cette suppression capitale, et l'époque où Figaro dut repasser les Pyrénées, sans tambour ni guitare. Remarquons du reste que l'opération n'était pas compliquée et que, pour transporter le lieu de la scène de France en Espagne, il n'y avait pas dix mots à changer dans la pièce ; qu'il suffisait par exemple de changer quelque château de *Fraîche-Fontaine* en *Aguas-Frescas*, et Antoine en *Antonio*, etc. La couleur locale était ici le moindre obstacle. On peut d'ailleurs maintenant s'amuser à faire l'opération inverse, à la scène, quand on voudra.

Le Mariage de Figaro, qui ne devait être joué à la Comédie-Française que le mardi 27 avril 1784, y avait été reçu dès la fin de 1781. Coquelay de Chaussepierre, chargé de le censurer, donna vite une première approbation, qu'il ne faut pas confondre avec une autre du même censeur, laquelle se lit sur le manuscrit de la famille, à la date du 28 février 1784. Cette première autorisation de Coquelay était accordée au prix de quelques changemens dont le roi voulut être juge lui-même. C'est pourquoi il se hâta de parcourir seul d'abord, puis de se faire lire d'un bout à l'autre la pièce par Mme Campan. Or, dès le 22 mai 1782, Beaumarchais écrivait à son ami La Porte, dans ce style à la fois précieux et truculent, où il se joue quand il a une grosse joie : « Quand le terme est venu d'accoucher d'une pièce devant le public, il faut, ma foi, ranger cette opération parmi les affaires graves, car il y va de la vie ou de la mort de l'enfant conçu dans le plaisir. Les comédiens, mes accoucheurs, sont donc tout prêts ; un censeur qui m'a tâté le

ventre à Paris a dit que ma grossesse allait bien. Quelques praticiens de Versailles ont prétendu depuis que l'enfant se présentait mal; *on l'a retourné*. Mais puisque nous sentons enfin les premières mouches, occupons-nous donc de mettre au monde mon second enfant comique. *Ma première censure rend la seconde infiniment aisée, puisqu'il ne s'agit que de faire approuver ou improuver les changemens.* » *On a retourné l'enfant* signifiait, entre initiés, — nous en avons d'autres preuves, mais trop longues, — que Figaro était retourné en Espagne, et que la Bastille était devenue, dans la nouvelle rédaction, le vague « château-fort à l'entrée duquel il laissa l'espérance et la liberté. » Il n'y eut plus de Pyrénées pour Figaro, le jour seulement où il n'y eut plus de Bastille, c'est-à-dire dix ans plus tard, lors du dénoûment lamentable de la trilogie comique dont il est le héros. En attendant, il ne restait plus à Beaumarchais qu'à dédier sa pièce au roi, à l'exemple de Voltaire, dédiant *Mahomet* au pape, et c'est ce qu'il fit, comme vient de l'établir M. Maurice Tourneux (1). « Mais votre Figaro est un soleil tournant qui brûle en jaillissant les manchettes de tout le monde, » objectait-on à Beaumarchais ; son manuscrit inédit vient de nous expliquer pourquoi il répliqua avec un sourd grondement, dans la préface de la pièce amendée: « *Qu'on me sache gré* du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître. »

Quant à ces *praticiens de Versailles* dont il est question dans son billet amphigourique à La Porte, nous savons quel était le plus autorisé d'entre eux, et qu'il n'était autre que le roi. Mais il n'était pas seul: et, au fait, qu'en pensait notamment l'autre majesté qui avait assisté à la lecture des audaces toutes nues de maître Figaro? Elle eut voix au chapitre comme on sait de reste. Eh bien, après que Louis XVI eut exhalé sa légitime colère contre la pièce, la reine demanda: « On ne la jouera donc point? » Sur quel ton de curiosité gourmande et inquiète cela dut être dit! « Non, certainement, répondit Louis XVI, vous pouvez en être sûre. » Elle était bien sûre du contraire, la jolie souveraine; elle en était bien sûre aussi, toute cette aristocratie qui l'environnait, si frivole, si friande des scandales de l'esprit, si chevaleresque dans son duel contre l'opinion, et qui s'en allait en chuchotant, dès le lendemain, de salon en salon, ce mot étrange que nous retrouvons sous la plume des grands seigneurs, comme sous celle de l'auteur: « Point de salut sans Figaro! » La pauvre reine qui répéta sans

(1) *Histoire de Beaumarchais*, par Gudin de la Brenellerie, publiée par Maurice Tourneux, p. 488. Paris, 1888; Plon.

doute ce mot d'ordre, avec les autres, si même elle ne le donna pas, s'en souvint-elle le jour où, dans sa prison du Temple, un serviteur dévoué lui nomma Beaumarchais parmi les seuls hommes capables de « ramener le peuple à des sentimens plus doux envers la famille royale? » Mais, hélas! lui-même était alors fort occupé à défendre sa tête, et on ne sait pas bien encore comment il y réussit. C'est *ce miracle*, comme disait Sainte-Beuve, qu'il nous reste à expliquer.

III.

M. Alexandre Dumas fils écrivait un jour cette éloquente boutade dont l'exagération est singulièrement atténuée par les audaces inédites que nous venons d'exhumer : « Si Beaumarchais, en jetant *le Mariage de Figaro* au nez de son époque, n'a pas aidé au mouvement des idées et des faits extérieurs au théâtre, s'il n'a pas été révolutionnaire et émeutier comme un journaliste ou un tribun, comme Camille Desmoulins ou Mirabeau, je reconnais avec vous que je ne sais pas ce que je dis. » Ainsi pensait Beaumarchais, et on le voit bien dans sa requête à la Commune de 1789 où, énumérant, pour sa défense, « d'une âme vraiment citoyenne, » ses titres de précurseur de la révolution française, il n'a garde d'oublier son Figaro. Mais comment en était-il réduit à se défendre, dès le début de cette révolution dont il avait été un des plus incontestables ouvriers de la veille? Sans entrer ici dans le détail du rôle de Beaumarchais sous la révolution, car il y faudrait un assez gros volume, qui serait tout nourri de documens inédits, rappelons seulement les faits indispensables à l'intelligence de celui que nous voulons éclaircir, et qui est l'affaire des fusils.

Les démêlés de Beaumarchais avec Mirabeau et Bergasse, dans deux procès retentissans, à la veille de la révolution, lui avaient suscité des ennemis acharnés dans les clubs. Dès la première heure, ces derniers, les Gorsas, les Colmar, les Michelin, etc., le dénoncèrent comme accapareur, et désignèrent à la colère du faubourg Saint-Antoine, comme une insulte à la misère publique, la luxueuse maison qu'il avait fait bâtir à l'entrée même de ce faubourg volcanique. On commença par casser les superbes bas-reliefs que Beaumarchais attribuait à Germain Pilon, et qu'il avait achetés lors de la démolition de la porte de Saint-Antoine pour en orner l'entrée principale de son hôtel. Aussitôt il saisit sa plume, et adresse une requête à « Messieurs du bureau de la ville, » pour obtenir la permission de construire une barrière « à plus de six pieds des sculptures, » qui les mette « hors de la portée d'un

bâton dont la méchanceté s'est déjà servie, » et protège ainsi « un monument formé à grands frais sur le quinconce du boulevard, des précieux débris de l'arc de triomphe Saint-Antoine, en la forme circulaire, de manière que la promenade publique aboutisse agréablement à ce monument décoré de statues, bas-reliefs et inscriptions en marbre, d'un très grand prix. » Pauvres statues! Les voici sous notre fenêtre, dans le jardin du musée de Cluny, pendant que nous écrivons ceci, affreusement mutilées, et lugubrement drapées de neige.

Mais ce n'est déjà plus entre ses statues et « les pelotons de plébéiens, » c'est entre la révolution et sa propre personne, que Beaumarchais est contraint de mettre une barrière. On l'accuse de cacher, dans ses vastes magasins, du blé et des armes. Ironie immanente des choses! Ce qu'il cache, ce sont 1,500,000 volumes de cette édition de Kehl qu'il a élevée, en payant un demi-million de sa poche, à la gloire de Voltaire, un autre précurseur de cette révolution qui traitait en suspects ses ancêtres les plus authentiques, en attendant qu'elle dévorât ses propres enfans. Dans une lettre inédite au prince Youssopow, écrite à ce propos, quand *Athènes l'aimable s'est un peu changée en Sparte la farouche*, Beaumarchais s'écriait mélancoliquement : « J'ai tenu parole à l'Europe en rendant gloire ouvertement à l'étonnant vieillard qui m'avait dit, presque en mourant, et me serrant de ses bras décharnés : *Mon Beaumarchais, je n'espère qu'en vous; vous seul en aurez le courage.* » Certes, parmi les obstacles à une édition complète de ses œuvres, *l'étonnant vieillard* ne prévoyait pas celui-là, et qu'un jour viendrait, qui n'était pas loin, où son éditeur risquerait d'être égorgé comme accapareur et aristocrate.

Beaumarchais reçoit donc les formidables visites du peuple souverain, et il est porté sur les listes de proscription qui se dressent dans les clubs. Il se défend en affichant sur les murs de sa maison qu'il est pur, que le peuple a visité ses magasins, et n'y a trouvé ni armes, ni blé, que des commissaires « ont examiné tous ses papiers » et n'y ont trouvé « rien de coupable. » Nous avons sous les yeux une de ces affiches : elle est jaune, imprimée en grosses lettres, avec ces mêmes caractères de Baskerville qu'il avait achetés pour éditer Voltaire. Mais toutes ces parades deviennent insuffisantes. C'est alors qu'il pousse l'affaire des fusils qui allait lui coûter la bourse, mais lui sauver la vie.

La révolution manquait de fusils, et la guerre avec l'Europe approchait, inévitable. M. de Graves, ministre de la guerre, avouera à Beaumarchais qu'il avait fait pour plus de 21 millions de soumissions de fusils, sans avoir pu, depuis un an, en obtenir un seul.

Sur ces entrefaites, en mars 1792, un Flamand était venu proposer à Beaumarchais un premier lot de 60,000 fusils qui seraient suivis de 140,000 autres, provenant du désarmement des Brabançons par l'Autriche. L'octroi et le droit exclusif d'acquérir ces armes avaient été concédés à ce personnage par l'empereur Léopold, qui voulait le récompenser ainsi de sa fidélité, et l'indemniser des dommages considérables que la guerre lui avait infligés. Mais le Flamand mettait une condition à cette vente, c'était de taire que ces armes étaient destinées à la France, car les bruits de guerre entre nous et l'Autriche couraient dès lors avec persistance, bien que la déclaration de guerre officielle ne date que du 20 avril. Beaumarchais a affirmé plus tard, sans convaincre personne, que, bien loin de faire naître cette obscure affaire, il avait hésité à l'engager, par une sorte de pressentiment de ses suites. Voici la preuve qu'il disait vrai. Le Flamand et ses acolytes, de connivence avec M. de Narbonne, alors ministre, s'étaient adressés tout naturellement à Beaumarchais, l'ancien et émérite munitionnaire des États-Unis dans la guerre de l'indépendance, et ils lui avaient adressé, à la date du 2 mars 1792, une lettre à laquelle il fit, dès le lendemain 3 mars, la réponse suivante : « *Depuis longtemps, messieurs, je ne fais plus d'affaires et n'en veux entamer aucune.* Vous me faites plus d'honneur que je n'en désire, en me disant *que j'ai la confiance d'un ministre.* Je ne veux point de *leur* confiance et me contente de leur estime, qu'aucun ne peut me refuser. — Mais comme je ne veux pas qu'on puisse me croire impoli, parce que je suis loin des affaires, si vous me faites l'honneur de passer demain matin chez moi, je vous entendrai volontiers, *si l'objet qui vous y amène peut intéresser notre France.* »

On sait la suite, du moins en partie, par le mémoire de Beaumarchais, intitulé *les Six époques*, et par le récit, récemment publié, de Gudin, son ami, éditeur et historiographe, que M. de Loménie avait d'ailleurs lu et suivi pas à pas. On sait que Beaumarchais, pour avoir refusé de passer par les fourches caudines des bureaux dont la devise était : « Nul ne fournira rien hors nous et nos amis, » et de payer les énormes pots-de vin qui étaient de règle entre munitionnaires et bureaucrates, sous le nouveau régime, comme au beau temps des frères Duverney, se vit savamment croisé dans toute l'affaire par ces mêmes bureaucrates et leurs agens, les Colmar, Constantini et Cie; que ces scélérats faisaient retenir les fusils de Hollande, en dénonçant secrètement au gouvernement de ce pays la véritable destination des armes; qu'après avoir livré en nantissement au ministère les titres de 72,000 francs de bonnes rentes qu'il devait toutefois continuer à

toucher, et avoir reçu un acompte de 500,000 francs en assignats, Beaumarchais se trouva accusé de spéculer bassement sur l'affaire et de manœuvrer pour se faire acheter les armes à plus haut prix par les étrangers ; que *le triumvirat* qui lui prédisait que « son cou y passerait, » réussit à le faire enfermer à l'Abbaye, dont il ne sortit que trois jours avant les massacres, grâce à Manuel et à une amie trop commune ; que Lecointre, complètement dupe des « vilenies bureaucratiennes, » le faisait décréter d'accusation par la Convention, le 28 novembre 1792, avec les épithètes les plus forcenées ; qu'enfin Beaumarchais osa venir lui-même à Paris, au début de 1793, pour plaider sa cause, après s'être fait précéder de son mémoire des *Six époques*, tiré à six mille exemplaires. C'est le reste qui est demeuré trop obscur. Les commissions secrètes et les dénonciations solennelles, les mesures vexatoires et les décrets contradictoires dont Beaumarchais et les siens ont été victimes, de 1793 à 1796, ont paru louches, et le rôle de Beaumarchais pendant cette dernière période est resté suspect pour plus d'un historien consciencieux de la révolution. Nous pouvons le tirer rapidement au clair, à l'aide des documens officiels et des mémoires inédits que Beaumarchais multiplia à cette occasion. Ces derniers d'ailleurs ne sont pas intéressans seulement par rapport à leur auteur.

IV.

La Convention décrète, le 10 février 1793, « qu'il sera sursis, pendant deux mois, à l'exécution du décret d'accusation (celui du 28 novembre 1792) lancé contre le citoyen Caron Beaumarchais et que, pendant ce temps, il fournira ses défenses afin que la Convention nationale prononce définitivement. » Beaumarchais arrive, dès qu'il peut quitter la prison anglaise du Banc du roi, où il était retenu pour dettes, et il fait si bien qu'il convainc de son innocence ses deux rapporteurs : Lecointre d'abord et Bergoing le « girondiste, » qu'on donne pour successeur à Lecointre, avant le dépôt du rapport. Ce dernier, secret et favorable, est communiqué au comité de Salut public, qui fonctionnait depuis le 10 avril et qui, sur la proposition de Danton et de son ami et fidèle Lacroix, convoque Beaumarchais. Le 22 mai, le redoutable comité, par une délibération que nous avons sous les yeux, avec les signatures autographes de Guyton, Cambon, Bréart, Delacroix (*sic*), Barrère, R. Lindet, Delmas et Danton, renouvelle à Beaumarchais sa mission. Cette seconde mission consiste à faire entrer, dans nos arsenaux, 922 caisses et 22 tonneaux contenant 52,345 fusils avec leurs baïonnettes ou mousquetons, ou paires de pistolets, déposés dans

les magasins de Tervère, chez James Turing. Mais Beaumarchais, pour éviter que ces armes ne fussent confisquées par les Hollandais, auxquels nous venions de déclarer brusquement la guerre, le 1er février, ainsi qu'à l'Angleterre, les avait vendues à un négociant anglais, nommé Lecointre, le 7 février, avec un réméré de deux mois, lequel, par conséquent, était expiré. En conséquence, le comité autorisait Beaumarchais à offrir à Lecointre jusqu'à 800,000 florins, sur la remarque de Danton, que « *pour sauver la patrie en danger*, faute d'armes, on ne devait pas épargner les florins quand on avait fait de telles fautes. » Si d'ailleurs, les armes n'étaient pas rendues dans un port de France « dans cinq mois de ce jour, » le traité devait être résilié. Pour que le secret fût mieux gardé et qu'on évitât quelque nouvel esclandre de tribune dans ce pays « où rien ne peut rester secret, » selon la remarque mélancolique de notre négociateur, le traité restait renfermé dans le dépôt du comité sans qu'il en dût être donné aucune connaissance au conseil exécutif. Il était convenu, en outre et expressément, que Beaumarchais ne correspondrait qu'avec le comité de Salut public, lequel ajoutait, fort honorablement pour lui : « Nous attendons de son zèle le succès de sa négociation et l'exécution d'un traité qu'*il importe à la république de faire réussir.* » Voilà tout le mystère!

Cependant, plus d'un mois après, Beaumarchais était encore à Paris. Danton avait fait modifier sa mission en ne lui laissant que vingt-cinq jours, à dater de la signature, pour réussir à racheter les fusils à Londres. Or cette mission était signée depuis plus d'un mois, sans que Beaumarchais eût encore pu obtenir « ce qui lui était indispensable pour sortir même de Paris. » — « Je vous en ai fait la remarque, écrit-il à Danton, à la date du 27 juin, le jour que vous étiez si en colère au comité de ce que je n'étais pas encore parti, et sans le citoyen Hérault, lequel m'avait bien entendu, et qui vous l'a répété après moi, que le retard de mon départ ne pouvait être attribué qu'au comité et non à moi, j'allais me retirer encore sans avoir rien pu terminer. » — Elle est, d'ailleurs, fort curieuse, cette lettre du 27 juin. Au mérite d'achever de nous débrouiller les origines de la seconde mission de Beaumarchais, elle joint celui de peindre au vif les attitudes respectives du subtil père de Figaro et du formidable Danton : — « Depuis trois jours, écrit le premier au second, prêt à partir, je passe une partie de mon temps à chercher le moyen de prendre personnellement congé de vous sans pouvoir vous rejoindre. *A peine, dit-on, venez-vous depuis quelques jours au comité de Salut public, où pourtant je n'ai pas aperçu, depuis deux mois que j'y monte la garde, qu'on y prenne un parti sur rien de regardé comme important sans*

vous l'avoir communiqué. » — Relevons au passage ce précieux indice du déclin de l'influence de Danton au comité de Salut public vers cette époque, c'est-à-dire, deux ou trois semaines à peine après les journées si critiques pour lui et pour sa politique du 31 mai et du 2 juin : d'ailleurs ce reste d'influence devait durer à peine jusqu'au 10 juillet, car, à cette date, il n'y fut même pas réélu. Nous constatons, du reste, par ce même document, que Beaumarchais le prend sur un ton aussi libre avec les puissances de la Révolution qu'avec celles de l'ancien régime : c'est à Danton lui-même qu'il écrit : « *Citoyen, toujours vif quand vous discutez!* mais dont la réputation de franchise et de loyauté n'est ici méconnue de personne, ce n'est pas que je craigne qu'on mette ces choses en oubli, mais j'ai la triste expérience que les affaires journalières s'accumulent à tel point au comité, que tout ce qui n'est pas là pour vous presser en personne court risque très souvent de rester en souffrance. » — Il concluait en ces termes : — « Vous avez enflammé mon zèle en me disant obligeamment qu'*on savait bien que rien ne me résiste. Soyez certain, Danton, que si le Conseil tient ses paroles pour les fonds que Perregaux doit être chargé pour lui d'assurer en Hollande ou chez Hoppe, ou chez Muilmann*, je ferai rentrer les fusils au pouvoir de la république. Je vous salue et vous honore! » — Dès le lendemain (28 juin 1793), les derniers obstacles étaient levés, et Beaumarchais, dûment commissionné par le comité de Salut public, quittait Paris, le 28 juin 1793. Il était temps : la Terreur commençait, et voilà sans doute pourquoi et comment elle ne fit pas une illustre victime de plus.

Le comité de Salut public avait d'ailleurs assuré Beaumarchais que, « pendant son absence, ses possessions et sa famille seraient spécialement tenues sous la sauvegarde et protection de la république, dans la personne du comité de Salut public. Le bon billet qu'il avait là! Si le comité restait, ses têtes allaient changer, tomber même, *Bellua multorum es capitum!* Beaumarchais vit tourner de nouveau « la lanterne magique à personnages, » dont la rapidité l'effrayait déjà, lors des *Six époques*, et, dans ce perpétuel changement des commissaires, notre commissionné du comité, ne sachant plus à qui il avait affaire, prend le parti de débuter ainsi, dans ses lettres et mémoires : « Citoyens dont le comité est composé *présentement.* » Cependant, grâce à l'insubordination respective des pouvoirs, et notamment aux conflits sans cesse renaissans entre le comité de Salut public et celui de Sûreté générale, son soi-disant subordonné, Beaumarchais, émissaire de l'un, est porté par l'autre sur la liste des émigrés; sa femme, sa

sœur, sa fille, âgée de dix-sept ans à peine, sont incarcérées; ses fonderies sont éteintes, et, sur sa belle maison, s'étale l'inscription : *Propriété nationale*. Et Beaumarchais courait toujours après ses insaisissables fusils, dont la livraison devait délivrer sa personne, sa famille, ses propriétés et ses 72,000 livres de bonnes rentes, garanties par les bons bourgeois de Genève.

Grâce à ses lettres et mémoires, nous pourrions suivre presque jour par jour le reste de l'affaire. Nous verrions par le menu comment et pourquoi les fusils, bien huilés par un armurier hollandais, dans leurs caisses bien closes, attendent en vain à Tervère que « le bon général Pichegru » pousse jusque-là et les enlève; comment les Anglais, plus pressés, les prennent, et, en attendant l'occasion de les envoyer aux Vendéens, les font transporter d'abord de Tervère à Portsmouth, et non à Plymouth, comme le disent Gudin et M. de Loménie, qui a suivi Gudin de trop près; comment Beaumarchais, traité de « jacobin » par les émigrés, « d'émigré » par les jacobins, condamné au silence en France, comme en Angleterre, sous peine de laisser tout deviner et de tout perdre, se terre dans un grenier de Hambourg; comment de là il pare la manœuvre de l'enlèvement des fusils par le ministère anglais, en faisant passer les fusils en la possession d'un citoyen américain et sous la protection de John Jay, l'ambassadeur des États-Unis à Londres, et en demandant leur départ pour New-York quitte à leur faire faire en route un crochet sur un port français; comment enfin Pitt, trop bien renseigné sur le véritable propriétaire et la réelle destination de ces armes, se les adjuge à vil prix, en juin 1795. Il ne serait pas sans intérêt de raconter, dans ses détails tragi-comiques, tout ce jeu de cache-cache, dont les biens de Beaumarchais, la liberté et la vie même de ses proches étaient l'enjeu, où il avait à lutter contre le ministère anglais d'abord et une nuée d'espions, et surtout contre ceux qui auraient dû être ses auxiliaires, contre les maladroits qui, comme l'incorrigible Lecointre déjà nommé, pour servir des manœuvres de parti, et bien que Beaumarchais s'exclamât : « Ce n'est point un parti que je sers, mais la république française, » ébruitaient de nouveau l'affaire à la tribune; ou, enfin, contre la bande des *exécrables,* « qui voulaient, dit Beaumarchais, battre monnaie sur la place de la révolution, à nos dépens, d'un coup de hache sur ma tête; » mais il y faudrait trop d'espace. Il nous suffit d'avoir éclairci les causes et les conditions de la seconde mission de Beaumarchais et d'avoir montré son entière bonne foi, reconnue de tous ses redoutables commettans, dans le renouement comme dans toute la conduite de l'affaire.

Il a d'ailleurs lui-même plaidé sa cause, avec sa limpidité ordinaire, et çà et là avec toute la verve des meilleurs jours, dans un long mémoire qui est le plus intéressant de tous ces documens inédits qui ont trait à la révolution. Il est adressé « à tous les nouveaux membres actuels du comité de Salut public à Paris, » et porte la date du 30 avril 1795. Nous en donnerons seulement quelques extraits qui indiqueront le ton et l'intérêt du reste : « En fait de vérités qu'on a grand intérêt d'éclaircir et de propager, il faut dire comme *Voltaire* à qui on faisait ce reproche : *j'en planterai tant*, répondait-il, *qu'enfin il en poussera quelqu'un!* Sévère citoyen Sieyès! je vous désire pour rapporteur. Pardon, si je ne vous tutoie pas! j'espère prouver, avant peu, combien la faute de le faire qui ne semble que puérile est *grave*, quoiqu'elle soit, dans mon opinion, la moindre contre mon pays, de toutes celles qu'on a faites. » Il y dit son mot sur la Terreur : « En arrivant près de Nimègue, j'appris la justice tardive qu'on avait faite de ce monstre de Robespierre que je savais être mon ennemi. » — « O mes concitoyens! s'écrie-t-il plus loin, dans son style, toujours vert et pittoresque, que Dieu soit loué, puisqu'enfin on conçoit que dévaster un grand État, en éclaircir les habitans, comme les baliveaux d'un taillis, est un détestable moyen d'en rendre la nation heureuse et libre et prospérante. » Mais il se rassure : « Heureusement on ne raisonne plus chez nous à la façon de Robespierre! Le temps du carnage est passé. Votre équité a pris la place. » C'est surtout à celle de Sieyès qu'il s'adresse en ces termes, dont les circonstances excusent assez la curieuse emphase : « J'ignore quels sont les membres qui composent votre comité, mais je sais que le citoyen Sieyès en est un, cela suffit à mon espoir ; il n'y a pas de mauvais raisonneur qui doive oser s'offrir aux regards pénétrans de cet *aigle de la logique*, au jugement d'un des plus forts des penseurs d'aujourd'hui : car lorsque l'évêque d'Autun, Taillerand, me demandait ce que je pensais du mérite de Mirabeau et de Sieyès, je répondais sans hésiter : Mirabeau, selon moi, n'est qu'un metteur en œuvre et *Sieyès un grand lapidaire. L'un parle bien, et l'autre pense mieux.* Eh bien, c'est à ce penseur-là que je présente ce tableau de ma conduite patriotique : qu'il soit mon rapporteur près de vous *et jugez!* » Et il signe : « Pierre-Augustin Caron Beaumarchais, commissionné, errant, persécuté, non émigré. » Et il s'excuse de dater en vieux style, du « 30 avril 1796, » n'ayant pas d'almanach français. Ce n'est d'ailleurs pas la seule excuse qu'il doive de ce chef au *Comité de Salut public*, car il a gardé les dangereuses habitudes de style d'un ci-devant, et nous le voyons écrire couramment « le royaume »

pour la France. Heureusement pour lui, la loi des suspects allait être rapportée.

Enfin nous trouvons l'épilogue de toute l'affaire dans une pétition de la veuve et de la fille de Beaumarchais au consul Cambacérès, pour obtenir que l'affaire fût liquidée par le conseil d'État. « Le nom de Beaumarchais ne vous est pas inconnu, y disait sa veuve ; personne n'était plus capable que vous d'apprécier ses grandes qualités, son énergie et son patriotisme... Nous avons succédé à ses peines et à 600,000 livres de dettes. Voilà tout notre héritage. » Elle ajoutait : « C'est une affaire qui a détruit notre tranquillité et notre fortune. » Il est vrai, mais plaie d'argent n'est pas mortelle, et celle-là fut assez vite guérie, comme nous l'avons prouvé ailleurs. Tout compte fait, comme finira par en convenir Gudin lui-même, qui d'abord s'échauffait contre l'imprudence apparente de son ami en mettant la frontière entre Robespierre et lui, cette même affaire des fusils lui avait sauvé la tête. Il put même la présenter aux lauriers, le 5 mai 1797, sur la scène du Théâtre-Français, alors émigré rue Feydeau, où le public le força de venir en personne, et constater avec une suprême joie, dans ses lettres à ses amis, qu'il y avait toujours en France une royauté debout, celle de l'esprit.

Nous ne pousserons pas plus loin cette démonstration de l'intérêt qu'il y aurait à publier Beaumarchais inédit. Une vaste correspondance relative à toutes les époques de sa vie ; tout un recueil de pensées et de maximes ; d'intéressans opuscules ; des variantes précieuses de toutes ses œuvres connues, comme cet acte inédit du *Barbier de Séville* que nous avons fait jouer plusieurs fois à l'Odéon, où il supporta si gaillardement la double épreuve de la représentation et du voisinage du reste de la pièce ; une quantité considérable de documens variés et de mémoires relatifs à l'affaire des auteurs dramatiques, avec des lettres de la plupart des hommes de théâtre du temps, à la guerre d'Amérique, et surtout à la révolution, telles sont les principales richesses des portefeuilles de Beaumarchais. Joignons-y, pour en illustrer l'édition future, tout un musée de souvenirs artistiques, qui, murés avec les manuscrits, dans une maison de Neuilly, ont échappé ainsi, grâce à la vigilance des descendans de Beaumarchais, aux bombes de la guerre et de la Commune. On y trouve le superbe portrait de notre auteur par Nattier, qu'on a pu admirer à l'exposition rétrospective de 1879 ; ceux de la plupart de ses proches, des vues peintes de son célèbre hôtel et de ses jardins dont une, prise du dedans, donne, par une large baie de la salle à manger de

marbre, sur le jardin et la colonnade circulaire qui portait un promenoir, et au centre de laquelle s'élève la statue du *Gladiateur combattant*, symbole de la vie et des œuvres de son propriétaire; un buste de Voltaire, que Beaumarchais tenait du modèle lui-même; un encrier de cuivre qui fut celui de Boileau, que coiffe un bonnet de folie, lequel, en se soulevant, a alimenté les deux plumes qui écrivirent l'*Art poétique* et *le Mariage de Figaro, horresco referens!*

Mais que les temps sont changés! En 1826, l'éditeur de Rousseau, Musset-Pathay, appuyé sur le libraire Dupont, sollicitait ardemment, longuement, dans une correspondance que nous venons de parcourir, la communication des papiers inédits de Beaumarchais, pour publier une édition complète de ses œuvres, et ne l'obtenait pas. Mieux éclairés aujourd'hui sur les véritables intérêts de la mémoire de leur ancêtre, les descendans de Beaumarchais se prêteraient sans doute à cette publication, mais ce sont les libraires qui doutent maintenant de la curiosité du public, tant elle est submergée par la marée toujours montante des publications éphémères.

Il reste pourtant un moyen de mettre les lettrés et les historiens en possession de ce trésor de documens et même d'esprit. La ville de Paris va dresser une statue à l'auteur du *Mariage de Figaro*, qui est d'ailleurs un de ses enfans, le plus fameux même, après Voltaire, et qui fut un de ses premiers représentans à l'Hôtel de Ville en 1789; c'est justice. Mais peut-être estimera-t-on, après nous avoir lu, que cet hommage en implique un autre, que pour protéger à jamais Beaumarchais contre les calomnies qui rampent encore autour de l'homme, rien ne vaudrait une publication intégrale des réponses que l'auteur y a faites, et qu'enfin une édition complète et critique des œuvres du père de Figaro serait le socle le plus solide qu'on pût donner à sa statue.

EUGÈNE LINTILHAC.

LA

CRISE HAVAIENNE

L'instinctive prévoyance qui pousse les grandes puissances maritimes à prendre position, et, devançant les événemens, à procéder au partage de l'Afrique, les attire aussi à l'autre extrémité du monde, dans l'Océan-Pacifique. Là, ce n'est plus un continent à répartir qui éveille leurs convoitises; ce continent est pris, l'Angleterre le détient; s'il lui échappe, ce sera pour affirmer son indépendance, pour revendiquer son incontestable prépondérance dans l'Océanie du Sud, pour y devenir un vaste et puissant empire. Mais, en dehors de l'Australie, que d'îles verdoyantes et fertiles, que d'archipels aux richesses connues ou entrevues, dont la population s'éteint au contact de notre civilisation et que surveillent l'Angleterre et la France, l'Allemagne, l'Espagne et la Hollande!

Elles ont pris pied, et, solidement assises, attendent l'heure, moins soucieuses, quelques-unes, de s'emparer de ces terres nouvelles que d'empêcher leurs rivales de les occuper. Phase d'attente et de transition qui ne saurait longtemps durer, qu'une mainmise par l'une d'elles convertira en une ère d'annexion, de partages à l'amiable ou en luttes ouvertes. Déjà, en tous sens, s'exercent les influences avouées ou occultes, préliminaires obligés; les escales navales se multiplient, chaque nation tenant à familiariser les indigènes avec la vue de son pavillon, à les impressionner par le déploiement de ses forces, à les amener, par ses missionnaires et ses trafiquans, par la persuasion morale ou

l'appât du gain, à se déclarer ses cliens en attendant de devenir ses protégés ou ses sujets ; chacune d'elles a sa pierre d'attente.

L'Angleterre occupe l'Australie et la Nouvelle-Zélande, les Fidji et le sud de la Nouvelle-Guinée, dont l'Allemagne possède la partie septentrionale et aussi l'archipel Bismarck, les Salomon et les Marshall. La France a Taïti, les Marquises, la Nouvelle-Calédonie, l'archipel de la Société et les Gambier. L'Espagne a les Philippines, les Mariannes et les Carolines; la Hollande, la plus grande partie de l'archipel d'Asie : Sumatra, Java, Bornéo, les Célèbes et l'ouest de la Nouvelle-Guinée.

Les États-Unis n'ont rien encore. Ni dans l'Océan-Atlantique, sur lequel ils déroulent 10,000 kilomètres de côtes, ni dans le golfe du Mexique, qu'ils bordent sur 5,000 et où se déverse le *Père des Eaux*, le gigantesque Mississipi, ni dans l'Océan-Pacifique, au long duquel ils déploient leur façade de 3,000 kilomètres, ils ne possèdent aucune terre insulaire. Et cependant les occasions ne leur ont pas manqué d'en acquérir. Il leur en fut offert et ils les ont refusées. Ils avaient mieux à faire. Si riche que fût Cuba, la perle des Antilles et le fleuron de la couronne d'Espagne, elle ne valait pas, pour eux, les terres fertiles et les inépuisables mines d'or et d'argent de la Californie, de l'Arizona, du Colorado, du Montana, du Nevada. Les dépouilles du Mexique les tentaient plus que les terres des Caraïbes, terres que leurs capitaux, leur commerce, leurs colons convertissaient en autant de satellites gravitant autour de l'Union, relevant d'elle, qui en avait le profit sans les charges.

En ce faisant, ils obéissaient à leurs traditionnels erremens, à leur *Manifest Destiny*, formule retrouvée plutôt que créée par leurs hommes d'État, par eux dégagée des premiers balbutiemens politiques d'un grand peuple. Cette *Manifest Destiny* était, sous sa forme élastique et vague, grosse de conséquences et d'événemens; elle pouvait se prêter à tout. Quand, pour la première fois, sous la présidence de James K. Polk, en 1845, lors des débats relatifs à l'admission de la Floride et du Texas, elle fut proclamée, elle fut aussi précisée. Elle signifiait alors qu'en droit, l'Amérique du Nord devait appartenir tout entière aux États-Unis; qu'en fait, leur politique d'annexion ne devait pas avoir d'autre objectif (1).

Depuis, près d'un demi-siècle s'est écoulé, et, dans cet intervalle, la superficie de l'Union a plus que doublé, la population plus que triplé, la richesse plus que décuplé (2). Si l'annexion du conti-

(1) Voyez *Scudder's History of United-States*, p. 339. — Voyez *Records of Congress*, 1846.

(2) De 1845 à 1890, la valeur des propriétés s'élève de 35 à 250 milliards, le commerce général de 660 millions à 7 milliards et demi et la population de 20 à 63 millions.

nent n'est pas achevée, ni près encore de l'être, si le Canada au nord et le Mexique au sud restent indépendans, ils ont cessé d'être des barrières et ne sauraient être des adversaires. Le meilleur de ce continent appartient aux États-Unis ; le temps et l'intérêt bien compris feront le reste.

Ce premier et grand résultat partiellement obtenu, les États-Unis sont-ils, comme on pourrait le croire, à la veille d'une orientation nouvelle? Leur dernière extension continentale date de près d'un demi-siècle ; elle a précédé et déterminé la crise de la guerre de sécession, et, pendant quarante-cinq ans, absorbé toutes les forces vives de la nation. Celle-ci a dû coloniser et défricher; après la guerre avec le Mexique faire face à la guerre civile, en panser les plaies. Aujourd'hui, une occasion s'offre à elle, non plus de conquérir des provinces grandes comme des royaumes, mais de s'annexer un royaume à peine aussi grand qu'une province d'Europe, et, pour le faire, de renoncer à la politique traditionnelle, d'inaugurer l'ère de l'expansion insulaire et de créer, à 700 lieues de ses côtes, un État nouveau.

En Europe, on tient la chose pour faite; aux États-Unis, la presse la discute, les politiciens s'agitent et le congrès hésite. Si, à certains égards, la proie semble de mince importance et les risques peu en proportion avec les bénéfices, un examen plus attentif est pour amener à d'autres conclusions. En tout état de choses la décision à prendre est grave et l'annexion du royaume havaïen aurait une bien autre importance que ne semblent le comporter son étendue restreinte et sa population réduite.

I.

Quand, remontant l'Océan-Pacifique, le navigateur franchit la ligne et s'élève vers le nord, il voit se dérouler devant lui une mer sans fin ; les îles sont rares, largement espacées ; sur les eaux profondes, les attols ont disparu, les îlots ne jalonnent plus sa route, reliant les hautes terres, annonçant leur voisinage. Sur les flots solitaires, on n'aperçoit plus les pirogues des pêcheurs, les voiles blanches des goélettes. Seuls, de loin en loin, quelques grands navires à vapeur fuient à l'horizon, trouant l'Océan de leur hélice, traçant sur l'eau un sillage profond, déployant dans l'air leur panache de fumée. Ils viennent de San-Francisco ou de Honolulu, ils se rendent en Australie, en Chine ou au Japon ; ils sont chargés de laine, de sucre, de thé, de soie, d'or, des produits du monde entier ; ce qu'un seul d'entre eux transporte eût exigé toute une flotte du temps de Colomb et vaut plus que le chargement d'une caravelle de galions. Ils relient l'Océanie à l'Europe, à l'Asie, à l'Amérique,

et, dans le Pacifique du Nord, leur point de convergence, leur centre de ravitaillement se trouve dans la plus haute terre polynésienne, dans l'Archipel havaïen.

Il se compose de huit îles et décrit une courbe du sud-est au nord-ouest. Sa superficie totale est de 22,070 kilomètres carrés, sa population de 96,000 âmes. Il a pour capitale Honolulu, pour souverain une reine : Lydia Liliuokalani. Il constitue un royaume autonome, indigène, indépendant jusqu'ici.

Situé à 700 lieues des côtes de l'Amérique, à 1,400 de celles de l'Asie, ce royaume est peu connu, son histoire moins encore ; elle n'était guère pour intéresser l'Europe ; il a fallu, pour éveiller son attention, l'exposition de 1889, l'étonnement avec lequel on apprit que dans cet heureux État on ne trouverait pas un homme ou une femme ne sachant lire, écrire et compter ; il a fallu la nouvelle qu'une insurrection venait d'éclater et qu'une délégation se rendait à Washington pour solliciter du congrès l'annexion aux États-Unis du royaume havaïen.

Par quel singulier concours de circonstances, cet archipel, où l'on ne compte que 2,000 résidens américains, où la population indigène est de beaucoup encore la plus nombreuse, où elle est restée indépendante et fière, soucieuse de sa liberté, attachée à ses chefs, se déclarait-il ainsi brusquement prêt à aliéner sa nationalité, à répudier ses traditions monarchiques et à devenir terre américaine, lui en qui se résumaient et se concentraient les aspirations de cette race canaque, récemment née à la civilisation et qui, sur 1,000 lieues de longueur et autant de largeur, peuple les archipels océaniens ? Comment le rêve d'une annexion, caressé depuis cinquante ans par une poignée de colons, menaçait-il de devenir une réalité ? Qu'allait dire l'Europe, qu'allaient faire les États-Unis ? A quelle cause attribuer ces événemens ? Ils sont, ainsi que les conséquences qu'ils entraînent, la résultante d'un état de choses qui vaut d'être exposé, car il éclaire tout un côté peu connu de l'histoire de cette partie du monde qui a nom l'Océanie et dans laquelle nous avons un passé, des intérêts, des devoirs et un avenir.

Avides d'air et de lumière, impatientes de germer, grandir et fleurir, certaines races, ainsi que certaines plantes tardivement écloses, se hâtent et s'efforcent de regagner le temps perdu. Celles-ci, secouant le long sommeil de l'hiver, la paresseuse somnolence du printemps, fiévreusement étalent leur frêle feuillage aux rayons incertains du soleil ; celles-là, tard venues, sorties à peine de la barbarie, réveillées de leur séculaire torpeur par le sifflement strident de la locomotive qui fuit, du bateau à vapeur qui passe, aspirent à vivre, agir et penser. La civilisation les appelle ; elles

vont à elle, séduites par ses merveilles, promptes à l'accueillir, emportées par un souffle de progrès qui gonfle leur poitrine, par un rêve d'avenir qui éblouit leur imagination.

Le monde s'ébranle, il marche, elles ont hâte de le suivre. Sur les flots bleus du Pacifique que sillonnaient seules, il y a moins d'un siècle, les légères pirogues indigènes, dans ces lointains archipels où les vaisseaux entrevus de Juan Gaetano, de Cook et de Vancouver avaient passé comme un rêve flottant, naïvement et pieusement transmis de génération en génération, les paquebots rapides, les clippers élancés de l'Europe et de l'Amérique se croisent. Une ère nouvelle s'ouvre. Forçant sa marche, doublant les étapes, la race polynésienne est venue revendiquer, elle aussi, son rang parmi les nations civilisées, sa place au soleil.

Ni hésitation ni temps d'arrêt dans son impatient élan, pas un retour en arrière, pas un regret pour le passé, depuis le jour où, domptés par la conquête, façonnés et disciplinés par la rude main de Kaméhaméha Ier, les Havaïens se sont éveillés au sentiment de leur vie nationale, et ont puisé dans la soumission à un chef de génie la conscience du rôle auquel ils pouvaient prétendre. Ce n'était encore qu'un rêve, indistinct et confus, non sans grandeur, probablement destiné à ne se réaliser jamais, mais qui aura bercé d'un lumineux espoir la courte vie d'un peuple auquel le temps aura manqué pour devenir ce qu'il pouvait être, pour montrer ce qu'il pouvait faire. Son histoire n'est autre que celle des étapes successivement franchies pour atteindre un idéal qui fuyait devant lui. Huit souverains ont régné sur ce petit peuple : la dynastie des Kaméhaméha, du premier au cinquième de ce nom, puis Lunalilo, Kalakaua et Lydia Liliuokalani, la reine actuelle. De ces huit souverains, quatre surtout, Kaméhaméha Ier, Kaméhaméha IV, Kaméhaméha V et Kalakaua incarnent en eux le rêve dont nous parlons. Ils le servirent et le suivirent.

Plus vaste que le cadre dans lequel il naquit, embrassant un ensemble de terres océaniennes soupçonnées plutôt que connues, ce rêve fut conçu par le cerveau puissant du fondateur de la dynastie. Il y voyait le complément de son œuvre; il ambitionnait d'étendre à toute la race polynésienne disséminée dans des archipels lointains, dont d'antiques légendes affirmaient l'existence et dont les Havaïens se disaient issus, les bienfaits d'une unité nationale ; il voulait grouper une nation de plusieurs millions d'hommes autour d'un chef, qui serait lui. Cette création d'un empire polynésien, contre laquelle tout militait : les distances énormes, les moyens de les franchir, les périls de la conquête toute chimérique et impraticable qu'elle fut alors, ne pouvait germer que dans la tête d'un homme ignorant des obstacles, habitué à les voir plier

devant sa volonté, épris de l'inconnu, ne sachant du dehors que ce que lui en révélaient les vieux chants canaques, les *mêlés* qui avaient bercé son enfance.

Nous avons eu l'occasion de retracer ici même (1) la carrière de ce petit chef de l'île Havaï, homme de guerre, diplomate, organisateur, qui, par la force, la ruse et la patience, conquit l'archipel entier, l'asservit à ses lois, fonda une dynastie et mourut, laissant un peuple là où, avant lui, n'existait qu'un ramassis de tribus toujours en guerre, l'ordre où sévissait l'anarchie, une civilisation naissante sur cette terre de la barbarie. En lui s'incarnaient les aptitudes particulières de cette race polynésienne, physiquement robuste et belle, indépendante et fière, intellectuellement prompte à comprendre et à s'assimiler, habile à s'exprimer, généreuse et hospitalière, race de grands enfans, avides d'histoires et de merveilleux, travailleurs à leurs heures, paresseux avec délices, guerriers intrépides et amoureux des plaisirs. Par un côté il différait d'eux, et par ce côté il leur fut supérieur. Ainsi que l'indiquait son nom de Kaméhaméha, *le Solitaire*, il n'avait ni leur sociabilité excessive ni leur excessive mobilité d'esprit. Capable de concevoir un plan, d'en préparer les moyens d'exécution et de le mener à bien, il était né pour commander et, d'instinct, on lui obéissait.

De haute stature, comme tous les *Alii* ou chefs, il était renommé pour sa force herculéenne et pour sa bravoure. Il avait le front large et haut, les yeux grands et profonds, ombragés par des sourcils touffus, des lèvres épaisses, le nez fort, les joues pleines, le cou puissant, un vrai cou de taureau, le regard tour à tour sévère et froid, doux et bienveillant. Indifférent aux plaisirs, inaccessible à la crainte, ambitieux et résolu, il se montra souvent cruel et sanguinaire. Ses défauts furent ceux de sa race et de son milieu, ses qualités lui furent personnelles et le mirent sans conteste au premier rang parmi tous les chefs polynésiens.

Vainqueur de ses rivaux, souverain de l'archipel, il caressait le rêve d'agrandir son domaine, d'en faire le centre d'un empire. Il s'en ouvrit à Vancouver, le grand navigateur anglais, dont les indigènes ne prononcent encore le nom qu'avec respect. Les trois visites que Vancouver fit aux îles Havaï, en 1792, en 1793 et en 1794, coïncidèrent avec la période décisive de la vie de Kaméhaméha. Il luttait alors, sur terre et sur mer, contre ses ennemis coalisés, supérieurs en nombre, que déroutaient son audace et son activité. Vancouver le vit, et l'accueil que lui fit, la confiance que lui témoigna ce chef barbare, l'intéressèrent à lui. A chacune de ses escales, il constatait

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er novembre 1885, *Emma, reine des îles Havaï.*

une conquête nouvelle, une discipline, un ordre et une organisation jusqu'alors inconnus. Il pressentait en cet ambitieux l'instrument inconscient du progrès, il voyait qu'en substituant son autorité à celle de tous ces chefs qu'il dépossédait et asservissait, ce conquérant substituerait aussi l'ordre au désordre, la paix et la sécurité à la guerre et au pillage.

A Vancouver, dès sa seconde visite, Kaméhaméha fit part de ses projets et ne reçut de lui que des encouragemens et de sages conseils. L'Angleterre était alors la seule puissance maritime dont le pavillon se montrât sur ces mers lointaines, la seule à y exercer un contrôle qui prenait déjà les allures d'un protectorat. Ni la France, absorbée par sa lutte contre l'Europe, ni les États-Unis, naissans et cantonnés sur l'Atlantique, n'étaient à même d'entreprendre ces croisières de plusieurs années dont son commerce avec la Chine faisait obligation à la Grande-Bretagne. Maîtresse des mers, elle en faisait la police, réprimant la piraterie, habile à se concilier le bon vouloir des tribus et des chefs.

Le bois de sandal abondait aux Iles, et déjà faisait l'objet d'un commerce maritime avec la Chine ; de loin en loin, quelques goélettes se hasardaient à mouiller au long des côtes et à acheter aux indigènes ce bois précieux. Lors de sa première visite, Vancouver obtint de Kaméhaméha sa protection pour ces trafiquans européens ; il lui promit en retour quelques présens utiles, à sa relâche suivante. Il revint, en effet, le 14 février 1793, ramenant avec lui, des côtes d'Amérique, un taureau, cinq vaches, des brebis et quelques béliers. Les grands troupeaux qui paissent aujourd'hui les pâturages de l'Archipel proviennent de ce présent de Vancouver. Pour protéger ces animaux et leur permettre de se multiplier, Kaméhaméha imposa un *tabou* sacré qui ne fut levé qu'après plusieurs années.

Quand, le 21 février 1794, Kaméhaméha se rendit, pour la dernière fois, à bord du vaisseau de Vancouver qui partait le lendemain, ce fut les larmes aux yeux qu'il prit congé de celui qu'il nommait son ami. Alors eut lieu entre eux un entretien qui devait avoir plus tard des conséquences qu'ils n'entrevoyaient peut-être ni l'un ni l'autre. Kaméhaméha pria Vancouver de lui envoyer d'Angleterre des missionnaires pour instruire son peuple. Vancouver le promit et Kaméhaméha lui demanda solennellement et en présence de ses chefs de solliciter en outre, pour ses sujets et pour lui, la bienveillance et l'amitié du roi d'Angleterre. Soit que Vancouver et ses officiers ne se rendissent pas un compte exact des expressions ou des intentions de Kaméhaméha, soit que l'Anglais en ce moment l'emportât sur le philanthrope, Vancouver comprit ou affecta de comprendre qu'il mettait son royaume sous

le protectorat de l'Angleterre et, en termes ambigus, déclara accepter, au nom de son souverain, la proposition qui lui était faite.

Ce malentendu, dont l'Angleterre ne se prévalut pas alors officiellement en fait, subsista cependant de longues années. Il aboutit, le 25 février 1843, à la prise de possession de l'Archipel par lord George Paulet, au désaveu de cette mesure par l'Angleterre, et enfin, le 28 novembre 1843, à la reconnaissance simultanée de l'indépendance havaïenne par la France et l'Angleterre. Il y avait alors vingt-quatre ans que Kaméhaméha Ier n'était plus. Il s'était éteint le 8 mai 1819, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ayant terminé son œuvre, fondé sa dynastie, ne laissant inachevé que le rêve conçu par lui, inexécutable pour lui et qu'il léguait avec sa couronne à ses successeurs.

Ni son fils, Kaméhaméha II, ni son petit-fils, Kaméhaméha III, n'étaient de taille à le réaliser. Ils régnèrent sans éclat, gouvernèrent sans talent. Dissolu et débauché, Kaméhaméha II ne devait occuper le trône que cinq années et s'en fut mourir en Angleterre au cours d'une excursion que son humeur vagabonde, et que sa curiosité avivée par les récits des blancs et les visites des bâtimens de guerre anglais le décidèrent à entreprendre en Europe. L'Angleterre l'attirait ; il voyait en elle la protectrice de son royaume, la patrie de Vancouver, l'ami de son père. Il sentait le besoin d'un appui, sans force contre lui-même, contre les tentations, contre les résistances des chefs sur lesquels ne pesait plus la rude main du conquérant et qui relevaient la tête, sans force aussi contre les empiétemens et les réclamations des blancs, chaque jour plus nombreux et plus exigeans.

Encouragés, mais contenus par Kaméhaméha Ier, ceux-ci exploitaient la faiblesse de son fils, ses incessans besoins d'argent qui le faisaient mettre en coupe réglée les forêts de bois de sandal vendu à vil prix en échange de spiritueux, leur principal article d'échange. Ces trafiquans, gens sans aveu et lie de toute nationalité, commençaient à affluer dans le Pacifique, attirés par l'appât du gain, donnant libre carrière à leurs instincts brutaux et rapaces. La civilisation, telle qu'elle apparaît d'ordinaire à ces races primitives, est une laide chose, représentée qu'elle est le plus souvent par le débitant d'eau-de-vie ou le marchand d'hommes, par le matelot déserteur ou le traitant sans conscience, qui tous spéculent sur les passions ou l'ignorance des indigènes, entant sur leurs vices des vices nouveaux.

Le long règne de Kaméhaméha III, qui dura vingt-neuf années, de 1825 à 1854, fut, pour l'Archipel havaïen, une période de transition et aussi d'initiation. Un facteur nouveau apparaissait,

déterminant une évolution brusque, préparant le conflit qui devait éclater plus tard.

En 1820, le brick *Thaddeus* débarquait à Honolulu les premiers missionnaires protestans. Les missionnaires que Kaméhaméha Ier avait demandés à Vancouver, et que l'Angleterre ne lui donna pas, la mission de Boston les envoya, anxieuse de prendre pied dans ces îles avec lesquelles les Américains commençaient à trafiquer, désireuse de soustraire les indigènes à l'influence de la Grande-Bretagne et à la propagande religieuse de l'anglicanisme. La question religieuse se doublait d'une question politique; l'antagonisme des États-Unis avec l'Angleterre se prolongeait jusque dans l'Océan-Pacifique. Au courant sympathique créé par Vancouver et qui orientait l'archipel dans le sens d'un protectorat anglais, la mission nouvelle entendait en substituer un autre, établi, comme le premier, sur la reconnaissance des services rendus, mais aussi sur une intelligente entente des intérêts matériels à créer et à développer. L'Angleterre était loin, les États-Unis étaient plus proches et chaque année diminuait la distance qui les séparait de l'Océan-Pacifique. Convertir l'archipel au christianisme, le civiliser et le gouverner, y établir la prédominance commerciale et politique des États-Unis étaient pour tenter le zèle religieux et le patriotisme des missionnaires américains.

Les hommes qui entreprenaient cette tâche étaient admirablement choisis pour la mener à bien. Ils réunissaient les qualités nécessaires : un prosélytisme ardent, une foi sincère, des mœurs irréprochables; plusieurs d'entre eux y joignaient les traits caractéristiques des Yankees : l'adaptabilité à un milieu nouveau, une volonté opiniâtre, une remarquable intelligence des affaires, de rares qualités d'administrateurs et d'organisateurs. Convertir les Canaques lassés d'un paganisme oppresseur, les initier aux idées de liberté et d'affranchissement furent la partie la plus facile de leur œuvre; elle s'effectua sans résistance et sans lutte. L'opposition ne vint pas des indigènes, mais des blancs.

Trafiquans et matelots s'accommodaient mal du nouvel état de choses. Sous l'influence des missionnaires, les chefs faisaient fermer les cabarets, interdisaient les visites des femmes indigènes à bord des navires, prohibaient la vente des spiritueux, réglementaient sévèrement les échanges, s'efforçaient d'arrêter la destruction des forêts de sandal. La Cythère havaïenne revêtait l'aspect morne et sévère d'un village méthodiste des États de l'Est. Plus de jeux, plus d'orgies ; partout une répression sévère, les temples pleins et les lieux de plaisir vides.

A cela, les étrangers ne voulaient entendre. Ces mesures

brusquement imposées ne les atteignaient pas moins dans leurs passions brutales que dans leurs intérêts. L'eau-de-vie, leur principal article d'échange, cessait d'avoir cours ; un commerce régulier n'était pas ce qu'ils cherchaient ; plus d'heureux achats à négocier avec un chef ivre, donnant en échange de quelques barils de mauvaise eau-de-vie ou de ballots d'étoffes bariolées un chargement de sandal revendu en Chine des milliers de dollars, ou les vivres nécessaires au ravitaillement d'un navire. C'était la ruine pour eux et la ruine sans compensation des seuls plaisirs à leur portée et de leur goût.

Ils ne s'en tenaient pas à de vaines récriminations, à d'inefficaces protestations. Les *outrages,* comme on les appelait, les révoltes à main armée se succédaient, encouragées sous main par de jeunes chefs, partisans de l'ancienne licence, réfractaires au joug méthodiste et supportant impatiemment l'apparente hypocrisie qu'il leur imposait. A Lahaina, en 1825, l'équipage du navire anglais *Daniel* descend en armes à terre, impose aux autorités impuissantes la suppression du *tabou* sur les visites des femmes à bord, sur les cabarets, et pendant un mois l'orgie règne triomphante dans la capitale de l'île de Maui. En 1826, le navire de guerre des États-Unis, le *Dolphin,* commandé par John Percival, somme Kaahumanu, la reine régente, de rapporter la loi du *tabou* sur les femmes et menace de bombarder Honolulu s'il n'est pas fait droit à sa requête. Devant la force, Kaahumanu cède, aux acclamations des matelots de tous les navires mouillés dans le port, et pendant deux mois la capitale du royaume est convertie en un lieu de débauche. L'exemple venait de haut, puisqu'un officier de la marine des États-Unis le donnait lui-même. Aussi, en 1826, Lahaina est de nouveau envahie par les équipages des navires baleiniers qui pillent les indigènes, outragent leurs femmes et leurs filles, menaçant de mort le missionnaire américain, M. Richards et sa famille.

Aux États-Unis, une cour martiale jugeait et condamnait Percival à son retour. En Angleterre, le gouvernement blâmait les capitaines des équipages anglais qui avaient pris part à ces excès et aussi l'attitude de son consul aux Iles, M. Charlton, que son animosité contre les missionnaires américains entraînait à faire cause commune avec les mécontens, mais en Angleterre, comme en France, on ne voyait pas sans inquiétude l'influence croissante des missionnaires américains sur le gouvernement havaïen, influence qui, vis-à-vis de la France, prenait une forme agressive, interdisant le débarquement, dans l'archipel, des missionnaires catholiques et les contraignant à se rembarquer. Une intervention s'imposait. La frégate la *Vénus*, commandée par le capitaine de vaisseau Laplace, mouillait en rade de Honolulu, exigeait l'admis-

sion des missionnaires français et réclamait une indemnité de 20,000 dollars.

Un double courant se dessinait. D'une part, l'influence américaine personnifiée par les missionnaires, maîtres du pouvoir, législateurs, conseillers, ministres de la royauté ; de l'autre, l'Angleterre dont le nom rappelait les services rendus, le souvenir de Vancouver, l'idée vague d'une protection éventuelle, d'un patronage lointain. Par la force des choses, l'Angleterre, que la prise de possession de Tahiti et des Marquises devait éloigner de la France, quelques années plus tard, dans les affaires océaniennes, s'en rapprochait alors en ce qui concernait Havaï, non qu'elle éprouvât une vive sympathie pour la mission catholique, mais parce que cette mission catholique, soutenue par la France, devait, dans une certaine mesure, contrecarrer les progrès des missionnaires américains dont la prééminence politique l'inquiétait. Ainsi que la France et les États-Unis, elle voyait, dans ce petit royaume, la clé de l'Océan-Pacifique du nord, l'escale obligée de la grande route maritime entre l'Amérique et l'Asie. De ce rapprochement devait naître le traité de 1843, la reconnaissance de l'autonomie havaïenne par la France et l'Angleterre, l'engagement pris par elles de n'y pas porter atteinte.

Invités à y adhérer, les États-Unis, flairant un piège, s'y refusèrent, alléguant que leur politique extérieure traditionnelle n'admettait pas des engagemens relatifs à des tiers et qui pouvaient, à une époque indéterminée, les obliger à une intervention. Ils accompagnaient d'ailleurs ce refus des assurances les plus formelles de respecter l'indépendance de l'Archipel et de leur vif désir de coopérer, avec la France et l'Angleterre, à l'œuvre de civilisation entreprise.

Cinq ans plus tard, l'heureuse issue de la guerre du Mexique livrait aux États-Unis le littoral du Pacifique ; la découverte de l'or peuplait la Californie, San-Francisco remplaçait le village de Yerba-Buena, et la naissante métropole du Far-West devenait l'axe autour duquel allait désormais graviter le royaume havaïen. Du même coup et dès le même jour surgissait l'idée de son annexion à la grande république. Les missionnaires américains voyaient, dans cette annexion, le couronnement de leur œuvre, la conséquence logique de leurs efforts ; pour les résidens américains, elle représentait, par l'impulsion donnée au commerce, par la hausse des terrains dont ils étaient détenteurs, la fortune assurée, pour les uns et les autres, une conquête pacifique, un nouvel État ajouté à tant d'autres que la fortune, amie de la jeunesse et de l'audace, offrait à leur patrie.

Pour effectuer cette annexion, l'heure était favorable. Point

n'était besoin de négociations longues et compliquées ; la constitution, rédigée par les missionnaires américains, acceptée de confiance par le roi et les indigènes, avait prévu le cas ; la signature du souverain suffisait, sans plébiscite et sans discussion ; mais Kaméhaméha III hésitait, nonobstant la pression qu'exerçaient sur lui ces missionnaires dont il avait fait ses conseillers et ses ministres. Il lui répugnait de détruire l'œuvre de son ancêtre, d'aliéner son royaume, de le voir passer en des mains étrangères. Il était de la race des *Alii* et son orgueil se révoltait à la pensée de céder son apanage à prix d'or. La grande ombre de Kaméhaméha Ier retenait sa main. S'il se sentait impuissant à reprendre ses vastes projets, à créer cet empire polynésien par lui rêvé, il se refusait à être le dernier de sa race, et, à défaut d'un fils, à déshériter son neveu de prédilection, son fils d'adoption.

Pour triompher de ses résistances, d'autres firent ce que les missionnaires n'essayèrent pas, mais laissèrent faire. Les familiers du roi agirent sur son esprit affaibli par l'âge et les excès, tantôt lui représentant que la cession de son royaume aux États-Unis était le seul moyen de se soustraire aux convoitises de la France dévoilées, disaient-ils, par la prise de possession de Tahiti, tantôt l'entraînant dans ces excès de sa jeunesse que l'âge ne lui permettait plus de supporter. Le 15 décembre 1854, il mourait subitement sans avoir apposé sa signature à l'acte de cession.

II.

Le prince Liholiho, son neveu et son héritier désigné, lui succédait sous le nom de Kaméhaméha IV. Il n'avait que vingt ans. Entre son oncle et lui, le contraste était saisissant. Par sa force, par sa corpulence, par les traits du visage, Kaméhaméha III rappelait son illustre ancêtre. Quelques-uns de ses traits se retrouvaient dans le jeune héritier, mais affinés. Il était, lui aussi, de haute taille, mais mince, svelte, élancé, beau de visage, élégant d'allures. Il avait grand air, une aisance parfaite, des manières de gentilhomme. Bien élevé, instruit, parlant admirablement l'anglais, il avait beaucoup lu et beaucoup retenu, voyagé, visité les États-Unis et l'Europe. Son avènement au trône était l'inauguration d'un ordre nouveau de choses ; il personnifiait la civilisation se substituant à l'antique barbarie, l'intelligence, la grâce et le charme remplaçant la force brutale du fondateur de la dynastie, la faiblesse et les hésitations de ses successeurs à demi plongés dans les ténèbres du passé et qu'éblouissaient les lueurs trop vives d'une civilisation trop hâtive. Dans le regard assuré et limpide de Kaméhaméha IV, on lisait le chemin parcouru, l'accoutumance

acquise, la conscience de son rôle, le désir de le bien remplir. Mais dans ses lèvres sensuelles, dans les plis retombans de sa bouche se lisait aussi une volonté incertaine en lutte avec des passions violentes.

Son règne de huit années, de 1855 à 1863, fut en effet une lutte contre lui-même, lutte héroïque parfois, lamentable souvent. En lui, le passé combattait contre le présent, la réalité brutale contre l'idéal ardemment souhaité. Il rêva de grandes choses, il ne put les accomplir ; tout ce qu'il avait de force morale, il la dépensa contre lui-même, tour à tour vainqueur et vaincu, troublé dans sa conscience, succombant à ses remords.

Combien les temps étaient changés ! Quand on se rappelait la vie de l'ancêtre, de cet homme de fer qui, par la force ou la ruse, supprimait ses adversaires, qu'aucun crime ne fit reculer quand il s'agissait d'atteindre son but, qu'aucun remords ne hanta jamais, on mesurait la distance qui séparait ces deux hommes, le progrès moral accompli en trente-cinq années, l'espace d'une génération. On comprenait tout ce que cette évolution rapide impliquait, pour les chefs qui entouraient le jeune souverain, pour le peuple qu'il gouvernait, d'idées antagonistes dans des cerveaux inaccoutumés à penser par eux-mêmes. Aux primitives traditions asiatiques, aux superstitions séculaires importées, en l'an 500, des Moluques ou des Célèbes, intensifiées par quatorze siècles d'isolement, se substituait, sans transition, une autre conception de la vie, une loi morale si haute qu'à l'observer les plus forts défaillent, si claire qu'à l'entendre les plus simples la comprennent. Entre le passé qui fuyait et le présent qui surgissait, nul lien visible, nul rapport sensible ; de la nuit, sans l'aube, ils passaient au jour, et le jour les aveuglait.

Par la race et par le sang, Kaméhaméha IV était Havaïen ; par son père Kekuanaoa, guerrier intrépide, lieutenant fidèle de Kaméhaméha Ier, dont il avait épousé la sœur, il était de la caste des *Alii ;* par sa mère, il descendait du fondateur de la dynastie ; par son éducation, confiée aux missionnaires américains, il était protestant, imbu des idées libérales ; par goût, par instinct, il inclinait vers l'Angleterre monarchique, et son mariage avec Emma, petite-fille de John Young, matelot anglais entré au service de son aïeul et élevé par lui aux plus hautes dignités, était pour l'affermir dans sa conviction, qui avait été celle de Kaméhaméha Ier, que du côté de l'Angleterre seulement il trouverait le point d'appui nécessaire pour assurer l'indépendance de sa couronne.

Il faut avoir vécu sur cette terre tropicale, dans ce milieu étrange où les débris de la barbarie coudoient les merveilles de notre civilisation, où les légendes des siècles passés se mêlent à l'histoire

de nos temps, où la modernité la plus avancée se heurte aux traditions les plus bizarres, aux superstitions les plus étranges, pour comprendre, sinon pour expliquer l'état d'âme d'un chef havaïen de nos jours. Par ses dehors, par sa conversation, il est le reflet de ce que nous voyons et l'écho de ce que nous entendons ailleurs; dans sa langue, riche en voyelles, souple ainsi qu'un chant d'oiseau, ou en anglais qu'il parle couramment, il discute les questions qui nous sont familières, les événemens dont le monde est le théâtre; il a lu ce que nous lisons, son intelligence semble au niveau de la nôtre, mais l'évolution lente, graduée, qui nous a fait ce que nous sommes, a été, pour lui, brusque et soudaine. Elle a façonné l'homme extérieur, mais elle n'a pu rompre encore les liens intimes qui le rattachent à un passé d'hier, effacer ses souvenirs d'enfance, le dégager des croyances, des idées, des superstitions traditionnelles. Elles survivent en lui, ainsi que les primitives passions et, à certains momens, reparaissent sous le voile artificiel qui les recouvre.

Ainsi en fut-il pour Kaméhaméha IV, victime de la lutte entre le passé qui le ressaisissait malgré ses efforts et un idéal moral et religieux qui le sollicitait et auquel il aspirait, victime, ainsi que tant d'autres, de ce vice de l'ivrognerie, que les blancs avaient inoculé à sa race, dont son oncle était mort, et qui devait un jour, dans un accès de passion, armer son bras contre l'un de ses familiers, et éveiller en lui des remords auxquels il ne survécut pas.

Tout autre était son frère, qui lui succéda sous le nom de Kaméhaméha V. Portrait vivant du grand ancêtre, dont il avait la stature, la corpulence, la force et aussi l'inflexible volonté, il débuta en refusant de prêter serment à la constitution de 1852, œuvre du parti américain et qui autorisait la cession du royaume, en s'entourant de ministres résolus comme lui à maintenir l'indépendance du royaume. C'est à ce titre qu'il m'appela dans son conseil comme ministre des finances d'abord, plus tard comme ministre des affaires étrangères, qu'il me donna sa confiance et son amitié. La constitution de 1852 fut remplacée par une autre qui, fermant la porte à toute cession éventuelle, paralysa les efforts du parti américain. S'il n'avait ni les dehors séduisans ni l'esprit brillant de son frère, il avait, ainsi que lui, la conscience de ses devoirs, plus que lui celle de ses droits et des obligations qu'ils lui imposaient. Quand il prit le pouvoir, la situation était grave; l'archipel se dépeuplait rapidement. Chaque année, la flotte baleinière d'Amérique et d'Europe, dont Honolulu était devenu, par sa situation géographique, le centre de ravitaillement, embauchait des milliers d'indigènes dans la force de l'âge, séduits par les avances qu'on leur offrait et qui succombaient aux

froids rigoureux des mers du nord, laissant des veuves et des orphelins sans appui, des terres sans culture. Ceux qui survivaient revenaient affaiblis, adonnés à l'ivrognerie, demandant à de nouvelles avances, suivies d'un nouvel embarquement, le moyen de se livrer à leur vice favori.

Une réforme s'imposait, d'autant plus difficile qu'elle se heurtait à des intérêts puissans, que c'était par centaines que se comptaient les navires baleiniers, que leurs escales et leurs dépenses alimentaient le commerce des îles, qu'à interdire l'embarquement des indigènes, on courait le risque de ruiner ce commerce et de s'aliéner, outre la population étrangère qui en vivait, les Canaques dont la pêche baleinière était la principale ressource. Il fallait ouvrir d'autres voies à l'activité des uns et des autres, rattacher l'indigène au sol, mettre ce sol en culture, découvrir parmi les productions diverses celle à laquelle il s'adaptait le mieux, dont le débouché était le plus assuré et orienter dans ce sens les efforts et les volontés de tous.

Les résultats partiels obtenus par la culture de la canne à sucre étaient encourageans. Le voisinage de San-Francisco assurait un marché important, l'avenir nous paraissait être de ce côté. L'obstacle était dans la main-d'œuvre insuffisante pour défricher et planter de grands espaces; mais cette main-d'œuvre existait au Japon et en Chine, à 1,400 lieues dans l'ouest, et aussi dans les îles polynésiennes du sud. Avec de l'argent, on pouvait triompher de cette difficulté. Le roi adopta mes vues, seconda mes projets et nonobstant l'opposition de ceux, et ils étaient nombreux, qu'enrichissait le ravitaillement de la flotte baleinière, j'obtins des chambres des mesures restrictives à l'embarquement des indigènes, des subventions aux planteurs et les fonds nécessaires pour faire venir d'Asie des travailleurs engagés pour quatre ans et dont les contrats seraient transférés aux planteurs par le gouvernement qui en surveillerait l'exécution. En même temps, j'entamais des négociations avec le gouvernement américain; elles aboutissaient à la conclusion d'un traité de réciprocité qui assurait aux sucres havaïens l'entrée en franchise dans les ports des États-Unis.

C'était la réussite assurée pour les planteurs, le début d'une ère de prospérité qui devait aller grandissante, d'une ère de calme succédant aux jours de luttes et d'agitations politiques du commencement du règne. Ces questions résolues, nous en discutions d'autres. Le rêve de Kaméhaméha Ier hantait les veilles de son successeur. Lui aussi aspirait à de grandes choses. Monté plus haut, il voyait plus loin. Préoccupé des antiques migrations polynésiennes, il suivait sur la carte les étapes successives de ce peuple errant, entraîné par l'irrésistible courant qui, de la

Malaisie, poussait jusqu'à Tahiti et aux Pomotou dans le sud, jusqu'aux îles Havaï dans le nord, une race ballottée par les flots. Remonter ce courant, appeler à lui, amener au christianisme et au progrès ces tribus dispersées, éveiller en elles l'instinct de nationalité, fondre en un tout homogène ces élémens épars, séduisaient ce cerveau hardi et aventureux. Ce que Kaméhaméha Ier n'avait pu faire, lui, plus jeune, disposant de moyens d'action plus puissans, ne pourrait-il le tenter? Et, dans son regard qui interrogeait l'avenir, je lisais la vision d'un royaume, dépeuplé par la civilisation, repeuplé par elle, réunissant sous son égide, autour d'un souverain descendant du grand *Alii*, ces îles fertiles, ces archipels verdoyans, condamnés peut-être, eux aussi, à voir périr la race qui les habite, étouffée dans les bras de la civilisation qu'elle appelle.

A lui aussi le temps fit défaut; ses jours étaient comptés. Quand je le quittai, pour me rendre aux États-Unis et de là en Europe où m'appelait la tâche de reviser nos traités avec les puissances étrangères, je ne prévoyais ni les terribles événemens de 1870 ni la mort prochaine de Kaméhaméha V.

Il était le dernier du nom. Avec lui la dynastie s'éteignait. Son cousin, William Lunalilo, lui succédait, appelé au trône par un vote de l'Assemblée nationale. Il ne devait l'occuper qu'un an et mourir sans avoir réalisé les espérances des uns, les appréhensions des autres.

David Kalakaua le remplaçait. Je revois encore, il y a des années de cela, siégeant à la chambre des nobles où l'appelait son rang, ce souverain de l'Archipel havaïen. C'était alors un homme de trente-deux ans, sérieux, appliqué et à vie régulière. Le regard, intelligent et très doux, avait ce quelque chose de rêveur particulier aux races d'éclosion rapide et forcée. Son père avait été l'un des compagnons d'armes du conquérant. Son enfance fut bercée par les chants des jeunes femmes relatant, dans le mode rythmé, les hauts faits des ancêtres et les traditions des générations disparues. Puis, brusquement, la lumière s'était faite, autour de lui aussi, lumière aveuglante de notre civilisation, lueur trop intense succédant à l'obscurité.

Entre ce passé qui disparaissait sans retour et cet avenir qui surgissait radieux, semblable au soleil des tropiques se levant sur l'Océan, David Kalakaua allait, de volonté et d'instinct, vers la lumière, étudiant et pensant, mais déconcerté parfois par la terrible logique des faits. Pourquoi cette civilisation, que ses pareils et lui accueillaient à bras ouverts, débutait-elle en décimant leur race? Pourquoi l'usage des vêtemens avait-il, en peu d'années, tué plus de cinquante mille indigènes dociles aux prescriptions des missionnaires?

Pourquoi ces maladies jusque-là inconnues de cette population, fille des tropiques, insouciante, heureuse de vivre? La civilisation est cruelle pour le sauvage; elle l'abat s'il lui résiste; elle l'étouffe s'il lui cède. Elle brûle son sang avec l'eau-de-vie, elle lui inocule des maladies en lui imposant son costume et ses coutumes; elle lui révèle, avec ses besoins : ses désirs, sa vie fiévreuse, ses appétits multiples, sa soif de jouissance. La transition est trop brusque pour ces natures primitives. L'instinct de préservation contre des dangers imprévus n'a pas encore eu le temps de s'éveiller en elles.

Il le sentait, s'efforçait de découvrir le remède et de réagir. Influent à la chambre des nobles, populaire auprès des représentans, il calmait les impatiens, encourageait les hésitans. Il ne prévoyait pas alors les événemens qui devaient le porter au trône. Il ambitionnait le ministère de l'intérieur, généralement dévolu à un chef indigène et se préparait à l'occuper en étudiant à fond le mécanisme administratif. Ces études le préservaient des tentations auxquelles ne succombaient que trop souvent les jeunes nobles, de l'indolence naturelle à une race pour laquelle tout est facile, sauf le travail, tout est simple, hormis l'effort, des voluptueuses amours d'un climat qui berce et endort l'activité, détend les ressorts de la volonté et livre l'homme sans défense aux séductions des sens.

Je le vis chaque jour, pendant des années; j'encourageai sa légitime ambition, augurant bien de son avenir, ne soupçonnant pas que la Providence le tenait en réserve pour l'élever au premier rang. Quand je le quittai, il touchait à son but, et le roi songeait à l'appeler au ministère.

Lorsque je le revis, il était de passage à Paris, à l'Hôtel Continental, revenant d'Italie, se rendant à Londres. La mort avait fauché Kaméhaméha V, Lunalilo, tous deux pleins de vie, et le vote de l'assemblée havaïenne l'avait fait roi. Il réalisait un de ses rêves : visiter cette Europe dont souvent, le soir, sur la plage de Waikiki, au bruit des vagues murmurantes sur un lit de sable, nous avions parlé, lui m'interrogeant, impatient de la voir, ignorant de ses merveilles, mais aussi de ses misères, inconnues sous ce beau ciel, dans cet incomparable climat aux fleurs éclatantes, aux enivrans parfums, aux ombreuses forêts étreignant les hautes montagnes dressant à douze mille pieds de hauteur leurs cimes étincelantes.

Nous dînâmes ensemble, causant de nos souvenirs d'autrefois, et des impressions présentes. Les années l'avaient peu changé et il prenait au sérieux son métier de roi. L'archipel prospérait, le traité de réciprocité l'enrichissait. « C'était, écrit M. G. Sauvin dans l'intéressant volume qu'il vient de publier sur les îles

Havaï (1), l'époque brillante. Le traité avait donné une impulsion nouvelle au commerce et à l'industrie locale, les planteurs faisaient des profits énormes, tous ceux qui étaient dans les affaires réussissaient au-delà de leurs espérances ; le bénéfice du travail était gros, facile, une fièvre d'activité s'emparait de tous les résidens étrangers. » Et, plus loin, l'auteur, qui a été à même de voir et a bien vu, résume ainsi les impressions que le roi rapportait de son excursion à travers le monde. « Un jour, écrit-il, il me parlait des souvenirs de son voyage, des réceptions fastueuses du roi de Siam, du rajah de Johore, du khédive d'Égypte; le luxe déployé devant lui avait frappé le côté canaque, le côté enfant de son caractère, puis ses pérégrinations en Europe et aux États-Unis... En Italie, en Espagne, en Portugal, en France, dans les pays latins, le roi s'était surtout trouvé à l'aise, plus chez lui; il avait, comme tous les étrangers, admiré Paris et pensé que rien au monde n'était plus beau. De fait, il aimait beaucoup notre pays et avait à ce sujet toute une théorie, impliquant un véritable esprit d'observation. »

— Votre majesté ne me parle pas de son passage aux États-Unis. Quelle a été son impression?

Kalakaua parut réfléchir un moment.

— J'ai peur de blesser votre amour-propre d'Européen. Un pays dont la traversée est de sept jours en train express, qui s'appuie sur deux océans, où chaque citoyen a sa valeur, où la richesse est sans limite, c'est un géant avec lequel les grands comme les petits doivent compter... Vous et moi, continua le roi, avec un triste sourire, nous sommes le passé..., lui, c'est l'avenir.

L'avenir l'inquiétait. Non qu'il mît en doute les intentions du gouvernement des États-Unis, mais bien celles des Américains établis aux îles, enrichis par le monopole de la production sucrière et dont la prospérité dépendait du traité de réciprocité commerciale. Que, pour une cause ou l'autre, ce traité, conclu pour sept ans et continué d'année en année, vînt à être dénoncé par les États-Unis, leur prospérité s'écroulait, et ces plantations, qui représentaient un capital de 150 à 200 millions et un rendement de 50 et 60 pour 100, perdaient une grande partie de leur valeur. Pour la leur conserver et l'accroître encore, il n'était, à leurs yeux, qu'un moyen : que l'archipel devînt partie intégrante de l'union américaine. Plus alors n'était besoin d'un traité à base incertaine, à échéance renouvelable, le droit absolu se substituait à la concession bénévole. D'aussi grands intérêts étaient pour déterminer un puissant courant en faveur d'une annexion que le cabinet de

(1) *Un Royaume polynésien*, 1 vol. in-8°; Plon.

Washington ne semblait pas désirer, mais que les Américains faisaient tout pour provoquer.

Dans ces circonstances difficiles, il eût fallu à David Kalakaua plus d'habileté et de fermeté qu'il n'en possédait, d'autres conseillers que ceux qui s'imposaient à lui. Pour faire contrepoids aux idées républicaines et égalitaires des Américains, il accentuait l'importance de son rôle, pour résister à la propagande des idées annexionnistes, il tendait à l'excès les rouages de la constitution de 1866 que j'avais élaborée avec Kaméhaméha V et qui enraya pendant vingt ans toute tentative d'aliénation du royaume. C'était à la détruire et à lui substituer celle de 1852, œuvre des missionnaires américains, que visaient les partisans de l'annexion. Le roi leur en fournit lui-même l'occasion, en 1887, par l'interprétation trop absolue de ses clauses. Un conflit éclata entre son ministère et lui; à l'appel du roi, les indigènes prirent les armes, mais, mal dirigé, le mouvement échoua et Kalakaua, contraint de céder, dut abroger la constitution qui le protégeait et accepter celle que les résidens étrangers réclamaient. Quatre ans plus tard, malade et découragé, il allait, sur l'avis de ses médecins, chercher à rétablir sa santé sous le climat plus vif de San-Francisco. Il y mourait le 20 janvier 1891. Sa sœur, Liliuokalani, lui succédait.

III.

Les événemens allaient se précipiter et la main d'une femme n'était pas pour les arrêter. D'autres facteurs entraient en œuvre, avivant et compliquant un conflit politique qui devenait un conflit de races. Les Canaques sympathisaient avec leur souverain. Il représentait l'indépendance du royaume, l'autonomie nationale dont ils étaient fiers. Ils n'entendaient pas passer aux mains des États-Unis, déchoir au rang des Indiens, disparaître comme eux. L'instinct d'une grande iniquité dont ils seraient les victimes s'éveillait en eux. Était-ce là le prix réservé au cordial accueil fait par leurs pères et leurs chefs à ces étrangers qui s'enrichissaient des produits de leur sol, qu'ils avaient acceptés comme conseillers et comme guides, qui accaparaient les emplois publics et qui, pour accroître leurs fortunes, voulaient les annexer à leur patrie d'origine, alors qu'eux-mêmes avaient prêté, en se faisant nationaliser Havaïens, le serment de respecter les lois et de maintenir les institutions. C'était en vertu de cette nationalisation librement sollicitée que les Américains possédaient des terres, qu'ils les exploitaient, qu'ils exerçaient des droits politiques, qu'ils siégeaient dans les chambres et aussi dans les conseils du roi.

Ces idées fermentaient parmi les indigènes qui sont encore, relativement aux Américains, dans la proportion de 20 contre 1; elles étaient partagées, à un moindre degré, par les nationaux étrangers, surtout par les Anglais, par les Chinois qui se savent frappés d'ostracisme aux États-Unis; elles s'incarnaient dans les demi-blancs, nombreux, auxquels appartient l'avenir et qui voyaient dans une annexion l'anéantissement de leurs espérances et la flétrissure que leur infligeraient les préjugés de race. Les progrès rapides de l'instruction publique dans l'archipel avaient fait d'eux une élite intellectuelle, remuante et ambitieuse, impatiente de prendre en main le pouvoir, jusqu'ici exercé par les blancs. Plusieurs d'entre eux, les plus capables, avaient été envoyés en Europe, aux frais de l'État, pour y compléter leur éducation. Ils en revenaient, très fiers de leur savoir, du prestige que ce savoir leur donnait aux yeux de leurs compatriotes. Orateurs habiles, ils se posaient en avocats, en défenseurs des droits des Canaques, en adversaires du parti américain, maître du pouvoir, entendant le garder. Il eût pu leur faire une place, il s'y refusa et les rejeta dans l'opposition. Élus par leurs compatriotes, ils formaient dans la chambre un groupe hostile qui grossissait et tenait le ministère en échec.

Entre eux et le souverain, prisonnier de son ministère et d'une constitution imposée par la force, l'entente tacite existait. Ils revendiquaient ses droits et les leurs; ils attaquaient ses ministres, mais ils respectaient sa personne, ils réclamaient le retour au pacte constitutionnel de 1866 et menaçaient d'en appeler à la force si l'on se refusait à tenir compte de leurs votes. En fait, ils avaient la majorité dans la chambre et ce n'était qu'en faussant l'un des rouages essentiels de la constitution que le ministère détenait le pouvoir, nonobstant les refus de concours qui le mettaient en demeure de se retirer. Il alléguait pour le garder la nécessité de maintenir l'ordre, les idées subversives de ses adversaires, l'assentiment donné à sa résistance par les planteurs, les capitalistes, les commerçans, menacés dans leurs intérêts et leur sécurité.

Nul doute que ceux-ci ne l'appuyassent. Les ministres les représentaient et eux les sommaient de résister. Organisés en compagnies de volontaires, les Américains s'estimaient de force à faire tête à une insurrection; d'aucuns d'entre eux la désiraient. Elle justifierait leurs assertions et aussi une intervention des États-Unis en faveur de leurs nationaux, prélude obligé d'une annexion ou tout au moins d'un protectorat.

C'est au milieu de ces tiraillemens et de ces conflits législatifs que Liliuokalani se débattait depuis un an quand, le 14 janvier dernier, la crise longtemps prédite et attendue éclata.

Le matin même, après une interminable session de 170 jours, les chambres se séparaient, laissant le ministère sous le coup d'un vote de méfiance. La reine avait lu le décret de prorogation, et, rentrée au palais, y avait retrouvé les principaux membres de l'opposition, accourus pour la supplier d'agir, de nommer un nouveau cabinet et de proclamer le retour à la constitution de 1866. L'*Hawaïan Gazette*, organe du parti américain à Honolulu, fait, de cette scène, le récit suivant : « Dans l'après-midi, immédiatement après la prorogation des chambres, les membres de la majorité se rendirent au palais pour demander à la reine un changement de ministère et de constitution. Elle leur répondit qu'elle allait convoquer les ministres. Ceux-ci rejoignirent la reine dans le salon bleu. Elle portait encore le costume d'apparat et la parure de diamans qu'elle avait le matin pour la séance de prorogation. Mettant sous leurs yeux l'acte de promulgation de la constitution, elle les invita à le signer, et à donner ainsi satisfaction aux vœux de la majorité de ses sujets. L'attorney general Peterson, et le ministre de l'intérieur, Colburn, s'y refusèrent catégoriquement ; MM. Cornwell et Parker hésitèrent un moment, mais finirent par se ranger à l'opinion de leurs collègues. Ils insistèrent ensuite auprès de la reine pour qu'elle ne donnât pas suite à son projet. Irritée de leurs remontrances, celle-ci, frappant de sa main sur la table du conseil pour leur imposer silence, répliqua qu'ils n'avaient pas qualité pour parler au nom des chambres, et qu'elle était prête à déclarer à la foule qui se pressait aux portes du palais, que les ministres refusaient d'adhérer au changement de constitution. Convaincus qu'ils ne sortiraient pas vivans des mains de la populace surexcitée, les ministres prirent la fuite.

Réunis au palais du gouvernement, ils envoyèrent immédiatement prévenir leurs partisans, en ville, de ce qui venait de se passer. Les compagnies de volontaires, prêtes à les soutenir, se groupèrent autour d'eux. Après une courte délibération, les ministres, escortés de leurs adhérens en armes, se rendirent de nouveau au palais et sommèrent la reine de se désister de ses projets. Ses gardes entouraient sa demeure, contenant avec peine la foule exaspérée de la violence faite à sa souveraine, et n'attendant qu'un mot d'elle pour engager la lutte.

La reine hésitait à le prononcer, non que le résultat parût douteux, mais elle reculait devant l'effusion du sang. Une violente discussion s'engagea entre elle et les ministres. A titre de concession, ils lui demandaient un sursis qui permît de calmer les esprits et d'examiner à loisir les mesures à prendre. La conférence dura deux heures. A quatre heures, la reine, pâle de colère, entrait dans la salle du trône où l'attendaient les membres de l'assemblée, les

hauts dignitaires et les chefs. Elle tenait à la main un papier qu'elle leur lut. Il contenait ces mots :

Princes, nobles et représentans,

« J'ai entendu les vœux de mes sujets et je suis prête à y faire droit. La constitution actuelle est défectueuse. Nul ne le sait mieux que le président de la cour suprême, ici présent, et auquel, maintes fois, les chambres ont dû s'adresser pour en interpréter les clauses. Aujourd'hui même, j'espérais vous en soumettre une autre, conforme à vos désirs et aux miens. Mais c'est avec un regret profond que j'en suis empêchée par la résistance de mes ministres. Je vous invite à vous retirer, à rentrer paisiblement chez vous. Vous avez ma promesse et je la tiendrai sous peu. Maintenant, il me faut conférer avec mes conseillers. A bientôt, je l'espère, et ne doutez jamais de mon affection pour vous. »

C'était sa défaite, inexplicable pour ses officiers et ses soldats, pour la foule qui l'acclamait, l'encourageait à la résistance, pour ses partisans qui l'entouraient. Ils ignoraient ce qu'elle venait d'apprendre ; à savoir que le navire de guerre américain *Boston* entrait dans le port et qu'à la requête de John L. Stevens, ministre résident des États-Unis à Honolulu, le commandant Wiltz donnait l'ordre à 300 hommes d'infanterie de marine et deux batteries Gatling de débarquer.

Dès le lendemain, les insurgés proclamaient la déchéance de la reine, la constitution d'un gouvernement provisoire composé de MM. S.-B. Dole, J.-A. King, P.-C. Jones et W.-O.-Smith, chefs du parti américain, et la nomination de cinq commissaires, chargés de se rendre à Washington pour solliciter du gouvernement américain l'annexion de l'archipel. Ces derniers s'embarquaient à bord du vapeur *Claudine*, laissant la reine prisonnière dans son hôtel particulier, et Honolulu, aux mains des troupes américaines et des compagnies de volontaires. Invités à reconnaître le gouvernement insurrectionnel, les représentans étrangers y avaient, dit-on, consenti, sauf le consul-général d'Angleterre. Parmi les indigènes, l'exaspération était à son comble, mais le désarmement immédiat et le licenciement des troupes de la reine, sa captivité et la présence du *Boston* paralysaient toute velléité de résistance, que déconseillait d'ailleurs la proclamation suivante de Liliuokalani à ses sujets :

« Moi, Liliuokalani, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, reine des îles Havaï, je proteste contre la violence qui m'est faite et contre les actes du prétendu gouvernement provisoire qu'un parti insurrectionnel a proclamé.

« Je cède à la force supérieure des États-Unis d'Amérique dont les troupes ont, sur la requête de leur ministre plénipotentiaire John-L. Stevens, pris possession de ma capitale et reconnu un gouvernement provisoire insurrectionnel.

« Je cède, pour éviter l'effusion du sang, mais j'en appelle au gouvernement des États-Unis ; je proteste contre les actes de son représentant, contre la violation des traités et des lois de neutralité, et j'attends de lui, après enquête faite sur les actes dont je suis victime, la restauration de mes droits comme souveraine constitutionnelle du royaume havaïen.

« Fait à Honolulu, le 17 janvier 1893.

« LILIUOKALANI. »

IV.

A quelque point de vue que l'on se place pour envisager les faits accomplis, on n'y saurait voir qu'un coup de force tenté par les résidens américains pour s'emparer de l'archipel, qu'une occupation à main armée de la capitale par les troupes des États-Unis, qu'une insurrection appuyée par le ministre résident et le commandant d'un bâtiment de guerre en vue d'amener, sinon l'annexion des îles, à tout le moins l'établissement d'un protectorat.

Ni les faits antérieurs ne justifient, ni les traités conclus n'autorisent une aussi flagrante violation des droits d'un petit État, indépendant depuis près d'un siècle et auquel les puissances étrangères n'ont à reprocher aucun acte de violence commis contre leurs nationaux. Son autonomie est reconnue par de nombreux traités, consacrée par de nombreux actes diplomatiques, et la volonté de 2,000 résidens américains ne saurait légalement prévaloir contre ces précédens et contre les sentimens d'une population de 96,000 âmes.

Si, aujourd'hui, les Américains possèdent aux îles des intérêts considérables, si les plantations créées par eux représentent plus de 150 millions de francs ; si, débarqués, pour la plupart, pauvres aux îles, ils s'y sont enrichis ; si leurs maisons de commerce disposent de capitaux considérables, ils le doivent, après leur travail et leur industrie, à l'hospitalité des indigènes, aux lois libérales, aux mesures intelligentes votées par les chambres, à l'ordre, à la sécurité dont ils ont joui, ainsi que tous les étrangers, et c'est mal reconnaître ces bienfaits que d'y répondre par une agression que rien n'excuse.

En se hâtant, comme il le fait, d'adresser au congrès des États-Unis, sur la requête d'une commission déléguée par un gouvernement insurrectionnel, un message favorable à l'annexion de l'archipel, le premier magistrat de la grande république, dont les

pouvoirs expirent le 5 mars, a voulu prendre date et attacher son nom à cette extension de territoire. Il a voulu surtout précipiter les événemens avant l'accession de son successeur, étouffer toute enquête et devancer les protestations. Il nous semble toutefois peu vraisemblable qu'il puisse, en un si court espace de temps, rallier à ses vues un vote des deux tiers du sénat en faveur de cette iniquité.

L'Angleterre ne la laissera pas s'accomplir sans protestation. Elle joindra sa voix à celle que vient de faire entendre, de Londres où elle achève son éducation, la princesse Kalaulan, héritière présomptive, âgée de seize ans, qui supplie le congrès de l'entendre, à Washington où elle se rend, avant de disposer de son royaume et de décider du sort de sa race. Par l'acte diplomatique de 1843, elle s'est engagée, conjointement avec la France, à respecter l'indépendance du royaume havaïen. Ses nationaux y possèdent de grands intérêts, des plantations et des maisons de commerce; comme nombre, ils n'y sont que de peu inférieurs aux Américains, 1,344 contre 1,928. Le consul-général d'Angleterre a refusé de reconnaître le gouvernement insurrectionnel, et sir Julian Pauncefote, ministre britannique à Washington, a reçu l'ordre de demander au cabinet de Washington des explications sur le débarquement, à Honolulu, des forces militaires des États-Unis.

Étant données la situation géographique de l'archipel havaïen et son importance stratégique en cas de guerre maritime, l'intervention de l'Angleterre est naturelle ; elle est justifiée par les traités qui la lient, ainsi que nous, avec ce royaume. Elle a su mieux que nous en tirer parti, s'ouvrir des débouchés et créer des comptoirs ; elle défendra ses intérêts et ceux de ses nationaux.

Et nous, dira-t-on? Il est à craindre que nous ne disions rien et ne fassions rien. Nous avons aux îles un agent consulaire et diplomatique, une mission catholique ; nous n'y avons ni intérêts commerciaux ni colons; notre traité y est lettre morte, notre mouvement maritime y est nul. Pourquoi, entre la colonie anglaise dans ces îles, et la colonie française, l'affligeante disparité qui, pendant quatorze années de séjour, fut pour nous un constant étonnement et un patriotique regret? Des nombreux résidens anglais que nous avons connus sur cette terre lointaine tous sont arrivés à la fortune ou tout au moins à une large aisance. De colons français, il n'y en avait pas et il n'y en a pas. Et cependant l'on eût vainement cherché terre plus hospitalière et plus fertile, climat plus beau, chances de réussite plus grandes pour l'émigrant. Je l'écrivais, je ne me lassais pas de le redire, sans succès, sans écho. L'immigration française restait nulle, nulle aussi l'importation de nos produits abandonnée aux négocians allemands.

Les États-Unis restent donc maîtres du terrain, et en présence

de la double protestation de la reine et du consul-général britannique, passeront-ils outre? Quoi qu'on en pense et quoi qu'en disent les dépêches de Washington, nous en doutons encore. Nous hésitons à croire que le congrès consacre cette iniquité et que le pouvoir exécutif l'accomplisse, que les États-Unis répudient leur politique traditionnelle en s'annexant un État insulaire situé à sept cents lieues de leurs côtes et habité par une race sans aucune affinité avec la leur. Un protectorat est possible; mais l'Angleterre, que tant de liens dans le passé attachent à ce petit pays, n'y souscrirait qu'à la condition d'y prendre part, et un pareil *condominium* est-il possible? Serait-il même compatible avec l'engagement pris par elle, vis-à-vis de nous en 1843, et ainsi conçu :

« Sa Majesté la reine du royaume-uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, et Sa Majesté le roi des Français,

« Prenant en considération l'existence, aux îles Havaï, d'un gouvernement capable d'assurer le maintien de ses rapports avec les puissances étrangères, ont jugé utile de s'engager réciproquement à reconnaître ces îles comme un État indépendant, à ne jamais prendre possession, soit directement, soit indirectement à titre de protectorat, d'aucune partie du territoire qui les compose.

« Les soussignés, le principal secrétaire d'État des affaires étrangères de Sa Majesté britannique et l'ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté le roi des Français à la cour de Londres, munis de pouvoirs à cet effet, déclarent en conséquence que tel est l'engagement pris par leurs souverains respectifs.

« Fait à Londres, le 28 novembre 1843.

« (*Signé :*) ABERDEEN.
« (*Signé :*) SAINT-AULAIRE. »

Rien, jusqu'ici, n'indique, de la part de l'Angleterre, l'intention de se soustraire aux engagemens pris alors. Elle peut nous les rappeler et nous demander, comme pour l'Égypte, si nous sommes disposés à joindre nos efforts aux siens, nos protestations aux siennes. En cas de refus, elle reprendrait sa liberté d'action et ne s'inspirerait que de ses intérêts. Les nôtres sont que l'archipel havaïen demeure indépendant, qu'aucune puissance maritime ne s'empare de cette position géographique de premier ordre, de cette clé de l'Océan-Pacifique du Nord.

Nous voulons espérer que, plus équitable que son prédécesseur et mieux inspiré que lui, M. Cleveland se refusera à s'engager dans la voie que M. Harrison lui trace et détournera le congrès des États-Unis d'un acte de spoliation que rien n'excuse dans le passé, que rien ne justifie dans le présent.

C. DE VARIGNY.

LA

QUESTION ALGÉRIENNE

ET LE

RAPPORT DE M. JULES FERRY

Depuis plus de soixante ans déjà, l'Algérie est devenue une possession française, et on discute aussi vivement que jamais la question de savoir comment il faut s'y prendre pour la bien gouverner. C'est une longue et confuse histoire que celle de tous les systèmes divers qui ont été appliqués successivement à l'administration de cette belle colonie, et auxquels on a renoncé après en avoir reconnu l'insuffisance ou les inconvéniens et les dangers. Le premier de ces systèmes, qui fut inauguré au lendemain de la conquête, était fort simple. Il consistait à donner à l'Algérie pour unique institution un gouverneur investi d'une véritable vice-royauté, à la fois civile et militaire, et réunissant dans ses mains tous les pouvoirs, le commandement général et la haute administration.

S'il n'avait tenu qu'au maréchal Bugeaud, cette vice-royauté eût été convertie en une véritable dictature militaire et paternelle. Comme l'a dit M. Thureau-Dangin dans son *Histoire de la monarchie de juillet*, il avait peu de goût pour la population civile et se souciait peu de la voir grossir. Cependant les immigrans débarquaient plus nombreux de jour en jour; à quel régime les soumettre? « L'armée est tout en Afrique, disait le maréchal; comme elle est tout, il n'y a de possible que le pouvoir militaire. » Il n'y avait, selon lui, aucune tâche à laquelle

l'armée ne pût suffire. Les soldats exécuteraient les travaux publics et prêteraient la main aux travaux privés; les officiers serviraient d'administrateurs et de magistrats; le commandant en chef userait, pour le bien de tous, du personnel et des ressources dont il disposait en maître « et trouverait dans son omnipotence les moyens de résoudre promptement et facilement tous les problèmes. »

Il déclarait que la première de toutes les libertés, en Afrique, est la certitude de conserver sa tête, que c'était là un précieux avantage dont les immigrans devaient apprendre à se contenter, qu'il n'y avait que les brouillons et les hargneux qui déclamassent contre le régime du sabre. Il disait à la chambre, le 24 janvier 1845: « Je pourrais comparer les habitans qui vivent sous le régime civil de la côte à des enfans mal élevés, et ceux qui sont dans l'intérieur, sous le régime militaire, à des enfans bien élevés. Les premiers crient, pleurent, se fâchent pour la moindre contrariété; les autres obéissent sans mot dire. » Il se trouva que dès ce temps les colons pensaient avoir d'autres droits que celui de conserver leur tête et d'obéir sans mot dire. Le maréchal donna sa démission, le gouvernement l'accepta, et le projet de colonisation militaire fut retiré.

Le maréchal Bugeaud le prenait de haut avec les colons; à mesure qu'ils se sont multipliés et enrichis, les colons ont obligé tout le monde à compter avec eux, et c'est pour leur complaire qu'on s'est appliqué depuis longtemps à dépouiller le gouverneur-général de ses prérogatives, à diminuer ses pouvoirs, à amoindrir son autorité. Tandis que les colonies anglaises, en prenant leur croissance, aspirent à conquérir leur autonomie, à se gouverner elles-mêmes, à s'émanciper de la tutelle de la métropole, nos colons algériens, tout au contraire, se plaisent à resserrer de plus en plus leurs liens avec la mère patrie. Ils regardent l'Algérie comme un prolongement de la terre française; leur plus cher désir est d'habiter l'Afrique et d'y faire fortune sans que rien les avertisse qu'ils ont quitté la France.

« — Ce n'est pas le *self-government*, a-t-on dit, que l'Algérie, vers la fin de l'empire, inscrivait dans ses cahiers, c'est l'assimilation. Assimiler l'Algérie à la métropole, leur donner à toutes deux les mêmes institutions, le même régime législatif et politique, leur assurer les mêmes garanties, les mêmes droits, la même loi, c'est une conception simple et bien faite pour séduire l'esprit français. Elle a eu sur l'histoire de notre grande colonie une influence tour à tour bienfaisante et désastreuse. » Par un usage constant, auquel on n'a dérogé que dans ces deux dernières années, les rapporteurs du budget de l'Algérie étaient choisis parmi les députés algériens, et ces députés prenaient à tâche de démontrer « l'incapacité administrative du gouverneur-général. » C'est de là que sont nés les décrets de rattachement du 26 août 1881, en vertu desquels l'administration des divers services

de la colonie a été transportée d'Alger à Paris et confiée aux bureaux de la métropole. Qu'est devenu le gouverneur ? Il a conservé un droit d'avis, un droit de visa sur la correspondance des préfets avec les ministres. En réalité, il n'est plus qu'un grand préfet, « décorativement superposé aux trois autres, mais sans autorité réelle sur des fonctionnaires qui possèdent plus de pouvoirs substantiels que lui-même,» qui ont plus de décisions à prendre, plus de places à leur nomination. « On ne peut imaginer sous des formes plus douces, plus courtoises, plus engageantes, un pouvoir mieux décapité. »

Le régime des rattachemens a produit de fâcheux résultats, et on s'occupe aujourd'hui de le réformer. Le sénat avait nommé une commission d'étude des questions algériennes, dont M. Jules Ferry a exposé et résumé les conclusions dans un rapport aussi remarquable par l'élévation des vues que par la solidité et la vigueur du raisonnement (1). Dans les mois d'avril et de mai de l'an dernier, les membres de la commission sénatoriale avaient visité les trois provinces. Comme le dit M. Ferry : « Ils ont vu beaucoup et beaucoup écouté. Ils n'ont pas borné leur enquête aux façades de la colonie, à nos villes du littoral, petites ou grandes, dont le rapide essor éblouit les yeux ; ils ont pénétré jusqu'au fond du Tell et parcouru les pays forestiers ; ils sont allés chercher le colon chez lui. Ils n'ont pas fait un voyage à la Potemkin. D'ailleurs, en Algérie, il n'y a pas de Potemkin. Tout le monde se plaint et appelle à l'aide. » Ce qui prouve que ce travail n'a point été inutile, c'est qu'à la chambre des députés aussi, tout récemment, la question algérienne a été posée. Dans la séance du 7 février, le rapporteur du budget de l'Algérie, M. Jonnart, a prononcé un instructif et éloquent discours et démontré que tout n'est pas pour le mieux dans notre colonie méditerranéenne. De son côté, M. le président du conseil, tout en constatant « que, par une pente naturelle, on va à la critique plus qu'à l'éloge, » a donné au fond raison à la critique, et il est permis de croire qu'avant peu les décrets de 1881 seront révoqués.

Ce qui doit rendre indulgent pour les fluctuations et les incohérences de la politique coloniale, c'est que les colonies sont un monde variable et muable, qui se transforme en peu de temps. Les besoins, les intérêts changent avec les situations, et quand les besoins ont changé, il faut bien que les lois et les règles changent aussi. On ne gouverne pas des adolescens et surtout des adultes comme on gouverne des enfans, et l'enfance des colonies est un âge très court. Au surplus, les voyageurs étrangers ont constaté plus d'une fois qu'en dépit des erreurs commises, l'Algérie ne laisse pas de prospérer, et les Français auraient mauvaise grâce à n'en pas convenir. M. Ferry est le premier à reconnaître que, quels que soient leurs justes griefs, les

(1) *Le Gouvernement de l'Algérie*, par M. Jules Ferry ; Colin et Cᵉ.

indigènes multiplient, que nos colons dépassent aujourd'hui en nombre les autres colons européens, que la production des céréales s'est accrue en vingt-cinq années de 60 pour 100, que, de 1878 à 1892, le vignoble algérien a passé de 17,000 hectares de superficie à 150,000, « que la plaine de Mitidja, que les vieux Algériens ont connue à l'état de marécage et d'ossuaire, rivalise aujourd'hui par l'opulence des produits et le soin des cultures avec les plus riches cantons de la basse Normandie. » Il n'en faut pourtant pas conclure que peu importent les institutions, que, bien ou mal administrées, les colonies finissent toujours par se tirer d'affaire. « On vit, on prospère même sous des gouvernemens médiocres, comme ces êtres vigoureux qui s'accommodent d'organes imparfaits; mais le danger est de voir, sans qu'on s'y attende, le médiocre verser tout à coup dans le pire. » On a quelquefois dans ce monde d'agréables surprises; ce n'est pas une raison pour négliger les précautions et s'exposer aux surprises déplaisantes.

Ce qui fait le plus de tort aux colonies, c'est la mauvaise politique, et ce qui est commun à toutes les mauvaises politiques, c'est une tendance marquée à sacrifier l'intérêt général aux intérêts particuliers. Certains politiciens estiment que les colonies ne sont destinées qu'à procurer des places à ceux qui n'en trouvent pas chez eux, que le gouvernement doit s'en servir, soit pour distribuer de bons postes et de grasses prébendes à des ennemis dont on désire se concilier la bienveillance, soit pour récompenser des services ou consoler des amis qui ont essuyé des infortunes électorales. Une fois casés, ces personnages sont tenus de placer à leur tour tous les protégés de la coterie qui les a poussés, et à cet effet ils créent une foule de sinécures, en ne demandant aux sinécuristes que d'avoir de bonnes opinions et le désir de les propager. On arrive ainsi à ce beau résultat que dans certains endroits il y a plus de fonctionnaires que de colons.

Quand M. Paul Cambon était ministre-résident à Tunis, rien ne lui attira plus d'ennuis, plus d'injures, plus d'inimitiés secrètes ou déclarées, que son refus de procurer un gagne-pain à tous les aventuriers qui assiégeaient sa porte. La régence étant soumise au régime du protectorat, il lui était plus facile d'éconduire les quémandeurs; mais personne ne niera que la multiplication miraculeuse des offices inutiles, des fonctionnaires qui ne servent à rien, ne soit une des plaies de l'Algérie. M. Jonnart le disait dans la séance du 7 février, nombre de communes algériennes ont un goût excessif pour les dépenses superflues et irrégulières, et tout cet argent est gaspillé en traitemens de toute sorte, « alloués à une légion d'employés communaux, qui, ajoutait l'orateur, sont les véritables sauterelles de l'Afrique. »

Ceux qui pensent que les colonies sont des bureaux de placement se contentent de le penser, sans oser le dire. Mais il est permis de dire tout haut que les colonies sont faites surtout pour les colons. C'est une

doctrine fort raisonnable, à la condition que les colons le soient eux-mêmes, qu'ils ne réclament que leur dû et qu'ils consentent à s'imposer certains devoirs. Ils représentent dans ce monde un genre particulier de courage, l'esprit d'initiative et d'entreprise, l'art d'oser, de risquer à propos et avec sagesse. Le meilleur service qu'on puisse leur rendre est de leur assurer une liberté d'action, qu'ils n'auraient jamais connue s'ils étaient restés chez eux. Mais s'ils retrouvent sur le sol étranger une bureaucratie gourmée et vétilleuse, la fureur des règlemens, les gênes de la centralisation, la tyrannie des méthodes officielles, la superstition de la sainte routine, les lenteurs et l'incohérence des mesures administratives, les défiances d'une autorité ombrageuse qui entend que rien ne se fasse sans son aveu, les colons ne sont plus des colons, mais des administrés dont le principal souci est de se mettre en règle avec leurs maîtres. Aussi rien n'est plus contraire à la vraie colonisation que la multiplication des fonctionnaires. Les sinécuristes tiennent à prouver qu'ils servent à quelque chose, et n'ayant rien d'utile à faire, ils suscitent des difficultés sans raison, ils mettent leur gloire à se rendre aussi incommodes que les mouches et les moustiques, ils se mêlent de tout pour tout empêcher. Ce sont des tracassiers, des gêneurs payés par l'État ou la commune, qui gagnent leur argent en défendant aux autres d'en gagner.

Quand le colon n'a plus le droit d'oser et d'entreprendre, il demande à l'administration qui le gêne de le dédommager en l'assistant. « Je dépends de vous, lui dit-il, et en toute rencontre vous me faites sentir ma dépendance ; si je ne suis pas libre, protégez-moi. » Et il prend l'habitude de compter sur l'État pour lui venir en aide, pour le secourir dans ses embarras et ses détresses. L'État ne doit au colon que la sécurité et les moyens de communication, les travaux d'utilité publique qui lui facilitent ses entreprises. Mais le colon dont on règle et contrôle tous les mouvemens ne s'en tient pas là ; il devient fort exigeant, il demande que l'État se considère comme responsable de ses échecs, de ses malheurs, il est toujours prêt à tendre la main, il pense avoir droit à l'assistance, et il parle sans cesse de ses droits.

M. Ferry remarque fort justement que le colon français croit faire acte de vertu civique en quittant la terre natale, qu'il voit dans la mère patrie moins une bienfaitrice qu'une obligée, « que ce tour d'esprit qui, même aujourd'hui, se retrouve au fond de toutes les revendications algériennes, a fait des générations de mécontens. » J'incline à croire que cette disposition fâcheuse serait moins générale si le colon français se sentait moins administré, si on l'autorisait à marcher sans lisières. Un tuteur ne doit-il pas appui et protection à ses pupilles? Dans le rapport qu'il présentait l'an dernier à la chambre, M. Burdeau formulait en termes précis la règle qui doit présider à l'établissement du budget de l'Algérie. « Il faut, disait-il, que désormais à de nouvelles

dépenses algériennes correspondent de nouvelles ressources algériennes. » L'État perçoit de 15 à 16 millions d'impôts arabes, il en abandonne les cinq dixièmes aux départemens algériens. Cette année, les augmentations qui leur ont été accordées dépassent 1 million 700,000 francs; on leur demande en revanche un sacrifice qui n'atteindra pas 500,000 francs. « Le jour, disait M. Jonnart, où les mauvaises gestions des assemblées locales, au lieu de ne préjudicier qu'à l'État, se traduiront par l'augmentation des bordereaux d'imposition de ceux qui proposent et votent les dépenses, ce sera le commencement de la sagesse... Le système actuel qui fait de l'État une sorte de providence toujours secourable, toujours bienveillante, le système des subventions à jet continu dispense les élus et les électeurs de tout effort, de toute initiative, de tout contrôle. En dotant les départemens et les communes de ressources propres, vous leur inculquerez le sentiment de la responsabilité; vous réagirez contre l'affaissement des caractères, contre l'engourdissement des volontés, vous développerez au sein de la population coloniale les facultés viriles que tend à étouffer aujourd'hui l'abus des libéralités de l'État. »

Mais Anglais, Hollandais ou Français, tous les colons de l'univers ont un irrésistible penchant à tenir les indigènes chez qui ils viennent s'établir pour une race taillable et corvéable à merci, à laquelle on ne doit rien, pas même la justice. Un voyageur allemand fort distingué, M. Rohlfs, qui s'est amusé plus d'une fois à donner à la France de dangereux conseils, l'engageait à traiter les Arabes comme un peuple improgressif, réfractaire à toute civilisation, qu'il faut déposséder et exterminer. Les colons algériens n'ont jamais songé à suivre les conseils de M. Rohlfs; mais les Arabes sont à leurs yeux d'irréconciliables ennemis, dont il faut se faire craindre et avec lesquels il n'y a pas de ménagemens à garder. On ne les bâtonne pas, mais on les exploite. On voudrait que la métropole ne fît rien pour eux, et toute l'Algérie s'indigna quand elle apprit que le gouvernement s'occupait de créer des écoles indigènes. Leurs doléances ne méritent point d'être écoutées ni leurs griefs d'être discutés. On n'admet pas à leur égard d'autre politique que celle du mépris et de la compression. On n'entend pas les exterminer; mais si, à force de leur donner des dégoûts, on les obligeait à s'en aller, personne ne s'en plaindrait.

« — Votre commission, lit-on dans le rapport de M. Ferry, conçoit d'une façon plus large et plus haute les devoirs qu'a imposés à notre race la conquête de l'Algérie. Elle ne se fait aucune illusion sur les vertus du peuple conquis, mais elle constate qu'il est résigné, docile et pauvre, et elle ne le croit pas irréconciliable. Avec les années le souvenir des luttes sanglantes s'effacerait; ce qui le perpétue, ce sont les mesures économiques injustes ou mal conçues, les rigueurs du régime forestier, les séquestres qui ne se liquident pas, l'exploitation

des douars indigènes par les communes de plein exercice, le poids incessamment accru des impôts et l'arbitraire dans la perception... Le colon a les vertus du travailleur et du patriote; il n'a pas ce qu'on peu appeler la vertu du vainqueur, et ce sentiment du droit des faibles qui n'est point incompatible avec la fermeté du commandement. » Si nos colons algériens pouvaient décider à leur gré du sort des indigènes, ils prendraient tant de plaisir à les molester, à les vexer, qu'ils mettraient peut-être leur patience à bout, et peut-être aussi verrait-on éclater de nouvelles insurrections, que la métropole devrait étouffer dans le sang.

Dans un pays où des intérêts rivaux sont en présence, où une race fière de sa supériorité et de sa force est sans cesse tentée d'en abuser dans ses rapports avec des indigènes dont elle convoite le bien, il faut nécessairement un arbitre, et ce rôle ne peut être rempli que par un gouverneur qui représente la justice, l'équité, la raison, la paix publique et l'intérêt général. Lui seul peut rendre à chacun ce qui lui appartient. Il est sur les lieux, il voit les choses de près. En tout litige, il est le défenseur naturel de la partie lésée, il la protège contre la violence et contre le dol. Respirant l'air du pays, il ne juge pas les affaires d'après des règles abstraites; il n'attache d'importance qu'à celles qui en ont; il sait tour à tour réprimer ou fermer les yeux; il évite les chicanes, les pointilleries, et on peut dire de ce préteur : *De minimis non curat.*

Mais pour qu'il puisse s'acquitter utilement de ses fonctions, il faut qu'il ait de grands pouvoirs, qu'il inspire selon les cas la confiance ou le respect, qu'on soit obligé de compter avec son autorité, que lui-même ose prendre beaucoup sur lui, sans craindre les désaveux, et voilà précisément la fâcheuse conséquence du système des rattachemens : le gouverneur-général de l'Algérie n'ose désormais rien prendre sur lui ni remédier comme il le voudrait à des abus qui le chagrinent. On lui a lié les mains; que ne lui a-t-on bandé les yeux! Jadis, il ne relevait que d'un seul ministre, il relève aujourd'hui de tous et de chacun comme un simple préfet. Les attributions qui lui restent, il ne les exerce que par délégation. Il ne choisit pas, il ne nomme pas les fonctionnaires sous ses ordres, il les subit. On lui demande quelquefois son avis, mais c'est une politesse qu'on lui fait. Il avait le droit d'initiative, il n'est plus qu'un agent d'exécution. Il faut en convenir, nous sommes depuis quelque temps trop portés à méconnaître les conditions d'un vrai gouvernement. Nous n'aimons plus que les pouvoirs faibles et dépendans, nous voulons que les gens en vue et qui répondent des affaires ne soient que des marionnettes, dont les fils sont tenus et manœuvrés par des gens qu'on ne voit pas.

Ceux qui ont inventé le système des rattachemens se promettaient d'améliorer les services, d'accélérer la marche et l'expédition des

affaires; ils n'ont réussi qu'à organiser l'anarchie « en noyant les affaires algériennes dans les dossiers de neuf ministères, qui n'ont entre eux ni rapports obligatoires, ni unité de vues. » M. Jonnart n'avait-il pas raison de dire à la chambre que ces bureaux, éparpillés aux quatre coins de Paris, avaient la prétention plaisante de gouverner l'Algérie comme ils gouvernent la Picardie ou la Bretagne, que la plupart des fonctionnaires qui les composent n'ont appris à connaître la colonie que dans les bazars de nos expositions, ou dans les descriptions des poètes et des romanciers, « que souvent leurs efforts se contrarient, leurs résolutions se contredisent et que les responsabilités émiettées, réduites en poussière, deviennent introuvables? »

Il constatait encore qu'on s'entend aussi peu à Alger qu'à Paris, que le procureur-général, le recteur de l'Académie, le conservateur des forêts, d'autres chefs de service vivent à côté du gouverneur-général sans le connaître, n'ont rien à lui dire, rien à lui demander, et correspondent directement avec le ministre dont ils dépendent, « de sorte que les services algériens, ajoutait-il, ressemblent fort aux étages des grandes maisons parisiennes, où les locataires ne se connaissent ni de nom, ni de vue. » — « Au lieu de s'entr'aider, on oppose pouvoir à pouvoir, compétence à compétence, et alors les conflits éclatent bruyans, nombreux, provoquant un échange de notes aigres-douces, administrativement rédigées, mais pleines de révélations piquantes et de propos malins, qui rappellent la fameuse scène de Célimène et d'Arsinoë. Et cela s'appelle la politique de l'assimilation. » Comme M. Jonnart, M. Ferry se plaint que « depuis vingt ans le conflit soit la règle des choses algériennes, » conflit de bureaux, conflit d'idées et surtout conflit d'amours-propres et d'intérêts.

La politique d'assimilation ne consiste pas seulement à transporter le gouvernement de l'Algérie à Paris, mais à déclarer avec les députés algériens que cette colonie n'en est pas une, que c'est une terre française, que partant nous devons y porter nos codes, nos lois, nos magistrats, notre procédure et nos habitudes administratives, et la vérité, comme l'a dit M. Ferry, est qu'il n'y a peut-être pas une seule de nos institutions qui puisse, sans des modifications profondes, convenir à la fois aux 272,000 Français, aux 219,000 étrangers, aux 3,267,000 indigènes établis dans notre empire algérien, et, « que même entre l'Arabe et le Kabyle, entre le Kabyle des montagnes et celui des bords de la mer, entre l'Arabe des villes, celui du Tell et le franc nomade des Hauts-Plateaux, il n'y a identité ni de mœurs, ni de besoins, ni d'origine. » Nous avons voulu appliquer aux Arabes les dispositions de la loi française, leur imposer notre code civil et la propriété individuelle, et le résultat de cette belle entreprise a été de soulever une question agraire, de jeter le trouble dans les tribus, de les livrer en pâture aux spéculateurs, aux agens d'affaires véreux.

Mais c'est l'application de notre code forestier en Algérie qui a été le plus beau triomphe de la politique d'assimilation. M. Ferry a consacré à ce triste sujet quelques pages d'un intérêt saisissant ou navrant, qui méritent d'être méditées. En France, la forêt est une étendue plus ou moins vaste de terrain planté d'arbres à haute tige et destiné à produire du bois ; il n'est pas besoin d'avoir des yeux d'épervier pour la distinguer des champs cultivés qui l'environnent. En Algérie, la forêt comprend non-seulement les bois de futaie, « mais des terrains vagues, semés de lentisques et de palmiers nains, des maquis broussailleux qui couvrent d'immenses espaces, sans qu'on sache où finit la brousse, où commence la plaine cultivable, de nombreuses et vastes clairières, qui constituent de véritables terres de culture. » La forêt française n'a pas d'autres habitans que les gardes qui la surveillent ; la forêt du Tell et des Hauts-Plateaux est habitée par des tribus entières ; on y vit, on y meurt, on y sème, on y laboure. « C'est là que campe, depuis des siècles, une race pauvre et sobre, mi-nomade et mi-pastorale, dont les troupeaux forment la seule richesse, qui vit du lait de ses chèvres ou de ses chamelles, fabrique ses tentes avec leur poil, tisse avec la laine de ses moutons les guenilles pittoresques dont elle couvre sa misère. »

Ce peuple de pasteurs, qu'on peut évaluer à 6 ou 700,000 âmes, a dans la forêt des douars, des gourbis, des mosquées, des cimetières. C'est dans la forêt qu'il trouve des sources d'eau vive, qu'en été, il procure au bétail un abri contre la chaleur, en hiver contre le froid et en tout temps le pâturage. L'Algérie, comme on l'a dit, est un pays d'agriculture pastorale et de transhumance. — « Elle est ainsi par la nature même des choses, et ce n'est ni le code forestier, ni l'administration parisienne, élevée à l'École de Nancy, qui lui ôteront ce caractère. » — Mais les Écoles d'État n'admettent pas qu'il y ait dans ce monde deux sortes de forêts et deux manières de les administrer ; la loi écrite est leur évangile, leur coran, et l'École de Nancy décida qu'on appliquerait en Afrique un code qui n'y est applicable qu'à la condition de le fausser par des interprétations complaisantes. Quand la loi est absurde, il faut recourir à la casuistique ; mais en matière d'eaux et de forêts, si relâchés que soient les casuistes, ils mêlent à leur indulgence d'âpres sévérités qui révoltent et consternent les Arabes.

L'article 78 de ce code universel et sacré interdit à tous usagers de conduire ou de faire conduire des chèvres, brebis ou moutons dans les forêts ou sur les terrains qui en dépendent. Il a fallu, le cœur saignant, faire du pacage des moutons la règle générale de tout le territoire. En revanche, d'autres dispositions ont été rigoureusement maintenues. Les articles 68 et 69 portent que les bestiaux admis au pâturage et au panage seront comptés ; qui se chargera de faire ce compte en Algérie ? L'article 71 porte que les chemins par où pourront passer les bestiaux

seront désignés par les agens forestiers ; il n'y a point de chemins dans les forêts algériennes. Aux termes de l'article 72, le troupeau de chaque commune doit être conduit par un ou plusieurs pâtres communs choisis par l'autorité municipale ; vivant uniquement d'élevage, chaque Arabe est le pâtre de son propre troupeau. L'article 152 interdit d'établir, sans l'autorisation du gouvernement, aucune maison sur perches, loge, baraque ou hangar, à moins d'un kilomètre des bois et forêts. En Afrique, les hangars et baraques sont des gourbis et des tentes ; ce ne sont pas des braconniers qui les habitent, ce sont des bergers nomades, et le douar déloge à des temps marqués, fumant ses terres par le déplacement des troupeaux. Par tolérance illégale, on a réduit à 200 mètres la zone de protection des forêts. Malheureusement la forêt africaine, qui se perd dans la broussaille, n'a ni limites naturelles, ni bornage. La zone est sans cesse en danger d'être franchie. S'il y a délit et que le douar compte dix tentes, l'amende sera de 500 francs.

Mais comment s'y prendre pour retirer à l'indigène le droit de vivre en cultivant les portions dénudées du sol forestier, les enclaves et les clairières? Personne n'ayant, en France, la fantaisie de labourer sous bois, le code n'avait pas prévu le délit de culture. C'est ici que s'est déployé tout le génie des assimilateurs. Il y a un article 144 qui punit de peines sévères « l'extraction non autorisée de pierres, sable, minerai, terre ou gazon, tourbe, bruyères, genêts, herbages... existant sur le sol des forêts. » Avec la permission de la cour suprême, le délit de labourage a été assimilé au délit d'extraction ; l'indigène sera puni pour avoir remué la terre comme s'il l'avait enlevée, il paiera tant par charretée ou tombereau, tant par charge de bête de somme, et sans compter les frais, l'amende pourra monter à 5,000 fr. par hectare dans un pays où l'hectare vaut en moyenne 200 francs. — « Nous les avons vues, dit M. Ferry, ces tribus lamentables, que la colonisation refoule, que le séquestre écrase, que le régime forestier pourchasse et appauvrit. Nous avons vu ces clairières cultivées, ces champs d'orge ou de blé qui bordent les plaines, où depuis des siècles la charrue arabe creusait son maigre sillon, et que l'esprit de système a fait rentrer violemment dans le sol forestier. Nous avons vu sur les dunes, en petite Kabylie, la fiscalité française disputer à l'Arabe en guenilles l'herbe verte qui foisonne au printemps autour des touffes de lauriers-roses. Ce n'est pas seulement notre cœur qui s'est ému, c'est notre raison qui a protesté... L'administration des forêts a dressé, de 1883 à 1890, 96,570 procès-verbaux. Combien a-t-elle fait de désespérés! Est-il bien surprenant de voir chaque été monter à l'horizon la flamme des incendies et l'importance des sinistres s'accroître en proportion des rigueurs de la répression forestière? » — C'est à cela qu'on arrive quand on veut franciser un peuple à coups de procès-verbaux. Mais il en est des administrateurs dogmatiques comme des médecins de

Molière, ils estiment qu'il vaut mieux mourir selon les règles que de réchapper contre les règles.

Ce qu'il faut avant tout à une colonie, c'est un gouvernement souple, élastique, exempt de tout préjugé, statuant sur place, s'inspirant des circonstances, s'accommodant aux situations. — « Choisissez l'homme capable, disait Carlyle, et donnez-lui carte blanche. » — Sans lui donner carte blanche, il est bon qu'un gouverneur-général soit assez indépendant pour oser avoir une volonté; il est bon aussi qu'il ait assez de cœur pour s'intéresser passionnément à son œuvre et assez d'imagination pour comprendre des sentimens qu'il n'a jamais éprouvés, qu'il n'éprouvera jamais. Les bureaux ne se croient pas tenus d'avoir de l'imagination, et ce qui peut se passer dans la tête d'un Arabe ou d'un Kabyle sera toujours pour eux une indéchiffrable énigme.

On m'a conté que dans je ne sais plus quel district de la Tunisie, il y avait un abreuvoir où deux tribus venaient à la même heure désaltérer leurs troupeaux. Selon la coutume des Arabes, qui n'admettent pas qu'on s'amuse sans bruit et pour qui la *fantasia* est l'épice de la vie, chaque jour, en arrivant à l'abreuvoir, on se poussait, on se bousculait, on s'interpellait, on s'apostrophait, sans qu'il y eût jamais ni morts, ni blessés. Un jeune administrateur, fraîchement débarqué, imbu de tous les sages principes, s'indigna de ces rencontres tumultueuses, qui lui parurent un affreux scandale. Il se souvint des omnibus de Paris, et il décida que désormais on délivrerait des numéros d'ordre à ces bruyans pasteurs, que chacun ferait boire ses bêtes à tour de rôle et en silence. Grande consternation dans les tribus. Le ministre résident était un homme d'esprit; il savait que les Arabes ont plus d'horreur pour les règlemens que pour les coups de bâton, il donna tort au pédant, et, délivrés de leurs numéros, les indigènes bénirent son nom.

Croirait-on que le gouverneur de l'Algérie ayant demandé qu'un inspecteur-général des ponts et chaussées fût détaché à Alger, pour l'assister en toutes choses de ses conseils, sa demande fut rejetée? Il lui fut répondu « qu'un inspecteur détaché ne s'inspire plus suffisamment des traditions de la métropole, quand il ne siège pas assidûment dans le conseil des ponts et chaussées. » Nous nous moquons des fétiches des Africains; n'avons-nous pas les nôtres? On a construit en Algérie, nous dit M. Ferry, « des voies ferrées qui pourraient être économiques et qui déjà feraient leurs frais, si au lieu de leur faire gravir, à grand renfort d'ingénieux travaux d'art, de hautes pentes désertes et à jamais inhabitables, on les eût simplement posées à droite ou à gauche, sur la plaine unie et semée de gros villages. »

La pédanterie n'est pas le pire des maux quand elle est accompagnée de l'esprit de justice. Malheureusement, sous le régime parlementaire, tel que nous le pratiquons, les bureaux ont perdu eux-mêmes

leur indépendance, ils subissent l'influence des députés, et certains députés algériens ne représentent qu'une coterie locale et des intérêts électoraux, qui sont les plus particuliers de tous les intérêts. Il y a en Espagne, à quelque distance de Malaga, une bourgade nommée Estepona, où l'on se rend en treize heures par une antique diligence, attelée de huit haridelles et que, par une amère ironie, on appelle la *Veloz*. La route qu'elle suit ressemble fort à un casse-cou, et si la logique gouvernait les choses de ce monde, on resterait en chemin; mais, par miracle, on finit presque toujours par arriver. Estepona n'est dans le fait qu'un petit village au bord de la mer, riche autrefois par la contrebande et n'abritant aujourd'hui que quelques pêcheurs, des gens ruinés et toute une légion de carabiniers et de douaniers. Jadis le maire et le curé de l'endroit étaient des contrebandiers fameux, on découvrit un jour un dépôt de tabac anglais sous l'autel de la Vierge. Que vont faire dans cet endroit perdu les voyageurs qui s'y rendent par la *Veloz*, au risque de laisser leurs os au fond d'un précipice? C'est un mystère; mais ce qui est plus singulier encore, c'est que d'Estepona part une ligne téléphonique, longue de trente kilomètres, aboutissant à un autre village encore plus pauvre, perché au sommet d'un rocher à pic. Le chemin que côtoient les fils est impraticable à toute diligence et même en de certains passages aux chevaux andalous, qui ont la réputation de passer partout. Un étranger demandait avec étonnement à quoi pouvait bien servir un téléphone dans ce misérable pays. — « A rien, lui répondit-on; mais c'est un gros député de la région qui l'a demandé. » — Les choses d'Algérie ressemblent quelquefois aux choses d'Espagne. On y trouve, paraît-il, « des chemins de fer qui n'ont de raison d'être que le port auquel ils aboutissent et des ports qui n'existent que pour le chemin de fer qui y conduit. »

La France est assez riche pour payer ses fautes; mais le système de l'assimilation, le système des rattachemens est tombé dans le discrédit, et on renoncera avant peu à faire administrer l'Algérie par des bureaux soumis à l'influence occulte de députés qui ont, sans doute, les meilleurs sentimens, mais qui sont juges et parties dans la plupart des procès qu'ils intentent. M. le président du conseil a déclaré que l'Algérie est un monde à part, qu'on ne peut l'administrer de loin, « qu'elle a besoin d'un gouverneur-général investi de pouvoirs étendus, ayant une grande autorité, une grande situation. » Rien n'est plus contraire aux principes d'une saine politique que de séparer le pouvoir et la responsabilité, et un gouvernement responsable se manque à lui-même quand il se laisse gouverner par des gens qui ne répondent de rien.

G. Valbert.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre du Gymnase : *les Amans légitimes*, comédie en trois actes, de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot. — Grand-Théâtre : *Pêcheur d'Islande*, drame en neuf tableaux, de MM. Pierre Loti et Tiercelin; musique de M. Guy Ropartz. — Théâtre du Vaudeville : *Flipote*, comédie en trois actes, de M. Jules Lemaître.

Enfin ! on s'est diverti dans un théâtre où depuis... oh ! depuis très longtemps on avait l'habitude de s'ennuyer un peu, beaucoup, et même davantage : vous avez tous nommé le Gymnase. Non que le divertissement soit des plus relevés, ni des plus bouffons, la comédie de MM. Janvier et Ballot manquant également et de vérité et de folie; mais celles qui l'avaient précédée manquaient de tant d'autres choses encore! Ce n'est pas, d'ailleurs, une comédie : un vaudeville seulement, parce que c'est une suite et une combinaison d'incidens, et que les incidens comiques, au besoin grotesques, constituent le vaudeville, comme les incidens pathétiques, le mélodrame. Du moins ce vaudeville est-il plaisant, et les quiproquos auxquels il donne lieu, quiproquos non de personnes, mais de situations et de sentimens (signe d'un art déjà moins vulgaire), ne sont pas d'une méprisable gaîté.

Les Amans légitimes pourraient prendre pour sous-titre : *Divorce blanc*. Mariés depuis deux ans, le vicomte Paul de Puissec et la vicomtesse Huguette, née Beaudoin, s'aiment follement et vivent de même. Ils jettent l'argent par toutes les fenêtres de leur hôtel et dévorent régulièrement en trois mois un revenu annuel de soixante ou quatre-vingt mille francs. Quant au capital, la prévoyante Mme Beaudoin, qui l'a fourni, en assura

le salut éternel par la stipulation du régime dotal, et contre cette loi d'airain, sans l'entamer, nos deux tourtereaux usent leur bec rose, ce dont ils enragent. Femme, fille, épouse d'avoués et de syndics, Mme Beaudoin brave la meute en vain hurlante des créanciers, et quand les enfans prodigues crient misère, elle leur envoie des secours, mais en nature : dindes truffées et pâtés de foie gras. Ce n'est pas les vivres qu'elle coupe. Aux deux jeunes gens à bout d'argent comptant et de patience, l'usurier Letourteau signale un expédient ingénieux : le divorce fictif et provisoire, le temps seulement de croquer de compagnie et en cachette la dot redevenue disponible ; après quoi remariage, sous un régime re-dotal, qui ne trouvera plus à séquestrer que des restes, s'il y en a.

Aussitôt fait que dit : fausse querelle et fausse demande en divorce, au grand ébahissement de Mme Beaudoin et de M. de Puissec père. Et le second acte nous montre les amans légitimes, leurs rendez-vous et leurs secrètes amours. Mais les parens veillaient, surveillaient ; ils découvrent la supercherie et courent au tribunal décommander le divorce. Heureuse insouciance et mépris serein du code de procédure! La pièce ici paraît finie, mais recommence aussitôt. Pour des raisons qu'il serait long de déduire, et qui d'ailleurs n'ont rien de profondément psychologique, un ami de Paul, Dumoustier, qui a hérité de lui une amie légère, Fannoche, se croit trompé par celle-ci, et avec Paul, ou sur le point de l'être. Alors il n'imagine pas de meilleure vengeance que d'amener la jeune personne chez Paul et de l'y laisser, elle, son chien, son chat et sa guenon. Rentre naturellement Huguette, qui tombe au milieu de la ménagerie. Les parens l'y rejoignent. Fureur d'Huguette, et fureur sincère cette fois, mais que les parens ne prennent plus au sérieux et tiennent pour une nouvelle feinte ; explications aussi vaines que désespérées de Paul avec sa femme, ahurissement de Fannoche, contemplant de ses beaux yeux bêtes cet imbroglio, son œuvre involontaire et inconsciente. Et nous repartons pour le divorce, le vrai maintenant, pas le blanc, la mère d'Huguette et le père de Paul continuant de n'y pas croire et d'exaspérer la crise conjugale par leur malin sourire et leur tranquillité. Tout le troisième acte est fait, un peu bien longuement, de ce contraste et de ce quiproquo. Huguette, hors d'elle, menace de se faire enlever par Dumoustier, qui s'y prête en rechignant et que Puissec finit par souffleter. Du coup, Mme Beaudoin mère et Puissec père prennent peur et courent derechef au tribunal pour réintroduire l'instance en divorce. Mais en leur absence, on s'explique, on s'excuse, on s'attendrit, on s'embrasse, et les parens trouvent en revenant les oiseaux rentrés dans leur cage dotale et dorée.

Il y avait, rien que dans le titre de ce vaudeville, une idée, mince et déjà connue, mais une idée de comédie ; l'étude était possible, ou

l'esquisse, d'amoureux mariés s'aimant comme s'ils ne l'étaient pas (mariés), la femme jouant à la maîtresse et le mari à l'amant. Ce jeu-là se joue volontiers aujourd'hui. La clandestinité, les précautions, l'appareil enfin des irrégulières amours finissant par altérer et pervertir légèrement l'amour légitime, l'influence de la forme sur le fond, et si vous voulez, du culte sur la foi, c'eût été pour Gustave Droz ou Claude Larcher un assez joli cas de psychologie conjugale et de fine dépravation d'alcôve. C'est parce que cette idée n'a été qu'effleurée que nous sommes restés dans le vaudeville, mais encore une fois le vaudeville amusant, avec une teinte générale d'ironie, presque de cynisme fringant, les de Puissec en somme étant d'affreux petits drôles et la belle-mère ne valant guère mieux; avec une pointe aussi de sentiment au troisième acte, lors des réminiscences nuptiales qui réconcilient le ménage : le foyer, les meubles connus, le coupé, si étroit qu'on n'y était bien qu'à deux, et enfin le θάλαμον καὶ λέχος qu'embrassait Alceste, le *notumque cubile* que pleurait Didon et que cette petite Parisienne d'Huguette regrette aussi et, ma foi, d'un assez gentil regret.

Mais la fleur ou la perle de l'œuvre, c'est le personnage de Fanny Langlois, Fannoche, cette bécasse ahurie, passive, rejetée de Dumoustier à Paul et réciproquement, indifférente à l'un et à l'autre, pourvu qu'elle soit « avec quelqu'un, » toujours prête à croire qu'on lui fait des farces ou qu'on lui dit des inconvenances, et promenant à travers le second acte, le plus divertissant, ses yeux « d'herbivore » et son éternel « positivement, » d'un comique aussi adverbial et aussi nature que le « turellement » de Mme Hettema. Et le rôle entier est la justification et le commentaire d'un terme familier, mais nécessaire à notre langue et à notre temps : le terme de *grue*, qui seul désigne et définit tout ce qu'il y a du volatile, non pas dans un caractère, mais dans une classe de personnes et, comme disait Diderot, dans une condition.

Les Amans légitimes sont très bien joués par tout le monde, merveilleusement par Mlle Demarsy. On ne verra jamais plus de naturel et de vérité, jamais une interprète aussi adéquate à son rôle. Ce n'est pas une Fannoche, c'est le type même de Fannoche, c'est Fannoche en soi.

L'amour, ou la manie du théâtre, et, comme disait Nietzsche, la *théâtrolâtrie,* est un des dangers de notre époque. Deux hommes du plus grand talent viennent d'y tomber, chacun à sa façon : MM. Pierre Loti et Jules Lemaître. Le théâtre veut tout envahir et tout accaparer. Il ne respecte rien. Ne s'est-il pas emparé hier d'une œuvre, d'un chef-d'œuvre, sur lequel il avait moins de droits que sur tout autre : *Pêcheur d'Islande?* Il nous a pris notre rêve, notre émotion et nos larmes, pour les matérialiser; je nomme à dessein d'un vilain mot une vilaine chose. Et M. Loti, qui pouvait défendre son livre, s'y est

attaqué le premier. Imprudent, qui a voulu voir avec ses yeux ce qu'il avait vu avec son âme.

Pêcheur d'Islande, roman, dit la première page du volume; poème plutôt, poème antique, et ce poème, l'auteur, qui ne lit jamais, semble l'avoir écrit, comme écrivaient, que dis-je, comme chantaient les rapsodes autrefois, qui ne lisaient pas non plus, car il n'y avait encore rien à lire. Homère, voilà celui que le Loti de *Pêcheur d'Islande* rappelle le plus, l'Homère de la πολυφλοίσβοιο θαλάσσης, de la mer retentissante, et des mortels qui la regardent et l'écoutent en se rongeant le cœur. Dans *Pêcheur d'Islande*, l'humanité et surtout la nature ont quelque chose de trop primitif et de trop grand pour le théâtre. Que pouvaient devenir sur les planches le ciel, la lande bretonne, la pâle Islande, le Tonkin jaune, et l'Océan, ici plus que nulle part ailleurs père de la vie et de la mort! La mise en scène, disait-on, nous rendra les paysages, grâce aux décors, qui seront des descriptions fixées. Nous les a-t-elle rendus? Et puis ces décors, si exacts, si beaux même, si habilement plantés qu'ils soient, nous ne les voyons jamais que par nos yeux, à nous, tandis que le roman nous les montrait par les yeux de M. Loti, des yeux dont la vision supplée à la nôtre, l'illumine et l'agrandit.

Pêcheur d'Islande. Rien que ce titre a perdu sa couleur. Au théâtre, on le voit à peine pêcheur, le beau Yann, et de l'Islande que voit-on, de l'Islande qui, dès le début du livre, apparaissait : « Ils étaient cinq, aux carrures terribles, accoudés à boire, dans une sorte de logis sombre qui sentait la saumure et la mer. Le gîte, trop bas pour leurs tailles, s'effilait par un bout comme l'intérieur d'une grande mouette vidée; il oscillait faiblement en rendant une plainte monotone, avec une lenteur de sommeil. » Au lieu de cette mouette effilée, nous avons vu un bateau de carton, à peine plus vrai que le navire d'*Haydée* ou celui de l'*Africaine;* au lieu du soleil et de son halo, deux énormes pains à cacheter concentriques. Est-ce là « la grande lampe blanche... qui se traînait sans force, avant de faire au-dessus des eaux sa promenade lente et froide, commencée dès l'extrême matin? » Rouvrez, rouvrez le livre, vous qui voulez revoir et les nuits et les aurores hyperborées, et le ciel très couvert, très épais, dans lequel « il y avait çà et là des déchirures, comme des percées dans un dôme, par où arrivaient de grands rayons couleur d'argent rose... Les nuages inférieurs étaient disposés en une bande d'ombre intense, faisant tout le tour des eaux, emplissant le lointain d'indécision et d'obscurité. Ils donnaient l'illusion d'un espace fermé, d'une limite; ils étaient comme des rideaux tirés sur l'infini, comme des voiles tendus pour cacher de trop gigantesques mystères qui eussent troublé l'imagination des hommes... Le monde changeant du dehors avait pris un aspect de recueillement

immense; il s'était arrangé en sanctuaire, et les gerbes de rayons, qui entraient par les traînées de cette voûte de temple, s'allongeaient en reflets sur l'eau immobile comme sur un parvis de marbre. » Est-il rien de plus contraire que la précision et la sécheresse d'un décor à ces marines incertaines, à ce flottement et à cette mollesse des choses !

La Bretagne peut-être a moins perdu ; trois tableaux ont fait une sensation profonde : le seuil de la chaumière de la pauvre grand'mère Moan, avec le banc où Yann et Gaud se promettent l'un à l'autre, le vieux banc qui, depuis un siècle, en avait tant vu, de ces mélancoliques amours ; puis, sur la falaise, le porche de la chapelle où Gaud, venue pour tromper son angoisse, dénombre avec effroi sur les plaques de marbre les noms de tant de Gaos qui jamais ne sont revenus ; enfin, sur la falaise toujours, la croix de pierre embrassée par la pauvre femme. L'effet de ce décor et de cette étreinte a été très grand ; il l'eût été encore davantage, si personne n'était venu relever Gaud et l'emmener, si dans la solitude et le silence du tableau vivant, la toile était descendue comme elle était montée, sur la mer infinie et muette, sur cette femme prosternée et cette éternelle attente.

N'importe, la nature échappe au pouvoir du théâtre et devrait échapper à ses ambitions. A ceux qui la veulent mettre en scène elle se refuse, et leur dit : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Il me plaît d'ignorer votre métier, vos procédés et vos artifices. Je ne m'exposerai pas au feu de vos quinquets, le seul qui ne purifie pas. Je me prête, je me donne même aux artistes : aux peintres, aux musiciens, aux poètes. Je n'appartiendrai pas aux brosseurs de châssis ; je n'obéirai jamais au sifflet des machinistes. Je ne suis pas comédienne, moi ; je suis la grande véridique, et le théâtre peut bien imiter l'humanité tout entière, ses pensées et ses passions, il ne me copiera jamais. Il ne me dérobera ni l'azur de mon ciel, ni la fraîcheur de mes bois, ni la douceur de mes vagues, ou leur colère, ni le parfum d'une seule touffe de genêt fleurie au revers d'un fossé breton.

Qu'a-t-il fait encore, le théâtre, de la continuité du récit, qui se déroulait sans fin, comme là-bas, en Islande, les blanches mousselines de l'air et les moires changeantes des eaux ! De longs et nombreux entr'actes ont haché le poème et notre émotion. Qu'a-t-on fait encore de ces brusques retours qui rapprochaient parfois, au travers de l'espace, les êtres qui s'aiment, séparés par des milliers de lieues ! Que sont devenus ces coïncidences tout à coup dévoilées, ces tragiques synchronismes, et ce même soleil éclairant la mort du petit-fils, la détresse de l'aïeule et l'activité sombre de Yann, l'ami, le grand frère, le beau pêcheur silencieux !

Enfin, contre le théâtre toujours, non plus contre le matériel, mais

contre les gens de théâtre même, je ne dis pas contre cette interprétation, mais contre toute interprétation, il m'a semblé que dans une œuvre aussi vraie, aussi simple, aussi pure, je ne sais quoi de mystérieux et d'auguste protestait. Elles répugnent au moindre mensonge, fût-ce celui du talent, aux attitudes étudiées, au maquillage, elles voudraient presque de vraies larmes, de vrais désespoirs, comme de vrais paysages, ces grandes choses sincères, et ces belles paroles primitives, des lèvres peintes n'auraient jamais dû les prononcer. Représenter *Pêcheur d'Islande*, c'était forcément le profaner; il fallait respecter dans l'asile, dans le sanctuaire du livre, ce poème de deux infinis : la mer et la douleur.

Les artistes pourtant ont fait de leur mieux et ce mieux est bien ; Mlle Dufrêne seule a montré dans le rôle de Gaud un peu d'afféterie et d'apprêt. Mais M. Guitry, avec la carrure de Yann, en a la rudesse à demi sauvage. Le farouche pêcheur m'a rappelé le chasseur antique, l'Hippolyte d'Euripide, et l'amoureux de la mer ressemble à l'amoureux de la forêt. Enfin Mme Marie Laurent a été admirable quand « avec son chevrotement de vieillesse, comme un pauvre écho fêlé redirait une phrase indifférente, » elle a murmuré ces simples mots : « Mon petit-fils qui est mort ! » et que, croisant, comme dit encore M. Loti, ses mains gercées de laveuse, elle a, du bout de ses pauvres vieilles lèvres, récité le *Paster noster*.

Quelques morceaux de musique accompagnent le drame. Le plus laid est certainement celui qui précède le tableau du bateau. Pauvre pays de Bretagne, où l'on chante pourtant de si jolies chansons ! Feuilletez le recueil de M. Bourgault-Ducoudray ; c'est le meilleur moyen d'oublier les entr'actes symphoniques de M. Guy Ropartz.

Que l'art ou le métier du théâtre ait tenté M. Loti, soit ; c'était l'inconnu pour ce voyageur. Mais que les coulisses (et quelles coulisses !) aient séduit M. Lemaître, qui les connaît, on peut s'en étonner. Car, il n'y a pas à dire, ils l'ont séduit, les cabotins ; ils ont pris toute son attention, et même, je le crains, un peu de ses sympathies. Il a beau les fustiger, il y va de main morte ; on sent qu'il leur pardonne, on prend même peur qu'il ne les aime, à le voir s'occuper et s'amuser d'eux avec cette complaisance. Complaisance indigne de lui. Que vous ou moi nous eussions fait *Flipote*, rien de mieux, et nous pourrions nous en vanter ; mais que ce soit M. Jules Lemaître, un des plus rares esprits d'aujourd'hui, j'avoue que je le regrette un peu. « Veux-tu que je te dise ma pensée ? C'est justement parce que je te place très haut que je me permets de faire des réserves sur la qualité de ton succès. » Ce que dit là Flipote à son mari, je le dirais à M. Lemaître, si j'avais l'honneur de le tutoyer.

Sans chicaner l'écrivain ou l'artiste sur le choix de son sujet, on doit pourtant admettre qu'il y a de très petits, de trop petits sujets : tel celui de *Flipote*, à la fois insignifiant et indifférent. Vous savez quel il est, de quelle particularité et de quelle ténuité. Trop particulier d'abord, le monde des théâtres étant relativement restreint, et fermé à la plupart d'entre nous. Peu de gens le fréquentent, ce dont on doit féliciter les autres ; peu de gens, par conséquent, s'y intéressent. Encore l'intérêt que peut y prendre cette minorité semble-t-il d'un ordre plutôt inférieur. Superposition ou substitution d'une vie factice à la vie réelle, du masque au visage, amalgame ou contradiction de ces deux existences, contraste ou confusion, je vais parler comme Schopenhauer, de l'homme (ou de la femme) comme représentation et comme volonté, voilà, pour un auteur dramatique, toute ou à peu près toute la psychologie des comédiens. Elle est sommaire, et peut-être M. Lemaître l'a-t-il épuisée, rien qu'à nous montrer, au premier acte, un Leplucheux vivant ou plutôt jouant sa petite vie avec de grands gestes et de grands mots. Encore était-il possible, témoin le Delobelle de M. Alphonse Daudet et la famille Cardinal de M. Ludovic Halévy, de marquer plus profondément sur des caractères l'empreinte cabotine, et de provoquer entre la nature et la moins naturelle de toutes les conditions, des conflits ou plus sérieux ou plus hautement comiques.

Qu'observe de plus M. Lemaître en son infime sujet ? La jalousie professionnelle et réciproque de Flipote et de son mari. Flipote aime Leplucheux en raison directe de ses succès à elle, et en raison inverse de ses succès à lui. Elle le hait dès qu'il commence à lui porter ombrage, et ce changement fait toute la comédie, petite étude de petites mœurs, croquis « éminemment parisien » (soit dit sans compliment) d'un ménage de cabotins et de ses accessoires. Les accessoires, c'est le directeur du théâtre, l'auteur, le protecteur de « l'étoile en herbe, » la tante de ladite étoile, le reporter en quête d'interview, l'habilleuse, et jusqu'à la fille de l'habilleuse, qui débute dans les rôles d'enfant. Autour de l'étoile, tout ce monde gravite : les satellites se heurtent, et de leurs rencontres jaillissent des scènes alertes et spirituelles, des traits d'observation gamine, des mots de planches et de coulisses, des termes d'argot ou de blague, « la boîte, la baraque, le bastringue, la mélasse, » le tout avec un parfum de ce que M. Montégut, je crois, appelait un jour « le royaume d'histrionie et puissant empire du cabotinage. »

Voulez-vous assister à la discussion d'un contrat entre une débutante d'opérette et son directeur, voir celui-ci « roulé » par celle-là, allez ouïr le premier acte de *Flipote*. Vous apprendrez comment se débattent d'aussi graves questions et des intérêts aussi considérables. Pour une jeune personne qui, la veille, a « doublé » Mlle Lydie Pastel dans *la*

Fille à Marcassin, qu'y a-t-il de plus avantageux de toucher deux mille francs par mois et vingt-cinq francs de feux, ou seulement quinze cents francs, mais cinquante francs de feux? Que si par hasard vous ignoriez ce que c'est que des « feux... » Mais je ne vous ferai pas cette injure. Puis, le second acte vous introduira dans la loge de Flipote, où, à la lumière des lampes électriques, parmi les boîtes à poudre, les pots de fard et les pattes de lièvre, vous vivrez une vie agitée et fiévreuse, au bruit lointain des applaudissemens et des huées tour à tour. Alors vous serez témoins des vicissitudes qui peuvent, selon les hauts et les bas d'une première, dans l'espace d'un entr'acte, entre « le deux » et « le trois, » bouleverser des âmes cabotines et directoriales; vous verrez, comme dit Bossuet, toutes les extrémités des choses humaines, et ce second acte vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Aux yeux du monde des théâtres, et sans doute le dessein de M. Jules Lemaître était de nous donner une telle leçon, mais telle est aussi la vanité de ces choses, que c'est vanité encore de nous montrer qu'elles sont vaines. Heureusement il ne s'agit ici que d'un délassement et, je veux l'espérer pour le merveilleux talent de M. Lemaître, d'une exception. Le délicieux critique des *Débats*, l'auteur de *Révoltée*, du *Député Leveau* et de *Mariage blanc*, a ses jours de gaminerie; mais il a ses lendemains aussi, que je préfère, pour leur sérieux, leur douceur, leurs pensées profondes, et quelquefois, leur tendre mélancolie.

Les comédiens de *Flipote* ont montré de la grandeur d'âme et rendu à M. Lemaître le bien pour le mal. Tous, mais avant tous M. Galipaux, ont joué, ou se sont joués à merveille.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE MUSICALE

Théâtre-Lyrique : *Madame Chrysanthème*, comédie lyrique en quatre actes, un prologue et un épilogue, d'après M. Pierre Loti; poème de MM. George Hartmann et André Alexandre; musique de M. André Messager. — Conservatoire : *la Lyre et la Harpe*, de M. C. Saint-Saëns.

Dieu m'est témoin, comme on dit en style noble, que je prétendais aborder aujourd'hui les idées générales et les questions de principes, rien ne prêtant comme la reconstitution obligée, tous les trois ou quatre ans, d'un Théâtre-Lyrique, aux considérations d'histoire et d'esthétique contemporaine. On fait en pareil cas le recensement, puis la comparaison des salles tour à tour ouvertes et closes ; on démontre bien ou mal (plutôt mal) que le public parisien ne saurait vivre sans une troisième scène musicale ; on parle des « jeunes », de l'avenir et des « débouchés nécessaires. » L'audition de la *Lyre et la Harpe* et la lecture de *Falstaff* m'ont détourné malgré moi de ces sublimes pensers. Il serait toutefois incivil de ne pas souhaiter bienvenue et fortune à l'entreprise de M. Détroyat, injuste surtout de dédaigner l'agréable japonerie de M. Messager. Injuste! Nous l'avons été d'abord, en nous-mêmes, après une, voire deux auditions de cette comédie musicale, et depuis une lecture attentive, nous en sentons quelque remords. La partition est de celles à qui se doivent des excuses. Elle a des grâces délicates et distinguées. C'est un plaisir de la feuilleter à l'aise, de lier avec elle commerce, non pas sans doute, comme avec *Falstaff*, d'admiration passionnée, mais de sympathie, de gentille amitié ; on peut la regarder de près et la poser, comme un bibelot joliment travaillé, sur une étagère.

Le grand défaut de cet opéra-comique est le livret, banale copie et réduction insignifiante de *Lakmé*. Tout y est, depuis le contraste, qui veut être « piquant, » entre les uniformes et les costumes exotiques, jusqu'à la chanson brillante, de rigueur pour la « mousmé » comme pour la « fille des parias. » Il n'y manque que les clochettes. Et puis la note comique est donnée ici par une sorte d'entremetteur japonais, vêtu d'un « complet » à carreaux, abondant en grimaces et singeries, et parfaitement insupportable. Enfin et surtout on est peut-être un peu fatigué, par la faute de M. Loti lui-même, des amourettes tropicales, des hymens de couleur et des officiers de marine mariés pour une saison à de petites sauvagesses.

Quant au musicien, déclarer comme d'aucuns l'ont fait, qu'il a créé le type de la comédie musicale, c'est aller loin, sans compter que le type, ou des types de ce genre préexistaient peut-être à *Madame Chrysanthème*. Au contraire, on peut justement regretter que M. Messager n'ait pas été assez créateur, non pas d'un type, mais tout simplement de formes musicales, je veux dire de rythmes et de timbres. Sa partition ne manque ni de finesse ni d'élégance, mais de couleur et d'originalité. A l'entendre les yeux fermés, on se croirait en Normandie ou en Bourgogne, aussi bien qu'au Japon. J'aurais souhaité dans les timbres encore une fois, et les rythmes surtout, quelque chose de mieux caractérisé, quelque chose qui tinte et qui brille, je ne sais quelle sensation de laque et de porcelaine, et tenez, de plus nombreux passages pareils à certaine phrase dite au premier acte par Chrysanthème : *C'est à Yeddo, près du palais du Mikado, que je reçus le jour et fus abandonnée.* Rien que dans ces quelques mesures pimpantes, d'un esprit et d'une grâce à demi enfantines, il y a plus de saveur que dans le reste de l'ouvrage ; cela sent le regard bridé de petits yeux noirs et l'allure de petits pieds trotte-menu. Cette petitesse, d'ailleurs, qui manque trop au décor, au milieu musical, ne fait pas entièrement défaut aux personnages, à leurs sentimens, je ne veux pas dire à leurs passions. Ainsi le rôle entier de Chrysanthème garde assez heureusement des proportions de miniature. J'aime, par exemple, que, dans le joli duo du second acte, elle ne réponde aux transports de Pierre que par les refrains gracieux, mais à peine émus, d'une chanson. J'aime qu'une vie légère, une vie de fleur, anime à peine, et sans la troubler, cette mignonne figure de paravent ou d'éventail, en qui le musicien a su ne rien exagérer, ni l'amour, ni la douleur.

Et j'aime encore d'autres choses dans l'œuvre de M. Messager : le prologue avec le chant du gabier, avec le chant du lieutenant rêvant à la lointaine Bretagne et au Japon prochain, double rêverie et doublement charmante. Le second acte est joli tout entier, depuis la prière à demi sincère, à demi comique, de Mme Prune devant Bouddha,

jusqu'à l'épithalame breton, et le troisième acte renferme une page vraiment belle, une invocation de Pierre à la nature tropicale, où passe le souffle de *l'Africaine*, où Loti retrouve presque les accens de Vasco de Gama. A la représentation, tout cela nous avait échappé. Était-ce la faute des interprètes? Non, car M. Delaquerrière, qui serait excellent en province, est suffisant à Paris. Mme Jane Guy ne manque ni d'intelligence, ni de distinction. Elle ne donne, a-t-on dit, en ce petit rôle, qu'une moitié de sa voix, peut-être pas la meilleure, mais acceptable pourtant. Alors, c'était notre faute, à proprement parler : un malentendu, qu'une bonne lecture a réparé.

C'est pour la musique un grand et beau sujet que *la Lyre et la Harpe*, une des premières odes de Victor Hugo. Pour la musique, et plus précisément pour un genre musical fort goûté jadis, aujourd'hui malheureusement un peu délaissé : la cantate. Il n'est autre, ce sujet, que l'opposition, et comme le débat entre deux âges et deux âmes de l'histoire, l'antithèse entre les deux versans de l'humanité que sépare la croix, entre le paganisme et le christianisme, célébrés en strophes alternées par la lyre profane et la harpe sainte. Historique, philosophique, morale, poétique, cette double idée est musicale aussi. Poètes, moralistes, philosophes, historiens, tous gens volontiers dédaigneux de notre art en doutent peut-être. Ils ont tort. Nous voudrions le faire voir, et montrer s'il est possible, par l'analyse comparée de l'ode et de la partition, que de ce sujet, la musique et non la poésie a su manifester la pensée et le sentiment avec le plus de force, d'éclat et de variété.

Dès le début, entre les deux premières strophes, le dialogue s'établit :

LA LYRE.

Dors, ô fils d'Apollon! Ses lauriers te couronnent,
Dors en paix. Les neuf sœurs t'adorent comme un roi.
De leurs chœurs nébuleux les songes t'environnent,
La lyre chante auprès de toi.

LA HARPE.

Éveille-toi, jeune homme, enfant de la misère!
Un rêve ferme au jour tes regards obscurcis
Et, pendant ton sommeil, un indigent, ton frère,
A ta porte en vain s'est assis.

Il est évident que ces deux strophes, opposées par le fond et par l'idée, se ressemblent trop extérieurement et par la forme, pour que l'antithèse nous frappe du premier coup et s'impose à notre esprit, surtout à notre imagination. La lyre et la harpe parlent tour à tour une langue pareille, pareillement rythmée, à peine un peu plus bril-

lante dans la strophe, où quelques mots pour ainsi dire accrochent la lumière, un peu plus éteinte dans l'antistrophe; à part cela, même mouvement, même période, même cadence, même style, et si la voix enfin qui lit ou qui déclame est la même, le contraste sera nul, ou peu s'en faut.

La musique va le fortifier, l'élargir, et des deux strophes jumelles tirer les plus dissemblables effets. De la première d'abord. Rien que le premier vers suffit à tout un tableau. Des accords parfaits, les plus calmes de tous les accords, s'étagent et s'égrènent en lents arpèges, faisant le silence autour du poète endormi. *Dors*, murmurent des voix de femmes, très bas; *dors*, répondent les voix des hommes, un peu plus graves, mais non moins douces, craignant encore d'en dire davantage et respectant le repos du fils des dieux. Puis l'hémistiche se hasarde: *Dors, ô fils d'Apollon*, puis le vers tout entier mollement se déroule. Et nous le contemplons, béni par le chant des muses, gardé par leur veillée amie, le sommeil antique, flottant sur un front ceint de lauriers. Les sons ajoutent ici déjà tout un cortège de sensations à la sensation incomplète des vers, et plus que la poésie elle-même, ils sont poètes, c'est-à-dire créateurs.

Au premier vers, les voix surtout donnent la vie; les instrumens la donnent aux autres, enveloppant le reste de la strophe d'un bruissement harmonieux, de lumineux frissons, d'une atmosphère qui se meut et qui chante. Et quand vient le dernier vers, le plus court : *La lyre chante auprès de toi*, alors il semble que la lyre elle-même s'éveille; son propre nom, trois fois répété, provoque dans l'orchestre une éclosion, une fermentation d'enthousiasme, qui bientôt s'apaise, retombe, et les cordes d'or, un instant effleurées et vibrantes, redeviennent muettes.

A la harpe maintenant de dire, non plus le sommeil, ni les loisirs que faisaient les dieux, *deus nobis hæc otia*, mais l'éveil douloureux à la vie et les yeux tout grands ouverts au spectacle du malheur et de la souffrance. Plus de prélude léger, mais un appel des orgues austères, de l'instrument chrétien par excellence. Nul accompagnement et pas d'harmonie. Sans accompagnement encore et sur le même motif que l'orgue, la voix psalmodie : *Éveille-toi, jeune homme, enfant de la misère!* Elle suspend et laisse flotter le dernier, le triste mot, dont s'accroît et se prolonge ainsi la tristesse. Plus loin, même effet, même mise en valeur de l'idée et des paroles par la musique, par les deux notes culminantes de la phrase et par un accent marqué sur les mots : « un indigent, *ton frère*, » parce que là se concentre le principe et l'essence de la nouvelle doctrine et des devoirs nouveaux. *A ta porte en vain s'est assis.* Le thème descend lentement; il livre une par une les paroles de reproche à notre méditation, à notre repentir, et cette fois encore, plus éloquente, ou, si vous aimez le mot, plus suggestive

que la poésie, la musique se tait, s'arrête et nous arrête avec elle sur la vision du pauvre, assis comme Lazare au seuil du mauvais riche, dans le tableau de Bonifazio.

Rapprochons à présent les deux strophes musicales des deux strophes poétiques : c'est entre celles-là que nous sentirons le mieux le contraste. Contraste de pensée, contraste moral, qui résulte de différences techniques, purement musicales, faciles d'ailleurs et peut-être intéressantes à noter. L'antithèse est partout, entre tous les élémens ou tous les facteurs de la musique: mélodie, harmonie, instrumentation. L'orchestre, et quel orchestre! aérien, léger, conseiller de paisible sommeil et de songes heureux, accompagnait la lyre; l'orgue seul, nous le disions plus haut, répond à la harpe. Là-bas s'enlacent et se dénouent des accords aimables; ici, rien qu'un sévère unisson, un soupçon de fugue; et puis, dans le vide, le silence, au lieu du chœur, de la berceuse antique, un *memento* de la misère humaine soupiré par une voix seule, froide et nue autant que cette misère même.

Cette opposition, qui fait tout le sujet de l'œuvre, le musicien comme le poète, mais avec plus de variété, va la reproduire sous différentes formes et pour ainsi dire à plusieurs degrés, la renouveler par des exemples empruntés aux divers ordres de la vie universelle. Dans ce nouveau débat des anciens et des modernes, les bêtes elles-mêmes, les oiseaux, interviendront pour témoigner, chacun à sa manière, en l'honneur du temps et de la foi qu'il représente. Ici, non moins que dans le *Déluge*, l'ornithologie musicale a très bien réussi à M. Saint-Saëns, et du parallèle entre l'aigle et la colombe, Buffon et La Fontaine seraient jaloux. L'aigle, le premier, s'enlève sur des trémolos frémissans, sur des basses vigoureuses et grondantes, sur de sifflantes envolées de l'orchestre. Au-dessus, plane la voix qui célèbre l'oiseau de Jupiter, et cette voix lance l'éclair et la foudre. ci plus que jamais la musique écrase la poésie de toute sa puissance imitative; que dis-je? elle la soulève au contraire et l'emorte dans l'essor de son lyrisme éblouissant. L'aigle montait de la erre au ciel; la colombe descend du ciel sur la terre, et la musique, elle aussi, qui s'élançait tout à l'heure, s'abaisse jusqu'à nous avec la messagère de paix. Après la strophe d'orgueil et de colère, voici la strophe de grâce et de modestie. « *Wie Flöten so süss*, dit quelque part Schiller, *Wie Stimmen der Engel im Para lies*... Quelque chose d'aussi suave que les flûtes, que les voix des anges dans le Paradis. » Plus d'une fois ainsi la musique associa le timbre de la flûte aux idées, aux images de pieuse et mystique douceur: à l'adorable *Incarnatus* de la messe en *ré*, à la colombe de l'arche dans la page du *Déluge* que nous rappelions tout à l'heure, ici encore à cette autre colombe, que des soupirs, presque des roucoulemens de flûte accompagnent. Et voilà ce que la seule poésie (ici du moins, selon nous) ne

suffit pas à rendre : la sensation complétant le sentiment, autrement dit l'idée intégrale, satisfaisant également nos sens et notre esprit. Relisez plutôt le poète :

LA LYRE.

L'aigle est l'oiseau du Dieu qu'entre tous on adore.
Du Caucase à l'Athos, l'aigle planant dans l'air,
Roi du feu qui féconde et du feu qui dévore,
Contemple le soleil et vole sur l'éclair.

LA HARPE.

La colombe descend du ciel qui la salue,
Et voilant l'Esprit-Saint sous son regard de feu,
Chère au vieillard choisi comme à la Vierge élue,
Porte un rameau dans l'arche, annonce au monde un Dieu.

Comme les autres, citées plus haut, ces deux strophes se ressemblent encore plus qu'il ne faudrait. La musique seule a su les opposer, lancer la première à toute volée, retenir au contraire et détailler lentement la seconde, créant entre l'une et l'autre ces contrariétés essentielles et saisissantes dont elle se réserve le secret et le privilège.

L'antithèse va se poursuivre encore. C'est « que tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme, » et l'homme jusqu'au plus profond de son cœur, par le changement divin d'il y a dix-neuf cents ans.

« Aime, chante la lyre,

Aime ! Éros règne à Gnide, à l'Olympe, au Tartare !
Son flambeau de Sestos allume le doux phare ;
Il consume Ilion par la main de Pâris.
Toi, fuis de belle en belle et change avec leurs charmes.
L'amour n'enfante que des larmes,
Les amours sont frères des ris.

Ici, rien que des sonorités légères, transparentes, exquises : voix de femmes, harpes, sourdines, flûtes, des flûtes encore, mais cette fois douces d'une autre douceur, ourlant d'une frange d'argent un chant régulier comme celui des vagues d'Ionie. Sur des arpèges égaux et liés, où deux notes parfois s'effleurent et se caressent, la strophe se déroule, se joue en reflets de nacre. Et la légère nuance que les deux derniers vers indiquent seulement, cette imperceptible différence d'un singulier à un pluriel, comme la musique la souligne sans toutefois y trop insister ! Une variante de tonalité, de rythme, là un peu d'ombre, un nuage qui passe, ici le rayon et le sourire revenu, et en quatre mesures nous sentons se transformer l'idéal de la tendresse humaine et l'amour succéder aux amours.

Lequel ou lesquels prendrez-vous ? comme chante la ronde enfantine. Les amours peut-être, je l'avoue tout bas. En musique, bien entendu, je vous supplie de le croire.

L'amour divin défend de la haine infernale.
Cherche pour ton cœur pur une âme virginale.
Chéris-la. Jéhovah chérissait Israël.
Deux êtres que dans l'ombre unit un saint mystère,
Passent en s'aimant sur la terre,
Comme deux exilés du ciel.

M. Saint-Saëns a traduit en duo la vertueuse strophe; duo conjugal et chrétien, duo régulier, je dirais presque légitime, pour ténor et contralto unis en honnête mariage. Il a tout à fait bon air, ce duo, un air sérieux, heureux aussi; il est fait de grâce un peu grave, de confiante, fidèle et durable tendresse, sans parler de l'estime réciproque, qu'il respire autant que l'amour. Je plaisante : il est charmant, le sage épithalame, avec son petit trottinement d'orchestre, sa pointe d'archaïsme, presque de scolastique, et le souvenir ou la figure, obligatoire en toute allocution nuptiale, de l'amour de Jéhovah pour Israël et du Christ pour son Église.

N'importe, le paganisme peut-être a le mieux inspiré le compositeur, et c'est, je crois, la voix de la lyre qui nous reste dans la mémoire. L'esprit de la joie échauffe cette œuvre; il y chante plus haut que l'esprit du devoir et du sacrifice. « Jouis, » s'écrie-t-il en un transport vraiment antique.

Jouis, c'est au fleuve des ombres
Que va le fleuve des vivans.

Tel est le dernier conseil de la lyre, hymne délicieux, traité, ne vous récriez pas, en mouvement de valse. Mais quelle valse! De quel cœur, de quelle fièvre elle rythme les battemens! Avec quelle jeunesse, quelle grâce et quelle insouciance, quel dédain de tout ce qui n'est pas la vie, de tout ce qui n'est pas le plaisir! Voici, comme dit M. Taine, le bel animal humain, ou, comme disait plus noblement Racine, « le plus beau sang de la Grèce et des dieux. » Ici chante la volupté païenne. C'est le *Carpe diem*, le *nunc est bibendum*, *nunc pede libero pulsanda tellus*, c'est l'ivresse de vivre et la terre frappée d'un pied libre, c'est Anacréon, Théocrite, Horace. Encore une fois, c'est la vie antique; puis la mort antique aussi, frôlant d'une aile légère un front couronné de roses.

Enfin, comme un pâle convive,
Quand la mort imprévue arrive,
De sa couche il lui tend la main,
Et, riant de ce qu'il ignore,
S'endort dans la nuit sans aurore
En rêvant d'un doux lendemain.

Tout change avec ces vers : plus de mordantes attaques, ni de rythme qui danse et qui ronfle, mais des accords qui semblent étendre un voile, oh! très léger, sous lequel s'accomplit sans violence et sans effroi le mystère de la mort. Et l'âme, insensiblement, s'envole, tandis qu'une rentrée inattendue et singulièrement heureuse ramène et ressuscite l'allègre motif du début.

Je me reprocherais enfin de négliger, parmi tant de belles pages, une des plus belles, encore une strophe de la lyre, celle qui commence ainsi :

> Chante! Jupiter règne et l'univers l'implore,
> Vénus embrasse Mars d'un souris gracieux.

Elle chante l'âme antique toujours, mais non plus celle de l'homme, celle des choses. Lancée, fouettée d'abord par des traits de violons, elle est entraînée dans un tournoiement sans fin, dans une céleste ronde, où les motifs se meuvent, roulent et voguent ensemble comme des sphères à travers de lumineux espaces. Instrumentales ou chorales, les masses évoluent avec un ordre pour ainsi dire astronomique. Cela n'est plus de l'histoire, mais en quelque sorte de la cosmographie musicale. Et, pour conclure à peu près comme concluait, à la fin d'une page astronomique aussi, après avoir énuméré les merveilles de l'espace, l'auteur des *Sources*, si en face de cet ensemble grandiose, de cet harmonieux univers, si en face de ces mouvemens admirables et de ces lois sereines des sons, obéies avec sérénité, vous écoutez sans entendre, et sans comprendre, alors, oh! alors je vous plains.

Heureusement, le public du Conservatoire a compris et compris deux choses : d'abord que cette musique est belle en soi, d'une beauté spécifique; belle par les formes et les lignes, par la mélodie, l'harmonie et les timbres, par la richesse des combinaisons, l'abondance et la logique des développemens. Mais ce n'est pas tout, et cette belle musique est autre chose et plus encore que de la musique. Elle sert une grande idée poétique, l'appuie et la confirme; elle en centuple l'énergie, l'éclat et le rayonnement. Elle impose à notre sensibilité le contraste historique et moral que lui proposait la poésie. Et cela sans excéder son domaine, ni la mesure légitime de ses ambitions. Rien de plus musical, nous le disions en commençant, que le sujet de *la Lyre et la Harpe*, opposant l'un à l'autre le christianisme et l'antiquité, c'est-à-dire le plaisir et la souffrance, les deux pôles de la musique et de l'âme. Or, à l'inverse de ce qui se passe en géographie, en musique les deux pôles sont le mieux connus, tandis que les régions intermédiaires demeurent obscures. Voilà d'où vient la clarté, l'intelligibilité de la partition de M. Saint-Saëns. Et voici d'où lui vient la suprême beauté : elle représente et symbolise une

grande pensée; et le mot de Joubert est vrai des notes autant que des paroles : plus une note, dirais-je, plus une mélodie, plus un accord ressemble à une pensée, plus tout cela est beau.

L'orchestre du Conservatoire a brillamment exécuté cette œuvre brillante. M. Taffanel a pris depuis trois mois la direction de l'exquise compagnie; il méritait de l'obtenir, et cela s'est bien vu. Nous avions toujours soupçonné cette flûte d'être un roseau pensant. M. Taffanel pense à toutes les nuances ; il conduit avec netteté, jeunesse, avec largeur, lorsqu'il le faut, sans rien de cassant ni d'échevelé, sans faire jamais ni le métronome ni le moulin à vent. Et nous constations une fois de plus, en écoutant cet incomparable orchestre, que là seulement, dans cette méchante petite salle, on peut ressentir aujourd'hui de parfaites jouissances musicales. Mais pourquoi faut-il que les chants n'y soient presque jamais dignes de la symphonie? Ils ne le furent pas l'autre jour, les chants féminins du moins, car le style de M. Auguez ne mérite comme à l'ordinaire que des éloges, et la voix de M. Alvarez m'a paru sonner fièrement. Les deux dames, au contraire, manquaient surtout de fierté. Le contralto, plus bourgeois que lyrique, a dit, avec un accent pâteux et vaguement auvergnat, les nobles maximes de la harpe, et le soprano qui personnifia tour à tour l'aigle et la colombe, ne possède ni la puissance du premier, ni la douceur du second de ces oiseaux.

Et *Falstaff?* Il se pourrait bien que ce fût un chef-d'œuvre de jeunesse et de joie, un adorable éclat de rire, *risata sonora,* comme il est dit si joliment dans le *libretto* exquis de Boito. De la partition à peine entr'ouverte, nous avons cru voir sortir le printemps. Oh! l'admirable vieillesse que celle de ce grand homme! Pour lui, sur lui, la main divine a-t-elle donc arrêté le soleil, changé les années de grâce en années de gloire, et d'une gloire de plus en plus pure? Oh! la délicieuse musique, ailée et rayonnante, folle de gaîté, bouffonne avec puissance, et la nuit, sous les vieux chênes de Windsor, au clair de lune, rêveuse et tendre avec mélancolie. *Otello*, c'était la douleur et la mort; *Falstaff*, c'est la gaîté, la vie. Heureux auditeurs de la Scala, applaudissez, et vous, petites bouquetières d'Italie, puisque voici l'avril, allez cueillir de jeunes pousses de laurier et tressez des feuilles vertes pour couronner ces cheveux blancs.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

28 février.

Avant qu'on arrive à voir clair dans nos affaires, avant qu'on se décide à en finir avec toutes les combinaisons usées et épuisées pour rentrer dans la simple vérité, dans le droit chemin, il y aura sans doute encore bien des tours et des détours, bien des manœuvres et des surprises. Bien des incidens se succéderont et passeront. Il y aura même, si l'on veut, des journées des dupes : on peut bien appeler de ce nom ces scènes parlementaires où, sous prétexte de dissiper de prétendues équivoques, on ne fait que les prolonger et les aggraver, — où tour à tour, interpellateurs et interpellés se donnent le mot pour s'expliquer sans rien dire, pour recommencer une représentation qui finit par ne plus abuser ni amuser personne. C'est l'éternelle et banale comédie des partis. Seulement sous cette comédie des vaines tactiques et des explications évasives qui continue, il pourrait y avoir, il y a sûrement des choses plus sérieuses. Il s'agit après tout de savoir où l'on veut aller, si on croit se tirer d'embarras par une politique de faux-fuyans et d'expédiens ruinés, quel est le sens des manifestations d'opinion qui se succèdent, ce qu'on prétend faire pour préparer le pays à décider lui-même d'ici à quelques mois de ses destinées. Les subterfuges sont désormais assez vains et les comédies sont inutiles. Les partis sont en présence avec leurs œuvres et leurs responsabilités : il s'agit, non de leurs discours, mais de ce qu'ils ont à offrir réellement à la nation française pour sortir d'une crise où ils ont compromis sa fortune et sa considération devant le monde.

Qu'est-ce donc que cette scène parlementaire si visiblement préparée et concertée qui s'est passée l'autre jour au palais Bourbon, au lendemain d'une manifestation d'autant plus significative qu'elle avait été spontanée et unanime ? Elle a eu cela de curieux qu'elle était absolument inutile si elle n'était pas un piège. On ne voit pas bien à quoi répondait cette interpellation nouvelle d'un des coryphées du radica-

lisme, M. Leydet, prétendant demander des explications sur un malentendu qui ne pouvait exister au sujet du discours de M. Cavaignac et de l'ordre du jour qui en avait été la suite.

C'était cependant aussi clair que possible : M. Cavaignac, sans incriminer le gouvernement, n'avait pas craint de déclarer qu'il restait encore bien des obscurités dans ces tristes affaires de corruption livrées à la justice, que ce qui avait été fait jusqu'ici ne suffisait pas pour désintéresser la « conscience publique ; » il avait signalé à la chambre des « pratiques gouvernementales, » suspectes, avouées par les coupables eux-mêmes, et il avait ajouté que ces procédés de gouvernement ne devaient plus se renouveler, qu'on devait au pays de « changer de système. » C'est justement ce que la chambre avait sanctionné d'un vote unanime, ratifiant tout, et la flétrissure des corruptions parlementaires et la « réprobation » des « pratiques » suspectes, C'est ce que le ministère lui-même avait accepté sans voir dans un ordre du jour pour la vertu l'expression d'un sentiment d'hostilité. Où donc était l'équivoque invoquée après coup comme prétexte par M. Leydet et par ceux dont il a été le porte-parole? L'équivoque, elle n'était, elle n'a pu être que dans l'interpellation même, dans cette discussion nouvelle que les radicaux ont cru devoir engager pour atténuer l'effet des déclarations et de l'ordre du jour de M. Cavaignac, pour faire d'une question d'honnêteté publique une question de parti, pour exciter les défiances du gouvernement en lui montrant ce fantôme d'une alliance des modérés déguisée sous les mots de « changement de système. » Cette interpellation Leydet, elle n'avait aucun sens ou elle était la revanche des radicaux essayant de peser sur le ministère où ils ont des alliés, de faire revivre à leur profit l'éternelle équivoque de la « concentration républicaine. » Ils ont vu depuis quelque temps se multiplier des symptômes plus ou moins menaçans. Ils n'avaient pas vu encore M. Jules Ferry président du sénat, par suite de la démission inattendue de M. Le Royer ; mais ils avaient vu M. Casimir Périer élevé à la présidence du palais Bourbon à la place de M. Floquet. Ils ont cru démêler dans certains votes de la chambre comme dans l'ordre du jour Cavaignac un désir croissant de modération réparatrice, de fermeté dans le gouvernement, — et ils ont tenté le grand coup de l'interpellation sur la politique générale. Ils y ont trouvé de plus une occasion de déployer devant la chambre et devant le pays toute sorte de programmes électoraux.

La tactique des radicaux n'avait rien que de simple dans leur intérêt ; elle leur a été inspirée par le sentiment d'une position affaiblie et diminuée depuis quelque temps. Qu'avait donc à gagner de son côté le gouvernement à entrer dans ce jeu? S'il s'est prêté de bonne volonté à l'interpellation, comme on l'a dit, s'il l'a même provoquée ou

désirée, on ne voit plus trop à quels calculs ou à quels mobiles il a obéi, — à moins qu'il n'ait tout simplement cédé à l'impatience d'une situation fausse. M. le président du conseil est certainement un esprit éclairé et modéré ; il a une trop sérieuse intelligence des intérêts permanens, des intérêts extérieurs et intérieurs de la France, pour avoir la moindre illusion sur la politique radicale qu'il a souvent combattue avec autant de netteté que de prévoyance. Il sait ce qu'elle vaut, ce qu'elle promet au pays. S'il n'a aucune illusion, cependant, il a fait pour la circonstance tout comme s'il en avait, et s'alliant bravement avec les radicaux, il ne craint pas de prendre à son compte la suite des affaires détériorées de la « concentration républicaine, » — à condition, bien entendu, de rester le chef de la maison. M. le président du conseil, c'est évident, rêve maintenant d'aller aux élections à la tête de cette « concentration républicaine » qu'il s'efforce de remettre sur pied. Malheureusement, c'est là plus que jamais l'équivoque, la grande duperie à laquelle il se laisse prendre. Il recommence une œuvre où, depuis quinze ans, tous ses prédécesseurs se sont usés, sans profit pour le pays, sans honneur pour eux-mêmes.

Ah ! l'ingrat et singulier travail que se donne là M. le président du conseil Ribot ! Avec tout son talent et sa bonne volonté, il aura beau faire : il jouera le même air et il ne le jouera guère mieux. Les radicaux se serviront de lui et ils ne se fieront pas à lui ; il flattera leurs passions et leurs préjugés, il cherchera à les désarmer par ses concessions, — et, à la première occasion, il n'aura pas leur vote. Il sacrifie tout à une apparence d'union, à une vieille chimère, et le premier gage qu'il est obligé de donner à la « concentration, » c'est d'être réduit à n'avoir pas même une politique à avouer et à proposer. Qu'est-ce, en effet, que cette « concentration républicaine, » dont la résurrection factice est tout le secret de ces derniers débats ? M. le président du conseil a sans doute l'art des diversions éloquentes. Il sait parler avec habileté de « l'intérêt supérieur de la république, » des « idées, » des « doctrines, » des « espérances, » que représente la république, qui sont le lien des républicains, de la majorité républicaine dans le présent comme dans le passé. C'est fort bien ! En réalité, quelles sont ces idées ? M. Leydet, l'auteur de la dernière interpellation, a ses idées, son programme de réformes politiques et sociales : il veut tout réformer, les octrois, les budgets, les bureaux de placement, les lois sur le travail et le reste, — sans compter la constitution. M. Millerand a ses idées et a fait son manifeste tout socialiste. M. Cavaignac a son ordre du jour qui reste entier. M. Paul Deschanel a son programme de centre gauche et marque de ses traits les plus acérés la « politique purement négative, stérile et décevante » des radicaux. M. le président du conseil, lui aussi, a ses idées, qui ne sont pas sans doute

celles de M. Leydet, qui ne sont pas non plus celles de M. Cavaignac ou de M. Deschanel. En un mot, il y a autant d'idées, de programmes, que de groupes républicains. Comment les concilier? Le plus simple est de ne rien dire, de n'avoir aucune politique ou de rester dans le vague de déclarations évasives, pour ne pas se diviser. De sorte que, tout compte fait, cette fameuse « concentration » se réduit à n'être qu'une alliance intéressée entre républicains, entre « les hommes qui ont représenté la république » depuis quinze ans, une assurance mutuelle devant le scrutin, un syndicat électoral, dont M. le président du conseil consentirait à être le gérant, en compagnie de M. Floquet et de M. Clémenceau. L'ambition serait par trop modeste!

Un des phénomènes les plus apparens, les plus caractéristiques de ces récens débats, c'est assurément cette sorte de passion jalouse et exclusive qu'ont laissée éclater certains républicains à l'égard de ceux qui, selon un mot piquant, « ont l'audace d'accepter la république, » — et aussi de ceux qui seraient tentés de favoriser ce mouvement. Peu s'en est fallu que M. Cavaignac ne fût accusé d'avoir tendu la main aux « ralliés, » d'avoir préparé la « conjonction des centres » contre les radicaux. On dirait que l'interpellation n'a été imaginée que pour rétablir les choses, pour offrir aux républicains une occasion de renouveler leurs défis et leurs déclamations, pour éloigner enfin et décourager les constitutionnels. M. le président du conseil lui-même n'a pas dédaigné cette tactique et s'est plu à accentuer les scissions, à constater ce qui séparait les constitutionnels de la majorité. Il a cru habile de provoquer M. Piou, sans doute pour mieux servir la cause de la concentration républicaine. Qu'ont-ils donc tous à craindre? Ces « ralliés, » ces constitutionnels ne leur demandent rien; ils ne paraissent pas avoir témoigné l'envie d'entrer dans la concentration républicaine, de réclamer une place qu'on ne veut pas leur donner dans la majorité républicaine. Ils savent bien qu'ils n'ont rien à attendre de l'esprit de secte qui a régné jusqu'ici, de ceux qui ont la prétention de se faire de la république un monopole, — même quelquefois un monopole fructueux. Ils savent parfaitement qu'ils n'ont pour le moment d'autre rôle que de rester libres et indépendans, de parler au pays, de lui montrer les résultats de la politique suivie depuis dix ans : les institutions faussées dans un intérêt de parti, l'autorité des lois affaiblie, la paix intérieure menacée par les agitations socialistes et par les défaillances de gouvernement, la moralité nationale troublée, les impôts grandissans, la république elle-même compromise par ceux qui prétendent la défendre. C'est le rôle qu'a accepté sans embarras M. Piou en relevant le défi qui lui a été adressé, en précisant sa position dans la république, en exposant avec autant de modération que d'esprit ses vœux et ses modestes revendications au sujet de l'exécution des lois scolaires. Il ne s'est pas

défendu, par exemple, d'exercer de piquantes représailles à l'égard de M. le président du conseil en lui déclarant qu'il pouvait faire appel tant qu'il le voudrait à la concentration républicaine, que cela ne l'empêcherait pas, lui M. Piou, de le seconder, lui M. Ribot, lorsqu'il aurait à défendre un intérêt public, un principe de gouvernement. « Toutes les fois que M. le président du conseil aura besoin de nous pour battre ses amis... pour se faire une majorité contre la majorité, a-t-il ajouté spirituellement, il nous trouvera. » Et de fait, c'est ce qui est arrivé plus d'une fois depuis deux mois, — que le gouvernement a eu besoin des constitutionnels, des conservateurs, pour avoir une majorité contre ses amis les radicaux.

Au fond, ce qu'il y a de plus clair à travers ces contradictions, et ces confusions du jour, c'est le sentiment croissant, impatient, d'une situation faussée et déprimée. Ce n'est pas la république qui est en cause, — c'est le système, c'est la politique qui a créé cette situation d'où on aspire aujourd'hui à sortir. Et c'est là, à tout prendre, l'explication la plus plausible de ce mouvement instinctif qui vient de porter le sénat à se donner M. Jules Ferry pour président. Ce serait certainement une puérilité de voir dans cette élection un complot, quelque intrigue savante ou obscure. Quel complot peut-il y avoir lorsque tout a été imprévu dans cette démission de M. Le Royer, qui était président depuis dix ans et qui venait d'être réélu il y a moins de deux mois ? Ce serait aussi vraisemblablement une simple méprise de croire que le sénat, dans un sentiment généreux de réparation, a voulu relever tout à coup celui qui a expié par une longue disgrâce publique l'impopularité attachée à son nom. Le fait est que les souvenirs du passage au pouvoir de M. Jules Ferry sont restés très mêlés. La conquête du Tonkin et surtout la manière dont elle s'est accomplie et tout ce qui se rattache à cette entreprise n'ont encore rien de populaire en France. Les emportemens de l'auteur du fameux article 7 dans les affaires religieuses n'ont rien de libéral, — et la chute du ministre de 1885 en plein parlement, sous un vote flétrissant, est restée un des plus mémorables exemples de la défaillance d'un chef de cabinet qui s'effondre plutôt qu'il ne tombe. Il n'y a aucune raison de réhabiliter ce passé ! Non, en vérité, ce n'est point cela. Si M. Jules Ferry reparaît aujourd'hui au premier rang dans nos affaires, c'est parce que, malgré tout, malgré ses fautes et des inégalités frappantes, il a laissé l'impression d'un homme qui a plus que tout autre le sentiment des nécessités publiques, des conditions du gouvernement, d'un certain ordre dans l'État. C'est tout simplement la signification de ce choix, et M. Jules Ferry lui-même, en prenant hier possession de la présidence, a tenu à rester dans la vraie mesure : mettant sans doute une certaine fierté à saluer un vote qui clôt pour lui « une longue épreuve, » mais écartant tout ce

qui pourrait dénaturer son élection, et acceptant d'être au Luxembourg le porte-drapeau de la république parlementaire et libérale. Cette élection est-elle destinée à avoir d'autres conséquences? C'est ce qu'on verra. Pour le moment, si elle a été une surprise, elle est sûrement un signe de plus de ce courant nouveau qui se dessine, du désir de retrouver de la clarté, de la fixité, une direction dans nos affaires françaises.

S'il est des momens où l'Europe, encore meurtrie des coups de la force, prompte à s'émouvoir, en est toujours à craindre des crises nouvelles, il y a aussi des momens où elle se laisse aller moins aisément aux paniques, où elle croit plus volontiers à la paix parce qu'elle la désire. Cela ne veut pas dire, par exemple, que cette paix qui se maintient dans les faits à l'heure qu'il est tienne à une situation bien assurée, à des rapports mieux réglés; elle tient plutôt à la lassitude, à des préoccupations multiples, aux diversions intérieures qui détournent l'attention des grands conflits. Qu'en est-il aujourd'hui de ces grandes combinaisons de diplomatie qui prenaient un air menaçant et ressemblaient à un préliminaire de guerre? Qu'est devenue cette triple alliance elle-même qui a contribué plus que tout le reste à tenir l'Europe sous les armes, dans une crainte perpétuelle de guerre? Elle subsiste toujours, sans doute, sur le papier. Elle renaîtra peut-être un jour ou l'autre, c'est possible; pour le moment, elle semble assez éclipsée ou usée. Entre alliés il y a plus de froissemens et de malentendus que de témoignages de bonne intelligence ou d'amitié. Il y a des défiances, des récriminations, des mésintelligences à peine déguisées, de la confusion. Les circonstances ont changé; elles semblent provisoirement plus favorables à la paix désirée par les peuples qu'à la guerre qui a été si longtemps l'obsession du monde.

C'est qu'en effet, autant qu'on en puisse juger par les apparences, la plupart des pays de l'Europe sont aujourd'hui tout entiers à d'autres affaires, à d'autres préoccupations, à d'autres intérêts plus puissans ou plus pressans que toutes les combinaisons factices. La plupart des nations, à commencer par l'Allemagne elle-même, ont leurs agitations sociales, leurs crises économiques, leurs troubles intérieurs, et le chancelier de Berlin, M. de Caprivi, ne paraît pas depuis quelque temps avoir la vie facile avec ses luttes de partis, avec les résistances qu'il rencontre pour sa loi militaire, avec cette explosion de plaintes agraires qui vient de lui susciter de nouveaux embarras. Le chancelier, qui n'est d'ailleurs ici que l'exécuteur de la volonté de l'empereur, finira-t-il par avoir raison des résistances de son parlement et par conquérir la réforme de l'armée?

Le fait est que les armemens démesurés, les accroissemens de charges militaires n'ont pas aujourd'hui la faveur de l'opinion en Alle-

magne, que les discussions et les délibérations se succèdent, que les amendemens se multiplient et qu'on n'est pas plus avancé qu'il y a deux mois. M. de Caprivi, seul chargé de soutenir la lutte contre toutes les oppositions, a beau se prodiguer, tenir tête à toutes les contestations, s'adresser aux nationaux-libéraux comme au centre, il ne réussit pas à rallier une majorité. Il est exposé à se trouver un de ces jours entre la nécessité d'un ajournement que l'empereur ne se résigne pas à accepter et l'extrémité d'une dissolution du parlement qui peut n'être pas sans péril. Mais ce n'est pas là le seul point obscur, la seule difficulté dans la politique allemande, telle qu'elle apparaît aujourd'hui. Un des plus dangereux élémens de la situation de l'empire, c'est certainement cette agitation agraire qui s'est déclarée avec une intensité singulière, qui se manifeste dans le parlement comme dans les réunions publiques, qui a pour chefs des hommes comme M. de Plœtz, M. de Kanitz, M. de Manteuffel, — grands Prussiens devant l'empereur, mais aussi grands propriétaires ruraux. Cette agitation, elle a évidemment ses raisons, elle répond à un mal réel, à la détresse de l'agriculture et des populations rurales. Jusque-là elle n'aurait rien que de simple; seulement, elle surprend le cabinet impérial dans un moment où il s'efforce de négocier avec la Russie un traité de commerce qui, dans la pensée du chancelier, a certainement une importance politique, qui doit tendre à rapprocher les deux empires. M. de Caprivi sait bien que s'il veut avoir le traité qu'il poursuit, il doit faire des concessions de tarifs pour l'entrée des céréales russes, comme il a fait l'an passé des concessions pour son traité avec l'Autriche. C'est justement l'objet des protestations véhémentes des « agrariens, » qui mènent si passionnément la campagne et contre le traité austro-hongrois et contre les négociations engagées avec la Russie, en invoquant la ruine de l'agriculture, la misère des paysans poussés au désespoir. Ils remplissent le Reichstag, le Landtag prussien de leurs doléances; ils sont allés porter leurs plaintes jusqu'auprès de l'empereur.

Singulier retour des choses! Autrefois, sous les derniers règnes, ces ruraux, ces terriens, ultra-conservateurs, loyalistes dynastiques, n'avaient d'autre politique que le roi et l'alliance russe. Aujourd'hui ils ne veulent entendre parler à aucun prix d'un traité avec la Russie. Tout a changé: c'est que leur intérêt parle plus haut! M. de Caprivi sent bien le danger de cette agitation qui trouble sa diplomatie, dans laquelle il croit voir de plus la main de M. de Bismarck, et c'est peut-être parce qu'il le sent qu'il a laissé tout récemment éclater ses amertumes dans un discours pathétique et sombre. Il a montré le socialisme, l'antisémitisme excitant les passions révolutionnaires dans les villes, dans les centres industriels, la ligue agraire soufflant maintenant la révolte au paysan des marches, et il n'a pas craint d'ajouter

que la force du gouvernement restait la seule ressource contre les catastrophes. Ce n'est peut-être qu'une tactique pour revenir à la nécessité de la loi militaire; ce discours n'est pas moins l'aveu d'une situation qui n'a rien d'aisé pour un chancelier, fût-il plus fort que M. de Caprivi.

La vie publique, dans tous les pays, offre parfois d'étranges contrastes, de curieux spectacles. En fait de spectacles singuliers, il n'en est certainement pas de plus frappant que ce qui se passe depuis quelques jours à Rome, dans cette Rome qui n'a pas perdu son attrait souverain, qui est devenue la capitale de l'Italie nouvelle sans cesser d'être la vieille capitale de la papauté.

D'un côté, le pape Léon XIII, qui célébrait, il y a quelques années, avec éclat son jubilé sacerdotal, célèbre aujourd'hui un nouveau jubilé, le cinquantième anniversaire de son avènement à l'épiscopat; il fête aussi le quinzième anniversaire de son avènement à la tiare, — et de toutes parts, des contrées les plus lointaines du monde, accourent autour de lui les députations, les pèlerinages qui vont se presser à Saint-Pierre. Tous les gouvernemens à peu près sans distinction, le gouvernement français en tête, se sont fait un devoir de témoigner leur déférence au pontife en confiant à leurs représentans ou à des envoyés extraordinaires une mission d'honneur. L'Allemagne a envoyé le général de Loë, la France avait son ambassadeur, M. Lefebvre de Behaine. La Russie, l'Autriche, l'Angleterre, l'Espagne, la Belgique, sont représentées aux fêtes jubilaires de Rome. Le sultan lui-même a sa mission extraordinaire. A qui donc sont rendus ces hommages qui retentissent à Rome? Ce n'est point assurément à un prince puissant. Le saint-père est le plus dénué des souverains terrestres; il n'a ni provinces ni armée, ni police, ni même un budget assuré. Il n'a d'autre domaine que le Vatican et son jardin; les soldats italiens font le service d'ordre, comme on l'a vu ces jours-ci, jusqu'au seuil de Saint-Pierre. Non, celui qui reçoit ces honneurs n'est point le chef d'un vaste État; c'est tout simplement le représentant d'une puissance morale, et par surcroît il s'est trouvé que depuis quinze ans cette puissance morale a été relevée et illustrée par un pape qui a montré un esprit aussi clairvoyant que résolu, une sagesse supérieure, alliant la fermeté du chef catholique à la sympathie pour son siècle. Léon XIII aura marqué son passage par des initiatives fécondes, par toute une politique, par une autorité modératrice qui l'a fait choisir comme arbitre par les plus puissans de la terre. C'est le sens profond de ces fêtes pacifiques de Rome, de ce jubilé du Vatican.

D'un autre côté, on ne peut pas dire le contraire, l'Italie qui, elle aussi, règne à Rome, au Quirinal et à Monte-Citorio, n'est pas précisément dans une phase des plus favorables; elle en a elle-même, à ce

qu'il semble, le sentiment. L'Italie traverse visiblement une crise assez sérieuse avec ses scandales financiers, son ministère embarrassé et sa politique provisoirement un peu troublée. Qu'y a-t-il de vrai dans toutes ces révélations qui se succèdent depuis quelque temps sur les malversations ou les irrégularités de ces banques d'émission aujourd'hui en désarroi? Ce qui est certain, c'est qu'il y a eu des abus du genre de ceux qui ont fait tant de bruit en France, que la justice a son œuvre à poursuivre, qu'une partie du monde politique en est encore tout ahurie, qu'un député mis en arrestation vient de mourir dans sa prison. Ce qui est clair aussi, c'est que ces abus ne datent pas d'hier, qu'ils se sont passés sous plus d'un cabinet, que des hommes publics pourraient se trouver compromis, ne fût-ce que par la suspicion aussi malfaisante à Rome qu'à Paris, et que le ministère de M. Giolitti se ressent de tous ces abus, de tous ces incidens, de toutes ces révélations. M. Giolitti a jusqu'ici fait face à tout et a repoussé tous les assauts. Ces jours passés encore, il a eu à soutenir le choc de M. Crispi, qui avait cru sans doute le moment venu de rentrer en scène. M. Giolitti est resté encore maître du terrain; mais il sort de toutes ces luttes de plus en plus affaibli. Et ce qui ajoute au trouble de cette situation créée par les scandales des banques, c'est que l'Italie se sent quelque peu déçue dans sa politique; elle n'est pas satisfaite du rôle que ses alliés eux-mêmes lui font en Europe. Il n'y a que peu de temps, le chancelier d'Allemagne émettait des doutes sur l'efficacité des secours militaires qu'on pourrait attendre de l'Italie, et ce soupçon a sûrement blessé les Italiens. Tout dernièrement, il y a eu, à Vienne, une réunion où étaient présens des archiducs, des ministres de l'empereur François-Joseph, et où l'on a fait tout haut des vœux pour le rétablissement du pouvoir temporel du pape. On s'est hâté de récriminer à Rome, d'interpeller le gouvernement, et le ministre des affaires étrangères, M. Brin, n'a eu d'autre ressource que de pallier ces incidens, d'éviter des explications délicates. Ce qui a été dit à Berlin ou à Vienne n'est pas moins dit et est ressenti à Rome. Bref, c'est de toute façon un moment difficile et surtout peu brillant pour l'Italie, jusqu'ici gâtée par la fortune.

Voici donc l'action engagée en Angleterre, et la grande, la souveraine question du *home rule* décidément livrée aux discussions du parlement. M. Gladstone était tombé en 1886 pour avoir osé aborder le grave et généreux problème de l'émancipation irlandaise; il s'est relevé aux élections dernières avec le même programme, et maintenant ramené au pouvoir, il rompt le silence qu'il gardait depuis six mois : il vient de porter au parlement la réforme destinée sans doute à être la dernière œuvre de son éclatante carrière. Ce n'est plus un programme vague et sommaire de meeting ou de journal; c'est un

projet mûrement médité et pratique allant droit au but. M. Gladstone s'est présenté enfin l'autre jour à la chambre des communes, et pendant trois heures ce vieillard de quatre-vingt-trois ans a exposé ses idées, ses combinaisons en maître de la parole, sans fatigue apparente, avec autant de vigueur que de clarté. Il était entré à Westminster escorté par les ovations populaires. A peine entré dans la chambre, il a été naturellement entouré des acclamations de ses amis avant même qu'il eût parlé ; l'opposition, quelle que fût son impatience, l'a écouté sans se livrer à des manifestations trop bruyantes, et au demeurant la première impression n'a pas paru défavorable. Il y avait certainement quelque chose d'imposant dans ce grand vieillard à la parole toujours éloquente, plaçant les communes d'Angleterre entre les dangereuses iniquités d'une politique de coercition désormais impuissante et la réalisation des promesses libérales faites à l'Irlande.

Qu'est-ce en définitive que ce bill destiné, comme le disait déjà le discours de la reine et comme l'a répété le premier ministre, à « améliorer le gouvernement de l'Irlande? » C'est assurément l'œuvre ingénieuse et savante d'un esprit réfléchi qui s'est étudié à tout concilier, à préparer son nouveau projet en s'éclairant de l'expérience malheureuse de 1886. M. Gladstone, on le sent et on le voit, a mis tout son art à désarmer les critiques, à organiser l'autonomie irlandaise, sans affaiblir le lien qui rattache l'île-sœur au royaume-uni, à l'empire britannique. Tout est prévu, habilement combiné. Ainsi l'Irlande n'aurait plus, comme elle l'aurait eu par le projet de 1886, une assemblée unique qui pourrait devenir un parlement d'agitation sans contrôle et sans frein ; elle aurait deux assemblées, dont l'une représenterait l'élément conservateur, les propriétaires, les minorités protestantes. Elle aurait de plus à Dublin un vice-roi qui pourrait être un catholique, qui serait nommé pour six ans par la reine et serait armé d'un droit de veto. Tout ce qui regarde l'Irlande et les Irlandais serait traité et décidé entre Irlandais, dans le parlement irlandais. D'un autre côté, cela va sans dire, l'Irlande resterait rattachée à l'empire pour tout ce qui touche à la couronne, à la diplomatie, à l'armée, à la marine, aux postes, aux services nationaux. Elle contribuerait aux dépenses générales par les douanes, dont le gouvernement disposerait. Il y aurait de plus, au-dessus du droit spécial de veto exercé par le vice-roi, un droit supérieur maintenu pour les circonstances graves à la couronne et au parlement britannique. Enfin les Irlandais continueraient à être représentés à Westminster ; seulement ils n'auraient plus que 80 représentans au lieu de 103, et de plus, ils n'auraient pas le droit de voter dans les questions qui n'intéressent que l'Angleterre proprement dite. C'est tout un ensemble constitutionnel adroitement combiné, assez compliqué néanmoins, conçu de façon à tracer une

distinction plus ou moins saisissable entre les droits de l'autonomie irlandaise et les intérêts permanens, impériaux de la Grande-Bretagne.

Reste à savoir ce que deviendra dans la pratique des choses cette organisation nouvelle, imaginée par un puissant esprit, quel va être le sort de ce projet dans le parlement. La difficulté sera toujours sans doute de faire marcher ensemble tous ces droits divers qui se sont si souvent heurtés depuis un siècle, depuis l'acte d'Union, qu'on se propose aujourd'hui de combiner par une libérale transaction, par un tardif traité de paix. Un des points faibles du nouveau projet est surtout cette admission des Irlandais à Westminster avec des facultés mal définies. Quel moyen y aurait-il de distinguer entre les affaires auxquelles ils auront le droit de participer et les affaires sur lesquelles ils n'auront plus le droit de voter? Comment concevoir cet état singulier où les Irlandais, à peu près maîtres chez eux, dans leur île émancipée, dans leur parlement, pourront de plus peser du poids de quatre-vingts voix dans le parlement impérial, avoir leur influence sur la direction générale de la politique britannique, sur l'existence d'un ministère? M. Gladstone lui-même ne s'y est pas mépris; il a avoué avec candeur que la distinction dépassait peut-être l'intelligence humaine, et ce n'est pas de son propre mouvement, ce n'est que par une sorte de concession qu'il s'est prêté à une combinaison qu'on lui reprochait de n'avoir pas inscrite dans ses anciens projets. S'il n'y avait que cela, ce ne serait rien. M. Gladstone en serait quitte pour livrer à ses adversaires une proposition à laquelle il ne tient guère; mais il est bien clair que l'admission des Irlandais à Westminster n'est qu'un détail. C'est l'idée même, c'est le principe du *home rule* qui rencontre l'ardente, l'implacable opposition des conservateurs et des unionistes. Déjà, dès la première lecture, lord Randolph Churchill, M. Balfour, les chefs unionistes ne se sont fait faute de cribler le nouveau bill de leurs sarcasmes, et ce n'est là encore que le préliminaire de la bataille plus décisive qui s'engagera prochainement à la seconde lecture. Évidemment les conservateurs sont décidés à une résistance désespérée, et lord Salisbury lui-même a promis d'aller combattre le *home rule* dans les meetings.

Tories et unionistes ont déjà ouvert passionnément la campagne. M. Gladstone, d'un autre côté, peut-il compter jusqu'au bout sur les Irlandais, qui seuls, par leur alliance, peuvent lui assurer la majorité dont il a besoin? Les Irlandais seraient bien difficiles, s'ils manquaient au grand chef qui dévoue ses vieux jours à leur cause. Jusqu'ici leurs représentans, M. Sexton, entre autres, en faisant quelques réserves de détail, n'ont point hésité à soutenir le bill. Les parnellistes eux-mêmes, dont on avait à craindre la dissidence, paraissent tous décidés à se rallier. De sorte qu'à la rigueur, avec les Irlandais qui sont les premiers

intéressés à le suivre et les libéraux qui ne lui manqueront pas, M. Gladstone peut compter garder une majorité, triompher de toutes les résistances dans la chambre des communes. Eût-il cependant cette première victoire, resterait toujours la chambre des lords, dont l'opposition, vraisemblablement acharnée, peut devenir une assez sérieuse complication, peut-être même conduire à une nouvelle dissolution du parlement. C'est donc une ère de luttes intérieures qui s'ouvre en Angleterre, et il faut vraiment l'imperturbable confiance de ce prodigieux octogénaire placé aujourd'hui au pouvoir pour ne pas craindre de tenter une révolution dans le royaume-uni. Dans tous les cas, M. Gladstone aura eu le mérite, le courage, d'avouer en plein parlement que les promesses faites par l'Angleterre au temps de l'union n'ont pas été tenues, et après lui, il sera difficile de revenir à la politique de répression qui depuis un siècle fait de l'Irlande la grande et invincible révoltée.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

La chambre des députés a voté, à une grande majorité, le projet de loi de M. Tirard établissant un impôt sur les opérations de Bourse à terme. Ce vote résout le conflit existant depuis si longtemps entre la coulisse ou marché libre et le parquet ou marché officiel, et qui avait pris un caractère aigu depuis deux ans. Le parquet avait réussi à obtenir que le Crédit lyonnais fermât ses portes aux réunions du soir des coulissiers; la chambre syndicale avait interdit la négociation, sur le marché libre, de la rente italienne et des fonds russes. Il restait encore à la coulisse, outre les valeurs qui sont de son domaine propre, telles que le Rio-Tinto, l'action de Beers, les Tabacs ottomans, les Mines de Robinson et autres, le plus grand nombre des valeurs internationales sur lesquelles elle effectuait de nombreuses opérations pour l'arbitrage, et enfin la rente française. Désormais la coulisse ne pourra plus opérer directement que sur les valeurs constituant son domaine propre, quitte pour elle à en augmenter le nombre autant

que le goût du public le comportera. Pour toutes les valeurs cotées ou susceptibles de l'être, c'est-à-dire répondant, au point de vue du nombre et de la forme des titres, aux conditions régissant l'admission à la cote, les opérations devront être effectuées par les agens de change exclusivement. Le rôle des coulissiers, en ce qui concerne ces opérations, devra se borner à la transmission des ordres de leurs cliens aux agens et à l'inscription des opérations ainsi faites sur un répertoire où elles seront relevées séparément avec le nom de l'agent chargé de l'exécution.

C'est sur les opérations constatées dans ces conditions que portera l'impôt voté par la chambre, impôt qui est de 10 centimes par 1,000 francs du capital objet de l'opération.

On a dit que l'adoption de la loi Tirard allait produire une véritable désorganisation du marché. Il est certain que le volume des transactions sera très notablement amoindri : un grand nombre de maisons de coulisse disparaîtront, soit en émigrant, soit par une liquidation pure et simple. Celles qui subsisteront verront sûrement diminuer l'importance de leurs affaires. L'arbitrage, qui fournit un élément si précieux à l'activité du marché, oubliera en partie le chemin de Paris. Bref, le marché libre va perdre une grande partie de sa clientèle dont la Compagnie des agens de change n'héritera que partiellement.

Les affaires diminueront en outre parce que le courtage que prélèvent les agens de change est beaucoup plus élevé que celui dont se contentent les coulissiers, et que l'impôt va le rendre de 50 0/0 plus onéreux encore. On a dit à la chambre, et le ministère en a fait en quelque sorte la promesse, que le courtage officiel serait prochainement réduit en proportion telle que les agens de change se trouveraient assumer pratiquement toute la charge de l'impôt.

Une telle mesure atténuerait de beaucoup les inconvéniens de la législation nouvelle. Quant aux coulissiers, ils pourront sans doute découvrir le moyen d'établir avec le parquet une sorte de *modus vivendi* qui leur permette, tout en satisfaisant aux conditions de la loi, d'avoir une part dans l'extension d'affaires que pourrait provoquer l'abaissement du courtage.

Le premier effet du vote a été de déterminer des achats rapides sur le 3 pour 100 dont les coulissiers sont, dit-on, plutôt vendeurs, et des offres précipitées en valeurs ottomanes sur lesquelles au contraire le marché libre supporte de très grosses opérations à la hausse. La rente a gagné 50 centimes, les valeurs turques ont perdu, le 1 pour 100 de la dette générale, 35 centimes à 22 fr. 05, la Banque ottomane 10 francs à 580. Mais bientôt la rente a été ramenée à 98.30, et les valeurs turques se sont relevées, le 1 pour 100 à 22.20, la Banque à 585.

Le 21 courant, la Bourse avait été surprise du chiffre élevé, 26 mil-

lions de francs, atteint par les excédens des retraits de fonds sur les dépôts nouveaux aux caisses d'épargne, du 11 au 20 février. Les excédens de retraits depuis le 1er janvier s'élèvent au total de 78 millions. Dans la dernière décade, la Caisse des dépôts et consignations a dû vendre des rentes pour 2 ou 3 millions. D'autre part, le compte courant du Trésor à la Banque de France ne figurait plus dans le bilan du 16 courant que pour une somme de 61 millions, bien qu'une émission de bons du Trésor ait lieu en ce moment. Le bilan du 23 présente une augmentation de 15 millions environ dans l'avoir du gouvernement à la Banque, mais on remarque qu'il a fallu pour obtenir ce résultat que le ministre des finances fît escompter 25 millions de bons du Trésor, et que le chapitre des avances sur titres s'élevât à environ 15 millions.

La situation du marché monétaire ne se modifie pas. Les capitaux sont toujours aussi abondans et l'or continue à être expédié par envois réguliers de New-York en Europe, le congrès et le président des États-Unis ne prenant aucune mesure pour empêcher ce drainage et laissant à l'administration nouvelle qui va s'installer le 4 mars le soin de statuer sur le maintien ou l'abrogation de la loi de 1890 sur les achats d'argent.

A Berlin et à Vienne, l'optimisme domine. Le grand succès des conversions austro-hongroises a déterminé l'émission immédiate de la rente autrichienne or et l'opération de la réforme de la *valuta* marche à grands pas vers son exécution complète. La spéculation, de jour en jour plus confiante, ne ralentit point ses achats en valeurs locales; les Chemins autrichiens, par exemple, ont monté de 25 francs à 668.75 et les Lombards, de 35 à 257.50, le Crédit foncier d'Autriche de 15 à 1,158.75, la Banque des pays autrichiens de 10 à 526.25.

A Berlin, aucune réaction sérieuse n'a suivi le mouvement qui s'était produit dans la première quinzaine du mois. La cote du rouble se maintient à 217 marks et à 266 francs, l'emprunt d'Orient a conquis le cours de 70 et reste à 70.90, le Consolidé et le 3 pour 100 1891 ont été offerts pendant quelques jours, mais se sont relevés sans peine à 98.60 et 79 francs.

La rente italienne, au milieu de tout le bruit qui se fait encore au-delà des Alpes à propos des affaires des banques d'émission, a été portée de 92.20 à 92.90. L'exposé financier de M. Grimaldi, malgré le froid accueil que lui ont fait le parlement et la presse, n'en a pas moins démontré au pays que le gouvernement s'était occupé d'une manière sérieuse de la question budgétaire et des moyens de combler le déficit. M. Crispi a pris nettement position contre le cabinet; des assauts violens ont été livrés par l'opposition; mais M. Giolitti a fait tête à l'orage, et la situation du gouvernement est plus forte aujourd'hui qu'il y a un mois. L'Extérieure d'Espagne s'est relevée de près de deux unités

et oscille depuis quelques jours autour de 63. Le change s'est amélioré, et les derniers bilans de la Banque d'Espagne ont accusé une légère réduction de la circulation fiduciaire.

Le Portugais vaut 21 après 20.50. M. Diaz Ferreira, ministre des finances à Lisbonne, venait à peine de décider la chambre des députés à se rallier à sa proposition de promettre le paiement ferme de 33 pour 100 de l'intérêt aux porteurs de la dette extérieure, lorsque le cabinet dont il faisait partie a donné sa démission. Avec lui tombe la promesse du paiement de 33 pour 100. Le nouveau président du conseil s'est contenté, dans ses déclarations, d'assurer que le gouvernement avait l'intention de payer le plus possible, de payer tout ce qui serait compatible avec les ressources du Trésor. Il devient de la sorte impossible aux porteurs de la rente 3 pour 100 de préjuger s'ils ont chance de recevoir à l'avenir même le 1 pour 100 auquel il leur avait fallu se résigner.

Le Hongrois a gagné une demi-unité à 97, la Dette unifiée d'Égypte s'est maintenue au-dessus du pair. Le 4 pour 100 brésilien a reculé vivement de 70 au-dessous de 68 ; la poussée avait été beaucoup trop vive, le change ne s'améliore toujours pas à Rio-de-Janeiro. Il en est de même à Buenos-Ayres, où la prime de l'or atteint de nouveau 128 pour 100. Il ne semble pas que le gouvernement argentin ait le moindre souci de donner aux porteurs de titres de sa dette la satisfaction même de vagues promesses. Il s'ingénie au contraire à présenter l'état des affaires sous le jour le plus défavorable. Les Compagnies de chemins de fer garanties, malgré l'intervention du syndicat Baring, continuent à ne rien recevoir des sommes que le gouvernement devait leur remettre en 1892. Toutes les espérances qu'avait fait concevoir l'arrivée du Dr Peña au pouvoir se dissipent l'une après l'autre.

Sur le marché des valeurs, une amélioration générale s'est produite. La Banque de Paris a gagné 15 francs à 643.75, le Crédit lyonnais 7.50 à 776.25, le Lyon a été porté de 1,530 à 1,535, le Nord de 1,887.50 à 1,895, le Suez de 2,657.50 à 2,672.50. Le Crédit foncier a oscillé autour du cours de 1,000 francs.

Le Comptoir national d'escompte se tient un peu au-dessous de 500. Les titres de la Société hellénique de Corinthe ont été poussés de nouveau, les actions à 430, les obligations à 455. Le mouvement a gagné les actions et obligations de l'ancienne société. Le petit nombre de titres et l'étroitesse du marché ont facilité cet engouement qui paraît un peu prématuré. Le Télégraphe de Paris à New-York reste à 113, après 107. Les actionnaires de cette Société vont être invités à se choisir un nouveau conseil d'administration.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TUFTS COLLEGE LIBRARY

LES JUIFS

SOUS

LA DOMINATION GRECQUE

LUTTE EN PALESTINE POUR L'HELLÉNISME. — ANTIOCHUS ÉPIPHANE. — PERSÉCUTION D'ANTIOCHUS. — *L'ABOMINATION DE LA DÉSOLATION.* — NÉCESSITÉ ÉVIDENTE DES RÉCOMPENSES D'OUTRE-TOMBE.

I.

Vers 175 avant Jésus-Christ, la victoire de l'hellénisme, dans tout le monde oriental de la Méditerranée, est un fait accompli. Seul, le judaïsme de Palestine résiste obstinément. Ici même, l'engouement des modes grecques est profond ; tous les élémens légers et mobiles, jeunes et intelligens se tournent vers le soleil qui va éclairer le monde. Mais un vieux parti, exclusivement admirateur de la Thora, hostile au rationalisme grec, se raidit plus que jamais. Nous verrons ce parti l'emporter et faire du peuple juif un *unicum* dans l'histoire. L'Égypte, la Phénicie, la Syrie, l'Asie-Mineure, l'Italie, même Carthage, l'Arménie et l'Assyrie, dans une assez forte proportion, s'hellénisèrent; seule la Palestine opposa un *non*

résolu à cette grande séduction. Elle continua à parler un idiome sémitique, à penser en sémitique. Elle ne participa à la science grecque que dans une mesure très restreinte. Elle ne sut rien de cette littérature qui faisait délirer toutes les parties éclairées de l'humanité; elle ignora le canon suprême de la raison et de la beauté qui venait d'être fixé.

La vie grecque se composait de quelques pièces indispensables, d'une sorte de discipline extérieure exigeant des établissemens publics et, à certaines heures, une activité en commun, une éphébie pour la jeunesse, un théâtre pour les affaires publiques et la culture littéraire, des bains, un gymnase et un xyste pour les exercices du corps. Le soin de sa personne était l'essentiel de la vie d'un Grec. Certes la propreté et l'hygiène tiennent une place considérable dans la vie d'un Oriental qui se respecte (Juif de l'ancienne école ou musulman); mais la pédagogie grecque avait de bien autres exigences. Les luttes et les exercices factices de la gymnastique sont antipathiques aux Orientaux. Les nudités qu'entraînait la palestre grecque les choquaient. Ils y voyaient un acheminement à des vices contre lesquels, malheureusement, la Grèce ne prenait pas assez de précautions (1). La circoncision était souvent, au gymnase, un objet de raillerie (2). L'émulation que ces jeux entretenaient paraissait aux Israélites zélés une mauvaise chose, et autant d'enlevé au sentiment des gloires nationales (3).

La ville de Jérusalem se partageait ainsi en deux camps. Une moitié, affolée du désir d'imiter les usages grecs, ne négligeait rien pour gréciser ses allures, son costume, son langage. A ce parti grécomane, s'opposaient les gens pieux, à idées bornées, ceux qu'on appelait les *hasidim*, hostiles même à ce que la civilisation grecque avait d'excellent, n'écrivant qu'en hébreu ou en araméen et dans les cadres de l'ancienne littérature. Cette division profonde répondait à une autre, plus profonde encore. La majorité de la communauté juive était fervente; mais il y avait aussi dans son sein beaucoup de tièdes, beaucoup de gens à peine juifs, ennemis de ce que le genre de vie selon la Thora avait d'étroit. Ce groupe indévot était une proie tout offerte à une propagande venant du dehors, surtout quand tous les courans du moment poussaient dans le même sens. Les *hasidim*, de leur côté, formaient une coterie, une « synagogue » tout à part (4).

La *Thora* exécutée comme une loi par une autorité civile juive

(1) II Macch., IV, 12.
(2) *Saint Paul*, p. 66 et suiv.; *Marc-Aurèle*, 556.
(3) II Macch., IV, 15.
(4) I Macch., II, 42, édit. Fritzsche.

devait faire quelque chose d'intolérable, et cela est tout simple, ce code étant une œuvre d'utopistes, de théoriciens d'une société idéale, non un droit coutumier formulé, réformé. On le vit bien sous les Asmonéens, quand le pouvoir de la nation appartint réellement à des Juifs. Au temps où nous sommes arrivés, il n'en était pas tout à fait ainsi; mais peu s'en fallait. Les gouvernans perses et grecs se souciaient médiocrement des affaires de toutes ces communautés, si bien qu'elles devenaient des petits États tyranniques. Les choses se passaient comme dans les communautés de raïas de l'empire ottoman, où l'individu est sous le pouvoir absolu de son clergé. Un Juif pieux était donc régi par la Thora juive, admirable pour ses aspirations sociales, mais qui constituait à peu près le plus mauvais code qu'il y ait jamais eu. Cela faisait des situations impossibles. Il n'est pas surprenant que le droit grec, qui était, comme le droit romain, purement rationnel, offrît, selon plusieurs, pour sortir de ces impasses, une porte tout ouverte.

Ni les Lagides qui ne pratiquèrent jamais le *compelle intrare* pour l'hellénisme, ni Antiochus le Grand et son successeur, qui furent tolérans, n'essayèrent d'intervenir dans ce foyer brûlant, pour exercer une influence au profit de l'un ou l'autre des deux partis. Il n'en fut plus de même quand le trône vint à être occupé par Antiochus dit Épiphane (1), esprit brouillon, sans tenue, libéral par momens, violent toujours, et qui gâtait les meilleures causes par ses intempérances et son manque de jugement. Les Juifs, prévenus peut-être, lui trouvaient le visage hautain, l'air farouche, le cœur tellement dur que rien de ce qui touche l'homme, ni les femmes ni la religion, ne pouvait le fléchir. Selon eux, il n'était pétri que d'orgueil et de fraude (2). Son manque de dignité, ses actes de polisson débauché n'auraient pas eu grande conséquence, s'il n'eût compromis son autorité en des entreprises sans issue, où les plus tristes déconvenues l'attendaient. Il aimait la Grèce, et il s'envisageait comme le représentant de l'esprit hellénique en Orient. Le Dieu qui était l'objet de ses prédilections et dont il se regardait comme obligé de promouvoir le culte était ce majestueux Jupiter Olympien (3), qu'on sert mieux par le calme de la raison que par des empressemens inconsidérés. Ce qu'il comprenait le moins, c'était le pays où il régnait, pays de profondes diversités politiques et religieuses, et où l'on ne pouvait établir une centralisation qu'en respectant hautement les cultes locaux qui étaient

(1) Polybe, XXVI, 10.
(2) Dan., VIII, 23 et suiv.; XI, 21 et suiv., 37.
(3) *L'Olympieion* d'Athènes était de lui. Polybe, XXVI, 10.

ici l'équivalent de ce que furent ailleurs municipalité et patrie. Il commit la faute la plus grave que puisse commettre un souverain, qui est de s'occuper de la religion de ses sujets.

Il était fort intelligent, généreux, porté au grand (1), et il fit d'Antioche un centre très brillant, bien que non comparable à Alexandrie pour les sciences et les lettres sérieuses. Il fut en quelque sorte le second fondateur de cette ville, qui jusque-là n'avait pas pris de grands développemens. Antioche devint un des points rayonnans les plus actifs de l'hellénisme. La tentation devait être forte de faire régner cette haute civilisation rationnelle sur des pays qui n'avaient connu jusque-là que des cultures inférieures, sur des religions qui portaient presque toutes une tare de superstition ou de fanatisme. On peut dire que, si Antiochus le Grand n'avait pas rattaché la Palestine à l'empire séleucide, l'entreprise d'Épiphane, se bornant alors à helléniser le nord de la Syrie, eût réussi. Mais le judaïsme présenta une opposition invincible. En l'attaquant, Épiphane s'attaqua à un roc. Il ne se contenta pas, en effet, de refréner les excès du fanatisme, de garantir la liberté des dissidens, de faire régner sur tous les cultes une loi civile égale. Il voulut vraiment supprimer le judaïsme, forcer les Juifs à des actes qu'ils tenaient pour idolâtriques (2). On l'a comparé à Joseph II; la comparaison n'est pas exacte; car Joseph II ne fit que maintenir les droits de l'État laïque au milieu des prétentions exagérées de la théocratie. Épiphane fut véritablement un persécuteur, et, comme son caractère manquait d'équilibre, la résistance le poussa jusqu'à la folie. Ses contemporains, jouant sur son épithète royale, l'appelèrent *Épimane*. Il semble, en effet, qu'il arriva, par momens, à des accès de folie caractérisés.

C'est ici la première persécution dont la théocratie sortie des prophètes juifs fut l'objet. Antiochus obéit au même principe que les empereurs romains, souvent les meilleurs, moins excusable, en ce que le judaïsme était limité à un pays, tandis que le christianisme était un mal général qui minait l'empire. Ce feu roulant de plaintes réciproques entre l'État et l'Église ne cessera plus jusqu'à nos jours. Il y a contradiction, en effet, entre une société se prétendant fondée sur une révélation divine et la large société humaine ne connaissant que les liens du droit et de la raison. Marc-Aurèle, qui était un autre homme qu'Antiochus Épiphane, persécuta comme

(1) Diod. Sic., XXIX, 32; XXXI, 16; Tite-Live, XLI, 20.

(2) *Rex Antiochus demere superstitionem et mores Græcorum dare adnisus, quominus teterrimam gentem in melius mutaret, Parthorum bello prohibitus est.* (Tacite, *Hist.*, V, 8.)

lui la théocratie. L'excuse de ces hommes considérables est que la théocratie, quand elle fut maîtresse, persécuta ses adversaires bien plus cruellement encore que ses adversaires ne l'avaient persécutée. Antiochus, avant d'arriver au trône, avait passé sa jeunesse à Rome comme otage. Peut-être puisa-t-il dans l'intimité des grandes familles romaines, où il s'était formé, cet absolu dans les idées et ce mépris des religions autres que les superstitions nationales, qui plus tard devait faire de l'empire romain le pire ennemi de toute théocratie.

II.

Dès son avènement (175 avant J.-C.), Antiochus se montra mal disposé pour les Juifs, au moins pour les Juifs piétistes ou *hasidim*. Tous les emplois étaient réservés aux Juifs libéraux, dont plusieurs, pour se rendre agréables au roi, renoncèrent à leur religion et se firent adorateurs de Jupiter Olympien. Ces apostasies furent nombreuses (1). Le renégat devenait l'objet de toutes les faveurs; les places, les emplois lucratifs étaient pour lui (2). La circoncision restait, de son vieil état, un souvenir pénible, qui l'exposait dans les lieux publics à des observations désobligeantes. Il y remédiait par une opération douloureuse que Celse a décrite (3). A partir de ce moment, le renégat prenait un air crâne, se promenait partout en costume grec, s'attachait à réaliser en tout le type d'un Grec accompli, n'avait que du mépris pour les usages mosaïques et pour ses coreligionnaires arriérés.

On conçoit l'horreur et la douleur que l'Hiérosolymite fidèle éprouvait à la vue d'un pareil être, souvent affublé de titres officiels et largement rétribué pour son apostasie. De jour en jour, l'épidémie d'hellénisme sévissait; les modes d'Antioche se propageaient comme par enchantement; dans la ville, la majorité était gagnée aux nouveautés (4). L'avènement d'Antiochus, dont on connaissait probablement les idées, donna au parti grec une force invincible. Le grand-prêtre Onias III était le chef de la résistance; c'était un homme pieux et ferme, qui, sous Séleucus Philopator, avait défendu énergiquement le trésor du temple (5); son frère

(1) I Macch., I, 14.
(2) Daniel, XI, 30-39; I Macch., II, 18.
(3) I Macch., I. 16. Cf. *les Apôtres*, p. 330.
(4) I Macch., I, 12-16.
(5) II Macch., III, 1 et suiv., IV, 1 et suiv.

Jésus, qui, selon la mode des hellénisans, se faisait appeler Jason, était à la tête du parti grec. L'effort de ce parti consista dès lors à faire destituer Onias pour mettre en sa place Jason. Ce dernier fit au roi d'énormes promesses d'argent. Il s'engagea, en outre, à travailler de toutes ses forces à l'hellénisation de Jérusalem, en particulier à y faire bâtir un gymnase et une éphébie. Les habitans de Jérusalem devaient être inscrits comme Antiochéniens et considérés comme citoyens d'Antioche. Antiochus agréa ces propositions. Onias fut donc déposé et Jason mis en sa place (1). L'hellénisation alors fut poussée à outrance. Le gymnase fut bâti; la jeunesse y afflua; on vit des prêtres abandonner leur service à l'autel pour aller s'exercer à la palestre. Ce fut une vraie fièvre d'innovation et de transformation; chacun fut occupé à dissimuler sa circoncision, à se donner la tournure d'un Grec. Jamais la destinée d'Israël ne courut plus de dangers qu'à cette heure néfaste (vers 172 avant J.-C.). Un effort de plus, la Bible hébraïque était perdue, la religion juive effacée pour jamais.

Jason ne se laissait arrêter par aucun scrupule. L'année où tombèrent les fêtes quinquennales de Melkarth à Tyr, il envoya un riche cadeau, pour faire montre de largeur et de générosité; les porteurs de ce cadeau furent plus timorés que le grand-prêtre. Ils remirent l'argent; mais ils s'arrangèrent de manière qu'il ne reçût pas un emploi directement liturgique.

Jason ne garda le pouvoir que trois ans. Un certain Onias, qui se faisait appeler *Ménélas*, et qui est parfois présenté comme frère de Jason (2), le supplanta (171), en promettant à Antiochus des sommes d'argent encore plus fortes. Pour payer cette espèce de tribut, il s'empara des trésors du temple et commit toutes sortes de crimes (3). Le vieux grand-prêtre Onias III s'était retiré à Daphné, près d'Antioche; c'était un homme droit et d'une grande indépendance de paroles; Ménélas le fit assassiner. Ainsi périt le dernier grand-prêtre sadokite. Depuis le retour de la captivité de Babylone, on n'avait pas pris un seul grand-prêtre hors de la race de Séraïah.

Jason, quoique déposé, continuait ses menées. Ce fut entre ces deux scélérats une sorte de rivalité pour savoir qui ferait le plus de mal à son pays. On ne saisit pas bien le fil de toutes ces intrigues. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en 170 Antiochus, revenant d'une de ses expéditions d'Égypte, entra dans Jérusalem, y fit couler des

(1) II Macch., IV, 7-10.
(2) Jos., *Ant.*, XII, V, 1; cf. XV, III, 1; XIX, VI, 2.
(3) II Macch., IV, 27-50.

flots de sang, et, guidé dans ses méfaits par l'odieux Ménélas, pilla le temple, dont il emporta à Antioche les objets les plus précieux (1).

La situation était horrible; tout sentiment de moralité paraissait détruit; Dieu vraiment semblait avoir totalement détourné sa face de dessus son peuple. Et cependant, l'on vit pis encore. En 168, Antiochus fit en Égypte une nouvelle expédition brusquement arrêtée par le cercle de Popilius Lænas. Il reprit furieux la route du Nord; toute sa rage tomba sur Jérusalem (2). Peut-être les accointances, déjà sensibles, des Juifs conservateurs avec les Romains furent-elles la cause secrète de cette volte-face, inintelligible au premier coup d'œil. Cette fois, c'est une abolition complète du judaïsme qu'il voulait. Le moyen d'exécution était clair et radical. Il consistait à chasser l'ancienne population, et à la remplacer par une colonie grecque ou hellénisante (3). Rien n'était plus ordinaire à cette époque que de pareilles substitutions. Presque toutes les villes macédoniennes de Syrie devaient leur origine à un *Veteres migrate coloni* plus ou moins brutal. Nous verrons bientôt les Juifs pratiquer les mêmes procédés (4) quand ils seront les plus forts. Antiochus chargea un de ses agens fiscaux, nommé Apollonius, de l'exécution de ces mesures. Beaucoup de Juifs quittèrent la ville; beaucoup restèrent et furent mis à mort; leurs femmes et leurs enfans furent vendus comme esclaves. Le reste apostasia. Des païens furent amenés pour remplir les vides laissés par l'expulsion ou l'extermination de la population juive. Il y eut ainsi quelques mois et même quelques années où Jérusalem ne compta pas un seul habitant juif. Adonaï manquait outrageusement à sa parole; toutes les promesses, toutes les prophéties étaient anéanties.

Les Syriens apparemment se fiaient peu à la nouvelle colonie qu'ils avaient amenée dans Jérusalem; car ils firent raser les murs de la ville, qu'ils envisageaient comme un appui permanent laissé à la cause juive, et ils se firent construire, sur la colline opposée à Sion (5), une citadelle à part qu'ils appelèrent Akra, qui pût servir de fort à leur garnison et de refuge à la population hellé-

(1) I Macch., I, 20-24; II, 9; II Macch., V, 1-21; Jos., *Ant.*, XII, V, 3; *Contre Apion*, II, 7.

(2) Daniel, XI, 30-31.

(3) I Macch., I, 29-40; II Macch., V, 23-26; Jos., *Ant.*, XII, V, 4. Comp. I Macch., I, 30-32, 38; II Macch., V, 24; Daniel, VII, 25; VIII, 11 et suiv.; IX, 27; XI, 31 et suiv.; XII, 11.

(4) A Jaffa, à Gézer.

(5) Celle où est Nebi-Daoud, le prétendu Sion des topographes traditionnels.

nique, ainsi qu'aux renégats. Cette précaution ne fut pas inutile. Dans la longue lutte qui va suivre, Akra resta toujours entre les mains des Syriens; elle ne sera conquise par les Juifs que dans vingt-six ans, en 141.

Le culte juif fut interrompu; le sacrifice perpétuel, ou *tamid*, cessa. Le temple fut nécessairement transformé selon les besoins nouveaux. Le patron de la propagande syrienne était Jupiter Olympien. Jupiter Olympien fut substitué à Iahvé. L'ameublement intérieur du temple avait été pillé deux ans auparavant; l'autel des parfums, le chandelier à sept branches, la table des pains de proposition étaient enlevés. On ne sait quelles transformations firent les païens dans le saint des saints; les portes étaient fermées; selon les habitudes helléniques, le grand autel devant le temple avait seul de l'importance. Là se passa un fait des plus graves. Une statue de Jupiter Olympien fut placée sur un soubassement ajouté derrière l'autel, si bien que c'était à elle que les sacrifices étaient offerts. Cette image fit aux Juifs une horreur indicible. Ils se rappelèrent la date où elle avait été érigée, le 15 kislev de l'an 145 des Séleucides, par conséquent en décembre 168 avant Jésus-Christ. Ils accumulèrent pour la désigner les mots les plus sales qu'ils purent; ils l'appelèrent « la crotte malfaisante, » que les Grecs rendirent par βδελυγμία τῆς ἐρημώσεως, « l'abomination de la désolation, » selon le latin (1). Le comble de l'horreur était, en effet, atteint. Iahvé était remplacé par son rival, qui, au seuil même de son temple, recevait, à sa place, la fumée des victimes. Jamais pareille abomination ne s'était vue. Nabuchodonosor avait détruit le sanctuaire; cette fois c'était un Dieu étranger qui s'installait dans la demeure même de Iahvé et usurpait ses honneurs. O horreur!

De pareils autels à Jupiter Olympien furent élevés dans les villes juives des environs de Jérusalem. Iahvé fut poursuivi jusque dans son sanctuaire du Garizim. Là, ce fut le vocable de *Zeus Xenios*, qui prévalut. La population samaritaine offrit sans doute moins de résistance que la population juive; on ne parle pas de martyrs samaritains à cette date (2).

En même temps que le culte grec était établi dans toute la Judée, le culte juif était sévèrement proscrit. La circoncision, l'observation du sabbat et des autres prescriptions juives étaient défendues sous peine de mort. La surveillance était des plus sévères. La

(1) Daniel, IX, 27; XI, 31; XII, 11. Cf. VIII, 13; I Macch., I, 54-59; II Macch., VI, 2. Cf. Matth., XXIV, 15.

(2) Le passage I Macch., III, 10, semble même supposer que les Samaritains firent cause commune avec les Syriens contre les Juifs.

guerre fut déclarée au livre, cause de tout le mal; tous les exemplaires de la Thora qu'on put trouver furent détruits. Chaque mois, des inspecteurs passaient pour saisir les volumes de la Loi, pour voir si quelque cas nouveau de circoncision s'était produit. Aux bacchanales, tous étaient obligés de prendre part à la fête, couronnés de lierre (1). L'interdiction légale du porc donnait lieu à mille taquineries. Les cours du temple devinrent le théâtre d'orgies; les païens venaient s'y livrer à la débauche avec des courtisanes. On raconta des faits horribles, exagérés sans doute. Deux femmes furent amenées aux juges pour avoir circoncis leurs enfans; on les leur suspendit aux mamelles; les malheureuses furent ensuite précipitées du haut des murs. Des gens qui s'étaient retirés dans une caverne pour célébrer le sabbat se laissèrent enfumer plutôt que de faire un mouvement pour se défendre (2). De nombreuses légendes de martyrs se formèrent. Le vieillard Éléazar qui se refuse à une fiction innocente pour sauver sa vie (3), la mère qui assiste au supplice de ses sept fils (4) et les encourage, sont le premier type de ces récits qui devaient faire la fortune du christianisme (5). Les *Actes des Martyrs*, comme toutes les branches de la littérature chrétienne, ont leur racine en Israël.

L'ébranlement terrible qu'un état de choses aussi tragique dut causer dans la conscience du pauvre Israël se traduisit sans doute en prières ardentes, en élégies. La forme de l'élégie et de la prière, en Israël, c'était le psaume. Il se produisit donc sûrement des morceaux de ce genre, qui peut-être furent écrits (6). Mais de pareils morceaux figurent-ils dans le recueil actuel des *Psaumes?* C'est un des points sur lesquels il est le plus difficile de se prononcer. L'âme d'Israël n'était pas changée, mais la langue était changée, et nous croyons que des pièces composées au temps d'Antiochus ne seraient pas si difficiles à discerner des pièces classiques plus anciennes (7).

(1) II Macch., VI, 27.

(2) II Macch., VI, 4-11; Daniel, XI, 33 35.

(3) II Macch., VI, 18 et suiv.

(4) *Ibidem*, VII, 1 et suiv. Comp. ce qu'on appelle le IVe livre des Macchabées, *Orig. du Christ.*, V, 303 et suiv. Sur les textes juifs, voir Zunz, *Die gottesdienstlichen Vorträge der Juden*, p. 124.

(5) Les invraisemblances sont les mêmes : Antiochus présidant aux supplices, etc.

(6) On en trouve des traces dans I Macch., I, 25 et suiv.; 38 et suiv.; II, 6 et suiv., 51 et suiv.

(7) Les psaumes XLIV, LXXIV, LXXIX, LXXXIII, surtout, conviennent parfaitement à ce temps; mais, après tout, rien ne s'oppose à ce qu'ils soient plus anciens, ces *anavim* s'étant souvent trouvés dans des situations analogues. Ces psaumes sont de la plus belle langue classique, du style le plus relevé, souvent (LXXIV surtout) pleins d'obscurités et de fautes de copistes. Or la langue, à l'époque des Macchabées, était extrêmement abaissée et le génie poétique perdu; le style est plat, prolixe à la façon araméenne, n'offrant

Le siècle n'était pas littéraire; la langue était plate et abaissée. C'est dans l'ordre des sentimens et des opinions religieuses que les modifications les plus importantes se produisaient. Israël chassait sur ses vieilles ancres. Les anciennes positions n'étaient plus tenables. L'espèce d'horizon fermé qu'Israël avait eu jusque-là devant les yeux devait à tout prix être reculé. Des rêves d'infini, barrés par un mur, voilà ce qu'a fait jusqu'ici Israël. Le mur va tomber; Israël va enseigner au monde l'immortalité qu'il a ignorée jusqu'ici et que même il n'a jamais dogmatiquement professée.

III.

L'idée que la vertu doit être récompensée est la plus logique des idées qui composent l'esprit humain (1). L'idée que la vertu est en effet récompensée est une affirmation hardie à laquelle l'Israélite se trouva mené par sa confiance absolue en la justice divine.

jamais aucune difficulté quand l'auteur ne fait pas exprès de contourner sa pensée. On en peut juger par le livre de Daniel, par les pièces originales qu'on entrevoit derrière le premier livre des Macchabées, par les cantiques que la rhétorique de ce temps sème à tout propos et dont le ton est si faible. Notez surtout la fade prière, Daniel, IX, 4 et suiv.; Comp. les cantiques du chap. III. Si l'époque des Macchabées avait produit des psaumes, ces psaumes formeraient un groupe reconnaissable dans l'un des cinq livres qui composent le recueil actuel, ou plutôt ils formeraient un recueil à part qu'on n'eût pas attribué à David. Le *Psautier de Salomon*, peu postérieur aux Macchabées, a-t-il pu jamais être confondu avec le psautier davidique? Tout porte à croire que le recueil canonique des Psaumes était clos et même traduit en grec à l'époque des Macchabées. (Sirach, prol. et XLVII, 6 et suiv.) Il s'ajoutait encore des livres à la fin du volume biblique (Daniel, Ecclésiaste, Lamentations); mais le volume ancien ne se desserrait plus; on n'osait plus y rien introduire. Le style de la traduction grecque des Psaumes est uniforme; cette traduction est l'œuvre d'un même écrivain. Les psaumes macchabaïques, s'il y en avait, trancheraient sur le reste dans le grec comme dans l'hébreu. Le psaume qui paraît le plus macchabaïque, le psaume LXXIV, est cité dans le premier livre des Macchabées (ch. VII, 16-17), comme un vieux texte prophétique. Comparez l'allusion à Ps. XCII, 8, dans I Matth., IX, 23. Ajoutons que le Psautier de Salomon suppose le Psautier canonique clos et attribué tout entier à David.

(1) Le moyen âge l'exagéra naïvement. Les bêtes, n'ayant pas d'âme immortelle, doivent être récompensées ici-bas. Une petite biche, que des religieuses avaient stylée à saluer la Vierge, à se mettre à genoux sur un prie-Dieu, tourmentait beaucoup ces bonnes filles. Il est clair qu'il ne pouvait y avoir pour elle de paradis. Les religieuses, pour que sa piété ne restât pas sans récompense, la bourraient de confitures. Le lion qui a creusé la fosse pour le corps de saint Antoine, premier ermite, est payé de son travail par la rencontre d'un mouton, qu'il dévore. Car le lion, comme toute autre créature, mérite son salaire. L'homme est beaucoup moins bien traité ici-bas; car il a la vie éternelle.

Dieu veut le bien et le commande; par conséquent, il le récompense. Il peut tout; s'il abandonnait celui qui se conforme à sa volonté, il serait absurde, trompeur, auteur de l'iniquité.

Où a lieu cette récompense des justes, cette punition des méchans? Une telle question n'aurait pas eu de sens pour l'ancien Sémite. Il n'y a pas pour l'homme d'autre vie que celle-ci. L'ancien Sémite repoussait comme chimériques toutes les formes sous lesquelles les autres peuples se représentaient la vie d'outre-tombe. Il était conduit à cela par un certain bon sens et aussi par l'image exaltée qu'il se faisait de la grandeur divine. Dieu seul est éternel; l'homme ne vit que quelques années; un homme immortel serait un dieu, un rival de Dieu, une impossibilité. L'homme ne prolonge un peu son existence éphémère que par ses enfans, ou, à défaut d'enfans, par un cippe (*sem*), qui maintient son nom dans la tribu.

Cette assertion que la vertu est récompensée ici-bas va se heurter tout d'abord à des objections insolubles. Cette assertion n'est pas vraie. Dans la réalité, en quelque âge du monde et quelque société qu'on se place, la justice distributive est fréquemment violée. Plus versés que les anciens dans les sciences sociales, nous pouvons aller plus loin et affirmer qu'il n'est pas possible qu'il en soit autrement. L'injustice est dans la nature même. Supposons la société aussi perfectionnée, la médecine aussi avancée qu'on voudra, il restera l'accident, qui n'est régi par aucune justice. Un homme meurt en voulant, par dévoûment, sauver son semblable, nul ne peut soutenir que la justice absolue du monde réel est en règle avec cet homme-là. Le vieil Israël essaya tous les sophismes pour sortir de cette impasse. Les temps très anciens se sauvaient par la justice collective. Les fils sont punis pour les crimes de leurs pères; une société est punie pour les méfaits de quelques-uns de ses membres. Mais une telle justice est si défectueuse que les Israélites les plus orthodoxes finirent par y renoncer. Job déclare que l'homme violent, dont les enfans sont peu estimés, n'est pas puni en réalité, puisqu'il n'en sait rien dans le scheol; c'est lui qui aurait dû voir sa propre ignominie. Ézéchiel abandonne complètement la théorie collectiviste et déclare que chacun n'est puni ou récompensé que pour ses propres actions. On se trouvait alors engagé dans des explications d'une extrême faiblesse.

Tantôt on niait le fait. Un psalmiste affirme que, dans sa longue vie, il n'a jamais vu le fils d'un homme juste chercher son pain (1). D'autres fois, on distinguait. « C'est vrai, disaient les sages; le juste

(1) Psaume XXXVII, p. 25.

est souvent pauvre ; mais mieux vaut le bonheur avec peu que la prospérité du méchant. Cette prospérité passe si vite!.. » D'autres fois, on se rejetait sur les mystères de la conscience humaine, sur les péchés qu'on peut avoir commis sans le savoir. Dieu est un juge si sévère qu'il trouve de l'iniquité dans l'homme le plus vertueux en apparence. Restait la théorie de l'épreuve passagère. Dieu se plaît quelquefois à mettre ses serviteurs à l'épreuve ; mais il répare ensuite le mal qu'il leur a fait. On imagina tous les cas possibles. Job, homme parfaitement juste, est atteint de malheurs affreux ; mais Dieu lui rend au double toute sa prospérité passée : au lieu de trois mille chameaux, il en a six mille ; au lieu de sept fils, il en a quatorze ; il meurt à cent vingt ans, rassasié de jours. L'infortune de Tobie est encore plus imméritée, puisqu'elle l'atteint dans l'exercice d'une bonne action. Mais il n'a pas à se plaindre : il est guéri, il voit son fils bien marié, il éprouve la joie suprême, il voit la ruine de Ninive, l'ennemie de sa race ; il meurt dans un âge très avancé. Judith, après son acte héroïque, est récompensée par le bonheur de son peuple, par les honneurs qu'on lui rend ; elle vit aussi jusqu'à cent vingt ans.

Les vicissitudes de l'histoire d'Israël s'expliquaient de la même manière. Les calamités terribles qui l'atteignent viennent, sans doute, de ses péchés ; ce sont surtout les sévérités d'un père, qui châtie parce qu'il aime. L'avenir réserve à Israël, comme à Job, des compensations infinies. Le monde, qui appartient maintenant aux violens, lui appartiendra un jour ; les peuples qui le méprisent seront un jour à ses pieds.

Ces faibles raisonnemens calmèrent tant bien que mal, durant des siècles, la conscience inquiète d'Israël. On se contentait à peu de frais, quand il s'agissait de sauver l'honneur de Iahvé. Au fond, l'agitation de l'âme israélite était immense. L'histoire d'Israël est un effort de dix siècles pour arriver à l'idée des compensations ultérieures. Le prophète, représentant de Iahvé, est dans une lutte perpétuelle avec son Dieu, qui le compromet en des promesses qu'il ne tient pas. L'israélite pieux reproche sans cesse à Dieu de manquer à sa parole, de n'avoir de faveurs que pour ses ennemis. Quoi de plus scandaleux, en effet, si Israël était vraiment le peuple de Dieu, de le voir partout subordonné aux païens? Toute la puissance de Iahvé était employée à tourner à leur profit le caprice des despotes païens, à leur procurer de bonnes places d'intendans chez les vainqueurs du monde. Voilà un jeu vraiment assez mesquin pour l'Éternel. Le pauvre Sirach est, à la lettre, aux abois. Un juste meurt après avoir été toujours malheureux... Il n'a que des réponses misérables : « Sait-on ce qui se passe au dernier mo-

ment? Une heure de bonheur efface des années de souffrance; le mal passé n'est que songe; il n'existe plus. » Tout cela était faible assurément. Mais les temps étaient calmes; on était riche et tranquille. Le Juif riche se regarde comme assez récompensé par la richesse; volontiers il tient Dieu pour quitte de son paradis. Le riche n'a pas besoin d'une autre vie. Le judaïsme, d'ailleurs, au milieu de la vie attristée de l'antiquité, donnait tant de bonheur que l'on passait condamnation sur bien des obscurités.

Il n'en fut plus ainsi le jour où commença la persécution d'Antiochus. Ce jour-là, on vit les apostats récompensés et les fidèles mourir dans les plus atroces supplices pour ne pas renier la Loi. C'était vraiment par trop fort. Les explications, qui jusqu'alors avaient pu paraître un peu boiteuses devinrent tout bonnement ineptes. On continuait bien de répéter machinalement que tout cela arrivait à cause des péchés du peuple (1). Mais c'était là une vraie rengaine. En y mettant la plus extrême bonne volonté, comment prétendre que ces justes-là avaient eu, dans la vie présente, leur récompense? Entre le supplice et la mort, où trouver un joint pour placer leur paradis? Le fils de Sirach lui-même eût été, en pareil cas, bien embarrassé pour placer son quart d'heure de récompense. Non, non, c'est impossible! Le martyr n'est pas récompensé ici-bas. Il est récompensé, cela est indubitable; donc il est récompensé dans une autre vie, dans un autre monde. Il y a une autre vie, un autre monde, où se réalisera le règne de Dieu. Les saints opprimés maintenant seront les rois de ce monde. Les martyrs qui auront contribué à le fonder *ressusciteront*. Les méchans sans doute ressusciteront aussi; mais ce sera pour la vallée de Géhenne, où le ver ne meurt pas, le feu ne s'éteint pas (2). Il y avait partage à cet égard; selon plusieurs, le méchant ne ressuscitait pas; sa punition, c'était le néant (3).

C'est par cette affirmation héroïque qu'Israël sortit vainqueur d'une situation sans issue. Jamais dogme ne se produisit d'une manière plus inéluctable. La croyance en la résurrection procède d'une façon si logique du développement des idées juives qu'il est tout à fait superflu d'y chercher une origine étrangère. La Perse croyait à la résurrection avant Israël, et il faut avouer que le ivre de Daniel, où figure pour la première fois le dogme juif, est rempli de traces de l'influence persane. Mais on ne se sauve pas par emprunt. Le martyr fut le véritable créateur de la croyance en la résur-

(1) II Macch., VII, 18, 32-33, 38; Dan., IX, 4 et suiv.
(2) Voir *Hist. du Peuple d'Isr.*, t. III, p. 493. Sirach, VII, 17.
(3) II Macch., VII, 14. *In resurrectione justorum.* Voir *Orig. du Christ.*, V, 276.

rection. Le voyant de Patmos n'imagine son règne de mille ans que pour les martyrs; Daniel ne conçoit la nécessité de sa résurrection qu'à propos de martyrs. La date de cette croyance est ainsi en quelque sorte fixée. Jésus fils de Sirach, qui écrit quelques années avant la crise provoquée par Antiochus, n'en a aucune idée (1). L'auteur de Daniel, qui écrit pendant la période d'angoisse, dit ce qui suit :

Et plusieurs de ceux qui dorment sous terre se réveilleront, ceux-ci pour la vie éternelle, ceux-là pour l'opprobre, pour l'ignominie éternelle (2).

Voilà qui est clair. Israël est parvenu au dernier aboutissant de son effort séculaire, le *royaume de Dieu*, synonyme de l'avenir, et la *résurrection*. Étranger à l'idée d'une âme distincte survivant au corps, Israël ne pouvait arriver au dogme de la survivance qu'en faisant revivre l'homme tout entier. Les âmes des justes (3) ne vont pas sans les corps des justes. L'unité de l'homme était ainsi mieux respectée qu'elle ne l'a été par beaucoup d'écoles prétendues spiritualistes. Et où ces âmes vont-elles goûter leur récompense? Dans un paradis métaphysique que l'ennui rendrait presque aussi insupportable que l'enfer? Non; elles restent dans la vie, pour régner avec les saints, pour jouir du triomphe de la justice qu'elles ont amené, pour faire partie du royaume éternel, au sein d'une humanité régénérée.

Voilà l'idée qui a converti le monde. La foi à l'avenir a été fondée dans l'humanité par le peuple qui a le moins cru à l'immortalité de l'individu et qui a le plus résisté à leurrer la moralité par de faux billets sur une vie qui n'a pas de réalité (4).

Il ne faut pas se figurer l'avènement de pareille idée comme la proclamation d'un dogme faite par une autorité infaillible. Longtemps encore, ou pour mieux dire toujours, des Israélites resteront fidèles à la vieille école, ou considéreront la croyance à l'immortalité comme une croyance pieuse qu'on peut admettre ou ne pas admettre. Les sadducéens, sous ce rapport, seront véritablement dans la tradition. Israël continuera son miracle, qui est de produire des sages parfaits sans l'immortalité. Il y aura toujours des Juifs

(1) Inutile d'ajouter qu'il n'y en a pas de trace auparavant. Le prétendu témoignage de Job repose sur une altération du texte.

(2) Dan., VII, 2, 13.

(3) II Macch., VII, 9, 11, 14, 23, 29, 36; XII, 43 et suiv.; XIV, 46; Cant. des trois enfans, Dan., III, 86, πνεύματα καὶ ψυχαὶ δικαίων. Cf. Matth., XXVII, 52. Ce morceau faisait, selon moi, partie du livre de Daniel primitif.

(4) Il en est de même de la monogamie, qu'Israël a tant contribué à fonder; et avec cela, Israël n'a jamais supprimé la polygamie.

qui se trouveront récompensés, quand ils auront la richesse, l'aisance, les joies de la vie; mais la logique voulait une satisfaction. Il n'était pas possible que le peuple qui a le plus dépensé d'activité désintéressée, qui a le plus contribué à répandre dans le monde l'idée de l'immortalité, restât étranger à ce que nous regardons comme un des postulats de la vie. La longévité, accompagnée de la richesse, qui suffit encore comme récompense au Second Isaïe (1), vont paraître quelque chose d'enfantin.

Car, ne nous y trompons pas, l'homme n'est conduit que par l'idée de l'avenir. Un peuple qui en masse abdiquerait toute foi à ce qui est au-delà de la mort s'abaisserait complètement. L'individu peut faire de très grandes choses sans croire à l'immortalité; mais il faut qu'on y croie pour lui et autour de lui. Dans le mouvement d'une armée, en effet, il y a le courage personnel et l'entraînement général. La foi à la gloire, nos poursuites de l'idéal, sont une forme de la foi à l'immortalité; elles font faire une foule de choses dont on ne touchera le prix qu'après la mort (2); toute noble vie est construite, pour une grande partie, sur des placemens d'outre-tombe. Or la foi à la gloire est compromise par les courtes vues sur l'histoire qui tendent à prévaloir de nos jours. Peu de personnes agissent en vue de l'éternité. Je l'avoue, j'ai des doutes graves sur l'immortalité individuelle; et cependant j'agis presque constamment en visant des buts au-delà de la vie; j'aime mon œuvre après moi; il me semble que je vivrai bien plus alors qu'aujourd'hui. Mais ces sentimens deviennent rares. On veut jouir de sa gloire; on la mange en herbe de son vivant; on ne la recueillera pas en gerbe après la mort.

J'ai cherché à expliquer, dans mon histoire des *Origines du christianisme* (3), comment la foi juive à la résurrection et le dogme platonicien de l'immortalité de l'âme se combinèrent au IIe et au IIIe siècle du christianisme, d'une façon qui laissa toujours beaucoup de place à l'incohérence. En réalité, dans la foi d'un chrétien et de ce qu'on appelle un spiritualiste, le dogme platonicien est ce qui domine; la résurrection des corps n'est plus qu'un embarras, qu'on rejette, comme un décor inutile, à la fin des temps. J'ai tâché de montrer à diverses reprises (4) comment, si nos idées *a priori* sur la justice ont quelque valeur, les idées juives de la résurrection ont plus de chance d'être vraies que les idées platoniciennes fondées sur une erreur, la séparabilité de l'âme.

(1) Voir *Hist. du Peuple d'Isr.*, t. III, p. 494.
(2) *Dummodo absolvar cinis.*
(3) Tome II, p. 97-98; t. VII, p. 505-506.
(4) *Vie de Jésus; Dialogues philosophiques; Examen de conscience philosophique.*

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce point. La conception juive a du moins un côté très philosophique ; elle suppose que l'homme n'est pas immortel par lui-même, que l'immortalité, si elle lui est destinée, ne vient pas de sa nature, essentiellement mortelle, qu'elle vient uniquement d'une grâce de Dieu, qui tient à honneur d'être juste (1). C'est un miracle que Dieu se doit de faire, malgré la loi : « Tout ce qui a commencé finira. » Si l'univers arrivé, dans des milliards de siècles, à sa pleine maturité, se prend à vouloir être juste pour les innombrables êtres qui auront vécu, c'est par un tour analogue que nous imaginons la reviviscence des individus; et, comme un sommeil d'un milliard de siècles n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure, cela semblerait se passer à l'heure même de la mort. *In momento, in ictu oculi.*

Mais ces rêves nous emportent trop loin. Revenons à nos héroïques Israélites, qui se laissent tyranniser pour une loi dont toutes les récompenses se réduisent à une longue vie. On ne saura jamais combien furent féconds ces jours sombres où Antiochus Épiphane préluda au rôle de Néron, et, en persécutant la religion, la consolida, y mit son sceau. Rien ne naît que dans la crise ; ce qui était latent et en puissance ne se dégage que sous la pression du coin de la nécessité. L'israélitisme, reposant sur cette doctrine immorale que l'homme à qui il arrive un malheur est coupable, est obligé de reculer et de dire le mot qu'il résistait tant à prononcer depuis des siècles : « la vie éternelle. » Le messianisme, l'apocalyptisme, retenus jusque-là dans leur croissance, vont maintenant marcher à pas de géans. Ce qui est fondé, en particulier, c'est le christianisme. Les deux idées fondamentales de Jésus, le royaume de Dieu et la résurrection, sont complètement formulées. L'esprit de martyre est créé. La mère et les sept fils vont faire le tour du monde et seront traités absolument comme des martys chrétiens. L'abomination de la désolation a porté la colère à son comble. Vivent les excès ! Vivent surtout les martyrs ! Ce sont eux qui tirent l'humanité de ses impasses, qui affirment quand elle ne sait comment sortir du doute, qui enseignent le vrai mot de la vie, la poursuite des fins abstraites, la vraie raison de l'immortalité.

ERNEST RENAN.

(1) Des théologiens chrétiens ont soutenu également que l'immortalité n'est pas de l'essence de l'homme, qu'elle lui est accordée par un acte spécial de Dieu.

HONNEUR DE FEMME

DEUXIÈME PARTIE (1)

IV.

Mai 18...

J'ai écrit presque d'un trait, en quelques jours, les pages qui précèdent. Six mois se sont écoulés depuis. Une fois encore a fui l'hiver; le printemps a éclairé et verdi nos bois, nos champs, nos haies. Juin va finir. De nouveau nous cherchons l'ombre amie de nos marronniers et nous recommençons notre vie d'été, heureux tous trois de notre plein air reconquis, de nos chapeaux de paille, de nos habits légers et du hâle qui se met à teinter nos fronts et nos mains. Henriette et Madeleine, en accortes campagnardes, sortent dès le premier matin et m'accompagnent tantôt à cheval, tantôt à pied dans mes tournées de gentilhomme laboureur. Rien n'est changé, sinon que Madeleine a quitté le crêpe et qu'elle revit d'une jeunesse nouvelle hors de ses sombres plis de tristesse. Elle s'habille de fraîches étoffes grises ou mauves; et ces couleurs douces, qui s'harmonisent avec son visage consolé, semblent fêter le retour de ses sourires.

Quand je dis que rien n'est changé, je crois que je me trompe; mais l'espèce d'évolution qui s'est produite dans notre existence a

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

été si lente qu'elle m'a été insensible. En effet, quand je me reporte aux premiers temps du séjour de Madeleine auprès de nous, je m'aperçois combien depuis lors notre intimité s'est resserrée. De très petits détails, à peine saisissables, me prouvent que Madeleine se considère aujourd'hui comme étant tout à fait de la famille. Henriette est sa grande sœur et moi... pas son frère,.. mais quelque chose comme son ami d'enfance,.. un camarade. Pourtant, nulle familiarité dans nos relations. Je lui tends la main, je ne l'embrasse pas ; je lui témoigne mon affection par la sollicitude latente de mes actes, je ne la démontre par aucune parole. C'est probablement là ce qui rend égal et permanent le charme de notre sympathie. Madeleine voit que je lui suis tout dévoué. Elle m'en sait gré. Elle l'a même dit à Henriette et celle-ci m'a remercié. J'ai répondu :

— C'est si naturel!

— Oui, m'a-t-elle répliqué, et cependant bien des maris prendraient en grippe une orpheline qui vous tombe ainsi du ciel un beau matin. Au reste, avouez qu'elle est délicieuse et d'une discrétion...

J'ai affirmé que je ne valais pas mieux que les autres hommes, mais, en y songeant, j'ai réfléchi que Madeleine vraiment devait avoir bien des qualités pour que sa présence ne m'eût jamais imposé ni contrainte, ni méchante humeur; et, touché de sa gratitude, un jour, comme nous étions tous les deux seuls dans le jardin, je lui dis :

— Ainsi, vous avez rendu de moi un bon témoignage à Henriette? Je suis donc un bon cousin? pas trop grognon?

Elle secoua la tête et sourit :

— Qu'aurais-je fait sans vous deux, toute seule? J'avais peur, les premiers temps! Je ne savais pas comment vous me supporteriez. Dame, j'étais une intruse!

— Vous le pensez encore?

— Non, plus du tout.

— Et vous avez un peu de confiance en nous, en moi?

— Quelle question!

— Vous ne vous ennuyez pas? Vous garderez un bon souvenir de nous, plus tard... lorsque... vous nous aurez quittés?

Elle ne saisit pas tout de suite le sens de cette phrase que j'avais dite presque en riant, sans y croire. Elle répéta :

— Quittés?.. Ah!.. je comprends ce que vous voulez dire... Non, par exemple, je n'y songe guère... Si vous comptez sur mon mariage pour vous débarrasser de ma présence, vous attendrez longtemps!

J'éprouvai un soulagement. C'était la première fois que je

regardais en face la responsabilité qui pèserait sur nous quand il faudrait marier Madeleine, et j'étais satisfait de voir s'éloigner cette appréhension.

Elle rêvait, détachant une à une, du bout des ongles, les épines d'une branche de rose qu'elle tenait.

— Bah! je suis heureuse autant que je puis l'être aujourd'hui, sans mon père. Que me manque-t-il? Rien!

Elle dit ce « rien » avec une telle sûreté, une telle candeur, que je la regardai étonné. Comme ils étaient francs et limpides, ses yeux! Je voyais jusqu'au fond. Ils confirmaient le mot qu'elle avait dit : « Rien! » Non, ce cœur, cette âme, ces lèvres ne demandaient rien,.. ou du moins rien encore!.. car un jour la révélation viendrait. Viendrait-elle de la jeune fille même ou d'un autre?.. Le premier tressaillement aurait-il pour cause le vœu de la nature ou le regard d'un homme?

Je considérais toujours Madeleine; je pensais que ce visage immobile et comme assoupi dans sa chasteté serait adoré tôt ou tard et frémirait peut-être de passion! Que ce corps dont je voulais éviter de même soupçonner les pures beautés subirait la suprême loi d'amour... Mais, si alors elle n'aimait pas... si elle se trompait?.. Si, comme tant d'autres, après la minute de la soumission, elle ne découvrait en elle-même que du dégoût et si, au lieu de songer avec une abnégation ravie au sacrifice accompli, elle ne ressentait que l'épouvante de la flétrissure!

J'éprouvai tout à coup une étrange angoisse. Je passai la main sur mon front et, très vite, je dis :

— Madeleine, vous serez heureuse, il le faut, nous y veillerons, je vous jure.

Elle, qui n'avait pas suivi l'enchaînement douloureux de mes pensées, se redressa toute surprise :

— Ah çà! qu'avez-vous, Pierre?

Mais sa question s'arrêta. Avait-elle vu sur mon visage une inquiétude dont elle n'osait chercher la raison? Son instinct de vierge lui murmurait-il : « Tu ne peux pas comprendre et il ne peut pas t'expliquer? » Toujours est-il que son étonnement devint une affectueuse émotion, et, pour atténuer sa raillerie, elle me dit :

— Comme vous êtes bon! Mais n'ayez donc pas peur. Je ne cours aucun danger, puisque je veux rester ici toujours... Êtes-vous content?

Il me sembla, pour la seconde fois, qu'elle me délivrait d'une étreinte :

— Oui, je suis content; merci.

La voix d'Henriette nous fit tourner la tête.

— Avez-vous assez bavardé? Marchons un peu, voulez-vous? Allons jusqu'à la ferme. Que complotiez-vous donc là?

— Nous bavardions, comme vous dites, murmurai-je.

En même temps, je jetai un coup d'œil à Madeleine pour savoir si je devais reprendre devant sa cousine la conversation interrompue. Mais le visage immobile et froid de la jeune fille semblait répondre: « Non. » Je laissai donc tomber négligemment ces mots:

— Nous causions à bâtons rompus, de tout et de rien...

Je me levai. Madeleine m'imita et je vis bien que ses yeux ne me grondaient pas de ce demi-mensonge.

N'était-ce pas mon droit, mon devoir, de me taire alors qu'elle pouvait parler?

Quant à Henriette, sans autre curiosité ni méfiance, elle répondit seulement:

— Alors, en route.

J'admire toujours chez ma femme ces façons un peu cavalières, cette désinvolture et cette insouciance de grand seigneur qui font qu'elle me domine malgré moi, pauvre observateur involontaire, courbé sur les petites choses de l'âme. C'est bien une fille de soldat; elle en a le sang dans les veines. Le général le lui a dit et ne s'est pas trompé. Et je sais bien que cette belle franchise, cette ferme allure dont elle marche dans la vie, fouettant d'un mot comme d'une cravache les préjugés et les compromis du monde, valent mieux que mes rêveries, mes spéculations, mes analyses!.. Oh! quel prestige donne aux femmes la fière honnêteté sans niaiserie qui évite les fautes, qui plaint celle des autres et qui ne les aggrave jamais par des bavardages satisfaits de nuire... Il y a des minutes où, d'une parole, d'un geste seul, Henriette s'élève tout à coup bien au-dessus de moi et je m'incline comme un enfant qui reconnaît le maître!.. Mais pourquoi ai-je écrit tout cela à propos d'un rien? Est-ce un remords que j'aurais? Un remords, de quoi?

20 juin.

Quelles heures mauvaises nous venons de passer! Je ne me doutais pas le matin où nous sommes partis gaîment pour la ferme, que, deux jours après, il y aurait une malade à la Croix-Fougères! Ma pauvre Henriette nous a inquiétés cruellement. Est-ce une insolation, un accès de fièvre maligne? Je l'ignore et je crois que notre vieux docteur n'en sait rien non plus. Cela n'a pas même

duré une semaine... Mais quel siècle que cette semaine! Enfin, nous sommes hors de souci et la convalescente reprend peu à peu sa vie habituelle. Madeleine l'a soignée avec le plus attentif dévoûment. Elle est moins nerveuse que moi et savait me réconforter aux heures de découragement. Pendant une semaine elle ne m'a guère quitté. A table, elle essayait de me distraire en causant. La nuit, nous veillions à tour de rôle; le plus souvent nous prolongions la soirée fort longtemps, dans le fumoir, pendant qu'Henriette sommeillait et qu'une femme de chambre nous remplaçait auprès d'elle... Chère petite Madeleine! Dieu merci! Tout est bien qui finit bien et, aujourd'hui, je respire!..

25 juin.

Décidément, les angoisses de ces derniers temps m'ont rendu bien nerveux. Je suis encore tout ému d'un incident qui s'est produit entre Madeleine et moi. Hier, tandis que je lui redisais encore ma reconnaissance, elle m'a répondu :

— Pourquoi donc me remercier? J'aime Henriette comme une mère ou comme une sœur. Si je la perdais, que deviendrais-je?.. Que ferais-je?..

— Ce que vous feriez? lui dis-je, mais... vous...

J'allais dire : « Vous resteriez ici... » Mes lèvres s'arrêtèrent, comme figées... Tout à coup, avec la rapidité de fiction que nous possédons à certaines minutes, j'aperçus ceci : Henriette disparaissant de ma vie et Madeleine restant là, seule avec moi... Et, à peine aurais-je vu mettre en terre le corps glacé de ma compagne qu'il me faudrait dire à la survivante : « Allez, Madeleine, quittez cette maison. Il n'y a plus de place à présent pour vous sous le toit qui vous abritait. Nous sommes trop seuls... et trop jeunes. Le monde nous regarderait de travers... et... qui sait s'il n'aurait pas raison? Avons-nous ce droit, moi, de vous garder ici, au mépris des calomnies... vous d'y consentir et de me préparer peut-être un second déchirement? Car, après de nouveaux mois, de nouvelles années passées ainsi avec vous, rien qu'avec vous, comment supporterais-je le définitif abandon, lorsque vous viendriez me dire : « Il y a un homme que j'aime et qui va m'emmener. Adieu!.. » Et si vous restiez toujours? Le danger ne serait-il pas là; le regard de la tentation ne nous guetterait-il pas comme des victimes certaines?.. A moins qu'un jour je ne vous murmure : « Voulez-vous être ma femme?.. » Mais non! Ce serait le remords pour tous deux. Vous ne voudriez pas remplacer auprès de moi celle qui vous a tant aimée! Je n'oserais pas vous le proposer. Ce serait l'oubli barbare, cynique, ce serait presque l'inceste! »

Ainsi pensais-je; puis, comme les yeux humides et gênés de Madeleine évitaient les miens, je compris qu'elle avait deviné ma réticence et mon rêve... Et ce rêve peu à peu changea; ce qu'il avait de farouche s'adoucit, et moi-même, devenu plus indulgent pour la faiblesse humaine, j'osai me dire : « Pauvres fous que nous sommes, pourquoi essaierions-nous de combattre la fatale volonté de la nature?.. Hélas! je le vois d'ici... Nous ne lutterions pas aussi longtemps que nous le croyons. Aux désespoirs succèdent les mélancolies, aux remords de simples scrupules, aux scrupules des haussemens d'épaules... Et l'on passe outre et l'on se persuade vite que l'on fait bien... Si l'horrible épreuve imaginée se réalisait, je finirais par vouloir la consolation après avoir bien juré de la fuir et alors... »

... De nouveau, je regardai Madeleine et, cette fois, ma contemplation fut si attendrie, si caressante peut-être, que la jeune fille se leva et très vite me dit :

— Pierre, Pierre, je vous en prie, ne pensons pas à ces affreuses choses. Cela me bouleverse. Ma chère Henriette, grâce à Dieu, est là, tout près de nous ; elle est guérie... C'est un crime de prévoir la mort de ceux qu'on aime. Pierre, n'y pensons plus... Voulez-vous?

Sa voix était toute blanche; sa poitrine se gonflait d'émoi ; ses doigts, dont elle essayait de lisser ses cheveux par contenance, frissonnaient comme de fièvre. Et le sourire qu'elle imposait à ses lèvres était si tremblant qu'il révélait, lui aussi, l'intime agitation de cette âme.

J'ai murmuré :

— C'est vrai ; nous tentons la destinée... Mais tout cela n'est qu'un vilain rêve... que nous ne ferons plus...

Elle s'est rassise et m'a dit apaisée :

— A la bonne heure!.. Voyez donc ce que devient Henriette, elle m'avait promis de me rejoindre ici...

4 juillet.

Aujourd'hui tout le monde est de belle humeur à la Croix-Fougères. La cause en est une décision que nous avons prise à déjeuner. Je ne sais trop comment nous en sommes venus à parler de bains de mer, et j'ai dit :

— Si nous allions passer deux mois en Normandie ou en Bretagne?

Henriette, qui est tout à fait rétablie, a répondu :

— Je ne demande pas mieux.

Et Madeleine a battu des mains.

Il est convenu que, sauf événement, nous partirons dans huit jours. Je vais écrire à un ancien camarade de collège qui habite Saint-Nazaire. Il me cherchera une petite villa près de la plage. Henriette et Madeleine préfèrent cette champêtre solitude au va-et-vient élégant des plages à casino.

10 juillet.

C'est décidé ; nous partons après-demain. J'ai loué pour deux mois une petite maison à quelques kilomètres de Saint-Nazaire. L'installation ne sera pas luxueuse. La nature n'y est pas grandiose. Mais il y a quelques arbres dans le jardin et la mer à une portée de fusil. Et puis, pas une toilette, pas un joueur de tennis ; rien que des paysans et des pêcheurs, l'horizon d'azur et d'écume ; des roches couvertes d'algues et de coquillages et la brise qui passe berçant le vol des mouettes. A la bonne heure ! c'est la retraite qu'il faut à des sauvages comme nous !..

20 juillet.

Nous y sommes. C'est une maison carrée assez grande, absolument pas pittoresque, mais je la préfère aux villas à clochetons et aux chalets en pitch-pin de Villers et d'Houlgate. Le jardin est un fouillis de buissons, de ronces, d'herbes folles qui dévorent la terre des allées. Puis, au centre de « la pelouse, » — le seul endroit où l'herbe ne pousse guère, — il y a une corbeille de roses des quatre saisons. Le jardin finit en une terrasse qui surplombe un petit chemin couronnant les falaises. Le mur est éboulé par endroits et, dans les brèches, fleurissent des genêts. Au pied des falaises, la marée lèche une plage de sable fin et découvre, en se retirant, de gros rochers qui semblent des monstres marins au dos brun ou verdâtre, à la chevelure d'algues et de varechs. Dans les creux pleins d'eau des rochers, sommeillent des crevettes ; dans les fentes, se cachent des crabes guettant leur proie ; et, au flanc des roches, parmi les plantes marines se suspendent des grappes de moules. La plage s'étend très loin sur la droite, mais sans monotonie ; elle décrit une ligne sinueuse au pied des falaises inégales, et le promeneur éprouve au contour de chaque découpure l'aimable illusion qu'il entre dans un pays nouveau.

Nous avons déjà exploré la côte à une lieue à la ronde en tous ses recoins.

Henriette et Madeleine m'ont accompagné les premiers jours, en simples amateurs, le parasol à l'épaule, tandis que, jambes nues,

j'allais poussant ma filoche devant moi, happant des crevettes, glanant des moules et guerroyant avec les crabes ; mais hier, sur mon conseil, elles ont revêtu le costume de rigueur et se sont mises à l'eau. Elles portent des jupes très courtes, sont chaussées de sandales et ont les mollets nus. Elles rient comme des folles. Et quels appétits quand nous rentrons ! La table est dressée sous les arbres, près du mur, et nous déjeunons en face de l'Océan qui monte, monte sous le soleil, reconquérant les sables et les roches qu'il avait abandonnées, tandis que les vagues, ainsi qu'une armée en marche, produisent un lourd et majestueux ébranlement...

26 juillet.

Hier, après-midi, nous sommes partis à marée basse, Madeleine et moi, pour nos gros rochers noirs.

Madeleine avait son costume de pêcheuse. Je ne puis la regarder ainsi vêtue, sans avoir un sourire qu'elle me reproche, disant :

— Voyons, ne vous moquez pas de moi.

Je ne me moque pas d'elle, mais ce contraste m'amuse ; il me charme. Cette jolie fille que je viens de voir tout enveloppée du complexe habillement féminin apparent ou deviné ; elle dont je n'apercevais tout à l'heure que le visage et les mains ; qui me laissait à peine soupçonner la peau rosée de son pied à travers les mailles de son bas, soudain se montre avec toutes ses grâces, avec la liberté de sa nuque dans le corsage échancré, la rondeur des bras découverts jusqu'au-dessus du coude et la nudité même de la jambe très modelée, fine d'attache et blanche autant que le bras... Et devant la désinvolture de ce corps tout jeune, je ne sais plus ce qui me trouble, si c'est de la candeur ou de l'insolence... si Madeleine ignore que ce qu'elle révèle est beau ou s'il ne lui déplaît pas qu'on le remarque ; si elle est heureuse de faire à mes regards ce délicieux présent : la vue de ce que nul homme n'a vu ; ou si, pour elle, nous sommes deux enfans qui se sont mis jambes nues afin de barboter plus à l'aise... Devine-t-elle mes involontaires et frémissantes admirations ? Devine-t-elle que lorsqu'elle s'appuie sur mon épaule pour escalader une roche et que nous sommes là tout près l'un de l'autre, son bras frôlant ma joue, le mot fraternel et banal que je prononce alors est l'écho d'un remords, une façon à moi de me persuader que toutes mes pensées sont chastes ?..

O Madeleine, soyez tranquille, pure enfant. Vous ne vous douterez jamais qu'à certaines secondes j'ai dû chasser l'impérieux fantôme du désir. Non, douce vierge, va, poursuis ta route, insouciante,

heureuse ; tu ne connaîtras pas ces éclairs de passion qui traversent mon ciel, dont le trait de feu m'éblouit un instant, mais se perd aussitôt là-bas, tout là-bas, bien loin. Tu n'es que ma petite amie. Je ne fais que veiller sur toi et j'ai pour sauvegarde contre ma mauvaise nature d'homme, d'abord ton indifférence des choses de la chair et aussi la confiance que me témoigne celle qui est ma femme et qui t'aime autant qu'une sœur!..

V.

27 juillet.

C'est hier que j'écrivais ces lignes ! O folie! Quelle faiblesse est la nôtre et quelles misères que la raison, les principes, l'honnêteté, les fermes intentions! Que faut-il donc pour que tout cela fuie et se dissémine comme des feuilles sèches au souffle du vent? Presque rien. Voici :

Aujourd'hui, comme hier, nous sommes sortis seuls, Madeleine et moi, tous les deux en costumes de pêche. Elle marchait dans les algues qui couvrent les rochers noirs, quand tout à coup elle a poussé un cri. J'accourus :

— Qu'avez-vous?

— Je me suis fait mal à la jambe.

Elle m'expliqua qu'elle avait glissé et que sa jambe s'était engagée dans une fente du roc. En effet, la jambe était écorchée en deux endroits ; le sang coulait, le pied aussi avait souffert ; la cheville, qui avait porté contre les aspérités de la pierre, était écorchée et légèrement bleuie comme après une entorse.

— Attendez, lui dis-je. Levez-vous, appuyez-vous sur moi et asseyez-vous ici sur ce rocher sec.

Elle m'obéit. Je la soutins sous les bras et l'aidai à s'asseoir à deux pas de là. Déjà, elle souriait.

— Bah! j'ai eu plus de peur que de mal.

— Oui, mais il faut laver la blessure. Un peu d'eau salée. Rien n'est meilleur.

— Vous avez raison. Tenez...

Elle me tendit le mouchoir qu'elle portait, passé à la ceinture de cuir de son corsage ; je le trempai dans l'eau de mer et je bassinai l'écorchure. De temps en temps elle tressaillait, l'eau salée cautérisant la chair vive. Elle disait :

— Comme vous me soignez bien!

Je répondis par une fade galanterie :

— Je n'ai jamais été à pareille fête.

— Je ne vois pas ce qu'il y a là de si amusant.

Elle voulut étendre la jambe.

— Aïe! fit-elle.

— Qu'y a-t-il?

— C'est le genou qui est engourdi. J'ai dû me blesser, là aussi.

Je murmurai :

— Voulez-vous me permettre de...

Elle me regarda hésitante.

— C'est que...

Puis, prenant son parti :

— Enfin, si vous voulez!..

Elle avait, par un délicieux mouvement de prudence féminine, tourné la tête de tous côtés pour voir si nous étions seuls. Alors, de mes mains qui tâchaient de ne pas trembler, je dénouai le ruban qui retenait le bouffant de l'étoffe sur la jambe nue et je découvris la rondeur blanche du genou...

Je jure ici que jusqu'alors je n'avais eu dans le regard que la pitié de la souffrance et le regret des meurtrissures, mais à cette minute, lequel de nous eût été assez insensible pour ne pas frissonner ou assez hypocrite pour cacher son trouble. A cette minute, j'eus l'illusion que Madeleine m'appartenait un peu, que cette confiance de blessée ressemblait à de l'abandon; et comme j'étais penché sur ce genou, j'y appuyai tout à coup mes lèvres brûlantes.

— Pierre! s'écria-t-elle, rougissante.

— Oh! pardon! lui dis-je, mais voyez-vous, j'ai eu si peur! j'ai tant souffert de voir votre sang! Eh! quoi! je baise la blessure que vous vous êtes faite!

J'avais renoué le ruban et je m'étais assis à côté de Madeleine. Elle se taisait. Mais quel orage dans son sein soulevé, quelle lueur mouillée dans ses yeux fixés sur le lointain de l'Océan et tout agrandis par l'émotion! Ma main, qui s'appuyait au rocher sur lequel nous étions, touchait presque celle de Madeleine; bientôt d'elles-mêmes, ces mains se touchèrent tout à fait, puis se prirent. Du temps passa. Je tenais maintenant enfermée une des mains de la jeune fille dans les deux miennes... Puis, je voulus qu'elle tournât vers moi son visage qui rêvait :

— Bonjour, Madeleine, lui dis-je d'une voix où je mis l'infinie tendresse qui m'oppressait.

Ce « bonjour, » ce mot superflu, disait mille choses.

Elle me regarda et me répondit par un long abaissement de ses paupières. Je ne me rappelle plus si nous avons parlé. Je crois que je ne lui ai murmuré que son nom répété de temps à autre comme un soupir, une plainte, un pardon imploré, un serment...

Elle n'a pas vu tout ce qui se passait en moi sous l'étincelant et soudain soleil de la passion : ma pensée éblouie et stupéfiée, mon cœur fondant comme une neige et les larmes de joie qui me montaient à la gorge ; elle n'a pas vu l'effarement ravi de tout mon être ; elle n'était qu'à demi consciente et se croyait sans doute plus bouleversée que moi-même.

Nous restions immobiles en de longs silences. Chacun de nous se considérant lui-même, ne pouvant croire à cette immense révélation, doutant de la réalité de cette heure et n'ayant ni le désir ni la force de rompre d'un mot, d'un geste, le grand charme de cette torpeur.

Enfin, pourtant elle dit :

— Il faut rentrer, je crois.

Ce réveil me fit mal.

— Oui, répondis-je.

Et je me levai.

— Pouvez-vous marcher ?

— Parfaitement.

— Attendez, je vous soutiendrai.

— Ce n'est pas la peine. Donnez-moi seulement la main.

La retraite commença. Il nous fallait marcher dans les algues visqueuses, gravir et redescendre les sinuosités du rocher. Bientôt nous fûmes près de reprendre pied sur la plage ; le roc, en cet endroit, se terminait non en pente douce, mais abruptement, ce qui obligeait à sauter sur le sable, en contre-bas de plus d'un mètre. D'ordinaire, Madeleine, très agile, sautait sans même le secours de ma main. Ce jour-là elle devait y renoncer.

— Nous aurions mieux fait de passer par l'autre côté, dit-elle, c'est plus facile. Remontons et prenons à droite.

— Inutile.

Et, sans lui laisser le temps de refuser, je la pris dans mes bras.

— Pierre, Pierre... je vous en prie.

Je la tenais déjà. Je la serrai un peu contre ma poitrine et me laissai, avec elle, doucement glisser du rocher sur le sable. Je ne lui rendis pas tout de suite la liberté. Penché sur elle, je la regardais dans les yeux en lui souriant de très près. Elle évita mon baiser.

— Non, non, dit-elle.

Quand je l'eus déposée debout sur la plage, elle se mit aussitôt en route vers la maison sans rien me dire ; puis, après quelques pas, allant toujours les yeux baissés, elle murmura :

— Pierre, ça n'est pas bien, ça n'est pas bien...

Et je ne trouvai rien d'autre à répondre que cette plainte :
— Madeleine, ayez pitié, j'aurai tant à souffrir !
Du bout des doigts elle arrêta une larme sur sa joue.
Nous rentrâmes.

1er août.

Depuis deux ou trois jours, je marche dans un rêve. Cette Madeleine qui est là près de moi, simple et calme, est-elle bien cette vierge troublée qui m'a presque fait l'aveu de la complicité de son cœur en me murmurant ce remords : « Pierre, ça n'est pas bien ! »

Ah ! cette phrase ! Combien de fois a-t-elle chanté à mon oreille, musique impie et délicieuse qui renouvelle en moi tous les tressaillemens de la tentation et m'entraîne dans des songeries où je m'égare, affolé... Madeleine ne paraît plus se souvenir de rien. Pourtant, elle évite de se trouver seule avec moi et a prétexté sa blessure pour ne pas retourner à la pêche. — Henriette nous a grondés de notre aventure.

— Je ne vous la confierai plus, m'a-t-elle dit, si vous ne veillez pas mieux sur elle !

Je crois que j'ai rougi. En tout cas, j'ai senti un chagrin lourd comme une honte s'appesantir sur moi.

C'est singulier combien cette femme, dont peu à peu mon désir s'éloigne, conserve encore d'autorité sur ma vie. On dirait que son ascendant moral ait pris plus de puissance à mesure que l'attraction physique diminuait. En arriverais-je donc à affirmer, par conviction de penseur, ce que tant d'hommes professent par cynisme de roué, que la trahison de la chair n'existe pas ! Qu'une femme n'a pas le droit d'être jalouse tant qu'elle conserve l'affection et l'estime de son mari !

7 août.

Aujourd'hui, j'ai fait une petite promenade avec Madeleine ; nous avons pris le chemin qui suit le haut des falaises, jusqu'à une sorte de promontoire très élevé qui domine l'océan. Un sentier y court à travers les bruyères et les genêts et aboutit à un banc de pierre. Nous nous y sommes assis un instant ; nous n'avions presque rien dit encore. J'étais ému. Je cherchais le mot qu'il fallait prononcer, qui fût exact, sincère, digne d'elle et de mes sentimens. Je ne trouvais rien, j'avais trop de pensées. A la fin, mes lèvres, malgré moi, balbutièrent :

— Madeleine, il ne faut pas m'en vouloir. Je souffre, mais j'oublierai et je vous vénère !

Elle n'a pas voulu ou osé me regarder. Ses paupières tremblaient. Je repris :

— Vous êtes triste aussi, Madeleine.

Alors les larmes ont jailli.

— Assurément je suis malheureuse !

C'était la douleur d'une enfant qu'un remords déchire. Une immense compassion, un immense repentir m'ont pris et, en toute loyauté, je lui ai demandé pardon, une fois encore, et juré qu'elle était ma sœur. Elle m'a souri pour me remercier, et nous nous sommes remis en route. Une parole de plus était inutile, déplacée même. Le silence nous suffisait à tous deux. Quand nous fûmes près de rentrer, je lui pris la main et la serrai un peu en disant :

— Ma chère Madeleine, soyez heureuse. Vivez en paix. J'ai tout oublié !.. Là... Êtes-vous contente ?

Elle a eu un sourire plus lumineux encore que le premier et m'a dit d'une voix égayée :

— Merci.

— Vous n'êtes plus malheureuse ?

— Un peu moins, mais je ne suis pas encore assez punie !

Et ce mot m'a été droit à l'âme, car, dans sa naïve forme, il révélait les tentations, les tourmens de conscience de la femme qui voudrait aimer et qui se l'interdit.

10 août.

Un événement vient de se produire qui, tout ordinaire qu'il est, ne m'en a pas moins semblé grave. Je n'en saurais prévoir les conséquences, mais je les redoute ; car, sensible comme je le suis maintenant, je me préoccupe de tout.

Avant-hier, le courrier a apporté à Henriette une lettre de Mme de Simpré, une de nos voisines de campagne. Elle marie sa fille, Mlle de Simpré, à un M. Chastaleu, fils d'industriel parisien, sportsman, grosse fortune. Or, Claire de Simpré insiste pour que Madeleine quête le jour de son mariage, qui aura lieu vers la mi-septembre dans la plus stricte intimité. Claire de Simpré a écrit à Madeleine : « Tu quêteras avec mon frère Gérald, qui a toujours dû revenir du Japon cet automne et qui avancera son retour pour assister à mon mariage... »

C'est tout naturel, cette demande de Mlle de Simpré ; ce serait peu aimable d'y répondre par un refus, et pourtant... Pourtant, lorsque Madeleine a parcouru la lettre de son amie, elle a paru hésiter.

Mais Henriette a dit tout de suite :

— Accepte donc, cela t'amusera ; d'ailleurs, tu ne peux guère faire autrement.

Et s'adressant à moi :

— N'est-ce pas, Pierre ?

J'ai marmotté : « Oui » dans ma moustache. Madeleine m'a regardé furtivement ; je me suis levé et j'ai allumé une cigarette.

— C'est entendu, a conclu Madeleine. J'écrirai demain que j'accepte.

Dès que cette décision a été prise, une colère a commencé de gronder en moi. Il me semblait que le monde n'avait pas le droit de toucher à cette jeune fille. J'ai été de mauvaise humeur tout le jour. J'évitais de parler à Madeleine ou n'avais pour elle que des paroles sèches. Je voulais qu'elle me demandât les raisons de cette manière d'être, pour que j'eusse le soulagement de lui répondre. C'est ce qui est arrivé, à la fin ; elle m'a dit :

— Qu'avez-vous, Pierre ?

— Rien !

— Vous avez une figure ! que vous ai-je donc fait ?

— Rien ! Je suis enchanté, au contraire, du plaisir que vous avez en perspective.

— Quel plaisir ?

— Cette noce...

Elle a souri tristement.

— Vous êtes bien injuste.

— Non,.. je suis jaloux...

— Pierre, Pierre ! vous savez ce que vous m'avez promis... Je ne peux refuser à Claire... Et puis, Henriette me conseille d'accepter... Ne me tourmentez pas... Dites-moi que je fais bien. J'aimerais ne jamais vous causer de chagrin, mais j'ai pensé qu'il valait mieux...

Je l'ai interrompue :

— C'est vrai ! Laissons cela.

Et, depuis, nous n'en avons plus parlé. Ce matin, elle a reçu la réponse de son amie, qui la remercie avec effusion d'avoir dit oui. Nous partirons dans dix jours pour la Croix-Fougères.

Il m'a fallu un effort pour ne rien laisser paraître de mon agitation. Au fond, je m'aperçois que ces Simpré me sont antipathiques. Est-ce d'aujourd'hui ? Je ne sais. Mais je leur découvre maintenant une foule de défauts. Gérald de Simpré, le frère unique de Claire, est un assez vilain personnage, selon moi. Pas de faits très graves, mais une insouciance absolue de certains principes. A vingt-six ans, après maintes frasques, on l'a envoyé prendre l'air à l'autre

bout du monde. Il a habité Chicago, puis Buenos-Ayres, où il faisait ce qu'on est convenu d'appeler des affaires. Il a fini par un séjour au Japon. Il en revient. Son premier soin sera sans doute de se mettre à la recherche d'une dot... C'est un panier percé. Il a encore dans les veines le sang des fastueux seigneurs florentins, ses ancêtres, et il l'a prouvé en dépensant ses deniers présens et à venir; mais rien ici-bas n'est éternel, pas même le crédit de ceux qui ont en exergue sur leur écu le mot : « Toujours. »

Décidément, je laisse tomber ce soir un peu de fiel dans mon encre. Gérald, que je n'ai pas rencontré depuis longtemps, est peut-être devenu un parfait gentleman et un excellent garçon. On le dit aimable. Je n'en veux à ces gens que d'être venus appeler Madeleine et la faire sortir de notre chère solitude. Mais il faut s'habituer à partager avec le monde ceux que nous aimons.

11 août.

Henriette, avec qui j'étais seul cette après-midi sur la terrasse, m'a dit tout à coup :

— Connaissez-vous Gérald de Simpré?

— Assez mal, lui ai-je répondu.

Elle a réfléchi un instant, puis :

— Croyez-vous que Mme de Simpré ait l'idée de lui faire épouser Madeleine?

J'ai pâli en entendant cette phrase qui résumait toutes les odieuses pensées contre lesquelles je me défends depuis quelques jours. Oui, même aux minutes où je croyais être sincère, quand je rêvais, quand j'écrivais, pour moi seul, la confidence de mes actes et de mes pensées, j'étais un hypocrite, et, lâchement, je n'osais m'avouer ma peur. Peur! c'est le seul mot que je trouve. J'ai eu peur une ou deux fois dans ma vie; je connais cette hideuse faiblesse qui nous rend blêmes, dont on a honte et qu'on ne peut surmonter. Eh bien! quand l'idée m'effleurait du mariage possible de Madeleine, j'éprouvais un semblable anéantissement moral, presque une syncope. Et je ne reprenais mes forces que pour fuir, sans tourner la tête, fuir loin, bien loin, jusqu'à ce que l'obsession eût abandonné sa poursuite.

Henriette n'a pas répété sa question. Elle a seulement ajouté :

— Cela n'engage à rien Madeleine de quêter à ce mariage; et puis, après tout, je ne sais si ce garçon est un aussi mauvais sujet qu'on le dit. On l'a expédié tout jeune en Amérique. Il a su s'y débrouiller. C'est un mérite. Il a un peu rôti le balai. Cela n'empêche pas de devenir un bon mari, au contraire. Voyez mon oncle, le général, il a eu une jeunesse terrible. Et puis, du reste, nous ne

connaissons pas les intentions des Simpré et je ne sais pas pourquoi nous nous mettons ainsi martel en tête.

— J'aime mieux, ai-je répondu, ce que vous dites là que ce que vous disiez tout à l'heure.

Henriette m'a regardé et m'a dit lentement :

— Soyez tranquille; j'ai promis au général de veiller au bonheur de Madeleine, j'y veillerai, et, quand il s'agira de la marier, son cœur et ma raison seront là pour en décider.

Ces paroles m'ont impressionné. Ce n'est plus à Gérald que je pense : je crois qu'il ne sera rien dans la vie de Madeleine; mais ce court entretien avec Henriette m'a mis devant la réalité, devant l'avenir, qui m'apportera une douleur dont je ne prévois pas encore l'intensité... Il faut que je sois brave. Je le dois à Henriette, à Madeleine et à moi-même.

16 août, au soir.

Nous partons demain; j'ai voulu, avant de quitter cette plage, que je ne reverrai peut-être jamais, contempler une dernière fois les choses que mes regards ont aimées, retrouver les pensées que je laisse un peu partout, dans le sable du rivage, au flanc des rochers, dans les algues mouillées, dans les genêts des falaises.

Le temps était triste et voilé; un vrai temps d'adieu! Les flots roulaient, monotones et graves. Les roches semblaient plus noires que de coutume. Je cherchais en vain les rayons de soleil, qui, naguère, brillaient sur le panache blanc des vagues et dans le ruissellement des plantes marines... Rien! rien que la morne teinte grise. Ma solitude n'avait pas un sourire. Et j'ai cru me voir aux heures de soleil, aux heures joyeuses, où je courais avec Madeleine dans le sable et l'écume salée. Tout cela, fini! Et l'avenir est aussi brumeux que le brumeux horizon!

En revenant de ma promenade errante, je me suis arrêté, avant de rentrer, au bas du petit chemin qui descend de la maison jusqu'à la plage. Et là, courbé par la mélancolie, je me suis assis au pied de la falaise. Je regardais ces rochers noirs où je ne suis jamais retourné avec Madeleine, depuis ce jour... Oh! les souvenirs! Quelle puissance!.. Ce baiser que j'ai donné dure encore pour moi. L'ivresse du contact persiste. Mon âme est bouleversée et je m'imagine que cette vierge est à moi, que la prendre, c'est me la voler.

— Et ce vol est possible!

Je n'ose pas écrire tout ce que je ressens! Ma chair frémit et ma raison chancelle. Moi qui mourrai sans avoir eu la sublime joie de révéler l'amour à une enfant, il faudra que l'on m'arrache celle

que mon rêve caressait; j'aurai à supporter ce supplice! Oh! pourquoi vivre et quel crime est-ce de n'être pas une brute insensible si le châtiment est une telle torture?..

Alors, je me suis pris la tête à deux mains et j'ai sangloté comme un petit garçon; et peu à peu ma douleur, en s'épanchant, s'est calmée. Mes yeux mouillés se sont reportés sur l'océan. La marée commençait à redescendre; elle avait fini l'assaut et allait laisser quelques heures de paix aux rocs et à la plage qu'elle venait de battre. Et il m'a semblé qu'il en serait ainsi des pensées qui m'assaillent; j'ai eu comme un rayon d'espoir et de bonté; je me suis refait mon serment d'oubli et de repentir, j'ai murmuré :

— Allons, courage!..

Et je me suis levé.

— Qu'ai-je vu! qu'ai-je vu! Madeleine était là. Elle s'était approchée tout doucement, et son regard baissé sur moi m'épiait. Elle me souriait; mais, en apercevant mon visage, elle vit ou devina mes larmes; elle pâlit. Ses yeux s'agrandirent, comme effrayés, et ce cri lui échappa :

— Vous pleurez! Oh! mon Dieu, mon Dieu!

Et elle s'est enfuie.

... Ah! Madeleine! A l'instant où je jurais de vous oublier, vous n'auriez pas dû me laisser voir le trouble que vous causent mes larmes! . . . . . .

. . . . . .

(*Ici s'arrêtait le manuscrit de Pierre de Flave.*)

VI.

Mme de Simpré ne faillit pas à sa parole. Le mariage fut célébré le 12 septembre dans la plus stricte intimité.

Madeleine quêta, au bras de M. Gérald de Simpré; et, comme une jolie fille ne passe jamais inaperçue, même à l'église, elle fut remarquée.

Observa-t-on que non-seulement Madeleine était jolie, mais que Gérald semblait le savoir? Presque tous les intimes qui étaient là affirmèrent que oui, mais bien plus tard, selon la coutume des gens qui ont toujours tout prévu et vous l'annoncent quand l'événement paraît confirmer leurs prévisions. Il importe peu d'ailleurs. Le fait certain est que Gérald, pendant les quelques dîners et réunions qui eurent lieu à l'occasion des fiançailles de sa sœur, témoigna à Madeleine un empressement des plus vifs. Cependant,

comme son rôle justifiait quelque peu sa courtoise galanterie, M. et Mme de Flave et leur cousine devaient attendre, pour juger de ses intentions, que les circonstances ne lui fournissent plus de prétextes à se montrer aussi aimable. Qui sait si tout cela ne serait pas un feu de paille!

Telle était du moins la secrète opinion de Pierre de Flave. On croit toujours ce qu'on espère. Depuis quelque temps, il se voyait obligé à toute heure de se taire ou de mentir, de prendre un air indifférent ou satisfait, de plaisanter, de sourire même. Aussi, lorsque, peu après le mariage, la voiture qui emportait les nouveaux époux roula dans l'avenue, il eut la sensation d'une délivrance. Enfin, ses angoisses allaient cesser! Et, à peine rentré à la Croix-Fougères, lui qui avait jusque-là su rester maître de lui, voulut montrer à Madeleine qu'il avait souffert.

Il commença ironique et railleur :

— Ainsi, ma chère, vous voilà sans votre inséparable!

Elle leva sur lui ses yeux francs, mais se tut.

Il poursuivit :

— Vous n'avez pas à vous plaindre. Il a été d'une affabilité.

Elle détourna la tête.

Pierre devint cruel.

— Bah! consolez-vous. Il reviendra. Rien n'est perdu.

C'en était trop. Le sang monta aux joues de la jeune fille.

— Cela m'est bien égal, qu'il revienne ou non! Et vous le savez bien!

— Enfin, s'il revenait?..

— Je serais polie, voilà tout... Et puis, je vous en prie, n'en parlons plus. Cela m'est pénible.

— Oh! ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt. Je ne voudrais pas avoir contribué à préparer votre malheur à venir... Mais tenez, vous avez raison, n'en parlons plus. Je ne veux pas vous faire de la peine.

En effet, Madeleine s'était assise, le front chargé de mélancolie.

— Vous croyez donc, dit-elle après un long silence, que je suis heureuse maintenant?

Il tressaillit.

— Pourquoi ne le seriez-vous pas? Est-ce un reproche que vous me faites?

Elle eut un sourire navré.

— Non, murmura-t-elle.

— J'ai eu tort, n'est-ce pas, de vous taquiner à propos de M. de Simpré. Soit! Mettons que je n'aie rien dit. Et même...

Ici Pierre dut faire un effort pour articuler ces mots :

— Et même, si vous pensez qu'il puisse être un bon mari, épousez-le...

— Eh bien oui! s'écria-t-elle avec violence, il y a des momens où je me demande si cela ne vaudrait pas mieux, si nous ne serions pas plus heureux. Après tout, c'est peut-être mon devoir de l'épouser, lui ou un autre... Et autant lui qu'un autre. Oui, je suis malheureuse, malheureuse! J'ai honte quand Henriette m'embrasse!

Elle fondit en larmes.

Tant de remords pour une faute inaccomplie émurent Pierre. Il avait saisi la main de Madeleine et tendrement, à mi-voix, il la consolait, prenant tous les torts sur lui, soulageant de ce fardeau la pauvre conscience douloureuse de la jeune fille. Et celle-ci lui abandonnait sa main. Elle avait besoin de ce consolateur. Déjà elle s'habituait à trouver en lui l'appui qu'on demande à un complice. Elle voulait, comme toute femme repentante, s'entendre dire : « Tu n'es pas coupable en m'aimant; c'est moi qui suis un criminel... et mon crime est de trop t'aimer. »

Et comme c'était bien cela que Pierre lui répétait, sous mille formes, en paroles très discrètes et charmeuses, la persuasion ainsi suggérée de son innocence finit par la calmer. Ses larmes passèrent.

— Vous ne devriez pas m'excuser comme vous le faites. Je mérite mon chagrin!.. Ne croyez-vous pas que si je me mariais, à cause d'Henriette, je pourrais de nouveau être heureuse... et vous aussi.

Pierre ne répondait pas. Son imagination allait, allait. Il revoyait devant lui M. de Simpré avec sa fine moustache brune, ses yeux effrontés, son fréquent sourire; puis sa belle tournure, la souplesse et la fermeté de ses mouvemens... Il se disait que cet homme n'était pas sans séductions; qu'il pouvait plaire à une femme; à celle-ci même. Et sous la pensée de ce succès possible, Pierre frémissait, et Madeleine, dût-elle même être une consentante et joyeuse épouse, lui apparaissait comme une victime désolée et meurtrie. Aussi sa chair souffrait pour elle; son cœur saignait de pitié; sa colère montait en lui contre quiconque oserait toucher à cette vierge... Et pour répondre à la question qu'elle venait de lui adresser, il ne put que murmurer d'une voix sourde :

— Je ne sais pas. Je n'ai pas la force de vous donner un conseil.

Elle se leva. Elle sentait bien que Pierre disait vrai; que cet homme, qui lui avait appris l'amour et la douleur, ne serait jamais un ami capable de se faire oublier d'elle, de se sacrifier, pour lui rendre la paix de l'âme. Auprès de lui elle perdait toute énergie. Elle préférait l'éviter... Elle s'éloigna.

Pierre la rappelait.

— Madeleine, écoutez.

Elle ne répondit pas. La porte s'ouvrit et se referma sur elle, tandis que Pierre se prenait le front comme pour regarder en lui-même se débattre ses pensées.

Madeleine n'avait rien gagné à rompre ce pénible entretien. Ces deux faibles êtres, attirés l'un vers l'autre, en même temps qu'énervés par la distance que devait garder leur sympathie, étaient destinés à se redire souvent leurs tristesses, leurs désirs, leurs craintes. Ils n'y faillirent pas durant les jours qui suivirent. Ce furent des phrases rapides, fiévreuses, échangées furtivement, ici ou là, dès que le hasard leur donnait un instant de solitude. Tous deux semblaient pressentir qu'une lutte allait commencer où se jouerait leur avenir.

Ils ne se trompaient pas. Gérald manifesta bientôt ses intentions. Il vint voir Mme de Flave peu de jours après le mariage. Sa visite, qui pouvait être considérée comme de simple politesse, fut néanmoins significative. Il dit qu'il allait passer l'automne auprès de sa mère ; qu'elle et lui espéraient voisiner souvent avec leurs amis de la Croix-Fougères. Il parla de chasses, de promenades à cheval ; et, tout en s'adressant à Henriette, il glissait çà et là un mot pour Madeleine.

— Vous verrez mademoiselle, comme vous aimerez la chasse... Je connais une admirable jument à vendre. M. de Flave devrait l'acheter pour vous.

Pierre accueillit froidement ces avances. Madeleine garda la réserve qui convenait. Henriette seule fit quelques frais. On eût dit qu'elle voulait, par son attitude, empêcher sa cousine d'éconduire Gérald sans réflexion.

Cette façon d'agir n'avait pas échappé à Pierre ; il résolut d'en causer seul à seule avec Madeleine. Aussi, après le départ de M. de Simpré, il prétexta une course qu'il avait à faire aux environs, et dit à la jeune fille :

— Venez-vous avec moi?

Mais Henriette ne laissa pas le temps d'une réponse.

— Je préfère que Madeleine reste.

— Pourquoi donc ?

— J'ai à lui parler.

Mme de Flave dit cela posément.

Madeleine pâlit un peu. Pierre, déconcerté, fit semblant de rire.

— Du moment que l'on me renvoie... et que vous avez des secrets de femmes à vous dire...

— Justement, fit Henriette.

Pierre, sans quitter le ton de badinage, répondit en s'inclinant :

— Très bien! Enfin, si par hasard vous parlez de moi, tâchez de me ménager...

Il sortit, soucieux. Il se demandait si Henriette avait des soupçons ou voulait parler de Gérald à Madeleine, et l'une et l'autre de ces alternatives l'inquiétaient.

Pendant ce temps, Madeleine, plus que Pierre lui-même, redoutait un danger. Jamais encore, depuis qu'elle avait cédé au désir d'être aimée, elle n'avait autant souffert. Tout sacrifice lui eût paru léger pour anéantir le passé. Elle éprouvait non-seulement des remords, mais aussi des regrets. A son repentir s'ajoutait la terreur que lui inspiraient les conséquences possibles de sa conduite ; et comme ces coupables que tourmente leur égoïsme autant que leur conscience, elle oubliait, devant l'imminence du châtiment, combien forte naguère avait été la tentation ; elle ne comprenait plus qu'elle y eût cédé.

Quand Pierre fut parti, Henriette, du ton décidé qu'elle savait prendre, tint à peu près le discours suivant :

— Ma chère amie, M. de Simpré, cela n'est pas douteux, cherche à te plaire et il ne se passera pas longtemps avant qu'il ne fasse une démarche auprès de moi. Je ne veux pas t'influencer ; seulement, je t'engage à bien réfléchir avant de dire oui... ou non... M. de Simpré est jeune, aimable, intelligent ; il n'est pas sans fortune, j'ai pris mes informations. C'est vrai qu'il a été un peu casse-cou, à son heure, mais cela ne prouve rien. Donc, songes-y. Rappelle-toi qu'on fait aussi souvent une sottise en s'abstenant qu'en agissant, quoi qu'en dise le proverbe. Sur dix mariages heureux, il y en a neuf qui ne se sont pas faits par amour. Voilà! Maintenant ce que tu décideras sera bien décidé.

Elle se tut. Madeleine l'avait écoutée, les yeux baissés, et tourmentant ses bagues. A ce mot : « Mariage d'amour » elle eut envie de dire :

— Toi pourtant, c'est par amour que tu as épousé Pierre.

Mais une honte lui ferma les lèvres. Et comme ce silence la gênait, elle risqua ces mots :

— Il n'y a pas que M. de Simpré au monde et je peux trouver un autre mari.

— Je ne dis pas le contraire, fit Henriette.

Madeleine ne demandait pas mieux que de faire dévier la conversation.

— Mais oui! reprit-elle. J'espère bien me marier un jour selon mon cœur.

Cette phrase, au lieu d'apaiser Henriette, parut exciter en elle une sorte de dépit. On eût dit que Mme de Flave n'attendait que cette occasion d'une plus vive attaque.

— Ma chère, pour qu'une femme se marie selon son cœur, il faut que sa volonté, ses pensées, sa vie, aient leur liberté. Il faut qu'il n'y ait pas, à toute heure, une influence... amie, j'allais dire étrangère qui intervienne et s'oppose. Or, il y a quelqu'un qui te conseille, que tu écoutes, à qui tu obéis et ce quelqu'un, je n'ai pas besoin de te le nommer.

Madeleine essaya du regard une interrogation étonnée.

— Ne fais pas l'ignorante. Ce quelqu'un, c'est Pierre.

— Pierre?

— Oui, Pierre, mon mari. Je ne t'en veux pas et je ne lui en veux guère. C'est presque naturel ce qui arrive. Pierre s'est habitué à t'avoir toujours là, près de lui; vous êtes intimes et tu lui manquerais fort... Il t'aime trop pour se résigner à une séparation; pas assez pour s'imposer une peine... C'est de l'égoïsme; il ne s'en doute pas et serait bien étonné si je le lui disais.

Madeleine, encore émue, se rassurait pourtant, peu à peu; et, quoique gênée par cette confiance imméritée, elle souffrait moins; un espoir honnête lui venait en découvrant qu'Henriette n'avait presque rien deviné; elle se sentait plus forte; la sévère franchise de sa cousine lui avait rendu le sang-froid nécessaire à la lutte, et, obéissant au double désir de racheter ses torts et d'enlever à Mme de Flave toute arrière-pensée, elle murmura d'un ton soumis :

— Je ne demande qu'à suivre tes conseils... Et si M. de Simpré...

— Il ne s'agit pas plus de M. de Simpré que d'un autre. Je te répète seulement que Pierre aura toujours quelque chose à reprocher à l'homme qui demandera ta main. J'ai voulu t'avertir. C'est fait.

Elle s'était levée. Madeleine l'imita. Elle avait hâte de s'éloigner. Elle était déjà au seuil de la porte, lorsque Mme de Flave lui jeta ces mots :

— A propos, pas un mot à Pierre de tout cela, tu me promets?...

— Je te promets.

Madeleine sortit.

Henriette resta un instant immobile, les yeux sur la porte refermée, puis elle se rassit et songea. Maintenant, face à face avec sa conscience, elle se troublait. Elle se demandait si, en dénonçant l'égoïsme de Pierre, ce n'était pas son propre bonheur et non celui de Madeleine qu'elle avait voulu protéger; si elle-même n'était pas égoïste, jalouse?.. Et, retournant en arrière, dans les intimités de la vie conjugale, elle se rappelait que Pierre avait changé; une sombre lassitude avait engourdi cet amant passionné, ses baisers avaient l'air distrait, et l'emportement même des rares caresses

paraissait révéler ou la volonté d'étourdir sa pensée, ou l'espoir de ressusciter un amour qui s'en allait mourant.

... Oui, tel avait été le premier grief d'Henriette contre son mari... Mais jamais ce grief ne l'avait amenée jusqu'à un soupçon. Elle avait l'âme trop haute pour deviner le coupable amour de Pierre; elle pensait même avoir été la première à découvrir la sympathie qui, peu à peu, rapprochait ces deux êtres, la première aussi à en pressentir le danger; l'idée ne lui venait pas que Pierre eût déjà reconnu la force de son attachement pour la jeune fille; encore moins que ses sens eussent déjà tressailli, que déjà se fût produite en lui la mystérieuse et fatale évolution qui change l'admiration en convoitise, le respect en audace. Quelle douleur si elle eût appris tout à coup la vérité, les chaudes paroles dites, Pierre affolé et Madeleine devenue femme de par la félicité d'être aimée et la conviction de sa faiblesse! Quelle révolte si elle avait su que là-bas, au bord de l'Océan, insensibles tous deux à la majestueuse pureté des choses, ils avaient commencé la trahison; lui, éperdu de désir, elle secouée par la chère violence d'une première et presque inoffensive attaque. Inoffensive! Ah! comme elle aurait vu tout de suite, de son franc regard, que ce rapide baiser était aussi impie qu'un amour complet; comme elle aurait crié à Pierre, essayant de se défendre : « Hypocrite! c'est la même chose! » Mais non! Elle qui était bien femme par l'âme et la chair, faisant aux voluptés les concessions qu'il fallait, elle ne s'imaginait pas les tricheries commises autour d'elle; ni qu'un mari loyal pût ainsi voler l'amour, bribe à bribe, ni qu'une enfant, sa complice, prît plaisir à ce sournois pillage.

Et c'est pourquoi elle doutait, se refusait le droit d'être jalouse, considérant cette jalousie comme un outrage à la chasteté de Madeleine. Mais elle n'en blâmait pas moins « l'amitié » trop accaparante de Pierre qui pourrait un jour, aveuglément, nuire à la jeune fille. Alors elle se rappelait la promesse qu'elle avait faite au général de veiller après lui sur cette orpheline, et sa conscience, aussitôt calmée par ce souvenir, lui disait qu'en avertissant Madeleine, elle avait agi selon l'honneur...

... Pendant que Mme de Flave dissertait ainsi, Madeleine s'était enfermée chez elle, tressaillant au moindre bruit de voix qui pouvait être un appel, craignant à chaque minute qu'Henriette, soudain moins confiante ou moins généreuse, ne vînt lui dire :

— Vous vous aimez, n'est-ce pas? réponds, je le veux!

Et, bien que dans les phrases tout à l'heure prononcées par Henriette, elle ne découvrît nul soupçon de l'entière vérité, elle en comprenait pourtant la menace. — Mais que faire? En face de ce péril, à qui demander aide? A Pierre? Inutile! D'ailleurs, elle avait

promis de ne rien lui répéter. — Retourner auprès d'Henriette, provoquer une explication nouvelle, s'obliger à mentir ou à tout avouer. Non! Un mensonge ainsi calculé lui répugnait; un aveu, elle ne se sentait ni la force ni le droit de le tenter. Le secret de son amour ne lui appartenait pas à elle seule; et avouer dans le seul espoir de soulager sa conscience, c'était détruire l'illusion d'Henriette, perdre l'avenir de Pierre...

Le silence valait mieux. Puis elle agirait de façon à réparer le mal commis, à éviter qu'il ne s'aggravât... Oui, tout pour empêcher qu'Henriette n'arrivât à savoir...

Elle regarda bravement l'avenir et la route qu'Henriette lui avait montrée... Elle pensa à Gérald. Certes elle n'irait pas lui dire: « Épousez-moi. » Elle ne l'encouragerait même pas; ce mariage-là était une réalité trop brusquement apparue; elle ne l'avait pas assez longtemps vue venir pour oser l'affronter; mais elle n'en résolut pas moins de subir sa destinée, de se laisser emmener par le premier homme qui viendrait mendier sa dot, c'est ainsi qu'elle quitterait cette maison où elle ne pouvait pas rester sans aimer, sans être aimée et sans trahir.

Et pour faire tout de suite acte de fermeté, elle coupa court aux questions de Pierre quand celui-ci, le soir même, voulut qu'elle lui racontât sa conversation avec Henriette; puis, voyant qu'il fallait le rassurer, elle plaisanta et mit tant d'ingénuité dans ses sourires qu'il jugea s'être trompé et oublia l'incident...

Cette première victoire qu'elle remportait sur elle-même rendit à la jeune fille un peu de courage et de fierté. Il lui sembla qu'elle serait forte jusqu'au bout et que l'œuvre de réparation lui donnerait, parmi bien des douleurs, quelques saines joies.

VII.

M. Gérald de Simpré n'était pas homme à s'arrêter à moitié route. Il avait, dès les premières entrevues, décidé que Mlle Madeleine Ourvil, orpheline et riche de 250,000 dollars, n'avait rien de mieux à faire qu'à l'épouser. M. de Simpré comptait volontiers en dollars.

En somme, Henriette l'avait bien jugé. C'était un garçon intelligent, habile, entreprenant, et il l'avait prouvé en rapportant d'outre-mer trois ou quatre cent mille francs gagnés un peu de toutes les façons, mais licitement, assurait-on; il connaissait bien son monde et en profitait, ne se faisant point faute de répéter souvent : « Il faut avant tout ne pas être jobard. » Et de fait nul ne l'eût pris pour un jobard à le voir méditer ses projets de mariage. Il avait une manière à lui d'examiner, de derrière son

monocle, cette gentille vision féminine qui s'appelait Madeleine. Son regard volontaire s'immobilisait, sa bouche avait le sourire vague du joueur qui gagne. Encouragé d'ailleurs par Mme de Simpré, qui ne voyait rien de mieux, ici-bas, que son fils, il en était arrivé tout doucement à considérer son admiration de connaisseur pour Madeleine comme un amour délicat et digne de récompense... Il était donc résolu, prêt à la lutte et bien armé. Il ne devait pas rester longtemps sans agir.

Un après-midi il vint à la Croix-Fougères et fut reçu par Henriette. Pierre était sorti; Madeleine ne parut pas. Gérald avait son plan. Il comptait jouer l'amoureux timide à qui l'émotion fait avouer trop tôt son secret.

— Madame, dit-il au bout d'un instant, je venais vous demander de la part de ma mère si vous voudriez venir déjeuner chez elle avec Mlle Ourvil et M. de Flave à La Chesnaie-Simpré. Votre jour sera le nôtre.

Henriette remercia, dit qu'elle en parlerait à son mari et qu'elle répondrait par écrit à Mme de Simpré.

Gérald, sans paraître admettre que l'invitation ne serait pas acceptée, insista sur le plaisir qu'aurait sa mère à revoir Mme de Flave.

Il allait, prodigue d'amabilités, et se plaisant à entretenir Henriette de Mme de Simpré, en bon fils qui partage les joies et les peines maternelles.

Puis, quand la conversation eut porté quelques minutes sur ce sujet, il exprima tout haut cette pensée qui résumait sa piété filiale :

— Quel chagrin pour ma mère et pour moi s'il me fallait la quitter!

— Vous songez donc à repartir?

Alors Gérald prit l'air embarrassé d'un homme qui en a dit plus qu'il ne voulait, et très adroitement, il balbutia :

— Je ne sais... Certes, mon vœu le plus cher serait de rester ici, toujours... Mais ce n'est sans doute qu'un rêve...

Il baissa la tête et créa exprès un long silence gênant; puis, tout à coup, comme si c'était là le seul moyen de sortir d'une situation fausse :

— Je vais prendre congé de vous, madame, dit-il en se levant. Excusez-moi, je vous prie. Mon émotion a dû vous paraître singulière; vous ne saviez pas que j'étais un fils aussi sensible...

Henriette sourit.

— Attendez un instant, monsieur. Rien ne vous presse. Et puis votre voiture...

— Pardon, madame. J'ai dit qu'on ne dételle pas; et vraiment il faut que je parte, la route est longue.

Henriette ne le retint plus. Elle lui tendit la main.

— Ainsi, reprit Gérald avec humilité, nous pouvons espérer une bonne réponse?

Henriette, par charité pour le visiteur dont elle plaignait l'embarras, lui dit :

— Oui, je crois que rien ne nous empêchera.

Gérald l'interrompit avec une reconnaissance presque déplacée.

— Oh! merci! madame, vous êtes vraiment trop bonne.

Il hésita un instant, comme s'il allait en dire plus; mais le courage lui manqua sans doute, et, tout confus de nouveau, il salua très bas et disparut.

De sorte que Mme de Flave, restée seule, pensa aussitôt:

— C'est à croire que le pauvre garçon est fou de Madeleine.

Et pendant ce temps, le « pauvre garçon, » tout en filant sur la route qui le ramenait à La Chesnaie, murmurait entre deux *pull-up* adressés à sa jument, ce compliment qu'il s'adressait à lui-même:

— Voilà un bon jalon planté!..

Une demi-heure plus tard, Pierre, en rentrant, remarqua sur le gravier, devant le perron, la trace des roues d'une voiture. Il s'informa qui était venu.

On lui apprit que c'était M. de Simpré et qu'il était reparti.

Pierre monta chez sa femme.

— M. de Simpré est venu?

— Oui.

Et, sans tergiverser, elle communiqua l'invitation, et lui dit que, d'accord avec Madeleine qu'elle venait de consulter, elle avait décidé d'aller à La Chesnaie le samedi suivant.

— A moins, ajouta-t-elle, que vous ne soyez empêché.

— Non; seulement je trouve que vous vous engagez trop envers ces gens... C'est peut-être le bonheur de Madeleine qui est en jeu.

— Oh! mon ami, tu vas un peu vite... Du reste, Madeleine consent... Et puis, le bonheur, n'est-ce pas une affaire de chance?..

Elle reprit, enjouée:

— Voyons, sois franc! Avoue donc que cela te chagrine, l'idée de marier ta petite Madeleine? Mais, vois-tu, si ce n'est pas Gérald, ce sera un autre. Allons, résigne-toi.

Henriette souriait.

Pierre, incapable de continuer sur ce ton de plaisanterie, répondit seulement:

— Alors, c'est pour samedi?

— Oui, samedi.

— Bien.

Et il se retira, la figure impassible, mais le cœur tout froid...

Il fallait qu'il vît Madeleine. Il la prit à partie, seul à seule, dans le salon :

— Vous avez accepté d'aller samedi chez les Simpré ?

Elle le regarda tristement, sans répondre.

Il insista :

— Vous savez bien que cela me fait de la peine.

— A moi aussi, dit-elle.

Pierre se tut, tout à la fois joyeux et désolé de cette réponse.

Elle reprit :

— Ne me parlez plus ni de moi, ni de vous, ni de M. de Simpré.

— Mais, Madeleine, je ne veux pas que vous soyez malheureuse.

— Laissez, laissez-moi. Tout m'est égal ; je suis comme un caillou qui roule dans une rivière et ne sait où il s'en ira... C'est le mieux...

Il repartit avec violence :

— Mais, moi, je veux savoir où vous allez.

— Vous voulez ?.. Et si moi je ne veux pas ! interrompit la jeune fille avec une sévérité qui ne venait pas de son cœur. Est-ce que je ne suis pas libre de mes actes ?

— Jamais vous n'auriez dit cela, il y a deux mois.

— C'est vrai, j'ai réfléchi.

— Et qui donc vous a fait changer d'avis ? Est-ce votre caprice ? est-ce Henriette ? est-ce M. de Simpré ?

— C'est ma conscience.

Il eut un geste incrédule.

— Encore !

— Oui ! Je ne veux pas manquer à l'honneur, voilà !

— L'honneur ! C'est bon pour les hommes. Honneur de femme ! Allons donc ! Les femmes ne se servent de ce mot que lorsqu'elles n'aiment plus.

— Vous verrez bien.

— Madeleine !

Elle retira doucement sa main qu'il cherchait à saisir, et dit :

— Non, soyons deux bons amis ; cela seulement peut me rendre heureuse.

Elle n'en pouvait plus. Dans ce dernier mensonge elle avait dépensé tout ce qui lui restait de courage. Elle s'enfuit, se réjouissant d'être seule et de pleurer, pour expier par ses larmes tous les blasphèmes de ses lèvres.

... Le samedi suivant, vers la fin de la matinée, Henriette, Madeleine et Pierre partaient en voiture pour La Chesnaie-Simpré. Ils

causèrent peu ou de banalités ; c'était à contre-cœur qu'ils allaient là, — comme si leur destinée, non leur volonté, les y menait.

La réception fut toute cordiale. Gérald se montra d'une grande prévenance pour Henriette, qu'il sentait être le plus puissant allié qu'il pût se gagner. Pierre eut à subir les civilités louangeuses de Mme de Simpré. Madeleine enfin s'efforça de conserver la placide expression de visage d'une jeune fille assez bien élevée pour ne connaître ni la joie ni l'ennui. Une fois pourtant, elle s'anima, et ce fut d'ailleurs le seul incident de la journée.

Comme Gérald engageait Mme de Flave à suivre une chasse qui devait avoir lieu huit jours après dans la forêt de Vierzon, Madeleine vivement intervint :

— Tu sais, Henriette, que nous devons aller ce jour-là aux Rocailles.

Henriette regarda sa cousine avec étonnement. C'est vrai qu'elle allait quelquefois avec Madeleine aux Rocailles, — la villa de feu le général Ourvil. Mais ces visites, nécessaires au règlement de certaines questions matérielles, n'étaient jamais assez urgentes pour devoir être faites à jour fixe.

Il suffisait de prévenir la veille le jardinier, gardien du petit parc et de l'immeuble.

Madeleine vit l'hésitation de sa cousine et reprit aussitôt :

— Nous avons rendez-vous avec un entrepreneur pour des réparations à faire...

— Très bien, fit Henriette, j'avais oublié, voilà tout.

Gérald soupçonna le faux-fuyant, mais n'en laissa rien voir.

— Je regrette, mademoiselle, — j'espère que ce sera partie remise.

L'on changea de conversation.

Le retour en voiture fut plus silencieux encore que la course du matin. La nuit tombait. Madeleine était assise en face de Pierre et devinait le regard qu'il fixait sur elle. A un certain moment, comme elle cherchait à lever la vitre du landau, il lui vint en aide ; leurs mains se rencontrèrent, il lui en saisit une et la serra, d'une pression lente, qui fit rougir la jeune fille sous sa voilette. Et cette pression continuait, imprudente, mais délicieuse. Il semblait que Pierre y mettait toute une supplication, qu'il demandait grâce, qu'il disait : « Ne vous donnez jamais à un autre. »

Madeleine, au bout d'un instant, dégagea sa main et se renfonça dans l'ombre.

Henriette n'avait rien vu.

D'ailleurs, depuis quelques jours elle se rassurait. Pierre avait paru se rendre à ses raisons ; Madeleine aussi se montrait plus

confiante envers elle. Aussi, se borna-t-elle, le lendemain, à lui dire d'un ton plus malicieux que sévère :

— Tu tenais donc bien à aller samedi prochain aux Rocailles?

— Oui et non, répondit Madeleine.

Elle rappela qu'en effet, rendez-vous avait été pris pour ce jour-là.

— Soit, répondit Henriette, nous irons.

Dans l'intervalle, les deux femmes rendirent visite à Mme de Simpré. Gérald était absent, sa mère parla encore de la chasse du samedi ; elle dit même :

— Gérald est capable d'y renoncer, puisque vous n'y serez pas.

Henriette ne releva pas le mot.

Par une réaction naturelle, maintenant elle trouvait qu'elle s'était trop hâtée de considérer Gérald comme un prétendant sérieux. Certainement elle ne s'opposerait pas à ce mariage, si M. de Simpré arrivait à plaire à Madeleine... Sinon, tant pis. Tout le monde en serait vite consolé.

Ce fatalisme, ou plutôt cet optimisme d'Henriette provenait peut-être d'un remords; car à certaines heures elle se reprochait ses défiances, et elle en arrivait à souhaiter une occasion de faire réparation à Madeleine, de lui témoigner son regret de ses doutes, non par des mots, mais par un de ces actes de généreux abandon qui sont les va-tout des cœurs honnêtes. Une occasion s'offrit ; elle en profita. Le jour où elle devait accompagner sa cousine aux Rocailles, elle se sentit un peu souffrante. Au lieu de remettre la course à plus tard, ainsi que le proposait la jeune fille, elle lui dit :

— Vas-y avec Pierre.

Madeleine tressaillit.

— C'est que le temps a l'air de se gâter. Nous aurons de la pluie.

— Mais non; c'est du brouillard... Prenez le train de onze heures. Vous déjeunerez à Bourges, vous ferez votre course et vous reviendrez par le train du soir. Vous serez ici pour dîner...

La jeune fille ne se défendit plus.

De son côté, Pierre, contenant son émotion, avait accepté tout de suite. Seul avec Madeleine !.. Il ne se demandait même pas si ce seraient des heures de joie ou de souffrance ; il les attendait, fiévreux, tout à l'espoir des tentations prochaines.

Elle, très calme en apparence, n'osait pas le regarder. Elle voulait avoir l'air d'accepter comme une chose toute naturelle ce long tête-à-tête avec son cousin.

Ils partirent. A Vierzon, ils prirent le train pour Bourges. Le compartiment où ils montèrent finit par se remplir. Aussi ne causèrent-ils guère pendant le trajet. Arrivés à Bourges, ils déjeunèrent dans un hôtel où Pierre avait coutume de descendre. Ils

s'étaient assis à une petite table de la salle commune. Pierre épiait du regard sa compagne, qui, distraite par la course, amusée par ce déjeuner, reprenait sa jeune insouciance, parlait, riait, mangeait à belles dents.

Mais lui, peu à peu, devint songeur. Il rêvait ; il cherchait à s'envelopper dans son illusion. Il se figurait que Madeleine était à lui, qu'il venait de l'épouser ; qu'elle lui avait promis sa vie, sa beauté, qu'ils commençaient leur voyage de noces ; que c'était la première étape, qu'il n'avait rien eu d'elle encore, mais que l'heure approchait... Puis tout à coup un souvenir, une parole entendue, un rien déchirait, comme un éclair de vérité, le voile de son rêve et de nouveau la réalité apparaissait devant lui, murmurant tour à tour les mots de crime ou d'impossibilité, de sacrifice ou d'éternel remords.

Madeleine lui dit une fois :

— Vous n'avez pas faim, Pierre?..

Il releva la tête, en sursaut, voulut sourire, puis s'excusant :

— Non, je n'ai pas faim.

Elle le regardait, mais ses yeux durent se baisser ; il y avait une trop vive caresse dans ceux de Pierre.

— Vous me devinez, n'est-ce pas ? dit-il.

Elle fit signe que non.

Il reprit avec une profonde tristesse :

— Je fais un rêve... Il me semble que je suis libre, que vous avez dit oui, que je vous emmène...

Elle l'interrompit, suppliante.

— Pierre, vous m'avez promis !..

— C'est vrai !

Et, par un effort de volonté, il prononça une phrase quelconque à propos du soleil ou du froid ou de la pluie... Mais ces paroles menteuses tremblaient d'émotion... Pourtant il se remit et, lorsqu'au moment de se lever de table, Madeleine osa lui dire :

— Pierre, vous savez que j'ai confiance en vous, ce fut avec fermeté qu'il répondit :

— Vous avez raison.

Une voiture de louage les attendait à la porte. Ils partirent, et une demi-heure après ils étaient aux Rocailles...

C'est une villa très simple. La maison domine un parc de trois hectares, dont les pelouses semées de bosquets descendent en pente douce jusqu'à une bordure d'ormes et de gros chênes. A cinquante mètres de la maison, s'élèvent les communs où habite le jardinier, le vieux Michel, ancien ordonnance du général Ourvil.

Le bonhomme et sa femme guettaient l'arrivée des visiteurs, qu'ils reçurent selon leur habitude avec une joie respectueuse.

Une heure se passa à parcourir la maison en compagnie d'un entrepreneur venu pour examiner certains travaux projetés. Quand la corvée fut finie, la femme de Michel fit promettre à Madeleine de venir un peu plus tard faire honneur au goûter qu'elle allait préparer.

— Merci, répondit la jeune fille, mais pas avant une heure d'ici. Nous avons déjeuné tard.

— Mademoiselle n'a pas besoin de moi, dans la maison?

— Non, je vais chercher, à la bibliothèque, des volumes que je veux emporter, voilà tout.

Pierre et Madeleine restèrent seuls.

Ils étaient dans le petit salon. Les volets qu'on venait d'entr'ouvrir ne laissaient entrer qu'une demi-lueur. La pièce, avec ses meubles recouverts de housses, sa cheminée dégarnie, ses tableaux enveloppés de serge, avait toute la mélancolie des lieux inhabités.

— Allons choisir ces livres, dit Madeleine. Tenez, prenez cette corbeille pour les transporter.

Un petit escalier de bois, en coquille, conduisait du salon à la bibliothèque. La jeune fille, légèrement, gravit les marches. Pierre la suivait, le visage tout près d'elle, enivré de cette intimité et de cette solitude.

Ils entrèrent.

La bibliothèque était la pièce la plus confortable de la maison; elle n'avait jamais l'air inhabité. C'était là qu'en toute saison s'installait Madeleine quand elle venait avec Henriette passer quelques heures aux Rocailles. Ce jour-là, un feu pétillait dans la cheminée, avec des reflets joyeux sur les tapis, les fauteuils de cuir et les divans le long des murs; une bonne chaleur régnait; la demi-clarté des fins d'après-midi semblait s'arrêter discrètement dans les rideaux des fenêtres. Au dehors le ciel était couvert. Une pluie menue commençait de tomber.

— Tiens, il pleut, dit Madeleine... Oh! le bon feu! Cela fait plaisir.

Debout près de la cheminée, elle posa sur les chenets un de ses pieds qu'elle remuait devant la flamme.

Pierre se tenait près d'elle. Il ne la quittait pas des yeux. Une pensée forte comme une angoisse l'étreignait.

Il se disait : « Nous sommes seuls, tout seuls. »

Et la chambre était chaude, calme, silencieuse; et dehors le ciel était sombre, humide et froid.

Pierre se taisait, et il percevait le battement de son cœur et de ses tempes.

Madeleine, oppressée par ce silence, cherchait une parole, une seule, ne fût-ce que pour entendre le son de sa voix.

Elle finit par dire :

— Choisissons ces livres, voulez-vous? Ils doivent être là-haut, sur les rayons de gauche. Allons, aidez-moi.

— Attendez! répondit-il en se rapprochant encore. Je suis si heureux ainsi!

— Non, venez, voyons!

Mais il n'en était plus à obéir. Ses lèvres, faute de baisers, voulaient dire des mots d'amour.

— Madeleine, dit-il en la prenant tout à coup par les bras, Madeleine, je souffre, je souffre atrocement, je vous aime. Je ne veux pas que vous vous mariiez. Et ne me parlez pas de votre conscience ni de la mienne! Ça m'est bien égal, ma conscience! Est-ce que je suis responsable, moi, si je vous ai dans le cœur, dans les yeux, dans la tête, dans le sang, vous, et rien que vous, et vous, toujours!

— Lâchez-moi, dit-elle... lâchez-moi donc.

Il ne voulut pas employer la force; il céda.

Elle, quoique très émue, ne se sentait pas en danger. Cette attaque passionnée, trop brusque, pas assez enveloppante, sans douceurs ni prières, l'avait plutôt réveillée qu'alanguie. L'expression de ce grand désir la troublait moins que l'adoration tremblante de naguère.

— Mais répondez-moi donc quelque chose! s'écria-t-il. Vous ne voyez pas que vous me torturez?

Alors elle se révolta contre l'égoïsme de cet amour et voulut partir.

Il lui barra la porte.

— Non, disait-il, vous ne vous en irez pas. Faites-moi la promesse que je vous demande; laissez-moi ce pauvre espoir, que personne ne vous aimera, puisque cela m'est défendu, à moi.

Elle s'était assise, toute brisée, sur un canapé, étreignant son front douloureux de ses deux mains jointes.

— Tenez, reprit-il, je vous en supplie à genoux, ma bien-aimée!

Alors, tout à coup, elle parut prendre son parti. Elle acceptait la lutte.

— Tenez, Pierre, écoutez-moi. Asseyez-vous là! Oui, c'est vrai, vous me faites pitié. Mais c'est égal. Vous êtes coupable. Je vous en veux... beaucoup.

Il essaya de l'arrêter.

— Oui, reprit-elle, vous êtes coupable. Vous saviez combien nous sommes faibles. Moi, je l'ignorais. Je croyais que vous étiez mon frère. Je ne me défiais pas. Vous étiez toujours là, bon et charmant. Je vous écoutais, je vous répondais en souriant. Et puis,

un jour, j'étais triste, je ne sais pourquoi, il me fallait un ami, un soutien; nous étions seuls. J'ai pris votre bras; je m'y suis appuyée un peu trop, et vous m'avez dit : « Je vous adore, ma petite sœur. C'est à peu près ainsi que cela s'est passé. Ma petite sœur! Ah! j'ai bien compris. C'était une excuse toute prête que vous me donniez, et je m'en suis servie! Je me répétais : « Ça n'est pas mal, c'est de l'amitié. » Et je rougissais de me mentir ainsi. Mais je n'avais pas la force de vous repousser. Il me semblait que mon âme aurait froid si je lui ôtais tout à coup votre tendresse! Oh! vous avez eu tort!

Pierre tressaillit; puis d'une voix humble et douce :

— Ainsi, vous m'en voulez beaucoup, Madeleine?

Déjà elle regrettait son dernier mot.

— Oh! j'exagère, reprit-elle avec un adorable sourire et des diamans dans les yeux, vous voyez bien que je ne vous déteste pas, puisque je vous pardonne à mesure. Seulement, je ne vous comprends pas.

— Comment?

— Non, car enfin, pourquoi,.. pourquoi n'aimez-vous pas Henriette?

Il s'écria violemment:

— Ne me demandez pas cela, Madeleine, je vous en prie.

— Si, au contraire. Pourquoi ne l'aimez-vous plus? Vous l'adoriez? Qu'est-ce qu'elle vous a fait? Pourquoi est-ce fini? Pourquoi en aimez-vous une autre! Pourquoi moi? Justement moi? Je suis moins belle qu'Henriette; je ne vous ai jamais détourné d'elle... Pourquoi me poursuivre et me faire souffrir? Aimez-la donc de nouveau. Vous l'aimez encore! Dites-moi que oui; cela me rendrait si heureuse!

Il ne la laissa pas continuer. Il lui avait repris les mains, et lui disait :

— Est-ce que je sais seulement si je l'ai aimée? Est-ce que je me souviens?.. Je vous aime, voilà tout. Avant, je n'ai jamais aimé, j'ai cru aimer peut-être, mais c'était un amour incomplet. Car il n'y a pas seulement le désir d'aimer, il y a aussi le droit de révéler l'amour à une femme. Et pourtant je ne regrettais rien avant de vous avoir regardée... Alors, peu à peu le regret est venu; et, peu à peu, il s'est changé en une douleur aiguë... et une tendresse inouie... Ce bonheur entrevu, regretté, j'y pense toujours, je veux l'avoir; je ne veux pas mourir avant; je trouve injuste!.. Pourquoi je vous aime? pourquoi? ô mon adorée!..

Il s'était de nouveau laissé glisser devant la jeune fille, et là,

le regard tendu vers elle, il lui racontait la genèse de son amour.

— C'est que je vous ai vue peu à peu devenir femme et devenir belle! J'ai assisté au développement exquis de tout votre être, âme et corps. Votre pensée grandissait. Vos yeux étaient chaque jour plus profonds et vos lèvres plus rouges, et vos mains plus blanches. Je vous ai contemplée longtemps, longtemps; je vous respirais comme une fleur qui grise. Oh!..

Et, dans un soupir de passion, il mit quelques rapides baisers sur les mains de Madeleine. Elle voulut se lever :

— Pierre...

— Écoutez-moi encore. J'aime à vous parler... Oui, tout en vous admirant, je me disais qu'un jour viendrait où l'amour vous rendrait plus belle encore; mais quel homme donc serait digne de vous, quel homme autant que moi! Et, peu à peu, il m'a paru que tout hommage d'un autre serait une profanation; et, depuis ce moment-là, j'ai songé à vous toujours, partout; et j'évitais les baisers d'Henriette, parce que j'aurais pensé à vous en faisant semblant de l'aimer. C'est affreux, n'est-ce pas? Voilà où j'en suis; ma vie est perdue!..

Il se tut un instant; puis, tout à coup, attendrie, sa voix baissa :

— Vous m'auriez aimé, j'en suis sûr. — Vous rappelez-vous le jour où vous êtes tombée, là-bas, sur les rochers!.. Oh! ce baiser!.. je l'ai gardé aux lèvres!.. Et vous!..

Pierre avait passé ses deux bras à la taille de Madeleine. Elle ne les dénouait pas. Elle ne s'étonnait plus. Sous le charme puissant de cette adoration, ses joues comme naguère s'empourpraient lentement, et, comme naguère aussi, elle n'avait pas le courage d'interrompre. Elle éprouvait un grand bonheur et une grande fatigue. Elle avait envie de laisser tomber sa tête lourde sur l'épaule de celui qui l'aimait tant. Elle s'alanguissait.

Et Pierre, justement, lui dit :

— Je vous aurais si bien aimée!

Il s'était rassis près d'elle, sans la lâcher.

Madeleine s'était doucement renversée, la joue appuyée à cette poitrine où elle devinait le battement d'un cœur gonflé.

Ils se regardèrent avec des larmes d'amour... Ce fut très court, ce regard. Cela dura le temps qu'il fallut à leurs lèvres silencieuses pour vouloir des baisers,.. et, sans lutte vaine, sans calcul, sans étonnement, ces lèvres s'unirent dans une parfaite et frissonnante union... Et ce baiser dura, dura, renaissant dès qu'il allait mourir... Puis, bientôt, dans l'ombre épaissie de la chambre où le feu agonisait, où les rideaux blancs semblaient de vagues fantômes, où régnait un silence de rêve, Pierre s'emporta, s'affola et sa passion

commençait à oser... Madeleine ne savait plus se défendre ; trop simple pour jouer la comédie de la résistance, trop bouleversée pour lutter, elle s'abandonnait, épouvantée de sa soumission de vaincue...

Mais brusquement du salon, au bas de l'escalier, une voix appela :

— Mademoiselle, êtes-vous là ?

Et dans ce réveil brutal, retrouvant soudain ses pensées, sa volonté, sa pudeur, elle cria :

— Oui ! venez, venez !

Avec une sorte de rage elle éloigna d'elle le visage de Pierre, se leva ; et, toute frémissante encore du danger suprême dont un hasard l'avait sauvée, refoulant en elle la honte de la souillure à peine évitée, elle sut, par un immense effort sur elle-même, calmer sa voix pour dire :

— C'est vous, Fanchette ; montez !

Elle alluma rapidement une bougie, la tendit à Pierre, grimpa sur l'échelle mobile qui était près d'un des casiers de la bibliothèque, et dit :

— Venez, Fanchette, vous prendrez les volumes que je veux emporter et vous les mettrez dans la voiture.

La vieille était au seuil de la porte.

Alors Madeleine tendit à Pierre, un à un, des volumes qu'elle feignait de choisir avec le plus grand soin.

Pierre machinalement prenait chaque volume, mais ses mains tremblaient ; on devinait que sa passion, arrêtée soudain, se changeait en colère. Il en voulait à Madeleine de lui avoir échappé et d'avoir fait venir là cette femme dont l'arrivée avait été le salut.

Et, par contenance, il se mit à lire tout haut les titres des volumes que Madeleine lui passait :

— *Le Vicaire de Wakefield*, *Quentin Durward*, *la Petite Fadette*, *Histoire de Sibylle*, *l'Abbé Constantin*...

Puis, tout à coup, un mot méchant lui vint, un de ces mots que trouvent les hommes dans leurs injustes dépits ;.. et, levant la tête, ironiquement, il dit à Madeleine :

— C'est toute votre bibliothèque de jeune fille que vous emportez là !

Elle rougit, mais elle ne se fâcha pas. Ce mot lui avait fait trop de mal. Elle se contenta de répondre, tristement :

— Oui, c'est ma bibliothèque de jeune fille !

ADOLPHE CHENEVIÈRE.

(La dernière partie au prochain n°.)

EN JUDÉE

PREMIÈRE PARTIE.

Jaffa, 18 septembre 1892.

Après les grandes lignes de l'Égypte, après l'humide Delta, étalé sous la coupole du ciel ardent, après les futaies serrées de dattiers qui bordent le fleuve bourbeux, après les nappes rouges que font jusqu'à l'horizon les eaux lourdes de limon et de sang nourricier, après la grandeur et la simplicité de cette terre des pyramides, des temples et des morts, on est surpris du charme de cette Palestine, de ce pays maigre et gracieux, de cette végétation classique et fine d'oliviers, de toute cette petite campagne sèche que forment d'abord les routes poudreuses entre les massifs de citronniers, puis la plaine de Saron, riche et douce à l'œil comme un tapis de haute laine, enveloppée à l'horizon par l'ondulation bleue des monts de Judée. C'est bien ainsi qu'on imaginait le paysage biblique : le sol sec, les rares bouquets de palmiers, des verdures de lauriers autour des fontaines, quelques oliviers festonnant de leurs feuilles d'argent la pureté limpide de l'azur, çà et là un pâtre menant ses chèvres, ou bien une file de chameaux débouchant, silencieuse et inattendue, entre deux haies de cactus; un pays irrégulier, bossué, des horizons courts, une terre à cantons, à tribus séparées, à légendes locales. Cette Jaffa même, qui jette jusqu'à la plage les petits cubes blancs de ses cases, est nette, précise, avec cela la ville la plus pittoresque, la plus orientale que l'on puisse voir sur la Méditerranée.

Très gaie, cette arrivée en Palestine, très amusant, ce passage de la barre de Jaffa dans les grandes barques qui bondissent sur la houle véhémente, au milieu d'une clameur d'écume broyée, enlevées à tour de bras par les bateliers. Du talon à la nuque, joyeusement, ils font effort, ils se lancent en arrière avec un élan magnifique, en poussant des cris pour s'exciter comme des enfans. Franchie l'étroite passe! — Derrière nous les dangereuses roches noires qui surgissent en demi-cercle comme des pieux d'enceinte posés devant la ville! A présent nous abordons au vieux quai glissant qui plonge dans les profondeurs bleues de l'eau tranquille.

Tout de suite nous entrons dans l'ombre. Rien d'étrange, après cette lumière de l'espace, après cette façade blanche de la ville, comme cet intérieur obscur de ruche bourdonnante. Sous un plafond de nattes déchirées, les étroites ruelles montent et s'enchevêtrent. Là dedans, éclaboussés par les coups de lumière que jettent les trous de la vieille natte, grouillent le sordide et le pittoresque, traversés de puanteurs et de parfums : des juifs en robes blanches, en longues papillotes, aux figures pâles, comme s'ils n'étaient jamais sortis de l'ombre tiède de ces ruelles couvertes, — de vieilles têtes de rabbins penchées sur des balances, — bientôt un peuple bariolé, escorté de tous les chiens de bazar que le tumulte a réveillés, des Arabes et des nègres, des femmes voilées, des enfans mangés de mouches, une foule qui nous presse, qui nous emmène entre les petites échoppes où s'entassent les oranges vertes, les pastèques, les régimes de bananes. — Tout d'un coup, la lumière. Nous débouchons sur la place du marché, l'espace s'ouvre et le vaste ciel rayonne sur le tumulte des hommes et des bêtes, sur les monceaux de fruits et de grains, sur les tueries de moutons, sur la criaillerie des marchandages, sur l'immobilité des fumeurs assis devant leurs narghilés, sur le rêve pacifique des chameaux qui ruminent en fermant les yeux, sur les étranges Bédouins arrivés ce matin du désert. Avec quelle lenteur, parmi la foule vivace, ils traînent leurs couvertures pesantes, leurs vastes manteaux de toile rayée, leur harnachement d'étoffes raides d'où ne sortent que des doigts maigres, des yeux de feu, des nez busqués, des figures de bronze que le soleil a cuites, séchées, affinées, les faisant toutes se ressembler, faisant saillir chez toutes, avec un relief extraordinaire, le caractère élémentaire et permanent de la race sémite, de l'antique vagabonde des grands sables!

Le plus curieux, en Orient, c'est quelquefois l'Europe. En terre-sainte, à côté des ingénieurs, des commerçans et des promeneurs, à côté des moines qui se font concurrence, des papas grecs et des

franciscains, des protestans anglais qui convertissent à coups de livres sterling, à côté des juifs qui reviennent pour baiser les murs de Sion et pour mourir, il y a les visionnaires et les illuminés que le mirage du pays sacré a hantés dans les longues nuits du nord et qui sont venus s'éblouir ici, à côté des cactus torrides. L'hôtel où nous descendons est le centre d'une colonie de mystiques allemands émigrés des États-Unis et qui, frappant monnaie, battant pavillon américain, vivent serrés les uns contre les autres dans une enceinte que l'on ferme à neuf heures. Boulangers, tailleurs ou cordonniers, ils travaillent tous de leurs mains en s'enivrant de Bible. A leur tête, sorte de bourgmestre et de chef religieux, le propriétaire de l'hôtel a la belle tête sensée et honnête, la joue rose, l'œil clair d'un ancien bourgeois de Nuremberg. Comme les vieux bourgeois d'Allemagne, tout en administrant très bien ses affaires, il s'est profondément préoccupé de religion et de morale. Il s'est tourmenté du « sens de la vie » si bien que sa vue des choses s'est un peu troublée et qu'il a fini par écrire des livres très excentriques. Dix minutes après notre arrivée, tout en faisant disposer la table pour le déjeuner, tout en chassant les mouches à grands coups de serviette, il nous offre un volume de « Pilules au tannin biblique, » dépuratives et toniques, avec la manière de s'en servir. Nous ouvrons cette pharmacie et nous trouvons un recueil de versets sacrés, chacun précédé de l'image d'une petite pilule et suivi de l'énoncé d'une règle morale, œuvre caractéristique de l'imagination religieuse et positive, à la fois mystique et soigneuse du détail solide, et qui a inspiré cet hôtelier allemand comme autrefois Wohlgemuth et Dürer. Il y a trois cent soixante-cinq pilules; en en prenant une par jour durant un an, en « se gardant bien de lectures légères, romans, etc., pendant la durée de la cure, » on arrive à la parfaite santé morale; « les rapports cordiaux avec le prochain se rétablissent, l'intelligence s'éclaircit et l'appétit pour la parole de Dieu revient. » Régime sévère, d'ailleurs, qui nous effraie un peu, auquel notre hôte sent bien que nous finirons par nous dérober, car, tout de suite, posant un dernier ravier sur la table, ouvrant son livre d'un geste pressé, il nous montre le remède décisif où se trouve concentrée toute la précieuse essence guérissante. Bien violente, cette « pilule dynamique extraite du bois de l'arbre de vie, » bien âcre pour que j'ose à mon tour la présenter toute nue au lecteur. Je l'envelopperai comme il convient en disant qu'elle contient « une règle biblique pour gens mariés, » et que cet hôtelier allemand, installé en Palestine pour y suivre son rêve religieux, se rencontre avec l'auteur de *la Sonate à Kreutzer* et fonde la vie morale sur la même base physiologique.

Une trentaine de personnes à table, beaucoup d'ingénieurs et de journalistes français, venus pour l'inauguration du chemin de fer, les commissaires turcs arrivés de Constantinople pour examiner l'état de la ligne, l'un apathique, inerte, atone comme l'empire ottoman, quelques autres, qui ont vécu en Europe, nous content des souvenirs d'opéra de 1860, — têtes chauves et ridées de vieux boulevardiers finauds qui sont aussi des effendis très entêtés et qui ont quitté leurs harems pour vérifier les ponts de M. Eiffel. Plus loin, un *scholar* anglais qui fait des fouilles et étudie le monde chananéen, la civilisation palestinienne avant les Hébreux. A côté de nous une famille américaine, la mère et deux petites filles échouées à Jaffa depuis huit mois, qui songent tous les jours à s'en aller, mais qui restent sans savoir pourquoi, probablement parce qu'on n'est pas plus mal ici que dans un hôtel de Boulogne ou de Florence. Le fils est à Heidelberg, la fille aînée fait de la musique à Paris; un beau jour, le père écrira de Chicago qu'il vient les chercher et passer huit jours en Europe: tout ce monde se réunira au casino d'Ostende et l'on s'embarquera à Anvers sur un paquebot du Red-star-line dont les passages sont économiques.

Le déjeuner se prolonge, les conversations s'animent, pendant que l'effendi triste devient de plus en plus atone. Ma voisine m'entretient des vitesses comparées des steamers et, sur ce sujet, rencontre heureuse, nous avons justement les mêmes opinions. Sans contredit, les whitestar sont les plus rapides, mais la cuisine des Transatlantiques est supérieure. Cependant mes yeux se charment à suivre le profil d'une petite quakeresse qui nous sert, mince, sévère, toute vêtue de noir, son étroite figure ascétique sortant d'une collerette puritaine, — exquise, à côté de la fenêtre où, par-dessus le feuillage des orangers classiques, le ciel oriental brûle, flambe dans la gloire implacable de midi.

Nous allons faire la sieste dans nos chambres qui sont très nues, très bibliques même, chacune portant au-dessus de la porte le nom d'une tribu d'Israël. Je dors sous la protection des Aser, entre Ruben et Benjamin. Vers deux heures, la grosse chaleur est déjà passée. Dans cette atmosphère sèche, vide de vapeurs, elle ne s'emmagasine pas: on ne souffre que du rayonnement direct du soleil, dont la flamme est dévorante durant les deux heures qui précèdent et qui suivent son passage au zénith.

Bien vite nous courons à la gare du petit chemin de fer que l'on inaugurera dans huit jours et que déjà je déclare inoffensif. En Europe, où la nature est pauvre, délicate, entourée de civilisation hostile, le chemin de fer lui est pernicieux. Il signifie la construc-

tion d'un casino sur une plage, d'une usine sur une lande, la mort des vieux costumes et des vieux patois. En pays exotique, la nature est trop originale et trop forte pour se laisser effrayer par les petits railways économiques. Celui de Ceylan, si alerte, si léger, se faufilant comme une petite bête active entre les hautes futaies de cocotiers, m'est resté comme un souvenir paradoxal et drôle. Celui-ci vaut bien mieux que la vieille route par laquelle, en deux jours, l'on allait à cheval à Jérusalem. Certes, quinze jours de cheval à travers les déserts de Judée ont un sens, parce qu'ils réveillent en vous le nomade, parce qu'à la longue ils se fondent l'un dans l'autre, tracent dans l'âme une traînée prolongée d'impressions simples et profondes qui vous éloignent de toute votre vie passée. Mais que laissent deux jours de cheval à travers les lapias, sinon le souvenir distinct de la courbature et de l'ennui?

La gare est toute blanche, toute nette, petite gare coquette et simple de village, jolis wagons de bois clair et vernis, jolies locomotives munies de chasse-bœufs, faites pour trotter à travers le pays sauvage, jolis ateliers où des ouvriers français sont chefs, forment les indigènes, leur font oublier les antiques procédés de l'Orient traditionnel, où tout le monde forge et bat joyeusement le fer.

Comme le soir tombait, un peu fatigué par la lumière de cette première journée, par le fourmillement et les odeurs du bazar, par ma cure de pilules au tannin biblique, et même, — l'avouerai-je? — par ma visite au petit chemin de fer, je me suis enfoncé dans les jardins de Jaffa. — Si brûlés par les ardeurs de l'été, ils sont encore enivrans; tous les parfums de l'Arabie s'en exhalent, flottent, dit-on, au-devant des vaisseaux sur la mer phénicienne. Entre les régimes des bananiers féconds, entre les massifs de lauriers roses et de citronniers, à l'ombre des cactus géans dont les larges lames épineuses, dont les hautes raquettes articulées hérissent la terre d'une végétation de cauchemar, je suivais une route de poussière épaisse, d'où montait cette odeur fade du désert qui vous hante et dont on a la nostalgie quand on l'a sentie. Au-delà commençait la plaine de Saron, harmonieuse et sèche, sous un ciel qu'emplissait la quiétude du crépuscule. Bien loin, les collines de Judée ondulaient, sans poids, fluides comme des vapeurs qui s'étirent et tout ce paysage de terre-sainte était large et calme infiniment, plein d'une paix profonde qui, peu à peu, pénétrait l'âme, la purifiait de toutes les petites images pittoresques laissées par cette journée. Dans un carrefour, sous un grand figuier, des femmes voilées de bleu venaient puiser de l'eau à une fontaine et s'en allaient droites et sérieuses, un bras sur la hanche, levant l'autre très haut pour soutenir leurs vases. Et puis, doucement, sur le

silence fragile, comme des gouttes qui tombent, une à une des clochettes tintaient, et l'on voyait surgir une file de chameaux, apparition solennelle, si lente qu'elle semblait ne point avancer tant qu'on n'avait point vu les étranges bêtes, tour à tour, avec lenteur, avec précaution, plier leurs genoux calleux, étaler leurs pieds capitonnés dans la poussière, balançant, prélassant au bout de leurs longs cous flexibles leur tête osseuse où rêvent et sommeillent deux gros yeux.

19 septembre.

De Jaffa à Jérusalem, trois heures de trajet par une belle matinée fraîche. D'abord la plaine, roussie par l'été, hérissée de plantes sèches qui sont un peuple de fleurs au printemps, à présent un tapis fauve et riche, paysage simple où nulle verdure ne fait tache et qui fond là-bas en brume impalpable, au pied des collines molles. Puis la chaîne que nous atteignons très vite, le roc, la dure Judée, ardente et monotone comme des versets de la Bible. Le train serpente, décrit de grandes courbes dans les gorges profondes entre des lignes de pierre, qui sont les échines nues et brisées d'un pays autrefois vivant, le squelette disjoint et rongé de la terre. Quelquefois, par taches, un peu de la pelure végétale reparaît, combien maigre et souffrante! Un olivier fait une grise et discrète broderie sur la pierre, ombrage un pâtre qui garde ses chèvres. Lydda, Ramleh, Bittir, de petits hameaux, des cases blanches, des dômes de boue que l'on dirait bâtis par des castors, surgissent quelquefois d'une oasis parmi les sveltes palmiers, le plus souvent s'accrochent, se confondent à la morne pierre. De longs arrêts; il faut laisser passer les bestiaux, décider à se relever un paysan qui s'est étendu sur la voie. Dans ce premier voyage où elle est une étrangère, à coup sûr l'ennemie des chameliers, la machine marche prudemment. Nous allons un peu à la découverte, sans savoir ce qui nous attend au prochain tournant. Je crois bien que nous nous sommes arrêtés devant plusieurs puits, comme il convient en Orient, à la façon des caravanes.

Nous montons toujours sur le haut plateau ; paysage de plus en plus minéral, impropre à la vie, où il ne reste plus rien que l'inutile matière pétrifiée que la nature jette et promène à travers les profondeurs de l'espace. Et dans ce cadre étrange, qui s'élargit un peu, mais toujours limité par de dures arêtes entre-croisées, voici paraître des toits de brique rouge, des couvens carrés, des bâtisses banales, une ville de province qui surgirait sur les ruines d'un astre desséché : c'est Jérusalem et l'on voudrait s'en retourner.

Ce désenchantement est très heureux et réserve une grande surprise. Je ne connais rien de plus extraordinaire que l'aspect de la vraie Jérusalem, celle que les vieux créneaux arabes entourent et séparent de cette banlieue, celle que je viens de voir à midi du haut d'une terrasse. Sous l'ardente coupole du ciel, entre les plateaux de pierre, elle est terne ; c'est une tache blanchâtre, plâtreuse, sans éclat, une tache de poussière, crue et précise au milieu du funèbre paysage brûlé. On ne s'attendait pas à cet étrange amortissement de la lumière. Et puis l'œil est déconcerté d'une autre façon. Sur ce haut plateau, sous ce soleil d'Orient, à midi, l'air semble évaporé, l'espace est comme vide. Il n'y a plus rien de fluide pour envelopper et adoucir les lointains. Dures collines qui nous enferment, petits dômes bas, terrasses serrées de la ville, tous les plans sont aussi proches, aussi secs, aussi arrêtés de lignes, aussi absolus, aussi uniformément ternis par le contraste éblouissant du ciel. Les rapports familiers sont rompus entre les diverses sensations par lesquelles l'œil évaluait les distances.

Aucun bruit. Sous le feu du soleil, cette Jérusalem, qui s'étend tout d'une pièce, si compacte que pas une rue n'en est visible, blanche comme un sépulcre avec ses calottes de chaux, ses terrasses plates, — cette ville muette, étreint le cœur, l'épouvante par sa dureté, le désole d'une sensation de nudité et de mort. Seul, un triste palmier, qui ne semble pas vivre, se penche tout près, ouvre ses palmes poudreuses sur un toit poudreux. Puis, couvrant les flancs du Golgotha, la ville tombe vers les sinistres sillons brûlés qui sont des cimetières, vers la vallée de Josaphat, vers la vallée du Hinnom. — Au-delà, point d'horizon, le mont des Oliviers surgit de ces bas-fonds et monte opprimant tout. Et à droite, tout près, semble-t-il, en réalité très loin, derrière les étranges dépressions où la Mer-Morte cuit à mille pieds au-dessous de la Méditerranée, posés comme un écran, comme une grande toile peinte, les monts de Moab barrent le ciel, ferment absolument le monde.

Que fait-elle, cette ville, dans ce paysage qu'on ne peut décrire sans répéter à satiété le mot de mort? Il n'y a point de cité dans le monde qui lui ressemble. Elle reste toujours marquée d'un signe spécial. Dans cette désolation superbe, sur ce sol de pierre qui ne nourrit rien, dans cette lumière exaltée, on sent bien qu'elle ne vit que de la vie de l'âme, d'une idée, d'un souvenir, d'un espoir.

Morte au dehors, elle remue encore au dedans. Dans ces villes orientales, la vie est obscure, cachée, intérieure comme dans une fourmilière. Qu'on l'éventre soudain, cette ville muette et blanche, et des boyaux étroits apparaîtront, épanchant avec une rumeur sourde

une foule dense que l'on n'avait point soupçonnée. Le quartier arabe est percé de ces tunnels sombres, de ces ruelles voûtées ou plafonnées de nattes. Pour traverser la ville, pour aller de la Porte de David à la mosquée d'Omar, on fait un voyage souterrain au bout duquel on émerge à la lumière. Dans cette obscurité, on avance lentement, porté par la foule, à travers la pouillerie pittoresque, entre les échoppes où l'on ne peut se tenir qu'accroupis, les logis minuscules dont la taille semble juste mesurée à la longueur des corps. Comment l'homme peut-il vivre ainsi tassé contre l'homme ? Comment les pestes n'empoisonnent-elles pas ces obscures masses vivantes? Ruche et fourmilière, le mot revient toujours pour décrire ces agglomérations intérieures, ces cellules serrées, ces sociétés simples où les hommes très semblables n'ont point d'existence distincte, où l'individu, n'étant pas dégagé, n'éprouve pas le besoin de faire une place vide autour de lui.

De beaux types primitifs, qui tous sentent la race. Jamais rien dans les traits qui indique une habitude originale, une éducation spéciale, un métier. Rien de mobile, de varié, aucun de ces visages, chez nous si fréquens, où se reflètent toutes les préoccupations changeantes du moment, où s'entre-croisent en plis imperceptibles, en mille nuances, tous les soucis de la vie passée. Des physionomies arrêtées, figées, où l'on n'aperçoit que des caractères généraux, des traits de races. Des types, au vrai sens du mot. Cela est visible surtout chez les Bédouins superbes et gauches, à l'ossature sèche, aux barbes assyriennes, aux nez busqués, aux mains maigres chargées de joyaux, superbes et lents de gestes, traînant des manteaux roides et lourds comme des étoles. Il y a des vieillards tranquilles, très beaux, le teint tanné dans une barbe éblouissante de blancheur, le front sillonné de rides, de vieilles femmes accroupies, aux mamelles pendantes, aux mamelles de bêtes, durcies comme des outres ridées. Et dans cette pénombre, cette crasse, ces couleurs font une confusion harmonieuse et admirable.

Plus loin, le quartier juif, où le pullulement est plus étrange et plus sordide encore. On m'affirme que l'on compte maintenant quarante mille juifs à Jérusalem, tous revenus d'Europe. Tous les ans, ils affluent plus nombreux de Pologne et de Russie. Voici la ruelle où ils se tassent, si étroite qu'on y voit à peine clair, bordée de boucheries sanglantes où des têtes de mouton sont empilées. Là dedans une cohue puante, souffrante, loqueteuse, scrofuleuse, anémiée par la vie à l'ombre, des yeux enflammés ou chassieux, des teints malsains, presque translucides à force de pâleur, les vieux costumes des juifs du moyen âge, longues tuniques d'Orient, rayées de jaune, longues lévites serrées à la

ceinture, grands manteaux sans manches qui tombent des épaules aux pieds, lamentables chapeaux d'Occident, tristes feutres maculés qui ont traîné chez tous les revendeurs, toques de fourrure, bonnets de coton pointus qui couronnent de vieux crânes, de vieilles têtes portant besicles, savates éculées, toutes les guenilles de la vie sédentaire, toutes les loques des vieilles juiveries d'Amsterdam ou de Prague. Les barbes sont longues, frisantes, les cheveux ondulent, tombent en papillotes grasses sur la blancheur des tempes : « Tu ne couperas pas les coins de tes cheveux, et tu ne gâteras point ta barbe, » a dit l'Éternel. Mais parfois sous ces vieux chapeaux, parmi ces longues tignasses, que de têtes admirables et douloureuses, quelle intensité d'expression, quel rayonnement de l'âme, quelle fatigue de la vie, quels yeux profonds et tristes, quels regards en dedans, dignes de Rembrandt, du peintre qui a senti la beauté de ces juiveries, la lumière tragique qui s'épanche de cette ombre et de cette pauvreté ! Certaines têtes passionnées de jeunes hommes font penser au Christ. Il y a des vieillards qui se dressent comme un siècle de misère ; on ne se lasse pas de les regarder, leurs figures restent tout au premier plan de la mémoire, parmi les plus intenses souvenirs que l'on rapporte de Jérusalem, aussi belles avec leur flamme voilée de vie intérieure, leurs abîmes de souffrance familière, de résignation muette, que le vieux juif de Rembrandt à la Galerie nationale. Ils sont très nombreux ici, les vieillards de l'Europe orientale, ils se pressent pour venir mourir ici et se coucher à côté de leurs ancêtres, pour ajouter une pierre à celles qui dallent la vallée de Josaphat. C'est le rêve qui les hante là-bas, comme le mirage du Gange qui pousse l'Hindou mourant vers Kasi. Ils ne peuvent point oublier leur race, ils gardent toujours le culte de la Sion glorieuse, ils se lamentent toujours de l'avoir perdue.

Beaucoup d'yeux bleus et de cheveux jaunes, produits par les croisemens allemands et slaves. En général, avec de l'allemand, on se fait comprendre de cette foule. Aux bureaux de poste où ils font queue, les lettres qu'on leur remet portent des timbres allemands, autrichiens ou russes. Ils communiquent encore avec les Judengassen de là-bas, ces Hébreux d'Orient, ces Israélites en longues tuniques.

A gauche, dans la ruelle infecte, un escalier disjoint mène à la synagogue. Là, sur le parvis étroit, on vend des journaux hébreux, et comme autrefois à l'entrée du temple, des marchands sont installés, courbés sur leurs balances ou leurs grimoires ; d'autres ne font rien, se chauffant là, passant la journée autour de cette synagogue qui n'est pas seulement le lieu du culte, mais le centre actif de cette juiverie, le foyer ardent et spirituel qui semble ani-

mer tout, hanté par les vieux qui s'y rencontrent pour y disputer, pour y ergoter, pour y conférer, pour y dormir et y rêver, tout près de l'école où les petits juifs pâles, en robes et en bonnets de coton, apprennent à déchiffrer les caractères antiques des livres sacrés.

L'intérieur du temple est pauvre et nu. Pour seule décoration sur le plâtre blanc, les lettres carrées des versets hébraïques. Point de service ; mais des octogénaires sont là, sur des bancs de bois, dispersés sans ordre dans la maison commune, assis au hasard dans tous les sens, tournant le dos au tabernacle, — somnolant les uns, psalmodiant les autres, — leurs tomes de cuir, leurs Pentateuques antiques tremblant entre leurs mains tremblantes. Ils lisent avec des coups de voix imprévus, se balançant selon le rite, avec des secousses brèves de l'échine. Sur le même banc, deux voisins qui semblent avoir au moins cent ans, la pointe de leurs crânes coiffée d'un minuscule bonnet, ont des yeux perçans de faucon, des visages de très vieux oiseaux de proie. Vite, vite, tournés l'un vers l'autre, ils psalmodient, les deux sorciers, avec une rapidité de fièvre, avec des secousses de leurs maigres corps, avec des gutturales sèches, de petits cris âpres et irrités, de plus en plus vite, rapprochant leurs vieilles têtes, se fouillant du regard, glapissant les versets et les répons d'une extrême voix de fausset. Cela fait un dialogue frénétique, exalté, entre ces deux anciens de Juda qui rappellent les intransigeans, les fanatiques d'autrefois, les dévots du rite dont la foule ardente proférait des cris de mort contre l'apôtre des Gentils.

On laisse là les quartiers juifs et arabes, on traverse quelques rues voûtées et l'on entre dans la Jérusalem chrétienne, la vraie, la muette, l'immobile, celle sur qui pèse le grand souvenir, la morte que la foule arabe ne réveillera jamais, saisissante à côté de ce grouillement de vermine qui l'entoure comme un cadavre tranquille. C'est autour de la voie douloureuse, entre les vieux couvens, les refuges de pierre grise où les vierges d'Europe, les « filles de Sion, » viennent prier. Petites rues montantes où l'on est bien le soir pour rêver comme à Bruges, comme dans nos anciennes cités monacales, petites rues aux pavés ronds, à jamais désertes entre les vieux débris d'arcs romains, entre les hautes murailles solennelles, où la paix habite avec l'ombre du passé, où le silence est caressé par le tintement des cloches qui sonnent les heures d'office. O la fraîcheur et le calme de ces cloîtres, après la cohue et la chaleur des bazars, l'apaisement que versent ces grandes salles spacieuses, ces hautes ogives entre-croisées, ces murs épais, blanchis de lait de chaux ! Comme

on respire la règle et la quiétude dans ces longs corridors droits, dans ces dortoirs où s'alignent sous le geste d'un grand Christ les lits étroits des petites pensionnaires! Comme on est reconnaissant de l'accueil que vous fait une vieille femme française, au teint de rose fanée entre les ailes pures de sa coiffe de lin, un sourire sur ses lèvres minces, toute gracieuse et patricienne, dans la dignité de sa robe de bure où pendent, avec un rosaire, des clés et des ciseaux!

Nous arrivons dans une cour carrée, sorte de sac où viennent tomber deux ruelles aveugles. Là, sur le mauvais pavé, des Arabes se chauffent au soleil, des mendians dorment, des popes chevelus somnolent ou passent. — Est-ce bien là le parvis du Saint-Sépulcre, de la vieille église franque dont l'Europe a tant rêvé? Comme elle est pauvre et délabrée! Comme cela sue la vétusté, la misère, l'abandon en pays conquis, l'éloignement de l'Europe active! Est-il possible qu'au fond de cette triste cour, nous soyons bien sur ce Golgotha, sur ce Calvaire que l'on imaginait profilé sur le ciel, au-dessus de la ville cruelle, comme un piédestal de sacrifice, comme un échafaud tragique!

A l'intérieur, on est très désorienté; on s'attendait à trouver une basilique, avec ses grandes lignes, sa nef principale, ses chapelles symétriques, et l'on erre dans un dédale obscur de coupoles, d'escaliers, de corridors, de cryptes et de chapelles, chapelles syriennes, latines, romaines, coptes, grecques, chacune entourée de sa légende, enveloppée de ses souvenirs sacrés, — ténébreuses; les unes, abandonnées, moisies, leurs mosaïques délabrées, leurs vieux ors éteints, comme si, oubliées, enfouies pendant des siècles, on venait de les dégager à coups de pioche; les autres rayonnantes d'icônes, de cierges et de lampes. A côté des sculptures byzantines, des tombeaux gothiques et des saintes images russes, miroitent les orfèvreries religieuses de la place Saint-Sulpice. Tout cela monte et descend au hasard, et l'on comprend enfin que l'on n'est pas dans une église, mais sous une toiture, sous une carapace commune qui, recouvrant au milieu de la ville exhaussée la pente primitive du Golgotha, isole et abrite les lieux sacrés que révèrent tous les cultes chrétiens. Des escaliers semblent conduire à quelques souterrains et tombent dans des chapelles que l'on ne soupçonnait point, que hantent des prêtres arméniens dorés comme des idoles. D'autres montent en labyrinthe, comme pour grimper dans les combles, et débouchent devant de nouveaux autels où l'on vous fait vénérer, en le touchant au fond d'un trou, le roc où fut plantée la croix. — Quelquefois, tout d'un coup on arrive devant le vide; au-dessous d'une balustrade circulaire, une coupole

s'arrondit, trouée, délabrée, usée, pleine d'oiseaux qui jacassent, ses parois toutes brodées d'apôtres dont l'or luit sur sa concavité, de saints grossiers qui semblent découpés dans du papier, — et jusqu'en bas, traversant l'obscurité fumeuse, le regard fait une chute, tombe droit avec les innombrables cordes qui pendent du sommet, sur des constellations de cierges, sur des rayonnemens vagues d'argent, sur un peuple noir de prêtres d'où monte dans une résonance la grande mélopée nasillarde du culte grec.

Et des mendians s'agenouillent dans des coins, des dévots baisent des dalles, piquent des cierges sur des pointes de fer, des femmes allaitent leurs enfans collés à leurs longs seins plissés, des popes passent, patriarches barbus, chevelus, ventrus, en costumes de docteurs, en grands bonnets de Sorbonne, pleins de graisse, de crasse et d'importance, fanatiques et querelleurs, prêts à batailler si les moines franciscains, qui vont, la corde à la ceinture, faisaient durer trop longtemps leur messe à l'autel qu'ils partagent avec les Grecs. Accroupis sur des nattes, près de l'entrée, des soldats turcs boivent du café avec une dignité musulmane, avec une tolérance et un mépris tranquilles pour les bisbilles et les simagrées chrétiennes, font régner l'ordre par leur présence. Et l'on a beau aller, revenir sur ses pas, on n'arrive pas à démêler un plan d'ensemble ; on s'égare toujours ; on croit avoir tout vu, et l'on découvre encore. Ici une chapelle de couvent, où des moines tondus, en bure brune, assis dans leurs stalles de chêne, écoutent un père qui prêche en allemand, faisant sonner sous les voûtes les rauques consonnes germaniques. Ailleurs, un escalier mystérieux, un escalier de cave, que garde, les bras en croix, un mendiant extatique, — et tout en bas une crypte déserte, creusée dans le roc, très semblable à une vieille église de village breton, avec les mêmes sculptures naïves, les mêmes fleurs en papier sur l'autel, les mêmes peinturlurages paysans, le même air de vétusté froide et le tic-tac régulier, fatal, le battement terrible d'une grande horloge qui, dans ce silence de souterrain, mesure la fuite du temps. Sous la surveillance de l'autorité turque, tout paraît se passer au hasard. Point d'affiches indiquant les diverses cérémonies des divers cultes. Voici une messe grecque où il n'y a point de fidèles. Aujourd'hui dimanche matin, je ne découvre pas de messe catholique. Pour entendre celles qui se célèbrent à l'aurore, il faut se laisser enfermer ici le soir dans un des couvens du Saint-Sépulcre, assister aussi aux offices nocturnes, aux grands chants tristes qui développent lentement les liturgies.

Je visite quelques-uns de ces couvens dont les chambres se ramifient dans l'édifice, dont les cellules s'enchevêtrent aux chapelles derrière les chaises et les reliquaires. Il y en a de toutes

espèces, habités par les franciscains qui sont seuls à représenter l'Église romaine, par les grecs catholiques, par les orthodoxes, par les arméniens, par les syriens, chacun préposé à la garde de certaines reliques. Mais dans cette pétaudière sacrée, parmi tous ces gîtes religieux, le plus extraordinaire est celui que j'ai découvert sur le toit, en plein air, au-dessus des combles abandonnés où Louis-Philippe et Napoléon III sourient officiellement dans des cadres d'or. Là-haut, sur une terrasse, nichent les coptes, les moines noirs d'Abyssinie, logés dans des cases africaines, sorte de village nègre où l'on vanne du blé, où des poules picorent. Guidé ou plutôt harcelé par un religieux, sorte de mendiant à face plate, j'entrevois l'intérieur de quelques cases : toutes petites, obscures, sordides. Dans un de ces taudis, sur un grabat, un nègre est vautré à demi nu. Tout près des vieilles à peau noire, couvertes de loques, sont des religieuses dont les huttes se mêlent à celles des moines. Et tout ce misérable monde qui gîte là, et vit en commun sur ce toit du Saint-Sépulcre, représente le christianisme nègre dont la petite place est marquée à côté des autres rameaux puissans ou avortés de l'arbre qu'a planté le Christ.

En bas, dans les grandes chapelles dorées, sous les voûtes spacieuses, l'Église grecque est souveraine. L'amour de la relique, le culte des objets, des choses tangibles, poussent les orthodoxes par milliers dans ce pays où tant de pierres sont vénérables à cause du souvenir. De tous les points de la grande terre russe, ils peuvent toujours drainer de l'argent pour acheter et occuper en maîtres les lieux saints. — Dans l'ombre qu'enveloppent les voûtes, dans les labyrinthes des escaliers et des corridors, sous la grande coupole qu'ils possèdent, on reconnaît leur prédominance aux ors byzantins, aux icônes fabuleuses, aux vierges plus grandes que nature, découpées dans des plaques de métal blanc, hiératiques et rigides comme les vieilles figures de l'art chrétien d'Orient, à toute cette décoration métallique, à ce triomphe de l'image, à ce rayonnement d'or et d'argent qui, dans cette vague obscurité, à l'heure indécise où la nuit tombe, me rappellent un temple de Bouddha à Ceylan et le culte du soir.

Des pèlerins venus de la Russie accomplissent les gestes rituels, pauvres *moujiks* maigres, aux longs cheveux, qui se traînent à genoux d'un autel à l'autre dans le silence et l'ombre, comme des larves misérables. Il y a une grande intensité soumise dans ce prosternement douloureux; une ferveur humble et naïve rayonne dans ces yeux clairs d'hommes du nord. Les gestes ne sont pas rapides, quelconques comme chez nous, mais minutieux, orientaux, assujettis comme ceux des musulmans et des Hindous à une formule précise. A genoux, le tronc renversé en arrière, la figure au ciel,

ils restent là, les bras en croix, le pouce et l'index soigneusement rapprochés. D'autres, régulièrement, se courbent, baisent la terre, se relèvent tout droit à la façon des musulmans. Les signes de croix, terminés de droite à gauche, sont dessinés très lents, très grands, couvrant le corps de la tête aux genoux.

Avec le triomphe du rite, le triomphe de la crédulité. En terre-sainte, pas un fait évangélique dont on ne puisse vous dire en vous montrant une pierre : c'est ici qu'il s'est passé. Luc a parlé du bon larron : voici la tombe du bon larron. Voici la place où se tenait Marie ; voici le rocher qui s'est fendu jusqu'aux entrailles de la terre, — on ajoute jusqu'au tombeau d'Adam, dont le crâne est là, juste au-dessous de nous ; voici la pierre sur laquelle le cadavre divin fut embaumé ; voici les tombes de Nicodème, de Joseph d'Arimathie. Ailleurs, dans la campagne des environs, on montre la tombe de la Vierge, l'empreinte que laissèrent les pieds du Christ lorsqu'il quitta la terre sur le mont des Oliviers. Qui ne sent qu'elle est touchante et respectable, cette foi simple de tant de pauvres pèlerins d'Occident qui, venus de si loin, en processions prolongées de siècle en siècle, ont voulu étreindre cet Évangile dont leur cœur s'était nourri ? Vraiment, l'on s'étonne que des gens de goût se soient montrés méprisans, aient entrepris la tâche facile de railler et de réfuter, que leur critique de lettrés, leur scepticisme supérieur, ne se soient pas tus devant l'amour impérieux des humbles qui ont voulu toucher.

Entre toutes ces reliques, il en est une, trois fois sainte, parce que notre race en a tant rêvé, tant de lèvres l'ont baisée, que cela suffit à la rendre vénérable et que l'on ne songe guère à s'enquérir de son authenticité. C'est au fond d'un petit sanctuaire de marbre où le jour n'a pas accès. Là, dans la deuxième chambre, si étroite que deux personnes seulement peuvent y trouver place, sous une lampe qui veille, une dalle s'allonge, posée, dit-on, juste au-dessus du sépulcre divin. Dans ce tabernacle secret, où les pèlerins ne pénètrent qu'un à un, en se courbant sous une porte très basse, entre ces murs qui vous isolent et vous enferment étroitement, se rejoignant au-dessus de votre tête, il est permis de s'agenouiller un instant. L'air est lourd, des parfums s'étirent en nappes bleuâtres dans le rayonnement mystique de la veilleuse. Le silence pèse, solennel. Et puis, sans mot dire, un pope dont vous n'aviez point remarqué la forme sombre s'approche et vous verse sur les mains quelques gouttes d'eau de rose. C'est le signal ; il faut se lever, se retirer à reculons, les yeux fixés sur la dalle vénérable, en se pliant pour passer sous la porte basse.

De l'autre côté, dans l'obscurité de la première chambre, des

fidèles attendent leur tour ou bien restent en prières, contens d'être tout près du tabernacle où ils n'ont pas le droit de s'attarder. — J'allais partir quand, tout d'un coup, une surprise : là, près de moi, dans l'ombre, j'ai senti et maintenant je vois un être vivant, immobile, si rigide dans son attitude d'extase que je ne l'avais pas aperçu. Collée au mur, les bras levés dans ses voiles, telle qu'une chauve-souris clouée là, c'est une femme, mais de son âge on ne peut rien dire. Un morceau de la figure est seul visible, montre des traits de momie; sous l'étoffe on sent flotter un corps rétréci qui fait songer aux *reliques vivantes*. Longtemps ses mains osseuses restent tendues vers le ciel, mais tout d'un coup elle s'est courbée, elle effleure la terre de l'index, et se redresse, se signant du grand geste grec, minutieusement, avec lenteur, touchant de ses doigts fermés son front, ses genoux, ses épaules, la droite et puis la gauche. Un instant, elle croise ses poignets sur sa poitrine, et voici qu'avec une rigidité de morte, levant en haut ses yeux qui ne voient rien, elle a repris la pose d'extase, la longue pose qu'il semble qu'elle ne va plus quitter. Mais soudain la même série de gestes recommence, se répète toujours infatigablement, jusqu'à ce que je m'en aille, sans qu'elle tressaille, sans que s'émeuve sa prunelle fixe.

Bien souvent je suis revenu dans ce sanctuaire, et chaque fois je l'ai trouvée là dans l'antichambre, collée contre son mur, debout sur un petit tapis qu'elle apporte le matin, décrivant le cercle régulier de ses gestes, tendant ses mains au ciel, et puis baissée vers la terre, et puis se signant toujours. — D'où vient-elle, cette sœur chrétienne des brahmes? Qu'y a-t-il dans cette âme? Une flamme constante, tranquille, brûlant sans trêve dans son corps mortifié, comme la lampe qui veille avec elle près du tombeau? Ou bien le vide est-il fait dans son esprit? N'y a-t-il plus que le ressort machinal qui dévide sans se lasser la même roue monotone?

Je fais encore une fois le tour de la basilique. Quelques pas font voyager l'esprit d'un monde à l'autre, lui font traverser de longues périodes de la durée. Les franciscains tondus chantent dans leurs stalles, et ces costumes comme cette musique rappellent notre moyen âge occidental, évoquent vaguement le rêve religieux de notre catholicisme.

A présent, ils sortent, cierges en main, et leurs profondes voix mâles, s'élargissant sous les voûtes sonores, déroulent un monotone et douloureux plain-chant. Ils ont des yeux ardens, ces Italiens, de beaux gestes tragiques. De station en station, de chapelle en chapelle, ils vont, suivis par une foule pieuse qui à chaque étape s'agenouille tout entière derrière eux; ils vont illuminant

l'espace brumeux de la clarté tremblante de leurs cierges, confondant leurs chants en un grand chœur, qui monte comme une musique d'orgue, de tout le peuple et des moines prosternés.

Cependant, auprès de la grille qui entoure la vieille coupole, des hommes et des femmes sont assis par terre, semblant attendre quelque chose, et dans ces groupes, l'on reconnaît des figures d'une autre race, de grands yeux orientaux. A leur tour, ils se forment en procession, au moment où s'ouvre une porte d'où débouche le clergé arménien que mène un prêtre, la tête chargée d'une pesante et large tiare, et elle va vite, la troupe dorée, à grands pas, jetant de l'encens à tour de bras, clamant ses chants à tue-tête, au hasard, semble-t-il, — voix discordantes de peuple incivilisé. A regarder ces figures grossières de prêtres arméniens, on comprend très bien qu'il n'y a chez eux que le rite, et qu'avec eux nous rentrons dans les formes orientales et figées du christianisme, d'un christianisme mort, arrêté très tôt, n'ayant presque rien donné en développement de rêve, de sentiment et de pensée.

Chose étrange que toute cette accrétion de cultes compliqués autour de l'Évangile primitif, comme ce labyrinthe de chapelles historiées, qui a recouvert et caché le roc nu du Golgotha. Mais le christianisme ne vit pas ici, dans cet Orient où il se traîne misérablement en pays conquis. Sur la terre qui vit jaillir ses premières étincelles, — il n'a point trouvé de nourriture. Elle y fut bien vite étouffée sous l'amas des pratiques et des superstitions, la flamme originelle qui courut si vite autour de la Méditerranée, qui éclata dans cet empire où s'étaient accumulées les substances explosibles, où, les cités étant mortes ainsi que les croyances antiques, toutes les idées ayant disparu qui ordonnent l'homme en sociétés, et qui dirigent sa vie, — après un long travail de spéculation autour de l'absolu, des millions de cervelles et de cœurs languissaient dans l'attente, imprégnés de tristesse et de métaphysique. La faible lueur chrétienne que l'on retrouve en Palestine n'est guère entretenue que par les cultes orientaux, et comme il arrive toujours, en se cristallisant en rite, ces cultes-là se sont appauvris en sentiment. Qui croirait qu'en terre-sainte nos religieux doivent payer leurs élèves pour qu'ils restent catholiques? Nous les tenons par la bouche, me disait un frère de la doctrine chrétienne. Pauvre religion sans âme, tristes lieux sacrés que nous aimons à contempler et qui ne sont qu'un berceau vide! — Mais qu'importe au christianisme? Sa vie est ailleurs: une idée religieuse est une créature active, indépendante d'un coin de terre; elle va, vient, devient, se transforme, se multiplie, organise autour d'elle les rêves et les efforts des hommes! Voyez celle qui est née du Christ, travailler toujours notre Occident, animer encore ce catholicisme qui sem-

blait si précis dans ses arêtes, si raidi dans son rite et sa discipline que l'on pouvait se demander s'il n'arrivait pas à l'état de forme immobile, mais qui, sûrement, se reprend à remuer. Voyez-la faire lever tour à tour ces sectes protestantes d'Amérique et d'Angleterre, essayer chez les rationalistes unitariens et anglicans de se marier à des idées d'origines différentes, scientifiques ou sociales, pour grouper à nouveau, d'une façon saine et stable, dans chaque société les âmes, dans chaque âme les pensées et les sentimens. — Vers le mois de mai, quand on arrache un épi vert de la terre humide, souvent, embourbé de terreau, on aperçoit l'enveloppe crevée, demi-pourrie d'une graine. On s'arrête à la regarder quand on se dit que toute la vie est mystérieusement sortie de là. Mais la vie n'est plus là. Elle circule à présent dans la riche gerbe, dans les tiges lustrées qui divergent et montent au soleil pour les moissons.

20 septembre.

Par la solitude des quartiers arméniens, je suis ce matin l'intérieur des murs pour aller regarder de près les gorges brûlées qui se creusent autour de la ville, à l'Orient, comme des fosses funèbres. Rues d'éternelle paix, que bordent les antiques remparts arabes et qu'habite la seule lumière. Elle les inonde d'une blancheur dure, elle les blesse d'un éclat qui est l'une des tristesses et aussi l'un des charmes de ces vieilles villes d'Orient, sans doute parce que son indifférente splendeur rend plus saisissantes la ruine et la vétusté des choses, fait penser à tous les impassibles Soleils qui ont éclairé les millions de jours évanouis.

Sur le pauvre pavé, une longue bande blanche que jette le Soleil d'aujourd'hui et une longue bande lilas qui tombe des murs délabrés du couvent arménien. Sur les degrés disjoints de la ruelle qui monte en escalier, il n'y a rien d'autre que ce contraste d'ombre et de lumière qui, dans sa simplicité, est une des choses qui s'enfoncent le plus avant dans la mémoire du cœur, dont l'image ressuscitée suffit, comme un parfum, à évoquer toute une traînée confuse d'impressions, tout un monde de silence, d'immobilité, d'abandon.

... La vieille ruelle a tourné et voici la grande porte de David, sorte de tour carrée, bâtie de pierres épaisses, percée d'une ogive et qui monte au-dessus des créneaux du mur. On la traverse et de l'autre côté tout le sinistre paysage apparaît, — d'un gris roux, comme couvert de cendres. A mes pieds, tout de suite, dès la base du rempart qui se dresse à pic sur la pente du mont Sion, les champs aigus et roulans de cailloux dévalent, tombent dans les

ravins étroits du Hinnom et du Cédron, dans les régions mortuaires qui ne contiennent que de la poussière humaine. Au-delà, jonchant l'âpre flanc roussi de la montagne, bordant les deux vallées, des milliers et des milliers de points blancs semblent un ossuaire et sont les innombrables pierres que les Juifs ont jetées là pour marquer dans les vallées saintes leurs sépultures. Sous ce soleil de onze heures, on dirait un paysage lunaire, un morceau d'astre mort, plissé de ravins serrés, fendu, cassé, — son écorce affaissée sur le retrait de son noyau durci, — et qui tournerait dans l'espace, couvert des ossemens de ses races mortes. Cela est immobile et absolu. Pas une pellicule de végétation, pas même d'herbe brûlée. Çà et là pourtant, sur la grisaille universelle, on finit par distinguer la tache grise que fait un olivier solitaire, arbre résigné qui s'accroche à la pierre pour rendre plus visible la désolation. Tout en bas du profond sillon, un sentier circule, mal tracé, interrompu, fait comme d'égratignures successives péniblement prolongées sur la roche calcinée. A droite, tout d'un coup, avec stupeur, on découvre un village, sorte de traînée pâle, confondue au sol, s'allongeant comme une lèpre au pied du mont du Scandale, — tristes cases de terre séchée, qui se collent à la pierre sèche. Qu'est-ce que ce hameau de Troglodytes? De quoi peut-il vivre dans ce paysage géologique où pas une trace de verdure, pas un filet d'eau ne sont là pour appeler et réunir les hommes, parmi ces crevasses et ces boursouflures de la croûte terrestre, sous le dur flamboiement de ce soleil dont les rayons dardés comme à travers le vide emplissent et brûlent les bas-fonds funéraires?

Derrière la porte de David, à travers les cailloux, à travers les tombes, à travers les tas d'ordures, à travers des squelettes desséchés de chiens et de chameaux, un mauvais chemin, — la ligne imperceptible qu'ont tracée depuis des siècles les pas humains sur ces durs champs stériles, — un triste sentier descend vers les vallées, longeant d'abord les remparts, les vieux créneaux qui tombent en escaliers et dont les lignes anguleuses étreignent les terrasses et les coupoles de la ville. A présent la grossière maçonnerie arabe fait place à un mur admirable et cyclopéen qui certainement s'enfonce comme une falaise dans les profondeurs du sol, fait de blocs géans, de blocs lisses qui datent de la haute antiquité juive, probablement de Salomon, enchâssés là pour toujours, formant un angle indestructible et précis, à l'endroit où la muraille tourne et s'éloigne vers le sud.

Le sentier a quitté le rempart; il descend, descend toujours parmi les pierres, tombe bien au-dessous de la ville. Tout en bas, à ma grande surprise, au fond du ravin roussi où les feux du

soleil s'encaissent, une petite source jaillit, invisible, cachée dans une grotte obscure, et à l'entrée, il y a des groupes humains, les femmes du village troglodyte qui sont venues puiser de l'eau. D'un effort lent, avec un ample déploiement des bras, elles chargent leurs vases élancés qui débordent, les affermissent sur leurs têtes et s'en retournent majestueusement, d'une démarche alourdie...

Je me suis assis sur une pierre pour regarder les mouvemens de ces femmes dans l'éternelle désolation du paysage. Le puits est toujours en Orient le centre de la vie locale; c'est autour de sa margelle, en emplissant leurs vases, en faisant la lessive, que les villageoises se rencontrent et bavardent; après les longues journées à cheval, c'est là que l'on retrouve des figures humaines. Comme la condition des êtres simples, qui vivent près de la terre, reste partout la même! Dans notre France que sillonnent les chemins de fer, il y a des paysannes dont la vie ressemble beaucoup à celle de ces femmes; elles habitent des huttes aussi sombres. Vers les douets de Bretagne, vers les fontaines de fées, elles descendent pour faire les mêmes gestes, pour charger des brocs sur leurs têtes, pour bavarder aussi; seulement elles ont de pâles figures claires, encadrées de toile blanche, et de hautes herbes se reflètent dans les fontaines en verdures merveilleuses.

Une à une, elles descendent, les jeunes filles arabes, par le chemin pelé, légères, cambrées, sous les plis chastes de leurs draperies bleues, de leurs admirables draperies flottantes, le front cerclé d'une chaîne d'argent. Têtes brunies, minces, allongées, presque aiguës, où l'on sent l'ossature fine et forte, le type svelte, plein de délicatesse et de fierté.

Devant la grotte, dans une petite baignoire d'oiseau, sous l'œil des mamans de treize ans, des bébés jaunes, retroussés jusqu'au gros ventre qui ballonne, le derrière à l'air, de tout petits bébés qui chancellent encore sur leurs jambes à fossettes, barbotent, les yeux mangés par les mouches, éparpillant l'eau avec des gloussemens joyeux de poussins. A côté, sur le mur de terre, un grand Arabe étendu ne fait rien que les suivre du regard, et de temps en temps se dérange pour relever leurs petites jupes et puis reprend sa pose tranquille.

Ces femmes ont des gestes admirables : sûrement je n'ai rien vu de plus beau dans cette Judée. Leurs voiles bleus sont très pauvres et très usés, mais quelle noblesse native, quelle dignité dans cette misère! Pure et sereine joie que l'on éprouve à suivre la fine silhouette d'un jeune corps dessinée par les plis mouvans de la draperie. Depuis la courbe juste de la tête jusqu'aux pieds nus, elle les enveloppe et les suit. Un torse qui se cambre, un genou

qui fléchit, un bras qui se lève pour poser une amphore, une nuque qui tourne, sont des événemens harmonieux, dont le simple spectacle apaise, et pour longtemps, laisse après lui dans l'âme comme un sillage de joie calme.

Quelquefois, dans l'effort des membres, dans le développement des gestes, le nu apparaît ; des épaules, des genoux classiques. Et cela est bien, rien de plus modeste, de plus à sa place. Le nu est pur ici, chastement habillé par la lumière qui l'a doré.

J'ai passé là plus d'une heure : il me semble bien qu'ils n'ont rien fait : quelques petits baudets attendaient les yeux fermés ; on les a chargés d'outres ruisselantes, on a tordu quelques pagnes... Ils vivent de rien ; ils n'ont pas d'autre besogne que de former des groupes harmonieux dans la belle lumière. Ils sont vraiment pareils aux lis des champs qui ne tissent ni ne filent et, comme je le vois dans cette vallée du Cédron, le détail quotidien de leur vie est illuminé de beauté. La paresse n'est pas un péché ici : elle est digne ; — combien plus noble que le travail qui courbe nos ouvriers d'usine, leur déformant le corps et l'âme ! Point d'inquiétudes ; chacun de ces paysans trouve en naissant sa place dans un groupement humain, qui est le même depuis les origines de la race, qui l'encadre et le maintient heureux et debout malgré les oppressions turques qui ont tant pesé sur les pauvres fellahs, — non pas ignorant, quoique illettré, mais capable de sentir et de raisonner, l'esprit plein de toute l'expérience traditionnelle, de la science et de la poésie du village ou de la tribu, comme aujourd'hui les Bédouins du désert, comme autrefois les simples pêcheurs de la mer de Galilée.

Un jeune Arabe, aux yeux d'oiseau, au beau nez sémite, la lèvre souriante sous sa noire moustache frisée, voyant que je prenais plaisir à le regarder, m'a demandé un bakchich et puis ensuite une cigarette. Et pour me remercier, voici qu'il tire de son pagne une petite flûte qu'il approche de ses lèvres avec un éclair de malice dans les yeux. — Oh ! le triste chant, délicat et saccadé, les timides notes qui se lèvent comme des oiseaux, qui se suivent en hésitant !

J'ai laissé là le petit groupe gracieux, et le long du sentier grisâtre qui écorche la pierre, tout au fond de l'étroit ravin, je me suis enfoncé dans la vallée de la Mort. Des tombes, des tombes, — non pas un cimetière, — car le mot évoque des idées d'ordre, de symétrie soigneuse, de culte tendre et pieux, et ces pierres-là sont presque brutes, jetées là au hasard, dispersées dans tous les sens, comme un éboulis de roches qui, croulant de quelque

crête, roulant sur la pente, arrêtées soudain, couvriraient de leurs débris les mornes espaces d'une lande brûlée.

A certains jours de la semaine, on voit dans ce désert errer quelques formes humaines: de tristes Juifs vont d'une pierre à l'autre, un à un, d'une démarche ployée, comme des revenans qui se seraient levés de ces sépultures, les frôlant de leurs longues robes, montrant au jour leurs faces pâles et soucieuses, se donnant de sinistres rendez-vous autour de certaines tombes et puis les étreignant avec des sanglots, les couvrant de pleurs, gémissant avec des mouvemens passionnés, des convulsions de tout le corps, déchirant le silence de leurs lamentations aiguës. Étrange race, peuple fantôme, que ces Juifs d'Orient, qui du fond du passé semblent surgir pour protester contre la fuite du temps et le progrès de la vie.

En bas de la jonchée oblique que font toutes les pierres funéraires, il y a d'étranges monolithes, des cubes, des pyramides, d'autres, de forme indescriptible, qui appartiennent à une architecture à part, d'un art juif, très antique et mystérieux, un peu « troglodyte (1), » très différent de l'art connu de l'Égypte et de la Grèce. Tous ouverts, brisés, ou troués, ces monumens asmonéens, au pied du champ ruiné des tombes, comme si la vallée de Josaphat n'attendait plus rien, comme si, la trompette fatale ayant déjà sonné, tous les morts s'étaient levés, laissant leurs sépulcres vides et la vallée plus morte encore, immobile à jamais dans ce silence des choses éternelles qui est plus terrible que tous les jugemens.

Plus loin, les reliques chrétiennes recommencent; le jardin de Gethsémani qu'arrose soigneusement un moine jardinier. Petit mur propret, coquettes plates-bandes, vieux oliviers dont les fruits sont précieux, car leur huile se vend cher et leurs noyaux vernis font des chapelets. Ailleurs, au fond d'une grotte, la tombe de la Vierge où l'on retrouve les autels grecs, latins, arméniens et même un mihrab, car l'Islam eut aussi sa part du sanctuaire, et le calife Omar, dont la mosquée se dresse sur l'emplacement même du temple, a prié, lui aussi, dans Gethsémani.

Laissons là ces reliques douteuses : toute la douleur de la Passion s'est enfoncée dans cette campagne où la nature a pris des aspects de désespoir, de deuil morne, qu'elle ne peut pas avoir ailleurs. Pour se rapprocher sûrement de Jésus, qu'est-ce qui peut valoir la lecture de son agonie devant ce paysage dont son regard a *certainement* suivi les lignes et qui se reflète en ce moment dans

(1) Renan.

mes yeux? Ces silhouettes de montagnes, — là-bas, derrière la ville, l'ondulation de ce plateau pierreux où va tomber ce soleil de Palestine, tout cela est éternel, rien ne peut avoir changé.

Ce pays est vraiment triste jusqu'à la mort. Terre tourmentée qui monte en vagues pétrifiées, dos jaunis, tout écaillés, terre usée, rongée par les hommes et qui survit pourtant aux rêves et aux prières de tant de générations. Là-haut, tout près, de l'autre côté de la profonde fissure, la dominant et l'opprimant, serrée dans ses remparts, la Ville muette, « sans fumée, » figée dans le silence. Tout cela précis, immuable à jamais. — Nulle autre vie dans ce paysage que celle de la lumière que l'on voit au ras du sol, au fond des creux, frémir d'une petite vibration pressée, constante, comme si le soleil aspirait la dernière âme de cette terre, pour laisser le seul squelette plus sec et plus rigide encore.

Le soir, tout est plus morne encore; l'impassible dureté de toute cette nature épouvante le cœur, le paralyse d'un poids plus accablant. Comme on comprend que, laissés seuls, — pauvres hommes périssables de qui s'était éloigné le maître, — les disciples aient *dormi de tristesse*, se soient anéantis dans cette langueur inerte qui est le dernier fond de la mélancolie, lorsqu'à travers la noirceur du sommeil on sent encore souffrir son cœur! Comme on comprend que l'Idéaliste ait eu l'amère sensation de l'éternelle indifférence, de cette indifférence fixe que le monde des astres écrit dans la noirceur de l'espace, à l'heure où, l'illusion prochaine de notre ciel terrestre s'étant évanouie, le précis Univers se révèle en silence! — Et comment n'aurait-il pas gémi dans sa solitude d'homme? Comment n'aurait-il pas douté de son sacrifice, comment n'aurait-il pas appelé son Père céleste?

André Chevrillon.

IDYLLE MAZOVIENNE

Dans la forêt, dans l'épaisse forêt, au milieu d'une vaste clairière, s'élevait la cabane de Stéfane le forestier. Une cabane recouverte de chaume et bâtie avec des rondins de sapins dont les interstices avaient été soigneusement remplis de mousse sèche. A côté de la maisonnette, il y avait l'étable et la grange, et devant, un tout petit champ cultivé, entouré d'une haie vive. Tout près s'élevait le vieux puits défoncé, dont le seau remontait à l'aide d'une perche, en faisant entendre un grincement. Les fenêtres de la maison étaient encadrées des branches d'un chèvrefeuille si couvert de fleurs qu'on aurait dit un vivant essaim de gais papillons. Autour des tiges de l'arbuste s'enroulaient des pois odorans aux pétales rosés, et à ras de terre, au milieu des corolles éclatantes des pavots, on apercevait les petites têtes étouffées des pervenches et des crocus, des boutons-d'or et des pâles asters qui s'efforçaient péniblement d'obtenir un mince filet de soleil.

Au-delà de la cabane, les plants du potager, protégés par de petites clôtures, montraient leurs rangs naissans de choux, de carottes et de betteraves. Plus loin, les vagues bleues des fleurs de lin ondulaient sous le vent, et à l'horizon miroitait la gamme nuancée des blés verts qui allaient mourir sur les bords d'un vaste lac. Autour de la masure, il y avait très peu d'arbres, quelques cerisiers sombres dont les feuilles luisaient et un bouleau aux branches menues et traînantes, si rapproché de la maison que la moindre brise jetait sur le chaume moussu ses longues tresses vertes, et quand le vent d'automne soufflait très fort, l'arbre tout entier se

penchait amoureusement jusqu'au seuil, enveloppait les murailles et le toit de la vague de son feuillage, et réellement on eût dit alors que le bouleau étreignait la cabane, qu'il la prenait dans ses bras et l'étouffait de ses caresses. Dans ce fouillis de verdure nichait un peuple de moineaux dont les cris joyeux se mêlaient au mystérieux chuchotement des branches et aux roucoulemens d'un colombier juché sur le toit de la cabane. Et c'était, le jour durant, entre le toit et le bouleau, des caquetages à l'infini, des appels bruyans, suivis d'interminables dialogues où l'on pouvait aisément distinguer la demande et la réponse, mais qui dégénéraient souvent en discussions acharnées.

Parfois, une panique soudaine mettait en émoi la troupe tapageuse, l'air s'emplissait alors de tourbillons de plumes blanches ou grises, battant de l'aile éperdument, ou d'envolées rapides, accentuées par les cris bruyans des chefs de file ; puis, tout l'essaim s'éparpillait en cercles innombrables, qui tantôt s'agrandissaient, tantôt se rétrécissaient, disparaissant subitement dans le bleu du ciel, en faisant miroiter les reflets lactés de ses ailes, ou bien encore planant en lourde guirlande, suspendue au-dessus de la maisonnette, et finalement, s'abattant comme une rafale de flocons de neige, sur le chaume noirci.

Le soir, aux feux du soleil couchant, ou bien le matin, dans la merveilleuse transparence de l'air, les oiseaux prenaient des teintes irisées, ils ressemblaient à de petites flammes éparses, ou à des roses effeuillées qu'on aurait semées sur le toit. Mais à peine le disque rouge avait-il disparu derrière les grands bois noirs, que tout bruit cessait. Ramiers et pierrots secouaient la rosée de leurs plumes et se préparaient au repos. On entendait bien par-ci, par-là, un léger froufrou d'aile, un roucoulement plaintif; mais les sons étaient toujours de plus en plus étouffés, de plus en plus espacés et endormis, et, peu à peu les vagues contours du bouleau et des cerisiers se fondaient également jusqu'à ce qu'ils fussent tout à fait noyés dans les vapeurs blanches du lac.

La clairière était bornée à droite par un rempart de sapins sauvages. Cette muraille sombre fuyait à perte de vue, coupée subitement par une large tranchée qui se déployait en spacieux corridor au pied duquel venaient déferler les lames bleues du lac.

Ce lac était si large que c'est à peine si d'un bord à l'autre on apercevait, comme dans une buée, le toit rouge de l'église et la ceinture boisée des forêts bordant l'horizon.

Et du haut des rives sablonneuses les grands sapins noirs aimaient à se mirer dans le lac, il leur semblait qu'une seconde forêt surgissait soudain du fond des eaux. Ils se penchaient languissans

pour suivre leur doux bercement sous le bleu des vagues, et quand le vent bruissait dans leurs branches, ils écoutaient monter de l'onde ce léger frémissement. Si le vent cessait tout à coup de souffler, ils regardaient avec complaisance, dans la profondeur unie et sans rides, se réfléchir leurs majestueuses silhouettes qui, pareilles à de gigantesques fûts de colonnes, s'enfonçaient droites et superbes dans l'insondable mystère des eaux.

Le ciel, avec son astre resplendissant, ses aubes roses et ses crépuscules pâles, se plaisait aussi à se mirer dans la transparence de l'eau, et quand venait la nuit, quand toute la voûte sombre éclatait d'étoiles, il semblait alors que le lac immense s'excavât en d'infinies profondeurs, et que du sein de ces pénombres inconnues jaillît un autre ciel, plus fantastiquement éloigné, plus inaccessible, plus au-delà encore.

La cabane était habitée par le forestier Stéfane et par sa fille, Kasia, une enfant de seize ans. Kasia était, dans la maison de son père, ce qu'est l'aurore sur le ciel. Elle avait été élevée dans l'innocence et dans la crainte de Dieu. Un oncle défunt, devenu organiste sur ses vieux jours et qui avait jadis mangé son pain cuit dans bien des fours différens, lui avait enseigné à lire dans un vieux livre de prières. Mais ce qu'il n'avait pu enseigner à l'enfant, la forêt elle-même s'en était chargée; c'est ainsi que les abeilles l'avaient faite diligente, les ramiers blancs l'avaient rendue soigneuse, et les moineaux bavards lui avaient appris à babiller pour réjouir le cœur de son vieux père. Son âme avait la sérénité des beaux ciels, et elle était pieuse et matinale comme la cloche sainte qui appelle les fidèles dès l'aurore. Le père et l'enfant vivaient donc en paix et se trouvaient aussi heureux qu'on peut l'être dans la profonde solitude des forêts.

La veille de la Pentecôte, le vieux Stéfane rentra très fatigué chez lui, car il avait parcouru une partie des bois, et traversé des marécages et des terres limoneuses. Il était midi passé. Kasia se hâta de lui servir son repas, puis quand il fut rassasié, qu'elle eut donné leur pâture aux chiens et rangé les écuelles :

— Père! dit-elle.

— Mon enfant?

— Je vais dans la forêt.

— Bien, bien, vas-y, ma fille!.. Tu rencontreras le loup, ou quelque mauvaise bête...

— Je vais chercher des fleurs pour décorer l'église et la maison, c'est demain jour de Pentecôte.

— Eh! je ne t'empêche pas d'y aller!..

Kasia posa coquettement sur sa tête un petit madras jaune,

semé de fleurettes bleues, et tout en furetant pour découvrir un panier, elle chantonnait :

Il vole, vole, vole, le petit faucon gris!

— Ah! si tu mettais autant d'ardeur à l'ouvrage qu'à dire tes chansonnettes! marmotta le forestier en souriant.

Kasia, qui se haussait sur les pointes pour atteindre une corbeille placée au haut d'une planche, tourna la tête du côté du vieux et éclata d'un gai rire qui découvrit toutes ses dents; puis, comme pour le narguer, elle continua sa chanson :

Il vole dans la forêt, le petit faucon gris,
Il appelle, appelle, appelle,
Au bois sa tendre compagne!

— Ah! ah!... tu voudrais bien aussi, Kasia, trouver au bois un petit faucon gris, un certain petit faucon, je pense, qui niche près des fourneaux à goudron... Seulement, tout cela, entends-tu, ce sont des sornettes, et ce n'est pas en chantant que tu gagneras ton pain!

Mais Kasia, sans lui répondre :

Las! cesse de gémir, pauvre petit faucon gris.
Ne cherche plus ta compagne, mon pauvret,
Car elle est là-bas, là-bas!
Là-bas, tout au fond du grand lac.

Elle avait trouvé sa corbeille :

— Je serai de retour ce soir, pour traire les vaches; mais il faudra les aller chercher dans la hêtraie. A revoir, petit père.

Elle baisa la main du vieux et sortit.

Lui, de son côté, alla chercher un épervier commencé et vint s'asseoir sur le seuil de la cabane. Là, il arrangea ses cordes, prit une navette et, clignant de l'œil, il essaya de l'enfiler; mais il poussait maladroitement le fil à droite et à gauche sans y réussir. A la fin il cracha, visa juste et commença à travailler; seulement de temps à autre, il relevait furtivement la tête pour jeter encore un regard sur sa fille qui s'éloignait.

Elle suivait la berge droite du lac, et sur cette hauteur on l'apercevait qui se détachait nettement comme une image. Sa chemise blanche serrée à la taille par une jupe rayée de rouge, son madras jaune étoilé de bleu, tout cela chatoyait dans le lointain et lui donnait l'aspect bigarré d'une fleur. Et il y avait, dans le

regard du vieux forestier, de l'orgueil et de l'attendrissement à la fois. Il songeait à l'avenir de cette enfant si chère. Serait-elle heureuse, elle? La vie est si incertaine! Lui, il avait perdu sa pauvre femme, à la naissance de la petite. Ils s'étaient tant aimés! et ç'avait été si dur après, cette solitude... Mais le bon Dieu donne le malheur, et il faut l'accepter!.. Cependant, pour sa petite Kasinka, il aurait bien voulu autre chose.

Ses yeux, éblouis par le soleil de midi, s'étaient fermés un moment, et il demeurait immobile, la navette en suspens et la tête toujours tournée dans la direction où avait disparu la jeune fille. Tout à coup une voix stridente clama à son oreille :

— Père Stefanek!

Il se retourna brusquement, et, ayant reconnu une vieille mendiante habituée du district, il fronça le sourcil, non pas qu'il fût dur aux pauvres gens, mais la Favronka était bavarde, et il avait horreur des commérages.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, — murmura la femme, — ah çà! père Stefanek, est-ce que vous avez la berlue? Il y a plus de cinq bonnes minutes que je vous regarde. Qu'est-ce que vous avez à chercher comme ça dans le vide, avec des yeux blancs? Est-ce que vous seriez amoureux, par hasard?

Lui, se contenta de hausser les épaules.

— Asseyez-vous là, Favronka, je vais vous chercher du pain et du lait. Et quoi de nouveau, là-bas, dans le monde?

— Eh! pas grand'chose, père Stefanek; les récoltes ont l'air de bien s'annoncer. Ça n'empêche qu'il n'y ait pas un cultivateur, grand ou petit, qui ne trouve à geindre, histoire de marchander quelques poignées d'orge ou de sarrasin à une pauvresse! Ah! la vie est dure, allez!

Tandis qu'elle s'installait commodément sur un banc adossé à la maison, le forestier était allé chercher une écuelle de lait caillé et la moitié d'une miche de pain.

La vieille plaça tout de suite l'écuelle sur ses genoux et se mit à y tremper la cuillère de bois avec satisfaction.

— Avez-vous entendu le malheur arrivé aux Piotr? demanda-t-elle entre deux gorgées. Vous savez bien, leur belle vache noire, eh bien, elle s'était gavée de trèfle pendant qu'on avait le dos tourné, elle a enflé comme ça! Ce matin, on l'a trouvée morte. Une bête qui était comme de la famille, on peut dire! ils ne s'en consoleront pas! Le grand'père aussi est bien bas, d'une maladie en dedans; mais vous comprenez bien, lui, c'est tout autre chose. Il est vieux d'abord, et puis, il y a longtemps qu'il ne peut plus rapporter, tandis que la *noire*... A propos, père Stefanek, est-

ce que Yanek, le goudronnier, vient encore quelquefois chez vous? Un bien joli garçon, ce Yanek, et qui m'avait tout l'air de rôder souvent autour de votre petite Kasia. Eh bien, on assure qu'il se marie!

Le forestier releva vivement la tête, mais devant le regard curieux de la vieille, il baissa aussitôt les yeux et se remit au travail sans broncher.

— C'est dimanche dernier que ça s'est décidé, continua la Favronka. Le vieux Koubek était au cabaret, dit-on, il a trinqué avec Joseph Souknia, l'oncle de Yadviga la rousse, il a bu aussi avec la fille, — et a dit qu'il ne voulait pas d'autre femme pour son fils. On dit que Yanek a bu aussi. C'est une fille très riche, elle est orpheline, et elle aura son bien tout de suite. Ça m'étonne qu'elle ait plu à Yanek, — car elle n'est guère belle. Moi je l'ai connue quand elle n'était pas plus haute que ça! Je n'ai jamais vu une plus rusée sainte-nitouche, et puis, avec ses cheveux rouges et ses yeux qui luisent comme des lanternes, elle ne revient à personne. Ah! elle en fera voir de toutes les couleurs à ce pauvre Yanek; il y a pourtant des gens qui disent que le garçon n'est pas content, que le mariage est loin d'être fait. Mais, allez lutter contre l'entêtement d'un vieil avare! Autant se cogner à un mur! Et, soit dit sans offenser les vieux, père Stefanek, plus le chat vieillit, plus il a la queue dure! Mais, à propos, et Kasia? où donc est-elle? J'aurais bien voulu la voir, la petite Kasinka.

Le forestier s'était levé tout d'une pièce, l'œil farouche.

— Elle n'est pas ici, dit-il sèchement en jetant par terre ses outils et son filet.

La vieille le regarda à la dérobée. Comme sa figure était changée! Oh! mais cela se gâtait alors, elle avait peut-être trop parlé. Humblement elle courba la tête, et, mettant les morceaux doubles, se hâta d'expédier sa pitance. Le forestier ne s'était point rassis, il arpentait nerveusement le jardinet comme s'il avait hâte d'être seul.

A la fin, la vieille se leva, jeta autour d'elle des regards sournois; puis, ramassant ses jupes en secouant les miettes, elle plaça le reste du pain dans sa besace en murmurant un timide : Dieu vous le rende! Elle atteignit la haie sans que le vieillard lui eût accordé seulement un signe d'attention ; puis, ayant tourné les talons, elle disparut. . . . . .

. . . . . .

Kasia avait suivi pendant quelque temps la rive droite du lac ; à la fin, elle fit un crochet et entra dans la forêt.

La chaleur était lourde, insupportable, quoiqu'on fût au

printemps. Elle marchait au hasard, droit devant elle, une chanson aux lèvres, et dandinant sa taille svelte, quand, brusquement, elle s'arrêta, rougit et sourit. Du fond de l'étroit sentier, perdu sous le taillis, arrivait un garçon d'une vingtaine d'années. C'était Yanek, le goudronnier, qui habitait un petit hameau situé à l'autre extrémité de la forêt.

Il marchait tête basse, et avait l'air préoccupé. En apercevant Kasia, il rougit, lui aussi, et son visage s'éclaira.

— Que le nom de Jésus soit loué! murmura-t-il quand il fut tout près d'elle.

— Jusqu'à la fin des siècles, répondit-elle. — Puis elle demeura muette; mais, le silence se prolongeant, cela la rendit confuse, et relevant un coin de son tablier, elle s'y cacha le visage, tout en se frottant les yeux par manière de contenance. Elle souriait, cependant, et regardait le jeune homme à la dérobée.

— Kasia?

— Jean?

— Ton père est-il à la maison?

— Il y est.

Ce n'était pourtant pas cela qu'il avait voulu lui demander, et il n'aurait pu dire comment cette idée de parler du vieux forestier lui était venue. C'est étrange comme lui aussi se sentait troublé. Il restait donc debout, devant elle, bouche bée, attendant qu'elle parlât la première.

Elle, toujours immobile, tournait et retournait le coin de son tablier. A la fin elle dit :

— Jean?

— Eh bien, Kasia?

— Alors on n'a pas allumé les fourneaux aujourd'hui?

Mais elle aussi avait voulu dire autre chose.

— Et pourquoi ne seraient-ils pas allumés aujourd'hui, puisqu'ils ne cessent jamais de brûler? Frank le boiteux est resté auprès pour les surveiller. Mais toi, Kasia, tu fais comme le renard, tu tournes autour de mes fourneaux...

Kasia éclata de rire :

— Tu te trompes joliment, je me moque de tes fourneaux ; du reste, je n'ai pas le temps de flâner, il faut que j'aille dans la forêt cueillir des fleurs pour la Pentecôte.

— Eh bien, j'irai aussi, et puis, si tu ne me chasses pas, je retournerai avec toi, chez ton père. Dis, ma petite Kasinka, est-ce que tu me renverras tantôt? est-ce que tu me laisseras m'en retourner seul à la maison? Tu ne me réponds rien?

— Oye, pauvre de moi, pauvre de moi, murmura la jeune fille,

en se cachant la figure dans les deux mains ; mais qu'est-ce que tu veux donc que je te dise, Jean ?

Puis, brusquement, toute honteuse, enfonçant encore une fois sa tête dans son tablier :

— Mais, puisque je t'aime bien, Jean ; puisque je t'assure que je t'aime beaucoup.

Il allait lui répondre ; mais elle était déjà loin, car elle avait honte du rouge qui lui empourprait les joues.

— Des fleurs, des fleurs ! Allons cueillir des fleurs, cria-t-elle.

Il la rejoignit en courant, et tous deux ils s'enfoncèrent dans l'épaisseur du fourré ; mais l'amour qui les inondait était si grand qu'ils n'osaient se parler, ignorant comment dire avec des mots le trouble délicieux qui étreignait tout leur être. Et ils étaient heureux. Jamais la forêt n'avait chanté plus amoureusement au-dessus de leurs têtes, jamais le murmure du vent ne leur avait paru plus caressant. Jamais encore le chant des oiseaux, le mystérieux chuchotement des feuilles n'avaient trouvé un écho plus tendre dans leurs cœurs. Ils marchaient inconsciens, sous l'aile tutélaire de l'amour, cet arc-en-ciel merveilleux qui rayonne comme l'espérance sur les lourdes nuées de larmes des souffrances humaines.

Soudain, de bruyans aboiemens que l'écho renvoyait de sapin en sapin remplirent toute la forêt, et Bourek, le chien du forestier qui s'était échappé de la cabane pour suivre sa jeune maîtresse, apparut haletant. Il jeta tout joyeux ses larges pattes sur la poitrine des deux jeunes gens, puis les considéra un instant, avec ses yeux intelligens de bon chien, comme s'il avait l'air de leur dire : « Eh ! eh ! je vois bien que vous vous aimez. Tant mieux, aimez-vous, ça me fait plaisir ! » Puis, il se mit à frétiller de la queue, et d'un bond, s'élança sur la route en faisant mille cabrioles, aboyant bruyamment et se retournant souvent.

— Mais il est déjà deux heures, cria tout à coup Kasia, avec effarement, en regardant le soleil à travers les branches, et je n'ai pas encore fait une seule guirlande ! Va-t'en à gauche, Jean, moi j'irai à droite, et cueillons vite, car le soir viendra bientôt.

Ils se séparèrent et entrèrent sous le bois ; cependant ils ne s'éloignaient guère l'un de l'autre et Jean suivait, entre les ondes frissonnantes des fougères ou parmi les fûts des noirs sapins, la taille élancée de la jeune fille dont le fichu jaune et la jupe éclatante glissaient en chatoyant sous la verdure. Et elle allait, se courbait, se redressait, souple et ondoyante comme une vraie

roussalka (1), s'enfonçant toujours plus avant dans la forêt profonde. Parfois, elle disparaissait tout à fait aux yeux de Jean; alors il s'arrêtait, faisait un porte-voix de ses deux mains, et criait très fort :

— Hoop! hoooop!

Mais la coquette fille, qui l'entendait bien, s'esquivait malicieusement encore plus avant sous le couvert, et répondait d'une voix étouffée :

— Tu m'appelles, Jean?

Et l'écho là-dessus : Jean-an-an! — D'autres fois, c'étaient les aboiemens exaspérés de Bourek, posté en arrêt devant un impertinent petit écureuil, juché sur une branche, la queue en panache, le museau entre les pattes, qui excitaient la gaieté des deux jeunes gens. La forêt s'emplissait pendant un instant de rires et de cris joyeux, puis tout rentrait dans le silence, et encore une fois on entendait l'éternel chuchotement des arbres entre eux, le sifflement du vent qui faisait ployer les hautes herbes ou craquer l'écorce rouge des vieux pins, et le tapage des oiseaux dans les branches.

— Kuy! kuy! kuy! kovalu! (frappe, frappe, frappe, forgeron!) disait distinctement la pie, et il semblait réellement qu'on entendît les coups réitérés d'un marteau sur une enclume éloignée. Le merle sifflait, la huppe hérissait sa couronne dorée et criait : « Hou! hou, hou, houp! » en ouvrant un bec pointu, des linottes et des rouges-gorges se querellaient dans les noisetiers et des mésanges bleues glissaient parmi les feuilles vertes, tandis que sur les cimes élevées des pins des corneilles en quête de fraîcheur battaient de l'aile avec un bruit d'éventail.

C'était une adorable journée. Au-dessus de la verte coupole forestière, la voûte infinie du ciel s'étendait bleue, ouatée çà et là de petits nuages blancs, estompée de grisaille à l'orient, tandis que les rayons obliques du soleil illuminaient fastueusement l'occident.

De temps en temps, à travers une tranchée béante, on apercevait un coin de paysage, et la transparence de l'air était telle que les moindres contours se dessinaient nettement sur l'horizon. La houle argentée des champs verts miroitait, les clochettes des avoines frissonnaient, et çà et là des fils blancs de la Vierge, portés par une brise légère, flottaient innombrables, comme tombés d'une quenouille céleste.

Dans les vallées profondes, les prairies verdoyaient au voisinage des sources; mais à mesure qu'elles remontaient les côtes, elles se

(1) Sorte de fée des forêts.

couvraient de l'or des renoncules ou se teignaient du rouge des coquelicots. Plus bas encore, du fond des marécages les aunes taciturnes semblaient dégager des fraîcheurs humides. Dans la forêt, au contraire, sous les sapins immobiles, l'air était embrasé, c'était une torpeur, un évanouissement; le vent avait cessé de souffler, tout s'immobilisait. Seulement les feuilles se balançaient, assoupies, berçant leur rêve, les oiseaux se taisaient. Ce repos immense qui suit un excès de félicités avait envahi la nature entière.

Kasia errait toujours en quête de fleurs nouvelles.

Accablé par la chaleur, Jean s'assit un instant contre une souche de chêne, appuya sa tête sur sa main, mais à peine livré à la solitude, les idées sombres qui s'étaient envolées tout à l'heure à la vue de la jeune fille l'assaillirent de nouveau. Tristement il fixa les yeux sur les aunes mélancoliques qu'on apercevait au loin dans les gorges humides, et lentement il se mit à psalmodier une de ces mélodies populaires en ton mineur, harmonieuse et navrante à la fois :

Hélas! où trouver le baume qui guérit les blessures du cœur,
Du cœur qui souffre et verse des larmes amères?
Ah! quand l'épine de la douleur pénètre notre âme,
Le monde indifférent se détourne de nous.
Et comme la feuille arrachée par le vent,
Nous nous sentons emportés au caprice du sort.
— Est-ce qu'un brin d'herbe fauché peut reverdir sous la rosée?
— Est-ce qu'une orpheline entourée de caresses peut revoir ses parens défunts?
Ainsi va le triste monde! .
Celui qui tout jeune est frappé de malheur voit son cœur se faner et tôt pleurer.
Car le destin cruel se rit de nous;
Il nous attire, nous trompe,.. puis il nous jette de côté!

Quand sa corbeille fut pleine, Kasia, étonnée de ne point voir son amoureux, se mit aussitôt à sa recherche, et, l'apercevant appuyé à un tronc d'arbre, elle accourut doucement sur la pointe de ses pieds nus et lui plaça brusquement les mains sur les yeux :

— Qui est-ce ?

Mais quand elle lui eut découvert le visage, elle fut frappée de son air morne :

— Mon Dieu, qu'as-tu, Jean?.. est-il arrivé quelque chose?

Il secoua la tête sans répondre, son front restait assombri.

Vivement alors elle s'agenouilla dans la mousse, et, les lèvres entr'ouvertes, attendant qu'il parlât, elle le dévisageait de ses grands yeux interrogateurs.

Tout à coup il la regarda d'un air singulier :

— Si quelqu'un venait te dire que je me marie avec une autre fille que toi, Kasinka, est-ce que tu le croirais?..

Elle fit une moue malicieuse.

— Pourquoi dis-tu avec une autre fille que moi, Jean? Tu ne m'as jamais demandée à mon père, que je sache!..

Il s'impatienta :

— Voyons, réponds-moi sérieusement, Kasia,.. si on te disait cela, le croirais-tu?..

Elle s apprêtait à lui lancer une nouvelle taquinerie, mais il avait l'air si malheureux qu'elle n'en eut pas le courage, et, un peu troublée, répondit :

— Quelle drôle de question tu me poses! est-ce que je vois des gens, moi?.. est-ce que j'entends des bavardages ici au fond de cette forêt?.. Je t'ai dit que... je t'aime bien,.. qu'est-ce que tu veux de plus?

Le front de Yanek s'éclaira d'un sourire.

— Alors, dit-il en se rapprochant d'elle, si l'on venait te raconter que j'ai dansé toute la nuit avec la même fille et que j'ai même bu à sa santé, tu ne le croirais pas?

Elle se redressa, cette fois, un peu méfiante :

— Je n'aime pas que tu me parles comme cela, Yanek!.. Mon Dieu! que tu es drôle!.. Mais qu'est-ce que tu as donc?.. tu me caches quelque chose... Jamais tu ne m'as parlé comme cela auparavant!.. Crois-tu que je m'inquiète des filles avec qui tu danses, moi!.. Tu es bien libre de faire ce que tu veux!.. de boire à leur santé et de danser la nuit entière avec elles. Je ne suis pas jalouse, moi!.. ce n'est pas dans mon caractère,.. ça me fait même... beaucoup de plaisir... que tu t'amuses...

Elle se détourna pour ne pas montrer les larmes qui lui piquaient les yeux.

— Ah! tant mieux! tant mieux! s'écria-t-il tout rasséréné... c'était seulement pour savoir,.. car je n'aimerais pas que,.. enfin,.. peu importe,.. je suis content!.. Alors, bien vrai, ça ne te ferait pas de peine?..

— Oh! tu m'ennuies à la fin, cria-t-elle en arrachant le madras qui retenait ses tresses blondes, et elle en éventa son front tout couvert de moiteur.

— Kasia, ma petite Kasinka, si je t'ai fait de la peine, pardonne-moi! s'écria-t-il aussitôt en avançant les mains comme pour la prendre dans ses bras; mais d'un bond elle lui échappa, et saisissant sa corbeille :

— Ah! mon Dieu! voilà mes fleurs toutes flétries!.. Si papa savait comme je perds mon temps avec toi, il me gronderait joliment.

— Eh bien, je sais un endroit où il y a une source, nous y

rafraîchirons tes fleurs, et si tu veux, nous boirons,.. il fait si chaud.

Il essaya encore de lui prendre la main, y réussit cette fois et l'entraîna malgré ses cris au fond de la saulaie.

Maintenant une verdure humide remplaçait à leurs pieds les fougères et les myrtilles. Çà et là, un aune rabougri se dressait, et bientôt il en surgit toute une lisière. Le marécage était si épais et si sombre que les rayons du soleil, en y pénétrant, semblaient avoir emprunté aux feuilles leur teinte verdâtre et répandaient sur les visages humains une pâleur maladive.

Un silence profond régnait dans ce bocage, interrompu seulement par le petit glouglou de l'eau qui chantait sur les cailloux. Des nymphéas, bercés par les petites vagues du courant, penchaient l'un vers l'autre leur tête mélancolique, et sur leurs larges feuilles, pareilles à de verts boucliers, de délicates libellules nuancées de saphir, des coléoptères aux élytres scintillans dansaient étourdiment au milieu de nuées de moucherons, tandis que des essaims de papillons noirs, frangés de blanc, s'abattaient en avalanche sur les pointes purpurines des joncs fleuris.

Jean et Kasia avançaient toujours.

Sur la rive, dans la tourbe rougeâtre où foisonnaient des touffes bleues de myosotis, le vent gémissait sa chanson plaintive à travers les lames vertes des roseaux.

Plus loin, sous les vieux saules, les ombelles d'ivoire des reines des prés se mariaient aux rouges salicaires, partout, des menthes, des glaïeuls ou de longues traînées de liserons enroulées le long des frêles oseraies.

C'est là, dans ces retraites ignorées des hommes, au milieu d'un monde d'oiseaux, d'insectes et de fleurs, que les fées des forêts aiment à élire leur domaine.

Ravie par la beauté imprévue de ce site dont elle ignorait l'existence, Kasia se pencha curieusement sur l'eau, et, attentive, elle en scrutait la profondeur, espérant y découvrir quelqu'une de ces mystérieuses créatures; mais elle n'aperçut dans le miroir fuyant que sa forme svelte, sa jolie tête ébouriffée par le vent, et ses yeux rieurs, bleus comme les bluets.

Et vraiment, à voir ainsi sa taille élancée, courbée sur l'onde, c'est elle qu'on eût volontiers prise pour une *roussalka* des forêts, et il semblait que le moindre bruit allait faire évanouir l'exquise apparition, qu'elle s'élancerait brusquement dans les eaux, disparaîtrait dans un nuage ou dans un rayon, ou bien encore se transformerait en buisson de lilas odorant, et si une main téméraire osait l'effleurer pour lui ravir ses fleurs, une voix, pareille à un

chuchotement irrité, murmurerait soudain : « Ne me touche pas! »

A la fin, Kasia, tournant malicieusement la tête vers son amoureux et ramenant ses lourdes nattes qui effleuraient l'eau, demanda :

— Et comment boirons-nous?

— Comme les oiseaux, répondit-il simplement, en lui montrant de l'autre côté du courant des alcyons qui buvaient en élevant leur gros bec vers le ciel.

Elle rit :

— Que tu es bête! dit-elle.

Mais déjà il avait cueilli une large feuille de nymphéa, la roulait en cornet, et l'ayant remplie d'eau, il la lui présenta; puis, à son tour, il se désaltéra.

— Oh! Yanek, s'écria-t-elle, tout à coup, en arrachant une poignée de « ne-m'oubliez-pas » qu'elle jeta dans la corbeille noyée à demi, je voudrais tant voir une fée des eaux!

— Chut! murmura-t-il en jetant un regard méfiant autour de lui... si elles allaient t'entendre!

Elle fit une moue moqueuse :

— Comme tu es peureux aujourd'hui!

— C'est que tu ne sais pas comme elles peuvent être méchantes quand elles le veulent!.. Te souviens-tu de Pavel le forestier, mort si mystérieusement il y a cinq ans?.. Eh bien, il longeait paisiblement le courant, dans sa nacelle, en pleine forêt, et voilà qu'au détour d'un épais buisson, une *roussalka* surgit perfidement... C'est le bûcheron Witold qui m'a conté la chose, elle était grande et mince avec de longs cheveux d'or, et belle... belle!.. Witold, alors, s'est mis à siffler pour détourner l'attention de Pavel ; mais autant crier après un sourd, — le forestier semblait avoir les yeux hors de la tête, et il ne cessait de regarder l'apparition. — Elle s'est approchée, tout en souriant, du bord de l'eau, puis est entrée dans la barque, a pris Pavel dans ses bras et ils ont bientôt disparu derrière les arbres touffus...

On ne les a jamais revus, mais quelques jours plus tard, des forestiers trouvaient le cadavre de Pavel enfoui dans les joncs d'un marécage. Le corps était livide, et on voyait distinctement de chaque côté des épaules cinq taches bleues qui étaient autant de doigts enfoncés dans sa chair.

— Seigneur, murmura Kasia, mon père ne m'a jamais parlé de choses pareilles!

— Mon oncle m'a raconté aussi, continua le garçon, que, quand il était très jeune, on l'avait envoyé un jour abattre quelques arbres dans la forêt. Comme il s'en revenait le soir, il aperçoit le

chemin barré par un jeune sorbier tout languissant : — Bon, dit-il, en voilà un qui sera bientôt desséché, autant y mettre la cognée tout de suite. — Il lève bien haut sa hache, mais à peine est-elle retombée qu'il entend sortir de l'arbre un long cri déchirant, comme s'il avait blessé un être humain. Alors, comme un fou, il a laissé sa cognée là où elle était, et s'est enfui sans se retourner... C'était un garçon courageux, pourtant, quand il est arrivé à la maison, il est tombé sur un banc et, pendant plus d'une heure, il lui était impossible de dire une parole. Depuis, il n'a plus jamais voulu prendre une hache en main, et c'est pour cette raison qu'il est devenu goudronnier...

Tout en parlant, Yanek s'était confectionné un sifflet avec une branche de saule, et il se mit à en tirer des sons doux et plaintifs comme ceux que l'on entend le soir au crépuscule, dans les prairies.

— Entends-tu l'écho qui te répond dans les roseaux? murmura Kasia à voix basse, encore tout impressionnée par les images troublantes qu'avait évoquées son amoureux.

Un grand silence s'était fait subitement autour du musicien, il semblait que les oiseaux eux-mêmes eussent cessé leurs ramages pour écouter la douce mélodie. Soudain, un coucou étourdi, étant venu bruyamment se percher sur une branche, releva bien haut la tête et, ouvrant démesurément le bec, se mit à répéter à satiété son cri monotone.

— Coucou, joli coucou gris, demanda aussitôt Kasia, de sa voix claire, dis-moi combien j'ai encore d'années à vivre?

Mais, soit ignorance, soit entêtement, l'oiseau ne répondit pas.

— Coucou, coucou, dis-moi vite... aurai-je un jour beaucoup d'argent?

Le coucou demeurait muet.

— Coucou, petit coucou gris, demanda à son tour le goudronnier, dis-moi quand je me marierai?

— Bah! tu vois bien qu'il ne veut pas répondre, et qu'il se moque de nous, s'écria Kasia, mortifiée. Retournons-nous-en plutôt là-haut, dans la forêt, car il est temps de tresser les guirlandes.

Ils s'emparèrent de la corbeille et eurent vite regagné la hauteur. Une grosse pierre moussue, abritée sous un chêne, leur servit de table, et ils s'assirent à côté, tandis que le dogue, haletant, la langue pendante, allongeait ses pattes velues, tout en guettant de l'œil si quelque proie vivante ne surgirait point, afin de se jeter sur elle et aboyer; mais la forêt était profondément calme, le soleil descendait à l'occident, et à travers les vertes aiguilles des

sapins on apercevait les rayons cuivrés qui rougissaient de plus en plus et finirent bientôt par envelopper les cimes des arbres.

Le couchant flamboyait à présent comme un océan de pourpre traversé de lueurs orange et rose pâle, et à mesure que le soleil descendait, le travail quotidien de la forêt s'interrompait petit à petit. Le pic cessa de marteler l'écorce de son bec; de longues processions noires de fourmis péniblement chargées retournèrent à leur gîte.

Par-ci, par-là, une petite abeille noire des forêts s'attardait encore parmi les fleurs, et tout en bourdonnant gaîment sa chanson : *oye dana!.. oye dana!..* se hâtait de faire une dernière provision. Déjà, des crevasses profondes des chênes on voyait descendre lentement la foule sombre de ces êtres nocturnes, aveugles, informes, qui rampent dans les nuits profondes. Et des milliers d'insectes, presque invisibles, dansaient sur l'eau irisée du ruisseau.

Tout à coup, Kasia, qui travaillait en silence, poussa un cri sourd et se rejeta brusquement en arrière :

— Oh! Yanek! Yanek!.. la roussalka! murmura-t-elle.

Bourek, le dogue, s'était redressé avec un grognement, tandis que Jean étonné sondait des yeux la profondeur du fourré.

— Elle est là... là... tiens, regarde, derrière ce gros arbre, répéta la jeune fille. Oh! mon Dieu, mon Dieu, j'ai peur!

Il voulut s'élancer dans la direction indiquée, mais elle le retint par ses vêtemens.

— Non, non, ne me quitte pas, je t'en prie!

Cependant Yanek avait beau interroger les buissons, il n'apercevait rien.

— Tu te seras trompée, Kasia, dit-il, un oiseau a peut-être volé dans les broussailles, ou bien c'est un arbre que le vent aura fait remuer.

— Oh! si on peut dire! gémit-elle. Quand j'ai vu, vu de mes yeux, une femme, une vraie femme, avec de méchans yeux, et qui agitait un bras long, long comme cela!

— Eh bien, pour te tranquilliser, laisse-moi aller fouiller les alentours.

Mais elle s'accrochait toujours à lui, le suppliant de ne la point quitter. Bourek n'avait pas bougé du reste, ce qui rassurait le jeune homme. Ils reprirent peu à peu leur travail, cependant Kasia restait tremblante, et le moindre souffle parmi les arbres la faisait tressaillir.

— Entends-tu ces murmures dans les feuilles, Yanek? Ne dirait-on pas des voix qui chuchotent?

— Bah ! dit Yanek, en souriant, ne sais-tu pas que c'est l'heure où chaque soir la forêt fait sa prière, avant de prendre du repos ? Bien souvent, quand j'étais petit, et que je revenais après avoir ramassé du bois ou des champignons, ma mère me faisait mettre à genoux en pleine forêt, et me disait : « Fais ta prière avec les arbres, petit. » Et je me souviens qu'elle me montrait les grands chênes et les sapins géans qui se penchaient balancés par le vent, et qu'elle disait : « Regarde comme ils s'inclinent respectueusement, ils ont l'air de vouloir s'agenouiller aussi ! » Alors, moi je récitais *Notre Père,* et il me semblait réellement entendre la forêt entière prier avec moi... Et tout, jusqu'aux plus petites plantes, jusqu'aux humbles baies cachées sous la mousse, chantait la gloire du Seigneur. Mais tout le monde ne peut pas entendre la prière des arbres, me disait ma mère, il n'y a que les âmes des gens bien simples qui la comprennent... Et sais-tu, petit, ajoutait-elle, pourquoi les grands peupliers tremblent toujours ?... C'est que, jadis, ils ont donné leur bois maudit pour la croix de Notre-Seigneur, et maintenant chaque soir, on les entend frissonner, et se lamenter, et ils répètent sans cesse : Pitié, Seigneur, miséricorde !

Tandis que Yanek parlait, les oiseaux, un à un, se mettaient en quête d'une retraite, des corneilles tapageuses jetèrent un dernier cri en battant de l'aile éperdument. Puis, peu à peu, toutes les voix s'éteignirent, et l'on ne distingua plus que le mugissement sourd des vieux chênes et le frissonnement des longues tresses de bouleau balancées par le vent. Kasia, la tête alourdie, vaincue par la fatigue, écoutait comme en un rêve.

C'était l'heure où le soleil va baigner ses rayons dans les océans lointains, où le laboureur se hâte de renverser le fer de sa charrue, et regagne sa cabane, l'heure où le bétail mugissant revient des champs en soulevant des flots d'aveuglante poussière.

Les mains hâlées de la jeune fille tenaient toujours entre leurs doigts les fleurs et le feuillage, mais ce n'est plus qu'avec peine qu'elle tressait sa guirlande.

Le soleil, qui n'avait pas encore disparu, l'enveloppait d'une haleine tiède. Elle ouvrit encore une fois ses grands yeux chargés de sommeil, comme un enfant qui regarde avec étonnement la terre du bon Dieu ; puis les taches mouvantes des ombres, dans les branches, la rangée noire des sapins, le murmure étouffé des feuilles, tout cela devint confus, s'embrouilla, se confondit... Un sourire passa sur ses lèvres, et brusquement, elle s'endormit.

Sa tête seule, appuyée sur la roche moussue, était enveloppée d'ombre, tandis que sur sa poitrine qui se soulevait doucement, sa chemise blanche prenait des teintes rosées. Elle était si belle ainsi

endormie sous les éclairs du crépuscule, que Jean, qui la regardait, songeait aux saintes de la chapelle rayonnantes dans un nimbe.

Assis tout près d'elle, il ne songeait point à dormir. Il sentait son cœur se gonfler, bouillonner... il lui semblait que des ailes poussaient à son âme. Hé! hé! que lui arrivait-il donc? Vrai, il n'aurait su le dire, et il demeurait là, les yeux fixes, et comme pétrifiés d'amour.

Kasia dormait toujours. Longtemps ils restèrent ainsi l'un près de l'autre ; peu à peu, le crépuscule étant venu, les dernières lueurs pourpres luttèrent encore faiblement avec les ténèbres, les profondeurs de la forêt se plongèrent dans l'ombre et s'assourdirent, et tandis que Yanek, retenant son souffle, regardait dormir Kasia, les buissons eurent soudain un frémissement, et une ombre se glissa si près de lui qu'il se redressa comme piqué par un serpent.

Devant lui se tenait une vieille femme en haillons, maigre, les prunelles luisantes, les bras longs et gesticulans.

— Eh bien, je t'y prends, goudronnier, dit-elle d'une voix moqueuse ; c'est beau de faire la cour à une fille quand on est promis à une autre !

Il examina un instant l'intruse, et ayant reconnu la vieille mendiante Favronka :

— Ah ! c'est vous, la mère ! Vous m'avez fait peur. Mais je ne sais pas du tout ce que vous voulez dire ; en tout cas, vous feriez beaucoup mieux de vous mêler de vos affaires, et non pas de celles des autres...

La vieille eut un ricanement :

— Comme si tout le monde ne sait pas que ton père a demandé pour toi la Yagda en mariage dimanche dernier.

— Tout le monde sait très bien aussi que mon père était gris, ce jour-là, et que personne ne me forcera à prendre une femme qui ne me convient pas.

— Ta, ta, ta, tu n'es pas pour rien le fils de ton père, et une belle dot ne te dérangera pas tant que ça!.. quitte à te dédommager avec une autre, comme aujourd'hui...

— Favronka, s'écria violemment le garçon, c'est méchant ce que vous dites là, et vous savez bien que vous mentez. N'avez-vous pas honte de venir m'épier jusque dans la forêt pour m'insulter et calomnier cette jeune fille!

— Je ne suis pas venue pour t'épier le moins du monde, dit la vieille femme, dont les yeux étincelaient ; voilà une heure que je te cherche, pour te dire que le feu a pris à une meule chez ton

père, et que tu ferais bien mieux d'aller l'aider à préserver la maison que de flâner ici comme un paresseux en contant fleurette à cette petite.

Le rouge monta au visage du goudronnier. Comment! le feu était chez lui, et il n'en savait rien!..

— Le feu... chez nous, balbutia-t-il.

— Oui, le feu. J'ai d'abord couru à tes fours à goudron, mais comme l'oiseau était envolé, je suis venue jusqu'ici.

— Seigneur, songeait Yanek, c'est qu'il ne faudrait qu'un coup de vent pour enflammer la grange et la maison, et rien n'était assuré!..

Tout bouleversé, il dit:

— Je vais y aller tout de suite. Puis, sans prendre le temps de réveiller Kasia, il s'enfuit à travers la forêt de toute la vitesse de ses jambes.

Quand la vieille le vit bien loin, elle éclata d'un mauvais rire:

— Oui! cours, cours, nigaud! cria-t-elle, tu arriveras toujours trop tôt!.. Ah! tu veux me faire la leçon... Eh bien, nous verrons qui des deux aura le dernier mot!

La forêt devenait de plus en plus obscure; un ululement lugubre venant des roseaux de l'étang déchira l'air et l'aile du vent apporta le faible tintement d'une cloche. Kasia, rejetant le sommeil qui lui alourdissait les paupières, se redressa vivement :

— Oh! comme j'ai dormi! dit-elle.

Mais, apercevant soudain les yeux perçans de la vieille qui la dévisageaient, elle jeta un cri d'épouvante:

— La *roussalka!* la *roussalka!* s'écria-t-elle.

La vieille lui mit la main sur l'épaule, puis brusquement:

— Voyons, Kasia, ne fais pas la niaise!.. Est-ce que tu ne me reconnais pas!.. Tu sais bien que je suis Favronka la mendiante!.. Combien de fois me suis-je arrêtée chez vous?.. D'habitude, tu as plus de bon sens... C'est-il parce que tu as un amoureux que te voilà toute changée?..

Péniblement, Kasia cherchait à rassembler ses idées. Comment était-elle dans cette forêt obscure?.. D'où venait cette femme... Où était Yanek?..

— Jean? murmura-t-elle en regardant tout alentour.

— Ah! tu peux bien l'appeler, ton Jean, quand il a vu que je le surprenais en tête à tête amoureux, il n'a pas eu assez de ses deux jambes pour s'enfuir...

— Jean est parti?..

— Et ce n'était que juste!.. Tu ne vas pas me faire croire que tu ne sais pas qu'il est fiancé depuis tantôt huit jours avec la Yagda,

une riche fille de son village... et que les noces se feront après les moissons?

— Après les moissons, répéta douloureusement Kasia. Mais ses yeux regardaient fixement dans le vide et elle parlait comme dans un rêve.

— Eh! oui, après les moissons!.. Alors tu comprends que ça n'est pas très honnête à toi de faire la coquette avec lui!.. Fiancé!.. c'est quasi marié... et tu connais le proverbe: Ne t'assieds pas dans le traîneau d'autrui!.. Sans compter la honte, pour une fille modeste. Je sais bien que tu ne pensais pas mal faire... Tu es orpheline, et il faut avouer que ton brave homme de père te laisse un peu trop de liberté... Aussi, moi, si je te parle comme ça, c'est parce que je te veux du bien... Je sais ce que c'est qu'une enfant sans mère.

— Mais comment avez-vous su toutes ces choses? demanda nerveusement Kasia.

— Comment!.. Quand tout le monde en parle?.. Est-ce que Jean ne t'en aurait rien dit par hasard?.. Oh! alors, il est encore pire que je n'aurais cru, je savais qu'il était volage, mais trompeur à ce point!.. fi!.. Ah! pauvre petite, va! tu étais joliment livrée à cet enjôleur!

De grosses larmes roulaient maintenant le long des joues de la pauvre fille.

— Je ne savais pas, dit-elle la voix brisée.

La Favronka était un peu émue à présent du chagrin qu'elle avait causé. Ce n'était pas une méchante femme, et Dieu sait pourquoi elle s'était ainsi attaquée à ces deux jeunes gens. La curiosité l'avait poussée d'abord, puis son insatiable besoin de commérage. Si le goudronnier n'avait pas perdu patience dès l'abord, il est possible qu'elle se fût contentée d'un échange de paroles aigrelettes, mais l'air indigné du jeune homme l'avait mise en émoi, et maintenant, lancée sur cette mauvaise pente, elle ne pouvait plus s'arrêter.

— Alors, tu as cru qu'il t'épouserait? demanda-t-elle à Kasia d'un air de compassion.

Et comme la fillette faisait signe que oui:

— Pauvre innocente! gémit-elle. Mais au moins, à présent, quand tu le reverras, tu sais bien ce que tu devras lui répondre, s'il ose encore te faire la cour?..

— Ou...i!..

— Tu lui diras qu'il aille à sa promise... qu'un honnête garçon ne court pas après deux filles à la fois...

Les larmes qui étouffaient la pauvre enfant éclatèrent tout à coup

à ce mot-là; un long sanglot déchira sa poitrine, et s'arrachant à l'étreinte de la vieille femme :

— Ah!.. vous êtes méchante!.. méchante, s'écria-t-elle d'une voix farouche.

Et elle s'enfuit tout droit devant elle dans la pénombre épaisse de la forêt. . . . . .

. . . . . .

Quand Yanek fut tout près de son village, il s'aperçut bien vite du mensonge que lui avait fait la mendiante, dans le dessein évident de l'éloigner de Kasia. Aucune trace d'incendie ne se voyait à l'horizon ; aussi, sans prendre le temps de questionner personne, il se hâta de retourner à la forêt. Mais, arrivé devant la pierre moussue, ayant trouvé l'endroit absolument désert, il en conclut que la jeune fille était retournée au logis.

Comme il se dirigeait vers la petite maison du forestier, il rencontra le père Stefanek tout près du lac.

— Kasia n'est pas chez vous? demanda-t-il étonné.

— Mon Dieu, non, dit le vieux, et quand j'ai vu tomber le jour et qu'elle n'était pas là, j'ai vite donné à manger à mes bêtes et je suis venu à sa rencontre.

— C'est bien étrange, fit Yanek. Et il raconta au forestier ce qui s'était passé. Elle se sera peut-être égarée, ajouta-t-il.

Et tous deux ils entrèrent dans la forêt . . . . . .

. . . . . .

Kasia courut longtemps tout droit, au hasard. La nuit était tout à fait venue, et dans le ciel sans lune des milliers d'étoiles apparaissaient. A la fin pourtant elle s'arrêta, un peu essoufflée, et chercha à s'orienter. Où était-elle donc? Dans l'effarement de sa course, elle avait pris le premier sentier qui était devant elle, certaine qu'il la mènerait à la lisière du bois, et voilà que la forêt, loin de s'éclaircir, s'épaississait encore davantage. Elle avait dû se tromper de chemin, mieux valait rebrousser tout de suite. D'ordinaire le grand silence nocturne, que nulle haleine humaine ne troublait, n'effrayait point Kasia, habituée aux mystères de la forêt; mais aujourd'hui c'était autre chose. Ses nerfs étaient tendus à l'extrême, son imagination était surexcitée par toutes les émotions de cette après-midi, et au-dessus de tout, la pensée d'être trahie par Jean troublait sa raison. Maintenant elle se remémorait toutes ses protestations de tendresse, les avances qu'il lui avait faites. Quel besoin avait-il eu donc de venir gâter sa vie à elle, si c'était pour l'abandonner! Jamais elle n'aurait été le chercher lui! Elle eût vécu paisible avec son père sans songer qu'il existait, seulement. Et maintenant! quelle serait sa vie, hélas?

Oh! les hommes étaient lâches!.. Puis elle se rappelait l'air étrange qu'il avait eu dans la journée, et cette chanson si triste qu'il avait chantée, et aussi cette curieuse insistance à lui demander si elle ne serait pas jalouse!.. jalouse?.. Oh! comme elle l'était à présent! Comme elle détestait cette Yagda, cette fiancée qui était la préférée!..

Enfiévrée, elle continuait sa marche, le cœur battant avec tumulte. Ses pieds nus allaient si vite qu'ils ne sentaient point les ronces qui les déchiraient et dans ses yeux d'hallucinée on eût lu l'affolement. Elle marchait comme dans un cauchemar, tressaillant à chaque pas, et l'ombre se peuplait d'êtres fantastiques, de figures grimaçantes! Les arbres lui faisaient l'effet de silhouettes mouvantes qui se multipliaient à l'infini, l'emprisonnaient méchamment, l'encerclaient de leurs bras pour l'empêcher de retrouver sa route. Tantôt elle prenait le feuillage blanchâtre d'un arbrisseau pour la forme embusquée d'une *roussalka*, tantôt c'était un froissement de feuilles sèches qui lui faisait l'effet d'un murmure chuchoté à son oreille. Combien d'heures courut-elle ainsi, inconsciente?

Tout à coup, elle crut sentir sur son visage brûlant comme l'effleurement glacé d'une main froide, et en même temps, un choc rude la rejetait en arrière. Alors, blême d'angoisse et d'horreur, elle ferma les yeux et tomba sur ses genoux. Tout aussitôt une longue plainte sinistre qui ressemblait à un cri humain transperça l'air de la nuit, et un zigzag noir traversa le ciel.

— Au secours! gémit Kasia! Et elle s'évanouit.

C'était l'aube en forêt.

Des souffles frais couraient parmi les buissons. Un brouillard blanc, pareil à un voile très fin, enveloppait les arbres. Peu à peu le soleil monta, et lentement dissipa cette gaze diaphane, tandis que des parfums miellés montaient dans l'air matinal.

Deux hommes harassés de fatigue marchaient pensifs dans un chemin, ils avaient battu la forêt toute la nuit et étaient couverts de poussière.

— Pourvu qu'elle ne soit point tombée dans une fondrière, murmura le plus jeune.

— Seigneur, préservez-nous d'un tel malheur, marmotta le vieux en tremblant. Tout à coup, le chien Bourek, dont ils avaient oublié l'existence, vint se jeter comme un fou dans leurs jambes.

— Ah! Bourek! Bourek! Dieu soit loué, s'écria le vieux, nous allons savoir quelque chose!

L'intelligent animal se mit à leur lécher les mains à tous les

deux en jappant et faisant des bonds de joie; puis, comme une flèche, il s'élança dans un sentier en regardant souvent derrière lui, pour savoir s'il était suivi.

Au bout d'un quart d'heure, ils s'arrêtèrent tous trois en face d'un épais fourré. Les deux hommes s'approchèrent alors en écartant les branches qui leur fouettaient le visage. Étendue sur la mousse, le corps enchevêtré dans des lianes flexibles, Kasia était là, toute blanche, les yeux clos.

Vivement, ils la soulevèrent :

— Passez-moi la wodka, père Stefanek.

Le vieux tira une gourde de sa poche, mais sa main tremblait comme celle d'un enfant.

— Tiens, prends, je ne peux pas, je ne peux pas, dit-il.

Et ses prunelles pâles ne pouvaient se détacher de l'enfant couchée là.

Doucement, Yanek approcha l'eau-de-vie des lèvres de la jeune fille.

— Voilà qu'elle remue, dit-il.

Le vieux se signa silencieusement.

— Si tu allais chercher un peu d'eau au ruisseau, dit-il, d'une voix saccadée.

Le jeune homme ramassa le fichu jaune à étoiles bleues qui gisait dans le chemin, et courut le tremper l'eau glacée; puis il revint en baigner le front et les tempes de la pauvre fille. Un léger frisson la secoua de nouveau et brusquement, elle ouvrit de grands yeux égarés; ensuite, tournant lentement son visage vers son père, elle jeta sur lui un long regard morne qui glaça le cœur du vieillard.

— Kasia! cria-t-il affolé, en la pressant entre ses bras, Kasinka, ma fille chérie. Qu'as-tu? Parle-nous, au nom du ciel!

Mais les lèvres de la jeune fille semblaient figées, et elle se contentait de promener lentement au loin d'elle des regards atones. Tout à coup, ses yeux rencontrèrent ceux de Yanek fixés sur elle; alors, violemment toute sa face se contracta et elle esquissa de la main un geste si plein de terreur et de mépris à la fois, que Jean, qui ne s'attendait point à un accueil pareil, sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Comment! il avait passé la nuit entière à la chercher, à ne penser qu'à elle, et voici comme elle le récompensait!

Mais déjà le visage de la jeune fille avait repris une navrante indifférence et, le regard perdu, elle restait accroupie sur la mousse, muette et rigide.

— Seigneur! murmurèrent les deux hommes, et ils s'entre-regardèrent avec épouvante.

— Écoute, Jean, dit le vieux dont les mains tremblaient, il faut la transporter tout de suite chez nous. Faisons un brancard,.. aide-moi, mon fils, car je me sens brisé!..

Tous deux se penchèrent sur la jeune fille; mais au contact de Jean, elle eut un frémissement, se tordit dans une sorte de spasme; puis d'un mouvement presque sauvage, elle le repoussa.

— Que faire, mon Dieu! murmurait le vieillard.

Soudain, tout au fond de l'arche de verdure, la forme allongée d'un chariot chargé de jeunes sapins se dessina et bientôt on entendit les grincemens des essieux, sur la route.

— Nous sommes sauvés! s'écria Stefanek, et il courut héler le conducteur; puis, revenant seul cette fois, il prit sa fille entre ses bras, la porta jusqu'à l'attelage et la déposa douillettement parmi les aiguilles résineuses.

Le cortège se mit en marche et tandis que le forestier marchait tête basse à côté de l'enfant étendue, toute pareille à une morte, Yanek, l'âme bouleversée, s'attardait longuement en arrière.

La forêt s'éclaircit à la fin et les roseaux du lac apparurent, piqués çà et là par le plumage de turquoise d'un martin-pêcheur, ou bien, par la silhouette mélancolique d'un héron juché sur une patte qui mettait une note de vie dans ce site désert.

Qu'était-il arrivé à cette enfant? songeaient les deux hommes, par quelle succession de terreurs avait-elle passé pour être dans un état pareil?

Maintenant la clairière apparaissait riante avec sa maisonnette de rondins, tout embroussaillée de fleurs et de plantes grimpantes, son vieux puits à perche et ses cerisiers au feuillage luisant.

D'un mouvement mécanique Kasia se mit sur son séant, et quand son père l'eut aidée à descendre, elle marcha vers la cabane à pas saccadés d'automate. Craintivement le vieillard la suivait. Était-ce bien là sa petite Kasinka, la rieuse enfant, qui, hier encore, s'en allait, une gaie chanson aux lèvres, tresser des guirlandes pour la Pentecôte?

Il vole, vole, vole, le petit faucon gris!

Hélas! à présent, elle foulait aux pieds, sans même les regarder, les pauvres guirlandes de fleurs éparpillées devant le seuil et rapportées par Jean la veille au soir.

Kasia était entrée dans la cabane, les yeux toujours hagards; machinalement, en passant devant le petit miroir accroché à la muraille, elle lissa ses cheveux d'un geste lassé, mais il n'y avait plus dans son regard la radieuse fierté de la fille qui se sent belle et

qui aime à vivre. Sans desserrer les dents, elle alla se blottir dans le coin le plus retiré de la masure, et là, le front sombre, elle s'absorba si complètement qu'elle parut avoir oublié l'existence de ses compagnons.

Arrêté sur le seuil, Jean n'osait entrer; une vague crainte de rencontrer encore ce regard cruel le retenait.

Le père prit alors les mains de son enfant :

— Voyons, Kasinka, disait-il; maintenant que te voilà chez nous, il ne faut plus avoir peur, raconte-moi tout ce qui s'est passé... Tu t'es donc perdue dans le bois,.. pourtant,.. la forêt,.. il me semble que tu dois la connaître depuis tantôt seize ans!..

Elle fronça légèrement le sourcil, ses yeux redevinrent farouches; mais elle ne répondit pas.

— Raconte tout franchement à ton vieux père, Kasia,.. n'as-tu rencontré personne?.. rappelle-toi?.. la Favronka, par exemple? C'est une méchante femme, elle a pu te faire peur, dis,.. est-ce cela?..

Elle releva vers son père ses grands yeux énigmatiques, sans qu'une parole sortît pourtant de ses lèvres.

— Voyons, Kasinka, tu m'entends, tu me comprends, cependant!.. Pourquoi ne réponds-tu pas?.. Tu vas mieux,.. puisque tu marches et que tu as les yeux ouverts! Est-ce que tu bouderais, par hasard, ma fille! Oh! alors, tant pis pour toi; je n'ai pas le temps, moi, de t'arracher les paroles, tu sais bien que je n'ai jamais aimé les simagrées!

Sa voix était devenue bourrue.

— Tu comprends, Kasia, que c'est dur après avoir pataugé une nuit à te chercher dans les marécages de te trouver dans un état pareil! Eh bien, veux-tu que je te dise, moi, tu as vu la Favronka! tu as écouté ses bavardages et elle t'a mis la tête à l'envers! Voyons, regarde-moi!.. Oh! la sotte! la sotte!.. — Et il partit d'un éclat de rire nerveux. — Et sais-tu ce qu'elle t'a dit, cette coquine?.. — Ici il baissa un peu la voix. — C'est que Yanek se marierait bientôt! qu'il ferait ses noces après les moissons, qu'il aurait des champs, des prés, une femme, qu'il serait riche, enfin! Eh bien, tu ne réponds rien?

Non, Kasia ne répondait rien, en effet; mais son visage blême était effrayant à voir, et ses lèvres bleuies semblaient pétrifiées. Une pensée terrible traversa soudain comme un éclair le cerveau du malheureux forestier, et étreignant à les broyer les épaules de son enfant :

— Kasia, ma fille, cria-t-il, deviendrais-tu folle?

Il restait livide et contemplait avec angoisse la pâle créature

affalée devant lui qui le regardait toujours avec ses yeux d'hallucinée.

Alors il se jeta à ses pieds et, l'entourant de ses deux bras comme un petit enfant, il se mit à lui parler à voix basse en la berçant doucement contre son cœur.

— Kasia, ma chérie, regarde ton vieux père. Est-ce que tu ne le reconnais plus? C'est lui qui t'a appris à marcher et qui te consolait quand tu étais petite. Tu te rappelles comme tu avais peur du loup et comme tu te jetais dans mes bras si tu te cognais, ou si Bourek te tourmentait? Qui est-ce qui te consolait mieux que moi? car j'étais ta mère autant que ton père, tu sais bien?

— Oh! mon Dieu! mais c'est affreux, s'écria-t-il tout à coup en se relevant. C'est qu'elle ne me reconnaît même pas!

Alors, dans un élan de désespoir, le malheureux s'enfuit de la cabane et vint s'abattre sur la poitrine de Yanek avec un horrible sanglot.

— Est-ce qu'elle va mourir ainsi, Jean, Jean? Oh! mon Dieu!

— Si je courais chercher le rebouteur? murmura le jeune homme.

— Bah! il faut plus de deux heures pour y aller, ne me laisse pas seul. Essayons plutôt autre chose. Voyons, et si toi tu lui parlais, si tu lui expliquais toi-même les mensonges de cette femme, car je suis sûre que c'est elle qui est la cause de tout, et puis, Jean, la petite... — Et ici sa voix devint hésitante. — Elle t'a toujours bien aimé... Moi, tu sais, je suis un vieux; mais on a été jeune,.. et puis un père... ça voit tout. Alors je me disais, encore un an ou deux, et ça fera un gentil couple, car toi aussi tu me revenais bien, Yanek...

Lentement ils s'étaient rapprochés de l'enfant.

— Alors, si tu lui disais, par exemple, toi-même que le jour où ton père voulait te marier avec cette fille, il était gris, et que tu n'y tiens pas à cette Yagda, Jean!..

Et il regarda le jeune homme d'un air à la fois timide et suppliant.

— Car tu n'y tiens pas, n'est-ce pas, Yanek? Il me semble d'après ce que tu m'as dit...

Yanek, les yeux fixés sur Kasia qu'il enveloppait de la brûlante caresse de son regard, se pencha alors doucement sur elle, et lui posant la main sur le front, il murmura très bas à son oreille :

— Non, Kasia, je n'y tiens pas à cette Yagda... tu sais bien que je n'en veux pas d'autre que toi.

Sans le repousser, cette fois, la jeune fille se dressa sur ses pieds, ses lèvres firent un effort comme pour murmurer quelque chose; mais ce fut en vain, et elle se contenta de faire lentement

quelques pas dans la cabane, les mains étendues, soutenue par les deux hommes. A travers la fenêtre ouverte, le soleil entrait victorieux, dorant les têtes des grands tournesols qui se balançaient. Soudain, les trois premières notes de l'angélus qui sonnait de l'autre côté du lac arrivèrent portées par le vent avec un vague parfum de fleurs. Respectueusement, le vieillard s'inclina en murmurant :

— L'ange du Seigneur annonça à Marie,.. tandis qu'une muette supplique montait ardente de son cœur.

A ce moment Kasia glissa doucement à deux genoux, et les mains jointes, les yeux extasiés, elle balbutia d'une voix à peine distincte :

— Je suis la servante du Seigneur...

Un double cri de joie, d'amour, de reconnaissance lui répondit.

Jean et le vieillard avaient relevé l'enfant chancelante, l'avaient assise sur un escabeau et la comblaient de caresses. Jean, agenouillé devant elle, tenait entre ses mains la petite main hâlée et la couvrait de baisers, et le forestier riait et pleurait à la fois.

Elle, comme ravie en une douce extase, les regardait tous les deux en souriant, et maintenant de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Kasia, ma chérie, tu vis ! tu es sauvée ! criait à tue-tête le vieillard. Parle, parle, que je t'entende !

Elle lui sourit de ses grands yeux enfantins, pencha doucement sa tête sur sa poitrine, et tout en pressant la main de son Jean, elle murmura faiblement :

— J'ai faim !

Sur le toit de chaume moussu on entendait les tendres roucoulemens des ramiers, et les longues tresses vertes du bouleau, agitées par le vent, étreignaient encore plus amoureusement l'humble petite masure.

MARGUERITE PORADOWSKA.

D'après HENRI SIENKIEWICZ (1).

(1) Henri Sienkiewicz est certainement un des romanciers modernes les plus aimés et les plus connus en Pologne. Son œuvre littéraire se divise en trois époques bien distinctes. Il débute d'abord par un cycle de nouvelles absolument personnelles où l'on sent une profonde attirance vers la nature, les humbles et les déshérités : *Yanko le Musicien, Esquisse au fusain.* Plus tard, dans sa grande trilogie historique, il aborde une tâche plus vaste, celle de faire revivre un glorieux passé, en décrivant, dans des romans pleins d'une fougueuse imagination, les luttes homériques, au XVIIe siècle, entre les Polonais, les Tatares, les Turcs et les Suédois : *A feu et à sang, Déluge.* Tout récemment enfin il a fait un essai de psychologie moderne : *Sans dogmes.* On ne peut pas dire de Sienkiewicz qu'il soit réaliste, il est cependant un peintre fidèle, en même temps qu'un psychologue, un artiste et un poète.

LE MEXIQUE

SOUS

LA PRÉSIDENCE DU GÉNÉRAL PORFIRIO DIAZ

Les États de l'Amérique du Sud, qui, il y a quelques années, semblaient être entrés définitivement dans la voie de l'ordre et du progrès, ont donné de grandes déceptions. La République Argentine a à peu près fait banqueroute ; le Brésil, en échangeant sa monarchie débonnaire contre une république, a compromis gravement son crédit politique et financier ; le Chili, qui avait une réputation exceptionnelle de sagesse, s'est mis au régime des *pronunciamientos* et ne paraît pas près d'en sortir. Le Mexique, au contraire, où pendant un demi-siècle les révolutions tragiques s'étaient succédé, jouit depuis quinze ans d'une paix profonde, grâce à l'homme énergique et capable qui le gouverne, le général Porfirio Diaz.

Il n'est pas seulement un accident heureux, une halte dans l'histoire de son pays. Il en a entrepris la transformation économique en créant un réseau de chemins de fer qui le traversent dans tous les sens, et, comme ces voies ferrées le relient directement aux États-Unis dont il était jusque-là séparé par de vastes espaces déserts, du même coup l'axe de la politique mexicaine a changé. Une ère nouvelle a commencé pour le vieil empire des Aztèques. Avec la paix intérieure ses ressources naturelles doivent nécessairement se développer : on peut donc prévoir que, dans le siècle prochain, il sera un facteur secondaire sans doute, mais nullement une quantité négligeable, dans l'équilibre des forces économiques du monde.

Le Mexique a, en effet, 1,946,262 kilomètres carrés, soit une superficie à peu près égale à celle de la France, de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, des Iles britanniques, de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse réunies. Situé entre le 15° et le 32° 40′ de latitude nord, c'est-à-dire en grande partie dans la zone tropicale, cet immense pays réunit à cause de son relief et de sa configuration tous les climats. Il n'a presque point de parties inhabitables, et, s'il n'a actuellement que onze à douze millions d'âmes, cela tient uniquement à ses révolutions politiques et à son état économique encore arriéré.

I.

Le voyageur, qui, venant des États-Unis, franchit la frontière à El-Paso-del-Norte ou à Nuevo-Laredo, est au premier coup d'œil frappé par le contraste des deux civilisations. Le Texas et le Nouveau-Mexique, quoique conquis par les Américains, il y a un demi-siècle seulement, ont été complètement transformés par eux. Les quelques groupes de population mexicaine qui y subsistent encore sont cantonnés sur certains points et s'amoindrissent journellement. Au-delà du Rio-grande-del-Norte, tout change subitement. Les trains ont trois classes de voyageurs au lieu de la classe unique que les mœurs yankees imposent, au moins en principe, car le *Pullman-car* permet de s'y soustraire pratiquement. Les hommes qui montent dans les wagons portent tous ostensiblement un revolver et une cartouchière dont ils ont l'air aussi fier que de leur *sombrero* à larges bords et de leurs vêtemens couverts d'ornemens d'argent. Les journaux ne circulent presque plus; mais à chaque station des gendarmes surveillent les voyageurs qui descendent du train, et, si vous sortez de la gare, vos bagages sont fouillés par un employé de l'octroi tout comme en France. La présence du gendarme et l'inquisition de l'octroi vous avertissent du premier coup que vous êtes dans un pays à civilisation latine, malgré le grand nombre d'individus qui ont le type plus ou moins pur de la race rouge.

Le développement historique des deux nations et leur constitution sociale sont également différens.

Ce qui caractérise les États-Unis contemporains, c'est la grande unité et la simplicité relative de la société. A peine trouve-t-on quelques traces d'un esprit particulier chez les descendans des puritains de la Nouvelle-Angleterre et chez certains groupes d'immigrés allemands qui demeurent pendant une génération réfractaires à l'usage de la langue anglaise. N'était la population noire

qui s'est concentrée et croît rapidement dans l'extrême sud, la nation américaine serait absolument homogène. Elle l'est aussi dans ses idées, et journellement les divisions *sectionnelles* vont en s'effaçant. Elle n'a d'ailleurs jamais été passionnée dans le cours de son histoire que par une question à la fois. Il y a cent vingt ans, c'était celle des rapports avec la mère patrie ; la guerre éclata et l'indépendance en sortit : puis ce fut le douloureux problème de l'esclavage, la guerre encore le résolut de telle sorte que personne n'a plus jeté de regards en arrière. Une paix profonde a régné depuis lors dans la grande république. Le socialisme n'est pas jusqu'à présent à l'état de question ouverte, et le protectionnisme, la question du libre monnayage de l'argent, peuvent bien diviser les esprits, ils ne sont pas capables d'armer les bras les uns contre les autres. Les grands courans de la vie économique moderne ont comme les eaux d'un diluvium nivelé tous les débris et presque jusqu'aux souvenirs du passé.

Au Mexique, au contraire, on aperçoit dans les monumens, les institutions, les usages, les idées comme des couches historiques superposées ; d'abord, la race des occupans primitifs du sol encore compacte et gardant ses mœurs antiques sous une surface de christianisme ; puis la conquête espagnole avec son caractère guerrier et son incomparable énergie administrative ; un puissant établissement ecclésiastique qu'on a démantelé en le dépouillant de son patrimoine et en détruisant les ordres religieux anciens, mais qui tient encore par la foi et par le culte l'âme de l'immense majorité du peuple ; enfin par-dessus tout cela, des courans d'idées joséphistes et révolutionnaires à la manière française qui ont inspiré les lois civiles et administratives et rappellent le mouvement libéral européen de 1820 à 1848. Cette complexité d'élémens historiques toujours vivans, ce chaos de questions dont aucune n'a été résolue définitivement, expliquent les interminables révolutions dont l'héritage pèse sur le Mexique contemporain.

Les Espagnols avaient été de merveilleux colonisateurs. Ils avaient su non-seulement conquérir, mais convertir au christianisme les populations variées de langue et de mœurs qui occupaient la partie centrale du Mexique et formaient des groupes très denses. Cette base d'opération assurée, ils s'étaient élancés dans les espaces à demi déserts du nord et ils avaient établi méthodiquement des *presidios* et des *missiones* à des distances énormes jusque dans la Californie. Si l'on compare la grandeur des résultats obtenus avec les difficultés matérielles qu'ils rencontraient et la faiblesse des moyens dont ils disposaient, on placera les Espagnols du XVIe et du XVIIe siècle au premier rang des colonisateurs. Des villes comme

Mexico, Puebla, San-Luis de Potosi, Zacatecas, perdue à trois mille mètres d'altitude dans la région aride des mines d'argent, Guadalajara surtout, la merveille du pays, témoignent par leurs monumens imposans et la valeur artistique des écoles d'architecture et de peinture qui s'y sont développées, du génie créateur et de la puissance de leurs fondateurs (1). Ce que les Français et les Anglais faisaient à cette époque au Canada, en Virginie et dans la Nouvelle-Angleterre ne saurait être comparé à leur œuvre.

Les Espagnols détruisirent à la longue l'effet de ces grandes qualités par leurs erreurs économiques. Les colonies n'étaient à leurs yeux que des champs d'exploitation pour la mère patrie. Les Anglais du XVIIe et du XVIIIe siècle ne pensaient, sans doute, pas autrement; mais leurs colons avaient apporté avec eux assez des traditions et de la pratique du *self-government* local pour empêcher l'application de ces théories, tandis que, dans les colonies espagnoles, le prestige de la monarchie, représentée par ses vice-rois, sur des populations portées de longue date à la soumission, et la puissance administrative exercée par les *intendentes* et autres officiers royaux envoyés de Castille, permirent d'appliquer à la lettre les ordonnances du Conseil des Indes. Au Mexique en particulier, en dehors du travail des mines d'argent, les règlemens administratifs découragèrent toutes les industries qui auraient pu faire concurrence à celles de l'Espagne. La culture de tous les produits qu'elle pouvait exporter, vignes, oliviers, tabac, safran, chanvre, fut interdite aux colons, qui demeurèrent ainsi privés des sources les plus fécondes de richesse.

Bâtisseurs à l'égal des Romains, les Espagnols n'eurent pas la prévoyance de créer comme eux un réseau de routes. Des sentiers à mulets leur suffisaient pour transporter le minerai d'argent, le seul produit auquel ils s'intéressaient. Sa valeur était telle qu'ils ne se préoccupaient pas de l'élévation des frais de transport.

Par suite de la même erreur économique, toutes les dignités civiles et ecclésiastiques étaient réservées aux Espagnols natifs ; les créoles étaient en réalité traités en suspects. Aussi le grand ébranlement causé dans le monde par la révolution française eut son contre-coup dans ces terres lointaines. Dès 1789, une fermentation sourde régna chez les créoles et les métis, et, quand, sous

(1) C'étaient surtout les moines qui bâtissaient. Néanmoins le palais des vice-rois à Mexico, ceux des intendans dans les provinces et plusieurs hôtels des monnaies sont de fort beaux édifices civils. On a relevé jusqu'à cent vingt et un peintres venus d'Espagne ou nés dans le pays qui ont laissé au Mexique des œuvres de valeur. Voyez *Mexican Painting and Painters : a brief sketch of the development of the spanish school of painting in Mexico*, by Robert H. Lamborn. New-York, 1891.

Charles IV et Ferdinand VII, la monarchie s'effondra, un mouvement insurrectionnel conduit par Hidalgo, le vieux curé de Dolorès, éclata avec le but avoué de donner l'indépendance au pays. Après quatorze ans de luttes, Iturbide, abandonnant la cause espagnole, assura son triomphe. L'incapable Ferdinand VII ne consentit pas à ce qu'un infant d'Espagne occupât le trône que le Mexique lui offrait. Le pays resta désorganisé et profondément divisé. Iturbide ne sut ou ne put jouer le rôle de Washington. Il prit Napoléon pour modèle, fut détrôné au bout d'un an et fusillé peu après. En 1825, toutes les personnes nées en Espagne furent expulsées, et ce fut dès lors une suite ininterrompue de *pronunciamientos* et de dictatures militaires. Au milieu de ces convulsions, en 1847, une petite armée américaine conduite par le général Scott pénétra jusqu'aux portes de Mexico par une marche aussi belle que la retraite des dix-mille. Malgré quelques traits de bravoure héroïque de la part des Mexicains, elle imposa au président Santa-Anna le traité de Guadalupe-Hidalgo (2 février 1848) par lequel le Texas, l'Arizona, le territoire indien actuel, le Nouveau-Mexique, l'Utah, le Nevada, la Nouvelle-Californie, c'est-à-dire près de la moitié de la République, furent annexés aux États-Unis moyennant quelques millions payés comme par dérision à ce malheureux gouvernement. Le patriotisme mexicain n'a pu encore se résigner à ce démembrement.

Dix ans après, la question religieuse vint se mêler aux discordes civiles et les envenimer encore. Dès le temps des Espagnols, le clergé s'était graduellement relâché. Les idées joséphistes et jansénistes l'avaient pénétré, et un de nos étonnemens a été de trouver dans la bibliothèque de Mexico, qui a été formée par les fonds des anciens couvens, plusieurs collections des *Nouvelles ecclésiastiques*, le fameux journal des jansénistes français. Il n'existait cependant point de conflit avec Rome; car les souverains pontifes, au moment de la découverte du Nouveau-Monde, avaient accordé aux rois d'Espagne un droit de patronat qui leur donnait sur le temporel et presque sur le spirituel des droits auprès desquels les revendications gallicanes n'étaient rien. Le résultat n'en avait pas moins été déplorable pour les mœurs et l'instruction du clergé. Ses grandes richesses, le rapprochement, trop intime peut-être, qui s'établissait entre les *frailes* et les populations rurales, lui donnaient une influence considérable; mais il avait perdu beaucoup de son empire sur les âmes dans les classes instruites. Sous l'influence des idées européennes, les *frailes*, c'est-à-dire les dominicains, les carmes, les franciscains, s'étaient vu retirer les cures dont ils étaient chargés et les antiques missions avaient été sécularisées dès 1794. Bien

des membres de ces ordres prenaient part aux luttes des partis, et les opinions les plus avancées avaient même des représentans dans les couvens. En 1856, les biens ecclésiastiques, qui étaient très étendus, furent *désamortis*, c'est-à-dire mis en vente au profit de l'État. Le prétexte invoqué était la nécessité de payer la dette étrangère, mais le trésor en profita peu. Ces biens furent l'objet d'un vaste gaspillage et l'occasion de fortunes nouvelles. La petite et la moyenne propriété que l'on espérait établir par là ne se sont pas développées, et, comme la République *désamortit* aussi les biens des établissemens d'instruction et des hospices en se substituant à eux pour ces services, elle se trouve en dernière analyse avoir plus de charges qu'auparavant. Immédiatement après la promulgation de cette loi par le président Comonfort, la guerre civile, qui depuis 1810 était intermittente, reprit avec plus de fureur et dura dix ans.

Le parti conservateur avait cru qu'il pourrait relever le pays de l'anarchie et du désordre financier où il était tombé en profitant de l'intervention des trois puissances : la France, l'Angleterre, l'Espagne, qu'avait provoquée, en 1861, la suspension du paiement des intérêts de la dette extérieure. On sait comment les troupes espagnoles et anglaises se rembarquèrent, laissant seul le petit corps d'armée du général Lorencez s'avancer dans l'intérieur du pays jusqu'à ce qu'il éprouvât, devant Puebla, le 5 mai 1862, un échec réparé dès l'année suivante, mais dont l'orgueil fait oublier encore aux Mexicains toutes les tristes pages de leur histoire. Napoléon III pensa consolider les résultats de son intervention en relevant le trône d'Iturbide sur la tête de Maximilien. L'empire fut acclamé au premier moment dans tout le Mexique en vertu de ce sentiment favorable aux choses nouvelles qui existe chez les peuples fatigués par les révolutions. Puis Maximilien avait de sérieux appuis dans le clergé et la classe des grands propriétaires ; son prestige était fort grand sur les Indiens. Mais, généreux, artiste et libéral, ce malheureux prince ne pouvait avoir la brutale énergie nécessaire pour rétablir l'ordre dans une société violente comme celle-là et pour trancher les questions inextricables que les révolutions précédentes lui avait léguées. D'ailleurs, depuis que la république s'est établie aux États-Unis, qu'elle y a triomphé de la guerre de sécession et qu'elle s'est affermie par un siècle de succès, le sol américain est impropre à porter des monarchies. L'appui occulte, mais très efficace, que le gouvernement de Washington donna à Juarez et qui força Napoléon III à rappeler l'armée d'occupation, rendit impossible l'affermissement de l'empire mexicain. L'odieuse exécution de Queretaro imposée à Juarez par son premier

ministre Lerdo de Tejada fut comme une affirmation de la doctrine de Monroë jetée à la face de l'Europe. Juarez survécut peu à son triomphe. Son successeur, Lerdo de Tejada, voulut écraser le parti adverse, et, en 1873, il fit voter par le congrès les lois dites de *Réforme* par lesquelles l'Église fut absolument séparée de l'État. Le mariage était déclaré un contrat purement civil et les actes de l'état civil retirés au clergé ; le port du costume ecclésiastique et les cérémonies extérieures du culte étaient interdits; non-seulement les vœux monastiques n'étaient plus reconnus, mais toutes les congrégations religieuses étaient dissoutes; l'enseignement et l'assistance des pauvres et des malades étaient laïcisés. Les sœurs de charité françaises furent chassées des hôpitaux et expulsées du territoire de la république. En un mot, c'est l'idéal du radicalisme européen qui a été réalisé dans un pays où les pratiques du culte tiennent dans les habitudes des populations une place plus grande que partout ailleurs. Cependant, Lerdo de Tejada se rendit si odieux même au parti libéral par son despotisme et par la dilapidation des finances qu'un nouveau *pronunciamiento* éclata en 1876 et porta au pouvoir Porfirio Diaz, le plus brillant général de Juarez. Depuis lors, il est resté le maître du pays. Il se fit remplacer à la présidence de 1880 à 1884 par une de ses créatures, le général Gonzalez, dont l'administration étroite et cupide le fit encore plus désirer. En 1884, il a repris la présidence et a modifié la constitution de manière à pouvoir s'y perpétuer par des réélections successives. En mai 1892, il a été réélu pour la quatrième fois avec la quasi-unanimité qui distingue les élections au Mexique.

Ce n'est pas seulement le caractère accidenté du pays et l'absence de voies de communication qui ont rendu possible une période de guerres civiles si longue qu'elle rappelle presque la guerre de cent ans; c'est surtout la composition de la population.

Sur les 12 millions environ d'habitans du Mexique, on calcule que les personnes de race espagnole pure ou, pour mieux dire, qui reproduisent le type espagnol, ne sont pas au-delà de 1 million 1/2. La majeure partie, plus de 6 millions, appartient aux races autochtones, et, quoique leurs langues soient très différentes, on leur applique le nom générique d'*Indios*. Près de 4 millions d'individus sont des gens de sang mêlé, qui généralement parlent l'espagnol et qui, selon leur degré d'instruction et leur position de fortune, vivent soit comme des blancs, soit comme des Indiens. Du reste, cette classification n'a rien d'absolu. Des personnes ayant très peu de sang espagnol dans les veines sont, au point de vue des manières et du développement intellectuel, absolument les égales des Castillans les plus distingués. D'autre part, on trouve

dans les villages d'Indiens des individus ayant le type européen très accusé et qui ne sont en rien supérieurs à leurs voisins. Au Mexique, plus que partout ailleurs, l'on se convainc que l'influence de la race à elle seule est au bout de quelques générations beaucoup moins énergique que celle de la religion, de l'éducation et de la manière de vivre. En réalité, les sangs ont été très mêlés. Les Indiens ont toujours été regardés comme une race noble et l'union de Cortez avec la belle doña Marina dès le début de la conquête donna l'exemple d'alliances qui ont été très multipliées. De son côté, l'Église ouvrit promptement l'accès du sacerdoce aux Indiens ; car ils ont toujours eu l'esprit très ouvert aux études. Au XVIe siècle, plusieurs descendans de l'aristocratie indigène entrèrent dans les ordres religieux, particulièrement chez les Jésuites. Actuellement, la grande majorité du clergé se recrute parmi les Indiens et les métis. Un certain nombre de familles espagnoles, plus ou moins fraîchement immigrées, ont conservé la pureté de leur sang. C'étaient elles qui, avant la *désamortisation* des biens d'Église, formaient exclusivement la classe des grands propriétaires. La vente des biens nationaux a introduit dans ses rangs des élémens nouveaux. Ces familles appartenaient généralement au parti conservateur : mais depuis la mort de Maximilien, elles ont été mises complètement à l'écart de la politique. Cette classification ne sort pas toutefois du cercle étroit que, à Mexico comme à Paris, on appelle la *société* et elle y reste même à l'état de nuance. Les Espagnols, et tout particulièrement le clergé, ont eu le grand mérite de ne pas laisser s'implanter les préjugés de race qui sont dans d'autres pays, notamment aux États-Unis, la source de si graves difficultés. Même les gens qui ont du sang noir dans les veines, car, dans les terres chaudes du bord de l'Atlantique, on a importé au XVIIe et au XVIIIe siècle des noirs qui se sont mélangés aux populations indiennes, même ces métis-là ne sont l'objet d'aucune *disqualification* absolue, non-seulement au point de vue civil et politique, mais même au point de vue social. Le général Porfirio Diaz est dans ce cas, et cela n'a nui en rien ni à sa carrière ni même à son second mariage. Juarez était un Indien. L'archevêque actuel de Mexico, Mgr Alarcon, est presque un Indien pur sang. Il a succédé sans aucun *hiatus* à Mgr Labastida qui appartenait à une ancienne famille d'origine espagnole.

Les métis sont la classe dirigeante au Mexique depuis que le triomphe du parti libéral a rejeté hors de la vie politique le clergé et les grands propriétaires. L'expression est absolument juste pour le pays ; car les masses de la population indienne sont incapables de se diriger elles-mêmes. Dès 1810, les métis ont été les

grands artisans des guerres civiles. Ceux qui ont reçu quelque instruction ne sauraient se contenter du sort des Indiens ; ils ont leur fortune à faire ; or l'idéal de vie que leur sang espagnol et indien leur inspire est tout l'opposé de ce type du *peaceful and law-abiding citizen* qui résume le *cant* des États-Unis contemporains. Les métiers d'art sont pour eux un pis-aller ; ils sont à peu près impropres au commerce et à l'industrie où, jusqu'à présent, les étrangers dominent exclusivement. Être prêtre, avocat, employé du gouvernement, fonctionnaire, officier, voilà l'idéal de tout Mexicain *illustrado*, c'est-à-dire sachant lire et écrire. Du temps des guerres civiles, les *pronunciamientos* leur offraient une carrière sans limites. Tout homme brave, — et ils ont toujours abondé au Mexique, — venait facilement à bout de lever dans son village une petite bande, et, à la condition de ne pas être fusillé du premier coup, de savoir changer à temps de parti, il devenait sûrement général. Presque tous les officiers étaient et sont encore des métis. Les Indiens leur fournissent des soldats avec une docilité due à la fois à l'instinct indestructible du sang, qui leur fait tout préférer au travail régulier de la terre ou des métiers, et à la survivance indélébile des plus anciennes conceptions sociales de la race.

Au fond, les Indiens en sont toujours aux mêmes idées qu'au temps de Montezuma : des caciques et des prêtres dans leur village, un empereur au sommet. Le grand mérite des Espagnols avait été de respecter cette constitution naturelle en l'améliorant : l'empereur de Mexico était représenté par le vice-roi, et, dans chaque *pueblo*, dans chaque mission, un curé ou des *frailes* remplaçaient les prêtres sanguinaires d'autrefois. Voilà pourquoi une si grande paix régnait au Mexique. Le brigandage était inconnu et des convois d'argent pouvaient circuler dans tout le pays sous la seule protection d'un pavillon royal. Quand le pouvoir suprême et indiscuté exercé au nom de la couronne d'Espagne eut disparu, quand les moines eurent été renfermés dans leurs couvens en attendant d'être chassés et qu'on eut essayé de remplacer cette constitution traditionnelle par une importation du droit administratif français et du droit constitutionnel américain, les Indiens perdirent leur assiette morale et furent à la merci de tout *cabecilla* audacieux qui levait une bande. Il trouvait toujours des individus prêts à le suivre et à lui obéir aveuglément jusqu'au jour où il était vaincu ; ses hommes passaient alors immédiatement et sans difficulté du côté du vainqueur.

De 1810 à l'avènement de Porfirio Diaz, le Mexique s'est trouvé ainsi livré à la guerre civile d'une manière intermittente et au brigandage d'une manière continue. Après tout, les bandes de brigands

ne faisaient-elles pas la guerre, seulement sur une plus petite échelle que les héros de *pronunciamientos?*

L'histoire du Mexique, pendant ces soixante-dix ans, devrait être écrite par la main du bourreau, comme le disait Voltaire de l'histoire d'Angleterre sous les Tudors et les Stuarts. Presque tous les hommes marquans sont morts fusillés et les victimes obscures ont été innombrables. Les confiscations des biens des particuliers et les banqueroutes publiques ont abaissé le niveau de la probité. Cependant quelque chose du caractère chevaleresque des Castillans s'est conservé dans le fond de la nation : même dans les plus mauvais jours, des traits héroïques de courage guerrier, d'admirables exemples de fidélité et de dignité dans la défaite, ont été le rachat des bassesses, des trahisons et des cruautés qui sont inséparables des guerres civiles.

Les ruines matérielles avaient été non moins grandes. L'agriculture avait été négligée. Les pillages d'*haciendas*, les vols de bestiaux, les rançons exorbitantes exigées des propriétaires arrêtés avaient empêché toute amélioration. Un grand propriétaire de Mexico nous disait que, de 1857 à 1866, il n'avait pu mettre une seule fois les pieds dans ses terres situées dans l'état voisin de Morelos, et que, pendant ce temps, les bandes lui avaient enlevé plus de 12,000 têtes de bétail. Le nombre des représentans de la race chevaline avait, pendant ce temps, diminué considérablement et son sang, tiré de l'Andalous, est resté notablement abaissé. Beaucoup de mines exploitées par les Espagnols avaient été abandonnées. Aucune industrie ne s'était développée : nul travail d'utilité publique n'avait été exécuté. Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner de la lenteur de l'accroissement de la population. De Humboldt, en 1810, l'évaluait à 6,800,000 âmes; en 1883, un voyageur belge fort sérieux, M. Leclercq, ne la portait pas à plus de 10 millions. Le contraste ne peut pas être plus grand avec les États-Unis, dont, pendant le même temps, la population a sextuplé.

II.

Ce passé explique la manière dont Porfirio Diaz gouverne et le sentiment de profonde satisfaction qui domine les rancunes des partis et assure la perpétuité de sa dictature.

Un pouvoir absolu est seul possible dans une société pareille; car seul il est capable d'inspirer le respect aux Indiens et la crainte aux élémens turbulens qui y abondent. Nous avons dit les raisons pour lesquelles une monarchie régulière est impossible; mais la

dictature militaire s'accommode très bien de la forme républicaine, et Porfirio Diaz s'entend à merveille à respecter les formes. En le voyant ouvrir la session du congrès et saluer respectueusement les membres des deux chambres, qui restaient solennellement assis, mais qui tous tremblaient intérieurement devant lui, il nous semblait, *si parva magnis componere licet*, voir Tibère, au sénat, faisant modestement un discours à ses collègues! Pour être plus modernes, nous dirons que Porfirio Diaz gouverne comme Bonaparte après le 18 brumaire. Il en a le génie, disent ses panégyristes; seulement le cadre est différent, ils en conviennent.

La constitution mexicaine est très remarquable sur le papier. Elle a été copiée sur celle des États-Unis avec quelques modifications fort intéressantes pour les amateurs de droit public comparé. Un professeur de l'école de droit de Guadalajara, M. Mariano Coronado, en a fait un commentaire qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques de jurisprudence; mais, en fait, les élections à tous les degrés, qui se font d'ailleurs au suffrage universel le plus étendu, ne sont qu'un simulacre destiné à enregistrer les choix du maître.

Le parti libéral, en 1825, brisa l'unité du pays en constituant chaque province en un État, ayant tout un mécanisme gouvernemental modelé sur celui des États de l'Union américaine. Au-dessus d'eux s'élève la fédération, ayant pour organes un président de la république et un congrès national, composé de deux chambres. La République mexicaine se trouve aujourd'hui composée de vingt-sept États, du district fédéral et de deux territoires. Lorsque le pouvoir central était faible, ces États étaient autant de centres de *pronunciamientos*; mais, comme ils ne sont que des expressions géographiques et n'ont pas une base historique, ils n'ont en réalité aucune autonomie quand le président qui siège à Mexico est un homme énergique. Déjà plusieurs fois leur nombre et leurs limites ont été remaniés arbitrairement.

Aux États-Unis, deux grands partis se font équilibre et les gouvernemens locaux sont à peu près également partagés entre eux. Au Mexique, pas un seul État n'est gouverné par un parti opposé au président. Les gouverneurs sont censés élus par le peuple; en fait, ils sont désignés par le président et le nom de ses candidats sort invariablement des urnes. Chaque gouverneur, à la condition de soutenir à tout prix le président, est à peu près maître de faire ce qu'il veut dans son État. Il n'est pas plus gêné par son congrès local et par la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, inscrite en tête de la constitution particulière de l'État, que Porfirio Diaz ne l'est par le congrès siégeant à Mexico. Les gouver-

neurs actuels sont presque tous des généraux, ses compagnons d'armes, mutilés des guerres civiles qui lui sont aveuglément dévoués. Les hommes qui avaient marqué autrefois dans le parti libéral, même ceux qui en 1876 avaient contribué à porter Porfirio Diaz à la présidence, ont été mis à l'écart. Tout semblant d'opposition dans les chambres est sévèrement réprimé. Dans la session 1891-1892, le congrès discutait une loi introduisant le divorce : le maître en avait autorisé la présentation ; quelque temps après, pour des motifs de politique électorale, il lui convint de la mettre de côté ; les députés qui l'avaient proposée en demandèrent eux-mêmes l'ajournement ! Les journaux sont muselés ou subventionnés. Un amendement constitutionnel a retiré, en 1883, la connaissance des délits de presse au jury, pour les transférer aux magistrats ordinaires qui sont absolument dans la dépendance du pouvoir central. La prison préventive est rigoureusement appliquée en pareil cas, et de temps à autre, à son réveil, Mexico apprend que deux ou trois journalistes, un peu trop spirituels, ont été emprisonnés dans la nuit. Les feuilles indépendantes, — il y en a encore quelques-unes, — ne se distinguent des feuilles payées que parce qu'elles s'abstiennent de flatteries serviles.

Comme Bonaparte pendant les années du consulat, Porfirio Diaz supprime ceux qui lui font ombrage. Plusieurs de ses amis, devenus indiscrets, ont été engagés à voyager à l'étranger. Quant à ses adversaires, à peine sont-ils soupçonnés, qu'ils sont arrêtés. Presque toujours ils ont le malheur de chercher à s'échapper, ce qui, selon les règlemens militaires mexicains, oblige le chef de l'escorte à les faire fusiller sur place, sans jugement. Il fait son rapport, et tout est dit.

Après avoir étouffé toute velléité de *pronunciamiento*, Porfirio Diaz s'est occupé des bandits. Par ses ordres, les gouverneurs des États les ont exterminés, et aujourd'hui il n'y a guère davantage de pillages d'*haciendas* ou de diligences qu'en Europe. L'on pourrait très bien, n'était l'usage universel, se dispenser de porter un revolver à la ceinture ; on n'a plus que rarement l'occasion de le décharger. Les trains circulent maintenant sans escorte militaire. Il n'y a que la ligne de Mexico à la Vera-Cruz par où passent les envois de piastres pour l'Europe et où, à cause des abîmes que la voie côtoie, un déraillement aurait des conséquences effroyables, sur laquelle on ait encore la précaution de mettre en tête du train une cinquantaine d'hommes. Mais comme les soldats sont de pauvres Indiens enrôlés par une *presse* semblable à celle dont on usait jadis en Angleterre pour recruter les équipages des vaisseaux de Sa Majesté, et qu'aux stations intermédiaires ils risqueraient fort de prendre la clé des champs, les officiers gardent dans leur poche, pendant

toute la durée du trajet, la clé du wagon où ils sont renfermés. Si les brigands faisaient dérailler le train, on ne voit pas trop ce que deviendrait la pauvre escorte; mais il n'y a plus de brigands au Mexique. La statistique officielle fait, en effet, ressortir avec orgueil, que le nombre des condamnations pénales augmente chaque année, et que la population des prisons a doublé depuis dix ans. Ne souriez pas : rien n'est plus rassurant pour les honnêtes gens. Ce n'est point la criminalité qui a augmenté, ce sont les malfaiteurs, qui auparavant couraient librement le pays, dont le nombre diminue heureusement.

En même temps qu'il assurait au pays le bienfait de la sécurité matérielle qu'apprécient seulement à sa valeur ceux qui en ont été privés, Porfirio Diaz a remis l'ordre dans les administrations publiques. Il a imposé une probité rigoureuse, au moins à tous les employés inférieurs. Ce n'est pas à dire que les grandes affaires se traitent autrement que dans toute l'Amérique du Sud ou aux États-Unis. Les *contratistas*, comme on appelle ceux qui passent des marchés, soit avec le gouvernement de la république, soit avec ceux des États particuliers, sont un facteur politico-financier important; mais c'est déjà beaucoup que la régularité et la correction assurées à l'expédition des affaires courantes.

Le Bonaparte mexicain n'a pas encore conclu de concordat. C'est la seule chose que le parti auquel il doit son arrivée au pouvoir ne lui laisserait pas faire. Aucune des lois dites de réforme n'a été rapportée; mais, en pratique, la guerre aux curés a à peu près cessé. En décembre 1891, quelques vieux moines ont bien été arrêtés à Puebla, sous prétexte qu'ils reconstituaient une congrégation dissoute; un peu auparavant, deux jésuites avaient été condamnés à la prison pour un sermon jugé séditieux par un alcade de campagne; mais, en même temps, ces mêmes jésuites ont deux collèges florissans; les dames françaises du Sacré-Cœur ont trois couvens à Mexico, à Guanajuato, à San-Luis de Potosi. Cette tolérance dépend du bon plaisir du maître; mais, comme sa femme fait élever ses filles dans un de ces couvens, on peut espérer que ce bon plaisir durera. Enfin, au grand scandale des feuilles avancées, le ministre des affaires étrangères, don Ignacio Mariscal, a, à titre de vieil ami, assisté au sacre du nouvel archevêque de Mexico, en février 1892. Ce sont là des détails puérils, mais ils ont là-bas une grande importance, et, à les entendre discuter, on se croirait sur les bords du Tibre ou dans une sous-préfecture française.

Malgré cela la religion se relève peu à peu de ses ruines. Sous une persécution extérieure, qui à certaines heures a été fort dure, elle a au moins conquis la liberté intérieure.

Le clergé, dépouillé de tout son patrimoine, est pauvre dans la plupart des diocèses. Il se recrute insuffisamment, si bien que les évêques de ce pays, où jadis les moines abondèrent, sont obligés d'aller chercher des prêtres en Espagne. Il n'y a en effet plus guère d'intérêt humain à devenir curé; en revanche, le niveau de la moralité et de l'instruction se relève d'année en année dans le clergé. Avec les vieilles immunités des couvens, les grands abus d'autrefois ont disparu et les congrégations religieuses qui se reforment, avec des procédés légaux semblables à ceux usités en France et en Italie, ne sont plus que d'utiles et modestes auxiliaires des évêques. Ceux-ci sont, depuis 1857, nommés en toute liberté par le pape; la constitution ne reconnaissant plus l'Église catholique, les pouvoirs civils sont censés ne pas connaître son existence. En 1863, Pie IX créa de son propre chef plusieurs évêchés et, en 1891, Léon XIII a érigé cinq nouveaux sièges et modifié les circonscriptions des provinces ecclésiastiques, sans que le gouvernement s'en soit occupé. Maintenant le nombre des sièges épiscopaux est le double de ce qu'il était en 1857. Les évêques actuels sont tous exemplaires. Quelques-uns sont des hommes de talent. L'évêque de San-Luis de Potosi, Mgr Montes de Oca, a une éloquence et une largeur de vues qui, en Europe, lui assureraient une réputation universelle. Dans son séminaire, les aspirans à la prêtrise apprennent l'anglais, et, à propos des grandes cérémonies religieuses, des invitations commencent à être échangées entre l'épiscopat mexicain et l'épiscopat des États-Unis. Ces rapprochemens sont l'indice d'une profonde transformation dans les idées du clergé et ils peuvent être très féconds pour l'avenir de la religion.

Pratiquement, la question des biens ecclésiastiques n'est plus guère soulevée. Mgr Labastida, qui avait été le véritable auteur de l'élévation au trône de Maximilien, s'était rapproché de Porfirio Diaz, dans les dernières années de sa vie, et il a, avec beaucoup de sagesse, facilité les *compositions*, c'est-à-dire les arrangemens qui au point de vue de la conscience légitiment la possession des acquéreurs. C'est fort heureux; car si l'ancien parti catholique et conservateur n'existe plus comme facteur politique, il n'en demeure pas moins un élément social considérable, et aucun gouvernement ne pourra s'asseoir définitivement en l'ayant contre lui.

III.

Ces résultats, Porfirio Diaz les a obtenus par l'armée et parce qu'il sait la tenir toujours en main. Dans un pays pareil, l'armée

est le premier élément de la constitution sociale. On la voit, on la sent partout, tandis qu'aux États-Unis on n'en entend jamais parler, si ce n'est dans le voisinage des postes qui surveillent les restes des tribus indiennes.

Dès son avènement, Porfirio Diaz a organisé un corps de gendarmerie rurale, qui dépend exclusivement de lui et est chargé de donner la chasse aux bandits dans toute l'étendue du territoire de la république. Il ne fallait pas compter pour cela sur les milices locales que les États particuliers peuvent entretenir. En fait, ils n'en ont pas ; les autorités municipales ont seulement un luxe de sergens de ville qui rappelle celui des villes françaises et italiennes. La gendarmerie rurale est recrutée parmi les plus hardis cavaliers du pays, d'aucuns disent parmi d'anciens bandits. Tout vêtus de cuir, avec des ornemens d'argent, merveilleusement montés et armés, les *charros*, c'est le nom qu'on leur donne, sont devenus très vite populaires. Dans les revues, ils forment de magnifiques escadrons, toujours chaleureusement acclamés.

Quant à l'armée proprement dite, elle est organisée sur le modèle de la nôtre ; mais ses uniformes voyans et la démarche des hommes la font plutôt ressembler à l'armée italienne. Elle compte environ 40,000 hommes, sur lesquels la proportion des officiers, des colonels et même des généraux est fort élevée. Nous sommes, en effet, en pleines *cosas de España*. Le cadre de l'état-major-général est en réalité celui des anciennes bandes qui ont fait la guerre de l'intervention et le *pronunciamiento* d'où est sortie la dictature actuelle. C'est dire qu'il est recruté presque exclusivement parmi les métis et ne jouit que d'une bien petite considération. Le président se préoccupe de remédier à cet état de choses. L'école militaire établie à Chapultepec, dans l'ancien palais de Montezuma et de Maximilien, a été réorganisée sur le modèle de Saint-Cyr. Les études commencent à y être sérieuses, et dans ces dernières années, quelques jeunes gens appartenant aux bonnes familles du pays y sont entrés avec la pensée de faire dans l'armée une carrière régulière. C'est peut-être le symptôme le plus significatif de l'assiette que prend la société, de la confiance qu'elle a dans l'avenir.

Quant aux soldats, ils se recrutent dans la partie la plus infime de la population. Le service militaire obligatoire et la conscription existent en principe ; mais, malgré l'égalité des droits proclamée par la constitution, toute personne bien vêtue, ce qu'on appelle une *gente decente*, en est exempte. On remplit les rangs des régimens avec les pauvres Indiens qu'on attrape dans les villages, qu'on recueille dans les prisons municipales où la police jette par troupes les ivrognes et les tapageurs nocturnes. Aussi un nombre d'offi-

ciers considérable est nécessaire pour encadrer de pareilles troupes. Les soldats ne sortent jamais de leurs casernes, si ce n'est pour leur service et sous le commandement de leurs officiers. On craint trop qu'ils ne désertent. Comme compensation à cette réclusion, on laisse le soir leurs femmes ou leurs amies entrer dans la caserne, et on les en fait sortir le lendemain à la première heure.

C'est sur cette armée-là que Porfirio Diaz doit compter uniquement pour réprimer les conspirations, les mouvemens révolutionnaires toujours menaçans ; car, comme sous tout gouvernement et plus encore avec un gouvernement de cette sorte, les mécontens sont nombreux. Il suffirait d'un moment de faiblesse de sa part pour que les révolutions recommençassent. Un pareil instrument ne vaut que par la main qui le tient.

Telle qu'elle est, l'armée coûte cher au Mexique. Dans les comptes de l'exercice financier 1890-1891 , sur un total de 190,975,000 francs de dépenses ordinaires, le ministère de la guerre figure pour 64 millions. Avec le chiffre élevé des intérêts à payer pour le service de la dette extérieure, environ 60 millions de francs, c'est la plaie du budget mexicain, la source d'un déficit constant et la menace de nouvelles complications.

Porfirio Diaz s'est trouvé aux prises avec une situation financière fort difficile et qu'il a d'abord améliorée sensiblement.

Comme tous les États de l'Amérique espagnole, le Mexique s'était grandement endetté dès le commencement de son indépendance. Son histoire financière est à chaque instant marquée par des capitalisations d'intérêts et des banqueroutes partielles. Les malheureux capitalistes français, qui avaient souscrit à l'emprunt de Maximilien en 1864, y ont perdu sans retour des centaines de millions. Quant aux créanciers anglais qui avaient prêté en diverses fois, à partir de 1823, un capital nominal de 22,341,000 livres sterling et qui depuis longtemps ne touchaient plus d'intérêts, leurs réclamations incessantes enlevaient tout crédit au Mexique. Le nouveau président réussit à faire avec eux un concordat, par lequel ce capital a été réduit à 13,991,775 livres sterling de nouveaux titres portant intérêt à 3 pour 100. L'intérêt est payé régulièrement par la Banque nationale du Mexique, qui a une délégation sur les produits de la douane de Vera-Cruz. Ce fonds est coté en ce moment à Mexico à 35 pour 100.

Encouragé par ce premier succès, le gouvernement mexicain a contracté en 1888 et en 1890 avec la maison Bleichrœder un emprunt de 16 millions et demi de livres sterling, en rente 6 pour 100, payables en or, à Londres. Une bonne partie de cet emprunt a

servi à convertir le fonds 3 pour 100 dont nous venons de parler, le gouvernement mexicain en recevant les titres à 40 pour 100 de leur valeur nominale en paiement des versemens à faire. Le reste de l'emprunt a été employé à combler les déficits des budgets et à payer des subventions aux chemins de fer (1). Émis à 85 dans le public, le 6 pour 100 mexicain a un moment, en 1890, touché le pair; il oscille aujourd'hui entre 80 et 83. Il n'y a donc pas à regretter que ce fonds soit à peu près exclusivement entre les mains des capitalistes hollandais, allemands, anglais, et qu'il n'ait pas pénétré en France. Les Mexicains eux-mêmes possèdent fort peu de leurs fonds nationaux. Nous ne voulons pas croire que ce soit par défiance : c'est sans doute plutôt parce qu'ils peuvent placer leurs capitaux plus lucrativement en hypothèques, en acquisitions foncières, en escomptes commerciaux.

Malheureusement, la charge de la dette mexicaine va en s'accroissant par suite de la nécessité où le gouvernement est de se procurer des remises sur Londres, à un change qui est d'autant plus élevé que l'argent est plus déprécié par rapport à l'or. La piastre mexicaine, qui au pair vaudrait 5 fr. 43, ne vaut plus actuellement sur les marchés européens que 3 fr. 40. A Mexico, le change est de 3,27 à 3,30 sur Paris. Il en résulte, il est vrai, une prime de même valeur pour les producteurs de sucres, de cafés, de bois de teintures, qui ont à exporter des marchandises et qui placent leurs traites avec un grand bénéfice. Malgré cet encouragement donné aux exportations nationales, à la conférence monétaire de Bruxelles, le représentant du Mexique, M. Casasus, qui est un économiste distingué, a déployé les plus grands efforts pour soutenir la cause de la remonétisation libre du métal blanc. Mais il y a une force des choses plus forte que tous les argumens, et la conférence de Bruxelles s'est ajournée sans avoir rien fait, comme l'avait indiqué à l'avance notre éminent collaborateur, M. Cucheval-Clarigny. Chaque année, la perte au change est pour le trésor mexicain d'une dizaine de millions.

Ajoutez à cela que les augmentations du tarif douanier, qui est la principale ressource fiscale du pays en raison de son état économique et de sa constitution sociale, ne suffisent pas à équilibrer les recettes aux dépenses ; elles se retournent même contre le but qu'on s'était proposé et donnent des rendemens moins élevés. En 1891, la

(1) La république a, en outre, une dette intérieure ne portant pas intérêt formée par les certificats (*alcances*) d'arrérages et de traitemens restés impayés. Les titres en sont acceptés par le trésor, en paiement des terres publiques qu'il vend et des autres recouvremens qu'il a à faire à l'exception des droits de douane. Ils sont cotés à Mexico aux environs de 20 pour 100.

sécheresse qui a sévi sur tous les hauts plateaux et a détruit les récoltes d'orge, de maïs, de haricots, base de l'alimentation des classes populaires, a amené une disette qui a causé un grave déficit dans les recettes. Dans l'exposé que M. Romero, le ministre des finances, a fait au congrès national, en décembre 1892, il évalue le déficit de l'année fiscale 1892-1893 à 46 millions de francs environ, et, quoiqu'il propose de nouveaux impôts jusqu'à concurrence de 19 millions, son budget pour 1893-1894 prévoit encore un déficit de 15 millions. Il faut savoir gré à M. Romero de la franchise avec laquelle il a exposé la situation, au lieu de la dissimuler, comme on le faisait auparavant. Il demande de nouvelles ressources à des impôts sur les assurances et les successions, et il a abaissé les taxes sur quelques articles du tarif douanier qui par leur exagération nuisaient aux recettes. La situation financière reste malgré tout le point noir du Mexique. La question est de savoir si les chemins de fer, qui sont la grande œuvre du président, développeront assez rapidement les forces agricoles, commerciales et industrielles du pays, pour que l'accroissement de la richesse générale lui permette de supporter sa dette sans faire une nouvelle banqueroute. Il faut espérer que cette épreuve lui sera épargnée, car son régime monétaire est excellent ; jamais il n'a eu recours au papier-monnaie. Les banques, qui émettent des billets, le font dans des conditions de grande sagesse. Le billet de banque est une monnaie qui s'envoie par la poste et entraîne bien moins de risques que le transport de lourds sacs de piastres : voilà pourquoi il s'est acclimaté dans ces dernières années ; mais ce n'a pas été un expédient financier, et il est toujours couvert par des réserves métalliques plus que suffisantes. Les États particuliers jouissent d'une autonomie financière presque absolue. Ils peuvent emprunter librement, mais jusqu'ici, quelques-uns seulement ont usé de cette faculté. Le Mexique est donc dans une situation bien supérieure à celle des républiques de l'Amérique du Sud, et ses amis, ses créanciers, peuvent nourrir l'espérance qu'avec une grande sagesse gouvernementale, ses progrès économiques consolideront sa situation financière.

IV.

Par suite de ses longues révolutions, le Mexique était encore, il y a dix ans, au point de vue des communications, du commerce et de l'industrie, ce que l'Espagne était au XVIIIe siècle. L'intervention française, le règne trop court de Maximilien, firent pénétrer

quelques idées de progrès. Des plans de travaux publics furent ébauchés, et le chemin de fer de la Vera-Cruz fut commencé. Il ne devait être terminé qu'en 1873. La catastrophe qui termina l'intervention put bien retarder le progrès : elle n'empêcha pas les Mexicains de le connaître et de le souhaiter. Le grand mérite de Porfirio Diaz est de s'y être donné tout entier et de s'être rendu compte que les chemins de fer seuls pouvaient civiliser sa patrie.

Aujourd'hui, le Mexique a près de 11,000 kilomètres de chemins de fer. Trois lignes relient la capitale aux États-Unis, en parcourant dans toute sa longueur l'immense plateau qui va de Santa-Fé dans le Nouveau-Mexique à l'isthme de Panama, et qui s'étend aux pieds de la Sierra-Madre à une altitude moyenne de 2,000 à 3,000 mètres. Une succession de cols au milieu de cirques de montagnes a rendu relativement facile l'établissement de ces voies longitudinales. Elles font franchir en soixante heures le grand désert du Nord, que l'on mettait autrefois un mois à traverser avec beaucoup de souffrances et même de périls. Ce sont le *Central ferrocarril*, qui n'a pas moins de 1,797 kilomètres d'El-Paso-del-Norte à Mexico, l'*Internacional*, qui va de Mexico à Eagle-Pass en empruntant jusqu'à Torreon la voie du *Central*, le *Nacional mexicano*, ligne à voie étroite (0,914) de 1,348 kilomètres qui relie Mexico à la Nouvelle-Orléans, à Saint-Louis et à New-York, en passant par San-Luis de Potosi, Monterey et Laredo. On peut, par cette voie, aller de Mexico à New-York en cinq jours et cinq nuits. Au nord, une ligne, qui traverse la Sonora et va aboutir au port de Guaymas, sur le Pacifique, met en communication une partie très riche de ce territoire avec le système du *Texas and Pacific Railway*, un des plus importans chemins de fer des États-Unis.

Plusieurs lignes transversales descendent le formidable escarpement qui sépare le plateau central des plaines basses où règnent les riches cultures tropicales, où poussent les puissantes forêts de bois d'ébénisterie. Mexico, San-Luis de Potosi, Monterey, sont ainsi en communication avec la Vera-Cruz et avec le port de Tampico qui est appelé, dit-on, à la supplanter à cause de sa proximité plus grande de la Nouvelle-Orléans et surtout parce qu'il est moins exposé à la fièvre jaune. Avant tout, le Mexique devait s'ouvrir des fenêtres sur l'Europe ; maintenant il veut relier les deux océans. On construit actuellement un chemin de fer de Mexico à Tehuantepec sur le Pacifique, qui traversera les parties les plus belles du pays. Il continuera la ligne de la Vera-Cruz, et sera pour les voyageurs allant d'Europe en Australie la voie la plus économique et la plus agréable. Avec ses embranchemens

latéraux, cette ligne reliera à la capitale les grands États du Sud, Guerrero, Oajaca, Chiapas, qui sont restés jusqu'ici fort arriérés. Plus tard elle rejoindra les lignes de la péninsule du Yucatan, qui est la partie la plus riche de la république.

Le gouvernement fédéral a dépensé des sommes considérables pour créer ce premier réseau. Les États, — c'est le bon côté de la décentralisation, — s'occupent maintenant avec activité de faire construire les lignes secondaires qui assureront le trafic du réseau central et soumettront tout le pays à l'action civilisatrice de la locomotive.

Plus encore qu'ailleurs les chemins de fer opèrent une véritable révolution économique. Le Mexique n'a pas en effet de cours d'eau navigables, et le relief de son territoire est tel que les canaux à écluses y sont impossibles. Dans un territoire aussi accidenté, les routes terrestres ne pourront jamais être des artères commodes et sûres. Au contraire, les voies ferrées franchissent rapidement des barrières qui jadis arrêtaient longtemps les caravanes. Le fil télégraphique, qui partout les côtoie, assure leur sécurité et double leur efficacité commerciale.

Déjà toutes les relations économiques ont été modifiées. Les marchandises circulent relativement à peu de frais sur les rails et le mouvement commercial extérieur depuis vingt ans a doublé. Les risques du transport des marchandises et des espèces étant très diminués, le change dans l'intérieur du pays n'atteint plus les taux exorbitans qu'il avait autrefois. Il est entre Mexico et les villes situées sur les chemins de fer de 1 à 1/2 pour 100; il reste à 6 pour 100 sur San-Cristobal, que la voie ferrée n'a pas encore atteint. Les manufactures, les usines ne se sont pas développées aussi promptement qu'on l'espérait; mais il y a huit ans à peine que le *Central ferrocarril* a été ouvert dans toute sa longueur. Sans chemins de fer, les manufactures ne sont pas possibles; il faut encore autre chose pour les créer.

Jusqu'ici les chemins de fer ont surtout servi à l'accroissement de Mexico, qui, avec les petites villes de sa banlieue, a environ 440,000 âmes. Comme toutes les capitales modernes, elle attire à elle le meilleur des forces du pays. Des villes de province, qui devaient leur mouvement au commerce d'entrepôt, voient décliner cet élément de prospérité et doivent attendre que la production manufacturière se développe dans leur rayon.

Les chemins de fer sont la grande garantie de la sécurité publique et même de la stabilité gouvernementale, autant qu'elle est possible au Mexique. Un *pronunciamiento* est devenu presque impossible depuis que le chef du gouvernement peut, en trois

jours au plus, porter des troupes fidèles sur le point où il aurait éclaté. Pendant l'été de 1891, un chef de bande, Catarina Garza, a tenu la campagne sur la frontière américaine ; mais il a constamment été obligé d'opérer dans le désert qui s'étend entre les voies ferrées du nord, ce qui l'a réduit à l'impuissance. Il n'a jamais pu approcher d'une ville parce que toujours il trouvait en face de lui des forces très supérieures. Pour qu'un *pronunciamiento* réussît aujourd'hui, il faudrait que le président ne se défendît pas ; or, Porfirio Diaz n'est pas de ce caractère. Mais il mourra un jour, et sa fin peut être hâtée par un assassinat ; après lui, tout sera remis en question et nous retomberons dans le chaos, disent les gens du pays. C'est fort possible, mais la crise sera de courte durée. Quinze ans de paix ont donné à la nouvelle génération l'horreur du désordre au milieu duquel les pères avaient fini par s'habituer à vivre, et ce sentiment général assurerait promptement le triomphe du chef militaire le plus énergique. Les chemins de fer rendent impossible la prolongation indéfinie de l'anarchie, et d'ailleurs les importans intérêts que les Américains ont au Mexique les engageraient à y mettre fin eux-mêmes au besoin.

V.

Porfirio Diaz a compris que le Mexique ne pouvait se développer et même vivre qu'en entrant résolument dans la voie des progrès économiques, et que la prompte construction d'un réseau de chemins de fer en était la première condition. Après l'échec de l'intervention française, il ne pouvait s'adresser directement aux capitalistes européens : force était donc de se retourner du côté des États-Unis. Juarez et Lerdo de Tejada, quoiqu'ils dussent leur succès au gouvernement de Washington, dans leur patriotisme étroit et ombrageux, n'avaient pas voulu relier le Mexique aux États-Unis. Porfirio Diaz a passé outre, quelles que dussent en être, au moins momentanément, les conséquences politiques et économiques.

Les chemins de fer mexicains ont été construits en réalité avec des capitaux belges, allemands, hollandais, anglais, et c'est sur les marchés de ces pays que leurs actions ont été placées. Les États-Unis n'ont pas, en effet, encore assez de capitaux pour en exporter au dehors ; mais les compagnies ont été organisées à Boston et à Londres par des Américains qui, comme directeurs et comme entrepreneurs des travaux, en ont retiré les premiers et les plus larges profits.

Le grand accroissement du mouvement commercial s'est fait

presque exclusivement avec les États-Unis. En 1877-1878, les exportations du Mexique étaient seulement de 6,701,061 piastres. En 1885-1886, année qui a suivi l'ouverture du chemin de fer du Nord, elles sont montées à 43,647,717 piastres; en 1891-1892, elles ont été de 75,467,714 piastres, sur lesquelles les exportations aux États-Unis figurent pour 49,932,664 piastres, soit les deux tiers. L'Angleterre, où les coupons de la dette sont payables, ce qui donne un grand avantage à créer des lettres de change par l'exportation de marchandises ou à faire des envois d'or et d'argent à Londres, reçoit pour une valeur de 15,267,955 piastres. A l'importation, les États-Unis figurent pour plus de la moitié et l'Angleterre pour un sixième. Le reste du mouvement commercial se partage entre les autres États européens. De plus en plus les minerais d'argent mélangés de plomb qu'on extrait des mines mexicaines vont aux États-Unis pour être fondus. Ce sont les États-Unis qui fournissent au Mexique presque toutes les machines et le fer nécessaire à sa consommation ainsi que la plus grande partie du coton employée dans ses filatures. C'est encore à son voisin du nord que le Mexique a demandé, pendant la disette de l'an dernier, le maïs nécessaire pour nourrir sa population. Depuis l'ouverture des chemins de fer, les bois d'œuvre des États-Unis arrivent à meilleur marché sur le plateau central que les bois des terres basses, qui seraient grevés d'énormes frais de transport.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour voir combien les deux pays sont dépendans l'un de l'autre. Les chemins de fer ont détruit l'obstacle que le désert du nord opposait aux communications entre les hommes non moins qu'aux transports des marchandises. Le parti républicain, qui a été au pouvoir jusqu'ici à Washington, n'a pas voulu se prêter à un traité de commerce à tarif conventionnel avec le Mexique; mais des arrangemens douaniers spéciaux ont facilité les échanges entre les deux pays. Pour peu que le tarif américain soit abaissé pendant la présidence de M. Cleveland, ces relations prendront un grand essor. Déjà les armateurs de la Nouvelle-Orléans et de Galveston se préparent à de grands efforts dans la direction de Tampico et de la Vera-Cruz, car ces ports, étant devenus les têtes de ligne de chemins de fer, vont prendre beaucoup plus d'importance commerciale.

Jusqu'à présent, ce sont les Américains qui usent le plus des chemins de fer mexicains. Ils parcourent le pays recherchant de grandes *haciendas* à acquérir et à mettre en sociétés par actions, mais surtout des exploitations minières à remonter au point de vue technique. Dans toutes les villes, ils organisent les tramways,

l'éclairage électrique, les téléphones. Ils vont bientôt créer des hôtels fort nécessaires; car le contraste avec les *Pullman cars* rend encore plus pénibles au voyageur qui en descend la saleté et la cherté des auberges indigènes. Les Américains ont installé le long des voies ferrées la grande entreprise télégraphique appelée *Western union*, qui fonctionne parallèlement avec le télégraphe fédéral. La *Wells Fargo and C°*, qui transporte d'un point à l'autre du monde en les assurant les objets de toute dimension, depuis un mouchoir de batiste jusqu'à une statue de marbre, a un bureau ouvert dans toutes les gares du pays, même au milieu des déserts les plus sauvages. Les grandes compagnies américaines d'assurances sur la vie, l'*Equitable*, la *New-York*, la *Mutual*, commencent à faire assez d'opérations à Mexico et dans les grandes villes (1).

Comme les directeurs et les employés supérieurs de toutes ces entreprises sont des Américains et que la civilisation matérielle si longtemps attendue arrive par eux, tout se tourne de leur côté. Les boutiquiers s'efforcent de parler anglais; les élégans de Mexico singent les manières yankees et boivent du wisky dans les *bar-rooms* américains établis partout dans la ville. Dans la société, les femmes abandonnent le costume castillan pour les modes européennes, et quelques jeunes filles, plus hardies que leurs compagnes, se hasardent à sortir seules dans les rues. La municipalité, il y a deux ans, a supprimé tous les anciens noms des rues pour les remplacer par un système de rues et d'avenues numérotées à l'imitation de New-York, qui déroute singulièrement les habitans; la plupart en effet ne sont pas en état de lire des numéros à trois chiffres. Les jeunes gens des familles riches vont de plus en plus faire leurs études dans les collèges et les écoles des États-Unis ; car la connaissance de l'anglais devient véritablement nécessaire. Des excursions à l'exposition de Chicago ont été organisées pour un prix très bas et un système de versemens mensuels, commencé il y a deux ans, va permettre aux modestes bourgeois des villes les plus reculées de recevoir au moins cette impression de force qui se dégage par-dessus tout de la civilisation des États-Unis.

Les vieux patriotes déplorent cette transformation des mœurs. Elle est cependant toute superficielle. Mexico peut bien, dans ses quartiers élégans, prendre l'aspect d'une capitale du midi de l'Europe; les villes de l'intérieur conservent leur physionomie: Guada-

(1) Deux compagnies mexicaines d'assurances sur la vie se sont fondées récemment. La loi fédérale de décembre 1892, qui établit divers impôts sur les opérations d'assurance, les porte au double pour les compagnies étrangères.

lajara notamment, une cité de près de 100,000 âmes, qu'on nomme à bon droit l'Athènes du Mexique, reste une ravissante ville espagnole. La société y garde, sous un ciel enchanteur et au milieu de la flore des tropiques, un aspect castillan qui est aux antipodes de la civilisation rude et utilitaire des États-Unis. Toutefois, sur la frontière du nord, là où la population mexicaine est moins dense, l'influence américaine se fait sentir encore plus qu'à Mexico. A Chihuahua, à Monterey, les maisons et la plupart des édifices conservent l'architecture nationale, mais les nouvelles constructions sont faites sur le type prédominant dans tout l'ouest américain : de hauts édifices percés de fenêtres multipliées et desservis par des ascenseurs à tous les étages. L'espagnol est encore la langue courante et les courses de taureaux demeurent une grande affaire pour tous; mais la vie commerciale et industrielle est tout à fait américaine. L'anglais y est déjà la langue des affaires.

VI.

Au point de vue politique, le Mexique est destiné à évoluer de plus en plus dans l'orbite des États-Unis. La doctrine de Monroë signifie en réalité leur hégémonie sur les deux Amériques ; et comme de nos jours, par un heureux progrès humanitaire, les intérêts économiques tendent à dominer toujours davantage la politique, c'est sur ce terrain qu'il y a trois ans fut convoquée la conférence diplomatique, à laquelle on a donné le nom de congrès panaméricain. Rien de positif n'en est sorti ; mais on a appris aux républiques du sud le chemin de Washington ; on les a habituées à chercher au nord leur étoile polaire. Dans les dernières révolutions du Brésil et du Chili, la main des Américains, plus ou moins soutenus par leur gouvernement, a été très visible.

Par sa position géographique et par ses relations économiques, le Mexique est plus que tout autre pays placé sous cette action. Si jamais un *pronunciamiento* dans les provinces du nord était favorisé par le gouvernement de Washington, il aurait évidemment des chances sérieuses de réussite. A Mexico, le ministre des États-Unis est le seul qui compte. Il y est du reste depuis longtemps et s'est fait très bien voir de la société. Quant aux ministres des puissances européennes, leurs instructions se résument toutes en deux mots: *surtout ne faites rien*, et c'est fort sage. Les colonies étrangères, qui sont fort nombreuses, se tirent d'affaire elles-mêmes.

Il ne faut pas croire toutefois que les États-Unis pensent à

s'annexer le Mexique. Ils réuniraient très volontiers sous le drapeau étoilé les huit provinces du Canada, parce qu'elles sont peuplées d'hommes ayant la même civilisation et que l'anglais y est, sauf dans la province de Québec, la langue universelle. Quant au Mexique, ils se garderaient bien d'introduire dans le sein de l'union vingt-sept États dont la population est en majorité indienne ou métisse et parlera toujours l'espagnol. Ce serait livrer la balance du pouvoir entre les deux grands partis à un élément étranger. Ni républicains ni démocrates ne le voudraient. C'est ce sentiment qui fait obstacle à l'annexion de Cuba, malgré les convoitises que sa possession excite chez tout bon Yankee. La présence d'une population d'origine mexicaine assez considérable dans le New-Mexico a jusqu'ici empêché de le faire passer du rang de territoire à celui d'État, quoique le nombre de ses habitans soit supérieur à celui des quatre nouveaux États érigés dans l'Ouest sous la présidence de M. Harrisson.

Ce que les États-Unis veulent, c'est faire du Mexique un pays de protectorat, une dépendance économique. Une annexion partielle ne deviendrait menaçante que dans le cas où l'on découvrirait de riches gisemens aurifères dans les États du nord, dans la Sonora ou la Vieille-Californie. La population mexicaine est très peu dense dans ces États. Les aventuriers yankees s'y précipiteraient avec la furie que les mines d'or excitent. Ils organiseraient immédiatement un gouvernement rudimentaire sur le type américain, ils ne voudraient plus obéir aux autorités mexicaines et se déclareraient indépendans jusqu'au jour où le gouvernement de Washington aurait la main forcée et les prendrait sous sa protection.

Les autorités de l'Union avaient beau vouloir protéger les pauvres tribus auxquelles des traités solennels avaient assuré la paisible possession du Territoire indien. Quand quelques milliers de *settlers* à la recherche de terres fertiles ont envahi, il y a quatre ans, le district d'Oklahama et y ont établi un gouvernement, elles ont reconnu le fait accompli sans se soucier du droit, et aujourd'hui l'Oklahama est un territoire régulièrement organisé. C'est ce qui s'était passé au Texas en 1835 et amena la guerre de 1846-1848 et le démembrement du territoire de la république. Le gouvernement mexicain se préoccupe de cette éventualité, et, quoique fort libéral vis-à-vis des étrangers, il leur défend d'acquérir des terres dans un rayon de cinq lieues des côtes et de vingt lieues de la frontière de terre. En réalité, cette mesure vise exclusivement les Américains; mais elle est bien insuffisante; car, d'une part, beaucoup d'entreprises industrielles américaines

obtiennent une dispense du gouvernement; puis aucune barrière légale n'empêcherait le *rush* que la fièvre de l'or détermine infailliblement dans une société chargée d'élémens violens et aventureux comme celle des États-Unis. Des colonies de Mormons se sont déjà fixées dans les États de Chihuahua et de la Sonora. D'autres plus nombreuses s'y établiront, quand des chemins de fer traverseront les territoires déserts du nord. Par elles-mêmes ces colonies sont absolument inoffensives; mais elles montrent le chemin aux Gentils qui les suivront, lorsque les Mormons auront, avec leur remarquable puissance de travail, fait des défrichemens et créé des centres de population.

Si de pareils événemens venaient à se produire, ils surexciteraient au plus haut point le sentiment national qui est très vif chez les Mexicains.

Le souvenir du démembrement imposé par le traité de Guadalupe-Hidalgo est resté amer dans tous les cœurs. On l'a bien vu par un incident récent. En 1892, au milieu de pourparlers pour un traité de commerce, qui du reste n'ont pas abouti, le ministre américain à Mexico eut l'idée de faire restituer au Mexique les drapeaux que les troupes du général Scott lui avaient enlevés en 1847 et qui depuis lors ornent la chapelle de l'École militaire de West-Point. Porfirio Diaz avait accueilli cette ouverture; mais un journal indépendant ayant fait remarquer que cette condescendance des États-Unis était une humiliation de plus pour le Mexique, car des drapeaux pris sur les champs de bataille doivent être reconquis les armes à la main, un pétitionnement s'organisa partout pour protester contre une restitution faite dans ces conditions. Le gouvernement, se sentant mal engagé, se hâta de désavouer ce projet. Quant aux Américains, ils n'ont rien du tout compris à cette délicatesse du patriotisme d'un peuple qui n'entend pas oublier sa défaite.

L'engouement actuel de la jeunesse pour les modes et les manières yankees est tout à la surface. Le contact avec les Américains peut d'ailleurs être très fécond pour les Mexicains. Si les jeunes gens des familles riches, qui vont faire aux États-Unis leur éducation, y apprennent l'esprit d'entreprise industrielle, l'estime du travail productif, au lieu du culte du fonctionnarisme, s'ils en rapportent une large tolérance religieuse, le respect des formes juridiques et des droits acquis, ils auront pris à la civilisation américaine ce qu'elle a de meilleur et donné à leur patrie ce qui lui a le plus manqué jusqu'à présent.

Au fond, le Mexique est absolument inassimilable aux États-Unis. Sa civilisation a une force de résistance qui l'emportera même

sur la fréquence des communications et le resserrement des liens commerciaux. Pour en être assuré, il faut avoir vu le pays, s'être rendu compte de ses conditions économiques si particulières, de l'esprit et du caractère de la race indienne qui, il ne faut pas l'oublier, fait le fonds de la population, de la profondeur des élémens historiques qui ont formé l'âme nationale. Les bornes de cet article ne nous permettent même pas d'indiquer ce dessous de la politique nationale mexicaine. Un seul trait suffira pour faire comprendre la résistance du peuple mexicain à l'étranger. Depuis le triomphe de Juarez, les diverses confessions protestantes des États-Unis ont essayé de faire des prosélytes ; elles ont ouvert des écoles, bâti des temples. Les Mexicains mauvais catholiques, francs-maçons, positivistes, incrédules, ne manquent assurément pas. Et cependant pas un seul n'a sérieusement abandonné sa vieille église, ni renié le culte dans lequel il a été élevé. Aussi, dans la dernière convention de l'Église épiscopale américaine, un de ses membres les plus distingués disait qu'il vaudrait mieux employer à christianiser les païens de New-York les fonds et les efforts qu'on dépense en pure perte à vouloir changer la religion du Mexique.

L'organisation administrative d'un peuple révèle mieux sa constitution sociale intime que les institutions politiques, qui souvent ne sont qu'une façade. Or, les tribunaux, les communes, les pouvoirs administratifs sont calqués sur l'organisation napoléonienne de l'an VIII : chefs politiques, chefs de district, alcades, *ayuntamientos*, sont sous des noms espagnols nos préfets, sous-préfets, maires, conseils municipaux. Le code civil mexicain, qui s'applique au district fédéral et aux territoires, les codes civils des différens États, sont la reproduction presque textuelle du code Napoléon. Dans ces dernières années seulement, la plupart de ces codes ont admis la liberté de tester absolue pour le père de famille ; mais cette modification si importante ne paraît pas avoir été due à une influence de la législation américaine. Elle semble plutôt être le résultat d'un mouvement scientifique qui s'est produit dans le monde des légistes et qui a abouti en 1890 à une modification semblable du code espagnol.

Aux habitudes administratives, au culte, à la législation civile s'ajoute enfin la littérature pour faire essentiellement du peuple mexicain une nation latine. Le peu d'avancement économique du pays et surtout les longues révolutions qu'il a subies ont empêché la fondation d'universités véritables ; mais les lycées destinés à l'enseignement secondaire et où les études ont pour base le latin, les petits séminaires, les écoles de droit sont très multi-

pliés. Comme en France, en Italie, en Espagne, l'ambition des familles est de donner à leurs fils une culture littéraire qui leur permette d'être avocats ou fonctionnaires. Les sociétés académiques de province qui, en 1890, étaient au nombre de soixante-dix, entretiennent encore cette disposition des esprits.

Il suffit de quelques jours passés dans les villes et les bourgades pour voir que les mœurs mexicaines sont bien plus semblables à celles du midi de l'Europe qu'à celles des États-Unis. La vie en plein air avec ses plaisirs populaires, courses de taureaux, jeux publics, loteries, foires, s'y épanouit au soleil. Le dimanche est un jour commun de fête qui, malheureusement, finit trop souvent au cabaret et qui fait regretter à l'économiste le sévère *lord's day* américain avec sa rigoureuse fermeture des *bar-rooms*. L'accueil du Mexicain est courtois ; les solennelles formules de politesse sont toujours en honneur ; aussi le point d'honneur y est-il fort développé, et dans les classes *illustradas*, comme on dit, le duel sévit presque autant que jadis chez les créoles de la Louisiane. Il tient dans les polémiques de presse et dans la politique la même place qu'en France. Ce qui est tout à fait caractéristique, c'est que ces mœurs se retrouvent avec les modifications qu'on peut concevoir jusque dans les classes inférieures. C'est à cause de ce caractère latin que les populations indigènes se sont si bien fondues avec les conquérans espagnols, tandis que partout où elles rencontrent les Anglo-Saxons, elles disparaissent. On le voit bien en ce moment dans le New-Mexico, où de très intéressantes communautés villageoises indiennes, connues sous le nom de *Pueblos*, et qui, sous la domination mexicaine, étaient parvenues à un état économique avancé, tombent en décadence au contact des Américains.

La France et l'Espagne se sont partagé jusqu'à ces dernières années la direction morale et intellectuelle du Mexique. L'influence espagnole s'est surtout fait sentir par une immigration de gens entreprenans et de capitalistes qui se fondent très rapidement dans la population ; mais les mauvais souvenirs de l'époque coloniale font que l'Espagne reste détestée. La France, au contraire, a été pendant longtemps fort sympathique ; les études classiques se faisaient, il y a dix ans encore, exclusivement en français. Tous les hommes au-dessus de quarante ans qui ont reçu quelque éducation parlent couramment notre langue, bien qu'ils ne soient jamais sortis de leur pays. Actuellement encore il se vend plus de livres français que d'ouvrages espagnols dans les librairies de Mexico. On aime à constater que ce sentiment a survécu à l'intervention de 1863. Une partie considérable du peuple mexicain l'accueillait

avec faveur, et quant aux libéraux, ils ont parfaitement compris que cette malheureuse campagne était le fait exclusif de Napoléon III et non de la nation française. Nos soldats et nos officiers se sont toujours parfaitement conduits vis-à-vis de la population : ils étaient accueillis dans les familles avec sympathie, avec trop de faveur même, disent les moralistes rigoureux. Jamais ils n'ont été l'objet des guets-apens qui avaient été si nombreux contre les traînards et les isolés des troupes américaines en 1847.

Depuis l'avènement de Porfirio Diaz une nouvelle direction a été donnée à l'enseignement : une direction américaine, peut-on dire. L'anglais a été substitué au français dans les lycées, et ce que nous appelons l'enseignement secondaire spécial a remplacé en grande partie l'enseignement classique. A côté des écoles de droit, on a partout créé des écoles d'ingénieurs. Ces réformes répondent à des besoins économiques réels; mais elles ne suffisent pas à changer le caractère de la nation. La médecine, l'économie politique, la science juridique, l'apologétique chrétienne, la philosophie, sont toujours étudiées dans les ouvrages français. Un certain nombre de jeunes Mexicains, et ce sont les plus distingués, continuent, malgré l'attraction américaine, à venir faire leurs études dans nos hautes écoles, à l'Institut agronomique, à l'École centrale, à l'École des sciences politiques, à la Faculté de médecine.

Les riches familles mexicaines, qui aiment à passer l'hiver hors de leur pays, sont toujours attirées par Paris plutôt que par Londres ou par New-York.

D'autre part, nous avons au Mexique une immigration commerciale fort intéressante et qui pourrait être utilement soutenue par des relations de banque. Quelqu'une de nos grandes sociétés de crédit ferait, croyons-nous, une œuvre patriotique en même temps qu'une affaire lucrative, en fondant à Mexico une agence semblable à celles qui ont été créées par le Comptoir d'escompte et le Crédit lyonnais dans le Levant, en Russie, dans l'extrême Orient.

C'est par l'entretien des relations intellectuelles et scientifiques, par le développement des rapports commerciaux et par une politique économique à vues d'avenir, que la France peut aider les nationalités latines du Nouveau-Monde à se défendre, et conserver elle-même un rayonnement pour ses idées et une force d'expansion pour ses capitaux.

CLAUDIO JANNET.

LA

SÉDITION DU 1ER DÉCEMBRE 1789

A TOULON

PREMIÈRE PARTIE.

I. Archives municipales de Toulon. — II. *Moniteur* du 7 décembre 1789 au 16 janvier 1790. — III. *Mémoire de la ville de Toulon sur l'affaire du 1er décembre* 1789. — IV. *Mémoire que M. le comte d'Albert de Rions a fait dans la prison où il est détenu.* — V. Lauvergne, *Histoire de la Révolution, dans le département du Var, de* 1789 *à* 1794. — VI. Henry, *Histoire de Toulon depuis* 1789 *jusqu'au consulat.*

Bien avant la prise de la Bastille, des troubles éclatant sur plusieurs points du territoire, au nord comme au sud, à l'ouest aussi bien qu'à l'est, avaient révélé la fièvre qui travaillait sourdement les populations du royaume, au sortir des misères du terrible hiver de 1788 et à l'approche de la réunion des états-généraux. Le minutieux historien qui a soumis à une si pénétrante analyse les causes de cette fermentation (1) n'évalue pas à moins de trois cents le nombre des émeutes antérieures à celle du 14 juillet, qui les résume toutes et qui les éclipsa, moins encore parce qu'elle eut pour théâtre Paris, qu'en raison du caractère symbolique qui

(1) Taine, *Révolution,* t. I, ch. I.

lui fut spontanément attribué par les contemporains, — et qu'elle gardera sans doute, malgré tous les efforts qu'on a tentés pour réduire aux proportions d'un simple massacre ce fameux événement. Il y a des légendes contre lesquelles l'histoire ne peut rien. Et c'est justice; car elles sont plus vraies que l'histoire même, étant issues d'un secret et profond instinct de la conscience populaire, d'une mystérieuse intuition d'élémens subtils que l'historien ne retrouve pas plus dans les dossiers de ses archives, que le botaniste ne retrouve le parfum de la fleur desséchée dans son herbier. De mars à juillet 1789, c'est-à-dire dans la période non encore officielle, si l'on peut dire, de la révolution, une effervescence insolite et dangereuse se manifeste en Poitou, en Bretagne, en Touraine, en Normandie, en Champagne, en Bourgogne, en Auvergne, en Languedoc. L'émeute qui éclata en mars 1789 à Toulon, première ébauche de la sédition bien autrement grave du 1er décembre, qu'on se propose de raconter ici, ne fut pas la moins symptomatique de ces secousses locales, où les esprits clairvoyans pouvaient trouver déjà l'indice du prochain et universel ébranlement.

I.

Le 23 mars 1789, les délégués du tiers-état étaient réunis à l'hôtel de ville afin de procéder au choix des députés de la ville de Toulon et à la rédaction définitive du cahier des doléances de la sénéchaussée. Tout à coup une foule menaçante envahit l'hôtel de ville, en proférant des cris de mort contre deux des membres de l'assemblée, l'ancien maire et consul, Lantier de Villeblanche, et le procureur de la commune, Beaudin, haïs l'un et l'autre à cause de la sévérité qu'ils avaient déployée dans l'exercice de leur charge (1). « Le péril croissant, nous, ainsi que tous les membres de notre assemblée, voulant soustraire à la fureur du peuple les deux personnes qu'il désignait, nous les avons fait cacher dans une petite chambre dont la porte donne dans la salle où nous étions; cela fait, reconnaissant que le courroux de la populace était excité par la cherté des denrées de première nécessité, nous lui avons fait annoncer une diminution de prix sur le pain, la viande et l'huile. » En dépit de cette concession, « la populace continua à exhaler sa fureur contre les dits sieurs Lantier et Beaudin. » Quelques soldats accoururent d'un corps de garde voisin : ils furent aussitôt désarmés. Un forcené pénétra dans la salle des

(1) Tous les détails qui suivent sont extraits d'un procès-verbal rédigé à la requête du parlement d'Aix par MM. Eynaud, maire de Toulon, et Roubaud, consul (Archives municipales de Toulon).

séances et, se jetant sur M. Gautier, chevalier de Saint-Louis et directeur des constructions navales, lui porta un coup de sabre qui fut heureusement détourné. Au même instant, Lantier de Villeblanche et Beaudin, découverts dans leur cachette, étaient saisis, jetés à terre, piétinés et roués de coups. On parvint avec peine à les arracher, meurtris et ensanglantés, aux mains furieuses qui les tenaient et à les faire fuir par les toits. Quelque temps encore l'émeute tourbillonna dans l'hôtel de ville, cherchant et réclamant, avec d'affreuses vociférations, sa proie échappée ; puis sa rage se tourna contre le palais épiscopal.

L'évêque, Elléon de Castellane, était absent. On pilla ses cuisines, on traîna jusqu'au port et on jeta son carrosse à la mer. Le pillage de la maison Beaudin et d'une autre maison appartenant au prédécesseur de Beaudin dans la charge de procureur de la commune suivit de près le sac de l'évêché. La dévastation fut complète; « l'incendie dévore moins vite: en quelques heures, la maison Beaudin n'était pas même une ruine (1). » Un nouvel abaissement du prix des denrées de première nécessité, accordé le soir par les consuls, ne put calmer l'effervescence. Le lendemain matin, des attroupemens se formèrent; le local dit du *Piquet* (2) fut forcé, saccagé, démoli; la maison Lantier éprouva le même sort; l'hôtel de ville fut envahi pour la seconde fois, et les consuls se virent contraints de consentir encore à une diminution du prix du pain, ruineuse pour les finances de la ville, qui fut obligée d'allouer d'énormes indemnités aux boulangers, aux bouchers et aux marchands d'huile.

Instruit de ces faits, le parlement d'Aix rendit, le 1er avril, un arrêt qui interdisait les attroupemens et déclarait coupables de lèse-majesté et de rébellion tous fauteurs de désordres (3). Des commissaires chargés de procéder à une enquête arrivèrent à Toulon. Après une longue procédure, plusieurs condamnations à la potence ou au fouet furent prononcées. Nul doute que l'exécution de ces jugemens n'eût inspiré une crainte salutaire aux hommes de désordre et de violence qui venaient d'entrer en scène. Mais à cette heure critique où le principe d'autorité était battu en brèche avec une audace chaque jour croissante, personne ne savait ou n'osait plus le défendre. Sous la main hésitante et molle de Louis XVI, les ressorts du gouvernement s'étaient insensiblement détendus; les agens du pouvoir mêmes avaient subi la contagion

(1) Lauvergne, *Histoire de la Révolution dans le Var*, p. 11.

(2) On donnait le nom de *Piquet* à une taxe sur la mouture du blé qui constituait le principal revenu de la ville. Ce droit d'octroi était de 25 sous pour trois quintaux de farine.

(3) Henry, *Histoire de Toulon depuis* 1789 *jusqu'au consulat*, I, p. 54.

de cette funeste « sensibilité » que la littérature venait de mettre à la mode et reculaient devant l'extrémité d'une répression légitime et nécessaire. Ces mêmes consuls qui, le 23 mars, sous la pression de l'émeute, avaient eu la faiblesse de se laisser arracher une promesse d'intervention auprès du parlement d'Aix en faveur d'un certain Jusserand, condamné pour rapt aux galères, et cher à la populace, s'efforcèrent de démontrer aux juges que l'exécution des coupables ne manquerait pas de provoquer de nouveaux troubles. Aussi, les membres de la commission d'enquête, en même temps qu'ils rendaient leur arrêt, recommandèrent-ils les condamnés à la clémence du roi. Un édit du mois d'août accorda amnistie pour tous actes insurrectionnels commis tant à Toulon que dans le reste de la province, où plusieurs émeutes avaient éclaté à la nouvelle de la sédition du 23 mars. La loi, dont l'empire avait été ouvertement méconnu et bravé; les particuliers, — victimes innocentes d'une stupide animadversion populaire, — qui avaient souffert dans leurs personnes ou dans leurs biens, demeurèrent sans vengeance. Ce premier essai de la force avait donc pleinement réussi. La révolution était commencée à Toulon ; suivons-la dans ses étapes.

II.

L'arsenal de Toulon, sans avoir encore les énormes proportions qu'il a prises aujourd'hui, — et qui font de cette masse confuse de magasins, de hangars, de chantiers, de cales et de bassins comme une sorte de ville particulière au milieu de la cité, — occupait déjà, en 1789, un très grand nombre d'ouvriers. En raison de l'état de pénurie où se trouvaient les finances du royaume, ces ouvriers ne touchaient leur paie que d'une façon fort irrégulière, et ils en souffraient d'autant plus qu'un renchérissement général des subsistances avait été la conséquence naturelle de ce désastreux hiver, où la Provence avait vu ses oliviers gelés comme en 1709. Or, le temps n'était plus où la masse immense des misérables supportait, avec une résignation passive, le poids de ses maux. Ces maux mêmes semblaient plus lourds, depuis que l'obligation d'en dresser l'inventaire dans les cahiers de doléances avait fait prendre à tous ceux qui souffraient des imperfections de l'état social une conscience plus nette des abus et des iniquités sans nombre qu'il consacrait. Déjà, au mois de mars, les ouvriers avaient été sur le point de se mutiner, et l'on ne sait à quels excès ils se seraient portés, si un généreux citoyen, l'imprimeur Mallard, n'avait mis à la disposition du commandant de la marine une

somme de 60,000 livres, au moyen de laquelle on put leur payer les gages arriérés qu'ils réclamaient (1). Les doctrines révolutionnaires trouvèrent, dans cette population rude, grossière et mécontente, un terrain particulièrement favorable à leur développement. L'arsenal devint un lieu de prédication politique et d'ardente propagande. Des orateurs improvisés, d'une éloquence triviale et brûlante, comme il s'en trouve parmi ces *Maucots*, annonçaient à leurs camarades d'ateliers la grande régénération sociale qui se préparait. La masse des ouvriers se laissait peu à peu gagner à la griserie des grands mots de liberté, d'égalité, de fraternité ; et c'était comme une aube de justice que ces déshérités voyaient se lever devant eux; ils s'emplissaient la cervelle de formules dont nous ne pouvons plus sentir aujourd'hui le charme magique, parce qu'une longue expérience nous a montré ce qu'elles portaient en elles de décevant et de dangereux : les « droits du peuple, » la « volonté de la nation, » la « fraternité des hommes ; » ils apprenaient enfin le catéchisme de la religion nouvelle : un catéchisme étrange qui ne prescrivait plus, comme l'ancien, la soumission et l'humilité, mais qui recommandait l'esprit d'indépendance comme la plus belle manifestation de la dignité de l'homme et du citoyen. Les nouvelles de Paris, apportées par le Courrier d'Avignon ou par les lettres de Meiffrun, député de Toulon à l'assemblée, que le consul Roubaud faisait aussitôt imprimer et afficher, étaient commentées avec passion (2). On frémissait d'enthousiasme à l'écho de la grande voix de Mirabeau, refusant, au nom du tiers, de se soumettre aux injonctions de Louis XVI (3) ; on s'habituait à cette idée que le roi n'était plus le souverain, que sa volonté devait capituler devant celle des représentans de la nation, et que ceux-là seuls parmi les membres de l'assemblée étaient les sincères amis du peuple, et, par conséquent, les véritables représentans de la nation, qui poussaient aux mesures restrictives de l'autorité du monarque ; surtout, on s'entretenait avec horreur d'une vaste conspiration formée contre la liberté naissante, ténébreux complot où l'imagination échauffée de ces pauvres diables ignorans et crédules englobait le roi, *l'Autrichienne*, les princes, le clergé, la

(1) Henry, I, p. 57.

(2) « Les doctrines révolutionnaires avaient pris un cours secret et régulier; elles arrivaient dans le Midi et sous un ciel volcanisé ; on les donnait en pâture à des âmes exaltées... Les orateurs de la nouvelle école surgirent des ateliers de l'Arsenal et de quelques magasins de la ville... » (Lauvergne, p. 14.)

(3) « La déclaration que la séance royale vit éclore le 23 juin fut connue et affichée. Les patriotes l'enregistrèrent comme une victoire, et leurs démonstrations devinrent de plus en plus orageuses. » (Lauvergne, p. 15.)

noblesse, l'armée, tout ce qui tenait par quelque lien au régime aboli. Et cette crainte devenait une obsession ; elle inspirait à ces hommes, hier encore dociles à leurs chefs, d'insurmontables préventions contre eux, les remplissait de haine en même temps que de soupçons, les gagnait peu à peu à la sanguinaire doctrine qui commençait à se répandre : que le gentilhomme, le prêtre, l'officier, étaient les ennemis nés de la révolution, et que c'était entre elle et eux un duel à mort, où il fallait qu'elle frappât la première sous peine de périr.

Ces idées ayant fait, non-seulement dans le bas peuple, mais dans la bourgeoisie même, de rapides progrès, la situation des chefs militaires à Toulon devint bientôt intolérable. « M. de Coincy, depuis trente ans gouverneur de la ville, ne reconnaissait plus cette population qu'on appelait un exemple de fidélité. Il prit en dégoût une position que les circonstances rendaient difficile... Il s'emporta contre les anarchistes qui ne lui pardonnèrent plus son amour de l'ordre. Dès lors, désespérant de servir la cause du roi en bon militaire, il quitta Toulon (1). »

Le comte de Béthisy fut désigné pour le remplacer. Son premier soin, lorsqu'il arriva au commencement de juillet, fut de chercher à se concilier les bonnes grâces de la population en consentant à une mesure qu'elle réclamait depuis longtemps : la fermeture des portes de la ville, le soir, à dix heures au lieu de huit. Aussitôt on l'accuse de méditer le projet d'introduire nuitamment des troupes dans la place (2). Quelques jours après, usant d'un droit que les règlemens militaires reconnaissaient à tout commandant de place, il fit procéder subitement à une fausse alerte de nuit, afin de s'assurer de la promptitude et de l'ordre avec lesquels les troupes de la garnison s'assembleraient et se porteraient à leurs postes de combat. « Le lendemain, on accusa le pouvoir d'avoir traîné les canons dans les rues de la ville pour mitrailler les citoyens (3). » Et ce ne fut pas seulement dans les rangs du bas peuple que cette absurde accusation trouva créance : symptôme singulièrement significatif du trouble qui régnait dans les esprits à cette époque, la bourgeoisie elle-même s'alarma de « cette épouvante éclatante et nocturne. » Elle remarqua que, « pour la première fois dans une occasion semblable, des canons sur leurs affûts avaient été traînés dans les

(1) Lauvergne, p. 14.

(2) « L'ouverture des portes jusqu'à dix heures du soir ne fut plus considérée que comme un moyen qu'il s'était ménagé pour favoriser quelque surprise contre la ville pendant la nuit ; les habitans eux-mêmes demandèrent qu'elles fussent fermées à l'heure ordinaire. » (*Mémoire de la ville de Toulon sur l'affaire du 1er décembre*, p. 10.)

(3) Lauvergne, ch. I, p. 15.

rues avec tout l'appareil de la guerre (1). » Aussi, lorsque le maire-consul de la ville et plusieurs notables furent chargés de rédiger un rapport sur l'événement, ne manquèrent-ils pas d'incriminer la conduite de M. de Béthisy (2). L'interdiction de donner des sérénades pendant la nuit, à cause des désordres et du tapage qu'entraînait ce divertissement, cher au peuple de Toulon, porta au comble l'impopularité du gouverneur. « Le rapprochement de toutes les circonstances... et le détail exact des événemens arrivés à Paris le rendirent bientôt suspect; le peuple ne le regarda plus que comme un agent de la contre-révolution projetée. On prétendit qu'il avait des rapports d'intérêts et d'une étroite liaison avec une famille fugitive (la famille de Polignac, émigrée)... Sa présence était dangereuse et pour lui et pour la tranquillité publique (3)... » Un mois à peine après être entré en fonctions, M. de Béthisy se démit de sa charge.

Son successeur, le marquis du Luc, maréchal de camp, était un homme de caractère doux et conciliant, de manières affables et courtoises. Deux mois s'étaient à peine écoulés que, découragé comme M. de Coincy et M. de Béthisy de voir toute sa bonne volonté impuissante à triompher de l'hostilité qu'on lui témoignait, il était réduit à résigner, comme eux, ses fonctions. Ainsi, de juin à octobre 1789, trois officiers-généraux sont successivement obligés de renoncer à exercer, dans Toulon, l'autorité militaire au nom du roi. La Révolution vient à peine de commencer et déjà le gouverneur de la ville est un suspect; ses actes, ses paroles, sont épiés avec une vigilance malveillante et aussitôt incriminés, quelle qu'en soit l'innocence. Sa qualité de noble, autant que la nature de ses fonctions, le désigne à l'animadversion publique. On se défie de lui, on le hait, parce qu'il incarne en sa personne tout ce que ce peuple maintenant déteste : l'aristocratie de naissance, la fidélité au souverain, l'esprit de discipline, l'autorité. On comprend que ces gentilshommes, très mollement soutenus d'ailleurs par le gouvernement, aient jugé que le poste n'était plus tenable et qu'ils l'aient abandonné (4).

(1) *Mémoire de la ville de Toulon sur l'affaire du* 1er *décembre* 1789, p. 8 et 9.

(2) Lauvergne, p. 16.

(3) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 10.

(4) De même à Brest. Le comte d'Hector, lieutenant-général des armées navales et commandant de la marine dans ce port, écrit au ministre, à la date du 22 juillet 1789 : « Il est bien pénible pour moi de ne recevoir aucun ordre dans la position où je suis... L'effervescence a été telle que, d'un instant à l'autre, le plus affreux incendie pouvait s'y allumer... Il se trouve ici beaucoup d'étrangers et de gens sans aveu qui n'attendent leur bien-être que du désordre... » Et quelques jours après : « Je ne dois point vous dissimuler que la fermentation est au plus haut période. A chaque instant on doit craindre que la population ne se livre aux plus grands excès. » (Lettres citées par Chevalier, *Histoire de la marine française sous la première république*, p. 4 et 5.)

III.

Après le départ de M. du Luc, qui ne fut pas remplacé, — sans doute parce qu'on ne trouva personne pour remplir ces difficiles et ingrates fonctions, — le consul Roubaud se vit investi par intérim du commandement supérieur de la garnison, en vertu d'antiques usages qui conféraient au premier magistrat de la cité le titre et les prérogatives de lieutenant du roi, lorsque le gouverneur de la ville était absent (1). Une délibération du corps municipal, en date du 23 août 1789, avait décidé, conformément au décret de l'assemblée constituante, la formation d'une garde nationale composée de deux bataillons comptant cinq cents hommes chacun. La création de cette milice de « soldats citoyens » excita à Toulon le plus vif enthousiasme. Bourgeois, ouvriers, s'y enrôlèrent en foule. On leur donna des fusils; peu de jours après, sous prétexte que la ville était menacée de la prochaine arrivée d'un régiment suisse, ils réclamèrent en outre des munitions et du canon que le consul, en qualité de lieutenant du roi, eut la sagesse de leur refuser (2). Le régiment suisse destiné à venir prendre garnison à Toulon ayant été remplacé, sur les représentations que la municipalité s'empressa d'adresser au gouverneur de la Provence, par le régiment français de Barrois, l'effervescence s'apaisa. Mais, pour ranimer la fièvre qui couvait sourdement dans les esprits, il suffisait du plus futile incident, et cet incident ne tarda pas à se produire.

La municipalité de Toulon avait, dans les premiers jours d'octobre, invité les habitans à porter la cocarde tricolore, « à laquelle, disait-elle, il semble que la concorde et la paix soient étroitement attachées. » Les partisans fougueux de la Révolution prétendirent aussitôt que cette simple invitation équivalait à un ordre précis, et mille tracasseries furent dès lors infligées à ceux qui, soit par mode ancienne, soit par aversion secrète pour le nouvel ordre de choses, s'obstinaient à porter des cocardes d'une autre couleur. Le 13 novembre, un officier du régiment de Dauphiné, M. d'Auville, se présenta pour sortir de Toulon à la porte d'Italie. Il était en costume de chasse et portait à son chapeau une cocarde noire, au centre de laquelle il avait eu la précaution d'attacher une petite cocarde aux trois couleurs (3). L'exiguïté de cette cocarde tricolore fut-elle

(1) Henry, p. 78.

(2) *Ibid*, p. 81.

(3) « M. d'Auville *ayant la cocarde qu'il devait avoir* ne devait être arrêté; aussi je vous prie de mettre ordre à cette affaire le plus tôt possible... » (Archives munici-

considérée comme un indice de la tiédeur des convictions révolutionnaires de cet officier? Ne fut-elle pas aperçue ou plutôt ne vit-on et ne voulut-on voir que la cocarde noire, l'odieuse cocarde « arborée par opposition à la nationale, » six semaines auparavant, à l'époque des « orgies de Versailles » (1)? Quoi qu'il en soit, un volontaire de la garde nationale, en faction à la porte, saisit M. d'Auville par le bras et se mit à l'interpeller grossièrement au sujet de cette cocarde. L'officier répliqua, d'autres volontaires accoururent, l'entourèrent. Insulté et menacé, M. d'Auville fit mine d'épauler son fusil de chasse, afin de tenir les agresseurs à distance. On ne sait trop comment se serait terminée cette scène si un officier du régiment de Barrois ne s'était porté au secours de son camarade et n'avait obtenu des volontaires qu'ils se retirassent. M. d'Auville se rendit aussitôt chez son colonel pour lui exposer les faits; puis, accompagné de son chef, il alla porter plainte au consul à l'hôtel de ville. La garnison tout entière avait pris parti pour M. d'Auville. La garde nationale prétendait avoir été insultée et réclamait le châtiment d'un insolent et d'un factieux. Telle était de part et d'autre l'irritation, que deux députations, l'une des volontaires, l'autre des troupes régulières, furent expédiées à l'assemblée nationale. Quant à M. d'Auville, on jugea prudent de l'envoyer au fort Lamalgue, tant pour le préserver de quelque agression, que pour donner un semblant de satisfaction à la garde nationale et à la population civile. L'affaire s'apaisa quelques jours après; les députations envoyées à Paris furent rappelées et la bonne harmonie parut rétablie. Mais le fait seul qu'elle ait pu être compromise par un incident d'aussi mince importance permet déjà d'entrevoir combien elle était précaire. C'est ce que prouveront mieux encore les événemens d'une signification plus pleine et plus grave auxquels cette affaire servit de prélude.

Le comte Charles-Hector d'Albert de Rions avait pris, sur son vaisseau le *Sagittaire*, une part plus qu'honorable à la guerre d'Amérique. On citait sa bravoure au combat de la Grenade, en 1779, sa belle campagne de 1781, sous les ordres du comte de Grasse. Telle était sa réputation que le bailli de Suffren écrivait au ministre, en 1782 (2) : — « Je ne connais qu'une personne qui a toutes les qualités qu'on peut désirer, qui est très brave, très instruit, plein de zèle et d'ardeur, désintéressé, bon marin : c'est M. d'Albert de Rions, et fût-il à l'Amérique, envoyez-lui une frégate. J'en vau-

pales de Toulon, *Lettre du comte de Caraman, gouverneur de la Provence, au maire-consul de Toulon*, du 14 novembre 1789.)

(1) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 19.

(2) Lettre de Suffren au maréchal de Castries, du 29 septembre 1782, citée en note dans les *Mémoires* de Malouet (I, p. 234).

drai mieux, l'ayant; et si je meurs, vous serez assuré que le bien du service n'y perdra rien. *Si vous me l'aviez donné quand je vous l'ai demandé, nous serions maîtres de l'Inde...* » — Promu chef d'escadre en 1784, le comte d'Albert de Rions avait été investi, l'année suivante, des importantes fonctions de commandant de la marine à Toulon, en remplacement du chevalier de Fabry, et il les exerçait encore lorsque la Révolution commença. C'était un cœur généreux et humain. Lors du mariage de sa fille avec le marquis de Colbert, il avait distribué, à des ouvriers de l'Arsenal et à des marins pauvres, les sommes qui devaient être consacrées aux fêtes nuptiales (1). Non content d'encourager, il soutenait libéralement de ses deniers une institution de prévoyance appelée la Bourse du marin, destinée à secourir les familles de matelots tombées dans la misère (2). Mais une longue habitude du commandement, — il était entré dans la marine à l'âge de quinze ans et y servait depuis près d'un demi-siècle, — l'usage d'une autorité absolue et presque illimitée, comme l'est celle des officiers de mer à bord de leurs bâtimens, avaient donné à son caractère, naturellement hautain, quelque chose d'impérieux, qui, s'ajoutant à la morgue aristocratique, — dont il n'était pas plus exempt que les autres membres de sa caste, — imprimait à ses allures, à sa parole même, je ne sais quoi d'autoritaire, de raide et de cassant : — « Il est difficile, dit un journal du temps, de défendre ce général du reproche d'inconsidération, d'emportement et de cette hauteur déplacée, qui, faute de savoir se plier aux circonstances, amène presque toujours l'humiliation. Mais on ne doit pas oublier que ces défauts tiennent à une éducation que l'esprit de liberté n'a pas eu le temps de modifier, à des habitudes contractées sous un régime différent de celui où nous sommes... Il n'est pas aisé à un militaire... de se faire tout à coup à ces égards que les Droits de l'homme réclament dans les États libres (3)... » — Qu'on se représente, si l'on peut, combien un pareil homme dut souffrir lorsqu'il lui fallut assister aux premières manifestations de l'esprit nouveau et constater l'inertie du pouvoir en présence de faits plus graves et plus nombreux de jour en jour, qui attestaient l'irrémédiable décadence du principe d'autorité! — « Les liens de la subordination tendent de plus en plus à se relâcher, » — écrivait-il au ministre quelques jours après la sédition

(1) *Moniteur* du jeudi 17 décembre 1789. « Le commandant, homme dont les qualités personnelles sont révérées, que toute la ville honore et qu'elle voudrait aimer... homme d'une humanité privée peu commune, qui tout à l'heure encore avait consacré aux pauvres marins une somme assez considérable, destinée à l'ornement d'une fille chérie... »

(2) J'emprunte ce détail à une très curieuse brochure, sorte de plaidoyer en faveur de son fils, publiée par le comte de Rions, père de M. d'Albert de Rions, en 1789.

(3) *Courrier de Provence*, t. v, n° xciv.

du 23 mars. *Si, à la douceur qu'on prend pour de la faiblesse, le gouvernement ne fait succéder une juste sévérité, je ne connais rien dont on puisse répondre avec quelque certitude* (1).

Depuis le jour où il avait refusé publiquement, sur un ton « insultant et dédaigneux (2), » la cocarde tricolore que lui offrait une députation de la jeunesse de Toulon, M. de Rions était regardé « comme un des ennemis de la liberté conquise (3). » On l'accusait d'avoir demandé l'envoi, à Toulon, d'un bataillon de ce régiment suisse d'Ernest, dont la prochaine arrivée, à peine annoncée dans la ville, avait provoqué autant d'émotion que s'il se fût agi d'un débarquement de pirates barbaresques (4). Prononcées par lui, les paroles les plus simples prenaient, aussitôt qu'elles avaient été colportées dans le public, un sens mystérieux et menaçant. Le jour du départ de M. de Béthisy, voyant qu'une vive effervescence régnait dans la population, M. de Rions avait dit, en prévision de troubles qui pouvaient éclater, que, si l'on battait la générale pendant la nuit, les ouvriers de la marine trouveraient un asile à l'Arsenal avec leurs familles. La précaution était sage, humaine. Pour y découvrir autre chose que le charitable désir de soustraire des femmes et des enfans aux hasards de la répression d'une émeute, il faut évidemment avoir perdu tout bon sens, être en proie à l'obsession morbide de la défiance et de la peur. La France, malheureusement, dès les derniers mois de 1789, souffrait de cette maladie-là : une maladie terrible, qui s'attaque aux nations comme aux individus, qui montre partout des traîtres, des persécuteurs ou des ennemis, qui affole tout un peuple aussi bien qu'un simple dément et qui, finalement, chez l'un comme chez l'autre, se résout en frénésie et en impulsions sanguinaires. Les Toulonnais ne voulurent voir, dans l'avis donné par le commandant de la marine, que l'annonce d'une Saint-Barthélemy de patriotes... « Un tel discours, loin de calmer les esprits, *inspira de plus grandes terreurs ;* les ouvriers crurent qu'on voulait les attirer dans l'Arsenal

(1) Lettre citée par Chevalier, dans son *Histoire de la marine française sous la première république*, p. 7.

(2) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 12.

(3) *Ibid.*, p. 13.

(4) « Le bruit courut que des troupes étrangères venaient *fondre* sur nous pour *s'emparer* de la ville et du port. »(*Ibid.*, p. 17.) Cela veut dire, dans cet étrange style du temps, qui reflète si bien l'outrance des sentimens et des idées, qu'un bataillon suisse devait venir prendre garnison à Toulon. Ce bataillon avait été, en effet, demandé par M. de Rions. Mais « connaissant la répugnance du peuple de Toulon pour les troupes étrangères, » il avait prié le gouverneur de Provence d'en suspendre l'envoi. (*Observations de M. le comte d'Albert sur la délibération prise par les conseils municipal et permanent de la communauté de Toulon*, dans la brochure publiée sous ce titre : *Recueil de pièces concernant M. d'Albert de Rions*, p. 18.)

avec leurs femmes et leurs enfans comme dans une souricière pour les immoler plus facilement; et les habitans imaginèrent qu'on voulait les isoler dans la ville *pour les égorger avec plus d'assurance.* Les uns et les autres promirent de ne point se séparer, pour se prêter des secours mutuels. *Plusieurs personnes, effrayées, sortirent de la ville comme si elle devait être saccagée* (1). »

Un conflit latent existait donc entre M. d'Albert de Rions et la population toulonnaise lorsque l'incident dit *de la cocarde noire* se produisit, le 13 novembre 1789. Que, dans cette circonstance, le commandant de la marine ait cru devoir prendre parti pour l'officier malmené par les volontaires de la garde nationale, la chose, à ce qu'il semble, s'explique le plus naturellement du monde. M. d'Auville, à vrai dire, lieutenant au régiment de Dauphiné, ne servait pas directement sous ses ordres. Mais il avait été victime d'une injustifiable agression ; M. de Rions exerçait à Toulon le plus important des commandemens, puisqu'il n'y avait plus, à ce moment, de gouverneur en titre de la ville ; la plus simple des règles de la solidarité militaire lui imposait l'obligation de ne point se désintéresser d'une pareille affaire. Ses ennemis manquent donc de bonne foi et d'équité lorsqu'ils lui reprochent, dans le verbeux réquisitoire adressé à l'assemblée nationale, l'empressement qu'il mit à intervenir en faveur de l'officier insulté.

Cette intervention fut d'ailleurs courtoise et mesurée. Un certain nombre de « bas officiers, » du corps royal des canonniers-matelots, avaient porté à la municipalité une protestation contre les sévices exercés par les volontaires de la milice citoyenne sur la personne d'un officier. « Nous venons, disaient-ils, vous déclarer qu'en qualité de citoyens et de militaires, nous reconnaissons pour maître notre roi et pour chefs nos officiers ; que nous ne souffrirons jamais qu'on manque au respect qui est dû soit à ceux de terre, soit à ceux de la marine ; et que nous les soutiendrons par honneur et par devoir... Nous réclamons la tranquillité pour les militaires et principalement pour les citoyens de la ville, continuellement tourmentés par les factionnaires de la milice nationale... (2) » Cette protestation fut-elle spontanée, comme l'affirme expressément M. de Rions, ou rédigée à l'instigation et même sur l'ordre exprès de quelques officiers, ainsi qu'il est dit dans le Mémoire de la ville de Toulon? La chose est incertaine et, d'ailleurs, d'intérêt secondaire (3). Quoi qu'il en soit, M. de Rions prit aussitôt texte

(1) *Mémoire de la ville de Toulon,* p. 14.

(2) *Ibid.*, p. 24.

(3) Quelques expressions telles que : « Nous reconnaissons pour maître notre roi » et les plaintes au sujet de l'intolérable inquisition exercée par les volontaires de la garde nationale semblent bien indiquer que des officiers nobles n'ont pas été étran-

de cette demande pour adresser, le 15 octobre, au maire-consul et aux autres membres de la municipalité la lettre suivante : « On vient de me rendre compte que les bas officiers des 6e et 7e divisions, désagréablement affectés de ce qui s'est passé avant-hier à la Porte-Vieille au sujet d'un officier du régiment de Dauphiné, avaient *pris sur eux* d'aller eux-mêmes vous le témoigner. Avant que d'approuver ou de désapprouver pareille démarche, j'ai cru devoir vous demander la manière dont elle s'est faite et si, en la fesant, *ils ont sçu conserver, comme je l'espère, le respect qui vous est dû...* (1) » Cette lettre dont la forme, comme on peut le voir, était d'une irréprochable correction à l'égard du corps municipal, contenait malheureusement quelques observations assez désobligeantes à l'adresse de la garde nationale. Il y était parlé de « l'espèce d'inquisition que la milice cherchait à établir à l'occasion de la cocarde nationale. » M. de Rions se déclarait « déterminé à ne pas souffrir qu'aucun des individus à ses ordres pût être inquiété sous un pareil prétexte. » Cette cocarde même était l'objet de commentaires qui trahissaient une certaine irrévérence. « Ce signe, était-i dit, a toujours été la marque distinctive du militaire. *Un moment d'effervescence l'a fait adopter à toutes les classes de citoyens.* Ce moment est passé presque partout : pourquoi durerait-il plus longtemps pour Toulon que pour les autres villes du royaume? Il est tout simple que la milice continue à le porter, *mais il l'est également de laisser au reste des citoyens la liberté sur ce point* (2). » Pénétrons-nous de l'esprit du temps ; rappelons-nous qu'un des traits caractéristiques de cet esprit a été le goût des emblèmes, — cocardes, bonnets rouges, triangles égalitaires, etc., — poussé jusqu'à une sorte de fétichisme : et nous comprendrons que ces appréciations de M. de Rions sur la cocarde tricolore, fort sensées en soi, aient paru blasphématoires aux dévots de la révolution.

Une première députation de la garde nationale fut envoyée au commandant de la marine pour réclamer le châtiment des bas officiers signataires de la protestation. M. de Rions répondit qu'il n'avait rien trouvé de répréhensible dans leur démarche et qu'il

gers à la rédaction de ce document. Lors de l'enquête qui fut faite postérieurement par les soins de la municipalité afin d'établir la responsabilité de M. de Rions dans cette affaire, vingt-huit bas officiers déposèrent devant M. d'André : « Que ce n'avait été que d'après une minute présentée par leur major et les sollicitations menaçantes de cet officier qu'ils se déterminèrent à la signer, en supprimant néanmoins quelques expressions trop violentes contre les volontaires.» (Brochure intitulée : *Précis sur l'affaire de Toulon*, p. 6.)

(1) Archives municipales de Toulon, lettre de M. le comte d'Albert de Rions, du 15 novembre 1789.

(2) *Ibid.*

ne les punirait point (1). Une seconde délégation plus nombreuse et qui comptait, outre les officiers, de simples volontaires, se présenta le surlendemain à son hôtel, sous la conduite du maire-consul Roubaud, dont la présence indiquait que la municipalité, en dépit des égards qui lui avaient été témoignés, était résolue à faire cause commune avec la milice. C'était mettre à trop rude épreuve la patience du hautain gentilhomme. « Il témoigna son étonnement de voir introduire chez lui un nombre de volontaires, *les derniers des hommes*, à la suite de M. le consul et des officiers de la garde nationale ; il essaya de les faire sortir, en marquant sa surprise que des volontaires, dont leurs chefs faisaient trop de cas, mais qu'il savait apprécier à leur juste valeur, fussent admis à faire partie d'une députation ; il ajouta que, s'il avait été prévenu de leur arrivée, il se serait mis à la porte et se serait opposé à leur entrée... (2). » Le consul s'étant risqué à lui répondre que « ces volontaires, dont la présence lui était importune, étaient des citoyens estimables, » M. de Rions répliqua avec vivacité que ces volontaires étaient des insubordonnés et qu'il fallait les faire rentrer dans le devoir. « J'ai la force en mains, disait-il, je compte sur mes braves gens, je n'ai pas peur. Je serai en tout inexorable ; je suis le chef, je soutiendrai tous les officiers de la garnison et je ne souffrirai jamais qu'aucune des personnes sous mes ordres soit insultée par les volontaires (3). » Si ces propos ont vraiment été tenus, dans la forme agressive et comminatoire que leur attribue la relation à laquelle on les emprunte, — relation hostile à M. de Rions, ne l'oublions pas, — ils manquaient évidemment de prudence et de mesure. Toutefois, comprenant sans doute qu'il s'était laissé entraîner un peu loin dans cette sortie, le commandant de la marine ne voulut pas mettre fin à l'entrevue sans donner un gage de ses dispositions conciliantes et, « soit prudence, soit justice, il consentit à faire retirer la déclaration de guerre des bas officiers de la marine (4). » Cette concession aurait dû, ce semble, désarmer le mécontentement de la milice et clore l'incident : il n'en fut rien. Dans une assemblée générale de la garde nationale, qui fut tenue le lendemain, les délégués rendirent compte de la manière dont ils avaient été reçus par M. de Rions. Leur récit provoqua une vive indignation ; les têtes s'échauffèrent ; on déclara que les paroles du commandant constituaient une offense à la milice tout entière et qu'il était impossible de laisser passer, sans protestation, ces outrages et ces menaces « qui annonçaient

(1) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 27.
(2) *Ibid.*, p. 27 et 28.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, p. 29.

des projets violens (1). » En conséquence, « le corps délibéra de rejeter, attendu l'offense, l'accommodement proposé et de demander justice et satisfaction à l'assemblée nationale par une députation expresse (2). »

La susceptibilité manifestement excessive dont venait de faire preuve la milice citoyenne compliquait singulièrement l'affaire. Au mauvais procédé dont on usait envers lui, M. de Rions eut la sagesse de répondre par un acte de modération et de courtoisie. Il écrivit que, « s'il lui était réellement échappé des expressions susceptibles d'être mal interprétées, son intention n'avait point été d'offenser personne (3). » Cette nouvelle satisfaction, — qui cependant avait dû coûter cher à la fierté de celui qui l'accordait! — ne parut pas suffisante, et la députation partit pour Paris le 20 novembre (4). La guerre était déclarée, — et pour quel futile objet! — entre la garde nationale et le commandant de la marine. Ce conflit n'aurait peut-être pas mérité d'être exposé en détail, si de très minces incidens ne portaient quelquefois en eux-mêmes des enseignemens singulièrement suggestifs. Or, dans cette querelle de M. de Rions avec la population toulonnaise, on peut saisir sur le vif l'esprit ombrageux et tracassier, les préventions dont étaient animées, à l'égard des chefs militaires, la garde nationale et les municipalités dès les premiers mois de la révolution. L'histoire de

(1) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 30.

(2) *Ibid.*

(3) Voici le texte complet de sa lettre adressée à la municipalité : « Messieurs, il me revient de toute part qu'on m'impute d'avoir tenu des propos peu mesurés sur MM. de la milice nationale... Je fus surpris hier, je devais l'être, de voir arriver chez moi M. le consul accompagné d'un cortège aussi nombreux, à six heures du soir et sans en avoir été prévenu. Ma surprise a été d'autant plus grande que je ne devais pas m'attendre, après ce qui s'était passé avant-hier, qu'il serait encore question de cette affaire. Si, dans mon étonnement et la tête encore pleine du travail qu'on me forçait d'interrompre, il m'est réellement échappé des expressions susceptibles d'être mal interprétées, je désavoue tout ce qu'elles peuvent avoir d'offensant, mon intention n'ayant pas été et ne pouvant pas être d'offenser personne. J'ose croire avoir assez bien mérité de la ville et de ses citoyens et que mon caractère est assez connu, pour qu'on ne doive pas douter de l'assurance que j'en donne ici. Nous avons tous besoin de la paix et de la tranquillité, et personne ne les désire plus que moi. On sera injuste toutes les fois qu'on me jugera ou mes démarches d'après d'autres sentimens. J'ai l'honneur d'être, avec un très respectueux attachement, votre très humble et très obéissant serviteur. Signé : *Comte d'Albert de Rions*. » (Archives municipales de Toulon, lettre du 18 novembre 1789.)

(4) « Le corps de la garde nationale de Toulon ayant pris connaissance de la lettre que M. le comte d'Albert a écrite à MM. les consuls désire que rien n'arrête la députation qui a été délibérée le 18 du courant auprès de nos seigneurs de l'Assemblée nationale... aux fins d'obtenir la satisfaction que l'offense faite par M. d'Albert aux volontaires peut mériter. » (Archives municipales de Toulon. Délibération de la garde nationale du 19 novembre 1789.)

M. de Rions valait donc d'être contée; car cette histoire est celle de tout officier noble exerçant à cette époque un commandement important, et par le fait seul de son origine et de sa fonction, fatalement désigné, quels que fussent sa prudence, sa modération, son tact, aux suspicions et à l'hostilité, non-seulement des classes populaires, mais de la bourgeoisie même. Et c'est par là que ce simple récit des événemens locaux dont la ville de Toulon fut le théâtre au mois de novembre 1789 peut servir de contribution à l'histoire générale de la révolution.

Le recours direct de la garde nationale de Toulon à l'assemblée ne constituait pas seulement, — qu'on le remarque bien, — une infraction aux usages en vigueur. Il ne tendait à rien moins qu'à l'établissement d'un principe nouveau : le droit d'appel à la représentation nationale, considérée comme pouvoir unique et suprême, sans que cet appel fût soumis à l'obligation de passer par les divers degrés de la hiérarchie administrative instituée par nos rois. On voit que cette démarche n'était, au fond, ni aussi simple ni d'aussi peu de conséquence qu'elle peut nous paraître; qu'elle équivalait à une méconnaissance de l'autorité des fonctionnaires ou agens chargés de représenter le roi; qu'elle semble bien, enfin, avoir été inspirée par cet esprit d'émancipation qui prenait de jour en jour une audace et une force plus grandes. Le gouverneur de la Provence ne s'y trompa point, comme le prouve la lettre suivante qu'il s'empressa d'adresser aux chefs de la municipalité toulonnaise. On croit devoir la reproduire en grande partie, comme un modèle achevé de courtoise sévérité : « J'ai appris, messieurs, avec le plus grand étonnement, — écrivait à la date du 21 novembre le comte de Caraman à MM. les maire-consuls de Toulon, — qu'il avait passé cette nuit à Marseille un officier et deux volontaires de la garde nationale de Toulon qui vont, dit-on, à Paris, pour se plaindre de M. le comte d'Albert de Rions... Ils ne se sont pas présentés chez moi ; et n'étant pas instruit par vous, messieurs, d'une démarche aussi peu croyable, je n'ai pu qu'en prévenir le ministre sans entrer dans les détails. Vous commandés, messieurs, la garde nationale de Toulon, mais vous êtes aux ordres du commandant de la province, et vous ne pouvez penser que l'assemblée nationale autorise deux genres de troupes, dont l'une serait aux ordres du commandant, et l'autre n'y serait pas. Une telle interversion de tout ordre et de tout principe nous conduirait aux derniers malheurs. Prévenés-les, messieurs, en me répondant de la conduite de la milice nationale de Toulon... Vous pouviés, messieurs, porter le vœu de ce corps à M. le comte d'Albert; mais si vous n'étiés pas contens de sa réponse, c'était à mo qu'il fallait vous adresser pour convenir du parti qu'il fallait prendre.

« Les communautés doivent moins que jamais faire des dépenses inutiles, et celle d'une députation à Paris, pour une affaire aisée à terminer icy, ne peut être approuvée. J'ai l'honneur d'envoyer à M. le comte de Saint-Priest copie de la lettre que j'ay celui de vous écrire, persuadé qu'elle est dans les principes de l'ordre général. J'ay l'honneur d'être, avec les sentimens les plus sincères, messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur. — Signé : *le comte de Caraman* (1). »

De son côté, M. d'André, membre de l'assemblée nationale et commissaire du roi en Provence, adressait des représentations analogues à la municipalité : « Il est fâcheux, écrit-il le même jour, que de petites divisions, qu'il aurait été peut-être facile d'étouffer dès leur origine, rompent la bonne harmonie qui doit régner entre les troupes réglées et la bourgeoisie, car enfin, officier, soldat, garde national, bourgeois, ne sommes-nous pas tous citoïens de la même patrie, sujets du même roi, soumis à la même loi?.. Il me semble que la division qui paraît régner entre les militaires et les bourgeois roule sur de bien petits objets. Pourquoi donc faire retentir l'auguste assemblée nationale du bruit de nos divisions intestines?.. Pourquoi causer à la communauté déjà obérée la dépense d'une députation nombreuse et précipitée (2)?.. » Malheureusement, au moment même où la municipalité recevait la réprimande de M. de Caraman, ainsi que les sages et patriotiques observations de M. d'André, le différend de M. de Rions avec la garde nationale prenait un caractère encore plus grave.

IV.

Une propagande très active était faite parmi les ouvriers de l'arsenal, en vue de leur enrôlement dans la garde nationale. Les autorités militaires ne tardèrent pas à s'en émouvoir. Elles reprochaient, non sans raison, à la fréquentation des miliciens d'être funeste à tout sentiment de discipline et de transformer rapidement un ouvrier laborieux en tribun d'atelier. Dénoncés au gouverneur de Provence, ces enrôlemens avaient été interdits par lui de la façon la plus formelle (3) :

(1) Archives municipales de Toulon. Lettre du comte de Caraman, de Marseille, le 21 novembre 1789.

(2) Archives municipales de Toulon, lettre de M. d'André, du 21 novembre 1789.

(3) « J'apprends que l'on a engagé les ouvriers de l'arsenal à prendre des cocardes pour s'associer aux compagnies de milice nationale. Je vous prie de ne pas perdre un moment pour faire cesser cette effervescence... Cet enrôlement forcé ou excité des

« Les capitaines n'enrôlleront personne dans leur compagnie au-delà du nombre fixé par le règlement de leur création, surtout aucun ouvrier de l'arsenal, qu'il ne faut point détourner des travaux du port (1). » En dépit de cette défense, plusieurs fois répétée, nombre d'ouvriers élevaient la prétention, non-seulement de faire partie de la garde nationale, mais d'en porter jusque dans l'arsenal les insignes, particulièrement une sorte d'aigrette qu'on appelait alors *le pouf*. Fort des instructions du gouverneur, le commandant de la marine s'opposa à cette prétention. On ne manqua pas de déclarer aussitôt qu'il voulait empêcher de bons citoyens de « s'armer pour la patrie (2). » Vers la même époque, le bruit courut que des troupes avaient reçu l'ordre de se rendre de Digne à Toulon pour renforcer la garnison. « D'où vient que dans le temps où nous dormions tranquilles, des troupes réglées auraient été en marche contre nous ? *La faulx de la mort était donc sur nos têtes et nous n'en savions rien !* C'est sur ce ton tragique que les auteurs du Mémoire de la ville de Toulon rapportent une nouvelle qui, d'ailleurs, était fausse (3). Manifestement, une exaltation voisine de la démence s'était emparée des esprits. L'atelier d'artillerie ayant reçu l'ordre de confectionner un certain nombre de gargousses, nécessaires à l'armement de la flotte, nul ne douta plus que le commandant de la marine ne procédât à tous « ces préparatifs de mort et de destruction (4), » dans l'intention de « foudroyer la ville (5). »

Les choses en étaient là lorsque, le 30 novembre, M. de Rions chassa deux ouvriers qui, au mépris des ordres donnés, s'obstinaient à porter le *pouf* dans l'arsenal. Cette mesure n'a besoin ni d'explication, ni d'excuse, puisqu'en la prenant, M. de Rions se conformait simplement aux instructions données par le gouverneur de la Provence. Il n'en fut pas moins accusé d'avoir commis « un éclatant abus d'autorité (6). » Le jour même, le consul Roubaud,

ouvriers de l'arsenal passerait pour une sédition décidée, qui obligerait de déployer toutes les forces nécessaires pour arrêter le désordre... » (Archives municipales de Toulon. — Lettre du comte de Caraman du 23 novembre 1789, aux maire et consuls de Toulon.)

(1) Lettre du même aux mêmes, du 24 novembre. (Archives municipales de Toulon.) Mêmes instructions aussi précises, dans une lettre du 25. « ... La milice nationale, suffisamment complétée par les volontaires qui la composent, n'admettra point dans son service les ouvriers du port, qu'il importe de laisser à leur travail... »

(2) Brochure du temps intitulée : *Fragment d'un mémoire relatif à l'affaire de Toulon*, p. 2.

(3) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 35.

(4) *Ibid.*, p. 32.

(5) *Ibid.*, p. 32.

(6) *Ibid.*, p. 35.

accompagné du comte de Carpillet, commandant des troupes de terre de la garnison, — qu'on est un peu surpris de voir s'associer à une pareille démarche, — se rendit auprès du commandant de la marine et, sous prétexte de « prévenir l'insurrection qu'un tel acte d'injustice et d'oppression pouvait occasionner (1), » lui demanda la grâce des deux ouvriers. M. de Rions fut inflexible. On l'avait menacé d'une émeute : il prit les dispositions nécessaires pour la comprimer au besoin, et ordonna que deux détachemens de canonniers-matelots, de cinquante hommes chacun, se tinssent prêts. Cette précaution, qui faisait simplement honneur à sa prudence, devait être plus tard dénoncée à l'assemblée nationale comme la preuve du projet d'égorgement et de massacre qu'il aurait formé !

Le lendemain, 1er décembre 1789, le consul, suivi de quelques membres du conseil municipal et d'un grand nombre de citoyens, se présenta, vers neuf heures du matin, à la porte de l'arsenal et se fit annoncer à M. de Rions. Invité à entrer, il s'y refusa. Le Mémoire de la ville de Toulon prend soin de nous donner l'explication de ce refus : le consul et les officiers municipaux jugèrent « impolitique et imprudent de se rendre à une telle invitation parce que l'arsenal était le centre de la puissance et de la force du commandant (2). » Sans doute, ils craignaient de ne pas sortir vivans de cet antre ! « Le consul et la partie du conseil qu'il avait avec lui firent donc sagement de ne point y entrer et de faire dire au commandant d'indiquer, dans la ville, tel lieu de rendez-vous qu'il désirerait (3)... » On reconnaîtra que M. de Rions avait peut-être le droit de se montrer froissé d'un aussi étrange procédé : il se contenta de répondre qu'il allait se rendre à sa demeure particulière, l'hôtel de la marine situé au centre de la ville, sur la place nommée encore aujourd'hui le « Champ de Bataille. »

Les événemens qui suivent nous sont exposés dans deux documens fort intéressans. L'un est ce *Mémoire de la ville de Toulon* auquel on a déjà emprunté plus d'un détail ; l'autre, une relation composée par M. de Rions lui-même (4). D'après la première de ces deux versions, le commandant de la marine serait sorti de l'arsenal « accompagné de plusieurs officiers sous ses ordres. *Ils avaient chacun la main à la garde de l'épée*... Il voulait rendre son escorte *plus formidable* par un détachement du poste de l'arsenal ; mais plusieurs personnes l'en dissuadèrent, l'assurant

(1) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 36.
(2) *Ibid.*, p. 37.
(3) *Ibid.*, p. 38.
(4) Brochure du temps intitulée : *Mémoire que M. le comte d'Albert de Rions a fait dans la prison où il est détenu.*

qu'il n'avait rien à craindre : en effet, *il n'eut rien à craindre de l'arsenal à son hôtel.* Sur ces assurances, il renonça à son projet ; mais comme il n'avait point l'intention de céder et qu'il avait au contraire celle d'être inexorable, il ordonna à un officier qui était à son côté de se rendre au quartier des troupes pour en faire marcher un détachement armé à son hôtel (1). » Ainsi, la foule est calme ; l'attitude des officiers est provocante ; ils ont « la main à la garde de l'épée ; » le trajet de l'arsenal à l'hôtel de la marine s'accomplit paisiblement.

Écoutons maintenant le témoignage de M. de Rions. Son récit diffère essentiellement de celui du Mémoire de la ville, sinon sur les faits eux-mêmes, du moins sur les circonstances au milieu desquelles ils se sont produits et qui en modifient sensiblement le caractère. « Je sortis de l'arsenal accompagné de tous les officiers qui s'étaient trouvés auprès de moi. Je fus extrêmement surpris de me trouver au milieu d'une foule de gens qu'il me fallut traverser ; elle était, malgré la présence de M. le consul qui me joignit sur ces entrefaites, *prête à m'attaquer et ne fut contenue que par le cortège d'officiers dont j'étais entouré* (2). » On arrive à la porte de l'hôtel. La foule veut y pénétrer. Le commandant de la marine s'y oppose. Un conflit s'engage. « M. Roubaud lui-même et M. Barthélemy qui l'accompagnait furent froissés (bousculés) ; plusieurs officiers de la marine furent insultés ; l'épée de M. de Saint-Julien fut brisée ; une canne à lame qu'il portait lui fut arrachée des mains ; son chapeau lui fut enlevé et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il se sauva dans l'hôtel (3)... » Tandis qu'on se bat à la porte, dans le salon de l'hôtel, M. Roubaud et M. Barthélemy supplient, « pour l'amour de la paix, » M. de Rions d'accorder la grâce des deux ouvriers. « Je répondis assez longtemps que je ne pouvais pas, sans me déshonorer, accorder une grâce qui ne pouvait que paraître forcée, aux yeux d'une population qui n'en deviendrait que plus insolente. Enfin, cédant aux instances de ces deux officiers municipaux, je leur dis qu'ils m'arrachaient cette grâce malgré moi et que, puisqu'ils la croyaient absolument nécessaire, il me fallait bien y consentir (4)... »

Sur ces entrefaites, le détachement demandé par M. de Rions

(1) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 38 et 39.

(2) *Mémoire de M. de Rions*, p. 4. Cette affirmation de M. de Rions est confirmée par la déposition d'un témoin qui déclare que le commandant et son cortège d'officiers ont été accompagnés, de l'arsenal à l'hôtel, par les huées et les insultes de la populace. (Archives municipales de Toulon, *Cahier d'informations et de recherches sur l'affaire du 1er décembre.*)

(3) *Mémoire de M. de Rions*, p. 4.

(4) *Ibid.*, p. 5.

arrive sur le « Champ de Bataille. » S'il faut en croire le Mémoire dressé par la municipalité, chacun des cent hommes qui le composaient aurait reçu, avant de quitter la caserne, six cartouches à balle. Aucun document dans les Archives de Toulon ne prouve l'exactitude ou la fausseté de cette affirmation. Mais, à supposer même qu'il ait été réellement procédé à une distribution de cartouches, qui pourrait s'étonner qu'une troupe destinée à la sauvegarde de l'ordre public menacé ait été pourvue de munitions? Et ne faut-il pas la mauvaise foi dont les auteurs du Mémoire ont donné plus d'une preuve pour conclure de ce fait, formellement nié d'ailleurs par M. de Rions (1), à l'intention préconçue, chez le commandant de la marine, de faire tirer sur le peuple (2)?

Depuis le moment où le détachement de canonniers-matelots arrive sur la place, les dépositions recueillies et invoquées par les deux parties deviennent absolument contradictoires sur un fait essentiel qui est de savoir si l'ordre de tirer a été donné. Le « Champ de Bataille » était couvert d'une foule tumultueuse et menaçante, qui enveloppait de toutes parts le faible détachement rangé autour de l'hôtel. La municipalité accuse les chefs de ce détachement, particulièrement M. de Broves et M. de Bonneval, d'avoir jeté à la troupe l'ordre de faire feu (3). D'autre part, le principal incriminé, M. de Bonneval, major-général de la marine, affirme, « sous serment et sur son honneur qui est son guide depuis trente-cinq ans qu'il sert l'État et le roi, » qu'il n'a pas donné l'ordre en question, mais seulement celui de : Reposez-vous sur vos armes. Sa déclaration est, sur ce point, absolument catégorique : « M. Quévilly, sous-lieutenant, me dit : — Est-ce reposés-vous sur vos armes ou chargés vos armes? — Je lui répondis à haute voix : non. Reposés-vous sur vos armes! Cet ordre fut exécuté. Il fut donné devant M. de la Devèze, lieutenant de vaisseau, qui était auprès de moi (4). »

(1) *Recueil de pièces concernant M. d'Albert de Rions*, p. 22.

(2) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 39, note *a*. « Le projet était donc fait de tirer sur le peuple. »

(3) « L'ordre est donné : chargez vos armes, portez vos armes, feu ! Cet ordre terrible, cet ordre sanguinaire... sortit principalement de la bouche de M. de Bonneval et de celle de M. de Broves... » (*Mémoire de la ville*, p. 43.) « Un détachement de deux cents hommes arrive sur la place d'armes et devant l'hôtel du commandant. On leur distribue des cartouches, on leur ordonne de charger les armes, de faire feu : vingt-cinq témoins l'attestent... » (*Précis sur l'affaire de Toulon*, p. 13.) « Une foule de témoins attestent que M. de Broves et M. de Bonneval ont fait très distinctement les commandemens de : Portez armes, chargez armes, feu ! Le plus grand nombre ajoute même que l'ordre de faire feu fut réitéré...» (Fragment d'un *Mémoire relatif à l'affaire de Toulon*, p. 6.)

(4) Archives municipales de Toulon. Déclaration de M. de Bonneval sur son arrestation.

Il ne faut pas oublier qu'un projet de massacre était d'avance imputé au commandant de la marine. Des imaginations ainsi prévenues, singulièrement échauffées et dans l'attente d'un événement tragique, devaient naturellement prendre pour le commandement meurtrier qu'elles attendaient, le premier ordre sorti de la bouche d'un officier. Elles n'y manquèrent pas, en effet; et, lors de l'enquête à laquelle procéda la municipalité, des témoins se présentèrent à l'envi pour affirmer que l'ordre de tirer avait été donné. La déposition de M. de Bonneval n'en subsiste pas moins ; et c'est une bonne règle historique de tenir compte de la qualité des témoignages plus encore que de leur nombre. Or, cette déposition est d'une importance capitale, non-seulement à cause du ton d'absolue sincérité qu'on y a sans doute remarqué, mais encore et surtout à cause de l'extrême précision des détails qu'elle rapporte. Un autre témoignage de grand poids va nous permettre de reconstituer assez exactement la scène. « J'eus lieu d'être fort surpris, déclare M. de Broves, lorsque, quelque temps après, j'appris qu'on m'accusait d'avoir commandé de faire feu, *lors même qu'au préalable on s'était abstenu de faire charger les armes.* Ce commandement n'a jamais été fait : j'en atteste la vérité et l'honneur que l'on sait m'être plus précieux que la vie. Si quelques canonniers ont *cru l'entendre*, je dois leur pardonner cette accusation car, dans un moment de tumulte et lorsque j'étais attaqué, *j'ai pu faire le simple commandement de porter les armes avec l'air menaçant que j'aurais pu avoir en commandant de les charger ;* mais, encore une fois, je jure, sur ma parole d'honneur, non-seulement que je n'ai pas fait un commandement *que je n'étais pas en droit de faire*, mais même que je n'en ai pas eu l'idée (1). »

(1) *Exposé de la conduite de M. de Broves le* 1er *décembre* 1789. Pièce publiée dans une brochure du temps intitulée : *Recueil de pièces concernant M. d'Albert de Rions.* La déclaration de M. de Bonneval confirme de tous points la version présentée par M. de Broves : « Il (M. de Broves) fit le commandement au détachement de : « Portés vos armes ! et un instant après entra dans l'hôtel... » Une lettre adressée par M. de Broves à la municipalité donne quelques détails de plus sur l'incident : « Je viens vous présenter avec vérité et sur l'honneur le plus sacré la conduite que j'ai tenue le 1er décembre... Un homme que je ne connais point vint à moi, d'un air furieux, en me chargeant d'injures. Je luy répondis avec beaucoup de modération que je ne le connaissais pas et que très certainement il n'avait pas à se plaindre de moi... Je reçus une blessure à la cheville... Je criay aux canonniers qui me devaient protection, *et qui ne bougeaient pas*, de porter leurs armes, avec l'air très indigné. *Je ne voulais qu'en imposer par ce mouvement*, distraire le public et entrer sans danger sur la terrasse... J'étais attaqué, messieurs,.. et, dans cette position, vous ne me trouveriez peut-être pas coupable si j'avais osé ordonner, ainsi qu'on m'en accuse, de charger les armes, commandement qui ne m'est point échappé, *parce que je n'en avais pas le droit* et que je n'avais pas perdu la tête, j'en jure sur mon honneur qui m'est plus cher que la vie... » (Archives municipales de Toulon, lettre de M. de Broves, du 5 décembre 1789.)

On peut saisir ici, sur le fait, le mode de formation de ces sortes de légendes spontanées qui éclosent soudainement dans la foule — et qui ont dû altérer le véritable caractère de tant d'événemens. Un officier menacé par des émeutiers jette précipitamment à ses hommes l'ordre de porter les armes. Qu'on le remarque bien : la démonstration qu'il leur commande est parfaitement inoffensive ; c'est un avertissement à la sédition de ne pas aller plus loin, sous peine de voir la force imposer, s'il le faut, le respect de la loi. Mais ce commandement, lancé sans doute d'une voix vibrante, soit de colère, soit d'émotion, est mal compris, dénaturé. On croit entendre que l'officier dit de charger les armes au lieu de les porter. Cette première altération du fait initial entraînant aussitôt une nouvelle déformation, un nouveau grossissement de la vérité, l'ordre *de porter* les armes converti en celui *de les charger*, se métamorphose immédiatement en un ordre *de tirer*. Cette version mensongère se propage, court, vole, s'orne, s'embellit, s'enfle de bouche en bouche. Non-seulement elle ne rencontre pas un incrédule, mais elle suscite des témoins du fait controuvé qu'elle affirme. Et voilà comment, lors de l'enquête faite quelques jours après sur l'événement, il se trouva vingt-cinq personnes pour déclarer sous serment, avec une sincérité qu'on ne songe même pas à suspecter, qu'elles avaient *entendu* un ordre qui certainement n'a pas été donné. Chose étrange, les soldats eux-mêmes de M. de Broves se méprirent sur le sens du commandement qui leur était adressé par leur chef. Ceux du premier rang, qui pouvaient plus facilement entendre sa voix au milieu du tumulte, portèrent docilement les armes, comme il l'avait ordonné ; « mais une grande partie des autres se posèrent sur leurs armes ; dès lors, il fut accusé par le peuple d'avoir donné le commandement de faire feu, *ce qui n'est pas* (1). » Cette attitude de la troupe ne pouvait manquer, en effet, de passer aux yeux des spectateurs pour un refus déclaré de verser le sang du peuple. Un témoin dépose : « Les soldats refusèrent d'obéir au commandement *de charger les armes*, disant qu'ils n'étaient pas faits pour égorger leurs amis, leurs frères. Plusieurs se reposèrent sur leurs armes ; d'autres jetèrent leurs fusils, et les citoyens crièrent : bravo, bravo, les soldats de la marine (2) ! » Et le Mémoire de la ville, paraphrasant ce document selon les règles de la rhétorique du temps, enregistre en termes pompeux cette déposition : « Non, non ! s'écrient à l'envi les géné-

(1) *Compte-rendu au ministre de l'affaire de Toulon*, lettre du marquis de La Roque-Dourdan au comte de La Luzerne, en date du 2 décembre 1789, p. 7. (M. de La Roque-Dourdan, capitaine de vaisseau, exerça par intérim les fonctions de commandant de la marine à Toulon durant la détention de M. de Rions.)

(2) Archives de Toulon. (Extrait du troisième cahier d'informations et de recherches.)

reux canonniers-matelots, nous ne voulons pas *tirer!* Les uns jettent leurs armes, les autres se reposent dessus, tous lèvent la main, et par ce signe respectable ils confirment leur serment solennel d'être fidèles à la nation, au roi et à la loi. Mille cris de joie et d'applaudissement s'élèvent à l'instant. Les ordonnateurs de cet ordre inhumain ont à peine le temps de fuir dans l'hôtel, de cacher leur honte et leur désespoir, et de se soustraire aux coups de pierres qui les suivaient (1). » La légende avait désormais trouvé sa forme définitive; la voilà faite, achevée, prête à entrer dans la circulation, comme une pièce de fausse monnaie imitant parfaitement la bonne, et à donner au mensonge qu'elle abrite droit de cité dans l'histoire.

Cependant M. de Rions, instruit par ses officiers de l'effervescence qui régnait au dehors et du peu de fond qu'on pouvait faire sur la troupe, avait décidé que le détachement de canonniers-matelots rentrerait sur-le-champ dans ses quartiers. On comptait sur ce départ pour calmer le peuple; le consul d'ailleurs se faisait fort de maintenir l'ordre avec l'assistance de la milice bourgeoise seule; les officiers municipaux sortirent de l'hôtel, en annonçant la grâce accordée aux deux ouvriers. Cette concession, le renvoi des soldats, auraient dû, ce semble, enlever tout prétexte au tumulte. Il redoubla au contraire : preuve évidente que l'affaire des ouvriers congédiés n'était que le prétexte de l'émeute, qu'elle avait des causes plus graves et plus profondes. Des pierres furent lancées contre les fenêtres de l'hôtel de la marine. Le commandant chargea un de ses officiers d'aller demander à l'hôtel de ville la proclamation de la loi martiale. La municipalité n'eut pas le courage d'user des pouvoirs que la loi lui conférait, et se contenta d'envoyer deux compagnies de la garde nationale, qui prirent position, l'une à la porte, l'autre devant la façade de l'hôtel. Quelques instans après, furent commis deux lâches attentats sur le caractère et la gravité desquels le Mémoire de la ville de Toulon essaie vainement de nous donner le change. M. de Bonneval, accoudé à la balustrade d'une galerie qui régnait sur la façade de l'hôtel, à quelques pieds au-dessus du sol, causait tranquillement avec des officiers de la garde nationale, lorsqu'un inconnu, se glissant le long du mur, le frappa traîtreusement de deux coups de sabre, l'un à la main, l'autre à la tête (2). On le porta, couvert de sang, dans une chambre où un chirurgien de la marine se mit en devoir de le panser. Il y était à peine, qu'il vit arriver M. de Saint-Julien, major de vaisseau, « tout mutilé, un œil poché et pouvant à peine

(1) *Mémoire de la ville de Toulon*, p. 44.
(2) Déclaration de M. de Bonneval, déjà citée.

se soutenir (1). » M. de Saint-Julien, ayant été désarmé de son épée en arrivant à l'hôtel du commandant, était sorti pour aller chercher un sabre. Comme il revenait, « il fut assailli sur la place, renversé par terre et blessé de plusieurs coups. Il allait périr, quand un officier de la garde nationale et un brave volontaire, au péril de leur propre vie, l'enlevèrent à ses assassins (2), » au moment même où M. de Rions et les officiers qui se trouvaient avec lui dans l'hôtel s'élançaient courageusement à son secours, « aux risques de tout ce qui pouvait arriver (3). » La situation devenait de plus en plus grave. Le commandant de la marine annonça l'intention d'appeler à son secours un détachement de troupes réglées, « le danger d'être attaqué et forcé dans l'hôtel paraissant devenir plus pressant (4). » Le consul le supplia de n'en rien faire et de « mettre une confiance entière dans la milice nationale. » Le détachement du bataillon du Barrois fut donc décommandé, et la garde nationale enveloppa l'hôtel de toutes parts. M. de Rions crut d'abord avoir à se féliciter du parti qu'il avait pris de ne pas recourir aux troupes de la garnison : le peuple s'écarta et cessa de lancer des pierres. Mais bientôt des volontaires pénétrèrent dans la salle basse de l'hôtel, où se tenaient le commandant et une douzaine d'officiers, « armés de leurs seules épées. » Ils déclarèrent, « du ton le plus absolu, qu'ils voulaient que je leur livrasse M. de Broves, major de vaisseau, qu'ils accusaient d'avoir donné ordre aux détachemens de canonniers-matelots qui, le matin, s'étaient assemblés sur la place, de faire feu. Je niai le fait en les assurant, conformément à la vérité, que les armes n'étaient pas chargées. Tout fut inutile, et après avoir subi l'humiliation de toutes sortes de menaces pendant près d'un quart d'heure, je me vis forcé de leur livrer M. de Broves, sur les promesses les plus fortes qu'il ne serait maltraité en rien et qu'on voulait simplement s'assurer de lui. M. Morellet et M. Saurin, l'un colonel, l'autre major de la milice nationale, et un des trois membres du conseil permanent, qui m'avaient été envoyés par M. Roubaud, m'assurèrent qu'ils répon-

(1) Déclaration de M. de Bonneval.

(2) *Mémoire de M. de Rions.*

(3) *Ibidem.* Le Mémoire de la ville affirme que M. de Saint-Julien avait, le matin, dans la bagarre qui s'engagea à la porte de l'hôtel, « répandu le sang d'un citoyen » d'un coup de canne à épée et qu'il portait son sabre nu à la main lorsqu'il fut assailli sur la place. C'est pour « prévenir l'usage qu'il pouvait faire » de cette arme, qu'on s'est jeté sur lui. Le peuple n'a fait qu'user du droit de légitime défense contre « celui qui le premier avait tiré le glaive. » Quant à l'agression dont M. de Bonneval était victime dans le même temps, le Mémoire de la ville, à court sans doute de sophismes pour justifier un pareil acte, la passe simplement sous silence.

(4) *Mémoire de M. de Rions.*

daient de lui sur leurs têtes (1). » M. de Broves leur avait à peine été livré que les volontaires rentrèrent tumultueusement dans l'hôtel, « malgré les efforts de plusieurs de leurs officiers qui voulaient les empêcher, » et déclarèrent qu'il leur fallait aussi M. de Village. Le commandant essaya de faire entendre raison à ces forcenés, mais ce fut peine perdue. Sur le refus énergique qu'il opposa à leur nouvelle et injustifiable exigence, on se jeta sur lui, on lui arracha son épée et on l'entraîna hors de l'hôtel. « Je fus mené au palais (de justice), dépose M. de Rions, à travers les huées et les insultes de la populace; quelques volontaires cherchèrent à m'assommer en route, tandis que d'autres me défendirent de leur mieux, ce qui ne m'empêcha pas de recevoir un coup de crosse entre les épaules, qui m'eût renversé si je n'avais été soutenu. Je reçus un second coup qui me fit peu de mal; mais j'eusse vraisemblablement péri, si les volontaires les plus près de moi n'avaient paré plusieurs autres coups qui me furent portés. Arrivé au palais, on me fit d'abord monter dans un cabinet où il y avait du feu et où j'étais peut-être attendu ; mais plusieurs volontaires décidèrent *qu'il me fallait mettre au cachot*, comme M. de Broves y avait été mis (2). » Un débat s'engagea entre eux sur la question de savoir si l'on enfermerait ou non le commandant de la marine dans un cachot, comme un malfaiteur. M. de Rions y mit fin en leur disant « qu'il était prêt d'aller partout où il pourrait être débarrassé d'eux. » Cette hauteur dédaigneuse, ce sang-froid conservé au milieu des insultes et des coups, portèrent au comble la fureur de ces hommes : M. de Rions fut jeté dans un des plus infects cachots du palais, en compagnie d'un individu condamné aux galères. Ce fut seulement au bout d'une heure que le consul, accompagné du lieutenant civil et criminel et d'un membre du conseil permanent, vint l'en tirer. On le fit alors passer dans une pièce où il trouva le commandeur de Village, le marquis de Castellet, officiers de marine, arrêtés comme lui et comme lui traînés au palais où le comte de Broves les avait précédés. « M. de Bonneval, arrêté le dernier de nous tous, arriva trop tard *pour avoir les honneurs du cachot.* » Ces officiers apprirent à leurs chefs que l'hôtel de la marine avait été envahi par les volontaires; qu'ils s'y étaient livrés à une per-

(1) *Mémoire de M. de Rions.* — S'il faut en croire l'auteur de l'*Histoire de la Révolution dans le département du Var*, M. de Broves aurait généreusement insisté auprès de son chef pour se livrer lui-même. Des cris de mort l'accueillirent à sa sortie de l'hôtel. Il crut qu'il allait être massacré et remit sa montre à un officier de la garde nationale « en le priant d'acquitter pour lui les services de son domestique. » (Lauvergne, p. 41-42.)

(2) *Mémoire de M. de Rions.*

quisition dévastatrice, enfonçant les portes, brisant tout sur leur passage; que M. de Saint-Julien avait pu heureusement leur échapper, ainsi qu'un autre officier accusé par eux d'avoir parcouru le matin les casernes, en excitant les soldats à défendre leurs chefs et à tirer au besoin sur le peuple (1); enfin qu'une cachette, où Mme de Rions et sa fille s'étaient réfugiées, n'avait pas été découverte. Telle était l'œuvre accomplie par cette milice bourgeoise, en qui le consul avait affirmé que le commandant de la marine pouvait mettre une entière confiance!

Il semble qu'il ne restait plus à la municipalité qu'à racheter, s'il se pouvait, la honteuse faiblesse dont elle avait fait preuve depuis le commencement de cette funeste journée. Qu'elle fît des excuses aux officiers injuriés, maltraités, arrêtés au mépris non-seulement de tout droit, mais des formes les plus élémentaires de la justice; qu'elle les prît résolument sous sa sauvegarde, qu'elle adressât aux Toulonnais une proclamation flétrissant avec énergie les excès commis; qu'elle fît appel, pour en empêcher le retour, à la partie saine de la garde nationale, à celle que la haine aveugle de « l'aristocratie » ne privait pas encore tout à fait de raison et d'humanité, aux braves gens dont l'intervention avait sans doute prévenu le massacre de M. de Saint-Julien, puis de M. de Rions : et les suites de cette affaire, plus tristes et plus graves à certains égards que l'affaire elle-même, pouvaient être évitées. Mais il eût fallu, pour prendre cette initiative courageuse, des hommes capables de tenir tête aux passions déchaînées de la foule; et ces hommes

(1) On trouve, à ce sujet, dans le *Cahier d'informations et de recherches* (Archives municipales de Toulon) un passage bien curieux et qui montre à quel point l'esprit de discipline était déjà compromis, même dans les troupes réglées. Déposition d'un témoin appartenant au corps royal des canonniers-matelots : « ... A dit que le même jour que son général fut mis en prison, le sieur Chataignié, garçon-major de la marine, vint à onze heures du matin dans le quartier du déposant dire qu'il venait de la part du général pour savoir s'ils obéiraient au commandement que le général donnerait à la troupe. Tous les canonniers répondirent que, *si le commandement était fait à propos*, ils lui obéiraient. Alors, s'adressant à l'un des camarades du déposant, il lui dit : « — Que feriez-vous, monsieur? — Comme mes camarades, » répondit le canonnier. Ensuite, venant au déposant, il lui dit : « — Et vous, monsieur? » — A quoi le déposant lui répondit : « — Monsieur, si j'étais pour faire feu contre l'ennemi, je le ferais; mais contre mes frères, monsieur, je ne puis pas le faire. — Qui sont vos frères? lui répliqua le sieur Chataignié. — *Mes frères*, lui répondit le déposant, *c'est la nation.* » — Le mot est caractéristique dans sa forme naïve et doit bien avoir été dit. Quelques soldats se trouvaient encore sur le Champ de bataille quand M. de Saint-Julien fut attaqué par le peuple : — « J'espère, leur dit-il, que vous ne laisserez pas assassiner un officier à votre tête?.. » — *Cette troupe ne fit aucun mouvement pour le secourir.* » (Lettre du marquis de La Roque-Dourdan à M. le comte de La Luzerne, en date du 2 décembre 1789, publiée dans le *Compte-rendu au ministre de l'affaire de Toulon.*)

devenaient rares, en un temps où la tribune et la presse proclamaient à l'envi le dogme de la bonté, de la justice, de l'infaillibilité du peuple, et où il commençait à devenir dangereux de paraître douter du nouvel article de foi. Honnête assurément et bien intentionné, mais déplorablement faible, dominé d'ailleurs par l'avocat Barthélemy, âme fougueuse et déjà jacobine, le maire-consul Roubaud garda, après l'émeute, la même attitude hésitante et molle dont il n'avait pas su se départir pendant la crise. Devant les victimes de cette inqualifiable arrestation, il protesta de sa douleur, de son indignation même; mais cette indignation n'alla pas jusqu'à les mettre en liberté sur-le-champ, ainsi que l'ordonnait impérieusement la justice; et, sous prétexte d'éviter de nouveaux troubles à la cité, de les soustraire eux-mêmes aux risques de la vindicte populaire, il annonça à M. de Rions et à ses compagnons qu'il était obligé de les garder au Palais de Justice (1). Et ce fut cette même garde nationale, chargée quelques heures auparavant de leur protection, qui fut alors chargée du soin de leur surveillance : les défenseurs devenaient les geôliers !

« Tels sont, dit excellemment M. de Rions à la fin de son Mémoire, les détails de l'attentat inoui dont je demande justice. J'ai été arraché de la maison du roi, de l'hôtel que j'habite; j'ai été traîné en prison comme un scélérat; j'y étais renfermé dans un cachot. Les principaux officiers du corps ont été traités avec la même indignité;.. la licence effrénée des volontaires a, dans cette occasion-ci, dépassé toutes les bornes. Les loix anciennes, les loix nouvelles, ont été également violées; ils ont outragé les décrets de l'assemblée nationale en tout ce qui concerne les droits de l'homme et ceux du citoyen. Qu'on ne nous considère pas ici, si l'on veut, comme des militaires en grade et moi, en particulier, comme le chef d'un corps respectable; qu'on voie simplement en nous des citoyens tranquilles et irréprochables, et tout homme honnête ne pourra qu'être révolté de l'injuste et odieux traitement que nous avons essuyé et se joindre à nous pour en désirer la punition. »

On ne peut rien ajouter à la justesse et à la force de ces observations.

GEORGE DURUY.

(1) « La fuite des uns et la détention des autres *produisirent l'heureux et double effet d'assurer leur liberté individuelle et la tranquillité publique,* » ose dire le *Mémoire de la ville de Toulon,* p. 48.

LA FRANCE

ET

LE PAPE LÉON XIII

Trois documens ont été publiés dans les dernières semaines de 1892, qui se ressemblent en plus d'un point et notamment en celui-ci: que tous les trois attribuent comme fin suprême à la politique de Léon XIII la restauration du pouvoir temporel des papes. Tous les trois également, ou du moins deux d'entre eux, partent de cette observation que Léon XIII, dès le commencement de son règne, a marqué pour la France une prédilection particulière, qui ne s'est jamais démentie et que rien n'a pu décourager. De là, à construire le syllogisme suivant, c'est l'affaire d'un trait de plume. Le commun et constant objet de la politique de Léon XIII est la restauration du pouvoir temporel. Or, Léon XIII réserve pour la France seule ses bienfaits et ses grâces. Donc Léon XIII attend de la France la restauration du pouvoir temporel.

Jeu d'esprit d'autant moins difficile et d'autant plus intéressant que les documens dont il s'agit ont respectivement pour auteur: un professeur de droit, un diplomate, un philosophe platonicien. Le professeur de droit est un Allemand, M. H. Geffcken, le philosophe est un Italien, M. Bonghi; quant au diplomate, il reste masqué, — s'il se démasquait, serait-ce un diplomate? mais on a d'assez bonnes raisons de le croire Autrichien ou Hongrois. Une triple alliance, comme on voit: discrète sans doute et modérée, telle

qu'on la peut attendre d'une trinité aussi sage, mais enfin un extrait ou plutôt trois extraits de la triple alliance.

Professeur, diplomate et philosophe cosmopolites. L'Allemand écrit en français, l'Austro-Hongrois en anglais; il n'y a que l'Italien qui, une fois n'est pas coutume, ait écrit en italien. La brochure française de M. Geffcken a pour titre: *Léon XIII devant l'Allemagne;* l'étude anglaise du diplomate autrichien, *la Politique de Léon XIII;* l'article de M. Bonghi : *l'Église et l'Italie. — Lettre ouverte à sa sainteté Léon XIII.* La brochure a paru vers le milieu d'octobre; l'étude du diplomate, dans la *Contemporary Review* du même mois ; l'article de M. Bonghi, dans la *Nuova Antologia* du 1er décembre. Identité d'inspiration, simultanéité de publication, ne sommes-nous pas en présence d'une sorte « d'action parallèle? »

J'écarte M. Bonghi, qui est (tous les ministres de son pays l'ont éprouvé à leurs dépens) un indiscipliné, un humoriste, qui ne sait obéir qu'à lui-même et, encore, lui-même ne s'obéit guère: à celui-là, on n'impose pas de plan préconçu : il dit ses vérités même à la triple alliance (1). Mais pour les autres, pour M. Geffcken et le diplomate de la *Contemporary Review*, « l'action parallèle » est certaine; ou le fond et la forme ont été combinés à l'avance jusqu'aux moindres détails, ou l'imitation va jusqu'au plagiat; ou bien M. Geffcken a servilement copié le diplomate de la *Contemporary Review*, ou bien il n'y a pas de diplomate austro-hongrois dans cette affaire et c'est M. Geffcken, le diplomate masqué de la *Contemporary Review*.

Peu importent, au surplus, le va-et-vient, les transformations des personnages; un même fil les tient attachés, un même doigt les fait mouvoir. C'est ici le grand et unique théâtre de la politique internationale; les comédiens s'agitent sur la scène, mais le poète est dans les coulisses, inquiet, anxieux, suivant de l'œil et de l'oreille sa pensée qui parle, sa volonté qui marche. De tout ce que peuvent dire plus ou moins finement le financier, l'amoureux et le traître, il n'y a que cette volonté à surprendre, cette pensée à dégager.

Nous allons tâcher de le faire. Nous allons reprendre un à un les termes du syllogisme qu'on nous propose et qu'on voudrait nous imposer, examinant successivement quelle a été la politique de Léon XIII envers les différens États, ce qu'elle a été d'après M. Geffcken et le diplomate, d'après M. Bonghi, ce qu'elle a été d'après les publicistes catholiques qui se sont donné ou qui ont

(1) Voyez le récent article de M. Bonghi dans le journal *le Matin.*

reçu la mission de réfuter ces allégations, ce qu'elle a été dans la réalité des faits. Nous insisterons, nous aussi, puisqu'on y insiste, sur la politique du pape vis-à-vis de la France. Nous rechercherons si vraiment Léon XIII se décide et se dirige par l'obsédant désir du rétablissement du pouvoir temporel; si ce rétablissement, à supposer qu'on dût l'attendre de quelque puissance terrestre, il pourrait l'attendre de la France; si l'histoire, si la logique lui permettent de l'espérer. Comme le syllogisme en discussion ne repose que sur cette hypothèse, la base manquant, il s'écroulera. Nous aurons alors à rechercher quels sont les véritables motifs de la politique pontificale; nous confronterons ses adversaires avec ses partisans; nous ferons, sur les textes, la critique de leurs assertions et, en ce qui touche spécialement la France, nous apporterons dans le débat, pour la valeur qu'il peut avoir, notre témoignage personnel.

I.

M. Geffcken s'occupe de Léon XIII, surtout par rapport à l'Allemagne. Il a contre le pape plusieurs griefs. Le premier remonte à onze ans de distance, à 1882. En 1882, M. H. Geffcken, membre du conseil d'État de l'Alsace-Lorraine, vint à Rome, chargé d'une mission officieuse par le statthalter, le maréchal de Manteuffel. Il devait exposer confidentiellement au cardinal Jacobini, secrétaire d'État de sa sainteté, deux affaires que M. de Manteuffel regardait comme fort importantes, mais qui parurent alors à la cour romaine et qui nous paraissent aujourd'hui d'importance très inégale. M. H. Geffcken représenta au cardinal qu'il « était nécessaire d'élargir les pouvoirs donnés au coadjuteur de l'évêque de Strasbourg, M. Stumpf. » Cela ne fit point de difficultés et ne dura que quelques semaines. Mis en goût par ce prompt succès, M. Geffcken risqua sa seconde requête. « Il faudrait, insinua-t-il, interdire au clergé alsacien de se mêler de l'agitation anti-allemande en Alsace (1). »

Le cardinal Jacobini fit semblant de ne pas entendre. « Le secrétaire d'État ne voulut pas y mordre. » M. Geffcken revint à l'assaut. Le cardinal « s'excusa en disant que *c'était contre les traditions de la Curie d'intervenir dans les affaires intérieures des États.* » Notez cette phrase; c'est autour d'elle que tourne toute la brochure de M. H. Geffcken. Mais, répliqua l'homme de confiance du

(1) H. Geffcken, *Léon XIII devant l'Allemagne;* E. Dentu, 1892, une brochure in-16, p. 26.

maréchal de Manteuffel, le saint-siège est bien intervenu « en commandant au clergé de l'Alsace-Lorraine la prière officielle pour l'empereur. » Le secrétaire d'État répondit que c'était autre chose « puisqu'on pouvait prier pour tout le monde. » Instances, objurgations, rien n'y fit. M. Geffcken perdit patience. Il s'ouvrit de son insuccès à un ecclésiastique romain qui se contenta de sourire: « Cher monsieur, vous ne connaissez pas encore la cour de Rome! » et qui, si les souvenirs de M. Geffcken sont exacts (ils peuvent et doivent l'être), expliqua le refus du cardinal Jacobini par la crainte de voir diminuer en France le denier de saint Pierre. Finalement, il lui conseilla de s'adresser au pape lui-même. Trop modeste négociateur à qui cette pensée ne serait pas venue!

M. H. Geffcken sollicita et obtint une audience. Il en décrit le cérémonial avec une pompe un peu naïve. Ce fut la plus ordinaire des audiences privées. M. Geffcken, introduit près du pape, débuta par un compliment. Il lui dit qu'il voulait partir pour Pérouse, mais qu'il avait préféré voir le Pérugin vivant au lieu du Pérugin mort. Léon XIII prit, à ce qu'affirme M. Geffcken, une si délicate flatterie en bonne grâce. Je le veux croire. Tout de suite, le pape vint au fait. Il remercia M. de Manteuffel « de la bienveillance avec laquelle il traitait l'Église d'Alsace-Lorraine. » Puis il attendit. M. Geffcken aborda peu à peu son sujet. C'est lui qui écrit « peu à peu. » Le pape l'aborda plus prudemment encore: il ne fit qu'écouter et interroger. M. Geffcken en conclut que « la situation n'était qu'imparfaitement connue de Léon XIII. » C'est bien hardi. M. Geffcken eût désiré s'étendre plus longuement sur ce chapitre, mais le pape y coupa court par une phrase dont le narrateur a dû forcer, sinon le sens, au moins l'accent: « Je vous autorise à assurer M. le maréchal que j'y mettrai bon ordre. » La réponse de Léon XIII n'a pas dû revêtir cette raideur tout allemande et militaire. Elle a dû n'être qu'une sorte de : « Nous verrons, » le *Vedremo* diplomatique et italien. Ce qui le prouve, c'est que, de l'aveu de M. Geffcken, aucun acte ne s'ensuivit.

Pendant toute la première partie de l'entretien, le saint-père avait laissé parler M. Geffcken. A peine M. Geffcken eut-il achevé ses doléances que le pape prit l'offensive et fit à l'envoyé de M. de Manteuffel cette déclaration très nette: « Il nous faut une revision de la législation ecclésiastique prussienne, inacceptable pour l'Église, par une loi qui définitivement rende justice aux plaintes fondées des catholiques et qui lie le gouvernement. Vraiment, je ne conçois pas qu'un homme d'État, comme le prince de Bismarck, ne comprenne pas que seulement une telle loi générale, conçue dans un sens large, peut mettre fin à la lutte déplorable

que l'on a provoquée par les lois de mai. » L'audience fut levée là-dessus. Le succès de M. Geffcken était mince. Il était venu pour récriminer contre l'Église, et voilà que c'était l'Église qui récriminait contre l'Allemagne; il était venu pour obtenir, et on lui avait demandé. En descendant les deux cents marches de la Scala Regia, il put se dire que l'ecclésiastique romain avait raison et que, une demi-heure encore auparavant, il ne connaissait pas la cour de Rome.

Nous n'avons pas, est-il besoin de l'assurer? insisté sur cette anecdote en elle-même insignifiante, pour le vain plaisir de montrer M. Geffcken dans une posture assez embarrassée. Mais il est toujours bon de connaître l'état psychologique d'un homme qui prend la plume, de savoir si, en écrivant, il a ou n'a pas de passion. La brochure de M. Geffcken laisse partout percer du dépit; ce dépit, on en voit la cause : il a échoué dans la mission que lui avait confiée M. de Manteuffel. Il a échoué en des conditions et sur un point qui devaient lui rendre particulièrement sensibles, particulièrement désagréables, certains actes postérieurs de la politique du souverain pontife. Il était venu solliciter l'intervention du pape, en faveur de l'Allemagne, auprès du clergé alsacien-lorrain. Le cardinal secrétaire d'État refuse, le pape répond évasivement. On invoque la tradition, qui est de ne pas intervenir. Plus tard, le saint-siège intervient et dans le différend des Carolines et dans le vote du septennat militaire et près des catholiques d'Irlande et près des catholiques français. C'est ce que M. Geffcken ne lui pardonnera pas. Lisez et relisez son factum. Vous n'y trouverez que cela. M. H. Geffcken, tout au long de ses soixante-dix pages, accuse le pape de contradiction, oubliant que la pire contradiction, c'est lui, M. Geffcken, qui la commet, lorsqu'il blâme Léon XIII d'intervenir dans les affaires intérieures des États et dans les conflits entre deux États, après avoir été, — inutilement, mais ce n'est pas sa faute, — le supplier d'intervenir dans la question franco-allemande en Alsace-Lorraine.

Ce mécontentement, ce dépit enlève beaucoup d'autorité à la dissertation politique de M. Geffcken. Les termes sont ainsi renversés; l'accessoire devient le principal et le principal l'accessoire; l'état psychologique de l'auteur passe avant le texte même de l'écrit. On ne voit guère qu'un point sur lequel il ait rendu justice à Léon XIII. C'est à propos du *Kulturkampf*, lorsqu'il dit, au contraire de ce qu'on a pu lire souvent, que l'attitude du pape en cette occasion est « une belle page de son histoire, » lorsqu'il avoue que « la suavité de Léon XIII, accommodante pour la forme et tenace pour le fond, » a triomphé de la volonté brutale de M. de

Bismarck. Mais ici encore, le mécontentement entre pour quelque chose, et sa propre rancune contre le *chancelier de fer* rend à M. Geffcken cette concession plus facile.

A peine arrive-t-il au différend des Carolines qu'il perd toute sérénité, toute droiture de jugement. Il reproche amèrement à Léon XIII de ne s'être pas conformé à la parole du Seigneur : « O homme ! qui est-ce qui m'a établi sur vous juge et arbitre ? » Il lui reproche d'avoir « prêché dans le désert » en « offrant ses services » aux princes catholiques dont aucun n'avait auparavant « pensé à lui soumettre ses affaires. » Maintenant c'était un « tout-puissant ministre protestant. » C'était M. de Bismarck qui « venait réaliser le rêve du pape » d'être institué arbitre sur les nations. Mais M. Geffcken ne croit pas qu'au fond le pape « y ait gagné grand'chose. » Le docteur qu'on ne tue jamais, lorsqu'on a l'honneur de le porter en soi, se réveille triomphant en M. Geffcken. — Et d'abord, s'écrie-t-il, comment le pape aurait-il pu juger « d'après les principes établis du droit international ? Comment aurait-il méconnu la bulle d'Alexandre VI, *Inter cœtera*, de 1494, qui partageait le Nouveau-Monde entre l'Espagne et le Portugal ? Et la bulle d'Innocent XII qui proclamait le droit de l'Espagne sur les îles Carolines, comment Léon XIII l'aurait-il méconnue ? » Point de droit. A présent, point de fait ou de politique. Comment le pape aurait-il pu donner raison à l'Allemagne protestante contre la catholique Espagne ? (Un peu plus loin M. Geffcken accuse Léon XIII de n'avoir pas défendu la catholique Irlande contre l'Angleterre protestante, mais on a déjà vu qu'il n'en est pas à cela près, qu'une contradiction l'arrête.)

Au résumé, si, pour le différend des Carolines, M. Geffcken en veut au souverain pontife : 1° d'être intervenu ; 2° d'avoir prononcé en faveur de l'Espagne, — pour le septennat militaire, il lui en veut uniquement d'être intervenu. « C'était contre la tradition de la Curie de s'immiscer dans les affaires intérieures » des États. Et néanmoins, le 3 et le 23 janvier 1887, le cardinal secrétaire d'État, dans deux lettres adressées à Mgr Angelo di Pietro, nonce apostolique à Munich, exprimait le désir de voir le centre voter pour la loi sur le septennat. Le centre ne se soumit pas. Mais Léon XIII, à l'avis de M. Geffcken, avait commis une grande faute. Il avait « rompu avec une tradition séculaire de la Curie et que lui-même avait toujours maintenue. » Il avait repris le raisonnement d'Innocent III, expliquant son intervention dans des questions séculières : *Non quia judico de feudo, sed quia judico de peccato.* Sous le couvert de ce raisonnement, tous les empiétemens devenaient possibles, et M. de Bismarck, lui aussi, avait commis une grande

faute en tolérant, bien plus, en implorant ce premier pas du pape. M. Geffcken le déclare sans ambages. Mais alors, encore une fois, qu'allait faire M. Geffcken à Rome, en 1882, de la part du maréchal de Manteuffel, statthalter d'Alsace-Lorraine?

Pour commettre cette « grande faute, » il fallait que Léon XIII, que M. Geffcken veut bien ne pas prendre du tout pour un politique léger, eût un mobile très fort et presque irrésistible. Ce mobile, M. Geffcken nous le dévoile : c'est « l'idée fixe du rétablissement du pouvoir temporel, » laquelle *idée fixe* « domine toute la politique actuelle » du saint-siège. Remarquez que M. Geffcken ne doute, ni ne bronche, ni n'hésite. Axiome double, axiome à deux branches : Léon XIII a une idée fixe, qui est le rétablissement du pouvoir temporel ; cette idée fixe domine toute sa politique.

On ne sait si toute cette partie de la brochure de M. Geffcken, qui voudrait être désagréable au pape, sera des plus agréables à l'Italie officielle. Sans y traiter, en effet, la question romaine, que nous nous garderions, quant à nous, de poser seulement, M. Geffcken la pose et fait, au passage, cinq observations qui certainement auront appelé l'attention de la Consultà : 1° « On peut très bien admettre, écrit M. Geffcken, que la *Roma capitale* n'était pas une conséquence nécessaire de l'annexion des États pontificaux ; » 2° Cavour n'avait jeté ce cri de Rome capitale « que sous la condition expresse d'y arriver par une entente avec le pape et la France ; » 3° porter à Rome le siège du gouvernement, c'était « augmenter grandement les difficultés de la situation ; » 4° les faits n'ont pas justifié le mot de Victor-Emmanuel : « Rome est assez grande pour recevoir deux monarques ; » 5° « l'occupation de Rome ne répondait pas aux obligations internationales, prises par l'Italie dans la convention de septembre 1864 et ratifiées par une dépêche du ministre des affaires étrangères du 4 août 1870, lors de la retraite de la garnison française. »

Il est vrai que M. Geffcken passe tout aussitôt à la contre-partie, mais ses raisons pour l'occupation de Rome sont faibles par rapport aux raisons contraires : ce sont des raisons de sentiment, vagues comme toutes les raisons de sentiment ; ce sont de ces raisons du cœur, dont est faite souvent la raison d'État, mais que la justice, c'est-à-dire encore la raison dans les actes, ne connaît pas et ne peut pas connaître. M. Geffcken pense et parle comme M. Crispi, comme le grand-maître de la franc-maçonnerie italienne, M. Adriano Lemmi. Lorsque le ministère Lanza s'empara de Rome, quelques semaines après avoir renouvelé la promesse de n'y pas aller, que fit-il? « Il agit sous la pression irrésistible du peuple. » M. H. Geffcken le déclare et il ajoute, comme l'eût fait Pantaleoni,

comme l'ont fait tous les libéraux, avant et après 1870, « qu'il était temps de mettre fin au mauvais gouvernement de cet État de prêtres qui ne pouvait se soutenir que par des troupes étrangères et constituait un anachronisme politique, destiné à disparaître tôt ou tard. »

Nous ne voulons ni affirmer qu'il y a ni contester qu'il y ait dans ces argumens quelque chose de bien fondé. Sous la plume de Pantaleoni, de Bonghi, des libéraux italiens, sur les lèvres de M. Crispi et de M. Lemmi, ils ne nous étonnent pas, ils ne nous choquent pas. Mais comment ne pas les trouver étranges quand c'est un professeur de droit qui les produit, un professeur de droit international, instruit, par métier, de la valeur des traités et des engagemens internationaux, un homme qui n'oublie jamais qu'il est professeur de droit et qui glisse des thèses jusque dans ses diatribes? Tournez le feuillet où il invoque « la pression irrésistible du peuple, » le devoir ou la nécessité « de mettre fin au mauvais gouvernement d'un État de prêtres, » à un « anachronisme politique ; » vous y apprendrez que « si le pape n'est plus souverain dans le sens du droit public (puisqu'il n'a plus ni territoire ni sujets) il est au moins traité comme tel dans tous les rapports essentiels. » Vingt lignes plus bas, autre thèse, ainsi formulée : « Le droit d'exclusion, exercé jadis par certains États contre des candidats désagréables, est dorénavant tombé en désuétude. » M. Geffcken demeure donc jusqu'au bout juriste et professeur, quoique, par endroits, on ne s'en douterait guère; mais ne sait-on pas qu'une contradiction ne l'effraie point?

Pour finir, voici la dernière et aussi la plus forte de toutes. M. Geffcken a précédemment reconnu que, sauf deux ou trois erreurs qu'il énumère, la politique du pape a été très habile. Il assure qu'après le 20 septembre 1870 « il ne restait au gouvernement italien qu'à prouver au monde catholique que la perte du pouvoir temporel laisserait intacte l'autorité spirituelle du saint-siège. » Il dit que la loi des garanties, « rendue à cet effet » le 13 mai 1871, et « tacitement acceptée par tous les gouvernemens, a fait ses preuves; » que la situation actuelle « doit être regardée comme définitive, qu'aucun souverain italien ne peut plus abandonner Rome capitale, » que « si, par impossible, le pouvoir temporel était rétabli momentanément, la véritable difficulté serait de le maintenir. » Il ajoute que toutes les démonstrations en ce sens sont nécessairement vaines et platoniques. « Les résolutions des assemblées catholiques n'y feront rien. » Le congrès international de Chicago, s'il se réunit en 1893, « laissera la question où elle est. » Certainement, le clergé a beaucoup d'influence aux États-Unis; « mais croit-on

que cette influence suffira pour déterminer le président à intervenir activement » pour une restauration du pouvoir temporel? — Eh bien, alors, et la France?

Ah! la France, M. Geffcken s'en méfie. C'est vers elle que, depuis qu'il a échoué du côté de l'Allemagne, la triple alliance garantissant le *statu quo* territorial du royaume d'Italie, se sont tournés les yeux et le cœur de Léon XIII. Or M. Geffcken, qui en vingt minutes d'entretien a sondé la conscience et l'intelligence du pape, proclame que Léon XIII n'a devant les yeux d'autre image et dans le cœur d'autre passion que ce rétablissement, impossible selon lui, d'un pouvoir, précaire selon lui-même, M. Geffcken. Depuis vingt ans, la république était dans les conditions où s'applique la maxime de l'apôtre saint Paul (*Rom.*, XIII, I) : « Tout homme doit être soumis à l'autorité qui a le pouvoir sur lui. » Pourquoi « le pape a-t-il attendu si longtemps? » a-t-il tant tardé à se prononcer? « Ne semblerait-il pas que sa conversion à la légitimité républicaine serait de date assez récente, coïncidant avec les conseils de Mgr Lavigerie? » Mais, pour s'être converti tard, Léon XIII n'en met que plus d'ardeur dans ses déclarations expresses et répétées, qui équivalent à des ordres. Peu lui importe d'avoir « gravement mécontenté la plus grande partie du clergé; » il répète que l'encyclique du 16 février doit être prise au pied de la lettre, il réduit ainsi « les évêques et les prêtres à un silence mécontent. »

Voilà où aboutit l'infaillibilité du pape. Il y a plus. Léon XIII, « pour plaire à l'alliée latente de la république française, » livre la malheureuse Pologne à ses bourreaux, ouvre aux catholiques russes les portes de l'enfer sibérien. Il appelle le tsar « patriarche du nord » et range la tsarine parmi *ses enfans les plus chers*. « Jusqu'au chargé d'affaires de Russie à Rome, M. Iswolsky, qui se vante d'avoir donné un fameux coup d'épaule à la déclaration papale en faveur de la république française et qui est *personna gratissima* au Vatican! » Mais pour l'Autriche, rien; rien que des dénis de justice pour la monarchie de saint Étienne et pour sa majesté apostolique! Point de cardinaux; pas d'évêque sur le siège d'Agram; des intrigues franco-russo-papalines en Orient, à Constantinople, en Albanie, en Macédoine. M. Geffcken en recule d'horreur; le pape est républicain et cosaque! Rappelons à l'humilité chrétienne l'ancien ministre résident, le conseiller privé de Berlin : on est toujours le cosaque de quelqu'un; si les Russes n'ont pas cessé d'être pour les Allemands des Barbares « mangeurs de chandelle, » les Allemands, malgré la triple alliance, le sont encore pour les Italiens : *Tedeschi, mangiasevi.*

II.

Tous ces griefs, que M. H. Geffcken énumère et développe avec quelque âpreté, le diplomate anonyme de la *Contemporary Review* les reprend à son compte. A moins que ce ne soit M. Geffcken qui les ait repris au diplomate. Ce qui est sûr, c'est qu'ils sont, chez l'un et chez l'autre, formulés à peu près de la même façon. Aussi n'y reviendrons-nous pas. Nous dirons seulement que l'anonyme de la *Contemporary Review* est plus prolixe encore et plus irrité que l'auteur de *Léon XIII devant l'Allemagne*. Mais avec lui, il s'agit bien de Léon XIII devant l'Allemagne : il institue pour juger le souverain pontife une sorte d'aréopage européen, composé de la triple alliance et des amis de la triple alliance, devant lequel il traduit ce pape, coupable de trop aimer la France. Dans ce grand procès, l'Autriche-Hongrie fait la plaignante. Cette pauvre Autriche, gémit le diplomate, innocente comme l'agneau de la fable et, comme l'agneau, sacrifiée! Peu s'en faut qu'il ne rompe franchement en visière à Léon XIII et ne lui jette à la face le vers célèbre de Dante :

In veste di pastor lupi rapaci!

Voilà maintenant les loups qui s'habillent en bergers! S'il ne le fait pas, c'est qu'il lui revient juste à temps en mémoire que celui qui habite le Vatican est « son supérieur vénérable et bien-aimé; » mais s'il ne le fait pas, c'est comme s'il l'avait fait.

A l'entendre, l'Autriche-Hongrie est, pour le catholicisme, « un véritable Eldorado. » Voyez la législation austro-hongroise. Où donc l'Église est-elle plus riche? Cependant, comment Léon XIII se comporte-t-il envers l'Autriche-Hongrie? Il l'abreuve, à plaisir, « d'accusations et d'insultes. » L'insulte la plus grave « consiste dans les efforts peu raisonnés » que fait le pape pour se débarrasser du comte Revertera, ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Rome. Une autre insulte à l'Autriche-Hongrie, c'est l'élévation à la pourpre de Mgr Galimberti, nonce du pape à Vienne, et champion résolu de la triple alliance. En lui donnant le chapeau, Léon XIII n'a pas qu'à se « débarrasser » de celui-là aussi, qu'à briser une carrière diplomatique, dont il apprécie très mal les mérites. Et puis, en troisième lieu, il y a l'affaire du patriciat de Venise. Pourquoi le saint-siège demandait-il au gouvernement autrichien une revendication formelle de son droit de présentation? Pour le brouiller avec le roi Humbert. Et les cardinaux, l'évêché d'Agram,

le baptême des enfans issus de mariage mixte? M. Geffcken a déjà dit tout cela ; il a déjà dit, au moins en substance, tout ce que le diplomate raconte sur l'attitude hostile du pape envers l'Allemagne et l'Italie, sur son attitude complaisante envers la Russie et la France.

Le rédacteur anonyme de la *Contemporary Review* se borne à verser au débat deux pièces, un bref du cardinal Lambruschini, secrétaire d'État de Grégoire XVI, à propos des mariages mixtes en Hongrie ; une lettre d'un personnage qui n'est pas plus clairement désigné, relative au vote du septennat militaire allemand. Quand je dis « verser au débat, » c'est, pour cette pièce, une figure, car le diplomate y fait bien une allusion triomphante ; mais il n'a garde de la produire, et comment la produirait-il, puisqu'elle n'a jamais existé? Ces deux pièces, l'une fausse, l'autre détournée de son sens, c'est ce qu'il y a de plus neuf dans l'article de l'anonyme, rapproché, comme il faut le faire, de la brochure de M. Geffcken.

Le reste, au fond, est identique. Si Léon XIII tient ainsi rigueur à la triple alliance, même représentée à sa cour par le blanc agneau autrichien, c'est qu'il n'a rien à en attendre pour le succès de sa politique ; s'il réserve tous ses sourires à cette France qui, loin d'être « l'Eldorado du catholicisme, » est à l'heure présente « le plus grand ennemi de l'Église, » c'est qu'il a tout à en attendre pour le succès de sa politique. Et quel est le but de cette politique? Dans l'espoir de reconquérir quelques kilomètres carrés de souveraineté territoriale, Léon XIII « affirmera » et « se démentira, » « professera de nouveaux principes, » « inventera de nouvelles explications, » à des doctrines séculaires, abjurera, en France, la théorie du droit divin, la maintiendra énergiquement en Italie. *Porrò unum est necessarium :* la restauration du pouvoir temporel.

On se doute bien que M. Bonghi, précédemment qualifié de philosophe platonicien, n'est pas aussi cassant que M. Geffcken, ni aussi « pointu » que le diplomate. Sans leur faire injure, il est homme d'une autre ampleur, d'une autre profondeur, d'une autre indépendance d'esprit. Il ne se fait pas plus qu'eux scrupule de morigéner Léon XIII, mais d'une voix onctueuse et caressante. Il met un peu d'encens au fond de son encrier, émousse la pointe de sa plume et écrit à ce pape lettré une belle épître de lettré. C'est comme la remontrance d'un chanoine paresseux qui se plaindrait de l'heure matinale de l'office, de l'ignorance des moines et de la grossièreté des chantres. M. Bonghi se fait petit, tout petit : « Ne regardez pas, très saint-père, à l'incommensurable distance qui

nous sépare, moi, petit homme (*ometto*) privé de toute dignité, et vous, qui êtes au sommet de la dignité humaine, couronné, pour ainsi dire, d'une auréole divine. Abaissez-vous, pour un moment, à écouter ma faible voix ; peut-être les mots qu'elle articulera vous révèleront-ils des vérités qui vous étaient cachées. Entre toutes les infériorités que j'ai sur votre sainteté, en un seul point j'ai un avantage sur elle : c'est que personne ne me flatte et qu'elle, tant de gens veulent la flatter ! »

Ainsi commence la *Lettre ouverte* de l'*onorevole* Bonghi au souverain pontife. Elle est, on le voit, d'un tour tout à la fois respectueux et familier. M. Bonghi raconte au pape ses affaires ; qu'il n'a pas été réélu, que lorsqu'il va à Anagni, où il a fondé un collège pour les filles orphelines des maîtres élémentaires, dans ce pays où tout le monde le salue, les ecclésiastiques ne lui rendent même pas son salut. D'ailleurs, il sait à quoi s'en prendre ; l'éducation ne vaut pas mieux que l'instruction dans les séminaires italiens, et l'instruction n'y vaut rien. Qu'a fait, depuis quinze ans qu'il règne, Léon XIII, pour y remédier ? Il a ressuscité la philosophie de saint Thomas. Mais M. Bonghi goûte peu saint Thomas : « Il bourre et ne secoue pas. *Nutre, non muove.* » Puis M. Bonghi passe à une autre chose, court sur une autre corde ; c'est une vraie gymnastique que de le suivre. On a mis à l'index sa *Vie de Jésus* à lui, Bonghi. Enfin, il en arrive à l'éternelle question, au rétablissement du pouvoir temporel, non sans avoir complimenté le pape sur « son latin si magnifique qu'il n'en connaît pas de plus beau, sauf l'humble langue de l'Évangile. » Rome prise, mais non cédée, c'est la blessure toujours saignante au flanc de l'Italie royale. Le conflit est resté ouvert, et par la faute de qui ? Par la faute des jésuites : M. Bonghi les dénonce au saint-père : « Aux premiers jours de votre pontificat, on disait que votre sainteté n'aimait point cette secte et ne se laisserait pas prendre dans ses filets ; mais, à la longue, elle est devenue plus forte que vous, et vous faites la politique que les jésuites vous conseillent. »

Ce que peut être cette politique, est-ce la peine de le demander ? En ce qui concerne l'Italie, elle consiste à réclamer plus que jamais la restitution du pouvoir temporel et à tenir les catholiques éloignés de la vie publique. « Une pareille politique ne saurait être inspirée par Dieu qu'à la condition que la raison humaine ne fût pas un don de Dieu, puisque, pour qui raisonne, elle n'est acceptable en aucune de ses deux parties. »

Elle n'est pas raisonnablement acceptable, mais, d'ailleurs, est-elle désirée autre part qu'au Vatican même et, enfin, est-elle possible ? « Le pouvoir temporel, saint-père, mais Seigneur !

tâchons de dire la vérité. Si Rome se rendait à vous, est-ce que vous pourriez y rester? » M. Bonghi ne veut pas discuter avec le pape sur le point de savoir si la majorité des Romains est encore ou non favorable à la domination pontificale, et si après vingt-deux ans de régime laïque, elle incline encore à se donner pour prince un prêtre. Les fautes du gouvernement italien, il les confesse et les condamne. Mais que la majorité des Romains en soit revenue au pape, il ne le croit pas, il n'en voit pas de signes. En tout cas, il faudrait compter avec une minorité remuante, qui ne laisserait ni trêve, ni répit. « Vous menez maintenant une vie recluse, mais tranquille; vous mèneriez une vie recluse, mais troublée. »

M. Bonghi est tout perplexe : « Je ne sais pas, sainteté, si vous vous faites une idée claire du risque que l'Église encourt à un semblable jeu. Je sais bien que *portæ inferi non prævalebunt*, mais je me rappelle une repartie de Pie IX à quelqu'un qui, pour l'encourager, lui répétait ce texte-là : « Oui, répondit-il, le navire est garanti de tout naufrage; mais de l'équipage, de la chiourme (*della ciurma*), il n'est rien dit. » Le Vatican ne cesse de fulminer contre la loi des garanties, mais le gouvernement italien, qui l'a faite, peut la défaire. Le saint-siège s'en trouverait-il mieux? En Italie, les congrégations sont libres; mais les lois restrictives qui ne sont pas faites, on peut les faire. On en fait bien en France, « dans cette France qui vous tient tant à cœur. » Il faudrait que tous les modérés, que tous les justes d'esprit eussent un appui dans l'Église. « Et vous le leur enlevez, très saint-père. Et pourquoi? Parce que vous êtes ferme dans cette pensée, que le pouvoir temporel est le *porrò unum*, et cette pensée, vous l'inspirez à la catholicité tout entière, qu'elle soit lointaine ou prochaine, avec une ténacité non moins admirable que douloureuse. »

Léon XIII veut-il que l'Église soit en Italie, à la fin de ce siècle, soumise aux mêmes épreuves qu'en France, à la fin du siècle dernier? Le pape n'a d'yeux que pour la France, eh bien! la France, dans quelle situation religieuse est-elle? « Ne voyez-vous pas s'y épandre le flot de l'athéisme? Ne voyez-vous pas combien reste vaine à le repousser toute l'indulgence que vous montrez? Ç'a été, certes, une sage politique que la vôtre; elle a tenté de rompre le lien qui unissait le catholicisme à la monarchie et de le renouer avec la République. Mais quel bénéfice en avez-vous retiré? Évidemment, vous vous proposiez de créer une opinion puissante à laquelle pût se rattacher un gouvernement disposé à corriger celles des lois qui sont contraires à l'influence morale de l'Église et à n'en pas proposer de nouvelles. » A quoi peut-on s'apercevoir que cette politique ait réussi ou puisse réussir? Tout ministère tomberait en France par le fait même qu'il paraîtrait se comporter envers l'Église

catholique moins intraitablement que ne le veulent les radicaux. La République, comme elle est faite et se maintient, n'a cure du catholicisme ; elle croit qu'elle ne se peut conserver et développer ses forces qu'à la condition que le catholicisme perde du champ de plus en plus et que peu à peu, s'il est possible, harcelé par l'État, il meure. « Des douleurs, très saint-père, vous en avez de la France chaque jour, et à la pente que descend ce pays qui m'est très cher pourtant, à moi aussi, vous en aurez, je vous le garantis, chaque jour davantage. »

Dieu nous garde d'être trop aimés de cette manière! M. Bonghi, qui aime la France (et très sincèrement il l'aime), déteste la triple alliance (très sincèrement il la déteste); mais il la comprend et l'explique. Le pape, « on le dit et il faut le croire, » la « supporte malaisément, » cette triplice, et il travaille à la dissoudre. « Mais, saint-père, pardonnez-moi; vous en êtes l'auteur principal. Si l'Italie s'est éloignée de la France, le principal motif en est dans ce foyer de discorde que vous entretenez vivace en Italie. Puisque votre sainteté s'obstine à vouloir reprendre Rome, et l'on ne sait quel autre territoire avec elle, l'Italie, à qui Rome est nécessaire pour son existence même, doit chercher à s'assurer par des alliances qu'aucune puissance ne descendra en armes pour vous la redonner, et puisque la France l'a déjà une fois redonnée à la papauté, il est tout naturel que l'Italie penche vers les puissances ennemies de la France, plutôt que de pencher de son côté (1). »

M. Bonghi, quoique philosophe, est satisfait de cette explication. Il sent toute « l'absurdité » de s'arrêter à l'idée que la France, « plus voltairienne que jamais, » jette une armée au-delà des monts pour restaurer le pouvoir temporel des papes, mais il ne peut chasser une vague inquiétude; la crainte de l'invraisemblable est pour lui le commencement de la politique. Car « l'histoire en a vu beaucoup de contradictions de cette sorte, et le public ne se laisse pas persuader qu'on ne peut plus en voir d'autres. » Lui, encore, il se ferait violence ; mais « le public, » la foule qui, après tout,

(1) M. Bonghi avait déjà exprimé les mêmes idées dans un article précédent : *le 2 Octobre et ses conséquences*, p. 6 : « L'action du pape n'a pas été la moindre des raisons pour lesquelles le gouvernement italien s'est attaché à l'alliance de l'Allemagne et de l'Autriche, enlevant ainsi à l'une et à l'autre toute velléité de prendre contre l'Italie la défense du pouvoir temporel, velléité qui dans l'esprit de la première eût pu surgir et dans l'esprit de la seconde eût surgi certainement. Les partisans de la triple alliance n'ont peut-être pas de meilleur argument que celui-là. Mais le pape a fait pis encore. Il a contribué à aliéner l'Italie de la France, en laissant croire que sa conduite douce (*mite*) envers la république, quoi que le gouvernement français fît en matière ecclésiastique, s'inspirait surtout de cette considération que, puisque la triple alliance faisait de l'Italie une ennemie pour la France, la France, tôt ou tard, pourrait l'aider dans l'accomplissement de son vœu désormais unique : redevenir prince. »

est la nation, les masses ignorantes et simples, *la gente!* Léon XIII veut-il réellement dissoudre la triple alliance? Qu'il abandonne, une bonne fois et dans les formes de droit, le pouvoir temporel. Dès le jour où il s'y résignerait, la triple alliance perdrait toute séduction sur l'esprit des Italiens, et en peu de temps elle « ne ferait plus partie de la diplomatie de leur gouvernement. »

Prenez ce raisonnement pour ce qu'il vaut, mais voyez sur quoi il repose, voyez comment il est construit : restauration du pouvoir temporel, seul but de la politique de Léon XIII; la France, seul agent possible de cette restauration; la France, seul objet de la sollicitude du pape; seul lien entre le saint-siège et la France « voltairienne, » seul service demandé d'une part, seule porte que, de l'autre, on ne ferme pas brusquement aux espérances de la papauté; le rétablissement du pouvoir temporel. Voilà ce qui jetterait l'Italie dans les bras de l'Allemagne et de l'Autriche, ce qui mettrait le pape aux pieds de la France, ce qui partagerait l'Europe en deux camps; voilà le nœud de la politique européenne, et celui qui est ici-bas le vicaire du Dieu de paix n'aurait d'autre désir, « dans son sénile regret d'une vieillerie, » que de le voir trancher par ces cinq formidables épées : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, contre la Russie et la France.

III.

Laissons maintenant M. Geffcken, le diplomate et M. Bonghi. Le père Salvatore Brandi, de la compagnie de Jésus, a répondu au diplomate et à M. Geffcken dans la *Civiltà Catholica;* quant à M. Bonghi, la *Voce della verità* lui a consacré trois ou quatre articles; l'*Osservatore romano*, dès que l'on eut reçu, au Vatican, la *Lettre ouverte à Léon XIII*, riposta, sans perdre un courrier, par quatre *Lettres ouvertes à l'onorevole Bonghi.* J'ose dire que, dans ces diverses réponses et notamment dans celles du père Salvatore Brandi, les allégations des adversaires de la politique pontificale ont été discutées point par point et point par point anéanties. Mais M. Geffcken, le diplomate et M. Bonghi n'en veulent pas démordre (1). Le pouvoir temporel! le pouvoir temporel!

C'est donc une chose entendue. De ces trois extraits de triple alliance, c'est cet extrait concentré que nous tirons. Recommen-

(1) Dans le fascicule de février de la *Nuova Antologia*, M. de Cesare vient à la rescousse de M. Bonghi : — « Il était fatal que le pape courût vertigineusement vers la France, parce que le siège apostolique, ayant perdu toute espérance de reprendre le pouvoir temporel avec le concours de l'Allemagne et de l'Autriche, se jetait dans les bras de cette seule puissance qui le lui laissait espérer. » (*Nuovi Cardinali, Nuova Antologia*, février 1893, p. 418.)

çons sur lui l'analyse. Mais si, à force de le presser, nous réduisons à rien chacun de ses élémens, M. Bonghi s'engage-t-il à venir complètement à résipiscence? Si nous démontrons que Léon XIII n'a jamais demandé à la France (cela n'eût pas paru, en vérité, exiger une démonstration), que Léon XIII n'a jamais attendu et n'attend pas de la France la restauration du pouvoir temporel, que ni historiquement, ni politiquement, ni même, — comment dire? — moralement, il ne pouvait l'attendre d'elle, ce charmant et fécond écrivain, « qui m'est très cher, à moi aussi, » *pur carissimo anche a me*, M. Bonghi s'engage-t-il à multiplier ses articles et ses efforts pour que l'Italie sorte enfin d'une conspiration internationale où rien ne la retient et où elle n'a rien à faire? Conspiration dans laquelle elle n'est entrée, la remarque est assez piquante, que par peur des amis autant que des adversaires qu'elle se donnait, car l'Italie s'est demandé : Qui pourrait avoir l'idée de rétablir le pouvoir temporel des papes? Peut-être l'Allemagne. Probablement l'Autriche. Et d'autre part? La France. Qui est le plus fort? La France a battu l'Autriche en 1859. Mais la Prusse l'a battue aussi en 1866, et, de plus, l'Allemagne a battu la France en 1870. Mais, réunies, l'Allemagne et l'Autriche feraient mieux encore... *Dunque*...

« Et est la nature de ce peuple d'Italie, dit Comines, notre Machiavel français (Machiavel en dit bien d'autres de la France), de toujours complaire aux plus forts. » Mais vouloir complaire aux plus forts, c'est justement ce que M. Geffcken, le diplomate et M. Bonghi reprochent amèrement à Léon XIII. A ce compte, ce serait la France qui serait la plus forte, et alors, pourquoi l'Italie s'entête-t-elle dans la triple alliance? Par crainte du rétablissement du pouvoir temporel? Démontrons-lui, avec son propre témoignage, que si elle doit le redouter de quelque côté, c'est bien plutôt de l'Allemagne et de l'Autriche que de la France, et puis nous lui démontrerons, avec notre témoignage, à nous, qu'il n'y a pas, entre le saint-siège et la France, une question du pouvoir temporel; que la chimère, si chimère il y a, c'est elle qui se la forge; et pour tout dire d'un mot, qu'elle n'a point ici d'ennemi qu'elle-même.

IV.

Le 20 septembre 1870, le général Raffaele Cadorna, commandant les troupes italiennes, prit possession de Rome au nom du roi Victor-Emmanuel. On peut croire qu'avant de se décider à cet acte exceptionnellement important à cause du caractère particulier de Rome, centre de l'unité catholique, métropole et chef-lieu de la

chrétienté, le cabinet présidé par M. Lanza et où M. Visconti-Venosta, homme prudent et correct entre tous, était ministre des affaires étrangères, avait soigneusement reconnu le terrain, qui lui semblait, pour le pas hardi qu'il allait faire, très glissant et très dangereux.

Ce n'est que plus tard que le patriotisme italien a découvert que la question romaine était d'ordre purement intérieur : au moment de la résoudre à son profit et jusqu'à ce qu'un commencement de prescription lui parût acquis, l'Italie, aujourd'hui si fière et, dans sa fierté, si intransigeante, la considérait bel et bien comme une question internationale. » Non-seulement elle ne se fût pas fait prier pour donner aux puissances des gages ou des garanties, mais elle allait au-devant d'une demande, dont elle ne songeait pas, en ce temps-là, à nier la légitimité. Le 7 septembre, treize jours avant que fût ouverte la brèche de la Porta Pia, le gouvernement italien se déclarait « prêt à examiner avec les autres gouvernemens les conditions à déterminer d'un commun accord pour sauvegarder l'indépendance du pape. » Telle était l'attitude de l'Italie sur le bord du fossé romain : quelle était celle des nations intéressées et celle des nations maintenant en cause, de la France, de l'Allemagne et de l'Autriche (1)?

C'était de la France et de l'Autriche qu'on redoutait le plus de résistance. On ne pouvait se dissimuler, à Florence, qu'on violait outrageusement la convention du 15 septembre 1864, par laquelle Napoléon III s'engageait à retirer de Rome la garnison française, mais par laquelle l'Italie s'engageait en revanche à ne pas aller à Rome. On ne se dissimulait pas qu'il y avait peu de chevalerie à tirer occasion des malheurs de l'empire et des malheurs de la France, à n'armer que pour soi-même, laissant écraser, *pollice verso*, l'auxiliaire de la veille, à qui l'on ne voulait pas tout devoir, à qui, pourtant, l'on ne pouvait pas ne pas devoir quelque chose. Mais la reconnaissance est une hypertrophie du cœur; les princes et les peuples qui calculent savent s'en guérir, et il ne s'agit point de chevalerie en politique positive.

Au mois de septembre 1870, l'Italie faisait ou se préparait à faire de la politique positive. Elle voulait Rome de gré ou de force. Seulement, elle prenait ses précautions. C'était bien, en effet, la France qui jusque-là l'avait gênée. Car à peine eut-il apparu comme

(1) Pour ne pas être accusé de choisir nos témoins, nous allons prendre ceux de nos adversaires. Nous nous reporterons pour tout ce qui va suivre au livre du général Cadorna lui-même, *la Liberazione di Roma*, qui contient, en appendice, les documens diplomatiques sur la question, et au livre de M. Francesco Scaduto, *privat-docent* de droit ecclésiastique à l'Université royale de Rome : *Guarentigie pontificie e Relazioni fra Stato e Chiesa*, — *Storia, Esposizione, Critica, Documenti.*

certain que nous serions définitivement battus par l'Allemagne, que M. Visconti-Venosta adressait à tous les représentans de l'Italie à l'étranger une circulaire où l'on peut lire : « Depuis dix ans, dans le cours de négociations souvent reprises et toujours interrompues par les événemens politiques, les bases possibles d'une solution définitive de la question romaine ont été confidentiellement reconnues en principe et subordonnées seulement à des considérations d'opportunité et de convenance politique, par la France aussi bien que par d'autres puissances. »

Le 7 septembre, nouvelle circulaire qui annonçait officiellement l'action. Rappelons ces deux dates, dit un auteur italien, M. Scaduto : 2 septembre, bataille de Sedan ; 4 septembre, proclamation de la république et institution du gouvernement de la défense nationale. Le ministre d'Italie à Paris, M. Nigra, fit diligence. Dès le 8, il pouvait écrire : « M. Jules Favre, ministre des affaires étrangères, m'a répondu que le gouvernement français laisserait agir le gouvernement du roi sous sa responsabilité. » Le 12, confirmation de cette dépêche : « Le ministre des affaires étrangères m'a répété que le gouvernement français nous laisserait faire avec sympathie. » Le 22, c'est M. Senard, notre représentant à Florence, qui, à son tour, formule les mêmes assurances dans une lettre restée légendaire : « Le jour où la république française a remplacé, par la droiture et la loyauté, une politique tortueuse qui ne savait jamais donner sans retenir, la convention du 15 septembre a virtuellement cessé d'exister (1). » M. Jules Favre disait, de son côté : « La France ne peut pas se mêler directement de la question romaine. Le pouvoir temporel a été un fléau pour le monde ; il est à terre, nous ne le relèverons pas. Nous verrons le gouvernement du roi aller à Rome avec plaisir ; il est nécessaire qu'il y aille. L'ordre et la paix de l'Italie sont à ce prix (2). »

La gradation est observée : d'abord l'indifférence : « Allez sous votre responsabilité, » puis la sympathie, enfin le plaisir : « Nous vous verrons aller à Rome avec plaisir (3). » Les Italiens eux-mêmes le constatent : « Le gouvernement de la défense nationale était composé d'élémens tels qu'il ne devait pas insister, même sur les garanties, et de fait, à la différence de la majeure partie des autres puissances intéressées, il n'y insista point. L'Italie resta donc

(1) Peu importe que cette lettre ait été blâmée par M. de Chaudordy, sévèrement jugée par Gambetta, autant que par le duc de Gramont. Elle est authentique et subsiste. M. Visconti-Venosta en avait pris acte le 26 septembre.

(2) Rothan, *l'Allemagne et l'Italie*, 1870-71, t. II : *l'Italie* (introduction), p. 113.

(3) D'après un autre écrivain italien, M. Chiala, M. Thiers aurait dit, lors de sa mission à Florence : « A votre place, j'aurais fait comme vous. » — Luigi Chiala, *Pagine di Storia contemporanea, dal* 1858 *al* 1892 ; fascicolo I, p. 77.

complètement libre, en ce qui regardait la France, de déterminer à son gré les garanties et les libertés intérieures de l'Église; l'obstacle qu'on avait cru et qui avait été (autrefois, du temps de l'empire) le plus difficile à franchir pour la solution de la question romaine, se réduisait à rien (1). »

Presque autant que de la France, on se méfiait de l'Autriche. On s'en méfiait à ce point qu'on avait envoyé à Vienne « un des hommes les plus considérables de la droite et de l'Italie ; non pas un diplomate de carrière, mais une habile et distinguée personnalité politique, M. Minghetti (2). » Pour l'Autriche encore on se trompait ; la cour de Vienne avait sa conviction faite depuis longtemps déjà. En Italie, on vivait sur une idée fausse, sur la vieille idée de la sainte-alliance de 1815, ayant à sa tête l'Autriche, de pleine intelligence avec le Vatican jusqu'en 1860 et même jusqu'en 1866 ; ce bon accord, on le croyait le fruit de sentimens profondément religieux plutôt que d'arrangemens politiques : on prenait texte de la piété bien connue de la cour impériale; on s'imaginait volontiers un parti clérical très fort, un parti libéral aisé à tenir en respect ou à vaincre s'il bougeait. Ce parti n'avait pas dans le pays les racines qu'il semblait avoir. Il n'en avait que dans le menu peuple (*popolino*). Par suite, la cour de Vienne, malgré sa piété, « se trouvait obligée, en 1870-71, de renverser les espérances que le Vatican avait fondées sur elle (3). » Dans le parlement, non plus, il n'y avait pas de groupe clérical important et, par suite, le gouvernement autrichien n'avait pas de motif pour soutenir le pouvoir temporel du pape, « de ce pape qui se prétend le souverain des souverains. »

Mais, de Florence, on ne voyait pas ce que les choses étaient réellement à Vienne ; — ce sont les Italiens qui le disent. Le premier ministre de François-Joseph était protestant, on le savait: on n'ignorait peut-être pas les paroles de M. de Beust : « Le jour où les Français sortiront des États pontificaux, il faudrait que les Italiens pussent y entrer, de l'assentiment de la France et de l'Autriche. Jamais nous n'aurons les Italiens avec nous de cœur et d'âme, si nous ne leur retirons pas leur épine romaine. Et franchement ne vaut-il pas mieux voir le saint-père sous la protection de l'armée italienne que de le voir en butte aux entreprises garibaldiennes? » Mais au-dessus de M. de Beust, il y avait l'empereur qui pouvait penser et agir, en une circonstance aussi grave et qui touchait à la foi catholique, autrement que son chancelier.

(1) Scaduto, *Guarentigie pontificie*, p. 58.
(2) *Id.*, *ibid.*
(3) *Id.*, *ibid.*

Victor-Emmanuel, M. Lanza, M. Visconti-Venosta, attendaient impatiemment les dépêches de M. Minghetti. Le 18 septembre, l'avant-veille de l'entrée des troupes italiennes à Rome, M. Minghetti prévenait son gouvernement que « les antiques traditions, *la piété bien connue de la cour,* le lien des relations personnelles, l'influence du clergé, la puissance et la clientèle du parti qui s'intitule catholique, tout devait être mis en œuvre, — et tout le fut, — pour obtenir une aide ou du moins une déclaration de blâme contre les actes du gouvernement italien. » Vainement. « Le gouvernement impérial n'a cédé ni aux prières ni aux excitations. » Bon, si le pape eût voulu traiter avec le roi d'Italie : il eût servi d'intermédiaire. Puisque Pie IX avait refusé de traiter, il n'y avait qu'à l'abandonner à son sort. Toutefois, M. de Beust recommandait à Victor-Emmanuel d'avoir « tous les égards pour la personne et la qualité du pontife. »

Pas plus que la France, l'Autriche ne se préoccupait beaucoup des garanties. Elle prenait acte des déclarations de M. Visconti-Venosta, « mais elle ne se servait pas d'expressions qui fissent comprendre qu'elle s'intéressait vivement à la question (1), » elle s'en remettait à l'Italie du soin de régler convenablement la situation du saint-père. Elle voulait bien, dans le cas où le pape eût quitté Rome, demander pour lui le libre passage à travers les États royaux ; elle lui eût même, au besoin, offert un asile, mais elle ne jugeait pas nécessaire ce départ de Rome, et elle le déconseillait. Du droit public ecclésiastique intérieur du jeune royaume, elle ne se mêlait en quoi que ce fût. D'autres puissances donnaient l'avis de différer le transfert de la capitale ; l'Autriche, non pas.

En somme, l'Autriche « ne manifesta point de sympathies explicites, comme la république française, » mais elle « ne fit pas de réserves. » Elle « laissa faire et laissa sous-entendre qu'elle n'interviendrait en aucune manière. » Cependant les évêques et les cercles catholiques s'efforçaient d'ébranler tout le parti clérical. Les archevêques ou évêques de Vienne, d'Olmütz, de Salzbourg, de Linz, de Bressanone, de Gratz et le primat de Hongrie ordonnaient des prières et des quêtes pour le souverain pontife, rédigeaient des mandemens, faisaient signer des protestations. « Mais cette agitation restait dans les basses couches du peuple ; elle n'arrivait pas jusqu'aux hommes politiques, jusqu'aux chambres. »

Il y a ici une petite erreur. Si, elle arriva jusqu'aux chambres. Le député catholique Greuter interpella M. de Beust : « Où est ma vieille Autriche ? » s'écria-t-il. M. de Beust répondit par le précédent de 1860. En 1860, l'Autriche avait gardé la même attitude

(1) Scaduto, *Guarentigie pontificie,* p. 60.

impassible, lorsque l'Italie s'annexait les meilleures provinces des États de l'Église, et pourtant les conditions étaient alors plus favorables pour qu'elle pût intervenir. Mais il faut qu'il y ait eu, dans le langage ou la conduite du chancelier de l'empire, quelque chose d'ambigu, d'équivoque, par rapport à la question romaine, — (ne fût-ce que sa qualité de protestant qui, comme premier ministre de la monarchie apostolique, l'obligeait à plus de réserve), — il faut qu'il n'ait pas réussi à rassurer les libéraux, partisans de l'Italie royale, plus que les cléricaux, fidèles au saint-siège, car il raconte lui-même dans ses *Mémoires* que, « à la première session qui suivit sa retraite, un député de la Styrie, le docteur Rechbauer, qui ne lui était nullement hostile, manifesta sa satisfaction que l'Autriche fût enfin en bons rapports avec l'Italie (1). »

Donc, du côté de l'Autriche, « indifférence », mais ni « sympathie, » ni « plaisir. » Il ne s'agit pas de savoir, en ce moment, si M. Jules Favre avait ou n'avait pas, dans ses expressions, dépassé le sentiment de la France : ce qui est sûr, c'est que M. de Beust qui, secrètement peut-être, avait poussé l'Italie vers Rome, qui en tout cas ne l'avait pas arrêtée officiellement, diplomatiquement, parlant au nom de son maître, devant le fait accompli, ne dépassait pas la première expression de M. Jules Favre : il regardait.

« On rencontra le plus sérieux obstacle là où l'on se serait le moins attendu à le trouver, *en Prusse*, ou dans la confédération du nord. » Avant la guerre franco-prussienne et l'occupation de Rome, il n'existait pas, en Prusse comme en Autriche, de parti parlementaire clérical important. La Prusse paraissait devoir être ou bienveillante (pour l'Italie) ou bien, au pis aller, indifférente. « Bienveillante » n'est pas trop dire, si l'on se reporte aux communications de M. Brassier de Saint-Simon, ministre de Prusse à Florence.

« La presse et les agens aux gages de la Prusse dans la péninsule n'avaient pas attendu que la guerre fût déclarée pour se mettre à l'œuvre. Le 17 juillet, des démonstrations éclataient dans tous les grands centres de l'Italie. » A Florence même, « des rassemblemens se formèrent sur la place du Dôme ; des orateurs de carrefour haranguèrent la foule, qui se mit en mouvement, précédée d'un drapeau italien. Après avoir stationné et vociféré devant le ministère des affaires étrangères, les manifestans se portèrent aux Cascines devant la légation de France. Ils criaient : *Vive la Prusse! Vive la neutralité! Vive Rome! A bas Mentana!* Sur d'autres points, on criait : *A bas la France!* (2) » On eût juré,

(1) *Mémoires du comte de Beust*, t. II, 1866-85, p. 412.

(2) Rothan, *l'Allemagne et l'Italie*, t. II: *l'Italie* (introduction), p. 59. — Comp.

à entendre M. Brassier de Saint Simon, diplomate prussien en dépit de son nom français, « que la succession de la France était déjà ouverte et qu'il suffisait à l'Italie de produire ses titres pour être admise au partage. Il parlait en toute liberté de Nice, de la Savoie, de Tunis et de la Méditerranée. »

Mais à Rome, M. d'Arnim faisait la contre-partie, et M. de Bismarck, de sa puissante main, donnant à propos une chiquenaude à l'un ou à l'autre des plateaux, tenait égale la balance. « Il est un point sur lequel M. Brassier de Saint-Simon ne s'expliquait qu'avec embarras : c'était Rome. La politique italienne était trop affinée pour ne pas s'apercevoir que M. de Bismarck avait de secrètes raisons pour ménager le Vatican. » M. d'Arnim y travaillait de tout le pouvoir de son esprit d'intrigue. Autour du pape on récriminait contre l'empereur Napoléon III; « on l'accusait de manquer à ses promesses; la *Civiltà* l'appelait *infâme* et *l'Unità cattolica* faisait ouvertement des vœux pour l'Allemagne. Elle affirmait avec une rare assurance que *la Prusse victorieuse rétablirait le pouvoir temporel dans toute sa plénitude*... Les prélats, dans les antichambres du Vatican, étaient tout oreilles *aux paroles veloutées* du représentant de la Prusse protestante; ils ne cachaient pas leur courroux et leur dédain au représentant de la France catholique (1). »

Le double jeu se jouait, à Florence et à Rome, aux dépens de la France. Il y avait plusieurs années que les dés étaient pipés et les places assignées aux comparses. La partie était engagée, depuis 1867 : « Il plaisait sans doute à M. de Bismarck de voir la France aux prises avec les passions italiennes, mais il ne pouvait lui convenir de s'associer à la révolution contre la papauté. Il avait à ménager les sujets catholiques du roi de Prusse; » il lui importait surtout de ne pas s'aliéner « les députés catholiques qui siégeaient dans les chambres wurtembergeoise et bavaroise (2). » La formation de l'empire allemand allait singulièrement accroître

Chiala, *op. cit.*, p. 84. — « Tant que les Français occupaient une partie des États romains, c'était l'intérêt prussien de pousser les Italiens sur Rome, afin de provoquer un conflit entre les deux nations et de rendre impossible une alliance italo-française. Mais une fois que la France eut décidé de retirer ses troupes, la question changeait d'aspect aux yeux de la Prusse. A partir de ce moment, elle cesse de pousser les Italiens à l'occupation de Rome ou tout au moins elle le fait plus mollement. »

(1) Comparez les instructions du 29 août (M. Visconti-Venosta à M. Nigra) : « Les choses en sont venues au point qu'aujourd'hui la cour de Rome appelle le secours d'autres puissances pour le pouvoir temporel et ne cache pas les espérances de restauration qu'elle fonde sur les malheurs de la France. » — Voyez aussi Rothan, *l'Allemagne et l'Italie*, t. II : *l'Italie* (introduction), p. 84. Le roi Guillaume tint, en personne, ce langage au cardinal Ledochowski, à Versailles : « La campagne faite, il donnerait une sévère leçon aux « usurpateurs » de Rome. » (Chiala, *op. cit.*, p. 85.)

(2) *Id*, *ibid.*, p. 34.

le nombre de ces députés catholiques qu'il fallait éviter de froisser, et l'occupation de Rome par la dynastie de Savoie allait les rendre singulièrement susceptibles. D'autant plus qu'à ces députés catholiques proprement dits devaient se joindre ceux du Slesvig-Holstein, ceux de la Pologne, ceux des États du Sud, annexés à l'Europe un peu à contre-cœur, pour lesquels le régionalisme, le particularisme, se fondait aisément et se confondait souvent avec le catholicisme.

A mesure que l'issue approchait, M. de Bismarck inventait de nouvelles réserves et ses discours devenaient de moins en moins clairs. On s'était plaint, en Italie, de la tournure « sibylline » des premières réponses de M. Jules Favre ; mais ce qui était vraiment « sibyllin, » c'étaient les réponses de M. de Bismarck et de ses secrétaires. On y faisait étalage « des sympathies de la Prusse pour la personne du saint-père » et du désir où l'on était « que sa sainteté continuât à avoir une position indépendante et respectée (1) ; » sympathies et désir qui, néanmoins, « avaient leurs limites naturelles dans les bons rapports existant entre la Prusse et l'Italie, qui empêcheraient le cabinet de Berlin de créer des difficultés au gouvernement italien et d'entrer en des combinaisons dont il pourrait souffrir (2). » Comment méconnaître le lien religieux qui unissait « les sujets catholiques de la Confédération du Nord avec leur chef spirituel? » Et, si ce lien était étroit, comment ne pas « faire *des réserves* pour une position digne et indépendante du saint-siège (3)? » Certes, ces réserves obligatoires, il en coûtait de les formuler : « M. de Thile (ministre des affaires étrangères prussien) espérait que nous saurions tenir compte des embarras qui surgissent pour lui aussi des affaires de Rome (4). » Embarras de plus d'une sorte et notamment grands embarras parlementaires. Le roi de Prusse, comme l'empereur d'Autriche, était assailli d'adresses sur la question romaine. « Ces manifestations ne manquaient pas de causer au cabinet de Berlin des soucis, augmentés encore par le résultat des élections générales pour la diète prussienne. Les catholiques y seront plus fortement représentés que dans la précédente législature. Ils compteront une soixantaine de voix qui, dans la balance des partis, formeront un appoint important et peut-être décisif pour constituer une majorité. Aucun parti n'est mieux discipliné que celui-là. Il obéit évidemment à un mot d'ordre. »

(1) 20 septembre 1870. Scaduto, *Guarentigie pontificie*, p. 65.

(2) Scaduto, *Guarentigie pontificie*, p. 65. M. Visconti-Venosta à M. de Launay, 20 septembre 1870.

(3) *Id.*, *ibid.*, M. de Launay à M. Visconti-Venosta, 17 septembre 1870.

(4) *Id.*, *ibid*, M. de Launay à M. Visconti-Venosta, 6 octobre 1870.

Aussi M. de Bismarck, si peu conciliant à l'ordinaire, conseillait-il à Victor-Emmanuel et à Pie IX la conciliation. Il ne voulait ni demander que les garanties fussent élargies, ni se mêler « du droit ecclésiastique intérieur » du royaume italien ; mais, en termes vagues et impératifs à la fois, il réclamait pour le saint-siège « une position indépendante et digne. » Il n'offrait pas asile au pape dépossédé, et cependant il ne le repoussait pas. S'il préférait le voir rester à Rome, c'était surtout parce que les embarras de la politique prussienne n'en seraient nullement diminués. A part cette considération, la fortune eût été enviable : avoir dans l'Allemagne triomphante, dans le saint-empire reconstitué du coup et de ce coup complet :

Ces deux moitiés de Dieu : le pape et l'empereur !

Mais M. de Bismarck n'est pas poète ou ne l'est qu'à sa manière, et à ses heures, quand il n'a rien de solide à y perdre. Il rêve comme il fume, — après dîner. — Ici, le péril était trop évident. Pie IX réfugié en Allemagne, c'était le gouvernement impérial prisonnier non-seulement des catholiques exigeans, mais des protestans soupçonneux et des libéraux blessés. Plutôt un congrès à Fulda ou même une procession à Munich, l'archevêque en tête et, derrière, tous les paysans d'alentour, expressément appelés pour marquer leur indignation ! Plutôt des souscriptions publiques pour organiser une croisade de Rome, et des pétitions, longues de huit mètres, comme celle qui, dans ce moment, en Hollande, à La Haye, se couvrait de signatures !

Le gouvernement bavarois ne prenait part ni aux souscriptions, ni aux processions. M. de Bismarck se réservait, voyait et entendait tout, clignait de l'œil tour à tour à droite et à gauche. A Munich on feignait de ne rien voir et de ne rien entendre. Quand le ministre d'Italie, M. Migliorati, questionnait, interrogeait : « Que ferez-vous si nous allons à Rome ? » on lui répondait aussitôt : « Nous refusons péremptoirement l'*exequatur* au dogme de l'infaillibilité. » Plus tard, le 20 septembre venu, quand il voulut demander : « Que pensez-vous de l'occupation de Rome ? Comment la supporterez-vous ? — Nous nous réjouissons, lui dit-on, qu'elle ait pu se produire sans plus grande effusion de sang. » Le subtil Italien en était tout décontenancé ; il sentait bien que l'adversaire rompait, cherchait sous ses pieds une trappe ou un panneau mobile dans la muraille. — Enfin ! le gouvernement bavarois, occupé, lui aussi, à la guerre contre la France, ne tournait vers Rome que des regards distraits et ennuyés : lui aussi, il avait à se garder des cléricaux qui formaient dans le parlement bavarois une minorité

très forte et qui pouvaient, à la faveur d'un trouble de conscience entretenu savamment et politiquement exploité, y rentrer plus nombreux encore, si ce n'est en majorité.

Pour l'Italie, elle achevait de se consoler, en se répétant que, laissée à elle-même, la Bavière n'était, après tout, qu'une puissance de second ordre et que, n'ayant pas les moyens d'agir seule, elle n'en aurait pas non plus la volonté. Je conclus : pour l'occupation de Rome, du côté de la France, objections, résistances, avant que le fait fût accompli; le fait accompli, indifférence, puis sympathie croissante; de la part de l'Autriche, encouragement avant; indifférence après; du côté de la Prusse et de la Bavière, c'est-à-dire des deux élémens principaux du nouvel empire germanique, double jeu, encouragement avant, indifférence après, réserves, sympathie décroissante (1).

Un mot sur la Russie, puisqu'il n'est pas jusqu'à la Russie schismatique, à qui l'on ne veuille prêter un rôle en cette histoire. La Russie, seule entre toutes les grandes puissances de l'Europe, n'était que peu ou n'était point intéressée dans la question ; elle ne croyait pas avoir à s'en mêler. « Mais une telle conduite de la Russie revenait à être une approbation implicite; ses *réserves* étaient différentes de celles de la Prusse, de l'Angleterre et des autres États; elles ne signifiaient pas qu'elle se déciderait suivant les mouvemens de sa politique intérieure (que n'atteignait pas l'occupation de Rome, par suite du petit nombre de ses sujets catholiques), mais suivant la direction de sa politique extérieure, suivant la conduite des grandes puissances intéressées ; elle faisait, d'ailleurs, trop paraître ses sympathies pour l'occupation de la ville éternelle (2). »

C'est ainsi que, d'après les auteurs italiens les plus qualifiés, les diverses puissances accueillirent le fait de l'occupation de Rome et de l'abolition du pouvoir temporel des papes. Dans l'*atteggiamento*, dans l'attitude qu'elles prirent alors, où trouve-t-on le droit d'affirmer que la France, plus ou moins soutenue par la Russie, dût se faire un jour l'agent d'une restauration de ce pouvoir, à laquelle l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, de par cette attitude prise et pour rester conséquentes avec elles-mêmes, devraient naturellement s'opposer? — Mais depuis lors?

(1) « Il ne sera pas inutile de rappeler que, de tous les chefs de ministères étrangers, M. de Bismarck est le seul qui fit *quelques réserves* sur notre entrée à Rome. » — L. Chiala, *op. cit.*, p. 83.

(2) Scaduto, *Guarentigie pontificie*, p. 75.

V.

Depuis lors, jamais, ni sous le gouvernement de la défense nationale, ni sous la présidence provisoire de M. Thiers, ni sous sa présidence définitive, ni, après le 24 mai, sous celle du maréchal de Mac-Mahon, ni au 16 mai, ni, à plus forte raison, après que la république fut aux républicains, sous les deux présidences de M. Grévy et la présidence de M. Carnot; que le ministre des affaires étrangères fût Jules Favre ou M. de Broglie, le duc Decazes ou M. de Rémusat, jamais la France n'a dit un mot qui, même adroitement torturé, pût laisser percer l'intention de rétablir, par les armes, s'il le fallait, le pouvoir temporel aboli.

Un mot, ce seul mot, elle ne l'a jamais dit, ni lors de la nomination d'un ambassadeur français près le saint-siège, ni lors du transfert de la capitale italienne à Rome, ni lors des incidens provoqués, dans le pays, par des pétitions et, dans le parlement, par des interpellations sur la condition faite au pape, ni lors de l'affaire du père Secchi, représentant du saint-siège comme État temporel, dans la commission internationale du mètre, ni lors de la visite des officiers de l'*Orénoque* au pape et au roi d'Italie, ni lors du rappel de ce vaisseau qui, de 1870 à 1874, avait été tenu dans les eaux de Civita-Vecchia, à la disposition de Pie IX, ni lors de la discussion sur les fondations et propriétés françaises à Rome, ni plus tard, à l'occasion de nouvelles pétitions et de nouvelles interpellations; ni en 1873, ni en 1876, ni, à plus forte raison, depuis 1877, jamais la France n'a rien dit qui dût éveiller les soupçons et les défiances de l'Italie.

Loin de là; elle a souvent dit le contraire, elle n'a pas cessé de le dire, par la bouche de tous ses ministres. Jules Favre (16 mars 1871) : — « Ce que l'Italie pourrait craindre à l'heure actuelle, ce serait une agitation encouragée par nous autour du Vatican. Je puis sur ce point donner et je vous prie de transmettre au cabinet de Florence les assurances les plus positives. » — Thiers (22 juillet 1871) : — « Cette Italie, je n'en suis pas l'auteur... Mais enfin, elle existe, elle est faite ; il y a une Italie, il y a un royaume d'Italie qui a pris place parmi les puissances considérables de l'Europe. Que voulez-vous que nous fassions? Il faut parler net ; il ne faut pas nous imposer une diplomatie qui aboutirait à ce que vous désavoueriez publiquement, c'est-à-dire la guerre. » — Le duc de Broglie (juin ou juillet 1873) se hâtait de faire connaître au gouvernement italien que le maréchal « entendait maintenir inaltérée envers le royaume d'Italie la politique de M. Thiers. » Le duc

Decazes (20 janvier 1874) : — « Entretenir sans arrière-pensée, avec l'Italie, *telle que les circonstances l'ont faite*, les relations de bonne harmonie, les relations pacifiques et amicales que nous commandent les intérêts généraux de la France et qui peuvent aussi nous permettre de sauvegarder les grands intérêts moraux dont nous nous préoccupons à juste titre, voilà toute notre politique en Italie. »

La constitution de 1875 assoit et organise la république : les élections du 30 janvier et du 20 février 1876 assurent la prépondérance à une majorité libérale. M. Tirard et M. Madier de Montjau proposent pour la première fois la suppression de l'ambassade de France près le saint-siège. Gambetta, président de la commission du budget, est amené à la tribune : — « Il ne faut pas, s'écrie-t-il, qu'au-delà des monts on puisse penser, comme certains écrivains ont cherché à le faire croire, que le maintien de l'ambassade de France auprès du saint-siège s'inspire, en quoi que ce soit, d'une passion religieuse ou d'une passion hostile à un degré quelconque à l'unité du royaume italien (1). » — De son côté, M. Jules Simon, président du conseil, fait, en plusieurs occasions, des déclarations analogues. Le 16 mai arrive, le duc Decazes reste au quai d'Orsay et le message aux chambres porte ceci : — « En fait de politique étrangère, le nouveau ministère pense exactement comme l'ancien. » — Sur les attaques de Gambetta, sur cette invective : — « Le patriotisme consiste à tenir la France à l'abri des expéditions de Rome, car c'est par des expéditions de Rome qu'on perd, à vingt ans de distance, l'Alsace et la Lorraine, » le même duc Decazes répondait : « En deux mots nous avons été, nous restons les amis sincères de l'Italie, et nous ne laisserons échapper aucune occasion de le prouver. »

Je ne crois pas que ce soit la peine d'aller plus loin, ni d'accumuler d'autres textes. Mais ces dispositions, ces intentions, ces volontés pacifiques du gouvernement français, communes à tous les ministères de droite ou de gauche, cléricaux ou libéraux, est-ce que le gouvernement italien en doutait? Ni en 1873, ni en 1877, aucun ministre italien (et Dieu sait si la gauche, particulièrement M. Miceli, a interpellé là-dessus tous les cabinets qui se sont succédé!), ni M. Visconti-Venosta, ni M. Melegari, ni M. Minghetti, ni M. Depretis, n'est venu dire tout haut qu'il en doutât.

C'est le contraire qu'ils ont toujours dit. M. Visconti-Venosta (14 mai 1872) : — « L'honorable Miceli m'a demandé catégoriquement : — Quelles sont nos relations avec la France? — Eh bien, je réponds catégoriquement aussi que nos rapports avec la France

(1) 11 novembre 1876.

sont amicaux et très satisfaisans, que la France ne veut pas discuter le passé. » — M. Miceli n'étant pas convaincu et revenant à la charge tous les six mois : — « L'Europe entière et nos ennemis même ont vu que, pour la république française, Rome est au pape, comme elle l'était pour l'Empire, » M. Visconti-Venosta insistait (27 novembre 1872) ; il repoussait du pied « cet amas de nouvelles imaginaires et fantastiques qu'un trop grand nombre de journaux s'est plu à élever dans les derniers temps, parlant aujourd'hui de difficultés qui ne s'étaient jamais produites, demain de communications diplomatiques qui n'avaient jamais été faites, cherchant à exciter des susceptibilités auxquelles il manque un motif et créant artificiellement entre les deux gouvernemens un état de relations qui est loin d'être le vrai. » Les ingérences officielles, dont on parle, de la France dans les affaires italiennes « sont tout à fait imaginaires et je dois dire, poursuivait M. Visconti-Venosta, que même dans cet échange d'idées qui a lieu couramment entre les gouvernemens » et dans lequel il était naturel que la France exprimât l'espoir de voir l'Italie persévérer dans la voie de la modération et des égards dus au souverain pontife, même en ces échanges d'idées et en ces offices amicaux, « les représentans de la France ont apporté autant de réserve dans le fond que dans la forme, précisément pour ne pas donner prise à des nouvelles exagérées et à des interprétations malveillantes. »

Qu'il y ait en France un parti clérical, c'était un fait qu'il ne dépendait pas du gouvernement français de faire disparaître, et M. Visconti-Venosta ne pouvait le lui reprocher. A gauche, M. Mancini était forcé de le reconnaître, comme le ministre le reconnaissait (19 ou 20 mars 1873) : — « Nos irréconciliables ennemis sont d'accord, non pas avec une nation généreuse, mais avec la faction cléricale et légitimiste qui la tourmente et la déshonore, et qui est l'ennemie de la France autant que l'ennemie de l'Italie, parce qu'elle est ennemie de toute liberté et de toute civilisation. » — En 1875, on avoue que les relations de la France avec l'Italie sont bien meilleures qu'elles ne semblaient devoir l'être en 1871. En 1876, elles s'affermissent encore, et, après le 16 mai, elles n'ont pas empiré au point que M. Melegari ne pût pas rassurer le parlement italien. Il le rassurait pleinement, de toute sa conviction, de toute son autorité, en ces termes : — « Nous avons reçu, sans les provoquer d'une façon quelconque, puisqu'elles nous sont venues spontanément, soit du maréchal de Mac-Mahon, soit du duc Decazes, diverses communications, d'où nous tirons la persuasion que ni le président de la république française, ni, pour me servir de leur expression même, aucun de ceux qui composent le ministère ne veut rien changer dans les rapports de la France et de l'Ita-

lie, en ce qui touche surtout le point sur lequel on pourrait avoir quelque raison de douter, la réaction cléricale qui paraissait se dessiner en France... Non, non, nous n'avons rien à craindre. Je suis sûr, au contraire, que la grande majorité des Français, que la France moderne voit dans l'Italie un sujet de force, non un danger pour elle. »

Mais l'Italie ne voulait pas être rassurée ; elle ne l'est pas au bout de vingt-deux ans. Nos ministres et ses ministres avaient beau parler franc et net, elle aimait mieux suivre M. de Bismarck, qui agitait devant elle le spectre noir du pouvoir temporel. Nos hommes d'État, ses propres hommes d'État avaient beau répéter que ni le gouvernement français, ni l'opinion publique en France ne pensaient à la restauration de ce pouvoir, que la masse y demeurait indifférente, que le parti libéral s'y opposerait, que le parti clérical lui-même, sauf un ou deux enthousiastes, comme MM. de Belcastel et du Temple, n'en était plus à la foi agissante : toujours elle voyait le spectre noir qu'agitait M. de Bismarck.

Quand on n'eut plus, en Italie, autre chose à nous reprocher, on nous reprocha de ne pas nous jeter, nous aussi, dans le *Kulturkampf*. Quand ce grief, à son tour, ne fut plus de saison, on nous dit : « Si le comte de Chambord eût régné, il l'eût restauré, lui, le pouvoir temporel. » Mais tout d'abord, le comte de Chambord n'a pas régné et, ensuite, toutes les chances sont pour qu'il ne se fût pas lancé étourdiment en une telle aventure. N'importe, l'Italie entière nous voit débarquant à la Spezzia. Elle nous voyait partant pour cette croisade, sous le ministère Floquet! Et non-seulement les politiciens, dont la bonne foi peut être médiocre, mais les humbles, les simples, dont la bonne foi n'est le plus souvent qu'égarée. Des gardiens de ruines m'ont livré le fond de leur âme, au Palatin, dans la maison de Livie, un jour que je m'étais réfugié près de leur feu, pendant un orage. Or, leur âme de pauvres gens était hantée de la France, de ses marins et de ses soldats.

M. Crispi, compère et complice de M. Bismarck, à force de dénoncer le *tumultus gallicus*, le péril français, à force de fixer les yeux de l'Italie sur la pointe de nos baïonnettes, a plongé son pays dans une profonde hypnose. Qui l'en tirera ? Pas même la preuve faite que ses inquiétudes sont puériles et vaines. Un député italien, M. Musolini, disait en 1872 : « L'assemblée française a imposé à son gouvernement l'obligation de restaurer le pouvoir temporel du pape... Une guerre est-elle possible entre la France et nous? Possible? Elle est inévitable. La France ne peut pas ne pas nous faire la guerre. Elle nous la fera et bientôt... Et je vous dis que ceci aura lieu avant que finisse 1874. Oui, messieurs, en 1874, nous serons en guerre avec la France. »

Nous sommes à vingt ans de là, en 1893, et cette guerre n'a pas eu lieu. Mais on continue de jurer que, le pape et nous, nous y pensons toujours et que l'Italie est bien heureuse d'avoir l'Allemagne et l'Autriche derrière elle.

VI.

Que nous ne pensons pas à rétablir le pouvoir temporel des papes, c'est démontré autant que cela peut l'être et de toutes les manières, même par l'absurde. Le miracle n'est point à notre service et nous ne pouvons rendre l'ouïe aux sourds qui ne veulent pas entendre, pas plus que la liberté raisonnée de leurs actes et la parfaite possession, la maîtrise de soi, aux nations tombées en catalepsie.

Aux accusations portées contre la France, on pourrait riposter par d'autres accusations. On pourrait faire remarquer que le jeu de bascule, le double jeu qu'il jouait en 1870, M. de Bismarck, depuis 1870, tant qu'il a été au pouvoir, n'a pas cessé de le jouer, tenant le pape en haleine par le roi et le roi en échec par le pape, disant au Vatican : « Prenez garde, je vais reconnaître l'occupation de Rome, » et au Quirinal : « Prenez garde, je n'ai pas reconnu l'occupation de Rome. » Sans doute, le ministre de Prusse, M. Brassier de Saint-Simon, avait été le premier à complimenter Victor-Emmanuel au palais de Monte-Cavallo; mais le comte d'Arnim n'avait pas été le dernier à s'affliger avec Pie IX, et les condoléances de l'un annulaient les félicitations de l'autre. Sans doute, le ministre de Prusse s'était toujours trouvé aux cérémonies officielles d'où, par hasard ou par malheur, le ministre de France était absent. Mais quelles petites chicanes et quelles misères de la forme!

Sans doute, l'empereur Guillaume Ier était venu à Milan et, plus tard, le prince impérial Frédéric, plus tard encore l'empereur Guillaume II vinrent à Rome; mais M. de Bismarck lui-même avait dû faire, en esprit, un plus dur voyage : il avait dû aller à Canossa. Sans doute, Guillaume II, dans un dîner, au Quirinal, portait un toast, dont l'Italie s'est sentie toute réchauffée, à « la capitale intangible, » mais il faisait au pape une visite, et le vieillard auquel il la faisait, cette visite, n'était pas le chef de sa religion. L'Italie l'a donc oublié : M. de Bismarck disait au pape : *Sire!* Lorsque Guillaume II vint à Rome, M. de Bismarck n'était déjà plus le maître : il n'était plus, pour son jeune souverain, que le pédagogue. On ne l'écoutait déjà plus. « Rome capitale intangible, » un monarque prussien, un empereur allemand l'a peut-être reconnue, mais non la diplomatie prussienne, mais non la politique

allemande. Et, pour l'Autriche, nulle part les congrès catholiques n'ont été si nombreux, si ardens ; nulle part, on n'y a vu autant de princes du sang et de ministres. François-Joseph est allé à Venise, mais rien n'a pu le faire aller à Rome. Venise, c'est lui qui l'a perdue, qui l'a cédée : Rome, ce n'est pas à lui de la céder.

Si l'Italie avait les yeux ouverts, l'Allemagne et l'Autriche lui devraient être aussi suspectes, plus suspectes même que la France : nous l'avons montré par l'histoire, et d'ailleurs le bon sens le crie. Le bon sens crie que ce n'est pas la France qui la fera demain, cette guerre qu'elle n'a pas faite hier, pour restaurer le pouvoir temporel des papes. Elle ne l'a pas faite, de 1873 à 1877, lorsqu'elle avait un gouvernement réactionnaire : la fera-t-elle, maintenant qu'elle peut avoir des gouvernemens de toute sorte, maçonniques, jacobins, radicaux, libéraux, mêlés de l'un et de l'autre, tous les gouvernemens, sauf le réactionnaire et le clérical! Mais M. Bonghi hoche la tête ; eh ! oui, justement c'est l'énigme : « Des douleurs, très saint-père, vous en avez de la France chaque jour, et, à la pente que descend ce pays, vous en aurez chaque jour davantage... Et cependant vous le comblez, et lui seul, de vos dons! » M. Geffcken et le diplomate de la *Contemporary Review* joignent leurs voix : « Il y a quelque chose là-dessous » et ce quelque chose, c'est que, de cette France qui lui cause chaque jour des douleurs, le pape espère une très grande joie, délices terrestres qu'il préfère à l'amitié de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie, délices spirituelles s'il en fut, l'unique joie qu'il soit affamé de goûter ici-bas : la restauration de son pouvoir temporel.

Suite des contradictions : M. Bonghi sait et proclame que cette restauration est une chimère : M. Geffcken et le diplomate disent que c'est un mirage. Tous les trois s'accordent en ce point et tous les trois s'accordent aussi à considérer Léon XIII comme un fin politique, prudent, avisé, pratique, nullement comme un naïf ou un songe-creux. Néanmoins ils n'hésitent pas lui à prêter la plus grosse des naïvetés et la plus creuse des songeries, un *scempio*. Que ce soit une naïveté, une songerie creuse, d'attendre de la France républicaine la restauration du pouvoir temporel, et que Léon XIII ne soit pas un pape à construire sur les nuages des architectures politiques, cela devrait amplement suffire : la cause devrait être entendue. Mais il paraît que, malgré tout, malgré l'évidence, elle ne l'est pas. Il faut donc appeler les témoins.

Un de ces témoins, qu'on lui pardonne de s'introduire ainsi, c'est moi-même. Les circonstances ont fait que l'auteur de cet article, *quamvis indignus*, a vu de près tout ce qui s'est passé, de 1889 à 1892, entre le saint-siège et la France. Il a pris part, non aux

négociations (M. Ribot l'a dit, il n'y en a pas eu), mais aux conversations dont le résultat, le résumé, a été l'encyclique aux catholiques français. Le langage que le pape a tenu dans cette encyclique, il le tenait au premier venu qui, sans mission, sans mandat, lui parlait des affaires de France. Je n'étais que ce premier venu, mais en 1890, 1891 et 1892, j'ai eu de Léon XIII trois longues audiences privées et du cardinal secrétaire d'État tant d'audiences que je ne les compte plus. Au cours de sept ou huit voyages d'études en Italie, il m'est arrivé de toucher à des sujets brûlans, qui pouvaient faire naître la question de l'indépendance du pape et, par extension, celle du rétablissement du pouvoir temporel: par exemple, la loi sur les *Œuvres pies* et les fêtes du 2 octobre 1891 : l'incident des pèlerins français au Panthéon.

Jamais cette question n'a été abordée; jamais, sauf une fois, on ne m'en a dit un mot. Une fois le cardinal Rampolla m'en dit un mot, et voici le mot qu'il m'en dit : « La question romaine n'est pas réglée, mais elle n'est pas posée et ne se pose pas; s'il plaît à Dieu de la résoudre et quand il lui plaira, sa providence la résoudra bien. » Quant à Léon XIII, pas un mot, pas même ce mot-là. S'il a vraiment cette idée fixe, la restauration du pouvoir temporel, il met à la dissimuler un art incomparable. Elle ne se fait pas jour: M. Bonghi, M. Geffcken et le diplomate avoueront que ce n'est pas, en général, le cas pour les idées fixes.

Que Léon XIII ait, en son cœur, renoncé ou non à la possession de Rome, peu nous importe. Nous nous rappelons toutes ses protestations, toutes ses revendications publiques, faites en vertu de ses sermens et des devoirs de sa charge; nous ne nous sommes point aperçus qu'il eût pour le pouvoir temporel cet amour passionné que M. Bonghi qualifie irrévérencieusement de *bramo senile del vecchio*. L'eût-il, que peu nous importerait encore. Ce qui nous importe, c'est que tout le monde sache que pas un mot de ce désir, pas un mot de cet amour, Léon XIII ne l'a dit à la France; c'est que personne ne puisse insinuer que le secret de sa bienveillance pour nous est dans ce désir, dans cet amour que la France aurait flatté. Nous ne l'avons pas flatté, nous n'avons pas eu à le flatter, par la raison, qui dispense d'en donner d'autres, que Léon XIII ne l'a pas laissé voir.

Ce qu'on appelle assez improprement « l'adhésion du pape à la république » a été, — que M. Bonghi veuille bien m'en croire, — un acte spontané, inconditionnel. La France n'a rien demandé au saint-siège. Le saint-siège n'a rien demandé à la France. En échange du concours moral qu'il prêtait à la république, Léon XIII n'a demandé ni la restauration du pouvoir temporel, ni une intervention auprès

du gouvernement italien, ni cela, ni autre chose. Disons tout. Léon XIII n'a pas demandé l'abrogation de certaines lois, faussement considérées, d'autre part, comme étant de l'essence même de la république. Il n'a rien demandé, rien. Mais qu'a-t-il donné? Et ce qu'il donnait à la France, le prenait-il à d'autres? Quelqu'un a-t-il le droit de s'en plaindre?

Cette politique pontificale, dont on dénonce avec colère la révoltante partialité, a-t-elle réellement blessé quelque nation catholique ou les catholiques de quelque nation? N'a-t-elle pas été ce qu'elle devait être, la politique d'un pape? Avec quelles traditions a-t-elle rompu? à quelles obligations s'est-elle dérobée? On serait fort empêché d'en citer une. Le pape a reconnu la légitimité de la république : c'est le fait capital de ses rapports avec la France. Et pour M. Geffcken, pour le diplomate, pour M. Bonghi, pour l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, c'est le crime de Léon XIII.

En prêchant la conciliation, l'union entre tous les Français, Léon XIII a contribué à refaire la France plus forte. En délivrant à la république une sorte de certificat de bonne vie et de bonnes mœurs, il a ouvert la voie au tsar et contribué à doubler encore la force de la France. C'est ce qui trouble l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie : — « Pourquoi le pape veut-il la France plus forte? L'Allemagne et l'Autriche, inquiètes, disent à l'Italie, qui se le disait déjà à elle-même : — « Parce qu'il veut Rome. » — Mais ce sont l'Italie, l'Autriche et l'Allemagne qui le disent : Léon XIII n'en dit pas un mot.

Et parce que le pape veut voir la France forte, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie l'accusent d'abandonner et de mépriser les faibles. Est-ce juste? Est-ce sensé? N'y a-t-il pas même imprudence à mettre en avant ce grief? Car enfin, si le pape s'est senti porté de tout son être vers la France, c'est peut-être qu'elle lui est apparue en butte aux desseins équivoques d'une coalition hostile et que le souvenir lui est revenu de toutes les œuvres françaises à travers les siècles. L'affection particulière de Léon XIII pour la France, qui sait si ce n'est pas la haine mal contenue de la triple alliance qui l'a nourrie? Quoi qu'il en soit, ce qu'il aime dans la république, c'est la France; ce qu'il aime dans la France contemporaine, c'est l'immortelle histoire et l'impérissable génie de la France.

J'entends l'objection de M. Geffcken, du diplomate et de M. Bonghi : « Vaniteux, qui pensez être aimés pour vous-mêmes, sans qu'on se promette de vous un service en retour ! » Je ne dis pas que Léon XIII ne se promette point de la France un service. Je dis seulement que ce service n'est pas la restauration du pouvoir temporel, que ceux qui le soutiennent ignorent ou feignent

d'ignorer ce qu'est l'Église, ce qu'est la papauté, et ce qu'est le pape. Ils ne comprennent pas ou feignent de ne pas comprendre le renouvellement de l'Église, le rajeunissement de la papauté, le recommencement que marque ce pontificat. Ils ne regardent ou feignent de ne regarder qu'un tout petit coin de sol italien, où, suivant eux, ce vieillard a les pieds attachés et que désespérément il embrasse pour être roi.

Mais, ce vieillard, ils oublient qu'il est le prêtre des prêtres, l'évêque universel, le vicaire de celui auquel un proconsul romain ne donna que par dérision le titre de *Rex Judæorum*, avec une couronne d'épines et un sceptre en roseau. Moins de cent ans s'étaient écoulés, les Romains tenaient encore la Judée, que le roi mis en croix avait conquis le monde. C'est une conquête pareille et non pas la reprise de quelques lieues carrées de campagne déserte, que la papauté tente aujourd'hui. Borner à Rome les ambitions de l'Église et les projets de Léon XIII, c'est rabaisser l'Église et Léon XIII. Si le pape suit « un feu follet, » comme on l'en avertit très charitablement, ce n'est pas sur les Marais-Pontins. C'est sur les mers et sur les océans, jusqu'aux extrêmes limites de ce globe et du ciel, tant que s'étendent la terre et les eaux. S'il jette les filets du pêcheur, ce n'est pas pour ramener un pauvre million de corps humains, mais des millions et des millions d'âmes, des peuples, des nations et des civilisations.

Le jour où il aura le monde, — et l'étonnant spectacle du jubilé n'est pas fait, à coup sûr, pour le décourager, — il n'aura plus besoin de Rome. Mais il n'aura le monde que lorsqu'il aura la France, car la France va toujours d'un pas plus vite, un pas plus loin que le reste du monde. Voilà pourquoi il l'aime et il l'appelle, pourquoi il tend la main à la sublime aventurière. Ce n'est pas un trône que le pape veut relever, c'est un autel. Ce n'est pas la promesse de M. Rouher qu'il invoque : « Jamais l'Italie n'entrera à Rome ; » ce sont d'autres promesses. De la chambre où, dans la nuit, veille la lampe qui est la flamme et la pensée de tant d'hommes, il écoute le cri qui monte du fond des temps : *Gesta Dei per Francos*. Ce n'est pas Rome qu'il veut de la France, c'est la France...

Peut-être le pape rêve-t-il. Peut-être l'illusion n'est-elle pas moins grande que de prétendre rétablir le pouvoir temporel. Mais elle est plus noble, plus haute, plus pure, plus digne de la France et plus digne d'un pape.

CHARLES BENOIST.

LA

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

D'APRÈS LES TRAVAUX DU CONGRÈS DE LONDRES

La psychologie expérimentale étend ses recherches et gagne du terrain; les laboratoires s'élèvent sur l'ancien et sur le nouveau continent; les recueils spéciaux se multiplient; le nombre des travailleurs augmente dans des proportions considérables; des relations s'établissent entre les savans de pays différent, et les psychologues se réunissent en congrès. Le premier en date, celui de Paris, a eu, en 1889, un succès inespéré; le second, celui de Londres, s'est réuni au mois d'août de l'année dernière; il promet d'être fécond pour la science de l'esprit, si on en juge par le nombre et la valeur des travaux qu'il a suscités.

La lecture de ces communications est bien curieuse; on s'aperçoit que, sans se concerter d'avance, les psychologues semblent s'attacher de préférence aux mêmes questions : s'il m'est permis de noter ici mon impression personnelle, je remarque que la plupart des sujets traités sont de ceux auxquels j'ai songé le plus souvent; ce n'est pas le hasard qui amène ces coïncidences; il y a des questions qui sont à l'ordre du jour d'une époque parce que ce sont des questions fondamentales, mûres pour les recherches.

Je voudrais profiter de l'occasion pour essayer de caractériser ce grand mouvement contemporain et montrer la direction qu'il a prise. Mon intention n'est nullement de faire une analyse régulière des travaux du congrès, bien que M. Sidgwick, le président, et M. Sully, un des secrétaires, aient eu l'obligeance de m'envoyer

les bonnes feuilles des comptes-rendus ; je ne veux pas entrer dans les détails, quel que soit leur intérêt, je cherche à dégager une vue d'ensemble.

I.

L'histoire des mots se confond souvent avec l'histoire des idées. Depuis que la psychologie nouvelle a nettement affirmé son existence par les travaux qu'elle a suscités, on a compris qu'il était nécessaire de trouver un titre spécial pour caractériser sa méthode et son objet, et surtout pour la distinguer de l'ancienne psychologie, car quelques auteurs ont voulu établir entre les deux le même abîme qu'entre l'astronomie et l'astrologie, ou la chimie et l'alchimie. J'avoue que je ne partage pas complètement ce dédain et que ces faciles oppositions de mots ne me satisfont pas. On a tort de faire table rase des idées anciennes et de prétendre que la psychologie date d'une vingtaine d'années ; c'est là ce qu'on a dit et écrit dans ces derniers temps ; c'est une exagération et une injustice ; mais il ne faut pas s'en étonner outre mesure : les changemens de direction, dans les sciences comme dans les arts, ont toujours un caractère un peu révolutionnaire.

Quoi qu'il en soit, pour éviter les confusions et les méprises, et pour rendre à chacun ce qui lui est dû, il est important d'indiquer clairement, par un terme approprié, la nouvelle direction des études psychologiques : mais c'est ici que commence la difficulté ; pour définir une étude d'une manière exacte, il ne suffit pas de l'avoir pratiquée, il faut avoir une conscience claire de ce qu'elle renferme de nouveau.

Pendant quelques années, on a adopté, en France, l'expression de psychologie physiologique ; ce terme, un peu ambigu et de sens étroit, a joui de quelque faveur ; il a été donné comme titre à la Société de psychologie qui a existé pendant quelques années à Paris, et au Laboratoire de psychologie que M. Liard a fondé à l'École des Hautes Études ; on abandonne maintenant cette expression sans doute pour ne point effrayer les scrupules des personnes un peu timorées qui trouvent que la physiologie est un mot suspect de matérialisme ; on marque aujourd'hui la direction de la psychologie nouvelle en se servant du terme plus général et plus juste de « psychologie expérimentale. »

Mais, à ce propos, un nouveau commentaire est devenu nécessaire. Il ne faudrait pas croire que la psychologie nouvelle établisse une distinction profonde entre l'observation et l'expérimentation et ne veuille relever que de cette dernière. Ce serait

une erreur de principe que M. Sidgwick, le président du congrès de Londres, a pris la peine de combattre dans sa première adresse. La psychologie nouvelle accepte toutes les recherches qui ont pour point de départ une observation régulière de faits réels. La distinction que l'on introduit habituellement entre l'observation et l'expérience n'est point suffisante pour servir de caractéristique à une science. On ne saurait même pas établir en théorie une comparaison entre la valeur de l'observation et celle de l'expérience. Bien qu'on enseigne en général la supériorité de la méthode expérimentale, il serait dangereux de croire que la mainmise sur les conditions où se produit le phénomène à étudier donne plus de sûreté à cette étude et en éloigne les causes d'erreur. M. Sidgwick cite à ce propos un exemple intéressant : quelle que soit la portée que l'on accorde à l'hypnotisme comme méthode d'investigation, il est vraisemblable que l'on connaîtra mieux les conditions physiologiques des maladies de la mémoire en les étudiant dans le cas de lésions cérébrales qu'en les créant d'une manière artificielle par des expériences d'hypnotisme.

Ainsi, quand la psychologie nouvelle se qualifie d'expérimentale, elle n'entend nullement faire une distinction entre l'observation proprement dite et l'expérimentation; elle prétend seulement donner une large place aux faits; son caractère fondamental, c'est d'être *une étude d'après nature.*

Une des premières questions qui se posent pour la psychologie expérimentale est celle des rapports du physique et du moral; question vieille comme le monde, qui a toujours excité la curiosité des philosophes; on se rappelle avec quelle patience ils se sont demandé comment deux substances aussi profondément dissemblables que l'âme et le corps peuvent être unies et agir l'une sur l'autre; ont-ils réussi à expliquer cette action? Je ne sais. La psychologie contemporaine a une autre manière de poser les questions; elle discute moins les principes et les causes, elle regarde davantage les faits; partant de ce fait d'observation qu'il existe une coexistence entre le cerveau et la pensée, elle a cherché à préciser, par tous les moyens possibles, comment certains détails de structure du cerveau peuvent nous éclairer sur la nature des phénomènes de conscience.

Il existe beaucoup de moyens d'aborder ce problème; les uns cherchent, sur le vivant, à établir des relations entre le crâne et le cerveau, pour saisir ensuite les relations plus délicates du cerveau avec l'esprit; ils mesurent le crâne dans tous les sens et appliquent le thermomètre sur les divers points de sa surface; d'autres pèsent le cerveau chez les criminels, les aliénés, les idiots

et les hommes de génie, ou font des comparaisons entre la structure cérébrale de l'homme et celle des animaux. Au congrès de Londres, où les médecins anglais qui s'occupent du système nerveux se sont donné rendez-vous en grand nombre, on a surtout étudié les localisations cérébrales; c'est autour de ce point important que se sont groupées les communications, et aussi les discussions, qui ont été remarquablement nombreuses.

La question à élucider, on le sait, est la suivante. Il existe des fonctions psychiques distinctes par leur nature et par leur siège, comme les sensations des différens sens et les mouvemens des différentes parties du corps; ces fonctions se trouvent-elles localisées en certains points spéciaux du cerveau, ou bien ne possèdent-elles aucun siège propre ? Supposons qu'un expérimentateur habile arrive à enlever, avec une pointe de scalpel, une petite portion du cerveau, sans porter la moindre atteinte aux autres parties de l'organe, que résultera-t-il de cette mutilation ? Sera-ce une perte localisée de certaines fonctions, par exemple, de la sensation des couleurs ou des mouvemens de la main, ou bien se produira-t-il un effet d'ensemble sur toutes les sensations, sur tous les mouvemens et sur toute l'intelligence ?

Il y a bien longtemps qu'on cherche la solution de ce problème ; les communications qu'on a entendues au congrès de Londres ne hâteront pas cette solution; elles l'ont plutôt reculée, en montrant, ce qui est toujours utile à savoir, quel nombre vraiment effrayant d'erreurs on peut commettre dans les tentatives de localisation. Les faits les plus intéressans qui ont été mis en lumière par des savans comme Horsley, Ferrier, Schäfer, Hitzig, Waller, Henschen, etc., sont surtout des faits négatifs ; ces savans nous apprennent que les conclusions qui paraissent les plus solidement établies touchant les localisations cérébrales restent presque toujours attaquables. Les vivisecteurs, comme M. Ferrier, objectent à ceux qui portent leurs travaux sur l'étude de l'homme malade, que les phénomènes cérébraux de l'homme sont tellement complexes qu'ils ne peuvent servir de base unique à une interprétation. Les savans qui font de l'anatomie pathologique ne restent pas désarmés contre l'objection; ils répliquent à leur tour, et avec avantage, que l'homme malade rend compte des effets de ses lésions avec plus d'exactitude que l'animal, puisqu'il parle et peut s'observer; et cette faculté d'analyse est absolument nécessaire quand il s'agit d'étudier les pertes de sensibilité, phénomène dont la constatation est si difficile chez l'animal.

En dehors de ces critiques de détail, les expériences de vivisection restent sujettes à de graves causes d'erreurs que les savans du congrès ont énumérées avec une entière franchise. Pour

connaître la localisation d'une fonction psychologique chez les animaux, on emploie deux moyens principaux, la destruction d'une portion de cerveau et son excitation. La destruction, procédé radical, a pour défaut de se faire au moyen d'une large blessure qui retentit, plus ou moins, sur le cerveau entier. C'est ce qu'ont montré les expériences récentes de Schäfer sur les lobes préfrontaux. On avait cru jusqu'ici que ces lobes, si développés chez l'homme, sont le siège de l'attention, parce que les animaux qu'on en prive deviennent apathiques. M. Schäfer suppose que cette apathie tient au tiraillement qu'on a exercé sur les autres parties du cerveau en enlevant les lobes préfrontaux ; si on se contente de couper les connexions de ces lobes, les animaux restent aussi intelligens et même, dit-il, aussi brillans qu'avant l'opération. Telles sont les erreurs qu'on peut commettre en enlevant l'organe. L'excitation, nous dit-on, ne présente pas des inconvéniens moindres, puisque rarement on la limite sur un seul point, et qu'en outre elle peut, en réveillant tel ordre de mouvemens avec intensité, paralyser des mouvemens différens qui ont le même siège ; d'où il faut conclure à la grande difficulté d'agir d'une manière rigoureuse sur un point limité du cerveau.

On pouvait espérer qu'on trouverait une limitation plus précise dans les cas où une personne a perdu depuis de longues années l'usage de quelques sens, ce qui doit entraîner l'atrophie des centres cérébraux où les sensations sont reçues. Cette idée a sans doute guidé M. Donaldson, qui a été assez heureux pour entrer en possession du cerveau de Laura Bridgmann ; cette malheureuse femme, célèbre dans la science, était sourde, muette et aveugle, ne conservant de relations avec le monde extérieur que par l'intermédiaire du toucher; c'est au moyen de ce sens qu'on parvint à l'instruire ; elle est morte en 1889, âgée de soixante ans. En étudiant son cerveau, on a trouvé un amincissement de la couche grise corticale au niveau des points où plusieurs auteurs croient pouvoir placer les centres de la vue et de l'ouïe. Est-ce là une confirmation de l'hypothèse des localisations ? On l'a cru ; il paraît qu'on doit abandonner cette idée, car l'atrophie cérébrale produite par la lésion d'un nerf sensitif ne reste pas cantonnée sur le territoire de distribution de ce nerf ; elle s'élargit, elle fait tache d'huile.

Arrêtons-nous sur cette série de conclusions négatives, qui portent avec elles leur enseignement. Elles montrent les incertitudes, les tâtonnemens, les marches et contremarches de la science expérimentale et la lenteur de ses progrès ; leçon salutaire pour les esprits impatiens qui veulent, en improvisant des hypothèses, construire le monde tout entier.

L'étude des localisations cérébrales n'est qu'une introduction à la psychologie; parlons maintenant de la psychologie proprement dite.

Pour la clarté de notre exposition, nous pouvons distinguer dans la psychologie trois classes de recherches : 1° les recherches de laboratoire; 2° les recherches de psychologie descriptive; 3° les recherches de psychologie pathologique.

II.

Un grand nombre des communications faites au congrès de Londres doivent être rangées sous le titre de psychologie de laboratoire. Cette expression peut surprendre une personne non prévenue. Qu'est-ce que la psychologie de laboratoire? Comment soumettre l'âme, demandera-t-on, à une expérience matérielle? N'y a-t-il pas contradiction dans les termes?

Nous répondrons simplement que les laboratoires de psychologie existent, qu'on y travaille beaucoup et qu'ils sont devenus de nos jours très nombreux. Les premiers se sont fondés en Allemagne, sous l'influence de M. Wundt, l'éminent professeur de Leipzig, qui a donné une si puissante impulsion à la psychologie physiologique; plusieurs de ses élèves ont organisé d'autres laboratoires à Gœttingue, à Fribourg et à Bonn. A Berlin, il existe aussi un laboratoire dirigé par M. Ebbinghaus. L'Italie en compte également plusieurs, sans compter le récent musée psychologique imaginé par M. Mantegazza. En ce moment le pays qui possède le plus grand nombre de laboratoires est sans contredit l'Amérique, terre de toutes les innovations. On pourrait presque dire que toutes les fois qu'il se forme un grand centre de population en Amérique, il se fonde en même temps un laboratoire de psychologie. Les revues américaines nous apportent des renseignemens intéressans sur l'intensité de cette vie psychologique du Nouveau-Monde. On a créé des laboratoires à Toronto, à Indiana, à Providence, etc.; je ne sais pas le nombre exact, mais il dépasse dix; on dit même qu'il est égal à vingt; dans tous ces instituts, on fait des cours de psychologie expérimentale, on dirige des élèves, on met des appareils à leur disposition pour des recherches originales. Ceux qui connaissent le prix des appareils de précision comprendront qu'une telle organisation doit entraîner des dépenses considérables, mais les Américains ne comptent pas quand il s'agit de la psychologie; ils savent toujours faire des sacrifices d'argent pour les œuvres qu'ils trouvent utiles.

De temps en temps, les élèves américains en psychologie passent les mers et viennent demander à la vieille Europe un supplément

de culture intellectuelle. On les voit à Paris quelquefois ; mais ils ne font que passer, et c'est plus loin que se trouve le but de leur voyage, en Allemagne. Les laboratoires allemands attirent aujourd'hui, nous dit-on, un grand nombre d'élèves américains. L'été dernier, au laboratoire de M. Wundt, nous apprend M. von Biervliet, dans une brochure récente, il y en avait cinq sur vingt-quatre jeunes gens qui faisaient des recherches originales ; ils montrent le même acharnement patient au travail que les étudians allemands. Ce n'est pas sans regret que nous voyons se diriger ailleurs ce flot d'étudians étrangers ; mais comment pourrait-il en être autrement ? La psychologie physiologique et expérimentale est portée en Allemagne à un degré remarquable de perfection, qui est dû à une foule de circonstances qui n'existent pas en France : l'entraînement des travailleurs, la place de la psychologie expérimentale dans les examens et dans l'enseignement, et enfin la richesse du budget.

Il est temps de dire maintenant, avec un peu d'exactitude, quelle peut être l'utilité d'un laboratoire pour la psychologie. Les laboratoires sont utiles à la psychologie parce qu'ils fournissent à cette science des moyens perfectionnés d'observation. On peut sans doute faire de la bonne psychologie sans laboratoire, et avec le seul secours d'une main de papier et d'un crayon ; pour observer, on se sert simplement de ses yeux et de ses oreilles ; on constate des différences de qualité, on ne peut guère, dans la plupart des cas, prendre des *mesures*. C'est là l'utilité des laboratoires ; ils sont munis d'un ensemble d'appareils de précision, chronomètres, appareils enregistreurs, chambres noires, etc., qui permettent de mesurer les phénomènes psychologiques.

Longtemps on a cru que ces phénomènes échappent à la mesure par leur nature même ; c'était l'opinion de Kant ; le grand philosophe s'est trompé ; les faits sont là pour prouver l'évidence de son erreur ; un simple coup d'œil jeté sur la liste des communications au congrès montre tout de suite le nombre des travaux qui reposent uniquement sur des mesures psychologiques.

On peut d'abord mesurer des sensations, ou, pour parler plus exactement, on peut chercher à déterminer quantitativement quelle intensité il faut donner à une excitation pour qu'elle soit sentie, et ensuite quel accroissement il faut donner à l'excitation première pour que cet accroissement soit senti. Mettons dans la main d'une personne un poids quelconque, soit dix grammes ; la personne sent ce poids, le soupèse, l'apprécie ; cherchons quel poids additionnel il faut ajouter aux dix grammes pour que la personne sente une augmentation de la charge, et ainsi de suite ; nous parviendrons, par ces minutieuses expériences de mesure, à connaître le plus petit accrois-

sement d'excitation qui peut être perçu. Les recherches de ce genre portent le nom de psycho-physique ; elles tendent à établir une relation numérique entre les sensations et leurs excitans. Des volumes ont été écrits sur la psycho-physique, qui est considérée comme une des parties les plus perfectionnées de la psychologie des sensations.

Après la mesure de la sensation, vient la mesure du temps ; on s'est proposé de fixer la durée exacte des actes psychiques, depuis l'acte le plus élémentaire jusqu'aux plus complexes. Ce second groupe de recherches a reçu souvent le nom de psychométrie. On sait quel est le principal résultat de ces recherches ; il a été de montrer que la pensée n'a point, comme on le croyait autrefois, la rapidité de l'éclair ; métaphore inexacte à laquelle il faut renoncer ; la pensée est un phénomène relativement lent, si on la compare à la vitesse de propagation de la lumière ; elle demande toujours plusieurs centièmes de seconde ; si on voulait à toute force employer une image, il faudrait dire que la pensée, au point de vue de la vitesse, égale la locomotive d'un train express ou le vol de l'aigle.

La détermination de la durée dans les actes psychiques exige, comme il est facile de le comprendre, des chronomètres d'une grande exactitude, et une installation compliquée qu'on ne trouve guère que dans les laboratoires. Il faut pouvoir employer des instrumens qui donnent le centième de seconde ; il faut en outre pouvoir enregistrer instantanément le commencement et la fin du phénomène de conscience à mesurer ; sans cette instantanéité, point d'expérience précise ; et comme on n'arrive à l'instantanéité qu'en faisant usage des courans électriques, on a pu affirmer que sans électricité point de mesure de la pensée. L'électricité, écrit Buccola, est aussi nécessaire pour connaître la vitesse de la pensée que le microscope pour connaître l'organisation de la cellule vivante et la lumière polarisée pour connaître la structure physique de certains corps.

Pour bien fixer les idées, il sera utile de donner une description théorique des expériences de psychométrie. Supposons un arrangement électrique tel que, lorsqu'un courant passe, une aiguille est mise en mouvement sur un cadran, et que l'interruption du courant arrête l'aiguille ; si on connaît la vitesse de celle-ci, et que son mouvement soit rigoureusement uniforme, une simple lecture sur le cadran suffira pour faire connaître le temps écoulé entre les deux changemens électriques. Pour appliquer ce procédé à la mesure d'un phénomène de conscience, il suffira que le premier changement coïncide avec le commencement de l'acte psychologique et le second changement avec sa fin.

C'est ce qui a lieu dans l'expérience suivante : on convient avec une personne que, dès qu'elle percevra un certain bruit qui servira de signal, elle devra agir sur un bouton électrique avec le doigt; le temps qui s'écoule entre le signal donné à la personne et le mouvement de son doigt porte le nom de temps de réaction simple ; qu'on y réfléchisse, et on verra que c'est le phénomène le plus simple qu'on puisse mesurer ; cet acte si simple dure en moyenne douze centièmes de seconde.

Cette première expérience n'est qu'un point de départ, pour toute une série de mesures que l'on exécute sur des opérations mentales à complexité croissante ; après avoir mesuré les temps de réaction simple, on a mesuré les temps de discernement ou de choix, c'est-à-dire le temps qu'il faut pour percevoir une différence, pour compter des objets, pour les nommer, pour faire un raisonnement quelconque, etc.

On ne saurait avoir une idée du soin qu'on prend en Allemagne pour mettre ces mesures à l'abri des causes d'erreur, qui sont d'autant plus dangereuses qu'il s'agit de mesurer des centièmes de seconde; avant de noter les réactions d'une personne, on la soumet à six mois d'exercice; pour éviter toutes les causes de distraction, on l'isole dans une pièce silencieuse où elle ne reste en communication avec les expérimentateurs que par le téléphone; enfin, avant de conclure, on attend d'avoir amassé plusieurs milliers de chiffres.

Depuis plus de vingt ans que les psychologues prennent des temps de réaction, ils n'ont pas complètement épuisé la question, et les nouveaux-venus ne sont pas encore réduits à glaner quelques détails sans importance, oubliés et dédaignés par leurs devanciers. Les communications sur la psycho-physique et sur la psychométrie ont été nombreuses au congrès de Londres. M. Ebbinghaus a exposé une théorie nouvelle sur la perception des couleurs ; une dame américaine, miss Franklin, a traité le même sujet, avec des vues différentes. Sur la mesure des sensations, on a entendu une communication de M. Mendelssohn ; et sur les temps de réaction, une étude de M. von Tschisch ; M. Goldschneider a exposé des observations relatives au sens tactile des aveugles, etc.

Un dernier mot sur toutes ces questions. On pourrait croire, si on jugeait la psychologie des laboratoires d'après les seuls exemples énumérés, que c'est une psychologie élémentaire, confinée dans l'étude des sensations et des mouvemens, et des élémens les plus simples de la pensée. A cette objection, il faut répondre en citant la belle étude de M. Munsterberg. M. Munsterberg, récemment encore professeur à Fribourg, appelé maintenant à diriger

un laboratoire en Amérique, est un psychologue très ingénieux et très actif, auquel on doit de nombreux travaux de psychométrie. Élargissant le cadre habituel de ses recherches, M. Munsterberg a fait au congrès une communication sur « le fondement psychophysique des sentimens. » Il a ainsi démontré qu'on peut appliquer les méthodes de mesure non-seulement à la sensation, mais encore aux sentimens, c'est-à-dire à ce qu'il y a en nous de plus changeant et de plus fugitif. L'ingéniosité du procédé mérite bien un moment d'attention. M. Munsterberg s'enferme dans son laboratoire ; il exécute avec la main droite un petit mouvement dans le sens centrifuge, c'est-à-dire de gauche à droite ; il cherche à parcourir une longueur de 10 centimètres ; puis, avec la même main, il fait un mouvement centripète, c'est-à-dire de droite à gauche, en essayant de parcourir la même longueur ; il note en même temps son état émotionnel du moment, triste, gai, actif, déprimé, colère ou content, etc. Cette expérience si simple, il la répète pendant des mois, dans les mêmes conditions, et avec le même soin ; et arrivé au terme de ce travail qui paraîtra fastidieux à beaucoup, il analyse les documens réunis, et voit se manifester une loi bien curieuse : dans le chagrin, les mouvemens d'extension sont plus courts que dans la joie ; c'est le contraire pour les mouvemens de flexion ; les différences sont de 1 à 2 centimètres.

Ce dernier genre de recherches appartient à la psychologie du laboratoire, puisqu'elle comporte une mesure ; mais l'instrument de la mesure est bien simple, un décimètre suffit ; aussi les expériences de M. Munsterberg peuvent-elles nous servir de transition pour aborder les recherches de psychologie purement descriptive, qui se passent à peu près de tout appareil.

III.

Comme le mot l'indique, on appelle psychologie descriptive toute étude de psychologie qui se contente de noter les phénomènes, sans chercher à les soumettre à la mesure et au nombre. Plusieurs des auteurs qui ont déjà rendu compte du congrès de Londres ont, sans se concerter, employé ce terme ; et je crois qu'on doit le conserver, car il est très juste.

Malgré les apparences, la psychologie descriptive n'est point une psychologie d'à peu près ; le caractère simple et même, si l'on veut, un peu rudimentaire de sa méthode ne lui enlève pas tout intérêt. Il faut, du reste, bien comprendre qu'il n'existe point, *in abstracto*, une méthode perfectionnée et une méthode rudimentaire ; chaque méthode doit être appropriée à l'objet qu'on

cherche à étudier, et il peut être regrettable, dans telle condition, de ne pas employer une méthode perfectionnée, comme il peut être absolument ridicule de l'employer dans d'autres circonstances.

La légitimité de la psychologie descriptive tient à ceci qu'elle porte sur des phénomènes spontanés, qu'il faut recueillir dans la forme naturelle où ils se présentent, et qui périraient s'ils étaient soumis aux violences de l'expérimentation. Ces faits spontanés si curieux à connaître, si utiles à noter, ils nous entourent, ils sont partout. Qu'on étudie, par exemple, les méthodes de travail des auteurs dramatiques et des compositeurs de musique, ou la mémoire des joueurs d'échecs qui jouent sans voir, il est clair que ces études ne peuvent se faire que par l'observation. La psychologie descriptive est donc, avant tout, la psychologie des interrogations, des questionnaires et des enquêtes.

Les communications sur la psychologie descriptive ont été nombreuses au congrès; M. Bain, un des plus illustres représentans de la théorie anglaise de l'association, a montré les relations nécessaires de la psychologie ancienne avec la nouvelle; M. Richet a envisagé les voies nouvelles où la psychologie scientifique doit s'engager; M. Beaunis a fait lire un questionnaire de psychologie qui embrasse tout l'individu physique et mental; M. Newbold a décrit les formes élémentaires de l'état de croyance, en étudiant la croyance qui accompagne une perception actuelle; M. Baldwin a comparé l'imitation involontaire à l'imitation volontaire, et montré la complexité de cette dernière; M. Lange, d'Odessa, a établi plusieurs étapes dans le phénomène, si simple en apparence, qui se produit lorsque nous percevons un objet extérieur; M. Preyer a cherché dans la musique l'origine de la notion des nombres; enfin, M. Sidgwick et M. Marillier ont rendu compte d'une enquête sur les hallucinations.

Nous ne voulons, de toutes ces observations, en retenir que deux, parce qu'elles se prêtent à des considérations générales sur la valeur de la psychologie descriptive, comme méthode d'information. L'une de ces communications est de M. Ribot, l'autre de M. Gruber.

M. Ribot a fait, il y a quelque temps, une enquête sur les idées générales, et il a envoyé au congrès un résumé succinct de ses principaux résultats. Cette étude très intéressante est venue compléter sur un point important la théorie des images mentales, à laquelle la psychologie française a si largement contribué dans ces dernières années. On sait, — pour ne rappeler les faits qu'en gros, — comment on a étudié la nature des idées concrètes, c'est-à-dire des images, et leurs rapports avec la sensation; on est arrivé à

démontrer, — ou à peu près, — que l'image est une sensation renouvelée, généralement simplifiée, qui occupe vraisemblablement les mêmes centres nerveux que la sensation originale et jouit des mêmes propriétés. Je regarde un objet, j'ai une sensation visuelle particulière; je ferme ensuite les yeux en cherchant à me représenter cet objet; j'en ai alors la vision mentale, l'image, et cette image, si ma mémoire visuelle est bonne, a la netteté d'une sensation renaissante, en l'absence de l'objet extérieur capable de la produire. Quand il s'agit d'images concrètes, succédant à des sensations concrètes, le lien de parenté qui les unit est facile à reconnaître, et on peut du reste instituer un certain nombre d'expériences de psychologie qui montrent bien que l'image est un état faible de la sensation. Il n'en est plus de même pour une image abstraite; comparons à une sensation non pas un souvenir, mais une idée générale, comme celle de force, d'infini, de valeur; essayons de savoir ce qui se passe dans notre esprit au moment où nous pensons à la signification de ces termes, et rapprochons ce phénomène de celui de la sensation; la différence est considérable, et on a peine à saisir une relation entre les deux. L'importance des idées générales est assez grande pour mériter une étude de leur nature psychologique; il y a beaucoup de sciences qui n'ont pas d'autre aliment que l'abstraction. Dans un ouvrage d'économie politique, comme me le faisait remarquer dernièrement M. Taine, combien y a-t-il de sensations rappelées au lecteur, c'est-à-dire d'images concrètes? Presque pas; le raisonnement porte sur des signes, des idées générales, telles que la valeur, l'échange, l'exportation, l'importation, etc. Il serait bien intéressant de savoir ce que pense un économiste quand il écrit ces mots, avec l'idée de leur sens, et c'est pour éclaircir les questions de ce genre que M. Ribot a fait son enquête.

L'éminent professeur a procédé de la façon suivante : il prononçait un nom abstrait devant une personne et lui demandait de signaler la première image mentale évoquée par ce mot. Chez la plupart des gens, le terme général éveille une représentation concrète, le plus souvent visuelle; le mot force donne la représentation d'un lutteur, d'un poing fermé, d'un cheval tirant une charrette, etc. Beaucoup de personnes voient le mot *imprimé*, purement et simplement; d'autres n'ont dans l'esprit que le mot entendu; ce sont celles qui disent qu'elles ne se représentent *rien*. Sur neuf cents réponses, celle-là est la plus fréquente. Pas une observation où elle ne se trouve au moins une fois. Un jour, M. Ribot demanda à un métaphysicien, qui venait d'écrire un gros volume sur la causalité, de lui indiquer ce qu'il se représen-

tait en entendant le mot cause; et le métaphysicien, s'étant soumis à l'épreuve, fut fort étonné de s'apercevoir qu'il ne se représentait rien du tout.

L'enquête de M. Ribot, ayant été faite oralement, sur des personnes connues, offre toutes les garanties désirables de sincérité. Mais on peut se demander, à propos d'autres recherches de nature analogue, s'il n'existe point quelque critérium de la vérité psychologique. La psychologie descriptive n'a pour méthode que l'interrogation, la causerie, ou la question écrite; comment peut-on savoir que l'on n'est pas trompé par la personne qu'on interroge? et celle-ci ne peut-elle pas se tromper elle-même? Cette crainte de la simulation est une de celles qui m'ont le plus souvent tourmenté. J'ai longtemps, pour ma part, cherché une pierre de touche; je me suis convaincu peu à peu que, lorsqu'on ne fait pas de psychologie avec des appareils qui, par leur disposition même, servent de contrôle aux expériences, la garantie se trouve dans l'accord des observations. Lancez un questionnaire et attendez les réponses; si dans ces réponses vous en trouvez vingt, cinquante, cent, qui contiennent la même affirmation, écrite presque dans les mêmes termes, vous pouvez avoir confiance; cette affirmation répétée et rebattue, qui fait l'effet d'un lieu-commun, est certainement importante; elle doit contenir une part de vérité; on peut la conserver précieusement. Méfions-nous, au contraire, du fait rare, accidentel, qui ne se rencontre qu'une fois.

Tel est, à mon avis, le principe qu'il faut suivre constamment dans les recherches de psychologie; la concordance des observations est pour nous le meilleur critérium de la vérité.

Cette garantie, dans quelle mesure est-elle présentée par la communication de M. Gruber? C'est un point délicat que je voudrais bien mettre en lumière; je ne cherche nullement à diminuer l'intérêt de cette dernière communication; je vise un peu plus haut, trouvant ici une occasion pour développer une question de principe.

M. Gruber (de Roumanie) s'est fait connaître par des études intéressantes sur ce curieux problème de l'audition colorée, auquel nous avons consacré récemment un article de la *Revue;* on se rappelle la nature bizarre de ce phénomène d'association entre des sons et des couleurs; il est des personnes, avons-nous dit, qui, dès leur première enfance, ont l'habitude de colorer les sons, c'est-à-dire d'associer certaines idées de couleurs, toujours les mêmes, à certains sons. Sur la nature exacte et la cause de cette association, les auteurs discutent et discuteront longtemps encore; pour notre part, il nous a semblé que ceux qui ont de l'audition colorée appartiennent ordinairement au type visuel, et que le phé-

nomène en question est produit par des associations mentales d'une force irrésistible. M. Gruber introduit dans cette question un élément nouveau et un peu inattendu; il étudie depuis de longues années déjà, avec une grande persévérance, un de ses compatriotes qui est, au point de vue de l'audition colorée, un des sujets les plus extraordinaires qu'on puisse imaginer; ce sujet est comme une synthèse de tous les phénomènes d'association que les auteurs ont décrits jusqu'à ce jour, et il présente ces phénomènes avec un degré d'intensité et de précision qui n'a pas encore été égalé. Les gens qui ont de l'audition colorée n'associent en général que des sensations de son aux idées visuelles, ou bien n'ont d'associations qu'entre deux sens. Le sujet de M. Gruber est si riche en associations de ce genre que chaque impression qu'il éprouve éveille en lui un long écho d'impressions appartenant à presque tous les autres sens. Parmi ces impressions secondaires, M. Gruber a étudié spécialement celles de la vue; elles ont assez de netteté pour être projetées sur un mur; par exemple, si l'on prononce devant le sujet le mot *doi* (qui veut dire deux en roumain), il voit sur le mur qu'il regarde un cercle jaune, un peu plus fortement coloré vers le centre et un peu plus faiblement vers la périphérie.

M. Gruber a eu l'idée hardie de mesurer ces apparitions colorées. Laissons-le indiquer lui-même son procédé : « Nous avons pris pour nos recherches la distance de trois mètres, distance de la vision distincte pour notre sujet; nous avons construit un cercle que nous avons jugé de la même grandeur que le chromatisme (ou apparition colorée) du nombre *doi*, et nous avons encadré ce cercle de rouge intense; c'était donc un cercle blanc sur fond rouge. Le sujet a projeté son chromatisme dans le cercle blanc; mais ce cercle était trop petit, parce qu'il s'était produit un anneau orangé, résultat de la superposition de la couleur jaune subjective avec la couleur rouge objective. Nous avons agrandi le cercle. En expérimentant cette seconde fois, le sujet a vu un anneau blanc entre le champ rouge objectif et le cercle jaune subjectif. Le cercle était donc trop petit. Nous avons fait ainsi plusieurs essais, jusqu'à ce que nous ayons déterminé exactement la grandeur du chromatisme du nombre *doi*. Il ne se produisit alors pour le sujet ni anneau blanc ni anneau orangé. Les marges du chromatisme touchaient exactement les marges du cercle objectif blanc encadré de rouge. Nous avions ainsi une méthode exacte et sûre pour déterminer la forme des chromatismes et leurs grandeurs dans les divers sens. Le millimètre pouvait donc être appliqué. »

Cette méthode, qui a un mérite incontestable, la nouveauté, a

été appliquée avec patience par son inventeur, qui a été conduit à faire des constatations bien surprenantes; ainsi, il a pu découvrir que les chromatismes des noms de nombre suivent une loi inflexible; ils ont un diamètre vertical qui dépend du nombre des syllabes du nom; *doi*, qui est monosyllabique, a un diamètre vertical de 21 millimètres; et *patru-zeci si patru* (quarante-quatre) a un diamètre de 26 millimètres; le diamètre horizontal des chromatismes croît régulièrement avec la valeur des nombres.

On se demande ce qu'il faut penser de ces mesures, s'il faut les considérer comme exactes ou comme chimériques; la bonne foi de l'expérimentateur et celle de son sujet, est-il besoin de le dire, sont entièrement hors de cause. Nous ne songeons nullement à soupçonner une simulation volontaire, mais il serait possible d'expliquer ces résultats remarquables par une série de suggestions inconscientes. Pour le moment, l'attitude à prendre est bien simple; il faut dire aux expérimentateurs qui nous apportent des faits de ce genre: ces faits ne peuvent être acceptés qu'à une condition, c'est qu'on puisse réunir des observations concordantes, prises sur des personnes différentes par des expérimentateurs différens. Du jour où il sera établi qu'il y a vingt, cinquante personnes dont on peut mesurer les impressions subjectives de couleurs, et chez lesquelles ces mesures singulières donnent des résultats analogues, nous accepterons ces résultats. En attendant, nous restons sur la réserve. Le critérium de la vérité pour la psychologie descriptive, — nous l'avons dit et nous le répétons, — c'est la concordance des observations; en dehors de cette règle, il n'y a qu'illusion et chimère.

IV.

Nous arrivons à la dernière étape de notre course rapide dans le domaine de la psychologie moderne. Dans tout ce qui précède, il n'a été question que de l'individu normal. Examinons maintenant les malades.

La psychologie pathologique est, peut-on dire, essentiellement française; c'est en France qu'elle s'est largement développée, grâce au zèle d'investigateurs dont la plupart ne sont point psychologues de profession, mais médecins. On se méprend parfois sur la portée de cette expression de psychologie physiologique; on la prend dans un sens trop étroit; dans quelques bouches elle devient synonyme d'hypnotisme; on pourrait croire que l'hypnotisme, le somnambulisme et les états analogues expriment tout ce que la psychologie pathologique renferme de nouveau. C'est oublier que les initiateurs français de la psychologie pathologique, MM. Taine et

Ribot, ont écrit à une époque où l'hypnotisme n'était guère en faveur; les études hypnotiques ont simplement fourni une méthode nouvelle pour un genre de recherches qui a toujours été florissant en France.

Quel est l'état actuel de nos connaissances sur la question de l'hypnotisme? Peut-être le congrès de Londres ne nous renseigne-t-il pas exactement sur ce point; quelques-unes des communications qu'il a provoquées, comme celle de M. Delbœuf, portent sur des phénomènes un peu spéciaux; quant aux questions générales, elles n'ont pas provoqué de faits nouveaux, mais des discussions nombreuses, auxquelles ont pris part tous les auteurs connus, M. Bernheim, M. Bérillon, M. Janet, etc.; chacun a paru conserver sa position acquise, et comme le remarque avec malice un commentateur, chacun a répété les mêmes mots et les mêmes phrases qu'il y a trois ans au congrès de Paris. Laissons là ces discussions et ne nous occupons que des points acquis; ce sont ceux dont on parle le moins.

A notre avis, les recherches d'hypnotisme de ces quinze dernières années ont surtout contribué à mettre en lumière un fait extrêmement important: l'action morale de l'homme sur l'homme. C'est cette action morale qu'on appelle aujourd'hui suggestion; on a donné un nom nouveau à une chose ancienne, si ancienne qu'elle a dû se produire dès que deux êtres humains se sont rencontrés.

Cette action morale, qui ne la connaît, qui ne l'a exercée, qui ne l'a subie? Elle est partout autour de nous, et pour l'apercevoir il suffit d'écouter deux personnes qui causent ou qui discutent; rarement les deux interlocuteurs sont d'autorité égale; le plus souvent, il y en a un qui mène la conversation, qui l'interrompt, la reprend et la dirige à son gré; et cette autorité n'est pas nécessairement du côté de la raison, du bon sens, ni même de l'esprit. L'homme d'autorité est celui qui parle longuement, et qui parvient à faire écouter avec respect et une sorte de recueillement des histoires sans intérêt, qu'il raconte avec lenteur. A quoi tient son autorité? Pourquoi y a-t-il des individus qui naturellement, sans effort, sans même le savoir, prennent la place la plus en vue dans un cercle d'interlocuteurs, imposent leur opinion et leur goût dans un salon et même dans toute une société? L'autorité semble faite d'un grand nombre de qualités physiques et morales, dont aucune, isolément, n'est nécessaire, et qui agissent par leur ensemble; une bonne organisation physique, une adresse naturelle, une voix forte et bien timbrée, une élocution facile, un regard ferme, un esprit prompt à la riposte, du calme, de la fermeté, une sensibilité modérée, du tact, de la confiance en soi-même, des idées arrêtées,

de la fortune, une belle position sociale et d'autres dons encore, dont on a une perception confuse et qu'on ne réussit pas à démêler, mais qui contribuent à former l'homme d'action, le conducteur du troupeau.

Le propre de la science est de déterminer les conditions des phénomènes, et de pouvoir reproduire à coup sûr des effets qui, dans l'ignorance ordinaire des choses, sont livrés au caprice du hasard. A ce point de vue, l'hypnotisme constitue une étude bien intéressante. A cette action morale, il a donné une forme scientifique; il l'a réglée, il a montré les moyens qui sont propres à l'augmenter et à la rendre irrésistible; grâce à l'hypnotisation, une personne subit à ce point l'ascendant d'une autre, qu'elle devient absolument son instrument, sa chose.

Cette régularisation d'une action psychologique des plus mystérieuses ne s'est pas faite clairement et logiquement, dès le début; il semble même que de parti-pris on ait longtemps cherché à ignorer la part de l'homme, comme agent psychologique, dans l'hypnotisme. Consultons l'histoire, et voyons quel est le premier auteur à qui on doit, suivant l'opinion commune, une bonne description des effets de l'hypnotisme; cet auteur est Braid. Or, qu'a-t-il fait? Son œuvre, assez diverse, est, en certaines parties, bizarre et même absurde; mais elle a un caractère dominant qui lui donne une unité indiscutable; Braid a essayé de prouver que l'état d'hypnotisme ou de somnambulisme peut être produit par des moyens physiques bien déterminés et d'une nature connue. Avant lui, pour jeter une personne en somnambulisme, on croyait qu'un fluide était nécessaire; on s'imaginait que le magnétiseur émettait ce fluide du bout de ses doigts, en faisant avec les mains ces gestes ridicules qu'on appelle des *passes*, et que ce fluide était l'agent qui endormait la personne en expérience. Braid montra que le somnambulisme est le résultat de manœuvres moins singulières, et il y a un moyen qu'il a beaucoup préconisé : la fixation du regard. Il suffit, à ce qu'il a montré, d'arrêter le regard du sujet sur un objet brillant pendant plusieurs minutes pour amener le sommeil artificiel. Voilà, ce nous semble, la grande découverte qui fait l'honneur de Braid.

Cette découverte, on peut bien le dire, maintenant qu'elle a produit ses heureux effets, a eu le tort de faire perdre de vue l'action morale de l'homme sur l'homme, qui est au fond de toute expérience hypnotique. Sur ce point, les preuves abondent; les expérimentateurs peuvent se rendre maîtres de la pensée de leurs sujets sans recourir à un agent physique, et en employant un seul moyen : la parole, la causerie, c'est-à-dire l'autorité morale.

On connaît aujourd'hui d'une manière assez précise tous les

effets que l'on peut obtenir par ces moyens. Mais on ne sait pas au juste en quoi consiste cette action individuelle, dont la puissance varie à ce point d'une personne à l'autre, que tel expérimentateur ne peut suggestionner que vingt sujets sur cent, tandis qu'un autre se vante de ne pas en « manquer » un seul. Il y a là des recherches à poursuivre; elles ont beaucoup donné, elles donneront encore beaucoup ; la source n'est pas tarie.

V.

Cette courte analyse pourrait se passer de conclusion. Nous tenons cependant à mettre bien en lumière l'idée dominante qui se dégage des recherches modernes sur les faits de conscience.

Cette idée, c'est l'autonomie de la psychologie expérimentale, qui s'est définitivement organisée en science distincte et indépendante. A l'heure actuelle, la psychologie expérimentale représente un ensemble de recherches scientifiques qui se suffisent jusqu'à un certain point à elles-mêmes, comme les recherches de la botanique et de la zoologie ; elle s'est dégagée de cet amas encore confus et mal dessiné de connaissances auquel on donne le nom de philosophie ; elle a coupé l'amarre qui l'attachait jusqu'ici à la métaphysique.

Entendons-nous bien sur ce point important de doctrine. La psychologie expérimentale est indépendante de la métaphysique, mais elle n'exclut aucune recherche de métaphysique ; elle ne suppose aucune solution particulière des grands problèmes de la vie et de l'âme ; elle n'a par elle-même aucune tendance spiritualiste, matérialiste ou moniste ; elle est une science naturelle, rien de plus ; on peut être psychologue et métaphysicien ; plus d'un ne s'en fait pas faute. C'est de la même façon qu'on peut être géologue et chrétien. Ces tendances ne sont pas incompatibles, elles sont distinctes.

Science de faits, la psychologie utilise un grand nombre de méthodes, que, pour plus de simplicité, nous avons réduites à trois principales. Ici il s'agit d'une expérience régulière qu'on fait subir à une personne ; on opère par exemple sur les mouvemens de son bras, et un appareil particulier, qui est chargé d'enregistrer ce mouvement, peut servir de témoignage pour la véracité de l'expérience. Là, c'est un malade, un sujet mis en état d'hypnotisme, qui se comporte d'une certaine manière sous l'influence de la suggestion qui lui a été adressée ; et l'examen de sa conduite, de ses actes ou de ses paroles peut servir d'indice et de preuve pour une théorie psychologique. Enfin, dans d'autres cas, il s'agit d'étudier le détail d'un état mental fréquent chez l'homme normal ; on rédige un questionnaire, on le répand à profusion ; et les réponses, dans la

mesure où elles sont d'accord, se servent réciproquement de contrôle.

Ces quelques mots indiquent les trois principales directions dans lesquelles s'engage actuellement la psychologie ; il y a une psychologie des laboratoires, une psychologie pathologique, et une psychologie descriptive. Par là, on peut comprendre dans quelle mesure la psychologie nouvelle se distingue de ce qu'on appelle déjà l'ancienne psychologie ; elle ne s'en distingue, je le répète, par aucun principe de morale ou de métaphysique. Ce qui les sépare, c'est une simple tendance, la tendance à se répandre au dehors et à chercher l'analyse de la pensée dans les faits extérieurs plutôt que dans l'observation de sa propre conscience. Certainement la psychologie ancienne n'a jamais songé à proscrire ces méthodes d'exploration extérieure; elle a recommandé l'observation des aliénés et des malades, et a signalé l'emploi des appareils de précision ; mais en ait, les psychologues qui se rattachent à l'ancienne tradition ne se sont point servis de ces méthodes ; ils se sont contentés de l'introspection.

Sur ce point précis, le désaccord entre les deux tendances est particulièrement frappant. La psychologie nouvelle ne songe nullement à repousser l'introspection ; mais quand elle doit s'en servir, elle le fait d'une manière qui lui est propre. Supposons, par exemple, que de nos jours un psychologue de l'école expérimentale voulût aborder une de ces questions qui ont tant passionné les philosophes classiques, par exemple l'analyse intime de l'acte volontaire. On sait que les anciens philosophes ont cru qu'ils saisissaient sur le vif, dans la conscience de cet acte, une cause transcendante ; ils pensaient faire de l'observation, soit ; mais ils avaient le tort de se restreindre à une observation individuelle. La psychologie nouvelle procéderait tout autrement ; elle voudrait connaître la pensée non-seulement du philosophe, mais du commerçant, du cultivateur, de l'enfant, de l'aliéné ; et on multiplierait les recherches pour recueillir des preuves dans un sens ou dans l'autre. Nous touchons du doigt la différence des deux procédés ; en se servant de l'introspection, les modernes y ajoutent un élément important, le contrôle. Ou je me trompe fort, ou ce petit mot indique à lui tout seul ce qu'il y a de meilleur dans l'esprit nouveau. On cherche à poser les problèmes sous une forme où la solution puisse être contrôlée ; on ne se contente plus d'une affirmation individuelle, alors même qu'elle serait écrite dans le langage le plus noble, et fixée dans un chef-d'œuvre de littérature : on veut des preuves.

ALFRED BINET.

LE

PROCÈS DU MARÉCHAL NEY

Le Maréchal Ney, par M. Welschinger, 1 vol. in-8°; Plon et Ce, 1893.

Puisque l'heure est aux grands procès politiques, voilà un livre qui vient à son moment. Il reporte sur un autre temps nos réflexions, il n'en change ni le cours ni l'objet; il nous fait revoir dans le passé, comme nous l'apercevons dans le présent, l'incurable boiterie de la vieille Thémis, aussitôt qu'elle se fourvoie dans les fondrières de la politique.

M. Welschinger a pris un emploi attachant et pénible; il s'est fait juge d'instruction près le tribunal de l'histoire. Nous lui devions déjà une reconstitution minutieuse de la tragédie de Vincennes : *le Duc d'Enghien*, un de ces livres qui donnent au lecteur une sécurité absolue, par le bon ordre des preuves, l'enchaînement rigoureux des faits, le départ équitable des responsabilités. L'historien instruit aujourd'hui une autre cause célèbre; il en a dépouillé le dossier aux Archives nationales; les procès-verbaux du conseil de guerre et de la chambre des pairs, les lettres du malheureux Ney et les suppliques de la maréchale lui ont fourni les faits; la collection des *Mémoires* publiés depuis quelques années sur cette époque lui a permis d'entendre les bruits de l'opinion autour de l'accusé. Retrouvera-t-on, dans le volume dont j'ai les bonnes feuilles sous les yeux, l'impression de sécurité que je vantais à propos de son aîné? Oui, pour l'exactitude du

récit, pour l'appréciation des actes et des sentimens du maréchal; un peu moins, peut-être, pour la responsabilité morale des accusateurs et des juges. L'historien décharge le prévenu, et il a mille fois raison, en montrant la pression des circonstances sur les résolutions de cet infortuné. Il constate loyalement cette même pression, en sens inverse, sur l'esprit des hommes qui le condamnèrent; son extrême sévérité contre ces derniers s'explique mal ensuite. Je comprends la généreuse indignation qui donne parfois à ces pages le ton d'un contre-réquisitoire; j'y voudrais l'accent contenu du juge qui rend un arrêt. Je ferai encore à l'ouvrage une critique de détail. M. Welschinger n'aime pas Talleyrand, je l'en félicite, c'est l'indice d'une belle âme; on voit même qu'il l'abomine, et on le voit trop; la silhouette du prince de Bénévent repasse à chaque instant au fond de la scène, alors même que rien ne l'y appelle, et toujours pour recevoir un bon coup de batte; la gravité de l'histoire souffre un peu de cette taquinerie obstinée.

J'ai dit mes scrupules avant d'applaudir franchement un livre bien fait; ils n'étonneront pas l'historien scrupuleux à qui je m'adresse. Peut-être suffirait-il maintenant de relever, dans cette revision du procès, les indications nouvelles qui modifient ou accentuent la physionomie d'événemens si connus. Ce travail intéresserait un petit cercle de professionnels; il ennuierait prodigieusement le public, indifférent à nos discussions de métier, curieux seulement de voir revivre le drame dont il a un vague souvenir. Nous ne sommes que de grands enfans; quand on fait allusion devant nous aux histoires tragiques, nous aimons qu'on nous les raconte à nouveau, comme si nous ne les avions jamais entendues. Je résumerai brièvement le récit de M. Welschinger, en y ajoutant ce que j'ai glané à travers d'autres lectures, et je marquerai chemin faisant les divergences légères de nos points de vue.

I.

On sait qu'en 1814, à Fontainebleau, lors de la première abdication, le prince de la Moskowa s'était montré le plus pressant et le plus dur des lieutenans de Napoléon, le plus impatient d'en finir avec l'agonie du régime impérial; un nouveau pouvoir sonnait le ralliement; fidèle à ses habitudes, Ney avait chargé en tête de ligne. Comme les autres maréchaux, il avait été appelé à la pairie et investi d'une grande situation militaire; comme eux, il n'avait pas tardé à ressentir les dédains et les piqûres quotidiennes qui détruisaient l'effet des bons traitemens officiels. « Je ne veux plus voir ma femme rentrer en pleurant, le

soir, de toutes les humiliations reçues dans la journée, » disait-il à Lecourbe. Il y a beaucoup d'histoire dans ce peu de mots. Avec ces larmes de femme, les imprudens courtisans des Bourbons ont grossi l'orage qui devait emporter leurs princes. Pour fuir ces tracasseries, Ney s'était retiré en janvier 1815 dans sa terre des Coudreaux, près de Châteaudun. Un aide-de-camp de Soult vint l'y chercher, le 6 mars, avec un ordre de convocation du ministre de la guerre. Cet officier ne souffla pas mot des événemens publics. Le 7, en arrivant à Paris, le maréchal apprit par son notaire, Me Batardy, le débarquement de Napoléon au golfe Juan. Ses exclamations trahirent la contrariété, l'inquiétude, une irritation sincère contre le perturbateur de la paix. Soult lui prescrivit de se rendre sans désemparer à Besançon, pour y réunir les troupes du 6e gouvernement militaire. Ney demanda avec insistance à voir le roi; reçu aux Tuileries à onze heures du soir, il baisa la main du monarque, il parla avec fougue des mesures à prendre pour arrêter Bonaparte, il qualifia sévèrement l'insensé qui méritait « d'être mis à Charenton ou ramené à Paris dans une cage de fer. » — « Nous ne lui en demandions pas tant, » dit à ses familiers le spirituel Louis XVIII. Le 10 mars, le jour même où l'empereur entrait à Lyon, Ney prit à Besançon le commandement des forces réunies sous sa main ; elles s'élevaient à peine au chiffre de 6,000 hommes, avec une artillerie démontée. Il en forma deux brigades, confiées aux divisionnaires Bourmont et Lecourbe, et les achemina sur Lons-le-Saulnier. Du 10 au 13, ses lettres au ministre réclamaient énergiquement des renforts, des chevaux, des munitions, et les rapports des fonctionnaires royalistes attestent qu'il « tenait des discours véhémens contre Napoléon. » Dans la journée du 13, tandis que les mauvaises nouvelles arrivaient coup sur coup, annonçant la défection successive des régimens, la perte des parcs d'artillerie, l'insurrection des villes avoisinantes, Mâcon, Châlons, Dijon, le maréchal continua d'organiser la résistance, secouant rudement ceux qu'il appelait des *trembleurs*. Le 14, à une heure, il fit assembler les troupes sur la grande place de Lons-le-Saulnier ; on le vit arriver, suivi de Bourmont et de Lecourbe, et tirer de sa poche un papier : c'était la trop fameuse proclamation qui commençait par ces mots : « La cause des Bourbons est à jamais perdue.., » et se terminait ainsi : « Soldats, je vous ai souvent menés à la victoire. Maintenant je veux vous conduire à cette phalange immortelle que l'empereur Napoléon conduit à Paris et qui y sera sous peu de jours ; et là notre espérance et notre bonheur seront à jamais réalisés. Vive l'empereur! » — Cinq ou six officiers sortirent tristement des rangs ; le cri

du chef fut répété avec un délire d'enthousiasme par tous les autres et par l'unanimité des soldats.

Que s'était-il passé dans l'âme du maréchal? L'acte d'accusation affirmera plus tard une trahison préméditée; beaucoup de gens voudront, comme MM. de Blacas et Decazes, en trouver les preuves dans l'excès de zèle royaliste dont Ney avait fait montre, lors de son passage à Paris, dans le propos sur « la cage de fer » et autres exagérations de langage. MM. de Blacas et Decazes n'apercevaient pas dans cette âme ce qu'un Shakspeare y aurait vu. Des faits groupés par M. Welschinger, il ressort avec une grande force d'évidence qu'il n'y eut pas préméditation, mais renverse soudaine des sentimens, en quelques heures. Comme le dit son historien, « Ney était l'homme du moment; ombrageux, irritable, impressionnable à l'excès, extrêmement mobile. Autant il était ferme, laconique et résolu sur le champ de bataille, autant il était faible, loquace et indécis sur le terrain politique. » Ce double personnage, chacun a pu l'observer chez les meilleurs hommes de guerre, au moins dans nos états modernes qui spécialisent les talens. Il semble que les âmes de ces grands soldats s'effondrent sous le poids des responsabilités civiles; ils y perdent le sens du commandement; les mieux avisés dans leur métier, les plus braves hésitent alors, désarmés, inertes, ou branlans à tous les vents. Ney était le type achevé de ces héros métamorphosés en enfans, dès qu'ils ne voient plus devant eux l'obstacle précis, matériel, qu'il s'agit d'enlever par des manœuvres connues et commandées.

Depuis trois jours, cet irrésolu subissait un formidable assaut moral. Le brick l'*Inconstant* venait de rejeter sur la terre française l'être magnétique qui avait suscité et dominé si longtemps tous les compagnons du miracle. Ceux que leur éloignement préservait du vertige attendaient, inquiets et vacillans; dès qu'ils prenaient le contact, ils étaient perdus, ils retombaient sous l'ascendant. Malgré ses griefs et son humeur contre Napoléon, Ney voyait revenir, derrière les aigles qui volaient de clocher en clocher, tous les souvenirs, toutes les gloires de sa carrière. N'oublions pas la goutte de fiel récente, et ce qu'il aurait écrit à sa femme, aussitôt son parti pris : « Mon amie, tu ne pleureras plus en sortant des Tuileries. » Ce conflit de sentimens qui agitait Ney, le dernier de ses soldats l'avait éprouvé et déjà tranché. Partout, en avant de lui, les régimens tournaient : il retenait encore sous sa main quelques milliers d'automates; leurs âmes n'y étaient déjà plus, parties, emportées par l'avalanche qui grossissait d'heure en heure. Tous les témoignages l'attestent; et le maréchal écrivait le 12 à Suchet « que la contagion était à craindre parmi ses soldats. » Les populations faisaient comme les troupes ; elles noyaient

dans la Saône les canons que Ney demandait pour combattre. Un an plus tôt, ce peuple, lassé de la longue boucherie, avait accueilli la Restauration avec un soupir de soulagement; mais il s'était vite cabré sous la main maladroite de l'ancien maître; il avait cru voir reparaître les fantômes qui lui inspiraient le plus d'horreur. Bignon a dit justement : « C'était l'esprit d'égalité qui conduisait sur la route de Napoléon ces milliers de campagnards... C'était l'esprit d'égalité qui lui livrait toute l'armée. » Ajoutons-y, pour l'armée, une inclination que le général Ameil définissait avec finesse sous une forme brutale, quand il disait à Louis XVIII : « Sire, nous autres militaires, nous sommes libertins de nature. Si vous êtes notre légitime, l'empereur est notre maîtresse. »

Nous pouvons mieux juger la violence et la soudaineté de la débâcle, depuis que les *Mémoires* de Macdonald nous l'ont montrée emportant la ville de Lyon, dans les journées des 9 et 10 mars. Qu'on relise les vingt pages où cet homme loyal, le plus ferme des maréchaux dans son serment, raconte la revue de Bellecour, le passage du pont de la Guillotière, la retraite précipitée de Monsieur, et sa propre fuite, au milieu de ses soldats qui voulaient le retenir par force. Ce récit triste et modéré donne la sensation de l'inéluctable; il met à nu l'âme des populations et de l'armée, subitement ressaisie par un charme. L'image qu'il nous présente du pays, à cette heure d'affolement, devait se retrouver dans l'esprit du maréchal Ney, comme en un miroir fidèle. Capitaine expérimenté, il sentait que toute tentative de lutte serait insensée. Restait la seule solution légale, prudente, *civile :* fuir comme Macdonald, se replier sur Paris, guetter là les événemens en bon politique. Pouvait-on attendre ce parti de Michel Ney, tempérament d'action, cœur aux oscillations extrêmes, le premier à toutes les charges, le dernier à la retraite ?

Ce fut dans ces dispositions qu'il reçut, pendant la nuit du 13 au 14, les deux émissaires du grand-maréchal Bertrand. Ces envoyés lui apportaient des ordres de marche, dictés par Napoléon comme si le prince de la Moskowa n'eût jamais cessé de compter dans l'état-major impérial. Ils répétèrent la leçon qu'on leur avait faite : le départ de l'île d'Elbe concerté avec l'Autriche, la paix européenne assurée par cet accord, le rétablissement de l'empire appelé par le vœu unanime des populations; ils insistèrent sur la lourde responsabilité de celui qui déchaînerait la guerre civile, en essayant de s'opposer à ce mouvement irrésistible. Enfin, ils remirent au maréchal la proclamation qu'il allait lire et faire afficher le 14. Du moins Ney a toujours affirmé que ce document lui venait de Bertrand. M. Welschinger exprime des doutes à cet égard ; il a trouvé dans les papiers du général Mermet un

autre texte de la proclamation, de la main même du maréchal, avec des variantes plus agressives contre les Bourbons. Pas plus que les juges de 1815, les historiens n'ont le moyen de faire la lumière sur ce point; il est secondaire; que le signataire ait libellé la pièce ou qu'il ait accepté une rédaction du quartier impérial, sa responsabilité est la même, du moment qu'il y a apposé son nom. Le 14 au matin, la fatale révolution était faite dans l'esprit de Ney; il communiqua le factum, antidaté du 13, aux généraux de Bourmont et Lecourbe. A l'en croire, ni l'un ni l'autre n'y fit d'opposition. Bourmont a protesté dans la suite et chargé sévèrement son ancien chef; il n'en demeure pas moins établi que les deux divisionnaires accompagnèrent le maréchal à la revue et s'assirent avec lui, le soir, au banquet où les officiers acclamèrent l'empereur.

On sait le reste : la marche sur Auxerre, la rencontre dans cette ville, la présence d'esprit de Napoléon, qui ouvrit ses bras au transfuge et lui ferma la bouche par une accolade, comme celui-ci se préparait à débiter une harangue laborieusement préparée sur les libertés publiques et la nécessité d'un changement de système. A Paris, Ney s'aperçut bientôt qu'en se redonnant au maître, il n'avait pas reconquis une confiance ébranlée. On ne lui pardonnait pas la scène de Fontainebleau ; il aggrava ses torts par des fanfaronnades qu'il devait payer chèrement, se vantant d'avoir joué Louis XVIII pour mieux servir Napoléon ; c'était faux, et ce cynisme acheva d'indisposer l'empereur. Mécontent des autres et de soi-même, le prince de la Moskowa bouda, se retira dans sa terre; il n'en sortit que pour courir au canon de Waterloo. Pour lui aussi, la dernière partie se jouait là, il le sentait bien : « Toi et moi, criait-il à d'Erlon, si nous ne mourons pas ici sous les balles des Anglais, il ne nous restera plus qu'à tomber misérablement sous les balles des émigrés. » Il eut quatre chevaux tués sous lui; et cette précipitation qui lui fit imputer la perte de la bataille, c'était l'impatience à chercher la mort. Elle l'avait marqué; elle ne voulut pas s'offrir si belle.

Rentré à Paris, ce pauvre politique n'y manqua pas une dernière maladresse ; il prononça à la chambre des pairs, le 22 juin, un discours où il proclamait que tout était perdu et qu'il fallait négocier sans délai avec les alliés. Langage inattendu dans la bouche de Ney, et qui fit le plus mauvais effet. Puis, il demanda des passeports pour la Suisse sous un nom supposé ; un instant, il agita le projet de passer aux États-Unis ; il finit par se rendre à Lyon, et de là aux eaux de Saint-Alban, dans la Loire, où une lettre de la maréchale lui fit connaître les ordonnances du 24 juillet.

Les courtisans de Gand étaient revenus avec cette soif de vengeance qui succède souvent aux humiliantes paniques. Les rigueurs de la seconde Restauration, contrastant avec la modération de la première, s'expliquent par des motifs peu honorables pour la nature humaine. Il semblerait que le premier feu des représailles eût dû éclater en 1814, alors que les victimes de la Révolution avaient à venger un long exil ou une dure oppression, des familles sacrifiées sur l'échafaud, des fortunes détruites, une série de malheurs inouis. Mais ces malheurs, noblement supportés, n'avaient pas diminué ceux qui les subissaient; ils revenaient la tête haute, avec de légitimes espérances pour l'avenir; il y eut des imprudences de conduite, il n'y eut pas de représailles. En 1815, on avait à venger un ridicule, une fuite dégradante où chacun s'était abandonné, une désillusion qui faisait trop voir la fragilité des premières espérances. Les grandes souffrances avaient pardonné : l'amour-propre blessé fut implacable. En 1815, un vent de réaction soufflait de partout; de la cour, des salons, des assemblées électives, du peuple même de certaines provinces, parce que partout on s'en voulait d'avoir cédé si vite à Napoléon. Il soufflait des camps alliés, où la fortune des armes avait donné aux Prussiens et aux Anglais le droit de parler aussi haut qu'Alexandre. Relativement débonnaires en 1814, arrogans et rapaces en 1815, les alliés réclamaient des exemples, eux aussi, d'accord avec les *ultras*. Et le malheur de la Restauration voulut que ces animosités n'eussent même pas pour ministres les royalistes fougueux chez qui la passion les eût fait excuser. Elles furent servies par un Talleyrand, un Fouché, par ceux-là mêmes qui avaient trempé dans les trahisons qu'ils allaient punir... Fouché dressait des listes de proscription, où il aurait dû figurer, d'une main qui avait pris l'habitude de ce travail en 1793 (1). « Duc d'Otrante, lui disait Talleyrand, votre liste me paraît contenir bien des innocens! » Et Fouché répondait par un mot qui avait peut-être servi en 1793, qui servira toujours dans les fureurs politiques : « On veut des noms! »

Il en inscrivit cinquante-sept au bas de l'ordonnance du 24 juillet; trente-huit pour l'exil ou la mise en surveillance jusqu'à déci-

(1) « On remarquera que ces listes donnaient les noms, sans qualifications, ni titre, ni grade, qu'elles étaient dignes enfin des listes de proscription du temps de la Terreur, signées Fouché; seulement celles-ci étaient signées : Duc d'Otrante, et contresignées : Prince de Talleyrand, président du conseil. Le ministre de la guerre me raconta que Carnot, l'un des expulsés du duc d'Otrante, avec lequel il était membre du gouvernement provisoire quinze jours auparavant, indigné du procédé de son ancien collègue, lui écrivit : Où veux-tu que je me retire, traître? — Fouché lui répondit au bas du même billet : Où tu voudras, imbécile. » — *Mémoires du comte de Rochechouart*, p. 405.

sion ultérieure des chambres; dix-neuf pour la comparution devant les conseils de guerre. Ces derniers noms désignaient les plus compromis parmi les généraux qui avaient passé à l'empereur; celui de Ney ouvrait la liste. Prévenu par sa femme, il alla chercher un asile dans le Cantal, au château d'une de ses parentes, Mme de Bessonis. Sur la dénonciation d'un royaliste zélé, le préfet dépêcha la gendarmerie et fit cerner le château. Le proscrit aperçut de sa fenêtre le capitaine. « Qui cherchez-vous? demanda-t-il à l'officier. — Le maréchal Ney. — Montez ici, monsieur, je vais vous le faire voir. » Et il se livra. On l'amena le 4 août à Aurillac. M. Welschinger a relevé le procès-verbal d'inventaire des effets qui garnissaient le porte-manteau du prince de la Moskowa; je le recommande aux curieux qui voudraient savoir de quoi se composait la garde-robe d'un maréchal de France en 1815. Ils seront peut-être surpris d'y trouver douze gilets de flanelle; chose toute simple sans doute; mais on ne se figurait pas le brave des braves avec autant de gilets de flanelle. Oh! le document!

II.

Le maréchal fut conduit d'Aurillac à Paris par deux officiers de la garde royale; aux relais, il essuyait les outrages de la foule, et, chose plus pénible encore, les insolences des Wurtembergeois qui occupaient le Nivernais. Ces misérables lancèrent des pierres contre la chaise de poste où l'on emmenait prisonnier le soldat qui les avait tant de fois sabrés. Le 19 août, pendant que Labédoyère tombait dans la plaine de Grenelle, Ney était incarcéré à la Conciergerie. On lui affecta une cellule située au-dessus de celle où était détenu M. de Lavalette. Ce dernier, qui allait s'évader grâce au dévoûment de sa femme, a rapporté dans ses *Mémoires* comment il entendait le maréchal se distraire en jouant de la flûte. « Il aimait à répéter sur la flûte une valse que j'ai eue longtemps en souvenir et que je me surprenais à fredonner dans mes rêveries du soir. Je l'ai retrouvée une seule fois, en Bavière, dans un bal champêtre, sur les bords du lac de Starnberg. L'air de cette valse était doux et mélancolique et me rejeta violemment dans les souvenirs de la Conciergerie. Je me sauvai en fondant en larmes et en prononçant avec amertume le nom de l'infortuné maréchal. »

M. Decazes fit subir à son prisonnier un premier interrogatoire. Comme il pressait Ney sur la question de préméditation et le sommait d'expliquer la volte-face subite du 14 mars, le maréchal répondit en termes fort justes : « On peut dire que c'était comme

une digue renversée! C'était l'effet de toutes les assertions des agens de Bonaparte. Tout paraissait perdu... J'ai été entraîné par les événemens. » On procéda à la formation du conseil de guerre. Le maréchal Moncey, désigné pour la présidence, saisit directement le roi de son refus. M. Welschinger donne la lettre du duc de Conegliano à Louis XVIII; lettre admirable de noblesse et d'indignation patriotique, qui valut à son auteur une destitution de la pairie dont on le releva seulement en 1819. Le conseil fut définitivement constitué le 30 août, avec Jourdan, président, Masséna, Augereau, Mortier, les lieutenans-généraux Maison, Villate, Claparède, le commissaire ordonnateur Joinville et le maréchal de camp comte Grundler comme rapporteur. Le prince de la Moskowa choisit pour défenseurs Berryer père, assisté de son fils, et Dupin; ces avocats, illustrations du barreau, avaient toujours professé des opinions anti-bonapartistes.

On gagna le mois de novembre, tandis que le comte Grundler instruisait l'affaire avec les interrogatoires du maréchal, et que les défenseurs rédigeaient leurs mémoires, concluant à un déclinatoire de compétence. Leur thèse était la suivante : en vertu de l'antique axiome de la monarchie, nul ne peut être jugé que par ses pairs ; le maréchal Ney est pair de France ; la haute assemblée a seule juridiction sur lui. Le conseil de guerre fut réuni le 9 novembre et siégea deux jours. Berryer développa longuement ses conclusions, avec la faconde qui donnait aux hommes de ce temps l'illusion de l'éloquence. « Mes yeux se fixent avec respect et avec admiration sur cette réunion vraiment auguste de grands personnages de l'État, revêtus de la pourpre militaire... Oubliant à leur aspect et les temps et le lieu, je me demande pourquoi sont réunis en aréopage ces sénateurs des camps. Je me crois transporté dans un temple consacré à la bravoure et ne puis m'expliquer encore quel est l'objet de cette belliqueuse assemblée... » Tout est sur ce ton. Comme le remarque M. Welschinger, le jeune Berryer, chargé l'année suivante de défendre Cambronne, devait inaugurer une autre éloquence avec ces belles paroles : « Le métier d'un roi n'est pas de relever les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud! » Ney rencontra un mot heureux, quand son avocat eut fini de plaider ; se penchant vers l'orateur, il lui dit avec admiration : « Quel dommage que vous n'ayez pas été militaire! Vous auriez eu une belle voix de commandement. »

Le déclinatoire de compétence ouvrait une porte commode aux maréchaux, vraiment trop embarrassés de condamner un camarade dont la plupart d'entre eux avaient imité l'exemple, avec plus d'adresse et moins de fracas. Ils s'empressèrent d'y passer. Le

conseil déclara, à la majorité de cinq voix contre deux, qu'il était incompétent pour juger un pair de France. Ney et ses défenseurs augurèrent favorablement de ce premier succès. « Ah! monsieur Berryer, s'écria le maréchal, quel service vous m'avez rendu! Voyez-vous, ces b...-là m'auraient tué comme un lapin! » Il est malaisé de dire si l'inculpé avait raison de se féliciter. Au jugement des contemporains et de la plupart des historiens, si le conseil de guerre eût retenu la cause, une condamnation serait intervenue, mais avec un recours en grâce auquel le roi aurait fait droit. M. Welschinger partage cette façon de voir. Qui sait? Dans ces poitrines qui avaient tant de fois bravé la mort ensemble, les cœurs étaient séchés par l'âge, ulcérés par d'anciennes et cruelles jalousies. Plusieurs des juges du conseil de guerre siégèrent à la chambre des pairs, et ils ne signèrent pas de recours en grâce. Tout cela n'est pas beau, quand on approfondit. Mieux vaut laisser aux frères d'armes d'Austerlitz et de Wagram le bénéfice d'une échappatoire qui les dispensa d'un fratricide.

La retraite prudente des juges militaires exaspéra l'opinion royaliste, qui la taxa de trahison : les *ultras* craignirent un instant que la victime leur échappât. Pour se représenter la fureur de haine qui pesait sur le bon sens de Louis XVIII et allait peser sur les pairs, il faut lire les témoignages rassemblés à poignées par M. Welschinger; il les emprunte à des observateurs peu suspects. Les *ultras* « étaient dans un véritable état de rage, » dit Barante. On pourrait croire que Viel-Castel nous parle des tricoteuses du club des Jacobins, quand il écrit : — « Les femmes les plus douces, transformées en véritables furies, exprimaient, sans ménagement, sans scrupule, l'impatience sanguinaire dont elles étaient animées. Quelqu'un disait qu'il y avait une sorte de barbarie à prolonger, par de vaines temporisations, l'existence d'un homme dont le sort ne pouvait être douteux. — Eh bien! s'écria une de ces femmes, qu'on ne le fasse donc pas languir, et nous aussi!.. » — Mêmes souvenirs chez Duvergier de Hauranne : — « Certaines femmes, à la seule pensée que Ney pouvait échapper à la mort, tombaient dans des accès de colère ou de douleur qui faisaient frissonner. » — Et Benjamin Constant ajoute : — « Quelle férocité jusque dans les femmes! Les mots qu'elles ont trouvés possibles à prononcer me sont impossibles à écrire. » — La plus attristante déposition est encore celle de Vitrolles, alors secrétaire d'État. Il ne cache pas la pression exercée par les alliés. « Les choses en vinrent au point que le comte Pozzo di Borgo et d'autres ministres nous déclarèrent très formellement, de la part de leurs souverains, que s'il leur était démontré que nous ne pouvions pas punir ceux qui

avaient si traîtreusement compromis la paix de l'Europe et mis la France à deux doigts de sa perte, ils prendraient le parti de se faire justice eux-mêmes; qu'ils enlèveraient, pour les conduire en Sibérie, ceux qui étaient notoirement connus pour avoir participé à ce grand attentat, et que si nous ne savions pas les mettre hors la loi, ils les mettraient au ban de l'Europe. »

On ne perdit point de temps. Quelques heures après le prononcé du jugement d'incompétence par le conseil de guerre, une ordonnance saisissait la chambre des pairs du procès; le 11, à cinq heures du soir, le duc de Richelieu, qui venait de remplacer Talleyrand à la présidence du conseil, montait à la tribune du Luxembourg et lisait un discours dont on attribua la rédaction à M. Lainé. M. Welschinger reproche sévèrement ce triste épisode au grand ministre de la Restauration; il relève surtout dans les paroles de Richelieu une phrase maladroite, trop vraie, hélas! « C'est même au nom de l'Europe que nous venons vous conjurer et vous requérir à la fois de juger le maréchal Ney.» — Si nous voulons être justes, n'oublions pas que ces mots, qui déchirent nos oreilles, sonnaient autrement à cette époque. En 1814, tous les partis s'étaient habitués à considérer les alliés comme des libérateurs. Les hommes d'État étrangers et les nôtres, Metternich, Nesselrode, Pozzo, Talleyrand, Richelieu, Vitrolles, convenaient en commun de notre politique intérieure; il s'était fait, entre ces citoyens de l'Europe, une fusion de vues et d'intérêts, incompréhensible pour le particularisme national qui a prévalu depuis eux. Elle n'était pas imputable à la Restauration, mais bien plutôt au bouleversement du monde accompli par l'empire, quand il effaçait les anciennes limites et jetait les hommes de toute race dans le même creuset sanglant. Si nous voulons être justes, disons-nous que le voile de passion devait être bien épais, et les délicatesses de la conscience placées autrement que chez nous, pour que le noble caractère de Richelieu se soit prêté à un acte qui nous révolte. Combien d'autres, hommes d'honneur et de courage comme lui, le suivirent avec tristesse, mais sans hésitation morale! Leurs mobiles sont parfois inintelligibles pour nous; ils n'eussent pas compris les nôtres; beaucoup de condescendances qui nous paraissent vénielles, ils les eussent traitées de vilenies, et d'effroyables sacrilèges telles lois que nous discutons paisiblement. A mon sens, M. Welschinger n'a pas assez marqué l'écart entre nos façons de sentir et celles d'un temps à jamais passé.

La chambre des pairs montra peu de souci des formes judiciaires. Sur l'invitation des membres du cabinet, agissant comme ministère public, elle repoussa toutes les propositions qui tendaient

à la constituer en haute cour, avec une procédure particulière et un règlement de circonstance. Elle ne changea rien à son mode habituel de délibération, ce qui fit dire à l'un des plus spirituels parmi les pairs que le maréchal allait être expédié comme un simple projet de loi. Le procureur-général Bellart voulait qu'on en finît sur l'heure ; l'impunité n'avait que trop duré, selon lui; il s'éleva contre les délais réclamés par les défenseurs, pour une nouvelle information devant une juridiction nouvelle; il demanda à la chambre de juger sans désemparer. Ce Bellart était une espèce de loup de justice, qui avait quelque peu traîné dans la politique, assez habilement pour s'élever sous tous les régimes. Les passions réactionnaires du moment l'enflammaient; ajoutées à l'âpreté d'esprit qu'il tenait de sa charge, elles firent de ses réquisitoires un monument de férocité. La chambre eut la pudeur de résister à cette impatience; elle commit le baron Séguier aux informations. C'étaient quelques jours de gagnés; tout ce qu'on pouvait attendre d'une assemblée prévenue, placée entre « l'ukase de M. le duc de Richelieu, » comme l'appelait méchamment Talleyrand, les objurgations du procureur-général, les déclamations furibondes de la chambre des députés, où l'on tonnait contre les lenteurs du Luxembourg, et l'attente fiévreuse d'une société qui obscurcissait les meilleurs esprits par l'unanimité de ses clameurs.

Le 21, jour de la première audience publique, le maréchal Ney fut extrait de la Conciergerie ; avec un grand luxe de précautions, car la police du comte Anglès était affolée par la crainte d'un coup de main, on transféra le prisonnier dans l'appartement du Luxembourg qui devait être son dernier logis. Il y demeura sous la surveillance de quatre gardes du corps, déguisés en gendarmes et volontairement accourus pour ce service. La chambre prit séance à dix heures, l'accusé fut introduit. On remarquait dans les tribunes le prince Auguste de Prusse, le prince royal de Wurtemberg, M. de Metternich, M. de Goltz, des généraux russes et anglais en uniforme; ceux qui fuyaient depuis quinze ans devant le cheval de Ney venaient prendre leur revanche à bon marché. Le public respirait les atroces passions du moment ; pendant qu'on distribuait le mémoire des avocats, Dupin remarqua un petit homme, tout voûté, chevalier de Saint-Louis, qui saisit une poignée de ces brochures et les déchira avec colère, comme pour anéantir la défense du prévenu. Les pairs siégeaient sous la présidence du chancelier Dambray. La pairie comptait à cette époque 214 membres; les absences, excuses et récusations avaient réduit le nombre des juges présens à 161. Les ministres prirent place sur le banc des commissaires du roi.

Le procureur-général Bellart donna lecture de l'acte d'accusation, où il présentait les faits des 13 et 14 mars sous le jour le plus inexact, le plus défavorable au maréchal. Ney s'abstint de répondre, demandant d'abord pour ses défenseurs la liberté de développer leurs moyens préjudiciels. Berryer s'efforça de démontrer l'arbitraire et l'illégalité de la procédure adoptée, il sollicita une loi spéciale. Battu sur ce point, il réclama à l'audience suivante, le 23, un délai de huitaine pour la préparation de la défense et la citation de quelques témoins à décharge. Malgré l'opposition furieuse de Bellart, la chambre fit droit à cette requête et s'ajourna au 4 décembre.

Les avocats demandaient du temps, avec l'espoir d'arracher aux puissances alliées une déclaration de la plus haute importance pour la cause. Depuis l'arrestation de Ney, la maréchale multipliait les démarches et les suppliques en faveur de son mari. La malheureuse femme s'était vainement adressée au roi, à Talleyrand, à Fouché, à Richelieu, à toutes les influences qu'elle pouvait remuer; enfin, et quoi qu'il lui en coûtât, elle avait écrit aux ambassadeurs des puissances, à Wellington, au prince-régent d'Angleterre, pour prier les signataires étrangers de la convention du 3 juillet qu'ils voulussent bien donner une interprétation explicite de l'article 12. Cette convention, relative à la capitulation de Paris, avait mis fin à la guerre ; les commissaires du gouvernement provisoire y avaient introduit, les alliés avaient accepté l'article suivant : « Seront pareillement respectées les personnes et les propriétés particulières. Les habitans, et en général tous les individus qui se trouvent dans la capitale, continueront à jouir de leurs droits et libertés, *sans pouvoir être inquiétés ni recherchés en rien, relativement aux fonctions qu'ils occupent ou auraient occupées, à leur conduite et à leurs opinions politiques.* » C'était en s'appuyant sur ces stipulations que Louis XVIII avait si noblemement protesté contre l'entreprise de Blücher sur le pont d'Iéna. Ney était couvert par l'article 12, les ordonnances du 24 juillet avaient méconnu le pacte initial de la deuxième Restauration, disait la défense; qu'elle obtînt seulement des contractans étrangers du 3 juillet une déclaration favorable à ses dires, et la tête du maréchal était garantie par cette même Europe au nom de qui on la demandait. — Les supplications de Mme de la Moskowa ne gagnèrent rien sur la réserve calculée des cabinets alliés; on lui fit des réponses polies, évasives; celle de Wellington, l'arbitre souverain de nos destinées à ce moment, était empreinte d'une sécheresse toute britannique: elle fait peu d'honneur à l'heureux adversaire du vaincu de Waterloo.

Les débats du Luxembourg se rouvrirent au jour fixé et continuèrent sans interruption les 4, 5 et 6 décembre. Serré de près sur sa défection du 14 mars, le maréchal donna des explications qu'il résumait par ces mots : « Les événemens ont été si rapides, une tempête si furieuse s'est formée sur ma tête, que, chacun m'abandonnant, chacun cherchant à se sauver à mes dépens et en me sacrifiant, j'ai été entraîné à l'action que vous connaissez. » On entendit tous les témoins qui avaient joué un rôle en Franche-Comté à l'époque du retour de l'île d'Elbe. La déposition intéressante et dramatique fut celle de Bourmont ; il se disculpa, il accabla le maréchal. Le long dialogue entre ces deux hommes est clairement exposé et justement apprécié dans le livre de M. Welschinger. A la fin, Bourmont ayant dit que le seul moyen de paralyser l'influence du maréchal eût été de le tuer : « Vous m'auriez rendu un grand service, s'écria Ney, et peut-être était-ce là votre devoir ! »

Les avocats disputèrent sur la question de fait, pour écarter la préméditation, pour atténuer la responsabilité de leur client ; mais, convaincus d'avance que la cause était perdue sur ce terrain, ils avaient décidé de porter tout l'effort de la défense sur les garanties consacrées par l'article 12 de la capitulation de Paris. Davout, ministre de la guerre du gouvernement provisoire, Guilleminot et Bondy, plénipotentiaires de ce gouvernement, vinrent déposer sur le sens qu'ils avaient entendu donner à cet article. Aux premiers mots qu'ils dirent, et sur les réquisitions de Bellart, le chancelier Dambray leur ferma la bouche ; la chambre, formée en comité secret, avait décidé de couper court à tout débat sur la convention du 3 juillet. Devant ce parti-pris arbitraire, l'édifice de la défense s'écroulait. Berryer et Dupin ne purent que protester avec indignation ; Ney se leva une dernière fois et lut la courte déclaration qui finissait ainsi : « Je fais comme Moreau : j'en appelle à l'Europe et à la postérité ! »

A cinq heures du soir, le 6, on fit évacuer la salle, pour procéder à la délibération du jugement et au vote nominal sur les conclusions. Les pairs de France qui avaient fait partie de la Convention, — il y en avait, — durent se rappeler, toutes proportions gardées, l'appel des votans à la tribune dans la nuit du 19 janvier 1793. Sur les 161 membres présens, 160 répondirent « oui » à la question de culpabilité ; trois pairs, Lanjuinais, d'Aligre et Richebourg, ajoutèrent cette restriction : « couvert par la capitulation de Paris. » Un seul « non » se fit entendre, accueilli par la chambre avec stupeur, et aussitôt expliqué par ces paroles infiniment justes : « Il est des événemens qui, par leur nature et leur portée, dépassent la justice humaine, tout en restant très

coupables devant Dieu et devant les hommes. » Cette leçon de courage et de haute sagesse venait du plus jeune des pairs, qui n'avait pris séance que le 4 décembre, date où il atteignait l'âge requis pour délibérer. C'était Victor de Broglie. Ce nom a été illustré par de grandes actions dans la guerre et dans la paix; jamais plus, jamais mieux, peut-être, que le jour où un jeune homme brava seul les passions aveugles d'une assemblée et d'une époque. — On vota ensuite sur l'application de la peine; 139 voix se prononcèrent pour la peine capitale sans recours, 17 pour la déportation; 5 s'abstinrent, en recommandant le condamné à la clémence du roi. Cinq maréchaux, quatorze généraux avaient voté la mort. Entre minuit et deux heures du matin, les pairs de la monarchie signèrent l'arrêt, sans que l'ironie terrible de ce papier retînt leurs mains; il invoquait les lois de brumaire an v, il disait : « L'exécution aura lieu dans la forme prescrite par le décret du 12 mai 1793. » — Pourtant, on lit au bas de cette pièce la grande signature de Chateaubriand; on y lit beaucoup d'autres noms qui furent portés par des gens de cœur et d'honneur. Répétons-le encore une fois : nous devons déplorer l'entraînement de ces hommes, nous pouvons condamner leur acte; nous n'avons pas le droit de condamner leurs consciences, parce qu'il nous est impossible de nous replacer dans leur état d'esprit.

L'arrêt fut exécuté quelques heures après avoir été rendu, dans cette avenue de l'Observatoire où le héros s'est redressé plus tard sous le ciseau de Rude. Je ne m'arrête pas sur une scène que les *Souvenirs* du comte de Rochechouart ont remise récemment dans toutes les mémoires. M. Welschinger la reproduit d'après le récit émouvant de l'émigré. On sait comment cet officier, chargé de présider à la douloureuse besogne, rend témoignage à l'attitude du maréchal. Elle n'avait pas eu à l'audience tout le relief que ses accusateurs pouvaient appréhender; Ney se retrouva beau soldat devant les balles. Tandis que son cadavre subissait l'outrage de l'Anglais qui le franchissait à cheval, tandis qu'il arrachait à un autre étranger cette réflexion trop justifiée : « Les Français agissent comme s'il n'y avait ni histoire ni postérité, » — la maréchale arrosait de ses larmes l'antichambre du roi, où elle était venue solliciter une audience suprême. Elle avait eu le matin une courte entrevue avec son mari, elle lui avait amené ses quatre enfans; un espoir obstiné dans la clémence royale la soutenait encore. A neuf heures et demie, le duc de Duras sortit du cabinet; il s'inclina profondément, avec ces mots : « Madame, l'audience que vous réclamez serait maintenant sans objet. »

L'exécution de cette illustre victime n'échauffa pas d'abord

l'opinion autant qu'on aurait pu le croire. Le spectre allait grandir peu à peu, inquiétant la Restauration; il devait reparaître quinze ans après et pousser plus d'un combattant aux barricades. Chez les royalistes, la passion satisfaite fit place à la stupeur, à une gêne triste. Pour connaître le sentiment des contemporains, il faut détacher des *Souvenirs* du feu comte d'Haussonville une page d'une extraordinaire intensité de vie; je la signale à M. Welschinger; elle résume le sujet qu'il a si bien traité. — « Quand je cherche dans ma mémoire d'enfant les souvenirs qui se rattachent aux événemens de cette époque, je ne retrouve plus, à l'état bien vague, que celui de la très douloureuse et très solennelle impression reçue le soir du jour de la condamnation à mort du maréchal Ney... Je vois encore d'ici l'air d'abattement et les gestes consternés avec lesquels mon père, revenant tard de la chambre des pairs, racontait à sa femme épouvantée les détails du lamentable procès, et comment, le matin même, il avait reçu la visite de la maréchale en pleurs, qui lui avait dit : « Ah! monsieur d'Haussonville, vous qui connaissez le maréchal, vous savez bien que, malgré son courage, en dépit de toutes ses victoires, au fond, ce n'a jamais été qu'un homme faible et un enfant. Il n'a pas eu la conscience de ce qu'il a fait, ah! vous le savez bien, n'est-ce pas? » Telle était en effet la conviction de mon père. Il avait, comme la plupart de ses collègues, condamné le maréchal parce que les faits de haute trahison étaient trop patens; mais, comme eux, il avait espéré que, le jugement une fois rendu, le roi Louis XVIII lui ferait grâce. Maintenant, d'après quelques mots échappés aux ministres, il en doutait. Je ne saurais rendre l'impression de désespoir que, assis à leurs pieds, sur un tabouret, et oublié par eux au milieu de leur trouble, j'ai vue en ce moment sur les visages de mon père et de ma mère; le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire, et je me sentais presque aussi ému. La pièce, devenue progressivement obscure, dans laquelle mes parens se tenaient, donnait sur un petit jardin qui bordait la rue de Suresnes. Un orgue était venu s'établir sous les fenêtres; il jouait en ce moment un air mélancolique... »

Je me suis plu à recommander un ouvrage qui fera réfléchir sur l'absurde chose qu'est un procès politique. On ne jugerait jamais les litiges de cette nature, si l'on se rappelait la pensée de Pascal: — « Le droit a ses époques. L'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime... » — Ce qu'il dit là est surtout vrai pour le temps des révolutions. A l'époque dont nous nous sommes occupés, on vit passer en quinze mois quatre gouvernemens, sans compter les provisoires : ils furent servis par les mêmes personnes, les mêmes soldats. Qui marquera l'heure pré-

cise où la fidélité pouvait défaillir, devait renaître? Et n'oublions pas que le devoir tel que l'entendait l'ancien régime, l'attachement exclusif au souverain, primait encore dans beaucoup de cœurs la notion abstraite de patrie; c'était l'excuse très valable des émigrés; n'en serait-ce pas une pour ces créatures de Napoléon qui lui devaient tout? Mettons-nous à la place et dans les perplexités d'un Ney, d'un Labédoyère; la correction risquait de s'appeler pour eux ingratitude; le scrupule de légalité, manque de foi et de générosité... Dans ce dérèglement universel, chaque cœur avait sa règle.

Même en des temps moins incertains, les procès politiques, — et j'ajouterai : sociaux, — blesseront toujours notre instinct du juste. Je crois qu'on en peut voir la raison. La justice est une machine de précision; quand on la met en branle, vis-à-vis d'une transgression bien établie et d'un texte de loi, elle fonctionne automatiquement, en quelque sorte. Si on lui livre un mal particulier, limité à un seul ou à quelques individus, notre équité naturelle est satisfaite, parce que toute la quantité connue de ce mal tient dans le plateau de la balance et l'infléchit comme il convient. S'agit-il au contraire d'un de ces actes dont une fraction considérable du corps social est coupable ou complice? Notre équité se révolte, quoique la justice fonctionne exactement, parce qu'elle fonctionne partiellement, parce qu'il n'entre dans le plateau trop étroit de la balance qu'une minime quantité du mal notoire. Le jeu de la justice, irréprochable en lui-même, nous apparaît alors comme une loterie, il ressemble trop au procédé barbare des anciens, quand ils décimaient une troupe prise en faute.

Puisqu'il faut bien que les gouvernemens établis se défendent, ce ne serait pas un si grand paradoxe de dire hardiment : Ney fusillé par l'ordre direct et personnel du souverain, cela vaudrait encore mieux que Ney jugé par une cour régulière; il y aurait dans le monde un acte arbitraire de plus sur la conscience d'un homme, il n'y aurait pas ébranlement et destruction de la notion si nécessaire de justice. — Toutes les causes politiques et sociales tombent sous la définition de Victor de Broglie que j'ai citée plus haut : « par leur nature et leur portée, elles dépassent la justice humaine. » — Puissent les gouvernemens se pénétrer de cette sage parole; et si les passions la leur font oublier, puisse chacun de nous retrouver, pour leur résister, le courage de l'homme qui la soutint avec une si belle fermeté!

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars.

Tout ce qui se passe depuis quelque temps en France est, en vérité, si étrange qu'on pourrait se demander si ceux qui ont une responsabilité publique savent bien ce qu'ils veulent, ce qu'ils doivent faire ou s'ils ne se laissent pas tout simplement aller au courant qui les entraîne. Après les procès d'hier, de nouveaux procès; après les divulgations de la veille, des divulgations nouvelles sorties on ne sait d'où; après des hésitations visibles, la série des contradictions et des confusions: tout se succède, tantôt avec une lenteur qu'on dirait calculée, tantôt avec une foudroyante rapidité; tout est mené avec un mélange de légèreté, d'effarement et d'impuissance. Aujourd'hui, on en est encore à ce procès de « corruption, » qui finira comme il pourra, qui aura, dans tous les cas, remis au jour, à côté de bien des choses inexpliquées et troubles, de singulières mœurs, d'étranges jeux d'influences, de curieux manèges déguisés sous le voile de « l'intérêt supérieur de la république. » Où en sera-t-on demain? N'y aura-t-il pas des surprises nouvelles? Verra-t-on se dérouler encore les révélations, les procès naissant des uns des autres, formant une sorte d'enchaînement de scandales? Rien n'est fini, c'est évident. Tous ces spectacles, cependant, ne seraient qu'une bien vaine représentation, une stérile et insupportable exhibition des misères publiques, s'il ne devait en résulter des lumières pour tous les pouvoirs, pour le parlement comme pour les ministères et, en définitive, un profit pour le pays.

Avouons-le pour ceux qui ne veulent pas l'avouer, la première de toutes les vérités est que cette triste affaire a été aussi mal engagée, aussi mal conduite que possible. On n'en a pas d'abord saisi le caractère et on n'en a pas prévu les suites; on s'est laissé surprendre et on expie aujourd'hui les imprévoyances d'une fausse direction, — en essayant peut-être même encore de s'étourdir, de réparer les inconséquences du début par des inconséquences ou des imprévoyances nouvelles. C'était assurément une phase difficile et ingrate à traverser. S'il

y avait à réfléchir et même peut-être à hésiter dans l'intérêt de l'honneur du pays, c'est avant de s'engager qu'il aurait fallu tout calculer. Le jour où un éclat ne pouvait plus être évité, il n'y avait plus qu'à prendre son parti sans subterfuge, à faire hardiment son choix entre les systèmes de conduite qu'on avait à suivre.

Le seul procédé sérieux et efficace était évidemment de se mettre à la tête de cette liquidation judiciaire et politique qui s'ouvrait presque à l'improviste, de se dégager de toutes les considérations secondaires, surtout des considérations de parti, d'accepter libéralement, résolument toutes les conséquences de l'œuvre de répression et d'épuration devant laquelle on ne pouvait plus reculer. L'œuvre était certainement délicate, elle devenait une nécessité dans une situation où la moindre hésitation pouvait ressembler à une tolérance ou à une complicité. La première condition était de maintenir la justice dans sa liberté et son indépendance au-dessus de toute suspicion, de lui laisser la plus complète autorité pour « faire la lumière, » comme on dit, pour chercher les coupables, s'il y en avait, et exercer les poursuites, s'il y avait des poursuites à exercer. La seconde condition, toute politique, pour un gouvernement prévoyant, était de décliner toute solidarité avec un passé désormais visiblement compromis, de comprendre que, dans la situation nouvelle où l'on entrait, la seule sanction efficace de toutes les déclarations était de « changer de système. » C'est le mot qui s'échappait, pour ainsi dire, de tout un ensemble de choses, et qui avait passé dans l'ordre du jour de M. Cavaignac. Par la netteté de son attitude et de ses résolutions, le gouvernement pouvait sans doute être conduit à des actes qui lui auraient coûté ; mais il se dégageait lui-même, il dégageait le régime devant le pays; il rassurait l'opinion par la garantie visible, avérée, d'une justice indépendante et impartiale. Il pouvait, il devait en même temps rallier tous les esprits, toutes les bonnes volontés sincères à une politique libre de toutes les compromissions malfaisantes. Ce n'était pas encore facile, nous en convenons; c'était possible et digne d'être tenté, fait pour parler à la loyauté d'une nation sensible à l'honneur et aux desseins généreux.

C'était dans tous les cas l'acte viril d'un gouvernement décidé à en finir avec cette éternelle et irritante obsession, avec une crise oppressive. Ce qui ne ressemblait, ce qui ne ressemble plus à rien, c'est de se jeter dans cet immense guêpier sans une conviction bien apparente, de passer entre tous les systèmes ou tous les expédiens, de paraître chercher la vérité et d'essayer de la voiler là où elle pouvait être importune, de multiplier les perquisitions et d'arriver toujours trop tard, d'avoir l'air de marcher au hasard sous l'aiguillon des révélations imprévues. La plus dangereuse comme aussi la plus inutile des tactiques était certainement de faire ce qu'on a fait. Que le gouvernement n'ait eu que de bonnes intentions, qu'il ait même cru agir prudemment ou

habilement, c'est possible; ce n'est pas précisément la question. Il n'est pas moins évident que le gouvernement n'a cessé de louvoyer dans sa marche, subordonnant ses initiatives à des influences inexpliquées, que s'il a mis la justice en mouvement, il l'a tour à tour activée ou ralentie selon les circonstances, qu'il a paru quelquefois chercher des coupables hypothétiques en essayant de faire oublier des personnages plus réellement compromis; il est clair enfin qu'il a trop souvent confondu l'action judiciaire et la politique ou l'intérêt de parti. Et à quoi cela a-t-il servi? On n'a sûrement réussi à rien empêcher ou à rien détourner. On n'a fait qu'amasser les obscurités et les confusions, préparer des complications nouvelles, laisser à l'opinion le temps de s'impatienter et de s'aigrir, éveiller partout cette impression que le gouvernement avait quelque chose à cacher, qu'il devait avoir quelque intérêt à ne pas tout livrer, à garder ses secrets. La confiance a diminué dans le public, qui a fini par tenir pour suspect tout ce qui se faisait, tout ce qui se disait, et ne plus attendre la lumière que de l'imprévu. On en est venu à se défier de tout, à ne plus croire à rien de ce qui vient du monde officiel.

Tenez, pas plus tard que ces jours derniers, au cours de ce procès qui se déroule devant la cour d'assises de Paris, trois ou quatre personnages de la république, M. Floquet, M. Clémenceau, M. Ranc, M. de Freycinet lui-même, ont comparu comme témoins. Ils ont eu à déposer au sujet d'une circonstance où ils sont intervenus pour prévenir ce qu'ils ont appelé un scandale, l'éclat d'un procès qui menaçait la compagnie de Panama et qui pouvait, ont-ils dit, nuire à l'intérêt public, ou pour mieux dire « au parti républicain. » Leurs explications ont été ce qu'elles ont pu; elles ont été reçues avec un scepticisme visible, elles ont paru énigmatiques. On n'a pas mis en doute l'intégrité personnelle des témoins; on s'est demandé avec quelque surprise ce que signifiait cette intervention motivée par une crainte de scandale, quel intérêt d'état il y avait à prévenir un procès que les chefs de la compagnie de Panama ne redoutaient pas, — à moins que ce procès ne pût dévoiler déjà, dès 1888, les scandales parlementaires qui éclatent aujourd'hui. Rien n'a été bien éclairci, le doute est resté! — On sortait à peine de ces explications qui n'ont rien expliqué lorsqu'a éclaté à l'improviste un autre incident foudroyant et pathétique qui a été un vrai coup de théâtre : la déposition d'une personne distinguée, femme d'un des administrateurs de Panama, Mme Cottu.

De cette déposition émouvante, il résulterait que dans un entretien auquel Mme Cottu aurait été appelée avec le directeur de la sûreté générale, des ouvertures au moins étranges lui auraient été faites. On lui aurait laissé espérer des avantages, des adoucissemens pour son mari, pour les administrateurs de Panama, s'ils savaient se taire; on l'aurait pressée, elle, personnellement de dire ce qu'elle savait, de

livrer les documens dont elle pourrait disposer et qui compromettraient des « membres de la droite » du parlement. Tout ceci a été dit d'un accent irrésistible de sincérité. Et il faut bien que ce soit vrai, puisque le directeur de la sûreté générale, qui a été appelé aussitôt, en se défendant à demi, en atténuant tout au plus le caractère de l'entrevue et les termes de son langage, n'a pu contester les points les plus essentiels de ce redoutable témoignage. Il a épilogué, il a balbutié et il a fini par en dire assez pour laisser comprendre qu'il se serait cru passé maître dans son métier s'il avait réussi dans son exploit de police. Cette démarche plus qu'indiscrète avait été quelque peu ébruitée depuis quelques jours; elle a éclaté comme un coup de foudre à l'audience, au milieu d'un frémissement universel. On arrangera cela comme on voudra, c'est une tentative de diplomatie d'un genre nouveau et assez ignominieux pour exploiter les anxiétés d'une femme éprouvée dans ses affections, pour lui arracher ses secrets par dévoûment à son mari, pour obtenir d'elle des armes contre des adversaires politiques. Resterait à savoir par qui ce singulier directeur de la sûreté générale a été chargé de ces louches négociations, s'il n'a pris conseil que de lui-même ou s'il avait reçu des instructions. M. le garde des sceaux Bourgeois, quant à lui, s'est hâté de décliner toute responsabilité, en envoyant sur-le-champ sa démission, au risque d'ajouter une crise de ministère à une crise d'audience. Et c'est ainsi que d'incident en incident, tout se complique, que se déroule ce drame aux péripéties et aux surprises toujours nouvelles. On s'est donc trompé du tout au tout dans la direction judiciaire de cette triste aventure.

On ne s'est pas moins trompé dans l'œuvre politique, et on s'est trompé par les mêmes raisons, faute d'une vue claire et d'un sentiment juste des choses. C'est bien aisé à voir : on a cru que ce n'était qu'un mauvais moment à passer, qu'on pourrait, sinon « étouffer l'affaire, » du moins l'expédier au plus vite avec quelques jugemens et quelques ordonnances de non-lieu; on s'est figuré qu'il n'y avait qu'à y mettre un peu de dextérité, à sauver quelques réputations endommagées, à rassurer quelques consciences inquiètes, — et à reprendre ensuite son chemin en ralliant des forces un peu dispersées, des intérêts ou des passions de parti sous ce drapeau fané et usé de la « concentration républicaine. » C'était une illusion assez naïve ou un faux calcul. L'erreur a été de ne pas voir que tout était changé, qu'on entrait dans une situation nouvelle où la « concentration » ne se survivait que par le mal qu'elle avait fait et n'était plus qu'un expédient ruiné; on a voulu, disait-on, maintenir l'œuvre républicaine par l'union des « hommes qui ont représenté la république : » ce sont justement ces hommes qui sont le plus compromis et avec lesquels il n'y avait plus rien à faire, — pas plus qu'on ne pouvait compter sur un parlement désormais impuissant, troublé à la fois par les suspicions qui pèsent sur lui

et par l'approche des élections. On le voit bien : cette chambre qui marche vers sa fin, elle est réunie depuis les premiers jours de l'année; nous sommes au troisième mois, et elle n'a pas pu même arriver à voter un budget sérieux. Elle a passé son temps à interpeller ou à s'amuser, à imaginer toute sorte d'impôts puérils ou décousus, déguisés sous le nom de réformes : impôts sur les patentes des grands magasins, impôts sur les vélocipèdes, impôts sur les pianos, impôts sur les livrées, etc.? C'est l'impuissance puérilement agitée dans la confusion. Où y a-t-il dans tout cela une force, un point d'appui, des élémens de « concentration? » On n'a pas voulu voir que, dans une situation nouvelle, la première condition d'une action sérieuse était de « changer de système, » — et c'est ainsi que, par une fausse direction politique comme par une fausse direction judiciaire, on n'est arrivé qu'à augmenter le gâchis. Voilà le résultat!

Le plus grave en tout ceci est qu'on ne voit plus trop comment on sortira de cette crise, que les dernières scènes d'audience et la démission de M. le garde des sceaux, Bourgeois, ont poussée à l'état aigu. Quand on ne sait plus où on en est, on a recours aux interpellations qui, le plus souvent, ne servent à rien, — et c'est ce qui est arrivé encore une fois hier au palais Bourbon par ce nouveau débat qui s'est engagé à l'occasion des récens incidens. C'était pour la dixième fois la séance des explications qui deviennent promptement des tumultes, et, tout bien compté, on n'est pas plus avancé. L'ancien ministre de la justice s'est expliqué devant la chambre, — il avait tenu avant tout, on ne sait trop pourquoi, à aller s'expliquer devant la cour d'assises, — et on n'est pas mieux fixé sur la vraie et décisive raison de sa démission. M. le président du conseil, à son tour, s'est expliqué au milieu des orages et il a même fini par avoir une fois de plus un ordre du jour favorable; mais il est bien évident que c'est là une de ces victoires qui ne donnent ni force, ni autorité à un ministère démembré et affaibli. Ce sera, on le sent, à recommencer demain! Que deviennent cependant les intérêts les plus sérieux du pays? Lorsqu'il y a quelques semaines, en plein parlement anglais, on demandait à M. Gladstone s'il y avait eu des négociations récentes avec la France au sujet de l'Égypte, M. Gladstone répondait avec mesure qu'on s'était abstenu par égard pour notre nation et pour nos épreuves intérieures; c'est-à-dire que les plus grandes affaires sont suspendues. Voilà la cruelle moralité de cette crise qui se prolonge au détriment du crédit et de la dignité de la France!

Parce que la paix règne à peu près dans les rapports des peuples, parce que la plupart des États ont leurs préoccupations, leurs crises ou leurs diversions intérieures, il ne faut pas se hâter d'en conclure que les questions qui divisent l'Europe aient disparu. Parce que depuis quelque temps on parle peu de l'Orient, des Balkans, de tout ce qui se

rattache à l'empire ottoman, il ne faut pas croire que les affaires orientales cessent d'avoir leur gravité dans les affaires de l'Occident. C'est le contraire qui est vrai. Ce débat oriental, il est depuis longtemps ouvert, il reste toujours ouvert. Le moindre incident suffit pour rappeler que rien n'est réglé et fini. Une conversation récente d'Abbas-Pacha avec un simple journaliste anglais prouve que le jeune vice-roi du Caire se préoccupe avec anxiété de la situation qu'on veut lui faire, des intentions de l'Angleterre, et quelles que soient les vues de lord Salisbury ou de lord Rosebery, l'Europe ne pourrait certes se désintéresser de tout ce qui affecterait l'ordre international créé en Égypte. Le mariage du prince Ferdinand de Cobourg, établi depuis quelques années sans être reconnu à Sofia, a réveillé la question des Balkans, la question du traité de Berlin et de ses suites. Si ce n'était qu'un mariage princier de plus, ce ne serait rien, ou du moins ce mariage ne serait qu'un curieux épisode du temps. Que de changemens se font dans le monde! La jeune fiancée du prince Ferdinand de Cobourg, petit-fils du roi Louis-Philippe, est une princesse fille du duc Robert de Parme-Bourbon, petite-nièce de M. le comte de Chambord, — et la plus pure légitimité se trouve ainsi alliée à une famille qui est sur tous les trônes révolutionnaires de l'Europe, qui poursuit aujourd'hui une couronne révolutionnaire de plus en Bulgarie! Le couple princier est charmant, dit-on ; il va courir l'aventure!

Si ce n'était que cela, ce serait fort bien. Malheureusement, c'est la politique qui complique tout ou risque de tout compliquer. Par son mariage, le prince Ferdinand de Cobourg entre plus intimement dans la famille impériale d'Autriche et se crée assurément des appuis à la cour de Vienne, où l'on ne demandait sans doute pas mieux que d'avoir un prince dévoué à Sofia. C'est un avantage si l'on veut. Il reste à savoir si l'avantage n'est pas compensé par le danger d'aggraver, de rendre peut-être irréparable l'antagonisme d'influences qui règne à Sofia; mais ce n'est rien encore. Une des conditions de ce mariage destiné à assurer l'avenir des nouveaux souverains de Bulgarie a été, à ce qu'il semble, la revision de l'article de la constitution bulgare qui impose au prince régnant la profession de la foi orthodoxe. Le dictateur, M. Stamboulof, s'y est prêté et a proposé la revision, qui sera sans doute adoptée. Voilà justement où tout se complique! Il est évident que cette infidélité à la foi orthodoxe était faite pour froisser une partie de la population bulgare, surtout l'Église qui a protesté, et on a été obligé de recourir à des actes violens de répression contre le métropolite de Tirnovo, Mgr Clément. De plus, cette revision ressemblait à une déclaration de rupture avec la Russie, à une sorte de défi porté au tsar, protecteur né de la religion orthodoxe. On devait bien penser que l'empire, qui de tout temps a fait de la protection des chrétiens d'Orient la loi de sa politique, qui a été après tout le libérateur de la

Bulgarie, se sentirait offensé. Le cabinet de Pétersbourg, malgré la longanimité qu'il a montrée depuis quelques années vis-à-vis de la Bulgarie, a protesté énergiquement. De sorte que ce mariage risque tout à la fois d'envenimer l'antagonisme entre l'Autriche et la Russie, de soulever les passions religieuses en Orient et d'obliger le tsar à accentuer sa politique. Ce n'est peut-être pas le meilleur moyen de préparer la solution pacifique de cette question des Balkans, qui reste un des périls de l'Europe, puisqu'elle ravive sans cesse cette autre question de la validité du traité de Berlin.

Si notre vaillante voisine, la Belgique, pour sa part, arrive enfin à réaliser jusqu'au bout cette œuvre de revision constitutionnelle qu'elle a entreprise, elle n'y sera pas arrivée sans peine, sans bien des marches et des contremarches. Elle aura du moins cette satisfaction de se dire qu'une revision toute légale, si laborieuse qu'elle soit, fût-elle même modeste, vaut toujours mieux qu'une révolution. Voici bientôt un an que des élections extraordinaires ont été faites pour donner à des chambres nouvelles un mandat constituant ; voici plus de six mois que des commissions nommées par la chambre des représentans et par le sénat sont au travail, qu'on s'agite, qu'on délibère et qu'on dispute ou qu'on négocie. Après les études prolongées et un peu obscures des commissions, le débat vient de s'engager à la pleine lumière dans le parlement lui-même. Où en est-on en définitive? Le point vif et délicat, il était facile de le prévoir, est toujours le droit de suffrage. Tout le reste est pour ainsi dire épisodique ou laissé provisoirement dans le demi-jour. L'électorat, c'est la seule question qui ait le privilège d'émouvoir l'opinion, qui passionne même le pays et qui, à parler franchement, soit la sérieuse raison d'être de la revision. La réforme de la loi électorale par l'abolition ou la réduction du cens, c'est un point à peu près admis ; tout le monde, ou à peu près tout le monde finit plus ou moins par y arriver. Seulement dans quelle mesure l'extension du suffrage doit-elle être réalisée? C'est ici que la confusion recommence et que les divisions éclatent parmi les catholiques maîtres de la majorité ordinaire comme parmi les libéraux.

C'est la bataille des systèmes dans tous les camps et dans le parlement. Il y a ceux qui, entraînés par le mouvement, réclament le suffrage universel à peu près sans limites ; M. Paul Janson, parmi les libéraux avancés, M. Nothomb, parmi les catholiques, sont de ce nombre. Il y a aussi ceux qui, sans être bien convaincus de la nécessité d'une revision, cèdent à un courant difficile à détourner, mais qui veulent entourer l'extension du suffrage de conditions et de garanties. Il y a les partisans d'une réduction du cens à 10 francs, les partisans de certaines conditions modestes de capacité, les partisans de ce qu'on appelle « l'habitation, » adoptée comme garantie. Le chef du ministère, quant à lui, M. Beernaert, fait de la diplomatie entre tous les

partis. M. Beernaert voudrait éviter, avant tout, que ce grand mouvement de revision finît par un aveu d'impuissance parlementaire, et comme il sait que rien n'est possible, si on n'a pas une majorité des deux tiers des voix, il met tout son art à conquérir cette majorité, en ménageant quelque transaction avec la gauche modérée, représentée par M. Frère-Orban, M. Graux. Au fond, il est clair que le suffrage universel pur et simple excite de vives défiances dans le parlement, même parmi les libéraux et que dans tous les camps, c'est à qui cherchera des atténuations. Seulement ici encore on se divise : les uns cherchent ce qui peut favoriser le vote des campagnes, les autres, ce qui peut favoriser le vote des villes.

On en était là lorsque tout récemment est survenu un incident aussi singulier qu'imprévu. Les partisans du suffrage universel, comptant évidemment profiter des divisions et en imposer au parlement, ont tenté un coup hardi. Ils ont imaginé une vaste consultation populaire, une sorte de « referendum » ou de scrutin volontaire et libre. Ce « referendum, » ils l'ont d'ailleurs organisé, il faut le dire, dans les conditions les plus régulières possible, avec les plus sérieuses garanties de correction et de sincérité. Ils ont mis les divers systèmes aux voix dans le pays. Qu'est-il arrivé? A Bruxelles, sur 110,000 inscrits, il y a eu plus de 60,000 votans et plus de 50,000 voix pour le suffrage universel de M. Janson et de M. Nothomb. Tous les autres systèmes n'ont eu que d'insignifiantes minorités. Presque partout où le scrutin a été ouvert, le vote est dans les mêmes proportions. Ce n'est sans doute qu'une consultation sans autorité légale, un simple pétitionnement, si l'on veut. Le vote n'est pas moins curieux et significatif, de sorte que le parlement belge, au moment où il est enfin entré dans ce solennel débat de la revision, s'est trouvé sous le coup de cette manifestation spontanée. Il n'est point lié, c'est vrai; il garde sa liberté, et même, à ce qu'il semble, ses défiances. Il peut toujours voter quelque combinaison qui ralliera les catholiques et les libéraux modérés. Il risque seulement de voir se relever devant lui le drapeau du suffrage universel, — et au lieu d'en finir cette fois par une large revision, de laisser une arme, un prétexte, à des agitations nouvelles qui peuvent n'être pas sans péril pour la Belgique.

Les agitations, même les agitations légales ou électorales, ont toujours leur gravité dans tous les pays ; on ne sait jamais ce qui peut en sortir. Elles sont sans doute inhérentes à la vie libre ; elles ne sont pas moins dangereuses, onéreuses et quelquefois pleines de surprises. Quel est le caractère et quel sera le résultat de ces nouvelles élections espagnoles qui se préparaient depuis plus de deux mois, depuis l'avènement du cabinet libéral de M. Sagasta et qui viennent enfin de s'accomplir? Ces élections, à vrai dire, étaient inévitables, à peu près forcées. A chaque ministère nouveau il faut des chambres nouvelles. C'est une

loi invariable en Espagne ! Les dernières Cortès étaient l'œuvre du ministère conservateur de M. Canovas del Castillo, qui n'a même pas pu vivre avec elles, qui a péri par les divisions de son propre parti. M. Sagasta, en arrivant aux affaires, était nécessairement conduit à se faire son parlement, sa majorité, — et de fait, depuis son retour au pouvoir, il s'y préparait en chef de gouvernement, qui n'en est pas à sa première campagne d'élections. C'était surtout la tâche du ministre de l'intérieur, M. Gonzalès, qui n'a fait après tout que ce que ses prédécesseurs ont fait avant lui et ce que feront après lui ses successeurs. C'est peut-être, il est vrai, devenu un peu plus difficile avec le suffrage universel qui n'en est encore qu'à ses débuts au-delà des Pyrénées, qui est appliqué aujourd'hui pour la seconde fois. Le ministère libéral, dans tous les cas, n'a rien négligé pour diriger à son profit cette seconde expérience du suffrage universel, en continuant les vieilles traditions de patronage électoral. Comme cela arrive toujours en Espagne, il a fait ses distributions de candidatures, en ayant soin de ménager les diverses nuances qui forment la majorité ministérielle, en faisant aussi la part des oppositions. Tout avait été réglé, et en définitive les élections se sont faites sans autre accident que quelques échauffourées dans le midi ou à Barcelone. On ne peut pas dire d'ailleurs que la population ait mis beaucoup d'empressement à aller au scrutin. Une bonne moitié des électeurs s'est abstenue.

Telles qu'elles sont, dans leur ensemble, ces élections sont à peu près conformes au programme et répondent à ce qu'on attendait. Le ministère libéral a sa majorité, une majorité considérable, quoiqu'un peu bigarrée ! Les conservateurs, ceux qui restent attachés à la fortune de M. Canovas et ceux qui ont suivi M. Silvela dans sa dissidence, auront de 70 à 80 voix. Les carlistes ont, eux aussi, quelques élus, un petit nombre. Il y a cependant un point où le scrutin paraît avoir trompé toutes les prévisions. Les républicains ont eu évidemment plus d'avantages qu'on ne le croyait. Ils comptent près de trente élus, sans compter M. Castelar et ses amis qui, à la vérité, sont des alliés pour le ministère. Les irréconciliables, les anciens chefs de la république, M. Salmeron, M. Pi y Margall, M. Ruiz Zorrilla lui-même, quoique exilé, sont nommés, — et, chose curieuse, c'est à Madrid même que les républicains les plus radicaux ont eu leur plus éclatant succès. Le fait est qu'ils ont eu à Madrid six élections sur huit. C'est certainement dans ces élections espagnoles l'incident le plus caractéristique, le plus inattendu, ce qui a le plus vivement frappé l'opinion. Les conservateurs alarmés ont attribué cette sorte d'échec de la monarchie à la complicité ou à la négligence des libéraux, du gouvernement. Les libéraux eux-mêmes s'en sont émus, au point qu'on a parlé de la démission du gouverneur et de l'alcade de Madrid. On ne s'attendait pas à ce coup de théâtre ! Il ne faut pourtant rien grossir. Ce succès des républicains a

pu être une désagréable surprise; il ne change ni la situation parlementaire qui reste ce qu'elle est, ni surtout la situation générale du pays où l'immense majorité nationale paraît toujours attachée à la monarchie et à la régence.

Pour le moment, d'après toutes les apparences, M. Sagasta reste maître des affaires avec sa majorité, avec son parlement nouveau. Cette petite recrudescence républicaine des dernières élections n'en est pas encore à être un péril, — et si les républicains devenaient un danger, tous les partis monarchiques, libéraux et conservateurs, se trouveraient de nouveau réunis pour la défense des institutions. Ce n'est pas de là que peuvent venir les difficultés pour le ministère libéral et pour son habile chef. La vraie difficulté pour M. Sagasta est de garder son équilibre entre les partis, de maintenir la bonne intelligence dans sa propre majorité, dans cette majorité plus apparente que réelle, assez divisée dans le fond, où il y a des constitutionnels modérés, des démocrates ralliés à la monarchie, des protectionnistes, des partisans de la liberté commerciale. Il a déjà passé par cette épreuve dans ses précédens ministères, et malgré son habileté de tacticien, malgré son art de temporisation, il n'a réussi qu'à demi et pour peu de temps dans cette expérience. M. Sagasta a profité des divisions des conservateurs et a succédé à M. Canovas, comme M. Canovas avait profité des divisions des libéraux et avait succédé à M. Sagasta. C'est le jeu de la politique espagnole depuis quinze ans, surtout depuis l'avènement de la régence. Le nouveau président du conseil sera-t-il plus heureux cette fois? C'est toute la question qui se débat au-delà des Pyrénées.

Tout se passe aux États-Unis avec une simplicité qui n'est pas sans grandeur, on vient de le voir encore une fois par la paisible inauguration de la présidence nouvelle à Washington. Après la violente campagne qui avait agité pendant quelques mois l'Union tout entière pour l'élection présidentielle, le calme s'était fait presque instantanément devant le vote qui était la défaite éclatante de l'administration républicaine. Le président vaincu, M. Harrisson, a bien essayé, à ce qu'il semble, d'employer ce qui lui restait de règne dans l'intérêt de son parti, et on a pu distinguer qu'il aurait voulu signaler sa sortie par quelque acte d'éclat comme l'annexion des îles Hawaï; mais le scrutin l'avait d'avance frappé d'impuissance. Il n'était plus à la Maison-Blanche qu'un hôte de quelques semaines préparant son déménagement, attendant un successeur victorieux, — et au jour voulu en effet, le 4 mars, le nouveau président, M. Cleveland, a fait son entrée ou sa rentrée sur la scène. Tout s'est passé selon les règles, selon l'étiquette républicaine. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu un certain apparat. Washington s'est animé pour ce jour-là et a eu ses cortèges grossis par l'affluence populaire, ses défilés militaires, ses pavoisemens, ses salves d'artillerie. Quant aux deux principaux personnages de la cérémonie, ils ont joué leur rôle

avec une parfaite simplicité. M. Cleveland, qui était descendu la veille dans un hôtel. est allé rejoindre M. Harrisson, et tous deux, suivis des deux vice-présidens, se sont rendus au Capitole où les membres du congrès étaient déjà réunis. Le nouveau président a prêté son serment en baisant la Bible, et cela fait, sortant du Capitole, entouré des membres du congrès, du corps diplomatique, des chefs militaires, il a prononcé un discours, son premier message, devant le peuple assemblé. Puis il a regagné la Maison-Blanche pour ses réceptions, — tandis que son prédécesseur, M. Harrisson, prenait le train pour Indianapolis. Et voilà M. Cleveland installé pour quatre ans dans sa magistrature, avec une politique nouvelle, avec un ministère assez bizarrement composé d'hommes dont aucun n'est peut-être à sa place là où il est.

A dire vrai, ce ministère semblerait assez peu significatif par lui-même; mais le cabinet importe peu là où les ministres n'ont rien à démêler avec le parlement. L'essentiel est dans la politique que le nouveau président représente, qu'il porte avec lui au pouvoir, et cette politique, M. Cleveland l'a retracée une fois de plus, le jour de son inauguration, avec autant de vigueur que de netteté. Le nouveau président n'accepte qu'avec restriction l'héritage que les républicains lui ont légué, ou plutôt il ne l'accepte pas du tout, et il se promet de réformer tout ce qui, depuis vingt ans, a si profondément altéré la vie publique aux États-Unis. Il s'est prononcé résolument contre le parasitisme étouffant d'un protectionnisme outré, contre le favoritisme gouvernemental et les corruptions administratives qui ont perdu les républicains au pouvoir, contre les monopoles abusifs, contre l'extravagante extension des « pensions nationales, » accordées par faveur de parti, dans un intérêt électoral, à de prétendues victimes de la guerre de sécession. Il s'est prononcé surtout avec énergie pour la réforme des tarifs Mac-Kinley, qui ne sont que l'exploitation organisée des masses populaires et mettent le Nouveau-Monde en conflit avec l'ancien. Le langage de M. Cleveland respire le libéralisme et l'honnêteté. Reste à savoir ce que sera dans la pratique cette politique nouvelle si hautement avouée, mais qui n'est encore qu'un vœu, une promesse, et ne peut pas même être immédiatement réalisée. Par une combinaison singulière des institutions américaines, en effet, tandis qu'un nouveau président entre à la Maison-Blanche, l'ancien congrès, qui a une majorité toute républicaine, qui a voté le bill Mac-Kinley, existe toujours et ne disparaîtra légalement que dans quelques mois, à l'automne. Ce n'est qu'alors que le nouveau congrès, tout démocrate, élu même avant le président, entrera en fonctions, et qu'il pourra y avoir une certaine harmonie entre tous les pouvoirs animés d'un même esprit.

Ce qu'il y a de caractéristique aujourd'hui dans les affaires américaines, c'est cette évolution même qui s'accomplit par la force de l'opinion. C'est la première fois depuis plus d'un quart de siècle,

que les démocrates reprennent aussi complètement possession du pouvoir. Jusqu'ici ils n'avaient eu que des avantages locaux, partiels. M. Cleveland lui-même, dans son premier passage au gouvernement de l'union, n'était pas entièrement libre et se sentait gêné par le congrès. Aujourd'hui, le retour est complet. Les démocrates, longtemps réduits à l'état de vaincus, ont retrouvé le succès et sont maîtres de la Maison-Blanche comme du prochain congrès. Ils reviennent au pouvoir, éclairés sans doute par une dure expérience, et leur chef, M. Cleveland, ne pouvait certes mieux commencer son nouveau règne qu'en promettant de relever les mœurs publiques à l'intérieur, de renouer des relations plus libérales avec l'Europe.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le coup de théâtre de la déposition de Mme Cottu, suivi de la démission du garde des sceaux, M. Bourgeois, a eu pour résultat de faire reculer la rente française de près d'une unité dans la Bourse du 13 courant.

Mais on aurait tort de supposer que les préoccupations se rattachant à l'affaire de Panama aient été l'unique cause de la faiblesse subite de la rente. Si, du samedi 11 au lundi 13, le 3 pour 100 a fléchi de 97.80 à 97.25, il avait déjà reculé, depuis la dernière liquidation, de 98.30 à 97.80, et il paraissait évident que ces hauts cours n'étaient soutenus qu'artificiellement, trop de facteurs se réunissant contre une continuation de la campagne de hausse poursuivie en février.

Depuis deux ou trois ans, la Caisse des dépôts et consignations achetait des rentes françaises pour un montant moyen de 20 à 30 millions de francs par mois. Rien ne pouvait résister à l'action de ces achats incessans, quotidiens, effectués par une caisse disposant de ressources en apparence inépuisables et qui jamais ne semblait devoir rendre au marché la moindre parcelle du stock de rentes qu'il lui enlevait. La rente a été portée au pair, non que notre situation budgétaire ou économique justifiât ce cours, mais parce que l'absorption continue de titres par la Caisse des dépôts avait détruit l'industrie de la spéculation à découvert à la Bourse et annihilé tous les efforts tentés pour enrayer un tel mouvement de progression.

Un jour est arrivé où le rendement moyen du portefeuille des caisses d'épargne est devenu inférieur à l'intérêt que la Caisse des dépôts doit

verser à ces établissemens pour les fonds qu'ils lui confient. Le gouvernement, dont la responsabilité effective allait entrer en jeu pour la couverture du déficit à prévoir, a inséré dans la loi des douzièmes provisoires un article abaissant de 3.75 à 3.50 pour 100 le taux de l'intérêt à servir aux caisses d'épargne, et celles-ci ont dû abaisser d'autant l'intérêt qu'elles servent à leurs déposans. Cette disposition est entrée en vigueur dès le 1er janvier de cette année, et aussitôt on a vu se produire de décade en décade des excédens de retraits de fonds sur les nouveaux dépôts. Un certain nombre de déposans n'ont pas voulu se résigner à la diminution stipulée d'intérêt et ont repris une partie de leurs fonds pour en faire un autre emploi. Du 1er au 10 mars, le total des excédens de retraits s'est élevé pour les caisses d'épargne ordinaires à 131 millions, et le chiffre doit atteindre 150 millions si l'on y joint les excédens de retraits à la Caisse d'épargne postale.

La Caisse des dépôts et consignations, pour faire face à ces remboursemens, disposait des arrérages du portefeuille des caisses d'épargne et des sommes déposées en compte courant au trésor pour le compte de ces caisses, sommes s'élevant à 100 millions de francs environ. Ces ressources n'ont pas suffi, et la Caisse a dû aliéner des rentes sur le marché, pour un capital de 20 à 30 millions.

D'autre part, le trésor, obligé de restituer à la Caisse des dépôts son compte courant des caisses d'épargne, a vu son propre compte courant à la Banque de France se réduire à moins de 80 millions, alors que les disponibilités du gouvernement, représentées par ce compte à la Banque, devraient atteindre au moins 250 à 300 millions. Le ministre des finances a essayé de parer à cette situation inquiétante par une émission de bons du trésor au taux de 2 pour 100 à trois et cinq mois et de 2 1/2 pour 100 à échéance d'une année. Cette émission, portée à la connaissance du public par les seules insertions du *Journal officiel* et par les avis affichés dans les bureaux des trésoriers-généraux, n'a donné que de faibles résultats. Les banquiers ont pris de petites quantités de ces bons, le public sait à peine qu'il lui est possible de placer ses fonds à court terme à un taux avantageux, et le ministère des finances a été obligé de faire escompter par la Banque de France pour 55 millions de francs de ces bons.

Le rendement des impôts n'est nullement satisfaisant; l'exercice 1892 laisse un important déficit dont le montant sera très largement dépassé en 1893, si l'on en croit les résultats des deux premiers mois qui laissent 8 millions et demi de moins-values sur les évaluations.

Les circonstances politiques et financières que nous traversons ne sont donc ni les unes ni les autres de nature à favoriser la hausse de la rente. Toutefois, avec le cours de 97.25, coté deux jours avant le détachement du coupon trimestriel, ramenant le prix du 3 pour 100 à

96.50, la part est peut-être très suffisamment faite à un ensemble de conditions fâcheuses d'une durée passagère. Malgré le vote par la chambre, en deuxième lecture, des mesures restrictives édictées dans la loi sur les caisses d'épargne, on peut supposer que la période des excédens de retraits sera prochainement close; le ministre des finances peut prendre d'énergiques mesures pour renforcer à la Banque de France le fonds de roulement du trésor; enfin les derniers incidens de l'affaire du Panama auront peut-être pour résultat de mettre un terme à des ambiguïtés trop prolongées dans l'attitude du gouvernement.

Au dehors, les places de Vienne et de Berlin, après une hausse soutenue pendant deux ou trois mois à l'occasion des grandes opérations de conversion de l'Autriche-Hongrie, sont, depuis quinze jours, plus calmes et procèdent à des réalisations. Le Stock-Exchange, à Londres, a été ému pendant quelques jours par la menace d'un emprunt du gouvernement des États-Unis destiné à provoquer des réexpéditions d'or d'Europe en Amérique. Cette émotion est aujourd'hui calmée, l'opération étant tout au moins ajournée.

L'Italien s'est approché d'abord de 93 francs et a reculé dans les derniers jours à 92 fr. 55. L'enquête sur les banques est à peu près terminée, et les résultats en vont être publiés. Les recettes de toute nature du royaume pour les sept premiers mois de l'exercice ont dépassé de près de 20 millions le rendement correspondant de 1892. Les fonds russes ont peu varié de cours. Le gouvernement de Saint-Pétersbourg procède en ce moment à un emprunt intérieur de 100 millions de roubles en 4 1/2 pour 100, destiné pour partie aux travaux du chemin de fer transsibérien. Les valeurs turques, l'Unifiée, le Portugais, ont été fermes. Les fonds helléniques ont faibli sur les difficultés qui se dressent devant le futur emprunt grec.

L'Extérieure est en hausse d'une unité. M. Gamazo a réalisé, dans les divers ministères, 30 millions de pesetas d'économies; le change tend à s'améliorer, les bilans de la Banque d'Espagne sont satisfaisans. Les élections générales, malgré quelques succès républicains à Madrid et dans les grandes villes, ont donné une forte majorité au cabinet libéral. Les valeurs espagnoles tendent donc à se relever; presque toutes les catégories d'obligations des chemins de fer, Andalous, Nord de l'Espagne, Asturies, Saragosse, ont déjà monté de 10 à 20 francs.

La Banque de France a une plus-value de 40 francs à 3,920; le Crédit foncier a baissé de 20 francs, le Lyon de 16.25 à 1,522.50, le Nord de 27.50 à 1,867.50, le Suez de 38.75 à 2,631.25. Les recettes du Canal présentent depuis le 1er janvier une diminution de 1,684,000 francs sur 1892.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TUFTS COLLEGE LIBRARY

LES ILLUSIONS

ET

LES MÉCOMPTES D'UN ROYALISTE

LE COMTE DE FALLOUX.

I.

LA JEUNESSE D'UN ROYALISTE.

Mémoires d'un royaliste, par le comte de Falloux, 2 vol. in-8°.

C'est la fatalité des révolutions de dévorer les hommes, les générations, sans leur laisser le temps de remplir leur destin. Depuis que la France est entrée dans les grandes aventures ou, si on l'aime mieux, dans les grandes expériences, les régimes, les gouvernemens se sont succédé disparaissant ou reparaissant tour à tour pour s'éclipser encore. Tout a changé, les dynasties, les institutions, les mœurs, la configuration de l'Europe et du monde. Dix fois la scène publique s'est renouvelée, et dans ce flux ou ce reflux

des choses, que de forces perdues, de destinées manquées ou inachevées et d'espérances trahies! Combien d'hommes qui semblaient faits pour être les guides de leur pays, qui ont eu même leur moment de règne et qui, ballottés dans les révolutions, jouets des inconstances de la fortune, n'ont plus été bientôt que les serviteurs des causes vaincues! De tous ces hommes qui ont été à leur heure des personnages du drame contemporain, qui ont représenté une foi, une idée, une tradition, la plupart n'ont fait que passer, — ministres d'un instant, orateurs bannis des tribunes, politiques aux courtes illusions et aux longs mécomptes. Une sédition victorieuse, un coup d'État heureux, et du soir au lendemain, ils ont été mis hors de combat, hors de la vie publique, submergés ou dépassés par les événemens, réduits à rester, dans un ordre nouveau, les témoins survivans, peut-être un peu désabusés de ce qu'ils avaient cru durable et qui n'était déjà plus.

Certainement une des crises les plus étranges dans la série de ces vicissitudes du temps reste toujours cette révolution du 2 décembre 1851, fille de la révolution de 1848, qui changeait pour ainsi dire le cours de la vie nationale. Elle avait cela de caractéristique, cette révolution de la force, qu'elle frappait à la fois plusieurs générations : elle fermait l'avenir aux générations nouvelles arrêtées dans leur essor et dans leurs espérances; elle atteignait surtout d'abord tout ce qui avait vécu et grandi depuis près de quarante ans dans l'atmosphère excitante des régimes libres. Ceux qui la veille encore régnaient par le conseil, par l'éloquence ou par l'esprit se trouvaient brusquement dispersés et réduits au silence. Ce coup de vent nocturne de décembre avait emporté les plus brillans, les plus illustres de tous les camps, monarchistes, républicains, libéraux, parlementaires : et les Molé et les Thiers, et les Dufaure et les Cavaignac; et Lamartine et Tocqueville; et le généreux Berryer et Montalembert qui allait se dévorer quinze ans dans l'inaction avant de s'éteindre avec le regret de la parole perdue (1); et avec bien d'autres M. de Falloux qui, lui aussi, a été de cette race des hommes à la carrière interrompue par les révolutions. Ils n'avaient pas tous le même passé, ils se trouvaient tous ramenés au même point, confondus dans la même défaite. « Ma vie politique avait été courte, mais pleine, » a écrit M. de Falloux au jour de la disgrâce commune. Il n'avait eu, en effet, que le temps de traverser les parlemens, le gouvernement. Il avait été député aux assemblées quelques années tout au plus, de 1846 à

(1) Je rappelle avec peine un article mordant et malséant écrit à cette époque, peu après le 2 décembre, par Sainte-Beuve, sous le titre : *les Regrets*. C'était peu courageux à l'égard d'hommes qu'il n'avait pas toujours traités si durement et qui étaient alors des vaincus. Il y eut une vive et spirituelle réponse de M. Cuvillier-Fleury.

1851, ministre neuf mois à peine, sous une république qui se précipitait déjà vers l'empire; mais dans ce court passage au pouvoir il avait fait assez pour révéler les dons brillans de l'homme d'État, pour attacher son nom à quelques-uns de ces actes ou de ces mots décisifs et tranchans qui marquent dans l'histoire, pour rester une des figures les plus expressives du monde religieux et conservateur à un moment du siècle. M. de Falloux s'est dépeint ou raconté lui-même dans ce livre des *Mémoires d'un royaliste* dont il a voulu faire son testament, — où, à la vérité, il brouille quelquefois un peu les noms, les dates et les impressions, où il revit cependant tout entier avec son originalité aux mille nuances.

Ce qu'il a été réellement, ce qu'il reste, c'est un royaliste à coup sûr, mais un royaliste et un catholique qui ne s'est pas refusé le plaisir un peu hautain de se parer de ses disgrâces auprès de son prince comme auprès du pape; un plénipotentiaire raffiné et libre de la royauté et de l'église dans leurs malheurs; un politique alliant la souplesse à la résolution, la bonne grâce à la fierté, les dons de la séduction à l'art de lancer le trait acéré dans les polémiques ou dans les discours, aimant l'influence plus que le pouvoir, passant sans effort de la vie publique ou de la vie mondaine à la vie rurale : et à travers tout, un valétudinaire incorrigible, — qui a vécu soixante-quinze ans sans cesser un jour de combattre, même dans sa retraite, — même après sa mort, par ses *Mémoires!*

I.

Chaque période de ce siècle éprouvé a eu son esprit, sa représentation vivante, ses hommes qui, à travers les diversités de physionomie et de génie, ont gardé, pour ainsi dire, un air de famille, l'air du temps où ils ont vecu et grandi. Je ne parle pas seulement de l'Empire, dont les hommes, fils de la Révolution, disciplinés par un maître, ont été avant tout des fonctionnaires et sont restés dans l'histoire sous la figure du général ou du conseiller d'état. La restauration, née pour réconcilier les vieilles traditions et une société nouvelle, a eu son monde d'élite, politiques, publicistes, parlementaires : les Chateaubriand, les Royer-Collard, les de Serre, les Hyde de Neuville, les Martignac, les La Ferronays, tous marqués à l'effigie d'une époque de renaissance monarchique et libérale. La monarchie de juillet, œuvre d'une commotion populaire et d'une scission de famille, a eu, elle aussi, ses hommes faits pour la personnifier et la servir, les Casimir Périer, les Broglie, les Thiers, les Guizot, les Rémusat, les Tocqueville, qui ont eu, dans ces dix-huit années, leur cadre naturel. C'est la fortune de M. de Falloux de représenter une génération qui n'a pas eu son

régime, son cadre, qui a passé sa vie à se débattre dans des situations fausses et n'a connu que les regrets ou les espérances.

Né aux grands jours de 1811, dans le silence de la vie provinciale, sur cette terre d'Anjou où vivaient encore les souvenirs des guerres vendéennes et les vieilles mœurs rurales, Alfred de Falloux était de cette jeunesse qui n'avait pu connaître l'empire et qui trouvait d'ailleurs au foyer de famille d'autres cultes, d'autres traditions. Il était, a-t-il dit lui-même, d'une race qui « avait servi la monarchie sans éclat, mais avec fidélité, » sans réserve, mais sans servilité. Par sa grand'mère, la marquise de Coucy, fille de Mme de Mackau, sous-gouvernante des enfans de France, il se rattachait à l'ordre ancien disparu dans l'orage. Par son père, fils d'échevins, qui avait émigré par entraînement de jeunesse, mais qui gardait une profonde admiration pour Mirabeau, pour Pitt, pour les grands débats de la vie publique, il recevait la première impression d'une société nouvelle gouvernée par la parole. Par ses relations locales, il se rattachait aussi à tout ce monde de gentilshommes angevins, les Meaulne, les Candé, les d'Andigné, les Turpin, qu'il avait vus de ses yeux d'enfant, dont il a tracé le portrait d'une plume légère et piquante. La fortune de sa famille avait été des plus modestes ; elle s'était trouvée subitement agrandie par l'héritage inespéré d'un oncle inconnu, vieil avare, parfait original, qui, pour n'avoir pas à payer ses couchers dans ses voyages, avait fait acheter une maison à chaque étape sur la route de Paris. L'héritage de M. de la Crossonnière avait fait d'Alfred de Falloux un jeune fils de famille vivant moitié à Angers, pour ses études, moitié dans un petit domaine du Craonnais qui s'appelait alors La Mabouillère, — et dont il a fait depuis le beau et riche Bourg d'Iré. Ainsi il avait grandi en ce pays angevin aux mœurs simples et attachantes, à un foyer domestique tout imprégné de royalisme, dans l'atmosphère nouvelle d'une monarchie restaurée, sortie des plus miraculeuses convulsions avec ses vieux prestiges, mais relevée ou vivifiée désormais par les luttes libérales. Par lui-même, il était d'une nature ouverte, gracieuse et facile, éprouvant autant de curiosité que de plaisir à entendre son aïeule raconter ses souvenirs de Versailles, son père parler des grands duels parlementaires, ou sa voisine, Mme d'Armaillé, chanter des airs de Grétry ou quelque chanson vendéenne.

Ce que l'éducation provinciale avait commencé, l'éducation parisienne l'achevait en ouvrant, devant un jeune et aimable esprit, de nouvelles perspectives, la grande vie du siècle et de la France. On était aux plus beaux temps de la Restauration, à ces temps presque légendaires, où l'on s'enflammait pour les luttes de la politique, pour les lettres, pour les arts, où se formait une jeu-

nesse encore inconnue, jeunesse royaliste, jeunesse libérale, qui semblait alors destinée à entrer bientôt sur la scène, à avoir sa part d'action et d'honneur dans un ordre désormais établi. M. de Falloux n'avait pas vingt ans à l'époque du ministère Martignac. Il avait passé par les lycées où il s'était rencontré et avait lié amitié avec des jeunes gens de son âge : avec Henry de Castellane qui ne fut qu'une apparition au parlement sous la monarchie de juillet, — avec le jeune Charles de Morny, « élevé par les soins paternels du comte de Flahaut, » et promis à d'autres destins, — avec Elzéar de Vogüé, avec Éleuthère de Girardin, depuis l'abbé de Girardin, connu pour sa charité. Il s'était épris, au feu de ses études, de Talma, qu'il allait voir au Théâtre-Français et à qui il s'était hasardé un jour à faire une visite de jeune auditeur enthousiaste (1). Il avait été en même temps introduit presque enfant dans les plus illustres salons, les derniers asiles de l'esprit d'autrefois: chez le vieux marquis de Castellane, où il avait l'occasion d'entendre M. de Montlosier, le pétulant abbé de Pradt, qu'il a l'air de prendre au sérieux ; chez le vieux duc Archambaud de Talleyrand, qui se faisait raconter à sa toilette les nouvelles du jour ; à l'hôtel de Crussol, chez la vieille duchesse d'Uzès, une Châtillon, fière de sa race, dont un des familiers était ce bon M. Brifaut, galant homme, dernier poète de boudoir, — qu'il devait retrouver un jour à l'Académie française pour le recevoir. Bref, il avait tout ce qui peut le faire ressembler, dans le lointain du temps, à un jeune homme un peu avancé pour son âge, prématurément gâté par la fortune, par les relations de sa famille, par la facilité avec laquelle tout s'ouvrait devant lui. Il a confessé depuis avec une aimable ingénuité le péché de son adolescence. Il a avoué qu'il avait, dès sa jeunesse, « contracté des habitudes incompatibles avec les travaux sérieux et durables, » qu'il avait négligé tout ce qui exigeait un effort, qu'il avait eu l'illusion de sa facilité, qu'il avait « mené de trop bonne heure une vie trop mondaine. » Ce qui veut dire qu'il avait plus d'usage, de vernis et d'apparence, que d'étude et de fonds.

C'était à tout prendre, à vingt ans, un jeune royaliste heureusement doué et donnant des espérances, tenant du Vendéen par des

(1) M. de Falloux raconte cette innocente et aimable anecdote. Talma, à qui il n'avait su trop que dire, l'avait reçu en homme touché de ce jeune enthousiasme. Un soir, sortant du Théâtre-Français avec sa mère, il se trouvait en face d'un homme enveloppé de son manteau : c'était Talma, qui le reconnut et lui dit : « Eh bien! mon jeune ami, avez-vous été content de moi ce soir? » Qui fut ébahi? Ce fut sa mère, Mme de Falloux, à qui il fallut raconter l'escapade et qui n'eut pas de peine à pardonner.

traditions déjà assez atténuées, par un attachement inné à la terre natale, et du mondain, surtout du mondain, par ses goûts, ayant les opinions de son âge sans exaltation, plutôt avec une précoce et gracieuse maturité, mêlant à son royalisme un vague instinct libéral: il avait respiré l'air de son temps! Avec ses jeunes camarades, il s'intéressait à tout, aux débats des chambres, aux polémiques des journaux, qu'il suivait d'une attention passionnée. Dans les scissions qui éclataient entre royalistes, dans la légendaire querelle entre M. de Chateaubriand et M. de Villèle, il avait fait son choix; il aurait volontiers pris parti pour le brillant disgracié qu'il a appelé « un joyau de la couronne. » Il était de ceux qui trouvaient que le ministère de M. de Villèle ne parlait pas assez à l'imagination du pays, que le système du ministre toulousain ressemblait trop « au ménage d'un vieux mari et d'une jeune femme. » De cœur il aurait suivi la fortune des Chateaubriand, des Hyde de Neuville, des La Ferronays, du séduisant Martignac, de cette brillante élite du royalisme libéral. Ce jeune sage en était déjà à penser que si la couronne avait ses droits, le parlement avait aussi ses privilèges qu'il fallait se garder d'offenser, que le pire de tout était de mettre aux prises les droits du roi et les droits du peuple dans de suprêmes et désastreux conflits. Il était de la « droite modérée » en politique et il l'était aussi même en littérature. En gardant son culte pour Talma, qui venait de mourir, et pour la tragédie qui, alors, n'était pas beaucoup plus vivante, il se sentait attiré, conquis par les jeunes chefs de la poésie nouvelle, Lamartine, Hugo, Vigny, déjà suspects à toutes les réactions, et il aurait été tout prêt à se mettre avec les partisans d'*Hernani* s'ils avaient été un peu moins chevelus. Il raconte, avec une légèreté piquante, qu'un jour, dans un salon, il n'avait pu se défendre d'une sorte de « soubresaut » et de « pressentiment douloureux » en entendant un vieil ami du roi, à qui on représentait qu'on ne devait pas s'aliéner un jeune homme tel que M. Victor Hugo, répondre avec une emphase comique: « Que M. Hugo s'en aille si cela lui convient, nous garderons M. de Chazet. » Pauvre M. Alissan de Chazet! Qui se souvient de lui et de ses chansons royalistes? C'était la vétusté, l'insignifiance de la poésie présentée comme l'ornement du trône et l'accompagnement d'un règne qui avait commencé par le *Chant du sacre!* M. de Falloux n'était pas d'humeur à s'ensevelir avec les vieilleries d'un royalisme suranné et béat, — et il n'était pas le seul.

Avec lui, c'est toute une génération grandissante, gonflée d'espérances, impatiente de vivre de la vie nouvelle, qui serait aisément devenue libérale sans cesser d'être royaliste et aurait volontiers

pris pour programme ce qu'écrivait, dans ses *Lettres* (1), Lamartine, qui avait vingt ans de plus, mais qui était du temps : « La politique a besoin de nous, tous jeunes et hors des préventions du passé. Le vrai n'est pas pour la France dans un gouvernement de regrets, de repentir, de souvenirs théocratiques ou aristocratiques ou absolutistes ; il est dans les besoins réels des esprits, dans le concours des intérêts et des intelligences les plus honnêtes et les plus larges, dans les espérances d'un avenir datant de la restauration et non de l'empire ou de l'ancien régime vermoulu. » C'était l'idéal entrevu pour toute une génération à peine entrée dans la vie !

Que serait-il arrivé si cette génération royaliste avait eu le temps de mûrir et d'entrer dans l'action, de se former aux rôles publics, aux libres débats des affaires du pays avec une jeunesse libérale contenue à son tour dans le cadre d'institutions respectées, si la dernière représentation d'une royauté surannée eût disparu à propos, de mort naturelle, laissant la place à un esprit nouveau, à tout ce qui était jeune et actif? Oui, que serait-il arrivé? Tout aurait été probablement changé sans que rien fût interrompu en France. Une révolution aurait pu sans doute être évitée : un nouveau règne, surtout le règne d'un enfant succédant au vieil hôte couronné des Tuileries, à l'aimable, mais frivole et aveugle Charles X, aurait pu, c'est à croire, être une diversion heureuse, détendre les conflits croissans des partis et apaiser les passions en ouvrant une carrière inattendue. Que serait-il même arrivé si, au lieu de se livrer au mysticisme béat et aux puériles témérités de M. de Polignac, le vieux roi s'était fixé au ministère Martignac, sans se laisser ni abuser ni déconcerter par les tactiques des factions extrêmes ? Il serait vraisemblablement mort aux Tuileries ! Il aurait peut-être indéfiniment détourné l'orage de la dynastie. C'est possible ; mais ce n'est là qu'une fiction de l'esprit. Ce n'est qu'un rêve rétrospectif, l'illusion d'une histoire imaginaire. L'histoire réelle, c'est que, sur ces entrefaites, un jour de juillet 1830, éclatait le périlleux duel entre les droits du roi et les droits du peuple, ces droits qui, au dire de Retz, ne s'accordent jamais mieux que dans le silence, qu'à un défi royal répondait l'insurrection populaire, et que l'insurrection victorieuse changeait encore une fois le cours des choses, les destinées de la France. Grand trouble assurément qu'on essayait de pallier ou de limiter en le réduisant à une substitution de famille régnante, mais qui était par le fait la plus sérieuse, peut-être la plus irréparable atteinte à l'institution monarchique par la cessation de l'inviolabilité. Jusque-là un amas

(1) *Correspondance de Lamartine*, t. III, lettre à M. de Virieu.

de catastrophes et de prodiges interceptait pour ainsi dire le passé et avait fait de l'exécution d'un roi une tragédie presque unique et mystérieuse ; l'événement de juillet prouvait qu'on pouvait toujours découronner une dynastie par un décret d'exil, que la dépossession des rois entrait, selon le mot de Chateaubriand, dans le droit public. La tradition révolutionnaire était renouée pour ne plus s'interrompre !

Au moment où tout se décidait à Paris, M. de Falloux était à Aix, en Savoie, parcourant en jeune homme curieux et avide d'impressions les sites alpestres, la gracieuse vallée de Chambéry, le lac du Bourget, voyant pour la première fois M. de Lamartine, rencontrant au cours de ses promenades le vieux roi Charles-Félix et la vieille reine de Sardaigne assis dans un pré sous un parasol à Haute-Combe. Le bruit des événemens de Paris allait retentir brusquement à Aix et soulever une indicible émotion. Je ne sais trop si tout s'est bien passé, comme l'a cru et comme l'a dit M. de Falloux un demi-siècle après, si dans cette jeune tête s'agitaient déjà même « confusément » tous ces problèmes dont il parle. Quelle était la part des provoqués et des provocateurs dans ce combat si tristement engagé ? Où devait s'arrêter l'insurrection ? N'aurait-il pas mieux valu que la droite s'effarouchât moins de la liberté, que la gauche contînt mieux ses impatiences et ses emportemens, que tout finît par la royauté du jeune prince qui n'était encore que le duc de Bordeaux, sous une régence éclairée ? Ce sont des raisonnemens qu'on fait avec les années, après bien d'autres expériences et bien d'autres mécomptes. Le premier mouvement de M. de Falloux, ému de la catastrophe, avait été du moins de vouloir courir en Anjou, où il supposait que la résistance devait s'organiser, qu'un centre d'action royaliste pouvait se former, que l'esprit vendéen allait se réveiller. Son père, en homme plus mûr et plus prévoyant, s'était prudemment hâté de tempérer ce premier mouvement de chevalerie, de contenir cette jeune impétuosité digne d'un fidèle des Stuarts. Les événemens n'allaient pas tarder à justifier la prudence du père et à calmer l'ardeur du fils. Il n'y avait pas de résistance ! Il n'y avait pas de guerre au nom du roi ! Il n'y avait plus de Vendée ! Il ne devait y avoir tout au plus que l'échauffourée d'une princesse au cœur chaud et à la tête légère qui avait son aventure à la Walter Scott ! Tout était fini !

Tout du moins avait changé de face par le coup de foudre de juillet. Au fond, vue dans le lointain du siècle, à la lumière de tout ce qui s'est passé depuis, cette révolution de 1830, qui s'est perdue dans tant d'autres révolutions, a été et est restée une profonde coupure dans la vie morale et politique de la France. Elle creusait un abîme entre le camp de la monarchie vaincue et le

camp d'une monarchie nouvelle. Elle n'atteignait pas seulement ceux qui servaient depuis quinze ans la restauration, qui s'étaient compromis pour elle et allaient disparaître avec elle ; elle atteignait aussi ceux qui auraient pu bientôt la servir, qui formaient déjà ce qu'on pourrait appeler la jeune garde d'un nouveau règne et qui se voyaient arrêtés au seuil des carrières publiques. M. de Falloux lui-même, à la faveur de vieux souvenirs, des relations anciennes de sa grand'mère, Mme de Coucy, avec la duchesse de Polignac, la favorite de l'infortunée reine Marie-Antoinette, avait dû un instant entrer dans la diplomatie sous le dernier et fatal ministère du vieux roi Charles X. Il se trouvait brusquement déçu dans ses espérances, rejeté parmi les vaincus du jour ; il était, lui aussi, de ceux qui, par honneur ou par esprit de famille, se croyaient obligés d'enchaîner leur jeunesse à la dynastie déchue, et qui, avec leurs chefs, les Chateaubriand, les Hyde de Neuville, les Berryer, les Fitz-James, les Valmy, ont représenté toutes les nuances de la dissidence légitimiste sous la monarchie de juillet.

Ils n'émigraient pas, tous ces vaincus du moment, personne n'émigrait. Ce n'était plus le temps des émigrations et des Vendées prêtes à prendre feu. Ils se réfugiaient dans leurs terres ou dans leurs salons, dans leurs regrets et dans leurs illusions, mettant une sorte de point d'honneur à rester étrangers au régime nouveau. Ils se livraient aux frondes mondaines, à la petite guerre de bons mots et d'épigrammes contre le roi Louis-Philippe qu'ils n'appelaient jamais que M. le duc d'Orléans, contre les jeunes princes qu'ils affublaient de sobriquets ridicules, contre les ministres, contre tout ce qui représentait « l'usurpation. » Ils croyaient servir leur cause en faisant d'une opposition boudeuse et dégoûtée une politique. Ils ne conspiraient pas, ou, si l'on veut, ils ne conspiraient tout au plus que par leur fortune, par leur position sociale, par une fidélité assez platonique à la royauté exilée, par les liens qu'ils gardaient toujours avec Prague, Goritz ou Frohsdorf, par un goût un peu puéril pour des manifestations ou des pèlerinages sans péril et sans profit. Leur malheur était de ne représenter qu'une force perdue et impuissante. Ce n'est qu'avec le temps qu'ils commençaient à voir que la bouderie et l'abstention ne servaient à rien, que décidément la monarchie de 1830 s'affermissait, que le meilleur moyen de servir leur cause était de rentrer dans l'action, de se mêler aux affaires du pays, fût-ce sous un régime qu'ils n'aimaient pas. Ils avaient devant les yeux l'exemple excitant et réconfortant d'un Berryer qui pas un instant n'avait quitté le parlement, qui ne cessait de servir sa foi de sa généreuse et puissante parole, par sa libérale discussion de tous les intérêts

de la France. Il est vrai que Berryer lui-même était souvent traité de suspect entre royalistes raffinés.

C'est l'originalité de M. de Falloux d'avoir représenté mieux que tout autre, dès sa jeunesse, cette double phase du légitimisme français sous la monarchie de juillet. Bien que rattaché tout d'abord au camp des vaincus, c'était un vaincu à sa manière. Ce n'est pas pour rien qu'il avait voulu être diplomate. Il avait le goût et presque le génie de la diplomatie dans les plus simples affaires. Par un instinct pratique prématuré et par un esprit compréhensif, il était fait pour les conciliations et les fusions. — Il ne s'en défend pas, il l'avoue : il se mêlait aux frondes royalistes, aux guerres de salons contre la dynastie nouvelle; mais il se hâte d'ajouter qu'il fut toujours choqué des polémiques injurieuses, et il se rend la justice qu'il ne « perdit jamais le respect pour la vieille maison de France. » Pour rien au monde, c'est lui qui le dit, il n'aurait mis le pied dans une société orléaniste ; mais il y avait des accommodemens, ce qu'il appelle, par un heureux euphémisme, « des perspectives de ce côté. » Il y avait des salons « neutres, » comme celui de l'ambassadrice d'Autriche, l'aimable comtesse Apponyi, où « toutes les opinions se rencontraient sans se heurter, » où l'on avait l'occasion de s'assurer sans déplaisir que M. le duc d'Orléans, M. le duc de Nemours, qui se montraient des plus assidus à ces soirées cosmopolites, étaient des « princes fort courtois et fort brillans. » Il se mettait aux ordres du vieux marquis de Coislin, un des chefs des mouvemens de l'ouest, s'il devait y avoir quelque prise d'armes ; mais il convient que les échauffourées, même celle de Mme la duchesse de Berry, étaient des aventures plus chevaleresques que sérieuses, qu'elles ne répondaient plus aux sentimens de la vraie Vendée.

Enfin ce jeune royaliste au jugement précoce ne fait aucune difficulté d'avouer qu'à son retour à Paris, au lendemain des événemens, il lui avait été démontré « que l'insurrection de juillet avait intronisé un gouvernement et développé un ordre d'idées avec lequel il faudrait compter tout autrement qu'il ne l'avait supposé d'abord. » Il passait son temps à mettre d'accord son dévoûment qui le rattachait aux Bourbons déchus, à la royauté de l'exil, et sa raison qui ne restait pas insensible à la puissance, à la signification des choses. Bref, en gardant sa fidélité au passé, il ne se défendait ni des influences, ni des idées du temps, et il ne s'interdisait pas l'avenir. Il avait par son âge le privilège de pouvoir attendre! Il avait le goût de s'instruire en attendant, et n'ayant pour le moment rien de mieux à faire, il se dédommageait de l'inaction que ses liens de parti lui imposaient par les voyages, par les affi-

liations aux œuvres de propagande religieuse ou de charité mondaine, par les cultures de l'esprit, par tout ce qui remplace la politique, — et peut au besoin y ramener. Il s'ouvrait à lui-même une carrière nouvelle où allait se dégager par degrés et se fixer cette nature intelligente et fine.

II.

« Ne pouvant désormais étudier l'Europe en diplomate, a-t-il dit, je voulus du moins la parcourir en touriste. » Ces voyages que M. de Falloux tenait à inaugurer par un pieux pèlerinage de fidélité à la petite cour de la royauté exilée à Prague, en se promettant par surcroît et un peu délibérément de voir de ses propres yeux « ce que l'avenir pouvait attendre des qualités naturelles et de l'éducation de M. le duc de Bordeaux, » ces voyages sont un des épisodes les plus curieux de cette carrière. Passer quelques années à visiter l'Europe, voir tour à tour Vienne et Berlin, Saint-Pétersbourg, Moscou et Kasan ou Varsovie, Londres et Édimbourg, Venise, Florence et Rome, c'était certes pour un jeune homme le meilleur moyen d'élargir et d'élever son esprit, de se former au spectacle des diversités humaines. Le spectacle avait d'autant plus d'intérêt dans un temps où l'on ne voyageait pas aisément, où les caractères de tous les pays restaient bien plus tranchés, où, en face d'un monde nouveau qui commençait à grandir, la vieille Europe vivait encore avec ses traditions et ses chefs, — M. de Metternich à Vienne, M. de Nesselrode à Saint-Pétersbourg, le dernier pape d'ancien régime à Rome. Tout était fait pour piquer et intéresser une curiosité intelligente. Je ne dirai pas que M. de Falloux jetait un regard bien profond sur ces contrées qu'il parcourait. Il voyageait peut-être un peu trop en jeune touriste recommandé qui avait des lettres pour les personnages de cour à Vienne, pour Mme de Nesselrode à Saint-Pétersbourg, pour le maréchal Paskiewitch à Varsovie, ou pour l'inévitable M. de Humboldt à Berlin, — et qui croyait montrer sa petite indépendance en se dispensant de faire sa visite aux ambassadeurs du roi Louis-Philippe. Il voyait sûrement la vie mondaine plus qu'il n'étudiait le génie des nations. Le touriste ne restait pas moins un observateur délié et avisé des mœurs et même des ridicules. Il trouvait dans ses courses à travers l'Europe l'avantage de se familiariser avec les choses et les hommes, — il y trouvait aussi parfois des mécomptes.

Qu'avait-il vu à Prague, cette première étape de ses voyages? Certainement il portait dans sa visite le respect attendri des royales infortunes. Il n'avait pas franchi sans émotion le seuil de cet antique et morne palais de la Moldau, le Hradschin, où vivaient

sans bruit, comme figés dans l'étiquette et le vieux roi qui n'avait rien appris, et le Dauphin, « toujours taciturne et résigné (1), » et la Dauphine, sacrée par ses malheurs, et ceux que par une familiarité touchante on appelait « les enfans. » Il avait senti peut-être aussi le froid de la vétusté. Il n'avait pu, je le crois bien, se défendre d'une impression pénible en voyant les agitations intimes, les divisions, les intrigues, jusque dans cette petite cour de l'exil, l'éducation même du jeune prince qui allait être le comte de Chambord, livrée à des influences surannées. Il avait voulu pour cette jeunesse plus de vie et de mouvement, « l'éclat d'un gouverneur illustre, » — sans doute M. de Chateaubriand. Il écrivait à Paris : « C'est un diamant qui n'est pas monté! » Il emportait des doutes sur cette éducation qu'il avait voulu voir de près pour lui demander, disait-il, le secret de l'avenir, et ses doutes étaient destinés à durer. Toutes les fois qu'il a rencontré depuis à Rome, à Venise, le duc de Bordeaux, devenu le comte de Chambord, il a été toujours sous le charme de ce prince d'une grâce séduisante et presque imposante; il n'avait pas le même goût pour l'entourage, pour les conseillers de l'exil. Il sentait que « le diamant n'était pas monté. » C'était la suite de l'impression de Prague! Si, d'un autre côté, le jeune voyageur s'était fait l'illusion de trouver dans les cours étrangères un intérêt bien vif pour les vaincus de 1830 et la cause légitimiste, un sentiment survivant de solidarité entre les couronnes, entre les aristocraties de l'Europe, il n'avait pas tardé à être désabusé. Il n'entendait à Vienne que des paroles fort libres sur le vieux roi Charles X, sur la politique des ordonnances et la révolution de juillet. Il n'avait découvert dans tout Vienne qu'un salon où florissait le pur royalisme à la française, celui d'une vieille comtesse Batthyanyi, qui n'avait qu'un souffle de vie. A Berlin, il arrivait au lendemain des succès personnels des princes français, M. le duc d'Orléans, M. le duc de Nemours, qui venaient de visiter la cour de Prusse. A Rome, il tombait dans un autre monde, un monde immobile, attachant par la mélancolie des ruines, indifférent aux dynasties. Partout il n'avait vu que des gouvernemens pleins de réserve et des sociétés sans sympathies.

Évidemment, le royaliste n'avait rien trouvé qui pût réconforter ses espérances. Le touriste à l'esprit alerte et ouvert trouvait de quoi s'instruire et s'amuser à voir la vie européenne dans son mouvement intime et dans ses contrastes, la scène du monde avec ses personnages, depuis le chancelier d'Autriche jusqu'au duc de

(1) On peut lire sur cette cour de Prague et cette vie des princes exilés, surtout sur M. le duc d'Angoulême, des *Souvenirs* laissés par M. le marquis de Villeneuve et publiés récemment sous ce titre : *Charles X et Louis XIX en exil*, 1 vol. in-8°.

Wellington, depuis le maréchal de Bourmont, ce soldat énigmatique, tour à tour Vendéen, général d'empire, défectionnaire de Waterloo ou glorieux conquérant d'Alger, jusqu'à Marie-Louise endormie et épaissie dans les vulgarités de Parme, après avoir été l'impératrice de 1811 (1). Il s'intéressait à tout, recueillant sur les uns et les autres les anecdotes qu'il conte d'un tour léger, acceptant sans effort et sans exclusion les relations et les connaissances que le hasard des voyages lui offrait. Une des plus curieuses de ces relations formées en voyage a été assurément celle qu'il nouait dans une auberge de Londres avec un jeune Français inconnu comme lui, destiné à devenir à son tour un personnage. Un léger service d'argent, rendu par M. de Falloux à M. de Persigny comme à un compatriote dans l'embarras, rapprochait ces deux hommes qui n'avaient rien de commun, ni l'éducation, ni les idées, ni les relations de société. M. de Persigny, déjà fanatique d'impérialisme, engagé dans tous les complots pour la cause du prince Louis Bonaparte, avait été touché de la bonne grâce de celui qui lui avait galamment rendu service. M. de Falloux avait été frappé de la confiante franchise et de l'originalité de son jeune compagnon de voyage. Bonapartiste et Vendéen ne marchaient guère sur le même chemin. N'importe : le bonapartiste ne trouvait rien de mieux, pour témoigner sa reconnaissance, que d'essayer de convertir à l'empire le Vendéen, qui se défendait gaîment en invoquant sa fidélité royaliste. « Je respecte votre sincérité, lui disait un jour M. de Persigny, d'un accent pénétré et tout prophétique; vos yeux s'ouvriront. Le prince Louis Napoléon régnera et vous serez de son premier ministère! » Pour le coup, M. de Falloux accueillait la prophétie par un éclat de rire et répliquait en plaisantant : « Promettez-moi, en ce cas, que vous me donnerez mon portefeuille. — Soit, continuait M. de Persigny, avec une solennité qui paraissait comique, « je vous le promets! » Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces propos de jeunes gens n'ont pas été un roman, qu'ils sont passés un jour dans la réalité; c'est que cette liaison de hasard est devenue une amitié durable, qui a survécu à tous les caprices de la fortune. La moralité de cette histoire est que la France est décidément le pays où tout arrive!

A travers ces voyages ou dans l'intervalle de ces courses qu'il animait de tout le feu de sa jeunesse, M. de Falloux ne laissait pas d'avoir ses liens à Paris ou en Anjou. Il était resté Angevin par ses

(1) Ce qu'il y avait de piquant, c'est qu'un parent de M. de Falloux, un comte de Bombelles, nommé « au poste de grand-maître de la cour de Parme, vacant par la mort du comte de Neipperg, » avait en effet remplacé M. de Neipperg dans toutes ses *fonctions* et était par le fait le troisième mari de Marie-Louise. M. de Falloux était de la famille!

souvenirs, par l'attrait de la terre natale, sans doute aussi par les intérêts ou par un certain instinct provincial et rural dont il ne s'est jamais défendu. Il était Parisien par l'esprit, par les relations de société choisie pour lesquelles il semblait si bien fait, par le goût de l'action et l'impatience de vivre. A défaut des carrières publiques auxquelles il se dérobait avec une partie de la jeunesse légitimiste, il cherchait d'autres alimens d'activité. Il servait un peu en volontaire, en affilié intermittent, si l'on veut, dans le mouvement de propagande religieuse, de charité mondaine et de moralisation populaire, dont des hommes jeunes comme lui, Frédéric Ozanam, M. de Melun, M. Adolphe Baudon, M. de Champagny, avaient pris la libre et généreuse initiative. Il avait même fait dans ces œuvres de propagande, dit-il, ses « débuts oratoires. » Il se mêlait à ce mouvement catholique, indépendant, retentissant, qui avait commencé avec l'*Avenir* au lendemain de 1830, que Montalembert, Lacordaire, dégagés de tout schisme, animaient de leur foi hardie et de leur parole vibrante. Il était royaliste, catholique, orateur de bancs-d'œuvre, sans cesser d'être homme du monde. Il était surtout bientôt d'un monde groupé dans un salon d'élite, le salon de Mme Swetchine, qui a eu son originalité et son rôle dans la société française à une heure du siècle.

Par quel miracle d'esprit, je pourrais dire d'industrie intelligente et patiente, Mme Swetchine avait-elle réussi à être un arbitre de la vie morale et de la vie sociale, à rassembler autour d'elle tant d'hommes de génie différent? Elle n'avait, du moins en apparence, rien pour elle. Elle n'était pas même Française. Née Russe, élevée à la cour de Catherine II et de l'empereur Paul, mariée à un dignitaire de l'empire plus âgé qu'elle, convertie au catholicisme sous l'influence de Joseph de Maistre et par le travail raffiné d'une conscience agitée, elle avait contre elle et sa qualité d'étrangère et une éducation compliquée. Lorsqu'elle était venue en France pour s'y fixer après la Restauration, elle n'était peut-être pas âgée, elle commençait à dépasser la jeunesse, si même elle a jamais eu un âge. Elle n'avait pas non plus les dons extérieurs qui séduisent, elle n'avait ni la beauté, ni la grâce qui supplée à la beauté. Elle n'avait pas une de ces imaginations de femmes qui brillent et fascinent; elle avait le goût ou, si l'on veut, la vocation de l'ascétisme et du prosélytisme. Le miracle s'est pourtant réalisé, et on a eu ce salon unique, semi-religieux, semi-mondain, où les jeunes femmes se succédaient le soir comme pour prendre le ton avant d'aller au bal, où les hommes les plus éminens de toutes les opinions se sont rencontrés. La grande dame russe avait réussi, parce qu'a tout ce qui paraissait pour elle désavantage, elle joignait l'attrait d'une supériorité morale réelle, l'élévation ou la finesse d'une pensée

toujours en travail, le dévoûment passionné pour ses amis, l'indulgence pour les faiblesses, une diplomatie ingénieuse à ménager les amours-propres et à concilier les dissidences. Près de trente années durant, cette casuiste agitée, conseillère persuasive et insinuante, a administré son salon, mêlant les affaires du monde et la dévotion, inspirant la confiance et le respect, exerçant une sorte de direction spirituelle, soutenant ou contenant un Montalembert, un Lacordaire, comme elle attirait un peu plus tard le libéral et inquiet Tocqueville (1). Elle régnait sans bruit dans un cercle qui, un moment, en 1848, s'est fort élargi, mais qui, en 1835, ressemblait encore un peu à un cercle d'initiés. C'est là, dans ce milieu, que se trouvait transporté celui que la maîtresse de la maison appelait bientôt tout simplement « Alfred », comme elle eût parlé de son fils, que Lacordaire appelait « cet excellent jeune homme, » et que M. de Bonnechose, depuis cardinal, archevêque de Rouen, a appelé un jour « la sirène ! »

Peut-être M. de Falloux avait-il été d'abord un peu effrayé de la sévérité de ce salon où il avait été introduit par Mme de Virieu. Il n'avait pas tardé à être dompté ou plutôt à subir le charme indéfinissable de cette personne à la fois un peu étrange et attirante qui aimait la jeunesse, qui écrivait vers ce temps-là à une de ses amies de Russie, la comtesse d'Edling, la *charmante Roxandre* Stourdza : « Mes amitiés les plus intimes, les plus précieuses sont de mon âge ou au-dessus ; mais à ces relations se joignent beaucoup d'autres, dont les idées religieuses sont le seul lien. De jeunes femmes qui sont tout ce que le monde goûte et recherche davantage marchent dans cette voie. N'en déplaise à notre sexe, elles valent beaucoup moins qu'un nombre considérable de jeunes gens dont je pourrais vous présenter l'élite. Ce qu'il y a en quelques-uns d'entre eux de savoir, de foi, de zèle et de talent est inexprimable. » M. de Falloux était visiblement de cette élite. A peine entré, on peut dire qu'il était de l'intimité, objet des prédilections croissantes de la maîtresse de la maison, soutenu et stimulé par des amitiés déjà illustres, — Montalembert, que « la Pologne brouillait de temps à autre avec Mme Swetchine, » mais que la sympathie ramenait aussitôt, Lacordaire lui-même qui, le retrouvant dans sa vie

(1) Tocqueville n'avait connu Mme Swetchine qu'assez tard, après 1848, je crois, et avait été captivé. Un des volumes de sa *Correspondance* contient une série de lettres parfois assez laborieuses, qui indiquent une confiance très vive. On peut y voir comment une personne d'élite telle que Mme Swetchine, si bien faite pour le prosélytisme, peut prendre de l'empire sur un esprit sincère, mais pointilleux, inquiet, sévère pour lui-même, et encore plus sévère à l'égard des autres. Dans cette société, Tocqueville, par son humeur comme par la nature de son esprit, était le contraire de M. de Falloux.

errante, écrivait à sa vieille amie : « C'est chez vous que je l'ai connu, et en le revoyant je me suis senti une tendresse de frère pour lui. Il me semblait vous revoir, revoir votre appartement, vos meubles, vos tableaux. » M. de Falloux, à vingt-cinq ans, a eu son vrai cadre et comme une patrie morale dans ce salon où il avait été accueilli avec une attention généreuse. Il avait touché au cœur Mme Swetchine, qui avait vu en lui la bonne grâce d'un jeune homme bien né, l'élévation des sentimens, la délicatesse de l'esprit, — et les bons principes. Plus que Lacordaire et Montalembert eux-mêmes, qui se dérobaient parfois d'un coup d'aile à toute autorité mondaine, même à une autorité aimée et respectée, il était et est resté comme le fils spirituel de cette mère de l'église (1).

Je ne veux pas dire que M. de Falloux n'ait eu comme d'autres son indépendance d'esprit, qu'il n'ait échappé à cette atmosphère par certains côtés, par ses attachemens de parti. Il restait royaliste, légitimiste dans un salon où on était avant tout catholique; mais il était entre tous de la maison qui avait toujours sa première et sa dernière visite dès qu'il arrivait à Paris ou lorsqu'il le quittait. Il y avait trouvé, sans le chercher, l'avantage de connaître les hommes les plus éminens du monde religieux ou même de la diplomatie européenne et de se lier avec eux, de compléter, par les conversations et les relations de société, l'éducation commencée dans ses voyages, de pouvoir se préparer à servir, lui aussi, la cause commune de sa parole ou de ses écrits. Il y avait pris peut-être aussi le pli de la maison, le goût d'une certaine diplomatie cléricale et mondaine, l'universalité de la bienveillance. Peut-être s'est-il toujours ressenti d'avoir eu une jeunesse choyée, gâtée par les succès précoces. Il est resté ce que Sainte-Beuve appelait « le plus gracieux des catholiques » et « le plus avenant des légitimistes (2). »

Plus d'une fois, dans ses conversations chez Mme Swetchine,

(1) A peine est-il besoin de rappeler que M. de Falloux a été le pieux biographe de cette personne distinguée dans son livre : *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres*, — et qu'il a été aussi l'éditeur fidèle de sa *Correspondance* recueillie en plusieurs volumes.

(2) Au reste, voici au complet le portrait fin et malin tracé plus tard par Sainte-Beuve à propos de la publication de la biographie et des lettres de Mme Swetchine. Il ne fait qu'accentuer des traits déjà visibles dès la jeunesse. « On dira tout ce qu'on voudra de M. de Falloux comme homme de parti politique et religieux, — c'est Sainte-Beuve qui parle, — il est de sa personne le plus gracieux des catholiques et le plus avenant des légitimistes. Il semble né pour les fusions, pour faire vivre ensemble à l'aise, dans le lien flexible de sa parole, un protestant et un jésuite, un universitaire et un ultramontain, un ligueur et un gallican ; à le voir circuler ainsi, sans s'y accrocher, à travers les doctrines les plus diverses, on dirait qu'il les admet toutes plus ou moins et qu'il les comprend. Sa complaisance infinie ressemble par momens à une intelligence universelle... » (*Nouveaux Lundis*, t. Ier.)

Montalembert, voyant en M. de Falloux une intelligence ouverte, une nature heureusement douée, l'avait pressé de se mettre à l'œuvre, de prendre la plume, l'arme de combat. C'était pour lui comme le couronnement de l'éducation, des voyages et des salons, une sorte d'entrée dans la vie publique. Il ne demandait pas mieux, il s'y préparait, l'émulation littéraire le gagnait. On ne peut pas dire, il est vrai, que le jeune ami de Mme Swetchine eût une vocation et des idées littéraires bien décidées. Il avait l'éblouissement de Chateaubriand ; il était revenu de Vienne avec l'enthousiasme de Joseph de Maistre, dont il avait pu lire l'éloquente lettre sur Eugène Costa, alors inconnue en France. Au-delà, il ne savait guère que ce que pouvait savoir un jeune homme du monde à l'esprit facile, pour avoir vu passer quelques écrivains dans les salons, sans trop distinguer entre Balzac, Delphine Gay et M. Brifaut. Sa première, pour ne pas dire, avec lui, son « unique école littéraire, » avait été une société qui ressemblait peut-être un peu à une société d'initiés, la maison d'un aimable poète du temps, M. Jules de Rességuier, où on était à la fois royaliste et lettré, où régnaient Émile Deschamps, Alexandre Guiraud, Soumet. Le maître des sarcasmes qui jamais ne ménagea ses amis ou ses alliés, le mordant Louis Veuillot a prétendu un jour que M. de Falloux avait « appris à écrire, en faisant ses livres. » Il ne s'en défend pas ! Il avait plus de dons naturels que d'instruction, et sa littérature ne pouvait qu'être l'expression d'une nature distinguée, le fruit d'une éducation plus brillante que profonde. Les premiers écrits, par lesquels il se révélait coup sur coup, *Louis XVI*, la *Vie de saint Pie V*, étaient évidemment moins des ouvrages sérieusement historiques, que des études où il s'essayait, où il mettait ses impressions de lecture, ses goûts, ses vues sur les révolutions politiques et religieuses, — les vues d'un jeune homme qui « voulait travailler. »

III.

De ces écrits de jeunesse, l'un, le premier, *Louis XVI*, était surtout une œuvre de sentiment. M. de Falloux y avait été conduit par le souvenir des récits qu'il avait entendus dans sa famille, par son instinct royaliste, par l'attendrissement d'un cœur généreux pour la plus douloureuse et la plus imméritée des infortunes royales. Il n'avait pas uniquement cédé cependant à une simple inspiration de loyalisme sentimental, et il ne s'était même pas borné à recueillir les témoignages des survivans du grand drame. Il avait abordé, avec une idée plus sérieuse, le tragique sujet. Il

s'y était préparé en recommençant ses études, en se mettant un beau jour à suivre la politique, les destinées de la monarchie dans les annales françaises, dans cette vaste et vivante littérature de mémoires, qui va de Villehardouin ou de Joinville à La Fayette ou à Mirabeau. Il cherchait le secret du présent dans le passé, comme le paysan d'Athènes se tournait vers le couchant pour mieux saisir, au sommet de la plus haute montagne, le premier rayon du soleil prêt à se lever à l'extrémité opposée. C'était beaucoup pour un petit volume. Jusqu'à quel point aurait-il réussi? Il ne le savait pas. Il avait soumis son manuscrit, non pas à un critique, dure race, ou à un politique à prétention, mais à un homme fin et sensé, fils d'un des plus illustres constituans, M. le baron Mounier, alors pair de France, dont il écoutait les conseils et dont il attendait le jugement. C'était le moment, — 1839, — où Mme Swetchine, confidente de tout, écrivait à un de ses plus fidèles amis, M. de Melun : « Je n'ai ici, en quelque possession, que le bon Alfred et son aimable assiduité. Il est en relation établie avec M. Mounier, avec qui j'ai causé longuement de son *Louis XVI*, qu'il n'avait pas encore lu. Le manuscrit vient de lui être donné, et je partage sûrement l'émotion de l'auteur à ce jugement dont dépendra jusqu'à un certain point sa confiance en lui-même (1). » C'était l'émotion intime d'un premier début dans les lettres!

Ce *Louis XVI*, en définitive, ce *Louis XVI*, auquel n'avaient manqué ni les bons conseils ni les encouragemens amis, n'était point sans doute une histoire de la révolution française : il n'en avait pas la prétention. Il avait le mérite de résumer le sens d'un des plus cruels événemens de cette histoire, de dégager une fois de plus de cet amas de catastrophes ces problèmes si souvent agités et toujours obscurs : comment la révolution aurait-elle pu être conjurée ou détournée? Y eut-il un moment, et quel serait le moment, où elle aurait pu être arrêtée et rester une conciliation pacifique et réformatrice ? Par quelle série de fatalités, de déviations, de conceptions, dans l'état moral et politique de la France, par quel ensemble de causes profondes s'était formé l'effroyable orage qui venait se résoudre sur la tête du plus vertueux et du mieux intentionné des princes, victime expiatoire de tout un passé? M. de Falloux n'avait pas plus que d'autres résolu ces problèmes, désormais peut-être un peu rétrospectifs ; il était entré du moins dans cette étude avec un esprit sincère, gardant sa piété pour la mémoire de la royale victime, sans rien méconnaître, ni les fautes et les faiblesses de la monarchie, ni la puissance du mouvement

(1) *Lettres de Mme Swetchine*, 2 vol. Les lettres à Mme de Nesselrode jettent surtout un jour très vif et très fin sur ce monde légitimiste du temps.

qui emportait la France, ni le caractère de la lutte « entre les intérêts nouveaux qui réclamaient légitimement une place et les intérêts anciens qui refusaient trop opiniâtrément de la leur accorder. » Il a dit plus tard que, s'il avait écrit son *Louis XVI* à la fin de sa carrière, au lieu de l'écrire pour son début, il aurait précisé plus nettement ce qu'il n'avait fait qu'indiquer; qu'il eût bien plus insisté sur la longue désuétude des états-généraux qui avait laissé la monarchie sans conseil et sans défense, « sur l'aveuglement prolongé et la responsabilité des classes privilégiées... » Ce qu'il y avait de curieux et de significatif dans ce premier essai, c'est qu'il était l'expression des idées, des opinions d'une nouvelle génération royaliste, qui, en restant fidèle aux traditions de légitimité, ouvrait son esprit à un souffle plus libéral et faisait à demi sa paix avec la révolution française. M. de Falloux, par son *Louis XVI*, rendait témoignage de cet état d'esprit, de sa foi politique, comme peu après, par la *Vie de saint Pie V*, il rendait témoignage de sa foi religieuse, en prenant sa place dans ce mouvement de catholicisme renaissant, que Montalembert et Lacordaire, entre tous, animaient de leur feu.

Qu'est-ce que cette *Vie de saint Pie V?* C'est une étude de jeunesse encore, sans doute. M. de Falloux, par son premier essai, avait tenu à fixer ses idées ou à dire son mot sur la formidable crise de la fin du dernier siècle; maintenant il remontait plus haut, il se tournait vers cette autre révolution morale et religieuse qui a ébranlé le monde il y a trois siècles. C'était pour lui une manière de s'associer, dans la défense de la cause catholique, à Lacordaire et à Montalembert dont il était l'ami par Mme Swetchine, dont il avait subi l'influence sans se confondre toujours cependant avec eux. Après quelques tâtonnemens, il s'était attaché à une des périodes les plus agitées de l'histoire. C'est cette grande et saisissante époque du XVIe siècle, où le catholicisme à demi démantelé et humilié, entamé par la réforme à l'Occident, menacé par l'islamisme à l'Orient, compromis par une série de papes dissolus ou ambitieux, se redresse tout à coup sous la main de nouveaux pontifes, raffermissant l'unité de la doctrine et de ses règles par le concile de Trente, reprenant l'ascendant sur la réforme, refoulant le Turc par la victoire de Lépante. C'est la vie de l'Europe tout entière à un des momens les plus décisifs, c'est l'histoire d'une grande croyance qui se relève à travers les tourmentes. M. de Falloux s'était laissé séduire par ce spectacle et, en prenant pour héros le pieux et austère dominicain, Michel Ghislieri, devenu le pape Pie V, il choisissait justement celui qui fut, dans son humilité de moine, un des plus énergiques, un des plus intrépides acteurs de cette renaissance catholique. C'était fait pour tenter une jeune am-

bition, — même après Léopold Ranke. M. de Falloux a eu depuis, il est vrai, à se défendre de s'être fait, chemin faisant, l'apologiste de l'inquisition, de la Saint-Barthélemy. Il avait tout au plus essayé de dégager la responsabilité de l'Église dans la Saint-Barthélemy, en expliquant l'horrible tuerie par la politique, par les mœurs du temps, par une Catherine de Médicis et un Charles IX, « c'est-à-dire par un régime tout rempli de duplicité, de luxure et d'embûches. » Il n'allait pas au-delà de cette explication tout historique, qui vaut ce qu'elle vaut, et n'a jamais voulu, je crois, proposer l'inquisition pour idéal, ou pour modèle. Il n'était pas fait pour les exagérations et pour les vaines ou choquantes réhabilitations de ce qu'il a appelé depuis « les barbaries devenues, grâce à Dieu, désormais impossibles. » Il avait plutôt la pensée de réconcilier le mouvement de renaissance catholique qui se manifestait autour de lui, qu'il croyait servir, avec le progrès universel, avec les découvertes modernes de la science et des arts, avec toutes les transformations d'un siècle en marche.

Ce n'est point évidemment par la nouveauté ni par la profondeur que brillaient ces études de jeunesse d'un homme qui a avoué lui-même que la facilité avait toujours été une de ses qualités et un de ses défauts. Ce *Louis XVI*, cette *Vie de saint Pie V*, on n'en peut douter, étaient les ouvrages d'un talent facile, prompt à s'assimiler les idées et à les coordonner avec dextérité, cherchant la politique dans l'histoire. Ils étaient de plus écrits dans une langue souple, aisée et courante, la langue, eût-on dit, d'un homme déjà fait pour parler ou pour agir plus que pour écrire. La polémique est aussi une action ; mais ce qui était surtout frappant et ressemblait à un trait distinctif de cette brillante nature, c'était un esprit dégagé et ouvert, impatient de se mêler aux affaires du jour. Bien qu'il restât légitimiste et catholique, il ne semblait nullement disposé à s'enchaîner au passé ou à s'immobiliser dans une inaction morose. Il n'était pas des arriérés de son parti qui s'arrêtaient et voudraient encore nous ramener à 1788. Il voyait sans embarras en 1789 la date de la France moderne. « J'avais, a-t-il dit un jour, le cœur et l'esprit tout pleins des illusions de mon siècle. Je le croyais appelé à de grandes destinées... » Il voulait être de son temps; il n'en répudiait ni les progrès, ni les espérances, ni les vœux,— en se réservant, bien entendu, d'entrer un jour ou l'autre plus avant dans ces mêlées du temps avec ses propres croyances, avec ses idées et sa mesure. Il était, en un mot, dans la génération grandissante de ceux qui ne se désintéressent de rien.

Je voudrais resserrer ou préciser les traits de cette jeune physionomie et montrer dans sa formation multiple cette nature si fine et si compliquée. Les années de 1830-1845 avaient été ce qu'on

pourrait appeler, pour M. de Falloux comme pour bien d'autres, « les années d'apprentissage. » Né avec les faveurs de la fortune et des traditions de famille qui avaient décidé de ses idées premières, surpris par une révolution qui, en lui fermant une carrière, avait changé son avenir, instruit par les voyages, par la vie des sociétés choisies, par l'étude, il avait rapidement pris la position d'un jeune homme à qui tout sourit. Par son royalisme, il se rattachait au monde légitimiste, sans partager ses passions ou ses préjugés, sans abdiquer le droit d'avoir une opinion, même une opinion assez libre sur la direction et les hommes de son parti. Par ses croyances religieuses, il se rattachait au monde catholique, à ses œuvres, à ses propagandes, sans être persuadé qu'il fallût absolument manquer de politesse et de tact pour être un bon chrétien, sans se croire obligé de se dérober aux convenances sociales et à ce qu'il appelait « l'observation des divers incidens de son siècle. » Par le hasard des relations mondaines, il était devenu le familier, l'hôte intime et filial d'une maison où il avait trouvé, dans une atmosphère peut-être un peu factice, sous l'égide d'une personne d'élite, grande pêcheuse d'âmes, les amitiés les plus empressées, les encouragemens précieux. Par ses premiers ouvrages, il avait montré, sinon l'art d'un écrivain supérieur, du moins la grâce et le zèle d'un esprit fait pour tous les succès. Parisien, il l'était sans doute, par ses relations, par son goût de la bonne compagnie et des belles conversations, — sans cesser cependant d'être un « rural » ou un « provincial, » comme il le dit, de rester attaché à son coin de terre natale, à l'Anjou et au Bourg d'Iré où il revenait tous les ans, comme pour se retremper à une source vivifiante. Et touchant à tous les mondes, il avait pour ainsi dire passé à travers toutes les influences. De ce mélange se dégageait par degrés une sorte d'originalité curieuse et intéressante : originalité d'un homme rapidement mûri, formé à la diplomatie mondaine, alliant à une fierté native une souplesse insinuante et à des croyances fixes le goût de toutes les conciliations, royaliste au camp des catholiques, catholique au camp légitimiste, et partout politique singulièrement fin et avisé. Dès ce moment, se dessine le trait essentiel de son caractère : c'est en tout et avant tout un politique.

IV.

Qu'on se représente un instant M. de Falloux dans cette jeunesse grandissante, heureuse de vivre, entre 1840 et 1845. Sans être encore connu, il était déjà compté par ses amis qui voyaient en lui un jeune sage. Il suivait leurs réunions, leurs travaux; il était

initié aux mouvemens et aux tactiques des partis, en gardant néanmoins parmi eux une certaine indépendance. Il était assurément lié avec les chefs de l'agitation catholique du temps, Montalembert, Lacordaire, qui l'avaient précédé dans l'intimité de Mme Swetchine. Il avait pour eux, pour leurs œuvres, pour leurs discours ou leurs prédications, la plus affectueuse admiration ; il n'était pas toujours avec eux. Entre Montalembert et M. de Falloux tout était contraste, sauf la foi. Il y avait des différences d'opinions, de procédés, de natures qui devaient s'accentuer avec le temps et apparaître plus tard dans le feu de l'action ou à la lumière de la tribune, sans jamais rompre leur amitié. Divergences, chocs intimes, et il y en a eu depuis plus d'une fois, étaient une affaire de tempérament entre un tribun et un politique unis par la même foi.

Tout entier alors à sa campagne pour la liberté religieuse, pour la liberté de l'enseignement, Montalembert se livrait, avec l'âpreté de la jeunesse, à la fougue d'une éloquence tour à tour passionnée, altière, dédaigneuse, spirituelle et toujours saisissante. Il ne voyait avant tout, dans la lutte où il était engagé, que l'intérêt catholique, et il se défendait avec l'impétuosité d'un jeune disciple de Lamennais, qui n'avait pas suivi le grand sectaire dans sa révolte, mais qui avait retenu de cette violente école je ne sais quelle inextinguible ardeur. Il avait vu au lendemain de 1830 les croix abattues, les autels profanés, Saint-Germain-l'Auxerrois saccagé, le sacerdoce expier par une dangereuse impopularité ses alliances, ses complicités, si l'on veut, avec la restauration. Il avait vu tout cela, et il en gardait cette vive impression que l'église devait désormais se dégager de toute solidarité avec les dynasties qui passent, surtout avec la monarchie qui venait de disparaître, et rester indépendante des partis. Il rêvait pour elle un rôle nouveau, la vie et l'action dans le droit commun, la revendication de toutes les libertés modernes, liberté de l'enseignement, liberté de l'apostolat, liberté des associations religieuses. Montalembert, pour sa part, ne portait dans ces luttes aucune hostilité contre le règne de juillet, qu'il reconnaissait parfaitement, aucun calcul politique, aucun regret d'ancien régime. Il ne parlait pas en légitimiste ; il prétendait même un peu lestement que la légitimité était une « idée turque, » et lorsque ceux qu'il appelait des « faux libéraux » affectaient de ne voir dans sa campagne pour la liberté de l'enseignement qu'une « affaire de parti politique déguisée sous un masque religieux, » une tactique habile, il se défendait vivement de toute arrière-pensée. Il saisissait toutes les occasions de « séparer l'intérêt religieux de l'intérêt légitimiste. » Et ce que Montalembert pensait, ce qu'il disait dans ses polémiques comme au Luxembourg, où sa pétulante jeunesse faisait à la fois le désespoir et le charme du chancelier

Pasquier, son compagnon de guerre, Lacordaire, celui qui allait faire reparaître la robe blanche du dominicain dans la chaire de Notre-Dame le pensait bien plus encore. Il écrivait un jour de Rome à Mme Swetchine (1), qui avait bien des affinités parmi les légitimistes, qui était la confidente de leurs illusions, de leurs vœux toujours trompés : « ... La légitimité, telle qu'on l'a faite depuis Louis XIV et Louis XVIII, me paraît entachée de cette malheureuse idolâtrie royale qui a perdu la maison de Bourbon... Vous vivez dans une société qui vous oblige d'amortir votre pensée si vive et si lumineuse ; moi, prêtre de Jésus-Christ, je veux bien être modeste et modéré, mais non m'associer à quelque degré que ce soit à un parti, quoique les illusions soient respectables en beaucoup de gens... » Ni Lacordaire, ni Montalembert, dans leurs revendications toutes catholiques, ne voulaient se confondre avec les légitimistes.

Lié avec eux par un instinct de jeunesse et une intime communauté de foi, associé à leur propagande, M. de Falloux ne les suivait pas sans réserve et ne partageait qu'à demi quelques-unes de leurs idées. Il ne pouvait se résoudre à séparer des choses qu'il croyait au contraire inséparables. Il ne méconnaissait pas l'intérêt que pouvait avoir l'Église à s'affranchir des partis, il n'allait pas jusqu'à croire qu'elle fût intéressée à rompre tout lien, à renier ses vieilles relations avec la monarchie. Catholique comme Montalembert, il était plus politique que lui; il s'étudiait à contenir l'altier champion de « l'autel, » et il se peint lui-même en ajoutant qu'entre eux le débat était une question de mesure. « La conscience religieuse et la conscience politique, lui disait-il dans leurs entretiens intimes, ne peuvent pas demeurer à perpétuité sans contact, elles sont faites pour vivre ensemble et pour s'éclairer mutuellement. Vous avez renoncé à suivre l'abbé de Lamennais dans la doctrine absolue de la séparation de l'Église et de l'État. Ne reprenons pas le même air une octave plus bas. Soyons plus prudens que ne l'a été la Restauration. Attestez à la tribune, attestons partout que nous avons compris les leçons de l'expérience ; mais *laissez les légitimistes faire librement leurs réserves pour l'avenir...* » Ce qui veut dire que, dans ce mouvement catholique où il servait en allié de Montalembert, M. de Falloux se réservait et restait lui-même ; mais c'est surtout dans son propre parti, parmi les légitimistes, qu'il se faisait de plus en plus un rôle à part, et, prenait la figure d'un royaliste indépendant, assez libre d'esprit pour voir

(1) Voir la *Correspondance du révérend père Lacordaire avec Mme Swetchine*, correspondance si vive, si caractéristique, où le grand religieux se peint tout entier dans sa vérité intime, dans sa familière originalité.

ses amis tels qu'ils étaient. Il les voyait déjà sans illusion, — il les a jugés depuis sans indulgence!

C'était, en effet, un monde singulier, qui avait été déconcerté et aigri par les événemens, qui vivait dans les regrets et dans les rêves, occupé à se débattre dans une opposition inutile, à épier le jour et l'heure de la débâcle du régime de Juillet, de ce que M. le duc d'Angoulême, dans son innocent langage, appelait le *culbutis*. Mme Swetchine écrivait en ce temps à Mme de Nesselrode : « Le parti monarchique donne un bien triste et bien rare exemple, celui d'une minorité qui se décime elle-même, qui se divise et se réduit sans cesse en nombre et en force. L'union est comme inhérente aux partis maltraités par la fortune; comment les royalistes de France oublient-ils cette première condition de tout espoir pour l'avenir? » Ce monde divisé et boudeur, qui était sans doute une force dans la société française, mais une force stérile, avait son prince dans l'exil, ses conseils clandestins ou avoués, ses crises intimes, ses manifestations, ses pèlerinages. Au fond, il avait le malheur de vivre en dehors de la réalité et des courans populaires que quelques-uns de ses chefs s'efforçaient vainement de remonter. Le prince qui le représentait désormais, qui était pour lui le « roi » depuis la mort du vieil aïeul Charles X, à Goritz, et allait entrer en scène sous le nom de comte de Chambord, ce prince n'était encore qu'un jeune homme. Il avait reçu à la petite cour grave et triste de son grand-père, sous les yeux de son dernier précepteur, M. l'evêque d'Hermopolis, une éducation assurément soignée, brillante, préservée aussi avec précaution de tous les airs du siècle. Il avait été surtout élevé dans le sentiment des droits et des malheurs de sa race. Ce qu'il serait en avançant dans la vie, on ne le savait pas encore, il ne le savait pas lui-même. Pour le moment, c'était un jeune prince aux cheveux blonds, à la physionomie loyale et aimable, à l'esprit cultivé et au cœur plein du nom de la France, ayant dans ses manières la dignité affable des vieilles races, fait peut-être pour séduire plus que pour entraîner ou pour dominer. Le sceptique Beyle, qui le voyait à Rome en 1840, prétendait qu'il « n'avait pas le diable au corps, » et écrivait sans façon : — « ... Le *prétendant* a l'air très bon, très doux. Il parle bien de toutes choses; mais on sent que c'est une leçon apprise, sans aucun mélange d'improvisation. Si, au lieu d'un proscrit, c'était un jeune duc du faubourg Saint-Germain orné de 100,000 livres de rente, il aurait de grands succès et serait le chevalier Grandisson des gens *pensant bien* (1). » — Il avait

(1) Voir la *Correspondance inédite* de Stendhal. — Je ne sais pas ce que valait le diplomate en Beyle-Stendhal, sur qui M. Albert Sorel a récemment écrit de si curieuses pages; mais c'était un observateur piquant des détails.

avec cela le sentiment royal inné que ne voyait pas l'irrévérencieux Beyle. Autour du prince, de ce jeune roi sans royaume, dans l'exil comme en France, s'agitaient des influences contraires, sinon ennemies, se disputant la direction des affaires légitimistes, — et ici M. de Falloux lui-même est à la fois un témoin et un peintre au trait leste et piquant.

D'un côté, il y avait les légitimistes à outrance, qui en étaient toujours à la politique des coups d'État, des ordonnances de Juillet, et n'admettaient ni paix ni trêve avec le régime né de la révolution de 1830. Ceux-ci restaient persuadés que la Restauration ne s'était perdue que par ses faiblesses, par ses concessions à l'esprit révolutionnaire et que la royauté, dont ils rêvaient le retour, devait avant tout se défendre des promesses libérales. Ils ne croyaient ni à l'action légale et parlementaire, ni aux propagandes par la presse, ni à l'utilité d'entrer dans les conseils publics sous prétexte de reconquérir l'opinion en servant le pays. Ils ne comptaient que sur la force, sur quelque insurrection armée, sur la politique qui avait inspiré la romanesque aventure de la duchesse de Berry, et se tenaient toujours prêts à saisir des occasions qui ne venaient pas. Un des principaux chefs de ce légitimisme était le duc des Cars, « petit homme » singulier, au dire de M. de Falloux, « vigoureux, taciturne et rêveur, » qui était « l'ennemi de la tribune comme des salons, » fuyait le monde, se donnait des habitudes de conspirateur et passait sa vie, épuisait sa fortune à préparer des plans chimériques de restauration ou de campagne. Ce vieux gentilhomme se flattait de réveiller la vieille Vendée, s'il le fallait, de rassembler 200,000 hommes sous le drapeau de la légitimité : il en donnait l'assurance à M. le comte de Chambord ; c'était l'illusion d'un fanatisme naïf. Dans l'intimité même du prince, la politique d'ancien regime avait sa représentation sous une autre figure, avec d'autres nuances. Le duc de Lévis n'était point le duc des Cars. Il avait cependant, lui aussi, une originalité particulière dans son rôle de conseiller intime de M. le comte de Chambord.

Oh! le curieux et malicieux portrait que M. de Falloux a tracé de ce ministre-chambellan de l'exil! Jadis brillant colonel de hussards, maintenant « devenu gros et d'un aspect peu distingué! » Rien sans doute ne pouvait égaler le dévoûment et le zèle de M. le duc de Lévis au service de M. le comte de Chambord. Pour peu qu'on eût le temps de causer avec lui, on ne pouvait se défendre « d'être touché de la loyauté de ses intentions et de la *droiture théorique* de son esprit. » Seulement, — seulement si on allait un peu plus loin, on ne pouvait s'empêcher de le trouver « lent, méticuleux, » disposé à grossir les difficultés et à s'en faire un rempart. L'honnête gentilhomme était un Bartolo! Sa plus grande crainte était de laisser

le prince à lui-même, « non par une mesquine ambition dont il était noblement incapable, assure M. de Falloux, mais uniquement par précaution, pour garantir son jeune maître des étourderies et des résolutions précipitées. » Il eût été admirable près d'un téméraire; il était dangereux auprès d'un prince aussi naturellement réglé que M. le comte de Chambord... Peu à peu le duc de Lévis arriva à tenir M. le comte de Chambord dans une « sorte de quarantaine qui ne laissait arriver au prince que des idées ou des conseils bien passés à la fumigation. » — Il ouvrait les portes pour les hommages, il les fermait ou les « rétrécissait » dès qu'on voulait aller au-delà. En d'autres termes, M. de Lévis faisait la police autour de M. le comte de Chambord pour arrêter au passage tout ce qui pouvait avoir un air de nouveauté, tout ce qui sortait de l'étiquette, les idées du jour et les hommes qui pouvaient se permettre quelque liberté de parole. Le prince était bien gardé dans son intimité comme dans ses voyages.

Un des plus curieux incidens de ce régime de l'exil est certainement cette petite aventure qui se passait à Rome en 1840, où le maréchal de Bourmont et le prince Lucien Bonaparte de Canino, frère de l'empereur, avaient un rôle. M. de Bourmont, depuis ses malheurs, avait fixé sa résidence dans une terre de Farnèse, du côté de Viterbe, et avait pour voisin de campagne le prince Lucien. Les deux voisins se rencontraient souvent, s'entretenaient du passé, des affaires de la France. Un jour, au moment où M. le comte de Chambord arrivait à Rome, le maréchal, prêt à se rendre auprès de son prince, recevait la visite de Lucien Bonaparte, qui lui tenait à peu près ce langage : « Je serais heureux de présenter au prince le sincère hommage d'un bon Français; mon frère Napoléon ne peut pas avoir de successeur. Ses neveux ne sont en mesure ni de relever son trône, ni de s'y asseoir. Nous n'avons plus qu'une manière de témoigner à notre pays la reconnaissance que nous lui devons : c'est de donner l'exemple du désintéressement. Un grand principe, appuyé sur huit siècles de gloire, peut seul dominer tous les amours-propres sans en blesser aucun et terminer des discordes qui, si nous n'y prenons garde, nous conduiront bientôt à une irréparable perte. Vous pouvez porter en mon nom ces sentimens au prince, je suis prêt à les lui répéter moi-même à Rome et, s'il le juge utile, à en autoriser la publicité. » — Le message, fidèlement porté à Rome, pouvait paraître inattendu; il n'avait rien de banal ou d'embarrassant, et le maréchal de Bourmont, M. de La Ferronays lui-même, présent en ce moment à Rome, ne voyaient rien de compromettant dans cette rencontre avec un personnage portant le plus grand nom du siècle. La nouveauté du spectacle ne les effrayait pas. M. de Lévis, au contraire, se hâtait d'élever des difficultés; il

invoquait la jeunesse et l'inexpérience du prince, le danger de l'exposer à une conversation scabreuse. On fit une réponse évasive. On avait peur de se commettre avec un frère de l'empereur, — de même qu'on avait éloigné un officier de la vieille armée napoléonienne, le général Vincent, qui avait été un instant appelé auprès de M. le comte de Chambord pour des études militaires et qui portait sans doute un nom trop moderne. Le duc de Lévis, par son influence de tous les jours, comme le duc des Cars, par ses conseils, restaient auprès du prince les défenseurs ou les gardiens de la pure orthodoxie monarchique. C'est une des faces de la politique légitimiste du temps.

D'un autre côté cependant, il y avait en France des royalistes à l'esprit plus libre, qui ne croyaient ni aux prises d'armes, ni aux complots, ni à l'efficacité des abstentions systématiques, ni même à la vertu des étiquettes surannées, faites pour défigurer une royauté qu'on espérait encore voir renaître. Il y avait des hommes comme Chateaubriand, Hyde de Neuville, Vatimesnil, Berryer, le duc de Fitz-James, qui quittait le Luxembourg pour aller défendre sa cause au palais Bourbon. Ceux-là avaient le sentiment profond des nécessités et des conditions des sociétés modernes. Ils avaient jugé sévèrement le coup d'État des ordonnances de Juillet; ils pensaient que désormais tout avait changé, que la meilleure politique était de ne pas déserter la lutte légale, d'être de son temps et de son pays, de chercher à reconquérir l'opinion.

Je ne parle pas de Chateaubriand qui, en gardant sa fidélité à l'exil, se dédommageait par des boutades de génie et semblait faire ses adieux à la monarchie dans des morceaux tels que l'*Avenir du monde*, où il prophétisait le règne de la démocratie. Le loyal et chevaleresque Hyde de Neuville pouvait se croire personnellement lié par son passé, par l'honneur, à la monarchie en disgrâce et obligé de refuser un serment au régime nouveau; il ne décourageait pas, il ne blâmait pas ceux qui croyaient devoir rester dans la vie publique, et il écrivait à la duchesse de Berry dès le début de sa campagne vendéenne : « On trompe Madame et on l'abuse ;.. que Madame daigne m'écouter. Personne n'a plus que moi dans le cœur l'amour du grand, du noble, mais il s'agit ici de faire de l'histoire et non du roman. Je vois la France telle que la Révolution l'a faite; c'est sur elle qu'un jour Henri V doit régner, et c'est elle qu'il faut soigner, c'est elle qu'il faut guérir... » Berryer, pour sa part, en homme de grand jour et d'action publique, n'avait point hésité, dès le premier instant, à prendre son parti, à se séparer des conspirations aussi bien que de ce qu'il appelait « l'émigration à domicile. » Il l'avait écrit à M. Hyde de Neuville : « Je suis bien profondément convaincu qu'il n'y a d'avenir que pour les partis

qui vivent et prennent position. Le temps des guerres civiles est passé en France; la discussion est le seul champ clos des prétendans; il faut s'y montrer et prendre ses engagemens envers le pays... Il est impossible qu'en persistant avec fermeté dans l'exercice et l'indépendance de nos droits, nous ne reprenions pas place dans la confiance publique... » Et comme il le disait, il le faisait, tenant tête sans jactance et sans faiblesse à la mauvaise fortune, ramenant au combat une cause vaincue, captivant ses adversaires eux-mêmes par la loyauté de sa parole et par l'éclat avec lequel il traitait les affaires de la France sans rien sacrifier à l'esprit de parti. Il ne se défendait pas même, à l'occasion, de faire justice à ceux des ministres du nouveau règne qui servaient quelque intérêt national, permanent du pays, — allant un jour jusqu'à paraître l'allié de M. Thiers, un autre jour jusqu'à oublier ses griefs personnels pour défendre M. Guizot dans un acte de sa politique. Il était devenu sa réellement cette « puissance » que M. Royer-Collard avait saluée à première apparition. Berryer est resté une des personnifications les plus éclatantes de l'action parlementaire sous le régime de Juillet, le chef et le guide le plus populaire d'une opposition qui, en atteignant une dynastie, savait rester dans la légalité et dans la mesure. On était un peu loin de M. des Cars et de M. de Lévis!

De sorte que M. le comte de Chambord, à peine émancipé, déjà enlacé de toute sorte d'influences, de tradition, de position, se trouvait de plus assailli de toutes parts dans son exil : c'est M. de Falloux qui le raconte. Les uns lui disaient : « Tout est perdu si vous n'accordez pas pleine confiance au duc des Cars et si vous ne découragez pas résolument cet esprit libéral qui a fait sombrer la restauration. » Les autres reprenaient : « Tout est perdu si vous ne faites pas de M. Berryer le vrai représentant de votre pensée, le programme vivant de votre règne futur! » M. le comte de Chambord, dans sa sincérité, hésitait, — il ne s'est jamais décidé! Il essayait un instant de choisir des délégués dans les deux camps, de former à Paris un comité mixte, qui, naturellement, comme tous les comités ainsi composés, ne pouvait s'entendre sur rien et ne tardait pas à se dissoudre. L'aimable et malheureux prince tenait, un peu peut-être de sa nature et sans doute aussi de son entourage, dès sa jeunesse, « ce genre de timidité qui donne la clé des défauts devenus plus tard des calamités publiques. »

V.

C'est dans ces conditions, dans cette atmosphère que M. de Falloux avait grandi et qu'il s'était formé à la politique, mêlé à ces

partis, témoin intéressé de leurs contradictions, de leurs débats intimes et prenant une part croissante à leur vie active. Placé entre les deux camps, ayant, comme on dit, un pied dans ces diverses sociétés royalistes dévorées de divisions, il avait, lui aussi, à choisir. Quand il dit qu'il avait hésité, il se méprend : il avait déjà fait son choix. Il s'était décidé en homme « initié aux infirmités du parti légitimiste. » Sans doute, comme Vendéen, il avait gardé des relations de déférence et d'affection avec le duc des Cars : il écoutait ses confidences et revenait de ses visites ému du dévoûment d'un chef toujours prêt à tout risquer pour sa cause. Il ne partageait pas les illusions du vieux gentilhomme. Il pensait déjà ce qu'il disait un peu plus tard à M. le comte de Chambord lui-même : « La Vendée est une admirable page d'histoire, mais c'est surtout une page d'histoire religieuse. Son héroïsme vint de l'ardeur de sa foi. Pour les Vendéens, le roi était surtout le vengeur et le garant des droits de leur conscience. Rien de pareil ne peut exister aujourd'hui. Le sol même ne s'y prêterait plus. La Vendée d'autrefois était impénétrable... Aujourd'hui l'ouest est ouvert au commerce le plus actif, à la circulation la plus facile... Nos mœurs et notre civilisation comprennent autrement les devoirs du patriotisme... D'ailleurs, il ne s'agit pas de condamner le passé, il importe seulement de ne pas le prendre pour modèle à contre-temps et à contre-sens (1). » Il avait eu de plus l'occasion de voir de près à Rome l'action étouffante de M. le duc de Lévis, et il en avait rapporté une impression pénible. Par tous ses instincts, au contraire, il se sentait attiré vers l'autre camp, vers Berryer. Il avait été séduit par cette libéralité de nature et cette générosité d'esprit qui faisaient du plus brillant défenseur de la légitimité un orateur national. Peut-être aussi avait-il été stimulé ou fortifié dans ses sympathies par les frivoles iniquités, par « les calomnies et les méfiances » dont Berryer était l'objet dans son propre parti, où l'on affectait de ne voir en lui que l'avocat d'office d'une grande cause, une éloquence de profession ou de décoration. Il comprenait enfin que

(1) C'est ce que M. de Falloux sentait déjà et ce qu'il disait plus tard à M. le comte de Chambord dans une conversation où le prince souriait un peu des 200,000 hommes de M. des Cars, en ajoutant toutefois qu'il « en lèverait à peine la moitié. » — « M. le duc des Cars, reprenait vivement M. de Falloux, n'a pas plus sous ses ordres 100,000 hommes que 200,000, et il importe que Monseigneur soit absolument fixé là-dessus. Le duc des Cars compte, éparpillés dans l'Ouest et dans le Midi, 4,000 ou 5,000 hommes qui s'enrôlent ou se laissent enrôler : les uns prêts à sacrifier leur vie pour la cause royale; les autres qui prendront le temps de la réflexion; un certain nombre enfin beaucoup plus sérieusement enrôlé dans la police. » — (Voir les *Mémoires d'un royaliste.*) — M. de Falloux ne disait cela que plus tard, à un moment où il avait acquis plus d'autorité; mais il l'avait toujours pensé. M. le comte de Chambord se bornait à lui répondre qu'à son tour il exagérait.

le moment était venu de sortir des équivoques et d'entrer dans le mouvement de la France, qu'il fallait dire « ce qu'on voulait, ce qu'on représentait, ce qu'on avait à offrir au pays comme une réparation du passé et une sauvegarde pour l'avenir. » Il se faisait dans cette œuvre le lieutenant volontaire de Berryer en attendant d'être son allié et son émule sur la scène publique.

Allons plus loin. M. de Falloux, avec son activité très vive, faisait déjà son rêve, — son premier rêve de fusion ! Lié au catholicisme militant représenté par Montalembert et au légitimisme parlementaire représenté par Berryer, il rêvait une entente nouvelle, une alliance de nécessité et de raison entre ces deux causes, « l'une plus exclusivement religieuse, l'autre plus exclusivement politique. » En interrogeant l'état de la société française, il se disait que les hommes jeunes, indépendans envers le passé, envers le présent, devaient se proposer de rapprocher ces deux forces qui s'accusaient mutuellement de leurs disgrâces : « Et, ajoute-t-il, à mesure que j'avançais dans la vie pratique, je m'appliquais davantage à servir de trait d'union entre M. Berryer et M. de Montalembert. » Il se peint tout entier dans ce vœu, et de fait il devait être un médiateur heureux, — à la vérité dans des conditions qu'on ne prévoyait pas alors.

Au fond, c'était sans doute un catholique, c'était aussi un légitimiste ; mais c'était surtout un politique d'instinct et de vocation, — un politique délié, instruit, libre de préjugés, séduisant de manières et de parole, habile à manier les affaires et les hommes. Il se sentait mûr pour l'action, et dès 1842, dépassant à peine sa trentième année, l'âge de l'éligibilité, il avait été candidat à la députation dans son pays de Segré, il avait touché presque au succès (1). Aux élections de 1846, à trente-quatre ans, il était élu, en plein ministère Guizot, en plein éclat, au moins apparent, de la monarchie de juillet. Il entrait à la chambre dans une sorte de poussée nouvelle, non-seulement avec quelques légitimistes qui venaient avec lui grossir le petit bataillon de Berryer, mais avec de jeunes conservateurs qui s'appelaient « progressistes : » le jeune

(1) On ne peut pas toujours se fier à la fidélité des souvenirs de M. de Falloux dans le détail des faits. Il est aisé de voir qu'il écrivait souvent un peu à la légère, au hasard de la mémoire. Il dit par exemple à propos de sa candidature de 1842 : « On était sous le ministère de M. Guizot, successeur de M. Molé après la coalition et déjà en lutte ardente avec M. Thiers, revenu de sa courte ambassade à Londres... » Autant de mots, autant d'inexactitudes. M. Guizot n'était pas le successeur de M. Molé ; entre le cabinet de M. Molé et le cabinet de M. Guizot, il y avait eu deux ministères. M. Thiers n'avait pas pu revenir de l'ambassade de Londres, où il n'était jamais allé ; c'est M. Guizot qui avait été envoyé par M. Thiers, président du conseil, comme ambassadeur à Londres, — et qui était revenu pour remplacer son chef au ministère, le 29 octobre 1840. On trouverait bien d'autres inexactitudes de détail.

marquis de Castellane, qui allait être enlevé par une mort prématurée, M. Werner de Mérode, M. de Goulard, M. Sallandrouze, le brillant Charles de Morny, dont il avait été le camarade de collège (1). Il était, lui, royaliste de cette génération nouvelle, un peu impatiente, qui faisait pour ainsi dire sa trouée, — un des plus distingués parmi ces jeunes hommes, en qui et par qui, selon le mot de notre infortuné Forcade, devait se faire la réconciliation de la vieille France et de la France nouvelle. « En politique, en religion, il appartenait au parti qui gardait le dépôt des intérêts traditionnels de la France ; mais son âge, ses études, ses habitudes de vie active le rangeaient dans la société nouvelle... » Ainsi il apparaissait avec ses traits distincts et son originalité de jeune parlementaire.

Une des habiletés de M. de Falloux fut de savoir se conduire dans cette chambre, où il était un nouveau-venu, de ne pas se jeter du premier coup dans les grandes discussions de politique où il eût pu paraître encore novice et peut-être présomptueux. Il choisissait au contraire pour son début les plus modestes affaires. Il s'agissait la première fois d'une simple vérification de pouvoirs, de l'annulation arbitraire d'une élection, où l'élu, un député de la gauche, avait pris des engagemens avec les catholiques pour la liberté religieuse. M. de Falloux se levait pour défendre cette élection. Un témoin, un curieux du temps, l'a dit : « Il y avait dans sa personne une distinction native, comme un signe de noblesse moitié militaire, moitié ecclésiastique. Sa taille était élevée ; sans rien d'altier, sa figure comme sa prestance tenait un peu plus du passé que du présent ; elle provoquait l'attention. Sa voix avait de la clarté et un certain charme de sonorité. Il commença comme un maître ; sa phrase simple, correcte, conçue et formée avec précision, pénétra tout de suite dans l'attention de l'assemblée. Pendant un quart d'heure il la captiva. » Et pendant ce quart d'heure il avait eu le temps de prendre position en disant, sans affectation, d'un ton simple et net : « J'appartiens à une génération qui entre pour la première fois dans les affaires publiques, qui est née, qui a été élevée sous le régime constitutionnel, qui n'en a jamais connu et n'en a jamais servi d'autre. Nous sommes donc, et nous devons l'être, plus jaloux que qui que ce soit dans cette enceinte de la dignité et de la pureté de nos mœurs constitutionnelles ; mais vous qui devez nous servir de guides dans la carrière où nous entrons,

(1) Au moment où M. de Falloux venait d'être élu, Lacordaire écrivait à Mme Swetchine : « Voilà donc notre ami commun député. C'est un grand fardeau et j'espère qu'il s'en tirera à son honneur autant qu'au profit du bien. Dites-lui que je m'abstiens de le féliciter de peur qu'il ne me soupçonne de le ménager pour quelque bureau de tabac ou croix d'honneur, choses qui deviennent de plus en plus semblables... » (*Correspondance de Lacordaire avec Mme Swetchine.*)

veuillez, pour notre première impression, ne pas nous donner l'exemple et la leçon de votes passionnés et de parti contre les opinions et contre les personnes. » Il avait d'un seul coup étonné et conquis l'assemblée ; il avait frappé juste, et il ne connaissait tout son succès qu'en voyant M. Guizot lui-même monter aussitôt à la tribune comme pour atténuer l'effet de ce petit discours par une diversion d'éloquence, — en voyant aussi le système des invalidations de parti à peu près abandonné désormais par la chambre. On a fait du chemin depuis dans l'intelligence et à la poursuite des garanties libérales ; on a fait des progrès, en revenant au-delà de 1846, — et même au-delà de la Restauration !

L'autre affaire, où M. de Falloux s'essayait pour ses débuts de tribune, était d'un ordre sinon plus simple, au moins plus pratique et tout économique. Il s'agissait d'une simplification et d'une réduction des vieux tarifs de postes qui pesaient d'un poids lourd et inégal sur le pays, de cette réforme postale qui a passé depuis dans les faits et s'est même prodigieusement étendue, mais qui rencontrait alors dans le ministère un curieux entêtement de résistance. M. de Falloux défendait cette modeste et bienfaisante réforme en homme d'affaires, avec une élégante précision dans le maniement des chiffres, par une série de démonstrations nettes et vives ; il la défendait comme un acte d'équité prévoyante, et il ajoutait en guise de profession de foi : « Dans le domaine de la politique, je crois que ce sont les abus qui sont révolutionnaires, les réformes qui sont conservatrices. En matière de finances, je crois que c'est la routine qui appauvrit le trésor public et que ce sont les innovations judicieuses et réfléchies qui l'enrichissent (1). » Il s'essayait aux affaires pratiques ; il se préparait à aborder les questions plus hautes ou plus délicates qui s'agitaient partout et passionnaient l'opinion, entre autres, cette question à la fois religieuse et politique de la liberté de l'enseignement qui restait en suspens entre les partis. M. de Falloux ne se hasardait pas encore à ces discussions, pas plus qu'aux grands débats de diplomatie qui s'ouvraient sur les relations troublées de la France et de l'Angleterre, sur les récens mariages espagnols, sur les agitations de l'Italie et de la Suisse (2). Il laissait ce rôle à un Montalembert ou à

(1) On retrouvera ces discours dans l'ouvrage : *Discours et mélanges politiques*, par le comte de Falloux. Tous ces discours parlementaires de M. de Falloux tiennent dans un demi-volume; mais ils sont tous des actes et ils ont tous leur cachet.

(2) Un des exemples les plus frappans du soin que Berryer mettait toujours à ne point sacrifier un intérêt national à l'intérêt de parti, sans marchander même son appui à un gouvernement qu'il n'aimait pas, est la discussion sur les mariages espagnols. Berryer, par fidélité à des traditions nationales, par des raisons de politique séculaire, n'hésitait pas à soutenir M. Guizot et à approuver les mariages espagnols,

un Berryer, à un Thiers ou à un Guizot. Nouveau-venu dans la carrière parlementaire, il ne se hâtait pas ; il se contentait de rester le témoin intéressé et attentif de ces grandes luttes comme aussi du drame qui commençait à se nouer autour de lui.

On était en effet à ces énigmatiques années 1846-1847 où, dans l'éclat apparent du succès et de la prospérité, se manifestait une intime et tragique contradiction. Au premier aspect tout semblait certes attester la force et garantir la durée du règne. Depuis dix-sept ans cette monarchie de juillet, née d'une commotion populaire, avait passé par toutes les épreuves, et elle les avait subies toutes victorieusement. Elle avait rencontré sur son chemin, surtout à son début, de formidables séditions intérieures et elle les avait vaincues sans coup d'État. Elle avait vu s'élever devant elle les orages extérieurs et elle les avait dissipés par la prudence. Elle avait été plus d'une fois menacée dans son représentant couronné par les attentats multipliés contre le roi, et elle avait été, pour ainsi dire, raffermie, popularisée par le crime. Elle avait été atteinte dans sa force héréditaire par la catastrophe imprévue qui avait enlevé le prince royal, M. le duc d'Orléans, et elle avait encore résisté à ce coup de la mauvaise fortune. Le problème de la stabilité ministérielle paraissait lui-même résolu par la durée d'un cabinet qui décorait d'éloquence l'esprit de conservation et de résistance. Les partis extrêmes, les plus hostiles au régime, semblaient se résigner et ajourner leurs espérances tout au moins jusqu'à la fin du règne. Par une étrange combinaison cependant, sous des apparences presque imposantes, un indéfinissable malaise se répandait partout, autour des pouvoirs publics, dans la société elle-même. Les crimes mystérieux, les suicides, l'anarchie des idées et des mœurs, les scandales, la vénalité, la corruption, éclataient sous toutes les formes et à tout propos. Les incidens se multipliaient jusqu'à fatiguer ou à égarer l'opinion déconcertée (1). Quelques réformes à demi libérales auraient pu être une diversion favorable ; elles rencontraient dans le gouvernement une résistance qui ajoutait à l'irritation.

au risque du trouble irréparable que cet acte jetait dans les relations avec l'Angleterre.

(1) Un des chapitres les plus saisissans de l'*Histoire de la monarchie de Juillet*, de M. Paul Thureau-Dangin, est certainement celui où l'auteur décrit cet état moral où se succédaient de si émouvantes catastrophes : et le procès Teste-Cubières devant la cour des pairs, et la mort volontaire du comte Bresson à Naples, et la tragédie de la duchesse de Praslin, et d'autres drames moins retentissans, et les manèges équivoques pour des trafics de places qui se passaient jusque dans les cabinets ministériels. C'est un tableau saisissant qui annonce le drame prochain au cœur de l'État !

De sorte qu'on n'en avait pas fini. A mesure que les dangers d'autrefois semblaient s'épuiser, de nouveaux dangers reparaissaient : ils renaissaient de l'état moral du pays, d'une vague et maladive incertitude, d'une désillusion croissante, peut-être du déclin du roi et de l'optimisme de son ministère qui, ni l'un ni l'autre, ne voulaient rien voir et se complaisaient dans une fausse sécurité. Le fait est qu'on marchait à des crises nouvelles par la démoralisation de l'opinion, surtout par cette campagne des banquets où retentissaient toutes les accusations, toutes les diffamations, tous les griefs vrais ou factices. On marchait à une révolution sans y croire, à la légère, peut-être parce qu'on présumait trop de la solidité des institutions (1), et, chose à remarquer, dans cette guerre des partis, où l'établissement de 1830 était après tout en jeu, les légitimistes n'étaient pas les plus agressifs, les plus implacables à l'assaut du régime. Les légitimistes, en gardant leur attitude d'opposition, se croyaient tenus à une certaine réserve ; ils attendaient! Berryer avait nettement refusé de s'associer à la campagne des banquets et il avait conseillé à ses amis de s'abstenir comme lui. Il n'avait pas la garde de la monarchie de juillet, menacée par une sorte de guerre intestine entre ses partisans ; mais il se sentait ému des suites que pouvait avoir pour la France une révolution qu'il voyait plus clairement que ceux qui allaient la faire. Jusqu'au bout il ne cessait d'avertir les chefs de l'agitation « réformiste » que « le terrain allait s'effondrer sous leurs pieds. » On en était là aux approches du 24 février 1848 !

Au moment le plus extrême, à la veille du banquet du Château-Rouge, fait pour être un rendez-vous d'agitation et peut-être de conflit, dans une dernière réunion où toutes les nuances d'opposition étaient représentées, Berryer avait tenté un suprême effort pour détourner l'explosion : il n'avait pas réussi, et il s'était retiré avec ses amis, se désintéressant d'une crise où il n'avait plus que faire. Au sortir de cette réunion de la place de la Madeleine, M. de Falloux, — c'est lui qui le raconte, — suivait la rue Royale avec un autre légitimiste, M. de Rainneville, et M. Thiers, qui avait tout

(1) Tocqueville, dans un discours qui paraissait alors être le discours d'un philosophe troublé et qui n'était que tristement clairvoyant, disait, le 27 janvier 1848, à la chambre qui l'accueillait par des moqueries : — « ... Est-ce que vous avez, à l'heure où nous sommes, la certitude d'un lendemain? Est-ce que vous savez ce qui peut arriver en France d'ici à un an, à un mois, à un jour peut-être? Vous l'ignorez ; mais ce que vous savez, c'est que la tempête est à l'horizon, c'est qu'elle marche sur vous : vous laisserez-vous prévenir par elle? Je vous supplie de ne pas le faire!.. oui, le danger est grand ; conjurez-le quand il en est temps encore. » — Il parlait ainsi moins d'un mois avant le 24 février.

entendu sans prononcer un mot. Il ne put s'empêcher de dire au chef d'opposition, qui en avait vu bien d'autres comme ministre : « N'êtes-vous pas effrayé de tout ce que nous venons de voir et d'entendre?.. Ceci ressemble bien à la veille d'une révolution! » M. Thiers aurait pris tout cela moins au tragique: « Une révolution! Une révolution! aurait-il dit, on voit bien que vous êtes étranger au gouvernement et que vous ne connaissez pas ses forces: elles sont dix fois supérieures à toute émeute possible... Tenez, mon cher monsieur de Falloux, pardonnez-moi de vous le dire avec une franchise qui ne peut vous blesser: la Restauration n'est morte que de niaiserie. Je vous garantis que nous ne mourrons pas comme elle. La garde nationale va donner une bonne leçon à Guizot; le roi a l'oreille fine, il entendra raison et cédera à temps. » Le roi lui-même, d'ailleurs, pensait comme M. Thiers, quoique dans un autre sens, que ce ne serait rien, que l'émeute céderait, — qu'on ne « mourrait pas par niaiserie! »

Dès le lendemain cependant tout avait changé de face. L'insurrection avait grandi dans la désorganisation soudaine du gouvernement. M. Guizot n'était plus ministre; M. Molé, appelé après M. Guizot, n'était plus ministre; M. Thiers, à son tour appelé après M. Molé, n'était plus ministre. Le maréchal Bugeaud, mis un instant à la tête de la défense, se trouvait désarmé, vaincu sans avoir combattu. Le désarroi régnait aux Tuileries. Pendant ce temps, au bruit de l'abdication du roi et de l'avènement d'une régence, tout s'aggravait et se précipitait au palais Bourbon sous la poussée de l'invasion populaire. Lamartine parlait en chef d'une sédition victorieuse qui ne s'arrêtait plus à la régence de la duchesse d'Orléans. Ledru-Rollin s'embarrassait dans une proposition de gouvernement provisoire, — et Berryer, qui n'avait pu rien empêcher, mais qui voyait tout perdu, lui criait: « Pressez la question, concluez, un gouvernement provisoire! » M. de La Rochejaquelein réclamait la convocation de la nation, pactisait avec la république et ajoutait lestement: « Tant pis pour eux, ils ne l'auront pas volé! » C'était le mot du vaincu de 1830. Quant à M. de Falloux, qui, pour la première fois, assistait à une révolution, il avait suivi ces scènes sans s'y mêler et, en quittant le palais Bourbon, il en était encore à se demander ce que signifiaient ces événemens. Il venait de voir à l'improviste comment périt un grand gouvernement, comment aussi, en quelques heures, une grande nation est brusquement rejetée dans toutes les aventures de la force et du hasard!

CHARLES DE MAZADE.

HONNEUR DE FEMME

DERNIÈRE PARTIE (1).

VIII.

Gérald était défiant de nature. Cette course de Madeleine aux Rocailles, en compagnie d'Henriette, lui semblait une petite histoire improvisée par la jeune fille ; ce qui le confirmait dans cette opinion, c'était l'étonnement qu'avait laissé voir Mme de Flave. Il voulut en avoir le cœur net; il résolut d'aller, lui aussi, à Bourges ce jour-là. Si le hasard le mettait en face de Madeleine, il pourrait, suivant l'accueil qu'elle lui ferait, ou bien jouer l'amoureux errant, ou affirmer qu'il avait été appelé à Bourges, par dépêche, pour affaire pressante. Il avait calculé que les deux femmes reviendraient probablement par le train de six heures; il comptait les trouver à la gare, engager la conversation, expliquer son cas et leur demander la permission de les escorter au retour.

Son plan bien arrêté, il partit, à deux heures seulement, pour ne pas avoir trop longtemps à battre le pavé de la ville. Très au fait des habitudes du pays, il connaissait l'hôtel où déjeunaient les châtelains de passage et s'y rendit dès son arrivée. Il fit parler le garçon d'hôtel, et apprit de lui que M. de Flave et Mlle Ourvil, après avoir déjeuné, étaient partis en voiture pour les Rocailles. Gérald avait tout prévu, sauf que Pierre, et non Henriette, accom-

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mars.

pagnerait Madeleine. Il en conçut un vif désappointement ; la présence de ce gardien antipathique et inattendu le gênait fort. Il se demandait pourquoi Henriette avait confié Madeleine à Pierre, ou si la jeune fille n'avait pas elle-même comploté cette escapade ; en raisonnant ainsi, Gérald, par degrés, en vint tout doucement à transformer sa mauvaise humeur en jalousie. Des soupçons, d'abord très indécis, l'effleurèrent; des souvenirs lui revinrent, et à force de s'énerver, il conclut qu'il devait y avoir entre Pierre et Madeleine plus qu'un amical cousinage. Cette pensée le suivit durant sa longue flânerie dans les rues de Bourges. Puis, vers la fin de la journée, il se rapprocha de la gare, et, en attendant l'heure du train, il s'installa dans un petit café d'où il pouvait surveiller les allans et venans.

Au bout d'une demi-heure, il vit une voiture s'arrêter, d'où Pierre et Madeleine descendirent. Tous deux entrèrent dans la gare. Gérald ne les suivit pas dans la salle d'attente. Ce ne fut que deux ou trois minutes avant le départ du train qu'il se risqua sur le quai. On appelait les voyageurs qui déjà montaient en voiture ; les deux premières personnes qu'il aperçut furent Pierre et Madeleine cherchant un compartiment. Gérald restait en arrière, ne tenant pas à se montrer. Cependant Pierre, ayant trouvé un compartiment vide, avait appelé Madeleine qui marchait devant. Celle-ci se retourna et revint sur ses pas ; à ce moment son regard se fixa sur Gérald, mais une seconde seulement; elle sauta en wagon ; Pierre la suivit. Gérald eut un instant l'idée de payer d'audace et de rejoindre les deux voyageurs. Il y renonça vite; c'eût été bravade ou maladresse. Déjà la jeune fille avait tiré à elle la portière et levé la vitre... Un coup de sifflet retentit... Gérald, à son tour, monta dans le train.

Toute cette rapide scène avait échappé à Pierre; et Madeleine s'était bien gardée de lui en rien dire.

Dans l'état d'esprit où elle était, elle devait redouter la rencontre d'une figure connue, celle de Gérald surtout, car sa souffrance était de celles qu'on veut cacher. Tout à l'heure un hasard seul avait sauvé son corps, et depuis, le souvenir de cette faute non consommée l'accablait d'une honte égale à celle des plus irrémissibles crimes. Son cœur étouffait; sous son front chaud et endolori passaient d'implacables pensées, et, d'entre elles toutes, une surgissait : le péril prochain, le déshonneur, évité aujourd'hui, demain menaçant. Puis la ruine du bonheur d'Henriette; et cela surtout lui paraissait odieux. Femme déjà par l'amour et la douleur, elle admettait presque de faire le sacrifice de sa vertu; mais ce qui lui répugnait, c'était la perpétuelle trahison qui en serait la conséquence. Donc, il fallait quitter cette maison, fuir cet

homme contre qui elle ne saurait pas se défendre, cette femme qu'elle ne voulait pas tromper. C'était encore s'immoler, mais elle préférait cette façon de souffrir.

Et tandis que le wagon roulait, Madeleine, muette, le corps abattu, s'abandonnait à ce galop de fer qui semblait, comme le tourbillon de ses pensées, l'emporter vers un avenir béant et noir. Car il était bien loin, bien loin, tout son passé, même celui de l'heure d'avant. Elle ne regardait plus en arrière ; ses yeux, volontaires et fixes, ne se détournaient pas devant les expiations affrontées... A tout prix elle voulait le salut.

Tout à coup, le contact d'une main sur son bras lui fit baisser les yeux ; c'était Pierre, qui, assis en face d'elle, avait longtemps contemplé la rêverie sombre de ce visage et tentait une caresse de consolation.

Sa voix murmurait, douce, avec un timide reproche :

— Madeleine, Madeleine, allons, souriez !

Mais de cette pression, de cette voix, elle ne reçut nulle émotion physique. Elle restait froide et comme désabusée. Ses sens ne frémissaient plus, son amour était engourdi. Et, dans sa distraite indifférence, elle ne retira pas sa main, que Pierre tenait. Elle dit seulement :

— Que voulez-vous ?

— Je veux que vous me regardiez avec vos grands yeux. Je veux que vous ayez pitié de moi. Je veux que vous m'aimiez...

Elle redressa la tête et fièrement, comme si elle se raidissait :

— Non, je ne veux pas.

Elle avait retiré sa main ; Pierre, vivement, la reprit et la couvrit de baisers précipités à travers le gant. Puis, avec une brusquerie passionnée, il arracha à moitié le gant et dénuda le poignet qu'il baisa encore follement. Seuls, des mots brûlans interrompaient ses baisers :

— Je t'adore. Je te veux. Tout le reste m'est égal. Nous partirons. Je t'emporterai !..

— Taisez-vous, taisez-vous, disait Madeleine. C'est de la folie. C'est un crime.

Elle secouait la tête de droite et de gauche comme pour échapper à une étreinte.

Soudain, elle blêmit, se leva toute droite et du coup se dégagea. Elle avait cru apercevoir derrière le petit carreau de vitre donnant sur le compartiment voisin un visage qui la regardait et qui avait aussitôt disparu.

— Qu'avez-vous, Madeleine? fit Pierre étonné de sa pâleur et qui n'en soupçonnait pas la cause.

— Rien, dit-elle.

Elle se précipita dans le coin opposé du compartiment où elle demeura inerte, la main sur les yeux, accablée, confuse, les joues flambantes.

Pierre voulut se rapprocher d'elle, la questionner encore, la toucher ; mais il recula devant son regard étincelant, au choc de ces paroles saccadées.

— Pierre, je vous jure que si vous ne me laissez pas en paix, j'ouvre la portière et je saute du train. Plus un mot... Je veux être seule, toute seule.

Surpris, dominé, il obéit.

Un silence lourd s'appesantit sur eux. Madeleine, folle de honte, la poitrine gonflée d'inquiétude, se fixait à cette unique pensée, qu'un étranger, un passant, l'avait vue, riait d'elle et de son flirt banal en wagon ! Sa faute lui semblait plus grave. Jusqu'où donc était-elle tombée? Que deviendrait-elle, obligée à toute heure de se cacher, de se défendre, d'épier l'attaque de celui qu'elle aimait, pour le repousser par des mots et des gestes de colère menteuse !.. Et, dans quelques instans, elle allait revoir Henriette, rentrer chez cette femme dont elle avait toujours eu la tendresse et à qui l'attachaient tant de purs souvenirs, — souvenirs salis maintenant !

Donc, mentir toujours! c'était atroce! Et pourtant il le fallait pour qu'Henriette ne devinât pas l'inexorable vérité... Il fallait cette hypocrisie. C'était presque un devoir! Mais tout cela ne durerait pas ; elle agirait, et, fût-ce au prix d'une immolation, elle préserverait le bonheur menacé d'Henriette, elle se sauverait elle-même.

Le train s'arrêtait. Ils descendirent et gagnèrent la sortie de la gare. Sur le trottoir, Gérald de Simpré passa près d'eux et les salua.

Madeleine, pour éviter qu'il ne les abordât, monta vivement dans le coupé qui les attendait.

Pierre, en toute autre circonstance, n'eût pas épargné à Madeleine un sarcasme à propos de Gérald ; mais il n'osa pas. Il sentait l'énervement de la jeune fille et il se contenta de dire :

— Tiens, je n'avais pas vu M. de Simpré ; et vous, Madeleine?

— Moi non plus.

Ce furent les seuls mots qu'ils échangèrent jusqu'à la Croix-Fougères, où ils arrivèrent peu après.

Madeleine s'en alla tout droit à sa chambre. Henriette ne tarda pas à l'y rejoindre.

Elle s'assit, et après quelques phrases de bienvenue :

— Maintenant, reprit-elle, j'ai autre chose à te dire, et j'aime mieux le faire tout de suite.

Madeleine qui, penchée sur une glace, arrangeait ses cheveux, se redressa :

— Quoi donc?

— J'ai eu la visite de Mme de Simpré.

La pauvre enfant se sentit défaillir. On lui tendait la coupe d'expiation. Elle ne savait pas qu'elle fût déjà si proche.

Elle répéta d'une voix sans timbre :

— Ah! Mme de Simpré!

— Oui, elle m'a parlé de toi. Gérald, paraît-il, ignore la démarche de sa mère. Il ne veut rien précipiter, il veut que tu aies le temps de le connaître mieux... Mme de Simpré est si désireuse, dit-elle, de voir son projet réussir, qu'elle a cédé à son impatience de m'en faire part... officieusement! Ce qui ne l'empêchera pas de revenir, d'ici deux ou trois jours, demain peut-être, et de la part de Gérald, cette fois.

Madeleine resta silencieuse. Mme de Flave s'était levée :

— Je te l'ai dit, tu as le temps. D'ailleurs il est convenable que j'informe Pierre, à moins que...

Madeleine l'interrompit :

— Non, pas encore.

— Comme tu voudras.

Mme de Flave se dirigea vers la porte. Madeleine la rappela.

— Henriette, un mot... Mme de Simpré ne t'a pas dit de me consulter.

— Elle m'a laissée libre de le faire.

— Elle reviendra?

— Oui,.. un de ces jours ; à moins que je ne lui écrive que c'est inutile. Mais ne t'agite pas. Nous en recauserons demain.

Madeleine, d'une voix nerveuse, répéta machinalement :

— Soit,.. demain,.. nous en recauserons.

Elle se mit à aller et venir dans sa chambre. Tout à coup, elle s'écria :

— Est-ce que je sais, moi, ce qu'il faut répondre?.. Je ne le sais pas!.. Je ne le saurai jamais!..

Henriette se recueillit un instant, puis avec gravité :

— Si tu en es là, il vaut mieux dire non. Je vais écrire ce soir à Mme de Simpré pour lui ôter tout espoir... Veux-tu?

Madeleine hésita.

— Oui! murmura-t-elle enfin.

Mais se reprenant aussitôt :

— Non. Attends... C'est-à-dire écris-lui que je veux réfléchir...

— Longtemps?

— Oui, quinze jours, un mois... Je ne sais pas.

— C'est long.

— Tant pis!

— Soit. J'écrirai demain matin à Mme de Simpré et lui ferai porter la lettre... Je te la montrerai.

— Ce n'est pas la peine.

Henriette considéra un instant Madeleine, dont elle renonçait probablement à débrouiller les pensées, et elle sortit de la chambre, laissant la jeune fille debout, immobile et les yeux agrandis par la douleur de son rêve.

Mme de Flave ne pouvait cacher à son mari ce qui se passait. Le soir même, après avoir prévenu Madeleine de son intention, elle apprit à Pierre la démarche de Mme de Simpré et la réponse qu'elle comptait lui écrire le lendemain.

Pierre tint bon sous ce coup et parvint à dire :

— Faites comme vous le jugerez convenable.

Au fond, il n'était pas inquiet; il espérait qu'après quelques jours d'hésitation, Madeleine signifierait aux Simpré un refus définitif. Il ne voulait plus en parler ni à Madeleine, ni à Henriette. Après la scène de la veille et la manifestation passionnée de son amour, qu'aurait-il pu dire qui n'en diminuât l'impression ressentie par la jeune fille? Et, vis-à-vis d'Henriette, il se sentait obligé à une réserve d'autant plus nécessaire et instinctive qu'il devenait plus coupable envers elle.

Henriette écrivit donc à Mme de Simpré. Madeleine parcourut la lettre négligemment et ne fit aucune observation. On eût dit que c'était le sort d'une autre et non le sien qui se débattait. Elle paraissait vouloir éviter toute nouvelle conversation sur ce sujet. Elle se cloîtra presque tout le jour dans sa chambre ; on ne la vit qu'aux repas. Henriette respecta cette retraite. Pierre, sous différens prétextes, s'absenta de la maison à plusieurs reprises. Lui aussi ne tenait pas à se trouver seul à seule avec Henriette. Une lourde gêne les écrasait tous trois dès qu'ils étaient réunis.

Le soir, pourtant, après dîner, Pierre osa profiter d'un court instant de solitude pour interroger Madeleine. Mme de Flave venait de sortir du salon; un domestique était venu lui dire qu'on la demandait. Pierre s'approcha de la jeune fille, qui lisait sous la lampe, et, très vite :

— Ainsi, c'est vrai que vous direz oui ?

Sans lever les yeux, elle répondit, très bas :

— Peut-être.

— Oh! soupira-t-il, comme frissonnant sous un souffle glacé.

Elle lui jeta un rapide regard. Il était si pâle, qu'elle eut pitié de lui. Elle aurait voulu se jeter à son cou, le rassurer, le consoler... Elle souffrait tant, elle aussi!.. Elle sentait que Pierre

l'aimait trop, que s'il lui laissait ainsi voir sa douleur, elle ne pourrait pas s'arracher à lui. Elle aurait voulu avoir déjà donné sa parole à Gérald pour qu'il l'emportât très loin, à l'autre bout du monde, froide comme une mourante, mais apaisée par son déchirement volontaire de martyre.

Elle eut la force de répondre :

— Vous m'en remercierez un jour.

Il devint plus pâle encore et murmura :

— C'est affreux ce que vous dites là.

Madeleine se leva. Au même instant Mme de Flave entrait. Elle avait l'air agité. Elle ferma la porte, et s'approcha. Elle tenait à la main une lettre ouverte.

— Tiens, tu peux lire, dit-elle.

Madeleine prit la lettre et lut, des yeux seulement, les lignes suivantes :

« Madame,

« J'ai appris, hier au soir seulement, la démarche que ma mère a faite auprès de vous. De votre décision dépendent mon avenir et mon bonheur. Votre lettre m'ordonne de supporter une longue incertitude. Puisque ma mère a pris sur elle de révéler mon secret, n'est-il pas juste que je puisse vous en entretenir moi-même? Voudriez-vous, madame, me faire l'honneur de consentir à me recevoir demain à telle heure qu'il vous plaira?

« C'est avec l'humble espoir d'une réponse affirmative que je vous prie d'agréer, madame, les assurances de mes hommages les plus respectueux.

« GÉRALD DE SIMPRÉ. »

Madeleine posa la lettre sur la table. Henriette la tendit à Pierre.

— Par exemple, fit-il, avec colère, voilà un homme pressé!

— Cependant, hasarda Henriette, ce qu'il demande est assez naturel... Qu'en penses-tu, Madeleine?

La jeune fille eut un geste d'hésitation.

Mme de Flave s'emporta :

— C'est à en perdre la tête. Je fais ce que je peux pour contenter tout le monde, et personne n'est content. J'en ai assez. Quand tu auras pris un parti, tu me le diras. En attendant, je ne m'en mêle plus. Que Pierre réponde à M. de Simpré.

Elle s'éloignait; mais déjà Madeleine, émue de ces rudes paroles, redoutant un conflit entre Pierre et Henriette, avait rejoint sa cousine.

— Non, Henriette, ne te fâche pas. Tu as raison. Et fébrilement elle précipitait ses mots :

— C'est vrai. Il pouvait bien demander cela. Laisse-le venir. Je n'ai pas voulu te faire de la peine. Seulement c'est si délicat, si difficile!

Des larmes l'arrêtèrent qu'elle refoula vite. Elle reprit :

— Réponds que tu seras chez toi demain après-midi. Vous causerez ensemble, et après tu m'aideras à me décider. Maintenant je monte chez moi. Bonsoir, Pierre, ajouta-t-elle sans le regarder.

Elle était brisée. Elle s'excusa encore et sortit du salon.

Henriette s'était mise à son bureau, et avait écrit un court billet. Elle sonna et le remit au domestique.

C'était la réponse au message de M. de Simpré.

Pierre attendit que la porte fût refermée, et brusquement :

— C'est donc un pari que vous avez fait?

— Comment cela?

— Vous avez parié de marier Madeleine dans un temps donné, coûte que coûte.

— Et toi, tu as juré qu'elle resterait fille?

— Non.

— Regarde-moi bien en face.

Il essaya, et haussa les épaules.

— Écoute, Pierre, je ne sais pas ce qu'il y a dans ton cœur, si c'est un égoïsme abominable ou une jalousie ridicule. Mais, en tout cas, j'agis bien, puisqu'en mariant Madeleine, je ne froisserai jamais en toi que ton égoïsme ou ta jalousie, qui ne méritent pas qu'on les respecte. Donc, si tu as une raison majeure d'éloigner M. de Simpré, dis-la-moi, sinon, une dernière fois n'influence pas Madeleine.

Pierre se contenta de murmurer :

— Tu fais de la tragédie.

— C'est possible, je suis comme ça! dit Henriette. Tu n'as rien d'autre à me répondre?

— Non, rien!

— Pierre, tu ne m'aimes plus!

Il s'était accoudé, le front dans ses deux mains contractées; il sentait que, s'il hasardait une parole, il en dirait trop; une tempête se levait dans sa poitrine et des nuages tout chargés de douleur passaient devant ses yeux. Il aurait voulu crier son secret, avouer brutalement son amour pour Madeleine, dire qu'il en souffrait, qu'il s'en repentait, mais que, n'y pouvant rien, il ne se condamnait pas... Cependant comme la phrase d'Henriette : « Tu ne m'aimes plus » formulait le reproche attristant qu'il s'adressait à lui-même, il eut pitié tout à coup de cette femme, loyale et bonne, qu'il oubliait, et il murmura :

— Si! je t'aime!

Et Henriette s'adoucit et continua :

— Je n'ai plus sur toi aucun empire. Tu m'échappes. Tu es comme enfermé dans ta rêverie, dans ta tristesse; je n'arrive plus jusqu'à toi. Autrefois, Pierre, tu me disais tout. Tes pensées venaient à moi. C'était charmant, cette amitié qui égayait notre amour. Te rappelles-tu?

— Oui.

— Pourquoi est-ce fini?

— Parce que le monde est mal fait. Parce que le cœur de l'homme est ingrat, impie. Je voudrais te donner encore le bonheur que tu mérites. Mais je ne sais plus. Je suis mauvais.

— Non, interrompit Mme de Flave, de sa voix grave et indulgente, non, Pierre, tu n'es pas mauvais. Tu es un enfant. Si tu souffres, si je t'ai causé quelque peine, dis-le-moi ; allons, parle ; ta confiance me fait tant de bien.

Et Pierre soupira :

— Je t'ai tout dit.

Puis, attendri peut-être par ses propres paroles, il attira sa femme à lui, et par un de ces mensonges involontaires du corps qui, chez nous autres hommes, sont moins de l'hypocrisie qu'un instantané dédoublement de nous-mêmes, il baisa au front violemment celle qu'il trahissait depuis longtemps par le cœur, par l'esprit et par le désir. Puis il s'enfuit. Et s'il avait osé, s'il avait su parler, il aurait dit que ce baiser et ces quelques paroles mélancoliquement prononcées avouaient les remords, les angoisses, les tristesses de sa débile nature humaine, emportée, par la toute-puissante rafale des passions, loin du bonheur autrefois conquis!..

IX.

Cette nuit-là Madeleine ne dormait pas. A onze heures, Mme de Flave était entrée chez elle et lui avait dit :

— Comment, encore debout?

— Je vais me coucher, avait répondu Madeleine, qui redoutait des questions.

Henriette partie, elle se mit au lit, mais le sommeil ne vint pas. Accoudée dans son oreiller, elle songeait, obstinément, aidée par le silence de la maison endormie. Ses yeux, presque immobiles, ne voyaient rien, ne se fatiguaient même pas de la lumière blanche de la bougie qui brûlait près d'elle. La pensée avait accaparé toute la sensibilité du corps. Le temps passait. Tout à coup elle entendit trois coups très légers frappés à la porte.

— Qui est là?

— C'est moi... Pierre.

Il entr'ouvrit la porte, vit Madeleine au lit, éveillée. Il entra.

Madeleine, stupéfaite, ne trouvait ni une parole, ni un geste.

— N'ayez pas peur, dit-il à mi-voix. Vous ne risquez rien, je vous jure. Mais il fallait que je vous parlasse avant demain. Ce que j'ai à vous dire est très sérieux. Encore une fois, ne craignez rien ; tout le monde dort. Et puis vous voyez bien que je suis tout tremblant et que j'ose à peine vous regarder.

Elle aussi tremblait et détournait les yeux. Elle avait ramené le drap sur sa poitrine et disait :

— Allez-vous-en, Pierre, allez-vous-en !

Lui continuait :

— Demain il vous faudra donner une réponse, vous décider... Eh bien, je vous en supplie, si c'est seulement pour me fuir que vous vous mariez, ne le faites pas, c'est inutile. Je vous respecterai, je vous le promets ; j'étoufferai mon secret, mais je ne veux pas que vous partiez. Tout plutôt que ça. Maintenant, écoutez encore ceci, et ne croyez pas que je sois fou. J'ai bien réfléchi. Si vous m'aimez, si vous ne pouvez vivre sans moi, je suis prêt à tout quitter. Nous nous sauverons, je vous emmènerai, nous irons nous cacher loin d'ici... Voulez-vous ?

Il frémissait en faisant cette question. Il ajouta, blanc comme un mort :

— C'est une réparation que je vous offre ; elle est singulière, n'est-ce pas ? Mais je n'ai aucun autre sacrifice à vous proposer. Ma mort ne servirait à rien, et le divorce est une malpropreté... Dites, voulez-vous que nous partions, demain, cette nuit, dans une heure ?.. Voulez-vous ? Pourquoi pas ?

Ce mépris de tout principe, cette audace de passion, touchaient au sublime. Comme il l'aimait ! Madeleine eut une rougeur d'orgueil. Mais presque aussitôt, elle murmura :

— Pierre, vous me tuez, vous ne savez plus ce que vous dites. Allez-vous-en.

Il serra les poings :

— Ah ! Madeleine, Madeleine, vous ne voyez pas combien je vous aime.

— Et vous, vous ne voyez pas quel mal vous me faites.

— Comment ? Parce que je vous sacrifie tout avec joie ? Parce que je trahis un serment, parce que je veux tout abandonner pour vous, avec vous. Allez ! Ils sont rares, les hommes qui aiment assez pour dire ce que je dis là et le faire... Et remerciez-moi, car vous m'aimez, je le sens, et si je voulais...

Elle crut qu'il allait s'approcher du lit ; elle se souleva brusquement, insouciante de se montrer ainsi, dans la blanche simplicité

de sa chemise... ; et elle étendit le bras comme pour arrêter Pierre. Mais lui, immobile, secoua la tête et sa voix traîna ces mots :

— Mon mal est plus grave que vous ne croyez. Je vous aime si tristement, que je voudrais mourir... Non, ma pauvre enfant, vous vous trompez ; vraiment, vous ne risquez rien, je vous assure... Mon cœur souffre trop. Ah ! pourquoi suis-je venu... Adieu.

Il lui tendit la main. Madeleine, vivement, retira la sienne. Un naissant instinct de femme lui disait le danger du moindre contact.

— Non, non ! dit-elle.

Il balbutia, très bas, un blasphème, et dans la terne mélancolie de son regard brilla la rapide lueur d'un regret d'amant. Mais il se força de reculer jusqu'à la porte, l'ouvrit et disparut.

Madeleine était retombée sur l'oreiller, étourdie et palpitante, mais voulant songer encore ; et elle lutta ainsi jusqu'à l'heure pâlissante du crépuscule où un pesant sommeil vint abattre sa dernière pensée.

. . . . . .

Quelques heures ont fui. Le ciel est morne. La pluie tombe fine et drue, lavant les ormeaux ruisselans de l'avenue, noyant les pelouses et les corbeilles de chrysanthèmes. Il est deux heures de l'après-midi, et Madeleine, seule dans sa chambre, le front à la vitre, écoute, et regarde la chute monotone de l'eau. De temps en temps elle jette un coup d'œil là-bas, vers les communs, où attend une voiture attelée. C'est la voiture qui a amené M. de Simpré. Gérald est en bas, au salon. Il cause avec Mme de Flave. Il lui parle sans doute de ses espérances, de sa situation, de son amour, mêlant à de sentimentales révélations des renseignemens pratiques. Madeleine est à bout de forces ; elle ne peut plus ni combattre ni se plaindre. Elle n'éprouve plus ni révolte ni dégoût. Elle est comme le malade épuisé que n'étonne pas un arrêt de mort, que ne réjouira plus une promesse de vie. Elle s'abandonne à sa destinée qu'elle voudrait hâter. Elle est prête. Et pourtant elle espère encore ! Elle voudrait gagner du temps ; permettre à Pierre le repentir, obtenir de lui l'oubli, le respect, l'abnégation ! Quoi ! Gérald est là qui demande sa main ! Il faudra lui répondre, dans une heure, dans un jour, dans deux jours ; et elle espère encore ! Elle croit donc un miracle possible ? Oui. Est-elle folle ? Non ! Elle est jeune, et ses illusions sont d'hier.

Un bruit de pas lui fait tourner la tête. C'est Henriette.

— Voilà, dit-elle ; nous venons de causer, M. de Simpré et moi. Il m'a répété ce que m'avait dit sa mère. Il m'a demandé si moi, personnellement, j'avais des objections. Je lui ai répondu que non, mais que toi seule déciderais... Maintenant, il désire te parler. Il

dit que tu ne dois répondre ni oui ni non avant de l'avoir entendu. Il te supplie de lui accorder un entretien...

Henriette s'est tue. Madeleine pâlit à force de penser. Le doute s'empare d'Henriette ; elle s'attendrit ; et d'une voix très caressante :

— Tu ne sais pas ce que tu veux, ma pauvre petite. Allons, courage. Je voudrais pouvoir t'aider, te dire : « Là est le bonheur, accepte ou refuse, va ou reste. » Mais j'ai peur tout à coup, comme toi.. Moi qui ai tant de décision, je deviens, pour toi, aussi indécise que toi-même !.. Aujourd'hui que l'heure est proche où tu me quitteras, je souhaite presque, en égoïste, de te garder ici, toujours... pour que nous vieillissions ensemble... toi vieille fille et moi vieille femme...

Henriette cherchait à sourire. L'émotion voila ses paroles. Madeleine, surprise et réchauffée par cette affection, sentait en elle un besoin nouveau, un besoin d'être honnête et loyale. Elle, que poussait tout à l'heure à une résolution extrême la nécessité de sortir du chaos où elle se débattait, elle qui avait déjà songé à affronter la crise finale qui serait presque une délivrance, maintenant se trouvait non plus brutalement, mais doucement attirée au sacrifice ; elle y marchait, d'un noble et généreux mouvement, d'elle-même... Et comme Henriette lui disait :

— Je t'aime tant ; tu es à moi ; tu n'es encore qu'à moi.

Elle répondit d'un accent de profonde tendresse :

— Moi aussi, je t'aime... beaucoup.

Puis, brusquement :

— Je vais recevoir M. de Simpré, cela vaut mieux.

Et passant devant Mme de Flave, elle descendit l'escalier, et entra au salon.

La voilà seule en face de Gérald. C'est fait ; l'ennemi est là ; c'est l'instant où l'on n'a plus le temps d'avoir peur. Et tandis que Gérald s'incline très bas, la jeune fille, avec une placidité qui la surprend elle-même, articule cette phrase :

— Monsieur, ma cousine m'a dit que vous désiriez me voir...

Et déjà Gérald parlait, racontant avec respect comment l'amour était né en lui ; disant ses espoirs, ses rêves, récitant l'éternel plaidoyer de l'homme qui veut émouvoir pour séduire...

Madeleine ne répondait pas. Jamais elle ne se serait doutée que ces paroles, attendues pourtant, l'effraieraient ainsi ; qu'à entendre cet aveu, elle deviendrait toute faible et aurait froid ! C'est que maintenant elle n'ignorait plus tout ce que l'amour exige, et à quoi une jeune fille s'engage en se donnant comme épouse. Elle n'avait plus besoin que son imagination devinât, elle n'avait qu'à se souvenir !... Elle avait presque connu toute la passion d'un homme ; elle savait qu'après la douceur, les supplians sourires, les timides pressions de main, tout à coup survient le fol emportement des

sens qui ne respecte rien, qui terrasse, froisse, étreint et violente, accès de passionnel égoïsme que la femme désire, appelle, ou tout au moins excuse, quand elle aime, mais qu'elle repousse, méprise et maudit quand elle n'aime pas! Et pendant que Gérald persistait à lui parler avec une vénération étudiée, Madeleine, regardant l'avenir, se figurait le jour où cet homme serait son mari; et soudain elle le voyait prenant au nom de ses droits ce que Pierre avait voulu obtenir au nom de son amour! Elle rougissait déjà, comme si la brutale attaque allait commencer. Sa chair pudique et dégoûtée frissonnait. Elle pensait : « Non, non! Jamais! C'est impossible! » Ce refus montait irrésistiblement à ses lèvres chaque fois que ses yeux égarés revenaient à Gérald, et comme en un de ces momens-là, lui se risquait à murmurer, presque tendrement :

— Je vous aime, daignerez-vous me confier votre vie?

Elle, épouvantée par sa vision autant que par les mots entendus, se leva d'un bond et répondit :

— Oh! monsieur, non!... non! Je croyais... mais, non, je ne peux pas.

Il y avait un tel outrage dans cette franchise que Gérald pâlit. Pendant quelques secondes il resta muet, considérant la jeune fille d'un regard trouble... Enfin il dit, lentement :

— Voilà ce que je craignais; j'aurais mieux fait de ne pas venir.

Elle ne le contredit pas.

Il reprit :

— Mais si je suis venu, c'est parce que, tout en obéissant à mon amour, j'avais le sentiment d'accomplir une bonne action...

Madeleine le regarda étonnée.

— Oui, mademoiselle, presque un devoir. Si je suis venu, c'est parce que je vous plains de tout mon cœur en même temps que je vous aime.

— Monsieur...

Elle s'était levée pour briser l'entretien. Gérald la retint du geste.

— Voulez-vous me permettre de vous parler en ami, à cœur ouvert? Je vous supplie de m'écouter. Je sais ce qui vous éloigne de moi! Je sais pourquoi vous me repoussez; et je sais que vous avez tort.

Madeleine, stupéfaite, restait là, debout, sans un geste, écoutant malgré elle. Lui continua :

— Je suis la seule personne qui puisse vous aider, vous protéger...

Elle balbutia :

— M'aider... me protéger... vous!... Pourquoi?

— Parce qu'il y a un malheur dans votre vie, un malheur que je connais.

Madeleine tressaillit. Elle ne voyait pas encore nettement la pensée de Gérald, mais elle devinait un mystère, une menace... Elle voulut se dérober.

— Monsieur, tout est inutile !

Gérald n'était pas un timide. Il s'était levé, lui aussi, et debout, en face d'elle, il la fascinait. Et appuyant sur chaque mot :

— Oui, et ce malheur est l'œuvre de quelqu'un... d'un homme qui ne veut pas que je vous épouse... Cet homme, je ne veux pas le juger ; j'en dirais trop.

Madeleine avait reculé sous le coup. Ses joues brûlaient. Elle s'écria :

— C'est indigne.

Il n'eut même pas l'air d'avoir entendu. Il s'excitait à la lutte. La passion maintenant l'entraînait. Il ne calculait plus.

— Je vous ai vue... Oui, l'autre jour, en revenant de Bourges, je suis monté dans le compartiment voisin du vôtre, et bêtement, en amoureux, je vous ai épiée... et j'ai vu... Il vous prenait les mains ; il les couvrait de baisers... Oh! mais c'est honteux! C'est infâme !.. Une jeune fille ! Et peut-être qu'un jour, bientôt, ce sera le scandale! Eh bien! non! Moi, j'ai pensé que je pouvais encore vous sauver, et je suis venu... Ah! j'avais bien envie d'aller à lui et... Mais j'ai eu pitié, pitié de vous et pitié de Mme de Flave. Il ne faut pas qu'elle sache ! Et j'ai préféré vous dire : j'oublie tout, voulez-vous que je vous sauve?.. N'est-ce pas une preuve d'amour, cela !

Madeleine, étourdie, épouvantée, s'était abattue sur un fauteuil.

Gérald se rapprocha.

— Oh! je ne me fais pas d'illusions ; je sais bien que, si vous acceptez, ce ne sera que pour sortir de cette maison, ce sera un sacrifice que vous ferez à Mme de Flave ; mais je me contente de ce bonheur-là. Voyons, songez-y ! Vous êtes dans une situation qui ne peut durer. Soyez courageuse. Dites-vous qu'un mariage est pour vous le seul moyen... Vous le savez bien !..

A ce mot, elle regarda Gérald. Elle n'était pas encore vaincue. Un éclair de révolte passa dans ses yeux.

— Oui, dit-elle. Mais pourquoi vous?.. N'importe qui, mais pas vous !

Gérald ne broncha pas.

— Vous ne pouvez pas. Vous savez vous-même que cela est impossible. Ce serait odieux. Il vous faudrait tromper un homme, lui cacher tout ce que je sais, moi, et que j'oublie.

Des larmes tombaient sur les joues de la malheureuse. Il reprit, doucement :

— Vous comprenez que j'ai raison et que je vous sauve. Dites oui, et un jour vous me remercierez.

Elle étouffait.

— Ah! non! non! laissez-moi...

Il crut qu'elle lui échappait, et une colère le saisit.

— Prenez garde, ne me désespérez pas, je ferai payer cher à M. de Flave mon malheur et le vôtre. Je serais capable de tout. Et tant pis pour ceux qui souffriront alors. C'est vous qui l'aurez voulu...

Elle eut peur. Elle sentait se resserrer autour d'elle un cercle infranchissable de pensées qui l'assaillaient. Elle succombait. Il fallait se rendre, et tout de suite... Si elle différait sa réponse, elle faiblirait. Alors qu'arriverait-il? Elle pensait à Henriette qui l'aimait si bien, à Pierre, à elle-même! Gérald l'avait dit. Désespéré, il était capable de vengeance. Et ce serait le déshonneur, le scandale. Tout à coup, elle se décida. Elle acceptait la discussion de ce marché monstrueux. Ses larmes avaient séché sur ses joues brûlantes.

Elle commença:

— Mais, si je consens...

Ce mot l'étranglait; elle dut s'arrêter. Puis, tentant un dernier effort:

— Si je consens, vous souffrirez autant que moi, je serai pour vous une étrangère...

Il eut un geste résigné et ne répondit rien.

— Vous savez que jamais je ne vous pardonnerai... C'est malgré moi, c'est pour qu'Henriette ne sache pas...

Il l'interrompit:

— Vous voyez bien qu'il vous aimait!

— Oui, il m'aimait, répondit-elle.

Cet aveu fut si hautain, si noble dans son orgueil, qu'il signifiait aussi: je n'ai pas succombé.

Il y eut un silence. Puis Madeleine finit par dire, nettement:

— Et vous voulez toujours?

— Oui, puisque je vous aime.

— Ah! ne me le dites pas!

Il se tut une seconde et reprit:

— Je ne veux pas, je vous supplie...

Elle haussa les épaules.

Maintenant, elle était presque décidée. Avec le rapide courage qu'ont les femmes, elle faisait l'abandon de son avenir et de tout bonheur possible. Ce sacrifice absurde et sublime ne l'étonnait plus. Elle avait repris le calme des grands dévoûmens.

Mais peut-être n'eût-elle jamais prononcé le mot qui la condamnait; ses lèvres auraient trahi son âme; il fallait un choc, une impulsion qui précipitât sa parole...

Tout à coup la porte s'ouvrit. Henriette parut.

— Eh bien? fit-elle, je venais savoir...

Gérald fit un pas vers Mme de Flave, comme s'il allait parler. Madeleine le devança vivement.

— Pardon, dit-elle.

— Eh bien? répéta Henriette.

Alors Madeleine, très simplement, comme il convient à une jeune fille qui vient de livrer sa vie, répondit en baissant les yeux:

— J'ai dit oui!

Dans l'effusion qui suivit, elle appuya sa tête sur l'épaule de sa cousine; à ce contact, elle faillit faiblir, mais ce ne fut qu'une seconde. Elle se reprit. Il est bien permis d'ailleurs à une fiancée d'être un peu émue; et Mme de Flave, qui serrait la main de M. de Simpré, trouva même fort naturel que Madeleine essuyât une larme...

A cet instant, une autre figure tout à coup se montra.

— Ah! c'est toi, Pierre. Viens donc! s'écria Henriette.

C'était lui, en effet, immobile au seuil de la porte. Il avait vu. Il comprenait. Son regard était allé chercher Madeleine et ne la quittait plus... Mais il devina sur le front pâle et froncé de celle qu'il aimait, dans ses yeux encore humides, sur ses lèvres fermées, une volonté si implacable qu'il se soumit; Gérald s'avançait vers lui avec une phrase aimable et la main tendue; Pierre, machinalement, prit cette main.

Cinq minutes plus tard, après l'échange de quelques formules de mutuelle satisfaction, que Pierre et Madeleine entendirent tinter à leurs oreilles comme des paroles de rêve, Gérald partit. Alors, comme Henriette, seule avec Madeleine, l'interrogeait sur le décisif entretien qu'elle avait eu avec M. de Simpré, la jeune fille eut la force de répondre :

— Il m'a dit... Il m'a dit... Enfin... je ne sais plus. D'ailleurs, qu'est-ce que cela te fait, puisque je suis heureuse!..

X.

La nouvelle de ces fiançailles n'étonna guère. On jugea même que Madeleine et Gérald étaient faits l'un pour l'autre. D'ailleurs, eût-on conservé quelques doutes à cet égard, il suffisait pour les voir dissipés d'entendre Mme de Simpré exalter la joie de son fils, la félicité calme et sereine de la fiancée, et s'attendrir jusqu'à soupirer de telles phrases :

— La chère enfant! C'est bien elle qui a voulu ce mariage; elle a édifié elle-même son bonheur!

Mme de Simpré ne croyait pas dire à la fois si juste et si faux.

A la Croix-Fougères, la satisfaction se manifestait plus discrètement. La vie, du reste, s'y écoulait paisible, monotone. Henriette et Madeleine, après avoir eu, pendant les premiers jours, quelques visites à recevoir, s'étaient bientôt retrouvées en face l'une de l'autre, presque solitaires. Pierre, en effet, sans paraître fuir Gérald et tout en lui faisant bon accueil, s'était repris tout à coup de passion pour la chasse et s'absentait souvent du matin au soir.

Madeleine affrontait bravement le tête-à-tête avec Mme de Flave; d'ailleurs, depuis qu'elle avait résolu son sacrifice, elle paraissait apaisée. Si elle ne riait pas, elle souriait quelquefois, surtout quand elle regardait Henriette; en lui parlant, elle avait une voix très douce, elle ne gardait pas de rancune à celle pour qui elle se condamnait. Et même, ses remords, diminués, faisaient place à une tendresse intime, contenue, pareille au regret silencieux des grandes séparations.

Henriette avait remarqué cette attitude nouvelle de sa cousine; elle qui avait, sinon conclu, du moins favorisé ce mariage, se demandait maintenant si elle avait eu raison; si Madeleine avait agi de son plein gré, sans arrière-pensée. A ces questions, sa conscience répondait oui. Pourtant, quand elle considérait le visage rêveur de la jeune fille, un doute lui venait.

— Madeleine, disait-elle, es-tu bien sûre d'être heureuse?

— Mais oui! Bien sûre!

Un rapide sourire accompagnait ce mensonge; et Henriette, qui se reprochait ses vagues soupçons d'autrefois, témoignait aussitôt, de par une instinctive équité, une affection plus vive à Madeleine. Mais celle-ci, qui paraissait vouloir ne pas laisser l'entretien devenir sentimental, inventait vite un mot ou un petit rire dont la brusque gaîté brisait l'attendrissement d'Henriette. En cela, elle agissait d'ailleurs envers sa cousine comme envers elle-même. Elle se refusait à songer à l'avenir. Elle allait, comme sur un sentier bordé de précipices, avançant pas à pas, sans regarder à droite ni à gauche, de peur qu'un vertige ne la prît et lui ôtât la force d'avancer.

Et Gérald? Tout cela, le devinait-il? C'est probable, car il observait vis-à-vis de sa fiancée la réserve qu'elle-même lui eût commandée. Craignant une révolte ou une faiblesse, il ne parlait ni de lui, ni de ses projets. Il feignait de vivre, comme elle, au jour le jour. Il prenait des airs de camarade bon enfant; il montrait le tact d'un fiancé aimable et patient qui sait que le tour du mari viendra. Il calculait chacun de ses actes : ainsi, pour épargner à Madeleine toute surprise désagréable, il n'arrivait jamais à l'improviste. Sa visite, à peu près quotidienne, avait lieu dans l'après-midi

et ne se prolongeait pas. Si Mme de Flave voulait le retenir à dîner, il refusait, à cause de sa mère qui resterait seule.

Il ne faisait pas de galanteries exagérées. Toutefois, le lendemain des fiançailles, il avait offert une bague à Madeleine. Elle dut se la passer au doigt, mais dès qu'elle était seule, elle la retirait, et quand elle se levait le matin, il lui arrivait souvent, comme par étourderie, de ne pas la remettre. Pendant la première semaine, Gérald avait apporté des fleurs, chaque jour; puis il s'était abstenu, disant:

— Vos serres sont si belles! C'est amener de l'eau à la rivière.

Madeleine remarquait cette manière d'agir qui prouvait que Gérald n'était point un sot; elle ne lui en avait aucune gratitude, jugeant que cette possession de soi-même dénotait un cœur froid, mais elle s'en réjouissait comme si l'on avait mis une barrière de plus entre elle et lui.

Elle conservait donc pendant les visites de son fiancé une apparence de sérénité. Penchée sur sa tapisserie, elle plaçait çà et là une phrase dans la conversation, et si Henriette lui reprochait en riant d'être peu causeuse, elle relevait la tête avec un sourire étonné, pour dire:

— Chacun manifeste à sa façon. J'aime mieux me taire. Et puis vous parlez pour trois; cela me suffit.

Elle savait ainsi se défendre sans raideur. On ne devinait pas la tension de sa volonté pour demeurer calme. Parfois cependant elle avait quelque peine à ne pas se trahir. Un matin, elle fut obligée d'aider Henriette à déballer le trousseau qui venait d'arriver de Paris. Il lui fallut feuilleter les piles de linge, dénouer et renouer les faveurs bleues et roses, palper les batistes, sentir les sachets, examiner tout et répondre aux questions d'Henriette qui sans cesse lui demandait:

— Trouves-tu cela bien?

Madeleine souffrait. Elle ne pouvait rien admirer. Elle aurait préféré pour son corps de la grosse toile paysanne; toutes ces élégances lui donnaient envie de pleurer et lui semblaient ironiques autant qu'un linceul qu'on aurait brodé et parfumé.

Ce jour-là, Mme de Flave dit à Gérald:

— Le trousseau est arrivé ce matin. Il est là, dans la pièce voisine.

Lui, prudent, ne demandait pas à le voir. Madeleine se taisait. Henriette reprit:

— Montre donc à M. de Simpré les petits mouchoirs de couleur; ils sont délicieux.

— Allons! fit Gérald.

Il s'était levé.

— Non, restez, dit vivement Madeleine, j'irai!

Elle avait rougi de dégoût à la seule pensée qu'il allait la suivre et que ce regard d'homme violerait l'intimité de ses plus secrets vêtemens.

Elle sortit et revint presque aussitôt avec le carton contenant les mouchoirs qu'elle remit à Gérald, sans rien dire.

Il fit un compliment quelconque et changea de conversation. Il ne paraissait pas du reste avoir attaché à cet incident la moindre importance ; Madeleine fut sans doute la seule à ne pas l'oublier.

Une semaine environ se passa. On était à quinze jours du mariage. Tout était réglé. Il était convenu que la cérémonie nuptiale aurait lieu dans l'église de Vierzon. Aussitôt après, les époux devaient s'installer aux Rocailles, dans la maison de Madeleine. C'était la jeune fille elle-même qui en avait décidé ainsi et l'avait dit à Gérald. Un voyage de noces l'effrayait. Chez elle du moins, elle arrangerait sa vie, dès la première minute; elle y affirmerait plus facilement sa volonté d'être libre ; elle ferait respecter sa solitude ; et cet espoir donnait quelque sécurité à son avenir.

D'ailleurs, quand elle se laissait entraîner par sa rêverie jusqu'à l'heure, si proche, où elle quitterait la Croix-Fougères, il lui semblait que cette heure ne sonnerait jamais. Elle s'étonnait qu'un événement ne fût pas encore survenu qui, malgré elle, bouleversât tout. Quel événement? Elle n'aurait su le dire, mais elle l'attendait; et à ce confus pressentiment succéda une idée chaque jour plus nette : « Pierre ne m'aime plus! » Elle lui en voulait de son silence. Elle qui l'avait supplié, lui avait ordonné de subir sans révolte la nécessaire douleur de ce déchirement, elle regrettait presque d'être si bien obéie. Elle jugeait, — n'était-ce pas une illusion? — qu'une résistance à vaincre eût soutenu sa volonté. Mais non! Tout allait facilement, simplement, et le sacrifice lui était plus cruel depuis que Pierre avait l'air d'y consentir. Ne souffrait-il donc pas? A certaines heures, c'est vrai, il avait l'air de la fuir ; et cependant lorsqu'il se trouvait avec elle, seul ou devant témoins, il tenait bon. Était-il insensible ou résigné? ou stoïquement réprimait-il sa douleur? Elle aurait voulu le savoir et s'irritait, désireuse d'émouvoir ce visage trop impassible.

Un après-midi, Pierre, le fusil sur l'épaule, rentrait à la Croix-Fougères. Madeleine, de la terrasse, le vit venir et l'attendit.

Après un échange de bonjours distraits, Pierre dit :

— Il paraît que nous dînons demain chez Mme de Simpré.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que nous n'avons encore dîné qu'une fois à la Chesnaie et que nous avons refusé trois invitations déjà.

— Vous le regrettez ?

Elle se détourna. Cette ironie de Pierre lui faisait plus de mal que son silence des jours passés. Elle voyait maintenant qu'il souffrait et elle reculait devant cette souffrance découverte. Elle ne voulut pas faire un direct reproche et se contenta de changer brusquement la conversation. Mais sa tristesse apparut dans la douceur excessive qu'elle mit à cette question :

— Avez-vous fait bonne chasse, aujourd'hui ?

— J'ai tué le temps.

Et avec amertume il reprit :

— C'est le souvenir que je voudrais tuer ; mais je ne pourrai jamais.

Madeleine, pâle, fixait devant elle son regard qui ne voyait pas. Il continua comme s'il causait avec lui-même :

— Il y a des heures où je souhaite un accident. C'est si simple. On saute un fossé, une haie. Le fusil part et vous tue. Plus rien ! Plus de souvenirs ! Quel repos ! Et encore, est-on bien sûr que le souvenir meure ? J'en doute, c'est pourquoi je vis. Et puis je n'ai pas besoin de me tuer. Il y a la folie qui vient toute seule, c'est plus sûr que la mort ; grâce à elle, les plus désespérés oublient ou deviennent des fous joyeux.

Madeleine ramena sur Pierre ses yeux d'où glissaient lourdement des larmes. Il vit ces larmes et n'eut ni honte ni regret. Il souffrait trop, lui aussi. Et il insista :

— Quand je pense que bientôt vous serez là-bas, avec lui... aux Rocailles ! dans cette maison où... Dites-moi ! vous n'avez pas oublié pourtant ? Pour moi, il me semble que mes baisers de ce jour-là y sont restés et qu'ils vous verront recevoir ceux d'un autre... Oh ! c'est horrible, ce sera comme si j'assistais à ce vol, à cette souillure... Vous ne savez pas ce qu'on peut souffrir !.. C'est de la chair à moi qu'on m'arrache !..

— Assez, Pierre ! De grâce, taisez-vous, s'écria Madeleine. Vous n'avez pas le droit de parler ainsi.

Elle fit un pas pour s'éloigner. Il se rapprocha d'elle.

— Pas le droit ? Par exemple ! Mais je vous aime plus que jamais. Tenez, encore une fois, voulez-vous partir, fuir d'ici, dites-moi, voulez-vous ?..

Elle s'arrêta. Le sang quitta ses joues qu'avaient fait rougir ces paroles passionnées ; et, plus pâle à mesure qu'elle parlait, se forçant à être digne et sévère, elle répondit :

— Non, Pierre. Il faut me respecter. Personne ne m'aimera, mais je suis la femme d'un autre. Il faut vous en souvenir... Nous avons été assez coupables déjà.

— Vous l'aimez donc ? fit-il sourdement.

Découragée, elle répondit :

— Mettez que cela soit, et ne me parlez plus de vous.

Alors, fou de douleur, il lui jeta cette insulte :

— Oui, oui, je comprends. L'amour, avec moi, ça n'était pas sérieux. Je n'ai servi qu'à vous donner l'envie d'aimer et d'être aimée. Et il vous a fallu tout de suite quelqu'un que vous puissiez adorer tout à votre aise, et vous avez pris celui-là. C'est un beau garçon. Oui, je comprends !

Mais déjà elle n'écoutait plus, elle s'enfuyait en murmurant dans ses larmes :

— Oh ! c'est moi qui aurais le droit de mourir ou de devenir folle.

. . . . . .

Cette scène avait bouleversé Madeleine. Elle comprenait maintenant quelle avait été son illusion quand elle s'imaginait qu'une révolte de Pierre stimulerait son courage ; et de nouveau, elle l'accusait. C'était sa faute à lui si elle fléchissait. Pourquoi railler ? Pourquoi se plaindre ? Pourquoi ne pas lui dire : « Vous êtes une sainte, » au lieu de parler de folie et de mort ? Il aurait dû s'oublier lui-même, pour l'admirer ; et, dans un héroïque entraînement, la prendre par la main et la conduire au devoir avec de touchantes et fières paroles. Elle méritait bien qu'il partageât sa misère, elle qui jusqu'à cette heure, à force de volonté, avait su tout cacher à Henriette.

Hélas ! il fallait bien qu'il en fût ainsi, que personne jamais ne soupçonnât le sacrifice résolu ! Il fallait courber la tête et s'en aller vers l'avenir tout sombre, sans autre ami que sa conscience, isolée dans la foule ignorante où nul, en la voyant passer, ne la saluerait d'un regard de vénération ou de pitié, nul, pas même Pierre, dont la douleur sans noblesse ne serait bientôt plus que de la haine.

Sous l'assaut de telles pensées, Madeleine pliait ; alors comme aux premiers temps de ses fiançailles, elle mettait toute son énergie à ne plus vivre sa vie que minute par minute, sans se rappeler ni prévoir.

C'est ainsi qu'après avoir séché ses larmes, elle s'efforça, durant tout le reste de la journée, d'oublier qu'elle devait dîner le soir à la Chesnaie. Elle ne s'habilla qu'au dernier moment quand elle vit que l'on sortait de l'écurie les chevaux garnis. On dut même à cause d'elle retarder le départ.

Aussi lorsque Henriette, Pierre et Madeleine arrivèrent à la Chesnaie, les invités de Mme de Simpré étaient déjà tous réunis. C'étaient des parens, des voisins : en tout une douzaine de personnes. On regrettait l'absence de Claire, la sœur de Gérald, qui

faisait avec son mari un long voyage en Orient et ne pourrait être de retour que peu de jours avant le mariage.

Après le dîner, Gérald accompagna les hommes au fumoir ; mais il ne s'accorda que le temps d'une cigarette et revint avant ses hôtes. Au salon, les femmes causaient fleurs. Mme de Simpré louait fort un nouveau jardinier qu'elle avait à son service depuis un mois. Cet homme-là, décidément, avait la main pour certaines plantes.

— Grâce à lui, disait-elle, je ne désespère pas de voir mes orchidées rivaliser un jour avec celles de Mme de Flave. Voulez-vous que je vous les montre, c'est à deux pas d'ici?

On s'empressa d'accepter.

Le salon était attenant à une galerie vitrée; à l'extrémité de cette galerie, une porte s'ouvrait sur une petite serre élégamment aménagée, où s'étageaient quelques précieuses fleurs dans la douce clarté de lampes à globes mats. Pendant quelques minutes Mme de Simpré recueillit des éloges unanimes, puis :

— Je n'ose pas, dit-elle, vous retenir longtemps ici. Ces tubéreuses ont un parfum si violent qu'elles entêtent.

On se retirait. Madeleine se trouvait en arrière. Gérald s'effaçait pour laisser passer ses hôtes.

— Restez un instant, dit-il bas, à la jeune fille, un instant seulement, il faut que je vous dise quelque chose.

Et en même temps, tout haut, comme s'il s'accusait d'un oubli :

— A propos, mademoiselle, vous n'avez pas vu ce qu'il y a de mieux, selon moi, dans la serre. C'est une fleur que j'ai rapportée... Voulez-vous la voir ?

— Ah! oui, ta fameuse plante ; elle n'est pas belle, fit Mme de Simpré, qui sortait... Tu n'oublieras pas de fermer la porte en t'en allant.

Elle s'éloigna.

Madeleine demeura seule avec Gérald. Cela s'était fait très vite, sans qu'elle pût dire non.

— Où est cette fleur? demanda-t-elle.

Il fit quelques pas vers le fond de la serre. Madeleine l'accompagnait :

— Tenez, la voici ! dit Gérald.

Il lui montrait une fleur qu'elle n'avait en effet jamais vue, mais qui ne lui parut ni belle, ni étrange. Elle dit :

— C'est très bien. Merci ! Rentrons.

Il essaya de rire et, comme s'il plaisantait, il lui barrait le passage :

— Que vous êtes cruelle ! Vous ne me permettrez donc jamais d'être seul avec ma fiancée?

Elle devint très grave.

— Non, rentrons!

Lui aussi changea de ton, et lui dit :

— Vous ne croyez donc pas que je vous aime?

— Cela m'est égal.

— Un jour pourtant vous m'aimerez.

— Jamais!

Il tressaillit. Il devait souffrir, au moins dans son orgueil d'homme, dans son espoir passionnel. Sa voix tomba un peu.

— Alors, peut-être deviendrez-vous mon amie; peut-être pourrai-je vous y obliger à force d'humilité, d'obéissance et de discrétion. Dites-moi, croyez-vous?

Elle fut surprise du ton de ces paroles et répondit, sans dureté cette fois, pour abréger peut-être le tête-à-tête :

— Je ne sais pas!.. Mais on nous attend; il faut aller...

— Merci, murmura-t-il en baissant la tête.

Une lueur de joie éclaira ses yeux.

— Allons, répéta Madeleine.

Il s'écarta, mais à l'instant où la jeune fille passait devant lui, il la saisit par la taille et la renversa en arrière sur son bras; et penché sur elle, il la maintenait ainsi, coupant l'effort qu'elle faisait pour se relever, et lui soufflant à l'oreille des mots chauds de passion :

— Je vous aime comme un fou. Et il faudra m'aimer. Vous me laisserez bien vous aimer. Dites-le-moi. Ah! je vous adore!!

Son visage touchait celui de sa fiancée; et alors que Madeleine tout éperdue allait jeter un cri de désespoir et de colère, elle sentit les lèvres de Gérald lui fermer la bouche... Elle faiblit sous ce traître baiser et dut le subir, étouffée et palpitante. Mais dès qu'elle put reprendre le souffle et la force, elle se redressa d'une secousse, et repoussa Gérald. Il la lâcha. Elle eut pour lui le regard qu'elle aurait jeté à un laquais ivre et s'éloigna, rapide, farouche, sourde aux paroles dont il l'implorait encore en la suivant.

Elle traversa la galerie vitrée. Arrivée au seuil du salon, la première personne qu'elle aperçut fut Pierre de Flave. On eût dit qu'il avait remarqué l'absence de Madeleine et qu'il guettait son retour. Il était un peu pâle; ses yeux, brillans d'inquiétude, interrogeaient; la jeune fille ne put en soutenir l'éclat troublant; elle passa sans rien dire et vint s'asseoir auprès d'Henriette. Pierre et Gérald se trouvèrent ainsi face à face. Ils se dévisagèrent hautement. Ce fut une seconde froide et silencieuse où ils se montrèrent toute leur haine. Puis, ensemble, ils se détournèrent l'un de l'autre, et, se mêlant aux autres invités, retrouvèrent aussitôt l'expression et le langage insoucians qu'il fallait.

Pendant ce temps, Mme de Simpré questionnait en riant Madeleine au sujet de la « fameuse fleur exotique » de Gérald. La jeune fille, encore oppressée, répondait avec effort.

Mme de Simpré le remarqua et lui dit à mi-voix :

— Vous n'avez pas l'air à votre aise, ma chère enfant. Ce sont ces tubéreuses...

— En effet, madame, répondit Madeleine, ce parfum est si fort!.. Et j'avais déjà la migraine en arrivant...

Elle se tourna vers Henriette :

— Si tu veux, nous rentrerons bientôt... C'est dommage! mais je me sens vraiment souffrante!..

Cela fut dit avec un sourire de fatigue et de regret auquel on se trompa.

Quelques minutes plus tard, Henriette et Madeleine étaient en voiture. Pierre, pour pouvoir fumer, était monté sur le siège et menait lui-même. Mais, avant de partir, dans l'antichambre, il s'était approché de Madeleine et, cruel de jalousie, lui avait glissé ces mots :

— Comme vous l'aimez, votre fiancé!.. Enfin, un peu de patience! Vous touchez au but.

... Le retour fut rapide. Les deux femmes se taisaient. Henriette, par ménagement, évitait de faire parler Madeleine. A mi-chemin, elle lui dit :

— Veux-tu appuyer ta tête sur mon épaule, tu seras moins secouée.

— Non. Merci! répondit la jeune fille, qui se renfonça dans l'angle sombre de la voiture.

C'est qu'elle pleurait et ne voulait pas qu'Henriette s'en aperçût.

XI.

En descendant de voiture, Madeleine avait dit à Henriette :

— Ne t'inquiète pas de moi. Je vais dormir. Demain, ce sera passé.

Et elle était montée chez elle.

Quand elle fut seule enfin, dans sa chambre, elle s'assit et resta là, immobile, consternée par deux souvenirs : l'odieux baiser de l'homme qu'elle n'aimait pas, l'injurieux reproche de celui qu'elle aimait.

Ah! ce baiser! Quel avertissement! quelle menace! L'avenir ne pourrait-il donc être ce qu'elle avait cru : un volontaire exil de son amour, une tristesse à jamais acceptée, mais une pure tristesse d'âme où elle conserverait du moins la paix du corps? Faudrait-il céder? se livrer?.. Non, impossible!..

Elle avait prononcé tout haut ce mot en se levant, comme ayant déjà peur et prête à se défendre, tandis que ses épaules remuaient dans un frisson de répugnance!..

Et Pierre qui lui avait dit : — Vous l'aimez donc bien!.. Était-ce un blasphème de désespéré, ou, s'il l'accusait sincèrement, quelle créature jugeait-il donc qu'elle fût?.. Le fou, l'ingrat, l'indigne! Et, révoltée qu'il ne l'eût pas comprise, glorifiée même, elle dédaignerait de se justifier devant lui...

Tout à coup un bruit de pas arrêta sa pensée. On montait l'escalier. Elle reconnut la voix de Pierre. Il parlait à Henriette, probablement, mais elle ne distingua pas ses paroles.

Et presque aussitôt, Pierre s'approcha de la porte et lui dit assez haut :

— Madeleine, êtes-vous là?... Henriette vous fait demander comment vous allez?

Puis il murmura :

— Vite, Madeleine, venez, ouvrez! je vous en prie.

— Que voulez-vous? dit-elle.

Au même instant Pierre entre-bâilla la porte.

— Tenez, Madeleine, prenez ceci, je vous en supplie et pardonnez-moi. Tenez! vite!

Il lui glissa dans la main un papier plié très petit et disparut.

Henriette à son tour montait l'escalier. Madeleine donna un tour de clé. Dans le corridor, la voix de Pierre s'éloignant disait à Henriette :

— Elle est couchée, je crois. Elle va mieux.

Madeleine écouta encore un instant. Elle n'entendit plus rien. On ne reviendrait pas. Elle était seule. Elle déplia la lettre. Il y avait quelques lignes rapidement tracées au crayon.

« Ma bien-aimée. Pardon, pardon! Je vous ai insultée, la douleur me fait perdre la tête. Il ne faut pas me haïr. Je ne puis vous promettre de vous oublier, car je sais que je vous aimerai toujours, mais je vous jure que je ne me plaindrai plus. Soyez en paix. Devenez la femme d'un autre. Aimez-le même. Vous serez plus heureuse, et cela m'aidera peut-être à vivre... Vivre? Quand je voudrais me mettre devant vous par terre, pour avoir votre pardon; et pleurer, la tête sur vos genoux, et mourir là, tout doucement.

« Adieu. Écrivez-moi un mot de pitié, le dernier.

« PIERRE. »

C'était tout. Mais elle lisait toujours. Elle relut, relut encore. Ces phrases de sombre amour, elle croyait les entendre. Comme il l'aimait! Oui, il l'aimait. D'abord elle ne vit que cela. Un éclair brilla

pour elle. Puis l'ombre se fit. Une tristesse affreuse, épaisse, pesante, l'enveloppa, l'écrasa. Il l'aimait ! Et ils se séparaient pour toujours ! Il lui disait adieu... Il parlait de mourir... Il lui demandait de l'oublier, il lui permettait d'aimer l'autre... Oh ! cet autre, ce fiancé ! Oh ! ce baiser !...

Elle s'était pris la tête à deux mains. Le poids de sa tristesse se changeait en une douleur aiguë, comme ces charges trop lourdes qui meurtrissent.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle.

Mais que faire ? Où aller ? A qui parler ? Elle ne pouvait rester seule ; elle deviendrait folle. Elle voulait voir Pierre, ou Henriette... Quelqu'un enfin. Et tout dire, mais ne plus souffrir autant... Comment ! il lui demandait un mot de pardon, de pitié. Pauvre cher malheureux !

Encore une fois elle regarda la lettre, et ces mots la frappèrent : « Écrivez-moi ! »

Elle éprouva comme une délivrance. Oui ! Écrire, écrire, c'était parler, soulager son cœur.

Avec une joie nerveuse, elle courut à sa table et commença :

« Mon bien-aimé ! »

Mais tout à coup, devant ce nom que Pierre lui avait donné et que tout naturellement elle lui rendait, elle hésita, elle s'arrêta... Elle n'osait pas l'écrire ; il ne fallait pas ; elle n'en avait pas le droit ; elle devait, désolée, renoncer à ce nom, comme elle avait déjà renoncé à l'homme qui le méritait ; c'était une séparation, encore ! et lentement, ainsi qu'un adieu murmuré, elle répétait :

« Mon bien-aimé... mon bien-aimé... »

Elle s'attendrissait. De grosses larmes glissaient sur ses joues, emportant sa fièvre...

Elle prit une autre feuille, et pleurant toujours, elle écrivit :

« Pierre, je vous pardonne. Vous avez été injuste pour moi, mais c'est parce que vous souffrez, et je vous remercie de me l'avoir dit...

Elle s'interrompit un instant pour essuyer ses larmes. Elle respira longuement. L'action d'écrire l'apaisait et la nécessité de coordonner, pour ainsi dire, ses douleurs, était une espèce de consolation. Elle continua très vite :

« C'est vrai, vous m'avez fait du mal. J'ai cru que j'allais m'évanouir quand vous m'avez dit que j'aimais M. de S... et qu'il me fallait prendre patience... Oh ! c'était horrible ! Si vous aviez vu comme vos yeux étaient méchans !.. Mais il est impossible que vous pensiez cela. C'était seulement pour me tourmenter. Et pourtant, vous m'écrivez ce soir : « Aimez-le, s'il le faut ! » Vous n'avez donc pas compris ce que je faisais et pourquoi je le faisais. Jusqu'ici, j'étais forte, je me sentais capable d'aller jusqu'au bout, sans me

plaindre, en gardant mon secret. Je voulais bien que vous me deviniez, je l'espérais même, et je pensais que vous auriez pour moi du respect. Mais non! vous m'avez ôté tout mon courage; vous n'avez pas l'air de croire en moi, vous me traitez avec indulgence, comme une enfant. Cela me fait encore plus souffrir que vos reproches. Vous me jugez capable d'aimer celui qui m'épousera. Comment l'aimerais-je! C'est pour vous fuir que je l'épouse, ne le savez-vous pas? Oui, pour vous fuir, parce que je ne pourrais pas vivre à côté de vous sans me laisser aimer. Mais je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Malgré tout, je n'aurais pas eu le courage de ce sacrifice. Il a fallu que j'y fusse à peu près forcée. Cela vaut mieux. A présent, c'est irrévocable. Et voici ce qu'il faut que je vous apprenne, mais jurez-moi de le cacher au plus profond de votre cœur. M. de S... savait. Il nous avait vus ce certain jour, en wagon. Si je l'avais repoussé, il aurait peut-être parlé. Henriette aurait appris... Son bonheur et le vôtre étaient perdus à jamais! Tandis que maintenant vous tâcherez d'aimer votre femme et de la rendre heureuse. Moi, je vivrai loin de vous; j'arriverai bien à vous oublier... Et quand nous serons bien vieux, bien vieux, que nous aurons expié, nous nous reverrons et nous serons des amis...

« Cela m'a fait du bien de vous écrire. Je serai plus calme désormais, je penserai que vous me rendez justice et que j'ai agi comme l'honneur le commandait.

« Dans quelques jours, je me marierai. Quand j'entrerai dans l'église, personne ne s'apercevra que j'aurai envie de mourir, moi aussi. Je serai brave; soyez-le autant que moi.

« Adieu. Vous aurez été mon seul amour, mais il faut que je l'oublie. Adieu.

« MADELEINE. »

Une heure après, elle s'assoupit dans l'anéantissement qui suit les grandes émotions. Le lendemain, elle s'éveilla tard. Sous l'oreiller elle retrouva sa lettre qu'elle avait cachée là. Elle la prit et la regarda, cherchant à se rappeler ce qu'elle avait écrit; mais sa mémoire était trouble. Elle eut envie de rompre le cachet; elle y renonça vite; elle avait peur de relire la lettre; elle l'aurait déchirée peut-être... Or, il fallait que Pierre sût tout. Elle lui devait cet aveu et, après, elle souffrirait moins. Dès lors, elle n'eut qu'une idée: lui faire parvenir la lettre. Quand elle fut prête, elle sortit de chez elle et suivit le long corridor qui menait au cabinet de travail de Pierre. Personne ne la vit. Elle frappa et, presque en même temps, elle entr'ouvrit la porte, sûre que la chambre était vide. Elle comptait glisser sa lettre entre les feuillets du buvard qui était sur la table à écrire et s'en aller prévenir Pierre. Mais, la porte ouverte,

elle s'arrêta. Pierre était là : il s'était levé en même temps qu'elle entrait. Il fit un pas vers elle, puis resta immobile. Tous deux se regardèrent une seconde, silencieux, très pâles. Elle aurait voulu dissimuler la lettre qu'elle tenait à la main et que Pierre avait vue. Mais elle sentit qu'une nécessité la poussait... Elle posa la lettre cachetée et sans adresse sur un guéridon qui se trouvait à portée, en disant :

— Voilà, je vous ai répondu !

C'est tout ce qu'elle put dire.

Elle sortit précipitamment, tout étourdie, à peine consciente, mais satisfaite après tout d'avoir osé. Elle descendit au salon. Il était près de dix heures. Henriette lisait sur un fauteuil ; elle eut un mouvement de surprise.

— Tiens ! Je te croyais dormant encore. J'avais défendu qu'on entrât chez toi.

Madeleine répondit le plus naturellement qu'elle put en s'aidant d'un sourire factice.

— Ma chère Madeleine, lui dit tout à coup Mme de Flave, je n'ai pas voulu avoir une conversation avec toi hier au soir. Mais, maintenant, te voilà plus calme, expliquons-nous. Voyons. Que se passe-t-il ? Tu me caches quelque chose. Depuis hier, j'en ai la certitude. Tu n'es pas heureuse. Je le sens, je le vois. Si ce mariage te déplaît, tu peux te dégager. Il en est temps encore. Allons, parle, aie confiance, Madeleine, ma chère enfant !..

Madeleine fit un dernier effort pour nier. Mais ses lèvres ne purent achever ni leurs paroles ni leur sourire. Elle se contenta de secouer la tête.

Henriette lui avait pris les mains et, instamment, l'interrogeait encore, avec cette sollicitude qui exige la confidence des douleurs.

Toujours muette, Madeleine, peu à peu, faiblissait. Des larmes commençaient à tomber de ses paupières à demi closes. Elle n'eut pas le temps de parler. Violemment, la porte s'ouvrit, et cet appel saccadé les fit tressaillir toutes deux :

— Henriette, où es-tu ?

C'était Pierre. Il était là, sur le seuil, blême et paraissant lutter contre une furieuse émotion.

Madeleine pensa : « Il a lu ma lettre. »

— Qu'y a-t-il ? fit Henriette effrayée.

— Ce qu'il y a ?..

Il reprenait son souffle comme si un poids lui chargeait la poitrine. Pendant quelques secondes, il se tut, ne sachant comment exprimer tout ce qui était en lui. Enfin, les paroles revinrent, d'abord sourdes, puis plus sonores à mesure et plus éclatantes ; et sa voix montait dans une rapide gamme de colère.

— Ce qu'il y a?.. Il y a que tout ce qui se passe est odieux, est infâme. Il y a que ce mariage est impossible.

Henriette s'était levée toute droite.

— Pierre, s'écria Madeleine, je vous en supplie.

— Non, non, reprit-il; assez de mensonges! Écoute, Henriette. Ce Simpré est un misérable. Il faut que je l'écrase, que je le tue!

Madeleine sanglotait, la figure cachée.

— Mais, encore une fois, dit Henriette, qu'y a-t-il? Pourquoi bouleverser cette enfant? C'est son fiancé que tu traites ainsi!

— Oh! c'est que tu ne sais pas, continua-t-il, je ne peux pas tout te dire! Vois-tu, Henriette, je suis bien coupable, tout cela est ma faute. Je te dirai, plus tard, je te jure! Mais Madeleine est une sainte, elle se dévoue pour nous, pour toi. Elle épouse Gérald pour l'empêcher de parler, et aussi pour me fuir, parce que moi aussi... je suis un misérable.

Henriette, d'une blancheur de morte, reculait, reculait, et sa voix rauque murmurait:

— Oh! non, non!

C'était de la stupeur, du dégoût, de l'épouvante.

Pierre, vivement, voulut se rapprocher d'elle.

— Non! s'écria-t-elle. Reste là, parle, dis-moi tout, tout, je veux savoir. Tu l'aimes, n'est-ce pas? Elle t'aime!

Et son regard fit tomber sur Madeleine une telle charge de mépris que Pierre s'écria:

— Non, sur l'honneur, devant Dieu, je te jure. C'est vrai, je voulais l'aimer, mais elle me repoussait. C'est moi, oui, moi qui la poursuivais. C'était de l'égarement. C'est oublié, fini. Tu ne me pardonneras peut-être jamais. Je le mérite. Mais elle, elle ne peut épouser Gérald. Lui se doutait; il nous a espionnés. Un jour, il nous a vus. Je baisais la main de Madeleine. Il a soupçonné mille fois plus de mal qu'il n'y en avait. C'est un lâche. Il aurait abusé du secret; tu aurais su. Alors Madeleine a dit oui, elle a accepté d'être sa femme. Mais cela ne sera pas. Il faut l'empêcher!

Depuis un moment, Henriette baissait la tête; son visage avait changé; l'émotion avait disparu; ses traits se figeaient. On eût dit qu'elle n'entendait plus et se laissait emmener par une pensée toute-puissante. Puis, comme Pierre avait cessé de parler et attendait, elle dit très bas:

— Est-ce que je rêve? Est-ce vrai? Non, c'est impossible!

Elle releva la tête et, lentement, ses yeux très grands dans l'immobilité du visage regardèrent tour à tour Madeleine et Pierre.

La jeune fille vit ces yeux vagues; elle eut peur; elle crut à une folie de douleur, elle voulut courir à Henriette. Mais alors, les yeux éteints flambèrent.

— Ah! laisse-moi, s'écria Mme de Flave avec un tressaut de tout son être. Ne m'approche pas! Que veux-tu donc? Que voulez-vous tous les deux? Pourquoi êtes-vous encore ici? Nous ne nous connaissons plus. Allez-vous-en. Partez, puisque vous vous aimez!

Elle répéta: « Vous vous aimez! Vous vous aimez! » comme pour mettre sa raison en face de l'horreur toute nouvelle de ces mots; puis, tout à coup, ce cri déchira sa poitrine:

— C'est que c'est vrai qu'ils s'aiment! Oh! mon Dieu!

Et, secouée par ses sanglots, jetée à bas par la tempête de son émotion, elle s'affaissa plutôt qu'elle ne s'assit.

Et, tandis qu'elle pleurait, Pierre et Madeleine, devant cette souffrance qui était leur crime, restaient debout, inertes, sans même l'échange d'un regard, observant le grand silence qu'on fait autour des agonies...

Mais ce ne fut chez Henriette qu'une défaillance. Bientôt les larmes cessèrent. D'un geste lent, elle passa ses deux mains sur son visage comme pour en essuyer la douleur, puis elle se leva et, d'une voix qui se reprenait, plus douloureuse à entendre que des sanglots, elle dit à Pierre:

— Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire; adieu.

Il s'élança:

— Henriette! Où vas-tu? Que fais-tu?

— Oh! rien encore! Je ne sais pas, je verrai.

Pierre l'interrogeait des yeux.

— Mais oui, continua-t-elle avec un ricanement, il faut marier Madeleine; jusque-là je ne m'appartiens pas. A quelle heure donc vient M. de Simpré, aujourd'hui?

Au choc de ces derniers mots, Pierre, avec un tressaillement, balbutia:

— Comment, mais...

— Eh oui! reprit-elle, M. de Simpré est bien le fiancé de Madeleine. Il n'y a rien de changé, n'est-ce pas? Le mariage a lieu mardi prochain.

Il eut presque un geste de menace.

— Ainsi, tu permettras qu'il épouse?..

Elle l'interrompit:

— Pourquoi pas?..

Puis, se tournant vers sa cousine:

— Je pense que Madeleine est d'accord.

Madeleine se leva. Elle fit signe que oui; puis d'un pas lourd, comme si elle allait tomber, elle traversa la chambre et sortit.

— Henriette! s'écria Pierre, dès qu'ils furent seuls, tu n'as pas le droit...

Elle s'était redressée, forte, maintenant, et toute à son indignation.

— Assez, assez! Comment! pas le droit? Ah! par exemple! Tu m'outrages, tu salis cette maison; et parce que tu vois un autre homme t'enlever celle que tu aimes, tu viens tout me dire, tu me jettes à la figure l'aveu de ta trahison et tu me supplies de garder chez moi celle qui m'a pris mon mari! Mais c'est d'une naïveté par trop cynique! Moi, empêcher ce mariage. Allons donc! C'est la meilleure manière pour Madeleine de s'en aller d'ici. Elle et Gérald feront bien la paire; lui, un aigrefin en amour; elle, une voleuse... Mais, c'est ma joie, ce mariage, c'est ma revanche. Tu souffriras, tant mieux. Elle aussi. Tant mieux. Je ne serai pas seule à pleurer. Pleurer! Je ne pleure plus! J'ai trop de dégoût. On pleure devant les morts; on les salue. Devant vous autres on s'écarte, on se détourne pour ne pas voir... Et moi, qui croyais en toi! Moi qui avais honte quand un soupçon me venait. Ah! ah! Comme vous la jouez, la comédie! Vraiment j'étais bête!..

Elle dit cela d'un trait. Puis, comme Pierre essayait de parler, elle frappa du pied :

— Oui, oui! Elle l'épousera. Je le veux. C'est juste. Je me défends. Elle voulait te prendre, je te reprends. Je verrai si cela vaut la peine de te garder, mais elle, il faut qu'elle parte, et c'est son mari qui l'emmènera. Et si tu dis un mot, si tu oses t'interposer, je crie à tout le monde la vérité, et je jette Madeleine à la rue. Tu la ramasseras, si tu veux!

Elle fit un pas vers la porte. Pierre bondit à elle et lui saisit le bras. Il était livide et ses dents serrées laissaient mal passer sa voix.

— Soit, dit-il, tandis qu'elle lui lançait le défi étincelant de son regard. Mais prends garde. J'ai agi en homme d'honneur. J'ai avoué loyalement mes torts en te confiant ceux de cette malheureuse qui est pure malgré tout... Malgré moi... oui, malgré moi. Tu abuses de cet aveu. C'est lâche! ma folie avait passé, je t'aimais de nouveau; je voulais me faire pardonner! Mais ta cruauté me révolte. Tu ne m'as jamais aimé; mon repentir n'existe plus. Maintenant, fais ce que tu veux, mais rappelle-toi bien ceci. Le père de Madeleine, avant de mourir, t'a recommandé sa fille, tu lui as juré qu'il pouvait compter sur toi... Prends garde! ces sermens-là, on les tient, ou on ne les fait pas!

Mme de Flave s'était dégagée de l'étreinte de son mari. Elle le regardait, implacable, dédaigneuse. Elle répondit seulement :

— Si le général était là, il maudirait sa fille.

— Il pardonnerait. S'il nous entend, il a déjà pardonné. Les morts pardonnent.

— Pas tous. Et puis moi, je suis vivante et je ne pardonne pas.

— Tu as une belle âme, vraiment!

— Elle vaut la tienne!

— Alors ; que tout le mal que tu auras causé retombe sur toi.

— Soit.

Elle était sur le seuil. Elle se retourna et, le défiant encore, elle répéta lentement, résolument :

— Elle l'épousera!

Pierre ne la retint plus! Il sentait la lutte inutile ; d'ailleurs sa raison vacillait, ses confuses pensées se débattaient dans l'ombre...

... Il sella un cheval et partit au galop, à travers champs, sans savoir où il allait.

Un quart d'heure après, quand sonna la cloche du déjeuner, Henriette ne fut pas surprise de s'asseoir seule à table. Elle avait vu sortir Pierre. Madeleine s'était fait excuser.

— Faut-il attendre monsieur? demanda le domestique.

— Non, servez.

Elle fit semblant de manger. La tristesse l'écrasait. Il lui semblait recommencer son veuvage. Très vite, elle rentra dans sa chambre. Plus rien ne tendait ses nerfs, ni sa colère, ni sa fierté. Jusque-là, elle s'était irritée du coup reçu plutôt qu'elle n'avait regardé sa blessure. Maintenant elle songeait à elle-même ; elle se livrait à sa douleur, elle pleurait. Si ferme qu'elle fût, elle était femme et ne pouvait d'une seule secousse et sans déchirure se séparer de ses souvenirs et de ses illusions. Involontairement elle les considérait, elle prolongeait les adieux. Tout, du reste, entre ces quatre murs, lui rappelait ce qui avait existé et n'était plus. Les choses parlaient. Chaque meuble était un ami et lui racontait d'anciennes gaîtés, d'anciens bonheurs finis.

Ici, à cette fenêtre, elle s'était souvent accoudée dans le plein soleil des matins d'été pour sourire à Pierre qui, du dehors, lui disait :

— Allons, paresseuse.

Là, devant ce miroir elle s'asseyait le soir et dénouait ses cheveux qu'elle n'eût laissé toucher à personne, excepté... Oui, lui, quelquefois les prenait, les soulevait, découvrant l'épaule pour un baiser... Et elle se fâchait.

— Voyons, voyons! Vous me les emmêlez!..

Oh! comme elle tourne la tête, pour ne pas voir! comme elle pâlit! et quelle rage dans ces paroles pensées :

— Que nous sommes bêtes de croire, d'aimer, de vouloir qu'on nous aime! Quels menteurs, ces hommes!

Elle s'était levée et, incapable d'immobilité, fouettée par le cha-

grin, elle allait et venait dans la chambre, se souvenant et maudissant...

... Oui ; mauvais les hommes! tous mauvais. Et lui, Pierre, plus qu'un autre peut-être, car il était sans excuses. Elle l'avait aimé dès le premier jour, et comment!.. Si bien! Depuis quand donc s'était-il mis à oublier, à mentir, à regarder Madeleine? Et elle, une jeune fille, avait accepté cet amour, ce crime! Et son âme ne s'était pas révoltée! Elle avait refusé son corps, soit! Mais quoi! Le beau mérite! La trahison n'en existait pas moins! Elles aussi, les femmes sont donc bien faibles, bien mauvaises!.. Oh! cette petite Madeleine!..

... Sur une console, parmi des bibelots, étaient des photographies dans leurs cadres. Il y avait là celle de Pierre, à cheval ; celle de Madeleine, assez ancienne, faite avant la mort du général Ourvil ; celle du général aussi;.. et Henriette contemplait la figure solide et bonne de ce soldat. — Ah! il l'aimait bien sa fille, sa *Mad*, ainsi qu'il l'appelait souvent! Puis Henriette, avançant le bras, prit sur la console une photographie, grande comme une carte à jouer et déjà pâlie par endroits. On y voyait le général ayant sur ses genoux sa fille, âgée de quatre ans et déjà sans mère. La petite avait l'air ébahi des enfans devant l'objectif ; elle se serrait contre son père et lui tenait un doigt comme pour n'avoir pas peur. Et lui, l'œil sérieux, semblait songer, avec la gravité d'avant les batailles, attendant l'avenir et les douleurs possibles, comme l'ennemi, bravement, mais ne les défiant pas.

Elles seraient venues, ces douleurs, et il avait bien fait de mourir avant!.. S'il vivait, pensait Henriette, quelle foudroyante colère! et quelle honte! Mais non, s'il eût vécu, Madeleine serait restée là-bas, aux Rocailles, sous sa garde, et Pierre n'eût pas subi la tentation inévitable et irritante de cette jeunesse et de cette beauté toujours là, sous sa main, comme un fruit mûr à une branche basse! S'il eût vécu, le père, il eût veillé!

Mme de Flave, penchée sur l'image que ses yeux troublés de larmes ne voyaient plus bien, se rappelait le général mourant et les quelques paroles arrachées par la tristesse de mourir trop tôt. Elle se rappela et la demande faite par lui et la promesse répondue. Elle se souvenait qu'alors il s'était apaisé, il lui avait presque souri, et fatigué par ce dernier devoir accompli, il avait fermé les yeux pour se recueillir dans la paix des résignés!.. Oui! elle l'avait aidé à mourir! Et aujourd'hui? Allait-elle oublier son serment? S'en trouvait-elle déliée par l'ingratitude? Ses droits d'épouse qui se défend pouvaient-ils annuler le pacte d'honneur?..

Longtemps elle résista à la révolte de sa loyauté, sentant qu'elle

avait tort de ne pas céder, découvrant en elle-même un peu d'indulgence pour la nature passionnée de Pierre, quelque pitié pour Madeleine, de l'admiration même pour ce sacrifice que la jeune fille n'avait pas eu la force de consommer en silence!.. Pas la force!.. Était-elle donc bien lâche d'avoir faibli, la pauvre enfant? Et Henriette, qui savait ce qu'est la joie de se donner toute à l'homme qu'on aime, se représenta la triste horreur de l'expiation, de ce mariage avec Gérald!.. La pauvre enfant!.. Oui! Mais c'était tout de même une infamie d'avoir aimé Pierre!..

Alors la même souffrance d'hésitation recommençait, et Henriette murmurait :

— Que faut-il faire?

Tout à coup elle cessa de penser. Elle écoutait. Sur le gravier, devant la maison, une voiture avait roulé. Henriette courut à la fenêtre. La voiture s'était arrêtée; M. de Simpré en descendait...

Henriette rougit de colère ou de honte; à l'aspect de cet homme, quelque chose avait fait tressaillir son âme... Vite! il fallait se décider, aller au-devant du destin, ne pas rester là, passive et lâche.

Au moment où elle ouvrait la porte de sa chambre, elle se trouva en face de Madeleine.

Impassible dans sa douleur, mais brisée, la jeune fille regardait Henriette... Et de sa voix, qu'elle faisait très douce, elle dit :

— M. de Simpré est là... Je vais le recevoir... Tu viendras, n'est-ce pas? Cela me donnera du courage!..

C'était si pur, si beau, cette résignation, cette naïve demande de secours, ce confiant appel! C'était si navrant surtout qu'Henriette se troubla, étourdie par une grande émotion. Et, tout à coup :

— Non, dit-elle, n'y va pas, c'est moi qui dois lui parler.

— Comment?..

— Je le veux... Ce n'est que juste...

Puis, rapidement :

— C'est bien vrai tout ce qu'a dit Pierre?.. C'est vrai que M. de Simpré savait... qu'il t'a forcée?..

— Oui, répondit Madeleine.

— C'est bon. Laisse-moi passer.

Madeleine, dominée, ne répliqua rien. Henriette s'éloigna.

Elle n'avait pas raisonné; elle s'était interposée entre Madeleine et Gérald par un instinctif mouvement, comme un brave devant le péril d'un autre; en entrant dans le salon, elle ne savait pas ce qu'elle allait dire...

Le jeune homme s'avança vivement. Elle lui rendit son bonjour le plus naturellement qu'elle put et aussitôt lui dit :

— Monsieur, ma cousine est souffrante. Vous ne pourrez pas la voir.

En prononçant ces mots, elle devait être fort préoccupée, car elle oublia de tendre la main à Gérald...

Lui, empressé, questionnait, s'inquiétait de Madeleine. Henriette répondait évasivement, le considérant avec une fixité singulière. A la fin, il s'étonna :

— Je crains, madame, que vous ne me cachiez quelque chose. Madeleine serait-elle gravement malade?

Elle se tut un instant. Cette question lui rappelait Madeleine telle qu'elle venait de la voir, dans sa pâleur de condamnée...

Alors, tout à coup, elle prit son parti :

— Non, monsieur, elle n'est pas malade... mais il y a une chose qu'il est de mon devoir de vous dire...

— Quoi donc? fit-il avec inquiétude...

— C'est qu'elle ne me semble pas avoir pour vous les sentimens que je croyais... J'ai eu tort...

— Madame !..

— Oui... Je m'accuse, mais il est encore temps... Vous pouvez lui rendre sa parole. Vous devriez le faire. Ce sera une action honnête... et sage.

Par un effort puissant, Gérald maîtrisa ses nerfs.

— Pardonnez-moi, madame, mais ce que vous me dites est si surprenant !.. Je me demande si je rêve...

Il n'admettait pas qu'Henriette sût tout. Il supposait seulement que Madeleine, sous l'émotion du baiser de la veille, avait confié à sa cousine qu'elle se mariait sans amour.

Il continua donc :

— Pour que je croie à cela, il faudrait que ma fiancée me reprît elle-même sa parole. Car enfin, elle est libre de ses actes! Est-ce en son nom que vous me parlez?

— Non, monsieur, répondit Henriette avec hauteur ; si je laisse Madeleine libre, elle sera votre femme.

— Ainsi, c'est vous !

— C'est moi qui ne veux pas...

Il s'était levé ; il entrevoyait la vérité. Il paya d'audace.

— Madame, je ne discuterai pas plus longtemps. Quand Mlle Ourvil sera rétablie, elle m'écrira ou me dira elle-même qu'elle se dégage envers moi ; jusque-là vous me permettrez de me considérer comme son fiancé et d'attendre.

— C'est inutile, monsieur.

— C'est donc vous qui décidez de la destinée de Madeleine?

— Moi seule.

— Pourquoi ?

— J'en ai le droit.

Il comprit que tout était perdu ou à peu près. Sa colère l'emporta ; et il répliqua froidement :

— Ce serait plutôt le droit de M. de Flave.

Elle le vit venir et voulut savoir jusqu'où il irait :

— Qu'entendez-vous par là ?

— Que M. de Flave étant chef de famille, étant un homme, est le protecteur... naturel de Mlle Ourvil...

Il siffla ces paroles avec toute l'ironie qu'il put.

Henriette se redressa sous l'insulte. Elle en voulait à cet homme d'avoir découvert qu'elle n'était plus aimée ; toute sa douleur de femme dédaignée se changeait en haine contre cet espion. Elle marcha sur lui, et le regardant en face :

— Vous voulez dire, sans doute, que M. de Flave aimait Madeleine.

Il protesta d'un sourire méchant et répondit :

— C'est vous, madame, qui l'interprétez ainsi.

Elle n'y tint plus :

— Vous êtes bien l'homme qu'on m'avait dit.

— Quel homme ?

— L'homme qui surprend les secrets et qui en abuse.

Il pâlit horriblement, et s'inclinant :

— Cette fois, madame, vous comprendrez, je pense, que ce soit à M. de Flave que je réponde... et non à vous.

Henriette, droite et farouche, dit :

— Je n'ai peur de rien !

Il s'en allait. Quand il fut à la porte, il se retourna, désireux de rendre une insulte et ajouta :

— Seulement, je ne sais pas où et quand je trouverai M. de Flave. Il m'évite. C'est, du reste, bien dans son rôle.

Ce mot fut pour Henriette comme un soufflet. Elle oublia son sexe et son rang.

— Alors, attendez, dit-elle.

Elle sonna. On vint aussitôt.

— Monsieur est-il rentré ?

— A l'instant, madame.

— Priez-le de venir.

Gérald s'était croisé les bras.

On entendit un pas dans le corridor. Pierre parut. Il vit Henriette et Gérald, et, sur leurs visages, dans leurs yeux, il devina des violences. A mi-voix, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Ce fut Henriette qui répondit :

— Il paraît que je n'ai pas été suffisamment polie avec M. de Simpré, et il a deux mots à vous dire. Vous devriez l'accompagner jusqu'à la grille.

Déjà, Pierre d'un geste de main ordonnait le silence à Henriette.

Les deux hommes échangèrent un regard aigu et sortirent.

Henriette, sans même les suivre des yeux, était rentrée au salon.

Au dehors, une scène très courte eut lieu.

Gérald et Pierre avaient fait quelques pas dans l'avenue; Gérald s'arrêta et dit :

— Mme de Flave m'a insulté.

Pierre répondit :

— Elle a bien fait.

Gérald eut un mouvement comme s'il allait frapper; il se contint :

— Nous nous battrons aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Oui, nous avons le temps.

— Où et quand?

M. de Flave réfléchit une seconde, puis nettement, d'une voix brève :

— Dans une heure, à un kilomètre d'ici, près du petit marais. Le bois est à côté. Il fera jour encore. D'ici là, nous trouverons des témoins et un chirurgien.

— Peu importe, fit Gérald, pourvu que nous nous battions, et vite. Car je vous hais. Je sais tout; vous aimiez Madeleine, vous l'auriez déshonorée. C'est peut-être déjà fait.

Pierre devint livide, et avec un sang-froid terrible :

— Soyez tranquille, ce sera un duel à mort, si possible!

— J'y compte bien.

Et sans se saluer, ils se séparèrent.

. . . . . .

Quand Pierre, un instant après, rentra, il vit la porte du salon entr'ouverte, il la poussa. Henriette, debout, l'attendait. Tout d'abord ils ne parlèrent pas. A la fin, il murmura :

— Je vous remercie de m'avoir permis de punir cet homme.

Elle le regarda fixement, paisible et forte. Mais peu à peu des larmes lui venaient. Alors, dans un regret suprême, elle lui dit :

— C'est pour elle...

Mais il se sentait de nouveau dominé par cette femme qu'il avait méconnue et dont l'âme rayonnait; il s'approcha; lui aussi avait des larmes dans les yeux.

— Je te jure, dit-il, que ma folie est morte. Je n'aime que toi. C'est pour toi que je me bats.

Une joie passa sur le beau visage de Mme de Flave. Mais ce ne fut qu'un éclair. Elle n'osait plus croire, et ce fut avec un renoncement doux et triste qu'elle lui dit :

— Il faut faire ton devoir.

Il fut près de s'élancer, les bras ouverts, mais s'arrêta. Henriette avait reculé. C'était donc que l'heure n'était pas venue encore d'être pardonné.

Elle reprit, fièrement :

— Punis cet homme. Et quand tu auras ainsi nettoyé notre maison, tu nettoieras ton cœur, si tu peux !..

Il ne voulut ou ne sut rien répondre. Mais il avait l'air presque joyeux, et précipitamment il sortit.

XII.

Pierre était à peu près sûr de trouver tout de suite des témoins. Il y avait dans un château du voisinage des officiers de son régiment qu'il savait arrivés le jour même pour chasser le lendemain en forêt. Il leur expliqua en deux mots le service qu'il espérait d'eux. Ils se mirent à sa disposition et montèrent avec lui dans son dog-car. Ils emportaient des armes.

On n'avait pas de temps à perdre. C'était un jour gris d'arrière-automne ; dans une heure, le crépuscule serait là. Pourtant il fallut faire un détour pour prendre en passant le docteur du bourg le plus proche. Si on ne le trouvait pas, le duel serait renvoyé au lendemain.

Le docteur était chez lui, et ne fit aucune difficulté pour accompagner Pierre et ses témoins. L'on repartit. Un des deux officiers avait pris les rênes pour que Pierre ne se fatiguât pas la main.

De son côté, Gérald, qu'une terrible colère enfiévrait, avait fait de son mieux. Il n'était même pas rentré à la Chesnaie. Il arriva au rendez-vous presque en même temps que son adversaire ; il amenait deux amis, de très jeunes gens qui avaient accepté de le seconder.

Une ombre, légère comme celle d'un voile fin, déjà commençait à descendre à travers les branches dépouillées de la futaie.

En toute hâte on gagna le bois. . . . . .

. . . . . .

Lorsque Henriette, restée seule, vit Pierre disparaître au tournant de l'avenue, elle laissa retomber le rideau soulevé de la fenêtre, et, là, debout, immobile, sans lassitude physique, sans conscience même du lieu où elle se trouvait, de l'objet quelconque où se fixait son insensible regard, elle songea et revécut ses rapides malheurs, ses successives tristesses : l'amour coupable de Pierre, qu'elle avait soupçonné, et les reproches qu'elle s'était faits de ses soupçons, puis la très secrète jalousie qui malgré tout était demeurée en son cœur et l'endolorissait comme un morceau

d'épine... Alors, elle avait pris le parti de Gérald, par égoïsme, elle le sentait maintenant. Là, avait été sa faute. Elle s'était bien doutée que Madeleine était malheureuse, mais sans vouloir se l'avouer ; elle ne l'avait questionnée que par acquit de conscience; elle n'avait pas assez insisté ; elle avait eu un instant pitié d'elle, mais trop tard. C'est qu'aussi, comment aurait-elle pu deviner la vérité? A présent, elle la connaissait! Et tout le drame lui apparaissait!.. Que de faiblesses, que de misères féminines, puis quel soudain relèvement d'une âme! Oui, c'était criminel! Madeleine, presque sa sœur, ou sa fille, lui prenant le bonheur! Cette vierge se donnant, sinon toute, du moins se prêtant, détaillant son amour, effritant sa chasteté, ce qui est pis peut-être que le large abandon de soi à l'homme qui sera le seul aimé! Oui, honteux, criminel! mais ensuite! C'était héroïque, la décision prise, la fuite devant la tentation, cette livraison faite de sa vie à un passant, pour que le mal restât ignoré, le bonheur possible, l'honneur sauf!..

Et, de même, au nom de l'honneur, Henriette avait arrêté le sacrifice et ordonné qu'on purifiât l'autel. Oui, au nom de l'honneur! car elle le sentait, il aurait pris son épée, le vieux soldat, le père de Madeleine, s'il eût vécu. Et à cette heure, il devait pardonner à Henriette d'avoir été aveugle, injuste, puisque, pour l'honneur, elle en était arrivée à jouer la vie de Pierre, à risquer de perdre une seconde fois l'homme qu'elle savait bien avoir à jamais reconquis!..

Cette pensée que Pierre pouvait succomber fut pour elle un frisson!.. Elle s'éveilla de sa lourde songerie et, dans une fièvre d'agir, elle monta chez Madeleine.

La jeune fille ignorait tout, mais elle avait tout pressenti. De derrière sa porte entr'ouverte, elle avait entendu le départ de Gérald; comme Henriette, de derrière la vitre de sa fenêtre, elle avait vu le départ précipité de Pierre, puis après avoir vainement écouté, attendu, elle allait enfin se risquer auprès d'Henriette, quand celle-ci entra dans sa chambre. Et tout de suite Madeleine s'écria :

— Henriette! je t'en prie, dis-moi vite... Ils se sont vus, n'est-ce pas? Si je pouvais empêcher!.. Je suis prête; je ferai tout...

Mme de Flave ne résista pas à un désir mauvais de lui faire endurer sa propre douleur, et durement, elle l'interrompit :

— Ils vont se battre.

Cette nouvelle brutale, Madeleine la redoutait, sans y croire encore.

— Ah! mon Dieu! Et si Pierre est tué!..

Certes, ce n'était plus pour elle-même qu'elle parlait; son cœur

avait trop souffert pour que l'amour y vécût. Cette plainte, ce cri, c'était au nom d'Henriette qu'elle l'avait poussé.

Mais celle-ci, que sa crainte et sa rancune rendaient folle et cruelle, se trompa; ce qu'elle entendit, ce fut la voix épouvantée de sa rivale; et, impitoyable, voulant faire une blessure, elle s'écria :

— S'il meurt?.. Eh bien, je serai veuve. Je prendrai le deuil de mon mari. Et toi, toi, tu prendras le deuil de ton cousin; cela se porte six semaines...

Elle ne continua pas. Madeleine était devant elle, pleurant, les mains jointes, et murmurant dans ses sanglots:

— Oh! comme tu es méchante!

Et ce mot de pauvre être qu'on tourmente, ce mot simple, naïf, mais puissant, fut pour Henriette l'éclatante révélation de tous les secrets de cette âme: les repentirs, les expiations, les noblesses renaissantes. Alors elle se pencha vers Madeleine et la releva.

Elles s'étaient assises. Madeleine ne questionnait pas. A quoi bon? Elle devinait bien... On avait chassé Gérald; une provocation avait eu lieu. Pierre et lui se battaient...

Après quelque temps de silence, Henriette dit:

— Nous saurons bientôt. Le jour baisse.

De nouveau, elles turent leurs angoisses. Parfois, redressant la tête, l'une d'elles écoutait ou allait à la fenêtre jeter un coup d'œil ou, encore, demandait:

— Quelle heure est-il?

Car le temps passait, et elles ne savaient pas si Pierre était mort ou vivant...

... Maintenant il faisait nuit.

Soudain, d'un même bond, elles furent debout. Elles avaient entendu une voiture, puis un bruit de portes. On venait; ce fut Henriette qui s'élança.

— Est-ce toi, Pierre?

Un domestique était là et présentait une carte de visite.

Elle crut tomber.

Elle prit la carte et lut ce nom qui ne lui était pas inconnu:

« Armand Lestrade, capitaine au 9e dragons. »

— Il est là? Il demande à me voir? fit-elle.

— Oui, madame.

— Je descends. Allez.

Elle se tourna vers Madeleine, puis, avec ce calme effrayant que parfois elle semblait fière de montrer, elle lui dit:

— Il s'est fait tuer; c'est sûr.

Elle descendit. Madeleine la suivait.

A peine furent-elles entrées au salon que l'officier s'écria:

— Madame, rassurez-vous, M. de Flave est sauf, absolument sauf.

Henriette ne put répondre. Bouleversée de surprise et de joie, elle regardait le capitaine qui reprit :

— Oui, madame, sauf! Il n'y a pas eu mort d'homme, et c'est de la chance !.. M. de Simpré en réchappera. Mais, pardon! Voici une lettre que M. de Flave m'a fait l'honneur de me confier pour vous.

Henriette avait déjà pris la lettre et reconnu l'écriture de Pierre.

L'officier s'inclinait pour sortir.

— Je vous remercie, dit-elle, en lui serrant la main.

Déjà elle déchirait l'enveloppe. Voici ce qu'elle lut :

« Henriette. Je ne reviens pas. Je pars. Je ne veux pas que tu me revoies maintenant. Tu devines pourquoi. C'est que, sans ton pardon, la vie n'est rien pour moi... Et il est encore trop tôt!.. Je ne te dis pas où je vais. Plus tard, jé t'écrirai où je suis. Et, bien plus tard, si tu me dis de revenir, je reviendrai. Alors nos cœurs auront dormi, oublié, regretté... Il faut cet exil. Pardonnez-moi toutes deux mes folies, mes mensonges et mes lâchetés.

« PIERRE. »

Henriette, après avoir lu précipitamment ces lignes, courut à la porte comme pour appeler quelqu'un. Mais elle s'arrêta et lentement relut la lettre. Puis, la donnant à Madeleine :

— Tiens...

Mme de Flave s'assit, s'accouda au bras de son fauteuil, et comme si elle se répondait à elle-même, elle murmura :

— Oui, ce serait trop tôt. Il a raison.

Madeleine avait lu la lettre et entendu le mot. Elle vint s'agenouiller devant sa cousine et lui prit les mains ; puis, avec un de ces sourires que la vérité seule met sur les lèvres et dans les yeux, elle lui dit :

— Non! Henriette, il n'a pas eu raison. Ce n'était pas la peine de partir. Il aurait pu revenir tout de suite... Tu me crois, n'est-ce pas ?

Mme de Flave la regarda au profond des yeux, puis l'attira jusqu'à elle...

Et ce fut une longue étreinte, douce comme un pardon et forte comme une prochaine espérance.

ADOLPHE CHENEVIÈRE.

PROSPER MÉRIMÉE

D'APRÈS

DES SOUVENIRS PERSONNELS ET DES DOCUMENS INÉDITS

I.

DEBUTS LITTERAIRES. — AMOURS ET AMITIES.

Je trouve dans mes notes les lignes suivantes, datées de Fontainebleau, août 1868 :

« En entrant dans la cour des Fontaines, j'ai aperçu l'impératrice qui venait du jardin anglais. Un vieux monsieur marchait à côté d'elle en regardant les pavés. Mise soignée et même coquette : pantalon gris, gilet blanc, ample cravate bleu ciel, d'ancien style. Un gros nez à bout carré de forme curieuse ; le front haché de quatre profondes rides cruciales ; l'œil rond, froid, un peu dur, à l'ombre d'un sourcil épais et derrière le miroitement du pince-nez. L'allure générale, très raide. Probablement un diplomate anglais.

« L'impératrice m'appelle pour me présenter. — C'est Mérimée. »

Mérimée ! Je ne sais si le public d'aujourd'hui se rend compte de l'effet que ce nom devait produire sur un normalien de la promotion de 1861. A partir de ce moment, je fis tous mes efforts pour obtenir ses bonnes grâces, mais sans succès apparent. Se méfiait-il ? Pressentait-il un futur biographe ? Je ne le pense pas ; mais j'avais

vingt-six ans, lui près de soixante-cinq. Jamais vieillard n'a moins fait la cour aux jeunes gens : c'était un des traits nobles de son caractère. Il s'en tenait à ses vieux amis qui, en général, étaient des lettrés plutôt que des littérateurs. Quant à la nouvelle génération, non-seulement il ne faisait aucun pas vers elle, mais ne l'encourageait pas à franchir l'espace qui les séparait. Cependant, comme j'avais la confiance de quelques-uns de ceux auxquels Mérimée avait, dès longtemps, accordé la sienne, je me suis trouvé en tiers dans des causeries presque intimes. J'y apportais, avec toute la modestie dont j'étais capable en ce temps-là, une paire d'oreilles très attentives et des yeux qui alors voyaient. Aussi m'est-il possible d'évoquer, comme une personne visible, vivante, toute prochaine, non pas sans doute l'auteur de *Clara Gazul* et de *Colomba,* mais l'auteur de ce dernier roman de *Lokis*, à la lecture duquel j'ai assisté.

Mérimée est mort depuis près de vingt-trois ans. Le silence s'est fait autour de lui, interrompu, à diverses reprises, par la tardive réception de son successeur à l'Académie et par la publication de ses lettres aux deux « Inconnues » et à Panizzi (1). Ce silence ne durera pas et certains symptômes annoncent que le moment approche, qu'il est venu, de raconter Mérimée et de le classer, de déterminer son apport dans notre bilan de fin de siècle.

Invité à peindre son portrait pour une galerie déjà connue du public et peuplée des images de ses égaux ou de ses maîtres, j'ai dû, en partant de mes propres réminiscences, remonter assez loin dans le passé. Dans cette recherche de documens, j'ai été favorisé au point d'être quelquefois embarrassé de mes richesses, qui me livraient, avec l'histoire d'un homme, celle d'un temps. Sans parler de beaucoup de précieux témoignages que j'ai recueillis, j'ai eu entre les mains les lettres de Mérimée à son vieil ami, Albert Stapfer (1825-1870) (2). Une très haute et affectueuse confiance, qui est, en ce monde, ma seule fierté, m'a permis de lire la correspondance complète de Mérimée avec la comtesse de Montijo (1839-1870).

Qu'ai-je fait de ces matériaux? Je n'ai pas été assez maladroit pour découvrir un Mérimée inconnu, mais j'ai tâché de remettre à neuf l'ancien, qui est le seul vrai. Je me suis efforcé d'expliquer d'où il venait, où il allait et où il s'est arrêté, de marquer son

(1) On trouvera encore des lettres de Mérimée à Mrs Senior et à la comtesse de Beaulaincourt dans la remarquable étude que M. le comte d'Haussonville a consacrée ici même à l'auteur de *Colomba* (15 août 1879).

(2) Je dois cette communication à l'obligeance de Mlle V. Stapfer, fille de M. Albert Stapfer.

rang d'écrivain, son rôle à part de classique réaliste, son influence comme critique d'art et comme introducteur des génies étrangers; ses facultés, ses opinions, ses connaissances, et dans quel ordre il les rangea; ses défauts, dont quelques-uns étaient charmans, et ses vertus, car il en eut, et, si l'on tient à trouver quelque originalité dans mon travail, je consens à avoir été nouveau sur ce point. J'ai analysé sa façon de goûter la vie, de juger la société et la politique, de comprendre la femme; cette singulière distribution morale d'un cœur fin et d'un esprit passionné; enfin, l'étrange destinée qui donna comme scène finale, à cette vie de dilettante et d'enfant gâté, une agonie tragique, presque héroïque.

En tout et partout, il était homme d'esprit. C'est ce qui donne à une étude de Mérimée le genre d'attrait rétrospectif qui s'attache à l'anatomie et à la physiologie des espèces disparues. Parmi les écrivains arrivés à la réputation depuis vingt ans, trois ou quatre ont de l'esprit, mais ils en ont trop. Pour les jeunes gens, un homme d'esprit est une manière de bouffon qui florissait encore sous le second Empire, un malheureux qui faisait des mots comme le parasite romain, ou des culbutes comme l'homme de joie (*gleeman*) des banquets saxons. On les étonne quand on leur apprend que cette subtile essence se mêlait à tout, même à la religion, même à l'amour; que l'esprit est proprement la vivacité, rapide et sûre, de la fonction intellectuelle, cette force de projection qui fait de la pensée un « trait : » mot très suggestif dont le sens s'est effacé par l'abus.

Pour être si mal vu, l'esprit a dû commettre bien des crimes. A moins qu'il ne doive cet ostracisme à des raisons connues des Athéniens. Il semble, tout pesé, qu'il a empêché plus de sottises qu'il n'en a inspirées. Telle grosse bêtise qui fait en ce moment son chemin dans le monde des idées aurait été arrêtée, au premier défilé, par une douzaine de railleurs, armés à la légère, et on n'est pas très tranquille à la pensée de ce qui arrivera lorsqu'il n'y aura plus personne pour se moquer du monde.

La seule manière de défendre l'esprit, sans impertinence, c'est d'écrire la vie intellectuelle et intime d'hommes comme Mérimée. Outre cet intérêt d'utilité publique, une telle étude se recommande aux lecteurs de la *Revue* comme un chapitre de l'histoire de la maison. Je leur offre donc les parties de mon travail qui m'ont paru le plus propres à les intéresser, celles que mes documens particuliers ont le plus vivement éclairées. Mais le détail n'en serait pas intelligible si je ne le faisais précéder d'un croquis où l'on verra, en abrégé, les lignes du caractère, la formation du talent et les premières étapes du succès.

I.

Le grand-père de l'écrivain, après avoir été avocat au parlement de Normandie, était devenu l'intendant du maréchal de Broglie. On montrait encore, à Broglie, vers le commencement de ce siècle, « l'appartement de Mérimée. » C'est là que naquit Jean-François-Léonor, qui fut peintre. Il traversa l'atelier de David pour se faire ensuite l'élève de Vincent. Il manqua le prix de Rome en 1788, mais se dédommagea par quelques succès obtenus aux expositions de 1790 à 1800. On remarqua surtout les *Voyageurs découvrant dans une forêt le squelette de Milon de Crotone*, et une *Innocence nourrissant un serpent*. Cette *Innocence*, gravée par Bervic, paraît avoir été son chef-d'œuvre. Il ne s'en dessaisit point, ni son fils après lui. Elle ornait encore la chambre à coucher de Prosper Mérimée lorsque l'incendie allumé par les insurgés de la Commune détruisit, avec la maison, l'appartement et tout ce qu'il contenait, le 26 mai 1870.

Léonor Mérimée avait-il voulu montrer, en retournant la scène de la *Genèse*, la femme perdue par la pitié bien plus que par l'orgueil, ou l'éternelle fascination que le Vice et la Pureté exercent l'un sur l'autre? Y avait-il là-dessous une philosophie diabolique, une pointe de sadisme latent, ou simplement l'allégorisme un peu forcé, dont ce temps faisait ses délices, entre une bataille et un échafaud? Quoi qu'il en soit, le sujet plut par sa bizarrerie et par une sorte de préciosité naïve dans l'exécution.

Il ne semble pas que l'auteur ait retrouvé, une autre fois, le même succès. On peut voir de lui un portrait du Poussin placé au-dessus de la cheminée, dans la salle du conseil, à l'École des Beaux-Arts et un pan de mur dans la galerie des Antiques, au Louvre : *Hippolyte rappelé à la vie par Esculape*, composition très froide, qui sent la fin d'un talent et d'une école. En somme, c'était un médiocre distingué, un homme intelligent qui avait seulement tort de peindre, un curieux d'art plutôt qu'un artiste. Il s'en aperçut le premier, chose bien particulière et bien rare. Il quitta les pinceaux pour l'enseignement et l'enseignement pour des recherches de cabinet et de laboratoire sur l'histoire de la peinture et la chimie des couleurs. Professeur à l'École polytechnique de 1800 à 1815, secrétaire de l'École des Beaux-Arts depuis 1807, il donna, en 1830, son livre sur l'histoire de la peinture à l'huile depuis Van Eyck jusqu'à nos jours, et il en préparait une seconde édition lorsqu'il mourut en 1836. Cette vie n'avait pas été exempte d'aventures. Il avait beaucoup voyagé, surtout en Hol-

lande et en Italie, où Rome le retint longtemps. D'après une légende, que je ne puis vérifier, il s'y trouvait, en 1793, lors de l'assassinat de Basseville, représentant de la république française, par une foule enragée. Menacé comme tous ses compatriotes d'une sorte de Saint-Barthélemy antifrançaise et antijacobine, il aurait été sauvé par une dame, à peu près comme Mergy dans la *Chronique de Charles IX*.

Il avait plus de quarante ans lorsqu'il rencontra, dans une pension où il donnait des leçons, une jeune fille appelée Anna Moreau. Il l'épousa. Elle n'était pas riche, et je ne crois pas qu'elle fût très jolie. C'était un caractère ferme, un esprit prompt, de nature sèche et gaie, comme il convenait à une fille du XVIIIe siècle (car, les femmes lisant alors très peu, la langueur de Rousseau ne les avait pas gagnées autant que les hommes) ; très vive, mais prudente ; paisiblement et invinciblement irréligieuse, peu perméable à l'attendrissement, bonne, pourtant, de cœur et fidèle à ses devoirs comme à ses attachemens. Elle peignait aussi et fort bien. Son talent était de faire des portraits d'enfans. Elle savait non-seulement obtenir l'immobilité de ses petits modèles, mais embellir leur visage et animer leurs yeux en leur racontant des histoires : ce dont elle s'acquittait en perfection par une sorte de don héréditaire, étant la propre petite-fille de Mme Leprince de Beaumont, dont les contes ont charmé plusieurs générations d'enfans et qui a écrit *la Belle et la Bête*.

On voudrait au moins l'entrevoir, et voici comment M. Maurice Tourneux, dans son étude sur Mérimée (1), répond à notre curiosité : « Un dessin à la mine de plomb, signé de Picot et daté de 1838, représente Mme Mérimée en bonnet fanfreluché, le corsage étroit et haut, les lèvres minces, offrant une ressemblance visible avec son fils. » Ce « bonnet fanfreluché, » qui était, sans doute, l'encadrement permanent de sa physionomie, faillit lui coûter la vie. Dans une lettre à la comtesse de Montijo, Mérimée raconte que, sa mère entrant dans une pièce de l'appartement, une bougie à la main, un courant d'air soudain coucha la lumière et mit le feu à ce caractéristique bonnet et à un fichu, qui ne l'était guère moins. En un moment, la vieille dame fut entourée de flammes. Sans s'émouvoir, sans appeler personne, elle arracha une couverture de son lit, étouffa l'incendie et en fut quitte, grâce à son sang-froid, pour quelques cheveux grillés (2).

Un père artiste, érudit, historien, chimiste, analyste subtil des procédés de son métier ; avec cela, enclin à l'amour ; une mère

(1) *Prosper Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque,* étude par Maurice Tourneux, Paris, Charavay frères ; 1879.

(2) Correspondance inédite avec Mme de Montijo. Lettre du 12 décembre 1846.

artiste aussi, philosophe et courageuse, qui aimait à raisonner et savait conter, décidément railleuse et hostile aux pleurnicheries : voilà les parens de Mérimée, non pas tout ce qu'on sait d'eux, mais ce qu'il faut en savoir. Leurs dons sont ceux de leur fils ; d'eux à lui, ce n'est pas la nature qui diffère, c'est le degré.

L'enfant était né le 27 septembre 1803. Le monde était terriblement agité pendant ces années qui virent grandir le petit Prosper. Mais chez M. le secrétaire de l'École des Beaux-Arts, la grande question n'était pas de savoir ce qu'il adviendrait du blocus continental, comment finirait le duel de la papauté et de l'empire, et si Napoléon épouserait une Hapsbourg ou une Romanof, mais si l'on pouvait amener le bienheureux vernis de Cobal à cet état de limpidité cristalline où l'avaient connu les maîtres du xve et du xvie siècle. Rien de plus doux à imaginer que cet intérieur d'artistes bourgeois couvant leur fils unique et poursuivant de nobles et honnêtes besognes ; intérieur calme, plein de pensée et d'intelligence, sans luxe, mais abrité contre les intempéries de la vie. C'est là sans doute que Prosper Mérimée, à la fois nomade et casanier, prit cet amour profond, nostalgique, du *home* qui s'allie si bien à la passion des lointains voyages. Il resta fidèle non-seulement à sa ville, mais à son quartier. De logis en logis, rue Jacob, rue des Beaux-Arts, rue de Lille, il erra toute sa vie autour de cette école à laquelle s'attachaient ses premiers souvenirs.

Il avait cinq ou six ans quand sa mère fit son portrait. L'original est détruit, mais une amie de Mme Mérimée en fit une copie exacte, et M. Tourneux nous en a donné à son tour la reproduction. C'est un très intéressant visage d'enfant, entouré de longues boucles retombantes. Le front est superbe d'intelligence, le sourcil fier, l'œil aimant, la bouche moqueuse. Mais c'est déjà ce nez qui m'étonna d'abord en 1868. Que ces boucles soient coupées, que ces traits grossissent, qu'une expression de réserve défiante refroidisse cette physionomie ouverte, et il ne restera pas grand'chose de cette beauté enfantine qui nous plaît.

Ici se place, ou à peu près, l'anecdote contée par M. Taine, dans l'introduction des *Lettres à une inconnue*. Il la tenait de Sainte-Beuve, mais il l'a quelque peu altérée comme il arrive aux histoires que l'on écrit plusieurs années après les avoir entendu conter. La voici, narrée par Sainte-Beuve lui-même, qui l'avait recueillie des lèvres de Mme Mérimée : « Il avait cinq ans, il avait fait quelque petite faute. Sa mère, qui était occupée à peindre, le mit hors de l'atelier en pénitence et ferma la porte sur lui. A travers cette porte, l'enfant se mit à demander pardon, à promettre de ne plus recommencer, et il employait les tons les plus sérieux et les plus vrais. Elle ne lui répondait pas. Il fit tant qu'il ouvrit la porte ; et,

à genoux, il se traîna vers elle, suppliant toujours, et d'un accent si sérieux, et dans une attitude si pathétique qu'au moment où il arriva en sa présence, elle ne put s'empêcher de rire. A l'instant, il se releva, et changeant de ton : « Eh bien ! s'écria-t-il, puisqu'on se moque de moi, je ne demanderai plus jamais pardon ! » Ce qu'il fit. Ainsi en tout. Comme il vient un moment, et très vite, où notre sérieux est en pure perte et où les choses nous éclatent de rire au nez, il ne leur demanda plus jamais pardon en rien et contracta l'ironie profonde. » Ces lignes étaient écrites en 1841. Longtemps après, Sainte-Beuve y ajoutait une dernière réflexion : « Dès l'âge de cinq ans, s'il avait su le grec à cet âge, il aurait pu prendre la devise qu'il porta gravée sur son cachet : μέμνασ' ἄπιστεῖν, souviens-toi de te méfier. »

L'anecdote doit avoir quelque valeur, puisque Sainte-Beuve a jugé bon de la rapporter et de la commenter, et puisqu'elle a paru suggestive à M. Taine. Sans nier la longue portée de certaines émotions enfantines, j'hésite à dire, avec l'auteur des *Causeries*, que ce trait peint Mérimée « à jamais. » S'il n'avait été dupe qu'une fois et à l'âge de cinq ans, il serait une personne bien extraordinaire, et je ne sais s'il ne faudrait pas l'en plaindre. Mais on verra qu'il sut garder des illusions et que, malgré les recommandations de son cachet, en plus d'une circonstance, il oublia de se méfier. Mme Mérimée raconta une autre histoire à Albert Stapfer : histoire plus vulgaire, mais très vraisemblable. Prosper avait des cousins, plus âgés que lui, les Dubois-Fresnel, qui l'aimaient beaucoup, mais qui le taquinaient sans cesse. C'est ainsi qu'il aurait pris l'habitude de la défensive et se serait rompu à cacher ses sentimens. A la bonne heure ! Il faut plus d'un coup pour ruiner la confiance première, et le cœur, comme la main, ne devient calleux qu'à la longue.

Il fit à Henri IV de bonnes études, mais sans éclat, sans doute parce qu'il n'avait pas la faconde diluvienne des rhétoriciens du temps. Le 22 novembre 1821, Léonor Mérimée écrivait à son ami Fabre, ce peintre de Montpellier qui succéda à Alfieri dans les affections de la comtesse d'Albany : « J'ai un grand fils de dix-huit ans dont je voudrais bien faire un avocat. Il avait des dispositions pour la peinture au point que, sans avoir jamais rien copié, il fait des croquis comme un jeune élève et ne sait pas faire un œil. Toujours élevé à la maison, il a de bonnes mœurs et de l'instruction. »

L'idée de ce père qui voulait faire de son fils un avocat parce qu'il lui voyait des dispositions pour le dessin ne parut surprenante à personne, sauf peut-être au principal intéressé. Il se mit à « faire son droit, » sorte de large chemin vague qui mène à tout.

Il avait alors pour amis J.-J. Ampère et Albert Stapfer. C'était cet Ampère enthousiaste, un peu déséquilibré, qui courut partout, se cherchant sans se trouver, et qui eût été un des grands talens du siècle s'il s'était voué à rendre des sensations de voyageur, d'amoureux et d'artiste. Tel qu'il a été, il donne l'impression pénible d'un Pierre Loti, condamné par les fées à professer au Collège de France. Il était alors embarqué dans une passion ridicule pour Mme Récamier : passion qui, à l'analyse, eût probablement donné cinq parties de rhétorique, trois de vanité et deux de désir. Au sortir du collège, il rêvait un divorce qui eût permis à l'ensorcelante quadragénaire de devenir sa femme. Mérimée devait s'amuser de ce projet (1); Albert Stapfer s'en indignait.

C'est une aimable figure à évoquer que celle d'Albert Stapfer et d'un charme peu commun. Les dons littéraires abondent chez nous. Ce qui était fréquent au XVIIIe siècle et ce qui est introuvable au XIXe, c'est un homme qui, pouvant monter sur la scène, se contente de sa place au parterre, conseille, console, applaudit les acteurs, et jouit jusqu'au bout du spectacle, sans jalousie et sans regret. Quelques esprits de cette trempe faisaient autrefois un public : c'est pour eux seuls qu'on imprimait. Albert Stapfer, à vingt ans, et le premier, traduisit en vers le *Faust* de Goethe. Il était un des plus animés, un des plus brillans parmi les jeunes gens qui, de 1820 à 1825, cherchaient dans les littératures d'outre-Rhin et d'outre-Manche de nouvelles formes littéraires et de nouvelles sources d'inspiration. De très bonne heure il se retira à la campagne, se maria, eut des enfans et fut heureux. Il y a quelques mois à peine il m'attendait, dans sa vieille et intéressante demeure de Talcy, pour me parler de « son cher Prosper » et de cette époque curieuse dont il était le dernier survivant. Je ne me console pas de m'être laissé devancer par une visiteuse qui a emporté avec elle ce vivant trésor de souvenirs (2).

Albert Stapfer conduisit Mérimée chez son père, ancien ministre plénipotentiaire de la confédération helvétique à Paris, qui, après avoir traversé l'enseignement et la politique, écrit en allemand et en français, s'était définitivement senti chez lui dans notre société et dans notre littérature. C'était, disent les contemporains, « un puits de science. » Les murs de son appartement disparaissaient sous les livres. La gravité d'un logis si savant était tempérée par la gracieuse présence de Mme Stapfer et de ses amies, Mme Suard et

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 août 1879, les lettres à Mrs Senior; Mérimée juge très durement Mme Récamier et lui attribue la transformation, l'avortement d'Ampère. C'est, je crois, une grosse exagération.

(2) J'achèverai d'intéresser les lecteurs de la *Revue* à M. Albert Stapfer en leur apprenant qu'il était l'oncle de l'écrivain distingué qui signe Arvède Barine.

Mme Chabaud-Latour, par la jeunesse des compagnons d'Albert Stapfer et par une heureuse teinte d'exotisme répandue sur toute cette société. Humboldt et Bonstetten écoutaient en souriant les projets fantastiques de miss Wright, l'amie de La Fayette et l'émancipatrice des noirs, ou les boutades du voyageur Simon qui mettait l'Anglais Wilkie au-dessus de Raphaël. Dans un autre coin, un gros homme, dont les petits yeux lançaient la flamme, groupait les jeunes gens autour de lui. Ce n'était rien moins que M. Henri Beyle. Parfois on l'abandonnait pour écouter un jeune professeur de philosophie qui faisait une leçon dès qu'il trouvait des auditeurs et qu'on appelait Victor Cousin. Alors Beyle, rageur, disait de son rival : « Depuis Bossuet, personne n'a joué de la blague sérieuse comme cet homme-là ! » Pendant ce temps, paisibles, sous la lueur des grands flambeaux d'argent à abat-jour de métal, les joueurs de whist comptaient leurs « honneurs » et ramassaient leurs levées.

Les mêmes personnes, avec quelques autres, se retrouvaient aux vendredis de Viollet-le-Duc. On ne faisait que traverser le salon, dire quelques mots aux dames, puis on passait dans la bibliothèque, où se livraient de terribles batailles littéraires entre l'auteur du *Nouvel art poétique* et l'auteur de la brochure *Racine et Shakspeare*. Beyle n'était jamais battu, Viollet-le-Duc ne croyait jamais l'être. Un gros de jeunes professeurs, Victor Leclerc, Saint-Marc Girardin, Henri Patin, Charles Magnin, Sainte-Beuve, écoutaient et prenaient parti. Le baron de Marest, qui a vécu jusqu'à nous par un seul mot : « Le mauvais goût mène au crime, » comptait les coups et ricanait.

Mais il faut pénétrer dans un sanctuaire plus intime, dans une chambre située au cinquième de cette même maison. C'est dans cette chambre que va naître une école littéraire, et c'est de là que sortira la réputation de Mérimée. L'habitant de cette chambre prédestinée était Étienne Delécluze, le beau-frère de Viollet-le-Duc. Ceux qui ont lu ses *Souvenirs littéraires* ont en l'esprit cette physionomie fine, douce, modeste, un peu triste, telle qu'on s'imagine l'homme arrivé trop tard à un demi-succès. Il avait vu la révolution française ; vingt-cinq ans après, il y rêvait encore. Né vieux garçon, il souffrait de son célibat et le savourait. Vieillissant, il cherchait les jeunes ; timide, il adorait l'audace ; il vivait solitaire au plus épais, au plus vivant de la foule humaine. Il avait essayé d'être peintre, puis s'était jugé et condamné. Maintenant il essayait d'être critique d'art, parce que les frères Bertin lui avaient assuré qu'il pouvait l'être. En effet, il l'était. Le bon Étienne commençait à s'épanouir ; le monde grimpait jusqu'à son cinquième, où il donnait à causer.

Pour bien vivre, à cette époque, de la critique d'art, il eût fallu être un peu coquin, et Delécluze était le plus honnête homme du monde. Aussi avait-il pris quelques écolières. L'une d'elles, Mlle Louise Monod, grande liseuse d'anglais, monta la tête à son professeur pour l'étude de cette langue. Delécluze imagina de réunir dans sa chambre, l'après-midi du dimanche, quelques jeunes gens désireux de déchiffrer un peu de poésie britannique. Cela marcha très mal jusqu'au jour où Sautelet amena Prosper Mérimée. Dès lors Mérimée avait deux vertus d'esprit, l'obstination et l'exactitude. Il ne s'arrêtait jamais à mi-route dans une recherche ou dans un travail; ce qu'il savait, il le savait à fond. Il devint l'âme du petit groupe, dès qu'il y entra. C'était merveille, paraît-il, de l'entendre lire et commenter *Don Juan*.

On reporta au mercredi l'étude de l'anglais, pour réserver le dimanche à des discussions littéraires. Ce jour-là, on s'entassait sur un grand vieux canapé, épave d'un mobilier de famille antérieur à la révolution, et, je pense, jusque sur le lit d'Étienne; d'autres se tenaient debout, dans les coins, ou adossés aux bibliothèques. Comme il n'y avait ni femmes, ni professeurs, on était plus libre qu'en bas et on disait à peu près ce qu'on voulait. Là, outre Ampère et Albert Stapfer, on voyait Vitet et Charles de Rémusat. Viollet-le-Duc tenait toujours la bannière classique et Duvergier de Hauranne était le plus violent des romantiques. Courier apportait là les épreuves, à demi corrigées, de ses pamphlets; Beyle, qui vivait d'une chronique expédiée chaque semaine à un *magazine* de Londres et traduite à la diable par un gratte-papier irlandais, venait chercher des mots et des informations. Il disait, en descendant l'escalier : « Je n'ai rien, » ou « mon article est fait. » Tout en prenant des notes, il parlait; c'était le plus bavard et le mieux écouté de la bande. Il y avait aussi les spirituels silencieux, Théodore Leclercq et Adrien de Jussieu. Cavé, homme froid et triste, avait pour voisin l'ancien dragon Dittmer, qui se répandait en farces et en anecdotes, et ces deux tempéramens opposés allaient collaborer aux *Soirées de Neuilly*. Au milieu de tout cela, Mérimée jetait sa note, une drôlerie, un mot bouffon, sans sourire, sans hausser la voix, sans regarder personne, sans suivre le trait pour savoir où il était tombé, en crayonnant je ne sais quoi sur un bout de table.

On était romantique, on l'était avec passion, avec furie. Mais qu'était-ce au juste qu'être romantique? Les classiques insistaient indiscrètement pour le savoir, mêlant quelquefois des grossièretés à leur insistance : témoin l'abbé Auger. Il n'est pas aisé de s'imaginer la confusion des esprits pendant la période qui sépare ces deux manifestes, la brochure de Beyle, *Racine et Shakspeare*, et la

préface de *Cromwell* par Victor Hugo. Il nous semble bizarre qu'un homme comme Beyle ait pu se dire romantique et en distribuer le brevet à Scribe et à Thiers. Mais il faut songer qu'avant l'heure où Victor Hugo s'empara définitivement du mot, le définit à sa façon, et le consacra par des succès retentissans, on pouvait lui donner le sens qu'on voulait. De 1823 à 1825, le romantisme signifiait qu'on se moquait de l'abbé Auger et des trois unités; qu'on allait tenter, à la scène et dans le roman, de peindre les gens comme ils étaient ou comme ils avaient été. Ce n'est vraiment pas la faute de Beyle si, à partir de la préface de *Cromwell*, il fallut, pour être un romantique orthodoxe, suivant la formule de la place Royale, identifier l'art nouveau avec l'idéal chrétien du moyen âge : ce qui, pour le dire en passant, n'était pas plus naturel ni plus logique que de faire parler Agamemnon, Titus, Montézuma ou l'orphelin de la Chine, comme des courtisans de Louis XIV ou des rédacteurs de l'*Encyclopédie*. Racine, Voltaire et leur école avaient du moins le mérite de s'être trempés aux vraies sources de notre génie national, tandis que Victor Hugo nous offrait un symbolisme d'origine teutonique et qui répugnera toujours à notre race.

Je ne voudrais pas élargir ce sujet plus qu'il n'est nécessaire, mais il faut au moins dire, avec autant de précision que possible, les idées, nuisibles ou fécondes, que Beyle déposa dans le jeune cerveau de Mérimée, qui ne contenait encore que des notions de linguistique et d'histoire rangées en bon ordre. Il faut dire aussi comment levèrent ces semences et ce qu'il en advint.

La première pensée qui vient est de consulter là-dessus Mérimée lui-même, qui, à deux reprises (1), écrivit très franchement, — trop franchement, a-t-on dit, — ce qu'il pensait de son maître. Il le représente comme un original de beaucoup d'esprit qui parfois agissait comme un niais, avec des accès de mauvais ton et des saillies de susceptibilité bien surprenantes chez un homme qui ne ménageait rien ni personne. Malgré ces défauts, il aimait à être avec Beyle, ce qui ne signifie pas tout à fait qu'il aimât Beyle. « Peu d'hommes, dit-il, m'ont plu davantage, et il n'y en a point dont l'amitié m'ait été plus précieuse. Sauf quelques préférences et quelques antipathies littéraires, nous n'avions pas une idée commune, et il n'y avait pas de sujets sur lesquels nous fussions d'accord. » Ces mots ne permettraient guère d'apercevoir entre eux des relations de maître à disciple ; mais il me semble que Mérimée

(1) D'abord dans une brochure, intitulée : *H. B.* et sans nom d'auteur, imprimée en 1850 à vingt-cinq exemplaires et distribuée à des amis; ensuite dans une notice qui servit de préface à l'édition des œuvres de Beyle, en 1855.

se trompait sur ce point. En tout cas, il se trompait de très bonne foi, car, s'il eût connu sa dette, il l'eût payée.

Cependant, il parle de Beyle à l'Inconnue, comme d'un homme « dont les idées avaient déteint » sur les siennes. L'image n'est pas particulièrement obligeante : ni Mérimée, ni Stendhal n'avaient, comme nous, l'habitude de parer les choses, de les relever par l'expression. Prenons l'aveu comme il se présente : en quoi Beyle a-t-il « déteint » sur Mérimée?

Mettons à part la philosophie de Beyle. Il l'avait lui-même empruntée au *Système de la Nature*, et Mérimée pouvait la tenir directement de d'Holbach ou l'avoir respirée dans l'air de la maison paternelle. Il n'avait pas besoin que Beyle, cet « ennemi personnel de la Providence, » lui enseignât que tout prêtre est un hypocrite. Les libéraux du temps le répétaient autour de lui et, ce qui est plus fort, ils le croyaient. Peut-être est-ce Beyle qui apprit à Mérimée à se moquer du patriotisme. Cela seyait à un homme qui était allé à Moscou en 1812, qui avait vécu avec des héros et ne s'était pas montré au-dessous d'eux (1). Mérimée, lui aussi, était brave et sut exposer sa vie pour cette France qu'il affectait de dénigrer. La défaite nous a rendus susceptibles; sachons pourtant comprendre ce qu'éprouvèrent les jeunes gens de 1820, après cette terrible et ruineuse débauche de gloire, qu'ils avaient à réparer.

Beyle ne put faire accepter à Mérimée toutes ses théories sur la femme. Le fils d'Anna Mérimée n'admit jamais pour bon que toute vertu, comme toute place forte, dût se rendre si elle était convenablement attaquée. Il riait du sérieux de Beyle, lorsqu'il assurait que rester seul avec une femme pendant un quart d'heure sans lui dire qu'on l'aime est le fait d'un lâche et d'un insolent. Beyle avait été dragon et ne s'en rétablit jamais complètement; il eut toute sa vie, sur l'amour, les idées de la grosse cavalerie : aimer au commandement, vaincre avant que la trompette sonne. Mérimée ne fut pas l'élève de ce don Juan à cheval, parce que, en amour, on n'est l'élève de personne.

Mais à qui Mérimée devait-il le goût de la musique italienne, si ce n'est à Beyle, qui eut ce goût jusqu'à la fureur? A qui, encore, ce paradoxe très fin, mais malheureusement infécond, sur la critique d'art, que M. Paul Bourget a rajeuni, dans ses *Sensations d'Italie :* à savoir qu'on devrait juger d'un tableau ou d'un opéra d'après les règles propres à la peinture et à la musique, et non pas, comme Diderot nous a montré à le faire, en y cherchant une scène, des sentimens, des impressions dramatiques.

(1) Pendant la retraite de Russie, comme Beyle entrait un matin chez M. Daru, celui-ci lui serra la main avec énergie en disant : « Vous avez fait votre barbe, vous êtes un homme de cœur ! » Le mot était parfaitement en situation et très sérieux.

Beyle enseigna à Mérimée que Racine « manquait de mœurs, » c'est-à-dire qu'il a peint les passions dans un lieu vague et vide qui ne tient d'aucun pays ni d'aucun siècle. Il lui a révélé la moitié de Shakspeare, non le poète, qu'il ignorait, mais l'observateur et le peintre, qu'il comprenait à peu près. Par là, il l'a ramené à l'étude des faits, au premier rang desquels il plaçait les faits de l'âme. Conciliation très simple et subordination très nécessaire par laquelle peut être résolu l'antagonisme, plus apparent que réel, de l'école naturaliste et de l'école analytique.

Quant à la forme, Mérimée ne voyait aucune raison pour renoncer à la langue du XVIIIe siècle, et cette obstination devait lui coûter cher, car il n'y a pas de mots dans le vocabulaire de Voltaire pour analyser les sentimens d'un homme et d'une femme de notre temps. Il ne prenait pas au sérieux Stendhal comme écrivain. Comment demander des leçons de style à un homme qui se raturait et se recopiait, non point pour corriger ses fautes, mais « pour en ajouter de nouvelles? » Pourtant, Mérimée crut Henri Beyle lorsqu'il l'engageait à choisir parmi vingt anecdotes, réelles ou imaginaires, celle qui est vraiment significative et suggestive, en soulignant d'un relief accusé le trait qui la domine et la résume. Ce précepte descendit profondément dans l'esprit de Mérimée et s'y grava. En effet, c'est tout un système littéraire, c'est tout notre métier en raccourci.

A l'influence de Beyle, il faut joindre celle de Victor Jacquemont. Mérimée fit sa connaissance d'une façon singulière. Dans une réunion de jeunes gens, en guise de farce, le futur voyageur jeta un verre d'eau à la tête du futur romancier. Que fit Mérimée? Il s'essuya. Mais, la nuit, rentré chez lui, il s'avisa qu'on l'avait insulté, et, sans éprouver, d'ailleurs, aucun ressentiment, jugea qu'il devait demander une réparation. Le lendemain matin, il arrivait en fiacre, avec deux amis, à la porte de Jacquemont. Il attendait, en bas, le retour de ses témoins lorsqu'il vit reparaître, avec eux, l'agresseur de la veille qui s'excusa très cordialement de sa mauvaise plaisanterie et, au lieu d'un duel, lui offrit son amitié. Jacquemont ne nous est connu que par quelques recherches de naturaliste, ses lettres sur l'Inde et sa mort prématurée. C'était un jeune homme bizarre, peu aimé dans le monde où il ne prenait aucune peine pour cacher aux sots son dédain. Il se moquait de la religion, de la poésie, des grandes phrases, de ceux qui les font et de ceux qui les croient.

Ainsi se forma le trio : Beyle, Mérimée, Jacquemont. Quelle qu'ait pu être la valeur morale et intellectuelle de ces trois amis, ils représentaient les différentes méthodes par lesquelles un art affaibli et dévoyé peut revenir au vrai et retrouver la force : Sten-

dhal, l'observation du *moi*, Jacquemont, la recherche scientifique, Mérimée, l'étude de l'histoire et des civilisations étrangères. Évidemment, là étaient l'avenir et le salut.

II.

Un jour, sur l'invitation de Delécluze, Mérimée apporta à la réunion du dimanche un drame qu'il avait composé d'après les doctrines de Beyle. Il en donna lecture devant sept ou huit personnes. Ce qui étonna d'abord les auditeurs, ce fut le débit du dramaturge de vingt ans. C'était alors l'usage des auteurs de « faire valoir » leurs œuvres en imitant la déclamation du théâtre. Ils changeaient d'accent et d'intonation avec les situations et les personnages, enflant leur voix et la laissant mourir comme s'ils eussent éprouvé et voulu inspirer toutes les émotions dont ils pensaient que leur drame était plein. Mérimée lut tout d'une même voix, gutturale, dure, monotone, — de cette même voix, apparemment, dont je lui entendis lire *Lokis*, quarante-cinq ans plus tard, à Saint-Cloud. Il articulait nettement, s'arrêtait aux virgules pour reprendre haleine, disait des choses épouvantables sans paraître s'en soucier, comme un greffier qui relit un procès-verbal.

Cromwell était le héros de la pièce, qui empruntait ses côtés tragiques à l'histoire, son comique au jargon puritain. Plus d'unités d'aucune sorte ; la scène changeait à chaque instant ; l'action se multipliait en mille complications. Dans tout cela, on se perdait un peu. Le dialogue était vif et naturel, et quelques scènes frappèrent par leur énergie, mais l'impression totale fut une sorte de désappointement : du moins c'est ainsi qu'en jugea Delécluze. Pour les jeunes gens, la question d'école dominait tout. Ils étaient décidés à applaudir et ils applaudirent. Beyle cria plus haut que les autres. Le drame ne fut pas imprimé, mais la lecture fit du bruit et donna une sorte de retentissement aux modestes dimanches de Delécluze. Que valait cette œuvre de début ? Qui avait raison, des scrupules et des étonnemens d'Étienne ou des clameurs laudatives de Beyle ? Nous n'en pourrons jamais juger. Mais Mérimée a, du moins, le mérite de la priorité. Son *Cromwell* est l'aîné des drames historiques de Hugo et de Dumas ; il a précédé de quatre ans les *États de Blois*, de Vitet. Charles de Rémusat qui cherchait, lui aussi, dans la même direction, ne lut son *Insurrection de Saint-Domingue*, dans le salon du directeur du *Globe*, qu'après l'audition de *Cromwell* par les habitués du dimanche.

Peu de temps après, Mérimée, qui n'avait pas encore vingt-deux ans, lisait, dans la chambre d'Étienne Delécluze, le drame intitulé *les Espagnols en Danemark* et *le Ciel et l'enfer*, petite

saynète « extrêmement spirituelle, mais encore plus indévote. » L'auditoire était plus considérable; dans le nombre, Charles de Rémusat, qui « parut très frappé du talent de son rival. » On admira « la sûreté, la hardiesse avec laquelle un écrivain si jeune peignait les maladies du cœur humain. » On alla jusqu'à le plaindre « d'avoir su dépouiller les passions du charme des illusions qui les entourent ordinairement pour les réduire à la triste réalité. » Ce langage légèrement prudhommesque a sa valeur historique : Delécluze a écrit son livre d'après des notes prises au jour le jour. Il paraît que Courier et Bertin l'aîné hochèrent la tête à certaines « horreurs » trop facilement acceptées. Mais les jeunes romantiques, ou soi-disant tels, « crurent leur cause gagnée en se voyant un si vigoureux champion. » Mérimée lut ses autres drames dans des réunions successives; il les relut chez Cerclet, où le succès fut unanime. Sautelet, qui fondait en ce moment une librairie avec Paulin, lança le prétendu *Théâtre de Clara Gazul*, avec un portrait de la célèbre comédienne espagnole. C'était l'auteur lui-même, en robe décolletée, d'après un dessin de Delécluze qui entrait avec bonhomie dans les folies de ses jeunes hôtes. Il est plaisant de voir sortir de dessous une mantille le gros nez de Mérimée et sa bouche aux sinuosités viriles. On adorait alors les supercheries littéraires, mises à la mode par Chatterton, Macpherson et Walter Scott; cela entrait chez nous avec le reste de l'anglomanie. Cette fois l'incognito n'était guère sérieux; pourtant quelques braves gens voulurent bien s'y tromper et on cita le mot d'un Espagnol qui avait dit : « Oui, la traduction n'est pas mal, mais qu'est-ce que vous diriez si vous connaissiez l'original! » Ampère put écrire dans le *Globe* qu'un Shakspeare nous était né : cette énormité ne tua ni l'auteur du compliment, ni l'écrivain qui le reçut en plein visage. Le *Théâtre de Clara Gazul* n'était pas un succès de vente, malheureusement pour Sautelet; mais c'était un succès de curiosité et de surprise.

Inès Mendo, *l'Amour africain*, *une Femme est un diable*, sont les pastiches d'un écolier hors ligne; mais il y a une dose égale d'imitation et d'invention dans *le Ciel et l'enfer*, dans *les Espagnols en Danemark*. Le marquis de la Romana et son aide-de-camp Juan Diaz sont parfaitement Espagnols, de sentiment et d'expression. Ils ont l'emphase héroïque de leur nation; ils haïssent à merveille les Français. L'amoureuse du drame, Mme de Coulanges, quoique Française, est Espagnole dans l'âme. Elle l'est par la spontanéité de ses sentimens comme par son ardente mélancolie. C'est une de ces créatures d'instinct qu'on ne peut ni former ni avilir, qui ne s'instruisent ni dans le bien, ni dans le mal. Si elle avait grandi à Paris, dans le milieu que l'on devine, où la vulgarité et la bassesse s'in-

filtrent jusqu'aux os, elle ne pourrait avoir pour Juan Diaz ce grand et étrange amour où il y a plus de la jeune fille que de la courtisane. Mais sa mère, son frère le lieutenant, et le résident de Fionie sont trois Français authentiques. La mère, surtout, est un type de coquinerie spirituelle et géniale, comme il n'en fleurit que chez nous; pour la première fois, Mérimée s'y est complu à peindre la canaillerie féminine, à laquelle il revint sans se lasser, et, s'il avait cessé d'y croire, il eût cessé d'écrire. Ce qui recommande *les Espagnols en Danemark* à l'attention des critiques, c'est qu'ils y pourront faire la part du réalisme et celle de l'imagination, celle de Beyle et celle de Lope de Vega, puisqu'il faut associer des influences si différentes.

Mérimée a déjà toute sa psychologie mondaine dans *le Ciel et l'enfer*, sa vérité poignante et son sens historique dans *les Espagnols en Danemark*. Il a aussi tout son esprit dans *le Carrosse du saint-sacrement*. On est venu y puiser deux fois (1); il se peut qu'on y vienne encore. Cette bluette charmante, mais « encore plus indévote, » comme aurait dit Delécluze, a fourni à une opérette célèbre le nom de son héroïne et le cadre de la scène; à une des plus piquantes fantaisies de M. Meilhac (*le Roi Candaule*), une situation, celle d'une jolie fille qui se justifie d'une infidélité par sa beauté et son silence, en laissant plaider pour elle le cœur d'un vieil amant. Oui, Mérimée a déjà beaucoup d'esprit dans *le Carrosse du saint-sacrement;* il en a même trop. Sa Périchole est une fine mouche, aussi déliée qu'elle est fantasque, capable de diplomatie, à ses heures, pour regagner le terrain perdu par ses impertinences et reconquérir d'un coup l'opinion dont, après tout, son métier a besoin. C'est pourquoi elle offre au saint-sacrement le carrosse qu'elle avait si passionnément convoité pour elle-même. Dans le fait réel dont Mérimée s'était inspiré, la conversion de Périchole était un coup de la grâce, un accès d'humilité et de repentir, un soudain prosternement de la pécheresse aux pieds du Dieu qu'elle a offensé. Jamais on n'eût persuadé à Mérimée que ce dénoûment valût mieux que le sien.

L'*Occasion* est une œuvre rare et neuve que les contemporains remarquèrent à peine et qui ne méritait pas ce dédain. Rien, ici, de la sécheresse qui gâte les œuvres de sa maturité. Tout ce qui se trouve dans le cœur d'une enfant de quatorze ans, qui aime jusqu'à en mourir, coule librement devant nous. Qu'on lise le monologue de Mariquita, ce monologue hors de toute proportion avec les monologues connus et qui eût suffi à faire déclarer cela du « théâtre impossible » en 1825. Il est fait d'incohérences émou-

(1) Et même trois. Deux jeunes auteurs n'ont pas su résister à l'envie bizarre de mettre en vers la prose de Mérimée. La chose s'est produite au théâtre de l'Odéon.

vantes, de riens tragiques, de puérilités et de stupidités qui font monter les larmes aux yeux. Voilà justement la psychologie qu'en ce moment on cherche, mais sans y avoir encore réussi, à faire passer sur notre scène. Avant Mérimée, elle ne s'était fait entrevoir que dans *Clarisse Harlowe* et dans les *Lettres de la religieuse portugaise*, ici enchifrenée de puritanisme, là affadie par la belle phraséologie d'un temps qui écrivait trop bien.

Les premières lettres à M. Albert Stapfer datent de 1825 et de 1826. Elles sont folâtres : j'emploie à dessein un mot suranné pour rendre une nuance de badinage à peu près perdue. Celui qui les a écrites a un peu de l'impertinence d'une jeune gloire poussée trop vite; il a surtout l'animation, le mouvement d'esprit d'un homme qui voit beaucoup de monde, qui est « dans le train, » s'il y avait eu des trains en 1825. « Des nouvelles? J'en ai mille, mais je n'ai ni le temps, ni la place de les conter. » Une lettre du 6 mai 1825 se termine ainsi : « Dites à tout le monde beaucoup de bien de votre très humble servante, Clara Gazul. » Il est enchanté de la Sontag et attend avec impatience le retour de la Pasta. Il a ce que nous appellerions des potins de coulisse sur une jeune artiste que le nonce du pape a aidée à rompre son engagement pour la marier. Il conte cela légèrement comme Voltaire eût conté l'histoire de Pimpette, enlevée par les jésuites.

Il se montrait beaucoup dans les salons. Il allait assidûment chez le peintre Gérard, où il se lia avec M. Thiers. Peut-être fréquentait-il chez les Aubernon, car il y avait déjà un salon Aubernon, plus politique que littéraire. Beyle le présenta à Mme Pasta; Ampère le conduisit chez Mme Récamier. On sait que cette dame portait jusqu'au génie l'art de ranger les chaises dans son salon, séparant l'empire de la légitimité, les libéraux des ultras et les classiques des romantiques par de petits couloirs mobiles, souverainement commodes pour les papillons en frac qui cherchaient une fleur de leur goût afin de s'y poser. Mérimée ne joua point de rôle actif dans les exhibitions littéraires de l'Abbaye-aux-Bois, où Delphine Gay alternait avec Talma, mais il se tenait si bien que Mme Récamier eut un moment la pensée d'en faire un attaché d'ambassade. Il eut quelquefois l'honneur de faire ses commissions. En 1830, il écrivait à Victor Hugo et lui demandait deux « bonnets d'évêque » pour la première d'*Hernani*, en faveur de Mme Récamier, « qui jouit d'une certaine influence dans un certain monde. » Il profita de l'occasion pour demander aussi une petite place au nom de M. Beyle, « qui paiera si c'est nécessaire (1). »

David d'Angers, qui, un peu plus tard, fit le médaillon de

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Mérimée, le rencontrait chez l'académicien Lebrun, directeur de l'imprimerie royale. Il nous parle de la timidité, de la retenue qui perce à travers l'aplomb du jeune Mérimée : « aplomb que lui fait prendre son excessive confiance dans son mérite. » Mérimée « joue avec un album, insoucieux de ce qu'il dit, affectant les manières d'un sceptique et d'un homme blasé, mais observant, néanmoins, les détails avec une extrême finesse (1). »

En mai 1826, une petite troupe, composée de Gérard, de Delécluze, de Duvergier de Hauranne et de Mérimée, partait pour l'Angleterre. Duvergier de Hauranne, avec sir Robert Wilson pour cicerone, suivit dans tous ses détails le curieux spectacle d'une élection anglaise. Delécluze eut pour professeur d'anglais, dans une jolie maison de campagne voisine du pays de Galles, une charmante enfant de cinq ans, la petite Flo, déjà bonne et sérieuse, et qui devait être plus tard l'admirable Florence Nightingale. Que faisait Mérimée? Peut-être ébaucha-t-il ses liaisons d'amitié avec ces aimables viveurs, Sharpe et Ellice, auxquels il resta si attaché. Je tremble pour les « bonnes mœurs » dont parlait, avec une complaisance paternelle, l'auteur de l'*Innocence donnant à manger au serpent*. Le Londres galant d'alors avait d'appétissans mystères pour les étudians en amour.

L'année suivante, Mérimée eût voulu prendre sa volée dans une autre direction et avec un autre compagnon, avec Ampère. Il a raconté lui-même, dans une préface écrite en 1840, ce qui se passa alors entre les deux amis. Il s'agissait d'aller par tous pays à la recherche de la couleur locale, qui était comme le Saint-Graal des jeunes romantiques. Mais comment? L'argent manquait. « Racontons notre voyage, imprimons-en le récit et, avec la somme que cette publication nous rapportera, nous irons voir si le pays ressemble à nos descriptions. » Pour sa part, Mérimée se chargea des chansons populaires de la Dalmatie. Avec cinq ou six mots illyriens, deux bouquins pédans et insipides, il improvisa la *Guzla* en quinze jours. Elle fut imprimée à Strasbourg, et il s'en vendit, nous assure l'auteur, une douzaine d'exemplaires. Mais les étrangers y furent trompés, notamment Pouchkine, qui prit la peine de traduire plusieurs morceaux comme des échantillons très curieux du génie illyrien. « A partir de ce jour, conclut lestement Mérimée, je fus dégoûté de la couleur locale, en voyant combien il est aisé de la fabriquer. »

Il ne faut le croire qu'à demi. En 1840, il cédait au plaisir de dire une impertinence à l'école de Hugo, — impertinence qui ne pouvait nuire à sa candidature académique. Il cédait aussi à la

(1) Henri Jouin, *l'OEuvre de David d'Angers*.

tentation de se moquer de lui-même et de se peindre plus mauvais qu'il n'était. L'explication de 1840 est une seconde mystification greffée sur celle de 1827, mais elle ne vaut pas la première, qui demeure, je crois, la plus parfaite de l'histoire littéraire. En si peu de temps, avec ces misérables matériaux, comment ce Parisien de vingt-trois ans, ce petit bourgeois grandi entre papa et maman, put-il deviner et s'assimiler les sensations violentes et simples de ces primitifs? Comment certains détails, certaines images, absolument étrangères à nos manières de sentir, à nos habitudes intellectuelles, se sont-elles présentées à son esprit? Par quelle prodigieuse dépense d'imagination a-t-il su faire de chacun de ces poèmes si courts un drame complet en raccourci? Notes, préface, appendice, biographie du barde Maglanovitch, plus vivant que la vie, pédante et candide dissertation sur les vampires et sur le mauvais œil, jusqu'à ces bourdes et ces exotismes d'un traducteur mi-sauvage et mi-savant qui entourent cette poésie sombre d'une bordure comique, tout concourt à l'illusion. Non-seulement on absout le poète russe d'y avoir été pris, mais on a quelque velléité d'être dupe soi-même, malgré la confession du coupable, et, quant à la couleur locale, loin que la *Guzla* nous en guérisse, elle serait capable de nous faire croire, pour un moment, que c'est tout l'art, ou presque tout.

Mérimée diminue à la fois le mérite et le succès de son livre. En France, la *Guzla* ne passa point inaperçue; à l'étranger, elle fut très remarquée. On a déjà vu l'enthousiasme de Pouchkine; Goethe ne fut pas moins favorable dans un article qu'il écrivit à ce sujet et qu'Albert Stapfer s'empressa d'envoyer à son ami. Mérimée lui répondit : « Remercîmens pour l'article de Goethe que vous avez pris la peine de traduire pour moi. S'il faut vous dire la vérité, il m'a paru un peu plus lourd que les morceaux de critique du *Globe*, ce qui n'est pas peu dire. Je n'en suis pas moins très reconnaissant de ce souvenir... » Dans l'article en question Goethe louait fort le jeune écrivain, mais dévoilait la supercherie. Il avait été mis sur la voie, disait-il, par l'étrange parenté de ces deux mots, Guzla et Gazul, qui ne sont qu'un même nom avec deux voyelles interverties. Mérimée lui retire impitoyablement cette gloire, et de façon à rendre quelque peu ridicule le Jupiter de la poésie allemande. « Ce qui diminue son mérite à deviner l'auteur de la *Guzla*, c'est que je lui en ai adressé un exemplaire, avec signature et paraphe, par un Russe qui passait par Weimar. Il s'est donné les gants de la découverte afin de paraître plus malin (1). »

C'est en 1828 que Mérimée publia la *Famille Carvajal* et *la*

(1) Correspondance inédite avec Albert Stapfer. Lettre du 11 décembre 1828.

Jacquerie. Dans la *Famille Carvajal*, Mérimée continuait la veine de *Clara Gazul* et faisait un pas de plus vers l'absolue liberté du drame. De l'Espagne, relativement paisible et policée, son rêve d'historien et d'artiste l'emportait vers cette Amérique espagnole où l'immense espace, l'ardeur du climat, l'absence de lois, donnaient carrière à des passions sans frein. Développant un épisode de la chronique d'Ustariz, il montrait un père qui est amoureux de sa fille et qui a recours au crime pour la posséder. Mérimée a honorablement échoué dans cette peinture répugnante comme dans tous les sujets qui mettent en jeu l'érotisme cérébral, et qui relèvent de la physiologie plutôt que de l'analyse morale. Son réalisme n'allait pas jusque-là, retenu qu'il était par cette peur de se salir qui tient lieu de vertu aux délicats. Mérimée adorait les chats : après Beyle, c'est l'animal bête qui lui en a le plus appris sur son métier. Comme le chat, il était nerveux, gracieux, élégant jusqu'en sa brusquerie et, comme lui, toujours propre. C'est un talent qui se lèche les pattes.

La Jacquerie est le récit, sous forme scénique, de l'insurrection des paysans dans le Beauvoisis pendant la captivité du roi Jean. L'auteur y a fait entrer, autant qu'il l'a pu, les incidens caractéristiques qui se produisirent, à ce moment, sur d'autres points du royaume. Nous y cherchons non la froide unité des anciens tragiques, mais un centre d'intérêt, une progression dramatique, comme dans *Goetz de Berlichingen* ou dans l'*Henry VIII* de Shakspeare : nous ne les y trouvons pas et nous comprenons que l'histoire mise en dialogue n'est pas un drame historique. L'impression produite par *la Jacquerie* est analogue à celle que donne une toile du XVe siècle où une infinité de petites têtes apparaissent, placées sur le même plan et tournées toutes dans le même sens. Si on les regarde de près, on voit qu'elles sont très fines et très diverses. Il eût fallu la plume de Michelet pour peindre ces paysans affolés. Mais les bourgeois sont vivans ainsi que les gens de guerre et les religieux. Florimond, c'est la folie héroïque qui a perdu toutes nos grandes batailles de la guerre de cent ans, la présomption rachetée par le dévoûment, la chevalerie qui ne sait pas obéir, mais qui sait mourir. Montreuil fait la guerre parce que la guerre est la seule occupation possible à son rang ; mais on sent que, dans un autre siècle, il se serait contenté de fumer ses terres et de siéger au comice agricole. Les deux aventuriers anglais sont excellens : Siward, un commerçant en cuirasse, et Brown, un ivrogne plein de vin et d'honneur ; tous deux avec le courage insolent de leur race. Mais c'est dans les moines que triomphe la psychologie subtile de l'historien dramaturge. Il y a le moine savant, intrigant, un peu sorcier, que l'ambition jette dans la politique comme elle fera plus

tard de Fouché et de Talleyrand. Il y a le moine ignare et fanatique, qui tremble de mourir, mais devient furieux et réclame le martyre dès qu'on touche à la châsse de son saint patron. Et, derrière eux, on découvre d'autres figures monacales, moins arrêtées, mais encore distinctes. Pour couronner la peinture des gens d'église, l'aumônier de brigands, peint en deux traits : un de ces paradoxes vivans toujours chers à Mérimée.

Les auteurs jugent de leurs livres par la peine qu'ils y ont prise, et le public en juge par le plaisir qu'il y a trouvé : de là de fréquens malentendus entre nos lecteurs et nous. Mérimée ne comprit pas bien le froid accueil fait à *la Jacquerie*. Mais il se remit à l'œuvre : « Je travaille extraordinairement, écrivait-il à Albert Stapfer, non-seulement pour un paresseux comme moi, mais pour un homme de lettres, M. Defauconpret excepté. Je fais un méchant roman qui m'ennuie, mais que je veux finir parce que j'ai bien d'autres plans en vue. Si Dieu m'est en aide, je noircirai du papier en 1829 (1). »

Le « méchant roman, » c'est la *Chronique de Charles IX*. Je suis bien aise d'apprendre que Mérimée ne l'aimait pas, car je suis un peu de son avis. De Shakspeare, il tombait à Walter Scott qu'il traduisait, non à la Defauconpret, mais à la Dumas, en l'assaisonnant d'un ressouvenir du genre picaresque. La préface, assez ambitieuse malgré l'affectation de modestie, annonçait une thèse historique à plaider, une explication toute neuve de la Saint-Barthélemy, et rien de tout cela ne se trouve dans le livre. L'inspiration de la *Chronique*, c'est la passion antireligieuse, la seule cause qui ait parfois fait manquer de goût à Mérimée. Passe pour le sermon du frère Lubin, pot-pourri et parodie des excentricités théologiques du XVIe siècle. Mais, à la fin, la colère l'emporte sur la gaîté. La mort de l'aîné des Mergy, qui écarte de son lit le pasteur et le prêtre, veut être tragique et manque son effet parce qu'elle n'est pas possible, historiquement. Mergy est un voltairien qui se trompe de siècle : renvoyons-le à la ménagerie de Mme Geoffrin ou à une charbonnerie quelconque de 1825. Il est trop facile, quand on raconte la Saint-Barthélemy, de rendre les catholiques odieux; mais il est trop difficile, même pour un talent comme Mérimée, d'escamoter aux calvinistes le prestige du martyre.

La *Chronique de Charles IX* n'offre point ce fini, cette concentration qui caractérise Mérimée dans quelques-unes de ses œuvres. On sent qu'elle a été écrite sans plaisir et comme bâclée. Le style a une sorte de fluidité qui touche à l'insignifiance et ne suffit pas

(1) Correspondance inédite avec Albert Stapfer. Lettre du 16 décembre 1828.

à donner de la valeur aux parties qui n'en ont point par elles-mêmes. L'aventure d'auberge, les conversations des jeunes seigneurs, le duel et le chapitre intitulé *les Deux moines,* nous apparaissent à demi effacés comme si la pierre ponce avait passé dessus. Les affres de la Saint-Barthélemy, la lutte de la Turgis avec son amant, le siège de La Rochelle et le combat de Vaudreuil avec Rheincy peuvent donner encore de l'émotion, mais cette émotion est trop agréable pour être profonde. Ceux qui ont tiré de la *Chronique de Charles IX* un opéra l'ont jugée mieux que le public n'a fait et que la critique n'eût su le faire.

Mais enfin, ce livre, où une dose suffisante de banalité excusait le talent, avait fait de Mérimée l'idole des cabinets de lecture. Il était jeune, applaudi ; de plus, il possédait des chagrins d'amour qui lui permettaient de se croire très malheureux. Dans sa correspondance avec l'Inconnue, il parle de certaine grande sottise qu'il faillit faire dans ce temps-là. Ne serait-ce pas qu'il fut sur le point d'épouser une maîtresse à laquelle la religion donnait des scrupules tardifs? Cette femme me semble avoir laissé la tiédeur de sa caresse dans le début du *Vase étrusque*, si délicieusement imprégné de langueur, comme si Mérimée avait écrit ces premières pages en sortant de ses bras, avec la saveur d'un dernier baiser sur les lèvres. Elle a dû poser aussi pour la Turgis, une des nombreuses incarnations de cette exquise perversité féminine que Mérimée ne se lassait pas d'étudier, mais qu'il ne consentit jamais à épouser.

Après cette bataille, d'où il sortit vainqueur et blessé, il partit pour l'Espagne, où il devait rencontrer beaucoup de ces primitifs qu'il aimait et de ces dévots qu'il détestait : double sujet d'observations, double stimulant pour son esprit. Ce premier voyage fut un enchantement. Il en donna quelques impressions au public dans trois articles que publia la *Revue de Paris* aussitôt après son retour, en octobre et novembre 1830. Le premier raconte une *Corrida*, le second une exécution, et le troisième est une causerie sur les brigands. Ces articles ont été recueillis dans le volume intitulé *Mosaïque*. Mais on aimera mieux, je pense, trouver ici quelques fragmens de sa correspondance inédite. Il écrivait de Séville à Albert Stapfer : « Sachez qu'une course de taureaux est le plus beau spectacle que l'on puisse voir. Moi qui vous parle, qui ne peux voir saigner un malade sans éprouver une émotion désagréable, j'ai été voir les taureaux pour l'acquit de ma conscience... Eh bien, maintenant, j'éprouve un indicible plaisir à voir piquer un taureau, éventrer un cheval, culbuter un homme. A l'une des dernières courses de Madrid, j'ai été scandaleux. On m'a dit que j'avais applaudi avec fureur, — mais j'ai peine à le croire, — non le matador, mais le taureau au moment où il enlevait sur ses cornes

cheval et homme. » L'élève de Stendhal est d'avis que ce cheval et ce taureau sont plus intéressans que les héros de nos tragédies. « Cela tue l'art dramatique. » Aussi, sauf l'opéra, les théâtres lui ont-ils paru très faibles. Il a vu jouer le *Mariage de raison*, de Scribe, avec des changemens assez pitoyables. « Les acteurs sont détestables ; les femmes, plus naturelles et très jolies. Les directeurs, comme chez nous, font banqueroute et se plaignent du mauvais goût de leur siècle (1). »

A Madrid, Prosper Mérimée séjourna assez longtemps. En bon fils qu'il était, il prenait des notes pour l'*Histoire de la peinture à l'huile*, partageant son temps entre les Murillo et les Velasquez du musée et les agréables relations qu'il avait trouvées dans cette ville. Le plus intéressant de ces hôtes était le comte de Téba, dont il avait fait la connaissance en diligence.

Don Cipriano Gusman Palafox y Portocarrero, comte de Téba, était le frère cadet de ce comte de Montijo qui, au début du siècle, avait failli changer le sort de la monarchie et arracher sa patrie à la plus humiliante des tyrannies, celle de la sottise et de l'imbécillité. Il tenait des conspirateurs d'autrefois par l'audace, des grands révolutionnaires modernes par l'ampleur des vues. Il entra dans le palais d'Aranjuez à la tête d'une petite troupe résolue et, pendant quelques heures, tint sous sa main le roi, la reine et le favori Godoï. Mais rien ne bougea dans la nation ; pas une voix ne répondit à son appel. La révolution avorta. On traita de fou Eugenio de Montijo parce qu'il avait échoué : il eût été un héros s'il avait réussi.

Son frère Cyprien offrit son épée à Napoléon et devint colonel d'artillerie au service de la France. A la défense de Paris en 1814, il commandait les élèves de notre École polytechnique, et les dernières volées de canon qui, du haut des buttes Montmartre, retardèrent d'un jour notre honte, c'est le colonel Portocarrero qui les tira. C'est au milieu de cette fumée qu'on aime à entrevoir ce beau et pâle visage, ennobli plutôt que défiguré par la terrible blessure qui l'avait privé d'un de ses yeux, ce soldat philosophe, au cerveau hanté par des rêves confus de délivrance et de progrès, disgracié pour avoir trop aimé la liberté et la France, et qui, jusqu'au bout, porta fièrement sa disgrâce.

Tel est l'homme dont Mérimée devint l'ami. Sa femme, qui avait dans les veines un mélange de sang écossais et de sang wallon, étonna et enchanta le jeune homme par sa grâce, l'activité de son esprit, la vivacité de sa parole, l'étendue de ses connaissances. Elle savait à fond l'histoire de l'Espagne, de ses anciens rois, de sa langue et de ses monumens. L'auteur de *Clara Gazul* était sous

(1) Correspondance inédite avec Albert Stapfer, 4 septembre 1830.

le charme. « Vous souvenez-vous, écrivait-il plus tard, des belles histoires que vous me contiez, en 1830, dans la *Calle del Sordo* sur l'Alhambra et le Généralife (1)? » Pour compléter l'attrait de cette maison, il faut se représenter deux petites filles de quatre et cinq ans, Paca et Eugenia, jouant autour de la robe de leur mère. Eugenia, la filleule du comte de Montijo, née à Grenade dans un jardin, au milieu d'un tremblement de terre, frappait par son regard pensif, étonné, mélancolique, ce même regard de « prédestiné » que Paris a vu, trente ans plus tard, dans les yeux de son fils (2). On eût dit qu'elle ne s'était pas encore remise de son étrange entrée dans la vie ou que ses vagues rêveries enfantines fussent traversées par le pressentiment des coups de théâtre qui l'attendaient. Mais qui eût pu songer à tout cela lorsque le jeune visiteur de la *Calle del Sordo* caressait les cheveux dorés de la petite Eugenia, tandis que sa mère contait les légendes des rois maures, les exploits du Campeador ou du Boelo, les souvenirs de Pélage et de don Pèdre?

Le jeune homme parcourut l'Andalousie. A Grenade, il flirta avec une jolie gitana, « assez farouche aux chrétiens, mais qui, pourtant, s'apprivoisait à la vue d'un duro (3). » Plus d'un souvenir des guerres vivait encore dans les lieux que traversa Mérimée. En voici un qui revint sous sa plume longtemps après. C'était, raconte-t-il, près de Campillo de Arenas. « Mon guide me prenait pour un Anglais parce que je ne vendais rien, que je ne saluais pas les madones et que je m'arrêtais pour regarder les vieilles pierres. Il me montra un passage très difficile dans la Sierra de Jaën et me dit qu'il avait servi de guide au général Molitor et à sa division en 1823, et qu'elle avait passé par là, infanterie, cavalerie et canons. « Si vous aviez vu ces soldats tout jeunes et sans barbe pousser aux roues des canons et les faire passer en moins de rien par des chemins impraticables, vous auriez dit comme moi, monsieur, que le proverbe ment qui dit que les Français ont des *cœurs de poules.* » Ainsi, conclut Mérimée, nous avons été de Cadix à Moscou pour qu'il existe à Campillo de Arenas un pareil proverbe sur notre compte (4)! »

Pendant qu'il étudiait Velasquez et applaudissait le taureau, Paris avait renversé une dynastie. A ce sujet, Jules Sandeau, recevant à l'Académie française le successeur de Mérimée, a mis en circulation certaine anecdote que l'auteur de *Colomba* « se plaisait, » dit-il, à raconter. Pendant le siège des Tuileries, un jeune homme qui suivait la bataille avec beaucoup de curiosité s'approcha d'un gamin

(1) Correspondance inédite avec la comtesse de Montijo, 31 juillet 1847.
(2) *Ibid.*, 8 juin et 18 novembre 1857.
(3) *Ibid.*, sans date.
(4) *Ibid.*, 27 février 1847.

qui, armé d'un fusil de munition, lâchait son coup au hasard dans la direction du château. « Tu ne sais pas tirer, dit le jeune homme. Prête-moi ton arme. » Le gamin obéit. L'inconnu épaule, vise avec soin et fait feu. A l'une des fenêtres du palais, une cible humaine, un Suisse est tombé. L'enfant, plein d'admiration, s'écrie : « Gardez le fusil, monsieur : vous vous en servirez mieux que moi. — Oh ! moi, dit froidement le jeune homme, ce ne sont pas mes opinions. » Et il continue sa promenade.

Il règne dans le récit de Jules Sandeau une certaine ambiguïté qui a permis aux ennemis de Mérimée de s'en emparer. D'après eux, c'est lui qui serait le triste héros de l'histoire : ce qui ferait de lui à peu près l'égal de ce comte de Charolais qui tirait les couvreurs sur le bord des toits pour s'exercer l'œil et la main. La légende est trois fois absurde. Mérimée était humain, Mérimée était libéral, Mérimée était absent. Son alibi est aussi clair que possible. Il écrivait à Albert Stapfer : « J'ai passé à Madrid quinze jours de plus que je n'en avais l'intention à cause des farces que vous avez jouées là-bas. Je voulais revenir aux premières nouvelles, mais les lettres de mes parens m'ont appris que tout était tranquille. Je ne me console pas d'avoir manqué un tel spectacle. Voilà deux représentations que je perds, l'une pour être né un peu trop tard, l'autre, représentation extraordinaire à notre bénéfice, pour ce malheureux voyage d'Espagne. » Ce regret donne la mesure vraie du dilettantisme politique de Mérimée. Peut-être trouvera-t-on ce sentiment encore trop frivole. Il l'expia bien cher en assistant à deux révolutions dont l'une pensa le ruiner et l'autre le tua.

III.

Du reste, il ne s'était pas trompé en parlant d'une représentation « à notre bénéfice. » En arrivant à Paris, il trouva qu'il avait été un vainqueur de Juillet en son absence et sans avoir mis à bas un seul Suisse. N'était-il pas rédacteur du *Globe* et du *National?* Ne figurait-il pas dans le bas-relief de David d'Angers, parmi les porteurs du cercueil du général Foy? Enfin, les Mérimée n'étaient-ils pas, de père en fils, les cliens, les protégés de la famille de Broglie, qui allait devenir toute-puissante? Personne ne s'étonna donc de le voir appelé à des fonctions officielles par le nouveau régime. Pendant six semaines, il fit l'office de maître des requêtes sans en avoir le titre. Chef de cabinet du comte d'Argout au ministère de la marine, il suivit son patron au Commerce, puis à l'Intérieur, sans laisser, je pense, aucune trace de son passage dans ces divers départemens. Lorsque M. d'Argout sortit du ministère, Mérimée devint inspecteur général

des monumens historiques, prenant la place de Vitet, qu'il devait garder vingt ans.

Pendant ces années qui suivent 1830, il faut se représenter Mérimée comme un jeune homme très envié, très gâté et un peu fat. Plus tard, faisant sa confession à l'*Inconnue*, il déclara n'avoir été vraiment et pratiquement mauvais sujet que pendant deux ans. Mais, chose curieuse, à cette époque on le croyait encore vertueux, de même que plus tard, longtemps après s'être rangé, il conserva sa réputation de polisson. Ces années de dissipation, je les attribue à M. le chef du cabinet du comte d'Argout. Jeune, célèbre, avec un titre qui lui assurait un bon accueil dans les salons politiques, comme dans les coulisses de l'Opéra, il devait être trop souvent tenté pour ne pas succomber quelquefois. Il faisait partie d'une petite bande de viveurs qui avaient l'habitude de se retrouver à table. « Nous étions huit qui dînions très souvent ensemble, » écrit-il à la comtesse de Montijo (1). Il en nomme deux, Beyle et Sutton Sharpe, l'avocat anglais qui « gagnait en dix mois 150,000 francs, puis en passait deux autres parmi les rats de l'Opéra (2). » Une lettre publiée par le journal l'*Art* nous permet d'ajouter d'autres noms à la liste. C'est une invitation adressée au peintre Delacroix, avec l'en-tête officiel : *Cabinet du ministre du commerce et des travaux publics*. Delacroix mit la lettre dans sa poche, alla au Jardin des Plantes, et sur le feuillet resté blanc, dessina un lion. La patte de ce lion déborde sur l'autre page, conservée et publiée par le journal l'*Art* (3). D'un côté, un autographe de Mérimée, de l'autre un croquis d'Eugène Delacroix ; voilà un beau destin pour ce morceau de papier administratif! Le rendez-vous était pour six heures, devant le café de la Rotonde, au Palais-Royal. Les convives : outre Sharpe et Mérimée, le baron de Marest, Koreff, le médecin et l'ami de Beyle, Viel-Castel, diplomate et gastronome, mais plus gastronome que diplomate. Ajoutez Delacroix et Beyle. Sur les huit, voici que nous en connaissons sept. Avant son départ pour l'Inde, Jacquemont pouvait bien être le huitième.

On rencontrait Mérimée dans le monde encore plus souvent que dans les coulisses de l'Opéra. Il était assidu chez la spirituelle Mme de Boigne et chez cette aimable marquise de Castellane, qui eut le don suprême de faire causer. Il y trouva, — je parle d'après son témoignage, — une des deux sûres et précieuses amitiés de femme sur lesquelles il s'appuya, et il eut, par surcroît, la joie de voir revivre et se prolonger cette amitié dans une fille digne de sa mère, par l'esprit comme par la bonté.

(1) Correspondance inédite avec la comtesse de Montijo.

(2) *Ibid.*, 18 mars.

(3) *L'Art*, 1875, t. III, p. 266 et 267.

Il allait encore dans d'autres maisons à tendances littéraires où l'on faisait alterner le flirt et la dévotion, l'intrigue parlementaire et l'intrigue académique. Malheureusement, si les salons servent au succès, ils nuisent quelquefois au talent. Quand on écrit pour eux, on ne sort point de cette banalité élégante qui est leur idéal et leur loi. Dans ses nouvelles de ce temps-là, l'auteur de *Clara Gazul* me semble très réduit de volume, et il n'a jamais repris tout à fait sa taille naturelle. Il a l'air de chuchoter son récit à l'oreille d'une jolie femme, blottie dans une bergère et abritée derrière son éventail. C'est la posture d'un dandy : aujourd'hui, nous la trouvons un peu ridicule pour un écrivain.

A ce moment, le byronisme était descendu de Manfred à Zampa. Lorsque le galant bandit d'Hérold chantait, la main sur son cœur :

> Il faut céder à mes lois
> Et comment s'en défendre?
> Quand mon cœur a fait un choix,
> La belle doit se rendre,

d'autres Zampas, en gants paille, assis au balcon, applaudissaient d'un air vainqueur. Mérimée était un « forban » comme les autres. Mais il n'attaquait que les navires désireux de se faire donner la chasse, et sa seule préoccupation était de ne pas devenir, comme il arrive, le prisonnier de sa conquête. Au demeurant, le meilleur forban du monde. Après le spectacle ou le bal, il rentrait chez lui, disait bonsoir à sa mère, entrait dans son cabinet, où la lampe était allumée, caressait ses chats et corrigeait ses épreuves. Cela fait, si je compte bien, quatre existences à la fois : le secrétaire de M. d'Argout, le viveur, le mondain et l'homme de lettres. Et il trouvait encore le temps d'écrire à des petites filles inconnues et d'aller boire de l'orangeade, à minuit, au sommet des tours Notre-Dame.

Ce qui le sauva, c'est la mesure qui lui était innée, ou plutôt il était la mesure même. Autant qu'on peut juger d'un homme par ce qu'il veut bien montrer de lui-même au public et à ses amis, il ne descendit point jusqu'à ce fond de la débauche parisienne où l'on perd non-seulement le respect, mais le goût de soi-même. Ce n'est pas lui qui eût pris les rats au sérieux, encore moins au tragique. Ce n'est pas lui qui eût mis à leurs pieds, comme Sharpe, 150,000 francs par an et sa vie. Il ne leur donnait que des bouquets et ne leur réclamait que des sensations d'épiderme, avec le plaisir d'étudier de près les mœurs de ces petits rongeurs : — « Les rats ont du bon, dit-il dans une lettre inédite, mais il faut les prendre pour ce qu'ils sont et ne pas leur demander autre chose que ce qu'ils peuvent donner. Quant aux âmes, je suis convaincu que les rats en ont aussi bien que les hon-

nêtes femmes. Et, pour les corps, je suis obligé de dire qu'elles ont presque toujours l'avantage. Si j'avais à recommencer ma vie, je crois que je me bornerais à la chasse aux rats. »

Pour les bas-bleus, il s'en gardait. Son aventure avec le plus grand d'entre eux, vers le printemps de 1833, le mit en défiance, et pour jamais. Le court passage de Mérimée dans les bonnes grâces de Mme Sand est un fait d'histoire littéraire sur lequel s'est greffée une légende assez amusante. D'après cette légende, Sainte-Beuve, voyant que Mme Sand était seule et souffrait de cette solitude, lui aurait « donné » Mérimée, et, dès le lendemain, George Sand lui aurait écrit pour lui rendre et lui reprocher ce cadeau. Il n'est pas vrai que Sainte-Beuve ait joué ce rôle trop bienveillant et qu'il ait béni l'union civile de Mérimée et de Mme Sand. Mais il est exact qu'il reçut des confidences et des plaintes. La lettre, paraît-il, existe encore; il y est dit que George Sand, là où elle espérait rencontrer un cœur tendre et chaud, n'avait trouvé que « froide et méprisante raillerie. » Cette lettre circula et fit du tort à Mérimée. D'ordinaire très discret, mais impatienté de ces cancans, il se serait vengé en racontant sur sa bonne ou sur sa mauvaise fortune des détails plus gais que bienséans. Eut-il réellement ce tort? Traita-t-il comme une simple aventure d'étudiant cette femme qui était au moins son égale par le talent? Ce qui est certain, c'est qu'il ne se laissa pas mener où alla Musset, et qu'il fit bien. On verra dans quelle circonstance il retrouva celle qu'il avait dédaignée et irritée.

Donc, ni rats, ni femmes de génie. La femme, pour plaire à Mérimée, devait être raffinée d'esprit; elle devait mettre ce raffinement non à noircir du papier pour les imprimeurs, mais à varier indéfiniment la comédie de l'amour, la délicieuse comédie à deux personnages et sans spectateurs. Pourvu qu'elle gardât toujours sa délicatesse et sa grâce, il lui permettait de mentir, de ruser, d'égratigner et même de mordre. Il prenait un plaisir infini à suivre ces jeux félins; c'était le côté dangereux, inquiétant de la femme qui l'attirait. Il fallait deviner l'énigme ou être dévoré par le sphinx. Tant pis pour les imbéciles et les maladroits!

Ce n'est point qu'il ne crût au bien, mais la psychologie du mal lui paraissait bien plus intéressante. La vertu lui inspirait une langueur, un respect, une insurmontable envie de bâiller. Lisez toute son œuvre de romancier depuis *la Chronique de Charles IX* jusqu'à *Carmen*, sans oublier *la Vénus d'Ille*, *Arsène Guillot* et *Colomba*. Vous ne trouverez pas une seule bonne femme. Elles sont toutes méchantes, plus ou moins. Vers la fin, elles deviennent féroces, sans cesser d'être charmantes, à ses yeux du moins. Dans *la Vénus d'Ille*, il compare la jeune femme et la statue. Elles ont une ressemblance

étrange, mais la statue est la plus belle. Elle doit sa supériorité à son expression de tigresse, car « l'énergie, même dans les mauvaises passions, excite toujours en nous un étonnement et comme une admiration involontaire. » Cette admiration est, chez lui, une idiosyncrasie, comme le goût des brigands. Si *Colomba* passe, peut-être avec raison, pour son chef-d'œuvre, et si *Carmen* a aussi beaucoup de partisans, c'est qu'il y a donné carrière à ces deux passions dominantes. *Colomba* et *Carmen* ont beau être situées aux deux extrêmes de la société et de la morale, elles se ressemblent par un point. Ce sont des sœurs cadettes de la famille des « adorables furies. » Même dans un rapport à son ministre, dans une somnolente histoire de l'abbaye de Saint-Savin, lorsque Mérimée rencontre une méchante créature du temps de Louis XIII qui, à Paris, fait la femme du monde et le bel esprit, dans sa province dépouille, bafoue et torture les gens, l'écrivain se réveille tout entier, avec son style et sa verve, pour peindre l'incomparable effronterie de ce diable en jupons. La Fontaine a grommelé contre « l'âge sans pitié ; » Mérimée adore le sexe sans pitié. Les années viennent. La rouerie mondaine ne suffit plus à le séduire. Il lui faut la cruauté ingénue de l'être primitif, du gracieux animal féminin dans sa nature vraie. Quelle jolie bête sauvage à mettre en cage! Quel plaisir de tenir à sa merci, clouée par les poignets, frémissante, vaincue, cette révoltée dont on boit la rage dans un baiser! C'est le rêve qui hante certains hommes, la vocation du Petruchio, de Shakspeare, le héros de *la Méchante domptée*. Mais jusqu'à quel point Mérimée a-t-il réalisé son rêve et combien de méchantes a-t-il domptées?

Hélas! qu'il y a loin de la maîtresse imaginée aux maîtresses qu'on a,.. quand on les a!

On a entrevu son premier roman, brusquement interrompu par des scrupules dévots. Sa seconde grande liaison, commencée vers la fin de sa jeunesse, le conduisit jusqu'aux limites de la maturité. Elle eut la durée moyenne d'un gouvernement français : dix-huit ans. Aucune existence n'en fut troublée, personne n'en souffrit. Le mari, un très galant homme, ignora tout ; les enfans furent tendrement aimés et parfaitement élevés. Une longue amitié avait précédé l'amour, et, dans la pensée de Mérimée, devait le suivre, en sorte qu'ils eussent été un Philémon et une Baucis de la main gauche. C'était un sûr placement de cœur, un adultère de tout repos. Ou plutôt j'écarte ce mot ignominieux. Cette union, connue et acceptée de personnes très vertueuses, nuancée d'égards délicats, accompagnée et rehaussée par un dévoûment réciproque et par des périls traversés ensemble, cimentée par mille réminiscences douloureuses et tendres, par une confiance absolue, par-

ticipa de la respectabilité de toutes les choses qui se justifient d'exister par leur durée même. Elle devint comme un mariage extra-légal, et chaque année, ainsi que des époux, ils célébraient le cher anniversaire par un cadeau échangé avec une évocation presque religieuse des vieux souvenirs.

Un jour vint, — j'anticipe sur les années pour donner le dénoûment, — où la femme aimée se refroidit. La jolie cérémonie de l'anniversaire prit l'air renfrogné d'un bout de l'an, que l'on dépêche, dans le vide, à quelque chapelle latérale et où la famille ne vient plus. Longue et cruelle fut cette décadence de l'amour. A sa place, au lieu de l'amitié, Mérimée sentit venir une lassitude mortelle, et comme une répulsion secrète. On lui rendit les lettres qu'il avait écrites. Ce fut un coup terrible. A son tour, il recueillit toutes celles qu'il avait reçues et les relut, le cœur serré, avant de les rendre. Se pouvait-il que celle qui avait pensé ces choses si douces fût devenue une étrangère, une ennemie? Les avait-elle jamais pensées? Comme il l'écrivait à un ami, il en vint à s'attrister pour le passé, à se demander si tout ce bonheur qu'il avait eu n'était pas faux. « Mes souvenirs même ne me restent plus. » Il s'épuisait en conjectures sur le changement d'humeur de son amie. « Un remords, peut-être; mais je suis presque sûr qu'il n'y a point de prêtre dans l'affaire. » En effet, il n'y avait point de prêtre en cette circonstance. Mérimée connut-il le véritable auteur de son infortune? Je n'en sais rien. En tout cas, il finit par prendre son malheur en philosophe : « C'est un rêve fini! » écrivait-il, et, si l'on considère la longueur du rêve, on admettra qu'il avait été plus favorisé que bien d'autres. Il retourna à son chat et à sa tortue qui était « très intelligente et très instruite : car elle répondait à son nom et donnait des baisers. »

La tortue ne fut pas sa seule consolatrice. D'ailleurs, pour ne pas s'attendrir au-delà du nécessaire, il faut se rappeler que l'amant n'était pas sans reproche. Car le roman de l'*Inconnue* avait coïncidé avec la liaison dont je viens d'esquisser l'histoire.

Ici je suis fort à l'aise. Je n'ai point à ménager des susceptibilités posthumes très légitimes. D'abord, il n'y a point de mal à cacher. Puis, c'est la principale intéressée qui a elle-même livré au public les documens que je commente. Si elle a commis une imprudence, c'est de ne pas s'être montrée assez confiante envers ce même public et de s'être enveloppée de mystère en brouillant les dates et les noms, en battant ses lettres comme un jeu de cartes et en les rangeant dans un ordre fantastique. La dernière idée qui puisse entrer dans la cervelle d'une femme, c'est qu'il ne faut pas faire la toilette à un document; que, mutilé, il perd la moitié de son authenticité et de sa valeur. Faire des retranchemens ou des

corrections dans une correspondance de cette nature, c'est donner beau jeu aux suppositions des méchans, et, dans l'espèce, je suis persuadé que les méchans auraient tort. Malgré ces artifices un peu maladroits et fort inutiles, on suit sans trop de peine le fil de l'histoire : elle compose un des plus jolis romans que je connaisse.

Mérimée était dans toute sa gloire de jeune écrivain à la mode lorsqu'il reçut la première lettre de l'inconnue. La personne qui mit cette lettre à la poste est encore vivante et en témoignait, sans se faire connaître, dans la *Revue encyclopédique* (avril 1892). C'était en 1831. L'auteur de cette lettre était une grande dame anglaise, lady A. Seymour, qui avait lu la *Chronique de Charles IX* et jugeait amusant d'envoyer ses réflexions à l'auteur. Les réflexions étaient spirituelles ; la lettre sentait bon, physiquement et intellectuellement. Mérimée répondit, et une correspondance s'engagea, assez semblable à une intrigue de bal masqué sous forme épistolaire. Elle ne le connaissait guère, il ne la connaissait pas du tout. Dans cette singulière escrime du flirt à distance, les deux adversaires se tâtaient, se cherchaient et se portaient des coups au hasard, souvent sans s'atteindre. Pour lui, il crut un moment à la grande dame anglaise. Que voulait-elle au juste ? S'amuser, se perdre ou le convertir ? On verrait bien. Après de longues instances, il obtint la permission de rendre visite à sa mystérieuse amie. C'était à Londres, en décembre 1840. Que se passa-t-il, que se dit-il à cette entrevue ? Il se souvint seulement de deux choses : qu'elle avait des bas rayés et de beaux yeux, « des yeux mauvais. » Ce dernier trait l'enchanta. Il n'y avait plus de lady Seymour, mais une petite demoiselle de province, Jenny Dacquin, la fille d'un notaire de Boulogne (1). Mais sa personne et son esprit avaient trop plu à Mérimée pour qu'il renonçât à l'aventure. Le flirt épistolaire continua, et peu à peu les lettres devinrent plus fréquentes. Mérimée a son idée, Mlle Dacquin a son plan ; chacun tend un piège à l'autre. Ils essaient de se rendre jaloux. Un jour, c'est lui qu'on veut marier, et le lendemain (ou six mois après) c'est elle qui est sur le point d'accepter un époux, dans sa ville natale, un de ces « loups de mer » dont il est question plus d'une fois. Ou bien elle a fait un héritage ; la voilà presque riche ! Il n'a pas l'air d'entendre et la félicite en bon camarade. Lorsque l'idée matrimoniale montre le bout de l'oreille, il se déprécie tant qu'il peut. Il est laid, il est taquin, il est grognon, il est malade. Elle

(1) Il n'y a pas de doute possible sur l'identité de Mlle Dacquin. Aussi bien, son nom est écrit en toutes lettres dans les lettres à Mme de Montijo avec son adresse (sous l'empire) : rue Jacob, 35. C'est à ce nom et à cette adresse que devaient être envoyés certains mouchoirs achetés à Madrid et dont les aventures sont relatées, d'autre part, dans les *Lettres à une inconnue*.

déploie ses grâces d'esprit, qui sont réelles ; elle s'orne l'intelligence de mille connaissances variées, comme on devait dire à Boulogne en 1840. Elle fait même semblant d'apprendre le grec, pour lui plaire. Une idée traverse l'esprit de Mérimée, une idée horrible : « Vous finirez par faire un livre ! » Il voulait bien, comme on l'a vu, aller jusqu'à la précieuse, non jusqu'au bas-bleu. Sur ces entrefaites, il part pour la Grèce et l'Asie-Mineure avec Ampère. Mais l'image de la jeune fille aux bas rayés et aux yeux mauvais ne le quittait pas. A la place même où était tombé Léonidas, il pensa à Jenny Dacquin et fit des confidences à Ampère, qui entendait ces sortes de choses.

Il revint. Alors commença la troisième phase de cette liaison de sentiment, la phase aiguë, dangereuse, intéressante. Sans qu'on sache pourquoi, Mlle Dacquin habitait maintenant Paris. Avec un machiavélisme auquel eût applaudi son maître Stendhal, Mérimée inventa une série de rendez-vous gradués, dont on peut recommander l'étude aux commençans. D'abord dans une maison tierce, puis dans une loge d'Opéra (avec corsage décolleté); puis, au musée du Louvre, sous l'œil des gardiens et des dieux de marbre, dans la galerie des antiques, l'endroit du monde le plus propre à rassurer la pudeur en émouvant l'imagination. De là, ils passèrent au Jardin des Plantes, où ils jetaient des pains de seigle aux animaux. L'amour est prodigue, et l'autruche pensa mourir de leur générosité. Un grand pas fut franchi lorsqu'elle consentit à se promener avec lui à travers ces étranges paysages des banlieues parisiennes, si ingrats, si vulgaires et si pauvres, et qui exercent pourtant un charme indéfinissable. Chaque jour, le lieu choisi était plus désert, plus lointain. Ils en vinrent à se perdre dans ces mille routes vertes qui s'enchevêtrent sans fin sur les grands plateaux entre Meudon et Vélizy, où, même aujourd'hui, on peut marcher une heure sans croiser un être humain. Ils avaient conscience d'être chez eux. « Nos bois, » disaient-ils en parlant de ces bois tant aimés et tant de fois parcourus. Ces routes silencieuses, tapissées d'une fine mousse où l'on ne s'entend point marcher et au-dessus desquelles le vent balance les feuillages percés de soleil, où les conduisaient-elles? Au bonheur, espérait l'élève de Stendhal ; au mariage, croyait la jeune fille qui avait appris des Anglaises le secret des audaces virginales. Pourtant il trouvait que la statue ne s'échauffait pas. De son côté elle avait des doutes et, probablement, de grandes tristesses, car elle l'aimait, et il l'aimait aussi. Au fait, pourquoi ne l'épousait-il pas, puisque Beyle n'était plus là pour se moquer de lui? Pourquoi? Parce qu'il était en puissance de deux femmes : sa mère et Mme ***. Qui sait ce qu'il eût fait s'il avait été libre?

Et leur vie continuait à dériver, comme sur ces nappes d'eau lisses et perfides qui précèdent les cataractes. Quand elle arrivait au rendez-vous, il la retrouvait refroidie par ses réflexions solitaires. Il fallait un grand quart d'heure pour rompre la glace. Peu à peu ils se mettaient à l'unisson. Une bonne causerie naissait, ensuite venaient de longs silences, peut-être de légères caresses par lesquelles la jeune fille pensait désarmer ce désir qui l'assiégeait, l'enveloppait, toujours plus âpre, plus ardent. « Laissez mon bras où il est, mettez votre tête là, et je serai sage. » On obtient ce qu'on a demandé et on n'est pas plus sage. Alors c'étaient des querelles, une sorte de violence, car ils étaient irrités l'un contre l'autre ; ils se sentaient trompés tous les deux. Une averse survenait : ils marchaient, blottis, serrés l'un près de l'autre sous le même parapluie, riant de l'aventure comme des enfans et déjà réconciliés.

L'amour le rendait poète et superstitieux. Un jour, dans les arènes de Nîmes, un oiseau à l'aile noire s'envola des ruines et le frôla. Il tressaillit; une idée lui vint, absurde, mais irrésistible. Elle était morte et c'était son âme qui venait tournoyer au-dessus de lui. Il lui écrivit ; il avait hâte d'être rassuré. Pendant ses courses en cabriolet à travers la campagne boueuse et triste, dans les gîtes, parfois mesquins, où il passait de longues heures solitaires, il attendait les lettres de Jenny Dacquin, ou les relisait, et la seule odeur de ces lettres, posées sur la table, le grisait. Il lui envoyait des plaintes, des duretés, toujours bien dites, car l'homme de lettres ne s'oubliait pas. Plus d'une fois la pensée lui vint que toute cette correspondance serait publiée. Les lettres d'amour des écrivains ne sont jamais que des articles dont ils ne corrigent pas l'épreuve ; mais cela ne prouve point qu'ils n'aient pas senti ce qu'ils y mettent. Quelques-unes de ces lettres sont des ultimatums, des sommations respectueuses d'avoir à succomber ; d'autres demandent humblement pardon. Quelquefois l'injure et la prière alternent dans la même lettre. Il lui écrivait qu'il valait mieux ne plus se voir. Vieillis, ils pourraient peut-être se retrouver sans amertume et sans danger. Mais aujourd'hui, il n'y avait pas de bonheur pour deux êtres qui voulaient l'un et l'autre l'impossible. Non, il ne fallait plus se voir... En attendant, si l'on se voyait une dernière fois pour se dire adieu? Et, au lendemain de ces grandes scènes, de ces belles résolutions, on revenait aux doux enfantillages, aux innocentes promenades. Elle se faisait très douce, lui très humble, et ils tombaient dans une sorte d'engourdissement délicieux. « Le bonheur, disait-il, est comme une envie de dormir. » Au retour, attendri, reconnaissant, il lui écrivait : « Il m'a semblé que je ne désirais rien de plus. » Le romancier qui était en lui

jugeait la situation et lui conseillait de prolonger le plus qu'il pourrait cette minute rare, de savourer cet amour à part qui, ayant perdu des deux côtés l'espoir d'arriver à ses fins, se survivait pourtant et s'alimentait de lui-même, plus subtil et plus pur qu'il n'avait jamais été. Ces heures de sagesse, ces crises de bonheur duraient peu. On retombait dans les récriminations et les reproches. On se disait encore adieu, et le lendemain, on était encore dans les bois sur lesquels l'automne répandait ses premiers frissons. Il devenait difficile de s'aimer en plein air, et Mérimée parlait de chercher un abri. A quoi Mlle Dacquin répondait d'un sourire évasif. De ces ruptures et de ces reprises, l'amour sortait épuré, mais amoindri et attristé.

La première fois qu'il siégea à l'Académie, elle était là, plus affligée que fière. Car cette part de mendiant, cette part anonyme n'était pas celle qu'elle avait rêvé de recevoir. Sous son habit vert. à la face de tout Paris, qui n'y vit que du feu, il osa lui envoyer, du bout de ses gants, un baiser imperceptible : circonstance assez peu commune, je pense, dans les réceptions académiques. Elle ne vit pas, ou ne voulut pas voir ce baiser, s'en alla seule et pleura. Elle pensait, la pauvre demoiselle, que la gloire le lui prenait définitivement et qu'on ne peut pas aimer un académicien.

L'histoire finit-elle là? Non ; dans la vie rien ne finit. Il y eut encore d'autres crises, mais nous ne les connaissons pas bien. Plus tard, Mérimée s'ingénia à faire une amitié avec les débris de cet amour. Il la cultiva comme un rosier sur une tombe, et jusqu'au bout, il aima à respirer les fleurs de ce rosier-là. Quant à Jenny Dacquin, elle avait jeté sa vie dans une équipée de jeune fille ; elle ne l'en retira pas. Elle aurait pu se consoler avec un bourgeois de province : elle préféra sa liberté et ses souvenirs. L'histoire littéraire lui doit une place parmi les amoureuses des hommes célèbres. Un peu bizarre, parfois revêche, légèrement précieuse, pleine de détours, mais tendre, pure et, au fond, parfaitement sincère, c'est ainsi que je crois la deviner. Elle disait d'elle-même : « Je ne sais que jouer et rêver. » Quelle adorable femme, si c'était vrai!

Mérimée a été un bon fils et un bon amant. S'il avait eu des filles ou des nièces, il eût été un père charmant, un oncle délicieux, meilleur peut-être dans les paternités de fantaisie, dans les paternités *à côté*, que dans une paternité réelle et sérieuse où le devoir est de tous les instans. Dans son discours de réception à l'Académie française, M. de Loménie, qui lui succéda si tard et le remplaça si peu, a bien voulu s'affliger que Mérimée ne se fût pas marié et n'eût pas eu une nombreuse postérité. Et il concluait que cet homme si choyé, si admiré, n'avait pas été un homme heureux : ce dont Jules Sandeau s'égaya fort. Dans les

douze cents lettres que j'ai eues sous les yeux, je n'ai pas trouvé un regret exprimé à ce sujet. Il était trop logique avec lui-même pour se lamenter niaisement sur les conséquences d'un célibat que les circonstances lui avaient imposé et que sa volonté rendit définitif. Lorsque son ami Stapfer devint père d'une fille, il lui écrivait, pour le féliciter, dans des termes plaisans, qu'il savait devoir être entendus de cet homme d'esprit. Il n'avait pas, disait-il, de peine à se représenter sa joie, en se rappelant le plaisir qu'il avait lui-même autrefois à élever des petits chats. Il ajoutait que les petits chats perdent de leur gentillesse, tandis que « les moutards humains et surtout les moutardes gagnent sous ce rapport en grandissant (1). » Ainsi, de la petite fille à la douairière, la femme l'amusait et le charmait. Il aimait à vivre dans l'atmosphère féminine. Souffrant, il n'admettait que les soins des femmes. Bien portant, il les taquinait, les plaignait, les confessait, causait avec elles chiffons et métaphysique, dessinait des costumes de bal masqué, acceptait des missions auprès de Palmyre, la grande couturière artiste de ces temps-là, opinait sur les toilettes avec le sérieux d'un abbé de cour d'il y a cent ans. Tout cela, pour être avec elles et les mieux comprendre. Quand il ne leur parlait pas, il parlait d'elles ; sa sympathie allait de préférence à ceux qui, comme lui, aimaient l'odeur de la femme. Il y a beaucoup d'hommes qui ont l'air d'écrire des livres, de peindre des tableaux, de construire des chemins de fer et de gouverner des républiques : en réalité, l'unique affaire de leur vie est de plaire aux femmes. Ils se connaissent, se devinent, se rapprochent : Mérimée était de cette franc-maçonnerie. Il a goûté, je devrais dire dégusté, ce qui est, dit-on, un des grands biens de ce monde : l'amitié des femmes.

Parmi ses amies, la plus fidèle, la plus loyale, la plus dévouée a été la comtesse de Montijo. On l'a déjà vue sous un autre nom lorsque, dans l'été de 1830, Mérimée fit sa connaissance à Madrid. Après la révolution, le comte et la comtesse de Teba vinrent se fixer à Paris. Ils se lièrent avec les familles les plus distinguées de la société parisienne, entre autres les Delessert et les de Laborde, où Mérimée était reçu intimement depuis l'enfance. Les relations, nouées en Espagne, devinrent à Paris plus étroites et presque quotidiennes. Don Eugenio étant mort en 1834, don Cipriano hérita des biens et des grandesses de la maison de Montijo. Mais ce changement de fortune ne modifia point ses goûts personnels de simplicité et de retraite. Il voulait que ses filles fussent élevées comme si elles devaient être pauvres, qu'elles s'endurcissent aux

(1) Correspondance inédite avec Albert Stapfer, 2 septembre 1837.

privations et à la souffrance. Tout différent était le caractère de la comtesse. Cette activité, cette énergie, cette vitalité incroyable que ni l'extrême vieillesse ni la cécité ne devaient ralentir, avaient hâte de se donner carrière. Mérimée parle de « son courage, » de « sa bonne tête. » Plus tard, il lui écrivait : « Si vous étiez ici, vous m'auriez fait nommer déjà de l'Institut. » Et encore : *Vous m'avez habitué à croire que tout ce que vous vouliez s'accomplissait.* Ces mots méritent d'être médités. Mme de Montijo était ambitieuse et avait raison de l'être, ayant tous les dons nécessaires pour conduire les hommes et les événemens, le sang-froid, la patience, une volonté qu'on ne pouvait lasser, et cet optimisme sans lequel on ne domine, on n'entraîne personne.

C'était d'ailleurs un esprit ouvert, curieux, que tout intéressait et qui comprenait tout : la littérature courante, les jeux de la politique, l'histoire du passé. Elle avait servi de guide à Mérimée, lors de son premier voyage; elle l'avait initié aux « choses d'Espagne. » Elle lui raconta plus tard l'anecdote dont il fit *Carmen.* Plus tard encore, elle lui suggéra *Don Pèdre*, et, pour l'aider à déterrer des documens, mit en mouvement et en fièvre un peuple de bibliothécaires, d'archivistes, de professeurs, d'académiciens. Elle savait, à point nommé, dans quelle cervelle ou dans quel volume trouver le renseignement voulu. Elle fit mieux : elle souffla à son ami, à propos de Don Pèdre, une théorie historique qui devint chez lui tout un système et qui ressemble assez à la philosophie de l'histoire de Thomas Carlyle. Son idéal était un tyran de génie qui menait les peuples au bien sans leur dire par où; mais elle sentait que, dans un siècle comme celui-ci, il faut garder quelques sourires pour les doctrinaires et les libéraux. Elle admirait Napoléon : on naissait bonapartiste dans cette famille. Quelques années après, apprenant qu'un prince de vingt ans qui portait ce grand nom était à Madrid, elle l'étudia avec une vive curiosité. Il était brillant, spirituel, séduisant; c'était *un* Bonaparte, ce n'était pas encore *le* Bonaparte que, selon elle, l'Europe attendait.

Après la mort du comte, il ne lui fallut pas deux ans pour devenir un des *leaders* de la société madrilène et un des personnages importans du parti de Narvaëz. Dans sa maison de Carabanchel (où Cabarrus avait laissé des souvenirs et où était née Mme Tallien), elle planta des arbres et, avec cette admirable puissance de l'illusion qui rend tout possible, à peine nés, elle les voyait grands et jouissait de leur ombre. Sur son petit théâtre de campagne, elle osait jouer de grands opéras. Elle faisait chanter et danser tout le monde; elle maria et amusa les gens jusqu'à son dernier jour. Elle distribuait le plaisir, elle imposait le bonheur autour d'elle; manière d'agir qui ne peut déplaire qu'à ceux-là seu-

lement qui s'en font une idée très indépendante et très particulière. Le grand nombre est ravi d'accepter un bonheur tout fait.

Mais je me laisse aller à peindre la comtesse de Montijo telle qu'elle fut dans ses années de royauté mondaine, au palais de Liria et à Carabanchel, tandis que je n'en suis encore qu'aux jours de solitude et à la vie modeste de Paris. Elle lisait alors beaucoup et allait au théâtre. Elle fut une des premières à applaudir Rachel. Mérimée lui présenta quelques écrivains, et principalement Henri Beyle, qui prit goût à la maison. Il trouva deux naïves et ferventes admiratrices dans les petites filles de Mme de Montijo. « Les soirs où venait M. Beyle, m'a dit plus d'une fois l'impératrice, étaient des soirs à part. Nous les attendions avec impatience, parce qu'on nous couchait un peu plus tard ces jours-là. Et ses histoires nous amusaient tant!.. » Imaginez les deux petites filles assises chacune sur un genou de Beyle et buvant ses paroles; lui, déployant épisode par épisode ce prodigieux drame dont il avait été le témoin, à peu près comme il a raconté la bataille de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme*, avec cette sincérité de touche, ce don du détail suggestif, qui rendaient les choses vivantes, présentes et toutes proches. Au milieu de ces récits de gloire et de misère, où les défaites égalaient en grandeur les triomphes, l'homme de Marengo et de la Moskowa, le héros au petit chapeau et à la redingote grise, faisait de brusques et éblouissantes apparitions. Beyle, pour le rendre visible aux yeux comme à l'esprit, donnait aux deux enfans des images : l'impératrice conserve encore une *bataille d'Austerlitz*, donnée « par son ami. » Ainsi la religion de l'empire se glissait dans ces jeunes imaginations, déjà préparées par les souvenirs paternels ; elle devenait le fond même de leur esprit. Heureuses petites filles qui eurent pour initiateur dans ce monde de la légende, non un Marco Saint-Hilaire, mais un Stendhal! Heureuses aussi d'avoir connu le meilleur de cet homme intéressant, peut-être le vrai Stendhal, un Stendhal sans affectation et sans grimaces, un conteur hors ligne qui, pour être compris, pour être digne de ses petites amies, voulait être pur et daignait être simple!

Quant à lui, sa vanité ne connut peut-être pas de fête plus exquise, d'hommage plus vrai que l'attention émue de ces beaux yeux qui devaient être tant admirés. Il disait à la petite Eugénie : « Quand vous serez grande, vous épouserez M. le marquis de Santa-Cruz, — il prononçait ce nom avec une emphase comique. — Alors vous m'oublierez, et moi je ne me soucierai plus de vous. »

Je ne sais si Mérimée contait des histoires à l'enfant, mais il

s'occupait d'elle en mille façons. Il la conduisait chez le pâtissier, lui corrigeait ses thèmes français, lui donnait même quelquefois des leçons d'écriture dont la trace est visible. De ce temps-là, l'impératrice garda pour lui un respect qui ne s'effaça jamais, qui dure encore. Il y a bien longtemps que toute l'Europe dit Mérimée ; pour elle, il est demeuré monsieur Mérimée. Je n'ai jamais entendu ces deux mots, sans être frappé de leur touchante étrangeté et sans tomber dans une rêverie où je me croyais le contemporain des heures lointaines où le grand écrivain, se faisant maître d'école, apprenait le français à la future souveraine de la France.

Le comte de Montijo étant tombé malade, à Madrid, du mal qui devait l'emporter, la comtesse partit en hâte pour aller le rejoindre. Les petites, demeurées avec leur institutrice, devaient suivre peu de jours après. Mérimée veilla sur elles, leur consacra le plus d'instans qu'il put pendant ces derniers jours. Il fit à Paca, qui traitait parfois un peu cavalièrement la bonne miss Flowers, un petit sermon sur l'orgueil qui, pour être très laïque, n'en fit pas moins bon effet, car les petites en parlèrent à leur amie Cécile Delessert.

« Vous ne sauriez croire, écrivait-il, le chagrin que j'éprouve à les voir partir. » Elles avaient treize et quatorze ans ; elles étaient à ce joli âge indécis où la femme commence à regarder par les yeux de l'enfant. Je connais un tableau qui les représente alors, avec des nattes dans le dos et un bout de pantalon brodé qui dépasse la jupe. La beauté de la seconde n'est encore qu'à l'état de pressentiment, mais on reconnaît déjà certain regard couvert et certaine flexion du cou. Quant à Mérimée, les premiers cheveux gris naissaient sur sa tempe ; il avait le sentiment, doux et triste, de quelque chose qui finissait. Il regardait bien ces deux enfans, pour les garder dans son souvenir, car il ne les reverrait plus telles qu'elles étaient. Elles deviendraient de belles jeunes filles, coquettes ou passionnées. Puis viendrait « M. le marquis de Santa-Cruz » qui les prendrait pour jamais, et tout serait dit.

C'est pourquoi il était ému, d'une fine, délicate, pénétrante émotion, le 17 mars 1839, lorsqu'il vit, dans la cour des messageries, s'ébranler la diligence qui emportait Paca et Eugénie. Un peu plus, cédant à un besoin du cœur, il partait avec elles. Il avait fait promettre aux enfans et à miss Flowers de lui écrire. « De tout cela, écrivait-il à la mère, il sortira bien une lettre. » En effet, d'Oloron, où les mauvais temps, qui rendaient impossible la traversée de la montagne, arrêtaient les trois voyageuses, Eugénie écrivit une belle lettre, sur papier réglé, à son vieil ami de trente-six ans, M. Mérimée.

AUGUSTIN FILON.

EN JUDÉE

DERNIÈRE PARTIE (1).

21 septembre.

Une à une, nous faisons toutes les excursions obligées : les tombeaux des rois, la maison de saint Joseph, la citerne de Marie, la citerne de David, le champ de Booz : j'avoue n'y trouver qu'un médiocre intérêt, et sincèrement n'y rien sentir. Il faut en vérité un cœur de pèlerin russe pour s'émouvoir à la vue de tous ces lieux saints où les hommes et les choses sont si différens de ce que nous avons rêvé. Devant chaque pierre et chaque grotte de la Palestine, on a beau se répéter ce que content les moines et les drogmans, on conclut froidement qu'il s'est peut-être passé là quelque chose, et cette idée ne sort pas de la cervelle lucide pour envahir l'être obscur qui rêve et qui sent. A Bethléem, je me suis surtout arrêté devant le marché pour y suivre, transposées en style oriental, tant de scènes qui sont familières à nos villages d'Europe.

Dans ces tableaux champêtres de terre-sainte, il y a toujours une grâce lumineuse et simple. C'est ici l'aire commune de terre battue que l'on retrouve dans tous ces hameaux d'Orient; les paysans y vannent leur grain, les voyageurs ont le droit d'y planter leur tente et d'y tendre une corde pour aligner leurs chevaux. A Bethléem, la place publique s'ouvre sur un sommet de colline.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars.

Au-dessous, tout le paysage biblique se développe, çà et là brodé de gris par les oliviers légers. Mais devant nous, sur ce fond triste et grandiose, le peuple des gens et des bêtes fait un premier plan de vie colorée. D'humbles ânes attendent patiemment qu'on les décharge, des chameaux agenouillés somnolent ou grognent, des vieillards sordides dans la majesté de leurs barbes et de leurs turbans fument en cercle des narghilés, des paysannes assises par terre devant des piles de fruit attendent les acheteurs. Ces groupes résignés forment un paisible cadre à l'affairement de tout le marché : on soupèse des poules, on mesure des boisseaux de blé ; une petite fille qui est déjà une mère allaite une infime larve jaune, emmaillotée de jaune qui presse le lourd sein veiné, avec des mouvemens de petite bête aveugle, de jeune chat naissant.

Les costumes rappellent beaucoup les bigouden de Pont-Labbé. Mêmes broderies d'or sur les corsages, mêmes bonnets en cônes tronqués, mêmes toques massives, couvertes de métal, chargées de pièces d'argent, donnant aux femmes une allure fastueuse et pesante d'idoles barbares.

Beaucoup de figures sont d'une admirable pureté, d'une noblesse virginale de profil. Et cela n'est pas seulement un hasard des lignes ou bien un trait physique de race. Il y a beaucoup d'honneur et de dignité dans la vie de ces paysans ; les fortes traditions les maintiennent debout, les empêchent de dévier hors de la forme saine. Tout récemment encore, nous dit un religieux, quand une fille avait fait une faute, il n'était pas rare de la trouver assassinée quelques jours après.

Il faut bien entrer dans la basilique qui est d'un très grand intérêt pour les archéologues, puisqu'elle est la plus vieille église chrétienne et qu'elle remonte probablement à Constantin. On y retrouve les prêtres grecs, avec les icônes métalliques, les longs cierges historiés, les autels surchargées de raides figures byzantines. On y retrouve les Arméniens et les Coptes, et les impassibles soldats turcs qui maintiennent, le fusil sur l'épaule, la paix dans ce petit monde de moines querelleurs.

Dans l'abside que les Grecs possèdent et que leur jalousie a entourée d'un mur, on peut voir d'antiques et belles mosaïques, toutes grises sur un fond d'or éteint par le temps, figures du premier art chrétien qui s'étirent, s'allongent avec une pureté pâle, une lenteur religieuse de geste, une intensité d'idéalisme qui font penser aux premières fresques italiennes. Surtout, on est ému de songer que ces images, qui datent de 327, représentent déjà les sujets chrétiens que notre monde à nous, Gaulois, Latins, Germains ou Slaves, a découpés dans la légende comme les plus sacrés, n'a cessé d'évoquer et de peindre à genoux : le Sauveur entrant

dans Jérusalem monté sur un petit âne, et tout le peuple sortant au-devant de lui, jetant des rameaux, étendant des tuniques sur son chemin ; Thomas incrédule mettant son doigt dans les plaies de Jésus, l'Ascension rayonnante au milieu des apôtres. Oui, il est étrange de retrouver ainsi, en plein monde antique, au cœur du IVe siècle, une partie de nous-mêmes, de se dire que les attitudes et les types sacrés sont déjà fixés, que des millions d'hommes se consolent déjà en imaginant les mêmes figures que l'on peint aujourd'hui pour nos églises, dont rêvent nos communiantes, devant lesquelles vont s'agenouiller nos veuves.

Ce sont ces images-là qui sont saintes, non pas ces lieux de pèlerinage, non pas cette terre de Bethléem où s'ouvre ce gracieux marché arabe, où se dresse cette basilique que se disputent les moines. Notre sainte Marie n'est peut-être pas la femme sémite au teint hâlé, qui, la tête chargée de pièces de métal, s'assit autrefois sur l'aire publique en allaitant son enfant. Notre campagne de Noël n'est peut-être pas celle qui m'entoure en ce moment, cette âpre terre dénudée, mangée par le soleil et par les hommes, ce dur paysage couleur de fer. Le véritable Noël, la véritable sainte-famille furent rêvés en Europe, au moyen âge, par des moines et des paysans au cœur tendre : sur des champs et sur des bois fleuris, sur une verte campagne, une nuit radieuse et bleue comme celles de notre mois de juin, une étoile merveilleuse que suivent des rois mystérieux, bardés de fer comme les chevaliers, chargés de joyaux, venant on ne sait d'où, marchant à travers les blés et les ruisseaux vers la crèche de paille où, non loin des brebis, dans son auréole, le petit enfant dort sous la garde du bon charpentier, sous le regard suave et profond d'une blanche sainte Marie...

22 septembre.

La promenade de la Mer-Morte est aujourd'hui encore une petite expédition. Il faut toujours une escorte contre les Bédouins pillards, des guides, des tentes; on chevauche la nuit et le jour, et là-bas, pour se reposer au fond des ardentes dépressions qui s'enfoncent au-dessous des mers, nous n'aurons guère que les heures terribles où l'on ne peut ni manger, ni dormir. Tant mieux. A ce régime, le touriste observateur s'endort; sous la fatigue, il ne reste qu'un être simple et passif sur lequel les impressions s'enfoncent comme sur un enfant ou un paysan, sourdes, vagues, mais durables. Cet être-là, que chacun de nous porte en soi, manque d'idées, il ne sait pas s'exprimer, mais il est le seul qui *contemple* et se souvienne.

Nous partons comme le soleil commence à baisser, et par la vallée

de Josaphat, — funèbre vestibule à notre route, — tournant le mont des Oliviers, nous gagnons Béthanie. De là-haut, dans la lumière du soir, on voit dévaler tout le pays vers le bleu terne de la Mer-Morte, et elle apparaît alors, cette Judée, comme une large roche soulevée, comme une ondulation de l'écorce du globe, comme une vague énorme, atteignant ici l'un de ses points culminans, large de trente lieues, creusée, hérissée, mouvante, avançant dans sa colère et soudain pétrifiée en pleine tempête. — Plus un seul olivier, plus une trace de terre : cela est tellement nu que cela n'est plus sinistre : il faut du vivant pour faire du mort, et le vivant n'a jamais habité ici, le soleil n'y trouve rien à brûler. Il n'y a plus que le roc éternel, non le cailloutis des plateaux de Jérusalem, mais la grande pierre forte et pure, aux arêtes cristallines. Il n'y a plus que des choses cosmiques, la surface minérale du globe figée dans une tourmente et la lumière crépusculaire au moment où derrière nous la terre tourne vers la nuit. Et cette lumière rose fait saillir étrangement, tout près de nous, la précise dureté des roches, mais au loin semble les traverser, les alléger, les spiritualiser en violets transparens.

On descend, on descend régulièrement, sur la pente continue de la pierre, au bord d'une fissure béante qui effare les petits chevaux arabes et pourtant qu'ils s'obstinent à longer, qu'ils recherchent par caprice nerveux, pour le plaisir de tressaillir, jusqu'à ce que la monotonie de cette marche et de ce paysage les endorme dans une allure régulière. On ne voit plus une seule chèvre, plus un seul pâtre errant; nous sommes sortis de l'Orient habité. C'est fini des villages et des villes qui, de l'Ouest à l'Est, de Jafla à Béthanie, par Lydda, Ramleh, Bittir, Jérusalem, couvrent la triste Judée. Le désert commence, désert de roche d'abord, qui tombe dans le désert de sable, dans le vaste désert d'Arabie qui s'en va jusqu'à la mer des Indes, — çà et là, de cent lieues en cent lieues semé de petites choses noires, tentes légères, posées pour quelques jours et que les hommes aux figures arides, les nomades empaquetés de linge, promènent gravement, depuis des milliers d'années, de source en source, sur l'étendue jaune des sables...

Un Bédouin nous escorte, homme de race antique et de bel air, charmant de distinction et de savoir-vivre, sachant comme personne tourner un compliment quand il veut bien sortir de son silence : « Le Bédouin est le frère du Français, » nous a-t-il fait dire par notre interprète en se mettant à notre tête. Son frère est le cheik d'une tribu si puissante, si renommée dans le désert, qu'un de ses chats, nous dit-on, suffirait à nous escorter. A la démarche de ce chat, à son allure guerrière et distinguée, les brigands le reconnaîtraient bien vite pour un Beni-Fedan et, au lieu de nous maudire,

nous salueraient, la main sur le cœur, en nous souhaitant beaucoup d'enfans.

Dans l'espace profond, du rose flotte, une rougeur vivante et tiède comme un sang subtil : c'est le *second rayon ;* le soleil est tombé derrière l'horizon que la grande pente nous masque. Roses aussi les mornes aigus, les lapias crevassés, la nudité des étendues de pierre que baigne cette fabuleuse clarté. Elle emplit à la fois tout l'espace, elle enveloppe les choses en supprimant les ombres, en rapprochant et précisant tout. Et puis, au zénith, le ciel se remet à bleuir, non plus de l'azur lumineux du jour, mais du bleu sourd et profond des espaces insondables. Les pierres pâlissent, mais ne s'obscurcissent point, deviennent simplement ternes et blanches comme des neiges qui s'étendent dans la nuit.

Nous marchons en file, précédés par le Bédouin, et peu à peu nous nous sentons envahir par la monotonie de cette descente, nous sentons peser sur nous la solennité de ces solitudes. Tout le monde s'est tu ; les corps se sont habitués aux faux pas que font les chevaux sur les pierres roulantes. L'esprit somnole comme eux, et l'impression de ce silence entre en lui vaguement, mais continuellement, s'amoncelle au fond de l'être comme chez les bêtes qui ne pensent pas, qui se taisent devant la tristesse des brumes errantes et de la nuit qui tombe.

Quelquefois la longueur de cette marche paraît telle, si éternellement semblables les grands plateaux de pierre, si semblables les mornes qui passent à ceux qui ont passé, qu'il semble que cela doive durer toujours. On perd un peu la notion du temps et les quelques heures écoulées depuis le départ tracent dans l'esprit une longue impression de durée vide. — A droite et à gauche, les rocs montent, terminés en lignes aiguës sur le ciel. Dans la nuit, cela fait un chaos pâle, par endroits d'une blancheur luisante et pure comme le sel incorruptible. On songe alors aux prophètes qui se sont retirés dans ce désert, seuls sur la roche, sous le soleil et les étoiles, nourris par les oiseaux de l'air. On comprend mieux leur dialogue avec Iahvé, leurs versets secs et farouches, la continuité de leur passion forte et simple.

Mais, presque toujours, on ne pense à rien ; on est une chose cahotée qui descend le long du sentier sans fin, et sur l'âme somnolente les lieues de ce paysage d'horreur s'accumulent...

Parfois un réveil brusque : le mauvais chemin s'arrête au bord d'un trou où pend une arche de pont brisé. Et alors il faut faire un long détour sur la roche, tirer par la bride les chevaux qui glissent. Sous leurs sabots des cailloux roulent, rompant le silence de la nuit sonore, et puis, de l'autre côté du ravin, la descente reprend au bord de la fissure noire. Seul, le chef bédouin reste alerte et

bien éveillé : depuis tant de siècles, ses ancêtres ont l'habitude de sentir l'espace vide ouvert devant eux! De sa main maigre, qui n'a jamais travaillé, il roule une cigarette. Il nous attend, nous encourage d'une gutturale et repart tout de suite bien en avant, car son grand cheval veut marcher seul et n'aime pas qu'on le talonne. Suit le moukre porteur, enfant passif de fellahs passifs. Pour mieux dormir, il s'est laissé glisser à demi de sa selle, et, retenu par un genou, ployé en deux, les bras ballans par-dessus sa bête, il somnole, la tête roulante, ou bien se met à chevroter un chant arabe, hésitant, coupé de petits arrêts brusques dont le thème triste revient toujours, comme toujours ces pierres et ces pierres qui passent devant nous.

Nous sommes loin maintenant des hauteurs de Jérusalem ; des bouffées d'air chaud commencent à passer dans la nuit... La fissure que nous longions s'est élargie, toute déchirée comme une blessure dont on ouvre violemment les bords. Elle bâille dans le noir, elle tombe en précipices droits, en chutes de falaises que l'on ne voit point finir. De l'autre côté, la paroi verticale monte très haut, nous masquant les étoiles, nous couvrant d'une obscurité plus dense que celle de la nuit. Mais vers le bord que nous longeons, la terre s'abaisse et fuit si vite qu'il semble qu'à présent, tandis que se rétrécit la voûte du ciel, nous allons nous enfoncer en spirales dans l'abîme, comme si tout ce qui précédait n'avait été qu'un long prélude à quelque descente aux enfers.

Mais soudain le sol plan, et la nuit qui s'élargit libre devant nous. Les chevaux s'éveillent, s'ébrouent : voici que nous touchons au fond des grands creux que nous avions vus du mont des Oliviers, et qui s'allongent à mille pieds au-dessous des mers vivantes. C'est la terre que nous battons enfin! Comme elle semble douce et molle! Puis des noirceurs de feuillages qui nous frôlent la figure, des marais que nous éclaboussons, un violent parfum de citronniers, des aboiemens de chiens, une lumière ; nous arrivons : c'est l'oasis de Jéricho.

Je reverrai longtemps les figures blanches des deux femmes qui nous reçoivent, cette cire vivante entourée de linge, ces yeux pâles, cette rigidité d'icônes... Ce sont des paysannes de Petite-Russie, venues de là-bas avec une troupe de pèlerins, abandonnées ici, on ne sait comment, enfouies depuis vingt ans dans le sable ardent de Jéricho. Pendant l'hiver elles prêtent leur petite cabane aux voyageurs qui leur laissent les restes de leurs provisions, mais durant les longs étés terribles, elles vivent de rien, au fond de la fournaise, dans le silence et la dévotion. — Tandis que nous soupons, elles entrent quelquefois, sans mot dire, et ces apparitions blanches

de muettes, la pesanteur étouffante et soudaine de la nuit dans ces bas-fonds, les petits bruits tristes du désert qui entrent par la fenêtre, les fanfaronnades de notre interprète syrien qui s'excite à nous débiter des souvenirs de Paris et de l'Exposition, tout cela, perçu comme en rêve à travers la demi-stupeur où nous a jetés la longue descente à travers le pays vide, tout cela fait une soirée étrange dont les détails se gravent dans le dernier fond de la mémoire.

Quatre heures de sommeil lourd sous les moustiquaires que l'on voudrait arracher, qui empêchent de respirer, tant la chaleur est opprimante; et puis, en route de nouveau à travers le grand espace qui s'ouvre entre les monts de Moab et les montagnes de Judée. A l'est et à l'ouest, elles s'allongent, les deux grandes chaînes, enfermant une bande de ciel où les étoiles fourmillent comme une poussière précieuse qui emplirait un vase, quelques-unes, les plus grandes, jetant des feux extraordinaires, s'élançant en ardeurs muettes, pâmées soudain, et puis, dilatées de nouveau, si lumineuses au-dessus de la sombre terre que la chaleur de la nuit semble tomber en nappes de toute cette fournaise, de toute cette voûte palpitante et pâle...

Et doucement l'âme se laisse engourdir à nouveau; pendant longtemps, il n'y a rien en elle que le reflet de ces choses simples. A ces heures qui ne sont point familières, dans ces longues marches à travers les grands espaces, alors que les menus objets distincts ont disparu et que l'on n'aperçoit plus que des morceaux du monde, on sent s'arrêter tout le petit jeu habituel qui ride la surface de l'esprit : on touche à l'une de ces rares minutes de la vie où l'on aperçoit la vérité, où l'âme ne se distingue plus des choses et participe à leur éternité...

Rien de plus grand que ce drame de l'ombre et de la lumière qui a tant préoccupé les races qu'il fait le fond de presque toutes les religions. Dans le ciel on n'a rien vu changer et voici qu'il est devenu différent. A l'Orient, une clarté blanche déborde par-dessus la longue chaîne de Moab, s'épanche comme une eau pâle en nappes sinueuses, gagnant toujours, envahissant tout, noyant les astres si bien que, dans le ciel inondé, une seule étoile demeure toute blanche aussi, comme une goutte de rosée qui tremble et va tomber. Et lentement, dans la grande onde claire, un peu d'or commence à se dissoudre; il nage dans l'espace, cet or, il tressaille, il vit, et sur sa profondeur le profil de la falaise s'allonge en grand écran, tandis qu'à l'Occident, de l'autre côté de la longue plaine stérile, frappées en face par le jour, les arêtes sèches des monts de Judée se teignent de rose, d'un rose qui descend comme si l'on tirait doucement les voiles de la nuit, comme s'ils tombaient très

lentement, découvrant peu à peu la muraille de roc et de sable avec ses angles, ses pointes claires, ses creux d'ombres bleutées.

Et c'est le jour. Sur le sol plat les chevaux s'emballent, hennissent à la lumière, battant régulièrement la terre. Terre étrange, toute jaune de soufre, hérissée de cônes réguliers, de petits cratères, couverte de plaques brillantes, de cristaux secs qui sont du sel et qui deviennent plus nombreux, à mesure que se rapproche la Mer-Morte, l'immobile ligne bleue tendue là-bas au ras du sol, entre les deux chaînes.

Devant nous trotte le maigre Bédouin, enveloppé d'étoffes, chantonnant une ritournelle, son escopette en bandoulière lui battant l'épaule, au rythme régulier de son trot. Mais il s'arrête : long conciliabule avec le Syrien qui nous guide, et soudain, au galop léger de son fin arabe, bondissant, volant comme une plume au vent, il est parti, et là-bas, très loin, voilà qu'il saute à terre et qu'à côté de son cheval ami, il se met en prières, qu'il commence, petite silhouette grave sur le vaste ciel, la gymnastique religieuse de l'Islam, debout d'abord, la face au sud, puis, soudain aplati, le front dans la poussière, « flairant la terre, » comme autrefois les Égyptiens devant l'écrasante majesté des Ramsès. Vieux gestes orientaux par lesquels l'homme s'abîmait déjà devant les rois et les dieux terribles de Thèbes, d'Assour, de Carthage et de Sidon, gestes précis et disciplinés qu'exige aujourd'hui le culte de l'Allah dominateur et qui, ce matin comme depuis tant de siècles, ploient l'Islam, se répètent de l'est à l'ouest dans les vastes déserts, à mesure que le soleil surgit au-dessus de chaque horizon jaune et commence à dévorer les sables.

Ces solitudes-ci sont plus maudites que toutes les autres : sur ce sol amer, caustique comme un poison, le minéral est seul à fleurir; les roseaux secs ont disparu; il n'y a plus que les cristaux de sel, les taches de soufre, les cônes de plâtre. Dans ces régions la terre a déjà commencé de mourir, est devenue semblable aux astres desséchés qui ne promènent dans l'espace que de la matière simple. Les hommes d'autrefois l'avaient bien senti quand ils disaient que ces lieux ont été dévastés par une main de colère, châtiés par Iahvé pour les crimes de Sodome et de Gomorrhe. De là cette singulière fascination que ces bas-fonds ont toujours exercée sur les âmes religieuses. C'est ici que Jésus vint jeûner pendant quarante jours; c'est ici que les prophètes se retiraient quand ils « descendaient au désert » pour y retrouver l'Éternel. L'Éternel habite ici : tout s'est immobilisé devant lui, sous le feu de la grande torche impassible qu'il promène tous les jours sur l'étendue muette. Dans ce désert, la vieille ardeur religieuse d'Israël se rallumait. Il le savait bien, le maigre saint Jean, quand, vêtu de

poil, nourri de miel sauvage et de sauterelles, il appelait ici « tous les habitans de Jérusalem et de la Judée » pour les enflammer de sa prédication. Là-haut, dans les fissures de ces rochers brûlés, des couvens s'accrochent encore à la pierre, s'enfoncent dans ses trous comme des aires inaccessibles. Sur ces falaises, parmi les angles rosés de la vieille roche, quelques-uns de ces creux d'ombre sont des grottes où, de siècle en siècle, les anachorètes sont venus nicher comme des chauves-souris, immobiles, maigris, les yeux dilatés par l'aveuglante vision de l'Éternel, n'entendant rien que leur monologue intérieur, ne voyant rien, quand l'image hallucinante s'effaçait, que les grands feux de la lumière sur les sables fauves. Aujourd'hui encore, on retrouve ici des ermites éthiopiens, des solitaires nègres qui murmurent de vieilles prières africaines. A ce régime, la cervelle se met à bouillonner, plus souvent elle se dessèche, se rétrécit jusqu'à l'idiotie. Sous ce ciel de flamme, entre ces montagnes de pierre et de sable, seule à seul avec l'immuable, l'âme périt d'horreur et de solitude, ou bien elle se trempe, s'épure, s'exalte, monte jusqu'à la prophétie, jusqu'à l'éblouissement sublime, jusqu'au cri aigu que nous entendons encore vibrer dans les vieux versets hébraïques.

Nous marchons sans nous voir avancer, tant les lignes du paysage sont simples et grandes, tant les deux hautes murailles de Moab et de Judée sont éloignées. Toujours ces cônes, ces cratères, ce soufre et ce sel. Devant certaines boursouflures bitumineuses, les petits chevaux nerveux, comme s'ils sentaient que cette nature contient quelque chose d'étrange, s'arrêtent, refusent d'avancer. Brusquement, d'un coup de sabot impatient, ils crèvent la croûte. Jaillit un jet de fumée qu'ils aspirent follement, dont ils se grisent pour s'emballer ensuite jusqu'à la rive de cailloux qui borde les eaux amères.

En ce moment il est six heures, et par-dessus les monts de Moab, le disque radieux vient de surgir. A cette époque, sa flamme est si dangereuse dans ces régions qu'aussitôt que l'astre a paru, il faut le fuir et songer à rentrer. Nous ne restons ici que quelques minutes, mais c'en est assez pour ne jamais oublier l'épouvantable simplicité de cette désolation. Une plage de pierres aiguës que ces eaux trop épaisses n'ont jamais pu rouler; appesantie sur ces pierres, une onde poisseuse où, tout au bord, le soleil se mire en flamme languides, en taches aveuglantes et molles, avec des reflets de mercure; çà et là quelques branches flottantes apportées par le Jourdain et rongées comme par un acide; puis, entre les deux falaises, entre les deux murs calcinés où le soleil se réverbère, à perte de vue dans le sud, coupant le ciel d'une ligne d'horizon, toute l'étendue bleue, lourde, morne, qui déjà commence à fumer

dans sa cuve, à se couvrir de lueurs sombres, à jeter des reflets de métal fondu.

A midi, de Jéricho, j'ai revu la mer désolée, basse, aplatie au niveau des sables comme une petite bande lisse. Mais au-dessus d'elle, entre les deux hautes parois de pierre qui s'allongent sans finir vers les solitudes de l'Arabie, l'espace est devenu gris, une buée de plomb pèse, éteignant le bleu du ciel, voilant, comme pour cacher un mystère, l'huile inerte que le soleil couve, l'enfer morne où tombent et s'amassent ses feux.

26 septembre.

Nous voici sortis des solitudes et brusquement entraînés dans un étrange tourbillon mondain. A Jérusalem, nous trouvons une grande bande française qui vient d'arriver par le dernier paquebot; les fonctionnaires turcs que nous retrouvons à l'hôtel s'animent, le pacha morne semble moins triste, au dehors la foule citadine est en rumeur, le grand jour s'est levé, et nous recevons une belle carte glacée par laquelle M. le gouverneur de Jérusalem veut bien nous inviter à l'inauguration du chemin de fer de Jaffa.

Notre départ de l'hôtel n'a pas été très imposant; Jérusalem n'est pas habituée à ces fêtes officielles, le service d'ordre est mal fait dans la cité de David. Pourtant nous produisons une grande impression sur la foule arabe en montant dans les vieux carrosses qui, cahin-caha, nous emmènent par la route de Bethléem, par la route qui domine les vallées tristes où les oliviers gris poussent parmi les pierres.

Oh! quelle gare rouge! quelle gare flamboyante avec tous ces drapeaux turcs où le croissant de l'Islam coupe, nu et clair, l'étoffe rutilante! Cela fait un peu mal aux yeux sous le soleil de dix heures. Est-ce que ces Turcs intransigeans ne vont pas avoir la bonne grâce d'adoucir tout cela avec un peu de blanc et de bleu? Quelle façade orgueilleusement ottomane pour ce chemin de fer qui fut construit, comme tout ce qui se fait dans ces vieux pays délabrés, par la science et l'argent de l'Europe!

Messieurs les pachas jouent les grands rôles, à présent que la ligne est terminée. Ils ne sont pas venus de Constantinople, ils n'ont pas tristement navigué loin de leurs harems pour ne pas éblouir un peu la pauvre cohue syrienne que l'on fait ranger à coups de courbache, si respectueuse pourtant des personnages en fez et en tuniques, des bons gouverneurs, des bons fermiers d'impôts qui viennent de Stamboul pour la maintenir dans l'état de maigreur qui convient. Mais le vieux monsieur musulman qui sait l'argot parisien semble préoccupé : va-t-il occuper la première ou

la seconde place d'honneur? Grave question qui nous tourmente aussi et que le directeur de la société française qui construisit la ligne aide à résoudre, en même temps que d'un geste, tout en causant, il fait aiguiller les machines, déblayer la voie, avec la tranquillité précise de ces hommes de tête et d'action que l'Orient ne produit guère.

Onze heures. Le soleil monte, la campagne biblique poudroie, les Syriennes, voilées de blanc virginal, se pressent derrière les barrières, s'assoient comme un grand chœur antique; les photographes, montés sur des tribunes, semblent dresser des guillotines; nous nous alignons contre un mur, un peloton de soldats musiciens braque sur nous d'inquiétantes gueules de métal, se range au commandement comme pour nous fusiller, les drapeaux rouges prennent des tons féroces : quelque chose de sinistre se prépare.

Il est l'heure! Debout devant les Turcs, les imans vont faire les gestes rituels qui fléchiront Allah; les locomotives sont sous pression, habillées d'écarlate, couvertes de palmes et de croissans, pareilles à des animaux de rêve, à des bêtes d'Apocalypse qui seraient descendues dans ce vieux pays des visions monstrueuses. Allons! qu'on fasse entrer les tristes héros de la journée, les trois moutons dont Allah, pour sourire à cette fête, veut humer le sang fumeux. Pauvres bêtes que la société de construction vient de faire acheter et dont elle a doré les cornes, pauvres moutons à grosses queues syriennes, ils entrent, éblouis par tout ce rouge, trébuchant sur les rails, si seuls dans l'espace où s'allonge la voie, devant cette foule massée sur les trottoirs, devant tous ces fonctionnaires chamarrés et sourians qui demandent leur mort pour que les locomotives Baldwin fonctionnent sans accidens. A ce moment, la musique militaire éclate, les soldats poussent des hourrahs disciplinés, les trombones nous mitraillent, les pistons scandent des basses, les fanfares saluent l'arrivée craintive des victimes qui se serrent tremblantes l'une contre l'autre, tandis que tout le monde se lève et que les pachas, la face au ciel, les bras ouverts, les paumes renversées, s'apprêtent à entendre la longue prière de l'iman dont la voix monte maintenant, suppliante, dans le silence.

Ainsi soit-il! répondent les pachas. Vite, à présent, le sacrifice, pendant que les trombones reprennent avec rage, en décharges exaspérées. Sur les inutiles victimes des bouchers se jettent; ils les terrassent, malgré leurs résistances, leur couchent le col sur le rail, pour que, tout à l'heure, les roues passent bien sur le sang, leur tranchent la gorge avec un mauvais couteau qui a du mal à traverser la laine. Un gros jet rouge : la bête n'a pas poussé une plainte, et maintenant, plus seule encore, sans lutte contre l'Iné-

vitable, traversée d'ondes frissonnantes, ses yeux se dilatant dans le soleil, elle attend la mort devant l'iman satisfait...

A présent tout est fini; on emporte les victimes; le peuple se précipite, grimpe d'assaut dans les wagons et le premier train se met en marche, passe sur les traces sanglantes, fuit vers les vallées de pierre, emporté par sa locomotive rouge qui ronfle sous ses drapeaux.

Ce soir, à six heures, grand banquet sous la tente, près de la gare. La foule se bouscule encore pour nous voir monter en voiture et là, au pied de la tour grise de David qui domine avec tant de tristesse les grands creux, pendant un instant nous formons un étrange vis-à-vis, nous, les Européens en habits et en claques, eux les juifs lamentables, les Arabes flegmatiques en turban, les Bédouins, emprisonnés, raidis dans la lourdeur de leurs manteaux. Puis de nouveau, cahin-caha, sur la vieille route, à l'heure pâle où la campagne est d'argent grisâtre, sobre et précise, avec ses petits oliviers dans la blancheur des pierres, comme un paysage de Cazin.

Long dîner, où nous avons pour voisins des effendis, des magistrats locaux, peu lavés, boutonnés jusqu'au cou dans de vieux paletots râpés d'Europe. Figures usées et veules, où l'on sent le fonctionnaire oriental qui n'est point payé et se rattrape sur les administrés, habitué aux prosternations devant le pacha qui, par faveur insigne, lui jette une cigarette à ramasser. Avec méfiance, avec tristesse, ils mangent, sans mot dire, avec des regards sournois, des mines de chiens battus. Mon voisin couve longtemps des yeux un ravier de sardines et puis se décide à en prendre une avec ses doigts.

Les chefs sont mieux, le gouverneur de Jérusalem a un visage plissé, tourmenté, de Turc intelligent. Celui de Ramleh, qui sort de sa bourgade pour la première fois depuis dix ans, est un gros père impotent, enfoncé dans sa graisse, au rire aigu, aux petits yeux pleins de joie et de malice.

Quelques discours en turc, puis traduits en français, qui ressemblent beaucoup à ceux que l'on débite chez nous en semblable occasion : on y parle un peu plus de la Providence, et autant de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.

Cependant, devant nous, comme la tente n'est point fermée, s'ouvre la nuit d'Orient. Le peuple de Jérusalem est sorti de sa ville et, rangé dans la campagne nocturne, nous contemple très calme, car les coups de fouet ont vite fait de réprimer les mouvemens de curiosité. Les femmes, assises sur de petits murs, vêtues comme autrefois la Vierge, forment dans l'ombre des groupes d'une blancheur harmonieuse et vague. On dirait des fantômes de jadis, une antique génération, revenue dans la nuit pour regarder

en silence ces modernes civilisés qui viennent toucher à l'Orient, aux pays immobiles du Passé. Tout proche, un vieux Bédouin décharné, déguenillé, semble un pasteur sémite, un compagnon d'Abraham ressuscité du fond des siècles, sorti de son désert, soudain placé face à face avec des Parisiens qui dînent en tenue de soirée, lui debout, muet, parcheminé par le soleil et par le temps...

... Au-delà, les montagnes sacrées ondulent, les plateaux de pierre pâle croisent leurs lignes paisibles, la nuit de Bethléem rayonne d'étoiles qui nagent dans la lueur bleue de l'espace, et tout est comme il y a deux mille ans...

29 septembre.

Aujourd'hui, nous visitons la célèbre mosquée d'Omar dont la coupole byzantine s'arrondit sur le grand quadrilatère du Haram-el-Chérif, au premier plan de la ville quand on la regarde de la vallée de Josaphat. Aussi bien, ces cérémonies, ces sacrifices sanglans nous ont rappelé que Jérusalem est une des capitales religieuses du monde musulman, sacrée à tout le monde sémite, aux sémites de l'Islam, comme aux sémites d'Israël, aussi bien qu'aux peuples chrétiens dont la religion est une végétation riche et bourgeonnante entée par les races aryennes sur une branche du vieux tronc sémitique, du vieux tronc nu et fort que plantèrent les premiers nomades du désert, les pasteurs contemporains d'Abraham.

On plonge dans les noirs boyaux intérieurs où se presse obscurément la foule arabe et juive. Tout au bout, la porte massive des maugrabins, que l'on traverse sous les yeux jaloux des dévots musulmans, et brusquement voici s'ouvrir à la lumière un vaste espace de terre battue, long et large de quinze cents pieds, fermé au Sud et à l'Est par le vieux mur à créneaux de la ville, planté de cyprès noirs qui rendent plus intense le bleu profond du ciel. Sur ce quadilatère, une plate-forme, piédestal de la mosquée d'Omar, haute de dix pieds, dallée de pierres lisses, où le soleil s'étale à l'aise, se réverbère, jette une nappe aveuglante de lumière. Cours ou parvis, on retrouve toujours ces grandes surfaces simples autour des édifices musulmans, ces vastes plans nets, aux lignes précises qui vous donnent d'abord la sensation de l'espace libre, et qui flamboient sous les rayons du Midi. Cela est ardent et nu comme un morceau de désert : on dirait que pour prier, le musulman veut de la solitude autour de lui, que l'Allah farouche exige des étendues simples, ne se révèle et ne parle que lorsqu'il a fait le vide autour de lui, comme ce feu du soleil, qui pleut en ce moment dans le pur éther.

Vraiment il faut venir ici pour savoir ce qu'est à onze heures la lumière sur ce haut plateau de Jérusalem. Entre les marbres des petits édifices, portes, arcades, mastabas, mihrabs, fontaines, semés sur la vaste terrasse, entre les noirceurs maigres des hauts cyprès, elle règne, sèche, torride, dure, découpant tout en lignes absolues, avec une précision implacable et crue, comme ces éclairs d'un millième de seconde qui font fermer les yeux de douleur, mais pas avant qu'on n'ait vu surgir dans les ténèbres tout un paysage éblouissant et blanc, fouillé partout, et qui, la nuit retombée, laisse ses lignes flamboyantes sur la rétine.

Il y a une beauté musulmane dans le silence et l'ardeur de toutes ces choses, dans ces grandes nappes de pierre lisse, dans ces arbres sérieux, dans la solennité de ces arbres noirs, de ces cyprès éternels au feuillage immobile et sans vie qui se lèvent religieusement sur l'immuable azur et que, d'Agra à Stamboul, l'Islam a plantés autour de toutes ses mosquées blanches.

Presque toujours la solitude ici, mais aux heures douces du soir et du matin, çà et là, traînant leurs babouches sous les cyprès, ou bien penchés pour les ablutions sur les fontaines, couchés à l'ombre sur la pierre, quelquefois accroupis et nasillant un texte sacré avec un monotone balancement du corps, des prêtres, des dévots, des étudians, des femmes même, assises, allaitant un enfant, tout un petit monde flâneur et pieux rappelle que ces mosquées ne sont pas seulement des lieux de prière, mais des cités religieuses que hante le peuple musulman, chacun rôdant ou rêvant à sa guise, sur les nattes fraîches de la maksoura ou bien sur les marches de la cour, à côté des petits dômes serrés qui sont les logis des prêtres, à l'ombre des tombeaux où reposent les cheiks et les derviches célèbres, au murmure des eaux bruissantes dans les vasques. A côté de ce peuple grave, un peuple d'oiseaux fréquente aussi les parvis de la mosquée, beaux oiseaux tranquilles, colombes aux ailes pures qui n'appartiennent à personne, qui sont chez elles parmi les marbres, dans ces lieux recueillis de lumière et de silence.

Que nous sommes loin des ombres froides du Saint-Sépulcre, des nefs obscures, des cryptes moisies, de toutes les ténèbres de la douleur chrétienne! Au centre de l'éblouissante terrasse, la mosquée découpe son octogone régulier avec ses arêtes de cristal, ses pans exacts que dentellent des fenêtres treillissées, que couvrent somptueusement les faïences, les émaux où la lumière s'adoucit, se fait grave et chaude en chantant l'harmonie bleue et blanche des arabesques enlacées. Et là-haut, sur ce prisme à huit faces, le dôme de métal arrondit sa courbe juste, dessine son bulbe parfait, exaltant dans le ciel le croissant d'or qui flamboie.

A l'intérieur, une demi-obscurité flotte, s'épaissit dans les profondeurs de la coupole, non pas triste, mais somptueuse, pénétrée de rayonnemens mystiques, et peu à peu, sur la concavité des parois, dans cette ombre glorieuse, l'œil démêle des dessins, suit l'enroulement des arabesques où s'attardent les lueurs que tamisent, presque éteintes, les bleus et les violets des verrières. D'abord une première région de larges fleurs entrelacées, noires sur l'or pâli des mosaïques qui luit doux et chaud comme du vieux cuir repoussé. Au-dessus, les mystérieuses fenêtres qui ne semblent pas donner sur le ciel extérieur, mais rayonner d'une lumière spéciale, intime. Tout en haut la coupole s'achève, se ferme dans une confusion de ténèbres dorées.

C'est l'intérieur d'un bijou, d'une cassette ouvragée, un monument où l'on ne sent plus la pierre, le bloc qui construit, mais ciselé à même dans des joyaux et du métal précieux.

Il y a quelque chose d'étrange dans ces verrières dont les couleurs changent à tous momens de nuance et d'intensité, dans cette sombre et mouvante lumière qui rayonne d'elles. Les somptueux vitraux de nos cathédrales n'ont pas ce mystère. Et peu à peu, à force de chercher, on découvre qu'en effet ces verrières ne sont point des vitraux, qu'au lieu d'avoir été tracées sur le verre, ces lumineuses arabesques ont été découpées dans une pierre en treillis profond. Derrière cet écran ajouré, à quelque distance, sont placés des carreaux de couleur que le jour traverse. Cela fait d'abord un amortissement très étrange des teintes, puisqu'elles n'arrivent que mêlées d'ombre, puisqu'on ne les aperçoit qu'emprisonnées au fond des innombrables étuis, de chaque petite lunette profonde que forme chaque feston du dessin. Et puis, à mesure que l'on se déplace, tandis que le dessin découpé dans l'écran reste invariable, on voit varier les couleurs, les bleus se changer en rouges et en violets. On les voit aussi s'allumer et pâlir suivant qu'à travers les carreaux et le treillis, le jour tombe normalement sur l'œil ou bien ne le frappe qu'après être venu s'éteindre sur les parois intérieures de ce treillis. De là ce jeu de lueurs surnaturelles, ce palpitant débat de nuit et de clartés. Telle verrière est en partie obscure et en partie rayonnante, ses fleurs et ses arabesques jettent çà et là des étincelles mystiques, finissent, on ne sait comment, dans l'ombre pâle de la pierre. Telle autre luit tout entière, mais si faiblement, comme faite de diamans doux, à peine bleutés, d'une couleur de myosotis mourans.

Rien de plus achevé que l'art qui nous transporte dans cette gloire confuse, dans ce fabuleux paradis de clartés d'or emprisonnées. Mais rien de plus abstrait que cet art, rien de plus

dédaigneux du réel. Il ne s'intéresse pas à la nature pour en dégager les caractères généraux et profonds. Comme la musique, qui combine des sons pour manifester certains états de sensibilité, il compose des symphonies, il groupe arbitrairement des couleurs et des degrés de clarté pour traduire les émotions simples de l'âme, de l'être sentant qui adore, qui triomphe, qui se prosterne ou qui commande. Comme la musique, au réel concret il n'emprunte qu'un élément, et cet abstrait qui est la couleur, il sait le modifier, le placer vis-à-vis de lui-même suivant certains rapports, en construire des ensembles qui ne correspondent à rien dans le monde extérieur, mais qui, par une liaison secrète que l'artiste sent d'instinct, *transposent* dans le monde visible quelques-uns des événemens de l'âme invisible. Peu importe l'élément abstrait qui sert à cette transposition. Que ce soit la masse sensible à l'œil, comme dans l'architecture, le son, comme dans la musique, la couleur et la ligne comme dans ces arabesques, chaque série d'élémens forme une gamme différente, plus ou moins étendue, plus ou moins nuancée, plus ou moins capable de correspondre entièrement, terme à terme, aux séries de sentimens et d'émotions. Certes, entre toutes ces gammes, celle des lignes et des couleurs abstraites nous semble la moins expressive : c'est peut-être parce que nous la connaissons moins que les deux autres, parce que notre éducation insuffisante ne nous permet pas d'en apprécier toutes les délicatesses, et en cela, devant ces arabesques, nous ressemblerions à un Chinois qui voudrait porter un jugement sur une sonate de Mozart, incapable de participer à son humeur fantasque ou modeste, de sentir sa tenue souriante ou sa passion sérieuse. Mais si peu que nous ayons l'habitude de ce genre particulier de transposition, nous devinons bien qu'il existe une relation entre quelques-unes de ces mosaïques et quelques-uns des états simples de notre âme. Et cela s'explique, car, physiologiquement, nous savons qu'entre les diverses couleurs et les divers degrés de tension de notre énergie nerveuse, il y a une liaison; que le rouge, par exemple, l'exalte comme certains timbres de trompette dans la série des sons. A présent, que l'artiste arabe combine ces couleurs, qu'il entremêle les lignes sinueuses, brisées, les cercles, les losanges aigus, et voilà qu'il commence à s'exprimer par le détail. Nous ne savons pas comprendre toute sa langue, mais nous entendons le sens général de l'émotion qu'il traduit. Est-ce qu'il n'y a pas de la tendresse dans ces lignes flexibles qui serpentent, de la conviction forte dans ces larges étoiles rouges plaquées sur du blanc, une autorité impérieuse dans ces grandes lettres arabes, incrustées en marbre noir, qui dehors fulgurent au soleil? Est-ce qu'il n'y a pas de l'amour et de l'adoration religieuse dans ces

verrières ? Est-ce que là-haut, dans cette profondeur ténébreuse et pourprée, l'âme ne s'épand pas, ne monte pas comme un Alleluia mystique, comme un hymne sacré de glorification ?

Architecture, musique, poésie lyrique, arabesque, il semble bien que les Arabes n'aient connu que les arts qui manifestent l'âme avec ses mouvemens tendres ou brusques, ses saccades et ses détentes. Ils ne sont pas sortis d'eux-mêmes pour regarder et comprendre les choses ; ils n'ont point participé à leur vie par sympathie, ils ne se sont pas intéressés à leurs formes fuyantes. Aujourd'hui encore, sous sa tente, le Bédouin écoute le poète ou le musicien de la tribu ; il ne s'est pas avisé de spéculer sur le cours des astres, de philosopher avec son ami en gardant son troupeau, de tracer des lignes sur le sable comme autrefois le Grec sur une plage, et de chercher leurs propriétés mathématiques. Probablement, le nomade est trop solitaire ; rien dans l'étendue morte du désert ne fait obstacle au développement de l'être intérieur, ne prend de force son attention, ne se dresse devant lui pour l'obliger à regarder et l'empêcher de sentir, pour s'opposer à ce moi qui se projette toujours au premier plan. De là peut-être le trait principal de la religion qu'ont inventée les Arabes, de cet islamisme dont le dieu volontaire n'a point de forme, dont le livre sacré ne contient point d'idées, qui s'empare pourtant de tout l'homme et le fanatise, si dénué de raisonnement que nos missionnaires le déclarent inattaquable au raisonnement et renoncent même à convertir, religion toute nue et toute simple, ardente et sèche, pleine de passion et vide de pensée, très analogue en cela au judaïsme et qui justement, comme le judaïsme au contact des Aryens d'Europe, s'est soudain transformée en pénétrant chez les Aryens de la Perse et de l'Inde, s'est chargée tout de suite de métaphysique, s'est dilatée presque jusqu'au panthéisme, s'est multipliée en sectes mystiques, a enfanté des drames et des théologies.

1er octobre.

Puisque c'est aujourd'hui samedi, profitons-en pour aller voir ce judaïsme et tâcher de pénétrer dans la synagogue qui complétera peut-être ce que vient de nous apprendre la mosquée d'Omar. C'est presque fini du bruissement intérieur des ruelles ténébreuses : même dans le bazar arabe, il n'y a que du silence. A voir la ville si vide un jour de sabbat, on se rend compte de ce qu'y sont les juifs ; le long terrier où ils grouillaient est vide : plus une seule face pâle, plus une tête à papillotes grasses, plus personne dans les rues. Mais de temps en temps, d'une fenêtre grillée, d'une chambre en saillie sur la rue, tombent des chants, et à travers les portes basses, au fond des cours, on distingue des groupes juifs,

hommes et femmes en lévites, en longs manteaux, qui s'assemblent comme pour des réunions secrètes. Et devant leur air de mystère, devant leurs mines lamentables, leurs longs cheveux, devant ces têtes de vieux sorciers en robe, devant ces ruelles, ces petites cases où ils s'enferment, où ils se tapissent pour vivre entre eux loin du plein air, on comprend l'effroi, l'horreur vague que les vieilles juiveries d'Europe inspiraient autrefois au peuple naï et crédule des artisans et des laboureurs, les légendes sinistres qui épouvantent encore les villages russes, et qui dès le premier siècle circulaient à Rome sur les juifs et sur leurs maléfices ténébreux, sur leurs empoisonnemens et leurs assassinats d'enfans.

Quel spectacle dans cette synagogue, où l'on se sent seul comme un intrus qui pénétrerait dans une famille au moment où l'on célèbre quelque rite intime et passionné. Une foule blanche, une foule d'hommes maigres, tous vêtus de la blanche simarre du sabbat, blêmes comme si le sang était usé dans cette race trop ancienne, des vieux aux crânes, aux traits aigus, dont les yeux d'oiseaux flambent sous leurs fourrures, tout un peuple en rumeur, excité, traversé de secousses brèves comme des chocs électriques et qui font fléchir en même temps les centaines d'échines avec un rythme sec et vif, dans le bourdonnement des prières, pendant que le rabbin, face au mur, debout devant la foule, mène ce frénétique concert, élance les supplications qui attisent les cœurs, avec des notes perçantes et sonnantes, avec des modulations extraordinaires, avec des sursauts de l'épaule, des soubresauts qui s'accélèrent, mélopée violente, véhémente, qui ne ressemble à rien, ni arabe, ni européenne, impérieuse, sauvage, belle infiniment et que les voûtes de toute la synagogue prolongent en résonances. Et par momens, cela s'exaspère ; les flexions saccadées de tous les corps deviennent plus rapides, et le prêtre sanglote, son chant devient un cri, monte aigu et déchirant, des vieillards jettent des soupirs, lèvent des bras tremblans vers le ciel : un souffle passe, tout vibrant, tout brûlant d'émotion et de vouloir. Sur une tribune, un juif, jeune encore, dont je reverrai longtemps la pâleur et les yeux pensifs, domine le peuple, le contemple d'un air doux et profond de Christ. Et jeté brusquement si loin de notre monde moderne, dans cette rumeur et cette musique qui met une vapeur sur les choses, qui exalte en la brouillant l'imagination, l'esprit fait un saut de dix-huit siècles; on croit revoir les scènes mémorables d'autrefois, les scènes du temple qui précédèrent la passion, la foule ardente, les centaines d'yeux perçans sous les sourcils touffus, tous les yeux hostiles et brûlans, les cris de mort, et debout, tranquille, l'homme solitaire avec son sourire de pitié triste. On comprend qu'autrefois, libre et maître chez lui, ce peuple ait

massacré l'impie qui touchait à la Loi, on comprend toutes les tragédies sanglantes et sacrées de la Bible. Et, confusément, l'homme qui m'a guidé jusqu'ici sent tout cela, car il est inquiet; l'antique effroi du chrétien devant le juif lui revient; il veut partir, il répète qu'il n'est pas prudent de rester, que l'on pourrait bien *verser notre sang*. Probablement notre sang ne risque rien du tout, mais, en effet, on se sent mal à l'aise ici, terriblement isolé dans cette clameur de prières. Nous nous sauvons très vite; mais pendant quelques instans, perdu dans cette foule qui invoque son Dieu à elle, l'Éternel jaloux dont le nom resplendit sur les murs, dans ce bruissement passionné, dans le feu de tous ces yeux, j'ai bien cru entrevoir quelque chose de l'âme indestructible de cette race qui traverse l'histoire comme un coin d'acier.

Quand on ouvre la Bible, on voit l'idée se préciser. Elle est bien semblable à sa sœur arabe, cette âme juive, comme elle toute repliée sur soi, toute concentrée, pauvre en reflets venus du dehors. Probablement le fond est le même, formé par les mêmes causes et trente siècles de vie civilisée n'ont pas suffi à effacer tout à fait les traits essentiels qui se sont élaborés pendant les longues périodes préhistoriques de la race, alors que ses premières tribus, toutes semblables aux Bédouins, promenaient leurs tentes et leurs troupeaux par le désert. Même infériorité de la faculté visuelle, même incapacité à sortir de soi pour se répandre sur les contours des choses, même prédominance de la poésie personnelle et lyrique. C'est un feu aveuglant de passion que jettent les prophètes, Ézéchiel, Daniel, Jean dans l'Apocalypse, une flamme violente, monotone, dans laquelle le réel se fond en images, en formes que la nature ne produit point, cornes qui portent des yeux, animaux « pleins d'yeux devant et derrière, » roues qui volent, oiseaux à têtes de lions, bêtes fabuleuses, figures terribles de cauchemar, devant lesquelles le cœur se contracte de terreur, devant lesquelles le voyant tombe la face à terre, comme mort. Regardez de près quelques descriptions de la Bible, par exemple celles du Cantique des Cantiques. Nulle plus chaude, plus frémissante ou pâmée d'amour. Mais pleines de bouillons et de scories, coulant trop enflammées, elles ne se moulent plus sur les formes vivantes, elles s'y attachent sans les envelopper étroitement, elles s'y figent en plis éblouissans et roides. La bien-aimée est semblable au plus beau couple de chevaux de Pharaon; tel qu'est le muguet entre les épines, telle est la grande amie; l'épouse est un jardin clos, une source close, une fontaine cachée; ses dents sont comme un troupeau de brebis tondues qui remontent du lavoir; elles se tiennent deux à deux et il n'y en a pas une qui manque. Son cou ressemble à la tour de David, bâtie à créneaux, à laquelle pendent mille boucliers et les targes

de tous les vaillans hommes. Cette race n'aperçoit point le dehors sensible, ces poètes ne copient pas le détail plastique et coloré; de la réalité, ils ne peignent que les traits qui manifestent un certain état moral. Si la bien-aimée ressemble aux chevaux de Pharaon, c'est parce qu'elle a leur vie et leur élan; si son cou est semblable à la tour de David, c'est parce qu'il respire la force et la majesté. Quelle peinture que celle du cheval dans Job! « Lui as-tu donné la force et as-tu revêtu son cou d'un hennissement éclatant comme le tonnerre? Feras-tu bondir le cheval comme la sauterelle? Le son magnifique de ses narines est effrayant. Il creuse la terre de son pied, il s'égaie en sa force, il va à la rencontre d'un homme armé; il se rit de la frayeur, il ne s'épouvante de rien, et il ne se détourne point de devant l'épée. Il n'a point peur des flèches qui sifflent tout autour de lui, ni du fer luisant de la hallebarde et du javelot. Il creuse la terre, plein d'émotion et d'ardeur, au son de la trompette, et il ne peut se retenir. Au son bruyant de la trompette, il dit: Ha! ha! Il flaire de loin la bataille, le tonnerre des capitaines et le cri de triomphe. » Que voilà bien le cheval arabe, plein d'âme, ardent et fantasque comme une femme nerveuse, généreux aussi comme un preux! Mais où sont ces dehors visibles, sa tête délicate, ses jambes frissonnantes, sa crinière soyeuse, le tremblement de ses naseaux veinés? Devant le regard du poète hébreu, la forme a disparu; il n'aperçoit que le dedans, surtout la tension des nerfs, l'exaltation de courage, le frémissement de volonté. Et si nous trouvons étrange qu'il compare le magnifique animal lustré à la sauterelle sèche, au petit insecte grêle, c'est justement parce que nous ne voyons pas le cheval de la même façon que lui, parce que nous ne sommes pas uniquement sensibles aux saccades qui traduisent les caprices de son énergie intérieure, aux détentes brusques qui le lancent bondissant.

Ce trait essentiel en explique beaucoup d'autres, par exemple, la langue dure, mal articulée, le style âpre et spasmodique de la Bible. Puisque l'Hébreu voit mal les choses du dehors, il ne peut pas exprimer leurs liaisons, leurs complexités, leurs nuances, par une phrase flexible, ondoyante, délicate, capable de s'expliquer, d'envelopper cent détails. Puisqu'il ne sait pas analyser l'objet, porter son regard sur telle ou telle de ses parties, pour démêler par abstraction ses caractères généraux, il ne sent pas le besoin de chercher des mots vides d'images particulières pour signifier l'abstrait et le général. Puisqu'il n'y a guère en lui que des sentimens simples et forts, des élans de joie, de désir, de haine, de vibrations de nerfs sensibles, sa parole jaillit saccadée, chargée de métaphores brusques, monotones, qui s'accumulent *sans progresser*. Quoi de plus opposé à toutes les habitudes de l'esprit

grec que cette façon de décrire la puissance de la Divinité? « Enlèveras-tu le Léviathan avec l'hameçon, et le tireras-tu par la langue avec le cordeau de l'hameçon que tu auras jeté dans l'eau? Mettras-tu un jonc dans son nez ou perceras-tu ses mâchoires avec une épine? T'en joueras-tu comme d'un petit oiseau et l'attacheras-tu pour tes jeunes filles? Qui est-ce qui découvrira le dessus de sa couverture et se jettera entre les deux branches de son mors? Qui est-ce qui ouvrira les portes de sa gueule? La terreur se tient autour de ses dents. Ses éternuemens éclaireraient la lumière, et ses yeux sont comme les paupières de l'aube du jour. Son souffle enflammerait des charbons et une flamme sort de sa gueule. La force est dans son cou, et la terreur marche devant lui. Sa chair est ferme : tout est massif en lui, rien n'y branle. Il fait bouillonner le gouffre comme une chaudière, et rend semblable la mer à un chaudron de parfumeur. Il fait reluire après soi son sentier, et on prendrait l'abîme pour une tête blanchie de vieillesse... Il n'y a point d'homme assez courageux pour le réveiller; qui est-ce donc qui se présentera devant moi?.. Voici : ce qui est sous tous les cieux est à moi. — Alors Job répondit à l'Éternel et dit : Je sais que tu peux tout et qu'on ne saurait t'empêcher de faire tes pensées. »

Voilà leur façon de philosopher : évidemment, si leur instrument nerveux est admirable, leur instrument intellectuel est incomplet. Ils sont incapables de spéculation philosophique, probablement parce que, pour abstraire, il faut commencer par regarder le monde dont on veut tirer des abstraits. La Grèce, qui s'est enchantée naïvement de la nature, qui l'a divinisée avec crédulité, qui en a revêtu ses dieux, leur donnant des corps souples comme l'eau ou majestueux comme le ciel, la Grèce a su raisonner de Dieu et le considérer comme le plus abstrait de tous les abstraits. Le Dieu biblique qui ne se spiritualise jamais jusqu'à l'abstraction n'a point de corps. Il apparaît comme un feu ardent, comme une colonne fumeuse. On sent sa présence à un tressaillement intérieur : Job le voit passer comme une étendue longue. Au contraire, au dedans, il est strictement défini; c'est une personne invisible, une âme comme celle des hommes, beaucoup plus précise et limitée que celles de Zeus et d'Athéné, qui restent vagues au moral; il a son style à lui, sa façon de commander, c'est une « créature d'esprit borné, » de tempérament autoritaire, qui se manifeste par des ordres et des coups d'état; jaloux, despote, exigeant, de volonté absolue et arbitraire. Il a créé le monde : car les choses ne sortent pas les unes des autres par voie de naissance, d'expansion, de bourgeonnement : elles ne sont pas assez fluides pour cela. Elles ont été fabriquées par lui, solides, arrêtées, définitives, et il prouve

sa force par ces constructions matérielles; il en est fier; il exulte en répétant que c'est lui qui forgea le Béhémoth et le Léviathan. « Voilà le Béhémoth que j'ai fait; il mange le foin comme un bœuf. Voilà, maintenant: sa force est en ses flancs et sa vertu est dans le nombril de son ventre; il remue sa queue qui est comme un cèdre. Les nerfs de ses épouvantemens sont entrelacés; ses os sont des barres d'airain. C'est le chef-d'œuvre du Dieu fort; celui qui l'a fait lui a donné son épée! » — Quel âpre cri d'orgueil! Comme on y sent une âme d'homme! Une âme analogue à celle des tyrans sémites de l'Assyrie, qui, dans un style semblable, aussi bref, aussi scandé, vibrant comme un cri d'aigle vainqueur, gravaient sur la pierre impérissable le récit de leurs exploits.

Dans ce Dieu toute l'âme hébraïque s'est projetée. Qu'est-il, sinon un prolongement d'elle-même? Quelle raison d'être a-t-il en dehors de la race juive? Avant tout, il sert de point d'appui à sa personnalité. Il est la pierre de même substance qu'elle, le fondement de granit par lequel elle se continue, le rocher où elle s'incruste pour s'enfoncer dans le sol éternel qui supporte toutes les choses, pour participer à sa solidité, devenir capable de toutes les résistances, inébranlable à tous les chocs. A la pensée de Iahvé, le moi hébreu se sent plus robuste; il tressaille, s'exalte, et le cri véhément qu'il jette contient un défi plus ardent. « Par la faveur de l'Éternel (1), le juste garde tous ses os, et pas un n'en est cassé. » Il se maintient debout et ferme. « Quand toute une armée se camperait contre lui, son cœur ne craindrait pas (2), car l'Éternel est un rocher, la haute retraite où il s'appuie. » A sa vue l'homme qui languissait se redresse: il redevient lui-même, il réagit contre le poids des choses qui le déformaient; le moi qui se dissolvait reprend sa consistance, il sent la vie lui revenir avec plénitude, comme une ondée de sang chaud, lorsqu'après un long jeûne il a mangé de la chair. « Mon âme s'est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche le loue avec un chant de réjouissance. » Entendez-vous dans ces cris vibrer tout l'être physique? C'est que cette âme hébraïque qui ne contemple point la nature multiple et colorée, qui ne crée son Dieu qu'avec la matière qu'elle trouve au dedans d'elle-même, entre toutes les sensations ne connaît guère que les plus simples, les primitives, celles qui, manifestant l'état de son énergie interne, tendue ou relâchée, s'épandent par tout l'organisme, retentissent à travers tout le réseau nerveux, s'irradient en ondes diffuses, émeuvent jusqu'aux viscères (3): « Je me

(1) Psaume 34.

(2) Psaume 27.

(3) Voir, sur ce rôle des viscères dans la sensibilité, Ribot, *les Maladies de la personnalité*, ch. Ier.

suis écoulé comme de l'eau, et tous mes os sont disjoints, mon cœur s'est fondu dans mes entrailles ! » Dans cet abattement de l'âme, tout le corps se défait, s'affaisse comme sous le poids d'un monde : « Éternel ! toutes tes vagues et toutes tes eaux ont passé sur moi (1). Ma vigueur est desséchée comme un test et ma langue tient à mon palais, et tu m'as mis dans la poussière de la mort ! » Revienne l'onde vivifiante, et son cœur s'égaie, saute de joie et d'espoir au dedans de lui. — De toutes les sensations, ce sont là les plus élémentaires de toutes ; celles qui font rire et pleurer un enfant. Au-dessous des reflets mobiles que le monde jette sur nous, elles forment le fond le plus intime de nous-mêmes, elles composent notre caractère, notre personnalité reconnaissable, notre tempérament, vaillant ou mou. Certainement elles sont presque toujours causées par le contact du dehors, mais elles nous atteignent trop profondément pour nous renseigner sur les choses du dehors. Elles ne s'ordonnent pas en perceptions ; elles restent au dedans de nous, elles s'y fondent en émotions, émotions simples comme elle, de vouloir, de courage, de haine, de désir, de toutes les plus familières aux poètes bibliques, senties par eux, avec une intensité, exprimées avec une ardeur incomparable. Ce sont des frissons qui les traversent, des secousses nerveuses qui leur arrachent des cris lyriques : « Mon âme ! pourquoi frémis-tu au dedans de moi ? » Leurs exclamations d'impatience trahissent une surcharge d'énergie qui s'est accumulée, qui couve, qui jette déjà des étincelles irritées, qui, au moindre contact, éclatera comme la foudre : « Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort, ma chair le souhaite en cette terre déserte altérée et sans eau. » — Ces émotions remuent en l'homme jusqu'à l'arrière-fond animal. Pour comprendre un mot comme celui-ci : « Mes reins se sont fondus d'attente au dedans de moi, » il faut songer à la panthère tombant en arrêt devant sa proie, immobilisée soudain dans sa marche, coulée dans les herbes, ses yeux dilatés comme deux flammes fixes, rien au dehors ne révélant son attente et le bond qu'elle va faire, que le tremblement imperceptible de son échine. Mêmes cris de fauve, même passion frénétique et profonde quand ils haïssent ; ils se vengent avec délectation. Le juste se réjouira quand il aura la vengeance : il lavera ses pieds au sang du méchant. « O Dieu ! brise leurs dents de leur bouche ! Brise les dents mâchelières des lionceaux. Qu'ils s'écoulent comme de l'eau ! Qu'ils se fondent ! Qu'ils s'en aillent comme un limaçon (2) ! Brise-les menus comme la poussière que le vent disperse,

(1) Psaume 42.
(2) Psaume 58.

foule-les dans la boue des rues. » Ainsi, couvrant, embrasant tout l'être de l'homme, surgit impérieusement la flamme nue et blanche de la volonté. *Des attentes et des détentes de la volonté*, voilà ce que l'on sent au fond de cette âme brûlante et sèche qui souffle à travers la Bible. Rien d'étonnant que ce tressaillement du vouloir tende ou fasse frémir la voix, tour à tour l'exalte et la fléchisse, produise le rythme héroïque et bref dont vibrent les chants de victoire et de malédiction et qu'à travers la traduction nous entendons encore dans ce cantique de Déborah, dont la passion, lancée tout droit comme une flèche, ne tremble que par son excès de force et de vitesse : « Alors a été rompue la corne des pieds des chevaux par le battement des pieds, par le battement, dis-je, des pieds de ses puissans chevaux. Maudissez Mérog, a dit l'ange de l'Éternel, maudissez, maudissez ses habitans, car ils ne sont point venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel avec les forts. Bénie soit, par-dessus toutes les femmes, Jahel, femme de Héber, Kénien ; qu'elle soit bénie par-dessus toutes les femmes qui se tiennent dans les tentes ! Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait ; elle lui a présenté de la crème dans la coupe des magnifiques. Elle a avancé sa main gauche au clou, et sa main droite au marteau des ouvriers ; elle a frappé Sisera et lui a fendu la tête ; elle a transpercé et traversé ses tempes. Il s'est courbé entre les pieds de Jahel ; il est tombé, il a été étendu entre les pieds de Jahel ; il s'est courbé, il est tombé, et au lieu où il s'est courbé, il est tombé, là, tout défiguré. La mère de Sisera regardait par la fenêtre et s'écriait : — Pourquoi son char tarde-t-il à venir ? Pourquoi ses chariots vont-ils si lentement ? Et les plus sages de ses dames lui ont répondu, et elle aussi se répondait à soi-même : — Ils partagent le butin, une fille, deux filles à chacun par tête. Le butin des vêtemens de couleur est à Sisera, le butin de couleurs de broderies ; couleur de broderie à deux endroits autour du cou de ceux du butin. — Qu'ainsi périssent, ô Éternel, tous tes ennemis ; et que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il sort en sa force ! » Quelle fin que ce dernier verset ! Quelle passion sauvage, retenue, comprimée, éclatant soudain, jaillissant par-dessus tout comme une victorieuse fanfare de cuivre !

Qu'est-il resté de cette âme lyrique des ancêtres d'Israël ? — A-t-elle complètement péri au cours de cette expérience extraordinaire, prolongée pendant dix-huit siècles, à laquelle la nature l'a soumise, la dispersant à tous les vents, l'isolant au milieu des nations, parmi les tourbillons divers d'idées et de sentimens qui semblaient devoir la dissoudre et la reconstruire suivant leur propre forme, essayant de l'user par les chocs répétés, par les attaques de toutes espèces, de l'anémier par la vie sédentaire et

méprisée? Il semble bien qu'elle n'ait pas cédé et que par-dessous les changemens superficiels, sa structure fondamentale soit restée la même. Avec son antique ténacité, elle a su se fermer aux influences du dehors, et comme tous les êtres volontaires, comme toutes les personnalités fortes qui s'assoient sur des sentimens durables, rester elle-même, persister dans sa propre forme. Notez d'abord ses résistances, résistances forcenées d'autrefois, par le fer et par le feu, lorsque le peuple saint acculé sur le rocher du temple, avec un acharnement dont il n'y a pas d'autre exemple dans l'histoire, au milieu de la peste et de la famine, en face de ses soldats prisonniers que les Romains crucifiaient devant lui, délirant presque, suffoquant de sa propre rage, s'entre-tuant lui-même, se perçant de ses propres aiguillons comme un bataillon de guêpes dont on veut prendre le nid défendait encore, pierre à pierre, le dernier mur du saint des saints, — puis, lorsqu'il fallut comprendre que la ruche était détruite, flétrie dans la boue, qu'il n'y avait plus de temple, que l'ennemi avait écrasé à coups de bottes ce foyer brûlant où se concentrait toute l'ardeur fanatique d'Israël, lorsqu'il fallut essaimer enfin, les résistances muettes, les plus étonnantes de toutes, la vie en commun, portes closes, dans les juiveries du monde antique, à Smyrne, à Antioche, à Rome, à Byzance, — plus tard dans les juiveries de notre Europe, en Espagne, en Hollande, en Allemagne, en Pologne, en Russie, — dans chaque grande ville un quartier à part, le plus obscur, le plus fétide, où la race se retrouve, cohère, s'isole, se séquestre, s'entête à rester elle-même, s'obstine dans ses vieilles formes religieuses, rapportant toujours à elle les événemens de l'histoire, ne les comprenant pas, les déformant à force de les mêler à son moi, de les faire passer par son imagination apocalyptique, y lisant des promesses, des signes envoyés par Iahvé vengeur, vivant toujours dans l'attente, espérant un avenir qui sera comme les jours d'autrefois, revenant rôder, « peuple lugubre (1), » autour des murs détruits de Jérusalem, et par un inconcevable pouvoir d'illusion, prenant toujours ce cadavre de cité pour une éblouissante Sion (2), n'oubliant jamais, refusant de se séparer de son passé, s'y prolongeant par le souvenir, y rattachant maille à maille pour tisser toujours la trame de son indestructible personnalité, chacun de ses événemens presens, à mesure qu'entre ses doigts se déroule le fil de son histoire. Au fond de tout cela, très certainement, couvant, sous le masque humble du changeur ou de l'usurier, la même violence de passion,

(1) Saint Jérôme.

(2) Voyez l'élégie du rabbi Halevi (1140) cité par G. Charmes, *Voyage en Palestine*, p. 147.

le même orgueil foncier. Car la volonté se fait de la même étoffe que les sentimens; impossible d'expliquer, sans cette intensité du sentiment, la persistance de cette volonté. Au XVIe siècle, le vieux type est encore vivant. Là-dessus on peut s'en rapporter au portrait qu'a tracé du juif l'homme à l'âme innombrable, capable de comprendre toutes les âmes. Shakspeare a repris la légendaire figure que venait de dessiner Marlowe, et qui, toute seule, suffirait à nous renseigner sur l'idée que se faisait du juif la foule anglaise. Mais comme Shakspeare l'a concentrée, précisée, cette figure, comme il a mis en saillie ses grands caractères dominateurs! Quelle âme que celle de Shylock! Comme elle se révèle tout d'un coup, avec quel orgueil de triomphe, quelle volupté dans la vengeance préparée de loin! Comme les narines du juif se sont gonflées à l'idée de faire couler le sang altier du chrétien, de voir trembler son insolence, de repaître ses yeux de sa pâleur! Comme les griffes de l'usurier se sont soudain changées en serres d'oiseau de proie, d'oiseau vainqueur, qui, la tête renversée, la pupille élargie, a planté ses ongles dans la chair vivante et la sent frissonner sous son étreinte!

Aujourd'hui, dans nos sociétés d'Occident où se sont fondues des castes et des races, sorti de sa juiverie, admis à toutes les fonctions sociales, ayant atteint la grande richesse, demi-gâté par sa richesse, entraîné enfin hors de sa propre forme par les grands tourbillons de la vie moderne, devenu très semblable à nous-mêmes, reconnaissant les modèles chevaleresques et chrétiens d'honneur et de conscience, entamé dans sa religion par le mauvais acide où nous baignons tous, qui dissout les volontés en rongeant les convictions, il est difficile de démêler les traits de parenté que l'Israélite peut encore avoir avec ses ancêtres lointains de Palestine. Cependant, dans sa soif de succès, dans la fièvre avec laquelle il travaille à l'étancher, on peut retrouver, concentrée sur de nouveaux objets, l'âme passionnée des ancêtres. Remarquez que, si presque toujours il réussit, s'il s'élève aux premiers rangs, c'est que presque toujours il sait résister, ne pas céder aux petites tentations de paresse et d'amusement, ordonner tous ses actes, mener toute sa vie par sa passion maîtresse. Bref, sa volonté reste de trempe supérieure. S'il manque de candeur, de bonhomie, de naïveté, s'il ne se laisse pas souvent duper, c'est probablement que tout son être est en éveil, tendu vers un seul but égoïste ou désintéressé qui donne à toute sa vie cette unité de développement continu qui indique toujours la personnalité puissante. Peu de variations fantaisistes dans cette vie : il ne sait pas flâner, muser, prendre les choses comme elles viennent. Dans la poursuite acharnée de la richesse, qui pour la grossière imagination populaire est son trait

foncier de race, on voit moins le désir de gagner une fortune pour en jouir agréablement, qu'un impérieux besoin d'acquisition, de domination, de conquête, qui ne laisse jamais l'homme en repos. En même temps, notez ses aptitudes spéciales d'artiste. Il n'est guère peintre ni sculpteur; il voit mal les dehors plastiques des choses. Même infériorité dans le roman; il n'imagine pas des sentimens et des sensations pour les ordonner suivant des formes différentes de la sienne et qui seront des âmes de toutes espèces. En revanche, il excelle souvent comme poète lyrique, comme musicien surtout, c'est-à-dire toutes les fois qu'il a fallu faire parler son propre cœur, avec ses bonds, ses défaillances, son tumulte ou sa langueur. Aujourd'hui, tel Israélite français, philologue éminent, pour calmer les frémissemens d'amour ou d'indignation de son ardeur idéaliste, écrit d'admirables petites apocalypses. Voici que, pour maudire M. de Bismarck, il vient de retrouver l'accent des vieux prophètes. Ajoutez enfin que, si les noyaux durs, précis, que formaient autrefois les juiveries au sein des sociétés environnantes, se sont amollis en masses diffuses, certainement la race est encore cohérente, que ses enfans se tiennent et se soutiennent entre eux, qu'ils se reconnaissent et que le peuple les reconnaît. Concluez que même en Occident la conscience d'Israël n'est pas morte, que l'idée qui a fait se lever et se suivre tant de générations de même type est encore active et que sous les mille plis enfoncés par la culture européenne, demi-tordus par la pression du milieu, usés par son long effort de résistance, Israël a gardé ses grands traits de caractère. — Mais c'est en Orient qu'il faut aller pour retrouver, avec son relief primitif, la vieille et légendaire figure. Venez en Palestine, à Saphed où les juifs attendent le Messie sur la montagne qui doit porter son trône, venez à Jérusalem où ils pleurent toujours la ruine de Sion, voyez-les cantonnés à part, méprisés, séparés de l'humanité, s'obstinant dans leur regret et leur espoir, observez parmi ce peuple blême et scrofuleux quelques-uns de ces visages de vieillards, si douloureux, si beaux, au regard intérieur si résigné et si profond, voyez-les rôder parmi les pierres sépulcrales qui jonchent la vallée desséchée du Cédron, étreindre avec des lamentations aiguës le mur de David, regardez surtout dans cette synagogue la foule bruissante, tous ces yeux, tous ces nez qui se ressemblent, écoutez les prières passionnées qui montent vers le Dieu des ancêtres, et vous la sentirez passer, l'âme de la petite tribu fermée qui, sur ces plateaux durs, dans cette nature pétrifiée, dans cette lumière sèche, s'isola, se concentra, s'exalta, s'absorba dans son dialogue avec le Dieu de son cœur, et devint la petite parcelle chaude de ferment qui suffit par son contact à faire lever et à organiser tout notre monde.

2 octobre.

Je marche depuis une heure, au hasard, un peu perdu dans le labyrinthe de Jérusalem, dans les ruelles étranglées qui descendent le long des collines saintes. Tout à l'heure, quelle impression de solitude et de silence sur le mont Sion à côté de la grande muraille crénelée qui se dresse dans la nuit ! Silence et solitude aussi dans la ville, mais moins effrayant parce que moins près des profondes vallées vides.

Au hasard, entre les vieux murs de chaux dont, çà et là, un lumignon éclaire la pâleur morte. A présent je dois être sur la pente du Golgotha. Ah ! voici les sombres couvens, avec leurs fenêtres grillées, leur air froid, fermé, hautain, où l'on sent pourtant la crainte et la défense. Et voici le misérable cul-de-sac qui sert de parvis au Saint-Sépulcre, la cour déserte où la vieille église franque se renfrogne, se rencogne pour rêver du passé, abandonnée dans la nuit.

Maintenant, par les ruelles arabes, sous les voûtes noires où quelquefois un lampion pénètre de son rayonnement triste la profondeur de l'ombre. Pas une âme, pas un bruit... Est-il possible que cette ville soit habitée ? Et les arcades se suivent en files confuses, tristes, opprimantes comme un intérieur de caveau ; les ruelles montent, se croisent, descendent en petites marches disjointes, et leurs voûtes finissent en ogives qui s'ouvrent sur la nuit, sur les grands espaces de la nuit où flotte une mystérieuse poussière bleue.

On dirait là-bas des grattemens rapides de cordes, comme ces musiques d'insecte solitaire qui élargissent le silence. Cela vient d'en haut, maintenant, d'une terrasse. Qu'est-ce qui peut se passer sur ce toit ? Justement, en face, une petite rue monte en escalier escarpé, et de là-haut mes yeux plongent sur le carré de lumière fumeuse que fait un petit café arabe posé sur la terrasse, adossé à un mur, — à droite et à gauche fermé de toiles, mais ouvert en face de moi. Des nattes, des tapis, des haillons forment un plafond sordide, un toit contre le soleil de la journée. Sur des escabeaux boiteux, quelques fumeurs méditant leurs narghilés et dont les vestes rouges, les culottes rayées font une note confuse de couleur, bien étrange après cette solitude et cette saisissante noirceur des rues.

Pauvre café-concert, — le seul de Jérusalem, — si perdu dans cette nuit où revient flotter l'âme du passé, où l'on sent peser sur soi la poussière de tant de siècles ! Pauvre gîte où les vivans d'aujourd'hui viennent chercher à l'abri d'une toile un peu de sécurité, un

peu de lumière, se serrent les uns contre les autres, ne se sentent plus seuls dans le silence et l'ombre de la ville solennelle, s'étourdissent à suivre, sans mot dire, l'arabesque grêle qu'une frissonnante cithare dessine autour d'une plainte brève!.. Oui, pauvre gîte humain dont j'aperçois d'ici les deux faces; au dedans, entre les toiles, sous la vieille natte, dans le rayonnement fumeux de trois chandelles, vingt figures attentives ou engourdies, tandis que bat le tambourin et que chevrotent les voix arabes, — au dehors, dans la nuit, les silhouettes rigides des toits, Jérusalem obscure et enveloppant tout, montant très haut, se courbant d'un horizon à l'autre, toute la voie lactée qui flotte en nuée blanche...

Pauvre musique aussi, lorsque l'on a entendu les capricieuses et savantes mélopées du Caire; mais dont le battement sourd et le bruissement de cordes finit par enchanter les nerfs, dont l'obstination à décrire toujours, coupés par des silences, les mêmes cercles autour de la même phrase, impatiente d'abord et tout doucement emplit l'âme d'une large paix, comme ces courtes tinteries que les cigales ne se lassent point de reprendre dans les nuits spacieuses et qui par nappes sonores, de la terre obscure semblent monter jusqu'aux astres.

Peu à peu cette musique exerce ses influences de rêve, et son charme agit tout entier. Les régions de paix où l'on est entré se peuplent : tout s'évoque; les images se lèvent, non précises, découpées, mais se pénétrant les unes les autres, portées sur une onde obscure d'émotion où viennent se croiser les sensations de ces derniers jours, pour se fondre en une tristesse amère qui est l'âme même de toute cette Judée. Et lentement, sur ce courant vague qui enveloppe et baigne tout, une seule image surgit, distincte, et se détache au premier plan. Et ce n'est ni la glorieuse mosquée, ni la pouillerie juive des rues, ni les vallées mortuaires, ni les sables incendiés de Jéricho, mais simplement la grande muraille de la tour de David, au-dessus des creux stériles, le sombre rempart crénelé qui surveille les bas-fonds de pierre grise. Il ne m'avait rien dit lorsque je l'ai vu pour la première fois il y a quinze jours, et maintenant c'est l'image la plus nette que j'emporte avec moi, celle qui contient le plus de sens, comme si toute la grandeur muette, toute la désolation de mort, l'abandon et la vétusté de Jérusalem s'étaient mystérieusement résumés là...

André Chevrillon.

ROME ET LA RENAISSANCE

ESSAIS ET ESQUISSES (1).

CINQUECENTO.

VII. — UN SANCTUAIRE DE FAMILLE (1505-1508).

A une lieue et demie au nord-est de Rome, au-delà du *ponte Nomentano*, non loin de l'endroit appelé aujourd'hui *Vigne nuove*, le promeneur rencontre sur son chemin quelques restes des murs dont l'origine paraît remonter à l'époque des Césars. Les antiquaires croient y reconnaître la villa de l'affranchi Phaon, où Néron s'était réfugié devant l'émeute et a fini par se donner la mort d'une main tremblante, regrettant surtout « le grand artiste qui allait périr en sa personne. » Une femme, une maîtresse délaissée, — d'aucuns même pensent, une chrétienne, — réussit à dérober le corps sanglant du césar aux outrages de la populace, à le brûler clandestinement, et à transporter les cendres dans un mausolée voisin, celui de la famille Domitia. « On voit le monument, dit Suétone, du Champ de Mars (le *Corso*) s'élever sur la colline des Jardins

(1) Voyez la *Revue* du 1er février et du 1er mars.

(le *Pincio*); le sarcophage en porphyre est surmonté d'un autel fait de pierre de Luna, et entouré d'une balustrade en marbre de Thaos... » La tombe d'un Néron ne pouvait, dans la Rome du moyen âge, ne pas être hantée par des démons; ils s'étaient nichés principalement dans un noyer planté tout près, et répandaient la terreur dans tout le quartier, jusqu'à ce que le pape Paschalis II eut abattu de sa propre main l'arbre funeste et fait jeter dans le Tibre les cendres maudites du tyran. Les environs du Pincio furent ainsi délivrés, au commencement du XIIe siècle, des mauvais esprits qui les avaient infestés pendant si longtemps, et le peuple reconnaissant éleva sur le lieu une chapelle qui prit le nom de *Santa-Maria del Popolo*.

Située à l'extrémité de la ville, nullement imposante par son antiquité, ses reliques ou traditions, — car rien de plus ordinaire, au moyen âge, qu'une histoire de démons expulsés, — Santa-Maria del Popolo ne devint célèbre que du jour où les Rovere l'élurent pour leur sanctuaire favori et intime. Sixte IV aimait à y faire ses dévotions, à y célébrer surtout avec pompe les événemens importans de son pontificat; Jules II, plus tard, a proclamé sous ces voûtes la sainte ligue; c'est là aussi qu'il a suspendu la *Madone de Lorette* et son propre portrait, splendides œuvres de Raphaël aujourd'hui disparues. On ne s'explique guère ce choix fait par les deux pontifes liguriens d'une petite église quasi-suburbaine, de préférence à tant d'autres bien plus illustres, de préférence notamment à San-Pietro-in-Vincoli dont ils tenaient leur titre cardinalice, ou aux Santi-Apostoli qui faisait presque partie de leur palais de famille (le palais Colonna d'aujourd'hui). En repassant les divers édifices religieux que les Rovere ont élevés, restaurés ou embellis à Rome avec tant de zèle et de libéralité, on est frappé aussi de ne pas trouver dans le nombre une seule église des frères mineurs : nulle trace de leur munificence ou sollicitude à Araceli, à San-Francesco-a-Ripa, à San-Pietro-in-Montorio. Sixte IV pourtant et Jules II avaient commencé par être franciscains l'un et l'autre ! Ils l'étaient si peu, il est vrai, et le doux saint d'Assise eût difficilement reconnu les siens dans le complice des Pazzi et dans le soldat de Mirandole...

Elle est encore aujourd'hui d'un puissant intérêt pour tout esprit studieux, cette église au pied du Pincio, que le premier des Rovere a rebâtie de fond en comble (1472-1477.) Nul endroit à Rome ne fait mieux connaître l'art du *quattrocento* finissant : architecture, peinture et sculpture y sont d'une harmonie remarquable (troublée seulement par l'opulente chapelle Chigi et les ingérences malencontreuses de Fontana ou de Bernini) et bien des parties surpren-

nent agréablement par une conservation peu ordinaire. L'architecture est sobre, presque sèche, telle qu'on la pratiquait dans la ville éternelle au déclin du xve siècle et avant l'arrivée de San-Gallo et du maître Donato da Urbino. La façade est simple, légèrement gâtée en haut par une réfection inintelligente; l'intérieur, avec ses trois nefs et ses piliers flanqués de demi-colonnes, paraît écrasé et ne fait pas assez valoir la coupole octogone au tambour complet; mais cette coupole, — la première de ce genre à Rome, — annonce déjà le goût naissant pour les constructions centrales dont Saint-Pierre deviendra plus tard l'expression suprême. Dans les chapelles latérales, celles de droite notamment, le talent de Pinturicchio et de ses compagnons se déploie avec bien de la facilité et de la grâce, et les nombreux monumens funéraires en marbre révèlent des mains pour la plupart inconnues, mais supérieurement douées. Sur ces monumens on lit les noms aussi de plusieurs Rovere, — Domenico, Giovanni, Cristoforo, etc., — les noms de Cibo, Albertoni, Mellino, Pallavicino, Chigi. On voit qu'on est là dans une église que deux puissans papes ont singulièrement affectionnée et que leurs parens et amis se sont fait un devoir d'enrichir d'œuvres dignes d'un tel lieu.

Dans ce sanctuaire de la famille et de l'amitié, Jules II, dès le début du règne, eut la pensée originale d'accorder une tombe et un monument à un rival, à un ennemi, adversaire naguère redoutable et longtemps acharné à sa perte.

Le cardinal Ascanio-Maria Sforza a été, en 1492, le principal auteur de la scandaleuse élection d'Alexandre VI; il l'a été en haine de Giuliano della Rovere, dont il voulait à tout prix empêcher l'avènement, n'ayant pu obtenir la tiare pour lui-même. Il fut vice-chancelier de la sainte Église, le bras droit du Borgia; et devant l'inimitié de ces deux hommes ligués contre lui, le neveu de Sixte IV dut chercher refuge à l'étranger. Alors commença pour le Rovere une vie d'exil et de lutte, une vie d'intrigues et d'agitations décevantes, pendant que l'astre du cardinal Sforza fut toujours dans l'ascendant en Italie, grâce surtout à la fortune prodigieuse d'un frère (l'entente avec le Borgia n'eut pas de longue durée). Le frère n'était autre que Louis le More, « le Périclès de Milan, » le protecteur de Bramante et de Léonard de Vinci, le meurtrier aussi de son parent Galeazzo et l'usurpateur de son trône: « Homme très saige, dit Comynes, mais fort craintif et souple quand il avoit paour, et homme sans foy, s'il veoit son prouffit pour la rompre... » Il la rompit si souvent, qu'il finit par se perdre; traître envers tout le monde, il fut trahi à son tour par ses mercenaires suisses, et entraîna Ascanio dans sa chute. Les deux Sforza furent

emmenés prisonniers en France (1500); mais le vice-chancelier de la sainte Église y eut une captivité beaucoup moins dure que le duc dépossédé de Milan: George d'Amboise, le puissant cardinal ministre de Louis XII, et qui a passé toute sa vie à rêver la triple couronne, tint à ménager le faiseur des papes; il se fit même accompagner par lui au conclave de 1503, après la mort d'Alexandre VI, dans l'espoir quelque peu naïf de trouver en lui un auxiliaire pour ses projets ambitieux. Acclamé à son retour avec enthousiasme par la populace romaine, qui avait gardé bon souvenir de son faste et de ses prodigalités, Ascanio ne pensa naturellement qu'à se faire pape lui-même. Cette fois encore, comme au conclave de 1492, le Rovere et le Sforza se trouvèrent en face et en compétition; cette fois aussi, un autre fut élu: mais le pontificat de Pie III ne compta que vingt-six jours, et le neveu de Sixte IV finit par monter sur le trône de saint Pierre. George d'Amboise prétendit alors ramener en France son prisonnier félon: Jules II s'y refusa péremptoirement, et le vice-chancelier put demeurer dans la ville éternelle et y occuper ses loisirs de trames pour le recouvrement du duché de Milan. Il mourut à Rome peu de temps après (28 mai 1505) à la suite des fatigues d'une chasse, âgé de soixante ans, et le Rovere décida de lui élever un superbe mausolée: « Oubliant les dissentimens, dit l'épitaphe, et ne se souvenant que des *vertus* distinguées du défunt (1)... » Il y avait de l'orgueil, sans doute, dans un tel acte; mais il y avait aussi bien de la générosité et peut être même du courage: pareils honneurs décernés à un Sforza proscrit et dépouillé par la France n'étant pas faits pour beaucoup plaire au roi Louis XII, maître de la Lombardie, et dont le pape avait toute raison à ce moment de ménager les susceptibilités.

Un mausolée d'un caractère si exceptionnel ne pouvait guère avoir les proportions modestes des autres sépulcres à Santa-Maria del Popolo. Nous sommes en 1505, et tel projet de tombeau, conçu par Michel-Ange, a déjà entraîné la reconstruction complète de Saint-Pierre; pour le tombeau du Sforza, on se bornera à refaire la moitié de l'église bâtie, il y a trente ans, par Sixte IV. Bramante en agrandira considérablement le chœur; Pinturicchio y peindra la voûte; Guillaume de Marseille y décorera les fenêtres (2); quant au monument funéraire du cardinal Ascanio,

(1) « D. O. M. Ascanio Mariæ Sfortiæ Vicecomiti... Diacono card. S. R. E. vicecancellario... In secundis rebus moderato, in adversis summo viro... Julius II pontifex maximus, *virtutum memor* honestissimarum, *contentionum oblitus*, sacello a fundamentis erecto posuit M. D. V. »

(2) La chronologie de ces travaux dans le chœur de Santa-Maria del Popolo est très bien établie par M. Schmarsow (*Pinturicchio in Rom*, p. 82 seq.); toutefois le millé-

l'exécution en sera confiée à maître Andrea Contucci da Sansovino, artiste toscan peu connu jusque-là en Italie (il avait passé une grande partie de sa vie en Portugal), mais dont un groupe en marbre, — le *Baptême du Christ*, — venait de révéler tout récemment à Florence les rares et précieuses facultés.

C'était une œuvre remarquable en effet, et elle est restée le chef-d'œuvre de Contucci. A l'exemple de Michel-Ange dans sa *Pietà*, — et le premier à sa suite, si je ne me trompe, — Andrea s'est inspiré de la statuaire antique pour représenter un Christ nu et beau de corps; il lui a donné en même temps une expression touchante de douceur et de recueillement, la seule expression, après tout, et quoi qu'on ait dit, qui convient à Jésus dans cet acte du baptême. A l'encontre du fils de Dieu, la figure de saint Jean est rendue avec toute la vigueur réaliste de l'école de Donatello, on dirait même avec la fougue d'un Jacopo della Quercia : c'est bien l'homme du désert, le mangeur de sauterelles, à la chevelure hirsute, au geste inspiré, à la draperie superbement contournée. Le contraste est saisissant et admirablement justifié par le sujet même de la composition. Élève à la fois d'Antonio Pollajuolo, le naturaliste à outrance, et de Bertoldo, l'initiateur classique des jardins de Médicis, Andrea Sansovino a réuni dans son groupe de Florence, avec un bonheur surprenant et dans un équilibre parfait, les tendances qui se partageaient l'art toscan vers la fin du *quattrocento*. Ce bonheur, il ne devait plus le retrouver à Rome; mais il y trouva la renommée, et c'est pour ses sculptures dans le chœur de Santa-Maria del Popolo qu'il est encore aujourd'hui le plus cité et célébré.

Le tombeau de Sforza est construit dans la donnée traditionnelle d'un monument adossé au mur, avec un sarcophage placé au milieu, dans une vaste niche qui rappelle les *arcosolia* des catacombes et en procède peut être ; mais l'*arcosolium*, cette fois, devient un colossal arc de triomphe : on pense involontairement aux arcs de Constantin et de Septime Sévère du Forum. Le mausolée dépasse encore en ses masses et en ses richesses celui de Nicolas V et de Pie II; il est divisé en plusieurs étages et compartimens; des demi-colonnes ont été substituées aux anciens et simples pilastres; colonnes, architraves, piédestaux et champs-plats sont couverts de coquillages, de festons, d'armoiries et d'une profusion d'ornemens. Très variés et délicats, ces ornemens ont seulement le tort de troubler l'œil et de détourner l'attention des figures,

sime 1505 sur le monument de Sforza indique seulement la date du *décès* du cardinal. Andrea n'est venu à Rome qu'en 1506. (Voy. *Vasari*, ed. Milanesi, IV, p. 515.)

beaucoup trop nombreuses aussi. Au sommet, au-dessus de l'attique supérieur, on voit Dieu le Père assis et bénissant entre deux anges qui tiennent des flambeaux. Dans les compartimens latéraux, la Prudence, la Justice, la Foi et l'Espérance se dressent en grandeur presque naturelle. Les allégories visent à une certaine noblesse classique qu'elles atteignent parfois, et si leur constant *contraposto* nous paraît maintenant systématique à l'excès, il faut cependant en reconnaître la nouveauté pour l'époque. La principale innovation toutefois, et qui a fait école, est dans la pose donnée par l'artiste à la statue du cardinal : le mort est représenté, non point étendu dans l'attitude du repos éternel, mais accoudé, un peu replié sur lui-même, et comme rêvant dans un sommeil passager... N'allez pourtant pas chercher je ne sais quelle pensée transcendante dans ce qui n'est au fond que la simple conséquence technique des proportions agrandies du monument. A mesure, en effet, qu'on amplifiait et exhaussait les tombeaux, la figure placée sur le cercueil, et couchée tout au long sur le dos, devenait de plus en plus difficile à reconnaître, disparaissait même complètement aux regards. Pour obvier à l'inconvénient, certains artistes (Pollajuolo, entre autres, dans le cénotaphe d'Innocent VIII à Saint-Pierre) avaient déjà eu l'idée singulière de doubler la statue, de la donner à la fois couchée sur le catafalque et assise en vie sur un trône au-dessus. D'autre part, dans le projet gigantesque de Michel-Ange, Jules II était tenu « en suspens » tout en haut par des anges occupés à le déposer dans le sarcophage. Contucci a trouvé un expédient beaucoup plus facile, mais aussi un peu trop ingénu : tournée tout d'un côté et appuyée sur le bras, la figure ne se dérobait plus au spectateur, mais n'avait en revanche ni l'animation de la vie, ni la majesté imposante de la mort. Étrange monument funéraire qui n'éveille aucune pensée de tristesse ou de recueillement ! Ce n'est point le sommeil du juste que l'on croit contempler, mais bien la *siesta* du riche ; les vertus et les allégories semblent plutôt former le cortège d'un haut dignitaire, être là pour la pompe, nullement pour la prière.

Sansovino venait à peine de terminer le sépulcre de Sforza, qu'au commencement de l'année 1507 mourait le cardinal Girolamo Basso, évêque de Lorette, un des rares neveux de Sixte IV, qui eût pris le sacerdoce au sérieux et donné l'exemple d'une vie de dévotion et de sainteté. Jules II chargea aussitôt Andrea d'élever une tombe à son parent défunt : elle devait être le pendant du mausolée d'Ascanio et n'en fut en réalité que la copie. Rarement artiste s'est répété avec autant de désinvolture et a pris si peu de peine à varier son sujet. La même observation s'impose devant

une autre œuvre que des juges compétens s'accordent à attribuer à Contucci : je veux parler d'un petit monument en l'honneur d'un certain Pietro de Vincenti, qu'on voit dans le corridor, près du portail sud de l'église Araceli. Essai préliminaire ou réduction postérieure (1) de la grande composition dans le chœur de Santa-Maria del Popolo, le morceau témoigne, dans l'un comme dans l'autre cas, d'une monotonie d'invention vraiment désolante.

Qu'un artiste dénué à ce point d'originalité et de puissance créatrice fût parvenu à inspirer tant d'admiration aux contemporains de Jules II, il faut en chercher surtout la cause dans l'élégance incontestable et la suprême distinction de son ciseau, dans son effort assidu, et bien souvent couronné de succès, pour s'approprier certains idiotismes gracieux de l'ancienne statuaire. N'oublions pas que le charme de Raphaël n'a point encore opéré en ces années 1506 et 1507 : le magnifique enchanteur qui saura bientôt évoquer Calliope dans la fresque du Parnasse et faire sourire Galatée sur un pan de mur de la villa Chigi, vient à peine de quitter ses vallées d'Ombrie. L'art classique n'a été étudié jusque-là que dans ses détails extérieurs par un Donatello, un Mantegna et un Ghirlandajo entrevu comme dans un rêve printanier par Botticelli ; seul Michel-Ange a pénétré au fond du sanctuaire, mais n'a daigné s'y incliner que devant les grands mystères et les grandes terreurs. C'est à ce moment qu'apparut Contucci dans la ville éternelle avec un sens très aiguisé pour les fines et aimables qualités de la sculpture et de l'ornementation antiques, et il ravit les Romains par une préoccupation constante de la beauté, — beauté quelque peu vague et conventionnelle, mais agréable, — par la recherche surtout d'une décoration à la fois riche et exquise. Son succès fut nécessairement aussi prompt que de courte durée, du moins auprès des esprits supérieurs. Il est remarquable, assurément, qu'à partir de 1507 Sansovino n'a plus reçu de nouvelle commande du pape mécène, malgré toute la protection de Bramante, et que le seul travail qu'il ait encore fait du vivant de Jules II fut pour le compte du protonotaire allemand Coritius (1512). Le fameux groupe à Sant'Agostino (la Vierge avec l'enfant et sainte Anne) est une traduction en marbre du carton de Léonard de Vinci : œuvre hybride et dont je me résigne à ne pas comprendre le mérite tant exalté par maint connaisseur.

Les deux grands tombeaux dans l'église au pied du Pincio n'en constituent pas moins une date mémorable, et marquent une

(1) Ici, comme sur les monumens de Sforza et de Basso, le millésime (1504) indique seulement la date du décès.

phase importante dans l'histoire des monumens funéraires à Rome. Leur influence est visible, entre autres, dans le monument du pape Adrien VI (Santa-Maria dell' Anima), dans celui du cardinal Michiel (San-Marcello al Corso), du cardinal Armellini (Santa-Maria in Transtevere); ce dernier est même figuré comme endormi pendant une lecture : le livre est refermé, emprisonnant un des doigts qui marque la page! Le plus surprenant toutefois, c'est d'être rappelé à Contucci aussi tard qu'en 1545, et devant le *Moïse* de Michel-Ange! En 1545, en effet, lorsque le vieux Buonarroti, pour en finir avec ce qu'il appelait « la tragédie du tombeau, » se fut désintéressé de l'œuvre de sa vie, au point d'en abandonner l'achèvement à des mains étrangères, les artistes de second et de troisième ordre qui s'étaient chargés du travail sont allés chercher leur inspiration au chœur de Santa-Maria del Popolo : le *pontefice terribile* qui, dans le projet originaire, devait être « tenu en suspens » par des anges au-dessus du sépulcre, apparaît maintenant à San-Pietro-in-Vincoli piteusement blotti et ramassé sur lui-même, à l'instar du cardinal Ascanio!.. Mais vingt ans auparavant (1), le Titan de la renaissance avait déjà brisé tout le moule ancien et inauguré un type nouveau et fatal. Au mausolée des Médicis, les deux *capitani* ont été placés par lui sur leurs tombes, assis et vivans : ils sont là devant nous dans la vigueur et l'animation de leur existence terrestre; et cet exemple fera désormais loi. A Santa-Maria sopra Minerva, Léon X et Clément VII sont représentés sur leur trône pontifical, les clés de l'apôtre dans la main gauche, et bénissant de la main droite; Paul III, Farnèse, aura une attitude semblable à Saint-Pierre, il y sera même dégagé de toute niche, de tout encadrement architectonique. Le vif a saisi le mort, et c'en est fait pour toujours de la conception du moyen âge d'un cercueil avec la figure couchée du défunt : thème sévère et grandiose qui a si longtemps inspiré les Pisans, les Cosmates, les admirables sculpteurs toscans du *quattrocento* et auquel Andrea Sansovino a donné la dernière expression, — déjà bien débordante, emphatique, — dans les tombeaux de Sforza et de Girolamo Basso.

Sur la fin de sa vie et longtemps après avoir créé ses *capitani* dans la chapelle San-Lorenzo, Michel-Ange s'essaiera encore une fois à un monument funéraire, imaginera un type tout à fait original et unique, et ce monument, il le destinera pour sa propre tombe. Ce sera une *Pietà* en forme pyramidale à quatre figures :

(1) La statue du duc Giuliano dans la chapelle mortuaire de San-Lorenzo était finie déjà au commencement de 1526, ainsi qu'en témoigne la lettre à Fattucci du 26 avril 1526. (*Lettere di Michel Angelo*, éd. Milanesi, p. 425.)

Nicodème y soutiendra de ses bras le Christ mort, pleuré par la sainte Vierge et Madeleine; et à ce Nicodème en cagoule, l'artiste octogénaire prêtera les traits connus et sombres, flétris de bonne heure par le poing de Torrigiano!.. Il travaillera avec acharnement et en cachette à ce groupe colossal, — il y travaillera surtout la nuit en s'éclairant, vrai cyclope, d'un flambeau attaché à son front, — jusqu'au moment où, découvrant tout à coup une veine dans l'immense bloc de marbre, il le fera éclater en pièces et laissera tomber le ciseau de ses mains défaillantes. Les morceaux pieusement recueillis et rajustés par un jeune ami du sculpteur, Tiberio Calcagni, ont fini par être déposés en 1722, sur l'ordre de Côme III, dans la pénombre de Santa-Maria del Fiore, derrière le grand autel; mais Vasari fut bien mieux inspiré en demandant, dès 1564, à placer à Santa-Croce le groupe mutilé qui contenait la dernière pensée du maître, — car elle était magnifique, la pensée du Promethée expirant, de se représenter après la mort, en froc de pénitent, serrant sur le cœur la Passion du Christ et la douleur des deux Maries (1)...

Mais n'êtes-vous pas frappé de la place immense et mystérieuse que la tombe n'a cessé de tenir dans l'art chrétien, depuis le crépuscule des catacombes jusqu'au plein midi de la renaissance?.. Les cryptes de Lucilla et de Callixtus, — le mausolée de Galla Placidia, — la basilique sépulcrale de Saint-François, — le *Campo santo* de Pise, — les *sagre grotte* du Vatican, — le cénotaphe de Jules II, — les monumens de Santa-Maria del Popolo, — la chapelle des Médicis, — la *Pietà* du Dôme de Florence : ainsi pourraient être intitulés les divers chapitres de cette histoire extraordinaire d'une sculpture et d'une peinture qui ont grandi toutes les deux à l'ombre de la mort!

VIII. — « BELVEDERE » (1509).

Une tête superbe et presque entièrement dénudée, sauf quelques boucles de cheveux tout près de la nuque; le crâne, le front, les sourcils et les yeux d'une puissance extraordinaire, et contrastant

(1) Je crois devoir relever le passage suivant, trop peu remarqué en général, dans une lettre écrite par Vasari à Lionardo Buonarroti, le 18 mars 1564, trois semaines après la mort de Michel-Ange (*Carte inedite Michelangiolesche*, Milan, Daelli, 1865, p. 55) : « Quand je réfléchis que Michel-Ange affirmait, comme le savent bien aussi Daniele (da Volterra), messer Tommaso dei Cavalieri et beaucoup d'autres de ses amis, qu'il destinait la *Pietà* aux cinq (quatre) figures pour son tombeau, je pense que son héritier doit rechercher comment elle est devenue la propriété de Bandini. *En outre, il y a dans le groupe un vieillard qui représente la personne du sculpteur.* Je vous conjure donc de prendre des mesures pour ravoir la *Pietà*, etc. »

singulièrement avec l'extrême délicatesse d'un nez camus, de la bouche et du menton, — on dirait un Socrate glabre et affiné, avec son fonds de bonhomie spirituelle et de la vivacité juvénile en plus : — tel apparaît, dans la *Dispute du Saint-Sacrement*, maître Donato da Urbino, surnommé *il Bramante;* et certes, dans ce vieillard charmant et impétueux qui, appuyé à une balustrade, tient d'une main un gros volume ouvert (Vitruve?), tandis que de l'autre il y indique un passage à quelqu'un placé derrière lui, on devinerait difficilement l'homme méchant et envieux, l'intrigant vil et pervers que Michel-Ange n'a cessé de dénoncer pendant toute sa vie.

La rancune féroce contre l'illustre constructeur de Saint-Pierre est un des traits saillans et des plus déplaisans, il faut bien le dire, chez le grand Florentin; c'est une de ces haines inextinguibles, inexpiables, comme on n'en rencontre que dans les fortes et violentes natures du *quattrocento*. Ni la mort du rival, ni les succès propres, immenses, ne parviendront pas à désarmer un ressentiment dans lequel le doux et gracieux Santi aura aussi sa large part. En 1542, trente ans après le décès de Bramante, vingt-deux ans après celui de Raphaël, Buonarroti terminera un long mémoire sur sa « tragédie » du tombeau par ces lignes prodigieuses : « Toutes les difficultés entre le pape Jules et moi sont venues de la jalousie de Bramante et de Raphaël. Si le tombeau ne fut pas continué, c'est qu'ils voulaient ma ruine; et Raphaël avait bien raison d'en agir ainsi, puisque tout ce qu'il savait en matière d'art, il le tenait de moi... » — Notez que Raphaël n'est venu à Rome que trois ans après les « difficultés » en question et alors que le peintre des *Prophètes* et *Sibylles* était déjà en pleine activité sur son « pont » de la Sixtine ! — En 1553, Michel-Ange, octogénaire et au faîte d'une gloire incomparable, se servira encore de son porte-voix Condivi pour lancer contre l'architecte favori du Rovere l'odieuse accusation d'avoir cherché à gagner indignement sur les travaux dont il était chargé par un pape qui le comblait de richesses, d'avoir employé à cet effet les plus mauvais matériaux et fait le possible pour l'éloigner, lui, Buonarroti, de Rome et du Vatican, de peur qu'il ne dévoilât ses malversations!..

Je ne trouve nulle trace, pas la moindre ombre de ces soupçons outrageans dans les écrits des contemporains, dans le *Journal* de Paris de Grassis par exemple, qui n'aime guère le *Rovinante*, ou dans l'*Histoire* de Sigismondo de' Conti qui déplore amèrement la lenteur (*cunctatio*) des travaux de Saint-Pierre : les lenteurs d'un Bramante! J'ai déjà parlé du pamphlet paru à Milan, en 1517, contre maître Donato, et on a pu juger de l'esprit fin et

caustique de son auteur; mais tout en reprochant au grand architecte sa rage de démolitions et de constructions, Andrea da Salerno n'a garde de noircir son caractère et de mettre en doute sa loyauté. Sous une forme badine et enjouée, il trace de l'artiste un portrait qui ne manque pas de piquant ni même de ressemblance, et voici les propos qu'il lui fait tenir devant le prince des apôtres, en demandant l'entrée au Paradis : « Je ne me suis jamais lassé de seconder les talens, et je n'ai jamais regardé aux dépenses pour vivre agréablement. Pourquoi les anciens ont-ils donné la forme ronde aux monnaies, si ce n'est pour qu'elles puissent d'autant mieux rouler?.. J'ai éloigné de moi autant que j'ai pu toute mélancolie, et n'ai pensé qu'à nourrir mon âme d'allégresse et de plaisir. Dieu n'a-t-il pas donné à l'homme ce que vous appelez le libre arbitre? L'homme est donc libre de vivre librement! Il lui est défendu de tuer, de voler et d'injurier son prochain; pour le reste, qu'il mange, boive, s'amuse et, s'il a du bon sens, qu'il suive la béate indolence d'Épicure... »

Épicurien, il le fut peut-être, mais non point indolent à coup sûr, et la joie de vivre a toujours été ennoblie chez lui par une grande générosité et une véritable élévation d'esprit. « Fils patient de la pauvreté, » comme dit si gentiment de lui son élève Cesario Cesariani, il sut jouir des biens de ce monde et s'en passer au besoin : je n'en veux pour preuve que sa résolution, lors de son arrivée à Rome, de ne rechercher pendant un certain temps aucun emploi et de vivre modestement de ses petites épargnes lombardes, afin d'avoir tout le loisir pour étudier les monumens de la ville éternelle. Inutile d'insister sur le sérieux de la vocation chez un maître qui, vieux et infirme, a continué à travailler jusqu'à son dernier jour avec toute l'ardeur de la jeunesse; l'admirable, c'est que ce sérieux n'a jamais exalté son orgueil, ni altéré en rien sa constante bonne humeur. Aimable et serviable envers tous les talens, sans acception d'école ou de province (1), il se faisait tout à tous : prêtant son concours à Sansovino pour l'encadrement de ses deux tombeaux, dessinant l'architecture pour *l'École d'Athènes* de Raphaël, et construisant l'échafaudage pour les travaux de Michel-Ange dans la Sixtine; il est vrai que ce dernier trouva l'échafaudage exécrable, y vit je ne sais quelle machination infernale, et s'en débarrassa au plus vite. Il aimait la joyeuse compagnie, la bonne chère, le gai propos, et se plaisait même aux facéties et aux *rébus;* mais c'est aussi dans cette animation et dans cette anima-

(1) Il protégeait des Toscans comme Contucci, Signorelli, des Lombards, comme Caradosso, etc. C'est à tort, je crois, qu'on veut voir en lui le chef d'un parti « urbinate » à Rome.

lité, franche et robuste, qu'il a puisé l'énergie extraordinaire d'une transformation merveilleuse, d'une palingénésie rare, peut-être unique dans l'histoire des génies.

Il avait passé le meilleur de sa vie à Milan, auprès de Louis le More, comme ingénieur, architecte et même peintre à l'occasion. Dans ces plaines lombardes, le voisinage du Nord ne laissait pas d'exercer une influence comme n'en connurent guère les autres parties de la péninsule ; le gothique *transalpin*, avec la liberté de ses allures, le capricieux de ses profils et saillies, la diversité de ses combinaisons, venait s'y joindre au vieux fonds roman pour faire éclore des constructions le plus souvent bizarres, peu rationnelles, mais parfois aussi attrayantes par leur étrangeté même. La Lombardie ne possédait pas de carrières de marbre ou de travertin : elle avait forcément recours à la brique et à la terre cuite, et ces matériaux souples et maniables étaient une tentation de plus à se jouer des difficultés techniques et à faire litière de certaines lois fondamentales de l'architecture. Maître Donato s'était saisi de toutes ces conditions bonnes ou douteuses, de ces qualités et de ces défauts, pour produire un art original, mouvementé et gracieux, qui eut sa grandeur, qui eut sa raison d'être et qui garda longtemps dans ces contrées le nom justement honoré de *bramantesque*. Des galeries minces, aériennes, autour des coupoles élancées ; des étages en retraite les uns sur les autres ; des chapiteaux aux volutes de dauphins, d'hippocampes, de sphinx, d'enfans avec des cornes d'abondance ; des piliers couverts jusqu'à la moitié de leur hauteur de vastes feuilles d'acanthe ; de la polychromie, des effets de pittoresque et de trompe-l'œil : tels sont les traits insolites, irréguliers, mais fascinans qui vous frappent à Santa-Maria presso San-Satiro, au cloître de San-Ambrogio et à la cathédrale d'Abbiate Grasso... Pendant vingt-cinq ans Bramante avait ainsi poursuivi triomphalement sa carrière lombarde, semant partout ses bâtisses fines, élégantes, pleines de légèreté et d'imprévu ; créant une nombreuse école d'élèves remarquables, parmi lesquels il suffit de nommer ceux qui ont décoré la façade de la Chartreuse de Pavie, et voyant son style s'étendre et s'épanouir le long de la vallée du Pô jusqu'à Parme, jusqu'à Bologne : lorsque soudain la catastrophe de Louis le More (septembre 1499) vint disperser à tous les vents les artistes hors ligne que le Sforza avait su réunir à sa cour de Milan. Léonard de Vinci trouva de l'emploi auprès de l'horrible César Borgia ; maître Donato da Urbino alla chercher sa fortune à Rome (1).

(1) Dans plusieurs ouvrages récens, il est parlé parfois d'une courte excursion de Bramante à Rome dans l'année 1493. Cette prétendue excursion n'a été inventée que

Les ruines classiques de la cité éternelle produisirent aussitôt sur son esprit une impression toute-puissante, subjuguante. Il renonça aux commandes lucratives, vécut pauvrement et s'adonna tout entier à une étude approfondie des nobles vestiges d'un grand monde disparu. Absorbé dans sa pensée et dans sa solitude, — *solo e cogitativo* est la belle expression de Vasari, — il n'a fait pendant près de deux ans qu'errer dans la ville, s'arrêtant à tout arc brisé, devant chaque voûte délabrée et béante, prenant les mesures des colonnes, des piliers et des murs. Il poursuivit l'investigation dans la *campagna*, à la villa d'Adrien, aux petits temples de Tivoli ; il poussa jusqu'à Naples : un pas de plus, et Pæstum allait peut-être lui révéler ses mystérieux trésors!.. Il manqua cette fortune suprême ; mais il comprit et s'éprit assez de l'antiquité ainsi ardemment poursuivie, pour rompre du coup avec sa manière lombarde et inaugurer un style tout à fait opposé, le grand style de la haute renaissance, le style qui depuis lors et jusqu'à nos jours n'a cessé de dominer notre architecture moderne. Et cette révolution immense dans tout son art, dans tout son être, Bramante l'entreprit à l'âge de cinquante-six ans, ayant déjà un long passé de gloire derrière lui, devant lui deux lustres seulement d'une vie nouvelle!.. La *vita nuova* du maître Donato, — comme celle de Dante, deux siècles auparavant, — a eu pour date, notons-le en passant, une année de jubilé : le jubilé de 1500.

L'inspiration aisée et ailée de l'époque précédente, avec son penchant pour le pittoresque et le fantasque, avec son raffinement d'ornementation sculpturale et de minuties précieuses, fera désormais place, dans l'œuvre de l'Urbinate, au souci principal de l'effet des masses, de la beauté des proportions et de l'harmonie des ensembles : c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, le régime impersonnel de la loi et des règles immanentes (*le quadrature*) substitué au règne subjectif de la grâce et du bon plaisir. N'oublions pas ce qu'il y a eu d'accidentel et d'arbitraire jusque chez Brunellesco et Alberti, dans les emprunts qu'ils firent à l'antiquité pour leurs chapiteaux et attiques, leurs volutes et arcatures : chez maître Donato, une pensée rigoureuse et organique présidera au choix ainsi qu'à la distribution des divers élémens constructifs. Les temples romains lui fourniront les modèles pour les colonnes isolées,

pour pouvoir lui attribuer la construction ou du moins le dessin de la *Cancelleria*, qui porte sur la façade la date de 1494 (et qui a même porté autrefois celle de 1489). M. D. Gnoli, l'éminent directeur de l'*Archivio storico dell' arte* (Rome, 1892), vient de démontrer par des argumens irréfutables que la *Cancelleria* (pas plus que le palais Giraud au Borgonuovo) n'est pas l'œuvre de Bramante, qui n'est jamais venu à Rome avant la chute du Sforza. En débrouillant d'une façon lumineuse cette question de la *Cancelleria*, M. Gnoli a rendu un service signalé à l'histoire de l'art.

tandis que le théâtre de Marcellus, avec son système de colonnes engagées et superposées, tandis que les pilastres du Panthéon, les voûtes et les niches des Thermes le guideront dans le revêtement des murs et des supports, et dans l'élévation des arcades et des *loggie*. Loin d'ailleurs de s'en tenir exclusivement à la formule antique et de s'y assujettir, il n'hésitera pas à donner le rustique toscan aux fondations cyclopéennes de San-Biagio ou au rez-de-chaussée de tel palais particulier, et gardera de son passé lombard la prédilection pour les coupoles exhaussées, les extrémités sphériques et les piliers en ressaut. Il en gardera surtout le sens exquis d'élégance et de distinction, et restera jusqu'au bout le *profilatore* incomparable du siècle. Il *affinera* le style romain massif des temps des Césars, sans lui faire perdre de sa majesté et de sa puissance; à l'encontre de Michel-Ange, il saura unir la grâce à la force, la préoccupation de la beauté aux exigences du colossal, et l'architecture sera pour lui toujours une harmonie, une « musique, » selon l'expression célèbre d'Alberti.

La première création de Bramante à Rome fut (1502) le *Tempietto*, petit édifice circulaire à deux étages et à coupole (1) qui, dans la cour de San-Pietro-in-Montorio, s'elève sur la place même où le prince des apôtres subit le martyre. Petit édifice, grand événement : « Après une interruption de douze siècles, dit M. Burckhardt, c'est le premier monument construit de nouveau entièrement dans le pur esprit des anciens. » Les architectes de la renaissance ne se sont pas lassés de l'étudier et de le dessiner comme le type de ce qu'ils appelaient le *buon stile;* aujourd'hui encore, il exerce un charme pénétrant sur tout visiteur éclairé du Janicule. La magnificence du site ajoute à l'attrait du monument : à deux pas de là on jouit de cette vue admirable sur la ville, la *campagna* et les monts que Martial a déjà célébrée dans des strophes délicieuses (2)... Rien de plus curieux et de plus instructif que le parti-pris de sobriété, de sécheresse presque, qui caractérise cette œuvre initiale de la seconde manière de Bramante. Les deux jolis temples ronds de Vesta à Rome et à Tivoli (San-Stefano delle Carozze et la « Sibylle ») ont bien évidemment inspiré le *Tempietto*, mais il n'est pas jusqu'à ces modèles antiques que l'artiste n'ait cru devoir corriger dans le sens d'une simplicité plus grande encore, en éliminer tout détail superflu de moulure et de parure. Aux colonnes corinthiennes, riches et épanouies des deux édicules

(1) Le couronnement de la coupole n'est pas de Bramante : il l'avait projeté beaucoup plus haut et svelte, en forme de candélabre.

(2) Epigrammata, IV, 64.

classiques, il a substitué dans son imitation l'ordre dorique sévère et nu; et à l'exception des rosaces dans les cassettes en haut du pourtour, il s'est abstenu rigoureusement, et comme par pénitence d'un passé trop fleuri et flamboyant, du plus léger motif de feuillage et de végétation. De ce sacrifice volontaire, excessif même, de toute ornementation sculpturale, il a su en revanche se dédommager amplement par quelque chose de tout à fait nouveau, par une recherche de perspective aussi originale que saisissante. Une suite continue de cavités semi-circulaires et même carrées, pratiquée dans le mur extérieur de la *cella* à ses deux étages, crée, avec les colonnes du pourtour, au monument du Janicule une atmosphère idéale de lumière et d'ombre qu'on chercherait en vain aux monoptères anciens qui lui ont servi de type. Dans le plan de Bramante (plan resté malheureusement à l'état de projet), un grand portique rond devait courir tout autour du *Tempietto*, et les quatre angles coupés de la cour étaient destinés à former autant de chapelles à niches sphériques. Le principe circulaire se serait ainsi répété et répercuté à des degrés et avec des effets multiples dans le corps du bâtiment, dans le pourtour, dans le grand portique, dans la coupole, et dans les niches de la *cella*, de la cour et des chapelles angulaires. On ne saurait assez méditer l'originalité et la portée de cette combinaison ingénieuse de colonnes, de surfaces et de niches savamment alternées : elle donne à l'ensemble du monument une animation et une vie, comme le font des cannelures à l'égard de la colonne prise isolément; tout l'édifice apparaît pour ainsi dire cannelé, mouvementé, diversement éclairé dans ses parties et dans ses profils. Appliqué *à l'intérieur* d'une architecture, comme il l'a été ici à l'extérieur, et exécuté sur une échelle vaste, gigantesque, ce système rythmique de supports et de niches deviendra la grande conception de Saint-Pierre... L'art du maître Donato est comme ce joyau merveilleux de la légende orientale qui, replié, servait d'éventail dans la main d'une jeune fille, et déployé pouvait abriter toutes les milices du padichah. La petite chapelle du Janicule et la basilique colossale du Vatican, — un jouet en maçonnerie et un cosmos en travertin et en marbre, — elles procèdent toutes les deux d'une même pensée constructive, pensée de génie.

Le portique du cloître de Santa-Maria della Pace, que Bramante entreprit peu de temps après le *Tempietto*, marque également une date mémorable dans l'architecture de la haute renaissance. Peu apparente et assez négligée dans le détail, cette œuvre inaugure cependant toute une révolution dans la manière de concevoir les halles. Le péristyle de la *Pace* longe tous les côtés de la cour

carrée; il a deux étages, l'un à voûte d'arête, l'autre à toit horizontal, et cette disposition indique déjà finement le caractère mi-religieux et mi-profane du vestibule. Le pourtour, en bas, est formé de forts piliers surmontés d'arcades; des pilastres ioniens, appliqués à ces piliers, les dépassent en s'élançant droit jusqu'à l'architrave qui surplombe les arcades et ajoutent ainsi à l'impression de solidité du rez-de-chaussée. La galerie au-dessus, avec ses piliers composites en ressaut et sa corniche en bois, prend l'aspect d'un balcon couvert, et les sveltes colonnettes corinthiennes placées dans les intervalles des supports font l'illusion de meneaux dans des fenêtres géminées. On a déjà ici comme le pressentiment de la cour de Saint-Damase.

Une inscription monumentale qui couvre toute l'architrave du portique de la *Pace* nous informe que le cardinal Oliviero Carafa a élevé le couvent en 1504 et en a fait don aux chanoines du Latran. Ce cardinal Carafa, dont le nom se trouve si curieusement mêlé à la statue et aux origines du *Pasquino* (1), est une des figures attachantes du sacré-collège à la fin du xve siècle. Grand seigneur de la puissante famille napolitaine des Maddaloni, il fut à la fois juriste, théologien et amateur des antiquités; homme d'église, homme d'état et homme de guerre, amiral même au besoin. Il commanda, revêtu de sa pourpre, la flotte papale en 1472, et fit la guerre à Mahomet II, le conquérant de Constantinople. On ne saurait précisément dire qu'il s'y couvrit de gloire; il eut cependant son entrée triomphale dans la ville éternelle, à la tête de vingt-cinq prisonniers turcs montés sur des chameaux; spectacle tout nouveau qui charma beaucoup les Romains. Bien plus sérieux étaient les titres de l'entreprenant prélat comme mécène. Il érigea la chapelle Carafa à Santa-Maria-sopra-Minerva et la fit orner par Filippino Lippi de fresques, en l'honneur de saint Thomas d'Aquin son compatriote; dans une de ces peintures, malheureusement très retouchées, le docteur angélique recommande le cardinal Oliviero à la sainte Vierge. Il eut aussi la bonne inspiration de protéger Bramante dans ses premiers débuts à Rome. C'est lui probablement qui

(1) La statue de *Pasquino*, maintenant au coin du palais Braschi, était jadis à la Piazza Navone près la demeure de Carafa, et la base, avec l'inscription *Oliverii Carafa beneficio hic sum MDI*, s'y trouve encore aujourd'hui. Le cardinal Oliviero a présidé aux premières fêtes de Pasquino, qui à l'origine (comme l'a démontré dernièrement M. D. Gnoli dans un très intéressant écrit) étaient des jeux innocens d'humanistes, poétiques et rhétoriques. On sait que la statue vient d'un groupe représentant Ajax avec le corps d'Achille, d'un magnifique travail grec horriblement mutilé. Michel-Ange mettait le *Pasquino* au premier rang de la statuaire antique connue; Bernini le déclarait simplement le plus beau marbre de Rome.

a procuré à l'Urbinate la commande du *Tempietto* (San-Pietro-in-Montorio était une fondation de leurs majestés catholiques, alors très engagées dans les affaires de Naples); il le chargea pour son propre compte du cloître de la *Pace*. Maître Donato ne put achever ni l'une ni l'autre de ces deux œuvres : le pontife qui venait de monter sur le trône ne lui en laissa plus le loisir.

De toutes les passions artistiques de Jules II, la passion de bâtir a été la plus ancienne et la plus forte : *magnarum molium semper avidus*, a dit de lui un contemporain. Il fut l'âme de la plupart des créations monumentales dont s'enorgueillit le pontificat de son oncle Sixte IV, et il avait déjà, comme cardinal, attaché son nom aux deux églises de San-Pietro-in-Vincoli et Santi-Apostoli avec leurs palais respectifs, ainsi qu'à la basilique Sant'-Agnese et à maint autre édifice de Rome et des environs, agrandi ou embelli par ses soins. Le cachet bien personnel de l'homme, je le trouve surtout dans le curieux couvent de Grotta Ferrata, un couvent, mais en premier lieu une citadelle formidable avec des fossés, des bastions et des ponts-levis : le visiteur de Frascati garde longtemps le souvenir pittoresque du singulier monastère dont les murs crénelés dominent les platanes et les ormes du riant coteau tusculan. Tout autre est l'aspect désolé et aride d'Ostie, au milieu des dunes sablonneuses avec de rares pins mélancoliques à l'horizon; mais là encore, à la tour principale d'une vaste forteresse, on lit les mots : « Julien de Savone, cardinal d'Ostie, a élevé cet édifice, — pour refuge contre les périls de la mer, — pour le salut de la campagne romaine, — pour la sécurité de la place, — et pour la protection des embouchures du Tibre, — dans l'année de grâce 1489, et l'année 2129 d'Ancus, le fondateur de cette ville... » Lorsque vinrent les jours d'épreuve et d'exil, et que le neveu de Sixte IV dut chercher un abri en France contre les persécutions du Borgia, il ne laissa pas de toujours sacrifier à son goût pour les constructions : à défaut de la ville éternelle, momentanément fermée pour lui, il pensa à sa ville natale en Ligurie, et chargea San-Gallo de lui bâtir un magnifique palais à Savone.

Giuliano Giamberti, d'origine toscane et fondateur de toute une dynastie d'architectes du nom de San-Gallo, a été pendant la période dont je viens de parler l'artiste favori du cardinal, et lui a même tenu quelque temps compagnie sur la terre d'exil en France. Il reprit, à Rome, sa place auprès de son protecteur dès que celui-ci eut ceint la tiare, et son influence parut assurée à jamais, alors surtout que, grâce à sa recommandation, Michel-Ange fut attaché au Vatican. Le créateur du *Tempietto* ne tarda pas cependant à devenir un rival dangereux; il l'emporta décidément sur

l'architecte florentin pour les projets du nouveau Saint-Pierre, et son ascendant alla, depuis, toujours en grandissant. Malgré son attachement véritable pour San-Gallo, Jules II n'était pas homme à lui sacrifier toutes ces *magnæ moles* dont le génie de Bramante venait de lui ouvrir les radieuses perspectives : il y avait harmonie préétablie entre le Rovere et le *Rovinante.*

Quel spectacle alors que celui de ces deux vieillards, de ces deux valétudinaires, — en moins de dix ans, ils seront descendus dans la tombe l'un et l'autre, — se traçant aussitôt le programme de Saint-Pierre, de San-Biagio et du Belvédère à la fois! Et que ce programme résume bien les pensées maîtresses, les tendances souveraines de l'époque!... Car si la nouvelle basilique est appelée à devenir le sanctuaire « le plus beau et le plus magnifique » de la chrétienté, — « à surpasser même le fameux temple que les Grecs, anciennement, ont élevé à leur Diane d'Éphèse, » comme le dira bientôt le chanoine Albertini, dans ses *Mirabilia;* — si San-Biagio (*via Giulia,* sur les bords du Tibre) doit concentrer dans ses murs tous les pouvoirs publics de la ville éternelle, *Offices,* tribunaux, etc., et représenter le *palazzo governativo* par excellence; — le Belvédère, de son côté, avec ses *vedute* enchanteresses et qui justifient si bien son nom, avec sa collection incomparable de statues antiques, avec ses *loggie* que décoreront les peintres les plus renommés du siècle, avec son théâtre enfin en plein air pour les spectacles, fêtes et carrousels, va réunir dans sa vaste enceinte tout ce qui peut réjouir les regards d'un mortel : or, religion, pouvoir et jouissance, n'est-ce pas là tout le *credo* et symbole du *rinascimento?...* Pour chacune de ces constructions gigantesques, Bramante imagine une architecture différente et originale. Dans son projet de basilique, il entend remplacer le principe jusque-là dominant du *rectangle,* de l'édifice à longue nef, par le principe presque nouveau (eu égard à la grandeur des proportions et à la rigueur de l'application) du *cercle,* de l'édifice à dôme central. San-Biagio, en revanche, sera un bâtiment *carré* avec un rez-de-chaussée aux bossages formidables, pareils à ceux du palais Pitti, et deux étages à colonnes engagées; quatre tours rustiques occuperont les angles; une cinquième, plus haute, surmontera l'entrée principale (1). Quant au Belvédère et aux galeries qui le rattacheront avec le palais vatican, l'artiste y épuisera toutes les combinaisons que lui ont suggérées les ruines colossales de l'an-

(1) San-Biagio, on le sait, n'a pas été achevé. Les dernières traces de la construction (les fondemens aux puissans bossages) viennent de disparaître tout récemment à la suite des travaux entrepris le long du Tibre.

cienne Rome, le théâtre de Marcellus, le Colisée, les Thermes... Pendant huit ans (1505-1512), le vieux Urbinate mène de front ces trois tâches écrasantes, auxquelles le Rovere ne se fait pas faute d'en ajouter à chaque moment de nouvelles : le chœur de Sainte-Marie-du-Peuple, l'escalier du palais de la Signorie, à Bologne, le port de Civita-Vecchia, la *Canonica* de Lorette, etc. Pendant huit ans, il est constamment sur la brèche à Rome, ou en course sur les grandes routes de l'État pontifical : ingénieur militaire, inspecteur des travaux, surintendant des arts, architecte, il remue des mondes de pierre et de terre, abat et rebâtit partout où il passe.

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis...

Il ne va pas encore assez vite pourtant au gré du terrible mécène, et il finit par faire travailler ses ouvriers littéralement jour et nuit, la nuit aux lueurs des flambeaux. Cette hâte fiévreuse aura des conséquences graves, amènera des tassemens et des lézardes dans les bâtisses, et Michel-Ange y trouvera plus tard l'occasion de calomnier indignement la mémoire de l'Urbinate détesté. Disons-le aussi que les architectes de la haute renaissance en général ne se préoccupaient pas outre mesure, ni même dans la mesure convenable, de la solidité des constructions dont ils jetaient les plans sur le papier, en laissant la responsabilité de l'exécution à des subalternes. Leur grand théoricien, Leon-Battista Alberti, n'était-il pas allé jusqu'à prétendre qu'il était au-dessous de la dignité de l'architecte-artiste de travailler lui-même à la réalisation matérielle de ses idées? Maître Donato a, sous ce rapport, laissé peut-être trop à faire à son aide, Giulian Leno. L'œuvre de Bramante, sa gloire aussi, a beaucoup souffert dans la suite de toutes ces circonstances bien fâcheuses; mais Jules II leur a dû de voir au moins l'une de ces grandes entreprises monumentales considérablement avancée encore de son vivant. L'*Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*, qui date du milieu de 1509, parle déjà du *Belvidere* splendidement rebâti et des statues antiques célèbres réunies dans son *viridarium*. La même année, Érasme de Rotterdam fait (à Corsi) la description d'un combat de taureaux auquel il vient d'assister dans une des cours du Vatican.

Le Vatican présentait alors (comme il le fait encore aujourd'hui) une agglomération d'édifices construits à diverses époques sans aucun souci de régularité et de caractère homogène. Ce que Bramante a pensé faire pour la façade du palais pontifical du côté de la place de Saint-Pierre, nous pouvons le deviner seulement d'après cette partie de la cour de Saint-Damase où il a laissé

l'empreinte de son génie, d'après ces *Loges*, ravissantes de légèreté et d'élégance en dépit du grossier vitrage qui les dépare de nos jours (1). Toutefois le principal objectif du maître Donato dans ses travaux du Vatican, ce fut un petit pavillon *(belvedere)* construit jadis par le pape Nicolas V, en avant du palais pontifical au nord, vers les hauteurs, et qu'Innocent VIII avait rebâti en 1490, en le faisant orner de fresques par Mantegna et Pinturicchio (2). Bramante réunit ce pavillon à la résidence pontificale en y englobant toute la vallée en pente (de 300 mètres sur 70) qui l'en séparait. Il partagea cette vallée en deux *cortili* dont le plus haut formait un jardin *(giardino della pigna)*; la cour basse et inclinée, dans laquelle on descendait de la terrasse supérieure par un vaste escalier, avait des rangées de sièges où pouvait prendre place un public de spectateurs, et était fermée au sud par un hémicycle : c'était le *teatro;* là avaient lieu les tournois, les carrousels, les combats de taureaux et autres divertissemens de ce genre. Si étrange que puisse nous paraître à présent un pareil hors-d'œuvre dans la demeure du successeur des apôtres, il est juste de reconnaître qu'il ne blessait en rien alors le sentiment des fidèles : Nicolas V y avait déjà pensé dans le temps; aussi tard que sous Sixte-Quint, il est encore fait mention des jeux et tournois au Belvédère (3). Des arcades continues, à trois étages d'abord et ensuite à un seul, communiquant tout droit avec les appartemens pontificaux, longeaient la cour du carrousel et le jardin des côtés ouest et est : le Colisée et le théâtre de Marcellus, avec leurs trois ordres de pilastres superposés, ont servi de modèle ici, comme aux *Loges*, dans la construction des arcades; pour le côté nord, l'artiste s'est inspiré des Thermes : une abside colossale, haute de vingt-cinq mètres, *il nicchione*, y fermait, sur le point le plus élevé de la pente, l'immense préau de tout l'intérieur. Rome, dit Vasari, depuis l'antiquité, n'avait pas vu une conception aussi admirable.

De cette conception, il ne reste plus debout que le seul *nicchione :* la cour du carrousel a disparu sous les constructions postérieures de la *Biblioteca* et du *Braccio nuovo;* les arcades ont été bouchées (on peut encore suivre par endroits leurs élégans profils dans les murs); les corridors nus, froids et monotones des

(1) Il protège, dit-on, les peintures de Raphaël, Giovanni da Udine, etc.; mais les carreaux ne pourraient-ils être, dans tous les cas, moins petits et déplaisans?

(2) On voit quelques traces de ces fresques dans l'ancienne chapelle du pavillon, actuellement la *Sala dei busti*.

(3) Voyez, entre autres, la gravure conservée à la bibliothèque Corsini et représentant un pareil tournoi en 1565; elle donne l'idée du *cortile* de Bramante, et a été consultée par *Bunsen*, Beschreibung, II, I, p. 235.

musées *Lapidario*, *Chiaramonti*, etc., ont remplacé les splendides halles aux baies larges et lumineuses qui, du temps du Rovere, étaient appelées *porticus Julia*... Pour vous faire une idée de la conception de Bramante, il faut que vous ayez recours à quelque rare gravure du XVIe siècle. Si jamais, par une belle matinée, vous vous trouvez sur le *chemin du Stade* au Palatin, n'oubliez pas non plus de vous arrêter à un certain point, là où l'on voit à droite le *Stade* et à gauche le hideux gazomètre, et de lorgner au loin les murs du Vatican inondés du soleil : vous aurez peut-être alors quelque chose de mieux que toute gravure. Votre regard embrassera d'en haut tout l'intérieur du palais pontifical depuis la cour de Saint-Damase jusqu'à l'abside gigantesque du Belvédère ; il pourra facilement faire abstraction des bâtisses de travers (la bibliothèque et le *Braccio nuovo*), et mesurer l'étendue de trois cents mètres parcourue jadis par chacune des galeries latérales du maître Donato. Le *nicchione*, — auquel toute perspective a été retirée dans le *giardino della pigna* avec la suppression de la cour du carrousel, — le *nicchione*, lui aussi, vous apparaîtra d'ici dans une élévation et une majesté que vous ne lui soupçonniez guère : il a à sa droite la coupole de Saint-Pierre, et il ne souffre pas d'un tel voisinage...

Comme le « portique de Jules, » le Belvédère lui-même ne possède plus aujourd'hui qu'un seul vestige de l'activité de Bramante sur ces lieux : le fameux *escalier tournant* qui, de la salle de Méléagre, descend en spirale jusqu'en bas, tout près du mur extérieur du Vatican; construit en pente douce et large, il permettait au pape et à ses hôtes d'arriver sans fatigue, à dos de cheval, aux appartemens d'en haut (1). Les contemporains parlent de plusieurs salles magnifiques dans l'intérieur du pavillon, d'un « lieu désigné pour le conclave » et ainsi de suite; mais tout s'effaçait devant le *viridarium*, à l'entrée duquel, du côté du vestibule, on lisait les mots : *procul este profani!*.. C'était en effet le sanctuaire par excellence : il demandait à être approché avec recueillement; il avait ses chapelles (*cappellette*), j'allais dire ses divinités. Au milieu d'arbustes, d'orangers, de grenadiers et de lauriers qu'arrosait une fontaine jaillissante, se trouvaient là réunis les

(1) Albertini parle de plusieurs *faciles ascensus*, au Vatican, *ut ad summitatem usque tecti possit equitari*, aussi bien qu'au Belvédère, *adeo quod equester per latum et altum parietem tripliciter ab uno palatio ad aliud pervenitur*. Bramante semble avoir eu de la prédilection pour ce genre de montées. Son magnifique escalier au palais della Signoria à Bologne appartient à la même catégorie. Il n'est pas peut-être hors de propos de rappeler ici le passage déjà cité du pamphlet *Simia*, où maître Donato déclare vouloir construire une route au ciel, « si large et si douce que les âmes des faibles et des vieux pourraient y arriver à cheval... »

plus beaux marbres alors connus de l'antiquité. On y voyait, placés dans des « chapelles » ou ombragés seulement par la verdure, l'Apollon, le Laocoon, la « Cléopâtre » (Ariane), l'Hercule avec l'enfant (ainsi bien désigné d'abord ; les pédans ne tarderont pas à faire de lui un « Commodus »), l'Antée aussi, que Michel-Ange a si hautement estimé et qu'il faut maintenant aller chercher dans la cour du palais Pitti, à Florence, le Tibre enfin qui, depuis le premier empire, n'a cessé de faire l'ornement de l'une des salles du Louvre. Quelques-unes de ces œuvres, — ne l'oublions pas ! — seront pour les trois siècles à venir les chefs-d'œuvre suprêmes de la grande statuaire antique ; Winckelmann et Goethe ne connaîtront encore rien qui leur soit supérieur ; elles trôneront sans rival dans le royaume du beau absolu jusqu'à l'avènement des marbres d'Elgin et de la Vénus de Milo... Il y avait également une Vénus dans ce sanctuaire, une *Venus Felix* très exaltée, — appelée même la « Vénus du Belvédère » à l'instar de l'Apollon ; — mais cette statue bien médiocre ne méritait ni cet excès d'enthousiasme ni même l'honneur de figurer dans une telle place. Des vases, des sarcophages (l'un avec des prisonniers barbares, l'autre avec des amazones), des masques (au nombre de treize et qu'on disait provenir du Panthéon) complétaient la décoration de ce « verger » de Jules II (1), où Buonarroti et Raphaël ont certainement passé plus d'une heure d'études et de méditations.

Dans mes excursions si fréquentes au musée vatican, j'aime parfois à me représenter le Belvédère tel que l'avait arrangé Bramante pour le pontife mécène. Je vois entrer Jules II par la porte de l'escalier tournant, en s'appuyant d'une main sur sa béquille, et de l'autre sur l'épaule de son architecte favori et surintendant

(1) A l'exception de l'Antée et du Tibre, tous les marbres qui ont été énumérés ici sont encore aujourd'hui au Vatican : la Vénus Felix et les deux sarcophages dans le pourtour du *cortile* (nos 42, 39 et 69) ; l'Hercule avec l'enfant (Télèphe) dans la galerie Chiaramonti (XXVI, n° 636) ; les masques dans le *cortile* même en haut, ainsi que dans la salle des Animaux et celle de Méléagre. — La Cléopâtre (Ariane) et le Tibre ne sont parvenus au *viridarium* qu'en 1511 et 1512, mais toujours sous Jules II. — Le Tibre est évidemment le pendant du Nil et a été même trouvé dans son voisinage, près Santa-Maria-sopra-Minerva ; il ne semble pas toutefois que le Nil ait été retiré, déjà sous le pontificat du Rovere, de l'endroit où il a été enfoui du temps du Poge, ce qui a lieu d'étonner, d'autant plus qu'Albertini connaît et cite le récit du Poge. — Pour reconstruire le « verger » de Jules II, il faut consulter le contemporain Albertini et les lettres des envoyés mantouans à Élisabeth Gonzague que M. A. Luzio a publiées dans son intéressante étude sur « Frédéric Gonzague otage à la cour de Jules II. » M. Michaelis n'a point connu les documens publiés par M. Luzio : de là quelques-unes de ses méprises (surtout au sujet du Tibre) dans son essai d'ailleurs si remarquable et plein de renseignemens sur l'histoire des statues du Vatican (*Jahrb. deutsch. archæolog. Instituts*, 1890 ; V, I.)

des arts. Il s'arrête un moment dans le *vestibolo rotondo* et jouit au balcon de la vue incomparable sur la ville, le château d'Ange, les monts à l'horizon et la grande trouée de Praeneste. Dans le *viridarium*, il contemple longtemps l'Apollon et le Laocoon, auxquels son nom restera pour toujours attaché, et félicite le vieux Urbinate sur l'élégant arrangement de leurs *cappellette*. Au sortir de ce musée, unique au monde, il se dirige vers le jardin et se place sous le *nicchione*. Le vaste parallélogramme de verdure s'étend devant lui; plus loin, en bas, le regard plonge dans le splendide amphithéâtre avec l'hémicycle au bout; à gauche, la prodigieuse galerie d'arcades, qui de la cour de Saint-Damase va jusqu'au Belvédère, est presque finie, et tout fait espérer que la galerie correspondante de droite viendra bientôt fermer l'ensemble de ces constructions féeriques. Jules II est heureux: il jouit de ces « belles choses » comme les Italiens de son temps savaient seuls en jouir, et il pense à cette postérité qui ne pourra guère ne pas se souvenir de lui et de son œuvre. Tout à coup il se redresse, fixe sur maître Donato ses yeux perçans : « Et Saint-Pierre? » demande-t-il d'une voix hésitante. A cette question, les deux vieillards baissent la tête, et un nuage passe sur leur front : ils savent bien qu'ils ne verront pas l'achèvement de l'immense basilique...

Mais non, je me trompe, et je prête gratuitement notre mélancolie et notre sentimentalité à ces Italiens du *rinascimento* qui ne connurent que la joie de vivre : vivre par les sensations et revivre par la gloire, par le renom qu'on laisse après soi!.. A cette question sur Saint-Pierre, Bramante aura probablement fait un geste nonchalant en épicurien avisé, et le Rovere aura lancé un de ses gros jurons. Il jurait comme un lansquenet, le *pontefice terribile*, et jetait même sa béquille après les gens qui s'enfuyaient devant ses grands éclats de colère. Cela lui est arrivé positivement un jour avec Michel-Ange.

IX. — MIRABILIA (1509).

Le 31 décembre 1494, le roi Charles VIII de France entrait dans la ville éternelle à la tête de ses Suisses, de ses Gascons, et de ses nombreux gens d'armes « ayant chacun derrière son page et deux varlets. » Le roi très chrétien qui, déjà à quatorze ans, avait demandé qu'on lui fît venir *un portrait de Rome*, crut maintenant devoir gratifier à son tour d'un tel « portrait » ses amés et féaux sujets en France. Il expédia en plein hiver une feuille ayant pour titre *les Merveilles de Rome*, avec ordre de l'imprimer et de la

distribuer dans la capitale; et voici ce que les bons bourgeois de Paris pouvaient lire, entre autres choses, dans cet étrange bulletin de la grande armée:

Des palais des empereurs. Le palais Romulus, entre Sainte-Marie-Neufve et Sainct-Cosme, sont six maisons de pitié et concorde; là où Romulus mit sa statue, disant: Ceste statue ne cherra jusques que la Vierge ait enfanté. Aussi incontinent que la benoiste Vierge eût enfanté, la dite statue tumba.

Du Capitole. Capitole est dit, car il estoit chef de tout le monde, auquel les consuls et senateurs demouroient pour conseiller la cité. Duquel la face estoit couverte de beaulz murs d'or, et tout par tout couvert de vitres et d'or. Dedans le Capitole estoit une grande partie du palais d'or aorné de pierres précieuses, et estoit dit valoir la tierce partie du monde : ouque estoient autant de statues d'ymages qu'ilz sont au monde de provinces ; et avoit chacune ymage ung tabourin au col disposé par art mathématique si, que quand aucune région se rebelloit contre les Romains, incontinent l'ymage de cette province tournoit le dos à l'ymage de la cité de Romme qui estoit la plus grande sur toutes les autres comme dame, et le tabourin qu'elle avoit au col sonnoit. Et adonc les gardes du Capitole le disoient au sénat, et incontinent ilz envoyoient gens pour expugner la province.

Des cheaulx de marbre (1). Les cheaulx de marbre et hommes nuz dénotent que au temps de l'empereur Tyberii furent deux jeunes philosophes, c'est assavoir Praxiteles et Phitias, qui se dirent estre de si grande sapience, que quelque chose que l'empereur, eulx absens, diroit dans sa chambre, ilz le rapporteroient de mot en mot. Laquelle chose ilz firent ainsi qu'ilz dirent. Et de ce ne demandèrent pas de pécune, mais mémoire perpétuelle, si que les philosophes auroient deux cheaulx de marbre touchant à terre, qui dénotent les princes de ce siècle; et qu'ilz sont nuz auprès des cheaulx dénote que les bras hautx et estenduz et les doyts reployez racontoient les choses advenir ; et ainsi comme ilz sont nuz, aussi la science de ce monde en leurs entendemens estoit nue et ouverte.

Ces belles choses n'étaient pourtant pas, disons-le tout de suite, d'invention française; les grands clercs de l'entourage de Charles VIII se sont bornés à traduire les passages principaux d'un écrit très en vogue sur les bords du Tibre depuis bien des siècles. Dès les premiers temps du moyen âge, la ville aux sept collines a eu ses *Bædeker* et ses *Murray* qui, sous le titre de *Regionaria*,

(1) Les *Dioscures* du Monte-Cavallo.

Graphia, *Mirabilia*, offraient au pèlerin les descriptions les plus fantastiques des endroits qu'il était venu visiter, faisaient briller devant ses yeux une Rome imaginaire, « une Rome vue au clair de lune, » aux lueurs d'une érudition et d'une poésie étrangement embrouillées et enfantines. Le bizarre, c'est qu'on continuait à lire avidement ces écrits, le regard attaché sur les lieux qui démentaient la description, et que l'imprimerie naissante multipliait les éditions de ces étranges *guides* à une époque où les grands travaux de Flavio Biondo avaient déjà mis les fondemens d'une astigraphie rationnelle et savante. J'ai vu de ces *Mirabilia* imprimés ici, encore en 1499, 1500, et même aussi tard qu'en 1511.

Qu'un esprit éveillé ait eu dès lors la pensée de publier enfin un *guide* moins absurde, des *Mirabilia* « corrigés de toutes ces fables ineptes *(fabularum nugæ)*, » il n'y a là certes rien qui puisse étonner. L'originalité, le vrai mérite du bon chanoine Albertini, ç'a été de reconnaître qu'à côté de l'ancienne ville, tant célébrée par les descriptions précédentes, il en avait surgi depuis cinquante ans une toute nouvelle, également digne d'être connue. Le livre de Francesco Albertini porte le titre significatif : *Opusculum de mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ* (1).

Il est dédié à Jules II, et le pape y est apostrophé directement et à tout propos : « Sixte IV a commencé la restauration de la ville ; ses successeurs se sont efforcés de l'imiter ; mais ta sainteté a dépassé en peu de temps Sixte, aussi bien que ceux qui sont venus après lui. » L'opuscule continue sur ce ton : involontairement on pense à ces *Économies royales*, où Sully se laisse raconter et *ramentevoir* par ses quatre secrétaires les faits et gestes de sa vie. Nous sommes encore aux temps heureux et faciles du règne, avant la grande tourmente de Cambrai et de la sainte ligue : le Rovere jouit en paix de ses victoires et conquêtes, et dans le chapitre consacré aux triomphateurs de l'antiquité *(de nonnullis triumphantibus)*, notre auteur n'a garde d'oublier la fameuse entrée du pape dans la cité éternelle après la foudroyante campagne de Pérouse et de Bologne. Arrivé enfin à la troisième et dernière partie de son écrit, le chanoine passe en revue les monumens de la *nova urbs :* les églises et les chapelles ; les palais pontificaux, le *Belvidere*, le château d'Ange et la Monnaie ; les hôpitaux et les bibliothèques ; les portiques, les rues et les places ; les fontaines et les ponts *(de fontibus et pontibus)*, etc. Chemin faisant, il note

(1) L'ouvrage a été composé de 1506 à 1509 ; la première édition connue est de 1510, Rome, Mazocchi. M. A. Schmarsow a publié, en 1886, une élégante et portative édition du troisième livre, celui qui traite de la *Nova urbs*.

telle fresque de fra Angelico et de Botticelli, du Pérugin et de Pinturicchio, telles statues célèbres : l'Apollon, le Laocoon, l'Antée, les Trois Grâces (alors déjà transportées à Sienne). Florentin de naissance, élève même de Ghirlandajo dans sa première jeunesse, Albertini a un goût prononcé pour les arts (1) ; mais dans ses *Mirabilia* il s'interdit toute appréciation développée : ce n'est pas un tableau qu'il prétend donner, c'est un simple inventaire qu'il dresse, et il le fait d'un style sobre et sec, avec une monotonie fatigante. Rien pourtant qu'à ce seul dénombrement, on reçoit la très vive impression des immenses travaux accomplis dans la ville éternelle depuis un demi-siècle, et la Rome des Rovere apparaît devant nos yeux en toute ampleur et magnificence.

Un chapitre spécial, intitulé *de Domibus cardinalium,* nous fait aussi voir combien vite, sous l'impulsion donnée principalement par les deux pontifes liguriens, tous ceux qui de près ou de loin tenaient au Vatican, — prélats, hauts dignitaires, banquiers apostoliques, — se sont mis à bâtir de vastes habitations, des demeures monumentales, et à les orner avec un luxe intelligent. D'abord adossés à des églises (S. Marc, Santi-Apostoli, San-Damaso), faisant corps avec elles et comme abrités sous leur ombre, ces hôtels cardinalices ne tardent pas à s'émanciper, à faire litière de toute fausse pudeur ecclésiastique et à devenir franchement des résidences fastueuses, princières. Les palais de Venise, Colonna, Doria-Pamfili, Madama, Sforza-Cesarini, Giraud-Torlonia, de Penitentieri, la Cancelleria, la Farnesina, etc. : nous les trouvons déjà tous (2) dans ce chapitre de l'*Opusculum*, sous leurs noms d'alors naturellement, noms empruntés tantôt à l'église qui avoisinait le palais, tantôt au puissant personnage qui l'a fondé ou y habitait. Naturellement aussi, ces édifices présentaient au commencement du XVIe siècle un aspect parfois bien différent de celui qu'ils ont aujourd'hui après maintes réparations et réfections. Les façades surtout (3) étaient alors généralement décorées ; sur un fond sombre relevé par des lisérés plus clairs s'y étalaient en *graffito* des figures géométriques, des feuillages et d'autres motifs délicats.

(1) On a de lui aussi un *Memorie di molte statue et picture che sono nella inclyta Cipta di Fiorentia* (Florence, 1510), qui est une source précieuse pour l'histoire de l'art en Italie. Il a, de plus, écrit un petit livre sur la musique.

(2) Albertini en mentionne d'autres qui depuis ont disparu, par exemple, le palais Piccolomini (Sant'Andrea della Valle); il en omet aussi plusieurs, et de très considérables, comme les palais des cardinaux Capranica, Ascanio Sforza, Nardini.

(3) Aussi bien que les *cortili* à l'intérieur ; dans la cour de' Penitentieri (autrefois palais de Domenico della Rovere), on peut voir encore aujourd'hui les traces d'une décoration semblable.

— Nombre des *domus cardinalium* sont accompagnés dans notre opuscule de la remarque : *statuis exornata, multis marmoribus suffulta ;* dans telle halle, il est noté des sarcophages avec des sculptures représentant les travaux d'Hercule, dans tel *viridarium* des vases avec des reliefs figurant un sacrifice et le rapt des Sabines. Nous sommes bien loin de l'indifférence en matière d'antiquités que déplorait Poggio vers le milieu du siècle précédent; nous nous doutons à quel point depuis ce temps le sol de Rome et de la *campagna* a dû être fouillé et retourné à la recherche des *anticaglie ;* nous saisissons aussi sur le vif les origines de ce « peuple de marbre » qui remplit de nos jours les salles immenses du Vatican.

Rencontre singulière, au même moment où un Florentin à l'esprit delié et généreux signale ainsi au monde les merveilles de la *nova urbs* et exalte ses destinées futures, un Romain de vieille roche et de haute lignée ne peut se consoler de l'abaissement de sa cité natale et de son irrémédiable décadence! Marc-Antonio Altieri (1) appartient par ses relations de famille et de société à cette caste seigneuriale des monts Sabins et Albains, qui, durant des siècles, n'a fait que terroriser les papes, pressurer le peuple et se détruire elle-même dans des luttes sans pitié et sans idée. En 1511, Altieri joindra encore les Colonna, Orsini, Savelli, etc., dans leur folle entreprise pour « le rétablissement des antiques libertés au Capitole; » en attendant, dans ces années 1506 à 1509, il emploie ses loisirs à composer un écrit aussi bizarre de style (italien) que de teneur et de tendance, mais qui, à son moment, a dû jouir d'une certaine vogue, puisqu'on en trouve de très nombreuses copies dans les diverses bibliothèques de la péninsule. Il est question de tout dans cette élucubration décousue, et surtout des malheurs et des misères du temps... « Rome, autrefois reine de l'univers, est tellement déchue aujourd'hui, que ses habitans eux-mêmes ne voient plus en elle qu'une caverne sombre et horrible. Combien de familles jadis riches, puissantes, illustres et maintenant ou complètement extirpées ou à moitié annihilées! Combien de demeures, jadis fondées pour le plaisir des gens de qualité (*per la recreatione de' gentilhomini*), et, à l'heure qu'il est, disparues; à peine reconnaît-on la trace de leurs anciennes halles! Mais, que parlons-nous des palais : il suffit de jeter un regard sur des quartiers entiers!.. » Un des interlocuteurs, Pierleone (car les *Nuptiali*

(1) *Li Nuptiali* di Marco Antonio Altieri, éd. Narducci, Rome, 1873. L'éditeur a très bien établi que l'écrit a été confectionné de 1506 à 1509; c'est exactement à la même époque que le chanoine florentin a composé son *Opusculum*.

sont en forme de dialogue, et les *dramatis personæ* tiennent à la plus haute noblesse de la ville), rappelle que sa *casa* est alliée à la maison d'Autriche, et qu'au XIe siècle elle a étendu son bras protecteur sur le pape Urbain contre des forces ennemies redoutables. Capoccia n'est pas en reste de glorification au sujet de ses ancêtres, et Marc-Antonio lui-même fait, sous ce rapport, violence à sa modestie; mais il se dit tellement *desgratiato*, que pour *vivattare*, il en est réduit à s'occuper de la culture des champs et « à traiter (tourment suprême!) d'affaires rustiques avec bien des personnes abjectes et viles... Pindare l'a déjà proclamé, que contre le *fatum* ne prévaut ni conseil, ni effort humain, ni feu ardent, ni mur d'airain... »

Ces barons romains du XVe siècle n'ont pas eu le génie ou l'adresse de leurs contemporains Sforza, Malatesta, Bentivogli, etc.; ils n'ont pas songé à couvrir leurs nudités morales de la pourpre éblouissante du *rinascimento*. Dans leurs castels de Marino et leurs donjons de Monte-Giordano, ils continuaient à combiner, comme par le passé, des actes de violence et des coups de *condottieri*. pendant que les Barbo et Grimani de Venise, les Rovere et Riari de Gênes, les Medici et Soderini de Florence, les Piccolomini et Chigi de Sienne, les Castellesi de Corneto, les Carafa de Naples, les Borgia d'Espagne, les Estouteville de France, se construisaient des palais et des musées dans la *nova urbs*, et que le plus illustre parmi ces intrus, un roturier de la Ligurie, un « fils de paysan, » faisait rebâtir Saint-Pierre, peindre la *Genèse* et la *Dispute*.

Albertini ne parle pas de la *Dispute du Saint-Sacrement* et ne fait pas même mention du nom de Raphaël. Il nous dit bien que Michel-Ange exécute de belles peintures dans l'oratoire de Sixte IV, mais n'en indique pas d'un seul mot le sujet qu'il ignore très probablement. L'*Opusculum* du Florentin porte, à sa dernière page, la date du 3 juin 1509; à cette date, le jeune Santi n'en est qu'au début de ses travaux dans la *Stanza della Segnatura*, et Buonarroti reste toujours enfermé dans sa mystérieuse chapelle dont il défend sévèrement l'entrée aux profanes. Je doute aussi qu'à ce moment les quatre énormes piliers de Bramante (l'excellent chanoine les voit déjà « toucher au ciel! ») se soient élevés très haut au-dessus du sol... Les plus grands *mirabilia novæ urbis* sont encore à venir.

JULIAN KLACZKO.

LES

ROMANCIERS DU SUD

EN AMÉRIQUE

I. *Marse Chan, Newfound River, In ole Virginia, Befo' de war,* etc., par Thomas Nelson Page. New-York, 1891-1892; Charles Scribner's sons. — II. *Monsieur Motte,* par Grace King. New-York, 1888; Armstrong and son. — III. *Tales of time and place,* par Grace King, 1892; Harper and brothers.

I.

De toutes les parties des États-Unis, c'est le Sud qui, jusqu'à la guerre de sécession, a le plus faiblement contribué aux richesses littéraires de l'Amérique, à moins qu'on ne veuille admettre que le génie d'Edgar Poë suffise à lui seul pour établir l'équilibre. En tout cas, cet astre de première grandeur est unique dans le beau ciel quasi tropical où il surgit à l'improviste vers 1830, méconnu, dédaigné de tous. A sa suite, se groupent de pâles nébuleuses, parmi lesquelles brilla d'un éclat fugitif le poète Sidney Lanier, mort jeune, avant d'avoir eu le temps de donner tout ce qu'on attendait de lui. Quelque estime qu'accorde la critique locale à des romanciers tels que Simms et Kennedy, il ne semble pas que rien de très puissant, de très caractéristique, soit sorti de leur plume féconde.

George W. Cable (1), qui d'ailleurs est natif de la Nouvelle-Angleterre, fut le premier à nous faire goûter dans ses *Old Creole Days* (2) la saveur d'un passé inconnu, en parlant de la Louisiane. Les gens du Sud le désavouent parce qu'il s'est égaré depuis dans des théories philanthropiques qui leur sont odieuses, réclamant pour les noirs tous les privilèges, même celui du mariage entre nègres et blanches. On lui a opposé Nelson Page, non pas, celui-là, un observateur du dehors, un passant, mais un vrai fils de l'aristocratique Virginie, pénétré, comme il convient, de cet orgueil de race qui, dans le cas présent, est peut-être en effet la sauvegarde d'une nation. Thomas Nelson Page annonce et prouve au monde, depuis peu, que le Sud, naguère écrasé, anéanti, est en train, comme le phénix, de renaître de ses cendres, et que ce nouveau Sud, après tout, n'est autre que l'ancien, avec les mêmes énergies dirigées vers des voies modernes. Nous avons éprouvé en rencontrant, dispersées dans plusieurs *magazines*, les esquisses si originales de ce jeune écrivain, un plaisir très rare, celui que l'on ressent quand, après avoir parcouru, jusqu'à la lassitude, beaucoup de sentiers battus, on découvre tout à coup un petit chemin nouveau.

Chez lui, du reste, il n'y a pas purement et simplement une imagination de romancier ; le généreux désir de fournir des matériaux à une histoire qui n'est pas encore écrite le possède. Il a publié, sous le titre de *The Old South*, une série d'essais d'une valeur véritable par les aperçus qu'ils nous ouvrent sur la vie sociale et politique de la Virginie d'autrefois, cette contrée chevaleresque dont sir Walter Raleigh est pour ainsi dire resté le patron idéal, bien qu'il ait laissé à un soldat de fortune, John Smith, le titre glorieux de « Père de la colonie. » En lisant *The Old South*, on apprend à bien connaître les origines et les développemens d'une civilisation vieille de deux siècles et demi où se fondirent les élémens divers de toutes les civilisations qui ont successivement éclairé le monde. L'Amérique lui est redevable de bien des choses : elle lui doit que la Louisiane ne soit pas française, que le Texas ne soit pas un gouvernement hostile, que le Mississipi appartienne dans toute sa longueur aux États-Unis ; elle lui doit Washington et Jefferson, plusieurs présidens, des figures militaires sans reproche, une longue série d'orateurs, de légistes et d'hommes politiques. Le nombre de célébrités fournies par le Sud témoigne assez que l'absence d'une littérature lui appartenant en propre n'est pas signe de pauvreté intellectuelle ; il faut attribuer cette pénurie à d'autres

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier 1884.

(2) Voyez la *Revue* du 1er novembre 1883 et du 1er janvier 1885.

raisons : le manque de grandes villes, la prédominance des intérêts agricoles, l'esprit ultra-conservateur surtout, qui empêchait les lettrés de sortir du cercle des chefs-d'œuvre classiques hérités d'Angleterre, leur faisant préférer ces fruits, d'une excellence reconnue, à tels sauvageons poussés auprès d'eux et dont l'âpreté pouvait rebuter les lecteurs fidèles de Milton, de Dryden, de Goldsmith et de Pope. M. Nelson Page ajoute, pour expliquer le peu de goût que l'art d'écrire parut inspirer à ses ancêtres, que l'ambition politique était chez eux presque générale, et qu'une merveilleuse facilité de parole les distingua toujours ; ils appliquaient des facultés qui eussent pu trouver un autre emploi à d'éternelles controverses sur le gros problème de l'esclavage, et on en était à étudier ce problème, en tenant péniblement « le loup par les oreilles, » quand la guerre éclata et brusqua les conclusions.

Des différences fondamentales d'origine furent la source du malentendu qui subsiste encore, jusqu'à un certain point, entre le Nord et le Sud. Les colonies anglaises du Nord avaient eu pour fondatrices des consciences, des âmes affamées de justice et de liberté, prêtes à sacrifier leurs intérêts au seul bien nécessaire. Si intolérans qu'aient pu se montrer par la suite les puritains parvenus à la securité, ils recherchèrent avant tout avantage matériel le droit de penser et de prier à leur guise; ce droit, ils le poursuivirent par-delà les mers et se l'assurèrent au prix d'héroïques efforts. Tandis qu'ils n'obtenaient du gouvernement anglais que le genre de sympathie qui peut s'attacher à des révolutionnaires gênans, dont l'émigration est un débarras pour leur patrie, les colonisateurs du Sud, partis au contraire dans un esprit de conquête, emportaient la haute approbation du roi et celle de l'église officielle. La couronne, en effet, espérait bien s'annexer les terres inconnues situées entre l'Eldorado espagnol et les possessions sans limites de son ennemie héréditaire, la France; quant à l'Église, après avoir traité de schisme l'exil volontaire des mécontens qui cinglaient vers le Nord, elle n'hésitait pas à bénir, comme une espèce de mission chrétienne, l'émigration de tous ces hommes de bonne lignée qui allaient implanter au loin la foi religieuse de l'Angleterre, avec sa foi civile et politique. Le premier chargement de colons comprit quatre charpentiers et douze laboureurs, pour cinquante-quatre *gentlemen;* il est vrai, d'après le témoignage du capitaine John Smith, que ces *gentlemen* abattaient plus d'arbres en un jour que des manœuvres ordinaires. Chacun fut forcé par les circonstances de faire preuve d'une vigueur physique tout autrement nécessaire que la plus belle des généalogies, mais, après avoir affirmé ses muscles, on n'en était que plus fier d'exhiber

ses parchemins. Les gouverneurs royaux tenaient une espèce de cour et les familles de planteurs opulens conservaient avec soin, de père en fils, l'esprit de la génération précédente. Les gens du Sud, malgré les modifications apportées par le climat et la manière de vivre, ne différèrent jamais autant que ceux du Nord de leurs aïeux d'Europe. Cependant, ils tenaient à leurs droits. Ils avaient dressé d'abord comme un roc de défense entre les empiétemens de l'Angleterre et les libertés des colonies; le moment venu, ils prirent l'initiative de l'indépendance, et ce fut un Virginien qu fonda la république.

Tout ceci ressort de l'éloquent plaidoyer de M. Nelson Page, qui, avec abondance d'argumens, montre quelle énorme part eut le Sud à la suprématie actuelle de l'Amérique. Abordant le périlleux chapitre de l'esclavage qui servit de prétexte à la guerre, il admet, — et le paradoxe est au moins ingénieux, — que cet état de choses, qu'il n'entreprend pas de défendre du reste, fit grand mal à tous, sauf aux nègres, lesquels doivent à leurs maîtres du Sud les moyens de civilisation les plus efficaces qui aient été jusqu'ici mis à leur portée. On est presque tenté de lui demander s'il entend par là le mélange de sang qui a peu à peu blanchi les Africains et que M. Cable voudrait voir se poursuivre par des moyens plus légitimes que le caprice amoureux. Mais M. Page ne fait pas la moindre allusion à ces choses révoltantes qui ont existé pourtant, l'accroissement inoui de la classe mulâtre en porte témoignage. Les plantations des propriétaires d'esclaves, à l'en croire, représentaient une véritable Arcadie, dernier asile de l'âge d'or. Sans doute la traite, l'horrible traite y avait amené les enfans de Cham en servitude; mais le Sud, pour commencer, n'en était nullement responsable, quoi que puisse dire là-dessus le Nord, par la bouche de ses hommes politiques et de ses prédicateurs. Ce barbare commerce de chair humaine, — d'origine portugaise et introduit dès l'année 1442, bien qu'il n'ait prospéré qu'environ un siècle après, avec les Hollandais, — fut, sous la reine Élisabeth et ses successeurs, encouragé par l'Angleterre, qui l'imposa aux colonies malgré leur résistance. Vingt-trois fois la Virginie adressa des protestations à la couronne, et lorsque finalement elle adopta, contre son gré, l'esclavage, ce fut en commun avec le reste de la chrétienté, qui aujourd'hui le lui reproche. Il est vrai que le Nord, ne possédant ni les rizières ni les champs de cannes, de cotonniers et de tabac dont s'enorgueillit le Sud, abandonna plus aisément un système qui ne s'adaptait pas de même à ses besoins et à son climat. Ce régime censé patriarcal, mais en opposition absolue avec le progrès, renfermait des menaces de ruine et de

mort, sur lesquelles ceux-là mêmes qui le maintinrent avec fermeté ne s'aveuglaient guère. Aussi avaient-ils cherché le moyen le plus pratique pour s'arracher du flanc, tôt ou tard, l'épine qui les blessait. Un projet de colonisation de la race noire en Afrique était dès lors soigneusement étudié par des hommes d'une capacité reconnue, mais l'attitude agressive des abolitionistes glaça ce mouvement; des nécessités politiques inexorables s'imposèrent.

En écoutant l'auteur de *The Old South*, ne croirait-on pas entendre un fils d'émigré rappeler les tendances libérales de notre noblesse vers l'aube de 1789 et son adhésion enthousiaste aux préludes de la révolution française? Plus d'un point d'analogie existe en effet entre les deux sociétés, et il nous semble être transportés très loin du Nouveau-Monde républicain quand ce jeune conservateur, sorti de deux vieilles maisons d'Angleterre, évoque à travers ses souvenirs d'enfance les charmes d'une vie de province, proche parente de ce que nous appelons la vie de château. Ce n'étaient pas des châteaux, ces vastes demeures, construites avec le bois des forêts vierges, mais elles logeaient des meubles d'autrefois, des portraits d'ancêtres et des traditions féodales. Les chênes séculaires, les bouquets de frênes et de pacaniers, groupés alentour, surpassaient en beauté le parc le plus grandiose et les jardins eussent été dessinés à la mode européenne, si l'exubérance des lianes et des roses n'eût défié l'art du jardinier. D'ailleurs, les habitudes de large hospitalité étaient toutes seigneuriales. A chaque instant, sous le moindre prétexte, on se réunissait entre voisins, cordialement, simplement. Les courses, les carrousels, les chasses au renard, les danses, les conversations s'entremêlaient. Une intensité de vie extraordinaire, une intarissable gaîté régnait partout, jusque dans les quartiers noirs: remplis le jour par le bourdonnement des rouets et des métiers, par les jeux bruyans des enfans, ils retentissaient, la nuit venue, de la musique du banjo. Les nègres n'étaient jamais trop las pour prendre du bon temps à leur retour des champs immenses où les travaux se poursuivaient sans nulle hâte, sauf pendant la moisson. Encore celle-ci était-elle conduite en chantant ; on en parlait comme d'une saison de fête.

Sans doute ceci se rapporte fort bien aux descriptions des voyageurs qui, tous, en traversant les États esclavagistes, ont cru apercevoir un coin du paradis terrestre ; mais sous cette prospérité apparente se cachaient, on le sait, les tares, les plaies les plus lamentables. M. Nelson Page n'a garde d'écarter le voile, il fait ressortir de préférence les points lumineux du tableau dont nous sommes libres d'aller chercher les ombres dans la *Case de l'oncle*

Tom. Des deux côtés il doit y avoir une part d'exagération, de préjugés tout naturels ; mais si Mme Beecher Stowe a gagné triomphalement un grand procès qui était celui de l'humanité tout entière, le mérite d'avoir rectifié bien des traits grossis pour les besoins de la cause reste à M. Page. Il aura réussi à détruire, chez ceux-là mêmes qui partagent le moins ses idées, des préventions enracinées depuis longtemps sur la politique étroite et rétrograde du Sud avant la guerre ; il aura aidé, comme il le souhaite, à écrire l'histoire et cela non pas seulement en produisant dans ses conférences, dans ses essais, des documens et des statistiques irréfutables, mais aussi, mais surtout peut-être, par certains passages de ses nouvelles qui renferment l'exemple tout palpitant des rapports entre maîtres et serviteurs. (Le mot d'esclaves n'était jamais employé que sur les actes légaux.)

Lisez, dans *Marse Chan*, la scène de l'incendie, quand le maître perd la vue pour sauver un de ses nègres.

Le grenier au-dessus des écuries brûle et quelques-uns des chevaux n'ont pas voulu sortir ; ils courent dans leurs stalles, hennissant et criant. Alors le maître dit au cocher : — Entre là, Ham, ne laisse pas griller tes pauvres bêtes. — Ham, sans répliquer, obéit aussitôt. Mais au même instant le grenier s'effondre, une gerbe d'étincelles jaillit, la flamme se met à lécher le bord du toit... Ham ne revient pas. Tout à coup, le maître embrasse brusquement sa femme, qui se tient auprès de lui, pâle comme une morte, et, avant que personne ait compris ce qu'il veut faire, il s'élance dans la fournaise, au milieu de clameurs pareilles à celles du jugement dernier. Ham reparaît, aux trois quarts asphyxié, dans les bras du maître qui lui a enfoncé son propre chapeau sur la figure pour le préserver, et, après tout, il se remettra sans trop d'avaries ; c'est le maître qui, grièvement atteint, ne recouvre jamais l'usage de ses yeux.

Cette aventure marque suffisamment que le possesseur d'esclaves avait le droit de tout exiger d'eux, mais qu'aussi le sentiment de la responsabilité à leur égard était chez lui très fort. Un *gentleman* virginien se devait à son peuple comme s'il eût été roi ; un instinct héréditaire de domination le guidait dans la conduite des hommes ; de là son autorité, sa compétence lorsqu'il s'agissait des affaires générales du pays.

Marse Chan est le chef-d'œuvre de Nelson Page, un chef-d'œuvre intraduisible, à moins qu'il ne se trouve quelque écrivain aussi habile à tirer parti du créole-français que lui-même peut l'être à se servir de l'anglais-créole, en restant toujours intelligible au milieu des fantaisies de construction et d'orthographe les plus

comiques et les plus pittoresques; car c'est un nègre qui tout le temps parle, nous racontant l'histoire de son jeune maître, *Marse Chan*, lisez Master Channing.

Ce nègre, l'auteur l'a rencontré par une après-midi de l'automne 1872, sur certaine route de la Virginie orientale, une de ces longues routes sinueuses, caractéristiques de la race qui les a tracées, gens de loisir auxquels le temps importait peu, pour lesquels la distance n'était rien, qui ne souhaitaient qu'un sentier facile et bien uni dans la vie et qui obtenaient cela, quoique le chemin fût long et que le monde extérieur marchât près d'eux à pas de géant, tandis qu'ils rêvaient.

M. Nelson Page rencontre donc un vieux nègre en train de faire franchir une barrière au chien d'arrêt caduc et obèse qui l'accompagne :

— Te voilà sourd autant qu'aveugle, lui dit-il dans son jargon, tu ne m'entends plus t'appeler, et tu es si gâté que c'est à peine si tu te traînes; tu ne serais seulement pas capable de sauter ça comme je le fais. Tu te comportes en blanc que tu es; tu t'imagines, parce que je suis noir, que je vais te servir tout le temps. Eh bien, tu as raison!

Mais, apercevant un étranger, le nègre s'arrête, un peu confus de l'avoir rendu témoin d'une scène de famille :

— C'est le chien de Marse Chan, voyez-vous... Il sait bien que, ce que je dis et rien, c'est la même chose; il sait que je le gronde seulement pour l'exciter.

Qu'est-ce que Marse Chan? Et à qui appartient cette belle maison là-bas, avec ses nombreuses dépendances, indiquant assez qu'elle a dû être magnifiquement habitée autrefois... car aujourd'hui l'abandon des champs qui l'entourent, couverts de sassafras, lui prête un air de désolation.

Justement cette maison était celle de Marse Chan, le jeune maître de Sam. Après la guerre, quelqu'un l'a achetée; mais Sam ne connaît même pas de nom le nouvel acquéreur, un intrus, sorti il ne sait d'où. Sa case à lui est là, sur la route, et sa besogne se borne à aller comme ça, le soir, entretenir les tombes.

Toute l'histoire de Marse Chan s'ensuit, racontée avec une simplicité qui ajoute à l'émotion dont elle est pleine.

Marse Chan et son fidèle Sam ont été gamins ensemble, non pas qu'ils fussent du même âge : Sam est né comme on semait le blé au printemps, après que le grand Jim se fut noyé, en passant le gué là-bas, au-dessous des quartiers, pour rapporter les cadeaux de Noël à la maison, et Marse Chan n'était pas encore au monde l'année qui a suivi le mariage de Nancy, la sœur de

Sam, avec Tom au colonel Chamb'lin (lisez Chamberlayne), c'est-à-dire qu'il y avait entre eux huit ans de différence ; n'en demandez point davantage, car jamais nègre ne saura son âge, ni ne précisera une date. Quand Marse Chan est venu, toute la maison était en l'air ; es gens avaient congé comme à Noël. Le vieux maître (on l'appela ainsi aussitôt après la naissance du jeune ; auparavant il était le maître tout court), le vieux maître donc apparut sous le porche pour annoncer aux esclaves réunis dans l'attente du grand événement que la mère et le garçon se portaient bien. Après quoi, il rentra, en se riant à lui-même, et revint au bout d'une minute, avec le poupon entre ses bras. Aussitôt hommes et femmes de se précipiter. Mais voilà que le maître, regardant les enfans serrés, au bas des marches, les uns contre les autres, comme un troupeau de moutons, dit à Sam : — Monte un peu ici.

Et Sam, de grimper tout tremblant, sur la pointe des pieds.

— N'es-tu pas le fils de Mymie ?.. Eh bien, je vais te donner ton jeune maître, t'attacher à sa personne.

Là-dessus il met le baby dans les bras du gamin, au milieu des cris de toutes les négresses : — Seigneur ! Seigneur ! ce petit-là va laisser tomber l'autre petit !

Mais le maître s'en rapporte au fils de Mymie, de laquelle d'ailleurs rien de plus ne nous est dit. Peut-être est-elle du sang de ce personnage considérable de toute maison virginienne, la *Mammy*, auxiliaire dévouée de la mère qui, dans les quartiers, a une case plus commode que les autres et qui, traitée avec une tendresse, des égards particuliers, est esclave sans doute, esclave des enfans, mais membre de la famille surtout.

— Écoute, Sam, reprend le père de Marse Chan, tu appartiens à ton jeune maître. Je te recommande d'avoir soin de lui tant qu'il vivra.

Et à dater de ce moment, Sam fut le *body servant*, le serviteur particulier, le garde du corps de Marse Chan ; il ne sera pas, dans sa vieillesse, éloigné de croire que, si jamais on ne vit un enfant profiter comme celui-là, c'est beaucoup grâce à ses bons soins.

Le temps est venu pour Marse Chan d'apprendre à lire ; Sam chargé de tous ses engins de travail le suit jusqu'à l'école, de l'autre côté de la rivière ; on y va tous les jours, excepté le samedi, bien entendu, et les autres jours où Marse Chan n'a pas envie d'apprendre. Et c'est là, — car l'école reçoit également des garçons et des filles, — que Marse Chan remarque d'abord miss Anne, dont le père, un certain colonel Chamberlayne, a, tout près des Channing, une habitation non moins imposante que la leur. Miss Anne n'a plus de mère et son papa, plongé dans la politique,

n'aurait pas le temps de s'occuper d'elle, de sorte qu'elle arrive à l'école bien petite, si petite que, très intimidée par la vue de tant de monde, elle se met à pleurer. C'est Marse Chan qui la console, qui la prend sous sa protection, qui l'approvisionne de pommes et de pacanes, qui porte ses livres, et qui porte miss Anne elle-même quand il y a trop de boue. Un jour d'orage, la rivière a débordé, il la fait passer à miss Anne sur sa tête, et le premier poney que son père lui donne est offert en cadeau le jour même à la petite adorée, parce qu'elle l'a trouvé gentil.

— Oui-da, dit le vieux maître en apprenant cette nouvelle. Je suppose que tu lui as déjà fait don de ta personne et que la prochaine fois tu lui offriras ma plantation avec tous les nègres qui sont dessus.

De fait, comme le remarque très bien Sam, il était aussi naturel de marier ces deux enfans-là pour former une seule plantation qu'il était naturel à la rivière de courir du fond de chez nous chez le colonel Chamb'lin. Ah! c'était le bon temps que celui des amours de Marse Chan et de miss Anne! Les nègres n'avaient rien à faire qu'à panser les chevaux et d'autres petites broutilles qu'on leur commandait ; quand ils étaient malades, on leur envoyait tout ce dont ils avaient besoin, et le même docteur qui soignait les blancs les guérissait aussi; personne n'avait de peine.

Marse Chan aimait Sam autant que Sam pouvait l'aimer, bien que l'un fût noir et l'autre blanc. Un jour, le vieux maître les ayant cravachés pour une incartade faite en commun, Marse Chan, qui avait supporté stoïquement la correction, se jeta entre son père et le petit nègre qui criait comme plusieurs diables avant même que le fouet l'eût touché :

— Arrêtez! Vous ne le fouetterez pas! Il m'appartient. Si vous lui donnez un seul coup de plus, moi je le rends libre!

Et le père d'abaisser sa cravache en riant, car cette autorité sans bornes qu'il exerce, cette confiance en soi si absolue qui inspire à ses enfans un respect voisin de la crainte, il n'est pas fâché de voir tout cela en germe chez le futur maître. Sam n'en sait pas si long, il raconte beaucoup de choses qu'il n'a que très superficiellement comprises; mais il sent que Marse Chan l'a protégé comme toujours, avec le même cœur qu'il met, lui, à le servir.

Marse Chan s'en alla au collège. Il écrivait régulièrement à Sam des lettres que lui lisait la vieille maîtresse, et Sam se les faisait relire par miss Anne, qui en recevait aussi. Mais miss Anne fut envoyée de son côté en pension; il n'y eut plus de bon que les vacances. Quand les deux jeunes gens revenaient alors, on n'aurait pu dire si Marse Chan demeurait à la maison ou bien chez le

colonel. C'étaient des promenades à cheval, des parties de pêche; quelquefois le couple inséparable restait assis sous les arbres, elle à broder, et lui un livre à la main, lisant tout haut; elle et lui lisaient dans le même livre, chacun à son tour, et Sam les regardait de loin. Il en fut ainsi, d'après ses observations, jusqu'à ce que miss Anne se mît à relever, comme font les dames, ses cheveux pareils à la crinière de l'alezan quand le soleil frappe dessus. Alors Marse Chan aurait baisé de bon cœur la terre où elle marchait, mais ils étaient tout de même un peu moins à leur aise ensemble que quand il la portait sur ses épaules.

Nous sommes en plein *Paul et Virginie*, avec la sensibilité de moins, car le parler baroque de Sam ne s'y prêterait guère; du reste, ce prélude est inévitable quand il s'agit d'un roman dans le Sud. Rappelez-vous les amours précoces d'Edgar Poë et de sa cousine âgée de six ans, des amours qui ne devaient jamais finir. Toutes les jeunes filles, là-bas, sont dès l'enfance de petites femmes, au teint délicat, aux cheveux de soie, aux manières langoureuses, à la voix musicale, souples comme des roseaux dans leurs atours de linon et de mousseline. Sur les bancs même de l'école, ces demoiselles font assaut de coquetteries; sans exception, elles ont des cavaliers servans, des *beaux*, parfois en très grand nombre, et flirtent avec eux jusqu'au mariage, après lequel leur dévoûment au mari, aux enfans prend le caractère d'un culte.

Miss Anne nous représente donc une Virginie beaucoup plus éveillée que celle de Bernardin de Saint-Pierre; attendez, tout à l'heure elle va devenir Chimène.

Le vieux maître s'est présenté au congrès et le colonel Chamb'lin a été poussé contre lui par les démocrates. Le vieux maître l'emporte; nouveau sujet de rancune. Puis, tout en faisant de la politique, le colonel finit par s'endetter et vend quelques-uns de ses nègres, ce qui envenime encore les choses, car le vieux maître désapprouve le trafic des esclaves. Il propose au colonel d'acheter une certaine Maria et tous les enfans de Maria, parce que, raconte Sam, Maria avait épousé un Ézéchiel de chez nous. C'est merveille de voir avec quel détachement le brave Sam explique tout cela : « Croiriez-vous que le colonel a demandé pour Maria plus que ne valent trois nègres? Le marché n'était pas encore arrangé que le shérif arrive et saisit Maria avec tout un paquet de ses négrillons. Notre vieux maître alla vite à la vente, mais le colonel faisait pousser des enchères contre lui. Tout de même les nègres ont été adjugés au vieux maître, mais après il y a eu un grand procès qui dura des années. »

Procès sur procès, car le colonel, ayant perdu, fut si fort en colère qu'il réclama pour se venger, comme lui appartenant, un bout de terre situé sur la limite des deux plantations. La brouille était complète lorsque Marse Chan revint définitivement, ses études faites, avec toutes les manières d'un beau jeune homme, d'un gentleman du meilleur genre.

Tout va mal ; on cause déjà de la guerre ; on en causa deux ou trois ans d'avance ; le vieux maître est whig et naturellement Marse Chan n'a d'autre opinion que celle de son papa. Le colonel, au contraire, est démocrate ; il va partout prononcer des discours qui montrent que la sécession de la Virginie est nécessaire. Marse Chan se trouve, par ses convictions et son parti, entraîné à parler contre lui ; il est le plus fort, croyez-en Sam. Le colonel riposte par des injures, le traitant publiquement de traître et d'abolitioniste, puis il l'offense d'une façon bien plus grave en la personne de son père, et cela, Marse Chan ne peut le supporter. Il déclare au colonel que ses cheveux blancs seuls le mettent à l'abri d'un cartel ; le colonel, piqué, ne veut pas être trop vieux pour se battre, et la rencontre a lieu, une rencontre décrite avec des détails impayables par Sam, nécessairement mêlé à tout ce qui se passe. Le jeune maître lui dit auparavant qu'il a eu soin d'assurer son avenir et que, si bon lui semble, il pourra acheter Judy, la femme de chambre de miss Anne, qu'il courtise quelque peu. Hélas! en ce moment l'esclave est plus heureux que le maître, car miss Anne n'appartiendra jamais à l'ennemi de son père, tandis que Judy deviendra la femme de Sam en échange d'une poignée de dollars !

Le duel a lieu, les deux adversaires sont l'un et l'autre de fort tireurs, cependant la balle du colonel ne fait que percer le chapeau de Marse Chan, qui, à son tour, tire en l'air et dit : « Tenez, je vous donne en cadeau à votre famille ! »

Ce sont là des paroles qui ne s'oublient pas. Jamais le colonel ne les pardonnera, et sa fille se montre vindicative autant que lui-même ; elle ne reconnaît plus son ancien ami ; elle passe auprès de lui sans le saluer, en affectant de dire bonjour à Sam. De mauvais procédés sont échangés sans relâche entre les deux maisons autrefois si unies, jusqu'à ce qu'elles deviennent étrangères l'une à l'autre, autant que si elles étaient séparées par une distance de cent lieues. Marse Chan ne peut s'y résigner ; il change, il maigrit, il n'est plus lui-même. Sur ces entrefaites, la guerre éclate et il est élu capitaine, mais il refuse ce grade parce que la Virginie ne s'est pas encore séparée ; dès que la sécession sera faite, il s'engagera tout simplement. Sam sera néanmoins autorisé à le suivre, s'il veut servir en outre le capitaine ; cela, peu lui importe, pourvu qu'il aille

avec Marse Chan. Il part, le pauvre jeune maître, il part « le dernier jour du printemps, » dans son uniforme gris bordé de jaune et Sam, lui aussi, a un uniforme et on emporte le sabre du vieux maître, le sabre que l'État lui a donné dans la guerre du Mexique. Mais Sam a remis en cachette à miss Anne un petit billet et, la nuit qui précède le départ, ceux qui se sont tant aimés se rencontrent sur la route, près des terres du colonel.

— Eh bien, monsieur, dit miss Anne, très hautaine, je vous accorde la faveur que vous m'avez demandée, je viens m'acquitter de l'obligation que je vous ai de m'avoir fait cadeau de mon père, il y a quelques mois, après l'avoir insulté d'abord en lui refusant satisfaction.

Elle est venue toute seule par les bois, elle n'a peur de rien, si blanche, si froide, si altière sous le clair de lune. Marse Chan lui parle de son départ, de l'amour qu'il a toujours eu pour elle depuis l'enfance, il lui dit comment cet amour l'a protégé contre le mal, il la supplie de redevenir ce qu'elle a été pour lui, plus tard,.. s'il n'est pas tué.

Alors elle paraît émue et, comme elle balbutie quelques mots, Marse Chan lui saisit la main.

— Si vous m'aimez, Anne...

— Mais je ne vous aime pas, dit-elle en détournant la tête.

Et ces mots tombent pareils aux pelletées de terre sur un cercueil. Tout est fini.

Marse Chan s'exposera follement, sans plus se soucier des balles que si elles étaient de la pluie, tandis que Sam cire ses bottes et prend soin des chevaux. Quelquefois son maître l'emmène rôder autour des Yankees, comme il l'emmenait autrefois à la chasse au renard. Il n'est plus gai que dans ces momens-là, car le reste du temps ses pensées vont retrouver celle qui prétend le haïr. Les officiers tombent autour de lui. Personne n'ignore comment se conduisirent ces élégans gentlemen virginiens, devenus des héros en un clin d'œil : la compagnie connue sous le nom des *Dandies* fut exterminée tout entière en un seul jour. Marse Chan passa donc capitaine à la fin ; puis il eut affaire avec un ancien adorateur éconduit de miss Anne qui avait parlé en termes insolens du colonel Chamberlayne.

De cela Sam avertit Judy, l'un des officiers ayant bien voulu tenir pour lui la plume. Il sait ce qu'il fait : Judy ne pourra lire que par les yeux de miss Anne. Et sa ruse réussit. Miss Anne parle au colonel et le colonel reste un bon bout de temps sans répondre, après quoi il se dit à lui-même : — Ce n'est pas sa faute s'il est whig. — Puis, s'adressant à sa fille : — Ainsi tu veux de lui?..

Eh bien! je ne me tiendrai pas davantage entre vous. Tu peux le lui écrire.

Sam vit arriver la bienheureuse lettre, il vit son maître changer de couleur et trembler en la recevant, il le vit chercher la solitude pour y cacher une joie trop grande. Bref, Marse Chan lui annonça qu'après les batailles qui se préparaient il demanderait un congé de quelques jours.

La lettre fut relue avant le combat, sous une grêle d'obus :

— Nous allons être vainqueurs, Sam ; je me marierai alors ; elle me reverra avec une étoile au collet ; mais, si je suis blessé par hasard, emmène-moi chez nous, tu entends?

— Oui, Marse Chan.

Et il est tué en enlevant un drapeau, ce maître dont Sam avait promis de prendre soin. Le fidèle serviteur ne peut que l'emporter dans ses bras, comme quand il était petit, l'emporter à travers la fusillade. Oh! il ne tremble plus maintenant!... Après l'avoir enveloppé dans le drapeau, que sa main glacée tient encore, Sam fabrique lui-même la bière avec des planches, qu'il a soin de ne pas clouer trop fort, car, bien sûr, la maîtresse voudra regarder encore une fois. La voiture d'ambulance roule une nuit et un jour, puis dépose son triste fardeau dans la vieille maison où miss Anne rentrera pour tomber à genoux devant la mère qui l'embrasse, car elle a trouvé dans la poche de son fils cette lettre qui l'a fait mourir heureux et triomphant. Et la fiancée-veuve ne quittera plus jusqu'à leur mort les parens de celui qui l'attend, Sam en est sûr, quoique la Bible prétende qu'on ne se mariera plus au ciel. Restée seule, elle s'en va prendre la fièvre dans les hôpitaux, et tous maintenant dorment réunis sous l'œil vigilant de Sam.

Tel est l'abrégé du récit que fait le vieux nègre, en son langage baroque, qui donne ici une note piquante, en mêlant le rire aux larmes. Quand il a fini, il interpelle sa femme, debout à la porte de leur case :

— Judy, le chien de Marse Chan est-il rentré?

Quand on a lu cette courte histoire, on a la mesure du talent de Nelson Page. Ses autres ouvrages n'approchent pas de celui-ci, malgré leurs mérites variés. Il y a pourtant dans son recueil de *Stories* des scènes vives et charmantes, des portraits achevés de ces représentans de la société coloniale : planteurs, avocats (*lawyers*), prédicateurs, médecins, sans parler des adorables vieilles filles, telles que *My Cousin Fanny*.

Il a écrit aussi un roman plus long, *On Newfound river*, où se trouve la description haletante, vraiment superbe, d'une chasse à l'homme. Ce bandit que l'on veut pendre, sans jugement, est

traqué par son propre chien qu'il croit avoir tué, dernier crime que les nègres ne lui pardonnent pas, car tuer son chien est chose abominable entre toutes, et c'est ce chien, qui, pareil à un fantôme vengeur, retrouve toujours la piste perdue. Guy de Maupassant a décrit des poursuites presque fantastiques de ce genre, il nous a fait sentir vigoureusement combien l'homme peut être plus brute que l'animal sa victime. C'est décerner un grand éloge á Nelson Page, que de dire qu'il égale cette fois l'un des maîtres du roman contemporain ; comme lui aussi, il a su se servir du patois. Les nègres de l'un pourraient rivaliser avec les Normands de l'autre.

Dans de courtes bouffonneries d'un entrain, d'une verve extraordinaire, Nelson Page arrive souvent, sans tourner la page, à des effets devant lesquels le public américain se pâme. Nous oserions à peine dire que ce condiment n'est pas en somme ce qui nous charme le plus, car il est trop facile de répondre à un étranger qu'il n'est pas capable de saisir les finesses, que la moitié au moins du sel lui échappe, — nous garderions pour nous des remarques où se trahirait peut-être une incompétence toute française à sentir et à goûter l'*humour*, si l'un des critiques les plus délicats, les plus autorisés que possède l'Amérique, Charles Dudley Warner, ne nous prêtait main-forte. Il a déclaré tout récemment que le dialecte était la plaie de la littérature de son pays. En se laissant déshonorer par des jargons métis de toute provenance, cette littérature perdra le rang qu'elle mérite si bien d'occuper. Le reproche n'atteint pas d'ailleurs particulièrement Nelson Page, qui a prouvé maintes fois qu'il savait se borner au pur anglais et en faire bon usage. Il atteint encore bien moins sa compatriote et son émule, miss Grace King, qui n'a besoin d'aucun effort, d'aucun artifice pour nous donner la sensation la plus intense de la couleur locale.

II.

Entre les deux nouveaux romanciers que possède le Sud, il y a les mêmes différences qu'entre les deux États qui les a produits, la Virginie et la Louisiane. La Virginie, filleule anglaise de la reine Élisabeth et de Walter Raleigh, aristocrate intransigeante, appuyée sur ses coutumes, dédaigneuse du suffrage universel qu'elle subit, fière de son université célèbre, de ses établissemens d'instruction supérieure et renfermant de vieilles cités mortes qui jadis soutinrent glorieusement des sièges, — telles que Yorktown, le berceau des

Nelson, — avec les restes de plantations somptueuses, célèbres dans les chroniques coloniales, — comme Rosewell, propriété des Page : c'est le pays de *Marse Chan*. La Louisiane, découverte par les Espagnols, colonisée par les Français, baptisée du nom de Louis XIV et livrée par Napoléon aux États-Unis, toute française qu'elle fût de cœur, malgré la diversité de sa population mixte, anglo-américaine, espagnole, irlandaise, allemande, etc., d'ailleurs en grande partie catholique. C'est le domaine de miss King.

Qu'on se figure, dans ce milieu, une jeune fille d'une ardente imagination, nourrie des chroniques familières de sa ville natale qu'elle avait fort peu quittée, jusqu'au moment où elle put aller reconnaître en Europe l'origine de ses instincts, de ses aspirations, de ses goûts. Tout en remplissant les devoirs modestes qui incombent à la sœur aînée de plusieurs frères et sœurs, elle découvrait à chaque pas la poésie des petites choses, recevait les impressions du dehors avec une acuité singulière et trouvait, sans le chercher, le secret si rare de les traduire par de vives images où se reflètent fidèlement les mœurs, les caractères, la nature, tout cela non pas observé, mais senti. Ce jeune et frais génie appartient au sol de la Louisiane aussi naturellement que les plantes capricieuses qui jaillissent avec exubérance de son sol trop riche; il ne se propose rien que la joie de s'épanouir au soleil et de provoquer la sympathie dont il a le besoin timide et passionné. Pour juger s'il y réussit, nous feuilleterons ces récits caractéristiques d'une même époque et d'un même endroit, *Tales of time and place*.

Voici *Bonne-Maman*, l'un des meilleurs :

La scène se passe dans cette partie de la Nouvelle-Orléans appelée autrefois avec vérité, à présent par convention, le derrière de la ville. L'huile y tient la place du gaz et la police, protectrice partout ailleurs, s'y montre fort négligente. Les longues rangées d'arbres à suif ombragent des *banquettes* qui aboutissent au *bayou* et que borde une suite de maisonnettes basses à volets verts, précédées de petites marches rouges ou jaunes, selon qu'elles ont été frottées de brique ou de camomille. La régularité de ces espèces de trottoirs est brusquement interrompue par une clôture triangulaire d'aspect sordide qui pousse jusqu'au milieu de la rue ses planches disjointes, derrière lesquelles une haie d'orangers se dresse, chargée de fruits d'or ou de fleurs embaumées. Les négrillons, chassés du seuil des autres demeures, à grands cris de *tits démons*, *pestes de la terre*, *enfans du diable*, etc., trouvent sous cette ombre indulgente un refuge pour leurs jeux; ils sont seuls à apercevoir quelquefois le visage de la blanche mamzelle penchée sur son ouvrage. Elles

se cachent en effet comme deux recluses, les deux mystérieuses dames blanches, la grand'mère et sa petite-fille, ignorées de tout le monde, tirant l'aiguille pour vivre. La guerre les a ruinées et, dans la douleur qu'elle éprouve d'être dépossédée de sa vieille plantation, « bonne-maman, » nous ne connaissons que sous ce nom la grande dame réduite au métier de brodeuse, bonne-maman a pris une résolution dictée par le désespoir. Laissant se répandre le bruit d'un « départ pour France, » elle est venue habiter une méchante cabane de faubourg. Là elle s'affaiblit peu à peu, sans rien demander à personne, plongée dans de chers et douloureux souvenirs : la gloire de ses ancêtres, le luxe d'autrefois, la mort héroïque de son fils sacrifié à une cause désormais perdue, la nuée de serviteurs qui jadis l'entourait, entre autres une certaine Aza, si complaisante, si dévouée!.. Son excessive bonté pour les esclaves de sa plantation n'avait pas contribué médiocrement à ruiner la vieille dame. Du matin au soir, elle parle à sa petite Claire du passé à jamais évanoui. Elle n'a pas de souvenirs, elle, la pauvre Claire, sauf ceux de la guerre et ceux du couvent,.. rien de bien agréable, car elle était une élève fort paresseuse ; mais elle en a rappelé depuis; la tendresse exaltée qu'elle éprouve pour sa bonne-maman l'a rendue très active. Non-seulement elle brode avec elle, et souvent, profitant de son sommeil, elle achève même une tâche qui n'est pas la sienne, mais encore, — ce que bonne-maman, si elle le savait, ne tolérerait point, — elle fait de la couture pour les négresses du quartier, des robes qui s'en vont danser dans des pique-niques nocturnes et qui courent bien des aventures.

Cependant, ces deux indigentes sont servies, — servies par pure charité ; leur humble bienfaitrice, plus pauvre qu'elles encore, est une vieille chiffonnière noire du nom de Betsy. La nuit, elle fouille les tas d'ordures de la ville ; elle est devenue bossue et philosophe à ce métier. C'est en ramassant ses chiffons dans le ruisseau dès l'aube, qu'elle a trois années auparavant rencontré une maîtresse à laquelle, comme un bon chien errant, elle s'est donnée. Claire s'en allait au marché avant le réveil de sa grand'mère ; toute seule, une si jolie blanche dans ce quartier de mulâtres!.. Elle n'avait personne pour y aller à sa place. — Que pouvait faire une négresse en pareil cas ? expliquait plus tard Betsy. Prendre le panier, aller aux provisions et continuer ainsi tous les jours. Jamais la vieille créole ruinée, si fière de se suffire à elle-même, n'a soupçonné les complots ourdis pour entretenir ses illusions. Bonne-maman ne se fait pas faute de critiquer la grossièreté de Betsy, qui cogne à la porte comme un Suisse et manque absolument de manières. La regrettée Aza était si bien élevée! Un peu gâtée sans doute, mais quel cœur

malgré sa mauvaise tête!.. Aza reste un des plus chers souvenirs de bonne-maman, un des êtres dont elle parle le plus fréquemment, tout en employant ses pauvres mains maigres et bleuies, sillonnées de veines noueuses, à faire ces broderies dans lesquelles excellent les dames créoles, même nonchalantes.

Il y a bien un peu d'égoïsme dans cette vie de rêve que mène bonne-maman. Betsy s'en rend compte; elle se demande, tout en fouillant la poussière des rues ou la boue infecte du ruisseau, comment tout cela finira, ce que deviendra la jeune mamzelle après que sa grand'mère aura fermé les yeux, ce qui ne peut tarder beaucoup. On court des dangers de bien des sortes à l'âge de Claire, et Betsy, qui a rencontré plus souvent sur sa route le vice que la vertu, le sait très bien. Elle s'effraie quand la jeune fille exprime le désir de se promener un peu le soir, quand elle respire avec trop de délices le jasmin qui embaume, quand elle déclare que les valses passionnées jetées au vent par un piano du voisinage lui donnent envie de danser, de danser jusqu'au matin, jusqu'à ce qu'elle tombe de fatigue.

— Quelle horreur! pense Betsy, le vilain piano de la maison mal famée où tout le monde sait que des diablesses font leur sabbat. Il ne peut dire rien qui vaille à une demoiselle blanche.

N'importe, la demoiselle blanche est charmée, elle a innocemment soif de plaisir, de contact avec ses semblables, et souvent elle s'attarde sous les orangers à écouter la musique maudite. Sur tous les pas de porte des femmes sont assises; la marmaille se poursuit bruyante; les hommes, tout en fumant leurs cigarettes, qui luisent dans l'obscurité, regardent du coin de l'œil la maison au piano où retentissent des chants, des bruits de danses frénétiques, de longs éclats de rire.

— On ne dormira pas beaucoup là dedans cette nuit, disent les uns.

— Autant que les autres samedis, répondent les autres.

Et les femmes de chuchoter avec mépris.

L'inquiétude de Betsy est justifiée. Un pareil entourage ne convient pas à une fille bien née, qui du jour au lendemain est exposée à rester seule. Bonne-maman elle-même commence à le comprendre. Si près du grand voyage, elle s'accuse d'avoir péché par orgueil et elle a avec Betsy un entretien secret, le plus touchant du monde. D'abord elle l'adjure de ne pas la quitter à l'heure suprême et d'arranger les choses pour que Claire ne sache rien, ne voie rien, pour que Claire soit bien tranquille dans sa petite chambre, tandis que bonne-maman s'endormira de son dernier sommeil. Assez tôt Dieu l'instruira de la vérité. Et Betsy promet sur la Bible, mais à son

tour elle réclame une faveur de sa vieille madame : il faut que celle-ci se décide à recommander Claire aux amis, aux parens qu'elle peut avoir, afin que la chère petite mamzelle ne soit pas réduite à l'unique dévoûment d'une pauvre négresse. Tous les blancs seront des amis si la vieille madame le veut, la terre est peuplée d'amis, il n'y a qu'à les appeler, vite, vite.

— Oui, demain, répond bonne-maman, qui a posé sa main flétrie sur le madras de Betsy, avec un geste de bénédiction.

Mais la mort intervient trop vite pour que bonne-maman suive le conseil de sa fidèle servante. Un matin de printemps, à l'heure même où s'ouvrent les premiers boutons des orangers, que presque aussitôt la brise disperse en pluie odorante, un crêpe noir attaché à la porte peinte en vert apprend aux voisins que « la pauvre vieille madame là-yé morte pendant la nuit. »

C'est dimanche, les cloches appellent à l'église tous les habitans du faubourg, sauf celle qui ne se lèvera plus, celle qui allait toujours à la première messe, masquée d'un voile épais et frôlant les murs, furtive. La mort dans cette ville créole ouvre les maisons qu'elle visite à tous les passans, à tous les curieux; il n'est personne qui n'entre saluer le cercueil et marmotter sa petite prière. La vieille aristocrate gît dans la chambre nue où elle a vécu en compagnie de sa pauvreté, de son orgueil et de ses regrets. Avec la résignation patiente d'une statue de marbre, elle subit les regards indiscrets qu'elle avait si soigneusement esquivés pendant sa vie : la blanchisseuse de fin, la coiffeuse, la garde-malade, le petit bossu du *rabais*, les commères du marché, le marchand de journaux, tout le monde entre, la procession se prolongeant ainsi jusqu'à midi, l'heure de la sieste, et ici se place une scène superbe qui mériterait d'être traduite en entier. « Une grande et forte femme, habillée avec la plus tapageuse élégance, descendit la rue à pas lents et s'arrêta une seconde devant la porte; ses beaux yeux endormis mesurèrent la longueur et le tissu de l'écharpe noire. Elle avait dépassé la jeunesse, mais son opulente maturité n'était point sans éclat. Tandis qu'elle se cambrait, sa tête brune insolemment renversée, défiant l'observation et la critique, des bijoux étincelaient sous son voile de dentelle. Le plaisir semblait avoir sensualisé harmonieusement pour ainsi dire ses traits, sa taille... Elle hésita, saisie d'une espèce de curiosité morbide, puis, sans regarder le papier qui voltigeait à la porte, entra tout droit. Penchée sur le cercueil ouvert, avec son contenu humain émacié, misérable, elle sourit d'un sourire méprisant qui exprimait aussi la surprise :

— Blanche ! murmura-t-elle tout bas.

Quelle flatterie exquise pour sa chair exubérante de mulâtresse! Quel triomphe pour le sang riche et voluptueux qui vibrait dans ses veines! Elle se redressa complaisamment, puis regarda encore avant de s'éloigner.

— Mais... dit-elle tout à coup, c'est étrange... Grand Dieu!

Et ce cri fut poussé avec un accent de folie. Elle courut à la porte, arracha le papier qui portait un nom, lut ce nom.

— Je vous dis, continua-t-elle à crier, en s'adressant à Betsy, qui veillait, impassible, je vous dis que c'est elle! Mamzelle Nénaine, mamzelle Nénaine! répéta-t-elle tout bas d'un ton déchirant, à deux genoux devant le cercueil. Est-ce vous? Oh! dites, est-ce vous? — Puis, avec un regard farouche autour d'elle: — Que veut dire tout ça? Ne pouvez-vous me répondre, vous?.. — Interpellant Betsy en anglais: — Êtes-vous idiote? Comment cette dame est-elle venue ici? Qui a fait ça? Je veux savoir qui a osé faire ça?

Betsy s'était levée. Elle essayait d'être à la hauteur des circonstances et, selon l'idée qu'elle se faisait des devoirs envers les morts et envers les vivans, avait quitté ses haillons, — dernier sacrifice, — pour endosser une robe noire, avec un mouchoir et un tignon blancs, ses propres habits funéraires, achetés au prix de mille privations et gardés religieusement, à travers des années de vagabondage, pour sa toilette finale.

— Qui êtes-vous? Que faites-vous ici? demanda l'impérieuse étrangère.

— Moi? Je suis la servante de madame.

— Vous mentez! Vous savez bien que vous mentez. La madame n'a jamais eu de domestique de votre espèce.

— J'étais sa femme de ménage, dit humblement Betsy.

On eût dit que l'inconnue ne pouvait trouver d'expression pour rendre la rage qui l'étouffait; elle montrait le poing aux murs, frappait du pied le plancher, tout cela si nu, si pauvre! S'apercevant tout à coup qu'elle portait des bracelets, elle les arracha et les jeta au loin, déchirant sa robe pour mettre à l'aise sa poitrine haletante sous des dentelles fripées. Enfin elle tomba de nouveau à genoux devant le cercueil et, fondant en larmes, ensevelit son visage dans la « blouse volante » usée, rapiécée, que portait la morte. Avec de longs gémissemens: « Mamzelle Nénaine! sanglotait-elle, mamzelle Nénaine!.. » Où sont donc ses amis?

— Ses amis, s'il vous plaît, madame, elle n'en a pas, excepté le monsieur apothicaire du coin qui a été bien bon. Je suis allée le chercher, et il est resté toute la nuit.

— Mais... mon Dieu, je veux dire ses parens?..

— Je n'ai jamais entendu parler de parens... Elle n'avait que mamzelle... mamzelle Claire.

— Mademoiselle Claire ! L'enfant de M. Edgar...

Et l'inconnue retomba dans le silence comme si elle ne comprenait plus.

— Et Dieu a permis ça ! Combien de temps ont-elles vécu dans ce taudis ?

— Je ne sais pas. Il va y avoir trois ans que je suis avec elles, et elles sont restées ici tout le temps.

La femme envoya vers le ciel un blasphème étouffé.

Cependant Betsy n'avait pas cessé de la couvrir de son regard perçant, comme si elle eût cherché à pénétrer au fond d'un bourbier; en ce moment des nuages qui semblaient avoir caché le soleil se dissipèrent, la chambre très obscure s'éclaira un peu :

— Je vous vois maintenant, lui dit-elle... Je ne vous voyais pas tout à l'heure... il faisait trop noir. — Puis, changeant soudain de ton et d'attitude, passant du respect au commandement : — Sortez! cria-t-elle. Comment osez-vous montrer ici votre figure? Filez, je vous dis, avant que...

— Ah ! s'écria la femme. — Dans ce ah ! elle fit entrer toutes les menaces dont est capable une créature intrépide et sans scrupule.

— Hors d'ici ! répétait Betsy de plus en plus exaspérée. Je vous défends de regarder encore la figure de ma madame ! Je vous défends de la toucher !

— Votre madame ! votre madame ! — L'étrangère la maudit d'une imprécation en français : — Je vous défends, moi, d'oser l'appeler votre madame ! Elle était ma madame et j'étais son Aza ! Je lui appartenais. Je lui ai été donnée quand je n'avais pas encore un jour. Je dormais à côté de son lit; elle me portait dans ses petits bras comme une poupée ; elle m'a élevée comme son enfant, elle était ma marraine ; elle m'a rendue libre. Je l'aimais, je l'adorais. Dieu ! comme je l'adorais ! Mamzelle Nénaine, vous savez que c'est vrai ! Mamzelle Nénaine, si vous pouviez encore parler à votre Aza ! Rien qu'un mot, un petit mot?..

Des torrens de larmes noyèrent sa voix. Betsy reculait d'horreur.

— Votre madame ! Votre... Dieu du ciel ! Et elle était là à mourir de faim avec la mamzelle, — et vous, qui lui apparteniez, vous étiez dans cette maison là-bas à scandaliser le monde, à vous réjouir, à batifoler, à vous étaler dans des voitures, vous et les autres filles... Vous faisiez vos diableries à deux pas d'ici, pendant que votre maîtresse travaillait comme une esclave !

Le dos bossu de la vieille négresse se redressa si bien qu'elle put regarder la quarteronne droit dans les yeux.

— Vous, vous n'êtes pas...

— Si ; je suis la même chiffonnière dégoûtante, qui faisait votre besogne, qui fourbissait chez vous, pas pour moi, coquine,.. mais pour acheter des médicamens à la pauvre madame que voilà... Elle manquait de tout pendant que vous jetiez par les fenêtres l'argent volé dans la poche des blancs!

— Chut! parlez moins haut!

— Et la nuit dernière, à la fin, tout à la fin, entendez-vous, la musique du piano remplissait encore la rue et vos rires et votre tapage aussi; alors la pauvre mamzelle...

— Mademoiselle Claire-Blanche? répéta vaguement la quarteronne.

Betsy se méprit sur ce qu'elle voulait dire : — La dernière chose que j'ai promise à la madame, c'est que je veillerais sur mademoiselle autant que si j'étais son esclave achetée. Oui, et je vais le faire. Et je vous dis, négresse que vous êtes, avec tous vos beaux affiquets et votre effronterie, et vos sales péchés, qu'avant de parler seulement à cette enfant, avant de toucher au fin bout de sa robe, il faudra que vous me passiez sur le corps.

La figure inspirée de la négresse se rapprochait de plus en plus, placée entre Aza et le cercueil, un doigt tendu vers la porte. La quarteronne essaya de mettre dans un regard furibond toute sa rage muette, mais elle se sentit écrasée, malgré l'impudence dont elle avait coutume, et baissa les yeux, confondue.

Les visites ont cessé, un silence de prière règne autour de la morte que Betsy ne cesse d'éventer d'une main infatigable. Un peu avant l'heure de l'enterrement, toute la marmaille noire du voisinage se presse en foule sur le seuil de la chambre; mais nul n'ose entrer, sauf la petite porteuse d'un paquet enveloppé de papier de soie ; l'infime créature jaune, demi-nue, dont les pieds s'accrochent au plancher comme des griffes de chat, tandis que ses yeux effarés expriment la peur d'un animal toujours traqué, toujours battu, traverse la chambre, se heurte à un obstacle et dans son effroi, déchire le papier d'où s'échappe et tombe autour de la morte une pluie de pétales d'oranger. Puis la porte claque derrière la messagère qui se sauve à toutes jambes, suivie de la bande déguenillée des négrillons. Ceux-ci ont rendu en reconnaissance instinctive la faveur que si longtemps on leur a faite. Ils ont emprunté aux orangers qui abritaient leurs jeux ces fleurs ramassées, malgré les coups et les adjurations de tous les habitans du quartier. Le petit tableau, en deux traits de cette plume chatoyante qui devient un pinceau entre les mains de miss King, est tout simplement délicieux.

D'autres visiteurs surviennent encore, des dames, des mes-

sieurs; le beau monde de la ville s'empresse, appelant Claire par son nom, la consolant, la caressant avec force exclamations attendries. La pauvrette ne fait que pleurer; mais Betsy, après le premier étonnement passé, comprend, et son cœur bondit d'allégresse. Claire va être recueillie par les siens, par des alliés de sa famille, par des amis dignes d'elle. Et qui donc a convoqué tous ces grands personnages? Aza elle-même. Celle-ci a couru d'une maison à l'autre; elle a conté la mort de bonne-maman, de bonne-maman qu'ils croyaient tous en France et qui végétait misérable dans leur ville même, à deux pas de ceux qui lui auraient dû assistance, car il n'est personne qui ne se rappelle les beaux jours de la plantation, l'hospitalité fastueuse qu'on y recevait. Quel navrant contraste avec le passé offre cette petite chambre! Il faut réparer sans plus de retard, payer une dette sacrée à cette jeune fille, dernière représentante d'un nom illustre dans deux pays.

Une quarteronne en costume d'esclave, debout dans le coin le plus reculé, écoute et pleure. C'est Aza. Elle a eu soin que le service qui va être célébré à la chapelle mortuaire fût de première classe, si le corbillard demandé par le charitable apothicaire ne doit être qu'un corbillard de pauvre. Un imposant cortège remplit la petite rue; derrière, marche un groupe d'anciens esclaves (comment Aza est-elle parvenue à les recruter si vite?), la plus haute affirmation locale de l'importance d'une famille; et, parmi eux, revenue à son costume, à sa race, à sa condition d'autrefois, Aza elle-même portant l'insigne traditionnel en perles blanches et noires : *Priez pour moi.*

La nuit seulement, quand elle sera sûre de ne pouvoir être reconnue dans les rues désertes, elle regagnera secrètement le petit enclos triangulaire, sous son habit de servitude, porté pour la dernière fois. Le piano a déjà commencé ses appels folâtres.

Si poète que soit miss King par l'enthousiasme, par la puissance descriptive et symbolique, par une ardente envolée vers tout ce qui est beau et par le vague qu'elle laisse quelquefois un peu trop volontiers à de certains contours, elle se montre ici réaliste; elle nous fait sentir d'un trait, les vices et les vertus de la race noire : l'exaltation du dévoûment chez elle et l'absence absolue de sens moral, la versatilité, le manque incurable de logique. De même, en évitant toute explication apparente, elle met le lecteur au courant des épineuses questions de race, elle l'avertit de telles différences essentielles qui peuvent exister entre le noir et le jaune, entre la négresse et la quarteronne, entre la vieille Betsy, par exemple, qui, libre de mourir de faim dans les

rues, s'intitule Baptiste à l'eau froide, crucifiée avec le Seigneur, qui jure sur la Bible, qui jargonne en anglais, et la belle Aza, née sur une aristocratique plantation, au milieu de la mollesse et du luxe, élevée comme un petit chien favori par des maîtres de vieille souche catholique et française, Aza, esclave et courtisane, qui, affranchie, va droit à la corruption, sans que ses qualités natives, chaleur de cœur, attachement animal, s'y éteignent. « Elle serait morte pour bonne-maman, mais elle ne se serait pas corrigée pour l'amour d'elle d'un seul de ses défauts. » Tout est là.

Déjà dans son premier livre, *Monsieur Motte*, miss King nous montrait tout un échafaudage d'héroïques sacrifices, fondé par une femme de couleur sur le mensonge, cette souillure ineffaçable de la race nègre. Marcélite Gaulois, une ancienne esclave, a fait élever, à l'institut Saint-Denis, le plus aristocratique des pensionnats, l'enfant de ses maîtres défunts qui, si elle n'y veillait, serait sans ressources. Marie-Modeste apprend l'histoire dans les livres du docteur Lévi Alvarès, fait la révérence d'après les règles enseignées par une réfugiée de Saint-Domingue, et a pu acquérir toutes les belles manières léguées par de longues traditions à l'élite des petites créoles, de grandes dames en miniature, dont la tête semble toujours porter une couronne, qui tiennent leur panier de déjeuner comme un bouquet, ne descendent dans la cour de récréation que gantées et voilées contre le soleil, ne portent que des bottines françaises à glands et à bouffettes, ne s'appellent entre elles que *chérie*, *mon ange*, *m'amie*, *doudouce*, etc. Mais Marcélite, à mesure qu'avance le temps, est plus inquiète encore de son œuvre qu'elle n'en est fière. Coiffeuse de l'institut Saint-Denis et de toute la ville, avec une clientèle croissante, d'autant plus que ses doigts fins, toujours luisans de pommade, savent aussi porter et glisser à leur adresse des billets doux, elle n'est cependant qu'une noire, autrement dit une belle mulâtresse brun foncé sous son tignon rouge et jaune, posé sur deux coques laineuses et sa robe, en calicot couleur de pourpre, artistement drapée sur la hanche. Or, comment une noire pourrait-elle se permettre de protéger une blanche, de payer sa pension, de lui faire accepter des cadeaux? Ce serait la pire injure du monde, une impossibilité! Pour simplifier les choses, Marcélite met donc ses bienfaits sur le compte d'un certain M. Motte, oncle supposé de Marie-Modeste, qui n'a jamais existé que dans son imagination fertile. C'est M. Motte qui subvient aux besoins de la pensionnaire pendant treize ans, c'est M. Motte qui envoie des cadeaux magnifiques par l'entremise de Marcélite, c'est vers M. Motte que s'en va la reconnaissance de sa nièce, impatiente de le connaître,

de le remercier, étonnée qu'il se cache si obstinément. Mais Marcélite l'excuse : « Il est si vieux! si malade! C'est un original!

Tout va bien jusqu'à ce que Marie-Modeste ait atteint sa dix-septième année. La directrice de l'établissement elle-même somme alors l'obstiné, le bizarre, l'égoïste M. Motte d'enlever sa nièce à une retraite dont elle n'est jamais sortie et où elle languit, lasse de cette vie cloîtrée. Il faut que, malade ou bien portant, le bienfaiteur mystérieux se décide à paraître. Marcélite, mise au pied du mur, n'ose parler ; elle se sent si coupable ! Une fois encore, elle se donne la joie de gâter son *bébé*, sa *mignonne*, elle lui apporte, pour la distribution des prix, une robe de mousseline des Indes taillée par la bonne faiseuse, des bas de soie, des bottines de satin blanc; elle lui baise les pieds, contrite et désolée, tout en essayant ces choses à celle qui l'aime comme une excellente bonne, mais sans se douter de ce qu'elle lui doit. La cérémonie a lieu avec éclat, Marie-Modeste attire tous les regards, ses compagnes n'ont qu'une idée, voir surgir M. Motte, cet oncle adorable qu'elles envient à l'élève la plus choyée du pensionnat. Alors, M. Motte restant invisible comme de coutume, il faut bien que Marcélite se confesse, avec larmes! C'est elle qui a tout fait, — oui, pour le mieux sans doute, mais sa chère petite maîtresse se résignera-t-elle à être l'obligée d'une pauvre esclave? Et que deviendra Marie-Modeste maintenant, si la directrice ne veut pas la garder, car jamais elle ne pourra l'emmener vivre chez elle, une négresse : fi ! Elle aimerait mieux mourir que lui imposer cette honte!

Hâtons-nous d'ajouter que, si l'attendrissement de la jeune blanche en écoutant cet aveu est mêlé à un peu d'humiliation, il n'en paraît rien. Tout s'arrange, grâce à la bonté de la directrice, grâce au zèle d'un certain notaire vieux style, qu'on dirait détaché d'une comédie française du bon temps, M. Goupilleau, mais surtout grâce à la persistance du dévoûment de Marcélite qui assure à sa maîtresse un mari et une fortune, après lui avoir procuré les avantages d'une brillante éducation. Jusqu'à la fin, elle ment avec une facilité déplorable, mais avec de si bonnes intentions, et elle discerne si peu, pauvre âme, la différence entre le mensonge et la vérité ! Il y a des pages exquises d'un bout de l'autre de *Monsieur Motte*, malgré quelques longueurs, quelques puérilités et l'invraisemblance par trop naïve; c'est un livre de début où éclate, pour ainsi dire, avec une sorte d'impétuosité, la vocation de l'écrivain. Mais il ne nous semble pas que cet écrivain soit doublé d'un romancier capable de soutenir une intrigue compliquée à travers trois cents pages ; le triomphe de miss King, comme celui de Nel-

son Page, est dans la nouvelle. Peut-être la plus parfaite de toutes celles qu'elle a écrites jusqu'ici est-elle une courte histoire intitulée *Madrilène ou la Fête des morts.*

La Toussaint, à la Nouvelle-Orléans comme à Paris, attire dans le cimetières la foule des affligés et aussi celle des badauds. Il y a comme à Paris un commerce actif de couronnes d'immortelles, de fleurs en papier, de médaillons symboliques, d'emblèmes de deuil à tout prix; mais, ce qu'on ne voit pas ailleurs, les vendeuses de mélasse, de pralines, de noix de coco, de pain-patate, de fritures, etc., crient leurs marchandises en plusieurs langues, toutes inintelligibles, tant elles sont *créolisées.* C'est au milieu de ce vacarme que Madrilène, ainsi nommée pour abréger Madeleine, corrige comme il le mérite certain petit mulâtre qui fait peur aux enfans blancs en lançant contre eux un méchant singe. A cet acte de justice, la mère du vaurien, exaspérée, répondra le soir même par des coups de couteau; mais, quand elle en devrait mourir, Madrilène ne regretterait pas de les avoir reçus, car ces coups de couteau, en amenant la police dans l'antre qu'elle habite, bien contre son gré, déchire, pour ainsi dire, le mystère qui, depuis son enfance, la rend si malheureuse.

Est-elle de couleur, oui ou non? Voilà ce que Madrilène s'est toujours demandé. Mme Laïs, sa prétendue tante, déclare que oui, et toutes les filles de Mme Laïs, Philomène, Antoinette, Athalie, Palmyre, etc., qui font avec leur mère un vilain métier, l'affirment à qui mieux mieux. Mais elle se sent si différente de son entourage, elle le déteste si fort, elle est attirée vers les meilleurs d'entre les blancs par une sympathie si instinctive, qu'elle a l'espoir, au moins quand la mort voudra bien la prendre, de ressusciter blanche, comme sont blancs la Vierge, le Seigneur et les saints. Cette fille maladive et triste vit en grande familiarité avec la mort; elle a dans le cimetière son seul ami, le fossoyeur Fantôme Sacerdote, qui lui a appris à lire en épelant les inscriptions des tombes; et, une fois par an, elle quitte la maison meublée de Mme Laïs, — où elle est servante sous prétexte de parenté, — pour aller dans le champ du repos vendre des couronnes. Ah! si elle pouvait y rester, s'endormir dans une de ces tombes! Pourvu toutefois que ce fût dans le cimetière blanc, au milieu d'une famille, d'une vraie famille. Le cimetière de couleur n'inspire pas de respect avec ses inscriptions de noms bizarres que l'on devine factices ou volés, noms de vieille noblesse, noms de guerre, noms d'oiseaux ou de petits chiens, des noms, quels qu'ils soient, qui ne représentent qu'un seul côté d'origine, le sang noir pur étant soigneusement éliminé de ce coin du cimetière où ne dort non plus aucun blanc. Rose-

monde Delaunay, la mère que Madrilène n'a jamais connue, était apparemment une métisse et elle n'avait point de mari. Si endolorie qu'elle fût de cette honte, il dépendrait de la petite d'être moins misérable. Pour cela, elle n'aurait qu'à servir les locataires de Mme Laïs comme font les filles de celle-ci, promptes à porter le café dès le matin, à se charger du blanchissage, à prendre les ordres de ces messieurs. On ne peut souhaiter de plus accortes chambrières, aussi ne manquent-elles jamais d'argent de poche, d'habits ni de bijoux. Madrilène n'est en guenilles que parce qu'elle méprise le côté lucratif de la profession, fuyant également les messieurs blancs qui louent des chambres à Mme Laïs et les hommes jaunes qui rendent visite par la porte de derrière à elle et à son estimable famille.

Chambres garnies, ce mot inscrit sur une enseigne signifie bien des choses pour ceux qui connaissent les colonies : discrétion, liberté de mouvemens, dédain des références, services empressés de toute sorte. Les chambres, avec leurs rideaux de damas, leurs lits drapés de dentelles, leur armoire à glace, leur lavabo de fine porcelaine et les fleurs en papier de la cheminée, sont scrupuleusement propres et l'on a pour propriétaire complaisante, pour amie dévouée, pour garde-malade au besoin, Mme Laïs, cette grosse femme avenante dont les jupes empesées bruissent sur l'escalier lorsqu'elle descend à la rencontre d'un nouveau-venu, en *gabrielle* blanche surchargée de ruches d'où sortent des bras et un cou du plus beau jaune, avec une face blanchie par la poudre de riz, et des cheveux lissés au moyen d'une pommade française à l'héliotrope. Du premier coup d'œil, Mme Laïs devine ce que vaut le client qui se présente et elle décide aussitôt si elle a ou n'a pas d'appartement à lui offrir, ainsi que le prix de cet appartement. D'aucuns trouvent invariablement toutes les chambres prises; à d'autres, la plus belle est toujours réservée; c'est affaire d'appréciation, et le locataire, une fois entré, ne s'en va plus guère; il suit même Mme Laïs dans ses déplacemens, car elle n'est pas toujours fidèle au même domicile. Il est enveloppé d'un réseau inextricable de petits soins, dorloté dans ses indispositions, et si d'aventure il meurt, on ne trouve rien derrière lui, ou bien, s'il laisse quelque chose, Mme Laïs produit un bout de testament qui étonne fort les héritiers légitimes et les réduit à la mendicité. Cependant, le mobilier reluit de plus en plus, les *gabrielles* ont des garnitures de plus en plus riches, les bijoux deviennent de plus en plus nombreux. Miss King a tracé de main de maître cette esquisse de la logeuse, un premier rôle de la vie créole ; c'est plaisir de la voir indiquer nettement, avec la virginale audace qui lui est

propre, des choses sur lesquelles il serait désagréable d'appuyer, mais qu'il importe de nous faire comprendre; on pense à l'aile d'une libellule effleurant un bourbier. Madrilène a été traitée chez celle qui se dit sa tante, comme le sont les domestiques de couleur par les maîtres appartenant à la même race, plus durement que ne l'ont jamais été les esclaves, et sa fierté s'est toujours révoltée. Ce n'est pas la fierté pourtant, ni aucun autre sentiment dont elle puisse se rendre compte qui lui arrache, au moment où une mégère la frappe, ce cri suprême :

— Au secours! au secours! Des nègres assassinent une blanche! Au secours!

Quand ce cri retentit à ses propres oreilles, elle ne le reconnaît pas, elle ne l'a pas poussé volontairement, il est sorti d'elle à son insu. C'est la race qui se révèle, comme une puissance irrésistible. Nous connaissons peu de scènes plus impressionnantes que celle-là. Et la ville tout entière entend, s'émeut, répond; la race qu'elle vient d'appeler à l'aide est là indignée, furieuse, prête à venger celle qui lui appartient. Ce n'est plus une querelle entre nègres; qui se soucierait de cela? C'est le plus criminel des attentats : l'attentat d'une noire sur la personne d'une blanche. Car, malgré les dénégations furibondes, obstinées de Mme Laïs et de ses péronnelles, Madrilène est blanche tout de bon; la vieille Zizi Mouton l'atteste, le prouve, Zizi Mouton, la *voudou* redoutée, la sorcière qui depuis si longtemps jette ses maléfices sous forme de petits paquets d'herbes sinistres et de menus ossemens au seuil des chambres garnies, Zizi Mouton qui ne pardonne pas à Mme Laïs de lui avoir pris son homme, il y a longtemps, si longtemps; n'importe :

— Eh! Laïs, coquine! Ta fé payé cher!

Et Mme Laïs aura grand besoin, en effet, de tous ses protecteurs, hauts dignitaires civils et militaires, pour échapper au sort qui l'attend. Il y a un détail caractéristique : lorsque la police lui demande son nom, elle en donne un de circonstance, — toujours par discrétion professionnelle, — car elle en a un choix, de noms, et des plus ronflans, que personne ne songerait à contester, « des noms qui sont gravés sur elle comme sur les tablettes mortuaires du cimetière de couleur. » Mais ceux-là, elle les réserve pour la dernière extrémité, l'extrémité dont la menace Zizi Mouton, en la magnétisant de ses yeux de serpent et en suçant comme du sucre, entre ses gencives édentées, les mots :

— Ah! Laïs, coquine! Ta fé payé cher!

Là-dessus, la quarteronne noircit d'effroi et de rage; c'est ainsi que pâlissent les gens de sa couleur.

La spécialité de miss King est de peindre cette race de couleur avec ses traits indélébiles, mais elle a aussi touché à d'autres sujets, toujours avec le même art. L'*Histoire d'une petite église* nous la révèle fermement protestante et franchement Américaine; nous lui savons gré d'autant plus de l'impartialité qui lui permet d'approfondir sans préjugés les âmes catholiques et créoles. Ne parle-t-elle pas du doux accent de l'anglais qui a grandi côte à côte avec la langue française? Eh bien, ce doux accent, elle le possède, elle a la compréhension indulgente et tendre des choses qui lui sont étrangères, mais au fond elle est énergiquement *elle-même*, si souple, si prompte à tout s'assimiler, qu'elle paraisse à la surface. Son âme est attachée à cette petite église, la plus pauvre, la plus abandonnée des églises protestantes de la Nouvelle-Orléans, qui reste sombre et nue, tandis qu'à la cathédrale s'écrase la multitude des réveillonneurs en cette nuit de Noël célébrée avec un tapage presque carnavalesque; les cors sonnent par centaines, les pétards éclatent, des bandes de chanteurs nègres glapissent, le long des rues, la bonne nouvelle, en couplets improvisés qu'accompagnent les grincemens de l'accordéon et les facéties des gamins :

Hors de la nuit, — vers la lumière,
Étoile de Bethléem, conduis-nous!

. . . . . .

En haut, plus haut, — au ciel et à l'amour,
Christ de Bethléem, conduis-nous, etc.

Ces pieuses invocations en fausset n'empêchent pas les symptômes d'orgie de gronder à travers l'élan prétendu religieux qui emporte une foule bruyante, grisée par le carillon des cloches, par les détonations de la poudre, par les beuglemens des trompes, et aussi par des libations copieuses. Partout on fait bonne chère, on est en liesse, les pauvres eux-mêmes ont cette nuit-là de quoi se réjouir, car tout le monde donne pour la Noël : les clubs, les établissemens industriels, les particuliers s'imposent à l'envie, afin que Santa Claus, le saint Nicolas espagnol, acclimaté en Amérique, porte ses largesses annuelles jusque dans les hôpitaux, les asiles, les antres de la mendicité. Personne ne doit se coucher avant le jour et, du soir au matin, un flot de lumière électrique éclaire la splendeur des boutiques, le tumulte de cette kermesse pittoresque à laquelle prennent part toutes les nations réunies, blanches, noires, jaunes, où retentissent toutes les langues comme en une Babel et où les loques les plus sordides frôlent familièrement

la soie et le velours. Or, pendant qu'à la messe de minuit un bambino de cire resplendit au milieu des cierges, des fleurs, des mages, des bergers, de tous les animaux de l'étable, il arrive, en vertu d'un miracle facilement explicable, qu'un enfant Jésus en chair et en os vient dormir sur les fonts baptismaux de la petite église, où un jeune curé, aussi chétif que peu considéré, veille avec des sentimens tout autres que ceux de la foule. Il pense aux besoins spirituels et autres que Santa Claus est impuissant à satisfaire, il pense à tous les cœurs vides suspendus en ce moment comme les milliers de petits bas qui s'accrochent aux branches des innombrables arbres de Noël et qu'aucun bon génie, hélas! ne viendra remplir. Il prie tout seul devant l'étoile de clinquant qui est l'ornement unique de cette église mesquine, si peu semblable à une église, sauf que le Dieu de charité l'habite, puisque ses portes sont restées ouvertes et que des malheureux, des timides, des désespérés auxquels les pompes joyeuses du culte ne disent rien, y cherchent refuge. Durant cette nuit de Noël, le petit pasteur, qui se sentait la veille presque inutile au monde, accomplit avec de faibles moyens des choses merveilleuses : il arrache au diable une âme masculine, décide un mariage, fait un baptême et rend sa mère à un enfant abandonné. En outre, il enrôle pour le catéchisme une escouade de polissons des deux sexes, représentant à eux tous une seule famille, il est vrai, la tribu des Wiggens que ne désavouerait pas Dickens, le grand conteur des contes de Noël.

De *Bayou l'Ombre,* le plus renommé peut-être des récits de miss King, bien qu'il ne soit pas celui que nous préférons, il serait facile de tirer un joli opéra comique : ces trois petites sœurs, reléguées, tandis que se bat leur père, dans une plantation lointaine, environnée de marécages qui exhalent la fièvre, et passant les longues journées à rêver d'imiter Jeanne d'Arc ou Charlotte Corday; — l'arrivée soudaine de guérillas qui se donnent pour des fédéraux vainqueurs, bien qu'ils soient des confédérés battus une bonne fois, puisque le général Lee vient de se rendre; — l'imbroglio des prisonniers yankees délivrés par les jeunes filles qui les croient des sudistes, tandis qu'ils sont en réalité du Nord; — le baiser de Roméo et de Juliette échangé entre ennemis en face du péril, — le personnage à demi comique, héroïque à demi, de Beau, le capitaine de guérillas, un pillard presque aussi redouté du parti qu'il sert, que de celui qu'il combat; — le chœur delirant, la bacchanale sauvage des négresses esclaves, ivres de liberté, un morceau presque épique; nous voyons tout cela transporté au théâtre. Ce qu'on ne pourrait y mettre, c'est l'atmosphère même du pays qui donne comme une langueur toute particulière aux tableaux qu'elle

enveloppe; c'est le silence de cet été précoce, immobile et sans voix où aucune cloche n'appelle plus les hommes au travail, où la sucrerie, les étables, les hangars s'écroulent, où les mauvaises herbes envahissent les champs que nul n'ensemence plus. Seul semble vivre et se mouvoir, comme de coutume, le bayou, roulant ses eaux saumâtres tantôt à l'ombre, tantôt au soleil, et battant les rives basses et molles qui semblent fléchir sous le poids de cyprès gigantesques. Cependant les buses patientes, perchées sur un gommier qui leur sert de poste d'observation, interrogent l'horizon; d'une aile alourdie, elles entreprennent deux par deux de courtes reconnaissances au-dessus de la plantation moribonde; celle-ci n'est pas encore assez réduite en pourriture pour qu'elles puissent en faire leur repas, patience!... Et les buses recommencent à guetter, sûres du festin final qui tôt ou tard les attend. Aucune bataille n'est racontée, mais toutes les fusillades du monde ne nous feraient pas sentir l'horreur de la guerre aussi bien que l'aspect morne et désolé de ce domaine qu'elle n'atteint que par contre-coup, qui est censé tranquille et à l'abri.

Plus encore toutefois que par la guerre de sécession, nous sommes intéressés par celle de 1870 qui, paraît-il, se déchaîna aussi à la Nouvelle-Orléans, du moins dans le quartier français. Toutes nos passions patriotiques bouillonnaient alors au cœur des vieux émigrés et de leurs fils. Par exemple, la maison meublée de M. Grouille, Alsacien d'origine, loge M. Villeminot, né sous l'astre impérial, aristocrate et homme de lettres, aveugle par surcroît, l'auteur infirme des *Tropiques de l'Amour*, des *Fleurs exotiques*, des *Statistiques du Cœur*, des *Filles de Lucifer* et autres mauvais livres qu'une pauvre ouvrière, son humble bienfaitrice devenue depuis sa femme, tient en vénération, ne les ayant pas lus; dans le même immeuble demeure M. Wilhelm Müller, un très jeune et très doux Allemand, professeur de langues mortes et d'écriture : c'est la France et la Prusse qui se trouvent en présence. A cette heure critique, on vocifère sur les dépêches dans le magasin de M. Renaudière, un cordonnier beau parleur, dont la fille eût volontiers épousé M. Wilhelm, s'il n'était pas, du jour au lendemain, devenu l'ennemi. En vain le pauvre jeune homme se permet-il de dire :

— Mais nous sommes tous Américains...

— Américains! quand on égorge notre patrie d'origine! Oui, nous avons aimé l'Amérique comme une mère lorsqu'elle était en danger, elle est encore pour nous le pays natal, mais la France passe avant tout; c'est l'incarnation de la patrie, de même que la sainte Vierge est l'idéal de la femme... Quand je dis France,

c'est comme si chaque goutte de mon sang avait une voix. La transplantation peut changer bien des choses, mais le sang reste le même, et c'est notre sang français qui tressaille aujourd'hui!

Ainsi s'exprime l'orateur de la société, applaudi par Mme Renaudière, par la grosse Mme Carlin et ses deux filles, par la petite fleuriste aux yeux entreprenans, par M. Fréjus, le marchand de chapelets, de scapulaires et d'images de dévotion, qui, pour tomber sur les Allemands, se trouve une fois d'accord avec Jacquet, le quincaillier, mangeur de prêtres et rouge. Après Sedan, *papa* Renaudière, en tablier de travail, ses lunettes repoussées sur son crâne chauve, excite si bien les esprits déjà très montés, que dans toute la rue, du canal à l'Esplanade, la guerre fait son chemin, courant en zigzags de feu, d'un trottoir, d'une banquette à l'autre, séparant de vieux voisins qui s'entendaient jusque-là, nuisant au commerce, supprimant toute sociabilité, faisant un véritable massacre d'affections humaines. De chaque enseigne allemande semblent s'élancer des canons, des drapeaux, des sabres, des insultes pour assiéger et meurtrir, en face ou à côté, un cœur français ulcéré jusqu'à la rage. On voudrait les arracher toutes et, faute d'un plus grand nombre de Prussiens à détruire, on persécute le pacifique Müller. Ce malheureux n'a plus d'élèves, plus d'amis, plus de fiancée; condamné par la vindicte publique, il se résout mélancoliquement à partir. Le jour où sa pauvre petite malle noire apparaît toute bouclée dans le vestibule de la maison est un jour de fête; la joie d'avoir expulsé l'ennemi se traduit d'une façon presque sauvage : la malle qui n'en peut mais est poursuivie d'imprécations, de railleries sinistres; elle disparaît, quelle délivrance!.. C'en est un de plus à tuer là-bas, car la France les exterminera tous, la France ne peut pas être vaincue!

Tout à coup on découvre que le fourbe, — oh! il est bien de sa race! — a fait une fausse sortie, on s'assemble aux cris : « Paris, à la rescousse! » on le poursuit dans sa cachette, envahie avec la dernière violence, et là on le trouve lisant par compassion pure des dépêches mensongères au bonapartiste aveugle qu'il a empêché ainsi de devenir fou. M. Villeminot croit les Prussiens battus à plate couture et n'aura jamais connaissance de la chute d'un Napoléon. Attendrissement général, réconciliation forcée : on continue de détester Wilhelm comme Prussien, mais comme homme on l'embrasse, et la jolie Anaïs, tout en restant Française, consent à le traiter en Américain, c'est-à-dire en bon frère, qui sera sous peu un bon mari.

Il y a beaucoup d'esprit dans cette bluette; miss Grace King ne manque pas de l'exquise et rare qualité qu'un critique anglais

nous reprochait dernièrement avec une certaine amertume de placer avant l'*humour;* nous accordons volontiers par parenthèse à notre contradicteur que l'*humour* soit au-dessus du *wit*, pourvu qu'il reconnaisse avec nous que le *wit* n'est pas l'esprit, du moins l'esprit français, un mot qui n'a de traduction dans aucune autre langue. Eh bien, ce joli esprit français, si naturel, si primesautier, l'auteur féminin des *Tales of time and place* en possède un grain par suite sans doute de ce qu'on appelle l'atavisme. Elle n'est pas en effet purement et simplement Anglo-Saxonne, il y a en elle un mélange de sang celtique qui, certes, ne lui fait aucun tort et qui la recommande à notre sympathie, car elle aime la France, elle la comprend, elle cherche et met en lumière tout ce qui reste d'elle dans un pays qui a gardé fortement son empreinte.

Miss King nous semble appelée à un succès européen, pourvu qu'un habile ouvrier réussisse à rendre les fines ciselures, la chaude couleur, l'aérienne légèreté de son style si personnel. Ce sera œuvre d'art très délicate. Mieux vaudrait pour elle rester inaccessible à ceux qui ne savent pas l'anglais que d'être touchée par des mains maladroites. Imaginez une traduction des *Contes du lundi*, d'Alphonse Daudet! Non que nous prétendions placer si haut les récits de miss King; elle a des qualités à acquérir encore en vivant, en « se guérissant de sa jeunesse. » Il lui faut devenir plus positive (singulier souhait à former pour une Américaine!), serrer de plus près la réalité dans le détail et l'enchaînement des faits, se fier moins à la seule intuition, relier plus solidement entre eux les tableaux qu'évoque sa baguette de fée. Telle qu'elle est, malgré ses inexpériences rachetées par des dons de nature, miss King a déjà conquis une place aux avant-postes de cette littérature du Sud nouvellement éclose et qui, grâce à elle, grâce à Nelson Page, grâce au George Cable des bons jours, peut soutenir la comparaison pour la *short story*, la nouvelle, avec l'Est puritain des Sarah Jewett et des Mary Wilkins, presque avec l'Ouest californien de Bret Harte.

TH. BENTZON.

REMBRANDT

ET

SON DERNIER BIOGRAPHE

Pour écrire le beau livre que M. Émile Michel vient de consacrer à la gloire de Rembrandt, il fallait à la fois être un peintre versé dans la science et dans toutes les pratiques de son art et avoir, avec le sens critique, le goût des travaux d'érudition, des recherches savantes et minutieuses. Il fallait avoir lu avec soin tout ce qui a été écrit dans diverses langues sur le fils du meunier de Leyde, *molitoris Leydensis filius*, et être en état de séparer l'ivraie du bon grain, de tout contrôler, de tout vérifier. Il fallait avoir le pied léger, courir toute l'Europe, se transporter dans le nord et dans le midi de l'Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Danemark, en Suède, pour revoir et étudier toutes les œuvres du maître. Il ne suffisait pas d'avoir l'humeur voyageuse, il fallait être un de ces curieux aimables, qui par leur entregent se créent des relations utiles, se gagnent la confiance des directeurs de musées et des riches possesseurs de collections particulières, se font ouvrir les archives secrètes, apprivoisent les dragons qui veillent jalousement sur les trésors confiés à leur garde. Mais il fallait surtout aimer assez Rembrandt pour vivre durant de longues années avec lui, dans son intimité, entouré des reproductions de ses tableaux, de ses dessins, de ses eaux-fortes. L'amour est patient, a dit l'apôtre ; M. Émile Michel a eu cette patience des amoureux que rien ne rebute ni ne lasse, et comme la vertu est quelquefois récompensée, il a trouvé des éditeurs disposés à ne rien épargner, à ne rien négliger pour que

son livre fût digne du grand artiste dont il avait entrepris de raconter l'histoire et d'expliquer le génie (1).

La méthode qu'il a suivie n'était pas la plus commode ni la plus aisée, mais c'était sans contredit la meilleure et la plus sûre : il a adopté l'ordre chronologique et fait marcher de front la biographie de Rembrandt et l'étude de ses tableaux et de ses dessins. « La vie de Rembrandt, nous dit-il, fut entièrement vouée à son art, et elle ne saurait être séparée de son œuvre ; toutes deux sont intimement liées et s'éclairent mutuellement. » S'il est peu d'artistes qui se soient donné tant de peine pour renseigner la postérité sur la date de leurs ouvrages, il n'en est point qui aient si souvent fait poser devant eux les êtres qu'ils aimaient, qui nous aient laissé un si grand nombre d'images de leur père, de leur mère, de leur femme, de leur maîtresse. Il n'en est point non plus qui aient tant aimé à se prendre pour modèle, et comme personne ne posséda plus que lui le don de mettre une âme sur un visage et d'en éclairer les dessous, comme il est peut-être parmi tous les grands peintres celui qui étudia le plus l'homme en psychologue pénétrant et subtil, la série des portraits qu'il a faits de lui-même ressemble presque à un journal intime.

Pour ne parler que des plus beaux, le portrait du musée de La Haye nous le montre dans toute la grâce et la fierté de ses vingt ans, avec l'abondance de ses cheveux aux mèches capricieuses, avec ses petits yeux ombragés par des sourcils proéminens, avec son regard à la fois candide et assuré, qui semble interroger la vie. Il a mille questions à lui faire et il faudra qu'elle réponde. Cet adolescent précoce sait vouloir ; il a un air d'autorité, de certitude, de commandement, et on voit déjà s'accuser sur son front ce pli vertical que creuseront de plus en plus les années et l'inquiétude d'un génie qui se cherche. Cinq ou six ans plus tard, il se représentera dans le fameux tableau de la galerie de Dresde le verre à la main, près d'une table couverte d'un tapis d'Orient, faisant bombance avec sa femme assise sur ses genoux et qu'il tient par la taille. Affublé d'un travestissement guerrier, il a les yeux un peu vagues, il rit à pleine bouche et nous montre toutes ses dents. « Rapprochée de sa grosse tête, celle de Saskia nous paraît plus menue encore ; on dirait un géant et une petite fée qui, sûre de son pouvoir, s'épanouit confiante et heureuse de l'amour qu'elle inspire. » C'était le bon temps ; on s'aimait beaucoup, on se promettait d'être riche et on faisait fête à la vie.

D'année en année, il ne cessera pas de se prendre pour modèle. La saison maigre, les soucis, les chagrins, les jours de deuil sont venus ; mais il a l'âme grande et forte, il supportera vaillamment les injures

(1) *Rembrandt, sa vie, son œuvre et son temps,* ouvrage contenant 343 reproductions directes, par M. Émile Michel, membre de l'Institut. Paris, 1893 ; Hachette.

de la fortune et des hommes. Vers 1664, il se fait voir à nous vieilli avant le temps, avec ses traits contractés, ses chairs tuméfiées et flasques, coiffé d'un serre-tête et d'une calotte rougeâtre, les yeux bridés, enfoncés, injectés de sang, les paupières épaissies et gonflées. Plus tard, peu avant de mourir, il reproduira une fois de plus son pauvre visage fripé, déformé, grimaçant. « Rien n'a pu abattre l'intrépide lutteur. Son regard fixé sur vous est toujours perçant et un rire franc ouvre sa bouche édentée. D'où lui vient cette gaîté ? Malgré sa misère, il a encore un coin pour peindre, et près de lui il nous montre son chevalet et un buste antique, quelque épave peut-être de ses anciennes splendeurs. » On ne peut dire plus clairement : « J'ai tout perdu, sauf mes créanciers, et nonobstant je peins encore. »

Ce n'est pas seulement dans les portraits qu'il a faits de lui-même et des siens que Rembrandt nous a raconté son histoire. Jamais peintre n'eut un talent plus personnel et n'a mis davantage sa vie et son caractère dans son œuvre. Comme le remarque M. Michel, les sujets qu'il aimait à traiter étaient toujours en rapport avec ses sentimens intimes, avec sa situation, avec l'état de son cœur.

Quand il a perdu sa mère et que la santé de Saskia décline, on le voit traiter de préférence des scènes de la vie de famille, et il s'applique à rendre en la glorifiant toute la douceur de ces joies domestiques dont il connaît mieux le prix depuis qu'il les sait précaires et fugitives. Dans ses années de détresse, lorsque ses créanciers implacables l'ont déclaré en faillite, il revient à la peinture religieuse. Il nous montre, dans le beau tableau qui fait aujourd'hui partie de la collection de M. le comte Orlof Davidof, la figure du Christ telle qu'il avait appris à la voir, aussi tendre qu'auguste. Représenté de face, à mi-corps, les bras à demi croisés, c'est le grand martyr, dont la sérénité divine console les douleurs humaines. Il ne peint pas toujours le Christ, mais il met de la religion dans tout ce qu'il peint, et, humblement prosternés devant Jupiter, les mains jointes, son Philémon et sa Baucis font penser aux *Pèlerins d'Emmaüs*, tant leur ferveur est grande, tant leur piété est profonde et touchante. Vers le même temps, il exécute cette magnifique étude de vieille femme que possède M. Kann, « l'une des peintures les plus fortes, les plus éclatantes qu'il ait jamais produites. » Assise de face dans un fauteuil, vêtue d'une robe jaune à corsage brun, coiffée d'une capeline grise et jaune clair qui met son visage à l'ombre, cette pauvre vieille, des ciseaux d'acier à la main, est occupée à se couper les ongles. Elle a beaucoup pâti, la souffrance a ravagé ses traits, elle est presque décrépite, et elle nous impose par une majesté secrète. Elle n'aime plus la vie et ne craint plus la mort ; mais elle a l'air de dire : « Quand on a perdu ses illusions, il faut garder ses habitudes et ne pas laisser de se faire les ongles. »

En tout temps, les anecdotiers se sont emparés de l'histoire des ar-

tistes célèbres pour la broder à leur façon. Celle de Rembrandt a fourni matière à plus d'une légende, dont la critique n'a fait justice que tout récemment. Ce que nous savons de sa vie peut se résumer en quelques mots. Il était le cinquième des six enfans d'un meunier de Leyde, nommé Harmen Gerritsz, et on est fondé à croire qu'il naquit le 15 juillet 1606. Après avoir fait son apprentissage dans sa ville natale, il se rendit à Amsterdam pour continuer ses études chez Pieter Lastman, peintre de quelque renom. Il le quitta au bout de six mois et revint à Leyde, où il n'eut plus d'autre maître que lui-même. En 1631, à l'âge de vingt cinq ans, il retourna se fixer à Amsterdam et y passa le reste de ses jours.

Il fut bientôt en vue. Dès la *Leçon d'anatomie*, dont le succès fut éclatant, son nom est devenu célèbre, il a conquis sa place au premier rang, et les commandes affluent. Il n'en sera pas réduit, comme beaucoup de peintres de son pays, à exercer à côté de son art une profession plus rémunératrice. Il ne sera pas obligé, comme Van Goyen, de spéculer sur les tulipes et les maisons, comme Jan Van der Cappelle de diriger une teinturerie, comme Steen d'exploiter deux brasseries, comme Hobbema de solliciter un emploi de jaugeur-juré pour les liquides débarqués à Amsterdam, comme Pieter de Hooch d'accepter une place d'intendant. Il est le portraitiste à la mode; en 1632, il a dix portraits à faire, il en fera quarante de 1632 à 1634. Le stathouder Frédéric-Henri, fils du Taciturne, quelles que fussent ses préférences pour les Flamands et les *italianisans*, le fera travailler pour lui. Ses tableaux lui sont bien payés; il tire bon parti de ses eaux-fortes, qui sont très recherchées; il a de nombreux élèves, dont il touche une redevance. Au surplus, il a recueilli de petits héritages, et sa femme lui apporte une dot. Tout semble lui promettre une vie heureuse, tranquille et grasse.

Mais tout à coup la faveur publique se détourne de lui, on le sacrifie à des rivaux, dont quelques-uns ne sont plus connus aujourd'hui que des historiens de l'art. Il perd en même temps les commandes des bourgeois, des corporations, des *Gildes*, et le patronage de la haute société. Bientôt il sera traqué par ses créanciers, persécuté par les gens de justice. Plus il fait de chefs-d'œuvre, plus il est méconnu, dédaigné, ignoré, et son nom tombera dans un oubli si profond que les fables les plus grossières répandues sur son compte s'accréditeront partout. Hors quelques amis qui lui sont restes fidèles, on ne sait plus où il est, ce qu'il fait; à peine sait-on s'il vit encore. Il avait soixant-trois ans quand il mourut à Amsterdam, d'où il n'était jamais sorti, et les uns disaient qu'il avait quitté la Hollande pour se fixer à Stockholm, d'autres affirmaient qu'il avait terminé ses jours en Angleterre, à Hull ou à Yarmouth.

Son caractère a été travesti comme son histoire, et sans les docu-

mens et les précieuses informations laborieusement recueillies dans ces dernières années par MM. Bredius et de Hoever, nous ne connaîtrions encore qu'un Rembrandt de fantaisie. Il était très frugal, très sobre, il méprisait la bonne chère. Suivant le témoignage d'un contemporain, « il vivait fort simplement et, quand il était à son travail, il se contentait d'un morceau de fromage ou d'un hareng avec du pain. » On en avait conclu qu'il était un homme très serré, dur à la détente, un ladre. N'a-t-on pas raconté que ses élèves, pour mettre sa rapacité à l'épreuve, s'amusaient à peindre sur le plancher une pièce de menue monnaie et à le voir se baisser en hâte pour la ramasser? L'anecdote est peu vraisemblable. On n'osait guère se jouer à lui, il n'était pas endurant. Il savait se faire respecter et retenir dans le devoir la turbulente jeunesse qui venait s'instruire à son école. Houbraken raconte qu'un jour d'été, étant survenu à l'improviste dans l'atelier et passant près d'une cellule où l'un de ses élèves s'était enfermé avec la femme qui lui servait de modèle, le maître entendit ces mots : — « A présent, nous voici tous deux comme Adam et Ève dans le paradis. — Vous allez en sortir comme eux! » — s'écria-t-il. S'étant fait ouvrir la porte et leur laissant à peine le temps de se rhabiller à moitié, il chassa les deux délinquans, les poursuivit jusque dans la rue.

Cet avare était, en réalité, un grand dépensier, un prodigue, un gaspilleur. Selon Baldinucci, il poussait la générosité « jusqu'à l'extravagance. » Ce bourreau d'argent, insoucieux de ses intérêts, ne pensa jamais à l'avenir. Il sut toujours administrer son talent, il ne sut jamais régler sa vie : — « Tout ce qu'il avait de ressources disponibles, nous dit M. Michel, et même de crédit, il le dépensait sans compter en achats de toute sorte, et quand il s'agissait de parer sa chère Saskia, rien n'était trop beau pour elle. Ces perles, ces pierres précieuses, ces riches agrafes, ces colliers et ces bracelets dont nous la voyons ornée dans ses portraits et dans les tableaux où elle figure, ce n'est pas, ainsi que le croit Vosmaer, l'imagination de Rembrandt qui les a créés d'un coup de pinceau ; avec ces portraits et ces tableaux eux-mêmes, nous pourrions dresser l'état des bijoux qui formaient l'écrin de la jeune femme. » — Dans une enquête faite vers 1658 ou 1659, l'orfèvre Jean van Loo, avec lequel Rembrandt vivait en relations très suivies, certifia sous serment, par-devant notaire, que le ménage avait eu en sa possession deux grosses perles en forme de poire, deux rangs de perles précieuses, un gros diamant monté en bague et deux autres en pendans d'oreilles, une paire de bracelets émaillés, de grandes pièces de table en argenterie.

Rembrandt avait le culte des belles choses, des objets de prix, et il ne lui suffisait pas de les voir, il tenait à les avoir. Il joignait à la gourmandise des yeux l'orgueil du propriétaire. — « Quand il assis-

tait à une vente, nous apprend le Danois Bernard Keilh, qui avait vécu huit ans près de lui, dès la première mise à prix il faisait une enchère si élevée qu'il ne se présentait plus d'autre acquéreur, et à ceux qui s'étonnaient de ce procédé, il répondait qu'il entendait ainsi relever sa profession. » — Incapable de résister à ses convoitises, quand l'argent lui manquait, il empruntait. Lui rentrait-il quelques fonds, il n'avait garde de s'en servir pour désintéresser ses créanciers; il faisait de nouveaux achats et contractait de nouvelles dettes. Durant toute sa vie, il mangea son blé en herbe et fut mangé par des prêteurs sans scrupules.

Ce ne sont pas Saskia et ses bijoux qui l'ont ruiné; son plus grand malheur fut d'acquérir, le 5 janvier 1639, dans le quartier juif, au prix de 13,000 florins, une maison de quelque apparence et fort spacieuse, construite dans le style de la renaissance italo-hollandaise, en briques et bandeaux de pierres alternées, dont le fronton triangulaire était orné d'une couronne. Il s'était promis de s'acquitter par des versemens successifs, prélevés sur ses gains annuels. Pure chimère! Après avoir versé quelques acomptes, il s'en tint là, les intérêts s'accumulèrent, et ce fut le gouffre où s'engloutit sa fortune.

S'il est dangereux d'acheter une maison quand on n'est pas sûr de pouvoir la payer, il est plus dangereux encore de l'aimer si tendrement que le désir de la meubler et de l'embellir devient le premier souci de la vie. Saskia et sa maison, Rembrandt se plaisait à parer tout ce qu'il aimait. Il était le plus sédentaire, le moins répandu, le plus casanier des hommes; il évitait les sociétés, fuyait les lieux de réunion, et son nom n'a jamais figuré sur les listes de la bourgeoisie, des *Gildes* des peintres et des membres de la garde civique. Il n'avait pas d'autre ambition que de rester chez lui et d'y travailler d'arrache-pied. « Quand il peignait, a dit Baldinucci, il n'aurait pas donné audience au plus grand souverain du monde, et celui-ci aurait été forcé d'attendre ou de repasser jusqu'à ce qu'il lui plût de le recevoir. »

Ce Hollandais, qui n'avait jamais vu que la Hollande, ni fait d'autre voyage que de se transporter de Leyde à Amsterdam, sentait, dans l'intérêt de son art comme dans celui de son bonheur, le besoin de transformer sa demeure en musée. Il s'était arrangé pour faire le tour du monde en faisant le tour de sa chambre, et sans sortir de sa case, en parcourant des yeux les murs de son grand salon, il pouvait dire comme le rat de la fable :

Voilà les Apennins, et voici le Caucase.

Étagères, boîtes de l'Inde en bois doré ou tressées en bambou, bibelots précieux, vases, coupes, porcelaines, costumes, animaux empail-

lés, tableaux flamands ou italiens, minéraux, coquilles, poissons, plantes marines, armures de tous les temps et de tous les pays, moulages de statues ou de bustes antiques, gravures, il avait rassemblé autour de lui l'Asie et l'Europe, tout ce qui pouvait amuser ses yeux, égayer sa pensée ou inspirer son génie. On sait l'importance qu'il attachait aux accessoires en peinture, le merveilleux parti qu'il en tirait. Il avait désormais tout sous la main. Hélas! il sera exproprié, chassé inhumainement de chez lui, condamné à se retirer à l'auberge. Il ne connaîtra plus que des gîtes de hasard, il finira ses jours dans un triste réduit aux murailles nues, et son décès sera constaté sur les registres mortuaires de la Westerkerk par cette courte mention: « Mardi, 8 octobre 1669; Rembrandt van Ryn, peintre, sur le Roozegraft, vis-à-vis le Doolhof. Laisse deux enfans. » C'était en effet, avec « ses vêtemens de laine et de toile et ses instrumens de travail, » tout ce qu'il laissait; l'inventaire en fait foi.

Ne le plaignons pas trop. Dans cette maison qu'il n'a jamais payée et qui lui coûta si cher, il a savouré les joies du paradis: il y fit des chefs-d'œuvre et il y eut des visions délicieuses ou magnifiques, que n'auront jamais les millionnaires et les empereurs. Ajoutons qu'il fut heureux en ménage plus qu'en affaires. Cette Saskia van Uylenborch qu'il a fait poser tant de fois, qu'il a métamorphosée tour à tour en Suzanne au bain ou en femme de Samson, et dont il n'a pas craint de révéler les grâces les plus secrètes en peignant la Danaé du musée de l'Ermitage, n'était point une beauté. Mais avec son visage plein, son nez renflé à l'extrémité, son front bombé, sa bouche mignonne, sa fraîcheur, ses petits yeux aux paupières épaisses, sa blonde et fine chevelure, elle avait ce genre de charme que Rembrandt recherchait dans ses modèles. Originaire de la Frise, issue d'une famille patricienne, fille d'un jurisconsulte distingué et restée orpheline à douze ans, il l'avait épousée par amour en juin 1634. Douce et facile, elle se donna à lui tout entière et sans réserve, n'ayant pas d'autre volonté que celle de l'homme qu'elle aimait et abandonnant son corps à l'artiste pour qu'il en disposât à son gré. Le seul chagrin qu'elle lui ait jamais causé fut de mourir en 1642, après huit ans de mariage.

Il ne se remaria point; mais il ne pouvait se passer de la société d'une femme. Il n'alla pas la chercher hors de chez lui; il était accoutumé à trouver tout dans sa maison. Une jeune fille nommée Hendrickje Stoffels, âgée de vingt-trois ans, était attachée depuis peu à son service; il n'eut pas de peine à s'en accommoder. Cela fit scandale. En 1654, Hendrickje fut citée devant le consistoire, privée de la communion et sévèrement admonestée. Elle ne pouvait nier; avant la fin de l'année, elle accoucha d'une fille, que Rembrandt, en souvenir de sa mère, fit baptiser sous le nom de Cornélie.

Comme Saskia, elle avait le visage peu régulier, le nez gros; mais

sa bouche vermeille, ses cheveux ardens, l'éclat de son teint, la vivacité et la tendresse de son regard sauvaient tout. Rembrandt l'a représentée dans l'admirable portrait du Salon carré vêtue d'un élégant costume, que sans doute elle ne porta jamais; ce grand observateur, qui était un grand poète, se plaisait également à copier la nature et à la déguiser. Elle a posé aussi pour la Bethsabé de la galerie Lacaze, et cette fois elle était nue. « Les jambes, comme le dit M. Michel, sont d'une grande vulgarité, et le ventre porte des traces évidentes de déformation. En revanche, le haut du corps, la poitrine et le cou, très finement modelés en pleine lumière, ont une pureté de dessin, un éclat et une délicatesse de couleur qui, suivant la remarque de M. Bode, soutiendraient la comparaison avec les plus beaux ouvrages de Giorgione, de Titien ou du Corrège, les peintres par excellence de la nudité féminine. Mais aucun de ces artistes n'aurait su mettre sur le visage de Bethsabé l'expression si vraie que Rembrandt lui a donnée. Flattée, mais encore indécise, l'épouse d'Uri ne songe pas à repousser les propositions de David. Elle laisse errer à l'aventure sa pensée, dont son vague regard et le trouble de sa physionomie trahissent les incertitudes. » Quel peintre a su mieux que Rembrandt faire parler un visage?

La noble et riche Saskia avait été l'ornement de sa vie; l'humble Hendrickje, celle qu'on appelait « la paysanne de Ransdorp, » fut pour lui la meilleure, la plus attentive, la plus fidèle des ménagères, et s'il n'avait tenu qu'à elle, ses affaires se seraient peut-être arrangées. Il n'est pas prouvé qu'elle sût lire, et sûrement elle ne savait pas écrire, car elle a fait une croix au bas des actes où elle est intervenue. Mais elle avait un grand cœur, rien ne lassa son dévoûment, elle s'employa sans relâche à adoucir des maux qu'elle ne pouvait guérir. Quand ce grand enfant fut à la merci des procéduriers, elle le prit sous sa tutelle et se chargea de le faire vivre. Malheureusement elle mourut avant lui, et désormais il s'enfonça de plus en plus dans sa noire misère. Qu'importait après tout? Lorsqu'il s'était assis devant son chevalet, il oubliait bientôt qu'il y a dans ce monde des créanciers, des hommes de loi, des prêteurs à la petite semaine, et la seule affaire qui lui parût sérieuse était de savoir comment il devait s'y prendre pour que ses ombres fussent chaudes et dorées.

Qu'un homme de génie, qui ne sait pas gouverner son cœur et ses désirs, finisse par tomber dans la misère, cela s'est vu souvent. Mais comment a-t-il pu se faire que le plus admirable peintre qu'ait produit la Hollande, celui que la postérité devait placer au rang des plus grands maîtres, ait été si peu de temps à la mode, que ses contemporains l'aient délaissé si vite pour des rivaux qu'on n'ose plus lui comparer?

Il y a des artistes qui ont bientôt fait d'épuiser leur imagination; à

peine commencent-ils de vieillir, ils cessent d'inventer, ils ne trouvent plus rien, ils en sont réduits à se répéter. Il en est d'autres qui conservent plus longtemps la jeunesse et la fécondité de leur esprit, mais le travail leur devient difficile, leur main s'est appesantie; ils inventent encore, ils ne savent plus exécuter. Un des amis de Rembrandt, le paysagiste Roghman, remarquait avec amertume « qu'à peine a-t-on acquis quelque expérience, on n'est plus en état d'en profiter. » C'était dire en d'autres termes que lorsqu'on peut, on ne sait pas, que lorsqu'on sait, on ne peut plus. Jusqu'à la fin, Rembrandt, quoique sa vue se fût affaiblie, a conservé l'entière possession de son talent et de son art. Jusqu'à la fin, ce grand chercheur a su se renouveler, varier ses moyens et ses procédés. Il n'était pas de ceux qui commencent sur les barricades et finissent dans le gouvernement. Plus il avançait en âge, plus il était audacieux. « Autant dans ses premiers ouvrages, nous dit son biographe, sa touche est fondue, fine et délicate, autant plus tard elle a gagné en largeur, en liberté, en décision, pour finir par les emportemens un peu farouches de sa vieillesse. » Ce qui est certain, c'est qu'il a fait dans les dernières années de sa vie quelques-uns de ses plus purs chefs-d'œuvre, ses *Syndics des drapiers*, dont Fromentin affirmait « que l'extrême vivacité de la lumière y est aussi finement observée que si la nature elle-même en avait donné la mesure, » sa *Lucrèce* dont Bürger disait qu'elle était peinte avec de l'or, le fameux *portrait de famille* de Brunswick, « toile enchanteresse, s'écrie M. Michel, œuvre prodigieuse, qui joint à la poésie flottante du rêve toutes les énergies de la vie la plus intense. »

Il ressort d'un examen attentif de la triste et laborieuse destinée de Rembrandt que ses vertus ont contribué à ses malheurs autant que ses défauts et ses travers. Sa rigide fierté répugnait aux transactions, aux compromis; il était incapable de gagner ou de conserver la faveur publique par d'adroites complaisances. Dès son enfance, il avait eu l'humeur sauvage, et il aima toujours à rester dans son coin, à cacher sa vie. Il le disait lui-même, il se souciait peu des honneurs, il se souciait beaucoup de sa liberté. Ne comptant guère avec l'opinion, il ne songeait qu'à se plaire à lui-même. Sa fameuse *Ronde de nuit*, qui n'est au surplus ni une scène de nuit, ni une ronde, lui fit grand tort, lui attira bien des ennemis. Les coulevriniers d'Amsterdam lui avaient commandé cette grande composition, et sans les consulter, il n'en avait fait qu'à sa tête. Quand une corporation civile ou militaire commandait un tableau pour orner la salle de ses séances, les membres de la *Gilde* se cotisaient entre eux, et ayant tous versé la même somme, ils exigeaient que le peintre les soignât tous également, sans sacrifier personne. Rembrandt n'avait pensé qu'à son art. « Les deux chefs, mis en belle place et tout à fait en évidence, ne pouvaient se plaindre. Mais sauf quatre ou cinq membres de la corporation, le reste de la troupe se

trouvait assez mal partagé. Des visages noyés dans l'ombre, éclairés çà et là par quelque accroc de lumière, d'autres à peine visibles, d'autres enfin d'une exécution très sommaire et d'une ressemblance plus que douteuse, ce n'était pas là ce qu'on avait attendu de lui. » Les Hollandais ont du goût pour les comptes en règle, et la *Ronde de nuit* leur fit l'effet d'une cote fort mal taillée. Le peintre violait les termes du contrat qu'avaient accepté tous ses prédécesseurs. Peut-être l'accusa-t-on d'indélicatesse, de mauvaise foi et de dol.

Personne n'était moins propre que lui aux besognes imposées, il n'avait pas l'inspiration à commandement. Il n'a jamais traité avec succès que les sujets pour lesquels il se passionnait, et il n'était pas de ces artistes qui ont la faculté précieuse de s'émouvoir pour tout ce qu'ils imaginent. Tout au contraire, il était l'esclave de sa sensibilité; avant d'imaginer, il fallait qu'il eût senti. L'antiquité profane et l'histoire contemporaine ne l'ont jamais inspiré, et à quelques exceptions près, les scènes mythologiques qu'il a peintes lui ont fait peu d'honneur. M. Michel qualifie sa *Diane au bain* « de maritorne au visage hommasse, à la gorge pendante, au ventre flasque et ballonné, dont les jambes portent les marques honteuses des jarretières qu'elle vient de quitter. » Diane ne lui avait jamais pris le cœur, et il n'avait tout son talent que quand son cœur avait parlé. En revanche, quelques-uns des spectacles qui laissent indifférens la plupart des hommes le touchaient vivement. Une vieille impotente, un vieux béquillard, un pourceau faisant sa sieste à l'ombre d'un buisson, un bœuf écorché, trois mendians à la porte d'une maison, trois arbres grêles sous un ciel noir, c'en était assez pour le remuer jusque dans le fond de l'âme, comme s'il eût reçu d'une main mystérieuse cette chiquenaude magique qui met le génie en mouvement. Il pouvait dire avec le poète latin : « Les choses sont ce qu'on les fait, elles ont le prix que le cœur leur donne. » Il ne réussissait à rien qu'à la condition d'être amoureux, et comme l'esprit divin, l'amour souffle où il veut.

Il avait peu de lecture ; sa bibliothèque était pauvre ; en y comprenant des exemples de calligraphie, il possédait tout au plus une vingtaine de volumes, et il ne recherchait pas la société des lettrés, il leur préférait les théologiens et les médecins. Le seul livre qu'il eût vraiment lu, son livre de chevet, était sa vieille bible, qu'il ne se lassait pas de consulter et de méditer. On sait tout ce qu'il y sut trouver et que tout tableau de sainteté paraît profane à côté des siens. Mais cette bible qu'il relisait sans cesse, il l'interprétait à sa façon et il y voyait ce qu'il aimait à voir. On peut dire que cet homme qui avait tant de peine à sortir de chez lui n'est jamais sorti de lui-même ; c'est de ses propres entrailles qu'il a tout tiré.

Génie puissant, robuste et tourmenté, original entre tous, la foule le trouvait bizarre. Il se plaisait à opérer des prodiges. Comme on l'a dit,

« c'est avec la nuit ou avec de l'ombre qu'il fait du jour. » Il adore la nature et il joint à l'amour de ce qui est la passion de ce qui n'est pas. Ce visionnaire est le plus exact des observateurs ; il donne aux choses réelles un air de mystère et il transforme ses rêves en réalités. Il agrandit les petits sujets et il mêle le familier au sublime, les détails prosaïques aux aventures surnaturelles. Il s'applique à sauver la laideur par l'intensité du sentiment, par la noblesse de l'expression. Il y a de la sorcellerie dans son talent, et ce magicien a fait dire aux âmes et aux visages ce que personne n'avait osé dire. Quel autre peintre aurait su représenter comme lui les *Pèlerins d'Emmaüs?* Quel autre aurait su évoquer devant nous l'image rayonnante d'un Dieu ressuscité, qui se souvient d'avoir traversé la tombe et « dont les grands yeux vitreux ont vu la mort? »

Ces coups de génie étonnaient son public plus qu'ils ne le touchaient. Ce grand peintre, qui n'avait jamais quitté son pays, était considéré par les Hollandais comme un étranger d'humeur fantasque, aussi extravagant que superbe, qui leur montrait un monde où ils n'étaient jamais allés, et qu'ils se souciaient peu de visiter. Ce n'était plus le temps des *Gueux,* des actions héroïques, des combats désespérés contre l'Espagne de Philippe II et de Philippe III. On s'occupait à s'enrichir. Amsterdam était une ville de commerce et de banques; sa Bourse était la plus importante de l'Europe, et le cours de l'argent y était réglé pour l'univers entier.

Dès 1631, dans une lettre à Balzac, citée par M. Michel, Descartes, installé depuis peu dans cette ruche affairée, exprime l'étonnement que lui cause le spectacle auquel il assiste : — « En cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme excepté moi qui n'exerce la marchandise, chacun est tellement attentif à son profit que j'y pourrais demeurer toute ma vie sans être jamais vu de personne... S'il y a du plaisir à voir croître les fruits de nos vergers, pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de plus rare en Europe? » — Il s'applaudissait « d'être perdu parmi la foule de ce grand peuple fort actif et plus soigneux de ses propres affaires que curieux de celles d'autrui, » et il se vantait d'y pouvoir vivre « aussi solitaire que dans les déserts les plus écartés. » Les philosophes s'accommodent de la solitude, les artistes ne peuvent se passer du monde. Ces marchands, ces commerçans, ces gros banquiers avaient pris le goût du luxe, ils aimaient à orner leurs maisons, et ils faisaient cas des peintres, quoiqu'ils les payassent chichement. Mais ils goûtaient peu le grand art, les mystères, la magie, les tableaux qui ont des dessous et qu'on doit regarder à deux fois pour les comprendre. Il leur fallait une peinture claire, lisse, facile à lire, minutieusement finie, agréable, alléchante et vraiment décorative. La Hol-

lande de ce temps réduisait l'art au portrait, elle voulait qu'on lui fît le sien ; mais Rembrandt, quelque portrait qu'il fît, faisait toujours du même coup le portrait de Rembrandt, et la Hollande n'y trouvait pas son compte.

Vondel l'appelait « le prince des ténèbres, » et lui reprochait « ses ombres factices, ses fantômes, son demi-jour. » Un de ses élèves, Nicolas Maes, devenu le portraitiste à la mode, s'était hâté d'oublier les leçons du maître et de renoncer à sa première manière « pour adopter ces couleurs claires et légères, cette manière plus fluide et plus lâchée, ces élégances apprêtées qui contentaient bien mieux sa riche clientèle. » — « Il manque à Rembrandt, disait Sandrart, d'avoir fréquenté l'Italie et les autres lieux où l'on apprend à connaître la théorie de l'art. » — Gérard de Lairesse, un de ceux qui l'avaient remplacé dans la faveur publique, dira plus tard : « Voulant peindre moelleux, il n'arrive guère qu'à exprimer la pourriture. Son esprit, dans un sujet, n'envisageait jamais que les côtés bourgeois et vulgaires, et avec son coloris jaune et roux, il a donné le funeste exemple de ces ombres si chaudes qu'elles semblent embrasées et de ces couleurs qui paraissent découler sur la toile ainsi que de la boue. » Lairesse convient toutefois que sa peinture n'était pas « absolument mauvaise, » et qu'il l'a autrefois imitée ; mais il ajoute « qu'il a abjuré son erreur et cette façon de peindre qui n'est fondée que sur des chimères » Un des petits-neveux du grand homme, Wybrand de Geest, écrivait en 1702 : « Il y a peu de temps encore, l'ignorance des prétendus connaisseurs était telle à l'égard des œuvres si puissantes de l'audacieux Rembrandt, que pour *six sous* on pouvait acheter un de ses portraits. » Aujourd'hui nous les payons plus cher et depuis longtemps l'ingrate Hollande a réparé son crime.

Quelle autre destinée eut Rubens ! On ne peut imaginer un plus étonnant contraste. Je crois savoir que M. Émile Michel, content du succès de son premier livre, s'est engagé à écrire la biographie du peintre flamand. C'est une lourde tâche que personne ne pourrait remplir aussi bien que lui. Il fera honneur à sa signature ; il nous racontera l'existence éclatante et variée du maître d'Anvers, qui fut dans l'occasion un diplomate et un homme d'affaires en tout temps, ses constantes prospérités, « ce patronage exercé sur tous les artistes de son pays, cette exploitation régulière d'un talent sûr de lui, cette fortune princière acquise par le travail, accrue par l'ordre le plus vigilant, enfin cette mort en pleine gloire et la pompe de ces funérailles menées par tout un peuple. » Mais dans l'histoire de l'art, c'est une question de savoir s'il faut préférer les fous aux sages ou les sages aux fous.

G. VALBERT.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *la Paix du ménage*, comédie en 2 actes, de M. Guy de Maupassant. — Odéon : *une Page d'amour*, drame tiré par M. Samson du roman de M. Émile Zola. — Vaudeville : *les Drames sacrés*, de MM. A. Silvestre et Morand, musique de M. Gounod.

La *Paix du ménage*, ou du trouble que peut apporter dans le régime de la communauté d'adultère, la moindre interruption de l'adultère du mari. On ne saurait rien voir de plus déplaisant que cette comédie, et si, comme hélas ! il est à craindre, nous sommes en présence de la dernière œuvre du pauvre Guy de Maupassant et de sa dernière pensée, il est permis de regretter que cette œuvre ne soit pas plus intéressante, et moins malpropre cette pensée.

Madeleine, comtesse de Salus, est mariée depuis cinq ans au comte Jean, un libertin, un de ces beaux de club, qui sont, dit-on, les pires des beaux. Elle a commencé par l'aimer assez gentiment, et lui-même, pendant les premiers temps, a montré quelque gentillesse. Mais bientôt il s'est lassé d'elle ; il a pris des maîtresses : d'abord de grandes dames, de petites ensuite, sans pourtant cesser entièrement de garder les apparences conjugales. Un jour, ou un soir, après une explication orageuse, Mme de Salus a dispensé son mari, pour toujours, de semblables manifestations, lui signifiant qu'il eût à porter ailleurs ses intermittentes fantaisies. Deux ans ils ont vécu ainsi, en voisins, et au bout de ces deux années, Mme de Salus a pris un amant : Jacques de Randol. Pourquoi un amant ? Parce que (je cite ses expressions), parce qu'elle se considérait, ayant tout à fait cessé de plaire à son mari, comme parfaitement libre moralement. Pourquoi cet amant ? Pour lui faire plaisir à lui plus qu'à elle-même, à lui qui l'aimait. Tout ça n'est déjà pas propre, dit Mme de Salus, et « tout ça » n'est que le commencement. M. de Salus est en train de redevenir amoureux de sa femme. Elle

s'en inquiète, protestant d'avance contre le partage, vous savez, l'odieux partage, dont la seule pensée ne manque jamais d'amener le « pouah ! » traditionnel sur la lèvre des femmes loyalement adultères. « Vous ou lui. Jamais vous et lui. » Pour ces honnestes dames, comme pour Figaro, tout est dans la différence entre la conjonction dubitative et l'autre. Ce n'est pas la succession qui fait la faute, c'est le cumul, et l'adultère a ses devoirs, que dis-je, ses vertus. Randol, à qui Mme de Salus annonce le péril, ne s'en émeut pas outre mesure. Il devine que Salus est en disponibilité, voilà tout, et qu'il voudrait occuper avec sa femme les loisirs d'un entr'acte. Il vient de rompre avec une comtesse; il courtise une chanteuse, la Santelli, qui se fait désirer; et il est de ces hommes que la passion inassouvie rend semblables à des chiens enragés. « Ils vont devant eux comme des fous, comme des possédés, les bras ouverts, les lèvres tendues. Il faut qu'ils aiment n'importe qui, comme le chien ouvre la gueule et mord n'importe qui, n'importe quoi. La Santelli, conclut Randol, a déchaîné la bête, et vous vous trouvez à portée de sa dent, prenez garde. Ça, de l'amour ! Non, si vous voulez, c'est de la rage. » J'ai cité cette comparaison animale, parce qu'elle peint bien le caractère de M. de Salus.

Et quand Salus paraît, c'est en effet avec de telles dispositions, à jeun et très affamé, proposant à sa femme de prendre une succession vacante et de devenir sa maîtresse. Celle-ci alors lui joue une scène à la Dumas, la meilleure peut-être, mais sûrement la plus vilaine de la comédie. « Combien, demande-t-elle, vous coûtait la plus chère de vos maîtresses ? Voyons, cinq mille francs par mois ? Eh bien, donnez-les-moi tout de suite, et je vous signe un bail d'un mois. » Et comme il va pour les lui donner, elle les prend et les lui jette au visage, avec des paroles de mépris. Pourquoi de mépris ? Le piège est-il beaucoup moins honteux pour cette femme, qui l'a tendu, que pour ce mari, qui y est tombé ? En vérité, *la Visite de noces* nous fera demain l'effet d'une idylle ; Mme de Morancé n'est qu'une pensionnaire, et quant à Francillon, je ne prononcerai même pas ici le nom de cette petite sainte.

L'épreuve n'a fait qu'exaspérer le désir de M. de Salus ; Mme de Salus a dû se barricader chez elle. Après une défense de deux jours contre les violences et les brutalités de ce goujat, ayant tout à craindre, fût-ce l'effraction, elle prie Randol de l'enlever. Randol, après les objections d'usage, accepte enfin, par amour ou par politesse, et rendez-vous est pris pour le soir. Mais sur ces entrefaites revient Salus, le sourire aux lèvres, un sourire vainqueur. Il laisse entendre tout bas à Randol que la Santelli s'est rendue, au moins promise. Il prie Randol de rester le soir à dîner pour rétablir entre sa femme et lui la neutralité pacifique et platonique qu'il avait eu tort de vouloir rompre. Et

Randol reste, et de Salus, au contraire, sort après le dîner, et c'est ainsi que les choses s'arrangent et « que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé. »

Des grandes saletés, disait l'abbé Taconnet. Mais non, pas même grandes. Elles ont au contraire quelque chose de mesquin et de médiocre ; il leur manque la franchise, la vigueur, le sang frais et rouge, et la belle sève de vie qu'il faudrait pour nous les imposer. Nous espérions de l'excellent Maupassant, et nous avons eu du mauvais Bourget, du pire, une histoire malsaine et mondaine par-dessus le marché, ce qui la rend plus répugnante encore, lui enlevant cette excuse de la nature, de l'instinct, qui fait passer les récits, même les plus crus, de Guy de Maupassant. Non, il n'y a rien là de naturel, rien qui donne l'impression de la vérité. Tout, au contraire, y sent le cynisme prémédité, l'artifice pervers, le parti-pris de la corruption cherchée, et d'une « cruauté » plus poncive peut-être et plus convenue, je ne dis pas que l'illusion volontaire, mais que l'impartialité. Il semble que Guy de Maupassant ait tenu ici une gageure, qu'il ait triché avec lui-même et se soit imposé je ne sais quel idéal à rebours, aussi en dehors que l'autre, et de la vie et de la réalité. Je ne demande pas que la devise de l'art dramatique soit *sursum corda!* mais elle ne devrait pas être non plus systématiquement le contraire, et vraiment les cœurs ici sont trop bas, si tant est que le cœur ait rien à voir en de pareilles histoires. « Le cœur humain de qui, le cœur humain de quoi ? » Celui de M. de Salus ? Où le placez-vous ? Celui de Mme de Salus ? Quand elle a pris un amant, elle l'a pris au hasard : « Puisque cet homme m'aime, pourquoi pas lui ? » et quand cet homme aujourd'hui lui demande : « M'aimez-vous ? » elle lui répond avec de sèches coquetteries : « Mon Dieu, il y a des choses qu'il ne faut jamais approfondir. » Randol enfin, qui semblait d'abord aimer de toute son âme (un mot singulier dans cette pièce), aimer sincèrement et loyalement, Randol ensuite accueille avec une désinvolture déconcertante, avec des demi-sourires et une ironie déplaisante, les confidences de Mme de Salus, menacée et presque violentée par son mari. Sans compter, nous l'avons vu, que le cynisme ne sauve pas cette comédie de la banalité : ni de l'enlèvement de rigueur proposé par la femme, ainsi qu'il convient ; discuté, puis accepté par l'amant, ainsi qu'il arrive ; ni du partage proportionnel, un des problèmes les plus rebattus de l'adultère contemporain.

Nous rappelions plus haut le mot fameux de *Mensonges ;* mais dans *Mensonges* au moins, chez le doux René Vincy, il y avait de la passion et de la souffrance. Il n'y a que corruption ici. Aucun de ces trois personnages ne mérite, je ne dis pas notre sympathie, mais seulement notre intérêt, notre curiosité. Peu nous importe qu'une telle paix, la

paix d'un tel ménage, soit ou non troublée, puis rétablie. Sujet aussi mince que désagréable ; pas d'action, presque pas de mouvement ; on piétine sur place, et la place n'est pas propre. Encore une fois il est odieux, ce trio, plus odieux que partout où jamais encore on l'a vu. Que nous parle-t-on de *la Petite Marquise*, où la fantaisie, la légèreté de la main, le sourire, où tout enfin enlevait un sujet que tout alourdit ici! C'était la mousse, et non l'écume ou la lie. *Amoureuse* même, de scabreuse mémoire, pouvait alléguer, pour son excuse ou sa défense, l'amertume et l'âpreté de son dénoûment.

Rien de semblable en cette pénible comédie. Après l'avoir entendue, reprenez les romans et les nouvelles du maître. Oh ! que *Boule-de-Suif* alors, et *la Maison Tellier*, vous paraîtront plus vraies, plus touchantes, pour un rien j'allais écrire plus pures ! Auprès de Madeleine de Salus, cette perverse poupée, Michèle de Burne elle-même, l'héroïne de *Notre cœur*, vous ravira par sa loyauté ; je crains seulement que vous ne soyez plus sensibles encore aux charmes naturels, et rien que naturels, d'une petite servante qui prend à son compte la dernière partie du roman. Là, vous retrouverez le Maupassant véritable. Mais si vous voulez monter plus haut, et de plus haut juger et condamner *la Paix du ménage*, alors ce n'est plus à Maupassant qu'il faut revenir, c'est au grand mort d'hier, à ce pur esprit qui fut aussi un esprit pur, à l'auteur de la *Philosophie de l'art*, à Taine. Il vous dira, lui, que vous ne suspecterez pas d'idéalisme conventionnel ou de scrupule bourgeois, il vous dira que l'échelle des valeurs littéraires ou artistiques correspond à une échelle des valeurs morales. Il vous dira qu'une œuvre a d'autant plus de mérite, qu'elle manifeste un caractère d'abord plus considérable, ensuite plus bienfaisant. Or, que le caractère manifesté par la comédie de Maupassant, autrement dit le sujet de cette comédie, soit considérable, déjà cela peut faire doute ; mais qu'il soit bienfaisant, il y aurait de l'audace à le soutenir.

Mlle Bartet, MM. Worms et Lebargy ont merveilleusement exécuté ce difficile et désagréable trio. Mlle Bartet, surtout, a joué le premier violon avec la franchise, l'aisance et la finesse d'une impeccable virtuose.

Et voici déjà que nous n'avons plus rien à dire, ou presque rien. *Une page d'amour*, à l'Odéon, ne mérite guère qu'on s'y arrête. Ce n'est qu'un mélodrame extrait d'un roman, et l'on ose à peine répéter encore, pour l'avoir déjà trop répété, combien cette extraction est chose insupportable. Il s'agit ici d'une jeune veuve, Mme Hélène Grandjean, et de ses tristes amours avec le docteur Deberle. Le propre du roman, si j'ose m'exprimer ainsi, était de mêler à ces amours, d'en faire souffrir et mourir la petite fille d'Hélène, une enfant précoce, maladive de cœur et d'esprit, sensible, nerveuse et jalouse. Le théâtre, comme

de coutume, nous présente tout uniment, sans rien préparer, ni développer, ni envelopper, cette donnée de psychologie ou de pathologie infantile. Oh! l'exaspérante gamine, qui arrive toujours pour voir un monsieur embrasser sa maman, et pour s'évanouir à cette vue. Syncope de la petite fille, attaque de nerfs de la petite fille, croup de la petite fille; la petite fille est sauvée, elle entre en convalescence, rechute; mademoiselle se meurt, mademoiselle est morte. Enfin! Qui nous débarrassera de deux personnages dont le théâtre abuse depuis quelque temps : l'enfant et l'ecclésiastique? L'un et l'autre sévissent cruellement dans *une Page d'amour*, et l'abbé Jouve n'y est pas moins fastidieux et poncif, que n'y est irritante la petite hystérique.

Quant au Vaudeville, ce n'est pas le clergé, c'est le bon Dieu lui-même qu'on y exhibe. Ce théâtre éclectique fait des lendemains à *Flipote* avec le Nouveau-Testament : il se partage entre M Jules Lemaître et les Evangélistes. C'est un signe de notre temps que le mépris de toute compétence, j'allais dire de toute spécialité, soit humaine, soit divine. On bannit Dieu de partout où est sa place pour le mettre partout où elle n'est pas.

Les tableaux de sainteté de la Chaussée-d'Antin forment le plus ennuyeux et le plus malséant des spectacles. L'intention, je le sais, en est pure, pieuse même; l'effet en est aussi désagréable que possible, également contraire à l'esthétique et à la foi. Oh! nous entendons bien : on nous objectera le *Noël* tant célébré de Maurice Bouchor. Mais d'abord, il venait le premier; et puis, ce mystère exquis ne ressemblait en rien aux *Drames sacrés*. *Noël* était joué par des marionnettes, qui faisaient l'interprétation irréelle et par conséquent respectueuse, idéale même. La Vierge, par exemple, n'apparaissait qu'à la fin, et la gentille figurine, qui se mouvait à peine, ne parlait pas; elle chantait. Ce n'est pas tout : le Dieu de *Noël* n'était pas le Christ, mais l'Enfant Jésus, le petit enfant, entrevu seulement, et silencieux, et justement cette enfance, cette naïveté, étaient encore un charme. Enfin, et voici la différence capitale, les vers de *Noël* étaient beaux. *Noël* était poésie, *les Drames sacrés* ne sont que rhétorique, et rhétorique, non pas de rhéteur, mais de rhétoricien, tout au plus; vers français qui ressemblent à des vers latins de collège, avec amplification et chevilles. Et quelles chevilles? « Laissez venir à moi jusqu'aux petits enfans! » Il me semble que nous avions entendu déjà dans je ne sais plus quelle *Passion* : « Laissez venir à moi les petits enfans... blonds. » Vous pouvez choisir entre les deux variantes; celle de MM. Silvestre et Morand a l'inconvénient, entre autres, de faire dire au Christ exactement le contraire de ce qu'il a dit. Le reste est à l'avenant. Mais il n'y a pas de changé que les paroles, ces immuables, ces intangibles paroles! Les situations, si je puis dire, sont traitées avec une égale désinvolture. L'ange Gabriel, par exemple, après avoir achevé

l'*Ave Maria*, se lance dans une digression pseudo-lyrique sur les cloches. Un peu plus loin, pendant la nuit de Noël, une femme de Bethléem qui vient de perdre son enfant reproche furieusement à Dieu de le lui avoir pris ; ce à quoi un vieux berger répond à peu près par les vers de Victor Hugo :

Hélas! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé !

Puis, c'est la tête de saint Jean-Baptiste qu'on apporte et dont l'aspect convertit instantanément et inopinément Salomé. Sur ce point, MM. Silvestre et Morand ne développent plus, ils corrigent l'Évangile ; et sur bien d'autres encore, qui paraissaient fixés. Ainsi, je croyais fermement que le Christ, au jardin des Oliviers, voyant venir Judas, lui avait dit : « Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ? » Au Vaudeville, il est venu, le misérable, faire une conférence et discuter avec son maître, qui lui donne la parole, la question, considérable d'ailleurs, mais peut-être déplacée ici, de l'origine du mal. J'ai vague souvenance d'avoir lu quelque chose comme cela dans le *Caïn*, de Byron. Adam disait à son fils :

Dost thou not live?
— Must I not die?

répondait Caïn, le premier des pessimistes ; et c'était plus beau, plus court, et puis cela ne se jouait pas. Ici, tout se joue, tout ce qu'il est à la fois et sacrilège et ridicule de jouer. Que nous a-t-on montré encore ? Une forêt qui parle, et dont les arbres se refusent tour à tour à donner leur bois pour la croix ; mais le dernier accepte : c'est l'arbre où s'est pendu Judas. Enfin je ne vous transcrirai pas les imprécations de Barrabas (une autre surprise) et ses vaticinations d'antisémite en délire. Sachez seulement que cette déplaisante revue évangélique se termine par l'apothéose d'un Notre-Seigneur de la rue Saint-Sulpice. Et dire que toute cette dévotion de chromolithographie, ce Nouveau-Testament de musée Grévin, est placé sous le patronage de fra Beato Angelico ! Il faut espérer que le public ne goûtera pas longtemps ce faux exercice de piété, que n'excuse ni la musique, sincère pourtant, harmonieuse et douce de M. Gounod, ni la figuration de Notre-Seigneur par le prince d'Aurec, et de la Vierge par la tante de Flipote. J'ai craint un instant de voir paraître Mme Grassot. On nous l'a épargnée ainsi que M. Galipaux.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE MUSICALE

Concerts du Châtelet : *les Béatitudes,* oratorio; paroles de Mme Colomb, musique de César Franck. — Théâtre de l'Opéra-Comique : *Kassia,* drame lyrique en 4 actes; paroles de MM. Meilhac et Ph. Gille; musique de Léo Delibes.

On a parfois prétendu que la beauté parfaite, comme l'eau, n'a pas de goût ni de couleur particulière. Si cela était vrai, *les Béatitudes* seraient une œuvre parfaitement belle; mais cela n'est pas vrai, et *les Béatitudes* ne sont qu'une œuvre incolore et insipide. J'ai fait mon devoir : j'ai entendu d'un bout à l'autre l'oratorio de César Franck. Je l'ai même écouté. Après une lecture et des auditions partielles, je soupçonnais cette musique d'être ennuyeuse; après une audition complète, j'ai la conviction qu'elle l'est en effet.

Le poème des *Béatitudes* paraît être l'ouvrage d'une dame bien pensante, mais écrivant moins bien, d'une poétesse de catéchisme ou de patronage, qui de la meilleure foi du monde a mis le sermon sur la montagne en couplets comme celui-ci :

Heureux l'homme épris des biens véritables,
Qui n'attache point son cœur
A des richesses périssables,
Et dans le sein des misérables
Répand les dons qu'il reçut du Seigneur...

Heureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. — Ainsi avait dit le Christ, plus brièvement et peut-être mieux. S'il a préféré ce texte à celui de Mme Colomb, dont il devait pourtant avoir connaissance, en vertu de la prescience divine, sans doute il avait ses raisons. Il est permis de regretter que Mme Colomb ne les ait pas admises.

Chacune des maximes saintes est délayée de même, mise en dialogue et parfois presque en action. A quels excès, comme disait Voltaire, le zèle de la religion ne se porte-t-il point chez les dames!

Autour de ces quelques mots : *Heureux ceux qui pleurent*, plus sacrés et plus inviolables encore que les autres, parce que plus que les autres ils ont bouleversé le monde; autour de cette petite phrase, une longue scène se développe : orphelins, veufs et veuves, mères en deuil, esclaves, penseurs que le doute assiège, l'humanité tout entière vient mettre en commun ses malheurs et ses plaintes. — La cinquième béatitude : *Heureux les miséricordieux*, se complique et s'encombre de récriminations contre l'injustice, d'appels à des héros vengeurs. Puis un ange du pardon intervient. — Les femmes païennes, les femmes juives et un quatuor de Pharisiens figurent dans la sixième béatitude : *Heureux ceux qui ont le cœur pur*. De plus en plus le texte sacré s'embarrasse et s'alourdit. Enfin voici Satan lui-même, et les tyrans, et la haine, et tout l'attirail de la guerre, afin que nous goûtions mieux ensuite les douceurs promises aux pacifiques. Et la huitième béatitude n'est pas moins diffuse que les autres, ni moins surchargée de hors-d'œuvre pieux. En vérité, Mme Colomb annonçait MM. Sylvestre et Morand et, sauf la mise en scène, le Nouveau-Testament est traité avec aussi peu de façons au Châtelet qu'au Vaudeville.

Il fallait bien, dira-t-on, allonger le sujet et le texte pour les mettre en musique. Non : il fallait plutôt ne mettre en musique ni ce texte, ni ce sujet. Rien n'est aussi peu musical, ou, si j'ose dire, musicable, que les béatitudes. Il est impossible à un compositeur d'exprimer, sans la plus fatigante monotonie, cette série de sentimens, ces huit états d'âme se ressemblant tous, et différant seulement par des nuances que la musique ne saurait distinguer. Entre les pauvres d'esprit, les doux, les miséricordieux, les purs, les pacifiques, la psychologie peut bien se reconnaître, mais non pas la musique. Et de fait ici, le Christ, énonçant les huit béatitudes, les énonce pareillement; il leur donne le même accent et le même caractère.

Hélas! le caractère de cette musique est précisément de n'en point avoir; elle est surtout impersonnelle et inexpressive. Que veux-tu que je te dise? grondait jadis Cherubini, parlant à un de ses élèves, dont il venait d'ouïr un opéra ; pendant trois heures tu ne m'as rien dit. — César Franck ne nous en dit pas davantage. Sur des mots comme ceux-ci pourtant : *Heureux ceux qui pleurent*, il y avait à dire. Mais non. En vain toutes les misères humaines se sont donné rendez-vous ici; en vain tous les deuils, toutes les souffrances ont attendu que le génie vînt les comprendre, les consoler, et gémir, et pleurer avec elles et pour elles, le cri sublime n'a pas retenti, la larme n'a point été pleurée. *Reine implacable, ô douleur,* chante la foule. Mais son chant a quelque chose non pas tant de douloureux que de refrogné et de maussade. Et quand, de l'universelle plainte se détachent les plaintes solitaires, celle de l'épouse ou de l'époux, celle des enfans ou celle des mères, si Franck était le grand musicien que disent ses disciples, pour toutes

ces voix dolentes il eût trouvé d'autres accens. Que ne l'ont-ils alors secouru, inspiré, élevé jusqu'à eux, les maîtres qu'il connaissait, qu'il aimait, je le sais, et auxquels vous osez prétendre qu'il ressemble! Cela, du désespoir! C'est tout au plus du chagrin, de l'ennui, et pour être sensible aux froides lamentations de ces époux, de ces enfans, il faudrait ne se souvenir ni d'Orphée, ni d'Alceste, ni de Léonore, ni d'Iphigénie, la tragique orpheline. Pour appeler, et cela sans sourire, comme vous faites, pour appeler César Franck le Bach français, et parler de la messe en *ré* à propos des *Béatitudes*, ne vous rappelez-vous donc plus ni le *Crucifixus* de la messe en *si* mineur, ni celui de la messe en *ré?* oubliez-vous comment les vrais grands maîtres ont chanté ou crié la douleur? ignorez-vous enfin et surtout que, sans être des ours, on peut faire beaucoup de mal, fût-ce aux morts, avec des pavés?

Est-ce encore du Beethoven, l'interminable et bruyante paraphrase de la septième béatitude : *Heureux les pacifiques*, et ce tintamarre pseudo-diabolique, ce satanisme de pacotille avec orchestration de zinc et de fer-blanc, sans parler des tyrans déchaînés, des prêtres païens et de la foule en fureur? Non, ce n'est point ici que sévit la guerre et que sourit la paix. Ouvrez la partition de la messe en *ré*, et de la confusion des dernières pages, de l'inextricable polyphonie, de la prière cent fois répétée : *Dona nobis pacem, pacem, pacem*, écoutez jaillir la fanfare des trompettes au-dessus des sombres timbales; tout à coup, plus haut que l'orchestre qui tremble, qui a peur, écoutez éclater l'adjuration de l'âme éperdue criant vers l'Agneau de toute douceur qui remet les péchés et donne le repos. Le voilà, le vrai Beethoven, et près de l'original vous pouvez juger ici la copie, ou la contrefaçon. Voilà toute l'horreur de la guerre et toute la suavité de la paix, en deux pages, que pour les œuvres complètes de Franck je n'échangerais pas.

Laissons Beethoven. Aussi bien n'aurions-nous jamais parlé de lui à propos de Franck, si l'exemple ne nous en eût été donné. Mais nous songions en écoutant cette œuvre, qu'un autre musicien, sans être un Beethoven, a chanté plus dignement les textes sacrés : c'est l'auteur de *Rédemption* et de *Mors et Vita*, que je veux dire. Entre deux béatitudes de Franck, une béatitude de M. Gounod nous revenait à la mémoire : *Beati qui lavant stolas, Heureux ceux qui lavent leurs robes dans le sang de l'Agneau*. La voilà, la musique divine et cependant aimable, la musique heureuse et faite pour des heureux. Elle respire, cette phrase, je ne sais quelle félicité juvénile, je ne sais quelle joie primitive. Elle a l'air de traduire un affectueux hommage, un compliment exquis. Il en émane autre chose encore que de la grâce et de la tendresse, presque de la lumière. On croit l'entendre se détacher, comme se détachent certaines inscriptions dans les tableaux anciens, sur un paysage, un fond de verdure, sur une prairie semée de fleurs, où des lavandières divines teindraient de pourpre des tuniques de lin.

Et plus loin, à la fin de ces fastidieuses *Béatitudes,* est-ce notre faute encore si le Christ de Franck nous a fait regretter le Christ de M. Gounod? « Venez, les bénis de mon Père, » disent-ils tous deux; l'un en français, l'autre en latin, chacun en sa langue. Oh! oui, chacun en sa langue, et autant celle de l'un est terne, sourde et morose, autant celle de l'autre a d'éclat, d'expansion et de majesté. Qu'on se rappelle le magnifique épisode de *Mors et Vita* intitulé *Judex :* d'abord l'admirable effusion de l'orchestre, ces horizons tout à coup découverts; puis, l'éblouissante entrée des chœurs, cette richesse, cette clarté, cet effet de plein ciel, d'un ciel ruisselant de lumière, peuplé de justes et d'anges comme le ciel de Raphaël dans la *Dispute du Saint-Sacrement.* Ils apparaissent, tous les bienheureux, siégeant en cercle sur les nuées, et derrière eux les têtes ailées des chérubins se pressent dans une poussière d'or. Alors, commencent de larges récitatifs. J'entends encore M. Faure les déclamer avec ampleur, ainsi qu'ils sont écrits, et comme disait M. Gounod lui-même, en lettres majuscules : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.* Les grands mots liturgiques se déroulaient avec lenteur; certaines intonations, certaines notes, par la grandeur auguste, par la lourdeur aussi, égalaient presque le fameux geste prêté au Christ par Michel-Ange. Et quand le juge suprême, se tournant vers ceux qu'il avait rangés à sa droite, leur disait : *Venite benedicti... possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi;* quand revenait la mélodie du prélude, alors les mots semblaient s'élargir encore, emplir toute l'étendue de leur retentissement, et si pure, en même temps que grandiose, était cette inspiration, qu'elle créait en chacun de nous un cœur pur, qui voyait Dieu.

Dieu! Peut-être César Franck l'a-t-il vu dans son œuvre, mais pas une fois il ne l'y fait voir. Quelle misère! Entendre célébrer les huit béatitudes, et cela sans un instant de bonheur. Si, un instant peut-être, mais bien court, pendant le petit chœur : *Ils seront consolés,* où luit un pâle rayon, où se peut surprendre un soupçon d'originalité rythmique, un vague espoir de charme et de grâce. Mais, en somme, cette musique est indifférente et inutile. Non pas qu'elle soit laide : Franck ne faisait pas précisément de la musique laide; il a laissé ce soin à la plupart de ses élèves. La musique dont il avait le secret, c'est la musique ennuyeuse. L'ennui, l'inexorable ennui, voilà son domaine, son royaume, le terrain sur lequel il fut sans rival. Encore, nous dira-t-on, faut-il s'entendre sur ce qu'est l'ennui. Entendons-nous donc; c'est, par définition, « une sorte de vide qui se fait sentir à l'âme privée d'action, ou d'intérêt aux choses.» Et telle est bien l'impression que nous causent les *Béatitudes :* le vide, l'absence complète d'action, de cette action de l'âme qui est la joie esthétique, le défaut de tout intérêt aux choses entendues. Par aucun de ses élémens cette

musique n'agit sur nous. La mélodie? On a beau rire du mot, la chose est éternelle et subsiste même dans la musique de Franck. Malheureusement elle y est sans relief et sans couleur, comme en pourrait témoigner la phrase déjà citée du Christ : *Venez, les bénis de mon père!* Les harmonies? Toujours cherchées, elles sont rarement originales et saisissantes, et pour l'étrangeté, pour la nouveauté des accords et des trouvailles harmoniques, les *Béatitudes* tout entières ne valent pas les deux accords du cygne dans *Lohengrin,* ou un motet de Palestrina. Quant au rythme, certain chœur : *Poursuivons la richesse avec ardeur,* se chante sur un mouvement et des triolets de tarentelle, que ne pardonneraient pas à tout autre qu'à Franck les sérieux éphèbes de cette *société* qui s'appelle *nationale*, mais qui heureusement ne l'est pas. L'orchestre enfin? Pâteux, opaque, rien ne fermente en lui, rien ne vit. Et pourtant!.. Oui, pourtant, il y a bien dans Paris une douzaine de musiciens, dont un assez considérable, pour admirer Franck, ce qui n'a pas beaucoup d'inconvéniens, et, ce qui en a davantage, pour l'imiter. L'arbre a porté des fruits, secs pour la plupart, et quelquefois amers. S'ils nous lisent, les disciples, ils se rendront témoignage entre eux et se féliciteront de souffrir, en mémoire de leur maître, persécution pour la justice. Laissons, diront-ils avec la sagesse de l'Orient, laissons les chiens aboyer contre la caravane; ils n'iront jamais où elle va. — Peut-être, mais il y a des caravanes qu'un mirage attire et qui se perdent dans le désert.

L'exécution des *Béatitudes*, sous la direction de M. Colonne, a été passable; l'œuvre est très difficile. Mais, sous la même direction, l'exécution de *Lohengrin*, l'autre soir, a été plus que médiocre, ou moins. L'orchestre a joué sans cohésion, sans passion, sans flamme, sans mesure, sans finesse, sans soin. Il a notamment étranglé d'une manière barbare l'admirable phrase du second acte qui accompagne la sortie d'Ortrude et d'Elsa; il en a odieusement serré les *grupetti*, qui doivent être, au contraire, d'une grâce très libre et un peu flottante. Même sécheresse, même dureté dans l'accompagnement du grand duo et ailleurs encore, partout ailleurs. Quant aux chœurs, il est merveilleux qu'ils puissent chanter aussi faux, aussi imperturbablement faux. Par bonheur, il y avait là M. Jean de Reszké et Mme Caron. Hélas! il y avait aussi Mlle Dufrane. La province nous avait pris, la province nous a rendu cette dame, dont le cri ressemble à celui du paon.

L'Opéra-Comique a donné *Kassia*, l'œuvre posthume du pauvre et charmant Delibes. Il a eu tort. De tant de musiciens et d'amis, ayant eu l'ouvrage entre les mains, comment pas un ne s'est-il avisé que *Kassia* ne servirait pas la mémoire d'un maître qui fut souvent exquis, et que cette pâle fleur n'était pas digne de ce tombeau?

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 mars.

Au milieu de tout ce fatras de procès, d'interpellations, d'indiscrétions bruyantes, d'incohérences judiciaires, parlementaires et ministérielles, il y a des événemens qui sont comme les diversions inattendues de notre histoire contemporaine. Au milieu de toutes ces affaires où s'épuisent les vivans, la mort frappe ses coups à l'improviste, sans prévenir, — comme si elle voulait se jouer de tous les calculs fondés sur la vie des hommes.

C'est le destin de M. Jules Ferry de disparaître au moment où il semblait remonter sur la scène, après des années pendant lesquelles il a subi toutes les contradictions et les polémiques injurieuses, l'oubli, le désaveu de ses électeurs, l'impopularité dans son propre parti. Il n'y a que quelques semaines, tout au plus, M. Jules Ferry semblait être encore la victime de cette disgrâce qui l'a si longtemps poursuivi. Il en avait peut-être lui-même le sentiment. Il évitait ou il paraissait éviter de se mêler aux luttes passionnées de la politique, aux compétitions de pouvoir; il se dédommageait par le travail dans les commissions et par la dignité d'une vie silencieuse. Il ne se croyait point évidemment fini. Il attendait, — lorsqu'il se voyait tout à coup, sans avoir pu même le prévoir, élevé à la présidence du sénat. C'était presque la revanche soudaine, inespérée, d'une retraite forcée de près de dix années, et, comme il l'a dit lui-même avec un orgueil satisfait, la fin d'une « longue épreuve, » d'une sorte « d'ostracisme » imposé à son impatiente activité. D'un seul coup il remontait à une des premières dignités de l'État, à un poste où il devait nécessairement avoir une autorité nouvelle dans les

affaires, — et peut-être les circonstances troublées où nous vivons avaient-elles donné une signification plus caractérisée à cette élection. Il avait du moins inauguré sa présidence avec autant de tact que de modération. A peine était-il relevé de ses disgrâces, cependant, à peine avait-il pu jouir quelques jours de ce retour de fortune, il est brusquement enlevé par la mort en plein succès, peut-être au seuil d'une carrière nouvelle. Il disparaît entouré du froid appareil des cérémonies officielles, laissant une mémoire contestée, le souvenir d'un homme qui a soulevé bien des colères, bien des ressentimens mal apaisés, mais qui a eu son originalité, son rôle, son action dans les affaires de la république nouvelle.

De quelque façon qu'on juge en effet M. Jules Ferry, il est certain qu'il a eu son moment, qu'il a laissé son empreinte dans une partie de la politique française, dans ce qu'on appelle la politique coloniale, et dans nos affaires intérieures. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a tenté, n'a point été à coup sûr également heureux. M. Jules Ferry a cru sans doute servir la grandeur de la France en étendant son domaine colonial. Il a pu réussir, il a réussi effectivement dans la Tunisie, où il n'avait qu'à suivre une politique traditionnelle, où l'intérêt français était évident,— et encore dans l'exécution de cette entreprise a-t-il accumulé les fautes qui auraient pu la compromettre. C'est toujours une question de savoir s'il a bien servi la France par le système de conquêtes lointaines qu'il a inauguré presque de sa propre autorité, par cette expédition du Tonkin qui lui a valu cette effroyable impopularité sous laquelle il succombait il y a près de dix ans. L'opinion française en a été si profondément troublée qu'elle n'en est jamais bien revenue et qu'elle est peut-être restée toujours aussi sévère pour celui qui, le premier, a engagé l'honneur et la fortune de la France dans cette aventure. La politique coloniale peut avoir sans doute ses séductions et ses grandeurs dans un temps où le monde s'ouvre à toutes les explorations, où les plus vieilles races semblent impatientes de se répandre jusque dans les régions mystérieuses de l'Asie et de l'Afrique; elle peut n'être aussi qu'une dangereuse et décevante tentation. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne la connaît bien jusqu'ici que par le sang et l'argent qu'elle a coûté, qu'elle peut coûter encore, et, malgré tout, malgré un retour apparent de faveur publique, ce n'est probablement pas avec cela, ce n'est pas avec ces souvenirs que M. Jules Ferry se serait refait une popularité, un nouveau titre au pouvoir. On a beau parler du vaste empire asiatique donné à la France : le Tonkin est resté suspect et n'a cessé de peser sur celui qui, plus que tout autre, y a mis son nom; mais ce n'est pas dans ces affaires coloniales que M. Jules Ferry s'est dévoilé le plus complètement avec ses idées fixes, avec la ténacité de sa nature et de son esprit.

On ne peut s'y tromper. Le vrai Jules Ferry est celui des affaires intérieures, des entreprises scolaires et des conflits religieux ; c'est le ministre passionné et emporté qui, pendant quelques années décisives, a imprimé à la politique républicaine l'ineffaçable caractère d'un anticléricalisme acrimonieux et agressif, qui a fait d'une réforme parfaitement légitime une arme de parti et de combat. Si M. Jules Ferry, dans son zèle de nouveau-venu au pouvoir, n'avait eu d'autre pensée que de réformer l'enseignement, de répandre l'instruction, de multiplier les écoles primaires, et même si dans cette œuvre de réformation il n'eût voulu que maintenir les droits de la société civile, rien n'eût été plus simple. Il n'eût pas été le premier qui aurait eu cette pensée, et pour la réaliser il aurait trouvé l'appui impartial et désintéressé de tous les esprits libéraux. Malheureusement il est trop clair qu'il poursuivait une œuvre toute différente, une œuvre de passion et de parti, que sous ces mots de neutralité civile et de « laïcisation » des écoles, il cachait la guerre aux croyances, à l'enseignement religieux, aux écoles congréganistes, au catéchisme, à un culte, au prêtre, à la modeste sœur dans le plus modeste asile. En d'autres termes, là où il fallait un réformateur prévoyant et libéral, il s'est trouvé qu'il n'y avait qu'un sectaire à l'esprit étroit, opiniâtre, tenant aussi peu de compte de la liberté des pères de famille que des mœurs ou des sentimens religieux, faisant de l'école l'ennemie de l'église, de l'instituteur un « curé laïque. » C'est par lui que cette malfaisante lutte a été engagée, et par le fait, c'est M. Jules Ferry qui a préparé avec ses lois, avec sa politique scolaire et religieuse, cette situation où une sorte de guerre intestine s'est organisée jusque dans le plus humble village, où la société française s'est trouvée partagée en deux camps presque irréconciliables. C'est son ouvrage, c'est l'héritage de division morale qu'il a laissé !

Que M. Jules Ferry n'ait pas toujours vu lui-même la portée de sa politique ou qu'il ait cru pouvoir avec le temps en atténuer les conséquences, c'est bien possible. Assurément ce n'était pas un homme ordinaire. Il avait une intelligence vigoureuse, de la résolution, le goût de l'autorité, un certain sentiment des conditions essentielles de toute société régulière, et en se servant des passions, des préjugés radicaux dans son œuvre scolaire, il se flattait de les contenir ou de les maîtriser. A travers tout il gardait un énergique instinct de l'ordre, il avait le ton, les allures, même quelquefois le langage d'un homme de gouvernement, et c'est ce qui a toujours fait illusion sur ce qu'on pouvait attendre de lui. Il se croyait certainement lui-même appelé à être un jour ou l'autre un chef de gouvernement ramené par degré au pouvoir pour relever les affaires de la république. Seulement il ne voyait pas que par toute sa politique, par ses liens de parti, par ses actes, il

s'était enchaîné aux radicaux, qu'il ne pouvait pourtant pas songer à être un homme de gouvernement avec les radicaux, et c'est ce qui lui a toujours fait une situation fausse. Il ne pouvait compter sur ses anciens alliés qui lui pesaient, à qui il avait dit un jour, dans un moment de courageuse clairvoyance, que « le péril était à gauche, » et il restait séparé des forces conservatrices auxquelles il avait très volontairement déclaré la guerre. Comment se serait-il tiré de ce conflit intime entre ses engagemens de parti et ses instincts de gouvernement? Une seule chose paraît certaine, c'est que depuis quelque temps M. Jules Ferry affectait visiblement de rester étranger aux querelles du jour, à des polémiques qui ne l'avaient point effleuré, et qu'il tendait de plus en plus à se ménager une situation nouvelle par la réserve de son attitude comme par la modération de son langage. Dans le dernier discours qu'il ait prononcé et qui reste comme son testament, il parlait en homme mesuré, faisant toujours appel sans doute à l'union des républicains, mais désavouant aussi toute pensée d'exclusion et d'intolérance dans la république.

Au moment où la mort l'a surpris, si peu de jours après une élection qui comblait son orgueil, M. Jules Ferry en était là, à cette phase de transition personnelle qui répondait à une phase de transition pu blique. S'il eût vécu, qu'en aurait-il été? eût-il repris un rôle actif, décisif dans les affaires, — et quel eût été ce rôle? C'est une autre question à laquelle personne ne peut répondre. Tout ce qu'on peut dire, c'est que M. Jules Ferry avait été certainement nommé avec intention, que le sénat, en l'élevant à sa présidence, avait vu en lui, moins le ministre agressif et militant d'autrefois que l'homme apaisé, mûri par l'expérience. Le sénat avait choisi l'homme qui semblait le mieux représenter les idées, les instincts de gouvernement, et, sous ce rapport, l'élection de M. Challemel-Lacour à la place de M. Jules Ferry a évidemment la même signification. Le sénat a vu sans nul doute en M. Challemel-Lacour l'homme d'un talent éminent, le lettré supérieur qui vient d'entrer à l'Académie presque dans la même semaine; mais il a vu aussi et surtout en lui l'homme qui, il y a quelques années, dans un discours d'une forte et saisissante éloquence, mettait en cause le radicalisme et les politiques complaisantes pour le radicalisme et les ministères complices d'une désorganisation croissante. Au fond, dans tous ces faits qui se pressent, dans les regrets qu'a inspirés la mort de M. Jules Ferry, comme dans son élection et dans l'élection de son successeur à la présidence du sénat, comme dans tout ce qui se passe aujourd'hui, il y a un sentiment avoué ou inavoué. Tout cela veut dire qu'on en a vraiment assez des agitations et des confusions, de cette anarchie morale dans laquelle on laisse depuis quelque temps la France s'égarer et se morfondre. Tout cela signifie qu'on

sent le besoin d'une direction et d'une protection, qu'on appelle un gouvernement décidé à en finir avec les procès scandaleux et les expédiens équivoques, à remettre un peu d'ordre dans les faits et dans les esprits, à dégager la politique française de toutes les suspicions et de toutes les solidarités malfaisantes, à liquider en un mot une situation qui a trop duré.

Le fait est que dans cette situation où les scandales se sont accumulés depuis quatre mois, tout reste encore assez obscur, assez indécis. On a de la peine à sortir de toutes ces équivoques que le gouvernement, tout le premier, il faut l'avouer, contribue à prolonger et à aggraver par ses faiblesses ou par ses gaucheries, faute d'oser avouer ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas, si tant est qu'il le sache lui-même. Oh! sans doute, il y a eu pendant quelques jours, si l'on veut, une apparence, un faux air d'apaisement ou tout au moins un certain ralentissement de cette campagne d'accusations, de récriminations, de divulgations qui ont fait perdre la tête à tout le monde, à commencer par les ministres. On se lasse à la fin et on lasse la curiosité publique, qui devient sceptique. Les journaux rabâchent. La commission d'enquête elle-même est à bout d'efforts et ne sait plus si elle doit se dissoudre ou si elle doit poursuivre son œuvre jusqu'ici assez vaine. Le dernier mot de ces récens procès de corruption, assez mal engagés et assez mal conduits, a été dit provisoirement à la cour d'assises par un arrêt souverain qui a frappé les uns, absous les autres, et est au-dessus des contestations. Est-ce à dire que tout soit fini, que de toutes ces agitations mêlées de péripéties et d'obscurités il ne se dégage pas une moralité supérieure, qu'il n'y ait qu'à laisser tomber dans l'oubli ce passé de quatre mois sur lequel le jury a prononcé? Voilà la question!

Il faut s'entendre. Il y a deux parts dans ces tristes affaires. Il y a l'œuvre de la justice : celle-là est accomplie jusqu'à un nouveau procès, si on se décide à poursuivre de nouveaux accusés provisoirement insaisissables. Une première fois, la cour d'appel a eu à juger l'administration du Panama, et elle a rendu un arrêt qui, en ce moment encore, est soumis à la cour de cassation. Une seconde fois, la cour d'assises a été appelée à juger ce qui a pris le nom d'actes de corruption. Elle a vu se dérouler, pendant près de quinze jours, les plus émouvans débats, parfois entrecoupés de scènes dramatiques, parfois éclairés de témoignages au moins étranges. Le jury a reconnu qu'il y avait eu des corrupteurs, puisqu'il a condamné M. Charles de Lesseps en admettant pour lui des circonstances atténuantes; il a déclaré aussi qu'il y avait eu des corrompus, puisqu'il a condamné, sans circonstances atténuantes, un ancien ministre, M. Baïhaut, concussionnaire avéré. Quant aux parlementaires, sénateurs ou députés mis en cause, les uns avaient été déjà l'objet d'une ordonnance de non-lieu, les autres ont été innocentés par le jury, qui n'a pu voir, à ce qu'il paraît, aucune différence entre ceux

qui avaient été libérés de toute poursuite et ceux qui avaient été retenus en prévention. Jusque-là, c'est l'œuvre libre et indépendante des juges! Là où la justice a passé et a prononcé, il n'y a plus rien à dire; mais en dehors ou à côté de l'œuvre de la justice, il y a des faits sur lesquels ni la cour d'assises, ni la cour d'appel n'avaient à se prononcer, qui sont ce qu'on pourrait appeler la partie toute politique de ces malheureuses affaires. C'est cette partie qui reste sous la juridiction du parlement, de l'opinion, du pays tout entier, juge souverain de ses ministres et de ses représentans.

Ainsi, de quelques euphémismes que les intéressés eux-mêmes aient cru devoir se servir dans leurs témoignages, il reste avéré qu'il y a eu d'étranges mœurs, d'étranges procédés, dans nos affaires politiques depuis dix ans. Il est avéré qu'à des momens plus ou moins critiques, des hommes publics, des ministres, des chefs de partis ont cru pouvoir peser sur l'administration de Panama pour conjurer le scandale d'un procès dont ils redoutaient les effets. Ils n'exigeaient rien, oh! non sûrement; ils se bornaient à invoquer « l'intérêt supérieur de la république,» à engager l'administrateur à s'exécuter,—et l'administrateur se hâtait de verser quelques millions pour désarmer un loup-cervier qui, par des dépêches connues du gouvernement, menaçait de « tout briser, » de faire un éclat compromettant. Il reste acquis et constaté en dépit des réticences tardives, que M. Floquet, ministre de l'intérieur, étendait sa paternelle surveillance sur les fonds d'une grande compagnie qui allaient vers des journaux dévoués à ses intérêts et à sa politique. Il reste clair que M. Clémenceau, qui avait une influence redoutable sur tous les ministères, était en même temps en relations intimes d'affaires avec le plus suspect des agioteurs cosmopolites, qu'il a tenu du reste à défendre jusqu'à ces derniers jours, jusqu'au moment où il a été arrêté par une exclamation foudroyante de M. de Mahy. Il est établi qu'il y a eu des ministres qui n'ont pas craint de subvenir à leurs dépenses secrètes par de louches négociations avec des aventuriers de Bourse. Voilà ce qui reste plus que jamais avéré après tous les débats qui se sont succédé depuis quelque temps ! C'est ce que M. Godefroy Cavaignac appelait de ce nom de « pratiques gouvernementales, » en les signalant à la réprobation de la chambre, qui les a en effet réprouvées.

Eh bien ! sur tous ces points qui n'ont rien de judiciaire, qui ne sont que de la politique, sur ces points où un gouvernement bien inspiré devrait avoir hâte de se dégager, quelle a été l'opinion de M. le président du conseil? M. le président du conseil n'est certes point suspect pour lui-même. Il a cependant toujours évité de s'expliquer. Il a craint visiblement de désavouer des alliés avec lesquels il aurait dû être étonné 'e s'entendre aujourd'hui, — de désobliger M. Floquet, M. Clémenceau, mettre du froid dans la « concentration républicaine. » Plutôt que 'e brouiller avec les radicaux, même avec les radicaux les plus con-

promis, il a mieux aimé se jeter dans toutes sortes de diversions, chercher querelle à la droite, abuser de sa police, multiplier les expédiens et les ruses, au risque de tomber dans des pièges qu'il s'est créés quelquefois à lui-même par ses maladresses. Il est la première victime de petites tactiques qui n'étaient que le déguisement de ses embarras et qui le plus ont souvent tourné contre lui.

Non, en vérité, M. le président du conseil, avec ses procédés et ses mouvemens décousus, n'a pas été toujours heureux depuis quelque temps. Il a même été tout récemment deux fois malheureux dans la même journée, en intervenant à la chambre sans grand à-propos, en allant au-devant d'explications qu'on ne lui avait pas encore demandées et qui n'ont rien expliqué. Le chef du cabinet s'est interpellé lui-même au sujet d'un incident qu'il aurait voulu tenir secret et qui naturellement a bientôt couru les journaux. Il s'agissait de cette éternelle liste de « corruption » qu'on croit voir partout et qu'on ne peut jamais saisir, de cette liste où il y aurait toute sorte de noms, — et à côté un « trou » à la place d'un nom demeuré inconnu. M. le président du conseil, qui se fie peut-être trop aisément à sa police et se laisse abuser, croyait savoir que le personnage inconnu avait été désigné dans le salon de Mme Cottu, dont le mari devait comparaître devant la justice. Il craignait que ce nom, qui n'était autre que celui de M. l'ambassadeur de Russie, ne fût prononcé dans une audience, — et alors, toujours mystérieusement, il entrait en négociation avec le bâtonnier de l'ordre des avocats, avec le défenseur de M. Cottu, pour éviter « dans un intérêt patriotique » un imprudent éclat de prétoire. M. le président du conseil avait cru bien faire, sans doute, il croyait bien faire encore en expliquant sa conduite; mais d'abord était-il bien sûr de n'avoir pas agi un peu légèrement dans tout cela, de n'avoir point été la dupe de sa police, de ne s'être pas laissé abuser par un vieux bruit tombé de lui-même? Où était la nécessité de reproduire cette vieille histoire à la tribune? Il s'exposait à réveiller un incident déjà oublié, à raviver des bruits désobligeans pour M. l'ambassadeur de Russie et à se préparer à lui-même quelque difficulté diplomatique. De plus, M. le président du conseil, dans ses explications, a cru devoir prendre à partie le barreau qu'il a tout simplement accusé d'avoir manqué à ses devoirs de discrétion, et il s'est même permis de traiter d'assez haut ce qu'il a appelé les « mœurs nouvelles » du barreau. Il n'a réussi qu'à provoquer une verte et juste protestation du bâtonnier de l'ordre, M. du Buit, qui a nettement démontré que, s'il y avait eu de la légèreté, elle venait du ministre qui avait cru naïvement garder un secret livré à une foule de personnes. On ne peut pas dire que M. le président du conseil se soit bien tiré de tout cela, ni de l'incident diplomatique, ni de ses démêlés avec le barreau.

Le malheur de M. le président du conseil a été de ne pas savoir se

défendre d'une véritable incohérence d'idées ou de direction et de paraître même s'y plaire, quoiqu'il l'ait expiée par des difficultés toujours nouvelles, par des incidens toujours nouveaux. Il a cru que c'était de la politique,— et quand, pour se tirer d'affaire, il ne trouvait rien de mieux que d'invoquer « l'intérêt supérieur de la république, » d'imaginer de noirs complots contre les institutions, de flatter des passions de parti en défiant ou en menaçant les conservateurs, il croyait avoir tout dit; il n'excitait qu'une incrédulité moqueuse! — La république n'est pas en péril, on le sait bien, il n'y a pas de complots. Il n'y a que les embarras que le gouvernement s'est créés à lui-même par ses faiblesses, par ses fausses manœuvres ou par ses alliances compromettantes. Qu'en résulte-t-il ! C'est que tout s'en ressent, et que les affaires deviennent ce qu'elles peuvent. Le ministère a pu vivre jusqu'ici en se modifiant, en se mutilant ou en se recomposant; il n'a pas réussi à se donner de l'autorité, à se mettre en garde contre les surprises qu'il se préparait, et ce qui devait arriver est arrivé. La crise a brusquement éclaté. Elle est née de cette anarchie parlementaire qui ne cesse de s'accroître, qui a fini par se déclarer sous la forme la plus aiguë à l'occasion du budget. Depuis six mois, la chambre a passé son temps à enfouir dans le budget toute sorte de petits impôts et de réformes équivoques, décousues, uniquement dans un intérêt électoral. Le sénat, de son côté, tardivement saisi, a mis, depuis huit jours, son zèle et sa prudence à écarter presque tout ce qui a été voté au palais Bourbon, à ajourner du moins la réforme de l'impôt des boissons, l'impôt sur les valeurs de Bourse. De là, un conflit violent que M. le président du conseil a vainement cherché à atténuer et dans lequel il vient de disparaître au dernier moment. De sorte qu'on en est là : pas de budget pour l'État, un dangereux conflit entre les deux assemblées, et une crise ministérielle de plus. C'est le fruit d'une fausse politique! M. le président du conseil a si bien manœuvré qu'il s'est trouvé sans crédit et sans autorité le jour où il avait à défendre une cause juste et sensée, la cause de la paix entre les pouvoirs. Le problème est maintenant de retrouver un ministère, un gouvernement à peu près suffisant pour réparer ce qui peut être réparé, pour répondre aux vœux du pays.

Quand nous disons qu'au milieu de ces agitations stériles les affaires deviennent ce qu'elles peuvent, c'est surtout vrai pour des intérêts sérieux, quoique lointains, comme cette question du Dahomey, sur laquelle la chambre, l'autre jour, a tenu à avoir des explications, sans dire elle-même, il est vrai, ce qu'elle en pense. C'est la politique coloniale qui revient comme elle reparaît de temps à autre. Cette affaire du Dahomey n'en est qu'un épisode; elle n'est qu'un des incidens de ce vaste travail d'extension ou d'exploration qui s'accomplit dans les régions africaines. Elle résume une question qui a assurément son importance, celle de l'établissement de la France

sur le littoral du golfe de Bénin et dans les territoires qui l'avoisinent. Qu'en sera-t-il réellement ? Quels seront les résultats définitifs et pratiques de l'opération de guerre exécutée en plein Dahomey pour vaincre la résistance obstinée et insultante du roi nègre Behanzin? Jusqu'ici, il n'y a pas à s'y tromper, on ne connaît que la partie brillante et relativement facile de l'entreprise. Dès que parlement et gouvernement étaient décidés à avoir raison d'un ennemi irréconciliable, le succès ne pouvait être douteux. Un habile officier, le colonel, depuis général Dodds, a été chargé de la campagne, et il l'a conduite avec autant de prudence que de vigueur. Il a dirigé son expédition dans l'intérieur en chef expérimenté, marchant avec précaution et sûreté, aussi prévoyant dans l'administration de sa petite armée que résolu et énergique dans les actions de guerre qu'il a eu à soutenir. C'est à travers les plus sérieuses difficultés locales et une série de combats sanglans qu'il est arrivé à planter le drapeau de la France à Abomey, au cœur du pays, et à chasser le roi Behanzin de son royaume. Le général Dodds a pris possession du pays, au moins des points principaux, autant qu'il le pouvait avec des forces limitées. Il a accompli son œuvre de chef militaire. Que fera-t-on maintenant ? C'est là justement la question qui s'est agitée l'autre jour au palais Bourbon et qui, à dire vrai, n'a été nullement résolue. Elle reste entière, elle n'est point aisée à résoudre. Elle est d'autant plus sérieuse, que la pacification intérieure n'est rien moins qu'accomplie, que le climat est dur pour nos soldats et que le roi Behanzin, qui a, il faut l'avouer, vaillamment défendu son pays, ne paraît pas découragé. Si on se borne à occuper le littoral, on risque d'avoir bientôt à subir l'assaut d'une armée dahoméenne reconstituée ; si on s'engage dans l'intérieur, on est exposé à être entraîné dans des aventures aussi meurtrières qu'onéreuses. C'est la fatalité de ces guerres indéfinies en pays inconnu. On sait comment elles commencent, on ne sait jamais quand elles finiront et ce qu'elles coûteront.

On ne peut jamais dire sans doute ce qui arrivera, ni en France, ni en Europe, ce que réserve l'imprévu, quels incidens peuvent se produire qui du jour au lendemain changeraient la situation générale du monde. On peut du moins dire que, pour le moment, presque partout il y a assez d'affaires pour occuper les peuples et les gouvernemens, pour les détourner des querelles internationales. L'Allemagne, comme d'autres, a certainement ses crises intimes, ses agitations socialistes, même ses scandales ; elle a aussi ses conflits de pouvoirs, ses difficultés parlementaires, et la première de toutes ces difficultés aujourd'hui est évidemment cette question de réforme militaire qui depuis des mois est livrée aux discussions les plus passionnées, qui a été l'objet de toute sorte de négociations entre les partis, qui semble à l'heure qu'il

est toucher au point où elle ne peut plus être tranchée que par une dissolution du parlement. Elle est provisoirement suspendue par les vacances de Pâques; elle ne reste pas moins dans toute sa vivacité aiguë et à peu près insoluble. Vainement il y a eu toute sorte de projets de transaction de M. de Bennigsen pour les libéraux nationaux, de M. Lieber pour le centre, de M. Richter pour les progressistes; la plupart de ces projets étaient à peine des atténuations des propositions du gouvernement. Le chancelier, M. de Caprivi, a décliné toutes ces offres de conciliation, opposant une résistance absolue. Il a fini par demander «tout ou rien;» il est vraisemblable que le parlement à son retour ne lui accordera rien, — et alors ce sera la dissolution. Seulement, il est évident que l'empereur Guillaume et le chancelier joueraient une grosse partie. L'impopularité de la loi militaire est plus grande dans la plupart des pays de l'Allemagne, dans la masse de la nation, que dans le parlement, et il ne serait point impossible que des élections nouvelles ne fussent favorables surtout à l'opposition, particulièrement aux socialistes. C'est une perspective peu faite, sans doute, pour séduire l'empereur Guillaume, qui n'a aucun intérêt, pas même un intérêt d'orgueil, à entrer en conflit avec l'opinion et à donner plus de force au socialisme déjà assez menaçant.

Les choses n'en sont pas encore là, il est vrai, et si M. de Caprivi s'est gravement engagé, l'empereur n'a pas dit son dernier mot; tout reste en suspens pour quelques jours. La loi militaire n'est pas d'ailleurs aujourd'hui la seule question qui fasse du bruit à Berlin. A la veille de la séparation du parlement, M. Ahlwardt, député antisémite, celui qui s'est déjà fait des affaires par ses révélations sur les fusils Löwe, M. Ahlwardt a tenu à donner une représentation dans le genre de nos représentations françaises du Panama. Il est arrivé au Reichstag avec un formidable réquisitoire, signalant la dilapidation des fonds des invalides, accusant de corruption des membres du parlement, des ministres, des hommes publics de l'entourage de M. de Bismarck, et M. de Bismarck lui-même. L'accusateur a été sommé sur l'heure de donner des preuves qu'il n'avait pas naturellement. Le tumulte a été effroyable. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, si M. Ahlwardt a été conspué et honni dans le parlement, il a été à sa sortie l'objet de bruyantes ovations populaires. Les soupçons font leur chemin, et ces scandales qu'on croit particuliers à la France, l'empereur les voit éclater autour de lui à Berlin, comme il va les retrouver à Rome où il se rend pour les noces d'argent du roi Humbert.

Depuis plus de trois mois que le ministère libéral de M. Sagasta est arrivé au pouvoir à Madrid, il a eu le temps de s'établir, d'inaugurer sa politique et surtout de faire ses élections, pour avoir son parlement,

sa majorité. Après les élections du congrès, ce sont les élections du sénat qui viennent de se faire, et les unes et les autres ont été telles qu'on les désirait. Elles avaient été savamment préparées et elles ont naturellement répondu aux vues du gouvernement. Dans le congrès, le ministère de M. Sagasta peut compter sur une majorité de près de trois cents membres contre une minorité de quatre-vingts conservateurs, d'une trentaine de républicains et de quelques carlistes. Dans le sénat, composé d'élémens assez divers, sénateurs élus ou sénateurs à vie, évêques, représentans de la grandesse dans le sénat, le ministère a une majorité moins forte, mais suffisante encore : il a près de 180 voix contre 135. Aujourd'hui, tout cela est fait, et d'ici à peu de jours le nouveau parlement espagnol, le parlement Sagasta, va se réunir. Est-ce à dire que tout va marcher simplement, que les difficultés sont finies? C'est maintenant, au contraire, qu'elles vont se succéder. Il en est des ministères libéraux comme des ministères conservateurs en Espagne. A peine sont-ils nés qu'ils commencent à se modifier, et leur vie n'est qu'une série de transformations. La série a déjà commencé pour le cabinet Sagasta, par la démission du ministre de la marine, l'amiral Cervera, qui a refusé de souscrire à des économies qu'on voulait lui imposer et qui a été remplacé par l'amiral Pasquin. Ce n'est pas tout. Dès le premier moment, le ministre de la justice, M. Montero-Rios, le ministre d'État, le marquis de la Vega y Armijo, n'ont pas caché qu'ils n'entraient que provisoirement dans le cabinet, qu'ils aspiraient à d'autres positions dans l'État, et leur démission n'est sans doute qu'une affaire de temps ; de sorte qu'on pourrait dire qu'il y a à Madrid une crise ininterrompue.

Si ce n'était encore cela, mais le ministère va avoir à vaincre de bien autres difficultés avec les réformes qu'il se propose de réaliser : réformes financières de M. Gamazo, réformes militaires du général Lopez Dominguez. Déjà, par une réorganisation militaire qui détruit ou déplace les vieilles capitaineries générales, le ministre de la guerre a soulevé les plus ardentes oppositions dans les villes dépossédées comme Burgos et Séville. La question est d'autant plus grave que l'organisation nouvelle implique nécessairement d'assez grosses dépenses pour les établissemens militaires dans les nouvelles capitales. Cette seule réforme suffit pour créer bien des difficultés. Tout fait donc présager pour le cabinet libéral une vie laborieuse, et ce n'est pas sans peine que M. Sagasta réussira à s'assurer une certaine durée dans cette carrière où l'Espagne a déjà vu passer tant de ministres et tant de pouvoirs.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Le détachement du coupon trimestriel sur la rente française 3 pour 100 a eu lieu, le 16 mars, au cours de 97.50. Le prix nouveau ressortait ainsi à 96.75. Un mouvement de reprise, habilement conduit par la haute banque, en vue de faciliter une campagne de hausse sur les valeurs espagnoles et turques, a conduit le 3 pour 100 à 97.40. Mais la politique a de nouveau exercé son action; les péripéties de la discussion du budget au sénat ont inquiété les acheteurs. Sur l'éventualité d'un conflit entre les deux chambres, de nouveaux douzièmes provisoires, même d'une crise ministérielle, la rente a reperdu toute son avance et reste à 96.82. L'amortissable garde une plus-value de 0 fr. 20 à 97.90, le 4 1/2 a été porté de 106.02 à 106.15.

Le sénat, dans ses deux séances du 28 mars, consacrées à la discussion du budget, a pris en effet d'importantes décisions qui rendaient malaisé un accord rapide avec la chambre des députés. Les taxes votées par la chambre sur les pianos et sur les livrées sont supprimées, celle sur les vélocipèdes est réduite de moitié. Sur les patentes et sur les droits de succession, le désaccord n'est pas moins grand; enfin, la réforme du régime des boissons est disjointe du budget, et disjointe aussi est la loi Tirard frappant d'un impôt les opérations de Bourse. On sait à quel point ce dernier sujet a passionné depuis plusieurs mois le personnel d'intermédiaires de notre marché financier. Agens de change et coulissiers sont en présence. La chambre des députés avait donné la victoire aux premiers, le sénat est venu au secours des autres en leur offrant un répit.

Les retraits de fonds aux caisses d'épargne continuent de dépasser en importance totale les apports nouveaux des déposans. Cependant, l'excédent s'est amoindri; il n'a été que de 13 millions pour la seconde décade de mars, portant le montant des excédens, depuis le 1er janvier, à 145 millions, et à 175 si l'on y comprend les chiffres afférens à la Caisse d'épargne postale.

Le compte courant du trésor à la Banque de France s'est relevé à 117 millions. Le ministre des finances a été autorisé à émettre des obligations sexennaires pour 121 millions, en vue d'assurer le remboursement de titres de même nature arrivant cette année à échéance.

Un très vif mouvement de hausse s'est dessiné sur la rente Extérieure d'Espagne. Ce fonds a été porté, depuis le milieu du mois, de 64

à 66.50, et les optimistes prévoient des cours plus élevés encore, après d'inévitables oscillations, pour l'époque où les plans financiers de M. Gamazo, le ministre des finances, auront pu recevoir un commencement d'exécution. Les compatriotes de M. Gamazo ont une grande confiance dans ses capacités et dans son énergie ; ils sont convaincus qu'il pourra effectuer une véritable rénovation des finances de la péninsule. Au point de vue budgétaire, il a obtenu de ses collègues du cabinet 31 millions de pesetas d'économies, et il compte faire rendre aux revenus publics, par le seul effet d'une perception plus habile et plus rigide, 30 millions de plus. L'équilibre serait de cette façon presque atteint, et le ministre pourrait aborder d'autres opérations, la consolidation de la grosse dette flottante accumulée par des années de déficit, et le remaniement des relations du trésor avec la Banque d'Espagne. Les deux derniers bilans de cet établissement ont été satisfaisans. L'encaisse métallique s'est accrue, et le montant de la circulation fiduciaire a diminué, ainsi que celui des avances sur titres ou en comptes courans. Dans l'île de Cuba, l'opération de retrait des billets de guerre est terminée depuis le 15 mars ; ces titres ont été remboursés en or. Les obligations ou billets hypothécaires de l'île se sont avancés, les 6 pour 100 de 463.75 à 470, les 5 pour 100 de 420 à 428.

Les autres valeurs espagnoles ont également vu leurs cours s'améliorer. Le Saragosse a été porté de 198.75 à 213.75, grâce à une forte plus-value de recettes pendant les deux dernières semaines sur la période correspondante de 1892 ; les obligations des trois catégories de la même Compagnie sont en hausse d'une dizaine de francs, respectivement à 329, 320 et 282. Le Nord de l'Espagne s'est avancé de 162.50 à 173.75 ; ses diverses obligations accusent une plus-value variant, selon les séries, de 3 à 6 francs. Les Andalous, plus favorisés encore à cause du dividende annoncé de 20 francs, ont été portés de 340 à 365 ; leurs obligations présentent une avance modeste de 3 à 5 francs. Le Mobilier espagnol, dont le portefeuille est composé de valeurs diverses de la péninsule, a été porté de 80 à 92.50.

L'Italien est en hausse d'une demi-unité à 93 francs. Les fonds russes sont restés à peu près complètement immobiles, de même que le Hongrois. L'Unifiée a été portée de 101.25 à 200 pour 100, les fonds helléniques ont bénéficié d'une hausse de 4 pour 100, l'obligation 5 pour 100 1884 a été portée de 350 à 370. Notons encore une unité de hausse sur le 4 pour 100 brésilien à 71.50 et une avance assez notable des fonds argentins à Londres. Le Portugais a été porté de 21.50 au-dessus de 22 pour 100.

Les fonds turcs ont pris leur part de l'amélioration générale. La dernière série de la dette générale a gagné 0 fr. 42 à 22 fr. 35, soit tout le montant du coupon de 0 fr. 50 centimes détaché le 13 courant. La

Banque ottomane est en hausse de 17 francs à 605 francs. Il ne fait point de doute que ce mouvement ne soit dû en grande partie à l'action d'un syndicat; mais le portefeuille y joue aussi son rôle en absorbant des obligations de priorité et des titres de douane, valant les unes 442 francs environ, les autres 485 francs.

Le 23 courant, a été constituée, au capital de 15 millions, par la Banque ottomane avec le concours de la Banque de Paris et des Pays-Bas, la compagnie du chemin de fer ottoman de Salonique à Constantinople (486 kilomètres), dotée d'une garantie de l'État de 15,500 francs par kilomètre, à prélever sur les dîmes des provinces traversées par le chemin de fer. Parmi les membres du conseil figurent MM. Léon Berger et Vincent Caillard, membres du conseil de la dette, et Auboyneau, directeur de la Banque ottomane.

Le Crédit foncier a été de nouveau pris à partie pendant cette quinzaine par la spéculation, dont les ventes ont fait fléchir l'action de 995 à 976.25. L'assemblée générale des actionnaires a lieu samedi 1er avril. D'après le rapport du gouverneur, les prêts hypothécaires ont atteint 125 millions en 1892 contre 123 en 1891, les remboursemens anticipés 114 millions contre 111. L'excédent des prêts nouveaux sur les remboursemens ressort donc à 11 millions. Les provisions, ordinaires et extraordinaires, pour l'amortissement, sont de 100 millions. Les bénéfices de 1892 sont de 22,208,770 francs contre 25 millions 253,298 en 1891, ce qui explique la réduction du dividende.

La Banque de Paris et des Pays-Bas s'est avancée de 650 à 680, mouvement dû à l'amélioration des valeurs espagnoles et à la participation prise par l'établissement à l'affaire de la ligne Salonique-Constantinople. Un dividende de 30 francs pour 1892 sera proposé à l'assemblée du 9 mai. Le Comptoir national a repris 5 fr. à 505. Le Crédit lyonnais vient de détacher un acompte de 12 fr. 50 sur le dividende de 30 francs qui sera proposé à l'assemblée du 6 avril. Ce dividende absorbera 12 millions, soit la totalité des bénéfices nets, moins 105,000 francs reportés à 1893.

Le Crédit industriel a monté de 35 francs à 600. Le dividende, fixé en assemblée générale, est de 15 fr. 62.

A l'exception du Nord, qui a reculé de 1,895 à 1,870, les actions de nos grandes compagnies ont gardé leurs cours du milieu du mois. Les titres des Chemins autrichiens sont encore en hausse de 10 francs à 667.50, ceux des Lombards de 12.50 à 267.50.

La compagnie des Omnibus a réuni ses actionnaires en assemblée générale le 29 mars. Le dividende de 1892 a été fixé, sur la proposition du conseil, à 40 francs, soit une diminution de 5 francs sur le montant réparti pour 1891.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

LES ILLUSIONS

ET

LES MÉCOMPTES D'UN ROYALISTE

LE COMTE DE FALLOUX.

II[1].

M. DE FALLOUX ET LES RÊVES DE RESTAURATION MONARCHIQUE DEPUIS 1848.

Mémoires d'un royaliste, par le comte de Falloux, 2 vol. in-8°.

La révolution du 24 février 1848 était certainement pour la France une étrange aventure, mère de bien d'autres aventures, et la république, qui renaissait après un demi-siècle, avait pour premier effet de confondre tous les partis. Pour les libéraux du régime de juillet, c'était la ruine de l'œuvre des dix-huit années. Pour les républicains eux-mêmes, qui voyaient tout à coup se réa-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

liser le rêve pour lequel ils avaient conspiré et si souvent combattu, c'était une surprise. Ils ne s'attendaient pas à un si prompt et si facile succès; ils avaient presque désarmé ou tout au moins ajourné leurs espérances à la fin du règne (1). Pour les bonapartistes, dont on aurait cru la veille encore la fortune ensevelie dans le ridicule des équipées de Strasbourg et de Boulogne, une sorte d'horizon se rouvrait avec la perspective des agitations populaires. Quant aux légitimistes, ils n'avaient sûrement contribué en rien à la catastrophe. Six mois avant, ils se résignaient presque à une opposition de décence ou d'honneur pour le principe. Dès que la révolution avait éclaté, ils retrouvaient leurs illusions. Ils n'affectaient ni deuil ni regret d'une monarchie qu'ils n'aimaient pas ; ils se rangeaient parmi les vainqueurs. Ils pensaient et parlaient en vaincus d'autrefois, pour qui le 24 février 1848 était la revanche ou la réparation du 29 juillet 1830. Au fond, qui sait si chez Lamartine lui-même, le chef le plus populaire de la révolution nouvelle, il ne restait pas quelque parcelle de ces sentimens du vieil homme de la Restauration qui, dans le secret de son âme, n'avait jamais pardonné à la monarchie de juillet?

« Les légitimistes, écrivait, dès le 3 mars, Mme Swetchine, sont tout de flamme pour la république. Si l'état actuel laisse accessible à bien des terreurs, la chute de l'ennemi commun met bien à l'aise certaine partie de ce pauvre cœur humain (2). » Les légitimistes trouvaient dans la révolution de février une vengeance ; ils y trouvaient de plus, ils le croyaient, une occasion favorable de sortir d'une longue inaction, de reprendre librement position dans les affaires, de ressaisir leur ascendant par l'élection, de mieux servir leur cause. Situation curieuse pour le parti des anciennes traditions! Par leurs rancunes, les légitimistes se rattachaient aux vainqueurs du jour, dont leur passé les séparait; par leurs instincts, par le pressentiment des crises qui pouvaient atteindre le pays, ils se rapprochaient, ils devaient se rapprocher forcément des vaincus du dernier régime. Peut-être même dans ce double spectacle de Louis-Philippe suivant de près Charles X dans l'exil, et de la défaite commune des deux royautés, voyaient-ils déjà la fin des scissions dynastiques, le préliminaire de la reconstitution d'une famille royale unique. En un mot, passions, ressentimens, illusions, faux calculs, tout se mêlait dans le mouvement qui venait de se déchaîner à travers la France, où les uns et les autres, selon le mot de Mme Swetchine, avaient leurs « chimères respectives. » Il n'y avait qu'une chose

(1) C'était au fond le sentiment de beaucoup de républicains. Trois mois après encore, un des ministres de la république, M. Goudchaux, disait tout haut en pleine assemblée : « La révolution de février est arrivée trop tôt! »

(2) *Lettres de Mme Swetchine*, 2 vol.

qu'on ne voyait pas, qu'on ne pouvait guère prévoir encore : c'est que le 24 février allait conduire, par le 15 mai et le 24 juin, à l'élection napoléonienne du 10 décembre 1848, — par les divisions des partis au 2 décembre 1851, à la résurrection de l'empire, puis, dans un avenir encore voilé, à d'effroyables désastres, — et que rien de tout cela ne ramenait à la monarchie !

I.

Le drame s'ouvrait à peine et, il faut le dire, cette révolution de 1848, qui allait retentir en Europe, avait la fortune singulière de ne rencontrer en France ni hostilité ni résistance. Elle semblait acceptée par le pays, par le clergé, par la magistrature, sinon sans crainte, du moins sans malveillance. Un des premiers, par la liberté de l'esprit et des opinions dans cette carrière nouvelle, était M. de Falloux. La veille encore, il aurait reculé devant cet inconnu d'une révolution, s'il eût été le maître d'en décider, et il avait refusé son nom au banquet du Château-Rouge, à la proposition d'accusation contre le dernier ministère du roi Louis-Philippe, à toutes les manifestations, préludes de la débâcle du 24 février. Le lendemain, devant le fait accompli, il avait promptement pris son parti; il suivait le mouvement, il devançait même ses amis. Berryer, lui, ne laissait pas de garder une certaine réserve et, en se présentant peu après à ses électeurs marseillais, il restait le vieil homme invoquant son passé, avouant ses convictions, promettant sa bonne volonté sous la république comme sous la monarchie. Montalembert, quoiqu'il n'eût aucun lien avec le dernier règne, ne se séparait pas sans regret, sans un émouvant adieu public, « de la royauté constitutionnelle » qui avait donné à la France « trente-quatre années de paix, de prospérité et de liberté. » M. de Falloux, plus libre que ses amis, allait plus loin et cédait peut-être un peu aux excitations du moment.

Dès les premiers jours, avant de regagner l'Anjou, pour l'élection d'une assemblée constituante, il avait écrit à un de ses amis une lettre où il dépeignait avec feu la situation nouvelle créée à la France et à l'Europe. Il traitait cavalièrement les « puissances » européennes qu'il appelait les « impuissances étrangères. » Il parlait avec *admiration*, — il soulignait le mot, — de « l'héroïsme du peuple de Paris, » de sa « générosité » et de sa « délicatesse, » « surpassant, disait-il, celles de beaucoup des corps politiques qui ont dominé la France depuis soixante ans. » Il rappelait pour les gens de l'ouest une parole de Chateaubriand : « Je suis monarchique par principe, je suis républicain par nature. » Il disait enfin : « Tout est nouveau, tout est inoui dans les événemens

actuels. Notre conduite ne doit plus relever à cette heure que de notre patriotisme, sans aucun ressouvenir de nos vieilles démarcations de partis. » Une fois engagé dans la campagne électorale avec son compatriote et son collègue de la dernière chambre, M. de Quatrebarbes, il la menait vivement, adroitement, en habile tacticien, et il se peint lui-même dans une petite anecdote qu'il raconte. M. de Quatrebarbes, tout disposé qu'il fût à subordonner ses sentimens royalistes au patriotisme, à la paix civile, avait des scrupules et n'était point sans s'inquiéter un peu des allures délibérées de son jeune compagnon; au moment de paraître dans une réunion électorale, il lui avouait que « le mot de république lui répugnait à prononcer. » Et lui, M. de Falloux répondait lestement: « Répugner à prononcer le nom quand on subit la chose ne me paraît pas très raisonnable; on ne fait pas disparaître ce qu'on passe sous silence. Cependant ne vous en inquiétez pas; je serai, s'il le faut, un peu plus logique que vous et je paierai pour nous deux. » Et, comme il l'avait dit, il le faisait. Devant une assemblée réunie à Angers, ouverte à tous les partis, à ses contradicteurs méfians comme à ses amis, il abordait toutes les questions du jour avec un art singulier. Il mêlait dans son discours la république récemment « proclamée, » le pape Pie IX, les droits de la conscience religieuse, les droits des « travailleurs, » l'avènement de la démocratie, — pour finir par déclarer que lui et ses amis voulaient rester, à travers les tempêtes, sur « le vaisseau de la France, » quel que fût le pavillon.

Quand il parlait ainsi, était-ce, comme on l'a dit depuis, de la duplicité, un machiavélique et décevant artifice? Cachait-il, sous des apparences républicaines, quelque profond calcul, une arrière-pensée perfide? Il n'y avait ni tromperie ni artifice. M. de Falloux et ses amis cédaient tout simplement à la pression des choses, à une nécessité du temps, d'autant mieux qu'ils n'avaient pas même devant eux le mirage d'une restauration possible. Assurément, en entrant dans la république, ils n'abdiquaient pas leurs opinions et leurs croyances; ils n'entendaient pas renier leur passé, livrer leurs traditions et leur foi religieuse. Ils ne conspiraient pas non plus, ni publiquement ni en secret; ils ne préméditaient pas la ruine de la république: ils ne lui demandaient que d'être le gouvernement de tous, la liberté pour tous, la garantie régularisée de tous les droits, la paix entre toutes les forces sociales. Ils offraient leur concours; mais ce concours n'était pas sans prévoyance, et, lorsque, dès les premiers mois, ils voyaient, avec les passions révolutionnaires déchaînées sous toutes les formes autour de l'Hôtel de Ville, poindre et renaître de nouveaux orages, ils gardaient ce sentiment qu'ils restaient, eux et leurs alliés, les conservateurs de

tous les camps, la grande réserve de la société française. M. de Falloux était parfaitement sincère lorsqu'il disait à Angers : « Le présent est plein de magnifiques promesses et de périls inévitables. Penchons tous ensemble du côté des promesses ; pesons-y de tout notre poids et efforçons-nous ainsi de conjurer les périls. » Ce que serait l'avenir, « le destin futur de la république en Europe » et en France, il ne le savait pas, il ne voulait pas le savoir ; il était tout entier au présent, au péril, à la cause de la société française.

Et c'est ainsi qu'après être sorti trois mois avant par une révolution de la dernière chambre de la monarchie, il se retrouvait, élu de l'Anjou, dans la première assemblée du suffrage universel et de la république. Il revenait, dégagé du lien des partis, mûri par les événemens, tout prêt à être, dès les premiers jours du nouveau parlement souverain, au conseil et à l'action. Mme Swetchine, qui se plaisait à le suivre dans son essor, écrivait à Mme de Nesselrode : « Vous avez toujours témoigné de l'intérêt à M. X... (de Falloux) et vous aurez plaisir à le savoir justifié par une conduite qui se montre sage, élevée, prudente, courageuse en toute occasion et reconnue généralement pour telle. Il avait déjà conquis bien des suffrages flatteurs dans la dernière chambre de Louis-Philippe; depuis la république qui, extérieurement du moins, défait les partis, ses mouvemens sont encore plus libres et plus aisés. Je suis convaincue que tout moment difficile trouverait en lui les qualités que devrait toujours faire supposer l'élection et que jusqu'ici, par tout pays, elle s'abstient fort de garantir (1). » Il était, en effet, de ceux qui n'attendent qu'une occasion pour déployer tous leurs dons.

Par le fait, cette république de 1848, livrée dès sa naissance aux orages et destinée à périr trois ans après de mort violente dans une nuit d'hiver, cette république a plusieurs phases qui se succèdent et s'enchaînent. La première va du 24 février au 4 mai : c'est la phase du gouvernement provisoire, des manifestations autour de l'Hôtel de Ville, de la désorganisation encore à demi déguisée sous la magie de l'éloquence de Lamartine. La seconde va du 4 mai, jour de la réunion du parlement souverain, au 24 juin : c'est la phase où toutes les passions révolutionnaires, irritées par les déclamations de clubs, le chômage et la misère, se préparent, par l'assaut de l'assemblée elle-même, à la plus formidable convulsion civile, à la sanglante bataille de quatre jours dans Paris. La troisième va du 24 juin au 10 décembre : c'est la phase où la réac-

(1) *Lettres de Mme Swetchine.* — Voir surtout la correspondance très suivie avec Mme de Nesselrode sur les affaires de France.

tion des instincts conservateurs se précipite, ne s'arrête même plus à la dictature préservatrice du général Cavaignac et va jusqu'à élever à un pouvoir quasi-souverain, à la présidence un prince sans prestige, uniquement parce qu'il porte un nom, symbole de l'ordre à outrance. La quatrième phase enfin, c'est la lutte de trois ans, lutte pleine de péripéties, entre une assemblée puissante par le talent, mais incohérente, et le prince taciturne qui épie l'heure de frapper le dernier coup. C'est le drame qui se déroule entre le 24 février 1848 et le 2 décembre 1851, — qui commence avec la révolution même pour ne plus s'arrêter qu'au dénoûment.

Déjà, à dire vrai, le 4 mai 1848, le jour même où l'assemblée qui venait d'être élue acclamait « dix-sept fois » la république sur les marches du palais Bourbon devant le peuple répandu sur les quais, dès ce jour la question n'était plus entière. Je veux dire que la bonne volonté, qui avait paru d'abord accueillir la révolution, n'était plus sans inquiétude. Les deux mois qui venaient de passer avaient suffi pour amasser les périls autour de la république nouvelle. Ils avaient eu le double effet de multiplier d'un côté les élémens incandescens, de préparer au Champ de Mars, sous le nom d'ateliers nationaux, une sorte de garde prétorienne de l'émeute, et, d'un autre côté, de réveiller les sentimens conservateurs, les instincts de résistance dans le pays. L'assemblée elle-même se ressentait des conditions dans lesquelles elle avait été élue; elle n'était pas sans bien des bigarrures. Elle se composait d'anciens royalistes ramenés dans la vie publique, Berryer, M. de Larcy, M. de Vatimesnil, M. de Falloux lui-même en tête, — d'anciens parlementaires de 1830, M. Odilon Barrot, M. Dufaure, Rémusat, Tocqueville, Vivien, — de catholiques représentés par des évêques, par des prêtres, surtout par Montalembert, — et d'une immense majorité de républicains; dans son ensemble, — à part ce qu'on appelait déjà, par réminiscence, la Montagne, — c'était une assemblée aux intentions droites, aux instincts honnêtes, un peu embarrassée de sa puissance. Elle avait cela de caractéristique et de frappant que parmi tant d'hommes si divers d'origines et de traditions, un peu étonnés de se trouver ensemble, toute dissidence de parti semblait pour le moment s'effacer et que dans une si vaste réunion où tout était nouveau, les anciens parlementaires avaient nécessairement l'avantage de l'expérience. Ils étaient appelés à être la lumière, la sagesse modératrice des comités du nouveau parlement. Berryer était au comité des finances où le rejoignait bientôt M. Thiers. M. Odilon Barrot, M. Dufaure, M. de Tocqueville étaient au comité de constitution. Montalembert allait défendre la liberté religieuse, la liberté de l'enseignement au comité de l'instruction publique. M. de Falloux, qui était à la fois un homme des anciens partis et un homme nouveau, M. de Fal-

loux, quant à lui, se jetait dans la fournaise, au « comité du travail, » où allaient s'agiter les questions les plus brûlantes, où il prenait rapidement l'autorité d'un esprit ferme et résolu. Le lien de tout ce monde un peu incohérent était le sentiment de la conservation, le besoin de rentrer dans l'ordre, de régulariser la république, de faire face d'un commun effort aux orages.

Chose curieuse! lorsque la première crise, le premier péril éclatait pour la république par l'invasion de l'assemblée au 15 mai, lorsque, la plus chaude alerte passée au palais Bourbon, Lamartine et Ledru-Rollin se décidaient à marcher sur l'Hôtel de Ville, où se formait déjà un gouvernement révolutionnaire, par qui étaient-ils escortés? Ils marchaient entre M. de Falloux, légitimiste d'origine, et M. de Mornay, le dernier défenseur de la duchesse d'Orléans au 24 février, qui, l'un et l'autre, hommes des monarchies, prenaient la tête du cortège pour aller arracher la république aux factions. — « C'était bien, a dit M. de Falloux, le symbole de la situation : la république attaquée par les républicains et défendue par les monarchistes! » — Cette tentative n'était qu'une première épreuve. La sédition avait essayé ses forces, elle ne se tenait pas pour vaincue. Elle avait, aux ateliers nationaux, une armée de 100,000 ouvriers soldés par l'État, démoralisés par le désœuvrement et embrigadés pour la révolte, — ceux que Victor Hugo appelait dans son langage imagé « des lazzaroni en temps de paix et des janissaires pour le combat... des prétoriens de l'émeute au service d'une dictature. » Dissoudre cette armée de la sédition, ramener au travail régulier une multitude livrée dans une oisiveté corruptrice à toutes les captations, c'était la première obligation si l'on voulait éviter les suprêmes extrémités, raviver la confiance par la sécurité. Le faible gouvernement, que l'assemblée avait nommé sous le nom de « commission exécutive, » le sentait lui-même. Les républicains du comité du travail le sentaient plus vivement encore : — « Il faut que les ateliers nationaux disparaissent! » — disait M. Goudchaux. On hésitait pourtant à affronter le danger ; on tournait autour de la question, — et qui, en définitive, choisissait-on pour préciser le problème, pour prononcer le mot décisif? — « Au milieu de tant de volontés indécises ou timorées, a écrit un historien de ces jours de crise, un homme surgit, doué d'activité, de courage et surtout de cette énergie mêlée de prudence et de hardiesse qui est le propre de l'homme d'État : c'était un jeune représentant de Maine-et-Loire... »

Est-ce à dire que M. de Falloux, mandataire d'une commission de l'assemblée, mît dans l'œuvre qu'il restait chargé de préparer une dureté provocatrice, un esprit de réaction impitoyable? Il entendait, au contraire, accompagner une mesure devant laquelle

on ne pouvait plus reculer de réformes bienfaisantes, humaines, qui, avec les années, ont passé dans les lois, que la commission elle-même, sur le moment, trouvait superflues ou prématurées : — « Laissez-moi respirer, lui disait M. Goudchaux en entendant son rapport, vrai programme de réformes sociales, laissez-moi respirer, je suis noyé sous ce flot d'innovations. » — Voilà cependant ce qui arrive ! Les partis, par une de ces iniquités ou une de ces tactiques dont ils se font un jeu, ont voulu depuis laisser peser sur M. de Falloux seul la responsabilité de la guerre civile qui se préparait et du sang versé. Le fait est que la dispersion des ateliers nationaux était une nécessité universellement reconnue, que M. de Falloux ne faisait que dire tout haut, courageusement, ce que tout le monde pensait et qu'il mettait dans son langage des ménagemens infinis : — « Nous ne voulons pas fermer une porte aux abus sans ouvrir deux portes au travail. » — Mais le plus curieux est que cette dissolution des ateliers nationaux, représentée comme une provocation, n'avait pas été encore prononcée par l'assemblée, qu'elle n'était décrétée qu'après le combat, par l'autorité dictatoriale du général Cavaignac, élevé en pleine crise au pouvoir exécutif. Au moment où M. de Falloux proposait à l'assemblée, non pas une dissolution immédiate et brutale, mais une dissolution graduée, mitigée, tempérée par les ménagemens les plus humains, la sédition remplissait Paris : elle n'avait pas tant attendu ! Et quatre jours durant, allait se dérouler, à travers toutes les péripéties, ce drame lugubre, cette guerre des passions serviles, obstinée et meurtrière, habilement organisée, où la mort planait sur la ville, où l'archevêque de Paris offrait son sang en sacrifice et où périssaient plus de généraux que dans les plus grandes batailles du siècle. C'était la société française tout entière réduite à se défendre du plus formidable assaut, conduite au combat par le général Cavaignac avec ses vaillans compagnons, les Lamoricière, les Bedeau, les Duvivier, les Négrier. La victoire matérielle, chèrement achetée, couronnait ce sanglant effort que M. de Falloux avait suivi dans toutes ses péripéties, souvent présent au feu ; les suites morales semblaient moins assurées et l'avenir restait chargé de nuages.

Ce que la journée du 15 mai avait commencé, en effet, les journées de juin l'achevaient : elles laissaient la république compromise jusque dans sa victoire ; elles réveillaient les doutes sur le régime, les défiances et les contradictions. On ne réflechissait pas qu'aucun gouvernement, si ce n'est un gouvernement anonyme (1), n'aurait pu livrer une telle bataille, on ne voyait que les

(1) Telle était l'opinion du roi Louis-Philippe lui-même. Lorsqu'on parlait devant lui de la terrible victoire de juin et de la faiblesse de la défense au 24 février, il préten-

périls auxquels on venait d'échapper et ceux qui pouvaient renaître encore, tous ces événemens qui se pressaient, qui pesaient sur une opinion ébranlée. Le mot de la situation était dans ce que disait le père Lacordaire, qui s'était laissé fourvoyer dans l'assemblée et qui, entre ces crises violentes, avait pris le parti de se retirer de tout : — « Ma bonne foi dans l'avenir républicain de la France est détruite, disait-il à M. de Falloux, et sans foi je ne puis ni parler ni agir. *L'anarchie républicaine ramènera forcément les compétitions monarchiques.* Dès lors, la politique pénètrera dans une sphère où je n'ai pas, où je ne veux pas avoir mes entrées... » — On n'en était pas encore là, on y marchait à grands pas; on entrait dans une singulière phase d'indécision et de transition.

II.

D'un côté, les conservateurs, légitimistes, orléanistes, catholiques, parlementaires, les conservateurs, qui n'étaient qu'une minorité, mais qui avaient la supériorité des lumières, des talens, et prenaient une influence croissante, commençaient à se demander si on pouvait laisser la France indéfiniment exposée à de si tragiques expériences. Ils hésitaient à se prononcer cependant. Ils n'avouaient pas des espérances de restauration monarchique qui les auraient aussitôt divisés. Ils restaient des conservateurs dans la république, parce qu'ils ne voyaient « rien de prêt ni de bon à mettre à la place, » disait Tocqueville, — parce que « la famille royale n'était pas réconciliée, » disait M. de Falloux. Et avec les idées de simples conservateurs dans la république, ils se bornaient à suivre les mouvemens de l'opinion, à défendre la paix sociale contre les agitateurs, le gouvernement nouveau, sorti des journées de juin, contre ses propres faiblesses. D'un autre côté, un astre nouveau se levait à l'horizon. Favorisée par l'anarchie des esprits et des faits, gauchement combattue par les pouvoirs éphémères du moment, la cause napoléonienne retrouvait une popularité irrésistible. Le prince Louis Bonaparte, l'échappé de Strasbourg et de Boulogne, devenu subitement le candidat de tous les mécontentemens, de toutes les inquiétudes, de toutes les désaffections, triomphait dans une série de scrutins, non par lui-même, mais par son nom, — le seul que le peuple eût appris et retenu depuis trente ans. C'était comme une traînée de poudre dans un pays saturé des souvenirs de l'Empire.

Au milieu de ces confusions et de ces contradictions, si la répu-

dait qu'il n'y avait qu'un gouvernement anonyme qui pût se permettre de telles répressions.

blique avait encore des chances et pouvait être sauvée, c'est qu'elle était représentée par un homme que la guerre intestine venait de faire chef du gouvernement, le général Eugène Cavaignac. Arrivé depuis peu de ses commandemens d'Afrique, porté à l'improviste, en plein combat, à une dictature de salut public, le général Cavaignac avait au pouvoir une originalité singulièrement saisissante, composée d'honneur militaire et de simplicité, de noblesse morale et de mâle bon sens. Il avait dans son langage la sobriété et le nerf d'un soldat qui ne connaît pas les rubriques parlementaires, qui ne dit que ce qu'il doit dire et le dit d'un accent frappant de loyauté. Il y ajoutait l'attrait viril d'une modestie sincère et sans affectation dans la fierté. On ne pouvait se défendre d'une intime émotion lorsque ce vainqueur, — ayant à relever je ne sais quelle accusation saugrenue dirigée contre le général de Lamoricière, dont il avait fait son ministre de la guerre, — disait avec une généreuse et cordiale bonhomie : — « Ce qui m'étonne, c'est de le voir au second rang quand je suis au premier. » — Il imposait le respect! Malheureusement, inexpérimenté et novice dans la politique, il l'avouait naïvement lui-même, il flottait entre tous les conseils, entre les inspirations qui se partageaient son esprit. Par sa nature, par tous ses instincts, il était fait pour l'ordre, pour la discipline, pour le commandement; il avait l'aversion de l'anarchie. Par ses affinités d'origine, par ses relations, il retombait à tout instant sous l'influence non pas du jacobinisme qu'il venait de vaincre, mais d'une classe de républicains déjà dépopularisés par un étroit esprit de coterie, par leur arrogance et par leur impuissance. Sans être un homme de parti, il se laissait enlacer par des passions de parti, et en inspirant aux conservateurs la plus sérieuse confiance par son caractère, il la décourageait souvent par ses actes, par ses choix, par des paroles où l'on sentait un chef ombrageux et inquiet dans son intégrité. C'est le secret des indécisions, des troubles et des embarras de son gouvernement de six mois, de ce gouvernement où il avait été porté sans ambition et dont il devait « descendre » sans rien perdre de sa dignité. Son malheur était de se trouver déjà dépassé par l'opinion!

Ce n'est pas du premier coup toutefois que se dégageait et se dessinait cette situation nouvelle créée dans le pays et dans l'assemblée elle-même. M. de Falloux, par sa netteté et sa résolution à la veille des journées de juin, avait pris la position d'un homme de parole et d'action; il la gardait avec une autorité fortifiée et chaque jour agrandie au lendemain de la victoire, sous le gouvernement du général Cavaignac. Moins compromis ou moins engagé par son passé que quelques-uns de ses amis, que la plupart des chefs conservateurs rentrés dans l'assemblée, il avait plus de liberté.

Lié à ces chefs éminens, têtes de ce qu'on appelait alors le « parti de l'ordre, » associé à eux dans la défense de la cause commune, il ne se confondait pas avec eux. Entre la large, la puissante cordialité de Berryer et l'impétuosité de Montalembert, entre M. Molé, l'homme à la longue expérience, le conseiller discret, et M. Thiers, toujours prêt à se reprendre à l'activité, il avait son originalité, son genre d'éloquence. Il ne se prodiguait pas, il ne se jetait pas étourdiment dans toutes les discussions, — il n'a prononcé en réalité dans sa vie parlementaire que quatre ou cinq discours décisifs; quand il intervenait, il le faisait toujours à propos et avec sûreté, en homme maître de lui-même, allant droit au nœud des situations, déconcertant ses adversaires par son sang-froid. Il maniait la parole avec un art savant où il y avait de la dextérité et une force secrète de passion, de l'aisance dans l'intrépidité et une élégance innée jusque dans le sarcasme. Il laissait tomber de ces mots qui sont restés liés à l'histoire du temps.

Un jour, comme la question renaissait sans cesse entre « la république modérée et celle qui l'était moins, » — c'était son expression, — il résumait d'un trait net et frappant ce qui était dans la pensée de tous. « Non, disait-il, d'un accent qui touchait au vif des choses, non, le peuple aujourd'hui ne veut plus des hommes timides, vous avez raison; il ne veut plus des serviteurs usés de tous les anciens régimes : — Je n'ai pas à parler pour eux. Le peuple ne veut plus des trembleurs, mais il ne veut pas davantage de ceux qui font trembler, sachez-le bien !.. La France accepte, la France veut le concours de toutes les bonnes fois, de toutes les bonnes volontés;.. elle ne veut plus des hommes qui l'ont étonnée par leur inexpérience et leur incapacité. La France ne veut *ni des hommes qui ne sont capables de rien, ni des hommes qui sont capables de tout!..* » — Tantôt, il tenait tête à ceux qui affectaient de ne voir que des conspirations, des menées monarchistes dans les agitations du temps, et il leur disait sans embarras : « Quant à moi, type des hommes que vous accusez, je crois que je sers mieux la république que vous... Il y a quelque chose de bien insensé à se conduire de telle sorte que tout le monde se demande si ceux qui passent pour ne pas vouloir de la république ne la rendent pas cent fois plus facile, cent fois plus acceptable que ceux qui prétendent l'aimer si exclusivement et si violemment... » — Tantôt, dans une discussion sur la constitution et sur la liberté de l'enseignement où Montalembert, par sa fougueuse impatience, avait failli tout compromettre, il arrivait à son secours, apaisant les passions déjà irritées, ramenant le débat en tacticien supérieur et sauvant l'honneur du principe, auquel il n'était pas moins attaché que son ardent ami. « Vous avez été, lui disait un témoin en souriant, le

Moreau de cette retraite! » Il avait effectivement l'art et le goût des savantes manœuvres de la politique.

Chose à remarquer, M. de Falloux, dans cette phase de la république de 1848, n'était point du tout un adversaire du général Cavaignac. S'il le combattait dans quelques-uns de ses actes, dans ses velléités, surtout dans le parti qui le compromettait, il gardait le respect de son caractère. Il avait une secrète sympathie pour lui : il le prouvait le jour où s'ouvrait la question de la présidence, où la lutte s'engageait directement devant le suffrage universel, concentrée entre deux candidats, le général Cavaignac et le prince Louis-Napoléon. Au fond, les conservateurs prévoyans comme M. Molé auraient préféré le général Cavaignac, ils étaient entraînés par un courant presque irrésistible. M. Odilon Barrot avait été des premiers à se prononcer pour la candidature napoléonienne. M. Thiers s'était décidé parce qu'il avait cru trop vite qu'on pourrait se servir d'un prince qu'il n'estimait guère, qui prêterait son nom populaire et se laisserait diriger. Montalembert, séduit par quelques paroles qui ressemblaient à un engagement ou à des promesses, se flattait de trouver un protecteur des intérêts religieux dans l'héritier de l'auteur du Concordat. Berryer lui-même, qui aurait préféré une autre candidature conservatrice, suivait le mouvement d'un pas plus lent, non sans quelque crainte. M. de Falloux se défendait de cet entraînement presque universel. Mme Swetchine, avec son bon sens aiguisé de femme, écrivait à son amie de Pétersbourg, Mme de Nesselrode : « ... Le général Cavaignac est le seul qui m'inspire confiance. C'est un caractère droit, loyal, sincère autant que j'en puisse juger; mais à voir la ligue formée contre lui par tous les partis, il est certain qu'on entraverait sa marche et que tout appui lui manquerait... Quant à son compétiteur, on lui pose toutes les questions comme à un homme sur la sellette; on lui demande des engagemens. Son manifeste, livré aux sommités qui le protègent, a été plusieurs fois travaillé et repris en sous-œuvre... Toutes les campagnes le veulent, son nom les séduit et même les enivre. Les salons que les chefs de parti dominent l'adoptent; mais là ce n'est pas pour Louis-Napoléon lui-même. C'est un corps transparent, à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral... » Ce que Mme Swetchine écrivait, M. de Falloux le pensait. Il avait résisté à l'exemple de Montalembert comme aux vives instances de M. Thiers. « Le premier jour, disait-il, sera meilleur avec le prince Louis qu'avec Cavaignac; le lendemain sera détestable. » Tout ce qu'il pouvait accorder était de s'abstenir; mais le torrent de l'opinion était déchaîné, et le 10 décembre, ce « prince

Louis » presque oublié la veille, suspect, contesté, recevait la consécration de cinq millions et demi de voix! Ainsi, en si peu de temps, en moins d'une année, la république, sortie des barricades de février, allait échouer et se perdre dans une éclatante manifestation napoléonienne!

Que signifiait au vrai cette présidence nouvelle? Elle représentait un mouvement emporté de réaction, le désaveu d'une année d'anarchie, le fanatisme d'un nom, le réveil des instincts monarchiques sous la forme d'une réminiscence impériale. Légalement, l'élection du 10 décembre avait fait un président aux pouvoirs définis et limités; moralement, politiquement, elle avait fait un pouvoir d'acclamation populaire, un consulat nouveau avec une sorte de mandat supérieur, indéfini, d'ordre et de sécurité. L'élu lui-même ajoutait au péril de ces intimes complications.

Ceux qui avaient eu la pensée hasardeuse de remettre l'élection présidentielle au vote direct du peuple n'avaient certainement pas su ce qu'ils faisaient; ceux qui, d'un autre côté, n'avaient pas craint de se rallier à la candidature de Louis-Napoléon dans l'espoir de trouver un prince facile à diriger et, comme on le disait spirituellement, de passer leurs bras dans les manches d'un Bonaparte, s'étaient aussi abusés. Élevé à l'étranger, loin de la France, égaré dans les conspirations, nourri dans les habitudes taciturnes et réservées d'un prétendant incompris, le nouvel élu se sentait visiblement un peu dépaysé, dans un monde qu'il ne connaissait pas; mais il avait, avec l'infatuation de son nom, l'orgueil d'une désignation populaire qui, en le plaçant au-dessus des partis, le dégageait de toute dépendance. Par le fait, jusqu'au dernier moment, Louis-Napoléon avait écouté tout le monde, recueilli tous les avis, multiplié les promesses, particulièrement aux chefs conservateurs qui le soutenaient; et en définitive, il n'avait pris à peu près qu'un engagement assez précis: celui de former un ministère parlementaire « où toutes les fractions de la majorité seraient loyalement représentées; » mais où prendre cette majorité et comment former ce ministère? Presque tous les républicains, sauf quelques hommes comme M. Jules Favre, n'avaient témoigné au nouveau président que de l'hostilité et n'avaient obtenu qu'une ridicule minorité au scrutin. Parmi les conservateurs, la plupart, les plus éminens, ceux qui avaient adopté sa cause, M. Thiers, M. Molé, Berryer, Montalembert, offraient leur appui, leur influence, leurs conseils, en refusant leur personne; ils n'auraient peut-être pas, d'ailleurs, été facilement acceptés par un prince qui, en écoutant provisoirement leurs conseils, ne voulait pas paraître subir leur tutelle. Tout finissait par un ministère composé d'hommes nouveaux au pouvoir, — où M. Odilon Barrot, un des vaincus de

février, entrait comme président du conseil avec M. de Malleville, M. Drouyn de Lhuys, M. Léon Faucher, M. Bixio, — et dans ce ministère, à défaut des grands chefs conservateurs, un des premiers appelés était, selon le mot de M. Barrot, « un jeune député de la droite qui joignait à des convictions catholiques très prononcées des sentimens libéraux incontestés, » — M. de Falloux lui-même : c'était le premier acte de la présidence nouvelle !

III.

Ministre de la république sous un Napoléon, cela pouvait ressembler à un rêve pour M. de Falloux, qui n'avait pas même voté pour le prince. A la vérité, il n'avait pas accepté du premier coup. Il avait fait une belle défense dont il a raconté l'histoire, en y mettant peut-être un peu d'imagination. Il avait été assiégé et conquis de vive force ! Il avait résisté d'abord à M. Odilon Barrot, qui le traitait un peu comme un jeune homme, et au président lui-même qui, sur un premier refus, lui avait dit : « J'espère que ce ne sera pas votre dernier mot ! » Mais ce n'était rien... Il avait résisté à ses amis, à Berryer comme à Montalembert ; il avait résisté au père de Ravignan et à M. Molé, qui lui en témoignait son déplaisir avec une politesse un peu hautaine. Il avait pourtant fini par capituler entre les mains de l'abbé Dupanloup, qui était allé le chercher jusque dans le salon de Mme Swetchine, où il avait cru trouver un refuge contre toutes les obsessions. Il avait rendu les armes devant le prêtre dont il allait faire peu après l'évêque d'Orléans ; il s'était laissé conduire chez M. Thiers, qui, à son tour, se hâtait de porter son acceptation à l'Élysée, et c'est ainsi que, revenant chez lui, il pouvait dire à un vieux serviteur vendéen qui l'accompagnait partout : « Eh bien, mon pauvre Marquet, tu vas donc entrer au ministère : qui se serait attendu à cela ? — Pas moi certainement, répliquait le fidèle Marquet. Puisque monsieur le fait, je suis sûr que c'est pour le bien ; il faudra se résigner ! » L'histoire est amusante, et pour la couronner, par un contraste de plus, le lendemain, en entrant dans son cabinet de l'instruction publique, en prenant possession du vieux fauteuil de Fontanes qui existait encore, mais qui a dû s'user avec bien d'autres choses, le nouveau ministre trouvait sur la table un grand portefeuille de maroquin rouge avec ces simples mots : « De la part de M. de Persigny, souvenir de Londres ! » Singulier jeu de la fortune ! Une parole que, treize ans auparavant, M. de Persigny avait jetée au courant d'une conversation familière, dans une auberge de Londres, que M. de Falloux avait reçue en riant comme un propos léger, comme la jactance d'un jeune fana-

tique, cette parole se trouvait être une réalité ! Et M. de Falloux, par un retour attristé, a pu dire depuis dans ses *Mémoires :* « Malheureux pays où une telle aventure ne reste pas dans le domaine du roman ! »

On ne faisait plus de roman au 20 décembre 1848 ; on était dans l'histoire, au premier chapitre d'une histoire nouvelle pleine d'inconnu. M. de Falloux, dans ce cabinet un peu mêlé où il entrait, représentait, si l'on veut, les légitimistes, pour qui sa présence au pouvoir devenait une garantie ; il représentait aussi et surtout les intérêts religieux. « L'intérêt politique n'était pas indiqué, écrivait Mme Swetchine, l'intérêt religieux était si manifeste qu'il ne pouvait reculer. » Nul d'ailleurs n'était mieux fait pour tenir son rang dans ce ministère de bonne volonté, qui, dès son avènement, avait à faire face à la fois aux désordres toujours menaçans dans Paris, aux difficultés de l'expédition de Rome pour le rétablissement du pape, aux nécessités d'un gouvernement réparateur, aux susceptibilités d'une assemblée ombrageuse, — sans compter les difficultés intimes que créait à tout instant par ses impatiences d'autorité le président lui-même. M. de Falloux, dans cette carrière nouvelle, n'avait pas seulement cette arme nécessaire, une parole toujours prête, déliée et étincelante ; il avait de plus l'art de manier les hommes, de ménager les transactions et les conciliations, de conduire une affaire, — cet art qui faisait dire à Tocqueville, bientôt appelé aux affaires étrangères à la place de M. Drouyn de Lhuys : « Qui n'a pas vu M. de Falloux autour d'une table de conseil ne sait pas ce que c'est que la puissance d'un homme (1). »

Il mettait dans ses relations avec ses collègues, relations que la diversité des origines, des opinions et des caractères ne rendait pas toujours faciles, une aménité qui n'excluait pas la fermeté. Placé entre des hommes comme M. Barrot avec son libéralisme un peu emphatique et assez naïf, M. Léon Faucher avec son ton cassant et acerbe, M. Passy avec ses faiblesses anticléricales, ou un peu plus tard M. Dufaure avec son intégrité rugueuse, il ressemblait un peu à un « prisonnier », c'est lui qui le dit ; mais le « prisonnier » savait maintenir sa position, son indépendance et son influence dans

(1) *Les Souvenirs d'Alexis de Tocqueville*, tout récemment publiés, sont certes un des documens les plus intéressans sur cette époque, un très vif et curieux tableau de ces scènes de 1848, des journées de juin, de la présidence napoléonienne, des relations ministérielles, des choses et des hommes. Ce sont les récits d'un témoin ; ils révèlent de plus un Tocqueville assez nouveau. On connaissait bien en Tocqueville un philosophe politique à l'esprit élevé et toujours un peu tendu ; on soupçonnait moins en lui le peintre au trait mordant qui en prend ici à son aise avec ses collègues et même avec ses amis. Ils sont tous peints au vif et sans indulgence. Chose bizarre ! le personnage le moins maltraité est le prince Louis-Napoléon, pour qui Tocqueville n'avait cependant aucune faiblesse.

le ministère. Il ne tardait pas en même temps à gagner l'amitié, presque la confiance du président, autant qu'on pouvait gagner cette confiance, et rien ne serait peut-être plus curieux que l'histoire de ses rapports avec Louis-Napoléon. Il ne se méprenait pas sur les arrière-pensées, sur les desseins ambitieux du prince, qui, de son côté, n'ignorait pas dans quelle mesure et dans quelles conditions M. de Falloux avait accepté le pouvoir. A part cette réserve, les rapports devenaient rapidement affectueux. Le ministre évitait de froisser le prince et lui savait gré de se prêter sans effort, sans affectation, au bien qu'on lui proposait. Le prince avait du goût pour son jeune ministre, pour sa parfaite mesure et ses manières d'homme bien né. Il le traitait en plénipotentiaire d'un monde qu'il connaissait peu. Il y avait parfois des scènes piquantes : témoin le jour où M. de Falloux avait songé au duc de Luynes pour je ne sais quel poste. « Le duc de Luynes, répondait le président, en paraissant chercher dans sa mémoire, mais ce n'est pas un duc de l'empire. — Non, monsieur le président, c'est le descendant d'un connétable de l'ancienne monarchie. — Oh ! alors, c'est un légitimiste. — Oui, monsieur le président. — Cela lui fait honneur. » Louis-Napoléon ne laissait échapper aucune occasion de se montrer agréable, de flatter ce qu'il croyait être le sentiment secret de son ministre. « Monsieur de Falloux, lui disait-il de temps à autre, avant ou après le conseil, j'ai reçu des nouvelles qui vous feront plaisir. Ma cousine Hamilton a eu ce matin des lettres de la duchesse de Parme : *M. le comte de Chambord se porte très bien.* » Je ne sais trop, à dire vrai, s'il n'y avait pas quelque malice dans ce zèle de bonne grâce à donner des nouvelles de M. le comte de Chambord à un ministre de la république. L'ironie était peut-être dans la situation des deux interlocuteurs !

Au fond, à travers les manèges et les confusions de cette tragique année, M. de Falloux n'avait porté au pouvoir qu'une préoccupation sérieuse, dominant ou résumant toutes les autres. Il représentait surtout, disais-je, les intérêts religieux, et c'est sous la pression de ces intérêts qu'il marquait son passage au ministère par une participation décisive, évidemment prépondérante, à deux des plus grandes affaires du temps : l'intervention à Rome et la préparation de la loi sur la liberté de l'enseignement.

A voir simplement les choses, le jour, — 15 novembre 1848, — où le pape Pie IX, naguère encore si populaire, maintenant consterné par le meurtre de l'infortuné Rossi, effrayé d'une anarchie grandissante, s'était vu réduit à quitter clandestinement le Quirinal, laissant Rome à la révolution, ce jour-là, la question était née pour la France comme pour la catholicité tout entière. Le général Cavaignac lui-même, à la veille de l'élection présidentielle, l'avait bien senti ;

il avait aussitôt rassemblé les premiers élémens d'un corps d'expédition à Toulon et il avait fait offrir à Pie IX l'hospitalité française. Que serait-il arrivé si Pie IX avait accepté l'asile qui lui était offert en France? C'eût été sans doute le commencement de bien autres complications; mais le pape était déjà retiré sur le sol napolitain, à Gaëte. La question ne restait pas moins tout entière pour le gouvernement du 10 décembre, pour le nouveau ministère; elle s'aggravait encore plus le jour où les Autrichiens vainqueurs du Piémont à Novare, déjà maîtres de Florence et de Bologne, pouvaient marcher sur Rome. Laisserait-on les Autrichiens aller seuls ou de concert avec les autres puissances catholiques rétablir le saint-père au Quirinal? Laisserait-on la république artificielle et anarchique qui venait de naître au Capitole se substituer à la souveraineté pontificale considérée jusque-là comme une garantie par la catholicité? Ou bien enfin, par un dernier expédient, pour éviter les interventions étrangères, chargerait-on le Piémont, le vaincu de Novare, d'aller accomplir par des mains italiennes la restauration du souverain pontife? C'était là le problème qui s'agitait à Paris, au foyer d'une révolution mal éteinte, entre une assemblée qui avait témoigné son intérêt pour Pie IX, mais qui s'arrêtait devant l'extrémité d'une expédition contre la république romaine, et un gouvernement incertain, flottant encore entre toutes les résolutions.

Je ne veux pas dire que M. de Falloux décidât seul l'intervention, que seul il eût le don de dégager de ce fouillis de conseils la pensée d'une restauration du souverain pontife à Rome par les soins de la France. Il était évidemment entre tous le plus actif, le plus résolu du ministère. M. Odilon Barrot, dans ses *Mémoires*, ne cache pas le rôle pressant et prépondérant de son brillant collègue. « M. de Falloux, dit-il, nous pressait vivement de nous prononcer pour la restauration immédiate du pouvoir du pape à Rome; il ne laissait guère passer de séance du conseil sans y poser cette question d'intervention... » Secondé par un jeune député qui venait d'entrer au ministère et qui débutait dans la politique, M. Buffet, par le ministre des affaires étrangères qui voyait surtout l'intérêt diplomatique, par le ministre de la guerre, — moins soutenu par d'autres membres du conseil, — M. de Falloux poursuivait sa campagne : il avait réponse à tout.

A ceux qui craignaient de compromettre la France dans une aventure, il disait que s'abstenir c'était tout abandonner à l'Autriche, perdre l'ascendant français au-delà des Alpes, livrer Rome reconquise par d'autres aux influences absolutistes, à toutes les réactions. A ceux qui, par une superstition de parti, hésitaient à tourner les armes de la France contre une république, il disait que cette république romaine

sans avenir n'était que le dernier refuge du cosmopolitisme révolutionnaire, que la démagogie à Rome, ce serait la démagogie à Paris, — et M. Odilon Barrot le sentait comme lui. A ceux qui parlaient de se servir du Piémont, il demandait vivement comment un pays vaincu lui-même, obligé de se mettre à l'abri de la protection de la France, pourrait protéger les autres, et il ajoutait : « Vouloir cacher la France derrière le Piémont, c'est cacher un géant derrière un roseau. » Au président de la république enfin, au prince jadis insurgé des Romagnes, maintenant chef de la France, il s'efforçait de faire sentir qu'il ne pouvait mieux servir sa cause qu'en se popularisant par une action militaire, en se rattachant par un grand service rendu à la papauté tous les catholiques français. De sorte que l'intérêt national, l'intérêt de défense intérieure, l'intérêt religieux, l'intérêt présidentiel lui-même, tout conspirait pour l'intervention de la France. Et c'est ainsi que s'engageait, que s'exécutait cette expédition romaine, d'abord contestée, contrariée, entreprise un peu malgré la première assemblée constituante, reprise et poursuivie sous la seconde assemblée, jusqu'au siège victorieux de Rome. Comme politique, M. de Falloux avait contribué à décider l'intervention dans les conseils du gouvernement ; il l'avait servie à un moment critique (juin 1849) où un semblant d'échec éprouvé par le corps expéditionnaire français aux portes de Rome devenait un prétexte d'insurrection à Paris. Comme orateur, il illustrait l'entreprise de sa vive et persuasive éloquence, dans un discours où il montrait avec grandeur la France rendant le pontificat à son indépendance, Rome à son rôle de ville universelle. Il ne prévoyait pas alors que, vingt ans après, nos soldats monteraient encore la garde autour du Vatican et qu'ils ne quitteraient Rome que le jour où la France aurait assez de se défendre elle-même.

La restauration du souverain pontife était une des affaires de M. de Falloux au ministère ; il avait porté au gouvernement une autre préoccupation au moins aussi vive, la généreuse ambition de faire entrer dans le droit public de la France la liberté de l'enseignement déjà inscrite, d'ailleurs, dans la constitution nouvelle. Il se considérait au pouvoir comme le mandataire ou le plenipotentiaire des catholiques qui depuis dix ans combattaient pour cette liberté. Il ne l'avait pas caché. Le soir où, pressé par ses amis, Montalembert, l'abbé Dupanloup, il s'était rendu chez M. Thiers, qui le recevait en lui tendant les deux mains, son premier mot avait été : « Ne me remerciez pas encore, je viens à vous parce que les prêtres m'envoient... J'accepte le ministère, si vous me promettez de préparer, de soutenir et de voter avec moi une loi de liberté de l'enseignement ; sinon, non ! » — Et M. Thiers lui avait répondu vivement : « Je vous le promets. Je vous le promets, et

croyez-le bien, ce n'est pas un engagement qui me coûte. Comptez sur moi... nous avons fait fausse route sur le terrain religieux. Mes amis les libéraux et moi, nous devons le reconnaître franchement. » La révolution de février avait étrangement changé les idées et les esprits!

Au fond, quoiqu'il affectât de se dire « envoyé par les prêtres, » quoiqu'il fût bon catholique, M. de Falloux gardait en tout l'instinct et la mesure d'un politique. C'est en politique qu'il avait considéré l'expédition de Rome, c'est-à-dire en homme qui ne séparait pas, dans sa prévoyance, la restauration du pape, des réformes civiles qui devaient en être le complément et la garantie. C'est aussi en politique qu'il abordait cette délicate question de la liberté de l'enseignement, c'est-à-dire en homme qui se dégageait de tout esprit exclusif d'église, qui se proposait une grande conciliation entre les droits de l'État et la liberté d'enseigner. Il rêvait une sorte de concordat, une pacification religieuse dont la loi nouvelle serait le gage, — et un de ses premiers actes à son entrée au ministère était de réunir une haute commission, où il appelait les représentans de toutes les opinions, de tous les intérêts : M. Cousin, M. Saint-Marc Girardin, M. Dubois pour l'Université, — Montalembert, l'abbé Dupanloup, M. Cochin, quelques autres encore pour les catholiques, — des chefs d'institution, des députés et entre tous M. Thiers comme médiateur ou arbitre. Les délibérations de cette commission sont restées un des documens les plus sérieux et les plus instructifs du temps. M. de Falloux, quoique ministre, s'étudiait à s'effacer; il écoutait, et s'instruisait, a-t-il dit, il suivait avec une attention passionnée ces débats tour à tour familiers ou éloquens, substantiels, animés, où M. Thiers mettait sa vivacité entraînante, Montalembert, sa généreuse hardiesse, Cousin, sa vieille ardeur pour les traditions universitaires et sa verve un peu tempérée par l'expérience, l'abbé Dupanloup, un art supérieur de démonstration et de persuasion. C'est de ces délibérations que sortait toute préparée une loi qui a duré trente ans, qui a eu la fortune, selon le mot spirituel de M. de Falloux lui-même, d'être appelée la loi sur la liberté de l'enseignement quand on voulait en dire du bien, ou la « loi Falloux » quand on a voulu en dire du mal. Son malheur était surtout d'être une loi politique. C'était une transaction négociée entre des chefs politiques; la transaction a toujours été subie plutôt qu'acceptée par les partisans de l'enseignement de l'État, et elle était désavouée plus vivement encore dès la première heure par les ultra-catholiques qui y voyaient un « manque de foi, » une trahison du catholicisme libéral. « Je n'ai jamais compté sur M. de Falloux, écrivait Louis Veuillot déçu; il n'était pas des nôtres... C'est essentiellement un homme d'accommode-

ment, de transaction et d'affaires, avec beaucoup plus d'ambition qu'il ne suppose en avoir. » C'était le commencement d'une guerre qui n'a plus cessé depuis entre le ministre de 1849 et l'implacable chef de la démocratie catholique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que la loi qui a gardé le nom de « loi Falloux » n'était réellement votée que le 15 mars 1850; mais alors, M. de Falloux n'était plus ministre. Il se survivait par ses œuvres, si l'on veut, — il avait quitté la scène depuis quelques mois. Il avait un prétexte toujours facile à trouver dans sa santé, que près d'une année de pouvoir, de travaux et d'agitations avait épuisée. De plus, il ne se sentait pas toujours à l'aise avec des collègues qui se défiaient de ses opinions, de son esprit et de son influence, dont il prétendait être le « prisonnier. » Il n'avait pas tardé enfin à voir poindre une situation où le président tendait de plus en plus à s'émanciper, à « faire sentir, comme il allait bientôt le dire, la main de l'élu du 10 décembre. » Il s'était prêté à cette expérience d'une république conservatrice avec un Napoléon, il ne s'était pas donné, et il avait hâte de se dégager, de retrouver sa liberté. Il n'avait jamais déguisé ses sentimens au prince dont il avait accepté d'être le ministre. Plus d'une fois, dans les conversations intimes, familières, qu'il avait eues avec Louis-Napoléon, il lui avait dit : « Nous sommes en route vers la monarchie, et durant le chemin vous me trouverez conservateur fidèle et résolu. Arrivé au but, je me séparerai non moins résolument de tout gouvernement qui ne sera pas la monarchie. » On n'en était pas encore là ; on y marchait, et par le fait, en se retirant au mois de septembre 1849, M. de Falloux n'avait devancé que de quelques semaines le congé sommaire que le président allait donner au ministère tout entier, en l'accompagnant du message du 31 octobre, premier manifeste de ses volontés et de ses ambitions.

IV.

Situation étrange, pleine de contradictions, qui s'était déjà dévoilée dans la première assemblée de 1848 et qui s'accentuait plus vivement encore dans la seconde assemblée née d'un mouvement passionné de réaction. En apparence, la république existait, elle semblait acceptée, elle restait la légalité visible et reconnue; en réalité, on n'y croyait plus depuis le 10 décembre. Il y avait un prétendant impérial à l'Élysée, une majorité monarchiste dans le parlement, des légitimistes, des orléanistes dans les conseils. C'était à qui disposerait déjà du lendemain, à qui se disputerait l'héritage et les dépouilles d'un régime, dont on se plaisait à pré-

parer ou à prédire la fin prochaine. Ce malheureux régime, on ne parlait pas de le faire vivre, on ne lui parlait que de sa mort!

Les républicains eux-mêmes étaient les premiers à conspirer la ruine de la république par leurs imprévoyances ou par leurs excès. Ils avaient commis l'irréparable faute de voter une constitution incohérente avec une assemblée unique, et de faire élire le président par le suffrage universel ébloui d'un nom populaire. Ils avaient, comme le leur disait Montalembert, « enfermé les deux pouvoirs dans une cage, dont la clé, rejetée au loin, ne pourrait plus se retrouver avant quatre ans. » Ils avaient condamné ces deux pouvoirs à se dévorer, — et maintenant ils se révoltaient contre leur œuvre, contre la fatalité qu'ils avaient créée! Au lieu de former du moins une opposition légale, sérieuse, qui aurait pu limiter le mal, ils s'étaient jetés dans les violences, dans les complots, dans la sédition au 29 janvier, au 13 juin. Ils avaient mérité que le général Cavaignac, dans sa loyauté, leur adressât en pleine assemblée cette sanglante apostrophe : « Si vous n'êtes pas parvenus à m'inspirer un sentiment de terreur, vous m'avez inspiré un sentiment de douleur, oui, de profonde douleur... Entre vous et nous, c'est à qui sert le mieux la république, n'est-ce pas? Eh bien! ma douleur, c'est que vous la servez bien mal. J'espère, pour le bonheur du pays, qu'elle n'est pas destinée à périr; mais si nous étions condamnés à une pareille douleur, rappelez-vous bien que nous en accuserions vos exagérations et vos fureurs! » Mais les républicains modérés comme le général Cavaignac avaient presque disparu ou ils n'étaient pas écoutés. Il n'y avait plus que des republicains socialistes, « montagnards, » qui passaient leur temps à enflammer les passions, à provoquer les représailles de la majorité conservatrice par leurs menaces, par leurs défis ou par leurs élections de démagogues, à effrayer le pays de cette date fatidique de 1852, au risque de donner la tentation de la supprimer; ou bien, par une autre tactique, ils se tournaient vers l'hôte de l'Élysée, qu'ils essayaient gauchement de flatter, d'intéresser à leur cause en lui offrant leur appui. La haine du royalisme les rejetait vers le napoléonisme! Ils faisaient ainsi les affaires du prétendant de l'Élysée; ils ne faisaient pas sûrement les affaires de la république.

Au camp conservateur, on ne croyait plus à la république, on tenait l'expérience pour décisive, sans entrevoir encore un dénoûment. Les chefs conservateurs, qui s'étaient associés à l'élection du 10 décembre, n'avaient vu dans cette énergique et irrésistible poussée populaire qu'un réveil des instincts monarchiques du pays; ils n'en avaient calculé ni la force ni la direction, pas plus qu'ils ne se faisaient une idée juste du caractère du prince, objet

de ces acclamations : ils le jugeaient sur son « apparente inertie, » sur son « mutisme habituel, » sur son « incapacité présumée. » Ils s'étaient flattés de conduire, d'arrêter ou d'user cet élu de six millions de voix qu'ils traitaient dédaigneusement dans leurs conversations ; ils avaient cru du moins pouvoir se servir de Louis-Napoléon pour couvrir leur campagne conservatrice, — et effectivement ils avaient trouvé d'abord en lui un complice de leur politique de défense sociale, de leurs lois de répression ou de réaction. Un danger commun avait été un lien momentané entre le président et les conservateurs de l'assemblée. Bientôt cependant, se dévoilaient jusque dans cette apparente alliance les incompatibilités d'humeur, les arrière-pensées. Si le président se laissait aller de plus en plus à ses velléités d'ambition et d'usurpation, les partis monarchistes de l'assemblée ne cachaient pas leurs espérances et leurs tactiques. Les uns allaient à Wiesbaden porter leurs hommages et leurs conseils à M. le comte de Chambord; les autres allaient à Claremont, asile du roi Louis-Philippe et des princes d'Orléans.

Les monarchistes, il faut le dire, jouaient un jeu singulier et redoutable. Ils ne calculaient pas qu'avec leurs bruyans voyages ils ne pouvaient rien, puisqu'ils n'étaient pas même unis. Vainement, les négociateurs, vaincus de 1830 et de 1848, avaient mis tout leur zèle à rapprocher les dynasties exilées, à réaliser ce qu'on appelait la « fusion : » ils n'avaient pas réussi. M. de Falloux lui-même, rendu à la liberté et à ses sentimens intimes, convenait que rien n'était possible tant que la maison royale n'était pas réconciliée, qu'il n'y avait qu'à prolonger le provisoire, « en attendant, comme le lui disait Berryer, que plus et mieux deviennent possibles. » Les royalistes restaient unis contre la république, ils ne l'étaient plus au-delà ; ils n'avaient à offrir au pays qu'une monarchie divisée contre elle-même. Les conservateurs ne voyaient pas de plus que, par leurs manifestations impatientes, ils donnaient des armes au président ; ils innocentaient pour ainsi dire ses tentatives personnelles, ses discours savamment calculés, ses voyages à la recherche de la popularité. Ils croyaient, il est vrai, avoir une garantie contre quelque brusque aventure ou, pour dire le mot, contre un coup d'État, par la présence aux Tuileries du chef de l'armée de Paris, du général Changarnier, l'épée du parlement et de la monarchie. Malheureusement le général Changarnier n'était qu'un brillant homme de guerre, habile à disperser une émeute comme en se jouant, mais dépaysé dans la politique, assez présomptueux, — et un taciturne à sa manière. Il ne cachait pas ses antipathies contre le président de qui il tenait après tout son commandement, il se réservait sur ce qu'il ferait

ou plutôt il avouait sa pensée intime dans une conversation avec M. de Falloux, qui était allé l'interroger. « La France, lui disait-il, a besoin d'une transition dont un gouvernement militaire peut seul se charger. Il faut à notre malheureux pays trois mois de dictature... Cette omnipotence intérimaire est, croyez-le bien, la part de mon dévoûment plutôt que celle de mon ambition. » Ce n'était pas une garantie, c'était une complication de plus. M. de Falloux se retirait sans emporter une confiance démesurée !

Placé au milieu de tous les partis dont il connaissait les desseins, qu'il surveillait dans leurs agitations et leurs contradictions, le président jouait pour sa part son jeu de prétendant à peine dissimulé. Il avait fait illusion d'abord par sa timidité et sa douceur, surtout par son inexpérience ; il ne s'était démasqué que par degré. Il n'avait pas l'habileté des grands politiques ; il avait l'art d'un conspirateur difficile à pénétrer, sachant profiter de tout, s'avançant ou se retirant tour à tour, laissant les ministres le désavouer et poursuivant imperturbablement sa marche, tantôt affectant la déference pour l'assemblée, tantôt la défiant par l'audace tranquille de ses actes ou de ses paroles. Il savait se servir des conservateurs, ses premiers alliés, pour contenir les républicains, pour dompter les agitateurs et garder devant le pays l'attitude d'un « sauveur de l'ordre ; » il savait aussi se servir des républicains, des menaces socialistes pour effrayer et ramener les conservateurs. De sorte qu'entre tous ces champions de causes diverses, sous l'apparence d'une légalité fictive, c'était comme une partie engagée. Louis-Napoléon avait évidemment tous les avantages ; il avait l'avantage de la possession du pouvoir, de la popularité de son nom ; il avait l'avantage du commandement de l'armée, qu'il s'efforçait de capter, dont il choisissait les chefs ; il avait l'avantage des divisions de ses adversaires. Pas à pas, il s'avançait à travers tout, écartant les obstacles, usant les partis les uns par les autres, — jusqu'au jour où, assuré de l'armée, il tranchait du fil de l'épée le nœud d'une situation devenue inextricable. Et c'est ainsi que s'accomplissait cette révolution du 2 décembre 1851, qui n'était que le dernier mot de trois années d'agitations et d'intrigues sous le nom de république. Que M. de Falloux, comme tous les vaincus, fût déçu ou blessé par le 2 décembre, rien de plus évident ; il était peut-être moins surpris que déçu.

Depuis le jour où, quittant le ministère, il avait repris sa place auprès de Berryer, le chef du royalisme parlementaire, il n'avait cessé de suivre la marche des choses. Il avait assez de sagacité pour ne pas s'abuser sur une situation compromise, et il avait vu d'assez près Louis-Napoléon pour savoir qu'il y avait tout à craindre

d'un prince, d'autant plus dangereux qu'il ne connaissait le danger de rien, que si avec lui « l'heure de la tentative restait douteuse, l'idée fixe ne l'était pas. » Il demeurait persuadé que la république, perdue par les républicains, courait à un césarisme nouveau, à ce qu'il appelait la « fausse monarchie, » et que pour échapper à ce césarisme, il n'y avait pas d'autre moyen que de se rattacher à la « vraie monarchie : la monarchie constitutionnelle représentée par la monarchie de Bourbon réconciliée ! » Il avait fait ce qu'il avait pu pour propager ces idées autour de lui, dans le camp conservateur. Il avait eu des conversations intimes avec les chefs de partis, surtout avec M. Thiers, qui avait un goût très vif pour lui. Il avait essayé de gagner Montalembert, qui doutait des vertus du royalisme, aussi bien que le général Changarnier qui, dans son rôle de sphinx, ne croyait qu'à lui-même. Il avait même fait un voyage à Venise pour obtenir de M. le comte de Chambord quelques paroles destinées à préparer la réconciliation des dynasties. Il s'était heurté de toutes parts contre les susceptibilités ou les défiances, contre la présomption des uns ou les réticences des autres, contre des impossibilités ou si l'on veut contre la force des choses qui conduisait les événemens. Il n'était donc, il ne pouvait être qu'à demi surpris par un coup d'État pour lequel tout avait conspiré, qui lui semblait être « autant l'œuvre de ses victimes que de ses auteurs ; » mais quel que fût son jugement le jour où le dénoûment avait éclaté, il avait tenu par honneur à être parmi les « victimes. » Dès les premières heures, il avait couru là où il y avait un essai de résistance, une dernière protestation de la légalité expirante, à la mairie du Xe arrondissement. Il avait partagé la disgrâce de quatre-vingts de ses collègues traînés avec lui, entre deux haies de soldats jusqu'à la caserne du quai d'Orsay, et avec lui conduits comme des malfaiteurs dans des voitures cellulaires au Mont-Valérien (1).

(1) Aux scènes les plus dramatiques, dans les événemens sérieux, se mêlent quelquefois les scènes piquantes. M Dufaure, le ministre à la rude écorce que nous avons connu depuis, se trouvait, le 2 décembre, là où l'appelait son devoir, à la mairie du Xe arrondissement et parmi les prisonniers du quai d'Orsay. Il avait laissé précisément ce jour-là Mme Dufaure en couches. A peine arrivé au quai d'Orsay, il demandait à se rendre chez lui : on croyait peut-être ne plus le revoir. Il ne prenait que le temps d'aller chercher des nouvelles de sa femme et revenait aussitôt se constituer prisonnier. Il portait sous son bras un petit paquet de linge enveloppé dans un grand mouchoir à carreaux, — ne sachant à quel voyage il était destiné. Il faisait cela tout simplement ! — A l'autre extrémité de Paris, à Vincennes, M. Odilon Barrot et Berryer, qui faisaient partie d'un autre convoi de prisonniers, se trouvaient ensemble. Épuisés d'émotions et de fatigues, ils tombaient de sommeil. Ils étaient couchés l'un près de l'autre, lorsque M. Barrot, se levant à demi sur son lit, et d'un ton solennel : « Eh bien, Berryer, se mit-il à dire, il sera donc écrit qu'après plus de soixante ans écoulés depuis

Un sentiment d'honneur et de solidarité guidait et soutenait M. de Falloux dans cette épreuve. Après cela il prenait galamment d'un cœur libre et avec une sorte d'ironie hautaine cette mésaventure d'une captivité de quarante-huit heures au Mont-Valérien. Il trouvait pourtant que son ancien camarade de collège, le ministre de l'intérieur du coup d'État, M. de Morny, — « qu'on surprenait rarement en flagrant délit de mauvais goût, » — aurait pu leur épargner, à lui et à ses collègues, le luxe de la « voiture cellulaire des forçats. » Il trouvait que c'était trop, qu'un modeste fiacre aurait suffi, et il disait gaîment à son compagnon de captivité, M. de Rességuier : « Décidement je ne tutoierai plus Morny! » Une autre surprise moins déplaisante lui était réservée dans la place forte. Peu après son entrée au Mont-Valérien, il recevait la visite de M. de Persigny, qui accourait tout ému de le savoir là et se confondant en excuses de ne l'avoir pas averti. — « Mais, mon pauvre ami, répliquait-il vivement, c'est de m'avoir averti que je ne vous pardonnerais pas. Qu'aurais-je fait de votre avertissement? Qu'aurait-il changé à mon devoir? » Et il ajoutait avec une bonhomie qui n'était pas exempte de hauteur ou de malice : « Gardons notre vieille amitié en dehors du combat. Tâchez de donner de bons conseils à votre prince : il en a souvent besoin, et puisque vous osez assumer sur vous seuls le salut de la France, du moins sauvez-la. Je ne crois pas que le salut soit où vous le cherchez. Si je me trompe, je vous rendrai justice, n'en doutez pas... » Quel jeu bizarre des choses! Quelques années auparavant c'était M. de Falloux qui allait visiter M. de Persigny dans sa prison au Luxembourg ou à Versailles ; maintenant c'était M. de Persigny qui rendait sa visite à M. de Falloux, vaincu du coup d'État napoléonien, et qui venait s'excuser en lui disant : « Vous m'avez coûté beaucoup d'angoisse? » M. de Falloux, quant à lui, ne s'est jamais figuré avoir eu son martyre pour quelques heures passées au Mont-Valérien. Il sentait seulement que tout avait changé, que c'en était fait peut-être pour longtemps des espérances monarchiques, — qu'il n'y avait plus pour lui d'autre rôle que la dignité et l'attente dans la retraite.

V.

Le 2 décembre en avait décidé ainsi! Il n'était lui-même que la préface de la résurrection impériale, et pour plus de quinze ans, c'était la disparition, l'éclipse de toute une génération brillante,

1789, nous voilà réduits, toi et moi, à voir de nouveau la force triompher du droit! N'est-ce pas humiliant? — Tais-toi, Barrot! » répondait Berryer, l'homme qui songeait le moins à poser!

éloquente, accoutumée aux émotions et aux succès de la vie publique, maintenant réduite à se consumer dans les regrets et les vœux impuissans, à suivre en spectatrice ce que Lacordaire appelait « une répétition inférieure et stérile des temps passés... » Les acteurs de la veille s'effaçaient. Les généraux africains, les Changarnier, les Lamoricière, les Bedeau, proscrits par le coup d'État et réfugiés en Belgique, se dévoraient eux-mêmes dans l'inaction, dans l'amertume de leur carrière brisée. M. Thiers, un instant exilé, mal résigné, essayait d'oublier les disgrâces du présent en retraçant les grandes scènes de l'histoire. Berryer se dédommageait du silence parlementaire par la libre activité du barreau, en gardant sa foi royaliste pour de meilleurs jours. Rémusat, Vitet, revenaient à la littérature. Montalembert, lui, avait eu un moment l'illusion d'un 2 décembre réparateur ; il avait presque cru à la modération d'un second Napoléon, qui avait restauré le pape : il ne tardait pas à racheter une adhésion passagère par l'éclat et l'âpreté de sa rupture, en briguant pour ainsi dire les persécutions du nouveau régime. Lacordaire, avant de chercher un asile dans l'enseignement, avait jeté dans un dernier discours le mot vibrant qui l'avait fait éloigner de Paris : *Esto vir !* — Ceux qui n'ont pas vu cette dispersion soudaine et violente du lendemain de décembre 1851 ne savent pas ce que c'est que la crise morale d'une génération subitement frappée dans son orgueil, dans ses idées ou dans ses illusions.

Atteint avec tous les hommes dont il avait été le collègue et dont il restait l'ami dans une défaite commune, M. de Falloux voyait d'un esprit plus libre les événemens : il les attribuait à l'imprévoyance des partis, aux divisions des monarchistes ; il les avait trop pressentis pour s'en étonner ou s'en irriter. « La résignation personnelle me fut facile, » a-t-il dit. La retraite ne lui pesait pas, elle le rendait à un de ses goûts les plus vifs, à une passion qu'il n'avait pu encore satisfaire qu'à demi. Sa passion, c'était son pays d'Anjou, et dans le pays angevin, c'était le Bourg d'Iré, son œuvre et sa création, la seule peut-être qui ne l'ait pas trompé (1). Dans ce parlementaire aux manières séduisantes

(1) Après la grande dispersion de 1852, Mme Swetchine écrivait un jour : — « Les plus sages en ce moment sont, ce me semble, ceux qui laissent le pays aller pour le coup *da se* et qui, rendus à la liberté de leurs loisirs, vaquent à leurs devoirs et affaires comme, par exemple, Alfred de Falloux. Il vit dans son Anjou de la vie de l'agriculteur et de l'éleveur. Ne vous le représentez donc plus jamais que figurant dans un Paul Potter. Montalembert, de son côté, est fort occupé d'un pont à jeter sur les fossés de son château de la Roche-en-Breny et de ses excursions dans les environs pour prendre sur le fait tout ce qui reste encore de vieilles églises et de ruines de couvens. » — Et pendant son séjour à Bourg d'Iré, elle écrivait encore : — « Le Bourg d'Iré est bien un des lieux de ce monde où le bonheur préparé de plus loin se

et à l'esprit souple, fait pour tous les succès de la politique et du monde, il y avait un gentilhomme rural attaché à son coin de terre. Tout ce qu'il avait d'ardeur, pendant ces années, il le mettait à reconstituer un domaine jusque-là morcelé et négligé, à se créer une vaste habitation simple et sévère, qu'il façonnait à son image, qu'il entourait de jardins et de pelouses, à faire du Bourg d'Iré un centre d'expériences agricoles, un modèle de culture savante et bienfaisante dans une région jadis ensanglantée et illustrée par les guerres vendéennes. Que dirai-je? Il devenait même éleveur, un éleveur d'élite, qui ne craignait pas d'aller aux concours de Poissy recevoir ses prix des mains de son ancien collègue, M. Rouher, ministre de l'empire (1). Il se plaisait surtout à faire du Bourg d'Iré, régénéré et orné par ses soins, un asile de large et cordiale hospitalité où il recevait ses amis : et Lacordaire qui allait faire des cours familiers de culture avec les jardiniers, et Montalembert qui allait prononcer des discours à l'école voisine, et Berryer, et Augustin Cochin, et le prince Albert de Broglie, et l'Irlandais Monsell, lord Emly, — et aux grands jours Mme Swetchine elle même qui tenait à voir son brillant ami, le fils de son adoption « spirituelle, » dans son domaine angevin. Cette vie de campagne, mêlée de visites qui étaient les fêtes du Bourg d'Iré, qui effarouchaient parfois les autorités impériales, M. de Falloux l'a décrite avec un art attachant dans des pages, — *Dix ans d'agriculture*, — d'où s'exhale le sentiment des réalités et des poésies rurales. Il y trouvait la paix, un moyen de servir sa contrée et le dédommagement des inconstances de la fortune.

Est-ce à dire que ce gentilhomme rural fût si absorbé dans le soin de sa terre et de ses étables qu'il se désintéressât des affaires publiques ou des cultures de l'esprit, des destinées et de l'avenir du pays? Il l'aurait voulu qu'il ne l'aurait pas pu. Il avait le goût de l'activité et de l'influence sous toutes les formes. Il se rattachait au monde parisien par son élection à l'Académie, où il avait trouvé

soit établi davantage en permanence. Tout y est en harmonie, à commencer par le maître, qui est d'accord avec lui-même et avec ses goûts. Vraiment on ne devrait jamais affronter le précaire de la vie publique qu'avec une honnête passion qu'on est sûr de retrouver... » — (*Lettres inédites* de Mme Swetchine, publiées par M. de Falloux, 1 vol.)

(1) Au cours de ces années d'agriculture, M. de Falloux était allé conduire au concours de Poissy des bœufs dont l'un était couronné, et M. Rouher, qui présidait le concours, qui avait d'ailleurs de la rondeur et de la bonhomie, lui disait en riant : — « Vous l'avez bien mérité ! — Que voulez-vous dire? reprenait M. de Falloux. — Eh! oui! lui disait M. Rouher, quand le jury a vu que le bœuf primé vous appartenait, il s'est mis en quête d'un autre animal à couronner, — et il s'est trouvé que cet autre animal qu'il a découvert était encore à vous... » — Il fallait déjà, sous l'Empire, des bœufs orthodoxes! Cela s'est vu depuis sous d'autres régimes!

ce qu'il appelait spirituellement son « cardinalat, » et où il avait la « jouissance » de rencontrer quelques-uns des plus grands naufragés des révolutions, les plus incomparables causeurs du temps : M. Thiers, « toujours fin, ingénieux et naturel ; » M. Cousin, « plus pompeusement éloquent ; » M. Villemain et « son grand goût littéraire ; » M. Guizot et « les derniers éclats de son éloquence. » Par tous ses instincts, par sa nature même, par les crises intimes de son propre parti, il se sentait toujours ramené à la politique. Il s'y intéressait en homme qui, dans sa retraite, s'inquiétait du rôle que pouvaient jouer encore les royalistes, qui ne cessait de voir dans les forces monarchiques, selon la direction qu'on leur donnerait, la suprême ressource de la France. Et ici je voudrais ressaisir quelques traits de ce monde du légitimisme qui depuis 1830, à travers tous les régimes, a passé sa vie à s'agiter et à espérer sans retrouver l'heure du succès, ou qui ne l'a entrevue que pour la laisser échapper. Je voudrais montrer quel royaliste a été M. de Falloux, pendant l'empire comme avant l'empire et même après, — fidèle jusqu'au bout à sa cause, mais indépendant et libre dans sa fidélité souvent frondeuse.

« ... Je commençai dès lors, — vers 1852, — a écrit depuis M. de Falloux, je commençai à connaître une jouissance qui n'est pas sans saveur : celle de demeurer fermement royaliste *en pleine disgrâce du roi !* J'y ajoutai bientôt une seconde jouissance de même nature : celle de rester fidèlement catholique *en pleine disgrâce du pape...* » Le mot est leste et piquant. C'est la clé de la vie et du caractère de l'homme, du « royaliste parlementaire » et du « catholique libéral » qu'il a été. C'est aussi la clé de ses rapports avec le prince au cœur loyal qu'il retrouvait après des révolutions nouvelles, tel qu'il l'avait vu avant ces révolutions, vers 1840 : peu éclairé par les événemens, affermi et fixé dans une politique de foi traditionnelle, de plus en plus enveloppé des influences de cour ou d'intimité qui avaient pesé sur sa jeunesse. Avec tous les dons heureux d'un naturel cordial et séduisant, d'un esprit bien intentionné, M. le comte de Chambord était l'homme le moins préparé à entrer dans les idées de son temps. Il aimait passionnément la France, il la connaissait peu ou il ne la connaissait que de loin, et il n'en était pas connu ; il pouvait lui inspirer le respect, il n'était pas fait pour la conquérir à la Henri IV ou pour la gagner par la sagesse éclairée et habile d'un Louis XVIII. Les révolutions de 1848, qui auraient pu rouvrir à sa fortune de nouveaux horizons, l'avaient ému, sans provoquer de sa part une initiative, des actes ou des déclarations propres à parler au pays. Le 2 décembre, avec son « facile succès, » laissait dans son esprit cette impression, — c'est le mot de M. de Falloux, — « qu'il y avait

là, sauf la violence des procédés et le choix des hommes, un avertissement utile, *un bon modèle peut-être...* » Il s'abusait, et ceux qui l'entouraient de plus près, qui restaient ses conseillers préférés, M. de Lévis, le duc des Cars, s'étudiaient à le fortifier dans cette impression, à le détourner des vaines transactions, à le mettre en défiance et en garde contre la politique libérale et parlementaire représentée par Berryer et ses amis. Cet aimable et infortuné prince, qui n'avait de fixité que dans son sentiment royal, flottait entre la séduction du généreux Berryer dont l'éloquence était la parure de sa cause et les conseils secrets qui le retenaient, passant d'une circulaire autocratique à un manifeste presque libéral. Et d'hésitation en hésitation, devant la résurrection impériale, il finissait par se replier dans une sorte d'immobilité, dans « un absolutisme tenu en réserve » dont le dernier mot était un ordre d'abstention universelle envoyé à tous les légitimistes de France.

Drame singulier, mêlé à tous les drames du temps, où M. de Falloux jouait son rôle à côté de Berryer, comme son lieutenant et même plus que son lieutenant. Entre ces deux hommes unis sous le même drapeau, représentant ce qu'on pourrait appeler l'opposition constitutionnelle dans les conseils de l'exil, il y avait des différences qui tenaient à leur caractère. Berryer ne méconnaissait pas les fautes de M. le comte de Chambord, les aveuglemens qui régnaient autour de lui; mais en même temps, homme de spontanéité et de premier mouvement, ému d'une sorte de « tendresse paternelle » pour son prince, il ne savait pas résister à un mot de lui; « il ne pouvait se résigner à le contrister ou à le contrarier... » — « Vous avez probablement raison, disait-il à M. de Falloux; oui, M. le comte de Chambord a de grosses écailles sur les yeux; mais dès qu'il touchera le sol de la patrie, ces écailles tomberont, et vous verrez un beau règne! » M. de Falloux, lui, ne se contentait pas de la promesse du « beau règne. » Il s'efforçait de mettre Berryer en garde contre ses émotions; il l'excitait à parler au comte de Chambord, à « frapper un coup décisif, » et si Berryer hésitait, il se chargeait lui-même de « porter le coup. » Avec une santé dont il ne cessait de se plaindre pour se dérober aux assiduités de la vie publique ou aux inutiles colloques des comités royalistes, il retrouvait toujours une activité nouvelle pour cette lutte intime. Pendant tout l'empire, il prodiguait notes et lettres, mémoires et consultations. Il faisait le voyage de Venise, le voyage de Lucerne, pour se rencontrer avec le prince qui le recevait toujours gracieusement, — assez souvent sans l'écouter; il lui portait des hommages assurément, et avec les hommages, des paroles d'une liberté courageuse.

La vérité est que, si M. de Falloux restait un royaliste fidèle par honneur, par tradition, il ne s'entendait presque sur rien avec M. le comte de Chambord, surtout avec ses conseillers secrets. C'est qu'en effet M. de Falloux était de son temps plus qu'il ne le croyait lui-même et n'en répudiait ni les idées généreuses, ni les bienfaits. Il n'était pas de ceux qui rêvaient, qui rêvent peut-être encore de refaire l'histoire, de la reprendre à l'année 1788. Il ne séparait pas la monarchie, si la monarchie devait revenir, des conditions essentielles de la société moderne, et, pour dire le grand mot, des principes de 1789. Il tenait à la mémorable date de la France nouvelle. Il l'a écrit dans plus d'une page : « Depuis soixante ans, notre pays a hésité sur toutes choses, sur toutes, excepté sur les quatre ou cinq notions générales qu'à tort ou à raison, il a rangées sous l'étiquette de 1789. Maintes fois, il a douté du meilleur moyen de les faire prévaloir dans la constitution, de les implanter dans les mœurs, jamais il n'a consenti à les abjurer. Maintes fois depuis soixante ans, sa destinée a paru jetée en l'air, à pile ou à face ; autant de fois elle est retombée sur le même côté, toujours et précisément sur le côté de 1789... » Il l'a dit sous une autre forme dans ses *Mémoires :* « La France n'est plus révolutionnaire, elle est en grande majorité conservatrice, — mais conservatrice de la révolution de 1789 inclusivement. La France, satisfaite de ses conditions civiles, de ses garanties politiques, demande un gouvernement qui consolide avec une intelligente fermeté des institutions conformes à son génie moderne et à ses mœurs... » Tout ce qui est « contre-révolution » systématique, il l'a désavoué. C'était la grande querelle de M. de Falloux avec les catholiques absolutistes et les légitimistes d'ancien régime qui n'ont cessé de le poursuivre de leurs défiances et de leurs polémiques. Par une combinaison qui n'a rien de nouveau, le même homme, qui passait au camp libéral pour un chef de réaction raffiné et redoutable, a pu passer dans son propre camp pour un révolutionnaire déguisé !

Il y a un autre point délicat, un point de conduite sur lequel M. de Falloux n'était pas moins décidé dans ses idées. Du moment où l'empire né du 2 décembre s'était dévoilé, M. le comte de Chambord avait cru devoir envoyer à son parti, à tous ses amis de France, l'ordre de cesser toute participation aux fonctions publiques aussi bien qu'aux assemblées électives, depuis le corps législatif jusqu'au plus simple conseil municipal, de refuser tout serment à la constitution nouvelle, à l'ordre nouveau. Il semblait se retirer du monde en attendant des jours meilleurs et en couvrant tout au plus sa retraite d'une protestation platonique adressée « aux Français. » M. de Falloux n'avait pas attendu cet

ordre pour se prononcer, pour presser ses compatriotes de l'Anjou de rester au service du pays, » — et le jour où l'ordre de Frohsdorf arrivait, il l'accueillait un peu comme ces gentilshommes castillans qui, en recevant un ordre de leur roi, répondaient sans sourciller : « reçu et non exécuté, le tout pour le service de Sa Majesté ! » M. de Falloux admettait bien l'abstention comme une affaire d'honneur personnel pour les hommes les plus engagés par leur passé ou par leur position ; il se refusait à admettre comme une politique sérieuse et prévoyante cette sorte d'ilotisme volontaire au sein du pays par refus de serment. Est-ce que le serment, sous Louis-Philippe, avait empêché M. de Brézé, M. de Fitz-James, le duc de Noailles, Berryer, qui étaient l'honneur des chambres, de rester légitimistes ? — « Quoi donc ! disait-il, on pourrait nous accuser d'une bien grande inconséquence si, après être rentrés dans les carrières électives sous la république de Ledru-Rollin, nous reconnaissions à n'importe quel régime le privilège de nous en écarter. Nous avons défendu l'ordre avec tout le monde depuis 1848, malgré la forme du gouvernement, pourquoi cesserions-nous de le défendre aujourd'hui dans les mêmes positions ?.. Nous nous sommes placés au cœur de la France en 1848, et, quoi qu'il arrive, nous n'en devons plus sortir désormais... » Et ces idées, il les développait avec une infatigable verve d'esprit et de raison dans ses lettres à ses amis, jusque dans ses entrevues avec le prince auquel il résistait. C'est le conflit intime qui n'a cessé de s'agiter entre légitimistes, entre « l'ordre du roi » et les indépendans sous l'empire.

A dire vrai, rien n'était plus désagréable que ces résistances à M. le comte de Chambord, qui ne laissait échapper aucune occasion d'en exprimer son mécontentement : témoin le jour où, recevant un ami de M. de Falloux, M. de Rességuier, à Frohsdorf, il le traitait avec une certaine brusquerie, à peine déguisée sous la bonne grâce. M. de Rességuier était un de ces légitimistes qui restaient dans leurs conseils locaux, qui tenaient à y rester, parce qu'ils croyaient y faire le bien, et il défendait son droit avec une respectueuse liberté : « Oui, oui, répondait vivement le comte de Chambord, je sais que c'est la manière de voir de votre ami, M. de Falloux, je sais qu'il donne ce conseil, et je lui en sais très mauvais gré. » Vainement, M. de Rességuier invoquait son dévoûment, son désir de plaire au prince et de le servir en obéissant à sa conscience. « Ceux qui obéissent à mes ordres me servent mieux, » lui répondait-on. Et comme le visiteur français, en prenant congé, demandait s'il pourrait revoir « monseigneur » à Venise : « Oui, répliquait nettement le prince, si vous avez donné votre démission ; sinon, non ! » C'était clair. Une dernière fois,

après bien des essais inutiles pour obtenir une atténuation des ordres d'abstention maintenus par le prince, M. de Falloux renouvelait sa tentative par un exposé hardi, même un peu sévère, où il allait jusqu'à rappeler les dangers d'une politique à la Polignac. C'était à l'époque où les décrets de 1860 venaient de rendre la parole au corps législatif, et où la rentrée de Berryer à côté de M. Thiers dans une assemblée pouvait servir la cause de la paix religieuse compromise dans les affaires d'Italie. Cette fois, on ne lui répondait plus. Berryer était élu tout de même et allait jeter dans une assemblée impériale les derniers feux d'une éloquence près de s'éteindre ; mais c'était contre l'ordre du « roi ! »

Ce n'est pas tout. Un point plus délicat peut-être que tous les autres restait encore. Lorsque la révolution de 1848, à peu près perdue par ses propres excès, avait paru sombrer dans la réaction napoléonienne du 10 décembre, M. de Falloux avait senti aussitôt que tout avait changé, que l'expérience républicaine courait vers la dictature. Il avait été des premiers à comprendre que, pour détourner ou contenir le mouvement césarien, si c'était encore possible, il n'y avait que la monarchie, mais que la monarchie elle-même n'avait des chances de retour que par une grande réconciliation dynastique, par un traité de paix entre les vaincus du 28 juillet 1830 et les vaincus du 24 février 1848. D'une double défaite naissait ce qui s'est appelé dans l'histoire la « fusion (1) ! » C'est le dramatique débat dès ce moment et si longtemps poursuivi, tantôt avec éclat, tantôt dans l'ombre, sous la république comme sous l'empire, entre des hommes qui ont pris quelquefois leurs illusions ou leurs rêves pour des réalités. A peine libéré de ses engagemens provisoires avec la république et des obligations du ministère, M. de Falloux, entre tous, s'était ardemment attaché à cette idée qu'il

(1) Un des premiers, si ce n'est le premier, qui eut l'idée de la « fusion, » est un des plus purs légitimistes du temps, M. Hyde de Neuville en personne. Dès le 24 février 1848, M. Hyde de Neuville, informé que la duchesse d'Orléans avait couru des dangers, qu'elle était réfugiée aux Invalides et était peut-être embarrassée pour se sauver, avait immédiatement décidé de se mettre à la disposition de la princesse et s'offrait à la sauver. Il ne voyait en elle que la mère du « premier prince du sang. » Il avait tout préparé, voiture, argent, et il comptait précisément sur sa notoriété de légitimiste pur pour échapper à tout soupçon. Il se rendit aux Invalides : la princesse était partie! il comptait dire à la duchesse d'Orléans, — c'est lui qui le disait à Mlle de Fougères, la seule personne qu'il eût mise dans son secret : — « Madame, je vous conduirai là où vous voudrez aller, en Allemagne, en Angleterre. *Si j'osais me permettre un conseil, je dirais : Allons à Frohsdorf. Par là vous rendrez un grand service à vos enfans et à la France.* » — C'était le 24 février 1848. Deux ans après, il tenait le même langage dans une lettre adressée à la princesse, et ce qu'il disait à la duchesse d'Orléans, il le disait d'un autre côté à M. le comte de Chambord, — sans aller pourtant aussi loin peut-être que M. de Falloux. (Voir les *Mémoires et souvenirs* du baron Hyde de Neuville, IIIe volume.)

considérait comme la dernière ressource de la France, près de sombrer dans l'anarchie ou dans un régime dictatorial. Il mettait une vive sincérité et même peut-être un peu de naïveté à croire ce qu'il désirait. Il n'avait pas caché sa pensée, qui était du reste la pensée de ses amis, de Berryer lui-même, à M. le comte de Chambord. Il ne cessait d'en parler à M. Thiers, au général Changarnier, à tous ceux qu'il supposait avoir quelque influence sur les princes, sur Mme la duchesse d'Orléans aussi bien que sur l'exilé de Frohsdorf. Il était dès lors, pour sa part, prêt à accepter tout ce qui pouvait rallier les royalistes de 1830, les garanties les plus libérales dans les institutions, même le drapeau des générations nouvelles. Il avait cru déjà la « fusion » possible sous la république. L'empire lui-même ne le décourageait pas. Il y voyait tout au plus un ajournement de ses espérances, mais un ajournement qui avait l'avantage de laisser aux incompatibilités intimes, aux résistances, aux susceptibilités de dynasties et de partis, le temps de s'apaiser.

Veut-on voir une sorte de mise en scène intime de cette idée de « fusion, » rêve d'un avenir plus ou moins lointain? Un jour, en plein empire, dans cette vieille et agreste résidence d'Augerville, où Berryer se plaisait à aller chercher le repos, se trouvaient réunis quelques uns des vaincus du temps: M. de Salvandy, Montalembert, M. de Falloux, M. Thiers, M. Mignet, M. Vitet et, avec eux, l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. C'est ce que les loustics de l'empire appelaient « l'intrigue d'Augerville. » Il n'y avait aucune intrigue à Augerville ; il n'y avait, entre ces éminens esprits, que de brillantes et fortes conversations sur toute chose.

Un instant, pendant ce séjour, M. Thiers s'était arrêté devant un portrait de Charles X, œuvre du peintre Gérard : « Voici, disait-il, une figure qui respire la loyauté et la bonté. Voyons, Berryer, expliquez-nous quelle fut la vraie pensée du roi au moment de signer les ordonnances. Voulait-il, sciemment, sortir de la Charte? » — A quoi Berryer répliquait : « Je vous répondrai en toute franchise si vous voulez me dire ce que pensait M. le duc d'Orléans et ce que vous pensiez vous-même en faisant la révolution de juillet. » Et aussitôt la conversation s'engageait, libre, familière, éloquente. M. Thiers racontait avec bonhomie que les événemens avaient dépassé tous les calculs, que le duc d'Orléans n'avait jamais eu d'autre pensée que d'éviter un nouvel exil, sans se mêler à aucun complot contre le roi et qu'il avait fallu positivement le traîner au trône, — que lui, fils de la révolution, n'aurait pas voulu la compromettre, « qu'on s'était enhardi à mesure que la défense faiblissait, » enfin,

que la révolution s'était faite parce qu'on l'avait laissé faire! — Et Berryer, à son tour, racontait les perplexités du roi. Il montrait ce prince aimable et loyal, ayant les qualités comme les défauts de son éducation et de sa génération, bien intentionné de cœur, sans mauvais dessein contre les institutions. Le mal était venu de la chute du ministère Martignac qui avait troublé le roi, des nouveaux ministres qui, au dernier moment, par un faux point d'honneur, avaient offert leur tête au lieu de donner un bon conseil, — et surtout du prince de Polignac. Ici ce que disait Berryer avait, au moins alors, la valeur d'une révélation. Le prince de Polignac était un illuminé, un « visionnaire » dans toute l'acception du mot. « Il se croyait en communication surnaturelle avec le ciel! » Il se croyait « assisté par Dieu ! » Berryer lui-même en avait reçu l'aveu dans une audience et s'était retiré épouvanté, pressentant la crise où la royauté allait sombrer. — On échangeait ainsi des souvenirs et des impressions jusque bien avant dans la nuit. Et, dès le lendemain matin, M. de Falloux, qui poursuivait toujours son idée, abordait M. Thiers en lui disant : « Vous nous avez montré, vous et M. Berryer, que la révolution de juillet avait été un terrible malentendu : M. Berryer que Charles X n'avait pas voulu sciemment porter la main sur les libertés publiques; vous, que M. le duc d'Orléans s'était résigné à la couronne plus qu'il ne l'avait souhaitée. Eh bien, la France doit-elle demeurer à jamais la victime de telles méprises? » Voilà la fusion!

Le malheur est que cette idée, en apparence si simple, née d'une expérience amère, l'expérience de deux défaites, était plus aisée à concevoir qu'à réaliser et ne pouvait être provisoirement qu'assez platonique. Ce qu'il y avait de difficile, c'était de vaincre la nature des choses, d'effacer les traces d'une longue et douloureuse rupture, de refaire une monarchie vivante avec deux monarchies détruites. Ce n'était pas impossible avec beaucoup de bonne volonté, c'était aussi délicat que difficile. Les princes, quel que fût leur désir de se prêter à tout ce qui pourrait reconstituer la vieille maison royale dans son unité, se sentaient retenus par des liens intimes ; ils avaient des souvenirs, des traditions, tout un passé de famille, le respect du règne de leur père, la fierté de leurs services. S'ils n'avaient pas des « droits, » selon le mot qu'on prêtait à la duchesse d'Orléans, ils avaient des « titres. » Toutes les négociations qui avaient paru s'engager et qui se renouvelaient de temps à autre restaient à peu près sans résultat. Ce n'est pas que M. le comte de Chambord, de son côté, fût insensible aux douceurs et à l'intérêt d'un rapprochement de famille. Il avait exprimé les sentimens les plus affectueux à M. le duc de Nemours,

qui, le premier, avait donné l'exemple du retour. Il avait délicatement rempli ses devoirs de parenté au moment de la mort du vieux roi Louis-Philippe. En toute occasion il ne cessait de témoigner ses sympathies pour ses brillans cousins et son désir de se retrouver « à la tête de la maison de France. » — Mais en même temps, avec une douce et courtoise inflexibilité, il restait enfermé dans son droit comme dans une citadelle. — « Autant il faut être conciliant envers les personnes, autant il est indispensable d'être *barre de fer* sur les principes. » — Il n'aimait même pas ce mot de « fusion, » qui revenait sans cesse, il refusait de s'en servir ; il y voyait une équivoque, une dernière confusion d'idées et de faits. Il n'admettait que la « réconciliation personnelle, une large et cordiale réconciliation, accompagnée de la reconnaissance sans condition du droit héréditaire dont il demeurait le représentant souverain et l'inviolable gardien.

Bref, on négociait, on épiloguait sur cette insaisissable « fusion, » on n'était pas plus avancé après des années. M. de Falloux trouvait que tout eût été promptement décidé si, à certains momens, M. le comte de Chambord « avait eu vis-à-vis de ses cousins quelque mouvement spontané ou quelque parole heureuse à la Henri IV, » et il ne cachait pas ses impatiences à son « roi. » Le prince ne lui répondait pas. De sorte que M. de Falloux restait un royaliste assurément, mais un royaliste qui ne s'entendait avec son prince ni sur les conditions libérales d'une restauration, ni sur la direction du parti à l'intérieur, ni sur la « fusion, » et qui, dans une heure de découragement, finissait par écrire à Berryer : — « Si ce régime moral prend définitivement racine en lui (M. le comte de Chambord), c'en est fait de lui et de la monarchie française et, du même coup, de toutes les monarchies européennes!.. » — Il voyait tout en noir, et ce n'était pas sans raison.

VI.

A mesure que les années se succédaient, en effet, une situation étrangement nouvelle commençait à se dessiner. L'empire, après ses jours de bonheur décevant, après avoir épuisé sa fortune et abusé de tout, arrivait à sa phase critique. A demi perdu déjà dans les confusions qu'il se créait, dans les contradictions d'une politique tour à tour oppressive ou chimérique, compromis par des aventures extérieures qu'il n'avait su ni éviter, ni dominer, il avait fini par tout confondre et tout gâter ; il n'avait réussi qu'à réveiller les questions religieuses les plus irritantes par les équivoques de

sa diplomatie en Italie et à Rome (1), à alarmer le sentiment national par les complicités et les défaillances de sa politique dans les affaires d'Allemagne, à inquiéter toutes les prévoyances par les déceptions cruelles et ruineuses de l'expédition du Mexique. Il n'avait pas été heureux dans sa politique extérieure. Par une confusion de plus, en même temps qu'il multipliait les fautes et qu'il déconcertait l'opinion, il se croyait obligé de l'apaiser ou de la désarmer par des concessions libérales toujours insuffisantes ou mal calculées. Après avoir régné par le silence, il rendait à demi la parole à la presse et à la tribune. Il rouvrait d'une main affaiblie une arène où les partis impatiens de leur long silence se précipitaient, où allaient reparaître des chefs d'opposition redoutables, où l'on se disposait à faire le procès du régime tout entier. L'empire, en un mot, commençait à ne plus être maître du pays, — depuis longtemps, il ne l'était plus de lui-même. Il touchait au point où il n'avait plus que le choix entre des extrémités également périlleuses : se laisser aller au torrent des revendications libérales qui menaçait de le submerger ; tenter de ressaisir par un nouveau coup d'État tout ce qu'il avait accordé, — ou chercher une diversion dans la guerre, dans une guerre qu'il prévoyait et à laquelle il ne s'était pas même préparé. C'est le « dé de fer du destin » qu'on jetait brusquement en l'air ! C'est la guerre qui l'emportait, — et avec la guerre, la ruine, l'invasion, l'empire en fuite, la république éclatant le 4 septembre comme le contre-coup de Sedan, — et après la tragique série des catastrophes, de nouvelles illusions et de nouveaux mécomptes.

Quand l'effroyable orage de la guerre étrangère et de la guerre civile eut passé sur nous, laissant la France vaincue, démembrée et ravagée, qu'allait-il arriver ? « Que ferez-vous de la France au lendemain de la paix ? » disait M. de Falloux à M. Thiers, qui venait de parcourir l'Europe en plénipotentiaire de nos infortunes et qui semblait déjà désigné pour être le conseiller, le guide d'un grand deuil public.

Tant que la guerre avait duré, on n'avait pas voulu y songer ; toutes les pensées se concentraient dans la lutte pour l'intégrité et l'honneur du pays. Sous le drapeau de la « défense nationale, »

(1) A un des momens les plus vifs des affaires italiennes et des conflits religieux, M. de Falloux, alors directeur de l'Académie, s'était rendu aux Tuileries pour soumettre à l'empereur une élection récente. Aussitôt, entre l'empereur et son ancien ministre, s'était engagée une conversation très animée, très bien conduite, que M. de Falloux rapporte tout au long. Le fond est nécessairement vrai et la sincérité ne fait pas question. Il est seulement toujours à craindre que M. de Falloux, avec son imagination, n'ait un peu arrangé la scène et distribué les rôles d'une façon peu avantageuse pour Napoléon III.

toutes les opinions, tous les partis se pressaient sans distinction, et au Mans comme à Patay, les zouaves de Charrette se confondaient avec les soldats de Chanzy, autour des couleurs de la France nouvelle. On versait son sang en commun : c'était la guerre! Le jour où il ne restait plus d'espérance, au lendemain de cette paix, de cette cruelle paix que M. de Falloux prévoyait comme M. Thiers lui-même, d'autres pensées se réveillaient naturellement. Jusque-là la république du 4 septembre n'était qu'un fait décoré de ce beau nom de « défense nationale ; » elle n'avait pas réussi à vaincre la mauvaise fortune, elle avait plutôt aggravé les désastres. Maintenant la question de gouvernement, de régime définitif, devait nécessairement se raviver, d'autant plus que l'assemblée qui sortait du sein ensanglanté de la France était certainement l'assemblée la moins républicaine, la plus conservatrice qui ait jamais existé. La France semblait avoir choisi de préférence dans les vieux partis royalistes ceux qu'elle chargeait de la sauver de l'invasion et de l'anarchie. Et c'est ainsi que de ces amas d'événemens renaissait la chance si souvent ajournée, longtemps désespérée d'une restaura ion monarchique, d'un nouveau 1814 ! Mais ce n'était encore qu'une chance dans ces jours de transition troublée qui commençaient à Bordeaux pour s'achever à Versailles. Avant tout il y avait à relever la France blessée, à la réorganiser, à la dégager de l'étreinte de l'ennemi extérieur aussi bien que de la barbarie intérieure, maîtresse de Paris, — et c'était là l'œuvre de M. Thiers, qui s'appelait lui-même « l'administrateur de l'infortune publique ! » Autre condition aussi difficile à réaliser : il fallait arriver à faire des anciennes monarchies divisées une seule monarchie, des vieux partis royalistes une force unique, — et ici tout dépendait de cette réconciliation dynastique, de cette « fusion » à laquelle on avait tant travaillé, qui semblait désormais inévitable et ne restait pas moins toujours un problème.

C'est l'histoire de ce lendemain de 1870, de ces deux ou trois années pendant lesquelles ce nouveau drame des partis, succédant aux tragédies de la guerre, se déroule, se resserre ou se complique. M. de Falloux, qui n'avait pas voulu, quant à lui, être de l'assemblée, ne restait point étranger à ce drame. Il n'était pas sur la scène ; il n'en était jamais bien loin et avait l'art de se trouver toujours à Versailles aux momens décisifs. Il suivait l'action avec toute l'ardeur de sa pensée et de ses désirs, parlant ou écrivant, portant sans crainte ses exhortations à M. Thiers, avec qui il n'avait cessé d'être lié, conseillant ou inspirant ses amis de l'assemblée. Il était naturellement avec ceux qui ne voyaient de dénoûment que dans la monarchie, avec la maison royale réconciliée ; il s'associait

à leurs efforts, je pourrais dire à leurs agitations; il partageait leurs vœux, leurs illusions et leurs anxiétés.

Comment cette restauration monarchique, qui semblait facile, n'a-t-elle été qu'un mirage? Les uns ont accusé M. Thiers d'avoir tout empêché, de n'avoir point voulu être le Monk civil de la restauration nouvelle; les autres ont accusé M. le comte de Chambord de n'avoir point su se prêter aux transactions nécessaires. Les purs de la légitimité ont accusé les orléanistes d'avoir tout perdu par des intrigues. Les plus réfléchis ont toujours cru voir qu'il y avait une secrète logique des choses qui faisait qu'il n'était pas si aisé de réconcilier des traditions, des principes si différens. Le fait est que deux fois en quelques années on croyait toucher au succès et que toujours ce rêve de monarchie s'évanouissait. La première fois, c'était au commencement de juillet 1871, à ce moment où la défaite récente de la Commune semblait favoriser toutes les tentatives et où l'abrogation des lois d'exil rendait leur liberté aux princes. M. le comte de Chambord était venu sans apparat, sans bruit en France; il avait passé vingt-quatre heures à Paris, visitant, le cœur serré, des ruines encore fumantes, ce qui restait des Tuileries, tout ce qu'il n'avait pas vu depuis quarante ans, — et il avait aussitôt gagné Chambord. Des négociations discrètement conduites avaient préparé en même temps, dit-on, une entrevue des princes, une visite de M. le comte de Paris au chef de la maison royale. Tout semblait décidé; la joie était déjà au camp royaliste, lorsqu'un nuage s'élevait subitement. Que s'était-il passé? M. le comte de Chambord, en témoignant le plaisir qu'il aurait à recevoir son cousin, mettait sa loyauté à dissiper toute équivoque et croyait devoir différer la visite de M. le comte de Paris jusqu'après la publication de la déclaration royale qu'il préparait, qu'il tenait à dater de Chambord, — et la déclaration royale éclatait en effet comme un coup de foudre, le 5 juillet! C'est le « manifeste de Chambord, » ce manifeste où le prince, arborant avec fierté, par un sentiment d'honneur, le drapeau blanc, ajoutait: « Je l'ai reçu comme un dépôt sacré du vieux roi, mon aïeul, mourant en exil. Il a toujours été pour moi inséparable du souvenir de la patrie absente. Il a flotté sur mon berceau, je veux qu'il ombrage ma tombe... » Dans son ensemble, par son esprit, ce manifeste ressemblait à une « rupture avec la société moderne. » C'est M. de Falloux qui l'a dit!

Vainement, à la dernière heure, les serviteurs les plus fidèles, les amis les plus éclairés ou les plus dévoués de la monarchie, M. de La Rochefoucauld, M. de Gontaut-Biron, M. de Maillé, l'évêque d'Orléans lui-même, étaient accourus à Chambord pour essayer de flé-

chir le prince, pour obtenir de lui quelque concession, au moins quelque parole réservant le droit de la France sur son drapeau. Le prince les avait écoutés avec une affabilité courtoise et tranquille, n'avait rien discuté et était resté inébranlable. Il avait dit ce qu'il voulait dire ! Le coup était porté et confondait tous les calculs à Versailles. — « O sang de Charles X ! » — s'écriait M. Vitet. Et Mgr Dupanloup, revenant de Chambord, disait à son tour : — « Je viens d'assister à un phénomène intellectuel sans exemple. Jamais on n'a vu une cécité morale aussi absolue ! » — Dès le lendemain, M. de Falloux allait faire une visite à M. Thiers, qui le recevait cordialement, peut-être en homme un peu soulagé, et lui disait non sans ironie : — « Eh bien, M. le comte de Chambord conduit singulièrement ses affaires. Moi, je ne voulais pas de la rentrée des princes d'Orléans ; je la trouvais imprudente et prématurée. C'est M. le comte de Chambord qui m'a fait forcer la main par ses amis... Maintenant, c'est lui qui rompt brusquement avec ses cousins et jette tout par la fenêtre. On m'accuse de vouloir fonder la république : me voilà bien à l'abri de ce reproche ! Désormais, nul ne disconviendra que le fondateur de la république en France, c'est M. le comte de Chambord (1) ! » — Et tout en reprochant à M. Thiers de se montrer peu généreux, M. de Falloux lui-même se retirait consterné, se plaisant encore à accuser les « conseillers intimes » de cette déception nouvelle, — mais forcé de s'avouer que « le vent ne soufflait plus vers la monarchie, qu'il soufflait en faveur de la république. » Tout était fini au moins pour le moment.

Une seconde fois, cependant, au mois d'août 1873, une perspective monarchique semblait se rouvrir à l'improviste. Maintenant M. Thiers n'était plus au pouvoir. Le premier président de la république avait disparu le 24 mai 1873 et les républicains eux-mêmes avaient précipité sa chute. Il avait été remplacé à la présidence par le maréchal de Mac-Mahon, qui avait choisi ou accepté aussitôt comme premier ministre M. le duc de Broglie : — « Rien n'était changé ! » — disait-on, dans les institutions : la direction, l'orientation politique seule avait changé ; mais ce changement seul ressemblait à une révolution. Moins de trois mois étaient passés depuis le 24 mai, lorsqu'on apprenait tout à coup que M. le comte de Paris venait de se rendre à Vienne et de là à Frohsdorf. M. le comte

(1) Il est certain que M. de Falloux avait fini par se montrer sévère pour M. Thiers, allant même jusqu'à l'accuser de tout sacrifier à son ambition. Il le lui disait du reste librement, et comme, selon le mot de M. Thiers, ils « n'étaient muets ni l'un ni l'autre, » les discussions étaient quelquefois vives. M. de Falloux était néanmoins resté longtemps sous le charme ; M. Thiers, de son côté, avait beaucoup de goût pour M. de Falloux. C'était un souvenir de 1848 !

de Paris avait tenu à éviter le bruit et les négociations qui avaient peut-être tout compromis en 1871 ; il était allé tout droit, sans préliminaires, sans conditions, à M. le comte de Chambord comme au représentant né de la monarchie, comme au chef reconnu de la maison de France, et il avait été accueilli avec la plus vive cordialité. Cette fois, on n'en pouvait plus douter : 1871 était effacé, la réconciliation dynastique était accomplie! Rien ne pouvait plus s'opposer à une restauration vers laquelle une partie de l'opinion semblait aussitôt se précipiter, que le nouveau gouvernement favorisait de ses vœux, d'une complicité presque avouée. M. de Falloux lui-même, tout découragé qu'il fût dans sa retraite de l'Anjou, avait retrouvé l'espérance et se hâtait de se rendre à l'appel de M. le duc de Broglie, impatient de s'entretenir avec lui.

On n'était pourtant pas aussi avancé que le croyaient ceux qui avaient déjà commandé les carrosses de gala pour l'entrée du « roi » à Paris, et M. le duc de Broglie, entre tous, gardait plus d'un doute. M. le comte de Chambord avait en effet accueilli M. le comte de Paris avec une bonne grâce affectueuse et s'était montré heureux de la réconciliation de famille ; il n'avait rien dit qui ressemblât à un engagement politique. Il s'était réservé de dire le dernier mot, de manifester sa pensée, sa volonté, le jour où il serait rappelé par la France. Que signifiait cette réserve du prince? On lui envoyait plénipotentiaires sur plénipotentiaires, d'assez médiocres négociateurs à dire vrai : on restait dans l'incertitude! Une commission executive de neuf royalistes de l'assemblée s'était formée sous la présidence du général Changarnier, avec l'intention visible de préparer cette restauration insaisissable ; elle envoyait en désespoir de cause le digne M. Chesnelong à Salzbourg auprès du « roi » pour vaincre ses derniers scrupules, pour obtenir au moins de lui quelques explications. Le point délicat, décisif, restait toujours cette terrible question du drapeau! M. le comte de Chambord était-il dans le fond moins indécis qu'on ne se plaisait à le supposer? Avait-il cru démêler l'arrière-pensée de lui imposer des conditions qu'il ne voulait pas subir, de l'enlacer d'engagemens qui coûtaient à son honneur? Toujours est-il qu'au dernier moment, comme un homme impatient d'en finir, il écrivait cette lettre devenue historique du 27 octobre 1873, où il se dévoilait tout entier : maintenant la réconciliation de famille, dégageant de toute responsabilité M. le comte de Paris, mais confirmant plus que jamais son manifeste de 1871, sa fidélité au drapeau blanc. Il laissait surtout percer la crainte qu'on eût voulu faire de lui « le roi légitime de la révolution! »

A peine cette lettre était-elle tombée à Versailles et à Paris, elle

jetait le désarroi dans le monde royaliste, qui voyait tout perdu et se hâtait de se replier en désordre vers cette combinaison de miséricorde qui s'est appelée la prorogation des pouvoirs ou le « septennat de M. le maréchal de Mac-Mahon. » C'était en d'autres termes la république indéfiniment prorogée. Le « roi » lui-même ne s'était pas rendu compte de l'effet foudroyant de sa lettre. On raconte que, tout étonné et un peu irrité, il s'était rendu mystérieusement à Versailles, ne pouvant croire encore à la défection de ses amis, qu'il était allé attendre le soir, dans la cour du palais, au pied de la statue de Louis XIV, le résultat du scrutin de l'assemblée sur le « septennat. » Quand on vint lui annoncer le vote, il se retira silencieusement, le cœur dévoré de tristesse. Dès le lendemain, sans voir personne, il reprenait le chemin de Paris et de l'exil où il devait mourir. Et c'est ainsi que s'évanouissait encore une fois cette vision de restauration monarchique, toujours fuyante en 1873 comme en 1871!

VII.

C'est, dit-on, la faute du prince qui a refusé la fortune quand elle se présentait à lui, qui a manqué à sa destinée et à ses amis en 1873 comme en 1871. Eh! sans doute, ce prince de l'exil était plus naïf qu'habile; il n'avait pas du moins cette habileté apparente qui sait traiter avec les circonstances et ne cherche que le succès du moment. Il ne voulait voir ni la situation telle qu'elle était, ni la France telle que les révolutions l'ont faite. Il vivait dans son rêve, dans son passé, dans sa « tour d'ivoire, » avec sa foi, ses cultes et ses idées de royauté traditionnelle, de « politique sacrée. » Il avait laissé passer l'occasion! — Qui pourrait dire cependant qu'il n'était pas, qu'il n'est pas resté jusqu'au bout dans son vrai rôle de dernier héritier d'une des plus vieilles races du monde, d'une tradition séculaire? Que demandait-on, en définitive, à M. le comte de Chambord? Il faut sortir des polémiques du temps: on lui demandait à lui représentant de l'ancienne monarchie, à lui, qui, selon le mot de Berryer, ne pouvait être en France que le « roi » ou un grand exilé, on lui demandait d'oublier tout et de s'oublier lui-même, de reprendre une autre tradition, d'accepter, comme il le disait, d'être « le roi légitime de la révolution; » on lui demandait, c'est encore son expression, « d'inaugurer un règne réparateur par un acte de faiblesse. » Il répondait que « le droit héréditaire » qu'il représentait n'était pas un objet de transaction, qu'avec son principe il pouvait tout, que « sans son principe, il

n'était plus rien. » Il répondait ce qu'il écrivait un jour à l'évêque d'Orléans : « Je n'ai pas de sacrifices à faire, je n'ai point de conditions à recevoir. J'attends peu de l'habileté des hommes et beaucoup de la justice de Dieu. » C'était son destin, il l'acceptait, et il l'a porté quarante années durant, sans craindre de compromettre sa cause par la candeur de sa foi, étranger aux complots, aux intrigues et aux aventures, respectant la paix intérieure de son pays, gardant dans son éloignement le culte de l'honneur de la France. Avec cela, il n'a pas régné, c'est vrai; mais il est resté un personnage royal, le roi sans sceptre, relevant son infortune par sa dignité. Il a presque compté dans son exil parmi les têtes couronnées, et le jour où il allait rejoindre le vieil aïeul dans le couvent des franciscains de Goritz, enveloppé du drapeau auquel il n'avait pas voulu renoncer, il emportait avec lui, c'est fort à craindre, la vieille royauté française. Après lui la monarchie peut renaître sans doute dans un reflux de révolution ; mais ce serait une autre monarchie ressemblant plus ou moins, ainsi que le disait M. de Falloux en 1848, à une « présidence de république. » Ce ne sera plus l'ancienne monarchie française : celle-là a fini avec M. le comte de Chambord, à Goritz ; elle avait même déjà fini, si l'on veut, par la lettre du 27 octobre 1873 ! »

C'était l'impression universelle, instantanée à Versailles et à Paris, aussitôt que cette lettre de Salzbourg avait été connue. M. de Falloux, quant à lui, avait été mêlé depuis la première heure à ces négociations renouées avec l'exil dès le lendemain de la visite de M. le comte de Paris à Frohsdorf ; il les avait suivies de près dans ses conversations intimes et incessantes avec le duc de Broglie, avec quelques-uns des ministres du maréchal de Mac-Mahon, et dans la vivacité de sa confiance renaissante, il avait vu le succès déjà assuré ; il n'admettait plus un doute. « Comment voulez-vous, disait-il au duc de Broglie, qui n'avait pas son optimisme, comment voulez-vous que M. le comte de Chambord refuse quand on lui offre le trône non-seulement dans des conditions inespérées après son manifeste du 5 juillet 1871, mais dans les conditions les plus favorables qu'aucune restauration ait jamais rencontrées ?.. Si M. le comte de Chambord exigeait davantage, sa prétention dépasserait la limite de tous les aveuglemens connus... Jamais partie plus belle ne fut offerte ; jamais la couronne n'aurait été refusée dans des conditions plus absolument incomprehensibles ! » Une fois de plus, il avait cru trop vite et trop vivement à ce qu'il désirait. La lettre du 27 octobre le ramenait à la réalité, à l'éternel et cruel malentendu qui a été au fond de toutes les tentatives contemporaines de restauration monarchique. Elle était

pour lui comme pour bien d'autres une surprise, un amer désappointement, et il ne le cachait pas. Parmi les déçus du camp royaliste, il n'était pas le moins sévère pour le manifeste royal, et de nouveau il pouvait dire que décidément « le vent ne poussait pas vers la monarchie, qu'il soufflait en faveur de la république. » Il se sentait pour sa part d'autant plus blessé qu'il voyait s'évanouir, et cette fois d'une façon probablement irréparable, le dernier rêve de sa vie, d'une vie qui pouvait compter encore quelques années, mais qui commençait à s'épuiser.

Aussi bien, pour M. de Falloux, tout était fini ou à peu près. Il semblait quelquefois ressaisi d'une vieille ardeur mal apaisée, et un de ses derniers écrits avait pour objet de combattre ceux qui ne cessaient de confondre la monarchie et la « contre-révolution. » Il défendait encore la monarchie pour l'honneur, dans ce qu'elle avait fait pour « l'unité nationale, » non plus, ce me semble, avec l'espérance de la voir renaître de sitôt, si jamais elle devait renaître. En réalité, les années qui lui restaient à vivre, il les passait le plus souvent dans son Anjou, suivant de loin le mouvement des choses, venant peu à Paris, toujours prompt à rentrer dans sa retraite du Bourg d'Iré où il se retrouvait avec ses souvenirs et ses regrets, se dédommageant de tout ce qu'il avait perdu par une active bienfaisance. Il gardait peut-être aussi le sentiment d'une destinée contrariée. Qu'est-ce que cette vie de M. de Falloux? C'est la vie d'un homme né avec les dons les plus heureux, privilégié de la fortune et de l'esprit, libéral par sa nature, séduisant par ses manières, par son éloquence, fier et doux de caractère, qui était fait pour être un homme d'État dans des temps moins troublés, et qui a résumé dans sa carrière, sous la forme la plus brillante, les contradictions, les instabilités d'un temps de transition. Par son origine, par les souvenirs recueillis dans sa famille, par les liens de monde et de position, il se rattachait à l'ancienne société, aux traditions monarchiques rajeunies sous la Restauration. Par ses goûts, par son éducation libérale, par tous les mouvemens d'un esprit excité et éclairé, par un sentiment très vif de l'inévitable transformation des choses, il se rattachait à l'ordre nouveau, à la France de 1789 : il était de son temps ! Il a passé ses plus belles années à concilier tous ces instincts, à poursuivre dans les faits une conciliation déjà réalisée dans les idées, allant des illusions aux mécomptes, finissant, je pense, par croire peu au succès des combinaisons auxquelles il s'était dévoué, — mais croyant toujours à la France !

CHARLES DE MAZADE.

LA

JAMBE COUPÉE

RÉCIT.

L'*Evening Star*, capitaine Savage, sortait du bassin au pétrole et allait passer devant Croisset, quand un matelot de l'arrière, enjambant brusquement le garde-corps, se jeta à la Seine.

Presque aussitôt, il reparut à la surface.

Le pilote, sur la passerelle, à côté du capitaine, avait déjà saisi une bouée de sauvetage, quand on vit l'homme nager à la hâte vers la rive. Évidemment il désertait.

Le capitaine, un gros Anglais à face bouffie, se borna à retirer sa pipe d'entre les dents, en secoua les cendres, et alors seulement, d'une voix enrouée, se tournant vers le pilote :

— Peut-on mouiller là ?

— Oui, *cap'tain!*

— *All right !*

S'inclinant sur le porte-voix de la machine, il grommela l'ordre de stopper. Quelques instans plus tard, il faisait un signe au maître d'équipage.

Deux coups de sifflet à l'avant; et, aussitôt, une bruyante dégringolade de chaînes : c'est l'ancre qui tombe à pic dans le fleuve. En quelques minutes le navire, maintenant bridé, pivote sur lui-même et, mollement, s'arrête, le nez au courant.

Il semblerait que, sur un grand steamer de 2,000 tonnes, le personnel doive être assez nombreux pour qu'on n'en soit pas à un homme près. Mais, depuis quelques années, l'armement est mauvais; les frets très bas obligent à la plus stricte économie. Donc, personne à bord qui ne soit indispensable : un second, six hommes à la machine, six matelots dont un maître d'équipage, un cuisinier et un mousse.

Aussi, un capitaine qui, après une désertion, ne s'occuperait pas immédiatement de boucher le trou, s'exposerait à voir tout son monde décamper par crainte d'un surcroît de besogne. Celui de l'*Evening Star* avait d'autant plus à se préoccuper de cette éventualité que, de Rouen à la mer, on compte trente bonnes lieues de fleuve avec berges en pente douce, et qu'en été la baignade n'a rien de pénible. Enfin, une partie des matelots étaient Français.

Donc, à tout prix, il fallait se compléter. C'est pour cette raison que master Savage avait décidé de s'arrêter à Croisset et d'envoyer tout de suite à Rouen.

Mais qui envoyer? C'était embarrassant. Le second?.. ivre-mort dans sa cabine, comme toutes les fois qu'il embarquait. Le chef mécanicien? Il aurait sûrement répondu d'un ton rogue que ce n'était pas son affaire. En fin de compte, le capitaine s'adressa au seul homme qui fût incapable de déserter, le maître coq, un mulâtre dont la femme habitait Philadelphie, — port de destination du pétrolier.

Pendant qu'on préparait un canot, le capitaine remettait un peu d'argent au cuisinier, juste ce qu'il fallait pour les arrhes du marchand d'hommes.

Trois heures plus tard, au moment où l'on commençait à bord à allumer les fanaux, un fiacre contenant deux individus s'arrêtait sur le quai de Croisset. C'était le cuisinier avec quelqu'un, un engagé sans doute, car il tenait un paquet à la main. Du pont du navire, on ne distinguait pas trop, mais, pourtant, le nouvel arrivant sembla rudement petit. Ça, par exemple, oui! On se le montrait du doigt, on plaisantait.

Un instant après, le canot accosta.

L'échelle grimpée, les deux hommes sur le pont, voilà le capitaine qui sort de sa cabine et, sans mot dire, mais l'air courroucé, marche au cuisinier, le prend par le bras, et vous le secoue comme un pommier.

Le mulâtre se débattait, se cramponnait au bordage pour n'être pas jeté par terre. Avec des mots hachés, il essayait de se justifier.

— Y en avait pas d'autre! Les autres avaient des dettes de femmes... aurait fallu les payer... j'n'avais pas assez d'argent.

Le capitaine n'était point si en colère que cela. Plus rusé, plus adroit qu'on ne l'aurait jugé d'après sa massive charpente, le bonhomme était fort indifférent à ce que le nouveau fût ou ne fût pas de taille à la besogne ; mais il lui fallait que l'équipage acceptât ce nouveau. Sans ça ce ne serait pas tenable de toute la traversée ! Et master Savage tenait à sa tranquillité. Pour gagner les matelots anglais, il avait bousculé le cuisinier, — ce qui les avait fait rire à s'en tenir les côtes. Quant aux Français, il savait, par expérience, qu'on obtient vite d'eux ce qu'on veut avec quelques mots de plaisanterie.

— Cette cuisinier, ô yes ! il voolait faire ec'nomies avec le nouliture de cette petite !

Sur ces grands enfans, l'effet était immanquable. Ce furent aussitôt des trépignemens, des gambades joyeuses, et chacun lâcha son mot : attrape, négrillon ! empoigne, vieux farceur !

Le maître-coq, l'œil mauvais, outré d'avoir fait les frais de la comédie, s'éloignait, rajustant avec rage sa vareuse en désordre. Arrivé à la cambuse, il en ferma sec la porte derrière lui, et on entendit un tintamarre de casseroles sur lesquelles il déversait sa colère.

Le nouvel engagé, jusqu'alors masqué par lui, apparaissait maintenant très en lumière, éclairé par les fanaux de la dunette. Il restait seul sous les regards de tous les hommes qui, l'un après l'autre, s'approchaient, curieux d'assister à son interrogatoire.

Le capitaine, les mains dans les poches, disait :

— Avez-vous navigué ?

L'autre, lentement, du ton chantant des Bas-Bretons :

— Oh ! oui, cap'taine, depuis sept ans déjà, à la pêche de la morue.

— Quel âge ?

— Dix-neuf ans.

A un grognement indistinct, le petit répondit :

— Ballerech, Émile... de Plougadiou, à Belle-Ile, Morbihan.

Et il restait là, se dandinant un peu, son paquet dans une main, son béret dans l'autre, cherchant à prendre une tournure dégagée, sans trop y parvenir.

Déjà voûté, ce petit, avec un front bas, des oreilles écartées, des traits tout fripés ; mais dans les yeux une expression d'honnêteté et d'énergie. Sous la grêle de plaisanteries contre le cuisinier, plaisanteries dont le ricochet ne l'épargnait pas, sa face s'était crispée plus d'une fois. Il serrait les poings. Seulement cela s'était vite éteint ; bientôt il baissait les yeux d'un air résigné, attendant ce qui allait arriver.

A la fin, le maître d'équipage, — un Français, — comprit qu'on

lui faisait trop de peine à ce garçon. Ce n'était pas sa faute, voyons ! Alors, le prenant en pitié, il s'approcha, posa sa main calleuse sur l'épaule du jeune homme et, à haute voix :

— C'est maigre, mais ça a du nerf... et puis c'est tout de même plus fort qu'on ne croit, les Bretons des îles...

Dans ce monde-là, où l'on bavarde peu, cette simple phrase fut comme le mot de passe enfin lâché. Allons ! le petit maintenant était accepté ; on ne lui ferait pas de misères.

Lui le comprit ainsi ; ses traits se détendirent, et, sans hâte, mais avec un soulagement visible, il s'en fut dans le poste accrocher ses hardes à la case de l'homme qui avait déserté.

Un quart d'heure après, le clic-clic du cabestan annonçait l'ancre qu'on relève, et, bientôt, le grand steamer commençait à redescendre le fleuve.

Le lendemain, il entrait en Manche et doublait la Hogue. Au soir apparaissait le feu rouge d'Aurigny.

Le surlendemain, par temps doux, on passait au cap Lizard, on longeait les Scilly (Sorlingues), ces îles étranges, à ce point baignées des plus tièdes vapeurs du *gulf-stream* qu'elles ont la végétation luxuriante des tropiques. Puis on piquait vers l'Irlande. Là, à Waterford, on embarquait quelques tonnes de pommes de terre. Cela, s'ajoutant au lest, donnerait un peu plus d'assiette au navire, — précaution utile : on se trouvait en septembre, l'équinoxe approchait, et l'*Evening Star* pouvait bien essuyer quelque coup de vent dans l'Atlantique.

Et puis, quand les pétroliers étrangers ont des Français parmi leur équipage, — et c'est assez l'ordinaire, grâce à l'humeur aventureuse de nos matelots, — l'armateur tient toujours à ce que son navire touche la côte d'Angleterre avant de se rendre en Amérique.

Aussitôt arrivé dans un port anglais, le capitaine exécute une petite opération qui consiste à simuler un licenciement, puis un rengagement de l'équipage. Sur le rôle, le capitaine écrit Mathieu, Walter, etc., *discharged* (libérés) le 4 mai, deux heures après-midi. Et il fait signer en face. Dès le lendemain, parfois le même jour, il écrit Mathieu, Walter, etc., engagés moyennant tant le mois à... Angleterre.

Maintenant le patron est à l'abri ! Que survienne un accident, la chute d'un homme du haut d'une vergue, une explosion, bah ! l'armateur est dégagé de tout risque d'indemnité à payer, soit à la victime, soit à sa famille. D'après la loi anglaise, en effet, rien n'est dû pour les vies d'hommes ; c'est simple et pratique. — « Capitaine, fait l'armateur de Liverpool ou de Southampton, si vous oubliez le *new-articles*, je vous mets à pied. »

Et le capitaine oublie d'autant moins que le *new-articles* est fait pour les Français.

Il y avait maintenant quatre jours qu'on avait quitté l'Irlande. La traversée s'annonçait assez bien. Si la mer était plutôt forte, en revanche, le vent nord-ouest permettait au steamer de déployer de la toile, et l'on marchait bon train.

Un soir, certain accident, — la rupture d'un tuyau de vapeur dans l'appareil de la barre, — vint compliquer le service et rendre très pénible le maniement du gouvernail.

Sur les navires à vapeur, la barre employée n'est point cette roue de bois, figurant une sorte de rose des vents, qui se dresse à l'arrière. Non, celle-ci est purement décorative. Le timonier qui serait posté là ne pourrait apercevoir l'avant du navire.

La vraie barre est installée au point le plus élevé, sur la passerelle même. C'est une petite roue de cuivre, mue par la vapeur, et si légère qu'un enfant la tournerait sans effort.

Mais, quand il fait gros temps, le capitaine reste seul en haut, et le timonier s'installe dans la cabine vitrée, située juste au-dessous, et où est disposé tout l'engrenage d'un appareil qui, par des chaînes, transmet le mouvement au gouvernail.

Là, sur le même axe et l'une derrière l'autre, se trouvent deux roues. La première est pareille à la barre à vapeur de la passerelle. L'autre, très grande, en bois, est la barre *à main*, que seule la force musculaire peut actionner, et qui n'est employée qu'en cas d'accident à la barre à vapeur. On comprend que, si la mer est dure, — surtout si elle frappe l'arrière du navire et imprime alors au gouvernail des secousses que l'appareil apporte au timonier, — la barre à main devienne d'un maniement dangereux. Sur les navires anglais ce danger est d'autant plus grand que les engrenages sont absolument à découvert.

Lorsque creva subitement le tuyau d'un piston, c'était Ballerech qui, en haut, se trouvait de service. Le capitaine, sans réfléchir que le petit Breton n'était pas assez lourd pour résister aux appels de la roue, le fit descendre en dessous comme timonier de la redoutable barre à main.

Ballerech obéit. Il obéit sans mot dire, quoique trop intelligent pour ne pas comprendre le péril auquel on l'exposait ; mais les Bretons ne discutent pas : un ordre est un ordre.

Et Ballerech, tout de suite, se campa derrière la barre et en saisit les tenons à deux mains. Seulement, sa tête renfoncée dans les épaules, son cou aux muscles tendus, ses petits yeux brillans, indiquaient que le gars, bien ramassé sur ses jarrets, tout entier à son

affaire, attentif aux coups de roulis, veillait anxieusement à ne pas toucher l'engrenage.

Le plus dur, c'est qu'avec cela il ne fallait pas perdre de l'œil la boussole, mal éclairée, qui dictait la route à suivre.

C'était éreintant; un quart d'heure après, il n'en pouvait déjà plus, la sueur lui ruisselait dans le cou.

Pourtant, sur la passerelle, le capitaine grognait, — histoire de n'en pas perdre l'habitude. Il frappait du pied le toit de la cabine... c'était pas ça!... la direction était mal gardée. Par le tuyau d'ordre il apostrophait durement Ballerech. L'autre, sans répondre, serrait les dents, essayait de faire mieux, mais à la longue, il s'épuisait. Maintenant il ne se sentait plus les bras; ça n'allait pas pouvoir durer... Sa figure, peu à peu, prenait une expression d'égarement.

Tout à coup, au choc imprévu d'une vague plus forte, il ne put résister. Vainement il se suspendit aux tenons de la grande roue... Enlevé comme une plume, il fut lancé sur l'engrenage. Aussitôt il se sentit happé. Il poussa un cri déchirant : sa jambe gauche venait d'être broyée au-dessous du genou.

Le pauvre mutilé est maintenant couché dans son hamac. A la lueur tremblante d'un quinquet, les matelots éperdus, désolés, s'empressent, se bousculent. De leurs grosses mains maladroites, ils essaient qui d'arracher du moignon les liquettes de drap qui y sont entrées, qui de lier les artères avec un bout de filin, une bretelle, n'importe quoi, ce qu'on trouve. Et ils gémissent des : « Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel malheur! » Les doigts leur tremblent; ils ne savent pas. Le petit Breton s'est ranimé. Il crie, — oh! le cri horrible...

C'est tout ce qu'on a pu : le moignon est ficelé, le sang ne coule plus.

Oui, mais lequel maintenant va se charger d'enlever ce qui reste de chair et d'os au-dessous du genou?

— On ne pourrait donc pas essayer de le laisser tranquille comme ça, sans le charcuter? implore quelqu'un à voix basse.

— Ah! non, répond le maître. C'est pas possible. J'en ai vu, allez, des blessés et des jambes coupées, à l'armée du Nord avec Faidherbe: faut toujours couper ce qui dépasse une jointure, sans ça!..

Il n'en dit pas plus, mais on a compris : ou désarticuler le genou, ou la gangrène! Il n'y a pas à s'y tromper. Et le malheur, c'est qu'on est encore à quinze jours d'Amérique.

— Si seulement le capitaine voulait relâcher aux Açores : on ne doit pas en être loin, hasarde un novice.

Mais on ne lui répond même pas. Il n'est pas sérieux, cet autre. Est-ce qu'on fait ça pour un matelot ?

Certes, non, le capitaine Savage, cela ne le ragoûte pas, mais enfin il le faut. L'équipage insiste, finit par murmurer. Ils disent tous que c'est son rôle, que sur un navire le capitaine est tout, même chirurgien.

Alors, bien ennuyé, il se décide. Ses préparatifs n'en finissent pas. Il lui faut tout un arsenal. Le voilà enfin qui se met en route. Il emporte un grand couteau norvégien qu'il avait en panoplie dans sa cabine, un rasoir, des linges. Il se fait accompagner du charpentier qui a pris ses scies : on croirait en vérité qu'ils s'en vont couper un mât.

On étend d'abord Ballerech sur le plancher. Trois hommes le tiennent. « Ayez pas peur, capitaine, il ne bougera pas, nous le tenons. »

. . . . . .

Une vraie boucherie ! Ils ont coupé, taillé, arraché des lambeaux. Ils sont tout éclaboussés de sang, mais ils n'ont jamais pu enlever ce qu'il fallait d'os. Ils ne savent pas; c'était dur, et puis l'autre criait si fort, se débattait. Les Français, ça ne sait pas souffrir, c'est trop nerveux !..

Le lendemain, le temps s'est adouci, la mer s'est calmée. Ballerech gémit moins; il est vrai qu'il a tant perdu de sang !

Mais voici qui aggrave la situation. La température s'est élevée rapidement : 23 degrés à l'ombre. Et cela dans cette chambrée déjà si infecte, avec ses latrines d'un côté, et, de l'autre, les viandes de conserve qui puent le gâté.

Le quatrième jour, on s'aperçoit que le petit a diablement mauvaise mine. Une fièvre de cheval ; et puis peu à peu sa plaie prend une couleur suspecte. Oh ! il faut vite un homme du métier, sinon...

— Oui, un navire qui consentirait à s'arrêter!

Mais quel navire? Pas un voilier, — ils n'ont jamais de médecin à bord. Parmi les vapeurs, dans l'Atlantique Nord, vers ce degré de latitude on ne croise guère que des pétroliers. On en a déjà aperçu un, mais à quoi servirait de lui faire des signaux? Comment imaginer qu'un médecin aurait eu l'idée d'affronter l'océan sur un brûlot, sur un baril de poudre? Non, ce serait folie d'y penser.

Le capitaine alors, cédant aux prières de l'équipage, accepte de diriger le navire un peu plus vers le nord. On se trouvera là dans les parages fréquentés par les paquebots qui vont à New-York ou en reviennent. Leur route est connue. Elle est large de cinq à six milles au plus, et il passe en moyenne, dans l'un ou l'autre sens, trois paquebots par chaque vingt-quatre heures. Ce ne serait vraiment pas de chance que de n'en point rencontrer un seul.

— Je veux bien, a dit le capitaine à ses hommes; seulement, je doute fort, voyez-vous, qu'un transatlantique consente à stopper. S'il voyait un navire près de périr, oui! mais pour *ça*, non!

Et c'est vrai qu'un tel secours est bien problématique, bien improbable. On en cause à voix basse parmi les matelots. On discute, chacun donne son avis. Les jeunes ont confiance.

Le maître d'équipage secoue la tête.

— Non, voyez-vous, c'est... grave, c'est plus difficile que vous ne croyez. Un transatlantique, qui représente une valeur de plusieurs millions, porte de onze à douze cents hommes! Et alors, comment oser s'approcher d'un pétrolier! Oui, le nôtre est vide, mais pas moins dangereux pour cela, avec les vapeurs d'essence restées au fond des cales. Vienne la moindre étincelle, une escarbille de la cheminée glissant par un panneau mal bouché, tout saute.

Il n'y a vraiment qu'une chance, c'est qu'on rencontre un paquebot *français*. Ah! alors, c'est différent.

Et tous ces braves gens répètent avec un hochement de tête convaincu, d'une voix grave où passe une émotion profonde:

— Pour sûr, c'est différent, un *français!*

Oui, mais il y en a si peu, — deux par semaine, un de New-York, un du Havre, contre douze anglais, deux scandinaves, quatre allemands.

Enfin, un gros bâtiment, là-bas, tout là-bas, à l'extrême horizon, en un point où le ciel et la mer se confondent.

Bien vite le capitaine de l'*Evening Star* hisse au mât d'avant le pavillon quadrillé qui indique qu'on a une communication à faire.

En haute mer tout est sérieux; aussi cela s'écoute toujours religieusement, ce que dit le navire inconnu qu'on aperçoit au loin.

Lunettes braquées, on observe attentivement du pétrolier. Malheureusement, ce transatlantique, — car c'en est un, — passera trop au large.

N'importe! il a vu. Il répond en arborant à l'arrière son pavillon national. Ah! c'est un anglais, un compatriote de l'*Evening Star*. C'est déjà quelque chose. Cela vaut toujours mieux qu'un allemand.

On lui télégraphie alors au moyen de deux pavillons qui signifient : « Quelqu'un gravement blessé, avez-vous médecin ? »

Le grand navire répond : « Impossible. »

Et c'est tout.

La nuit vient. Puis la journée du lendemain, qui paraît bien longue, bien interminable. La chaleur est plus lourde. Rien qu'un ciel lisse, clair, avec de minces nuages blancs en stries comme des épis couchés. Partout l'immensité déserte.

Toujours rien, et la voilà près de finir, cette lugubre journée. Ce doit être sa dernière au petit.

Les premiers jours on venait le voir. Maintenant, il reste seul, tout seul avec le charpentier, un Breton comme lui. A quoi bon y aller? Qu'est-ce qu'on lui dirait?.. Il est de plus en plus faible; il gémit beaucoup.

Mais chaque heure qui s'écoule est funeste, car l'infection monte et gagne peu à peu. Maintenant si on opérait, il faudrait couper plus près du tronc.

Déjà le soleil pâlit, s'abaisse sur l'horizon. Plus guère d'espoir... Ce ne sera jamais de nuit qu'un navire consentira à s'arrêter. L'obscurité augmenterait pour lui le péril.

Ah! Dieu! quelque chose en vue! Le matelot de vigie signale, à bâbord, tout au fond de l'horizon, une fumée bien légère, presque imperceptible.

Le second, qui est de service, fait aussitôt mettre le cap droit dans la direction de la fumée et ordonne à la machine de pousser en avant à pleine vitesse. Cette fois... il ne faut pas le rater, celui-là !

On commence maintenant à l'apercevoir plus distinctement. Il approche ; oui! Il a deux cheminées, mais on ne distingue pas leur couleur... C'est dommage, car elle donnerait déjà une indication sur la nationalité ; les français ont les cheminées rouges. Malheureusement, on est ébloui par le soleil à ras des flots, et par le miroitement de l'eau.

Cependant le capitaine Savage, prévenu de la rencontre, a pris aussitôt le commandement. Dès qu'il se juge assez près, il ordonne de faire le salut.

Le paquebot bientôt salue à son tour en hissant ses couleurs à l'arrière. Il les laisse même flotter. Mais du diable s'il y a moyen de les discerner !

C'est pourtant une chose capitale, car maintenant plus d'illusions : si celui-là n'est pas un français, il ne s'arrêtera pas !

A bord de l'*Evening Star*, tout le monde regarde vers le même point avec des yeux anxieux.

— Ça pourrait bien en être un ! fait le maître... Leur route est d'un rien plus au sud... et, comme nous avons ce navire à bâbord, y a des chances... oui...

— Français ! français ! crient trois voix presque en même temps. Une émotion indescriptible éclate à bord ; elle gagne jusqu'au capitaine. Il rit, le bonhomme, il est très heureux et, la paupière humide, répète aussi : *french ! french !* Pas de doute, tout le monde a bien vu le blanc et le rouge ; le bleu, dame ! ça ne se voit pas si facilement.

Alors le capitaine Savage fait à la hâte hisser les mêmes signaux que la veille. — Quelqu'un blessé... Envoyez un médecin. Il ajoute : blessé français !

Et, maintenant, attention tous !..

Tiens ! Il ne répond rien, le paquebot ! Il continue sa marche.

C'est étrange... c'est trop fort !

Et pourtant... il y a eu un mouvement à bord, quelque chose... certainement...

Non !.. le voilà par notre travers. Qu'est-ce qu'il attend ?..

Et toujours rien !

On n'est plus loin l'un de l'autre, un demi-mille peut-être. A l'œil nu on distingue le pont tout couvert de monde. C'était donc là le mouvement aperçu... Sans doute les passagers montaient des salons en hâte, se pressaient curieusement pour regarder ce navire anglais avec son pavillon en berne : un spectacle impressionnant et qui, ma foi, ne se rencontre pas tous les jours !

Les jeunes misses américaines, qui s'en viennent faire leur tour d'Europe, narreront l'incident ce soir, après dîner, sur leur gentil journal de voyage à couverture de peluche, à fermoir d'argent.

Hélas ! serait-ce vrai qu'il va passer tout droit, le grand navire !

Pour en avoir le cœur net, l'*Evening Star* stoppe, et siffle en détresse ; cela souligne son appel.

Eh bien, non ! Le paquebot se borne à saluer, et c'est *tout*. Son pavillon d'arrière est abaissé, puis relevé trois fois. Maintenant un coup de canon : oh ! oh ! le grand salut de cérémonie, — celui qu'on fait aux officiers trépassés à l'instant où, par le sabord ouvert, tombe le cercueil à la mer. Une belle politesse française faite au compatriote inconnu qui meurt à bord du pétrolier.

Que voulez-vous ! Sans doute il n'y aura pas eu moyen de faire mieux. Il ne faut pas oublier que le cahier des charges de la sub-

vention postale, payée par l'État, donne à la compagnie une prime assez forte par chaque heure gagnée sur la durée normale du trajet, mais impose, en revanche, une amende quand on arrive en retard.

Tout à coup une exclamation, cri de douleur ou cri de rage, échappe au maître d'équipage.

Les yeux fixes, béans, il montre quelque chose de la main :

— Regardez !..

— Quoi ?

— C'est... c'est... Et tout bas, pour que le petit n'entende pas la fatale nouvelle : *c'est un allemand !*

Ah ! ce n'est que trop vrai... On s'était trompé ! A la mer, ils se ressemblent tant, les deux pavillons. On n'avait pas vu que les couleurs de celui-ci étaient en travers. Oh ! maintenant, c'est sûr ! le vent tend l'étamine... tandis que tout à l'heure elle était collée contre la hampe !

— Il est f...! murmure un vieux, qui écrase son émotion dans un ricanement.

Personne ne répond.

Le capitaine a haussé les épaules, puis il a ordonné à la machine de se remettre en marche, le cap sur l'Amérique. Quand on resterait là à se lamenter, n'est-ce pas?

Allons, bon voyage, l'allemand !

Le petit Ballerech, qui a entendu, veut montrer qu'il est brave, qu'il n'a pas peur du grand plongeon, et, rassemblant tout son courage, il dit au charpentier :

— Mon Pierre... v'là une boîte de sapin à fabr...

Mais il ne peut pas continuer... ça l'étrangle. Quand on a dix-neuf ans, c'est dur... allez !

La brise est du sud. Elle apporte au pétrolier les bruits du paquebot ; on fait de la musique, on danse là-bas... Il vient comme des bouffées de rumeurs gaies, que rythment en cadence les coups sourds de l'hélice du grand navire.

Tout à coup, lointaine, une sonnerie de timbre, puis, très vite, la décroissance du bruit de la machine du transatlantique. L'hélice ne bat plus ; presque plus de fumée.

... Quoi donc ?

Ah ! un signal au haut de son mât ! Attention ! L'Allemand parle : il dit : 1° nous stoppons ; 2° nous venons à votre aide !

Est-ce Dieu possible? Mais oui, c'est bien vrai. Oh! c'est beau, c'est beau, ce qu'ils font là! Sur l'*Evening Star*, il y a des matelots qui se jettent à genoux et qui pleurent comme des enfans.

Bien long, ce trajet de la baleinière qui arrive. Et pourtant elle a dix rameurs, nageant tous bien ensemble, régulièrement, comme un équipage de navire de guerre! Ils sont deux chefs dans le canot, l'un qui n'a qu'un galon, quelque maître de manœuvre sans doute; mais l'autre à cheveux gris, avec de grosses broderies à sa casquette, doit être le chirurgien. Oui, c'est long, car le transatlantique, ainsi qu'on le prévoyait, n'a pas voulu s'approcher.

Aussi les rameurs ont-ils fort à faire. La mer n'est pas fameuse pour une aussi mince embarcation. Heureusement ils paraissent vigoureux. Enfin, les voilà qui accostent. Mais à l'échelle de corde du pétrolier on s'écorche cruellement les doigts. Ce vieux chirurgien n'a pas l'habitude. Aussi ce sont des palais que leurs transatlantiques! Pour monter à bord on y a des escaliers à rampe d'acajou.

Enfin, péniblement, le chirurgien est parvenu à se hisser jusqu'en haut de l'échelle. On se précipite pour l'aider à mettre pied sur le pont. C'est un homme de grande taille, figure large, physionomie intelligente. Il porte des lunettes voilant le regard. Après avoir salué de la main, avec le geste un peu raide des officiers allemands, il demande en français :

— De quoi s'agit-il? un accident?

— Par ici, s'il vous plaît.

On le conduit à l'avant vers le blessé.

Il examine avec précaution.

— Oh! oh! mais il y a déjà... quelques jours que c'est arrivé.

— Six jours, murmure une voix.

— Mon pauvre garçon, hum!.. Si j'avais su, j'aurais amené quelqu'un pour vous donner du chloroforme. Et, hochant la tête : J'en ai pour une demi-heure et je vais vous faire... du mal, j'aurai beaucoup à nettoyer.

Ballerech ne répond pas ; peut-être n'en a-t-il pas la force.

Promptement, le chirurgien retire sa tunique, sa casquette galonnée, retrousse ses manches, se fait apporter des seaux d'eau. Puis il ouvre sa trousse, dépose ses outils, ici le marteau, la scie, le bistouri, là ses pansemens ; puis, par signes, afin de ne pas trop démoraliser le blessé, il indique à chacun son rôle d'auxiliaire. Quand tout est prêt :

— Bon courage, mon enfant, bon courage, pensez à votre maman... là-bas!

Il se met à l'œuvre.

Et de temps en temps, au milieu du grand silence de tous, on entend sa voix grave qui répète : « Allons, nous avançons... ce sera bientôt fini. »

Cependant, du haut du pont, accoudés au bordage, les autres causent avec les matelots allemands restés dans la baleinière. Ceux-ci expliquent en anglais que leur commandant a longtemps hésité à stopper. Mais c'est le vieux chirurgien qui s'est offert, qui a voulu. Et alors le commandant a consenti, aux applaudissemens de tous les passagers. Il a seulement dit de se dépêcher, parce qu'on craint du mauvais temps.

Enfin, l'opération est terminée. Le chirurgien se montre satisfait. Certes, il était grand temps ; mais, grâce à la bonne constitution, au sang très sain du sujet, il devra en réchapper. Rapidement, en quelques mots écoutés religieusement, il donne au maître d'équipage ses instructions pour ce qu'il y aura à faire les jours suivans. Il lui remet quelques petites fioles destinées aux pansemens, puis se hâte de ramasser ses instrumens, car voilà la nuit presque venue.

— Allons, adieu, mon enfant ; vous vous en tirerez.

Ballerech ne dit rien. Il ne peut pas remercier, il est trop faible ; il a tant fait d'efforts pour ne pas crier! seulement ses yeux très dilatés suivent tous les mouvemens du médecin.

Le capitaine Savage, chapeau bas, reconduit le chirurgien. Il est très embarrassé, le capitaine. Il se gratte la tête. Faut-il offrir de l'argent pour cette... chose-là? Oui, mais combien? Le capitaine balbutie. Au premier mot, l'Allemand l'arrête net d'un geste hautain. Il a un beau regard qui signifie : « Le danger couru par moi et par ces hommes ne se paie pas en argent. »

Oh! c'est bien la réponse qu'avait devinée le maître d'équipage, lui, Français comme le blessé.

Ça se paie... autrement! Et alors, très ému, tout pâle, il ôte son bonnet, s'approche du chirurgien au moment où celui-ci va enjamber le bord :

— Monsieur le major...

— Quoi? mon ami, fait l'Allemand étonné de ce titre militaire.

— ... Je... je... voudrais vous...

Brusquement le chirurgien baisse la tête vers la vareuse du matelot, où il a vu quelque chose.

— Médaille militaire?

— Oui.

— 1870?

— Oui.

— Paris?

— Non, armée du Nord.

L'Allemand, d'une voix sourde :

— Moi aussi... Braves les marins!..

Et les deux hommes se taisent. Ils se regardent fixement, les yeux dans les yeux, avec une émotion profonde.

Les mains se cherchent.

— Non, embrassons-nous, mon ami! C'est un beau jour pour moi!

Et l'Allemand étreint vivement le Français.

. . . . . .

La nuit est venue.

Là-bas, au loin, on voit le transatlantique, dont la silhouette immobile se découpe sombre sur l'horizon tout empourpré. Elle apparaît piquée d'une double ligne de feux. Les chaudières, sous pression, trépident et grondent. Déjà on a perdu de vue la baleinière.

Alors le pétrolier reprend sa route, laissant derrière lui le grand paquebot qui n'est bientôt plus qu'un tout petit point lumineux dans l'immense océan. Le vent s'élève; on va pouvoir regagner le temps perdu.

A Philadelphie, Ballerech est soigné au Christ-Asylum, un hôpital fondé par des quakers qui l'entretiennent à leurs frais. L'organisation en est parfaite, la propreté poussée jusqu'au luxe.

Ballerech ne souffre presque plus. Deux vieilles demoiselles en longs sarraux le dorlotent, le gâtent comme leur enfant, lui apprennent l'anglais, le bercent de douces histoires, entremêlées de lectures édifiantes et de cantiques glapis de leurs voix grêles sur l'harmonica.

Le petit passerait là d'heureux momens, s'il ne se rongeait à penser que d'un jour à l'autre, là-bas, à Belle-Ile, sa mère va apprendre le malheur, et qu'alors elle pleurera, la pauvre, toutes ses larmes de désespérée sur l'avenir de misère qui attend son cher enfant.

Que devenir, en effet? Que faire? A quoi travailler quand on ne peut pas marcher? Il n'est pas instruit, il ne sait rien que le métier de matelot. Sans doute, ses deux mains lui restent, mais... quand on sait à peine écrire!

C'est là le souci cruel qui le hante nuit et jour. Aussi ne reprend-il

pas, comme on l'aurait espéré, le petit Breton à la jambe coupée. Au contraire, sa mine se creuse, elle devient jaune, terreuse.

Elles voudraient bien lui venir en aide, les deux quakeresses, mais, avec leur grande inexpérience de la vie, les bonnes vieilles ne savent pas du tout comment faire.

Pour qu'il obtienne, soit des secours, soit les moyens de réclamer en justice une indemnité à l'armateur anglais, il faut évidemment s'adresser au consul de France. Mais les braves filles ne veulent pas conduire Ballerech à ce monsieur. Il les effarouche, le consul, qu'on dit très mondain, coquet, dont on raconte les succès de salon. D'instinct et sans le connaître, elles l'abominent. Il est à leurs yeux la synthèse vivante de toutes les damnables frivolités françaises.

Heureusement, parmi les autres malades de la chambrée, se rencontre un Belge, un ouvrier, très bon garçon, qui traite Ballerech en compatriote. C'est un débrouillard, qui ne cherche pas midi à quatorze heures.

— Ne t'embête pas, va ! je vais aller le voir, ton consul, je saurai bien me faire écouter.

... N'importe qu'en quatre jours il n'est pas parvenu à être reçu. Il a fait antichambre pendant des heures et des heures.

— Tu sais, petit, c'est peut-être qu'il est très occupé, ce monsieur. Mais je te promets bien de ne pas embarquer avant de l'avoir vu, de lui avoir parlé à fond sur ton affaire ; ainsi tu peux être tranquille.

Très soigné de sa personne, la barbe fine, doucement souriant, M. Lemonnyer, notre consul, un vrai type de jeune homme agréable, doit son avancement à son beau talent de pianiste. Le piano mène à tout. Ce qui s'appelle à Paris les salons diplomatiques est bien l'endroit du monde où l'on échange le moins d'idées, mais où l'on entend le plus de musique. Cela s'explique : de toutes les distractions qui occupent l'homme en lui évitant la vision trop crue de la réalité, la musique n'est-elle pas la plus précieuse ?

Affable, M. Lemonnyer reçoit tout le monde fort bien... même ses nationaux ; mais... il ne les reçoit pas souvent. Hélas ! il a si peu de temps à lui ! Pensez donc !... D'abord les soins de sa santé... Il est anémique, monsieur le consul, et se traite, le matin, par les bains minéraux fortifians, puis, séance de gymnastique de chambre et massage par son domestique nègre.

L'après-midi, il a son piano. Quand on possède un pareil talent, on se doit à l'art. En ce moment il compose. Il essaie de mettre en musique quelques vers dorés de Banville. Ah ! le balancement des

vertes cimes de sapin, la brise des glaciers, la neige rosée des Alpes, comme c'est joli, quand on sait rendre cela en musique !

— Eh bien, oui, très... touchante, mon ami, cette... histoire, mais je ne puis rien, rien ; nous avons nos instructions... le ministère... je ne puis m'occuper de ceux qui s'embarquent sur des navires étrangers.

— Mais, monsieur le consul, reprend le Belge, est-ce que ce n'est pas quand même un Français... plus malheureux, voilà tout ?

Devant l'objection, M. Lemonnyer semble éprouver un moment d'embarras, mais il reprend bientôt d'un ton rèche :

— Fonctionnaire, je dois me renfermer dans mes instructions...

— Ah ! monsieur, si vous le voyiez, ce pauvre petit, il est si misérable ; il n'a pas même, sauf votre respect,.. une chemise de rechange, je vous l'amènerai dès qu'il pourra...

— Non ! non ! inutile, répond vite M. Lemonnyer, dont toutes les délicatesses se renfrognent au spectacle évoqué de tant de saleté ; non, je le répète, cela ne me regarde pas ; voyez le consul anglais ! Tous mes regrets, croyez bien !

Et, tournant les talons, M. le consul regagne son piano, se replonge dans des flots d'harmonie, laissant le pauvre Belge tout interloqué.

— Avoir l'air si... si doux, l'air d'une demoiselle... et ne rien faire pour un blessé, c'est-y Dieu possible ? A quoi ça leur sert-il donc aux Français, des consuls comme ça ?

Huit jours après, le médecin de l'hôpital a donné l'*exeat* à Ballerech. Se traînant sur des béquilles qu'il est encore tout malhabile à manier, et soutenu un peu par le Belge, le petit arrive au consulat anglais.

Là, il est très bien accueilli. On dirait presque que les employés attendaient sa visite. On connaît son affaire, on sourit, on le fait asseoir.

— Parfaitement, dit un commis à cravate blanche, une sorte de demi-gentleman à grande redingote, vous avez une véritable chance, l'armateur est très bon.

Voici votre compte : solde de gages, 72 francs, secours 100 francs, ci : 172 francs. De plus, et quoiqu'il n'ait, d'après la loi, à vous payer que vos frais d'hôpital, l'armateur, M. Butler, consent à vous rapatrier... est-ce assez généreux ?

— En France ? hasarde timidement Ballerech.

— Non, à Liverpool.

— Pourquoi pas en France ? demande le Belge.

— Ah ! mais, c'est comme cela ! Ça serait une trop forte dépense. C'est à prendre ou à laisser.

— Mais... mais... c'est bien peu... Comment est-ce que je pourrai gagner ma vie maintenant? J'ai été blessé en servant monsieur l'armateur.

— Cela, mon ami, les associés de la maison Butler and C° n'ont pas à s'en occuper. La loi est la loi ! Si vous refusez, eh bien, ils ne vous donnent rien du tout et conservent les 72 francs pour votre rapatriement. En revanche, si vous acceptez, si vous déclarez par écrit que vous renoncez à toute indemnité, voici l'argent ; tenez ! Pour signer, c'est ici, sur cette feuille, dans le bas.

Et le commis fait sonner les dollars sur la table.

Le petit Ballerech et le Belge restent là longtemps sans mot dire, le front plissé, l'air effaré, tournant leurs bonnets.

De temps en temps, ils se regardent avec de grands yeux. Et tous deux ont la même pensée : il faut refuser. Seulement, pour ces gens-là, c'est toute une affaire que de dire *non* à un monsieur si bien vêtu.

A la fin, ils se lèvent et sortent sans rien dire. Ballerech n'oublie pas de saluer, car il est très poli, le petit Breton.

Il revient tout de même quelques jours plus tard, mais seul, parce que le Belge, à bout de ressources, n'a pas pu rester. Il a dû s'embarquer.

Le petit a une idée à lui. Il voudrait voir M. le consul d'Angleterre *lui-même*. Le couvant d'un œil mauvais, le grand commis répond sèchement :

— Impossible, il est malade.

Le Breton demeure sans mot dire. Il n'avait pas prévu ça ; et les choses auxquelles il n'a pas pensé à l'avance, — ça le démonte.

Une demi-heure s'écoule, il est encore là, les bras ballans.

Peu à peu l'attitude du commis devient menaçante. Est-ce qu'il serait intéressé dans le règlement de l'affaire? Peut-être, car le voilà qui veut obliger par la force Ballerech à signer. Le petit s'inquiète, se lève, cherche la porte à reculons.

Pardonnez-lui son indiscrétion, son entêtement, monsieur l'employé de la gracieuse impératrice-reine ; ah ! il ne reviendra plus, ce *french dog* (1) : il a trop peur... En attendant... laissez-le donc partir, vous perdez votre temps ; non ! vous n'obtiendrez rien, même par la violence...

Deux jours après, brusquement, la police de Philadelphie décide

(1) Chien de français, appellation ordinaire des matelots français dans le langage des basses classes en Angleterre.

de débarrasser le pavé de ce famélique qui commence à mendier pour vivre. Le fait est que c'est très mal de mendier... On l'embarque.

En arrivant au Havre, Ballerech espérait bien qu'on allait lui remettre quelque argent; mais on le jeta sur le quai, sans un sou. Quelqu'un, qui flânait par là et le vit si déguenillé, s'intéressa à lui, lui acheta un morceau de pain, et l'engagea à se rendre à la mairie.

Ballerech y va; mais ce n'est pas l'heure des secours. Il faudra revenir demain.

La nuit survient; il veut la passer dans un de ces wagons isolés qui attendent sur le quai, devant les bateaux, asile de rôdeurs et de loqueteux toléré par la police. C'est déjà plein de monde, quand il pousse la porte à glissières. La lumière du réverbère voisin n'a pas plus tôt pénétré par l'entre-bâillement, que des grognemens éclatent. Une tête sinistre apparaît et l'invective. Mais pourtant, quand l'homme aperçoit ce pauvre mutilé qui a l'air si humble, alors ça change. Il lui tend la main, l'aide à se hisser et lui fait faire place. On s'entr'aide souvent parmi les gueux.

Huit heures du matin, la mairie du Havre. Il fait à peine jour, un jour blafard et gris, noyé de brouillard.

Le petit prend sa place parmi les êtres sans nom qui sont là, immobiles, blêmes, l'air épuisé, attendant leur tour.

Non! il n'y a rien pour lui. Toujours la même histoire : qu'il aille au consulat anglais.

Et cependant, un jeune homme qui est debout, près du bureau de l'employé, l'a beaucoup regardé. Le voyant si triste, il s'approche et s'enquiert de la situation de Ballerech. Alors le Breton se met à raconter sa lamentable aventure. Le monsieur écoute. Il semble ému de l'accent si touchant avec lequel le petit le supplie de lui procurer le moyen de gagner Rouen, — Rouen, où il retrouvera son *Evening Star*.

— Malgré tout, monsieur le secrétaire, donnez donc à ce malheureux un billet de chemin de fer; j'espère que la préfecture ne me le reprochera pas.

— C'est impossible, monsieur le maire.

— Alors, vous le mettrez à mon compte.

Oui, déjà à la besogne, malgré l'heure matinale, c'est le maire du Havre, une sorte de doux rêveur qui, riche, célibataire, lettré, n'ayant qu'à jouir de la vie en égoïste, s'avise au contraire de se dévouer aux misérables.

Oh! celui-là, ce que le petit lui voue tout bas de reconnaissance!..

Enfin Rouen! Là, les souffrances de Ballerech vont peut-être prendre fin. Car l'*Evening Star* est un habitué du port, à cause des grandes usines Fenaille ou Deutsch. On lui demandera six cents ou huit cents francs, — un gros chiffre, certes, mais enfin, c'est pour toute sa vie... qu'il est estropié, le petit! Et si l'Anglais ne veut pas, eh bien, il y a la justice!

Vain espoir! L'*Evening Star* ne reviendra pas à Rouen. Parmi les dépêches maritimes affichées au bureau du port, il s'en trouve une qui annonce son arrivée à Dunkerque. Dunkerque! C'est sans doute pour cela que l'armateur anglais avait rapatrié Ballerech au Havre, espérant bien que, dans sa détresse, le petit ne trouverait pas le moyen de gagner le port éloigné où se rendait son navire.

Le Breton a une ténacité invincible. En lisant la dépêche, ça lui a fait mal; ses paupières ont clignoté un moment, comme s'il allait pleurer. Mais, non, il ne perd pas courage. A force de prières, il obtient encore un billet gratuit pour Amiens. Seulement, dans cette dernière ville, on est moins humain, on lui refuse tout secours. Eh bien, il se rendra à pied à Dunkerque!

Sa poche est vide; il faudra coucher à la belle étoile; il faudra mendier, hélas! tout le long de la route. Cela, c'est dur... Si la mère le voyait!

La misère du trajet, on s'y ferait encore, d'autant que parfois on trouve des braves gens de voituriers qui veulent bien vous porter un bout de chemin, mais ce qui l'inquiète cruellement, le petit,.. c'est la question de savoir s'il va arriver à temps.

Si l'*Evening Star* est reparti, alors c'est fini. Avec quoi attendre deux, trois, quatre mois, un an peut-être, qu'il revienne? Ah! c'est sûr, si le bateau n'est plus là, il... Non, cependant, car les Bretons ne se tuent pas. Mais alors quelle existence!

Par bonheur, le pétrolier est encore dans le port. C'est une chance providentielle qu'au moment de lever l'ancre, il se soit trouvé arrêté par une réparation aux machines.

Autre chance, Ballerech a trouvé au tribunal de commerce un agréé que son histoire a ému, et qui consent à se charger de tous les frais. C'est un procès sérieux cependant; car on va, paraît-il, demander quinze mille francs aux Anglais. Quinze mille francs! Quelle somme énorme!

Dès le lendemain, l'*Evening Star*, saisi sur autorisation du président, se voyait astreint à déposer une caution avant de quitter le port. Ah! l'armateur, quand il a appris ce coup inattendu, a été bien furieux! Mais d'où sort-il donc, ce maudit petit bancal? Comment a-t-il pu se traîner jusqu'à Dunkerque? Et cet avocat assez fou pour se faire son complice, pour s'engrener dans une affaire pareille, perdue d'avance...

C'est ce que le courtier anglais du navire se tue à répéter à Me Dillon, agréé, — sur un ton de complaisance tout à fait sincère. Il l'édifie sur les prescriptions de la loi anglaise. Elle est positive pour ce cas. Impossible de lutter... Votre procès, mon cher maître, n'est pas sérieux. C'est du donquichottisme. Eh quoi, encore à votre âge, vous vous emballez!

Mais l'autre tient bon. Il s'entête et ne répond rien.

— Allons, cher maître, voici mille francs, donnez-en la moitié à ce petit mendiant, gardez l'autre pour vous et finissons!

Et le courtier tire déjà son portefeuille, quand un coup d'œil l'arrête... Il a compris, il salue et se retire.

Les procès maritimes sont vite jugés devant nos tribunaux des grands ports: quinze jours plus tard, on plaide.

Le petit Breton assiste à cette audience, comme du reste à toutes les autres, depuis qu'il est à Dunkerque.

Le cœur lui bat bien fort. Il ne comprend que lentement, aussi ne sait-il pas trop ce qu'a dit le monsieur du tribunal, à la fin. A-t-il dit que c'était gagné?

« Jugement à huitaine. » — Ça veut dire que c'est fini pour aujourd'hui. Vous saurez le résultat dans huit jours, fait Me Dillon, qui a l'air plus soucieux qu'il ne voudrait le laisser voir.

Hélas! ses appréhensions n'étaient que trop fondées! C'est un désastre. Le tribunal explique dans le jugement comme quoi il ne lui est pas possible d'appliquer une autre loi que la loi anglaise. Or, elle est formelle et refuse toute indemnité.

Ballerech reste atterré. Maintenant il a l'air d'un condamné à mort. Son regard devient vitreux. Il parlait déjà peu avant. Depuis ce malheur inattendu, il ne parle plus.

Il ne quitte guère l'étude de son agréé. Il est toujours là sur une chaise. Les clercs finissent par s'habituer à lui et le laissent tranquille.

On attend maintenant ce que va dire la cour d'appel de Douai.

Ballerech a bien senti que, pour la partie suprême qui va se

jouer, il faut absolument qu'il se remue. Il a écrit dans son pays, à M. le curé, pour tâcher d'avoir, par lui, des recommandations; et M. le curé lui a obtenu une lettre pour Me Le Brument, avocat.

Celui-ci consent à se charger de l'affaire. C'est un homme de talent, très considéré. On dit qu'il possède l'oreille du président.

S'il n'a écouté que distraitement le récit du Breton, en revanche, il a pioché ferme ses auteurs, en homme qui sait que la cour goûte peu les récits de faits, et leur préfère de beaucoup les thèses de droit.

Quant au client lui-même, il ne lui plaît guère. Rasant ce petit, avec sa manie de rester béant à le regarder, les yeux rivés aux siens. C'est absurde d'être contemplé comme une sainte Vierge par un effaré, dont la voix tremble, — tremble tellement qu'il reste encore après, à chaque fois qu'il a parlé, comme coupé en deux. Et puis enfin, ce Breton n'est pas intéressant. Il ne sait rien dire que : Oui, monsieur l'avocat, oui, monsieur l'avocat...

Il paraît un peu... idiot, ce garçon. Avoir eu une aventure si dramatique et ne pas même savoir la raconter!

Lui, idiot? Qu'en savez-vous?

Ah! comme il parlerait, ah! comme il se confierait, le petit, avec sa pauvre âme croyante, si M. l'avocat voulait bien le traiter... autrement.

Oui, mais Me Le Brument est un être froid qui fuit les familiarités, qui pour rien au monde ne tolérerait d'effusions. Il trouve cela de goût douteux, — c'est commun, c'est vulgaire, c'est petites gens... Et, quand il y pense, il vous a un recul, un pincement méprisant des narines, qui fait danser son binocle sur son grand nez aristocratique. D'ailleurs, s'il est une chose qu'il ne puisse pas supporter, c'est de voir le client venir à l'audience. Cela le gêne quand il plaide, de l'avoir là derrière lui; cela le gêne comme si on lui avait ouvert une porte à courans d'air dans le dos.

Aussi, pour s'épargner ce désagrément, emploie-t-il un procédé très pratique. Toujours il annonce, comme date fixée, le lendemain même du jour vrai. Au jour dit, si le client se montre mécontent d'arriver trop tard, on en est quitte pour lui raconter que c'est à l'improviste que le président a pris l'affaire.

Il a agi de la sorte, même avec Ballerech. Après tout, a-t-il tant à ménager un client qui ne le paiera peut-être jamais? D'ailleurs! qui sait si ce garçon n'arriverait pas à l'audience flanqué de toute une séquelle de crève-la-faim. Les misérables, — on ne sait pas comment, — mais ils ne sont jamais seuls, ils se retrouvent, se collent, s'agrippent les uns aux autres...

Le petit Breton, maintenant que son avocat a dit que c'est pour demain, est terrifié à la pensée que si vite, en quelques minutes peut-être, se décidera à jamais son sort.

Très agité, il clopine dans les rues par cette froide matinée de mars. Jamais cette ville inconnue ne lui a paru aussi mortellement triste, avec ses longues rues vides.

Plus il va et plus s'accroît son angoisse. Comme il se sent isolé, perdu! Si demain il est condamné, il n'y aura pas un être, ici, qui éprouvera la moindre compassion de son désespoir.

Il marche; mais, sans qu'il s'en doute, il ne fait guère que tourner autour de la maison de justice. Toujours il y revient, d'instinct; et chaque fois ses yeux interrogent avec anxiété la façade, les fenêtres, les corniches sculptées, comme si elles pouvaient lui dire le redoutable secret de sa destinée.

Voilà une heure et demie que dure l'affaire Ballerech contre Butler and C°.

Me Le Brument devait plaider le premier; mais son dossier n'était pas encore arrivé, et c'est Me Rogeard, l'avocat des armateurs, qui commence.

Orateur véhément, à la tête carrée, garnie tout alentour d'un bourrelet de gros cheveux gris, — on dirait un dominicain. Même phrase sonore, mêmes gestes amples, même exagération un peu emphatique dans l'action. Par tempérament, il cherche toujours à briser, à écraser. Il vient déjà d'être fort dur, et, cependant, on dit que, selon sa coutume, il garde ses effets les plus vigoureux pour la réplique.

Après lui, Me Le Brument, dans une langue harmonieuse, a plaidé en dialecticien très calme, très maître de soi. Tout différent de son confrère, il affecte de ne s'échauffer jamais que juste ce qu'il faut pour varier, à l'occasion, la musique du débit.

D'après lui, nos tribunaux peuvent très bien refuser d'appliquer à un Français des lois étrangères. Jamais la cour de cassation n'a formellement condamné ce point de vue, en faveur duquel milite l'équité. Dès lors, Ballerech ne peut manquer de se voir allouer quelques milliers de francs, car le législateur français, aussi généreux que le législateur anglais l'est peu, a proclamé dans le code ce beau principe : « Quiconque cause un préjudice à autrui doit le réparer. » Il y a faute de l'armateur à n'avoir pas protégé l'engrenage par un manchon; le préjudice est certain, — d'où condamnation inévitable.

C'est tout ce qu'il avait à dire, et il se rassied satisfait, passant

avec complaisance sa blanche main sur deux longs favoris grisonnans qu'il étire.

L'adversaire réclame dix minutes de réplique.

Et tout de suite il est au cœur du sujet. Il s'est ramassé comme un sanglier qui va charger. Et le voilà qui se rue brutalement sur le système de Me Le Brument, vous l'empoigne comme un dogue de boucher qui étrangle un carlin.

Le petit conseiller Michaud s'extasie devant l'éloquence de Me Rogeard: — Comme aujourd'hui il est bien en forme!

Les deux conseillers de droite sont plus réservés dans leurs appréciations. Il est vrai qu'ils dorment, un sourire heureux sur les lèvres.

En revanche, les trois autres, président compris, semblent ne pas perdre un mot des débats. Mais quels hommes glaçans! Qu'on dise devant eux des choses tendres ou cruelles, arides ou passionnantes, ils conservent le même masque impassible.

Le président est le seul qui ne prenne jamais aucune note. C'est un homme âgé, le visage un peu allongé, un beau regard clair, tout un ensemble de physionomie profondément honnête. Au fond de son fauteuil gothique à haut dossier, il semble enfoui dans une sorte de vie intellectuelle tout intime. Monsieur le premier président est un grand silencieux. Même à l'audience, il ne dit jamais que quelques mots, qui, lentement, tombent un à un dans cette vaste pièce froide où il n'y a point d'écho...

« — Oui, messieurs, continue Me Rogeard, vous refuserez toute indemnité à Ballerech, parce que la loi à appliquer est la loi anglaise, et que je vous ai établi qu'elle n'en accorde pas.

« Et, si, tout à l'heure, désireux de rassurer pleinement vos consciences, vous vous demandez si l'humanité n'est point satisfaite par la conduite de l'armateur, vous répondrez, sans hésiter, que M. Butler, tant par lui-même que par son capitaine, a fait acte de générosité. Oui, de générosité... »

Et Me Rogeard se campe de côté, se tourne vers son confrère, Me Le Brument. Ici, il fait une pose, comme pour mieux le provoquer du regard, procédé familier aux avocats essoufflés, — et à ceux aussi qui, à la fin d'un procès, quand l'intérêt languit pour le juge, cherchent à se faire envoyer par l'adversaire le petit coup de fouet émoustillant de l'interruption. Cela aide à finir de grimper la côte. Mais Me Le Brument dédaigne d'écouter. Il a terminé, lui; il a dit d'une enfilade tout ce qu'il avait à dire, donc cela ne l'intéresse plus! L'air détaché, il cause d'un tout autre dossier avec son avoué.

Me Rogeard, après avoir parcouru de l'œil l'assistance assez clairsemée, se résigne alors à s'émoustiller tout seul par un grand coup de poing sur la barre. Et il reprend :

« — Oui, de gé-né-ro-si-té !

« Qui donc l'a nourri, ce jeune homme, qui donc l'a soigné, qui donc a payé l'hôpital, sinon mon client?

« Ah ! vous osiez, Me Le Brument, évoquer à grand orchestre le souvenir de ces armateurs criminels à qui un bill du parlement, le bill Plimsoll, avait dû interdire de faire désormais sortir des ports les navires trop vieux ou trop dangereusement chargés... vous prétendiez que ces capitalistes sans entrailles, — mais assurés à de bonnes compagnies, — spéculaient sur les naufrages, se faisaient des rentes avec des pauvres vies de marins. C'était cela, un armateur anglais, disiez-vous. Eh bien, je me contente de répondre ceci :

« Notre capitaine avait un moyen très simple d'éviter à son armateur le procès actuel, c'était, alors qu'il se trouvait en pleine mer, après l'accident, de ne chercher aucun secours. Dans l'état où était sa plaie, le blessé n'en avait pas pour deux jours. Nous serions tranquilles aujourd'hui !

« Ce jeune homme nous doit la vie, et voilà sa reconnaissance !

« Ah ! si Ballerech était à l'audience, comme je lui dirais ce que je pense de sa conduite, de son ingratitude... »

« — Il y est, Me Rogeard, fait tout à coup la voix sévère du président, dont les yeux se fixent attentivement sur le fond de la salle, il y est, et il vous entend ! »

Dans la salle éclate aussitôt comme un murmure. Me Rogeard, malgré son aplomb habituel, est tout décontenancé. Il s'arrête.

D'un ton de courtoisie un peu hautaine, le président reprend :

« — Mais... continuez, Me Rogeard... continuez... la cour... vous en prie... »

L'avocat est un peu pâle. Trop intelligent pour ne pas se rendre compte qu'il a mérité cette leçon, il se borne à ajouter, pour la forme, quelques mots d'un air maussade et froissé. Puis il se rassoit. Il a fini.

« — Messieurs, les débats sont clos, fait le premier. La cour met l'affaire en délibéré pour rendre son arrêt immédiatement. »

Et la cour se lève et se retire dans la chambre des délibérations.

L'arrêt *immédiatement !* Quelle singulière chose ! Et aussi cette observation du président, lui d'ordinaire si réservé. Tout le monde s'est retourné. On regarde, on cherche, et alors... là-bas, dans le fond de la salle, près de la porte, on voit un jeune homme qui a

des béquilles, — Ballerech, qui sera entré tout doucement, sans bruit, sans que personne s'en soit aperçu. Il est là, appuyé contre le dos d'une stalle, la tête dans ses mains, comme accablé.

Ça lui aura fait bien de la peine, ce que l'avocat vient de dire.

— La cour, messieurs, debout! clame avec emphase l'huissier de service.

. . . . . .

« Attendu que les juges français n'ont pas à appliquer les lois étrangères, lois qu'ils ne peuvent connaître, et qui, d'ailleurs, ne sont pas l'objet de leur institution; attendu que l'armateur, en ne recouvrant pas les engrenages de la barre à main, a commis une lourde faute, dont il doit réparation envers celui qui a été victime de son incurie; attendu que cette réparation devra être d'autant plus large que l'armateur a fait preuve de plus d'inhumanité,

« Par ces motifs,

« La cour, réformant,

« Condamne Butler et Cie à *dix mille francs* de dommages-intérêts et aux dépens. »

L'œil fixe, la bouche ouverte, le petit n'a pas encore osé faire un mouvement.

Pour ces cervelles de primitifs, les choses qu'on ne *voit pas* ne se saisissent pas tout de suite. Il leur faut le temps que l'image du fait apparaisse et se précise. Et puis, un si grand bonheur, il y comptait si peu!

Il regarde un à un tous les assistans afin d'être bien certain que c'est vrai. Alors, émus malgré eux, deux ou trois avoués s'approchent, expliquent, répètent:

— Dix mille francs, mon ami, oui, dix mille francs... que vous aurez dans quelques jours.

Bientôt, un bon sourire illumine la pauvre face creuse du matelot. Il respire avec effort, secoue la tête à plusieurs reprises, et, lentement, comme s'il se parlait à lui-même:

— Elle va être bien contente...

— Qui ça?

— ... Ma mère.

MASSON-FORESTIER.

LA

PROPRIÉTÉ FONCIÈRE

DE PHILIPPE-AUGUSTE A NAPOLÉON

III[1].

TRANSFORMATIONS DU SOL RURAL.

Les agriculteurs d'aujourd'hui sont de plaisans pessimistes, et leurs gémissemens témoignent de leur ignorance du passé.

Depuis cent ans le loyer des terres a doublé, et cependant le prix du blé n'a haussé que d'un quart. Il suffit de rapprocher ces deux faits pour s'apercevoir que, si l'agriculture n'avait pas réalisé d'énormes progrès depuis la fin du siècle dernier, la plupart des terres seraient aujourd'hui abandonnées en France, en raison de l'impossibilité où elles se fussent trouvées de lutter avec celles des pays neufs. Ce qui s'est vu depuis cent ans s'est aussi vu depuis sept siècles;.. ces laboureurs qui passent pour routiniers, qui, de fait, croient l'être, et que l'on regarde comme les plus timides de tous les hommes, sont de perpétuels novateurs, sans cesse dérangés

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier et du 15 février.

dans leurs calculs par des événemens qu'ils n'ont pu prévoir, et forcés sans cesse d'imaginer de nouveaux plans. Cet état de choses est aussi vieux que notre civilisation : il est bien antérieur à l'éclosion de la littérature agricole qui date de la fin du xve siècle ; à plus forte raison, a-t-il devancé les efforts modernes des pouvoirs publics.

Seulement, penché sur son sillon, le cultivateur de tous les temps se soucie peu des destinées de ses pères, et la masse de la nation n'a pas montré, jusqu'à ce jour, plus de curiosité pour les transformations du sol rural. Les détails de l'histoire agricole, jusqu'ici, sont inconnus. Il semble que, des étapes parcourues dans son lent voyage, l'humanité n'ait gardé le souvenir que de quelques défilés périlleux, de quelques sommets ou de quelques précipices, oubliant la suite monotone des plaines heureuses qu'elle a traversées. Dans le passé, comme dans le présent, la foule ingrate que nous sommes est plus sensible à ses revers qu'à ses succès. Les succès, pour qu'elle les note et les raconte, il faut qu'elle ait été frappée par leur soudaineté, par leur aspect de bon cataclysme.

Tel n'est point le cas des transformations agraires. La surface des champs est silencieuse ; ses révolutions incessantes se font à petit bruit, par petits coups. Il résulte de fouilles faites dans la baie de Saint-Nazaire que cinq mètres de vase ont mis seize cents ans à se former ; c'est environ 30 à 35 centimètres par siècle. La terre peut ainsi changer de peau sans que l'on s'en aperçoive. Les modifications faites de main d'homme ne sont guère moins estompées que celles qui sont dues à la nature. Fussent-elles plus brusques, elles ne laissent pas pour cela beaucoup de trace ; on a peine à retrouver sur le sol l'empreinte d'une ville défunte ; comment y marquer la place d'une forêt abolie, ou d'un carré de bruyères remplacé par un carré de choux ? Le passé rural est plein, non-seulement des changemens de culture d'une même terre à travers les âges, des partis successifs que l'on en a su tirer, mais aussi des vicissitudes causées par des concurrences nouvelles, par des séparations ou des réunions de province, etc. De même d'ailleurs le passé urbain fourmille en mouvemens de l'industrie et du commerce qui, suivant des caprices mystérieux, font surgir ou délaisser des villes, les enrichissent ou les ruinent.

I.

Loin de moi la prétention d'aborder, en une courte étude, le morcellement, le défrichement, la législation champêtre ; toutes questions dont chacune demanderait un volume pour être conve-

nablement traitée. Il ne s'agit ici que de crayonner la physionomie de ces anciennes campagnes, dont l'aspect s'est si fort modifié dans le temps présent.

Cette esquisse ne peut être appuyée d'aucune statistique, et il n'y a lieu d'indiquer de chiffre positif pour aucune époque, ni sur la proportion des bonnes, des médiocres ou des mauvaises terres, ni sur le nombre des hectares cultivés par rapport à ceux qui demeuraient incultes, ni sur la superficie respective occupée par les diverses exploitations du sol : labours, prés, bois, vignes, etc. Il existait bien un « prévôt grand maître mesureur et arpenteur général de France, » créé par édit spécial, mais il n'y avait pas de cadastre, du moins pour les trois quarts du royaume, jusqu'en 1789. Le gouvernement avait toujours reculé devant la dépense, et les populations accueillaient fort mal toute tentative de recensement foncier, qui leur paraissait receler quelque projet de taxe nouvelle.

Les États de Normandie apprennent, en 1630, qu'un individu, « disant avoir commission du roi, » veut dresser dans la province un « état au vrai de la valeur des bénéfices et des fiefs, ensemble de la quantité des terres labourables et autres de chaque paroisse. » Les trois ordres sont unanimes à s'y opposer, « craignant que ce ne soit dans l'intention de faire tomber quelque grande calamité sur le pays. » On ne trouverait ainsi, dans le Nord ou le Centre, aucun travail d'ensemble; tout au plus quelques échantillons d'arpentement, effectués pour le compte de particuliers qui s'en étaient payé le luxe. L'exécution du plan cadastral du duché de Richelieu devait durer six ou sept ans et coûter au propriétaire 1,000 ou 1,200 écus par an; ce qui représentait, en tenant compte du pouvoir de l'argent, un débours de 100,000 francs de notre monnaie.

Au contraire, dans les provinces de « tailles réelles, » où la contribution directe était un impôt foncier semblable au nôtre, au lieu d'être, comme dans les provinces de « tailles personnelles, » un impôt sur le revenu analogue à la capitation turque; en Languedoc, Gascogne, Provence ou Dauphiné, en Bourgogne ou Bretagne aussi, dans les pays d'États enfin, il existait de toute ancienneté deux *terriers* ou *compoix*, l'un invariable, pour les biens-fonds, l'autre, dit *cabaliste*, pour les biens meubles, susceptible de modifications annuelles. Le reproche que l'on a adressé aux cadastres qui servaient de base à la « taille réelle, » de n'être pas revisés en temps voulu, c'est-à-dire fort souvent, s'adresse au cadastre actuel, qui n'était pas encore achevé à un bout de la France, que déjà il avait cessé d'être exact à l'autre bout. Il s'adresse à tous les

cadastres possibles, puisque l'agriculture est dans une perpétuelle révolution, et que ses mouvemens, assez brusques, mettent toujours les statistiques en retard.

Pour les anciens cadastres, ou « allivremens, » ce reproche est exagéré; on les renouvelait de temps en temps; ils n'étaient pas aussi immobiles que l'on a dit. Le terrier dont la Bourgogne fait usage, au milieu du XVIIe siècle, date de 1486; mais il a été plusieurs fois modifié. Il n'est pas moins bien tenu en Gascogne et en Béarn; la situation des fonds dominans et servans est nettement définie. L' « affouagement, » ou cadastre, est fait par la Provence en 1471, en 1542, en 1633, en 1655; une commune qui s'estimait lésée pouvait toujours obtenir que le cadastre fût refait à nouveau chez elle. Il y aura dans ces régions plus de chance qu'ailleurs de voir aboutir les enquêtes que l'on tentera au XVIIIe siècle, et si l'intendant demande aux paroisses, par une circulaire taillée sur le même patron que celles de nos préfets actuels, de lui faire connaître « la contenance de leur territoire, leur population, leurs ressources agricoles et manufacturières, » etc., il peut espérer obtenir quelques-uns de ces renseignemens.

De même en Languedoc, où les estimations, les « livres d'estime, » sont dressés dans chaque commune, sous la surveillance des consuls et des habitans, par un maître arpenteur et un notaire, aidés de quatre « experts en agriculture, » hommes du cru, élus par leurs concitoyens. Là aussi ces cadastres et terriers sont souvent refaits à nouveau; c'est une dépense qui revient fréquemment dans les délibérations des « jurades. » Il est vrai que chaque localité y ayant procédé à ses frais, pour son usage intérieur, et au moment qui lui plaisait, l'opération n'a aucun caractère universel, aucune base fixe. Pourtant les différences que l'on constate dans le tarif, d'un terroir à l'autre, tiennent plutôt à la qualité du sol qu'à des appréciations divergentes. Partout, l' « estime » officielle divise les terres en « bonnes, moyennes, faibles et infimes. »

Mais combien y a-t-il, dans chaque paroisse, de sol employé et de sol inutile? Voilà ce qui serait intéressant à savoir et ce que tous ces documens ne nous disent guère. Une paroisse de l'Aisne, Chéry, qui se compose au moyen âge de 64 maisons, dont six exemptes de corvée, contient 820 hectares de terre labourable, 17 de vignes, 4 de jardins, 4 de prés. Ce dernier chiffre montre la faible superficie des prés particuliers, les seuls où l'on récolte du foin, — un demi pour cent de la surface des labours; — il est intéressant à relever en ce temps où chacun se servait des pâtures communes. De ces pâtures indivises, l'étendue n'est pas indiquée; les maisons et leurs dépendances occupent quatre hectares, les

aisemens et les chemins en occupent 64. Le total est de 900 hectares environ ; si cette commune avait jadis la même superficie qu'aujourd'hui (1,700 hectares), près de la moitié était en terrain banal. Au XVIIe siècle, la superficie de Vinsobres, en Dauphiné, est de 1,072 salmées, réparties en 79 salmées de vergers (oliviers et amandiers), 132 de prés et *ramières*, 228 en vignes ou labours, 635 en terres *hermes* ou stériles, ce qui revient à dire que plus de la moitié du sol est en friche et à peu près infécond.

Dans l'Ile-de-France, au contraire, à la fin du règne de Louis XIV, l'élection de Saint-Florentin ne contenait, au dire du subdélégué, que 12,000 arpens de terres « vaines et vagues, » sur un territoire de 120,000 arpens ; soit le dixième, proportion assez semblable à celle de la France actuelle, malgré tous les défrichemens qui ont été opérés depuis deux siècles : 4,400,000 hectares incultes, contre 44,600,000 hectares productifs. Seulement, aujourd'hui, ces quatre millions et demi d'hectares incultes appartiennent presque exclusivement à quinze ou seize de nos départemens (Hautes et Basses-Alpes, Hautes et Basses-Pyrénées, Savoie, Corse, Lozère), pays de montagnes, rebelles à l'homme, tandis que les 120,000 arpens de Saint-Florentin étaient situés dans le département de l'Yonne, qui ne contient actuellement que 6,400 hectares improductifs contre 719,000 hectares en culture, soit moins de 1 pour 100. Depuis l'an 1700, le patrimoine en valeur s'est donc accru ici des neuf dixièmes de la friche.

« En Gaule, dit Lactance, pendant le déclin de l'empire romain, si nombreux étaient ceux qui recevaient en comparaison de ceux qui payaient, si lourd était le fardeau des impôts que le laboureur succomba sous la tâche; les champs furent abandonnés et des forêts s'élevèrent là où la charrue avait passé... » Il faut se défier en ces matières de l'affirmation trop absolue d'historiens qui laissent tomber de leur plume, pour arrondir une phrase, des formules qui ne sont que très partiellement vraies. Les communautés monastiques défrichèrent énormément aux VIe et VIIe siècles, ce qui prouve qu'il y avait alors beaucoup de sol inculte, mais ce qui ne prouve pas que ce sol eût jamais été cultivé. Toutefois, sans sortir des six siècles qui font l'objet de notre examen, nous devons reconnaître que le retour de la terre labourée à la lande n'est pas chose extraordinaire : le fait se produisit en France, sur une vaste échelle, du milieu du XIVe siècle jusqu'au milieu du XVe. Il se produisit encore, quoique à un degré incomparablement moindre, dans les dernières années du XVIIe siècle et dura jusqu'au premier tiers du XVIIIe. Aux deux époques la terre baissa de prix et la population diminua.

II.

Il y a ainsi dans notre pays certains sols, les mêmes peut-être, les moins bons, qui ont trois fois passé de l'état brut à l'état civilisé et de l'état civilisé à l'état brut ; que l'homme a successivement pris, quittés et repris, qu'il s'est disputé avec acharnement pour les abandonner plus tard avec insouciance.

Le parti que l'agriculture a tiré de la terre, l'emploi qu'elle en a fait, depuis sept cents ans, n'ont pas été moins variables. Elle a boisé et ensuite déboisé, creusé des étangs pour les dessécher plus tard, substitué les céréales aux pâtures, puis la vigne aux céréales, puis la prairie à la vigne, ou les cultures industrielles modernes à la prairie. Le tout sous mille influences politiques et fiscales ou économiques. Et l'avenir nous réserve à coup sûr bien d'autres avatars, dont nous n'avons pas la moindre idée encore, de ces mottes de terre, dont on a fait jusqu'ici du pain, des bûches, du vin, des gigots, de l'huile, de la soie, du sucre, dont on a fait tant de choses qu'on ne fait plus, du moins au même endroit, dont on fait déjà tant d'autres choses qu'on ne faisait pas il y a deux cents, quatre cents ou six cents ans.

De l'an 1200 à l'an 1350, chaque jour signale de nouvelles appropriations du sol, de nouvelles conquêtes du laboureur qui, dans l'intervalle, de serf est devenu libre. C'est la belle époque, celle des concessions multiples faites à la charge de defrichement à bref délai. Dans tel coin, que l'on trouvera désert au commencement du XVIe siècle, comme la Franche-Comté, où 100,000 Français vinrent alors défricher une partie des campagnes, un seigneur, en 1336, dépensait à lui seul *4,000 francs de Bourgogne*, autrement dit 200,000 francs de nos jours, qu'il prenait sur la dot de sa femme, « pour améliorer les terres qu'elle lui avait apportées. » L'ensemble du royaume était loin cependant d'être mis en rapport, si l'on en juge par les carnassiers qui pullulaient dans le plat pays et avec lesquels la guerre continuait encore. On prend aux environs de Troyes, dans l'*été* de 1341, 571 loups vivans et 18 morts.

On en prendra bien davantage cinquante ans plus tard. A la fin du siècle, la moitié peut-être des terres cultivées, au nord de la Loire, sont retournées à l'état barbare. Dans le midi, où les effets immédiats de la guerre étrangère sont moins aigus, les ravages des bandes privées, la désorganisation sociale sont tels que le pays se vide. Le procureur du comté de Roussillon décide, en 1390, que les propriétés qui ont été *hermes* (en friche) pendant

trente ans au plus, « faute de possesseurs, » reviendront au domaine. Dans le sud-ouest, en Dauphiné, de vastes superficies, abandonnées aux manans par les seigneurs, en 1354, ne seront défrichées qu'en 1583 et en 1638.

Dès le règne de Louis XII pourtant, le pic et la charrue commençaient à revenir sur les terres qu'ils avaient longtemps délaissées ; ils s'en appropriaient même de nouvelles, et les droits qui sommeillaient, indifférens ou indécis, éprouvent alors le besoin de s'affirmer. D'une transaction entre un suzerain et ses vassaux, en 1510, il résulte « qu'*à l'avenir* les habitans ne pourront défricher les bois et *lieux vacans*, » comme ils le faisaient auparavant, mais seulement « cultiver les endroits déjà rompus. »

Quand, en pleine Touraine, le domaine de Chenonceau, offert plus tard par Henri II à « Mme Diane, » pour « ses agréables plaisirs et services, » fut acheté par le maître des comptes Thomas Bohier (1496), sur quatre fermes il y en avait deux, disait le procès-verbal d'estimation, « qui ne sont à présent de nulle valeur, » en chacune desquelles « on pourrait faire métairie à dix bœufs. » Trente ans après, une pareille négligence eût été tout exceptionnelle.

Rabelais nous fournit, sans y songer, la preuve que le déboisement des régions du centre et du nord-est était déjà très avancé à l'époque où il écrivait : « Quand Gargantua mena sa grand'jument dedans les forêts de Champagne, les mouches se prirent à la piquer au cul. Alors la jument, qui avait 200 brasses (380 mètres) de long, et grosse à l'avenant, se prit à émoucher ; et alors vous eussiez vu ces gros chênes tomber comme grêle ; tant il y a qu'il n'y demeura arbre debout que tout ne fût rué par terre. Et autant en fit en la Beauce, car *à présent* (1533) *n'y a nul bois...* » A cette même date, la forêt d'Orléans, qui jadis avait eu 60,000 hectares, n'en couvrait déjà plus que 20,000. De tous côtés on signale de semblables diminutions du domaine boisé, ou même des effacemens complets, comme celui de la forêt de Faye, en Saintonge. D'une enquête faite en 1545, dans la paroisse d'Auzon (Yonne), il ressort que, « depuis quarante ans, on a commencé à labourer certains terrains qui, de mémoire d'homme, ne l'avaient jamais été ; » 440 arpens, « jadis en forêts de haute futaie et repaires de bêtes fauves, » venaient d'être ainsi défrichés dans une seule localité.

Cependant les progrès agricoles ayant dépassé, dans la première partie du règne de François Ier, les progrès de la population, et, par suite, les produits de la terre se trouvant plus offerts que demandés, l'avilissement des prix qui en résulta ne put manquer

de retarder quelque peu l'essor de l'agriculture. Il est en Champagne, vers 1525, des monastères qui laissent leurs terres en friche, « parce que le produit n'est pas capable de compenser les frais. » En effet, la main-d'œuvre était alors relativement assez chère, et tout le monde ne pouvait se servir de la jument de Gargantua.

Quelques causes, d'une nature spéciale, contribuaient à maintenir les surfaces forestières : par exemple, le caractère seigneurial qui s'attachait à la possession de ces altières futaies, dont l'antiquité était une sorte de noblesse. On n'ignore pas que c'était alors une peine prononcée par les tribunaux, contre les gentilshommes, que le rasement, — on disait la « dégradation, » et ce mot rend bien l'idée, — de leurs bois.

Un peu plus tard, ce ne furent pas les bras qui manquèrent, et l'afflux de l'argent, dont le pouvoir baissait à vue d'œil de 1530 à 1600, était éminemment favorable à la propriété foncière; mais ce furent les guerres de religion qui, à partir de 1560, vinrent de nouveau déranger cette ruche pacifique des travailleurs ruraux. Bien des métairies, sous Charles IX, « ne sont ni cultivées ni occupées par personne, de manière, dit un contemporain, qu'elles sont dégarnies de bétail et inutiles. » En Languedoc, à l'avènement d'Henri IV, un tiers du territoire agricole était « en *patus* et *garrigues*, » c'est-à-dire en landes servant au pacage; pacage bien médiocre, landes bien maigres, empêchant seulement de mourir de faim les animaux étiques qui les arpentaient sans relâche, sous le fallacieux prétexte de les paître.

Dans ces conditions nulle indiscrétion à demander, nulle difficulté à obtenir d'un gros détenteur du sol, comme miettes sans valeur de ses domaines, d'amples morceaux qui fructifieront plus tard. C'est ce que fait un ministre protestant de Saintonge, priant le duc de La Trémoille « de l'accommoder de certains marais, vagues et inutiles, sur sa rivière de Boutonne, lesquels avec le temps il pourrait améliorer, pour aider à entretenir sa pauvre famille. » Bien des dessèchemens de marécages furent ainsi entrepris : les marais de Corbeilles et Bordeaux, qui occupaient 650 hectares dans le Loiret, près de Montargis, et infectaient de leurs miasmes huit ou dix paroisses des environs, furent par trois fois, sous Louis XIV, l'objet de tentatives de drainage à vingt ans d'intervalle les unes des autres; la troisième seule réussit. Le succès ne couronnait pas toujours les entreprises de ce genre; des marais que l'on avait mis en labour à grands frais demeuraient stériles; ou bien l'opération ne donnait que des résultats pécuniaires insignifians : tel étang, loué en 1600 sur le pied de 8 francs l'arpent,

n'est loué que 10 francs en 1669, après avoir été transformé en prairies.

Ces tentatives n'en témoignent pas moins d'une ardeur à étendre la superficie agricole qui fait honneur au XVIIe siècle. On continue à mordre sur les pâtures, sur les bois; aux portes de Paris la fameuse forêt de Bondy, de peu rassurante mémoire, qui avait 700 hectares en 1573, n'en avait plus que 350 en 1690, « par suite des usurpations et aliénations en diverses fois, » dit le rapport administratif. En comparant le milieu du règne de Louis XIII avec le milieu du règne de Louis XIV, on voit que de 1625 à 1675 le revenu de la terre avait augmenté, et que cependant le prix du blé avait diminué, indice certain de progrès matériel. Malheureusement, ce siècle finit dans la misère, et son successeur commença aussi pauvrement. Le terrain conquis en quatre-vingts ans fut reperdu en vingt ans. Les victoires, puis les défaites, avaient épuisé la France, et nombre de fermes furent de nouveau délaissées. Ce ne fut que sous le ministère du sage Fleury que se manifesta une reprise sérieuse qui continua jusqu'à la mort de Louis XV, et s'accentua assez, sous Louis XVI, pour dépasser de beaucoup tous les progrès des périodes antérieures.

Les classes les plus diverses de la société s'en mêlèrent; c'était le temps des bergeries de Florian, on s'avisa de s'intéresser à la nature. L'agriculture devint à la mode; comme de nos jours le socialisme, ce fut un sujet de conversation ; l'on raisonna, l'on déraisonna sur elle. Il y eut des comités, commissions, congrès et comices qui ne s'en tinrent pas à de purs efforts de paroles : car il fut fait davantage à cet égard, toute proportion gardée, dans les trente dernières années de l'ancien régime, par le gouvernement et par les particuliers, que dans les trois siècles précédens. « On peut dire, écrivait en 1765 le subdélégué de Clermont (Oise), qu'il n'y a pas dans la province de terre susceptible de production qui ne soit cultivée;.. c'est au point que l'on réduit les chemins de communication, de village à autre, *en petits sentiers.* » Bien que le dernier trait, cité avec enthousiasme par ce fonctionnaire, ne dénote pas une grande intelligence des vrais intérêts ruraux, il ne faudrait pas prendre trop à la lettre ce qui est dit ici des frontières de la Picardie, ni l'appliquer au reste du royaume; pas plus qu'on ne doit ajouter foi aux exagérations contraires d'un agronome pessimiste, le marquis de Turbilly, qui s'écriait à la même époque : « Tout bon citoyen, qui voyage dans les provinces, ne peut s'empêcher de gémir à la vue d'une si grande quantité de terres inutiles. Près de la moitié du terrain est en friche... »

Ce que M. de Turbilly appelait « friche » était cette énorme étendue consacrée à la vaine pâture, bois sans arbres, prés sans herbes, bien indivis dont les maîtres équivoques étaient le châtelain, l'abbé, ou la commune elle-même, et qui donnent, en la seconde moitié du XVIIIe siècle, naissance à un prodigieux nombre de procès. A mesure que le fond prend de la valeur, on se le dispute davantage, et certes on ne s'était jamais autant disputé ce sol banal depuis le commencement de la monarchie. L'État favorisa volontiers ce besoin impérieux qui portait le laboureur, trop à l'étroit dans son champ, à envahir et à transformer ces derniers vestiges de l'assolement barbare. Un édit de 1766 ayant accordé l'exemption d'impôts aux landes défrichées, après déclaration régulière, il fut fait dans le seul bailliage d'Orléans, jusqu'en 1784, 200 déclarations de ce genre. En dix ans, à partir de 1777, près de 3,000 hectares de bois furent mis en culture dans le diocèse de Toulouse. D'après Necker, dans l'ensemble du royaume, des autorisations de défrichement furent données pour environ 500,000 hectares. La marge, partout, était immense; la seule généralité de Soissons contenait plus de 50,000 hectares de communaux stériles.

Mais le progrès ne s'accomplit pas sans entraves : on ne doit pas oublier que toutes les institutions anciennes, tout le droit public du moyen âge, étaient très fortement imprégnés de communisme, ou plutôt de socialisme communal, aussi bien en fait de production qu'en fait de consommation, et pour l'agriculture comme pour tout le reste. Le « maire, » en Alsace, était tenu, de par sa charge, de l'obligation de fournir au village des animaux reproducteurs; le bouc est acheté, en Dauphiné, sur les deniers de la commune et lui appartient. Toutes les chèvres paissent obligatoirement ensemble; il est défendu en Provence de faire des troupeaux à part; chacun doit remettre ses animaux à la garde du berger communal, chargé du soin de la « chabreyrade. » Quoi d'étonnant par suite, si l'on met en adjudication chaque année le foulage des blés, et si l'*eiguazier*, qui promènera sa roue sur tous les labours, prélève pour son service officiel la vingtième partie des récoltes!

Une routine qui a duré tant de siècles a ses partisans; on s'explique aisément que le système condamné de la pâture banale ne dut pas mourir sans se défendre. En 1779, lit-on dans les cahiers des doléances de Wissignicourt (Aisne), « 19 habitans de notre village se sont mis à défricher, *suivant les ordres que l'on avait reçus*, en sorte que leur défrichement gâtait toutes les pâtures communes. Bref, M. le bailli du duché et pairie de Laon, après plusieurs disputes et représentations de tous les habitans, a décidé

que tous abandonneraient leurs défrichemens. » Dix-huit d'entre eux obéirent; il n'en resta qu'un seul « qui se mutina. » Son obstination lui coûta cher ; au moment de la révolution il a déjà été rendu contre lui trois ou quatre sentences et, depuis onze ans, « le procès se multiplie. »

De même l'ordonnance de 1764 sur l'assainissement des marais fut le prélude de litiges interminables entre les nus-propriétaires et les usagers : pour ne pas perdre quelques bottes de joncs, on s'opposait à des plus-values de 100,000 francs. Les difficultés suscitées à ces tentatives découragèrent bien des bonnes volontés. Et le plus curieux est que la révolution, qui remaniait l'ordre politique et social de fond en comble, n'ose heurter de front ces usages campagnards et paraît souvent s'y résigner. Le commissaire de la Convention dans l'Allier, envoyant en 1793 un rapport, d'ailleurs fort substantiel et sagace, sur l'état de son département, reconnaissait que « la plupart des *paturaux* communs, qui n'ont pas été concédés à des particuliers par les ci-devant princes de Condé, sont en landes et bruyères, » qu'il y en avait beaucoup trop, mais « qu'ils étaient nécessaires pour le pacage des bestiaux, et que, si l'on emblavait plus, on récolterait moins, faute de fumier. »

Notre temps a fait justice de ces craintes chimériques ; il a vu augmenter le nombre des bestiaux et diminuer celui des pâtures banales. De plus en plus celles-ci tendent à disparaître. Depuis vingt ans la superficie des biens communaux a décrû de 100,000 hectares ; durant les cinquante dernières années elle a décrû de 500,000 hectares. Des 4,300,000 hectares, cantonnés dans une douzaine de nos départemens, qui composent encore la propriété communale, la moitié est en bois, et il ne reste que 637,000 hectares d'absolument improductifs.

Que pouvait être la surface occupée par les biens de cette nature avant 1789? Il serait difficile de le dire ; beaucoup de communaux anciens ont été partagés ; mais aussi beaucoup de biens nationaux invendus, — biens d'église pour la plupart, puisque les biens d'émigrés non aliénés ont été remis par la Restauration à leurs anciens propriétaires, — ont été versés en bloc dans le patrimoine des communes. Une partie en est, depuis lors, définitivement sortie. Ces mouvemens en sens divers de la propriété foncière n'ont pas, que je sache, été notés : un fait certain, c'est que le mode de jouissance n'est plus le même. L'État administre les bois communaux comme les siens propres, avec une paternelle sévérité; beaucoup de prairies sont louées par les municipalités, d'autres affouagées, et c'est seulement sur une petite portion de ces terrains qu'a subsisté « l'usage » communiste de jadis.

III.

Cet « usage, » qui s'était maintenu jusqu'en 1789, tenait à l'indécision dans laquelle demeurait la propriété des espaces immenses, consacrés au pacage, et grevés de servitudes diverses en vertu d'immémoriales traditions. Nus-propriétaires et usufruitiers semblaient condamnés, par la coutume, à rester impuissans en face les uns des autres, dans une situation sans issue, condamnés, les uns à ne toucher qu'une redevance honoraire, les autres à ne tirer de leur jouissance qu'un profit dérisoire. Ces coutumes, dont beaucoup remontaient plus haut que le moyen âge, plus haut sans doute que les temps mérovingiens où s'était constituée la fortune ecclésiastique, — doyenne des propriétés existant en 1789 dans notre pays, — ces coutumes barbares, la Révolution se trouva, par une voie détournée, — celle de l'abolition des droits féodaux, — dont elle n'aurait osé peut-être accepter alors toutes les conséquences, la Révolution se trouva les avoir mis en pièces. Elle porta ainsi, pour le plus grand bien de l'agriculture, un coup décisif à ce qui restait de propriété collective, incorpora à la propriété individuelle, au domaine privé, une masse de territoire qui, jusque-là, y était réfractaire, et par là contribua au morcellement.

Elle y contribua, mais il ne faudrait pas croire qu'elle l'ait créé; car, pour les terrains en culture, le morcellement datait des âges féodaux. Il avait été la conséquence de l'affranchissement et de l'accensement. Le rêve humanitaire de « la terre au paysan » fut, comme je l'ai constaté déjà (1), une réalité tangible et vivante au XIVe et au XVe siècle. Le propriétaire dut faire valoir sa terre lui-même, ou la vendre à l'exploitant moyennant une redevance. Et, comme le premier mode était devenu presque impraticable, qu'il était d'ailleurs beaucoup plus onéreux que le second, le seigneur foncier eut intérêt à se déposséder. Le laboureur, de son côté, trouvant de la terre à acquérir sans capital, moyennant un léger fermage, préféra cultiver son bien propre, plutôt que de louer le bien d'autrui. Il en résulta une division de la propriété, telle que les plus ardens socialistes la peuvent souhaiter; puisque toute famille posséda le champ qu'elle ensemençait, que presque tout le sol eut pour maîtres ceux qui personnellement l'arrosaient de leur sueur.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

Plus tard seulement la terre devint un luxe, parce qu'elle augmenta par rapport aux autres marchandises. Alors ceux des anciens exploitans qui, s'étant enrichis, étaient passés dans une classe plus élevée, louèrent leurs biens à de nouveaux-venus; et ceux qui s'étaient appauvris, — beaucoup s'appauvrissaient forcément par les partages, — tombèrent dans la classe des prolétaires ruraux.

Depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à la fin de la monarchie, il y eut un mouvement de concentration, et la grande propriété se constitua. Dans un rayon de quelques lieues, en Berry, au XIVe siècle, on peut citer une vingtaine de seigneuries importantes, puisqu'elles ont juridiction sur 100 ou 150 censitaires, qui ne possèdent que 15 ou 20 hectares de domaine *utile*, appartenant réellement au seigneur. Au XVIIIe siècle, ces domaines ont quintuplé, décuplé; Aubussay qui n'avait, en 1350, que 20 hectares, en a 580 en 1750; Verdeaux, qui n'en avait que 21, en a 175, Chevilly est passé de 30 à 460 hectares. A quelques mètres du donjon commençait, au temps féodal, la propriété roturière dont la division et la subdivision atteignaient un degré incroyable: telle prairie de 4 hectares était répartie en quarts et demi-quarts d'arpens, entre une cinquantaine de détenteurs. C'est l'excès du morcellement, la pulvérisation du sol, que certains auteurs redoutent pour l'avenir, mais que le moyen âge a connue. On marchait vers un régime où chacun aurait eu son sillon de labour, sa « fauchée » d'herbe, et ses deux douzaines de ceps de vigne.

Les inconvéniens s'en étaient fait sentir d'eux-mêmes. Comme l'a dit Benjamin Constant, le morcellement des terres s'arrêtera toujours au point au-delà duquel il deviendrait funeste. Il a raison, l'expérience le prouve. C'est ainsi que, de lui-même, le sol, dès la fin du XVIe siècle et surtout au XVIIe, redevint plus compact. Le parc des seigneurs de Blaru (Seine-et-Oise), qui en 1540 n'avait que 3 hectares et demi, comprenait, en 1677, 28 hectares, sans que l'ensemble du domaine eût augmenté. La terre de Vincy-Manœuvre, dont il n'existait presque plus rien à la fin du XVe siècle, se reconstitue au siècle suivant entre les mains des Nicolaï et des Dreux-Hennequin.

Il est probable aussi que l'avilissement subit de l'argent, de la fortune mobilière, de 1530 à 1600, favorisa beaucoup certains propriétaires fonciers qui possédaient des droits de rachat sur les immeubles aliénés. La terre de Maillebois (Eure-et-Loir) se forme ou, si l'on aime mieux, se reforme arpent par arpent, miette à miette, au temps de Louis XIII; 100 laboureurs auparavant fai-

saient du blé jusque sous les murs du château. Au même temps, le seigneur de Rostaing, pour créer un parc de 30 hectares autour de son manoir de Thieux, doit acheter, l'une après l'autre, 200 parcelles de terre.

Et ce que font de riches propriétaires, par goût autant ou plus que par intérêt, une masse de rentiers le font dans une vue de placement, et beaucoup d'agriculteurs l'exécutent comme spéculation. Ils espèrent augmenter par là leur revenu. Ce ne fut pas seulement en France que ces courans successifs de découpage des domaines en mille fractions, puis de coagulation des parcelles éparpillées, peuvent être constatés: l'histoire de l'agriculture en Angleterre fait passer sous nos yeux des édits royaux, qui défendent la concentration de la terre et d'autres édits qui défendent le morcellement; preuve que l'une et l'autre tendance dominèrent, chacune à son heure, sous l'influence de causes économiques. Le morcellement exagéré du moyen âge constituait une entrave au développement de la richesse agricole, après avoir été utile à l'opération préliminaire du défrichement.

L'absorption des plaines par la grande culture qui balayait des centaines de chaumières et effaçait des douzaines de hameaux, la création des grandes fermes de Beauce et de Brie, qui toutes datent du XVIIe siècle, fut alors une révolution équivalente à celle de la grande industrie et du grand commerce de nos jours, qui condensent et par suite remplacent, au plus grand profit du public, tant d'ateliers isolés ou d'échoppes minables. Ces échoppes pourtant, et ces ateliers, avaient réalisé, en leur temps, une amélioration sur l'état de choses antérieur; l'humanité leur devait la division du travail. Il arrive que l'avènement d'un système, comme plus tard son abandon, sont également utiles; que le morcellement a été un progrès, et que la concentration a été un autre progrès. D'ailleurs, ces *détaillans* agricoles ne disparurent pas plus complètement que ne disparaîtront dans l'avenir les exploitans parcellaires du commerce et de l'industrie. Le morcellement demeura avantageux à certaines configurations de terrain, à certaines cultures délicates.

Dans les pays mêmes où le sol fut moins divisé aux deux derniers siècles qu'il n'était auparavant, on ne peut pas ouvrir un chartrier, un inventaire d'archives quelconques, sans y rencontrer des myriades de ventes et d'achats de terre faits à ou par des laboureurs. En Flandre, certains propriétaires possèdent des quantités de *coupons*, de petits bouts de terre, des quarante et cinquante lopins; dans l'Ile-de-France, sous Louis XIV, les transactions foncières abondent entre mariniers, tisserands, charcutiers, petits

patrons, ouvriers de tous corps d'état. Un domestique vend à un tonnelier ; un cordonnier achète d'un vigneron. Ces parcelles sont extrêmement mouvantes : treize sillons d'un champ, dans le Maine, passent en quelques années d'une maladrerie à un commissaire des guerres, de celui-ci à un couvent de minimes, du couvent à un gentilhomme, etc. Les legs et les échanges de morceaux de labour faits par des villageois, par des gens de peu, sont innombrables en Touraine ; dans une seule commune de Bourgogne, de dimension médiocre, Chassy, il y a 167 propriétaires de vignes en 1694 ; et dans une commune voisine, Thury, 350 arpens, c'est-à-dire 140 hectares environ, sont partagés entre 168 détenteurs.

Cet état de choses n'aurait pas été général puisque, d'après les rédacteurs de l'*État des paroisses*, du diocèse de Toulouse (1789), une des causes de la misère était l'absence de propriétés entre les mains des cultivateurs, — affirmation qui paraît à tout le moins difficile à admettre sous une forme aussi absolue. — Il est vrai que dans certaines contrées, comme le Bas-Anjou ou la Vendée angevine, les exploitations étaient trop étendues pour recevoir tous les soins qu'elles comportaient ; en d'autres termes, la culture intensive a pénétré de nos jours sur des domaines où elle était jadis inconnue, sans doute parce qu'elle n'y aurait pas été productive. La révolution des moyens de transport a fait ici, d'elle-même, à l'aide des intérêts qu'elle a éveillés et des appétits qu'elle a satisfaits, ce qu'aucune législation n'eût pu obtenir par la force.

Mon impression personnelle est que, *pour la surface cultivée sous Louis XVI*, le morcellement n'a pas dû augmenter sensiblement depuis cent ans ; que cette surface, *beaucoup moins morcelée en 1789 qu'en 1550*, ne l'est pas beaucoup plus aujourd'hui qu'en 1789. Cet amour du paysan pour la terre, que constatait A. Young, dans ses voyages à travers la France, cette passion de devenir propriétaire, qui lui faisait employer toutes ses épargnes à l'acquisition du lambeau longtemps convoité, s'endetter souvent et se ruiner quelquefois pour y parvenir, cette passion est très ancienne, elle se satisfait depuis des siècles. Il a fallu de dures misères pour que la petite propriété rendît, à certaines heures tristes, ce qu'elle serrait si fort, et le retour de la prospérité rurale la faisait repartir de plus belle à la conquête du fonds ambiant. Ce qui, depuis 1789, a développé le morcellement, c'est l'augmentation de la surface cultivée, l'immensité des landes, pâtures et forêts indivises, qui ont été happées par la propriété individuelle et principalement par la petite propriété. L'ensemble de son domaine est donc plus grand, mais, *proportionnellement à sa superficie*, il ne contient pas beaucoup plus de parcelles.

IV.

C'est, du reste, une question de savoir si le progrès du morcellement est souhaitable, si même il convient de se féliciter, autant qu'on le fait d'habitude, de l'état d'extrême division de la propriété dans notre pays. « On doit admettre comme un idéal, si ce n'est comme un axiome de justice, dit M. Leroy-Beaulieu, que la terre, primitivement domaine commun de l'humanité, étant partagée et tombée sous le régime de la propriété privée pour l'accroissement de la production, il est bon qne le plus grand nombre possible d'hommes aient une part du sol. » Mais l'intérêt moral, qui demande que le plus grand nombre d'êtres humains soient propriétaires, se trouve en contradiction avec l'intérêt matériel, qui veut que tous les êtres humains jouissent de la plus grande somme possible de bien-être; voici comment : le morcellement excessif de la terre, en intéressant un plus grand nombre de gens à sa valeur, partant au revenu qu'elle procure, et partant au prix des denrées qu'elle produit, a pour conséquence le renchérissement de la vie. Il est tout au moins un obstacle à l'abaissement.

Dans un pays démocratique comme le nôtre, si les producteurs de denrées, c'est-à-dire les propriétaires du sol étaient en petit nombre, le législateur s'inquièterait peu de diminuer leur revenu. Quand ils sont trois millions, ce qui, à quatre personnes par ménage, fait une douzaine de millions de têtes, près du tiers de la population totale, il faut compter avec eux. Les détenteurs de la fortune mobilière ont été, comme on l'a vu dans un article précédent (1), littéralement dépossédés par diverses causes, les unes économiques, telles que la baisse du pouvoir de l'argent et du taux de l'intérêt, les autres politiques, telles que la dépréciation de la livre-monnaie. L'État aristocratique d'autrefois ne s'en est pas autrement ému et a laissé les rentiers du XIIIe au XVIIIe siècle se tirer d'affaire comme ils ont pu. Durant cette période de six cents ans, la propriété foncière a subi des crises, plus ou moins longues, plus ou moins fortes et plus ou moins générales; mais elle s'en est toujours relevée et elle n'a finalement souffert d'aucune des atteintes du temps. La terre a sauvé le capital incorporé en elle, soit à titre d'acquisition primitive, soit à titre d'amélioration. Je parle ici de la propriété rurale; la propriété urbaine ne s'est pas seulement maintenue, elle a profité de plus-values inouies.

(1) Voyez la *Revue* du 1er août 1892.

De cette chance, car c'en est une, on ne peut que féliciter les heureux possesseurs; mais doit-on, comme ils le demandent, leur en garantir la continuité? Jusqu'à ces dernières années, ils n'avaient eu à redouter que peu ou point de concurrence; de concurrence extérieure du moins, puisqu'à l'intérieur, ils en avaient éprouvé, dans les temps modernes, par suite du dessin souvent modifié des lignes de douanes provinciales, à travers le royaume, par suite du creusement de divers canaux, de la confection de certaines routes. Ils en avaient subi encore par les défrichemens qui, de moment à autre, quand les prix des denrées s'enlevaient trop vite, venaient lester ces prix, les alourdir par la multiplication des offres.

Au milieu de notre siècle, une portion de la propriété foncière, celle qui formait la banlieue des villes, eut à soutenir un rude assaut par le fait de l'invention des chemins de fer. On lui arrachait un monopole; les cliens qu'elle approvisionnait exclusivement allaient peut-être lui échapper. A cela encore il se trouva un remède : la population des villes doubla, et la production de certaines denrées qui ne supportent que peu de transport, telles que le lait, ou que le transport continue, malgré les chemins de fer, à faire grandement augmenter de prix, parce qu'elles ont peu de valeur par rapport à leur poids, la paille, par exemple, la production accrue de ces denrées remplaça celles qui furent abandonnées aux environs des centres populeux, où elles devenaient moins rémunératrices. Puis la hausse des objets de consommation et la découverte d'engrais nouveaux permirent la culture intensive de produits qui, avec l'ancien mode d'exploitation, eussent cessé d'être avantageux. Enfin le développement du bien-être, de l'aisance des classes moyennes, créa à l'agriculture de nouveaux débouchés, ou doubla, tripla des débouchés anciens. La banlieue des villes vit aussi sa population croître, presque autant que celle des villes elles-mêmes; de là, transformation de beaucoup de fonds jadis ruraux, en fonds semi-urbains, et participation au bénéfice que les fonds urbains ont retiré de la civilisation.

Si bien que, dans la période comprise entre 1850 et 1880, les héritages fonciers profitèrent diversement des inventions nouvelles, gagnèrent plus ou moins, mais gagnèrent tous. Un mouvement contraire se manifeste depuis une douzaine d'années : la lutte s'est ouverte de continent à continent, et la terre française n'est plus seulement en concurrence avec la terre européenne, mais avec celle du monde entier. Le marché des produits agricoles, restreint au moyen âge à la seigneurie et aux seigneuries mitoyennes, étendu aux temps monarchiques à la province, et exceptionnelle-

ment aux provinces voisines, après s'être prodigieusement élargi dans notre siècle jusqu'à embrasser la totalité du territoire national, s'est maintenant établi sur l'universalité du globe. Deux cultivateurs qui remuent la terre et la sollicitent aux antipodes l'un de l'autre concourent ensemble, sans s'en douter, à qui vendra, sur un point quelconque de la planète, le meilleur produit au meilleur marché.

Et de même que, pour le transport des personnes, on ne dit plus que telle localité est à cent ou deux cents lieues de telle autre, mais qu'elle en est éloignée de sept ou de quatorze heures; que l'on ne s'occupe plus, pour mesurer l'espace dans les voyages, de la distance, mais seulement de la durée ; de même, pour les transports de marchandises, on n'a plus à calculer la distance ni la durée, mais seulement les frets maritimes et les tarifs de voie ferrée. Et l'on peut dire que tel quintal de blé ou de viande est à 4 ou 6 francs de tel autre, qu'il porte, en arrivant sur tel marché, une surcharge de 4 ou 6 francs sur son prix de revient.

Quand ce prix de revient, même grevé de cette surcharge, est plus bas que celui de la denrée similaire, récoltée aux environs immédiats de la localité où le produit étranger fait ainsi son apparition, les producteurs indigènes, obligés de réduire leurs prétentions, s'écrient qu'on les ruine. Ils demandent aussitôt à l'État, c'est-à-dire à la collectivité, de mettre obstacle, par une taxe douanière, à l'entrée de ces marchandises rivales, du moins de les paralyser assez pour que leur concurrence cesse d'être nuisible; nuisible aux producteurs s'entend, puisqu'elle est favorable aux consommateurs.

L'État cède-t-il à la pression de ce socialisme bien élevé des riches que l'on nomme protectionnisme, il élève artificiellement le prix de la vie; il porte un grave préjudice à la classe des travailleurs manuels, et même à celle des petits propriétaires ruraux, qui sont obligés, en achetant plus cher la masse des objets de première nécessité, de payer à beaux deniers comptans la rançon de la plus-value, que l'on vient de donner à la marchandise unique dont ils sont vendeurs. On dit parfois que le plus grand nombre de ces petits propriétaires sont indifférens à la hausse comme à la baisse des denrées agricoles, parce qu'ils consomment eux-mêmes ce qu'ils produisent et ne le vendent pas. Ceci pourrait être vrai si chacun d'eux était semblable à Robinson Crusoë dans son île, ou au fermier du moyen âge qui était réduit à demander à son domaine la satisfaction de tous ses besoins ; mais, de nos jours, on s'est habitué à tirer presque exclusivement de chaque sol ce qu'il fournit dans les meilleures conditions, comme qualité et quantité :

ici les céréales, là le bétail, ailleurs la vigne. Le cultivateur de quelques parcelles n'y récolte qu'une ou deux sortes de marchandises; et, s'il tient à vendre celles-là le plus cher possible, il tient aussi à se procurer les autres, qu'il ne produit pas, au moindre prix.

Il en résulte que, si l'on demandait au suffrage universel de se prononcer *séparément*, par voie de plébiscite, sur l'établissement de chaque droit protecteur en particulier, il n'en serait voté aucun, parce que les consommateurs de chaque produit seraient toujours plus nombreux que les producteurs; mais que, si la question vient devant un parlement, où les intérêts divergens peuvent se coaliser pour atteindre un but commun, on doit craindre que le soin mal entendu de ces intérêts n'amène les représentans du pays à opposer des barrières factices, à l'abaissement naturel du prix de la plupart des marchandises et à sacrifier ainsi la masse de la nation à une seule classe de citoyens.

L'influence du morcellement foncier sur la législation douanière est donc évidente, et un fait économique dont la démocratie semble se féliciter : la division de la propriété a pour conséquence un fait politique dont les vrais démocrates doivent s'affliger : le renchérissement de la vie. Il est clair en effet que, si la terre était entre les mains d'un petit nombre de possesseurs, leurs plaintes demeureraient sans écho sous un gouvernement d'opinion; on ne s'inquiéterait que faiblement de voir baisser d'un quart, de moitié, ou même davantage, la rente de la terre, si cette baisse n'appauvrissait qu'une infime minorité de la nation; tandis que, lorsqu'un tiers des électeurs se trouve intéressé à la prévenir, l'agitation organisée dans ce dessein, avec l'appui d'une aussi grande quantité de gens, est capable d'emporter, au moins pour un temps, le vote de mesures funestes.

En se tournant ainsi vers la puissance sociale qu'elle supplie de la protéger, l'agriculture pense-t-elle donc ne pouvoir s'aider elle-même? Croit-elle qu'elle n'a plus aucun progrès à réaliser, et que le sol français, si on le laisse aux prises avec le sol russe, américain ou indien, est vaincu d'avance et va retourner en friche? Qu'elle regarde en arrière, qu'elle consulte son histoire et, par ce qu'ont fait leurs devanciers, que les propriétaires d'aujourd'hui apprennent ce qu'ils pourront faire à leur tour. Depuis seulement cent cinquante ans, les procédés agricoles, les assolemens, les engrais, le matériel de ferme, ont été renouvelés de fond en comble; et l'État n'a eu, dans cette transformation, qu'une action insignifiante, il y a joué le rôle le plus effacé.

Jusqu'au siècle dernier, l'assolement traditionnel demeure, dans

chaque localité, une arche sainte à laquelle on n'ose toucher. Le laboureur est justiciable des tribunaux pour avoir cultivé à contretemps, contrairement aux usages, une pièce de terre à lui confiée. Aux temps modernes, des ordonnances d'intendans défendent de labourer les prairies, de planter des vignes, de faire même couper ou manger l'herbe, « serrer les avoines » ou les blés, avant les saisons ordinaires. Est-il survenu quelque trouble dans le régime foncier, les règles se sont-elles relâchées ou corrompues, les cultivateurs sont les premiers à se plaindre que, « le finage ne se labourant plus par saisons, ils s'exposent à être condamnés à des amendes. »

Ces pratiques, auxquelles on paraît attacher tant d'importance, sont les plus primitives du monde; c'est, en général, la culture biennale du blé, alternant avec les jachères, système renouvelé des Grecs et recommandé par Xénophon. Il était formellement défendu, en Provence, de *restoubler*, c'est-à-dire d'ensemencer deux ans de suite le même champ. Seuls les bons fonds sont admis, à la fin de l'ancien régime, à l'assolement triennal : deux ans de céréales (froment ou avoine), un an de repos. Le repos dure bien davantage dans les fonds médiocres ou mauvais; dans ce Morvan, qui occupe les deux tiers de l'élection de Vézelay, décrite par Vauban, les terres ne se labourent qu'un an sur six ou sept. Pendant le repos, il y pousse des fougères et genêts que les bestiaux vont pâturer et que l'on brûle avant le retour de la charrue. Sans doute, la croûte arable de ces champs inféconds est aussi mince que celle d'une cour pavée qui, laissée à elle-même durant de longues années, finit par se recouvrir d'une certaine couche d'*humus*, provenant de sa propre végétation. De ces sols artificiels il faut plusieurs hectares pour nourrir un homme. Un rare effort les épuise; et, à défaut de grains, on n'a pas trouvé moyen de leur faire produire autre chose. Des milliers de kilomètres étaient encore dans ce cas au XVIIe siècle; et, jusqu'au milieu du XVIIIe, on voit, en Limousin, les « chaumes, » qu'on laisse reposer pendant dix ans, quinze ans; pauvres terres anémiques, fourbues par une gestation qu'elles ne peuvent renouveler que sept ou huit fois par siècle. Au-dessous des « chaumes, » plus bas encore dans la hiérarchie de la fertilité, sont les « bruyères, » qui, elles, se reposent toujours et ne figurent que pour mémoire.

Ce ne fut que dans la seconde moitié du règne de Louis XV que la jachère recula, que la sole du repos fut renvoyée à la troisième, puis à la quatrième année, qu'elle fut utilisée enfin par les prairies artificielles et devint autant ou plus profitable à l'agriculteur que les périodes de labour. « On a maintenant, dit-on en 1768, à

Boucé (Orne), l'habitude, depuis vingt-six ans, de semer du trèfle avec l'avoine pour l'année suivante. » Dans la Manche, en 1750, on signale le trèfle violet (la *trémaine*) comme « un fruit connu de nos cultivateurs depuis quelques années. » Le succès des graines fourragères ne fut pas le même partout; en Languedoc, elles ne réussirent pas. En Gascogne, au moment de la Révolution, on fait si peu de cas de la luzerne « qu'on ne l'emploie que pour les litières des animaux. » Le public, qui considérait la vaine pâture, la « banalité, » comme de droit commun pour tout ce qui n'était pas céréales, respectait peu ces prés artificiels. Il se rebiffait contre cette nouvelle conquête, ou du moins contre cette forme plus étroite de la propriété individuelle. Il faut un édit spécial, en 1776, pour autoriser la « renclôture » des prés, et ce n'est pas pour les propriétaires une dépense de luxe; car les passans, disent les règlemens de police, « s'immiscent journellement à frayer des chemins, tant à pied qu'à cheval et avec voitures, » dans les terres ensemencées en sainfoin.

De 1740 à 1790, les autres branches de l'agronomie furent l'objet de soins analogues : on s'applique à améliorer les races de bétail, à prévenir ou à enrayer les épizooties périodiques qui ravageaient les bergeries et les étables, à paralyser les fléaux multiples qui anéantissaient trop souvent les récoltes et en face desquels les âges antérieurs demeuraient désarmés.

Notre ambassadeur à Londres, le comte de Broglie, avait, dès 1728, envoyé des dépêches détaillées sur les soins donnés aux troupeaux en Angleterre; le gouvernement se proposait pour améliorer la race de ce qu'on nommait les « bêtes à laine, » — parce qu'en effet la laine était alors ce qu'elles avaient de plus précieux, — d'établir des bergeries nationales peuplées, dans le nord de la France, d'animaux du Lincolnshire, et, dans le Midi, de brebis et de béliers espagnols. Quelques particuliers en avaient déjà fait venir à leurs frais. Mal logés et mal entretenus, brebis et moutons étaient facilement la proie des maladies; la pourriture décimait périodiquement les troupeaux. On s'avisa enfin d'assigner un cantonnement aux bêtes atteintes de la clavelée. En cas d'épidémie, comme durant la longue peste bovine, qui, de 1772 à 1782, traversa la France en tous sens, on n'hésita pas à faire garder les zones contaminées par de doubles cordons de troupes, tout en prescrivant d'énergiques mesures d'hygiène.

Peu à peu le côté scientifique de l'industrie agricole se fit jour; et, à travers bien des essais, bien des mécomptes aussi et des désastres, — ces guerres à la routine eurent leurs victimes et leurs vaincus, — les novateurs tracèrent des voies nouvelles, accrurent les chances de gain, atténuèrent les causes de perte.

Jusqu'alors les campagnards se contentaient trop, pour éviter certains accidens, de procédés moraux, assurément respectables, mais en somme insuffisans. Telle municipalité de Provence dépense 24 sous, en 1662, pour aller demander à Arles à son archevêque « la permission d'exorciser les chenilles et autres insectes qui gâtent les chênes blancs. » Ailleurs, on ne se borne pas à les exorciser, on les excommunie. Une commune sollicite encore, en 1737, un exorcisme « contre les poux qui mangent les millets ; » une autre obtient pouvoir, moyennant 12 sous, « d'excommunier les bestiaux qui mangeaient les légumes. » Ici on les excommunie même tous les ans, c'est une dépense ordinaire du budget ; en revanche, on fait bénir d'autres bestiaux et chanter des grand'-messes à leur intention. C'est le même esprit qui poussait, au xve siècle, les paysans de Béarn à faire des menaces ou des sermens à saint Antoine de Navarrens quand les récoltes n'étaient pas rentrées à temps.

V.

Sous le rapport des engrais, le progrès avait été presque nul jusqu'à la Révolution. Aussi bien celui qu'on a réalisé date d'hier, et encore n'est-il qu'à son aurore. Au xiiie siècle, on n'était pas plus avancé à cet égard qu'au temps de Pline ou de Varron ; et au xviiie siècle, on n'avait rien découvert de nouveau depuis le xiiie. Certains amendemens, comme la marne, dont on était très enthousiaste en 1200, semblaient plutôt dépréciés il y a cent et deux cents ans. Les communautés religieuses, dont les biens étaient le mieux administrés sous Louis XIV, prétendaient que la marne, plusieurs fois réitérée, forme un tuf qui nuit à la longue à la qualité des terres. Aux fumiers animaux, aux composts, s'ajoutaient selon les localités la chaux, le *sablon* ou *tangue* que les populations de l'ouest allaient librement extraire des grèves, au bord de la mer, et dont le gouvernement tenta, sous Louis XIII, de faire payer l'usage. Le fumier pourtant ne paraît pas cher : au xve siècle, il varie de 0 fr. 75 les 1,000 kilogrammes aux environs de Sens, et de 0 fr. 60 à Gaillon (Seine-Inférieure) à 0 fr. 20 près de Soissons. Au xvie siècle, il se vend encore moins d'un franc en Limousin. Aux xviie et xviiie siècles, le minimum, parmi les prix que j'ai recueillis, paraît être de 1 fr. 05 en Berry et le maximum de 3 fr. 25 à Bougival (Seine-et-Oise). Mais, dans l'état de la viabilité rurale, le transport devait le faire singulièrement renchérir ; il semble en tout cas que l'insuffisance des engrais ait été une entrave permanente pour l'agriculture.

Les municipalités édictent sans cesse des peines contre ceux qui mettaient de la paille dans les rues « pour la transformer en fumier; » elles défendent de « faire pourrir en ville du buis pour engrais, à cause de l'infection » qui en résulte. Une ordonnance de police de 1736 défend aux habitans des villages riverains de Paris d'enlever, pour s'en servir à fumer leurs terres, les matières des voiries, « avant que ladite matière n'y ait séjourné trois ans. » Il existe bien, de loin en loin, des lettres-patentes portant permission à un particulier « d'engraisser les terres pendant trente ans avec une invention dont il est l'auteur, à l'exclusion de qui que ce soit (1630); » la correspondance des intendans mentionne, sous Louis XV, des « secrets trouvés par certaines personnes pour augmenter la fertilité des terres. » Mais la délivrance de ces brevets, n'ayant jamais abouti à rien, nous laisse des doutes sur l'efficacité des découvertes.

Aucune nation de l'Europe n'était, d'ailleurs, plus avancée que nous; notre agriculture pouvait même, à plus d'un point de vue, faire envie à nos voisins. N'oublions pas qu'au XVIIe siècle le blé était en France un des principaux articles d'exportation. Les populations du Midi avaient fait d'importans travaux d'irrigation, et le prix considérable auquel atteignent certains fonds arrosés de Languedoc et de Provence prouve le succès de ces tentatives. Il est, dans les régions les plus arriérées, de curieux spécimens de canalisation, dus à l'initiative particulière : les habitans du Briançonnais avaient percé, en 1526, à la pointe du ciseau, dans les massifs rocheux des Alpes, un canal de 800 mètres de long, uniquement alimenté par la fonte des neiges.

Le côté le plus défectueux, c'était le matériel agricole : ce que nous appelons « charrue » ne ressemble en rien à ce qui était appelé charrue par nos pères; l'idée est la même, mais ce n'est plus le même intsrument. Les labours étaient encore donnés au XVIIIe siècle, dans le Midi, au moyen de charrues *en bois*, fort inférieures à celles que les charrues en fer ont détrônées de nos jours. Ailleurs, c'était l'antique araire de Virgile, portant soit une bêche horizontale, soit un fer de lance, soit un soc pointu et flanqué de deux oreilles en forme de coin qui repoussaient la terre sur les côtés. Avec l'araire, on sillonnait, on ne labourait réellement pas. En 1800, la véritable charrue n'était en usage que dans quelques districts.

Par la diversité des prix on juge de la variété des instrumens auxquels on appliquait le même nom : une charrue valait, au XIVe siècle, de 2 fr. 60 à 27 francs; aux XVe et XVIe siècles, les chiffres vont de 3 francs à 46 francs; mais ce dernier concerne une char-

rue « à essieu de fer (1596), » chose rare en ce temps où le fer était hors de prix. Mêmes écarts dans les temps modernes, où le fer cependant était devenu moins coûteux. Seulement, l'abaissement de la matière première fut compensé par un perfectionnement relatif de la fabrication ; c'est ce qui rend difficile toute comparaison entre des outils si peu semblables.

Ainsi, les faux ne valaient pas plus cher intrinsèquement, en 1790, — 1 fr. 50, — qu'au XVe ou au XVIIe siècle ; et, comme le pouvoir de l'argent était moindre, on en doit conclure qu'elles étaient relativement meilleur marché. Cependant, quoique ayant baissé de prix, elles s'étaient améliorées. « Les faux, disait Montchrétien sous Henri IV, nous viennent d'Allemagne et de Lorraine, à moitié prix de celles que l'on fait chez nous, mais ne valent rien. Il s'en trouve une de bonne entre six. Tout ce qui a figure de faux se vend pour faux. Les boutiques des marchands sont pleines du rebut et les pauvres manœuvres de la campagne se plaignent sans cesse. » Les faux ne servaient qu'à l'herbe ; pour la paille, jusqu'au milieu de notre siècle, on la coupait à la faucille.

On la coupait mal, mais l'usage le voulait ainsi ; et non-seulement l'usage, mais la loi : une loi au rare parfum de socialisme qui ravirait les amateurs contemporains. Le glanage est un droit pour les gens « vieux et estropiés, petits enfans et autres qui n'ont pas la force de travailler. » Un jour franc après l'enlèvement des gerbes, le champ leur appartient ; le propriétaire ne peut légalement s'opposer à leur envahissement ; bien mieux, il doit se garder de couper sa paille trop près de terre, s'il ne veut provoquer les réclamations procédurières des gueux qui s'estimeraient frustrés de ce qui leur est dû. Des ordonnances royales, des arrêts de parlement, dont le dernier date de 1756, défendent, sous peine de fortes amendes, de couper les blés avec la faux « dont l'usage prive le pauvre de la ressource du chaume, qui sert dans sa cabane à le couvrir et à réchauffer ses membres engourdis. » Effectivement, on ne devait pas couper la paille de blé, en certaines localités, plus bas qu'à moitié de sa hauteur.

Les charrettes qui servaient à transporter cette récolte étaient grossièrement et mal assemblées ; on y employait aussi peu de fer que possible. Les essieux, presque toujours en bois, étaient lourds et faibles. Ces mauvaises voitures, circulant dans de mauvais chemins, portaient de très petits poids ; les tombereaux, très étroits, — le corps n'avait guère que $0^m,33$ de large, — contenaient très peu de volume. Quoique très bon marché de prime abord, ces véhicules revenaient, à l'usage, beaucoup plus cher que ceux qui

leur ont succédé, parce qu'ils duraient moins et rendaient proportionnellement moins de services. Au XIVe siècle (1319), un tombereau *sans ferrures* coûtait à Paris 20 francs, c'est-à-dire 70 francs de nos jours; mais une charrette ferrée, en Franche-Comté s'élevait au triple. Un tombereau, avec essieu en bois, ne coûte au XVIIe siècle que 9 francs à Strasbourg, c'est-à-dire moitié plus qu'une brouette que l'on paie 6 francs en Saintonge (1630). Mais on imagine quel pauvre et piteux véhicule ce devait être, quand on sait que, jusqu'en 1700, le fer destiné aux roues et aux essieux se paie 0 fr. 65 le kilogramme, par conséquent quatre fois plus cher que de nos jours, en tenant compte du pouvoir de l'argent. Lorsque des roues de charrettes, sans ferrures, valaient 3 fr. 60, la ferrure de ces mêmes roues coûtait 36 francs.

Malgré la baisse du fer au XVIIIe siècle, le prix des voitures rurales ne diminua pas; mais leur construction fut plus soignée. Un chariot à bœufs, une grande charrette valaient il y a cent ans de 100 à 150 francs. Je ne parle ici, bien entendu, que d'objets courans et ordinaires : s'il s'agit d'une entreprise de roulage qui transporte à Paris, sous Louis XVI, les huîtres de Marennes, on devra compter 900 francs pour chacun des camions affectés à ce service.

Les mêmes observations peuvent s'appliquer à tout le matériel de ferme, aux pics, bêches, pelles, etc. Presque toutes les pelles au XVIIe siècle étaient en bois; quelques-unes seulement avaient une garniture de fer sur le bord. Comme ces pelles étaient très lourdes, on devait les faire plus étroites que celles d'aujourd'hui; de là moins de besogne avec plus de peine. Un très petit nombre d'exploitations avaient, à la fin du siècle dernier, des ventilateurs à grains; le plus souvent on vannait le blé en le jetant, à l'aide d'une pelle, à l'encontre du vent.

Un savant, aveuglé par sa tendresse pour le moyen âge, affirmait il y a quarante ans que « presque toutes les pratiques décrites par les cartulaires sont encore aujourd'hui suivies par nos laboureurs, tellement qu'un paysan du XIIIe siècle visiterait sans étonnement beaucoup de nos fermes. Ce qui peut-être le frapperait serait un certain accroissement de bien-être, la suppression des jachères, et surtout l'ouverture des voies de communication. Tels sont en effet, concluait-il, les seuls progrès réels dont nous devons nous enorgueillir. » L'assertion, si l'on tient compte surtout du chemin parcouru dans les quarante dernières années, est contraire à l'évidence. Cette France d'aujourd'hui, où pas un mètre presque n'est perdu, ne ressemble pas plus à la campagne de jadis, pleine de landes moroses, de vains espaces, de bois mé-

diocres servant de pacages, et de pacages également médiocres où poussaient des fragmens de bois, qu'une locomotive ne ressemble à une brouette.

Par l'immense quantité des défrichemens opérés, assainissemens, dessèchemens ou arrosages suivant les lieux, par les prairies artificielles, luzernes, trèfles variés, par la disparition du méteil et l'abondance inouie du froment, par la découverte de la chimie agricole, les engrais, chaque jour mieux connus et plus répandus, fabriqués ou apportés des quatre parties du monde, par les races de bestiaux avantageusement modifiées, par la quantité des plantes, graines ou racines nouvelles cultivées dans nos champs : maïs, betterave, pomme de terre, colza, œillette, par les pommiers (si peu répandus au moyen âge), les mûriers et tant d'autres arbres, enfin par le nouvel outillage rural : charrues perfectionnées permettant de labourer avec un attelage de deux chevaux conduits par un enfant, batteuses fixes, ou à vapeur, machines à faucher, à faner, à lier, semoirs, pressoirs, moulins de tout calibre et de toutes destinations, par cette litanie d'inventions nouvelles que l'on pourrait réciter ici, comme l'hosanna du siècle qui s'écoule, l'exploitation du sol est transformée dans toutes ses branches, sous tous ses aspects... Il n'y a que la terre, les saisons, les phénomènes atmosphériques qui n'aient pas varié.

Certain candidat à la députation avait affiché, dans les villes, qu'il s'efforcerait de maintenir le pain au meilleur marché possible. Ses concurrens lui reprochèrent, dans les campagnes, de vouloir ruiner les laboureurs, et il expliqua aussitôt par une déclaration nouvelle que, tout en augmentant le bon marché du pain, il s'appliquerait à faire renchérir le blé. Alors les électeurs, urbains et ruraux, jugeant que cet homme se moquait d'eux, l'abandonnèrent, et il échoua pitoyablement. S'il n'est guère possible que l'on vende en effet le grain cher et le pain à bas prix, rien ne s'oppose à ce que la terre renchérisse, tandis que ses produits baissent ; il suffit pour cela qu'ils deviennent plus abondans. C'est ce que l'on a vu maintes fois dans le passé; qui donc oserait prédire que nos successeurs, dans un avenir prochain, ne le verront pas à leur tour?

Vte G. D'AVENEL.

ÉTUDES ANGLAISES

LA VIE ET LES ŒUVRES DE GEOFFREY CHAUCER

Sous les voûtes de Westminster, dort Sebert le Saxon ; non loin s'élève, entre des colonnes torses privées de leurs mosaïques, la tombe du confesseur, pur spécimen de l'art de Byzance, souvenir de la lointaine époque où la ville des empereurs grecs était encore pour les occidentaux la ville des merveilles et le centre de la civilisation et des arts. Entre ces deux tombes brillent obscurément sous les lueurs que tamise un vitrage pâle les statues dorées des derniers Plantagenets. Ici Richard II, « beau de corps, » dit l'inscription, dépossédé et assassiné par son cousin premier Lancastre; à ses pieds, son grand-père, le vainqueur de Crécy, Édouard III, la barbe flottante, étalée, non pas sur le costume de guerre qu'il portait dans ses campagnes de France, mais sur la tunique aux larges plis, vêtue pour l'éternel repos. Plus bas, Philippine de Hainaut, la bonne reine, qui sauva, dit-on, les bourgeois de Calais.

A côté de la série des rois, la série des poètes. Des ogives surbaissées, de marbre gris, fleuries de volutes épanouies, marquent le lieu où fut enseveli, dans une solitude qui allait se peupler au cours des siècles et devenir le « coin des poètes, » le premier en date des grands hommes de la littérature anglaise, Geoffrey Chaucer, contemporain, ami, protégé, de Philippine la bonne reine, d'Édouard, héros de Crécy, et de Richard, dernier Plantagenet.

Après une longue période au cours de laquelle on pouvait à peine prévoir si l'île de Bretagne ne finirait pas par devenir française, une nation nouvelle s'était formée au XIVe siècle, différente de ses ancêtres malgré les liens du sang, une nation toute jeune qui déjà se couvrait de gloire et arrêtait, comme par un choix délibéré, les traits définitifs de son caractère. Déjà elle a son parlement qui contrôle tout le pays et met en accusation les ministres et le roi lui-même. Elle est commerçante, industrieuse, pratique; elle aspire, dès ce moment, à la domination des mers. Déjà, dans la salle capitulaire de l'abbaye où se réunissent les communes, on les a entendues réclamer pour les princes anglais le titre de « rois de la mer » (1372). Les gloires militaires ne leur font pas défaut, les gloires littéraires non plus; ils ont tout un groupe de poètes que Chaucer domine de haut.

Chaucer appartient aux temps nouveaux; sa biographie n'est guère moins caractéristique que son œuvre, car il ne décrit rien par ouï-dire ou par supposition; il est lui-même acteur dans les scènes qu'il raconte; il ne les rêve pas, il les voit. Son histoire est comme un reflet de celle de la nation. La nation s'enrichit par le commerce, et Chaucer, fils de commerçans, grandit parmi eux; elle cesse d'aller étudier à Paris, et Chaucer n'y va pas; elle fait la guerre en France, et Chaucer suit Édouard sur les routes militaires de notre pays. Elle met sa foi dans le parlement, et Chaucer en fait partie comme député du Kent; elle s'intéresse aux choses de beauté, elle aime les arts et les veut riches et sourians; Chaucer est conservateur des palais royaux et en surveille les embellissemens et l'entretien; les monotonies saxonnes, les tristesses du lendemain d'Hastings sont oubliées et effacées; l'Angleterre nouvelle sait rire et sourire aussi; elle est la *merry England* aux explosions joyeuses et l'Angleterre des légendes, des complaintes et des Vierges attendries. L'Angleterre rieuse comme l'Angleterre souriante est tout entière dans les œuvres de son premier poète.

I.

La vie de Chaucer remplit exactement la période qui nous occupe, où le peuple anglais acquit ses caractères définitifs; il naquit sous Édouard III et vit la fin des Plantagenets; il mourut peu après l'avènement d'Henri de Lancastre. A cette époque Pétrarque et Boccace étaient morts depuis longtemps, la France ne comptait aucun poète de nom, et Chaucer était sans comparaison le plus grand poète de l'Europe.

Sa famille appartenait à la bourgeoisie commerçante de la cité. Son père Jean Chaucer, son grand-père Richard, son oncle Thomas

Heyroun, faisaient tous partie de la corporation des marchands de vin. Jean Chaucer était fournisseur de la cour, et il accompagna Édouard III dans sa première expédition sur le continent. De là des relations avec la famille royale dont le futur poète devait profiter. L'établissement des Chaucer était situé dans Thames street, rue qui subsiste encore, mais qui ne compte plus que des maisons modernes ; c'est là que Geoffrey dut naître vers 1340.

Chaucer passa à Londres ses années d'enfance et de jeunesse, un Londres que le grand incendie de 1666 a fait presque totalement disparaître, ce vieux Londres alors tout jeune, dont les miniatures de manuscrits nous ont conservé la pittoresque image. La maison paternelle était près du fleuve, et sur le bord du ruisseau de Wallbrook, recouvert depuis, mais qui coulait alors en plein air. Sur la noble rivière dont les eaux n'étaient peut-être pas aussi bleues que les miniaturistes les peignent, mais qui n'était pas encore la boue liquide que nous connaissons, les navires venus de la Méditerranée et de la Baltique glissaient lentement, portés par la marée. Les maisons aux toits pointus et à plusieurs étages bordaient l'eau et formaient au rez-de-chaussée des colonnades servant d'entrepôts et sous lesquelles les marchandises étaient débarquées. Le fameux pont de Londres construit sous Jean sans Terre, presque neuf encore, car il entrait seulement dans son deuxième siècle et devait vivre six cents ans, avec ses nombreuses piles, ses contreforts aigus, les maisons qu'il portait, sa chapelle Saint-Thomas, coupait la ligne de l'horizon et reliait la cité au faubourg de Southwark. De ce côté, encore des maisons, une belle église gothique qui subsiste, des hôtelleries en abondance, car c'était le point d'arrivée par la route de terre ; et, avec les hôtelleries, des lieux de divertissement de toute sorte, tradition si bien établie que la majorité des théâtres du temps d'Élisabeth y furent construits, et notamment le fameux *Globe* où se jouaient les pièces de Shakspeare. Sauf ce faubourg, la rive droite de la Tamise offrait au regard, au lieu des entrepôts d'aujourd'hui, la rase campagne, des arbres et des prés verts. Un peu plus bas, sur la rive gauche, se dressaient les murs de la Tour de Londres ; plus haut, vers l'intérieur de la cité, l'ample masse de Saint-Paul dominait les maisons. C'était alors une cathédrale gothique ; Wren, après le grand incendie, la remplaça par l'édifice renaissance qu'on voit aujourd'hui. La ville était entourée de murailles dont il reste des parties et dont la base, à certains endroits, est romaine. De distance en distance étaient percées des portes que défendait un bastion et dont les noms de rues nous conservent le souvenir : Aldgate, Bishopsgate, etc.

La ville elle-même était populeuse et affairée. Les rues dans lesquelles se passa l'enfance de Chaucer étaient resserrées, bordées de maisons aux étages avançant, avec des enseignes surplombant la chaussée, des appentis (*pentys*) barrant le passage et toute sorte d'encombremens contre lesquels protestaient en vain d'innombrables règlemens municipaux. La tête des cavaliers s'embarrassait dans les enseignes, et on prescrivait de faire les perches moins longues; les mœurs étant violentes, on interdisait le port des armes, mais les honnêtes gens seuls se conformaient à la loi, ce qui facilitait la besogne des autres; la propreté était médiocre; les porcs couraient çà et là; une ordonnance d'Édouard Ier avait inutilement prescrit qu'ils seraient tous tués, sauf ceux de l'hospice de Saint-Antoine qu'on reconnaîtrait à la sonnette pendue à leur cou : « Et qui porc voudra nourrir, le nourrisse dans sa maison. » Cette facilité fut même retirée un peu plus tard, tant les mœurs devenaient élégantes.

Dans cette ville laborieuse, parmi les marchands et les marins, prenant le goût des aventures et des histoires de pays lointain, écoutant son père décrire les belles choses qu'on voit à la cour, Geoffrey grandit, d'enfant devint jeune homme et, grâce aux relations de sa famille, fut nommé à dix-sept ans page d'Élisabeth, femme de Lionel, fils d'Édouard III. A son tour, et non pas comme marchand, il avait accès à la cour et en faisait partie. Il s'habille à la mode et dépense 7 shillings pour un manteau, des souliers et une culotte rouge et noire. En 1359, il prit part à l'expédition conduite en France par le roi. Il semblait que ce dût être pour notre pays le coup de grâce : le désastre de Poitiers n'était pas encore réparé, on était au lendemain de la Jacquerie, des émeutes parisiennes, de la trahison et de la mort de Marcel; le roi de France était prisonnier à Londres, et le royaume avait pour chef un jeune homme de vingt-deux ans, frêle, savant, pieux, inhabile aux armes. On eût cru qu'il n'y avait qu'à prendre; mais une fois de plus, on vit se vérifier le dire de Froissart : dans la fragile poitrine du dauphin battait le cœur d'un grand citoyen, et il parut à l'user que le royaume n'était pas « si déconfit qu'on y trouvât bien toujours à qui combattre. » La campagne ne fut heureuse ni pour Édouard, ni pour Chaucer; le roi d'Angleterre n'eut que des échecs : échec devant Reims, échec devant Paris, et fut trop heureux de conclure la paix de Brétigny; Chaucer fut capturé par les Français, et sa destinée eût été assez peu enviable si le roi n'avait payé sa rançon. Édouard versa 16 livres pour ravoir le page de sa bru. Chaque chose a son prix; le même prince avait payé 50 livres un cheval du nom de Bayard et 70 un autre du nom de Labryt, qui était gris pommelé.

Après son retour, Chaucer fut attaché à la personne d'Édouard en qualité de valet de chambre, *valetus cameræ regis;* c'est exactement le titre que Molière devait plus tard honorer à son tour. Ses fonctions consistaient à faire le lit royal, tenir les torches, porter les messages. Un peu plus tard il fut écuyer (*armiger*, *scutifer*), et comme tel servit le prince à table et chevaucha à sa suite dans ses voyages. Il ne semble pas que ses devoirs aient absorbé toutes ses pensées, car il trouva le temps de lire force livres, d'écrire force poésies, d'aimer éperdument une belle personne inconnue, qui ne répondit pas à sa passion, d'épouser une demoiselle Philippine, attachée au service de la reine, puis au service de Constance, deuxième femme de Jean de Gand, duc de Lancastre, sans cesser, du reste, — parce qu'il ne pouvait faire autrement, à ce qu'il nous assure, — d'aimer toujours son inconnue.

Il lit, il aime, il écrit, il est poète. Nous ne savons pas qui il aima, mais nous savons ce qu'il lisait et ce qu'il écrivait à cette époque. Il lisait les ouvrages à la mode dans le milieu élégant où il vivait, romans de chevalerie, chansons d'amour, romans allégoriques, depuis *Roland* et *Tristan* jusqu'au *Roman de la rose*. Les poètes, même les plus grands, montrent rarement leur originalité à vingt ans et Chaucer ne fit pas exception à la règle. Il imita les écrits qu'il voyait jouir de la faveur autour de lui, et qui, à la cour du roi, étaient surtout des livres français. Quoi qu'il en fût de la nation, les princes étaient restés Français ; notre langue était leur langue naturelle ; les beaux livres richement illustrés qu'ils gardaient, pour se distraire les jours d'ennui, dans leur « chambre de retrait » étaient des livres français, qui avaient la plupart du temps pour sujet l'amour. A ce point de vue, même à cette époque, nulle différence entre le nord et le midi. Froissart séjourne à Orthez chez Monseigneur Gaston Phébus de Foix en 1388 et à Eltham à la cour de Richard II en 1394. Il s'y prend exactement de la même manière pour plaire dans les deux cas : les deux personnages sont des gens de même ordre, ayant le même idéal dans la vie, imbus des mêmes idées et représentant la même civilisation. Il les trouve tous deux parlant fort bien français ; Gaston « parlait à moi, non pas en son gascon, mais en beau et bon français ; » Richard de même « moult bien parlait et lisait français. » L'historien était dûment recommandé à chacun d'eux ; mais il comptait surtout, pour se faire bien venir, sur un cadeau qu'il avait apporté, le même dans les deux cas, un manuscrit contenant des poésies amoureuses, lequel manuscrit « le comte de Foix vit moult volontiers, et toutes les nuits après son souper je lui en lisais. Mais en lisant nul n'osait parler ni mot dire ; car il voulait que je me fisse bien entendre. » Mêmes

précautions quand il va en Angleterre où il n'avait pas paru depuis un quart de siècle et où il ne connaissait plus personne : « Et avais de pourvéance fait écrire, grosser et enluminer et recueillir tous les traités amoureux et de moralité que, au terme de trente-quatre ans j'avais, par la grâce de Dieu et d'Amour faits et compilés. » Il attend une occasion favorable, et un jour que les conseils sur les affaires d'État sont terminés, « voulut voir le roi le livre que je lui avais apporté. Si le vit en sa chambre, car tout pourvu je l'avais ; et lui mis sur son lit. Il l'ouvrit et regarda dedans et lui plut très grandement : et plaire bien lui devait, car il était enluminé, écrit et historié et couvert de vermeil velours, à dix clous d'argent dorés d'or, et roses d'or au milieu, et à deux grands fermaux dorés et richement ouvrés au milieu de rosiers d'or.

« Donc, me demanda le roi, de quoi il traitait, et je lui dis : d'amours !

« De cette réponse fut-il tout réjoui, et regarda dedans en plusieurs lieux et y lut, car moult bien parlait et lisait français ; et puis le fit prendre par un sien chevalier, qui se nommait messire Richard Credon, et porter en sa chambre de retrait, et me fit de plus en plus bonne chère. »

Longtemps avant ce dernier voyage de l'illustre chroniqueur, Chaucer était familier avec ses poésies, et il connaissait, comme on connaissait autour de lui, celles de tous ses contemporains français, Deguilleville, Machault, Des Champs, plus tard Granson. Il chante comme eux l'amour, le printemps, la marguerite des prés ; il avait lu avec une admiration passionnée le poème, composé au siècle précédent, qui était le plus aimé de toute la littérature du temps, le *Roman de la rose*.

Ce fameux poème était alors à l'apogée d'une réputation qui devait se prolonger par-delà la renaissance. Les défauts qui nous en éloignent contribuaient autant à sa popularité que ses mérites ; les digressions, les dissertations et les sermons n'inspiraient pas l'horreur qu'ils causent aujourd'hui ; vingt-trois mille vers de moralités, d'analyse psychologique, de discours abstraits, débités par des abstractions personnifiées, ne lassaient pas la jeune imagination de nos ancêtres. La forme est allégorique : la rose est la jeune fille que l'amant veut conquérir ; cette forme, tombée plus tard en défaveur, ravissait les lecteurs du XIVe siècle, pour qui c'était un plaisir supplémentaire de deviner ces faciles énigmes. L'Église avait contribué à la vogue dont jouissait l'allégorie ; les commentateurs avaient expliqué de bonne heure le Nouveau-Testament par l'Ancien, l'un étant l'allégorie de l'autre ; l'aventure de Jonas et de la baleine était une allégorie de la résurrection ; les bestiaires étaient

des suites d'allégories; les litanies de la Vierge, des listes de symboles. Les procédés des auteurs pieux furent adoptés par les auteurs mondains; Amour eut sa religion, ses allégories, ses litanies, sans parler de son paradis, de son enfer et de ses dix commandemens. Il eut toute une cour céleste d'abstractions personnifiées, tous ces êtres ténus et transparens qui accueillent ou repoussent l'amant dans le jardin de la rose. C'était une religion nouvelle, cette religion de la femme, inconnue des anciens; Ovide ne suffisait pas, on ne pouvait l'imiter qu'en le transformant; il fallait pour ce nouveau culte un évangile, ce fut le *Roman de la rose*.

Les disparates du livre ne choquèrent pas la masse des lecteurs; l'âge en était rempli, et c'était chose si usuelle qu'on ne la remarquait même pas: les saints priaient au seuil des églises et les gargouilles riaient des saints. Guillaume de Lorris construisit le porche de sa cathédrale d'amour et mit dans les niches de grandes, longues figures à l'air noble et pur. Jean de Meun, quarante ans après, continua l'édifice et les gargouilles n'y furent pas épargnées, gargouilles railleuses, grotesques, indécentes. Il s'en suivit des discussions interminables, les uns tenant pour Guillaume et les autres pour Jean, les uns rejetant tout le *Roman* et les autres, les plus nombreux, l'acceptant tout entier; ces dissentimens accrurent encore la renommée de l'œuvre qui devint si grande qu'on possède plus de deux cents manuscrits du poème. La sage biographe du sage roi Charles V, Christine de Pisan, protesta au nom des femmes insultées: « A vous qui belles filles avez et bien les désirez à introduire à vie honnête, baillez-leur, baillez le *Roman de la rose*, pour apprendre à discerner le bien du mal; que dis-je, mais le mal du bien! Et à quelle utilité ne à quoi profite aux oyans oïr tant de laideurs? » L'auteur « onques n'eut accointance ne hantise de femme honorable ne vertueuse; » il n'en a connu que de « dissolues et de male vie » et a jugé toutes les autres d'après celles-là.

L'illustre Gerson, au xve siècle, fit au *Roman* l'honneur de le réfuter par un traité dans les règles; mais le poème n'en fut pas moins traduit en italien, en flamand, en anglais, imprimé nombre de fois à la renaissance, rajeuni et édité par Marot.

Il y eut plusieurs traductions anglaises, et l'une d'elles fut l'œuvre de notre jeune *valetus cameræ regis*. Cette traduction, par Chaucer, est perdue; nous savons toutefois non-seulement qu'elle existait, mais même qu'elle était célèbre; on en connaissait le mérite en France, et Des Champs, en envoyant ses œuvres à Chaucer, le félicite par-dessus toutes choses d'avoir « planté le rosier » dans « l'île aux géans: »

Tu es d'amours mondains dieu en Albie,
Et de la rose en la terre angélique...
En bon anglais le livre translatas.

Cette autorité que Des Champs prête au poète anglais dans les questions d'amour était réelle; nous savons que Chaucer composa à ce moment une foule de poèmes amoureux, à la française, pour lui, pour d'autres, pour se distraire, pour soulager ses peines; « le royaume en était rempli. » La plupart sont perdus. Nous savons, par des allusions contemporaines, qu'ils pullulaient, et, par lui-même, qu'il composa beaucoup « d'hymnes » au dieu d'amour, de ces hymnes « qu'on appelle ballades, rondeaux, virelais. » Quelques poèmes de cette première période nous sont parvenus. Ce sont, entre autres, sa *Complainte à la pitié*, rude ébauche d'un sujet que Sidney devait reprendre et porter à sa perfection, et son *Livre de la Duchesse*, composé à l'occasion de la mort de Blanche de Lancastre, femme de Jean de Gand. L'occasion est triste, mais le cadre est ravissant, car Chaucer veut élever à la duchesse disparue un monument durable, qui prolongera son souvenir, élégant et charmant comme elle, où son portrait, tracé d'une main amie, rappellera les charmes d'une beauté que « chaque matin renouvelait. » Déjà les descriptions ont une fraîcheur que les contemporains n'égalent pas et font paraître un souci de la vérité, un don d'observation qui ne se trouvent pas souvent dans les innombrables écrits à forme de songe que nous a laissés la littérature du XIVe siècle.

Tourmenté par ses pensées et privé de sommeil, le poète se fait apporter un livre pour passer le temps de la nuit, un de ces livres qu'il aima toute sa vie, « où les clercs de jadis » avaient rimé des histoires du vieux temps. L'histoire, si intéressante qu'elle fût, l'endort, et il lui semble que ce soit le matin; le soleil se lève dans un ciel pur; les oiseaux chantent sur les tuiles du toit, la lumière inonde la chambre qui est toute peinte d'après le goût des Plantagenets; sur les murs est représenté le *Roman de la rose;* le vitrail des fenêtres offre au regard l'histoire de Troie; des rayons colorés tombent sur le lit; au dehors, « le firmament était si beau, brillant et bleu! » Une chasse passe, c'est la chasse de l'empereur Octavien; le jeune homme monte à cheval et la suit sous ces grands arbres « aux innombrables feuilles » que les Anglais chérissent, parmi des prairies « plus gaies que le ciel, avec plus de fleurs que le firmament n'a d'étoiles. » Un petit chien s'approche; ses mouvemens sont observés et notés avec une justesse à faire envie à nos animaliers; le chien a envie d'être bien reçu et peur d'être

battu, il s'approche en rampant et s'écarte soudain : « Il vint vers moi comme s'il m'avait connu, marchant bas sur ses pattes, la tête ras terre, les oreilles rapprochées, les poils allongés; j'allais le prendre, mais soudain il s'enfuit et le voilà loin. » Dans une clairière à l'écart, un chevalier vêtu de noir, c'est Jean de Lancastre; Chaucer n'essaie pas de le consoler; il sait l'unique adoucissement des peines pareilles et le fait parler de la morte. Jean rappelle sa grâce et sa douceur et vante des qualités qui nous reportent à un temps fort loin du nôtre. Elle n'était pas de ces femmes qui, pour éprouver leurs amoureux, les envoient « en Valachie, Prusse, Barbarie, Égypte ou Turquie... Elle n'usait pas de ces menues coquetteries. » Par ces « menues coquetteries, » on peut juger des autres. Ils discourent ainsi longtemps; l'horloge sonne midi, et le poète s'éveille, la tête sur le livre qui l'avait endormi.

II.

Dans l'été de 1370, Chaucer quitta Londres et se rendit sur le continent pour le service du roi; ce fut la première de ses missions diplomatiques qui se succédèrent rapidement dans les dix années suivantes. Le moyen âge n'était pas l'âge des nuances; la nuance qui distingue un ambassadeur d'un messager était tenue pour insignifiante et échappait à l'observation; les deux fonctions n'en faisaient qu'une. Vous, disait Eustache des Champs :

Vous, ambasseur et messager,
Qui allez par le monde ès cours
Des grands princes pour besogner,
Votre voyage n'est pas court!..
Il faut que votre fait soit mis
Au conseil, pour répondre à plein :
Attendez encor, mon ami!..
Temps passe et tout vient à rebours.

Pour ces fonctions mêlées, on avait souvent recours aux lettrés, et elles furent remplies par les plus illustres écrivains du siècle : Boccace en Italie, Chaucer en Angleterre, Des Champs en France. Ce dernier, dont la carrière ressemble fort à celle de Chaucer, a tracé les plus lamentables peintures de la vie que menait un « ambassadeur et messager » sur les grands chemins d'Europe : Bohême, Pologne, Hongrie ; c'est dans ces régions que le service du roi le faisait voyager. Son cheval est à moitié mort et « des genoux s'assied; » les habitans ont l'incivilité de ne parler que leur propre

langue, si bien qu'on ne peut commander son dîner ; il faut prendre ce qu'on vous sert :

Mal fait manger à l'appétit d'autrui.

Le coucher est pire :

Chacun ne gît mie à part soi,
Mais deux à deux en chambre obscure,
Ou le plus souvent trois à trois,
En un seul lit à l'aventure.

C'est le cas de regretter douce France, où l'on est si bien :

Où chacun a ce qu'il veut demander
Pour son argent et à prix raisonnable,
Chambre à part soi, feu, dormir, reposer,
Lit, oreiller, blancs draps flairant la graine.

Heureusement pour Chaucer, c'est en Flandre, en France et en Italie qu'il négocia pour le compte d'Édouard III et de Richard. En décembre 1372, il traverse toute la France et se rend à Gênes pour traiter avec le doge d'affaires commerciales, puis il gagne Florence, et, ayant ainsi passé tout un hiver loin des brouillards de Londres (qui existaient déjà au moyen âge), il rentre en Angleterre dans l'été de 1373. En 1376, nouvelle mission, celle-là d'un caractère secret ; le secret a été bien gardé jusqu'aujourd'hui ; autres missions en 1377 et 1378. « Le jour de la Trinité » 1376, dit Froissart, « trépassa de ce siècle la fleur de chevalerie de par les Anglais, messire Édouard d'Angleterre, prince de Galles et d'Aquitaine, au palais de Westmoutiers lez Londres, et fut embaumé et mis en un vessel de plomb. » Après les obsèques, « le roi d'Angleterre fit reconnaître à ses enfans,.. le jeune damoisel Richard à être roi après son décès. » Il envoie des délégués à Bruges traiter du mariage de son héritier, âgé de dix ans, avec « Madame Marie, fille du roi de France ; » en février, d'autres ambassadeurs sont désignés de part et d'autre : « Environ carême prenant, se fit un secret traité entre les deux rois pour leur partie, à être à Montreuil-sur-Mer. Si furent envoyés à Calais, de par les Anglais, messire Guichard d'Angle, Richard Stury et Geoffrey Chaucer. » La négociation avorta, mais les services du poète semblent avoir été appréciés néanmoins, car l'année d'après, il est de nouveau en route ; il négocie en France, en compagnie du même

sir Guichard, devenu comte de Huntingdon, puis encore en Italie, où il se trouve avoir à traiter avec son compatriote Hawkwood, qui menait le plus agréablement du monde la vie de condottière au profit de toute république le payant bien.

Ces voyages en Italie eurent sur l'esprit de Chaucer une influence considérable. Déjà sur cette terre privilégiée commençait la renaissance. L'Italie eut dans ce siècle trois de ses grands poètes : celui que Virgile avait conduit « chez la race damnée » était mort ; mais les deux autres vivaient encore, Pétrarque et Boccace, retirés au lieu où ils devaient s'éteindre, l'un, à Arqua, près de Padoue ; l'autre, dans le petit village fortifié de Certaldo, près de Florence. Dans les arts, c'est le siècle de Giotto, d'Orcagna, d'André de Pise. Chaucer vit, toutes fraîches encore de leurs vives couleurs, ces fresques que le temps a fanées ; ces vieilles choses alors étaient jeunes, et ce qui nous semble les premiers pas d'un art mal assuré paraissait aux contemporains le suprême effort des audacieux qui représentaient l'avenir et les temps nouveaux.

Le propre témoignage de Chaucer nous est garant qu'il vit, écouta et apprit le plus de choses possible ; qu'il s'avança le plus loin qu'il put, se laissant guider par « Aventure mère des nouvelles ; » il arrivait sans idée préconçue, curieux de connaître ce dont les esprits étaient occupés, aussi attentif que sur le seuil de sa Maison de Renommée, « car sachez bien que celui qui m'a fait venir m'a assuré que je pourrais voir et entendre ici des choses extraordinaires. » Il put ainsi constater de ses yeux cette activité admirable qui couvrait alors l'Italie de monumens où se mêlaient toutes sortes d'aspirations contradictoires et dont l'ensemble est pourtant harmonieux ; monumens dont le campanile de Giotto est le type, où l'on retrouve le moyen âge, tout en prévoyant la renaissance, dont les fenêtres sont ogivales et l'aspect général classique, où la préoccupation du réalisme et de la vie quotidienne s'associe à la vénération de l'art antique, où Apelle est représenté peignant un triptyque ogival. Pise avait déjà sa tour penchée, sa cathédrale, son baptistère dont on venait de changer l'ornementation extérieure, son Campo Santo dont les peintures n'étaient pas finies et n'étaient pas encore attribuées à Orcagna. Le long des murs du cimetière, Chaucer put voir cette première collection d'antiques dont s'inspiraient les artistes toscans, ce sarcophage avec l'histoire de Phèdre et Hippolyte que Nicolas de Pise prit pour modèle. Il put voir à Pistoie la chaire sculptée par Guillaume de Pise, avec un magnifique torse de femme nue, imité de l'antique. A Florence, le Palais vieux, qui ne s'appelait pas encore ainsi, était achevé ; de même le Bargello, Sainte-Croix,

Sainte-Marie-Nouvelle. Or-San-Michele était en construction ; la loge des lansquenets était à peine commencée ; le baptistère n'avait encore qu'une de ses fameuses portes de bronze ; la cathédrale disparaissait sous les échafaudages ; on travaillait à la grande nef et à l'abside ; le campanile de Giotto avait été achevé par son élève Gaddi ; le Ponte Vecchio, qui ne méritait pas plus ce nom que le Palais, venait d'être reconstruit par le même Gaddi, et, par la chaussée qui le continuait, à travers les bouquets de cyprès et d'oliviers, on montait à San-Miniato, tout resplendissant de ses marbres, de ses mosaïques et de ses peintures. Sur d'autres rangées de collines, parmi d'autres cyprès et d'autres oliviers, à côté de ruines romaines, se dressait l'église de Fiesole, et à mi-chemin de Florence, ondulaient au soleil les ombrages de cette villa où s'étaient retirés pendant la grande peste les seigneurs et les dames du *Décaméron*.

Le mouvement était général ; chaque ville rivalisait avec sa voisine, non-seulement sur les champs de bataille, qui étaient un lieu de rendez-vous des plus fréquens, mais dans le progrès artistique ; peintures, mosaïques, ciselures brillaient dans tous les palais et toutes les églises de toutes les cités ; l'activité était extrême ; Giotto, qui avait son atelier, sa « botega » à Florence, peignait aussi à Assise, Rome, Padoue. Sienne faisait couvrir les murs de son palais public de fresques, dont certaines figures ressemblent à des peintures de Pompéi. Une statue antique trouvée sur son territoire provoquait une admiration universelle ; elle était dressée sur la fontaine Gaïa par décret de la municipalité ; mais le moyen âge ne perdait pas ses droits, et, la république ayant eu des revers, la statue tomba en disgrâce, le dieu ne fut plus qu'une idole ; on brisa le marbre et on alla traîtreusement l'enterrer sur le territoire de Florence.

Le goût des collections commençait ; le commerce des antiquités était florissant dans l'Italie du Nord. Pétrarque achetait des médailles et comptait parmi ses trésors artistiques une madone de Giotto, « dont la beauté, dit-il dans son testament, échappait aux ignorans et ravissait les maîtres de l'art. » L'épanouissement qui se produisait était à la fois voulu et observé ; les villes jouissaient de leurs chefs-d'œuvre et, comme jeunes femmes, « se miraient en leur beauté. » Les contemporains ne laissaient pas à la postérité le soin de couronner les grands poètes du moment ; l'Italie, mère des arts, voulait que le laurier ceignît des fronts vivans et ne fût pas le simple ornement des tombeaux ; Rome avait couronné en 1341 celui qui, « nettoyant la fontaine de l'Hélicon du limon et des joncs marécageux, avait rendu à l'onde sa limpidité primitive, qui

avait ouvert la grotte de Castalie, fermée par un entrelacement de rameaux sauvages, et fait disparaître les ronces du bosquet de laurier : » l'illustre François Pétrarque. Pour être un peu plus tardif, l'honneur n'était pas moins grand pour Dante : des cours publics sur la *Divine comédie* avaient été institués à Florence et ils étaient faits par Boccace.

Il était impossible qu'un esprit, dès l'enfance ami des arts et des livres, ne fût pas frappé d'un épanouissement si général ; le charme de ce printemps littéraire était trop pénétrant pour que Chaucer n'y fût pas sensible. Il suivit un mouvement si conforme à ses goûts et nous en avons la preuve. Avant ses voyages, il ignorait la littérature italienne ; maintenant il sait l'italien et a lu les grands classiques du pays toscan, Boccace, Pétrarque, Dante ; le souvenir de leurs œuvres hante sa mémoire ; le *Roman de la rose* cesse d'être son principal idéal littéraire. Il connaissait les classiques anciens avant ses missions ; mais le ton dont il en parle maintenant a changé ; c'est aujourd'hui le ton de la vénération ; il faut « baiser la trace de leurs pas. » Il s'exprime sur eux comme faisait Pétrarque ; on croirait, tant la ressemblance est grande, retrouver dans ses vers l'écho des conversations qu'ils eurent très probablement tous deux à Padoue en 1373.

Dans l'intervalle de ses missions, Chaucer rentrait à Londres, où des fonctions administratives lui avaient été confiées. Il fut pendant douze ans, à dater de 1374, contrôleur des douanes, et durant les neuf premières années il dut, d'après son serment, écrire de sa propre main les calculs et dresser le rôle des recettes. Il faut voir au *Record Office*, pour se rendre compte de ce travail, les immenses feuilles de parchemin attachées à la suite les unes des autres qui constituent ces rôles. Après avoir assisté lui-même au pesage et à la vérification de la marchandise, Chaucer inscrivait le nom du propriétaire, la qualité et la quantité des objets taxés, la somme à percevoir. Les fraudeurs étaient mis à l'amende ; John Kent, de Londres, ayant voulu expédier en contrebande des laines à Dordrecht, le poète, tout poète qu'il était, s'apercevait du délit ; les laines étaient confisquées et vendues, et Chaucer recevait 71 livres 4 shillings et 6 pence sur le montant de la saisie.

Chaucer habitait maintenant une de ces tours qui défendaient les portes de Londres ; la municipalité lui avait cédé un logis au-dessus de la porte d'Aldgate : il devait l'évacuer au premier avis au cas où la défense de la ville l'exigerait ; il y demeura douze ans, de 1374 à 1386. C'est là qu'il rentrait, son labeur terminé, commençant chaque soir son *autre vie*, sa vie de poète, lisant, pensant, se souvenant. C'est alors que tout ce qu'il avait connu en Italie

lui revenait à la mémoire, campaniles, fresques d'azur, bois d'oliviers, sonnets de Pétrarque, poèmes de Dante, contes de Boccace. Il avait rapporté de quoi émouvoir et égayer *merry England* elle-même. Sitôt rentré dans sa tour, où il revenait sans parler à personne, « muet comme une pierre, » dit-il, c'en était fini avec le monde réel. Ses voisins étaient pour lui, dit-il encore, comme s'ils eussent vécu aux confins du monde ; ses vrais voisins étaient Dante et Virgile.

Il écrivit pendant cette période, et principalement dans sa tour d'Aldgate, la *Vie de sainte Cécile,* 1373 ; la *Complainte de Mars*, 1380 ; une traduction en prose de Boèce ; le *Parlement des oiseaux ; Troïlus et Cressida*, 1382 ; la *Maison de la Renommée*, 1383-1384 ; la *Légende des femmes exemplaires*, 1385. Dans toutes ces œuvres, l'idéal est principalement italien et latin, en même temps qu'on y voit poindre le Chaucer de la dernière période, qui, ayant fait le tour du monde littéraire, se repliera sur lui-même à l'exemple de sa propre nation et se montrera purement anglais.

Dans ce moment, il est sous le charme de l'art du Midi et de l'art antique ; il ne se lasse pas d'invoquer les dieux de l'Olympe et de les peindre. La nudité que les imagiers des cathédrales avaient infligée comme châtiment aux damnés ne le scandalise pas plus qu'elle n'indignait les peintres d'Italie. Il voit Vénus étendue sur sa couche, vêtue de voiles transparens, ou encore « nue, flottant sur la mer, la tête couronnée de roses blanches et rouges. » Il l'invoque dans ses poèmes : « Belle et radieuse Cypris, sois ma protectrice aujourd'hui, et vous qui demeurez sur le Parnasse, près des claires fontaines de l'Hélicon, inspirez mes vers et mon récit. » Sa complainte d'Anélida est dédiée « au cruel dieu des armes, Mars le rouge, » et à Polymnie : « Sois-moi favorable aussi, ô Polymnie, qui habites avec tes sœurs heureuses sur le Parnasse, près de l'Hélicon, non loin de Cyrrha, toi qui chantes d'une voix immortelle, à l'ombre du laurier qui se ne fanera jamais ! » Les vieux livres de l'antiquité ont pour lui, comme pour les savans de la renaissance, ou comme pour Pétrarque qui chérissait un manuscrit d'Homère sans pouvoir le déchiffrer, un caractère presque divin : « De même, dit-il, que d'un vieux champ sort tous les ans un blé nouveau, de même, des vieux livres sortent en vérité les nouvelles connaissances des hommes. » Pogge ou Politien n'auraient pu mieux dire : « Gloire et honneur à ton nom, Virgile de Mantoue, » s'écrie-t-il ailleurs. « Va, mon livre, dit-il à son *Troïlus*, et baise les traces de Virgile, d'Ovide, d'Homère, de Lucrèce et de Stace. »

Avec cela des disparates étranges : nul n'échappe entièrement à son temps. La déesse des amours est en même temps une sainte,

« sainte Vénus. » Son temple est aussi « une église. » Avant d'y pénétrer, le poète s'écrie : « O Christ, qui es au Paradis, garde-moi des illusions et des fantômes, — et avec dévotion je levai les yeux au ciel. » Ce mélange était inévitable ; faire mieux eût été dépasser les Italiens, et Dante lui-même qui enferme dans le cercle de son enfer chrétien les Érinnyes, ou Giotto qui faisait peindre un triptyque par Apelle.

Quant aux Italiens, il leur emprunte tantôt un vers, une pensée, une comparaison, tantôt de longs passages traduits d'assez près, ou bien encore la donnée ou l'inspiration générale de ses récits. Dans la *Vie de sainte Cécile*, un passage (vers 36-51) est emprunté au *Paradis* de Dante. Le même poète est cité dans le *Parlement des oiseaux*, où se trouve une paraphrase du fameux *Per me si va ;* un autre passage est imité de la *Teseide* de Boccace ; *Anélida et Arcite* contient plusieurs strophes empruntées au même original ; le *Troïlus* est une adaptation du *Filostrato* de Boccace ; Chaucer y introduit un sonnet de Pétrarque. L'idée de la *Légende des femmes exemplaires* est tirée du *De claris mulieribus* de Boccace. Les voyages de Dante au monde des esprits ont servi de modèle à la *Maison de la Renommée*, où le poète anglais est emporté par un aigle couleur d'or. Dante y est nommé à côté des classiques anciens : « Lisez Virgile ou Claudien, ou Dante. » L'aigle n'est pas une invention de Chaucer ; il avait déjà figuré dans le *Purgatoire*.

Malgré la quantité de réminiscences antiques ou italiennes qui reviennent à chaque page, malgré l'histoire d'Énée racontée tout entière d'après Virgile, dont les premiers vers sont traduits mot pour mot, malgré d'incessantes allusions et citations, la *Maison de la Renommée* est un des premiers poèmes où Chaucer laisse voir nettement sa personnalité propre. Déjà se manifeste le don du dialogue familier, poussé si loin dans le *Troïlus*, et déjà paraît ce jugement sain et bienveillant que le poète portera sur les choses de la vie dans ses *Contes de Cantorbéry ;* le mal ne lui cache pas le bien ; les tristesses qu'il a connues ne le mettent pas en révolte contre la destinée ; il a souffert et pardonné ; les joies se fixent mieux dans sa mémoire que les peines. Malgré ses retours mélancoliques, il est, au fond, optimiste par la tournure de son esprit ; optimiste comme La Fontaine et Addison, dont les noms reviennent souvent à l'esprit en lisant Chaucer. Sa philosophie ressemble à celle du bonhomme ; plusieurs passages dans la *Maison de la Renommée*, le *Troïlus*, la *Légende des femmes exemplaires* ressemblent à des essais d'Addison.

Il est moderne encore par la part faite à son moi, qui n'est pas

du tout haïssable, mais est au contraire charmant; il raconte ses longues veillées dans sa tour où il passe les nuits à écrire, ou d'autres fois assis devant un livre qu'il lit jusqu'à ce que sa vue se trouble « dans sa solitude d'ermite. »

L'aigle venu du ciel pour être son guide l'emporte là où déjà volait sa fantaisie, au-dessus des nuages, par-delà les sphères, au temple de la Renommée, bâti sur un rocher de glace; d'illustres noms gravés sur la roche étincelante fondent au soleil et sont presque indéchiffrables. Le temple lui-même est construit dans le style gothique du temps, tout hérissé de « niches, clochetons et statues, » et percé de fenêtres « nombreuses comme les flocons d'un jour de neige. » Là, se trouvent ces foules bruissantes auxquelles Chaucer aimait se mêler, dont les murmures berçaient sa pensée ; musiciens, harpeurs, jongleurs, ménestrels, diseurs de récits « pleins de rires et de larmes, » magiciens, sorciers et prophètes, spécimens curieux de l'humanité. Dans le temple, la statue de ses dieux littéraires, les chantres de la guerre de Troie : Homère, Darès, et même l'Anglais Geoffroy de Monmouth (*English Gaufride*), et avec eux Virgile, Ovide, Lucain, Claudien, Stace. Sur l'ordre de la Renommée, les noms des héros sont portés par les vents aux quatre coins du monde ; une éclatante musique célèbre les exploits des guerriers, « car c'est l'usage de célébrer par de joyeuses sonneries les batailles et le sang répandu » ; des troupes diverses accourent pour obtenir la gloire; le poète n'oublie pas le groupe, déjà formé à son époque, des fanfarons du vice : « C'est notre bonheur d'être tenus pour vicieux. » Aussi pressans que pas un, ils réclament avec instance une mauvaise réputation, faveur que la déesse leur concède gracieusement. Ailleurs, nous sommes transportés dans la Maison des nouvelles, bruyante et houleuse comme la place d'une ville italienne, le jour où est survenu « quelque chose. » On se presse, on s'écrase ; on monte les uns sur les autres pour voir, bien qu'il n'y ait rien à voir : Chaucer décrit d'après nature. Il y a là, en foule, des messagers, des voyageurs, des pèlerins, des marins, chacun portant son sac, plein de nouvelles, plein de mensonges : « Savez-vous pas la nouvelle? — Non, quoi donc?.. — Un tel a dit ceci, — et voici ce qu'il fait, — et voilà ce qu'il en sera, — du moins, c'est ce qu'on m'a dit. — On verra bien!.. » Le vrai et le faux, étroitement unis, forment un tout inséparable et s'envolent ensemble. Le moindre petit rien murmuré en secret dans une oreille d'ami grandit, et puis grandit encore, comme dans la fable de La Fontaine : « Pour une étincelle malencontreuse, voilà toute une ville en feu. »

III.

Jusqu'ici, Chaucer a composé des poèmes aux vives couleurs, principalement consacrés à l'amour « et autres choses heureuses, — rondeaux, virelais, ballades, » imitations du *Roman de la rose*, poèmes inspirés par l'antiquité, telle qu'on la voyait à travers le prisme du moyen âge. Ses écrits sont supérieurs à ceux de ses contemporains anglais ou français, mais ils sont de même ordre; il a de belles pages, des pensées charmantes, mais nulle œuvre bien ordonnée; ses couleurs sont fraîches, mais crues, on dirait des couleurs de miniatures, de blasons et d'oriflammes; ses nuits sont de sable et ses prairies de sinople; ses fleurs sont « bleues, blanches, jaunes et rouges. » Dans le *Troïlus,* nous trouvons un autre Chaucer autrement complet et puissant; il surpasse maintenant les Italiens eux-mêmes, qu'il avait pris pour modèle, et écrit le premier grand poème de la littérature anglaise renouvelée.

La fortune de Troïlus avait grandi peu à peu au cours des siècles. Homère le nomme sans plus; Virgile lui consacre trois vers; Darès, qui a tout vu, fait son portrait; Benoît de Sainte-Maure, le premier, lui attribue des amours d'abord heureuses, ensuite tragiques ; Gui de Colonna entremêle au récit des réflexions sentencieuses ; Boccace développe l'histoire, ajoute des personnages et en fait un roman, histoire élégante où de jeunes seigneurs italiens, également beaux, jeunes, amoureux et peu scrupuleux, gagnent le cœur des dames, le perdent et discourent subtilement à propos de leurs désirs et de leurs mésaventures.

Chaucer s'approprie la donnée, transforme les personnages, change la couleur du récit, en rompt la monotonie, met des différences d'âge et de caractère, pétrit à sa guise la matière qu'il emprunte, en homme maintenant sûr de lui, qui ose juger et critiquer, qui croit possible d'améliorer un roman de Boccace même. Le progrès littéraire marqué par cette œuvre est surprenant, pas plus surprenant toutefois que le progrès réalisé dans le même temps par la nation : avec le parlement de Westminster, comme avec la poésie de Chaucer, c'est la vraie Angleterre définitive qui commence.

Chez Chaucer en effet, comme dans la nouvelle race, le mélange des origines est devenu intime et parfait. Dans son *Troïlus,* la pétulance d'esprit, le don de repartie, le sens dramatique du Celte, le soin de la forme et de l'ordonnance du récit cher aux races latines, le don d'observation des Normands, s'allient aux émotions et aux tendresses du Saxon. La lenteur avec laquelle la fusion s'est

préparée fait que, le moment venu, sa réalisation a paru aux regards complète, presque subite; hier encore les auteurs de langue anglaise en étaient aux bégaiemens, aujourd'hui ils ne se contentent plus de parler, ils chantent.

Sous sa forme demi-épique, le *Troïlus* se rattache à l'art du roman et à l'art du drame, au développement desquels l'Angleterre devait si puissamment contribuer. C'est déjà le roman et le drame à l'anglaise, où le tragique et le comique sont mêlés, où l'héroïque et le trivial vont côte à côte, comme dans la vie, où la nourrice de Juliette interrompt les amoureux penchés sur le balcon des Capulets, où les princesses n'ont pas de confidentes, reproductions réduites de leurs propres personnes, inventées pour leur donner la réplique; où les sentimens sont examinés de près, d'un esprit attentif, ami de la psychologie expérimentale, et où néanmoins, bien loin de s'en tenir à de subtiles dissertations, tout ce qui est fait matériel est nettement exposé, en bonne lumière, sous nos yeux, et non pas simplement raconté. La scène n'a pas de coulisses où se passe la partie la plus vivante du drame; les héros ne sont pas de purs esprits et ne sont pas non plus de pures images; nous sommes aussi loin des miniatures coloriées des derniers trouvères que des romans héroïques de La Calprenède; les personnages ont des muscles, des os et des nerfs et en même temps une âme et un cœur; ce sont des hommes complets; la date du *Troïlus* est une grande date dans la littérature anglaise.

Le livre, comme le recueil poétique de Froissart, traite « d'amour. » Il raconte comment Cressida, fille de Calchas, demeurée dans Troie, pendant que son père retournait au camp des Grecs, aime le beau chevalier Troïlus, fils de Priam. Rendue aux Grecs, elle oublie Troïlus, qui se fait tuer.

Comment cette jeune femme, aussi vertueuse que belle, aima-t-elle ce jeune homme qu'au début du roman elle ne connaissait pas? Quelles circonstances extérieures les rapprochèrent et quels mouvemens de l'âme les firent passer de l'indifférence à la crainte, puis à l'amour? Les deux ordres d'idées sont exposés parallèlement par Chaucer, ce rêveur qui avait tant vécu de la vie réelle, cet homme d'action qui avait tant rêvé.

Troïlus dédaignait l'amour et se moquait des amoureux, un jour il aperçoit Cressida au temple, et c'en est fait de lui; il ne peut détacher ses regards d'elle; le vent d'amour a passé, toute sa force a disparu; sa fierté s'est effeuillée comme s'effeuille une rose. Il a peine à respirer tant son émotion est grande, il boit à longs traits un invincible poison. Loin d'elle son imagination achève ce qu'avait commencé la réalité; assis sur le pied de son

lit, absorbé dans sa pensée, il revoit Cressida et la revoit si belle, en traits si présens et en couleurs si vives que cette image divine, formée par son cerveau, est la seule qu'il verra désormais; toujours il aura devant les yeux cette figure céleste, d'une beauté surhumaine, jamais plus la vraie Cressida terrestre. Troïlus est atteint pour sa vie du mal d'amour.

Il a un ami plus âgé que lui, sceptique, trivial, expérimenté, le seigneur Pandare, oncle de Cressida. Il lui confie son mal et demande conseil. Pandare, dans Boccace, est un jeune chevalier sceptique aussi, mais frivole, dédaigneux, élégant; on dirait un personnage de Musset. Chaucer transforme tout le drame et donne place aux épaisses réalités de la vie, en transformant le caractère de Pandare. Il en fait un homme mur, dépourvu de scrupules, bavard, impudent, rusé, dont la sagesse consiste en proverbes choisis parmi les plus aisés à suivre. Pandare fait songer aux héros comiques de Molière ou de Shakspeare; il aime les comparaisons comme Gros-René, les dictons comme Polonius. Il est indécent et grossier, sans le vouloir et par nature, comme la nourrice de Juliette. Son inconscience est parfaite, il se croit le meilleur ami et le plus réservé de la terre; il conclut d'interminables discours par : « Comptez sur moi, je ne suis pas un bavard. » Chacune de ses idées, de ses paroles, de ses attitudes, est la contre-partie de celles de Cressida et de son amant et leur donne du relief par un contraste d'ombres. Il est tout aux réalités tangibles et présentes et ne croit pas qu'il faille jamais se priver d'un plaisir immédiat et certain par la considération de conséquences seulement possibles.

Dans ces dispositions d'esprit et avec ce caractère, il aborde sa nièce pour lui parler d'amour. La scène, qui est toute de l'invention de Chaucer, est une vraie scène de comédie; les gestes et les poses sont notés minutieusement; Cressida baisse les yeux, Pandare tousse. Le dialogue est si vif et si coupé qu'on croirait le morceau écrit pour une pièce de théâtre et non pour un récit en vers. L'oncle arrive; la nièce, assise, un livre sur les genoux, lisait un roman. — Ah! vous lisiez! Que lisiez-vous donc? Où en étiez-vous? — Elle en était fort loin, car elle lisait le *Roman de Thèbes*, lecture assurément prématurée au temps de la guerre de Troie. Elle s'excuse d'une distraction si frivole, elle ferait peut-être mieux de lire « la Vie des saints. » Chaucer, tout à l'analyse des passions, se préoccupe peu d'histoire : que ceux qui s'y intéressent « consultent Homère ou Darès; » les mouvemens du cœur, voilà son véritable sujet, et non la marche des armées; à peine né, le roman anglais est psychologique.

Avec mille précautions, et tout en restant dans la vulgarité de son rôle, Pandare ramène le sérieux sur le front de la rieuse Cressida, s'arrange pour qu'incidemment elle fasse l'éloge de Troïlus avant même qu'il l'ait nommé; il mêle à ses frivolités des choses graves et de sages conseils pratiques, en bon oncle, pour mieux inspirer confiance, puis il se lève pour partir avant d'avoir dit ce qui l'amène. Voilà Cressida piquée au jeu, et d'autant plus que la réticence n'est pas habituelle à Pandare; sa curiosité, irritée de strophe en strophe, devient de l'inquiétude, presque de l'angoisse; car Cressida a beau être du XIVe siècle, et la première d'une longue lignée d'héroïnes de roman, déjà paraît avec elle la « femme nerveuse; » elle tressaille au moindre rien, elle est « l'être le plus impressionnable qui soit » (*the ferfullest wight that might be*); l'état même de l'atmosphère agit sur elle. Qu'y a-t-il donc? — Oh! seulement ceci : « Le fils du roi, le bon, le sage, le valeureux, le brillant et noble Troïlus, dont chaque action est un exploit, — vous aime, — et si vous n'y mettez pas ordre, il en peut mourir, — voilà tout! » La conversation continue, de plus en plus habile de la part de Pandare; son ami demande si peu : faites-lui moins mauvais visage, et ce sera assez.

Mais là paraît l'art de Chaucer dans ce qu'il a de plus raffiné ; les ruses de Pandare, poussées aussi loin que son caractère le permet, eussent pu suffire pour amener une simple Cressida de roman à céder ; mais c'eût été jeu trop facile pour un maître déjà si sûr de ses moyens. Il fait dire à Pandare un mot de trop; Cressida le démasque sur-le-champ, lui fait avouer qu'en demandant moins il souhaitait plus pour son ami, et la voilà rougissante et indignée. Chaucer ne veut pas qu'elle cède par l'effet de discours et de descriptions; toutes les habiletés de Pandare ne sont là que pour mieux faire apprécier le lent travail intérieur qui s'accomplit au cœur de Cressida; l'oncle aura suffi à la troubler; voilà tout, et c'est à vrai dire quelque chose. Elle n'éprouve pour Troïlus aucun sentiment défini, mais il lui reste de la curiosité. Et tandis qu'elle en est là, l'entretien durant encore, voici de grandes clameurs, la foule se précipite, les balcons se remplissent, des chants éclatent : c'est le retour, après une sortie victorieuse, d'un des héros qui défendent Troie. Ce héros est Troïlus, et c'est au milieu de ce décor triomphal que la jolie, fragile, rieuse, tendre Cressida aperçoit pour la première fois son royal amant.

A son tour elle rêve, elle médite, elle raisonne. Elle n'est pas encore prisonnière d'amour comme Troïlus. Chaucer ne va pas si vite. Elle conserve son regard lucide ; l'imagination et les sens n'ont pas encore pu faire leur œuvre et dresser devant elle ce fantôme étin-

celant, toujours présent, qui cache la réalité aux amoureux. Elle est encore assez maîtresse d'elle pour discerner des motifs et des objections; elle discute avec elle-même et passe en revue des raisons hautes, des raisons basses et même quelques-unes de ces raisons pratiques qui seront congédiées sur-le-champ, mais non sans avoir produit de l'effet. Ne nous faisons pas un ennemi de ce fils de roi. Du reste, puis-je l'empêcher de m'aimer? Son amour n'a rien que de flatteur; n'est-il pas le premier chevalier de Troie après Hector? Quoi de surprenant à sa passion pour moi? Ne suis-je pas jolie? « Je ne voudrais pas que personne me crût capable de le penser.., mais toute la ville de Troie prétend que si. » Après tout, je suis libre, pas de mari pour me dire : « échec et mat, » et je ne suis pas « une religieuse! » Mais « de même qu'en mars, la face étincelante du soleil se voile de moment en moment des nuages que chasse le vent... ainsi des pensées comme des nuages traversaient son esprit et en obscurcissaient les riantes images. » La voilà qui déroule des raisonnemens en sens contraire, appuyés de considérations également décisives; elle souffre de cette « diboulie » familière aux amoureux qui ne sont pas encore bien amoureux. Il y a en elle deux Cressida; le dialogue commencé avec Pandare se continue en son cœur; la scène de comédie s'y renouvelle sur un mode plus recueilli.

Sa décision n'est pas prise; quand le sera-t-elle? A quel moment précis commence l'amour? On ne le sait guère; quand il est venu, on fixe la date dans le passé par hypothèse. On dit : ce fut ce jour-là; mais quand ce jour-là était le jour présent, on ne disait rien, on ne savait rien; une sorte de « peut-être » remplissait l'âme, un peut-être délicieux, mais qui n'était qu'un peut-être. Cressida est dans cette période obscure, et le travail qui se fait en elle est montré par l'impression que produisent sur son esprit les incidens de la vie quotidienne. Il semble que tout lui parle d'amour et que le hasard soit ligué contre elle avec Pandare et Troïlus. C'est une apparence, œuvre de son imagination et suscitée par son état d'âme; il se produit simplement dans la réalité que maintenant les menus incidens de la vie la frappent davantage lorsqu'ils ont trait à l'amour; les autres passent inaperçus, si bien que l'amour a toute la place. Elle eût pu s'inquiéter sur elle-même si elle avait discerné cette différence entre maintenant et autrefois; mais l'aveuglement a commencé, elle n'observe pas que les choses d'amour ont un bien facile accès à son cœur et que, là où on entre si aisément, c'est d'ordinaire que la porte est ouverte. Elle va promener sa mélancolie dans les jardins du palais; tandis qu'elle erre dans les allées ombreuses, une jeune fille chante un chant de

passion, dont les paroles émeuvent Cressida jusqu'au fond de l'âme. La nuit tombe, « les choses blanches deviennent grises et obscures, » les étoiles commencent à éclairer le ciel. Cressida rentre pensive, les murmures de la ville s'éteignent. Accoudée à sa fenêtre, en face des horizons bleus de la Troade, les arbres du jardin à ses pieds, baignée des pâles lueurs de la nuit, Cressida songe, et comme elle songe, une mélodie trouble le silence; un rossignol caché dans le feuillage d'un cèdre se fait entendre ; eux aussi les oiseaux célèbrent l'amour. Et quand le sommeil viendra, à quoi pensera-t-elle en ses rêves, sinon à l'amour?

Elle est troublée, mais non vaincue; il faudra encore bien des incidens; ils seront tous menus, vulgaires, vraisemblables et lui paraîtront tous solennels, surhumains, voulus par les dieux. Elle pourra recouvrer par momens sa présence d'esprit en face de Pandare, retrouver son rire d'enfant, deviner ses ruses, car le roman continue en partie double. Cressida est toujours en état de déjouer les projets les mieux combinés de Pandare, mais elle sait de moins en moins débrouiller l'obscur entrelacs de ses sentimens. Le réseau se resserre; elle promet maintenant une amitié de sœur : on avait déjà inventé cela au XIVe siècle. Elle ne peut plus voir Troïlus sans rougir; le voici qui passe et qui salue : comme il est beau ! « Je crois bien qu'elle est maintenant piquée d'une épine qu'elle ne pourra pas ôter de toute la semaine qui vient. »

La passion et le mérite de Troïlus, les inventions de Pandare, le bon vouloir secret de Cressida, un orage qui éclate à propos (nous savons combien Cressida est impressionnable), ont la conséquence qu'ils devaient avoir : les deux amans sont en présence ; Troïlus, en héros sensible, s'évanouit. Car il est sensible à plaisir : quand la ville l'acclame, il rougit et baisse les yeux; quand il croit son amie indifférente, il se met au lit de chagrin, et y reste toute la journée; en présence de Cressida, il perd connaissance. Pandare le réconforte, et n'est pas long à s'apercevoir que « la chandelle ni lui ne servent plus à rien. » Que dit Cressida? « Que dit l'alouette prise? » Cressida pourtant dit quelque chose et des innombrables formes de l'aveu, ne choisit pas la moins délicieuse : « Serais-je ici, si je n'étais à vous, en mon âme, depuis longtemps déjà? »

Furent-ils heureux? « Jugez-en, vous qui avez été à ces fêtes. » Le gris matin paraît au ciel; les amans chantent leur chanson d'aube. Toutes les vertus de Troïlus sont accrues et aiguisées par le bonheur; c'est la thèse éternelle des poètes qui aiment l'amour.

Les jours, les semaines passent; chacun de nos personnages continue son rôle. Pandare est très fier du sien; que pourrait-on

lui reprocher? Il fait aux autres ce qu'il voudrait qu'on lui fît; il est désintéressé; il a du reste certains principes d'honneur, qui se bornent, il est vrai, à recommander le secret; et il n'y manque pas. Une femme raisonnable peut-elle demander davantage?

Calchas et les Grecs réclament Cressida, et les Troyens décident de la lui rendre. La malheureuse s'évanouit, mais il faut bien se soumettre. Dans une excellente scène de comédie, Chaucer la représente recevant les félicitations des bonnes âmes de la ville : elle va donc revoir son digne père, comme elle doit être heureuse! Les bonnes âmes insistent le plus qu'elles peuvent et font d'interminables visites.

Elle part, jurant de revenir, quoi qu'il arrive, dans les dix jours. Le beau Diomède l'accompagne; et l'événement montre, ce que l'expérience seule pouvait faire connaître, et ce dont Cressida était loin de se douter elle-même, qu'elle aimait Troïlus sans doute pardessus tous les hommes, mais aussi et à part l'amour. Elle s'est accoutumée au poison et ne peut plus s'en passer. Elle préfère Troïlus, mais le retour près de lui n'est pas si facile qu'elle croyait; et aimer ou ne pas aimer, c'est pour elle maintenant une question d'être ou de n'être pas. Troïlus, qui, dès le début, avait eu les plus affreux pressentimens, sentant que, quoi qu'il advienne, son bonheur est fini, et, sans douter pourtant de Cressida, écrit les lettres les plus pressantes et les signe en français : « le vostre T. » Cressida répond par des petites lettres courtes (qu'elle signe : « la vostre C. »), où elle s'excuse de sa brièveté : la longueur des lettres ne signifie rien; du reste, elle n'a jamais aimé écrire et là où elle est, il ne lui est pas commode de le faire. Que Troïlus se tranquillise, il peut compter sur son amitié; elle reviendra sûrement; ce ne sera pas, il est vrai, dans dix jours; ce sera « quand elle pourra. » On apprend à Troïlus son malheur, mais il n'y croira jamais : « Tu mens, sorcière! » Une broche arrachée à Diomède ne lui permet plus de douter, et il se fait tuer par Achille après une lutte furieuse.

A mesure qu'on s'est avancé vers la catastrophe, le ton du poème est devenu plus mélancolique et plus doux. Le conteur ne peut se défendre d'aimer ses deux héros, même l'infidèle Cressida; il lui garde du moins sa pitié, et par pitié, au lieu de nous la montrer comme jadis, de près, dans les allées, ou à son balcon rêvant aux étoiles, il ne la fait plus voir que de loin, perdue dans la foule où elle a voulu se mêler, la foule de toute manière, celle des hommes et des sentimens, tous vulgaires. Ne nous rappelons, pense-t-il, que l'ancienne Cressida. Il termine par des réflexions résignées, presque tristes, et contemple d'un regard apaisé ces passions juvé-

niles qu'il vient de peindre. Troïlus, résigné comme lui, revoit, du ciel, le champ sous les murs de Troie où il fut tué et sourit au souvenir de ses misères; et Chaucer, transformant, comme tout le reste, la conclusion de Boccace, adresse un appel attendri et des conseils sages et même religieux à « Elle et à Lui, » à tous ceux dont la jeunesse est « en sa fleur. » Ce retour sérieux est aussi caractéristique que ce mélange de vie commune, ajouté par le poète à la donnée de son modèle; par ces deux traits qu'on retrouvera de siècle en siècle chez nos voisins, Chaucer manifeste son caractère de vrai Anglais; et si l'on veut voir à nu en quoi consiste la différence de ce tempérament avec celui des hommes du midi, dont Chaucer était pourtant si proche, il suffit de comparer cette fin à celle du *Filostrato*, traduit dans le même temps en français, par Pierre de Beauvau : « Vous ne croirez pas légèrement à celles qui vous donneront oreilles; jeunes femmes sont volontarieuses et amiables et se mirent en leur beauté, et se tiennent fières et orgueilleuses entre leurs amans, pour la vaine gloire de leur jeunesse, lesquelles, combien que elles soient gentes et mignotes plus que on ne pourrait dire, si n'ont-elles ne sens, ne fermeté, mais sont muables comme la feuille au vent. » A la différence de Chaucer, Boccace se contente de cette moralisation gracieuse, qui ne laissera pas dans les esprits de trace bien profonde et ne le saurait, car elle est légère elle-même « comme la feuille au vent. »

IV.

Après 1379, Chaucer cessa de voyager sur le continent, et jusqu'à sa mort, il vécut en Angleterre de la vie anglaise. Il en vit alors plusieurs grands côtés qu'il ne connaissait pas encore par expérience personnelle. Après avoir été page, soldat, prisonnier des Français, écuyer du roi, négociateur en Flandre, en France et en Italie, il entre le 1er octobre 1386 à Wesminster, en qualité de député ; le comté de Kent avait élu pour ses représentans : « Willielmus Betenham » et « Galfridus Chauceres. » Ce fut une des grandes sessions du règne et une des plus orageuses; les ministres de Richard II y furent mis en accusation et notamment le fils du marchand de laine de Hull, Michel de La Pole, chancelier du royaume. Pour être resté fidèle à ses protecteurs, le roi et Jean de Gand, duc de Lancastre, Chaucer, mal vu des puissans du jour dont Gloucester était le chef, perdit ses places et tomba dans la misère. Puis la roue de la fortune tourna, et de nouveaux emplois

offrirent un nouveau champ à son activité. Au bout de trois ans, Richard, ayant congédié le conseil que le parlement lui avait imposé, prit le pouvoir en ses mains et le poète, soldat, député, diplomate, fut nommé clerc des travaux royaux (1389). Pendant deux ans il fut chargé des constructions et des réparations à Westminster, à la Tour de Londres, à Berkhamsted, Eltham, Sheen, à la chapelle Saint-George de Windsor et dans beaucoup d'autres de ces châteaux et palais qu'il avait décrits, « aux fenêtres nombreuses comme les flocons d'un jour de neige. »

Sa grande occupation littéraire pendant cette période fut la composition de ses fameux *Contes de Cantorbéry*. L'expérience l'avait mûri, il avait lu tout ce qu'on pouvait lire et vu tout ce qu'on pouvait voir; il avait visité les principaux centres de la civilisation européenne, il avait vu ses compatriotes à l'œuvre dans leurs guerres et dans leurs parlemens, dans leurs palais et dans leurs boutiques; marchands, marins, chevaliers, pages, savans d'Oxford et charlatans de faubourg, gens du peuple et gens de la cour, ouvriers, bourgeois, moines, curés, sages et fous, héros et coquins avaient passé en foule sous son regard observateur; il les avait pratiqués, devines, compris; il était prêt à les peindre.

Un jour d'avril, sous le règne de Richard II, dernier Plantagenet, le bruyant faubourg de Southwark, point de départ et d'arrivée, aux rues bordées d'auberges, encombrées de chevaux et de charrettes, où retentissent les cris, les appels, les aboiemens, une de ces troupes mêlées, comme les hôtelleries d'alors en réunissaient souvent, s'assoit à la table commune dans la grande salle du « Tabart, près de la Cloche, » — les auberges se touchaient toutes. C'était le printemps, saison des fleurs nouvelles, saison d'amour, saison aussi des pèlerinages. Les chevaliers, de retour de la guerre, vont remercier les saints de leur avoir fait revoir la patrie, les malades remercient de leur guérison, les autres vont demander la grâce du ciel. Tout le monde n'en a-t-il pas besoin? Tout le monde est là, toute l'Angleterre. Il y a un chevalier qui a fait la guerre, par toute l'Europe, aux païens et aux Sarrasins : ils étaient faciles à rencontrer, on les trouvait en Prusse et en Espagne, et notre « parfait gentil chevalier » en avait massacré énormément « en quinze batailles » pour « notre foi. » A côté de lui, un écuyer qui avait fait, comme Chaucer, la guerre en France, le mois de mai dans le cœur, des chansons aux lèvres, amoureux, élégant, charmant, brodé « comme un pré » de fleurs blanches et rouges; un gros marchand, si riche d'aspect, si bien fourré, « que personne ne se doutait de ses dettes; » un modeste clerc, venu de la jeune université d'Oxford, pauvre, rapiécé, râpé, aux joues creuses,

monté sur un cheval efflanqué et dont tout l'avoir consistait « en vingt volumes reliés de rouge et de noir alignés au-dessus de son lit ; » un brave propriétaire de campagne, figure rubiconde et barbe blanche, sorte de « squire Western » du XIVe siècle, accueillant, hospitalier, de bonne humeur, tenant table ouverte, avec poissons et rôtis et sauce piquante et bière tout le long du jour, populaire dans le pays, si bien qu'il est « constamment élu député du comté; » un marin qui connaît toutes les criques d'Écosse jusqu'en Espagne, et « dont la barbe a été secouée par bien des tempêtes ; » un médecin qui a fait des affaires admirables pendant la peste, savant homme « qui connaît la cause de toutes les maladies, » qui sait par cœur Hippocrate et Galien, mais qui est mal avec l'Église « et qui étudie peu la Bible. » Avec cela un groupe d'ouvriers de Londres, merciers, charpentiers, teinturiers, tisserands, cuisiniers; des gens de campagne, un laboureur, un meunier à la bouche fendue large comme une fournaise, un groupe de gens de loi rongés de soucis, tondus de près, aigres dans leur langage, « aux jambes comme des bâtons et sans mollets, » sortant leur latin à tout propos, terribles comme adversaires, mais faciles à gagner pour de l'argent ; « au demeurant, les meilleurs fils du monde,» dit en propres termes Chaucer : *A better felaw schulde men nowher fynde.* » Puis un groupe de gens d'église, hommes et femmes, de tout habit et de tout caractère, depuis le pauvre curé qui vit comme un saint, obscur et caché, visitant par la pluie et le froid les chaumières éparses de ses paysans, oubliant de toucher sa dîme, modèle d'abnégation, héros et saint ; jusqu'au moine chasseur, vêtu comme un laïque, gros, gras, la tête brillante comme une boule, qui fera un jour un abbé, le plus beau du monde ; jusqu'au frère dégénéré qui vit aux dépens d'autrui, médecin devenu empoisonneur, qui tue les âmes au lieu de les guérir ; au pardonneur, fripon de bas étage, qui accorde le ciel « de sa propre autorité » à quiconque paie et qui fabrique de précieuses reliques avec des morceaux de « sa vieille culotte ; » enfin des nonnes, réservées, recueillies, nettes comme des hermines, qui vont entendre sur la route de quoi se scandaliser tout le reste de leur vie. Parmi elles, Madame Églantine, l'abbesse, avec son français de Stratford, « car le français de Paris lui était inconnu, » qui imitait le ton de la cour et en conséquence « ne trempait pas les doigts dans sa sauce. » Elle avait « si bon cœur » qu'elle pleurait à voir une souris prise ou si un de ses petits chiens mourait. Peut-on avoir meilleur cœur ?

Il y avait tous ces personnages et bien d'autres encore, il y avait la bourgeoise de Bath, incomparable commère, criant d'autant

plus fort « qu'elle était un peu sourde. » Il y avait l'hôte jovial, Harry Bailey, habitué à gouverner et à commander, à dominer de sa voix de cuivre le tumulte de la table commune. Il y a aussi un personnage à l'air pensif et bon, qui parle peu, mais observe tout et qui va rendre immortelles les plus insignifiantes paroles prononcées, hurlées, grognées ou murmurées par ses compagnons d'un jour, c'est Chaucer lui-même. Avec ses coureurs d'aventures, ses riches marchands, ses clercs d'Oxford, ses députés au parlement, ses ouvriers, ses laboureurs, ses saints, son grand poète, c'est bien toute la nouvelle Angleterre, joyeuse, bruissante, épanouie, toute jeune et toute vivante qui s'assoit en ce soir d'avril à la table « du Tabart, près de la Cloche. » Où sont maintenant les Anglo-Saxons? Mais où sont les neiges d'antan? L'avril est venu.

Les personnages de roman, les statues des cathédrales, les figures de missels, avaient été jusqu'ici grêles, ou minces, ou gauches, ou raides; ceux surtout que des Anglais avaient produits. Par l'un ou par l'autre de ces défauts, ces représentations s'écartaient de la nature. Voici à présent dans un livre anglais une foule d'êtres vivans, pris sur le fait, aux mouvemens souples, aux types variés comme dans la vie, représentés au naturel, dans leurs sentimens et dans leur costume, si bien qu'on croit les voir et que, lorsqu'on les quitte, ce n'est pas pour les oublier; les connaissances faites « au Tabart, près de la Cloche, » ne sont pas de celles qui s'effacent du souvenir; elles durent toute la vie.

Rien de ce qui peut servir à accrocher, à ancrer dans notre mémoire la vision de ces personnages n'est omis. Un demi-vers qui dévoile le trait saillant de leur caractère devient inoubliable; leur posture, leurs gestes, leur costume, leurs verrues, le son de leur voix, leurs défauts de prononciation (*somwhat he lipsed, for wantonnesse*), leurs tics, la figure rouge de l'hôte et jaune du bailli, leurs élégances, leurs flèches à plumes de paon, leurs cornemuses, rien n'est omis. Leurs chevaux et la manière dont on les monte sont décrits; Chaucer regarde même dans le sac de ses personnages et dit ce qu'il y trouve.

La nouvelle Angleterre a donc son Froissart, qui va conter des apertises d'armes et des histoires d'amour aux couleurs éclatantes et nous promener deçà, delà par les villes et par les chemins, prêtant l'oreille à tout récit, observant, notant, racontant? Ce jeune pays a Froissart et mieux que Froissart. Les peintures sont aussi vives et aussi claires, mais deux grandes différences distinguent les unes des autres : l'humour et la sympathie. Déjà, chez Chaucer, l'humour existe; ses malices pénètrent plus profondément que les malices françaises; il ne va pas jusqu'aux blessures, mais il fait

plus que piquer l'épiderme; et ce faisant, il rit d'un rire silencieux : « Un homme jadis était fort riche, c'est pourquoi tout le monde vantait sa sagesse... » Le *Sergeant of lawe* était « l'homme le plus affairé de la terre, et pourtant il paraissait encore plus affairé qu'il n'était. » De plus, Chaucer sympathise; il a un cœur vibrant que les larmes émeuvent et que toutes les souffrances touchent, celles des pauvres et celles des princes. Le rôle du peuple, si marqué dans la littérature et la politique anglaises, s'affirme ici dès la première heure : « Il y a des gens, dit pour sa justification un conteur français, qui croient au-dessous d'eux de jeter un regard sur ce que l'opinion a traité d'ignoble; mais ceux qui sont un peu plus philosophes, qui sont un peu moins dupes des distinctions que l'orgueil a mises dans les choses de ce monde, ces gens-là ne seront pas fâchés de voir ce que c'est que l'homme dans un cocher et ce que c'est que la femme dans une petite marchande. » Ainsi s'exprime, — par un effort d'audace, à ce qu'il lui semble, — Marivaux en 1731. Chaucer, dès le XIVe siècle, est curieux de voir ce que c'est que l'homme dans un « cuisinier de Londres » et que la femme dans une « bourgeoise de Bath. » Combien de misérables périssent dans Froissart! Que de sang, quelles hécatombes! et combien peu de larmes! A peine de loin en loin un mot prononcé distraitement sur tant de souffrances : « Et mouraient les petites gens de faim, dont c'était grand'pitié. » A quoi bon s'attendrir longuement ou s'émerveiller? C'est la fonction propre des petites gens d'être taillés en pièces; ils sont la matière première des apertises d'armes et ne figurent pas à un autre titre dans le récit.

Ils figurent dans le récit de Chaucer, parce que Chaucer les *aime;* il aime son laboureur, « vaillant ouvrier et bon, » qui a de la force de reste dans ses deux bras et aide pour rien ses voisins; il souffre à l'idée des sentiers boueux que son pauvre curé suit l'hiver, pour aller par la pluie visiter une chaumière lointaine. La sympathie est large chez le poète; il aime comme il déteste, de tout cœur.

L'un après l'autre tous ces personnages d'états si divers se sont réunis, une trentaine en tout. Ils ont pour un jour le même objet et vont vivre de la vie commune. A cinquante-six milles de Londres se trouve la châsse fameuse dans l'Europe entière, où sont enfermés les restes de l'ancien ennemi d'Henri II, le chancelier Thomas Becket, assassiné sur les marches de l'autel et canonisé. Chacun sur sa monture bonne ou mauvaise, le chevalier sur une bête solide, mais de peu d'apparence; le moine chasseur sur un superbe palefroi brun; la bourgeoise de Bath à califourchon sur son cheval,

armée de grands éperons, et laissant voir ses bas rouges, se mettent en route, emmenant avec eux l'hôte du *Tabart*, et les voilà qui s'avancent au petit pas sur le chemin ensoleillé, bordé de haies, parmi les douces ondulations du terrain. On franchira la Medway ; on passera sous les murs du sombre donjon de Rochester, une des premières forteresses du royaume, mise à sac récemment par les paysans révoltés ; on verra la cathédrale construite un peu plus bas et comme à son ombre ; il y a des femmes dans le groupe et de mauvais cavaliers ; le meunier a trop bu et se tient mal en selle ; la route sera longue. Pour la faire paraître courte, chacun racontera deux histoires, et la troupe fêtera dans un souper le meilleur conteur au retour.

A l'ombre des grands romans, les contes avaient grandi. La forêt romantique perdait maintenant ses feuilles et les contes s'épanouissaient au soleil. Le recueil le plus célèbre en Europe était celui de Boccace, écrit en délicieuse prose italienne, ouvrage multicolore, édifiant et licencieux à la fois, œuvre audacieuse de toute manière et même au point de vue littéraire. Boccace le sait et se justifie. A ceux qui lui reprochent de s'être occupé de « fadaises, » négligeant les « Muses du Parnasse, » il répond : « Qui sait si je les ai tant abandonnées? Peut-être quand j'écrivais ces récits d'apparence si modeste, sont-elles venues parfois s'asseoir à mes côtés. » Elles ont fait la même faveur à Chaucer.

L'idée de *Troïlus*, empruntée à Boccace, avait été transformée ; la donnée générale et le cadre des *Contes* sont modifiés plus profondément encore. Chez Boccace, ce sont toujours de jeunes seigneurs et de jeunes dames qui parlent : sept jeunes dames, « toutes de bonne famille, belles, élégantes, honnêtes, » et trois jeunes hommes, « tous trois affables et élégans, » que les malheurs du temps « n'attristaient pas assez pour leur faire oublier leurs amours. » La grande peste a éclaté à Florence ; ils cherchent une retraite pour « s'y livrer à la joie et aux plaisirs ; » ils s'établissent dans une villa à mi-chemin de Fiesole (aujourd'hui villa Palmieri). « Une belle et grande cour, ménagée dans le milieu, était entourée de galeries, de salles et de chambres, toutes ornées des plus riantes peintures. La demeure s'élevait au milieu de prairies et de jardins magnifiques ; des eaux fraîches les arrosaient ; les caves étaient pleines de vins excellens. » Défense à chacun, « de quelque part qu'il vienne, quelque chose qu'il entende ou qu'il voie, d'apporter ici aucune nouvelle du dehors qui ne soit agréable. » Ils s'installent « dans un endroit du jardin que le feuillage des arbres rendait impénétrable aux rayons du soleil, » alors que, « la chaleur étant dans toute sa force, on n'entendait rien que les cigales chan-

tant dans les oliviers. » Grâce aux récits qu'ils se font les uns aux autres, ils oublient fort agréablement le fléau qui les menace et le malheur public ; là-bas on meurt, eux s'amusent.

Chaucer a trouvé une donnée plus vraisemblable, plus humaine et plus vivante. Ce n'est pas assez pour lui que de se promener chaque jour d'un palais à un jardin, il ne se contente pas d'une allée, il lui faut une route. Il met toute sa troupe de conteurs en mouvement; il les arrête aux auberges, les mène boire aux cabarets, leur fait presser le pas quand le soir vient, nouer connaissance avec des passans. Son monde se remue, s'agite, écoute, parle, crie, chante, échange des complimens, parfois des coups, car si ses chevaliers sont de vrais chevaliers, ses meuniers sont de vrais meuniers qui jurent et tapent comme dans un moulin.

L'intérêt de chaque conte est doublé par la manière dont il est conté, et même par la manière dont il est écouté. Le chevalier enchante son auditoire que le moine endort et le meunier fait rire ; l'un est écouté en silence et l'autre est interrompu à tous les mots. A chaque récit succède ainsi une scène de comédie vive, brève, inattendue, amusante; on discute, on approuve, on s'emporte; point de règles strictes, mais toute l'indépendance de la grande route et l'inattendu de la vie réelle; nous ne nous promenons pas dans des allées! L'hôte lui-même, avec sa grosse voix et ses décisions péremptoires, ne parvient pas toujours à se faire obéir; après l'histoire du chevalier, il en voudrait une autre du même genre pour faire pendant: non, il aura celle du meunier qui, tout au rebours, fera contraste. Il insiste, le meunier crie; il crie « comme Pilate; » il les « plantera là » si on l'empêche de parler: « Parle donc, et le diable t'emporte, ivrogne! » Qu'auraient dit, en entendant ce langage, Madame Pampinée et Madame Philomène?

D'autres fois, c'est le chevalier qui doit intervenir, et alors le ton est bien différent; il n'a pas besoin de crier; de lui un mot suffit, et les tempêtes s'apaisent. L'hôte lui-même du reste s'adoucit par momens; cet aubergiste sait son monde; il a, avec toutes ses rudesses, une notion grossière des différences et des distances; toutes ses paroles sont des paroles d'aubergiste: jamais Chaucer ne commet la faute de le faire sortir de son caractère; mais le poète est trop bon observateur pour ne pas discerner les nuances jusque chez un jovial hôtelier. Il faut voir avec quelles politesses et quelles salutations et quels complimens embarrassés il avertit la prieure que son tour est venu de faire un récit: « Madame l'abbesse, s'il vous plaît, si je pensais que cela ne vous ennuierait pas, je vous dirais que c'est votre tour de dire une histoire, si vous voulez bien. Le voulez-vous bien, ma chère dame? » — « Volon-

tiers, reprit-elle, et commença ainsi. » La réponse n'est pas mieux en situation que la demande.

On revoit ainsi en action, dans ces petites scènes, les descriptions du prologue. Les portraits sortent de leur cadre et descendent dans la rue; leurs membres sont tout aussitôt devenus souples et agiles; le sang circule dans leurs veines, la vie déborde en eux; à peine sur leurs pieds, les voilà qui font des culbutes ou des révérences, et qui, par leurs discours, charment, égaient, édifient, scandalisent. Leur personnalité est si accentuée qu'ils en sont encombrans; leur tempérament les domine; ils ne sont pas maîtres de leur langage; le frère veut conter une histoire, mais la colère l'aveugle tellement qu'il ne sait où il va; il bégaie, il s'étrangle, et son récit demeure informe; le pardonneur a si bien pris le pli de son métier que son conte est comme un sermon et qu'il conclut comme à l'église: « Braves gens, Dieu vous pardonne vos fautes et vous garde du péché d'avarice! Vous allez avoir le bienfait de mon pardon si seulement vous m'apportez des nobles ou des esterlins ou des cuillers d'argent, des broches, des anneaux; courbez la tête sous cette bulle sacrée. Avancez, braves gens, faites votre offrande, et j'inscris votre nom sur ma liste, et vous irez tout droit au ciel... Et j'oubliais de vous le dire, j'ai des reliques et des pardons dans mon sac aussi précieux que ceux de pas un en Angleterre... Vous êtes là à cheval; quelqu'un de vous peut tomber et se casser le cou. C'est un fameux bonheur pour vous tous de m'avoir dans votre troupe pour vous absoudre l'un ou l'autre, juste au moment où l'âme quitte le corps. C'est notre hôte qui commencera, car il est le plus embarbouillé de péché. Avance, sire hôte, fais ton offrande, tu embrasseras toutes les reliques, ouvre ta bourse! » C'était bien s'adresser! L'hôte fait une réponse qu'on ne saurait traduire.

Dans d'autres cas, le personnage est tellement verbeux et impétueux qu'on ne peut l'arrêter, ni le redresser, ni l'interrompre. Il ne saurait se décider à entrer dans son récit, il faut qu'il reste sur la scène et se raconte lui et les siens, il est à lui seul toute une comédie. On est bien obligé de se taire quand la bourgeoise de Bath prend la parole, irrésistible commère, joufflue, repue, gonflée, inépuisable en discours, intarissable en raisonnemens, pleine de joie. Elle parle de ce qu'elle sait, de sa spécialité. Sa spécialité est le mariage; elle a eu cinq maris dont le dernier vit encore; elle pense déjà au sixième parce qu'elle n'aime pas attendre et que les maris sont chose fragile; avec elle ils ne durent guère; pour elle, le sexe faible est le sexe masculin. Pour un mari qui rend l'esprit, elle ne va pas se mettre la mort dans

l'âme; elle a la conscience tranquille, l'époux s'en va tout prêt pour un monde meilleur : « elle a été son purgatoire sur terre, et c'est pourquoi elle pense que son âme est dans la gloire. » Certains vantent le célibat, ou raisonnent sur les droits du mari; la commère va leur dire leur fait, elle discute la chose à fond et elle expose le pour et le contre, donne la parole à son mari, la lui retire, se la donne à elle-même. Elle a les meilleurs argumens du monde, le mari en a aussi d'excellens, mais c'est elle qui a raison. Elle est à elle seule toute une École des maris.

Les contes eux-mêmes sont de toute espèce et de toute provenance. Chaucer ne prit pas la peine d'en inventer un seul, il les reçut de toutes mains, mais les façonna à sa manière et les adapta à ses personnages. Ils sont empruntés à la France, à l'Italie, à la Rome antique; le récit du chevalier est tiré de Boccace; celui du chapelain de l'abbesse, du roman de Renart; celui du moine, des auteurs latins et de Dante, « le grand poète de l'Italie. » Le meunier, le bailli, l'huissier, le marin, racontent des histoires grossières, dont la licence embarrasse un peu le bon Chaucer, qui s'en excuse : ce n'est pas lui qui parle, ce sont ses compagnons de route, et c'est la bière de Southwark qui les inspire et non pas lui; blâmez la bière de Southwark. Les mœurs des gens de la basse classe, leurs amours grossières, leurs animosités et leurs jalousies sont décrites au naturel dans ces récits. On y voit comment le joyeux Absalon s'y prend pour plaire à la femme du charpentier qui préfère Nicolas; il joue de la musique sous ses fenêtres, lui fait des petits cadeaux; il soigne sa mise et fait bouffer ses cheveux sous son bonnet. Si on joue un mystère, un jour de fête, sur la place de l'église, il se fait donner le rôle d'Hérode : on ne saurait résister à un personnage si en vue. Alison résiste pourtant, non par vertu, mais parce qu'elle préfère Nicolas. Il ne lui faut pas de grandes phrases pour repousser les avances d'Absalon; on n'y met pas tant de façons au village : « Va-t'en ou je vais te jeter une pierre. » Les coups pleuvent dans les histoires de cette espèce, et les personnages s'en vont « le dos aussi mol que le ventre, » comme on lit dans un des récits français dont Chaucer s'inspira.

A côté de ces grandes scènes tapageuses, de petites scènes familières observées à merveille et contées en perfection, des scènes d'intérieur à tenter le pinceau d'un Hollandais; des descriptions du laboratoire mystérieux où l'alchimiste, dupe et trompeur à la fois, entouré de cornues, les vêtemens troués et brûlés, cherche la pierre philosophale. On chauffe, on prend garde, on remue le mélange, « le pot éclate et, bonsoir, il n'y a plus rien. » Alors on discute : C'est la faute du pot, du feu, du métal; c'est bien

ce que je pensais; c'est ce que j'avais toujours dit. Nous allons recommencer.

Ou bien, voici des représentations de ces visites intéressées que les frères mendians faisaient aux moribonds. Le frère, bas, trivial, papelard, s'approche : « Dieu soit ici; Thomas, mon ami, bonjour. » Il se débarrasse de son bâton, de sa besace, de son chapeau; il va s'asseoir, le chat était sur le banc, il le fait sauter à terre; il s'installe; la femme s'empresse, il la laisse faire et même l'encourage. Que pourrait-il bien manger? Oh! presque rien, un peu de poulet, une tête de cochon rôtie, le repas le plus léger; il se « nourrit de la Bible, » il a « l'estomac perdu. » Il adresse au malade un long sermon intéressé, mêlé de mots latins, où le verbe « donner » revient à chaque vers : surtout ne donnez pas aux autres, donnez à mon couvent, ne donnez pas au couvent d'à côté: « avouez-le, vous voudriez avoir nos prières pour rien; » payez donc, donnez donc, donnez-moi ceci, ou seulement cela; Thomas donne moins encore.

Des scènes familières, d'une égale vérité, mais d'un style plus aimable, se trouvent dans d'autres récits, par exemple, dans l'histoire du coq Chanteclair, si bien localisée en quelques mots, dans un coin verdoyant de campagne, à l'écart : « Une pauvre veuve, un peu cassée par l'âge, vivait jadis dans une pauvre chaumière, à côté d'un bouquet d'arbres, dans un vallon. » Son étable, sa basse-cour sont décrites; on entend les mugissemens des vaches et les chants du coq; le ton se hausse peu à peu et on arrive au style héroï-comique. Chanteclair, le coq, « chantait d'une voix plus joyeuse que l'orgue le plus joyeux. » Il chantait les heures plus juste que « l'horloge de l'abbaye; » sa crête était « rouge comme du corail et crénelée comme un mur de château. » Il avait un bec noir, des griffes blanches et des pieds bleus; il régnait incomparable sur les poules de la basse-cour; une des poules était sa favorite, les autres jouaient auprès de lui des rôles subalternes. Un jour, — « l'histoire est aussi vraie que celle de Lancelot du Lac, » — il cherchait un papillon, *a boterflye*, et que voit-il, sinon un renard! *Cok*, *cok*, crie-t-il en sautant et veut s'enfuir. « Pourquoi partir, gentil seigneur? » dit le bon renard; « avez-vous peur de votre ami?... Je ne suis venu que pour vous entendre chanter, » vous avez là un talent de famille. « Mylord, votre père, » chantait si bien! Mais vous chantez encore mieux. Pour chanter encore mieux, le coq ferme l'œil, et le renard l'emporte. La fâcheuse aventure! C'était un vendredi : « O Geoffroy, s'écrie Chaucer parodiant une prosopopée ridicule de Geoffroy de Vinesaub, maître incomparable, qui, lorsque le vaillant roi Richard fut percé d'une flèche,

lamentas sa mort si douloureusement, que n'ai-je ton verbe et ton éloquence pour apostropher le vendredi comme tu as fait! » Grand émoi dans la basse-cour, et ici un tableau charmant de vivacité : « Au renard! au renard! » Tout le monde crie, hurle, court; les chiens aboient, « en fuite la vache et le veau, et les cochons même. » Les canards crient, « les oies s'envolent de peur jusque par-dessus les arbres, » et les abeilles sortent des ruches. On délivre le prisonnier, qui sera plus prudent une autre fois; et l'ordre règne de nouveau dans les États de Chanteclair.

A côté de cette histoire d'animaux, d'élégantes histoires de la Table-Ronde, empruntées « aux lais des gentils Bretons, » qui nous reportent au « bon vieux temps du roi Arthur, » alors que « la reine des fées et sa suite joyeuse dansaient dans les prés verts, » des légendes orientales que nous contera le jeune écuyer, avec des enchantemens, des miroirs magiques, un cheval de cuivre qui transporte son cavalier à travers les airs, ici ou là, selon qu'on tourne une cheville qu'il a dans les oreilles, ancêtre de Chevillard le léger que monta don Quichotte; des aventures tragiques d'Appius et Virginie, de César, de Néron, d'Holopherne, d'Hugolin dans la tour de la faim, empruntées à l'histoire romaine, à la Bible et à Dante; des aventures de chevalerie, où figure Thésée, duc d'Athènes, où le sang monte à la cheville des héros, avec toutes les digressions et tous les embellissemens qui plaisaient encore aux seigneurs et aux dames; et c'est pourquoi l'histoire est racontée par le chevalier, et Chaucer y laisse exprès tous les défauts du genre : à l'inverse de ses autres récits, il se contente ici de prêter un peu de vie à des miniatures de manuscrits.

Les personnages recueillis racontent des histoires recueillies, semblables à des cantiques ou à des sermons, colorées d'une lumière de vitrail, parfumées d'encens, accompagnées d'une musique d'orgue : histoire de la pieuse Constance, de sainte Cécile, d'un enfant tué par les Juifs, dissertations de dame Prudence (récit d'un ennui rare et que Chaucer s'attribue modestement à lui-même), histoire de la patiente Grisélidis, discours du pauvre curé. Nous étions tout à l'heure à l'auberge; maintenant nous entrons à l'église; on aimait au moyen âge les couleurs tranchées, les contrastes nets. Les teintes passées qu'on a vues à la mode depuis, mauve, crème, vieux rose, n'attendrissaient personne; et nous savons que Chaucer, quand il était page, avait un superbe costume dont une jambe était rouge et l'autre noire; le rire était inextinguible et rejaillissait en ricochets indéfinis; les désespoirs étaient sans mesure; le sens précisément de la *mesure* manquait; ce fut

un des résultats de la renaissance que sa vulgarisation. Panégyriques et satires étaient volontiers poussés à l'extrême. L'esprit logique, propagé parmi les lettrés par l'éducation scolastique, produisait ici son effet : on tire à part une qualité simple et on disserte sur elle, négligeant tout le reste. C'est ainsi que Grisélidis devient Patience et Janicola Pauvreté et que, par une transition facile et imperceptible, on en arrive à créer les personnages abstraits des romans et du théâtre : Couardise, Vaillance, Vice. On trouvait ces personnages, dont le seul nom nous fait frémir, parfaitement naturels ; ils ressemblaient à s'y méprendre à Grisélidis, à Janicola et à maints autres personnages ayant des noms à eux, leur appartenant en propre.

Le succès de Grisélidis en est la preuve. Cette pauvre fille, épousée par le marquis de Saluces, qui la répudie pour éprouver sa patience et lui rend ensuite sa place d'épouse, eut une popularité immense. Boccace avait conté ses malheurs dans le *Décaméron;* Pétrarque trouva l'histoire si belle qu'elle lui parut digne de cet honneur suprême : une traduction latine. Chaucer la fit passer du latin en anglais ; ce fut son conte du clerc d'Oxford. Elle fut mise plusieurs fois en français. Pinturicchio représenta les aventures de Grisélidis en une série de tableaux conservés à la Galerie-Nationale de Londres. L'histoire fournit le sujet de pièces en Italie, en France et en Angleterre. Cette peinture excessive était juste ce qu'il fallait pour aller au cœur ; on pleura sur elle au XIVe siècle, comme sur Clarisse au XVIIIe. Pétrarque, écrivant à Boccace à propos de Grisélidis, emploie presque les mêmes termes que lady Bradshaigh écrivant à Richardson au sujet de Clarisse.

« Si vous m'aviez vue, dit la dame, vous auriez été sûrement pris de pitié. Livrée à moi-même, dans mes angoisses, je posais le livre, je le reprenais, je marchais dans la chambre, je laissais couler un flot de larmes; puis, les yeux essuyés, je me remettais à lire, — trois lignes au plus, — en m'écriant : pardonnez-moi, bon M. Richardson, je ne peux continuer. C'est votre faute, si vous êtes allé plus loin que je ne peux supporter. »

Je fis lire cette histoire, écrit Pétrarque, « à un de nos amis communs, de Padoue, homme d'un esprit très élevé et d'un vaste savoir. A peine arrivé au milieu de l'écrit, il s'arrêta tout à coup, suffoqué de larmes ; un moment après, s'étant remis, il le reprit dans ses mains pour en continuer la lecture, et voilà qu'une seconde fois les sanglots lui coupèrent la voix. Il déclara qu'il lui était impossible de continuer, et chargea une personne fort instruite qui l'accompagnait d'en achever la lecture. » Vers ce même temps, selon toute probabilité, Pétrarque, qui aimait à renouveler cette expé-

rience, comme on le voit dans la même lettre, donnait ce récit à lire au poète et négociateur anglais qui était venu le visiter dans sa retraite, et Chaucer, moins libre par là même que pour ses autres récits, ne changeait presque rien au texte de Pétrarque. Chez lui, comme chez son modèle, Grisélidis, c'est Patience, sans plus; à cette vertu tout est sacrifié; Grisélidis n'est plus femme, ni mère; elle n'est que l'épouse patiente, Patience faite épouse. On lui retire sa fille, pour la tuer, lui dit-on, sur l'ordre du marquis. « Ainsi soit-il, » répond Grisélidis, qui toutefois se risque à demander qu'on enterre « le petit corps à l'abri des bêtes et des oiseaux, » à moins cependant « que mon seigneur n'en ait décidé autrement. » Chacun, sur ce, de s'extasier et de s'attendrir. L'idée de supplier son mari, de se jeter à ses pieds, de le fléchir, ne lui vient pas à l'esprit; elle sortirait de son rôle qui n'est pas d'être mère, mais d'être Patience.

Chaucer laissa son recueil de contes inachevé; nous n'en avons pas la moitié; mais c'est assez pour pouvoir le juger. On y voit suffisamment, lorsqu'on passe en revue cette série si variée, de quels dons d'observation, de compréhension, de sympathie, il était doué; on voit comme il sait bien mettre ses personnages en scène, et comme ses personnages sont habilement choisis pour représenter toute l'Angleterre contemporaine. Le poète y paraît plein de cœur et en même temps plein de sens. Il n'est pas sans se douter que ses histoires pieuses, indispensables pour que sa peinture soit complète, pèchent par la monotonie et l'exagération des bons sentimens. En leur donnant place dans son recueil, il est de son époque et contribue à la faire connaître; mais quelques notes railleuses disséminées çà et là montrent qu'il est supérieur à son temps, que, malgré ses longues dissertations et ses digressions, il a, — chose rare à ce moment, — une certaine notion, du moins théorique, de l'importance de la mesure. Il laisse parler ses héros, mais n'est pas leur dupe; si peu leur dupe, que parfois même il n'y peut tenir et les interrompt ou leur rit au nez. Il rit au nez de l'ennuyeuse Constance le soir de son mariage; il montre ses compagnons s'assoupissant sur leurs montures au son des solennelles histoires du moine, et à peine préservés d'un sommeil complet par le bruit des sonnettes du cheval. Il se fait interrompre brusquement lui-même par l'hôte, lorsqu'il raconte en vers de mirliton, *rym doggerel*, pour satiriser les romans de chevalerie, les apertises d'armes et les merveilleuses aventures de l'incomparable sire Thopas. Avant que nous ayons pu murmurer le mot invraisemblance, il nous avertit que le temps des Grisélidis est passé et qu'il n'en existe plus de nos jours. Quand on approche de Cantorbéry

et qu'il convient de finir sur un mode plus recueilli, il donne la parole à son pauvre curé, et celui-ci nous avertit que son discours sera un sermon, un vrai sermon, avec verset des Écritures ; *Incipit sermo*, porte un des manuscrits ; il parlera en prose comme à l'église : « Pourquoi sèmerais-je de l'ivraie, quand je peux semer du blé ? » Tous consentent, et c'est avec l'assentiment de ses compagnons, devenus plus sérieux à l'approche de la ville sainte, qu'il commence pour le bien de leurs âmes son ample « méditation. »

Ce bon sens, qui a fait donner aux *Contes de Cantorbéry* un agencement si conforme à la raison et à la nature, est une des qualités les plus éminentes de Chaucer. Elle paraît dans les détails comme dans l'ensemble et lui inspire, au milieu de ses récits les plus fantaisistes, des remarques rassurantes qui nous montrent que la terre et la vie réelle ne sont pas loin et que nous ne courons pas le risque de tomber des nues. Il rappelle avec à-propos qu'il y a une certaine noblesse, la plus haute de toutes, qu'on ne saurait léguer par testament, que les échantillons corrompus d'une classe sociale ne doivent pas faire condamner toute la classe : *Of every ordre some schrewe is, pardee;* que, dans l'éducation des enfans, il faut se garder d'en faire trop tôt des hommes ; si on les mène avant l'âge aux fêtes, ils deviennent « effrontés, » *to soone rype and bold... which is ful perilous;* sur les grands capitaines, qu'on eût traités de « brigands » s'ils eussent fait moins de mal. Cette dernière idée est indiquée en quelques vers d'un humour si vraiment anglais qu'ils font songer à Swift et à Fielding ; et l'on peut d'autant mieux en effet songer à Fielding qu'il a consacré tout son roman de *Jonathan Wild le Grand* à développer exactement la même thèse.

Enfin à ce même bon sens de Chaucer on doit une chose plus remarquable encore ; c'est que, avec sa connaissance du latin et du français, vivant dans un milieu où ces deux langues avaient une grande faveur, il écrivit uniquement en anglais ; sa prose comme ses vers, son traité sur l'*Astrolabe*, comme ses contes, sont en anglais. Il appartient à la nation anglaise et c'est pourquoi il écrit dans cette langue ; c'est assez pour lui de cette raison. « La noble lignée des clercs de Grèce ne s'est-elle pas contentée du grec ? et les Arabes ne se sont-ils pas contentés de l'arabe, et les Juifs de l'hébreu, et les Romains du latin ? » Chaucer se servira donc du franc anglais *naked wordes in englissh ;* il emploiera le langage national, « l'anglais du roi », — *the king that is lord of this langage.* Et il l'emploiera, comme en vérité il l'a fait, pour traduire au juste ses pensées et non pour les embellir ; il hait les travestissemens, il adore la vérité ; il veut que les mots et les choses

soient dans la plus étroite relation possible : « Les mots doivent être cousins des faits. »

La même sagesse fait encore que Chaucer ne se perd pas en vains efforts pour tenter d'impossibles réformes et pour marcher à contre-courant. On lui en a adressé des reproches de notre temps ; et certains, par amour des Anglo-Saxons, se sont indignés de la quantité de mots français que Chaucer emploie : que n'est-il remonté aux origines du langage ! Mais Chaucer n'était pas de ceux qui, comme dit Milton, croient arrêter un tremblement de terre en collant leur épaule au sol ou qui ferment les grilles de leur parc pour empêcher les corneilles de s'en aller. Il s'est servi du langage national tel qu'il existait de son temps ; la proportion des mots français n'est pas plus grande chez lui que chez la masse de ses contemporains ; les mots dont il s'est servi étaient vivans et féconds puisqu'ils vivent encore, eux et leurs familles ; la proportion des disparus est prodigieusement petite, étant donné le temps écoulé. Quant aux Anglo-Saxons, il a gardé en lui, comme la nation elle-même, quelque chose de leur génie recueilli et puissant ; mais sans le savoir, et ce n'est pas de sa faute s'il ignore ces ancêtres ; tout le monde les ignorait de son temps. La tradition était rompue ; on remontait dans le passé littéraire jusqu'à la conquête et de là, on allait d'un trait aux « gentils Bretons d'autrefois. » Dans son énumération des bardes célèbres, Chaucer donne place à Orphée, Orion, au « Bret » Glascurion ; mais l'auteur de *Beowulf* lui est inconnu. Shakspeare de même s'inspirera dans ses pièces du passé national ; il remontera au temps des Deux-Roses, au temps des Plantagenets, au temps de la grande charte, et, passant par-dessus la période anglo-saxonne, demandera aux Bretons l'histoire de Lear et de Cymbeline.

L'éclat avec lequel Chaucer employa la nouvelle langue, la renommée immédiate de ses écrits, la manière dont il avait plié l'anglais aux sujets les plus hauts et les plus bas assura à cet idiome sa place définitive parmi les grands langages littéraires. Il avait, même du temps de Chaucer, une tendance à se résoudre en dialectes, comme, au temps de la conquête, le royaume tendait à se résoudre en sous-royaumes. Chaucer le savait et s'en préoccupait ; il s'inquiétait de ces différences de langue, d'orthographe, de vocabulaire ; il fit son possible pour régulariser ces différences ; il avait sur ce sujet des idées arrêtées. Les fantaisies des copistes, chose bien rare dans ce temps, le faisaient frémir, et rien ne montre mieux la foi qu'il avait dans la langue anglaise comme langue littéraire que ses recommandations réitérées aux lecteurs et aux copistes qui liront ses poèmes à haute voix ou les transcriront. Ses efforts contribuèrent à l'œuvre de concentration ; les dialectes après lui perdirent de

leur importance et celui qu'il employa (*East midland)* devint le langage de la nation.

Son vers est aussi le vers de la nouvelle littérature, formé par une transaction entre l'ancienne et la nouvelle prosodie. L'allitération, qui n'est pas encore morte et qu'on emploie encore de son temps, ne lui plaît pas ; ces bruits de grelots lui semblent ridicules :

I can not geste, run, ram, ruf by letter.

Ridicule aussi à ses yeux la *rym doggerel* des romans populaires du type *sire Thopas*. Son vers est le vers rimé, aux accens fixes et aux syllabes variables. La presque totalité des *Contes* est écrite en « vers héroïques » rimant deux à deux et contenant cinq syllabes accentuées.

Le même bon sens optimiste et tranquille qui lui a fait adopter la langue de son pays et la versification usuelle, qui l'a empêché de réagir avec excès contre les idées reçues, l'a empêché aussi de se faire, par patriotisme, piété ou orgueil, des illusions sur sa patrie, sa religion ou son temps. Il en fut cependant autant que personne, les aima et les honora mieux que pas un. L'impartialité de jugement de cet ancien prisonnier des Français est extraordinaire, supérieure même à celle de Froissart qui, originaire de pays mitoyen, était par naissance impartial et qui, de plus, à mesure que l'âge vint, montra par la revision de ses *Chroniques* des préférences décidées : vers la fin du siècle, Froissart était une des reprises de la France. Chaucer, d'un bout à l'autre de sa carrière, demeure le même, et le fait est d'autant plus remarquable que sa tournure d'esprit, son inspiration et son idéal littéraire deviennent de plus en plus anglais à mesure qu'il prend des années. Il reste impartial ou plutôt en dehors de la grande querelle à laquelle cependant il avait participé dans la vie réelle ; ses œuvres ne contiennent pas un vers qui soit dirigé contre la France, ni même un seul éloge de son pays où celui-ci soit loué en tant que rival heureux du nôtre. Aussi Des Champs, grand ennemi des Anglais qui avaient non-seulement ravagé le royaume en général, mais même en particulier, brûlé sa maison de campagne, faisait-il exception dans ses haines et rendait-il hommage à la sagesse et au génie du « noble Geoffrey Chaucer, » ornement du « royaume d'Énée, » l'Angleterre.

La rédaction des *Contes de Cantorbéry* occupa les dernières années de la vie de Chaucer. Il composa encore à ce moment son traité de l'*Astrolabe* en prose, pour l'instruction de son fils Louis, et quelques poésies détachées, pièces mélancoliques où il parle de fuir le monde et la foule, où il demande au roi de le secourir dans

sa misère, où on le voit se replier sur lui-même, se recueillir, se résigner. Il était alors, malgré cette mélancolie, le roi incontesté des lettres anglaises; une amitié de la vie entière l'unissait à Gower; les jeunes poètes venaient à lui : Hoccleve, Scogan et Lydgate le proclamaient leur maître. Sa figure, dont les traits nous sont connus grâce au portrait dessiné par Hoccleve, avait pris une expression de douceur et de recueillement; il aimait plus à écouter qu'à parler et, dans les *Contes de Cantorbéry*, l'hôte le raille pour son air pensif, ses yeux baissés, « qui semblent chercher un lièvre à terre, » et pour cette corpulence que l'âge lui a donnée et qui le rend comparable à Harry Bailey lui-même. Quand Henri IV monta sur le trône, dans les quatre jours qui suivirent son avènement, il doubla la pension du poète (3 octobre 1399) qui loua alors pour deux livres seize shillings et quatre pence par an une maison et un jardin dépendant de Sainte-Marie de Westminster; le bail est encore conservé dans les archives de l'abbaye. Il s'éteignit l'année d'après dans cette tranquille retraite et fut enterré à Westminster, non loin des sépulcres où dormaient ses protecteurs, Édouard III et Richard II, dans le bras du transept appelé depuis le coin des poètes, où nous voyions naguère descendre le cercueil de Browning et où l'on déposait hier celui de Tennyson.

Nul poète anglais ne jouit plus vite d'une renommée plus grande et plus constamment égale à elle-même. Au XVe siècle, on ne fit guère que le pleurer et le copier. — « Hélas! dit Hoccleve, celui qui fut l'honneur de la langue anglaise est mort! O maître chéri, père révéré, Chaucer, mon maître, fleur de l'éloquence, miroir d'entendement fécond, poète au savoir incomparable, que n'as-tu, sur ton lit de mort, légué à tes élèves ta merveilleuse sagesse! » A la renaissance, Caxton imprime ses œuvres, Henri VIII les excepte de sa prohibition des livres de « fantaisie; » sous Élisabeth, Thynne les annote, Spenser voit dans Chaucer « la source pure du vrai anglais, » et Sidney le porte aux nues. Au XVIIe siècle, Dryden rajeunit ses contes; au XVIIIe, l'admiration est universelle et gagne Pope et Walpole. De notre temps, les savans de tous les pays se sont appliqués à commenter ses œuvres et à débrouiller sa biographie. Une société s'est fondée pour publier les meilleurs textes de ses écrits, et sa *Légende des femmes exemplaires* inspirait naguère un délicieux poème à ce lauréat qui dort aujourd'hui tout près du grand ancêtre, sous les dalles de la fameuse abbaye.

J. J. JUSSERAND.

LE

PARC NATIONAL DES ÉTATS-UNIS

Au moment où l'Exposition de Chicago attire en Amérique un grand nombre de Français, l'occasion est bonne de leur donner un conseil qu'ils seront ravis d'avoir suivi.

A mon retour d'une excursion au Parc-National des États-Unis, je m'empresse d'en indiquer et d'en proposer le voyage à mes compatriotes.

S'il est vrai, comme j'en ai l'assurance, qu'il n'est pas au monde un pays plus merveilleux, ils seront certains de ne pouvoir faire, de leur vie, une exploration plus étrangement captivante.

Il faut d'abord dissiper un mirage, et définir les mots. Le Parc-National éveille, par son nom, l'idée d'un jardin de plaisance, et à ce compte, il est fort mal nommé. C'est une région de 10,000 kilomètres carrés, grande comme un tiers de la Belgique, située au cœur des montagnes Rocheuses, à l'angle des États de Wyoming, de Montana et de l'Idaho, enfermée de tous côtés par un rempart de pics et de glaciers. Elle est un théâtre de prodiges; leur découverte toute récente a ému le Nouveau-Monde, sans être encore fort populaire sur l'ancien continent. M. Jules Leclerc, président de la Société de géographie de Bruxelles, dans une intéressante relation d'un voyage fait au Parc-National en 1883, a établi, d'après un rapport du savant américain A.-C. Peale, un essai de bibliographie spéciale à ce sujet. Il ne compte pas moins de cent dix-huit

travaux de toutes natures et de toutes étendues, parmi lesquels la France n'est pas représentée : car on ne saurait tenir un grand compte des rapides esquisses de M. Gauilleur ou de M. Tissandier. Il est temps de rompre le silence, et de cesser d'ignorer chez nous que les explorations récentes ont enrichi la terre habitée d'un pays merveilleux.

Dès les premiers rapports des explorateurs, MM. Doane, Langford, Hayden, l'État s'est aussitôt saisi de ce pays qu'il ne se connaissait pas. Depuis le 1er mars 1872, un vote du congrès des États-Unis a réservé et déclaré propriété nationale toute la province qui entoure le lac de la Yellowstone, les bassins des geysers, les sources chaudes, les rivières Yellowstone, Gardner, Firehole, Missouri. Il est défendu de s'y fixer, d'y acheter des terrains, d'y chasser, d'y bâtir, d'emporter des souvenirs, de déranger la disposition naturelle des lieux : c'est la sauvagerie garantie, patentée par le parlement; c'est la barbarie officiellement protégée, c'est l'entretien de l'inculte, et la religion de la nature. Quand un arbre tombe, on abat la portion qui obstrue la route, et on laisse les tronçons pourrir à leur place. Car une route facilite l'accès de ce maquis, où les elques et les castors dorment en liberté.

Malgré la distance, qui épouvante nos habitudes européennes, vous n'hésiterez pas à monter dans le « Nord-Pacifique, » qui relie New-York à San-Francisco. Le Yellowstone-Park est sur le trajet de l'un à l'autre Océan.

De Chicago, la durée du voyage, sans arrêts, est de quarante-huit heures, qui passent fort agréablement, et parce que les trains sont confortables et pittoresques, et parce qu'il n'y a aucune ville importante sur le parcours, sauf Saint-Paul-Minneapolis. Ce sont les grandes capitales qui allongent les voyages. Ici, les bourgades comptent chacune quelques cabanes en planches, et n'ont de séduisant que leurs noms : Sycomore, Byron, Saint-Cloud (buffet), Bismarck, un pauvre village; New-Salem, Glendive. Le touriste traverse à toute vapeur, assis sur la plate-forme découverte à l'arrière du train, tantôt des gorges rocailleuses aux tons d'or et de vermillon, tantôt des sables ondulés, tantôt des landes arides, où les étincelles de la locomotive mettent le feu aux herbes desséchées et aux arbres.

Enfin, un matin, la machine stoppe à un point de jonction qu'on appelle Livingstone, une bourgade toute jeune, et déjà prospère. Le convoi qui vient de l'Atlantique y croise celui qui vient du Pacifique. Une cheville d'or est scellée dans le rail, au point où les ouvriers soudèrent les deux tronçons de la voie en construction : ce fut comme la fusion des deux océans et des deux hémisphères.

Les voyageurs à destination du Parc descendent là, et prennent un petit train local qui relie Livingstone à Cinnabar : c'est le point terminus de la voie ferrée. Il n'y a pas de chemins de fer dans le Parc, pour ne point commettre un anachronisme dans ce morceau de pays primitif. A Cinnabar, où l'on débarque le matin vers dix heures, trois grands mail-coachs à huit chevaux attendent les touristes : on part aussitôt. Les voitures rebondissent durement contre leurs épais ressorts de cuir, sur la piste accidentée qui suit les creux de la chaîne rocheuse et les méandres des torrens, dans un panorama grandiose : cirque immense où les gradins sont des crêtes inaccessibles qui se superposent en s'élevant vers la nue, comme une houle montante. Par la porte de la Montagne, la route débouche sur la vallée du Paradis, où des huttes basses, faites en troncs d'arbre mal équarris, émergent çà et là de l'herbe épaisse. L'une d'elles porte une pancarte : *Post Office-Saloon*. C'est la poste et le cabaret. Les murs sont faits de huit à dix bouleaux couchés les uns sur les autres, raccourcis à la mesure convenable, cimentés avec de la boue. Des pierres parsemées assurent au toit de branches une résistance suffisante contre le vent. La vallée s'elargit, les pins et les trembles l'ombragent de leurs larges rideaux de verdure. La carriole franchit un dernier défilé, et l'on entre au pays merveilleux, *Wonderland*, devant les sources du Mammouth, par la vallée imposante de la rivière Gardner, au galop des vingt-quatre bêtes qu'excitent les cowboys en culottes de cuir.

Le 19 septembre 1870, le jour même où Paris était investi par l'armée prussienne, la mission conduite par le général Washburn pour explorer la région de la Yellowstone campait mélancoliquement sur le bassin supérieur des geysers de la Firehole, en peine et en quête d'un compagnon perdu. Les explorateurs avaient attaché, le long de leur passage, aux branches des arbres, des avis détaillés indiquant à leur camarade la direction à suivre pour les rejoindre; ils déposaient çà et là, sur les rameaux, des paniers de vivres, pour le ravitailler s'il avait le bonheur de les rencontrer. Durant vingt jours, ils crièrent le nom de M. Everts aux échos des montagnes Rocheuses; ils tirèrent des coups de fusil, firent flamber des forêts entières en guise de fanal et de signaux, dépêchèrent des cavaliers en tous sens. Quand ils le retrouvèrent, il était hâve, épuisé, à demi fou. Son cheval s'était emballé, avait cassé sa longe, emportant les armes et l'équipement de son maître. Celui-ci demeura sans munitions, sans vivres, sans couvertures, couchant près des sources d'eau chaude pour se garantir du froid pendant la nuit, y faisant bouillir des racines de chardons pour se nourrir. Il mourait de faim ; il voyait passer des troupes de gibier sans pouvoir les chasser; il fut guetté toute une nuit par un lion

de Californie, sans avoir rien autre sur lui qu'un lorgnon, avec lequel il allumait du bois sec au soleil.

Le pays que parcouraient ces excursionnistes était inconnu, tout à fait inexploré ; ils faisaient une découverte en Amérique. Quelquefois ils croisaient sous les arbres un squelette jauni : c'étaient les restes de quelque chasseur aventureux massacré par les Indiens. La nuit, il fallait allumer de grands feux et faire veiller deux sentinelles pour jeter l'alarme à l'approche des lions ou des Sioux.

Telle était cette région ignorée il y a vingt-deux ans. En 1877, une bande de Pieds-Noirs, commandée par les chefs Miroir et Oiseau Blanc, massacra dans son campement une société de huit touristes sur les bords de la Firehole. Aujourd'hui, tout ce pays est sillonné de routes que parcourent en tous sens plus de 15,000 touristes chaque été. Ils y trouvent des hôtels suffisamment confortables, éclairés à la lumière électrique, des attelages, des relais, un service qui sur certains points ne laisse rien à envier à la Suisse, la poste, le télégraphe, des routes entretenues, des voyageurs venus du monde entier, et les dames font trois toilettes par jour.

Il faut quelque raison pour expliquer un changement si profond dans l'aspect d'un pays naguère barbare, inconnu, fréquenté seulement, à de rares intervalles, par des bandes de Peaux-Rouges, de Pieds-Noirs ou de Nez-Percés : or, ici, les raisons ne manquent pas, sur cette terre merveilleuse, ce *Wonderland*, ce pays de fantasmagorie gigantesque et de prodiges tels, qu'en aucun point, sur toute la surface du globe, on ne lui saurait rien comparer.

Depuis longtemps on savait, par les récits des trappeurs échappés à la poursuite et aux flèches des Indiens, qu'il se passait des phénomènes invraisemblables à l'intérieur d'un immense cirque de montagnes presque infranchissables, dans le far-west. Le soir, assis devant le feu du bivouac, ils faisaient aux cowboys effrayés des récits féeriques, où des rivières glacées devenaient subitement bouillantes par le frottement, où des montagnes de verre portaient des forêts pétrifiées, où l'on voyait des palais et des temples magnifiques, avec des festons de perles et des tours dentelées, des fournaises fumantes, des chaudières bruyantes, des murailles d'or, des terrasses de marbre et d'onyx. Que penser de ces merveilles, si l'on songe qu'ici l'imagination des sauvages a embelli à peine la réalité ?

I.

Les sources chaudes du Mammouth présentent le plus étonnant ouvrage d'architecture naturelle. On n'y a découvert aucun

animal fossile, comme leur nom porterait à le croire : il désigne seulement les dimensions peu communes de ce bassin thermal. Au sommet d'une montagne de deux mille mètres, qui domine la vallée de la rivière Gardner, s'échappent de nombreuses sources bouillantes, dont le débordement inonde depuis des siècles le versant. Ces eaux ont la propriété de déposer sur leur cours des matières diverses, carbonates et silicates, dont l'accumulation plusieurs fois séculaire a fait à la montagne une cuirasse de marbre et d'albâtre; des terrasses et des vasques en étages se superposent ainsi de la base au sommet, continuellement lubrifiées par la mince couche d'eau, et offrent le plus imposant ensemble.

A première vue, on ne distingue qu'un immense revêtement blanc, qui semble collé au flanc de la montagne sur toute sa largeur et sur toute sa hauteur; c'est comme un glacier qui aurait saisi tout un versant, et qui irait mourir jusqu'aux bords de la rivière, par une couche de plus en plus mince. L'effet est éblouissant quand le soleil luit, et ne saurait être supporté à l'œil nu. Il faut se pourvoir de lunettes bleues à l'hôtel avant le départ. Mais par les temps sombres ou pluvieux, le prestige disparaît; l'éclatante blancheur fait place à une teinte sale de glace à demi fondue. Les couleurs ont besoin de soleil.

En approchant, on découvre que ce revêtement n'est pas uniforme; c'est une immense rampe qui descend du sommet par des étages de vasques capricieusement creusées, sur une superficie de trois milles carrés.

L'esprit demeure déconcerté devant les multiples combinaisons de ces terrasses féeriques, de ces bassins peu profonds, en toutes dimensions, à toutes températures. On marche sur un sol artificiel. Cette splendide série de cuvettes superposées semble un gigantesque escalier de Versailles. Chaque humide palier a été baptisé d'un nom pittoresque ou poétique : Terrasse de Minerve, Terrasse de Jupiter, Terrasse Miniature, Source Orange, Cuisine du Diable, Source de Cléopâtre. Un sentier couvert de planches longe de côté ces gradins fumans. Chaque cuvette, pleine jusqu'au bord, est entourée d'une margelle en dépôts calcaires, dont les dentelures, les festons, les teintes défient l'imagination. Ici, une mince nappe d'eau bleue dort dans une coupelle blanche; là, les rebords ont la fine transparence de l'albâtre, avec des veines roses. On a sous les yeux toutes les merveilles de la plus délicate orfèvrerie polychrome, des patènes ciselées, émaillées de tons crème et saumon, où repose une eau si pure, que les moindres détails du fond sont visibles; ce sont de larges coupes autour desquelles les « formations » font des colliers de perles diaphanes; ce sont des

piscines peu profondes et plates, où les parois présentent toutes les richesses et toutes les extravagances d'une ornementation prodigue. L'escalier géant se rétrécit à mesure qu'on monte; les vasques sont moins larges, plus profondes; les margelles sont plus hautes; l'eau, plus près de son origine, est plus chaude. Le sol devient mou, inconsistant, souple sous les pas. Nous voici aux dernières cuvettes du sommet; elles ont une forme ronde parfaite; des nuages de buée voltigent à leur surface. La pierre prend une apparence fluide, comme si elle coulait en cascade avec la mince couche d'eau. Au-delà, le flanc de la montagne s'aplatit en un vaste palier, puis remonte par une pente boisée jusqu'aux derniers sommets de la chaîne. Ici, le revêtement n'a plus la même continuité, ni la même persistance; il alterne avec des oasis de terre végétale où des pins plongent leurs courtes racines, et jouissent de leur reste en attendant leur funeste sort. Des jets, des rigoles sourdent de tous les côtés, et continuent sans trêve l'œuvre d'envahissement; les plaques calcaires se forment, s'amorcent partout, s'étendent, se rejoignent, étreignent la terre et les arbres, s'épaississent par un progrès lent et inéluctable. Des sources ont elles-mêmes bouché leur orifice par leurs dépôts qui s'élèvent en cônes; on peut compter les siècles d'existence par les stratifications circulaires. De grandes taches, pareilles à d'énormes pustules lépreuses, ont gagné et cerné des massifs de pins, dont les troncs noirs, desséchés, morts, semblent appeler du secours, de leurs longs bras décharnés.

On chemine à travers ces précipitations de silicate blanc et rose qui font au sol une housse rigide. Des torrens d'eau chaude roulent et gloussent en dessous, lâchant des fusées de vapeur par tous les interstices de la croûte, qui les couvre comme une écume durcie. Dans les vasques, plongent des objets divers, vieux souliers, paniers, fers à cheval, que les touristes pourront emporter dès le lendemain comme spécimens de pétrifications, tant le dépôt est rapide. Le soufre et le fer varient de tons rouges et jaunes les rebords des bassins, les bourrelets à demi crevés du sol. Les formations les plus jeunes présentent, avant de se durcir et de se conglutiner, l'aspect de filamens fromageux et d'écailles minces. L'air est chargé d'émanations sulfureuses; on respire une atmosphère de thermes. Tout le haut du versant, au-dessus des grandes terrasses, est ravagé, miné, travaillé par les sources chaudes qu'on entend gronder sous le sol. Çà et là, dans les clairières, elles s'échappent au centre des lacs isolés qui débordent; elles s'étalent plus bas sur les taches verdâtres qu'elles laissent, et qu'elles enrichissent peu à peu de feuillures minces comme

des éclats de mica. Parfois, la montagne s'échancre en forme d'une haute brèche, dont la muraille est un large jet de lave solidifiée. En montant toujours, on traverse de nouveaux plateaux blancs où des boursouflures se soulèvent, crevées par des filets d'eau qui suintent. Les traînées de dépôt prennent toutes les teintes, du rose au bleu, du vert à l'or. Ici, l'on dirait des ruisseaux de lait coulant sur un lit de neige; on gravit des mamelons dont la pointe suppure comme un gros abcès. Sur le trajet des courans souterrains, des bubons humides semblent rejeter un pus clair; toute la région présente les horreurs et les teintes riches d'une plaie putréfiée. On descend par une échelle, dans des crevasses profondes qui sont des étuves où perle du soufre; dans la mare voisine, il suffit de laisser quelques minutes des dollars d'argent pour qu'ils se couvrent d'un enduit très fin et deviennent des pièces d'or. Plus loin, l'eau a coulé jadis : les énormes dépôts constatent son passage; mais ils ont fini par boucher tous les trous dans leur propre épaisseur; l'eau a cherché une autre issue, et toute la région est sèche, étalant au soleil ses glacis blancs et roses, qui lui donnent l'aspect d'une gigantesque pièce de confiserie.

On erre ainsi durant des heures au milieu de ces riches colorations, sur ce sol étrangement orné, que les trappeurs avaient à peine embelli dans leurs récits, quand ils disaient avec terreur qu'il leur était apparu, à travers les arbres, des temples de fées, des palais d'agate et d'albâtre. Devant ces phénomènes stupéfians qui sont l'œuvre patiente et délicate de la nature durant des milliers d'années, la peur a dû précéder l'admiration.

Nous voici redescendus à mi-côte jusqu'à la terrasse de Minerve. Il n'y a plus d'arbres : devant nous s'étale, dans son imposante étendue, la grande vallée de la Gardner, qui serpente jusqu'à l'horizon des montagnes violettes. Au pied de l'escalier, se dresse un cône de pierre, haut et étroit, comme un doigt qui trouerait le sol. C'est un geyser éteint; au temps de son activité, il s'est peu à peu entouré de cette gaine solide et montante; elle a fini, quand la pression de l'eau est devenue insuffisante, par le dominer et l'ensevelir sous le mausolée qu'il avait bâti. Ce tombeau naturel est fort vieux; il s'effrite, et la geysérite s'en dissocie. Comme il est percé d'un tube dans toute sa hauteur, il est question de canaliser, sous le sol spongieux qui le supporte, un courant d'une source supérieure, qui jaillira de cette tombe, et en repolira, par ses dépôts rajeunis, les flancs ridés et ébréchés.

A droite, la vallée est fermée par une muraille abrupte; au-dessus de la zone des sapins, le versant se dresse en crête droite, striée, inabordable. L'autre rive du fleuve s'elève et s'éloigne vers la

chaîne compliquée qui ferme l'horizon de ses plans successifs, brumeux comme des nuages. Dans la trouée, la Gardner roule et heurte les rocs de ses rapides, blancs d'écume. Des cavaliers sont comme des points noirs sur la route poudreuse de Cinnabar. Entre le Mammouth et le fleuve, s'étend une large plaine, où se soulèvent quelques mamelons verts et rians; le sol se creuse en crevasses d'où émerge la cime des arbres qui ont pris racine au fond. Le drapeau américain flotte au sommet d'un mât, près du camp dont les tentes blanches animent un coin de la vallée. Au centre, l'hôtel unique allonge sa toiture rouge, ses murailles de bois peint en jaune, et sa galerie couverte où les touristes se reposent après l'excursion sur la montagne d'albâtre.

L'hôtel du Mammouth est le plus important du Parc. C'est lui qui reçoit les voyageurs à leur arrivée de Cinnabar, et qui les renvoie à leur sortie. C'est de là que se fait chaque matin le départ pour la tournée. Une quarantaine d'excursionnistes le quitte tous les jours pour commencer le tour, dans le même sens, au moment où quarante autres rentrent. Le Parc est ainsi sillonné sans cesse par des caravanes qui se suivent à égale distance, et qui se remplacent dans les hôtels de la route.

C'est un manège.

Au Mammouth, si l'on veut prendre quelque repos avant d'entreprendre le voyage, les distractions sont modérées, comme il est vraisemblable qu'elles le soient dans un hôtel qui s'élève au milieu du désert. Le soir, les soldats du camp, dans leur coquet costume qui rappelle nos chasseurs alpins, viennent donner, dans le hall, des concerts de mandolines. Les voyageuses qui sont musiciennes jouent des valses sur un très beau piano à queue. Pendant le jour, la grosse distraction est l'arrivée et le départ des diligences. L'extrême mobilité des touristes fait qu'on est vite de la maison. On est un ancien, quand on est là depuis deux jours. A midi, les « nouveaux » arrivent; et l'on se sent pour eux, pour leur étonnement et pour leur inexpérience, le même indulgent dédain dont on s'est senti soi-même l'objet, le jour de l'arrivée. Les groupes ont une tendance rapide à l'égoïsme. Après le départ des devanciers pour le Parc, les hôtes de la veille prennent position, ont à leur tour le sourire du gérant, les caresses du molosse, les prévenances des nègres, et les hôtes du jour ont toutes les timidités du conscrit.

Vers la même heure, rentrent ceux qui ont fini la tournée, après être restés absens durant sept jours; ce sont les ancêtres. A deux heures, ils remontent en voiture pour Cinnabar. C'est un va-et-vient perpétuel, au milieu de la journée. Le reste du temps

est morne. L'hôtel est vide; les touristes sont aux sources. Il faut prendre un cheval et explorer les environs.

Le départ pour Cinnabar des touristes qui ont terminé la visite est particulièrement touchant. On sort de table, le déjeuner a été bruyant. Ceux qui reviennent content ce qu'ils ont vu à ceux qui iront voir demain. Tous les hôtes de la maison sont dans le hall et dans la galerie, les uns parce qu'ils vont partir; les autres parce qu'ils accompagnent jusqu'au marchepied leurs amis d'un jour; les derniers, pour assister aux adieux. Pendant une heure, l'hôtel présente l'effervescence d'une ruche; ce sont des porteurs de malles, des voyageurs enveloppés de fourrures, des groupes animés où l'on a regret de se quitter, quand on se connaît à peine. Moi-même, j'accompagne de nouveaux amis de la Nouvelle-Orléans, et l'on se promet, par une sorte d'habitude des adieux, de « se revoir! » Quand? Jamais, sans doute! Sur la place, les mail-coachs à six chevaux se remplissent. Les conducteurs sont sur leur siège, vêtus de cuir jaune à aiguillettes, comme Harpagon, coiffés d'un large feutre de cowboy, gantés de gros gants à crispins, le pied sur le frein, qui est une barre de bois. *Good bye! Good bye!* Quelques jeunes gens et *misses* partent en avant, à cheval... Déjà les dernières voitures disparaissent au tournant de la gorge. La grande place si bruyante demeure vide et silencieuse. Nous restons sur la terrasse sans rien dire. Les départs sont tristes, même quand on ne connaît pas ceux qui partent. Derrière la grosse montagne violette, ils ont disparu, pour aller où? Vers l'inconnu, tout là-bas, vers Cinnabar, Saint-Paul, New-York, la Nouvelle-Orléans, l'Europe. C'est une dispersion, et les récens amis viennent de se quitter pour toujours. Ces disparitions sont tristes comme la mort, et elles en diffèrent à peine, puisqu'on ne se reverra plus!

Le pays, aux alentours, est accidenté, propre aux longues promenades. Une après-midi, j'étais sur le versant opposé au Mammouth, où les chevaux de l'hôtel paissent en liberté avec une clochette, comme chez nous les vaches. Devant la case d'un des cowboys, dormaient deux petits ours, si moelleux, si paresseusement enfouis dans leur belle fourrure, si câlins et si doux, qu'ils semblaient solliciter et provoquer les caresses. Je m'arrêtai à considérer ce groupe gracieux, ces enfans velus dormant d'un innocent sommeil, dans les pattes l'un de l'autre. Ils m'en voulurent sans doute de n'être pas habillé de cuir et de n'avoir pas le même chapeau que leur maître, car le plus gros fit un bond avec ce grondement dont parle Virgile, *graviter frendens*, et il allongea sa grosse griffe qui s'abattit sur le sol à un doigt de moi; les ongles

entrèrent dans la terre. Il m'apparut que, si la longe eût eu quelques centimètres de plus, je n'aurais plus aujourd'hui qu'un pied sur deux. Mais que les apparences sont donc trompeuses, et qu'il se cache souvent de férocité sous les manières doucereuses et félines des bêtes, comme des gens pareillement! Tout en méditant sur ce grave sujet, je laissai là cet ours qui reconnaissait si mal mes sentimens sympathiques, et j'errais dans la vallée déserte, quand je foulai dans l'herbe des ossemens jaunis, des clavicules, des rotules; au même instant, je reconnus le cri rauque d'une hyène. Je l'avais entendu déjà en Tunisie et au Jardin des Plantes. L'aventure de l'ours m'avait mis dans la meilleure disposition d'esprit pour jouir de l'horreur sauvage de ma situation; je me promis que, si je survivais au combat, j'en ferais une page palpitante, en corsant un peu la rencontre. La bête n'était plus qu'à quelques pas de moi, et me jetait un regard mauvais. J'armai mon revolver à toute aventure. Au geste que je fis, l'animal bondit comme pour se sauver, et retomba, violemment retenu par sa corde : c'était une hyène domestique. Je lui sus mauvais gré de son impuissance inoffensive qui me rendait ridicule. Je m'aperçus bientôt que j'étais tout simplement dans un grand parc à bêtes, puisqu'il y avait aussi plus loin, dans des enclos, des elques, des élans, des mousses, des mouflons. Dans l'herbe, à côté des ossemens, je n'avais pas vu des marmites défoncées et des feux éteints : j'étais sur un campement abandonné, et les soldats avaient laissé derrière eux leurs os de moutons.

Par l'effet de l'altitude, qui est en moyenne de quinze cents mètres au-dessus de la mer, la température subit de brusques sauts, d'un jour à l'autre. En plein mois d'août, le thermomètre marque un jour 30 degrés; le lendemain il descend à 5 degrés ou 6 degrés au-dessous de zéro, il y a du givre sur le toit, il faut reprendre les couvertures, allumer les poêles, fermer les portes. De la veille au lendemain, on est passé de Madrid à Copenhague. Les calorifères parcourent tout l'hôtel et forment dans les coins des gerbes de tuyaux repliés sur eux-mêmes, pour étendre la surface de chauffage. On dirait des jeux d'orgue accrochés dans le hall et dans les couloirs. Les dames font cercle autour d'eux, le nez au mur, pour se dégeler.

II.

La route longe la Gardner, et se butte tout à coup à une montagne qui plonge à pic. La rivière s'engouffre d'un bond dans un ravin. Une aiguille de pierre s'élève à l'angle de l'abîme, comme

un signal avertisseur. Au-delà, le gouvernement a fait accrocher aux flancs du roc une longue terrasse de bois, sur laquelle trottent, chaque jour, les diligences à six chevaux, au-dessus du vide, pendant plus de quinze cents mètres. C'est un ouvrage des plus remarquables ; il a coûté 14,000 dollars, c'est-à-dire 70,000 francs. Mais ce qui est autrement impayable, c'est le spectacle de cette gorge sauvage. D'un côté, par-delà la rivière, la montagne s'élève, chargée de sapins et de rochers brisés ; quant à la route de bois, elle longe la muraille droite qui a reçu le nom de la Barrière d'Or. Elle termine les prolongemens du pic Bunsen, comme ferait une brèche ; le roc est tapissé d'une petite mousse fine, dentelée, dense, d'une couleur dorée, qui prend au soleil les tons les plus chatoyans. On dirait quelque fine étoffe soyeuse et souple que des fées auraient jetée par-dessus la crête, pour la laisser pendre le long de la montagne dont elle moule exactement toutes les aspérités, avec des reflets moirés, luisans et ondulés.

Un peu plus loin, on découvre un autre objet d'étonnement.

Lorsque Lépine, le valet de Philaminte, se laisse choir par terre, Trissotin fait pâmer d'aise les femmes savantes : « Bien lui prend de n'être pas de verre ! » Je songeais à Trissotin en passant près de la source de cristal, devant les *Obsidian Cliffs*, les Rochers de verre. Pline l'Ancien conte que les artistes grecs travaillaient l'obsidienne, la taillaient, en faisaient des bijoux, des statuettes : leur art n'eût pu épuiser la matière qu'ils eussent trouvée ici. C'est du verre pur, du sable liquéfié, rejeté en torrens de lave par un volcan aujourd'hui éteint. Les flancs de la montagne ont gardé cette gaine épaisse et étincelante ; pendant plus d'un kilomètre, les roues de la voiture craquent sur un terrain vitreux. C'est là que les Indiens viennent chercher les éclats dont ils font les pointes aiguës de leurs flèches. Est-ce l'obsidienne des anciens, la pierre ὀψιανός que les Grecs se procuraient en Éthiopie et dont ils faisaient des miroirs? Les savans en doutent. Ici, c'est un verre noir, opaque, réfléchissant avec éclat les rayons du soleil : le soir, toute la région semble embrasée aux feux du couchant. On éprouva de grosses difficultés quand il fallut percer un chemin le long de cette pente unie, glacée et résistante, qui eût brisé les pioches. Le surintendant du Parc, M. Norris, eut l'idée de faire allumer de grands brasiers de place en place ; puis, contre la paroi chauffée à blanc, il lança des jets d'eau froide. Les blocs énormes roulèrent ainsi jusqu'au pied de la butte, et laissèrent des vides qui permirent d'amorcer la voie. On voyage comme dans un conte des *Mille et une Nuits ;* la surface de la paroi, polie par endroits, reflète la voiture, et le vent soulève sous les pas des bêtes une redoutable

poussière de cristal. A certains angles, la lave vitreuse a jailli, et s'est solidifiée immédiatement à l'air, formant d'épais faisceaux de prismes, qui semblent l'ébauche équarrie des piliers trilobés d'une nef.

La Fontaine, qui aimait les bêtes, a chanté le dithyrambe des castors :

La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage;
Et nos pareils ont beau les voir,
Jusqu'à présent, tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Depuis deux cents ans, cet hommage reste vrai ; les carrioles de l'État passent à gué la plupart des cours d'eau du Parc, et les castors passent à pattes sèches le Beaver Lake (lac des Castors).

Au pied des Obsidian Cliffs, la rivière Green Creek s'étale, s'engourdit, s'arrête, comme obstruée par un obstacle. Ce sont les castors qui ont abattu les chênes des environs, cimenté de leurs queues des digues gracieusement dessinées, et créé, dans le site le plus ravissant, un lac artificiel à leur usage. De hautes montagnes abritent le vallon ; des arbres vigoureux ombragent sur les rives des légions de grues, d'oies sauvages, de martins-pêcheurs, d'orfraies; toute la flore de la Yellowstone s'y épanouit en fleurettes de toutes nuances, et la brise ride doucement le lac, dont émergent les huttes arrondies des intelligens quadrupèdes.

Après le pays de Verre, on entre dans la région volcanique où fusent les geysers. Des flocons de fumée, des nuages de vapeur s'élèvent et se traînent au-dessus des forêts prochaines, comme si des quantités de locomotives traversaient ces bois, ou comme si l'on approchait d'une région industrielle remplie d'usines. On songe aux collines de la Sambre, où les fumées des fonderies et des hauts-fourneaux voltigent au-dessus des bois de Hourpes et de Landelies.

Le Parc renferme cinq ou six grands plateaux volcaniques, que creusent une quantité considérable de geysers. On a compté jusqu'à dix mille cratères d'eau chaude jaillissante, sourdissante ou stagnante sur les bords des rivières Gibbon, Madison, Firehole, Lewis. Il y a de grands geysers au bassin Norris, près le parc des Elques, aux bassins Supérieur et Inférieur, aux bassins du lac Shoshone, du lac Heart, sans compter les *hot-*

springs, les *paint-pots* disséminés un peu partout. Mais deux bassins sont particulièrement importans et intéressans, ce sont le Supérieur et l'Inférieur. Ils sont l'un et l'autre fort étendus, et résument assez bien, chacun dans leur genre, les différens aspects que peut présenter ce curieux phénomène naturel. D'après les relations de voyages qu'il est facile de comparer, cette région l'emporte de beaucoup, par l'importance, le nombre et la variété, sur les fameux geysers de l'Islande.

Le bassin Inférieur (*Lower Geyser basin*) se trouve à deux étapes, à cheval, du Mammouth, et est peu éloigné du bassin Norris, avec lequel il offre certains points de ressemblance. Il présente l'aspect d'une plaine à peu près unie, largement ondulée, sans bosses ni dépressions. Le Norris alterne les flaques d'eau bouillante avec les îlots de verdure où chantent de petits oiseaux bleus, habitans des forêts prochaines qui viennent le jour, comme en villégiature, faire leur saison d'eaux thermales au milieu des sources. L'Inférieur a depuis longtemps accompli toute son œuvre de dévastation ; les dépôts polychromes ont submergé le plateau entier, où plus rien ne pousse, plus rien ne vit. Les petits monticules blancs que forment les margelles des orifices soulèvent à peine la surface plate de ce champ nivelé. Les geysers sont des bassins à fleur du sol, que signale de loin un faible pli du terrain.

Il en va tout autrement sur le bassin Supérieur ; il est très accidenté lui-même, et les cratères de geysers émergent du sol en blocs rocheux aux formes les plus capricieuses. Ici, la couche des dépôts calcaires s'étend uniformément sur les pentes de plusieurs collines ; elle les moule sous leur manteau blanc et résistant, jusqu'au bas des versans que baigne la rivière bien nommée, la Rivière aux trous à feu (*Firehole River*). On dirait une chaîne neigeuse, un glacier accidenté, un océan de lait qui se serait congelé en pleine tempête. De toutes parts, la croûte blanche est trouée par des flèches, des rocs, des aiguilles, des bosses qui sont les cols exhaussés des geysers. Leurs dépôts leur font ainsi, à leur ouverture, des entrées monumentales d'une architecture sévère et pittoresque, qui explique et justifie leurs noms : la Grotte, le Château-Fort ou les Ruines.

C'est à Norris qu'on fait connaissance avec les premiers geysers, à une demi-journée de Mammouth. Une tente y est dressée pour le lunch, sur une vaste clairière envahie par un marécage. Il y fait fort froid ; on se presse autour du brasero primitif qui chauffe la maison de toile, puis on va aux geysers. Ils sont disséminés dans la forêt, par places et par flaques. Le groupe le plus important a rongé toute la verdure sur un assez grand espace. Il y en a de toutes sortes, des bassins qui forment de gros bouillons au

centre, des jets en artichaut, des bouches étroites qui percent un amas de rochers dont les arcades, les déchirures laissent échapper une odeur de soufre avec des bruits lointains et étranges dans des bouffées de vapeur. Il y en a de grands, de minuscules, de droits, d'inclinés. En voici un qui jaillit horizontalement comme une gueule de bronze crache dans un bassin. On en découvre partout. On tourne un bosquet, on tombe sur une vasque fumante. Tout ce pays repose sur des nappes d'eau chaude, et la croûte est mince. On fait des trous avec une canne, et il sort un jet de vapeur. On marche dans une buée. On dirait un champ de bataille abandonné après un incendie qui aurait dévoré plusieurs hectares, et qui fumerait encore. Ce sont partout des bassins chauds et clairs, des jets bruissans, des gerbes évasées, des colonnes de fumée, droites ou rasantes. Quelques herbes jaunes essaient encore de pousser dans les restes de terre végétale ; des nuées de grosses sauterelles s'y délectent.

Sous le sol on entend des bruits sourds, un vacarme d'eaux secouées, de bouillons, de trépidations, de soupapes humides. De temps en temps, une fusée éclate : c'est un geyser qui part à son heure. Chacun a en main l'horaire des éruptions ; elles sont d'une exactitude qui est presque une politesse. Au moment voulu, tous les touristes s'approchent, font le cercle, guettent les premiers jets, arment leurs kodaks et photographient la gerbe d'eau dès qu'elle fait son apparition.

Ici c'est un bassin clair et profond, là un cratère en geysérite blanche ou en lave noire et friable, ou en roches jaunes et rouges. L'*Encrier du Diable* soulève lourdement de la boue noire, comme si, au fond de cette mare fangeuse, quelque monstre invisible, en se tordant et en se retournant, produisait les boursouflures et les dépressions de la surface. A côté, le bassin Émeraude est d'une limpidité sans égale. L'œil plonge sans obstacle jusqu'à des profondeurs insondables, comme si cette eau était de l'air pur ; il distingue jusqu'au fond les festons délicats des formations, les végétations dentelées, l'entrée noire de la caverne qui s'ouvre sous l'entonnoir, et l'eau colore toute cette vision d'une teinte verte de béryl, la plus douce aux regards. Partout ce sont des crevasses rugissantes, comme des plaies du sol qui crieraient, des entailles qui seraient des gueules hurlantes. Les voix sont stridentes, mugissantes, avec des gloussemens humides et des éclats soudains quand arrive l'heure de l'éruption. Alors la vapeur se condense ; il pleut des gouttes tièdes. Certains cratères ont une telle force de propulsion que la masse d'eau, en retombant, fait trembler la terre à la ronde. Ils ont quelquefois des formes étranges de coquilles ou d'oreilles. Le sol est fait de dépôts cassans, de

cailloux pilés ; il craque sous les pieds ; par endroits, on croirait fouler une plage de sable.

Quelque attrayans que soient ces premiers spécimens, ils n'égalent pas, en intérêt et en puissance, ceux qu'on rencontre les jours suivans. Le plus curieux est celui qu'on appelle « Constant : » il part avec une régularité imperturbable toutes les cinquante secondes. Une déchirure de la rocaille a reçu le nom de « Souffle de chaudière : » elle ne projette ni eau ni sable, mais un vent brûlant qui s'échappe par saccades comme une haleine ou comme le sifflement alterné d'un bouilleur, en faisant le vacarme que produiraient à la fois douze locomotives.

Du bassin Norris au bassin Inférieur, il faut longer la rivière Gibbon. Elle traverse d'abord un pays enchanteur, le parc aux Elques, région touffue, giboyeuse, où, au-dessus des taillis, apparaissent et disparaissent les ramures énormes des élans et des cerfs wapitis. Tout le long de la route fument à travers les arbres les solfatares et les mares chaudes ; des panaches de vapeur s'échappent du feuillage et s'y accrochent.

Dans la rivière même, des rigoles d'eau bouillante sortent de la berge, et un quart du fleuve fume. Dans un bassin bout de l'eau ferrugineuse tellement chargée qu'on lui a donné le nom qu'il mérite : *la mare de sang*. La route est faite d'une échancrure ménagée le long de la berge. Quelquefois, un trou béant dans le versant de la montagne souffle des nuages de vapeur à la hauteur des naseaux des chevaux. Le *driver* les leur fait traverser à coups de fouet. S'ils bronchaient, l'équipage roulerait dans le ravin. Au fond, le torrent mugit et écume contre les blocs énormes et les arbres tombés, sous l'ombre que projettent les forêts de ses bords. Les pins, droits et décharnés, font des rayures zébrées dans la lumière du soleil. A ce moment, le torrent Gibbon rencontre un trou de vingt-cinq mètres : il s'y laisse descendre non par un bond, mais par un plan incliné de roches noires ; elles font valoir la blancheur de son écume dans le demi-jour que laissent filtrer, comme par une fente, les parois abruptes du ravin. A présent, la route qui, avant la chute, ne dominait pas de beaucoup la surface de l'eau, en est séparée par un talus de trente mètres, le long duquel elle s'incline doucement pour rejoindre le gué. Cette gorge sauvage est du plus bel effet, avec ses rocs mousseux, ses jonchées d'arbres morts, ses épaisses murailles de granit, et ce silence qu'interrompent seulement le murmure du torrent, le cri de quelque merle aquatique ou d'un *chipmunk* surpris par un serpent.

Après le gué, la route quitte le Gibbon, remonte et franchit une pente assez forte, pittoresque et boisée. Quand on arrive au sommet, on jouit d'un panorama splendide. Entre de hautes monta-

gnes apparaît l'imposante vallée de la Rivière aux trous à feu, douce, calme auprès du Gibbon, suivant entre ses rives verdoyantes son cours inflexible et droit, comme le canal de Condé, vu du haut du beffroi de Mons. On arrive vers le soir à la halte de la Fontaine, un chalet de bois, perdu, comme un nid, dans le feuillage des bouleaux et des chênes. A l'horizon, les méandres lointains de la Firehole dessinent au pied des monts, sous le soleil couchant, un liséré d'or.

Nous sommes sur un vaste plateau dont une moitié est pourrie et crevée par les geysers. L'autre supporte l'hôtel. C'est le *Lower Geyser basin* (bassin Inférieur). Sur la plaine unie, fument, comme des autels, les mares et les solfatares, jusqu'à l'horizon borné par les bois. Le sol est friable, avec des tons fondus, jaunes et blancs, des bubons humides, des crevasses qui hurlent à côté de leur écriteau en bois peint : l'*Impulsive*, la *Clepsydre*, la *Fontaine*, etc.

Par-delà le plateau fumant, derrière un îlot de verdure, resplendit au milieu d'une vaste clairière le Pot à peinture (*Paint-Pot*). C'est un bassin de chaux, fort large, oblong, avec des anses, des promontoires. Il est rempli d'une belle chaux blanche et rose, veloutée, fine comme la pâte du plus pur kaolin ; tous les alentours en sont éclaboussés, car elle est en ébullition ; elle soulève à sa surface de larges cloques, des ampoules argentées, qui se crèvent en dessinant autour d'elles de grandes fleurs aux nervures délicates. Les ondulations de ce lac épais et dense sont lentes et persistent longtemps avant de s'aplatir ; elles se plissent quand elles se rencontrent, et tous ces bourrelets tendres, sans cesse contrariés par les bulles nouvelles, forment au-dessus de cette pâte liquide les plus gracieux dessins. Une margelle de chaux solidifiée entoure le bassin. Tout le long, le sol blanc, crevassé, rugueux, couperosé par la chaux refroidie et desséchée, est percé de trous, de déhiscences béantes, au fond desquelles on entend le grondement de la matière brassée, refoulée, projetée contre la croûte supérieure, avec des remous et des chocs sonores comme une lointaine canonnade.

Il est sept heures du soir quand nous sortons de table. Devant le perron de l'hôtel, où les *misses* se balancent dans des fauteuils à bascule, les petits ours de la maison sont assis sur leur train de derrière et semblent monter la garde. Ces intelligens animaux savent qu'on a servi le thé et qu'ils attraperont au passage quelques morceaux de sucre, dont ils se font une rente. Un vieux grognard de l'infanterie, qui campe dans les environs, s'approche de moi et me propose d'aller voir de près les gros ours en forêt, ajoutant, pour me rassurer, que c'est la coutume. J'accepte, pour ne pas me distinguer, et je pars avec mon guide, qui titube et balbutie,

semblable à un homme ivre. Son chien nous montre la route à travers un marais qu'entretiennent les rigoles incessantes des geysers. Le crépuscule tombe peu à peu sur la clairière ; il fait sombre quand nous arrivons sur la lisière du bois de sapins. Mon compagnon est très loquace, il me conte ses campagnes, la guerre de sécession, et ses sympathies pour l'armée française. Comme nous passons près d'un troupeau de chevaux en pâture, je lui demande si les ours ne les attaquent jamais. Il m'explique qu'on écarte le danger en remplissant de grands baquets à l'orée du bois, avec les détritus de l'office. Les ours savent que leur pain est assuré ; ils viennent régulièrement à l'heure prendre leur repas, et comme ils cessent d'être méchans quand ils sont repus, on ne les craint pas. Une fois, en hiver, l'un d'eux vint montrer son museau à la porte de la cuisine, dans l'hôtel. Le marmiton poussa un grand cri, ce qui était bien ; puis il saisit, ce qui était mieux, une casserole d'eau bouillante et la lança à la tête de son visiteur, qu'on ne revit plus. A ce moment, mon soldat me saisit par le bras et me dit rapidement : « Les voilà ! » Son chien, la queue basse, s'était réfugié derrière les talons de son maître. A dix pas devant nous, deux ours monstrueux se dandinaient sur place, l'un noir, l'autre roux, tous deux épais, velus, avec une fourrure abondante et soyeuse, balançant leur grosse tête. D'un bond, ils pouvaient sauter sur nous. Ils n'en firent rien, se retournèrent dédaigneusement et grimpèrent à l'arbre, soit qu'ils appartinssent à une race douce et craintive, soit que l'habitude de voir des hommes les ait apprivoisés. Mais c'est une sensation intéressante d'avoir devant soi, en liberté, ces fauves que les dompteurs font sauter en cage, à coups de fouet, dans des cerceaux, et qui mangent leur gardien, au Jardin des Plantes, toutes les fois qu'il entre dans leur fosse, selon ce qu'on racontait dans mon enfance.

Comme nous revenions de notre expédition, la nuit était tout à fait tombée, et la guerre de sécession n'était pas tout à fait finie. Mon héros tirait de temps en temps de sa poche une bouteille de brandy pour arroser ses victoires. Comme j'allais le quitter, je lui tendis une pièce de monnaie. « J'aimerais mieux du whisky, » me confia-t-il. Je n'en avais pas sur moi. « Prenez toujours, vous en achèterez, mon brave, » lui dis-je. Il secoua la tête : l'hôtelier a la défense expresse de vendre des liqueurs aux soldats, et comme il n'y a là aucune autre habitation, l'argent n'est qu'un rond de métal inutile et encombrant, un signe sans valeur, puisqu'il ne représente rien. Ce soldat me donnait, sans le savoir, une application pratique de la théorie des monnaies. Il fallut que j'allasse moi-même au bar acheter le flacon convoité. Mon ivrogne m'attendait dans l'ombre ; je lui portai furtivement sa bouteille, et je gémis

encore de ma faiblesse qui me fit encourager le vice d'un guerrier si sympathique à l'armée française, au mépris de la discipline des armées américaines.

J'étais de retour à l'hôtel à huit heures. Dans le hall, régnait une agitation pareille à celle qui précède les départs. Les dames mettaient leurs waterproofs, et les gentlemen bouclaient leurs guêtres. Les guides attendaient, le bâton à la main. C'était le moment de partir pour aller voir l'éruption d'un des plus beaux geysers, appelé la *Grande fontaine*, portée sur l'affiche de l'hôtel pour huit heures et demie. Notre troupe se met en marche, sous la clarté des étoiles encore rares et blanches, dans les teintes d'acier du ciel. Nous traversons les marécages que forment, au bas de la colline, les débordemens des sources; nous gravissons la pente. Sur le plateau, dont le sol, fait de dépôts calcaires, semble une plaine couverte de neige, un groupe d'ombres noires et quelques lanternes nous indiquent l'orifice de la source, autour de laquelle plusieurs touristes nous ont devancés. Ce sont des rires, des plaisanteries, des quolibets. Le geyser est en retard. Il devrait partir, et la surface de l'eau n'est pas encore ridée par le moindre bouillonnement. Comme au théâtre, quand le rideau ne se lève pas, on murmure, on proteste.

C'est un petit bassin qui n'a pas un mètre de large, un simple trou qu'entoure un bourrelet épais de rocailles siliceuses, où dort une eau calme, limpide, qui reflète les étoiles à une grande profondeur. En plein jour, on dirait une citerne dont les parois irrégulières sont dentelées et dorées.

Autour de ses bords, nous causons, nous saluons la lune qui vient de se lever au-dessus des montagnes lointaines, argentant la plaine blanche et les jets de vapeur. Des désertions se produisent déjà; des groupes rentrent à l'hôtel. Aux environs, les autres geysers clapotent, détonent, jaillissent à leur heure; toutes les trente secondes, la Clepsydre lance des fusées d'eau en forme d'artichaut; ses sifflemens, son souffle asthmatique, ses grondemens de chaudière lui valent les honneurs de la situation, car c'est elle qui fait le plus de bruit. Les autres geysers fument, crachent, gloussent dans la mesure de leurs moyens. Les rangs des spectateurs s'éclaircissent; il est neuf heures et demie. Il ne reste plus que quelques jeunes gens. On plaisante, on nargue le geyser sur son impolitesse. Un élégant touriste est monté sur le rebord rocailleux, d'où il regarde l'eau bleue et immobile, à laquelle il adresse les admonestations les plus comiques. Tout à coup, au milieu de sa phrase, une sourde détonation l'interrompt; il n'a que le temps de se rejeter en arrière; en une seconde, on entend venir le bouillonnement qui sort des entrailles de la terre; on en suit, pour

ainsi dire, le trajet, par le son qui se rapproche, à travers la cheminée qui plonge sous le sol; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une gerbe énorme saute au-dessus du rebord à une hauteur de deux mètres : c'est le prélude.

J'ai assisté là à l'un des plus beaux spectacles. Dès que l'éruption atteignit sa plus grande hauteur, les touristes rentrèrent, fatigués par une journée de traite. Je leur en sus gré. Je restai seul dans ce désert, où la colline me masquait les toits et les lumières de l'hôtel. Je perdis la notion du temps et des choses ; j'étais pareil à un sauvage égaré, tel qu'il pouvait venir s'asseoir au bord des sources chaudes, avant même que Christophe Colomb eut apporté à ces régions la nouvelle qu'il existait ailleurs un ancien monde. Les montagnes boisées fermaient l'horizon; pareils à des flocons de ouate, les jets de vapeur des geysers s'échappaient de toutes parts des feuillages sombres, et s'illuminaient des rayons de la lune, comme les panaches de vapeur s'embrasent au reflet des feux d'une locomotive. L'air, d'une pureté étonnante, m'apportait les rayons des astres avec un éclat inconnu sous nos cieux, et la lune se détachait en avant du fond constellé, comme un disque d'argent devant un fond de velours. Autour de moi, le plateau était morne, crayeux, tout blanc, boursouflé par des cloques chaudes, craquelé; une centaine de geysers et de sources animaient seuls de leurs mugissemens alternés le grand silence de cette nature désolée. Dès que la Grande fontaine joua, toutes les autres sources furent éclipsées, et les plus importantes n'étaient plus que des vasques négligeables auprès d'elle.

Le petit bassin si calme et si limpide se prit tout à coup à bouillonner avec des bruits sourds, de plus en plus rapprochés. L'éruption commence par une gerbe, suivie d'une autre plus haute: chaque jet dépasse le précédent en hauteur, comme si, en retombant, il piquait le suivant d'émulation. Les plus hauts atteignent vingt mètres. C'est un spectacle inoui, inimaginable, incompréhensible, effrayant, d'assister à cette explosion tumultueuse. Cette flaque d'eau, grande comme une nappe, devient tout d'un coup, brusquement, une masse dont les bonds furieux, désordonnés, font jaillir avec fracas l'eau bouillante, inondent les rocailles d'alentour, emplissent l'air d'une odeur de soufre et d'un épais nuage de vapeur. La colonne monte droite et vigoureuse, par saccades pareilles aux flammes intermittentes du lycopode, dans les incendies simulés sur les théâtres. Ce sont des bouffées, comme si l'on ouvrait de temps en temps une soupape. Chaque jet entraîne avec lui, comme une sorte d'étui, une large gaine de vapeur ; elle s'élève aussitôt en un nuage compact beaucoup au-dessus de la coupole humide, qui retombe en gouttelettes. A cette heure, les cratères

d'alentour font l'effet de fumerons. L'énorme masse de buée chaude monte droit, en sifflant avec force; puis, sous l'action d'une brise légère qui souffle là-haut, la colonne s'incline en s'élevant toujours dans la direction de la lune. On dirait quelque gigantesque holocauste offert à Diane, vers qui va la fumée. Cependant les gerbes énormes se succèdent, retombent sur elles-mêmes, inondent la pente du plateau, semblent se pousser et s'exciter l'une contre l'autre. Le flot qui rentre dans le gouffre, quand son élan est épuisé, ranime la fureur de cette gueule béante. C'est un vacarme assourdissant; on dirait que les masses liquides, à leur retour, rencontrent et combattent sous terre celles qui s'élancent, qui sont prêtes à faire à leur tour explosion, à jaillir tantôt tout droit, tantôt en jets de côté, isolés, faussés par ricochet. Des nuages de buée entourent et cachent l'orifice, la colonne humide, les rigoles, les flaques. Déjà la moitié du ciel est voilée par la vapeur; la lune est masquée. Les gerbes s'entre-choquent, s'éclaboussent, font rage, dans un vacarme infernal, se brisent, empestent l'air d'odeurs sulfureuses. Je regarde ma montre. Il y a une demi-heure que l'éruption a commencé. La force est la même. L'esprit demeure confondu. On ne comprend pas. Contre qui ou contre quoi cette fureur? Que se passe-t-il sous cette ouverture béante qui vomit sans relâche? Quels effroyables mystères se cachent derrière ce col étroit que les rochers emprisonnent comme ferait un carcan? Que l'homme est misérable devant de pareils phénomènes! Ce petit bassin, cette vasque limpide où, tout à l'heure, j'ai trempé ma main, le voici effrayant, inabordable, secoué par les plus horribles pulsations, lâchant des flots brûlans avec des cris stridens de chaudière, qui troublent les échos des cimes neigeuses à l'horizon. Que ferait ici l'homme avec toute son industrie? Quels poids, quelles chaînes, quelles entraves, quelles digues imposerait-il au petit bassin d'eau bleue?

Mais déjà la vapeur est devenue fumée noirâtre, comme si, l'eau des cavernes s'épuisant, c'était maintenant la vase du fond que le géant rejette. Un coup sourd retentit sous le sol, comme si une roche détachée dans le tourbillon souterrain était venue frapper contre la croûte terrestre. Ce bruit, venu de là-bas, est effrayant comme un appel de l'autre monde. Le choc éveille l'imagination et l'entraîne à travers cette bouche qui s'ouvre sur les profondeurs de la terre. Quelles merveilles ou quelles horreurs verrait-on si on s'y laissait tomber? Quel océan de vagues en ébullition frappant avec fureur les parois de la gigantesque bouilloire, dans une tourmente frénétique qui roule les rocs et les arbres morts!

Depuis quarante-cinq minutes, la gueule crache et rugit. Soudain, comme si quelqu'un fermait une trappe, la dernière gerbe

retombe, et rien ne sort plus. L'eau tumultueusement agitée redevient calme. Les vapeurs se dissipent, s'élèvent, s'éparpillent, se déchirent, flottent en flocons épars sous la voûte céleste; les astres apparaissent; la lune, dégagée, cerne d'un liséré lumineux les nuées cotonneuses. Quelque temps encore, des bruits sourds sont répercutés par l'orifice: on dirait les derniers grondemens d'un monstre qui se soulève avant de mourir. Puis, brusquement, tout bruit cesse. L'eau de la vasque a repris son inaltérable limpidité. Les alentours sont inondés d'eau chaude qui fume et se refroidit un peu plus loin, avant de s'égoutter dans le marécage qui borde la colline. On n'entend plus alors que les clapots et les halètemens des autres geysers, dont les voix avaient été couvertes par la grande clameur du géant.

Il est onze heures du soir. La nuit est claire, l'air a une limpidité surprenante. Il fait froid. Je grelotte sous ma couverture auprès de cette nappe d'eau bouillante. Une orfraie plane sur le bois de sapins et, dans les courbes de son vol, s'aventure au-dessus du plateau maudit, qu'elle fuit aussitôt, avec un long cri lugubre. C'est un spectacle grandiose de désolation et de sauvagerie. Pas un insecte, pas une bête, pas une herbe n'interrompt la monotonie funèbre de cette énorme plaque blanche, qui suinte et qui fume. Ce paysage est plus affreux, plus grandiose, plus saisissant que le désert lui-même. Les steppes de la Tunisie donnent l'impression d'un abandon qui n'est pas sans espoir. On les a jadis habitées; l'industrie humaine saura les rendre habitables. Ici, c'est le ravage, la dévastation sans recours, et à perte de vue. Avant l'invasion des touristes, cette région n'a jamais eu d'habitans autres que les Indiens poursuivis ou perdus. Les tribus fuyaient ce sol damné, où l'haleine des geysers leur représentait le souffle des esprits mauvais. Une terreur superstitieuse et religieuse a toujours préservé ces parages de la profanation. A cette heure tardive, les feux sont éteints dans les baraquemens de l'hôtel; bêtes et gens dorment; le pays a repris l'aspect et le silence qu'il gardait autrefois depuis la création du monde; et, tout en errant sur ce terrain perfide où seules se font entendre les bouches des cratères, il me semble que je vis en dehors des temps et des civilisations humaines, comme une infime créature jetée là par le vent pour que la nature l'écrase de sa puissance, l'étonne par ses merveilles, la ravisse par ses terribles splendeurs.

Les geysers abondent tout le long de la Firehole. En quittant le bassin Inférieur, il faut traverser des marais gluans et mous d'eau refroidie. Tout le pays fume, glousse, répand des exhalaisons chaudes de barèges. Entre les deux grands groupes, on rencontre un pays extraordinaire, le demi-arpent d'Enfer (*Hell's half-acre*). La

rivière coule entre une colline boisée, et une plaine inondée par un grand lac d'eau bouillante. On y accède par un pont formé de deux gros bouleaux jetés l'un près de l'autre entre les berges. De l'autre côté, le sol est gluant, élastique, rouge: on y peut tracer des lettres avec un bâton. Le lac s'étend au loin, fumant et presque invisible sous les nuages de buée. Les rives, faites par les « formations, » sont feuilletées, rongées, en encorbellement, sur l'eau chaude. Elles cèdent et s'inclinent quand on s'aventure trop près de leur bord. Devant soi, on a une immense plaine liquide et bouillante dont on ne voit ni les autres bords ni la fin. On voudrait pouvoir s'aventurer dans une barque sur ce lac perfide. Son rivage est parsemé des cadavres de libellules et d'oiselets qui se sont aventurés au-dessus de la région sinistre et qui n'ont plus trouvé leur direction pour s'enfuir. L'eau a rejeté leurs corps bouillis. Ce geyser est formidable. Il a son trou d'échappement au milieu du lac, au fond du gigantesque entonnoir. Quand il s'élance, il déchire son tube; il projette violemment des quartiers de roches arrachées; il semble que toute la région se soulève, comme si ses gerbes avaient l'épaisseur du lac entier. C'est un vacarme de tonnerre, d'eau projetée à une hauteur considérable, et retombant en lourde flaque sur le sol ébranlé; la vapeur couvre tout le pays, monte jusqu'au ciel; on dirait qu'une énorme soupape vient de s'ouvrir sur un des soupiraux de l'enfer. Le terrain est partout souple et dangereux. Quelquefois un coup de vent balaie la vapeur: on jouit alors d'un coup d'œil fantastique. On aperçoit dans toute sa largeur la nappe d'eau claire, si claire que la vue plonge jusqu'en des profondeurs effrayantes, comme si on les voyait à travers un cristal pur, teinté de bleu. Les berges sont des festons rosés et dorés que tapissent de fines conferves; elles plongent en biais, comme les parois d'un entonnoir, jusqu'à un trou noir, lointain, qui semblent s'ouvrir directement sur le centre de la terre. On cherche vainement une pierre pour l'y jeter et vérifier l'éloignement. Les cailloux sont des débris du sol, une sorte de caoutchouc durci, léger et flottant. Du côté de la rivière, les rigoles de la berge serpentent entre les souches d'arbres morts sur le sol blanc qu'elles raient de lignes tortueuses et variées, bleues ou sanguinolentes, comme si l'enfer renvoyait, avec les dépôts ferrugineux, les ruisseaux de sang des damnés.

Toute cette région s'appelle le bassin Moyen. Jusqu'au Supérieur, la ligne des geysers est à peu près ininterrompue. Toutes les forêts fument; des jets d'eau et de vapeur s'élancent par intervalles au-dessus de la cime des arbres. Toutes les clairières ont leur source, leur lac, leur cratère. Voici la *Turquoise*, une nappe d'eau bleue, qui dort sur un lit de formations dorées, dont le reflet donne, au

soleil, des teintes roses aux nuages de sa buée. Là, c'est *Arthémis*, un bassin aux eaux tièdes et irisées ; en voici un autre, dont l'eau pure prend, sur le fond coloré de son bassin, tous les tons d'une gelée de groseilles. La *Gloire du matin* semble être vide, tant l'eau est pure, calme, transparente, offrant aux regards tous les détails éclatans et chatoyans de son entonnoir féerique, que perce, tout au fond et très loin, un trou noir. Tant de sources, tant de geysers, de cratères, de mares, de fumerolles, de solfatares finissent par fatiguer. On se lasse des merveilles même.

L'excursion au bassin Supérieur est la dernière journée de geysers : elle n'est pas la moins piquante. Par une sorte de coquetterie, la nature prend soin de varier ses effets pour soutenir l'intérêt et prévenir la satiété. Au lieu du pays plat dont nous sortons, nous trouvons ici les geysers à bourrelets, à cheminées, à constructions ; ils crèvent çà et là la croûte blanche des collines, les plis vallonnés de ce plateau accidenté. Celui-ci, c'est la *Grotte*, un curieux roc tourmenté, percé de trous, de galeries, d'arcades, tout embrumé de vapeur, et dressant vers le ciel, comme un moignon menaçant, une basse colonne de pierre. Cet autre, qui a l'air d'un donjon défoncé et rasé par le milieu, c'est le *Géant* dont les explosions terribles, tous les six jours, font un tremblement de terre. Partout on rencontre des cuvettes percées au fond, pleines d'eau dorée par les reflets des parois, et veloutées par les légers nuages de vapeur qui dansent à leur surface, comme au-dessus d'une bassine de distillateur. La Rivière aux trous à feu traverse tout cet enfer, insouciante et ignorante de tant de phénomènes, aussi froide et aussi calme que si elle coulait en pleine prairie. Parfois sa berge est crevée par un jet d'eau chaude : elle le reçoit, fume quelque temps, le refroidit, et poursuit son cours. Sur ses bords, es torrens bouillans font rage ; il faut enjamber des rigoles de sang, des crevasses vides au fond desquelles dorment des arbres morts, et d'où sort de la vapeur. De tous côtés, dans les bassins, les eaux sont atrocement tourmentées, se démènent, sautent, retombent, comme pour échapper à quelque ennemi invisible qui voudrait les enchaîner, qui les lâche, puis les attire de nouveau. On a peur des surprises ; le sol sonne creux ; des écriteaux vous avertissent par places : *Danger !* On s'approche des bassins avec défiance, par la crainte d'un jet imprévu. Les accidens sont fréquens. Le gérant de l'hôtel, au moment où j'y passe, a glissé sur une planche jetée au-dessus d'un bassin clair, où des Chinois lavent le linge des touristes ; il a la moitié de la jambe bouillie et déchiquetée. Quelques jours avant, un cheval s'est enlisé dans un *mud caldron*, une chaudière de boue ; il y a disparu, comme le juif polonais de Mathis dans le four à chaux.

L'hôtel est un petit chalet en lattes mal jointes, recouvertes de papier gris épinglé sur le bois, pour séparer les chambres. Il est élevé au milieu des *hills* fumans. On prévoit qu'il sombrera un jour dans les sources chaudes et alors on le rebâtira ailleurs sans grands frais. De la terrasse, on les aperçoit presque toutes, le Château-Fort (*Castle*), la Théière (*Tea-Kettle*), et surtout le roi du plateau, le Vieux-Fidèle (*Old Faithfull*) qui doit son nom à la régularité persistante de ses colères. Dans cette région où il n'y a ni routes ni ponts, il est curieux de lire tant d'écriteaux et d'affiches. Les geysers sont étiquetés, flanqués d'un petit pieu qui porte leur nom, ou donnent des avis, *Don't drive in the formations*, ou *National Parks rules and regulations*. Le gravier est cassant, crie sous les pas. Les cratères ont toutes les formes : celui-ci, en pierres plates et ravinées, figure une fleur de toutes couleurs, et s'appelle l'*Anémone;* voici la *Ruine*, grand trou fumant, sans eau, encombré de pierres où sautillent des grillons et où défilent en traînées de grosses fourmis rouges. Un roc strié, feuilleté, en forme de cône, supporte en haut de son dôme un bassin qui lance tous les quatorze jours des jets d'une formidable puissance : c'est la *Géante*. Voici, plus bas, un trou qui semble une large plaie, une ecchymose où se mêlent des tons blancs, bleus, jaunes, verts, avec des bourrelets circulaires, des suintemens ferrugineux, des écailles noires, dans une odeur chaude de lessive. On entend des coups souterrains, des remous lointains, un vacarme d'eau courante et bouleversée. Cet autre *hill* a la forme d'une éponge percée de mille petites cavernes. Dans le sol, des fêlures molles et friables sont humides, chaudes et font de petits gloussemens. En vérité, c'est trop de geysers : et cette abondance est bien américaine. Dans ce pays, ils ne font rien avec mesure.

Le Vieux-Fidèle ouvre son cratère au sommet d'une colline de chaux, à côté d'une cheminée qui fume sans cesse, sans lancer d'eau. Le cratère est peu large et vide. On entend des remous gronder à une grande profondeur. Le trou lance des bouffées de vapeur. Soudain le niveau de l'eau souterraine s'élève, emplit l'orifice, et déborde ; aussitôt une gerbe isolée s'élance à une grande hauteur et emplit l'air d'une colonne de buée épaisse. Les gerbes se succèdent alors, minces et hautes, entourées de nuages vaporeux ; elles retombent d'un même côté ; on peut approcher du bord pendant l'éruption ; la force de propulsion est terrible ; il semble à tout moment que l'orifice de roches va voler en éclats sous la formidable pression du jet qui s'échappe, avec un mugissement affreux, par cet étroit canal. L'éruption ne dure que cinq ou six minutes. Alors les gerbes s'abaissent, l'eau rentre dans les dessous de la chaudière, le cratère se vide ; on ne voit plus qu'une pluie

de gouttelettes retombant en coupole que le soleil argente. C'est le sommet du geyser souterrain qui continue à jaillir dans la cheminée du cratère. Il diminue, s'enfonce, disparaît ; des coups sourds apportent encore les dernières agitations de la masse bouillante ; puis tout cesse, les flocons de vapeur remontent doucement, et le geyser se tait pour une heure.

On fait à cheval la tournée des environs, où l'on rencontre quelques surprises encore. On passe entre d'autres constructions bizarres, dont les geysers recouvrent eux-mêmes leur orifice, la Ruche, le Lion, les Cubes, le Turban, le Splendide, l'Oblong, le Spasmodique, l'Économique, qui ne perd pas une goutte de son eau, et résorbe entièrement la colonne humide qu'il projette. Nous voici au *Blake sand basin,* le bassin du Sable Noir, profond entonnoir au fond duquel s'ouvre un gouffre plein d'eau. Les parois de la cuvette et le sol lui-même sont faits d'un gravier gris, pareil à des escarbilles écrasées. La profondeur de ce ravin est telle qu'on y descend à cheval par un sentier en lacet. On arrive, en bas, au bassin d'eau verte et dorée, sous laquelle on aperçoit les rocailles verdâtres et souples formées par les dépôts.

Au milieu d'une clairière fume le *Bol de Punch :* les Américains ont ainsi mêlé les souvenirs de la vie matérielle à la poésie de la nature. Une margelle rocailleuse, haute de deux mètres, entoure et contient un splendide lac d'eau mordorée et fumante, dont les teintes expliquent l'analogie qu'on y a trouvée.

Mais les merveilles du coloris et de la poésie pittoresque nous attendent derrière un rideau de verdure, dans un bosquet où la nature semble avoir voulu les soustraire à la profanation. C'est un petit bois que la rivière enserre et isole dans une boucle de son cours. On y entre sur trois bouleaux branlans jetés entre les rives. Des bassins merveilleux égaient chaque clairière, loin des hommes et des regards. La nature s'est parée pour elle-même et pour les écureuils, les oiseaux blancs des arbres, les insectes de l'herbe. Approchez du *Sunshine Lake* (lac de la Clarté du Soleil). C'est un éblouissement. Les bords sont dorés en deux tons, en deux ors, l'un fauve et foncé, l'autre éclatant et clair. Les berges s'enfoncent sous l'eau en formant des bandes circulaires de teintes fondues et indéfinissables, du blanc au bleu, du jaune au vermillon. Des coins de rocailles, par le caprice des tons, sont tricolores comme un lambeau de notre drapeau. Toutes les nuances de la palette s'étagent sur les flancs du bassin, que noie une eau couleur d'émeraude. C'est aussi le nom du lac voisin, l'*Émeraude,* d'une transparence verdâtre qui laisse apercevoir les pentes des formations, pareilles à de vastes floraisons aquatiques. De grosses bulles d'argent mon-

tent du fond. J'y jette une pierre, un débris calcaire, il n'y en a pas d'autres. Elle tournoie, s'enfonce doucement, perd tout à coup sa couleur foncée, devient d'un blanc éblouissant qui tourne au vert pâle à mesure qu'elle s'éloigne ; bientôt la voilà toute verte, et l'on dirait une grosse émeraude qui tombe lentement dans le gouffre.

Les soirées sont belles sur ce plateau dévasté. Le soleil disparaît derrière la cime des grands arbres. L'air est vif, les touristes attardés entre les geysers semblent des ascensionnistes échelonnés sur un glacier éclatant de blancheur. Les cratères prennent l'aspect de grands édifices embrasés. Le ciel est rose, comme en Norvège. Le *Château-Fort* semble un gros castel en ruines, en proie à un incendie qui fumerait sans flammes. Chacun connaît, nomme, vante son geyser préféré. Le geyser, dans cette solitude, devient une personnalité autour de laquelle se concentre tout l'inrêt. Les guides content ses prouesses, ses infidélités, ses excentricités, ses habitudes. A l'horizon, des cavaliers reviennent d'excursion, leurs ombres s'allongent et dansent sur la plaine de neige. Le soir tombe, le froid augmente. On rentre, on fait cercle autour du poêle rouge dans l'unique pièce du bas, meublée par le bureau du gérant, la table des cigares et celle du télégraphe. Puis les rangs s'éclaircissent ; les hôtes se lèvent ; chacun prend sur le comptoir une des petites lampes à pétrole que le garçon vient d'allumer ; on passe à la fontaine d'*ice water* pour boire une gorgée d'eau fraîche. Les derniers causeurs se quittent à leur tour ; les marches de bois blanc crient sous leurs pas ; puis tout se tait, et l'on n'entend plus que les ronflemens épars à travers les cloisons de lattes doublées de papier gris.

III.

A Thumb, à une demi-journée du Vieux-Fidèle, on découvre le lac Yellowstone, après une route accidentée qui longe la rivière Madison et sa belle cascade en plan incliné, *Kepler cascades*. Puis, elle passe au-dessus d'un profond ravin : le pont est un tablier, posant sur deux colonnes de troncs entassés, qui s'appuient au fond de la crevasse. Au faîte de la chaîne, un petit lac, tout couvert de nénuphars, est à la limite du partage des eaux ; il s'épanche par ses deux pointes vers deux directions opposées, et envoie ses eaux d'un côté vers l'Atlantique, de l'autre, vers le Pacifique.

La baie de Thumb, sur le lac, est curieuse avec ses rives ravagées par les sources chaudes, les bassins de boue, les rigoles rouges, avec son sol de marbre laiteux qui rehausse le bleu du lac et l'azur

du ciel pur, dans un paysage comparable à ceux de la Tunisie. C'est ici que l'on dit adieu aux geysers, aux exutoires, aux ronflemens rauques et caverneux; mais le plateau, moins considérable, est encore troué par les bouches fumantes, les bacs d'argile qu'une truelle invisible gâche depuis des siècles, les crevasses au fond desquelles gloussent des borborygmes et des clapots de flux chauds.

On embarque sur le lac à bord d'un petit vapeur, le *Zillah*, un nom cher à ma famille. Le pilote est une jeune femme qui porte un lorgnon, et ce détail est fort américain. Nous sommes sur la terre de l'émancipation. Sur l'eau calme du lac, le *Zillah* glisse sans bruit au milieu des nénuphars et des algues; au loin, des troupes de pélicans et d'aigles pêcheurs se laissent bercer par les larges ondulations. Sur la rive que nous venons de quitter, la tente du *lunch* est toute blanche devant le fond noir des sapins. Deux jeunes amazones viennent d'arriver d'un campement voisin pour assister au lâcher de l'amarre. L'une a attaché sa bête et s'est étendue sur le sol brûlant; l'autre, vêtue d'une robe verte, reste en selle; du large, on dirait une statue, et l'œil conserve longtemps cette vision, la silhouette du cheval immobile et de sa cavalière nettement profilée sur la blancheur éblouissante de la grève ensoleillée.

Les caps, les falaises ardues, creusées comme un pont, défilent devant nous. Au large, se dresse le gigantesque rocher de Stevenson, dont les pentes tombent à pic dans le lac. A une centaine de mètres, au-dessus de l'eau, on distingue sur le versant un trou noir qui est l'entrée d'une caverne. Elle servait encore, il y a quelques années, d'abri aux Indiens, qui la gagnaient en barque, puis en s'accrochant aux aspérités du rocher, disputant leur asile aux aigles et aux vautours. Quels conciliabules de mort ont dû se tenir dans ce repaire inaccessible, où des prisonniers ont peut-être été retenus durant des années, avant de mourir, et d'être lancés dans le vide vers leur tombe béante! Les chefs jaunes au diadème de plumes rouges ont aussi leurs cachots et leur bastille.

Ce lac est une immense mer intérieure, la plus élevée du monde, à 2,500 mètres. L'horizon borne la vue bien avant la rive opposée qu'on n'aperçoit nulle part. Sur la côte la plus voisine, les chaînes de montagnes s'étagent en plans superposés, jusqu'à la haute cime du Grand Têton (4,160 mètres) que MM. Langford et Hayden gravirent pour la première fois, au prix des plus graves dangers, en 1872. Le soleil fait étinceler les masses énormes des glaciers. A travers une déchirure de la crête, on aperçoit l'*Indian sleeping*, l'Indien qui dort. Dans le jour qui décroît, c'est une vision saisis-

sante. Une longue chaîne, qui tient un quart de l'horizon, figure, avec un réalisme effrayant, le front, le nez, le menton, la poitrine d'un homme qui dormirait, la tête appuyée sur une haute cime. Cette face énorme, distincte et exactement moulée, avec le profil tourné vers le ciel, ne contribue pas peu à répandre une vague impression de mélancolie sur ce paysage grandiose. L'œil reconstitue, par derrière la montagne qui le cache et coupe le buste, le corps gigantesque de cet homme de pierre, être fantastique qui a pris les glaciers comme coussins et les monts pour chevet. La tête est belle, énergique; les traits sont précisés par la distance, qui efface les rugosités, aplatit les rocailles et polit les anfractuosités. Le masque est celui de Napoléon Ier, front haut, nez arqué, mâchoire forte. Qu'on songe quelle épouvante a dû jeter, depuis l'existence de l'homme, ce caprice de la nature, cette colossale statue, parmi les tribus indiennes, déjà effrayées par les phénomènes, les rugissemens, les splendeurs surhumaines de cette mystérieuse région.

La vaste nappe d'eau du lac, immense comme la mer, mais immobile comme une mer morte, sans flux ni vagues, est profondément triste dans son imposante beauté. Au loin, le grand cadavre de l'Indien de pierre dort dans un concert de teintes harmonieusement mêlées, où les nuances rosées, violettes, mauves et moirées des pentes neigeuses se fondent dans l'azur plus pâle du ciel, tandis que le soleil, à demi enfoncé derrière les dernières crêtes, disperse autour de lui l'auréole de ses rayons d'or.

Le relais est un coquet cottage construit sur la rive nord, et caché dans la verdure. On y passe la nuit et l'on repart au point du jour pour de nouveaux étonnemens.

On commence à venir faire au Parc des séjours, des saisons hygiéniques pour y respirer l'air pur des monts, l'air chaud des sources et les émanations thermales des geysers. On croise de temps en temps des tapissières de malades qui n'entrent pas dans les hôtels; ils campent, font leur cuisine sur un feu de bois sec, et vagabondent lentement, pareils à des saltimbanques retirés. Les hommes sont vêtus en trappeurs de Fenimore Cooper; les femmes portent l'amazone et vont le plus souvent à cheval, coiffées d'un chapeau particulier qui fait songer à Mme Récamier : c'est une sorte de cornette Directoire, retombant en pèlerine sur les épaules et entourant le visage comme d'un auvent contre la bise, le soleil et la pluie. On retrouve sur leur passage des marmites crevées, des boîtes de conserves vides. Par une négligence coupable, malgré les pancartes accrochées aux arbres : *Extinguish your fires,* ils n'éteignent pas toujours leurs feux et déterminent des incendies

considérables. L'air du pays est très sec : il suffit de caresser la nuit une peau de bête pour qu'il s'en échappe des étincelles électriques. Les feux de camp sont la plaie de la région. Des prairies entières prennent feu et communiquent l'incendie aux forêts, qui se consument sans flammes, et toute protection est impossible. Il n'est pas rare de longer durant des kilomètres des versans désolés où les troncs calcinés se dressent comme des pieux rayant le terrain noir. Derrière le Mammouth, toute la montagne a brûlé de la sorte et présente aujourd'hui le plus navrant spectacle de désolation. On l'appelle le mont Sépulcre : les noms sont quelquefois des horoscopes.

Du Lake-Hôtel au Grand-Cañon, la route traverse tantôt des forêts, tantôt des plaines jaunies, jusqu'à la vallée large et joyeuse de la Yellowstone river (Rivière de la pierre jaune). En chemin, il n'y a guère à noter que le *mud geyser* et le *sulphur mountain*.

Le *mud geyser* (geyser de boue), situé au bord de la rivière, est une profonde cuvette en cailloutis granulé, accolée au flanc de la montagne qui s'entr'ouvre sur elle par une entaille en forme de portail gothique à ogive ; mais comme si la marée de la boue avait envahi et submergé les montans de l'arcade, les branches de l'ogive sont engagées, enfoncées sous terre, ne laissant plus au-dessus du niveau du sol qu'un soupirail bas et étroit. Le fond de la cuvette est de la boue séchée, qui a une couleur d'acier. Sous le portail, fume et gronde un flot de boue liquide qui se démène avec de furieux remous. L'agitation du sous-sol se répercute à travers l'obscur corridor en détonations semblables à des coups de canon, comme si une armée de gnomes et de goules pétrissait sous terre le mortier d'une cathédrale, dont ils auraient achevé le portail du parvis.

On ne ramasse pas, on ne dérange pas les arbres morts, dans ce pays où il faut pratiquer le culte de la sauvagerie. Les sapins, les chênes tombent de vétusté ; leurs cadavres demeurent quelque temps inclinés sur les troncs voisins ; puis ils glissent, roulent et encombrent de leurs masses inextricables les pentes qui longent la route. De longues tiges de pins dénudés jonchent et quadrillent le sol, comme si quelque géant eût abandonné là une partie de bâtonnets. Pourquoi se sont-ils arrêtés dans leur descente ? *Chi lo sa ?* Si une pierre se dérangeait, l'arbre continuerait à glisser et viendrait trouer la voiture au passage.

Vers midi, le cocher nous arrête devant un cône isolé que baigne une source brûlante : c'est une montagne de soufre, tout étincelante au soleil de tons jaunes et roses. L'eau du bassin est portée à une température fort élevée ; il est impossible d'y puiser. Le sol

est de soufre; il est torride. Une petite solfatare fume dès qu'on dérange une motte avec une canne. Il faut détacher le soufre avec une pointe ferrée, faire rouler le fragment sur le sol et l'y laisser refroidir avant de pouvoir le saisir. Une des *misses* de notre voiture fait observer qu'on fabriquerait beaucoup d'allumettes avec ce seul cône, et cette remarque prouve que la jeunesse américaine est habituée « à considérer les choses dans le point de vue pratique, » comme disait Gil Blas.

On arrive vers le soir à l'étape, l'hôtel du Cañon. Dès l'aube, nous partons en nombre pour aller visiter le *Grand Cañon* de la *Yellowstone river*. Le mot *cañon* est un souvenir de la domination espagnole. Il signifie tube, vallée, ravin. Toutes les vallées de cette région portent ce nom, jusque dans le Colorado et le Kansas.

La Yellowstone fait deux chutes successives : la seconde est particulièrement admirable et ne le cède en rien à celle de Niagara Falls, sinon en ce qu'elle est moins connue. Le fleuve se précipite d'abord d'un bond vigoureux dans le vide. Sa masse, resserrée entre les roches basaltiques, s'élance de toute la vitesse acquise par les rapides qui préludent au saut. Le fleuve entier demeure ainsi suspendu dans le vide et, par une courbe gracieuse, retombe de tout son poids dans le bassin Inférieur, où il creuse la masse d'eau qu'il rencontre; c'est un conflit frénétique entre la nappe qui tombe et le fleuve qui la reçoit. Les vagues mugissent, bondissent, comme pour remonter au plateau supérieur, puis, après des tourbillons monstrueux, la trombe liquide reprend sa course, attirée par les rapides que forme déjà l'appel de la cascade suivante. C'est dans cet état d'agitation et d'entraînement furieux qu'elle se présente à l'entrée d'un nouveau gouffre : elle s'y jette avec un élan que décuple encore l'étroitesse du chenal, enserré dans les roches. Le bond est formidable. Il a 121 mètres de hauteur, ce qui est beaucoup plus qu'à la chute du Niagara. Le pied de la cascade est perdu dans des nuages de poussière d'eau, d'embruns, de vagues qui rebondissent avec fracas; les gouttelettes remontent jusqu'à la moitié de la hauteur dont elles sont tombées; le soleil en les éclairant les traverse d'un arc-en-ciel, qui les fait ressembler à une gigantesque jonglerie de gemmes et de pierres précieuses.

Activé par ce saut gigantesque, le torrent roule, se tord en flots d'écume et d'émeraudes au fond du ravin qui le presse et l'étreint entre ses roches trop rapprochées. Le sol sur lequel il emporte sa furie a une déclivité faite pour l'exaspérer encore. Dans les trente kilomètres qui suivent, jusqu'à la prochaine chute, la différence des niveaux de départ et d'arrivée est de 100 mètres. C'est un bouillonnement terrible, un déchirement de l'eau contre

les quartiers de roches dans un lit trop étroit ; on dirait une grande cascade étirée et allongée. C'est ce ravin qui porte le nom de Grand Cañon. On ne saurait songer à y descendre. Les berges évasées s'enfoncent dans le lit du torrent sans saillie ni rebord. Il faut le contempler du bord supérieur : c'est un des plus grandioses spectacles qui soient sur la surface du globe.

On s'aventure au bord du gouffre sur trois points, qui sont trois pointes avancées, d'où l'on embrasse tout le panorama sans que rien n'arrête la vue : ce sont *point Lookout* ou point d'observation, puis *Inspiration point*, enfin *Prospect point* (point de vue).

Les dames ont dû laisser la voiture à l'orée des bois qui bordent le faîte du ravin. *Misses* et cavaliers, nous laissons à nos chevaux la bride sur le cou. Ces excellens poneys, ou *cayuses*, ont le pied sûr ; ils passent dans les *trails* (sentiers) à peu près impraticables, ils grimpent les pentes les plus raides, et la selle mexicaine, à dossier et à pommeau élevés, rend alors les plus signalés services ; car le cavalier est secoué comme le serait un marinier en barque par un gros temps ; ils enjambent les arbres à terre, longent les précipices sans broncher, passent les ponts faits de troncs de bouleaux, sont nerveux, vifs, rapides en plaine et infatigables en montagne. A peine sentent-ils le cavalier en selle que, sans signal, ils donnent un vigoureux coup de reins : leur premier bond mesure 2 mètres, et ils filent comme le vent.

Il faut se glisser entre les sapins pour atteindre le « point d'observation, » sorte de promontoire qui fait saillie au-dessus de l'abîme. Celui-ci descend par une pente raide jusqu'au torrent profond, et se relève de l'autre côté en une muraille droite, abrupte, dont le faîte est à notre niveau. Le spectacle est saisissant, grandiose, écrasant, avec tous les caractères du sublime. Ce ne sont pas les roches brunes, les pentes boisées, les déclivités terreuses des autres pays. Toute cette vallée sauvage est dorée, rosée, teinte des plus chauds coloris : il faudrait étendre à ce pays le nom si poétique du Colorado. Les aquarelles, les peintures à l'huile, les photographies en couleur qui reproduisent ce long ravin ont l'air d'être invraisemblables, imaginaires et fantasques : elles copient une réalité dont on douterait si on ne l'avait sous les yeux. Les deux berges colossales atteignent une hauteur effrayante ; nous dominons de 300 mètres le lit du torrent, les sapins clairsemés qui poussent à mi-côte semblent des touffes d'herbes. A droite, à gauche, les deux versans sont irisés, dorés, avec des nappes blanches et roses, des arêtes brunies, des plaques bronzées, des taches d'ocre ; les rayons du soleil se jouent sur ces surfaces multicolores qu'elles font étinceler et qui offusquent la vue par leur éclat. A cette pro-

digieuse distance, le Cañon pourrait être comparé à quelque gigantesque papillon dont le corps serait la masse bleuâtre du torrent, et dont on verrait d'en haut les deux ailes à demi relevées, chatoyantes et diaprées comme deux lamelles d'or recouvertes des émaux les plus transparens, des nervures les plus ténues.

Par le *trail* obscur qui serpente au bord du ravin sous les arbres, on gagne l'*Inspiration point*. C'est un nouveau promontoire, plus en vue encore que le précédent, une de ces flèches qui hérissent les parois du versant. En rampant et en s'accrochant aux aspérités, on parvient à se hisser jusqu'à l'extrémité la plus avancée d'où l'on surplombe l'abîme. Par un caprice de la nature, cette cime est taillée en forme de fauteuil de pierre, où l'on s'assoit, les jambes pendantes dans le vide. Le touriste voit sous ses pieds tournoyer les aigles. C'est comme un trône de granit préparé dans le plus sublime décor, pour faire honneur au roi de la création, qui de là domine les créatures. Il n'a au-dessus de lui que le ciel et les nuages qui passent. Devant lui, les pentes colorées semblent des nappes de floraisons étincelantes. Les deux berges sont loin de se ressembler, et leur variété est un grand charme. Celle que nous foulons est, dans son ensemble, unie, avec des plis amples, des promontoires qui appuient leur base dans le lit du torrent, et qui sont comme d'imposantes tribunes préparées dans ce cirque largement ouvert. Le sol est formé par de longues traînées de sables de toutes nuances, qui s'étalent sur la pente en fondant leurs teintes. On dirait que le vent a fait couler ces nappes de fin gravier, a allongé, aplati, aminci leurs bandes roses, blanches, dorées, dont les teintes semblent être lavées à grande eau pour préparer les fonds d'une gigantesque aquarelle. Chaque touriste emporte, en souvenir du Cañon, une sorte de fiole pyramidale préparée par les soins de l'hôtelier, et dans laquelle sont habilement disposés en bandes parallèles des échantillons de tous les sables ramassés dans le ravin. Toutes les teintes y figurent, nuancées, dégradées; une ligne claire côtoie une bande noire; on y voit tous les tons du rose au vermillon, du bleu topaze au vert émeraude, du rouge chaudron au rouge lie de vin, du blanc de neige au bleu d'acier. La côte du Cañon offre une débauche de couleurs, une orgie de tons éclatans; le sol paraît recouvert de longues jonchées de roses, de topazes, de toutes les merveilles de la joaillerie, qui auraient roulé pêle-mêle sur un ample tapis de velours safran, brodé d'or et de perles fines. Çà et là des pointes rocheuses trouent cette nappe splendide et ressemblent à des clochetons, à des donjons, à des tourelles qui parsèmeraient comme des emblèmes les plis immenses de ce manteau royal. Au sommet de ces aiguilles de pierre, les aigles

ont construit leur nid. Il y en a un sous nos pieds, posé comme un berceau entre les deux dents d'une pointe, inaccessible de toutes parts, suspendu dans le vide au bord du torrent. Il est à une grande distance au-dessous de nous, on aperçoit vaguement la mère qui veille au bord de la grande corbeille, et les petits blottis dans les broussailles qui en tapissent le fond. Il a été signalé, il y a vingt ans ; depuis, il n'a cessé d'être habité. C'est un patrimoine de famille, un nid patriarcal.

A l'autre bord du ravin le tableau n'est plus le même. Il n'est pas moins coloré, mais les tons sont plus sévères, moins gracieux, moins caressans, plus chauds. Ce sont des rocs tourmentés dont les arêtes et les anfractuosités déterminent des jeux de lumière et d'ombre foncée. C'est une muraille hérissée, escarpée, boisée par places, crevée de fissures, d'évens qui jettent de la vapeur, c'est comme un éboulement tumultueux qui se serait arrêté dans le vide. Sur cette surface ravinée, crevassée, rugueuse, les plus belles teintes s'étalent encore, dont les tons chatoyans et plus vibrans font reluire au soleil toute la gamme des ors fauves et rouges, du bleu de saphir à la pâleur de la mauve. On dirait quelque grande étoffe aux reflets multiples et au tissu souple qui aurait été froissée, bouillonnée, chiffonnée sur les rugosités saillantes de la paroi. La rocaille est çà et là crevée par des fissures noires plongeant dans des cavernes, repaires des vautours ; ailleurs elle est déchiquetée, écornée, hérissée en pointes dorées dont les arêtes brunies luisent au soleil comme les angles patinés d'un groupe de bronze.

Sous nos pieds, la profondeur est immense. Nous sommes tout au faîte de la chaîne, au-dessus du niveau de la Yellowstone avant sa chute. Le plan incliné qui nous sépare du torrent est doux à l'œil, comme un lit moelleux et capitonné, attirant comme le plus lisse des abîmes. Il semble que ce serait une jouissance de s'y laisser glisser pour plonger trois cents mètres plus bas dans les rapides et les tourbillons écumeux. De l'étroite terrasse que nous occupons, nous lançons des pierres : nous les perdons de vue au milieu de leur trajet avant qu'elles aient touché terre. Du plateau des geysers, on emporte l'impression d'un pays friable, pourri, croulant, fondant au milieu des flux d'eau chaude ; au lac Yellowstone, c'est le splendide paysage d'une nature calme et reposante, où, sur les flots, à perte de vue, la lune irise et argente sa longue traînée de lumière entrevue à travers les stries ombreuses des grands pins. Ici, c'est un sentiment écrasant, devant cet immense panorama où la nature a mis les teintes de l'arc-en-ciel sur la colossale architecture de ses ravins, où elle a répandu toutes

les séductions de l'art le plus gracieux sur les constructions cyclopéennes qui sont comme le majestueux témoignage de sa force.

En continuant sous bois de longer le bord, on rencontre une troisième plate-forme avancée, sorte de mirador ou de pinacle qui sort de la forêt pour denteler la lisière. C'est un promontoire de quelques pieds de large. Le long de la côte, au-dessous des aigles qui planent, de larges blocs se sont détachés, émiettés, pulvérisés, laissant une crevasse derrière eux, et formant un peu plus bas des mamelons roses de sable fin. Vers l'est, les splendeurs du Cañon se déroulent en capricieux circuits ; les premières arêtes nous masquent les développemens lointains de cette vallée béante ; à l'extrémité opposée, la vue est arrêtée par l'effrayante muraille bombée et liquide, que fait la grande cascade de la Yellowstone. La poussière d'eau remonte dans un nimbe d'arc-en-ciel, et l'écho des rochers solitaires répercute cette grande voix du fleuve. On le voit, au-dessus de sa chute, arriver des derniers plans de l'horizon, où il semble un lacet d'argent tordu parmi les roches noires et les sapinières. Quel cadre imposant et grandiose, pour ce bond gigantesque entre les parois dorées de l'abîme ! A la distance où nous sommes, le bruit est bien affaibli. La cascade est inaccessible, et les chiffres qu'on a sont des mesures trigonométriques. Longtemps la chute a mugi dans le désert, ignorée du reste de la terre, aperçue seulement des oiseaux de proie et des Indiens en fuite. Elle sera de plus en plus fréquentée, de plus en plus visitée. A Niagara, on est stupéfait par l'énorme masse d'eau qui tombe, par le développement en largeur de cette double muraille qui enserre entre ses deux hautes parois liquides le tourbillon écumant et laiteux des rapides violemment secoués à sa base. La cascade s'espace, s'étale, dans un pays d'aspect plat et morne, où l'on a dû dessiner des jardins, pour procurer quelque agrément aux visiteurs. L'attrait est celui de la quantité d'eau versée; c'est une question de mètres cubes. A la Yellowstone, si la largeur est rétrécie, la profondeur est plus grande, et combien imposant est le tableau ! Aucun site d'Europe, ni dans les Pyrénées, ni dans les Alpes, n'approche de cette horrible et saisissante sauvagerie, où le sol déchiré, froissé, emprunte ses tons à l'or du soleil, à l'azur du ciel, aux pétales des roses, au sang des antilopes éventrées par les jaguars ou les oiseaux de proie. Cette large ouverture ne forme pas brèche, ce n'est pas une entaille laissée sous le coup d'épée de quelque géant de l'air : c'est un évasement de gracieuse forme, d'une hauteur effrayante, le long duquel aucun pied humain ne s'est aventuré.

Notre jeune Américaine émet un projet qui sent bien son ter-

roir : ce serait de construire un *elevated*, sorte d'ascenseur oblique qui plongerait vers le pied de la cascade et pénétrerait dans ces basses régions inexplorées. N'en doutez pas : avant une dizaine d'années il sera fait, sur le modèle de celui qui descend le long de la berge du Niagara.

IV.

Notre guide, au Cañon, nous raconte des merveilles : « Vous voyez cette chaîne de montagnes, le pic Dunraven, le mont Washburn : de l'autre côté, plus loin, on voit des choses fantastiques, toute une forêt pétrifiée ; tout a été subitement solidifié ; des oiseaux de pierre perchent sur les branches de pierre : un Indien, qui tirait à l'arc, a été saisi, immobilisé dans cette position, qu'il garde éternellement, et tout le pays est ainsi. » Même en faisant la part de l'imagination populaire, il doit y avoir là un phénomène assez étrange, et l'excursion est aussitôt décidée. Je pars avec un ami et Jackson, notre courrier : — « Cocher, pouvez-vous nous conduire ? » — Il nous répond que c'est impossible. Aucune route n'est frayée ; le pays est fort peu connu, fort peu exploré ; il n'y a qu'un homme qui sache le chemin, c'est Jim le trappeur. S'il est dans la contrée, nous pourrons le demander. Nous faisons chercher Jim : il est introuvable. Nous l'attendons comme un messie, personne ne voulant se hasarder sans lui. Enfin, il reparaît. Il avait perdu ses chevaux dans la montagne, et il était parti à leur recherche. C'est un jeune *cowboy* à l'air déterminé, aux traits anguleux, avec une petite moustache blonde tombante, vêtu de cuir, et mordant de temps en temps dans une tablette de tabac au réglisse que tous les *drivers* ont en poche. Nous quittons le reste de la troupe, qui rentre directement à l'hôtel de Mammouth. Notre départ fait quelque peu sensation ; nos récens compagnons nous entourent comme si nous allions combattre les Sioux, les Pieds-Noirs et les serpens à sonnette, dont la montagne fourmille, dit-on. Jim va devant. Mon ami et moi, nous suivons. Jackson ferme le cortège, balayant le sol de ses pieds, sur sa bête trop basse pour sa haute stature. L'hôtel n'est déjà plus qu'une cabane au loin ; nous répondons aux signaux que nous font encore les mouchoirs sympathiques de nos amis et amies, et nous disparaissons au galop de nos excellents petits chevaux derrière les roches boisées du premier défilé.

On doit grimper à 3,200 mètres pour franchir le mont Washburn, et c'est une promenade charmante. D'abord, ce sont des prairies où l'herbe, rarement foulée, prend une épaisseur inconnue et forme

le plus moelleux tapis. On fouille profondément avec la main pour rencontrer le sol. Bêtes et gens, nous faisons halte, les unes pour pâturer, les autres pour nous étendre au soleil. Puis les arbres sont plus pressés et moins rares; nous y heurtons en passant nos énormes étriers de bois, qui sont de véritables boîtes, et nos gros éperons, semblables à ceux que devait porter Godefroy de Bouillon. Le soleil d'août est au milieu de sa course; mais à la hauteur où nous sommes, l'air est piquant et vif; sous les taillis, la neige de l'hiver n'a pas encore fondu. Nous nous arrêtons pour luncher dans un coin pittoresque, qui eût inspiré le pinceau du Lorrain. Un petit torrent roule les pierres avec bruit dans sa pente rapide jusqu'au prochain plateau qui échancre le versant. De gros arbres tordus et serrés font une demi-obscurité dans ce paysage où courent les écureuils effarés, où sifflent dans les branches des oiseaux de tous plumages et de toutes couleurs. En selle! la route est longue, et nous sommes tenus d'arriver avant la nuit pour ne pas coucher à la belle étoile. Il faut longer les cours d'eau et découvrir les gués, car il n'y a pas un pont dans toute la région. L'eau monte jusqu'au dossier de nos selles. A l'autre bord, la berge est presque à pic, rocailleuse, impraticable. Nos petits chevaux s'y engagent vaillamment, s'y cramponnent de leurs pieds nerveux, plus sûrement que nous ne ferions nous-mêmes. C'est plaisir de les voir monter les pentes, galoper dans les cailloutis, sauter les arbres morts. Nous approchons du faîte. Peu à peu, les pics des alentours qui nous dominaient semblent descendre à notre niveau; nous n'avons plus au-dessus de nos têtes que le ciel. Le sol est aride, caillouteux, jonché de débris, d'énormes blocs arrondis comme s'ils eussent été autrefois roulés longtemps par des mers. Des plaques de neige ferment les creux. Comme si les minéraux voulaient suppléer à la végétation absente, les pierres sont d'une belle couleur verte et donnent de loin l'impression d'une prairie feinte et peinte. Devant nous s'étend le plateau qui écrase le dos de la montagne. A nos pieds, la pente s'enfonce par des bonds prodigieux jusqu'à une ample vallée que recouvrent de grandes forêts de sapins : à cette distance, dans la confusion et le rapetissement des arbres, elle offre l'aspect d'une immense pelouse tout unie. A l'autre bord, la montagne se relève, pour redescendre plus bas, derrière la crête; des plans successifs de chaînes s'étagent, s'allongent jusqu'aux cimes lointaines qui semblent des masses impalpables et violettes, fondues dans l'air brumeux de l'horizon.

A présent, nous redescendons le versant, et déjà la ligne des bois se rapproche. Après un temps de galop, Jackson s'aperçoit

que son revolver a sauté hors de sa fonte. Jim en éprouve une profonde douleur, à laquelle il semble qu'il ne puisse résister, car il nous prie de l'attendre dans la prairie touffue, tandis qu'il retourne sur ses pas pour retrouver l'objet perdu. A cette hauteur, l'air est délicieusement pur; l'herbe est épaisse et douce comme les lichens de la mer ; les libellules, les grosses sauterelles, les insectes et les oiseaux s'ébattent et chantent, enivrés de soleil. Au bout d'un assez long moment, Jim revient au galop de sa bête, l'air désappointé. Il n'a rien trouvé. Mais Jackson, qui est un philosophe, a son idée; il nous explique que le dévouement de Jim est intéressé : il est allé chercher le revolver non pour le rapporter, mais pour le mettre dans un trou d'arbre et le retrouver à son retour dans sa cachette. Cet homme sait les mobiles des actions humaines, comme Tacite l'Ancien.

On retrouve, au bas de l'autre versant de Wahsburn, la rivière de la Pierre-Jaune, dont le Cañon a contourné le massif des montagnes. Après l'avoir longée quelque temps, nous arrivons aux Tower-Falls.

Les Chutes de la Tour offrent un spectacle sauvage. D'épaisses broussailles encombrent les approches. Nous laissons nos chevaux au piquet et nous pénétrons dans le fourré. Il y faut briser les branches, grimper aux arbres, ramper sous les hautes racines, se frayer comme on peut un chemin dans la forêt vierge. Le mugissement de la cascade semble prendre plus de sonorité dans la demi-obscurité de ces voûtes, où le lit du fleuve ménage seul une éclaircie vers le ciel. Les bords sont escarpés, peu sûrs, avec des entablemens en ressaut, des corniches avancées qui ont sous elles le vide. Les troncs des arbres, qui ont poussé de biais pour apercevoir un coin de ciel, sont le terrain le plus solide, et il faut s'y allonger en embrassant les branches. De cet observatoire aérien, le coup d'œil est splendide. La Yellowstone arrive en une nappe unie à l'entrée d'un col rocheux, qu'elle franchit d'un bond pour retrouver le sol à 60 mètres plus bas. La chute est belle, régulièrement bombée comme une masse de cristal, s'évasant en éventail de l'échappée étroite jusqu'à sa base et rayée d'un arc-en-ciel. Elle est flanquée de hautes roches aux formes fantastiques. Ce sont deux tourelles crénelées qui gardent à droite et à gauche le défilé humide, accrochées solidement aux flancs de la montagne. Plus haut, des flèches, des ogives, des campaniles dressent leur pointe et détachent leur façade grise de vieux portail sur le fond des sapins pressés, sombres comme l'intérieur d'une cathédrale.

Il nous faut gagner un gué assez loin en amont de la cascade pour traverser la rivière agitée par les rapides, qui sont le prélude

de sa chute. Nos chevaux gravissent, avec une agilité qui tient du phénomène, un raidillon caillouteux dont le sol friable s'émiette et s'ébranle sous les sabots. Nous entrons alors dans un pays moins tourmenté, dont l'aspect gracieux est une jouissance et un repos pour la vue. Il rappelle ces décors frais et pomponnés où dansent les ballerines habillées de tulle dans les ballets de nos féeries. Nous longeons une petite rivière qui coule au bas d'un coteau émaillé de fleurs. A notre gauche s'étend toute une forêt de petits arbres odorans, dont les feuilles ont la verdure un peu pâle et indécise des pousses au printemps, et dont les fleurs roses semblent des festons de pampres et d'églantines, accrochés aux branches pour une fête rustique. Il est cinq heures du soir; le soleil, qui s'incline vers la montagne, n'a plus la force des rayons de midi et contribue à nous faire oublier que nous sommes en plein été; la tiédeur du ciel, la grâce de ce décor si coquettement paré, toute cette nature attifée nous donne en plein mois d'août l'illusion du printemps et de l'avril.

Voilà onze heures que nous sommes en selle. Il est temps d'arriver. Encore un *hill* à franchir, et nous découvrirons la terre promise. A mesure que nous remontons, le pays redevient sauvage. Au sortir de l'Eldorado, nous rentrons dans la Terre désolée; les pierres précieuses jonchent le sol sans l'orner, agates, sardoines, malachites, améthystes, toutes sales sous leur gangue de boue sèche. Il y a quinze ans au plus, les Nez-Percés attaquèrent ici même Weikert et Mac-Cartney. Des crânes de chevaux achèvent de s'émietter entre les cailloux. De temps en temps, le sabot de nos bêtes butte contre de superbes ramures d'elques et d'élans qui sont tombées à la mue. Quelques-unes ont un développement de 2 mètres.

Enfin nous gravissons la dernière crête, d'où nous devrons voir l'hôtel ou *loghouse*. Une belle plaine s'étend à nos pieds jusqu'à la chaîne lointaine des Baronettes; il n'y a pas apparence d'habitation, c'est toujours le même désert, et pas un être n'apparaît. Il est six heures du soir.

— Mais, Jim, il n'y a point d'hôtel!

— Si, si, là-bas, voyez.

Du doigt, il nous fait apercevoir entre les arbres, au bord d'un ruisseau, adossée à la colline, une petite cabane peinte en rouge. Nous la distinguons mieux en approchant. Vers sept heures, notre escadron fait son entrée dans la cour de Yancee's Camp.

Yancee's Camp n'a rien d'un camp. Il faudrait traduire ce mot par la Logette du père Yancee. Dans ce pays perdu, où l'on ne rencontre âme qui vive à plusieurs lieues à la ronde, le père Yancee a construit une cahute où s'arrêtent les mineurs entre Bozeman

et Clarks Fork. C'est un solide vieillard, dont les cheveux blancs retombent sur les épaules; la figure est allongée par la barbiche; les pommettes saillantes et les yeux vifs dénotent un énergique pionnier. Deux gros molosses l'accompagnent partout. Il porte un grand feutre à larges bords, une casaque de cuir et des bottes éperonnées. Il était autrefois mineur; un coup de grisou lui a défoncé le crâne; mais il n'y paraît plus. Il tient dans sa cabane de bois un petit commerce à l'usage des rares ouvriers qui passent, et cet « hôtel » ressemble plutôt à une épicerie. Dans l'unique pièce du bas, il y a un comptoir, des boîtes de conserves, de la mercerie, des caisses de tabac, des pipes, des manches de fouet. Depuis ces dernières années, les touristes commencent à venir, et il y a élevé une seconde cahute où sont les chambres à coucher. Si les planches des cloisons joignaient un peu, si on n'y apercevait pas de son lit les étoiles du ciel à travers les poutres du plafond, s'il y avait moins de moustiques, de rats et d'araignées, si on ajoutait par-ci par-là un escabeau pour meubler les pièces, cette auberge serait très confortable. Le régime en est fort sain, semblable à celui des anachorètes, car on n'y vit guère que d'œufs et de lait. Ainsi que disait Dumas père en décrivant les hôtelleries espagnoles, le Yancee's Camp est comme l'amour, on n'y trouve que ce qu'on y apporte.

L'hôtelier est d'ailleurs un fort aimable homme. Il a chez lui, en même temps que nous, deux ouvriers et un soldat; ils ont l'air d'être plus maîtres de la maison que lui-même. Les touristes nos devanciers ont gardé de lui le meilleur souvenir, car il nous montre les lettres qu'il en a reçues, les photographies prises dans les environs, qu'ils ont développées à leur retour et qu'ils lui ont expédiées. Le père Yancee, avec ses chiens, est ainsi photographié à plusieurs exemplaires et sous toutes les faces : il a son album, comme une actrice. Un de ses visiteurs, ému de sa bonté et des merveilles de la nature en ce pays sauvage, a voulu qu'il pût sanctifier le dimanche, et prier le Créateur de tant de belles choses. Il lui a envoyé un harmonium et un tabouret de piano : ces meubles sont d'un faste oriental en cette cabane, où les trappeurs ronflent dans les hamacs, au-dessus de leurs chiens fourbus.

La forêt pétrifiée est à plusieurs milles du *loghouse*. Il faut longer un lac, des marais peu rassurans où grouillent les serpens, gravir la côte au-dessus d'un ravin, au fond duquel un torrent gronde entre les rocs pointus. Au bout d'une plaine où quelques rares broussailles vivent comme elles peuvent entre les cailloux receleurs de longs lézards, une pente douce monte vers le faîte éloigné de la chaîne, où se dressent à l'horizon le pic des Bisons,

le mont Améthyste, le mont Longfellow. Nous sommes en plein désert. A mi-côte, la pente est éventrée par un bassin de rocaille rouge, d'où s'échappe une source pure. Autour, sur le sol humide, on voit des pas de bêtes qui se croisent en tous sens et affectent toutes les formes, sabots, griffes, pattes : c'est l'abreuvoir de la faune locale. Elques, antilopes, écureuils, fouines, hyènes, buffles, bisons, panthères, ours, loups, renards, reptiles peuplent toute cette région mal explorée, qu'enferment les deux bras de la Yellowstone. Quand on butte du pied sur une pierre, on entend le sifflement effaré et le bruissement léger d'une bête en fuite. Nous approchons de la cime, et cependant il n'y a dans les environs aucune apparence de forêt, d'Indiens immobiles comme des statues, bandant l'arc de pierre avec la flèche d'agate. Le spectacle est moins fantastique : il n'en est pas moins surprenant. Comme nous demandons à Jim où est la forêt, il nous montre du doigt le sol : sans nous en douter, nous marchions dessus.

C'est un des plus prodigieux phénomènes. On connaît les sources pétrifiantes : il suffit d'avoir été à la Bourboule et à Clermont-Ferrand pour savoir que les objets plongés dans certaines eaux ne tardent pas à se recouvrir d'un granit très fin et très dur. Il leur donne l'apparence empâtée de ces pétrifications devenues banales. Si on casse cette couche, on retrouve l'objet primitif, le support, le substrat de ce dépôt. Tout autre a été l'action des eaux de la forêt américaine. Le premier étonnement est que des sources aient jailli à cette hauteur : elles ont complètement disparu. Il n'y a pas de fontaines pétrifiantes dans le pays. Leur action s'est exercée à une époque reculée, que seule la géologie préhistorique pourrait déterminer. Elle montrerait sans doute alors des forêts vigoureuses plantées sur un terrain fertile, soudain envahi par une inondation souterraine d'eaux calcaires et chargées qui baigneraient les racines. Celles-ci continuèrent à puiser dans ces courans leur aliment, qui était devenu de la pierre liquéfiée. L'eau perfide grimpe avec la sève, pénètre dans les tiges, dans les moindres brindilles, dans les pores et les vaisseaux du bois ; l'agate fine et dure se substitue lentement et complètement aux fibrilles ligneuses ; l'arbre admire son nouveau branchage, *miratur novas frondes*, et il faudrait les vers d'Ovide pour nous conter les péripéties de cette métamorphose, qui d'un arbre vivant fit un arbre de pierre. Fantastique miracle, qui donne la réalité aux imaginations les plus dévergondées de la mythologie antique!

Mais la forêt ne put rester debout. Les brindilles cassèrent; les arbres oscillèrent sous le poids colossal de leur masse de granit; le règne minéral prenait une éclatante revanche de son éternelle

infériorité par cet enlacement, cet envahissement, cette pénétration intime du végétal qu'il brisa, qu'il émietta sous l'inéluctable loi de la pesanteur.

Aujourd'hui, les débris de la forêt d'agate jonchent les pentes de la montagne. Seuls, les troncs ont résisté ; ils dépassent la terre d'environ un mètre, et plongent encore leurs racines de pierre dans ce sol nourricier, qui est devenu le sol meurtrier. Ces blocs s'alignent tristement en longues et basses colonnades, comme les vestiges d'un temple antique dont les fûts de colonne seraient encore debout. Il semble qu'ils aient autrefois soutenu les piliers innombrables de quelque nef féerique, où les galeries immenses et compliquées se croisaient, s'enchevêtraient dans un labyrinthe savant, au-devant de quelque terrible sanctuaire. A distance, ils paraissent être des troncs d'arbre, ils en ont l'aspect, l'écorce, les fibres, les cercles ligneux, les cassures en échardes, les nodosités et les rides rugueuses. Touchez-les : ils sont froids comme le marbre, et quand on les frappe du bâton ferré, ils résonnent comme des piédestaux d'albâtre.

Représentez-vous cette scène lointaine et effrayante, la ruine de cette forêt minérale, le fracas des branches, des troncs s'inclinant l'un contre l'autre et se brisant l'un l'autre dans leur choc, les étincelles jaillissant de cet orage de pierres, le fracas de ces chutes, le roulement, prolongé par l'écho, de ces blocs tombant et s'entrechoquant dans le vide sur toute la ligne de la montagne, comme si la colère divine ébranlait, secouait, disloquait les superbes monumens et les splendeurs de marbre de quelque colossale cité. Quels éclairs durent illuminer la vallée au frottement de ces masses de silex, dans le tonnerre de leur rencontre ; et si derrière les forêts voisines quelque être humain existait déjà, quelle frayeur, quelle anxiété il dut éprouver, et qu'aurait-il pensé, sinon qu'un coin du soleil venait de cogner et d'émietter la terre !

Quel jeu effrayant de la nature, et quelle bizarre illusion pour nos sens ! Rien ne pousse plus sur ce sol desséché : des branches, des debris d'arbres, ont inondé le terrain. Ramassez-les : c'est bien du bois, de l'écorce, des tissus fibreux, des souches minées, poudreuses et pourries, perforées par les petites galeries régulières et parallèles des vers rongeurs ; mais ce bois est lourd comme le marbre, il rebondit et se casse en tombant, il résiste à l'ongle qui l'égratigne ; la matière dément l'apparence, et la nature semble vouloir railler l'impuissance trompeuse de nos organes. Comme une momie étroitement enlacée dans les bandelettes, l'âme des dryades est étouffée sous la pierre du tombeau, qui l'enserre et l'écrase pour perpétuer jusqu'à la fin des siècles le souvenir d'une des plus rares

merveilles. Figée dans l'éternelle immobilité, dans l'embaumement le plus rigide et le plus résistant, la forêt demeure dans ses ruines inutiles. La hache des bûcherons de Gastyne travaillait pour le bien-être des humains ; ici, la nature a été l'aveugle destructrice, qui a voulu étonner la faiblesse des mortels.

Le sort des arbres est autrement misérable ici que dans nos futaies, d'où ils sortent pour soutenir nos maisons, nos vaisseaux, notre industrie ! Le sol de la Yellowstone nourrit ses forêts pour le pire destin, pour dériver vers elles des sources chaudes, où des squelettes d'arbres plongent leurs racines bouillies, ou des sources minérales qui les changent en rochers !

V.

Nous avons fait nos adieux à M. Yancee, et nous sommes rentrés au Mammouth, où nous retrouvons nos compagnons. Après un jour de repos, nous partons à notre tour pour Cinnabar, par les *Concord coachs* qui viennent d'amener la fournée du jour. Une pluie diluvienne inonde le départ. A présent, tous les voyageurs de notre groupe se connaissent ; l'embarquement est gai et bruyant. Les capuchons, les *waterproof overcoats* circulent, s'agitent autour des valises en tas et devant les voitures. Les tuiles rouges du campement prennent sous la pluie des tons chauds qui éclairent la ligne foncée des sapins. On part. L'orage dessine de grandes stries serrées et parallèles au faîte de la muraille rocheuse qui surplombe la route. Le tonnerre est répercuté sans fin dans les creux des montagnes, et l'écho redit encore la dernière détonation quand le coup suivant éclate. Les éclairs illuminent les replis et les angles ombreux de la chaîne. C'est un déluge abondant, une inondation qui bat avec force les roches. Le ciel crève et se rue sur le sol avec une violence inouie. En un instant, la route n'est plus que bouillie et marais. Le torrent voisin s'enfle, gronde, baigne les roues de la voiture. Sur la pente de la montagne, les rocs se descellent sous la terre qui fond, et nous roulons à la fois sous une pluie d'eau et sous une pluie de pierres. Les chevaux qui sont frappés par ces projectiles s'effraient et se cabrent. L'instant est critique. A droite, la haute paroi monte jusqu'à 800 mètres au-dessus de nos têtes. A gauche, les flots grossis mugissent et débordent. La route est défoncée, fondue. Soudain nous stoppons, et le même cri part de toutes les bouches : *Mud river !* Il n'y a plus de route. L'eau et la boue confondues viennent battre le pied de la montagne, qui plonge directement dans le torrent. Le chemin est devenu un gué de fange molle. Les chevaux y plongent jusqu'au poitrail. Après qu'ils furent

sortis de ce pas difficile, ils avaient l'air d'avoir été costumés jusqu'à mi-corps. La rivière entrait cette fois dans la carriole. Sur la recommandation du cocher, nous nous étions tous portés du côté de la montagne, laissant vides les places du côté du torrent, afin de faire contrepoids et de ne pas rouler dans l'eau au premier cahot. Nous étions accrochés en grappe tout au bord du véhicule, sur le marchepied, violemment secoués par les soubresauts, trempés par une pluie aux larges nappes, et courant cent fois le risque d'être écrasés entre la voiture elle-même et la paroi rocheuse à la moindre bascule. Le bruit d'un plongeon clapotant nous fait retourner : c'est un des nôtres qui vient d'être jeté sur la route, c'est-à-dire dans le lac de boue. La voiture a penché d'une inclinaison telle qu'il a cru venue la culbute finale, et, pour n'être pas enseveli sous les décombres, il a sauté à bas. Il eût mieux fait d'avoir plus de confiance dans l'expérience du *driver* et dans la Providence. A présent, il nous force de nous arrêter pour le repêcher. Pareil au chasseur qui marche enfoncé jusqu'à la ceinture dans le marais aux bécassines, notre infortuné compagnon ne montre plus au-dessus du sol que son buste, sa tête et ses bras qui battent l'air au milieu des éclats de rire des dames, et des siens, car il a bon caractère. Il s'assoit tristement sur le coffre à l'arrière du véhicule, attendant un peu de soleil pour sécher son étui de boue, et l'arrivée à la gare pour se changer.

Nous étions à Cinnabar à quatre heures. Le ciel était nettoyé et resplendissait d'un bleu pur. Le soleil avait séché le sol, l'orage était oublié. En Amérique, tout va très vite, même la succession des phénomènes de la nature. Il semblait que le Parc ne voulût pas nous laisser partir sous la fâcheuse impression de la pluie, et qu'après nous avoir offert le splendide spectacle d'un orage dans la montagne, il attendît l'heure du train pour redevenir radieux et nous laisser au départ le souvenir de son dernier sourire.

Entre tant de prodiges, la contrée de la Yellowstone offre le paysage le plus pittoresque et le plus varié, qui serait à lui seul d'un grand attrait. Vallons, ravins, torrens, riches prairies, pics dénudés, glaciers, forêts vierges, landes pierreuses, il semble que la nature ait voulu réunir là comme les spécimens de tous ses charmes. L'État ne pouvait mieux choisir l'emplacement de son Parc. Les plus belles fleurs émaillent le sol, l'herbe, les lacs, les arbustes. Des légions d'oiseaux bleus et blancs égaient et animent les bois, où les écureuils gambadent avec les *chipmunks ;* des troupes de gibier traversent les futaies, où les ramures des elques, des wapitis, des mouflons dépassent les hautes branches des buissons. Les lacs sont peuplés de truites succulentes, dont on fait

encore des pêches miraculeuses. Quant au gibier, il a été décimé. Trappeurs et chasseurs ont exterminé, pour vendre leurs peaux, les ours, les couguars, les élans, les antilopes, les bisons, les martres, les zibelines, les loutres, les castors, les rats musqués. Ils tuaient un cerf, le laissaient sur l'herbe après avoir empoisonné ses entrailles : deux jours après ils ramassaient autour du cadavre des douzaines de loups, de renards, d'hyènes intoxiqués. A Livingstone, dans les Indian Stores, on vend encore les restes de ces riches chasses aux fourrures, des serpens, des mouflons et des ours *grizzly* empaillés. Ce furent des hécatombes ; pendant une quinzaine d'années, les hôtes de ces bois, qui connaissaient à peine les flèches en obsidienne des Indiens, apprirent le son des carabines Winchester à balles de dynamite. Cette extermination a vite dépeuplé les halliers. Les Américains ne font rien à demi. Autrefois les troupeaux de buffles arrêtaient des trains lancés à toute vapeur. Aujourd'hui, on les compte, on sait le chiffre des survivans, et on les protège. Un cowboy a été condamné à trois ans de prison pour en avoir tué un. Entouré d'une ceinture de hautes montagnes, le Parc-National est un parc naturel pour les bêtes, qui ne peuvent émigrer ni s'échapper. Aujourd'hui, elles filent en paix des jours heureux : la chasse est rigoureusement interdite. On pose les scellés sur les boîtes à fusil et à cartouches qu'apportent les touristes leurrés d'un fol espoir. Des détachemens de la troupe campent à travers le pays pour faire respecter les ordonnances, autant que pour prévenir les embuscades des derniers Pieds-Noirs.

Toute la région est inhabitée. Elle n'a jamais eu d'indigènes, les Indiens s'étant toujours tenus à l'écart de ce pays, et parce que sa ceinture de montagnes n'est pas fort praticable, et parce que les phénomènes qui s'y produisent les remplissaient de terreur superstitieuse. Aujourd'hui on n'y rencontre, à de longs intervalles, que quelques soldats, quelques touristes qui campent, et le personnel des sept hôtels ou tentes qui marquent les étapes de la tournée, gérans, caissiers, cuisiniers, femmes de chambre, rouliers, guides. Ce sont tous des fonctionnaires. Ils relèvent du département de l'Intérieur. Leurs places sont aussi sollicitées dans les sphères parlementaires que nos bureaux de tabac ou nos postes de garçons de bureau. Elles sont presque aussi mal distribuées. Le service de ces auberges est pitoyable. Une des moindres facéties de ces hôteliers consiste à accepter des câblegrammes pour l'Europe, à encaisser le montant et à ne rien expédier. Ces agens de l'État sont généralement presque aussi étrangers que nous au pays ; ils nous fournissent peu d'observations sur le caractère

autochtone. Cependant les cochers et les guides sont fils du sol. On le devinerait à leurs façons d'être. Ils ont une grande fierté et beaucoup de sans-gêne. Ils pratiquent la doctrine de l'égalité. Ils savent que le cocher n'est pas un être inférieur à son client. Aux relais, le roulier s'attable avec son touriste. Si on lui donne l'ordre d'atteler, il répond, en se balançant sur le *rocking-chair*, qu'il n'a pas tout à fait terminé sa pipe. Sur la terrasse de l'auberge, il s'étend dans les meilleurs fauteuils avec ses amis, et il se moque, en riant clair, des grosses dames qui sont les hôtesses du *loghouse*. Il ne met à sa grossièreté aucune malice : il est le fils mal dégrossi de la nature ; il est plus près que nous de nos origines et de Jean-Jacques Rousseau.

Quant aux Indiens, ils se font rares. Ils sont tout à fait matés et dispersés. Ils rôdent, en grands costumes rouges à plumes, la carabine sur le pommeau de la selle, aux environs des gares, sur la ligne du Northern Pacific Railroad. Ils ont renoncé à leurs desseins hostiles. Ils vendent des perles enfilées en arabesques sur des étoffes de couleur. Avec leur grand manteau jaune, leurs diadèmes multicolores et leurs offres de service, ils font plutôt songer à Mangin qu'au chef Chaudière-Noire.

Ce pays féerique peut se passer d'habitans ; ils le gêneraient, le gâteraient. Le silence et la solitude lui vont mieux. L'envahissement des hôtels et des touristes est un mal nécessaire qu'il faut supporter : c'est le signe que la région a ses visiteurs, et c'est la première condition pour qu'elle en ait. Certes, l'impression dut être plus saisissante chez les premiers trappeurs qui franchirent l'enceinte terrible et se trouvèrent dans un isolement émouvant, face à face avec ces effrayantes fantasmagories de la nature. Mais ce privilège et cette distinction coûtèrent cher à la plupart d'entre eux, que les Nez-Percés et les jaguars dépecèrent. La tournée, telle qu'on la peut faire aujourd'hui, gagne en sécurité ce qu'elle a perdu en aventures pittoresques. Au demeurant, les étapes sont assez distantes entre elles pour qu'on foule toujours une piste déserte. En vérité, quelle étonnante conception ! quel pays et quelle race ! A l'instar de nos civilisations d'Europe, les États-Unis ont ouvert et entretiennent un parc pour leurs promeneurs, et ce jardin, se conformant à l'esthétique grossissante du peuple américain, a les dimensions de plusieurs départemens réunis ! Ajoutez bout à bout le bois de Boulogne et le bois de la Cambre, Las Delicias, Unter den Linden et le Prado : vous pourrez couvrir de leur superficie un petit coin de ce square yankee dont les rocailles ont douze mille pieds et dont les barrières ont quatre cents kilomètres de tour !

Le gouvernement américain a trouvé, dans l'exploitation de cette

région fabuleuse, le moyen d'enrichir le trésor et de charmer les peuples. Les merveilles de la nature font les affaires des finances humaines. Ici, la même piste guide la course à l'idéal et la chasse aux dollars. Mais il faut admirer l'ingéniosité, la nouveauté des procédés dans cette importante spéculation. Nous avons en Europe des pays qui font argent de leurs sites pittoresques, et qui font promener par les villes des affiches illustrées, figurant les glaciers de la Suisse ou les fjords de Hammerfest. L'idéal des entrepreneurs est alors de faciliter le voyage, de capitonner les hôtels, de mettre des coussins sous les pieds des voyageuses, de poser des rampes protectrices au bord des précipices: on vend des flacons de vin de Champagne à la pointe du Cap-Nord! Les Américains ont compris qu'ils ne plairaient pas à l'esprit aventureux de leur race par tant de raffinemens, et ils ont inauguré un système opposé. Ils ont renoncé à l'ancienne mode du vieux continent, qui est, comme on dit, de « truquer » la nature: ils l'ont livrée à elle-même: ils ont écarté la main de l'homme; ils ont conçu et exécuté le projet de réserver sur leur territoire un carré de terrain, le plus pittoresque, qui reproduirait et perpétuerait l'aspect d'un pays sauvage, inculte, primitif, où la seule nature apparaît sans voiles et sans artifices. Traverser le Parc-National, c'est voyager à la fois à travers l'espace et à travers le temps, c'est reculer aux âges les plus lointains, c'est retourner à la barbarie primitive, à laquelle la civilisation vient ajouter le juste tempérament qui la rend supportable et amusante. Le charme est puissant, irrésistible. Les registres de l'hôtel sont couverts de regrets au départ, et de formules exaltées, par lesquelles les touristes des cinq parties du monde ont exprimé leur admiration et leur émotion dans toutes les langues de la terre, excepté en français. Au moment où beaucoup de nos compatriotes vont traverser l'Océan, c'était un utile conseil à leur donner que celui d'aller contresigner le registre du Mammouth.

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes!

Ils retrouveront là-bas le souvenir comme le sujet de nos enthousiasmes : heureux et privilégies, ceux qui partent pour le beau pays, le Wonderland, où la grâce côtoie l'horrible, où le réel est pétri d'invraisemblance, où la nature déconcerte l'homme; région satanique et surnaturelle, que chanteront les poètes; tout ensemble terre d'élection et de malédiction, où l'enfer touche au ciel.

LÉO CLARETIE.

PAYSAGES DES TROPIQUES

LA MOCHA.

I.

Le soleil décline et, au-delà de la savane que borde la forêt d'où nous venons de déboucher, Fabricio et moi, nous voyons briller au loin le pic neigeux de l'Orizava. Attirés par une curiosité dont nous ignorons la cause, des chevaux et des taureaux, élevés en liberté, accourent, se rangent autour de nous à une distance de moins de 100 mètres, et les uns les oreilles droites, les autres sans cesser de ruminer, nous regardent passer ou nous escortent. Pas l'ombre d'antagonisme entre nous et les sauvages animaux que notre présence intrigue ; néanmoins, tout en discutant avec chaleur, nous prenons soin de ne pas les perdre de vue. Nous n'avons pas grand'-chose à redouter des chevaux, badauds et bonnasses, mais les taureaux, — les jeunes surtout, — ont l'humeur agressive, et, — la remarque vient de Fabricio, — jouent volontiers des cornes lorsqu'ils sont amoureux.

Si nous discutons avec un peu de vivacité, mon guide et moi, en voyant l'ombre envahir l'Orient et les vautours descendre en tournoyant des hauteurs du ciel, c'est que nous sommes à quatre lieues du village de Cosamaloapam, que nous avons quitté à l'aube, et que notre situation est assez fâcheuse. Lancés sur le tard à la poursuite d'un couple d'aras, nous avons si bien oublié l'heure que nous ne pouvons plus songer à regagner notre point de départ. Cheminer de nuit à travers une forêt, sans routes, étant impossible, nous devons nous résigner, — pour ma part, j'en ai

déjà pris mon parti, — à nous étendre au pied d'un arbre après avoir allumé un feu, puis à attendre en dormant, si les moustiques veulent bien nous concéder ce loisir, que le soleil, après avoir été éclairer les terres australes, l'Afrique, l'Asie et l'Europe, revienne nous accabler de ses rayons.

Un seul gros inconvénient à ce projet, ou, mieux dit, à cette nécessité, et c'est ce point qui provoque les objections du chasseur de tigres Fabricio, en ce moment à mon service. Au fond de nos sacs de toile, pas d'autres vivres que trois galettes sèches de maïs, souper d'anachorète. Or, en moins d'une heure, en marchant vite, nous pouvons atteindre le rancho de don Antonio. Là, nous trouverons non-seulement à boire et à manger, mais un hangar sous lequel nous pourrons dormir les poings fermés, d'une façon digne de « ma Grâce. »

Je résiste avec énergie à la proposition qui m'est faite, par cette raison puissante que ma Grâce, qui marche depuis l'aurore, demande avant tout à se reposer, et l'avoue. Fabricio, avec une véritable éloquence, plaide et replaide pour m'entraîner. Coucher à la belle étoile, jeûner pendant douze heures étant pour le chasseur choses encore plus indifférentes que pour « ma Grâce, » celle-ci ne comprend rien à la pressante sollicitude dont elle est l'objet :

— Don Antonio est-il un de tes amis, et désires-tu profiter de l'occasion qui nous a conduits à peu de distance de sa demeure pour lui rendre visite? ai-je demandé.

— Non, me répond mon guide, don Antonio n'est pas mon ami, mais une simple connaissance. Toutefois, je le sais hospitalier, et il nous fera bon accueil. Vous ai-je dit, ajoute le chasseur en levant ses regards vers le ciel comme pour chercher à se souvenir, qu'autour du rancho, sous le toit duquel je veux vous conduire, nichent des oiseaux au plumage doré que je n'ai jamais vus que là. En outre, l'année dernière, don Antonio a défriché, par le feu, sur la rive droite du fleuve des Papillons, un coin de forêt pour y semer du maïs. Or il y a quinze jours, sur les troncs à demi calcinés qui sèchent au soleil dans cette *milpa*, j'ai vu se promener par douzaines, oui, par douzaines, — car je ne voudrais pas exagérer, — de ces insectes aux longues pattes, vêtus de velours rouge et noir, que vous aimez tant à récolter.

Je venais de m'asseoir; la déclaration de mon guide me remet debout, alléché.

— Tu es sûr, lui dis-je, que des *longimanus?*..

Fabricio a étendu la main comme pour prêter serment; puis s'est mis en marche sans plus me consulter, me sentant vaincu. Nous rentrons dans la forêt, qui, à cette heure, devient bruyante. Sur les hautes cimes des acajous, des céibas aux fûts argentés, nombre

d'oiseaux s'abattent, s'agitent, se querellent, se déplacent, poussent des cris rauques, s'accommodent déjà pour passer la nuit. A chaque instant, de grandes ailes font siffler l'air, et de mélancoliques roucoulemens résonnent. Le jour devient crépusculaire; au loin, devant nous, les troncs se confondent; nous marchons vers une muraille grise qui sans cesse recule. En dépit de notre hâte, je commence à craindre que nous ne puissions atteindre, avant la nuit noire, le grand fleuve Papaloapam. D'ailleurs, des doutes me viennent.

— Don Antonio vit-il seul? ai-je demandé.

— Non, il est marié.

— Il a des enfans?

— Deux filles.

— Quel âge ont-elles?

— L'une a quatorze ans, l'autre seize.

— Hé! hé! voilà que je comprends mieux pourquoi tu m'entraînes et marches si vite. Elles sont donc jolies, ces fillettes?

— Ni plus ni moins, señor, que la moyenne des femmes de leur âge.

— Laquelle aimes-tu?

— Ni l'une ni l'autre.

— Hum! Tu es un bon, un excellent guide, je te rends justice; néanmoins, avoue que ce n'est pas uniquement pour me faire coucher sous un hangar, ni pour me faire trouver des oiseaux à plumage d'or et des *longimanus* aux élytres de velours, que tu nous exposes à nous casser le cou? Tu n'es pas l'ami de don Antonio, tu n'aimes aucune de ses filles, et cependant un miel t'attire vers le toit sous lequel tu me conduis, je le vois au brillant de tes yeux, à l'élasticité de ton pas. Au fait, serait-ce la mère des jeunes personnes qui?..

— La pauvre femme, señor, est morte depuis deux ans.

— Allons, ta réponse m'oblige à repousser une pensée malicieuse à laquelle je cédais, en me souvenant que ce matin, à l'heure de notre déjeuner, avec une chaleur qui ne m'a laissé aucun doute sur ta sincérité, tu m'as confié ton faible pour le voisinage des femmes. Or l'idée m'est venue, et je ne suis pas encore sûr de me tromper, qu'il doit y en avoir une au bout du dangereux chemin que tu me fais suivre.

Fabricio garde un moment le silence, accélère sa marche.

— Je ne veux pas vous mentir, dit-il soudain, il y en a une.

— L'aînée des jeunes filles, ou la cadette?

— Rien d'elles; ce sont des enfans. Il s'agit de la femme de don Antonio; une joie pour le cœur, un régal et une tentation pour les yeux, que cette personne.

— La femme de don Antonio! Ne viens-tu pas de me dire qu'elle est morte?

— J'ai parlé de la première, de la mère de Luz et de Silvia. Quant à la seconde, la Pétra, oh! elle est vivante, bien vivante, celle-là, je vous le certifie!

Fabricio s'est tourné vers moi, et j'entends sa langue claquer contre son palais.

— Allons, dis-je, je suis dupé. Si nous pouvons arriver avant la nuit, nous dormirons sous un toit; mais je dois renoncer, n'est-ce pas, aux oiseaux à plumage d'or et aux douzaines de *longimanus* qui?..

— Non pas, señor, ils existent, et, si Dieu nous prête vie, vous les récolterez demain. En attendant, dès ce soir, je vous le garantis de nouveau, vos regards se délecteront de la vue de doña Pétra.

— Elle est donc bien belle, cette ranchéra?

— Pas plus qu'il faut. Ce qui la distingue, c'est d'être femme à un degré qui, il n'y a pas à dire, force tous ceux « des pauvres nous » qui l'approchent à se souvenir qu'ils sont des hommes. Ne riez pas, attendez d'avoir vu, c'est-à-dire d'être vaincu. Sachez que s'il prend fantaisie à cette couleuvre de vous regarder d'une façon qu'elle tient en réserve, dont, pour ma part, je ne connais que trop l'invincible puissance, vous serez fasciné à ce point que demain matin, quand je vous parlerai de regagner Cosamaloapam, vous serez devenu sourd.

— Peste! tu me fais peur! Alors tu es amoureux de la Pétra?

— Oui, quand je la vois, ou quand je pense à elle.

— Ce qui veut dire qu'en ce moment, et de gaîté de cœur, tu cours vers une flamme à laquelle, plus savant, et aussi plus fou que les papillons, tu es certain de te brûler.

— Vous parlez comme un Salomon, señor. Toutefois, ne soyez pas jaloux, c'est de compagnie que nous allons rôtir. Attention, voici un tronc qu'il faut escalader.

— Ne crois-tu pas, dis-je avec gravité, que cet obstacle est un avis que nous donne la Providence, et qu'il serait sage de ne pas le franchir?

En guise de réponse, Fabricio passe outre et se retourne pour m'aider. Je suis en équilibre sur le tronc; toutefois, au lieu d'en descendre, je me penche et j'écoute : là-bas, du côté de la savane, un bruit sourd vient de naître; il grandit, fait frémir le sol, passe, s'éloigne, s'affaiblit, meurt. A n'en pas douter, cette rapide rumeur de tempête a été produite par le galop des chevaux et des taureaux effrayés ou chassés. Je me dispose à sauter à bas de mon pittoresque piédestal lorsqu'une détonation retentit, réveillant un lointain écho.

— C'est don Antonio qui chasse, répond Fabricio à l'interrogatoire de mon regard, nous mangerons ce soir de la venaison.

Mon guide se remet en marche. Bientôt je lui fais remarquer que l'ombre s'épaissit de telle façon que, bon gré mal gré, il va nous falloir camper.

— Non, répond-il résolu, nous touchons au port, et, au besoin, nous pourrions l'atteindre à tâtons.

— Si nous arrivons entiers, dis-je en riant, je raconterai à doña Pétra, pour servir tes intérêts, les périls auxquels tu m'exposes pour ses beaux yeux. Au fait, elle est donc de mœurs faciles, ton adorée?

— Les mauvaises langues le donnent à entendre, señor, attendu que dans mon pays, peut-être en est-il de même dans le vôtre, les jolies femmes, pour peu qu'elles soient coquettes, et elles le sont en général, n'échappent guère à cette accusation. En réalité, les preuves manquent; sans compter que don Antonio, qui a été guerillero, n'est pas homme à se laisser berner.

— Néanmoins, tu cherches à gagner les bonnes grâces de sa femme et tu espères y réussir.

— C'est-à-dire que je me suis hasardé, par trois fois, à lui confier combien je la trouve séduisante, et que, par trois fois, elle m'a ri au nez.

— As-tu l'intention de le lui dire une quatrième fois?

— Si j'en trouve l'occasion, je ne suis pas assez sot pour la laisser perdre.

— Tu ne désespères pas?

— Non. Mon père, continue le chasseur, homme sage et de grande expérience, disait volontiers qu'avec les descendantes d'Ève, on ne devait jamais se rebuter devant un refus, et qu'il fallait toujours compter, tant leur humeur est mobile, sur un dépit, une lassitude, un dégoût, une curiosité, un caprice, un rêve, une minute de jalousie, d'esprit de vengeance, de rivalité, d'ennui ou d'appétit. Il soutenait que celui qui sait persévérer, qui ne manque aucune occasion de jeter des fleurs aux pieds de ces jolis oiseaux de paradis que sont les femmes, c'est-à-dire de leur débiter à outrance de galans propos, est à peu près sûr, fût-ce au bout de dix ans, de récolter le fruit de sa courtoisie. Or, ce n'était pas une bête que mon père, puisqu'il m'a fait.

La boutade finale de Fabricio me fit rire, et la profonde philosophie de son père, réfléchir. Puis, curieux de connaître l'idéal de mon compagnon en matière d'esthétique féminine, je lui demandai un portrait de doña Petra.

— Elle est de bonne taille, me dit-il, et, comme toutes les femmes, — il parlait, naturellement, pour celles de son pays, —

elle possède de longs cheveux, de belles dents et de grands yeux. Sa peau, ajouta-t-il, et cette fois il parla avec lenteur comme s'il dégustait et savourait les mots qu'il prononçait, sa peau a la couleur de l'or, de l'or mat, et ses prunelles sont deux brasiers d'où jaillissent non-seulement des étincelles, mais des flammes qui caressent ou brûlent, selon l'heure. Quant à sa bouche, c'est un quartier de grenade qui donne soif de baisers, à même duquel on voudrait mordre pour se désaltérer. Toutefois, ses armes les plus terribles, les plus redoutables contre les « pauvres nous, » ce sont ses regards d'abord, puis surtout sa marche ondulante, balancée. Oh! ce *meneo!* qui lance sa jupe à droite et la ramène à gauche avec un fouettement qui fait songer aux petits flots recourbés que forme le vent du nord sur le Papaloapam, il rend fou.

— Et poète, dis-je à l'amoureux chasseur; tu l'es par tes comparaisons, par ton enthousiasme.

— Celui-là, señor, pour peu que vous soyez de chair, vous le partagerez tout à l'heure.

— A Dieu ne plaise, ne puis-je me défendre de m'écrier, et je vais te mettre toi-même à l'abri de tout danger. Campons.

— Il n'est plus l'heure, me répond Fabricio en me montrant une lumière qui brille en face de nous, voici la demeure de don Antonio.

II.

Guidés par les vives lueurs que projette un foyer établi en plein air, et qui vient d'être alimenté de branches, nous dépassons un dernier arbre. Trois pas encore, et le beau cours d'eau que nous sommes venus chercher, que nous devons traverser, coule paisible devant nous. Signalant aussitôt notre arrivée, quatre maigres chiens hurlent, et, sentinelles non moins vigilantes, des dindons gloussent à corps perdu, au grand émoi d'une flottille de canards qui, tout en donnant sa note, gagne une touffe de roseaux.

Sur le seuil du rancho que nous apercevons à vingt pas de l'autre rive, et que dorent les rayons du foyer, se montrent, attirées par le vacarme, deux jeunes filles dont l'une s'avance et regarde, indécise, de notre côté.

— Bonsoir, petite Luz, a crié mon guide en se faisant un porte-voix de ses mains rapprochées de sa bouche.

— Qui êtes-vous? demande l'interpellée.

— Fabricio Lopez, niña, un serviteur de Dieu. Ton père est-il rentré?

— Non, pas encore.

— Et doña Pétra?

— Elle est allée à la nouvelle *milpa* cueillir des épis frais de maïs et se sera laissé surprendre par la nuit.

— C'est mon histoire et celle du señor français que j'accompagne, reprend Fabricio, et nous venons vous demander l'hospitalité. Ne veux-tu pas, niña, nous amener la pirogue?

— Si.

Luz a été rejointe par sa sœur, qui l'aide à mettre à flot la légère embarcation. En dépit de leur âge, quatorze et seize ans, ce sont bel et bien deux femmes que ces jeunes habitantes des solitudes. Elles portent le costume de toutes les métisses de la Terre chaude, à savoir : une jupe courte de couleur bleue retenue à leur taille par une ceinture rouge de crêpe de Chine, et leur chemisette de fine toile, sans manches, laisse nus leurs bras, leurs épaules, et à demi leurs seins. Luz s'est embarquée, remonte le fleuve, se perd dans l'ombre, et c'est le courant qui bientôt l'amène près de nous. Au moment où elle aborde, Fabricio saisit l'avant de l'embarcation, qu'il maintient.

— Merci, petite Luz, dit-il ; sais-tu que tu as embelli, et qu'autant que je puis en juger de loin, ta sœur a suivi ton exemple. Allons, assieds-toi près de ce señor, je vais prendre les rames. Tu n'es inquiète ni du retard de ton père ni de celui de ta mère, je suppose?

— Non, señor Fabricio, mais la nuit devient si noire que je voudrais les voir rentrer.

Nous avons atterri. Fabricio, aussitôt la pirogue amarrée, s'installe près du foyer. Luz et Silvia se tiennent à ses côtés, debout, l'interrogeant sur la santé des amies qu'elles possèdent à Cosamaloapam. Je suis pour les deux jeunes filles un vif sujet de curiosité ; aussi, tout en parlant, m'examinent-elles à leur aise, très scrupuleusement et très naïvement. Les propos qu'elles échangent avec mon guide ne pouvant m'intéresser à aucun degré, je me promène le long du rivage admirant les jeux de la lumière sur les arbrisseaux chargés de lianes dont elle est bordée, plantes dont les formes fantastiques se prêtent à toutes les fantaisies de mon imagination, la captivent et l'amusent.

Le fleuve roule silencieux, d'une seule nappe, et, trouvant devant moi le terrain libre, je remonte son cours jusqu'à la rencontre de buissons. De là, en me retournant, je vois Luz, Silvia, Fabricio, en pleine lumière. Les deux jeunes filles, appuyées l'une sur l'autre, rient d'un beau rire sonore, enfantin, des joyeusetés que leur débite mon guide. A eux trois, entourés des chiens gravement assis autour du foyer, et que leurs oreilles droites et pointues font ressembler à de grands loups, ils forment un groupe très

original au point de vue des costumes, des attitudes, de l'éclairage, dans leur cadre de verts bananiers. Je me suis assis, et ma pensée voyage, traverse l'espace. Je songe qu'il est minuit là-bas, à Paris, la ville immense et bruyante dont les deux belles filles que j'ai sous les yeux ne suivront jamais les modes, ne sauront jamais le nom.

J'ai tressailli et, placé dans l'ombre, je me suis tourné vers l'ombre. Un peu au-dessus de moi, sur la rive qui me fait face, vient de se produire un bruit sec, net, celui d'une branche morte qui s'est brisée sous le pied qui l'a foulée. Invisible, j'écoute, et cherche à deviner ce qui se passe devant moi. L'eau s'est agitée, j'ai entendu un léger clapotis, et bientôt, sur la surface lisse du fleuve, flotte quelque chose d'indistinct, de volumineux, qui coupe le courant. Est-ce un caïman que ma personne tente, qui vient vers moi en reconnaissance, ou n'est-ce qu'un pécari attardé? Je surveille la ligne lumineuse tracée par le foyer, et surtout le milieu du fleuve que n'atteint pas l'ombre des arbres, étroit espace où se reflètent les étoiles. Un rapide coup d'œil, jeté en arrière, m'a montré les chiens couchés près du foyer, calmes, tandis que les joyeux éclats de rire de Luz et de Silvia continuent à résonner.

J'ai vu, rapide, flotter un objet sans forme. Bientôt, à quelques pas de moi, on marche dans l'eau. Un rayon du foyer passe entre deux arbustes, je surveille ce point. Une femme nue, la tête surmontée d'un paquet de hardes, traverse avec lenteur l'étroit espace lumineux, s'éloigne sans bruit. Je n'ai fait que l'entrevoir. Toutefois ce corps jeune, svelte, aux proportions admirablement pondérées, me restera dans l'esprit comme un type achevé de beauté classique, de grâce suprême, d'idéale perfection.

Pour le coup, je ne songe plus à Paris; intrigué, je suis tout au présent. La statue vivante que je viens de voir doit être cette doña Pétra dont Fabricio est féru. L'action de la jeune femme n'a rien qui puisse me surprendre outre mesure ; elle a voulu prendre un bain en rentrant chez elle, car tous les riverains du Papaloapam, aux ondes tièdes, vivent volontiers dans l'eau. Cependant la *milpa* dans laquelle la baigneuse s'est attardée se trouve située, à ce que j'ai pu comprendre, sur la rive qu'occupe le rancho, et ce retour a des allures clandestines. Est-ce la présence de Fabricio, qu'elle a dû entendre rire, qui a effarouché la jeune femme, qui l'a empêchée de traverser le fleuve en face de sa demeure? Le fait me semble peu probable, attendu que, dans la Terre chaude, la demi-nudité à laquelle le climat non-seulement convie, mais oblige, ne gêne guère plus les femmes que les hommes, et sait rester décente.

Une voix appelle de l'autre rive, en face du rancho. C'est

Fabricio qui répond, qui saute dans la pirogue, qui va au-devant de don Antonio. Le ranchéro a dessellé sa monture et l'animal, tenu par un lasso, nage derrière l'embarcation. Je me suis rapproché du foyer et je me trouve en face d'un homme de haute taille, aux cheveux gris, aux traits rudes. Fabricio décline mes qualités et mon nom ; le ranchéro me souhaite la bienvenue, puis se tourne vers ses filles.

— Où est votre mère? demande-t-il.

— A la *milpa*, répond Luz.

— Non pas, je suis ici, dit une voix harmonieuse.

Et, sur le seuil du rancho, je vois une jeune femme vêtue du même costume que Luz et Silvia, mais dont un jupon brodé dépasse coquettement la jupe. Elle est drapée dans l'écharpe qui tient lieu de corset, de corsage et de voile aux femmes de sa caste, c'est-à-dire aux métisses, et s'avance gracieuse vers le ranchéro qui la regarde avec fixité, avec dureté.

— Tu arrives de la *milpa?* demande-t-il.

— Non ; j'arrive de ma chambre, où je viens de changer de vêtement.

— Tu as traversé le fleuve, là-bas ; et, vers cinq heures, tu étais dans la savane?

— Non, répond l'interpellée, qui remonte son écharpe jusqu'à ses yeux, je n'ai, aujourd'hui, ni traversé le fleuve, ni mis le pied dans la savane. Vers cinq heures j'étais dans la *milpa*, où j'ai courbé nombre d'épis mûrs. Au fait, c'est à cette heure-là que j'ai causé à travers le fleuve avec Fabricio qui venait de m'interpeller, de me demander si nous pouvions, ce soir, lui donner l'hospitalité.

— Tu es sûre qu'il était cinq heures?

— Fabricio peut nous renseigner, dit la jeune femme en se tournant vers mon guide.

— Était-il cinq heures, ou cinq heures et demie? répète l'interpellé qui semble faire appel à sa mémoire, qui se tourne vers moi en frottant son épaisse chevelure et semble m'interroger. Il ajoute aussitôt avec assurance, comme si j'avais résolu son doute, bien que je n'aie ni parlé ni sourcillé : il était cinq heures.

Don Antonio nous regarde à la ronde, les lèvres serrées, en homme qui n'est pas dupe. Toutefois il ne réplique pas, et emmène son cheval. Doña Pétra hésite un instant, puis le suit. Elle le suit d'un pas indolent, cadencé, qui imprime à sa jupe le va-et-vient, comparé par mon guide au retour sur eux-mêmes des petits flots du Papaloapam. J'admire et goûte ce voluptueux *meneo* dont je constate la grâce en même temps que la vertu troublante. En somme, j'ai trouvé le visage de la jeune femme,

que je n'ai vu, il est vrai, qu'à demi voilé par son écharpe, plus harmonieux que ne me l'avait laissé supposer mon guide. Il y a quelque chose de provocant dans le seul aspect de cette belle personne qui doit devenir irrésistible lorsque sa coquetterie lui fait jouer la comédie de l'amour, ou lorsqu'elle le ressent. En outre, elle est servie dans sa puissance de séduction, une bonne fortune me l'a révélé, par un corps comme en rêvent les sculpteurs.

Luz et Silvia ont disparu en même temps que leur belle-mère. Je suis seul avec Fabricio, lequel, contre son habitude, garde le silence.

— Tu es habile à mentir, ne puis-je me défendre de lui dire à mi-voix.

— N'est-ce pas un devoir d'aider son prochain à se tirer d'embarras, me répond-il sur le même ton, surtout lorsque ce prochain est une femme, une femme peut-être en danger de mort?

— En danger de mort! ai-je répété.

— Oui; attendu que don Antonio, autrefois grand coureur d'aventures, n'est ni un novice, ni un sot. Il a très bien deviné que j'ai menti pour aider sa femme à sortir d'un mauvais pas, et il ne doute plus qu'elle ait traversé le fleuve. Vous avez déjà compris, je suppose, que le coup de feu que nous avons entendu a été tiré sur un plus noble animal que nous l'avons cru.

— Veux-tu dire que don Antonio a tiré sur un homme?

Fabricio n'a pas le temps de me répondre, car en ce moment notre hôte reparaît, visiblement préoccupé. Néanmoins, maître de lui, il m'adresse quelques paroles courtoises, me force à m'asseoir sur le hamac suspendu à gauche de la porte, puis demeure silencieux. Par bonheur, Fabricio retrouve sa verve, parle, interroge, plaisante, et sa loquacité, qui parfois m'incommode, me semble, pour l'heure, un précieux don. Luz vient nous aviser que le souper est prêt, et nos dents s'escriment bientôt contre des lanières de bœuf séchées au soleil, assaisonnées de piment. Les deux filles de notre hôte veillent à nous approvisionner de galette de maïs; doña Pétra ne paraît pas.

Elle ne paraît pas; mais, en sortant du rancho pour aller fumer à l'air, je la vois étendue sur le hamac. Elle a rejeté son écharpe et, grâce à sa pose, je retrouve, sous les plis de ses légers vêtemens, le beau corps que j'ai admiré. Le visage, dont je puis maintenant juger, est d'un ovale parfait, et les traits, d'une extrême finesse, sont jolis. La bouche, très petite, est dessinée en forme d'arc. La jeune femme se met debout à notre apparition, lève ses bras, fait saillir sa poitrine, ses hanches, s'étire en un mot avec un sans-façon si complet, avec une grâce si féline, que j'ai tressailli. Déci-

dément Fabricio est bon juge; il y a dans cet être jeune un attrait puissant, violent, capiteux, et ses regards, pleins de langueur, achèvent l'œuvre de séduction.

Lente, indolente, doña Pétra s'est retirée pour aller souper à son tour, en compagnie de ses belles-filles. Pendant ce temps je cause avec don Antonio, je le questionne sur ses cultures et, bien que toujours très visiblement préoccupé, il me répond avec complaisance, avec patience. Doña Pétra, Luz et Silvia reparaissent; le ranchéro s'arme alors d'une lanterne et, après m'avoir courtoisement offert sa propre couche, que j'ai non moins courtoisement refusée, il me conduit vers un hangar ouvert aux quatre vents du ciel, sous lequel ses filles ont étendu deux nattes, l'une pour mon guide et l'autre pour moi. Mon hôte s'excuse de la rusticité de son hospitalité, puis me ramène près du foyer. Là il m'offre un cigare de sa dernière récolte, feuilles de tabac simplement roulées qu'il m'engage à déguster, sur le parfum desquelles il me demandera mon avis. Il me quitte brusquement, après m'avoir déclaré qu'ayant chevauché toute la journée dans la savane, il se sent brisé de fatigue, qu'il a soif de repos. Luz et Silvia, que leur qualité de ménagères force à se lever avant l'aube et qui déjà sommeillent, me souhaitent le bonsoir, vont baiser la main de leur père, puis celle de doña Pétra, debout près du hamac. A peine ont-elles disparu que le ranchéro se rapproche de sa femme, comme pour lui parler. Il se ravise, passe devant elle en la regardant avec fixité et, j'ai pu le constater, d'un œil mauvais.

Doña Pétra, le front baissé, demeure pensive, indécise. Machinale, elle s'étend sur le hamac. J'ai allumé le rustique cigare qui m'a été recommandé, et, à l'exemple de Fabricio, heureux de passer quelques minutes en face de celle qu'il admire, je m'assieds sur un siège bas, au dossier recouvert d'une peau de taureau. A peine étendue, doña Pétra se redresse, se plaint de la lourdeur de l'air, et ses mains mignonnes détachent les nattes qui couronnent son front. Ses bras relevés, nus, ronds, parfaits, fournissent un ravissant cadre à sa chevelure noire, ondée, luisante, abondante, à son visage qu'éclairent en plein, comme toute sa personne du reste, les vives lueurs du foyer ranimé par Fabricio.

La nuit est calme, le feuillage immobile, et le doux clapotis du fleuve, seul bruit que l'on entende, berce l'esprit. Il y a des étoiles au ciel et aussi sur la terre, car des fulgores voltigent autour des buissons.

— Vous avez raison, Fabricio, dit soudain doña Pétra, qui reprend avec mon guide une conversation évidemment interrompue par mon arrivée et celle de son mari; ne sachant pas mentir, et l'ayant

fait sans préméditation, j'ai été maladroite. Pourtant, mes intentions étaient bonnes, et ma conscience est tranquille.

— Vous avez contre vous les apparences, les terribles apparences, répond Fabricio, et il est certain qu'en niant avoir traversé le fleuve, alors qu'il vous a très probablement vue le traverser, vous avez donné un corps aux soupçons de don Antonio. Si vous en doutez, ajoute-t-il en me désignant, interrogez ce señor.

— Est-ce vrai, me demande la jeune femme dont les yeux fouillent les miens, que vous aussi vous avez cru?..

Elle n'a pas achevé, attend ma réponse. Je me tais, aspirant à coups pressés la fumée de mes feuilles de tabac.

Doña Pétra se couvre la tête de son écharpe, la ramène sur son visage, que je vois se teindre d'une couleur rosée.

— Votre silence est une réponse, me dit-elle, et j'aurai peine à me consoler de cette aventure.

— Vous croyez, demande Fabricio, que c'est sur Luis Vazquez que don Antonio a tiré.

— Ce ne peut être que sur lui. Depuis un mois ce jeune homme, qui possède un champ de cotonniers voisin du nôtre, vient presque chaque jour rôder autour du rancho, où je l'ai cru d'abord attiré par Luz et Silvia qui, depuis un an, sont devenues des femmes. Ce soir, m'ayant aperçue dans la *milpa*, il a lancé son cheval à travers le fleuve pour me rejoindre, je l'ai deviné. Voulant à tout prix éviter sa rencontre, j'ai profité du coude de la rivière pour gagner à la nage la rive qu'il venait de quitter, et ma précaution a tourné contre moi. Revenant à son point de départ avec le dessein de me poursuivre, Vazquez a dû rencontrer don Antonio, qui depuis quelques jours a remarqué ses manœuvres et s'en est inquiété.

— Si j'avais son âge et si je possédais le trésor qu'il possède, dit Fabricio, je souffrirais du même mal que lui.

— Sans votre présence ici, continue la jeune femme, il eût appris sur l'heure la simple vérité. Je l'ai senti prévenu, d'humeur à ne rien écouter, et, si j'ai menti, c'était uniquement pour le rassurer. Tout à l'heure ou demain je lui raconterai ce qui est arrivé, car cela me désole de le savoir malheureux, d'être injustement soupçonnée. Qu'ai-je donc de plus que les autres femmes, ajoute naïvement doña Pétra après un court silence, pour attirer ainsi l'attention des oisifs ?

— Vous avez votre beauté, répond Fabricio.

— Ma beauté ! mais il y a, rien qu'à Cosamaloapam, vingt visages qui valent et même surpassent le mien. Je ne fais d'avances à personne, et je n'ai jamais encouragé qui que ce soit : vous êtes, Fabricio, un de ceux qui peuvent le certifier.

— Et je le certifie, répond le chasseur ; mais, du même coup, j'affirme que vous êtes un être ensorcelant. Vous paraissez, et l'on s'arrête; vous passez, et l'on vous suit. Vous aurez beau faire, vous ne pourrez jamais empêcher ceux d'entre nous qui ne sont pas aveugles de vous admirer, de vous convoiter. Et ce n'est pas le moins du monde leur perversité qui, ainsi que vous vous obstinez à le croire, pousse vers vous les papillons; il y a autre chose.

— Quelle autre chose?

— Que vous êtes femme à un degré que celles que vous considérez comme des rivales n'atteignent pas, ne sauraient atteindre. Tenez, consultez ce señor, il vous dira que c'est en lui parlant de la fascination que vous exercez que je l'ai amené jusqu'ici, bien contre son gré. Il riait de mon enthousiasme, s'en moquait. « Attendez d'avoir vu, » lui disais-je, et ses épaules se haussaient. Or, depuis deux heures qu'il vous connaît, il me donne raison par la façon dont il vous regarde, dont il suit chacun de vos mouvemens, sans compter que c'est à mon tour de rire, car lui ne rit plus.

Mis si inopinément en cause, je m'occupe de mes feuilles de tabac qui se déroulent, mais non avec assez d'attention, toutefois, pour ne pas voir que doña Pétra s'est tournée vers moi, qu'elle laisse retomber son écharpe, qu'un sourire rend à sa bouche sérieuse, à son visage attristé, toute leur grâce séductrice. Il y a de la curiosité dans ses yeux, car elle ne peut douter, en voyant ma gêne, que Fabricio a dit vrai.

— Jésus! fait-elle en se signant, suis-je donc coquette à mon insu?

— C'est possible, répond mon guide. En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'à l'époque de la semaine sainte, lorsque tous les habitans de Cosamaloapam et de ses environs se pressent dans l'église pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux, votre présence distrait tous les fidèles, au grand dommage du sacrement de la pénitence. Chez les femmes, vous excitez l'envie; et, rien qu'en passant devant eux, vous donnez aux hommes la tentation de se damner pour vous.

— Je ne vise à rien de ce que vous dites, Fabricio, surtout aux heures dont vous parlez et où je m'occupe exclusivement de mon salut, je vous le jure.

Je prends la parole.

— Pour séduire, dis-je à la jeune femme, il vous suffit de vous montrer, car vous agissez sur l'esprit, sur le cœur, et surtout sur les sens par votre beauté complète, parfaite, absolue.

— Dire que je me crois laide serait mentir, señor; cependant, je vous répéterai ce que je viens de répondre à Fabricio; je connais, à Cosamaloapam, vingt visages qui valent le mien.

— Peut-être ; seulement celles qui les possèdent n'ont que cela. Chez vous, ce ne sont pas uniquement les traits de votre visage qui attirent et captivent, bien qu'ils soient plus que suffisans pour le faire, c'est tout votre être, tout votre corps, modèle de perfection auquel votre grâce, ce don suprême, ajoute son irrésistible puissance.

— Mon corps! répète la jeune femme avec une surprise que partage Fabricio, qu'a-t-il à voir ici?

— Tout, dis-je ; car si vos compatriotes sont de médiocres connaisseurs de la beauté plastique, ils n'en subissent pas moins son invincible attraction.

Doña Pétra et Fabricio me regardent ébahis, ne me comprennent guère, je le vois ; les sachant intelligens, j'entreprends de les éclairer. Ayant un parfait modèle sous les yeux, je me lance en pleine esthétique, — j'ai employé le mot, — et j'énumère, je détaille, je souligne une à une les merveilles du corps féminin, ce poème divin d'un créateur divin, poème dont chaque partie est une strophe achevée, l'ensemble un hymne harmonieux. Des pieds menus, des mains mignonnes, des doigts effilés, je remonte à la chevelure, ce splendide et premier voile. Je parle du front, des sourcils arqués qui abritent ces diamans qui vivent, les yeux, les yeux dont les cils à la courbe élégante sont chargés de tempérer l'éclat, d'adoucir le regard et aussi de l'aimanter. Les regards, ils secondent les lèvres si habilement ciselées pour les sourires, si bien modelées pour les baisers. De la finesse des attaches, je passe à celle de la peau, puis à la taille qui se cambre, qui se balance avec la molle flexibilité des jeunes palmiers qui nous abritent. D'un doigt hardi, je trace dans l'air les contours onduleux et voluptueux des hanches épanouies, et je remonte au cou pour signaler non-seulement sa rondeur, mais la suavité des lignes savantes qui le rattachent aux épaules, par la nuque ombrée. Je nomme la poitrine dont les formes pures servirent autrefois, non sans raison, à modeler la coupe des anciens dieux. L'oreille, ce bijou aux replis mystérieux, a son tour. Tout ce que je décris est l'exactitude même, la statue est sous mes yeux.

Pendant que je parle, la soyeuse écharpe voltige, voile successivement de ses plis ce que je dépeins. Elle arrive invariablement trop tard, grâce à l'imprévu de ma marche. Fabricio m'écoute bouche bée ; ses yeux sont cloués sur doña Pétra. L'habile chasseur contrôle ce que je dis, approuve, et la femme devient peu à peu pour lui, je le vois au feu de son regard, à l'admiration extasiée avec laquelle il contemple notre hôtesse, un être plus merveilleux encore qu'il le croyait.

De son côté, doña Pétra, attentive, captivée, ne songe plus à son

souci. Elle a savouré mes paroles qui lui ont révélé non-seulement l'ensemble harmonieux de sa beauté, mais des détails dont elle ignorait la valeur, auxquels les hommes de sa caste sont indifférens, comme ils le sont devant les grands sites de leur pittoresque pays. Le beau, le grand, le gracieux, pour être goûtés, sentis, demandent une culture qui manque à l'homme placé près de la nature. Celui-là, il voit bas et court là où l'homme cultivé voit haut et loin, et double ainsi ses jouissances.

Les narines dilatées, l'œil alangui, doña Pétra frissonne. Elle a bien vu que c'est elle que j'ai décrite, et ses regards troublans me remercient, me caressent. Elle se drape maintenant avec un soin méticuleux dans son écharpe, voile sa demi-nudité que, quelques minutes auparavant, elle livrait, inconsciente, comme toutes les femmes de sa caste, à des regards, il est vrai, inconsciens.

— Outre les perfections que je viens d'énumérer, dis-je encore à la jeune femme, à laquelle l'embarras causé par mes révélations prête une séduction de plus, vous possédez, ainsi que je l'ai déclaré tout d'abord, les deux dons qui les complètent et leur donnent toute leur valeur : la grâce et le charme. Vous savez, maintenant, pourquoi vous recevez, sans les provoquer, les hommages de vos compatriotes ; ils subissent, sans se l'expliquer, l'invincible attraction du beau.

Doña Pétra demeure pensive ; puis, hésitante :

— Vous avez vu mes bras, mes épaules, mes pieds, dit-elle ; hors de là, vous n'avez pu que supposer.

— Je n'ai pas supposé, j'ai vu.

Elle se redresse fière, indignée.

— J'ai vu, ai-je répété.

Et me penchant, à mi-voix, je lui rappelle sa sortie du fleuve, son passage entre les buissons.

Elle se lève, rougit, se drape et, comme si elle n'osait plus me regarder, pénètre dans sa demeure.

Fabricio se lève à son tour, allume une branche de pin destinée à nous servir de torche, et me guide vers le hangar où nous devons passer la nuit.

— Vous êtes de l'école de mon père, me dit-il avec bonne humeur, et vous avez une façon de lisser les plumes des oiseaux de paradis dont je saurai tirer profit. Je me croyais savant, et je n'étais qu'un âne, qu'un aveugle. C'est vrai, pourtant, ajoute-t-il en fermant à demi les yeux, tandis que son doigt trace dans l'air des courbes sinueuses, c'est vrai que, chez les femmes, les lignes de la nuque, les épaules, des hanches sont... vous avez fait rougir à trois reprises doña Pétra ; toutefois, elle ne vous en veut pas le moins du monde de lui avoir appris combien elle est belle, je vous

le certifie. Savez-vous que le regard qu'elle vous a décoché, lorsque vous lui avez parlé à l'oreille, m'a rendu jaloux. Vrai, ce regard, c'est comme si elle vous avait embrassé.

Fabricio fait quelques pas sans mot dire, chasse les chiens qui nous suivent, puis se rapproche de moi.

— Je ne puis vous offrir de l'argent, me dit-il soudain à mi-voix, non, je ne puis offrir de l'argent à votre Grâce. Cependant, lorsque l'on veut, il est toujours facile de s'arranger ; n'est-ce pas votre avis ?

— Certes.

— Combien de peaux de tigres voulez-vous pour m'apprendre les paroles qui vous ont valu le regard que je vous envie ?

— Je te les livre gratis, dis-je, car c'est toi, sauf une variante, qui me les a apprises ce matin. Jusqu'ici tu n'as complimenté les femmes que de leurs yeux et, à l'occasion, de la grosseur de leurs jambes ; dorénavant, puisque tu m'as compris, apprends-leur qu'elles sont belles de la tête aux pieds, tu ne les tromperas jamais qu'à demi.

— Je le leur apprendrai avec conviction, señor, heureux de leur ouvrir les yeux.

— A ton tour de me répondre ; que penses-tu, à l'heure actuelle, de la brouille de nos hôtes ?

— Que grâce à votre présence, un peu à la mienne, don Antonio s'est mieux contenu que je l'espérais, car il est vindicatif. Il aime sa femme et subit, comme vous avez dit, l'influence de la beauté. Demain la señora sera justifiée ou pardonnée et nous aurons échappé à une scène de ménage qui, sans que vous ayez paru vous en douter, eût pu être sanglante.

— Tu crois l'orage calmé, dissipé ?

— Je ne fais que l'espérer, et voici pourquoi. J'ai prévenu don Antonio que nous nous mettrions en chasse dès l'aube, il m'a recommandé de vous ramener vers midi, pour déjeuner, je puis donc répondre de demain. Quant à après-demain, il est difficile de prédire ce qui arrivera, avec un homme qui a la colère froide.

Fabricio parla encore, et je ne l'entendis plus : je dormais.

III.

Mon nom, très discrètement prononcé, me fait ouvrir les yeux et, à la lueur crépusculaire des étoiles, je vois mon guide penché au-dessus de moi. Il m'annonce que le jour va paraître, me demande si je veux le suivre à la *milpa*, où les longimanus nous attendent.

Je me suis levé sans bruit, et nous voilà suivant le cours du fleuve, longeant un bois. De loin en loin des mangliers, sentinelles

avancées, lancent leurs racines qui sortent de terre comme des serpens noirs au dos onduleux, vers les eaux qui coulent murmurantes, forçant les joncs qu'elles baignent à d'éternels saluts. Une lueur rose teint le bout d'horizon que nous pouvons apercevoir, envahit si rapidement le ciel que nous avons peine à suivre ses progrès. Aussitôt les oiseaux s'éveillent, et, pénétrant dans les bois, nous marchons sur le sentier de la *milpa*, charmés par un concert toujours le même et toujours nouveau, qu'aucune oreille ne se lasse d'entendre. Il y a des solistes dans le sublime orchestre, des solistes hors ligne, car tous les autres oiseaux, ceux-là mêmes qui ne savent que pépier, crier ou gazouiller, se taisent pour les écouter, puis reprennent en chœur les derniers sons. L'orgue, si puissant avec ses éclats de tempête, si grave dans la prière, si émouvant lorsqu'il imite les voix humaines ou celles du ciel, n'est pas plus harmonieux, plus troublant, plus savant, plus céleste que les chants qui saluent dans les grandes forêts tropicales, sur les bords des rivières qui les traversent, ou sur ceux des lacs endormis dans leurs profondeurs mystérieuses, l'apparition instantanée du soleil.

Toutefois ces mélodies ont un côté humain qui, des hauteurs du ciel où elles transportent, font brusquement choir sur la terre. Est-ce pour critiquer, ou pour applaudir à leur manière, qu'un solo à peine achevé, ce soient toujours des échassiers au cri discordant qui répondent, à moins que ce ne soient des merles ou des corbeaux? Mais tous les exécutans reprennent en chœur l'hymne final qui précède leur dispersion, et laissent l'auditeur charmé.

Pas plus que moi, Fabricio n'a parlé ni remué pendant la prière d'amour qui a eu pour objet le créateur, puisque mon guide et moi ne sommes là que par accident.

Nous avons atteint une clairière, et Fabricio, son fusil armé, le nez en l'air, épie les oiseaux à plumage d'or, qu'il m'a annoncés, qui existent. Je l'imite et nous guettons anxieux, silencieux, sans prendre garde aux lazzis que nous décochent des perroquets qui passent. Des prosaïques, des terrestres, ceux-là. Pas tout à fait pourtant, puisqu'ils vivent par couples et parfois se réunissent en assemblée bruyante, sans autre but appréciable que de crier ensemble. Une fois égosillé, chacun repart avec la compagne dont la mort seule réussit à le séparer. C'est que les perroquets, s'ils sont aussi bavards que les hommes, sont en revanche plus constans qu'eux, au dire de Fabricio qui en peut savamment parler, puisqu'il connaît les uns et les autres.

Le soleil n'éclaire qu'une moitié de la clairière. Du côté de l'ombre, calme et silence. Du côté du soleil, bruissent des ailes de gaze, bourdonnent des élytres d'émeraude, « froufroutent » des ailes multicolores, des...

Un cri, un cri strident de terreur ou de douleur a traversé l'espace, nous arrive affaibli, poignant. Nous échangeons un regard, mon guide et moi, nous nommons à la fois don Antonio et doña Pétra, lorsqu'un second cri, plus aigu encore que le premier, achève de nous troubler. C'est un cri de femme, un cri de détresse, d'appel. Nous partons au pas de course dans la direction du rancho dont nous sommes à dix minutes à vol d'oiseau, dont nous entendons les chiens hurler. Bientôt des voix haletantes nomment Fabricio, les voix de Luz et de Silvia, que nous voyons accourir éperdues, se tenant par la main.

— Qu'arrive-t-il? ai-je crié.

Les deux jeunes filles, suffoquées, ne peuvent répondre.

— Père!.. dit Luz, qui s'arrête.

— Parlez, enfans, parlez vite.

— Père a tué mère, et s'est enfui! peut enfin articuler Silvia.

Et les sanglots redoublent.

Au lieu de questionner, je reprends ma course; mon guide me suit. Plus aucun bruit dans la direction du rancho, les chiens sont redevenus muets. Oh l'affreux drame! j'y songe tout en courant. L'heure de l'explication venue, la jeune femme n'aura pas été écoutée, crue. Nous eussions dû rester, Fabricio et moi, nos regards nous prouvent que, pas plus l'un que l'autre, nous ne nous sentons la conscience tranquille. Après l'avoir retardé, notre présence eût peut-être conjuré le crime.

Nous arrivons; je respire. Doña Pétra est assise sur la chaise basse que j'occupais la veille, elle tient sa tête entre ses mains. Elle est en chemisette, en jupon et ses vêtemens sont maculés de sang, d'un sang vermeil qui coule sur ses épaules, le long de ses bras qu'il souille. Quelle douleur, quel désespoir se lisent sur ce visage pâle, crispé, dont les cheveux en désordre laissent suinter du sang! Est-ce donc à la tête que la jeune femme a été frappée? Je l'interroge, elle me regarde, ne me répond pas. Soudain elle se lève, avance, écarte ses cheveux :

Il a fait de moi un monstre, me crie-t-elle entre deux sanglots, il m'a faite *mocha!*

Involontairement, je recule devant cette tête il y a quelques heures si charmante, maintenant sanglante, terrifiante, presque hideuse, qui n'a plus d'oreilles!

IV.

Ma douloureuse stupéfaction, mon instinctif mouvement d'horreur n'ont pu échapper à la jeune femme qui, de son côté, a reculé. Je me précipite vers elle, elle me repousse.

— Ne me touchez pas, dit-elle farouche, laissez-moi!

— Je veux vous panser, lui dis-je, étancher votre sang.

— Qu'il coule, répond-elle, je veux mourir. Mutilée, défigurée pour un crime dont je suis innocente, s'écrie-t-elle en levant ses bras, c'est à douter de la justice de Dieu!

— Je vous en prie, laissez-moi vous secourir.

— Non, que la mort vienne. Hier encore tu disais m'aimer, toi, ajoute-t-elle en se rapprochant de Fabricio, prouve que tu ne mentais pas, en achevant de me tuer.

— C'est parce que je vous aime que je veux que vous viviez, doña Pétra, que je vous conjure...

La jeune femme s'élance vers le fleuve, j'ai pu la retenir. Elle se débat, sanglote; ses forces, déjà affaiblies par la perte de son sang, s'épuisent; je la sens défaillir. J'ai fait un signe à Fabricio, il m'aide à la soutenir, à la porter sur le hamac. Je ne m'occupe pas de sa syncope, mais de ses plaies, et Luz et Silvia, auxquelles je demande de l'eau, du linge, m'en apportent. Rassurées par mes affirmations que la vie de leur belle-mère n'est pas en danger, les jeunes filles me secondent avec diligence, avec sang-froid.

Devant les plaies que j'ai lavées, qu'elle a vues, Luz trouve bon de m'apporter une calebasse pleine de liquidambar, car les habitans des forêts du Mexique, bien avant les chirurgiens d'Europe, ont découvert l'efficacité des pansemens antiseptiques. Le précieux baume a étanché le sang, mis les blessures à l'abri du contact de l'air, assuré une prompte et saine cicatrisation. Je lave à grande eau les cheveux, les bras, les épaules de la mutilée qui revient à la vie, qui maintenant se laisse soigner sans se débattre. J'ai demandé des vêtemens et, de mieux en mieux secondé par les deux jeunes infirmières, la patiente, pourvue d'une mentonnière, se tient assise sur sa couche aérienne. Sur mon ordre, les vêtemens maculés de sang dont la vue la troublaient ont été emportés.

Doña Pétra se tient immobile, les yeux clos, semble dormir; mais des larmes perlent entre ses longs cils, roulent le long de ses joues, tombent sur son sein. Je la nomme, elle ouvre les yeux, et nous revoit assis en face d'elle, mon guide et moi, comme nous l'étions la veille. Elle se redresse, porte la main à son bandeau, fait mine de l'arracher. Luz et Silvia se sont précipitées, lui ont pris les mains.

— Vous êtes toujours belle, doña Pétra, lui dit Silvia.

Luz, qui a eu le même sentiment féminin que sa sœur, a couru vers le rancho, reparaît avec un miroir grand comme la main, le seul que l'on possède.

La jeune femme a saisi l'instrument, me regarde, regarde

Fabricio, ses belles filles, cherche à lire sur nos traits des traces d'appréhension. Elle tremble, elle hésite, notre calme la rassure.

— Jésus, Maria! dit-elle en se signant. Puis, lente, elle lève le miroir à la hauteur de son visage et ne voit que son bandeau qui, momentanément, voile sa difformité.

— Aujourd'hui passe, dit-elle; mais demain!

— Vous trouverez une nouvelle manière de disposer vos cheveux, lui dis-je, et vous serez, quand même, une des plus belles œuvres de Dieu.

— Taisez-vous, me répond-elle impérieuse et comme effrayée; vos paroles, hier, m'ont grisée de vanité; je suis châtiée.

— Il y a encore qui vous aime, doña Pétra, dit mon guide avec véhémence, avec passion, et, si votre mari reparaît, je me propose de lui demander de me traiter comme il vous a traitée, de nous montrer s'il n'a de courage qu'en face des femmes. Comment a-t-il osé, comment a-t il pu vous mutiler? Vous ne vous êtes pas laissé faire sans résister, je suppose?

— Je me suis éveillée prise dans son lasso, garrottée, répond la jeune femme, dont les larmes coulent de nouveau, et je ne me suis effrayée qu'à demi. Il m'accusa, je lui expliquai ce que j'avais fait, la cause de mon mensonge qui n'avait eu d'autre but que de le tranquilliser. Il ne m'a pas crue. « Ton amant est mort, m'a-t-il dit, et, si tu attirais hier les hommes, ce soir ta laideur les repoussera. » Il s'est armé de son couteau et... Et je suis innocente! s'écrie la victime en levant ses beaux bras vers le ciel, en les laissant retomber, anéantie.

Très ému, Fabricio dégaine son *macheté*, le brandit. Il traite de lâche, de barbare, de sauvage, le rustre qui a porté une main sacrilège sur un chef d'œuvre de beauté. Je le laisse déclamer, je suis au fond de son avis, et pas très éloigné de mettre moi-même flamberge au vent si, par aventure, le profanateur reparaît. Devant les menaces de Fabricio, Luz et Silvia, inquiètes pour leur père, sanglotent. Je fais cesser les imprécations de mon guide en lui montrant les pauvres petites, et je m'occupe de consoler la mutilée, tâche vaine.

Luz et Silvia, intriguées, me posent à tour de rôle une question qu'elles ont d'abord adressée à Fabricio, qui n'a su que répondre. Les deux curieuses veulent savoir pourquoi leur père a voulu tuer doña Pétra, après avoir dit qu'il a tué Vazquez. Embarrassé par leur candeur, je parle d'un accès de folie, et suis cru.

Nous sommes d'accord, Fabricio et moi, sur la nécessité de conduire doña Pétra chez sa mère, qui habite Cosamaloapam. La jeune femme résiste; son devoir, dit-elle, lui ordonne de rester.

Peu à peu elle se rend à nos conseils, cède à nos supplications. Au fond, elle a peur de se retrouver en face du bourreau qui l'a mutilée, qui a tué un homme. Nous aménageons la pirogue, nous nous embarquons, laissant Luz et Silvia gardiennes du rancho avec deux vieux époux indiens établis près du champ de cotonniers, et qu'elles ont été quérir. Vers trois heures de l'après-midi, entraînés par le doux courant du fleuve aux ondes vermeilles des Papillons, nous passons devant la milpa, et, songeant aux *longimanus*, je pousse un soupir de regret.

Un mois plus tard, lorsque je remontai vers la Terre tempérée, doña Pétra, autrefois surnommée la « Divine, » n'était déjà plus connue que sous le nom de *la Mocha*. Elle ne tarda guère à connaître la mort violente de son mari qui, pour n'avoir pas à rendre compte de ses deux crimes, avait repris son ancien métier de guérilléro. Devenue libre, la séduisante jeune femme, après son deuil, épousa l'honnête Fabricio, choisi comme tuteur de Luz et de Silvia.

Ce fut le chasseur lui même qui, en m'apportant à Orizava douze *longimanus* et quatre *progons* (oiseaux à plumage d'or), me donna ces dernières nouvelles. Il m'apprit encore que, grâce à la façon dont elle disposait ses cheveux, nul de ceux qui l'ignoraient ne pouvait soupçonner la mésaventure de doña Pétra.

— Es-tu heureux? lui demandai-je.

— Oui, me répondit-il; car, grâce à la *sthétique* que vous m'avez apprise, je sais que je possède un oiseau rare. Mon père, continua-t-il, en reprenant son ton plaisant d'autrefois, me raconta un jour que, dans les temps passés, un homme fut en marché avec le diable, lequel, en échange de l'âme de son client, s'engagea à lui livrer une femme dotée de toutes les vertus et de toutes les qualités imaginables, dont une liste fut dressée. Au moment de signer le pacte, le client le relut avec soin, et fit remarquer au diable que, parmi toutes les qualités énumérées, manquait à son avis la plus essentielle, celle de la fidélité.

— C'est vrai, dit Satan; mais, à l'impossible, nul n'est tenu. S'il avait existé, s'il pouvait exister une jolie femme fidèle, tu dois comprendre, mon ami, qu'il y a bel âge que je ne serais plus garçon.

— Plus heureux que le diable, ajouta mon ex-guide, j'ai trouvé la femme qu'il désespérait de rencontrer et la lui ai soufflée; n'est-ce pas de bonne guerre?

Connaissant l'âme de la Mocha comme je la connaissais, je répondis affirmativement.

LUCIEN BIART.

FRAGMENS

DU

JOURNAL D'EUGÈNE DELACROIX[1]

Jeudi 27 janvier 1853.

. . . . . .

Je n'éprouve pas, à beaucoup près, pour écrire, la même difficulté que je trouve à faire mes tableaux. Pour arriver à me satisfaire, en rédigeant quoi que ce soit, il me faut beaucoup moins de combinaisons de compositions, que pour me satisfaire pleinement en peinture. Nous passons notre vie à exercer, à notre insu, l'art d'exprimer nos idées au moyen de la parole. L'homme qui médite dans sa tête comment il s'y prendra pour obtenir une grâce, pour éconduire un ennuyeux, pour attendrir une belle ingrate, travaille à la littérature sans s'en douter. Il faut tous les jours écrire des lettres qui demandent toute notre attention et d'où quelquefois notre sort peut dépendre.

Telles sont les raisons pour lesquelles un homme supérieur écrit toujours bien, surtout quand il traitera de choses qu'il connaît bien. Voilà pourquoi les femmes écrivent aussi bien que les plus

(1) Ces fragmens sont extraits du *Journal* inédit d'Eugène Delacroix, commencé en 1823 et continué pendant plus de quarante ans. Nous en devons la communication à l'obligeance des éditeurs, MM. E. Plon, Nourrit et Cᵉ, qui en préparent la publication complète.

grands hommes. C'est le seul art qui soit exercé par les indifférentes... Il faut ruser, séduire, attendrir, congédier, en arrivant et en partant. Leur faculté d'à-propos, la lucidité extrême dans certains cas, trouvent ici merveilleusement leur application. Au reste, ce qui confirme tout cela, c'est que, comme elles ne brillent pas par une grande puissance d'imagination, c'est surtout dans l'expression des riens qu'elles sont maîtresses passées. Une lettre, un billet qui n'exige pas un long travail de composition est leur triomphe.

Lundi 7 février.

Aujourd'hui l'insipide et indécente cohue de la fête du Sénat. Aucun ordre, tout le monde pêle-mêle et dix fois plus d'invités que le local n'en peut contenir. Obligé d'arriver à pied et d'aller de même retrouver la voiture à Saint-Sulpice... Que de gueux! Que de coquins s'applaudissent dans leurs habits brodés! Quelle bassesse générale dans cet empressement!

Mardi 15 mars.

Je retrouve sur un chiffon de papier ces lignes que j'ai écrites il y a longtemps; j'étais alors plus misanthrope que je ne suis. J'avais plus de raisons d'être heureux, puisque j'étais plus jeune. Je ne laissais pas d'être attristé du spectacle auquel nous assistons et dont nous sommes nous-mêmes les acteurs et les victimes.

Voici la boutade: « Comment ce monde si beau renferme-t-il tant d'horreurs! Je vois la lune planer paisiblement sur des habitations plongées, en apparence, dans le silence et dans le calme... Les astres semblent se pencher dans le ciel sur ces demeures paisibles, mais les passions qui les habitent, les vices et les crimes ne sont qu'endormis ou veillent dans l'ombre et préparent des armes; au lieu de s'unir contre les horribles maux de la vie mortelle, dans une paix commune et fraternelle, les hommes sont des tigres et des loups animés les uns contre les autres pour s'entre-détruire. Les uns laissent un libre cours aux détestables emportemens qu'ils ne peuvent maîtriser: ce sont les moins dangereux. Les autres renferment, comme dans des abîmes sans fond, les noirceurs, la bile amère qui les anime contre tout ce qui porte le nom d'homme. Tous ces visages sont des masques, ces mains empressées qui serrent votre main sont des griffes acérées prêtes à s'enfoncer dans votre cœur. A travers cette horde de créatures hideuses, apparaissent des natures nobles et généreuses. Les rares mortels qui ne semblent laissés à la terre que pour témoigner

du fabuleux âge d'or sont les victimes privilégiées de cette multitude de traîtres et de scélérats qui les entourent et les pressent. Le sort s'unit aux passions de mille monstres, pour conspirer la perte de ces hommes innocens, et presque tous rendent à ce ciel ingrat une détestable vie, en maudissant un présent si funeste: et presque également leur inutile vertu, but des attaques et des haines, fardeau volontaire, et qu'ils n'ont traîné que pour leur malheur, à travers mille maux. » . . . . . .

Vendredi 18 mars.

Vu, après le conseil, l'admirable *Saint Just* de Rubens. Le lendemain, en essayant de me le rappeler, au moyen d'une esquisse d'après la gravure, j'ai cru m'assurer que l'emploi du pinceau, au lieu de la brosse, a déterminé l'exécution lisse et plus achevée, c'est-à-dire sans plans heurtés, de Rubens. Ce mode mène à une exécution plus ronde, comme est la sienne, mais qui en même temps donne plus vite l'expression du fini. D'ailleurs, l'emploi des panneaux force pour ainsi dire à se servir de pinceaux. La touche lisse et un peu molle laisse moins d'aspérités. Avec les martres et les brosses ordinaires, on arrive à une dureté, à une difficulté de fondre les couleurs qui est presque inévitable, les traces de la brosse laissent des sillons impossibles à dissimuler.

Dimanche 27 mars.

Aux partisans exclusifs de la réforme et du contour.

Les sculpteurs vous sont supérieurs... En établissant la forme, ils remplissent toutes les conditions de leur art. Ils recherchent également, comme les partisans du contour, la noblesse des formes et de l'arrangement. Vous ne modelez pas, puisque vous méconnaissez le clair-obscur qui ne vit que des rapports de la lumière et de l'ombre établis avec justesse. Avec vos ciels couleur d'ardoise, avec vos chairs mates et sans effet, vous ne pouvez produire la saillie. Quant à la couleur qui est partie de la peinture, vous faites semblant de la mépriser, et pour cause...

Lundi 28 mars.

A Irène.

« Je suis le premier puni de mon horrible paresse à écrire, puisqu'elle me prive de recevoir souvent de vos nouvelles et de renouveler, en m'entretenant avec vous, le charme des souvenirs d'en-

fance. Je suis en cela d'autant plus coupable et ennemi de moi-même, qu'isolé comme je suis je vis bien plus souvent dans mon esprit avec le passé qu'avec ce qui m'entoure. Je n'ai nulle sympathie pour le temps présent; les idées qui passionnent mes contemporains me laissent absolument froid; mes souvenirs et toutes mes prédilections sont pour le passé, et toutes mes études se tournent vers les chefs-d'œuvre des siècles écoulés. Il est heureux, au moins, qu'avec ces dispositions, je n'aie jamais songé au mariage : j'aurais certainement paru à une femme jeune et aimable infiniment plus ours et plus misanthrope que je ne le parais à ceux qui ne me voient qu'en passant. »

A Andrieu.

« Je n'ai pas autant de mérite qu'on pourrait le penser à travailler beaucoup, car c'est la plus grande récréation que je puisse me donner... J'oublie, à mon chevalet, les ennuis et les soucis qui sont le lot de tout le monde. L'essentiel dans ce monde est de combattre l'ennui et le chagrin. Sans doute, parmi les distractions qu'on peut prendre, je pense que celui qui les trouve dans un objet comme la peinture doit y trouver des charmes que ne présentent point les amusemens ordinaires. Ils consistent surtout dans le souvenir que nous laissent, après le travail, les momens que nous lui avons consacrés. Dans les distractions vulgaires, le souvenir n'est pas ordinairement la partie la plus agréable; on en conserve plus souvent du regret, et quelquefois pis encore. Travaillez donc le plus que vous pourrez : c'est toute la philosophie et la bonne manière d'arranger sa vie. »

1er avril.

J'ai usé pour la première fois de mes entrées aux Italiens... Chose étrange! j'ai eu toutes les peines du monde à m'y décider; une fois que j'y ai été, j'y ai pris grand plaisir; seulement j'y ai rencontré trois personnes, et ces trois personnes m'ont demandé à venir me voir. L'une est Lasteyrie, qui veut bien m'apporter son livre sur les vitraux; la seconde est Delécluze, qui m'a frappé sur l'épaule avec une amabilité qu'on n'attendrait guère d'un homme qui m'a peu flatté, la plume à la main, depuis environ trente ans qu'il m'immole à chaque Salon. Le troisième personnage qui m'a demandé à venir me voir est un jeune homme que je me rappelle avoir vu, sans savoir où et sans connaître son nom; cette distraction est fréquente chez moi.

Le souvenir de cette délicieuse musique (*Sémiramis*) me remplit d'aise et de douces pensées le lendemain 1er avril. Il ne me reste dans l'âme et dans la pensée que les impressions du sublime qui abonde dans cet ouvrage. A la scène, le remplissage, les fins prévues, les habitudes de talent du maître refroidissent l'impression, mais ma mémoire, quand je suis loin des acteurs et du théâtre, fond dans un ensemble le caractère général, et quelques passages divins viennent me transporter et me rappellent en même temps celui de la jeunesse écoulée.

L'autre jour, Rivet vint me voir et, en regardant la petite *Desdémone aux pieds de son père*, il ne put s'empêcher de fredonner le *Se il padre m'abbandona*, et les larmes lui vinrent aux yeux. C'était notre beau temps ensemble. Je ne le valais pas, au moins pour la tendresse et pour bien d'autres choses, et combien je regrette de n'avoir pas cultivé cette amitié pure et désintéressée! Il me voit encore et, je n'en doute pas, avec plaisir; mais trop de choses et trop de temps nous ont séparés. Il me disait, il y a peu d'années, en se rappelant cette époque de Mantes et de notre intimité : « Je vous aimais comme on aime une maîtresse. »

Il y a aux Italiens, qui jouent maintenant, dans le désert, une Cruvelli dont on parle très peu dans le monde et qui est un talent très supérieur à la Grisi, qui enchantait tout le monde quand les Bouffes étaient à la mode.

Une chose dont on ne s'est pas douté, à l'apparition de Rossini, et pour laquelle on a oublié de le critiquer, parmi tant de critiques, c'est à quel point il est romantique. Il rompt avec les formules anciennes illustrées jusqu'à lui par les plus grands exemples. On ne trouve que chez lui ces introductions pathétiques, ces passages souvent très rapides, mais qui résument pour l'âme toute une situation, et en dehors de toutes les conventions. C'est même une partie, et la seule, dans son talent, qui soit à l'abri de l'imitation. Ce n'est pas un coloriste à la Rubens. J'entends toujours parler de ces passages mystérieux. Il est plus cru ou plus banal dans le reste, et, sous ce rapport, il ressemble au Flamand, mais partout la grâce italienne et même l'abus de cette grâce.

Dimanche 3 avril.

Retourné aux Italiens : *le Barbier*. Tous ces motifs charmans, ceux de la *Sémiramis* et du *Barbier*, sont continuellement avec moi.

Je travaille à finir mes tableaux pour le Salon, et tous ces petits

tableaux qu'on me demande. Jamais il n'y a eu autant d'empressement. Il semble que mes peintures sont une nouveauté découverte récemment (1).

Lundi 4 avril.

Vu le soir Mme de Rubempré dans sa nouvelle maison. J'ai été enchanté de l'habitation : il y aura de quoi s'y plaire. J'en suis heureux pour cette bonne amie. Elle raffole des curiosités des ameublemens, et elle se trouve servie à souhait. Elle me faisait, ou plutôt nous faisions ensemble, cette réflexion : que tout le bonheur vient tard. C'est comme ma petite vogue auprès des amateurs; ils vont m'enrichir après m'avoir méprisé.

Vendredi 8 avril.

Sorti d'assez bonne heure pour aller voir les artistes qui m'avaient prié de les visiter. Que de tristes plaies, que d'incurables maladies de cerveau! Je n'ai eu qu'une compensation, mais elle a été complète : j'ai vu un véritable chef-d'œuvre : c'est le portrait que Rodakowski (2) vient de rapporter d'après sa mère. Cet ouvrage confirme le précédent qui m'avait tant frappé à l'exposition.

Rentré très fatigué et après un sommeil presque léthargique et insurmontable, reposé tout à fait, et dîné avec Mme de Forget. Nous avons été voir les Cerfbeer aussitôt après, et promené un peu sur les boulevards.

Mardi 12 avril.

Dîné chez Riesener avec Gautier qui a été aimable; il me boudait depuis quelque temps.

(1) Le 14 avril 1853, Delacroix écrivait à M. Moreau père : — « Eh bien, oui, cher ami, c'est vraiment à n'y pas croire et, pour ma part, je n'y comprends rien. Il semble maintenant que mes peintures soient une nouveauté récemment découverte, que les amateurs vont m'enrichir après m'avoir méprisé. » — Dans une précédente note, et à propos de toiles vendues par le maître à des marchands ou à des amateurs, nous avons fait quelques rapprochemens de chiffres, qui, par eux-mêmes, sont assez éloquens. Delacroix ne s'en montrait pourtant pas mécontent. Il n'était pas exigeant à ce point de vue. Souvent, dans sa correspondance, il demande à l'amateur qui désire une de ses œuvres d'en fixer lui-même le prix. A cinquante-cinq ans, après trente années de production ininterrompue, c'est un sentiment de surprise qu'il éprouve à constater que le succès lui vient!

(2) Henri Rodakowski, peintre polonais, né à Lemberg. Il fut élève de Léon Coigniet. Il envoya au Salon de 1852 un beau portrait de Dembinski, qui lui valut une première médaille. Il exposa ensuite le portrait de sa mère, en 1853, et celui de Frédéric Villot, en 1855.

J'ai été voir en revenant le dernier acte de *Sémiramis*.

Dans la journée, Mme Villot, Mme Barbier et Mme Herbelin sont venues voir mes tableaux. Cette dernière s'est affolée des *Pèlerins d'Emmaüs* (1), et veut l'avoir au prix que j'avais demandé.

Mercredi 13 avril.

Il faut toujours gâter un peu un tableau pour le finir. Les dernières touches destinées à mettre de l'accord entre les parties ôtent de la fraîcheur. Il faut paraître devant le public en retranchant toutes les heureuses négligences qui sont la passion de l'artiste. Je compare ces retouches assassines à ces ritournelles banales qui terminent tous les airs et à ces espaces insignifians que le musicien est forcé de placer entre les parties intéressantes de son ouvrage, pour conduire d'un motif à l'autre ou les faire valoir. Les retouches pourtant ne sont pas aussi funestes au tableau qu'on pourrait croire, quand le tableau est bien pensé et a été fait avec un sentiment profond. Le temps redonne à l'ouvrage, en effaçant les touches, aussi bien les premières que les dernières, son ensemble définitif.

Jeudi 14 avril.

Dîné chez M. Fould. Le *Moniteur* a envie d'avoir de ma prose : cela tombe mal au milieu de mes occupations.

Été chez R... finir la soirée pour entendre la répétition et le choix que Delsarte fait des morceaux de son concert. Cette éternelle musique primitive, sans interruption, est bien monotone; un air de Cherubini risqué au milieu de tout cela m'a paru un foudre d'invention.

Vendredi 15 avril.

Le préfet nous dit ce matin à notre comité où on débattait une question de cimetière, qu'à propos de l'insuffisance des cimetières de Paris, il existait un projet d'un sieur Lamarre ou Delamarre, qui proposait sérieusement d'envoyer les morts en Sologne, ce qui aurait l'avantage de nous en débarrasser et de fortifier le terrain.

J'avais été, avant la séance, voir les peintures de Courbet. J'ai été étonné de la vigueur et de la saillie de son principal tableau; mais quel tableau! quel sujet! La vulgarité des formes ne ferait

(1) Cette admirable toile a figuré récemment à l'Exposition des cent chefs-d'œuvre, à la salle Petit, avec la *Fiancée d'Abydos*. Le prix en question était 2,000 francs.

rien; c'est la vulgarité et l'inutilité de la pensée qui sont abominables; et même, au milieu de tout cela, si cette idée, telle quelle, était claire! Que veulent ces deux figures? Une grosse bourgeoise, vue par le dos et toute nue, sauf un lambeau de torchon négligemment peint qui couvre le bas des fesses, sort d'une petite nappe d'eau qui ne semble pas assez profonde seulement pour un bain de pied. Elle fait un geste qui n'exprime rien, et une autre femme, que l'on suppose sa servante, est assise par terre, occupée à se déchausser. On voit là des bas qu'on vient de tirer : l'un d'eux, je crois, ne l'est qu'à moitié. Il y a entre ces deux figures un échange de pensées qu'on ne peut comprendre. Le paysage est d'une vigueur extraordinaire; mais il n'a fait autre chose que mettre en grand une étude que l'on voit là près de sa toile; il en résulte que les figures y ont été mises ensuite et sans lien avec ce qui les entoure. Ceci se rattache à la question de l'accord des accessoires avec l'objet principal, qui manque à la plupart des grands peintres. Ce n'est pas la plus grande faute de Courbet.

Il y a aussi une *Fileuse* (1) endormie, qui présente les mêmes qualités de vigueur, en même temps que d'imitation... Le rouet, la quenouille, admirables; la robe, le fauteuil, lourds et sans grâce.

Les *Deux Lutteurs* montrent le défaut d'action et confirment l'impuissance dans l'invention. Le fond tue les figures : et il faudrait en ôter plus de trois pieds tout autour.

Oh! Rossini! Oh! Mozart! Oh! les génies inspirés dans tous les arts, qui tirent des choses seulement ce qu'il faut en montrer à l'esprit! que diriez-vous devant ces tableaux? Oh! *Sémiramis!*.. Oh! entrée des prêtres, pour couronner Ninyas!

Samedi 16 avril.

Dans la matinée, on m'a amené Millet... Il parle de Michel-Ange et de la Bible, qui est, dit-il, le seul livre qu'il lise ou à peu près. Cela explique la tournure un peu ambitieuse de ses paysans. Au reste, il est paysan lui-même, et s'en vante. Il est bien de la pléiade ou de l'escouade des artistes à barbe qui ont fait la révolution de 48, ou qui y ont applaudi, croyant apparemment qu'il y aurait l'égalité des talens, comme celle des fortunes. Millet me paraît cependant au-dessus de ce niveau comme homme, et, dans le petit nombre de ses ouvrages, peu variés entre eux, que j'ai pu voir, on trouve un sentiment profond, mais prétentieux, qui se débat dans une exécution ou sèche ou confuse.

Dîné chez le préfet avec les artistes qui ont peint à l'Hôtel de

(1) Cette *Fileuse* figurait à l'Exposition universelle de 1889.

Ville récemment et *tutti quanti*. Germain Thibaut, qui était là, je ne sais pourquoi, me parlait à table de peinture, et me disait qu'il n'avait jamais pu comprendre la peinture de Decamps : il est parti de là pour faire au contraire un éloge magnifique de la *Stratonice*, d'Ingres.

Ensuite chez Mme Barbier. Riesener retournait prendre sa femme, et nous avons été à pied. M. Bourée, l'ancien consul à Tanger, me disait que les Yacoms, quand ils se font mordre par les serpens, lesquels sont venimeux, à ce qu'il m'a affirmé, appliquent vivement sur leur bras, par exemple, la gueule ouverte du serpent, de manière à aplatir les crochets qui contiennent le poison. J'aime mieux croire qu'ils ne risquent pas à ce point de devenir victimes d'une maladresse et que ces serpens sont moins venimeux qu'on ne le suppose.

J'ai travaillé toute la journée aux habits du portrait de M. Bruyas. J'aurai une séance demain, qui, j'espère, sera la dernière.

Dimanche 17 avril.

Sur l'École anglaise d'il y a trente ans : Lawrence, Wilkie. — Les *Mille et une nuits*, Reynolds, Gainsborough.

Sur Oudry et les *Discours* de Reynolds à l'occasion : sa prédilection pour les dessinateurs. — Lettres du Poussin.

Sur la différence de l'ébauche et de l'esquisse avec l'objet fini; sur l'effet en général de ce qui n'est pas complet et du manque de proportions pour contribuer à agrandir.

Lundi 18 avril.

Le jour des opérations du jury. J'ai vu, après le jury, ce pauvre Vieillard, il était au lit. Je le trouve bien affaibli et j'ai beaucoup de craintes. Quand je l'ai quitté, il m'a serré fortement la main et m'a accompagné d'un regard comme je ne lui en ai jamais vu.

Mercredi 20 avril.

Après la journée fatigante du jury, qui est la troisième, et réveillé à grand'peine d'un terrible sommeil après mon dîner, je suis parti vers dix heures pour aller chez Fortoul, que j'ai trouvé au moment où son salon se vidait, et quoiqu'il fût alors près de onze heures, je n'ai pas hésité à aller voir la princesse Marcellini.

Je suis arrivé à temps pour avoir encore un peu de musique. Mme Potocka y était et assez à son avantage. En revenant avec Grzymala, nous avons parlé de Chopin. Il me contait que ses improvisations étaient beaucoup plus hardies que ses compositions ache-

vées. Il en était pour cela, sans doute, comme de l'esquisse du tableau comparée au tableau fini. Non! on ne gâte pas le tableau en le finissant! Peut-être y a-t-il moins de carrière pour l'imagination dans un ouvrage fini que dans un ouvrage ebauché. On éprouve des impressions différentes devant un édifice qui s'élève et dont les détails ne sont pas encore indiqués, et devant le même édifice quand il a reçu son complément d'ornemens et de fini. Il en est de même d'une ruine qui acquiert quelque chose de plus frappant par les parties qui manquent. Les détails en sont effacés ou mutilés, de même que dans le bâtiment qui s'élève on ne voit encore que les rudimens et l'indication vague des moulures et des parties ornées. L'édifice achevé enferme l'imagination dans un cercle et lui défend d'aller au-delà. Peut-être que l'ébauche d'un ouvrage ne plaît tant que parce que chacun l'achève à son gré. Les artistes doués d'un sentiment très marqué, en regardant et en admirant même un bel ouvrage, le critiquent non-seulement dans les défauts qui s'y trouvent réellement, mais par rapport à la différence qu'il présente avec leur propre sentiment. Quand le Corrège dit le fameux : *Anch'io son'pittore*, il voulait dire : « Voilà un bel ouvrage, mais j'y aurais mis quelque chose qui n'y est pas. » L'artiste ne gâte donc pas le tableau en le finissant : seulement, en fermant la porte à l'interprétation, en renonçant au vague de l'esquisse, il se montre davantage dans sa personnalité, en dévoilant ainsi toute la portée, mais aussi les bornes de son talent.

Jeudi 21 avril.

A la vente de Decamps... j'ai éprouvé une profonde impression à la vue de plusieurs ouvrages ou ébauches de lui qui m'ont donné de son talent une opinion supérieure à celle que j'avais. Le dessin du *Christ dans le prétoire*, le *Job*, la petite *Pêche miraculeuse*, des paysages, etc. Quand on prend une plume pour décrire des objets aussi expressifs, on sent nettement, à l'impuissance d'en donner une idée de cette manière, les limites qui forment le domaine des arts entre eux. C'est une espèce de mauvaise humeur contre soi-même de ne pouvoir fixer ses souvenirs, lesquels pourtant sont aussi vivaces dans l'esprit après cette imparfaite description que l'on fait à l'aide des mots. Je n'en dirai donc pas davantage, sinon qu'à cette exposition, comme le soir au concert de Delsarte, j'ai éprouvé, pour la millième fois, qu'il faut, dans les arts, se contenter, dans les ouvrages même les meilleurs, de quelques lueurs, qui sont les momens où l'artiste a été inspiré.

Le *Josué*, de Decamps, m'a déplu au premier abord, et quand

je le regardais de près, c'était une mêlée confuse et des indications de formes lâches et tortillées; à distance, j'ai compris ce qui faisait beauté dans ce tableau : la distribution des groupes et de la lumière touche au sublime.

Le soir, dans le trio de Mozart, pour alto, piano et clarinette, j'ai senti delicieusement quelques passages, et le reste m'a paru monotone. En disant que des ouvrages comme ceux-là ne peuvent donner que quelques momens de plaisir, je n'entends pas du tout que ce soit toujours la faute de l'ouvrage, et quant à ce qui concerne Mozart, je suis persuadé que c'était de la mienne. D'abord, certaines formes ont vieilli, été ressassées et gâtées par tous les musiciens qui sont venus après lui, première condition pour nuire à la fraîcheur de l'ouvrage. Il faut même s'étonner que certaines parties soient restées aussi délicieuses après tant de temps (le temps marche vite pour les modes dans les arts) et après tant de musique, bonne ou mauvaise, calquée sur ce type enchanteur. Il y a une autre raison pour qu'une création de Mozart saisisse moins par cette abrupte nouveauté que nous trouvons aujourd'hui à Beethoven ou à Weber : premièrement, c'est qu'ils sont de notre temps, et en second lieu, c'est qu'ils n'ont pas la perfection de l'illustre devancier. C'est exactement le même effet que celui dont je parlais à la page précédente : c'est celui de l'ébauche comparée à un ouvrage fini, de la ruine d'un monument ou de ses premiers rudimens, au monument terminé. Mozart est supérieur à tous par sa forme achevée. Les beautés comme celles de Racine ne brillent point par le voisinage de traits de mauvais goût ou d'effets manqués ; l'infériorité apparente de ces deux hommes les consacre pourtant à jamais dans l'admiration des hommes, et les élève à une hauteur où il est le plus rare d'atteindre. Après ces ouvrages, ou à côté si l'on veut, sont ceux qui réellement offrent des négligences considérables ou des défauts qui les déparent peut-être, mais ne nuisent à la sensation qu'à proportion du plus ou moins de supériorité des parties réunies. Rubens est plein de ces négligences ou choses hâtées. La sublime *Flagellation* d'Anvers, avec ses bourreaux ridicules, le *Martyre de saint Pierre*, de Cologne, où on trouve le même inconvénient, c'est-à-dire la figure principale admirable et toutes les autres mauvaises. Rossini est un peu de cette famille.

Après la nouveauté qui fait souvent tout accepter d'un artiste, ainsi qu'on l'a fait avec lui, après le temps de lassitude et de réaction où l'on ne voit presque que ses taches, arrive celui où la distance consacre les beautés et rend le spectateur indifférent aux imperfections. C'est ce que j'ai éprouvé avec *Sémiramis*.

26 avril.

Je disais hier à R... au bal des Tuileries, à propos du mariage d'un auguste personnage, que l'un des plus grands inconvéniens du caractère français, celui qui a plus contribué peut-être que quoi que ce soit aux catastrophes et déconfitures dont notre histoire abonde, c'est l'absence, chez toutes les têtes, du sentiment du devoir. Il n'y a pas un homme ici qui soit exact à un rendez-vous, qui se regarde comme lié absolument par une promesse; de là, cette élasticité de la conscience dans une foule de cas. L'imagination place l'obligation dans ce qui nous plaît ou nous porte intérêt. Chez la race anglaise, au contraire, qui n'a pas au même degré cette force d'impulsion qui entraîne à tout moment, la nécessité du devoir est sentie par tout le monde. Nelson, à Trafalgar, au lieu de parler à ses matelots de la gloire et de la postérité, leur dit simplement dans sa proclamation : « L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir. »

En sortant de chez Boilay, ce soir à minuit et demi, je cours jusqu'aux Italiens pour trouver une glace, car tous les cafés étaient fermés. J'en trouve au café du passage de l'Opéra, sur le boulevard. J'y vois M. Chevandier qui m'accompagne chez moi, il me raconte, entre autres particularités sur Decamps, d'abord son impossibilité de travailler d'après le modèle dans ses tableaux; en second lieu, ce qui me paraît la conséquence de cette disposition, sa timidité extrême, quand il travaille d'après nature. L'indépendance de l'imagination doit être entière devant le tableau. Le modèle vivant, en comparaison de celui que vous avez créé et mis en harmonie avec le reste de votre composition, déroute l'esprit et introduit un élément étranger dans l'ensemble du tableau.

Mercredi 27 avril.

Dîner chez la princesse Marcellini avec Grzymala. Délicieux trio de Weber, qui a malheureusement précédé un trio de Mozart : il fallait intervertir cet ordre. J'avais une grande envie de dormir, qui a été tenue en respect par le premier morceau, mais je n'ai pas pu tenir devant le second. La forme de Mozart, moins imprévue, et, j'ose le dire, plus parfaite, mais surtout moins moderne, a vaincu mon attention, et la digestion a triomphé.

Jeudi matin 28 avril.

Il faut une foule de *sacrifices* pour faire valoir la peinture, et je crois en faire beaucoup, mais je ne puis souffrir que l'artiste se

montre. Il y a pourtant de fort belles choses qui sont conçues dans le sens outré de l'effet : tels sont les ouvrages de Rembrandt, et chez nous, Decamps. Cette exagération leur est naturelle et ne choque point chez eux. Je fais cette réflexion en regardant mon portrait de M. Bruyas (1) ; Rembrandt n'aurait montré que la tête ; les mains eussent été à peine indiquées ainsi que les habits. Sans dire que je préfère la méthode qui laisse voir tous les objets suivant leur importance, puisque j'admire excessivement les Rembrandt, je sens que je serais gauche en essayant ces effets. Je suis en cela du parti des Italiens : Paul Véronèse est le *nec plus ultra* du rendu, dans toutes les parties ; Rubens est de même, il a peut-être dans les sujets pathétiques cet avantage sur le glorieux Paolo, qu'il sait, au moyen de certaines exagérations, attirer l'attention sur l'objet principal, et augmenter la force de l'expression. En revanche, il y a dans cette manière quelque chose d'artificiel qui se sent autant et peut-être plus que les sacrifices de Rembrandt, et que le vague qu'il répand d'une manière marquée sur les partis secondaires. Ni l'un ni l'autre ne me satisfait, quant à ce qui me regarde. Je voudrais, — et je crois le rencontrer souvent, — que l'artifice ne se sentît point, et que néanmoins, l'intérêt soit marqué comme il convient; ce qui, encore une fois, ne peut s'obtenir que par des sacrifices, mais il les faut infiniment plus délicats que dans la manière de Rembrandt, pour répondre à mon désir.

Mon souvenir ne me présente pas dans ce moment, parmi les grands peintres, un modèle parfait de cette perfection que je demande. Le Poussin ne l'a jamais cherchée et ne la désire pas ; ses figures sont plantées à côté les unes des autres comme des statues; cela vient-il de l'habitude qu'il avait, dit-on, de faire de petites maquettes pour avoir des ombres justes ? S'il obtient ce dernier avantage, je lui en sais moins de gré que s'il eût mis un rapport plus lié entre ses personnages, avec moins d'exactitude dans l'observation de l'effet. Paul Véronèse est infiniment plus harmonieux (et je ne parle ici que de l'effet), mais son intérêt est dispersé. D'ailleurs, la nature de ses compositions, qui sont très souvent des conversations, des sujets épisodiques, exige moins cette concentration de l'intérêt. Ses effets, dans ses tableaux où le nombre des personnages est plus circonscrit, ont quelque chose de banal et de convenu. Il distribue la lumière d'une manière à peu près uniforme, et à ce sujet, on peut chez lui, comme chez Rubens et chez beaucoup de grands peintres, remarquer cette répétition outrée de certaines habitudes d'exécution. Ils y ont été conduits, sans

(1) M. Bruyas est représenté assis dans un fauteuil et vu jusqu'à mi-corps. Ce portrait figure à la galerie Bruyas à Montpellier.

doute, par la grande quantité de commandes qui leur étaient faites; ils étaient beaucoup plus ouvriers que nous ne croyons, et ils se considéraient comme tels. Les peintres du xve siècle peignaient les selles, les bannières, les boucliers, comme des vitriers. Cette dernière profession était confondue avec celle du peintre, comme elle l'est aujourd'hui avec celle des peintres en bâtimens.

C'est une gloire pour les deux grands peintres français, Poussin et Lesueur, d'avoir cherché, avec succès, à sortir de cette banalité. Sous ce rapport non-seulement ils rappellent la naïveté des écoles primitives de Flandre et d'Italie, chez lesquelles la franchise de l'expression n'est gâtée par aucune habitude d'exécution, mais encore ils ont ouvert dans l'avenir une carrière toute nouvelle. Bien qu'ils aient été suivis immédiatement par des écoles de décadence chez lesquelles l'empire de l'habitude, celle surtout d'aller étudier en Italie les maîtres contemporains, ne tarda pas à arrêter cet élan vers l'étude du vrai, ces deux grands maîtres préparent les voies aux écoles modernes, qui ont rompu avec la convention, et cherché à la source même les effets qu'il est donné à la peinture de produire sur l'imagination. Si ces mêmes écoles qui sont venues ensuite n'ont pas exactement suivi les pas de ces grands hommes, elles ont du moins trouvé chez eux une protestation ardente contre les conventions d'école, et par conséquent contre le mauvais goût. David, Gros, Prud'hon, — quelque différence qu'on remarque dans leur manière, — ont eu les yeux fixés sur ces deux pères de l'art français; ils ont, en un mot, consacré l'indépendance de l'artiste en face des traditions, en lui enseignant, avec le respect de ce qu'elles ont d'utile, le courage de préférer, avant tout, leur propre sentiment.

Les historiens du Poussin, — et le nombre en est grand, — ne l'ont pas assez considéré comme un novateur de l'espèce la plus rare. La manie au milieu de laquelle il s'est élevé et contre laquelle il a protesté par ses ouvrages s'étendait au domaine entier des arts, et, malgré la longue carrière du Poussin, son influence a survécu à ce grand homme. Les écoles de la décadence en Italie donnent la main aux écoles des Lebrun, des Jouvenet, et plus loin encore, à celle des Vanloo et de ce qui les a suivis. Lesueur et Poussin n'ont pas arrêté ce torrent. Quand le Poussin arrive en Italie, il trouve les Carrache et leurs successeurs portés aux nues et *les dispensateurs de la gloire*... Il n'y avait pas d'éducation complète pour un artiste sans le voyage en Italie, ce qui ne voulait pas dire qu'on l'y envoyait pour étudier les véritables modèles, tels que l'antique et les maîtres du xvie siècle. Les Carrache et leurs élèves avaient accaparé toute la réputation possible, et ils étaient les dispensateurs de la gloire, c'est-à-dire qu'ils n'exaltaient que ce qui leur ressem-

blait, et ils cabalaient avec toute l'autorité que leur donnait l'engouement du moment contre tout ce qui tendait à sortir de l'ornière tracée. La vie du Dominiquin, issu lui-même de cette école, mais porté par la sincérité de son génie à la recherche des expressions et des effets vrais, devient l'objet de la haine et de la persécution universelles. On alla jusqu'à menacer sa vie, et la fureur jalouse de ses ennemis le força à se cacher et presque à disparaître. Ce grand peintre joignait à la vraie modestie presque inséparable des grands talens la timidité d'un caractère doux et mélancolique ; il est probable que cette conspiration universelle contribua à abréger ses jours.

Au plus fort de cette guerre acharnée de tout le monde contre un homme qui ne se défendait pas, même par ses ouvrages, le Poussin, inconnu encore, étranger aux coteries. . . . . .

Cette indépendance de toute convention se retrouve fortement chez Poussin, dans ses paysages, etc. Comme observateur scrupuleux et poétique en même temps de l'histoire et des mouvemens du cœur humain, le Poussin est un peintre unique !...

Vendredi 29 avril.

Au conseil de bonne heure, pour la sotte affaire du bois de Boulogne. Le préfet me demande de faire tout de suite le rapport. Je l'ai lu à la fin de la séance et il a été adopté.

Revenu à l'Exposition avec E. Lamy pour informations ; de là chez Decamps, que j'ai trouvé dans un atelier bouleversé ; il m'a montré des choses admirables. Il y avait là la répétition plus grande de son *Job* pour le ministère, aussi beau que le petit, et, je crois, plus avancé. Il m'a fait voir un *Samaritain dans l'auberge :* le malade est porté pour être introduit dans l'hôtellerie ; on emmène sur le devant les chevaux qui ont porté le malade et son bienfaiteur ; les gens de la maison mettent la tête à la fenêtre, enfin tous les détails caractéristiques. Effet de soleil toujours le même et toujours séduisant. Cette force constante d'impression dans la monotonie est un des grands privilèges du talent.

Autre tableau ébauché dans ce genre : *Intérieur d'un potier en Italie.*

Sur le chevalet, une grande *Fuite de Loth*, que je n'approuve pas autant. Puis, petite esquisse charmante de l'*Agonie du Christ*, millier de figures, effet charmant.

Mais ce qui passe tout, pour moi, aujourd'hui, c'est son *David en déroute fuyant devant Saül* et rencontré par un partisan de ce dernier égaré dans les solitudes et qui, de l'autre côté d'un torrent,

l'injurie et lui jette des pierres : le site, la composition, admirables ; la description s'arrête devant mon souvenir.

Samedi 30 avril.

Ébauché le *Christ dans la tempête*, pour Grzymala. — Avancé le *Christ montré au peuple*, esquissé Mme Herbelin, et quelques touches à celui de M. Roché ; tout cela avec assez de succès, quoique dans une mauvaise disposition de corps et d'esprit... Qu'est-ce que cette inquiétude, pour une raison tantôt fondée, tantôt vague et ne se prenant à rien ?

Dîné chez Chabrier avec son ami Chevigné, dont il me vante les talens en poésie : il n'a pas celui de l'éloquence, il ne s'exprime point comme tout le monde et il cherche ses mots pour la moindre phrase. Ce dîner à quatre n'était pas suffisamment animé.

Le soir, Mme L... m'a plu, quoiqu'elle ne soit pas jeune. Elle était près de Mme de F..., en grands frais de toilette. Le mari de Mme de F... est un homme charmant. Il s'étonne que je n'aille pas en Italie ; il me cite les lacs du nord de l'Italie, comme des merveilles qu'il faut voir absolument, et qu'on voit très facilement ; on peut même faire son excursion en deux fois, s'il le faut : une fois, Florence, Rome et Naples ; une autre fois, Milan, Venise, etc.

Dimanche 1er mai.

J'ai été mené le soir par M. et Mme Mancey chez M. Gentié, où j'ai vu la belle Mariette Lablache, et entendu de la musique assez choisie, mais surtout vu la belle Mariette. Elle diminuait tout autour d'elle, comme une déesse au milieu de simples mortelles. Toutes ces natures du Nord étaient bien chétives, en comparaison de cette splendeur méridionale. Rentré très tard, et sorti sans que ce fût fini.

Je recopie ces lignes que je trouve écrites anciennement : « On n'est jamais long, quand on a dit exactement ce qu'on a voulu dire. Si vous devenez concis, en supprimant un *que* ou un *qui*, mais qu'en même temps vous soyez obscur ou embarrassé, vous manquez le but de l'art d'écrire, qui est d'exprimer, de faire comprendre ses pensées au moyen du langage : soyez long, s'il le faut, pourvu que vous disiez des choses intéressantes. Le style d'Hugo (1) est le

(1) Dans une longue conversation ou plutôt un monologue de V. Hugo sur Delacroix, rapporté par Ch. Hugo, celui-ci prête au poète ces paroles : — « Il a toutes les qualités moins une; il lui manque une des plus grandes, il lui manque ce qu'ont toujours cherché et trouvé les artistes suprêmes, peintres ou poètes, la Beauté. Il n'y a pas, dans toute l'œuvre de Delacroix, en exceptant l'apparition des *Anges au Christ*

brouillon d'un homme qui aurait du talent : il dit tout ce qui lui vient. »

Lundi 2 mai.

Boissard me dit qu'il a vu à Florence Rossini, qui s'ennuie horriblement.

Ce jour, dîné chez Pierret avec Riesener, son ami Lassus, Feuillet, Durieu. J'en ai rapporté cette triste impression, qui dure encore le lendemain et que le travail a pu seul atténuer, celle de la secrète inimitié de ces gens-là pour moi. Il y a là-dessous une foule de sentimens, qui, par momens, ne prennent pas seulement la peine de mettre un masque... Je suis isolé maintenant au milieu de ces anciens amis !... Il y a une infinité de choses qu'ils ne me pardonnent point, et en première ligne, les avantages que le hasard me donne sur eux.

— Le protégé de David se nomme Albert Borel-Roget, fils d'Émile Roget, graveur en médailles, de talent, mort sans fortune. Il a obtenu le 1er février 1852 une demi-bourse d'élève communal au lycée Napoléon, sa mère ne peut payer les cinq cents francs de surplus et demande une bourse entière.

— « Voltaire, dit Sainte-Beuve prenant Gui Patin sur l'ensemble de ses lettres, l'a jugé sévèrement et sans véritable justice. » Voici ce qu'en dit Voltaire : « Il sert à faire voir combien les auteurs contemporains qui écrivent précipitamment les nouvelles du jour sont des guides infidèles pour l'histoire. Ces nouvelles se trouvent souvent fausses ou défigurées par la malignité ; d'ailleurs, cette multitude de petits faits n'est guère précieuse qu'aux petits esprits. »

« *Petits esprits*, ajoute Sainte-Beuve, je n'aime pas qu'on dise cela des autres, surtout quand ces autres composent une classe, un groupe naturel ; c'est une manière commode et abrégée d'indiquer qu'on est soi-même d'un groupe différent. »

Je crois, pour ma part, que Sainte-Beuve, qui fait partie de ce groupe d'anecdotiers antipathiques à Voltaire, a tort de lui en vouloir de ce qu'il attaque, dit-il, un groupe. Certes, les sots forment un groupe qui n'est pas plus respectable pour être plus nombreux. Il est naturel qu'on attaque ce qu'on n'aime pas, sans considérer si ce quelque chose forme un groupe ou non. Je suis, pour moi, de l'avis de Voltaire : j'ai toujours détesté les collecteurs et raconteurs d'anecdotes, celles surtout de la veille et qui sont précisément de la nature de celles qui déplaisaient à Vol-

dans le Jardin des Oliviers, et le torse de femme du *Massacre de Scio*, une seule femme vraiment belle. Il a l'expression, mais il n'a pas l'idéal. » — (Voir *Hugo en Zélande ;* Michel Lévy, 1868.)

taire. Le pauvre Beyle avait le travers de s'en nourrir. C'est un des faibles de Mérimée et qui me le rend ennuyeux. Il faut qu'une anecdote arrive comme autre chose dans la conversation ; mais ne mettre d'intérêt qu'à cela, c'est imiter les collectionneurs de choses curieuses, autre groupe que je ne puis souffrir, qui vous dégoûtent des beaux objets pour vous en crever les yeux par leur abondance et leur confusion, au lieu d'en faire ressortir un petit nombre en les choisissant et en les mettant dans le jour qui leur convient.

Mardi 4 mai.

Invité par Nieuwerkerke à aller entendre au Louvre un discours sur l'art ou les progrès de l'art d'un sieur R...

Grande réunion d'artistes, de moitié d'artistes, de prêtres et de femmes. Après avoir attendu convenablement l'arrivée d'abord de la princesse Mathilde et ensuite très longtemps encore celle de M. Fould, le professeur a commencé d'une voix altérée, avec un accent légèrement gascon. Il n'y a que les gens de ce pays-là pour ne douter de rien et faire un discours comme celui dont je n'ai, du reste, entendu que la moitié. Ce sont des idées néo-chrétiennes dans toute leur pureté : le Beau n'est qu'à un point donné, et il ne se trouve qu'entre le XIIIe et le XVe siècle presque exclusivement ; Giotto et, je crois, Pérugin, sont le point culminant ; Raphaël décline à partir de ses premiers essais ; l'antique n'est estimable que dans une moitié de ses tentatives ; il faut le détester dans ses impuretés ; il le querelle à propos de l'abus qu'on en a fait dans le XVIIIe siècle. Les saturnales de Boucher et de Voltaire qui, à ce que dit le professeur, ne préférait décidément que les peintures immodestes, suffisent pour faire haïr tout ce côté malheureusement inséparable de l'antique , des satyres , des nymphes poursuivies et de tous les sujets érotiques. Il n'y a pas de grand artiste sans l'amitié d'un héros ou d'un grand esprit dans un autre genre. Phidias n'est aussi grand que par l'amitié d'un Périclès... Sans le Dante, Giotto ne compte pas. Quelle affection singulière! Aristote, dit-il en commençant, met en tête ou à la fin de ses traités d'esthétique que les plus beaux raisonnemens sur le Beau n'ont jamais fait et ne feront jamais rencontrer le Beau à personne. Tout le monde a dû se demander ce que venait alors faire là le professeur. Après avoir parlé de l'opinion de Voltaire sur les arts, il cite à son tribunal le pauvre baron de Stendhal, qui lui en eût répondu de bonnes, s'il avait pu lui répondre. Ce pauvre baron, selon lui, ne voit l'avènement du Beau moderne que quand le gouvernement des deux chambres aura fait le tour de l'Europe,

et que la garde nationale sera installée chez tous les peuples. Ç'a été la plaisanterie capitale de la séance et qui a excité cette explosion de gaîté de sacristie particulière aux gens d'Église, dont on voyait çà et là les robes noires dans cet auditoire fort mélangé.

Je m'en suis allé peut-être un peu scandaleusement après cette première partie, dont je ne donne qu'un pâle résumé. J'y ai été encouragé par l'exemple de quelques personnes qui se sont trouvées, ainsi que moi, suffisamment édifiées sur le Beau.

De là, j'ai été à pied trouver Rivet, par un temps magnifique et avec une grande jouissance de remuer les jambes en liberté, après ma captivité de tout à l'heure.

Vendredi 6 mai.

J'étais invité par le ministre d'État à assister ce soir à une représentation du Conservatoire donnée par des élèves.

Dîné chez Mme de Forget avec le jeune X.., et promené le soir: j'ai renoncé à la partie. J'avais passé ma journée à faire mes paquets pour aller à Champrosay; j'ai fait des provisions énormes de couleurs et de toile, et malheureusement cet article maudit que je me suis engagé à faire me fera renoncer à toute peinture pendant mon séjour.

Samedi 7 mai.

Parti hier à huit heures et demie pour Champrosay. Enfermé dans le compartiment avec M. X.., que j'ai cru reconnaître d'abord, et auquel je n'ai pas parlé, m'étant ensuite convaincu que ce n'était pas lui. Ensuite, à Juvisy, il m'a adressé la parole, et nous avons regretté de n'avoir pas plus tôt renouvelé connaissance. Je ne l'ai vu que deux fois, et très peu de temps, encore était-ce le soir.

Broklé est venu avec nous poser les glaces et nous a rendu toutes sortes de services. Je suis heureux du plaisir qu'a eu ce brave homme à jouir de la bonne réception qu'on lui a faite.

J'ai été un instant dans la forêt et me suis couché de très bonne heure et fatigué.

Dimanche 8 mai.

L'homme est capable des choses les plus diverses...

La Bruyère dit: « C'est un excès de confiance dans les parens d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfans, et une grande erreur de n'en attendre rien et de la négliger... » Et plus bas: « Quand il serait vrai ce que plusieurs disent, que l'éducation ne donne pas à l'homme un autre cœur ni une autre complexion,

qu'elle ne change rien dans son fond et ne touche qu'aux superficies, je ne me lasserais pas de dire qu'elle ne lui est pas inutile. »

Je suis tout à fait de son avis, et j'ajoute que l'éducation dure toute la vie ; je la définis : une culture de notre âme et de notre esprit par l'effet de soins et par celui des circonstances extérieures. La fréquentation des honnêtes gens ou des méchans est la bonne ou mauvaise éducation de toute la vie. L'esprit se redresse avec les esprits droits; il en est de même de l'âme. On s'endurcit dans la société des gens durs et froids, et s'il était possible qu'un homme de vertu seulement ordinaire vécût avec des scélérats, il faudrait qu'il finît par leur ressembler, pour peu qu'il n'en soit pas éloigné dès le premier moment.

Essayé pendant toute cette journée de débrouiller mon article du Poussin. Je me persuade qu'il n'y a qu'un moyen d'en venir à bout, si toutefois j'y parviens : c'est de ne point penser à la peinture, jusqu'à ce qu'il soit fait. Ce diable de métier exige une contention plus grande que je ne suis habitué à en mettre à la peinture, et cependant j'écris avec une grande facilité; je remplirais des pages entières sans presque faire de ratures. Je crois avoir consigné dans ce cahier même que j'y trouve plus de facilité que dans mon métier. La peine que j'éprouve vient de la nécessité de faire un travail dans une certaine étendue, dans lequel je suis obligé d'embrasser beaucoup de choses diverses; je manque d'une méthode fixe pour coordonner les parties, les disposer dans leur ordre, et surtout, après toutes les notes que je prends à l'avance, pour me rappeler tout ce que j'ai résolu de faire figurer dans ma prose.

Il n'y a donc qu'une application assidue au même objet qui puisse m'aider dans ce travail. Je n'ose donc point penser à la peinture, de peur d'envoyer tout au diable. Je ne fais que rêver à un ouvrage dans le genre de celui du *Spectateur:* un article court de trois ou quatre pages et de moins encore, sur le premier sujet venu. Je me charge d'en extraire ainsi à volonté de mon esprit, comme d'une carrière inépuisable.

Promenade le soir assez insipide dans la plaine ; traversé la route qui va au pont; été jusqu'au terrain de Delarche, et revenu par la ruelle avec Jenny, qui avait voulu aussi régaler Julie de la promenade pour son dimanche.

Lundi 9 mai.

J'ai été le lendemain, vers dix ou onze heures, me promener vers les coupes nouvelles qu'on a faites le long des murs des propriétés de Quantinet et de Minoret, etc. Matinée délicieuse.

Arrivé au chêne d'Antain que je ne reconnaissais pas, tant il m'a paru petit; fait de nouvelles réflexions, que j'ai consignées sur mon calepin, analogues à celles que j'ai écrites ici, sur l'effet que produisent les choses inachevées: esquisses, ébauches, etc.

Je trouve la même impression dans la disproportion. Les artistes parfaits étonnent moins à cause de la perfection même; ils n'ont aucune disparate qui fasse sentir combien le tout est parfait et proportionné. En m'approchant, au contraire, de cet arbre magnifique, et placé sous ses immenses rameaux, n'apercevant que des parties sans leur rapport avec l'ensemble, j'ai été frappé de cette grandeur... J'ai été conduit à inférer qu'une partie de l'effet que produisent les statues de Michel-Ange est due à certaines disproportions ou parties inachevées qui augmentent l'importance des parties complètes. Il me semble, si on peut juger de ses peintures par des gravures, qu'elles ne présentent pas ce défaut au même degré. Je me suis dit souvent qu'il était, quoi qu'il pût croire lui même, plus peintre que sculpteur. Il ne procède pas, dans sa sculpture, comme les anciens, c'est-à-dire par les masses; il semble toujours qu'il a tracé un contour idéal qu'il s'est appliqué à remplir, comme le fait un peintre. On dirait que sa figure ou son groupe ne se présente à lui que sous une face: c'est le peintre. De là, quand il faut changer d'aspect comme l'exige la sculpture, des membres tordus, des plans manquant de justesse, enfin tout ce qu'on ne voit pas dans l'antique.

Les soirs, je me promène avec Jenny; je dîne de bonne heure et suis bien forcé de me coucher de même : cela fait la nuit trop longue. Plus je dors, moins je veux me lever le matin... Toujours triste dans ce moment-là... Il faut le travail pour secouer cette mauvaise disposition, qui est purement physique.

Mardi 10 mai.

Les matins, je me débats avec Poussin. Tantôt je veux envoyer tout promener, tantôt je m'y reprends avec une espèce de feu. Cette matinée n'a pas été trop mauvaise pour le pauvre article.

Après avoir commencé à disposer clairement sur de grandes feuilles de papier, et en séparant les alinéas, les objets principaux que j'ai à traiter, je suis sorti vers midi, enchanté de moi-même et de mon courage à monter à l'assaut de mon article.

La forêt m'a ravi : le soleil se montrait, il était tiède et non pas brûlant; il s'exhalait des herbes, des mousses, dans les clairières où j'entrais, une odeur délicieuse. Je me suis enfoncé dans un sentier presque perdu, environ au coin du mur du marquis; je désirais trouver là une communication entre cette partie et l'allée

qui remonte de la route pour rejoindre celle qui va au chêne prieur : j'ai livré bataille aux ronces, aux arbrisseaux qui se croisaient devant mes pas, et je n'ai pas réussi néanmoins à atteindre mon but. Je suis retourné par un sentier plus facile, mais très couvert, à travers la partie de bois qui dépend, je crois, de la maison du marquis.

En retournant, je me suis assis le long des murs de son enclos, mais sur la partie qui mène à l'entrée de la forêt, et j'ai fait un croquis d'un chêne, pour me rendre compte de la distribution des branches.

Je me suis mis à lire le journal en rentrant. La littérature a eu le dessous, mais, au demeurant, je ne m'ennuie pas, c'est l'essentiel.

Vers quatre heures, au lieu de sortir, j'ai fait le vitrier, et j'ai peint une vieille glace.

Le soir, promenade avec Soizy. Descendu par une ruelle qui m'a conduit dans des endroits très solitaires et assez attrayans ; j'ai fait amitié à un chat angora charmant qui me suivait et qui s'est laissé caresser.

Jeudi 12 mai.

J'ai beaucoup travaillé au damnable article. Débrouillé comme j'ai pu, au crayon, tout ce que j'ai à dire, sur de grandes feuilles de papier. Je serais tenté de croire que la méthode de Pascal, — d'écrire chaque pensée détachée sur un petit morceau de papier, — n'est pas trop mauvaise, surtout dans une position où je n'ai pas le loisir d'apprendre le métier d'écrivain. On aurait toutes ses divisions et subdivisions sous les yeux comme un jeu de cartes, et l'on serait frappé plus facilement de l'ordre à y mettre. L'ordre et l'arrangement physique se mêlent plus qu'on ne croit des choses de l'esprit. Telle situation du corps sera plus favorable à la pensée : Bacon composait, à ce qu'on dit, en sautant à cloche-pied ; à Mozart, à Rossini, à Voltaire, les idées leur venaient dans leur lit ; à Rousseau, je crois, en se promenant dans la campagne.

Habituellement, promenade avant dîner, après avoir secoué les paperasses et l'encre, et aussi après le dîner, pour chasser le sommeil. Mais comme je dîne toujours entre cinq heures et cinq heures et demie, la soirée ne peut aller sans de grandes difficultés, jusqu'à neuf heures.

Vendredi 13 mai.

J'ai essayé de l'article ; et après avoir écrit quelques lignes que je veux mettre en tête de la première partie ; car j'ai envie de le

faire en deux fois, une partie biographique, une autre sur l'examen du talent et des ouvrages. Après avoir écrit ces quelques mots, une mauvaise disposition m'a saisi et je n'ai fait que lire et même dormir jusqu'au milieu de la journée, où j'ai emmené Jenny, par le plus beau temps du monde auquel nous n'étions plus accoutumés, faire une grande promenade dans la forêt. Nous avons suivi l'allée de l'Ermitage jusqu'au grand chêne, au pied duquel nous nous sommes reposés; nous étions entrés auparavant à l'Ermitage, dont une partie est à vendre. C'est un manoir comme cela qu'il me faudrait! Le jardin, qui n'est qu'un potager, est charmant : il est encore rempli de vieux arbres qui ont donné leurs fruits aux environs. Ces troncs noueux, tordus par les années, se couvrent encore de magnifiques fleurs et de fruits, au milieu de ces bâtimens ruinés, non par le temps, mais par la main des hommes. On est attristé devant ce spectacle inhumain de la rage stupide de démolition qui a signalé les époques de nos discordes.

Abattre, arracher, brûler, c'est ce que le fanatisme de liberté sait aussi bien faire que le fanatisme dévot; c'est par là que l'un ou l'autre commence son œuvre, quand il est déchaîné, mais là s'arrête l'impulsion brutale... Élever quelque chose de durable, marquer son passage autrement que par des ruines, voilà ce que la plèbe aveugle ne sait point faire; et, en même temps, je remarquais combien les ouvrages qui sont dus à l'esprit de suite, conçus dans une grande idée de durée et exécutés avec le soin nécessaire, apportent un cachet de force jusque dans des débris qu'il est presque impossible de faire disparaître complètement. Ces corporations anciennes, les moines surtout, se sont crus éternels, car ils semblent avoir fondé pour les siècles des siècles. Ce qui reste des vieux murs fait honte aux ignobles bâtisses plus modernes qu'on leur a accolées. La proportion de ces restes a quelque chose de gigantesque en comparaison de ce que des particuliers font tous les jours sous nos yeux.

Je pensais, en même temps, qu'il en était un peu de même pour l'ouvrage d'un homme de talent... Pour la sculpture, c'est incontestable, car les restaurations les plus maladroites laissent encore apercevoir clairement ce qui appartient à l'original; mais dans la peinture elle-même, toute fragile qu'elle est, et quelquefois toute massacrée qu'elle est par des retouches inhabiles, la disposition, le caractère, une certaine empreinte ineffaçable, montrent la main et la conception d'un grand artiste.

. . . . . .

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril.

Ainsi donc on n'est pas près de sortir des crises de pouvoir et de parlement où un mauvais destin a conduit la France. Les ministères s'en vont après avoir mal vécu, pour être remplacés, il est vrai, par d'autres ministères qui, eux-mêmes, ne savent pas mieux pourquoi ils sont nés, ce qu'ils représentent, ni comment à leur tour ils réussiront à vivre. C'est l'ironique fatalité de ces temps de transition où toutes les idées sont confondues, où le sentiment des grandes et viriles conditions de la vie publique est comme émoussé et perdu. Hommes et choses s'abaissent ensemble dans une sorte de désorganisation morale autant que politique, œuvre de gouvernemens insuffisans et d'assemblées brouillonnes, de l'esprit de parti, des passions de secte, des captations corruptrices. — Oh! non, sûrement, il n'y a pas de quoi se sentir réconforté de tout ce qu'on voit. Le pays ne se sent ni relevé, ni rassuré par ce spectacle de l'incohérence dans le parlement et de l'inconsistance dans le gouvernement, par ce défilé de ministres qui passent sur la scène, sans savoir où ils vont, se transmettant au pas de course un pouvoir sans prestige, déconsidéré ou diminué. Et, par un contraste curieux, plus la masse de la nation, désintéressée et laborieuse, semblerait disposée à offrir sa confiance, à se laisser conduire, plus les hommes qui sont censés la représenter et la gouverner lui manquent. Le pays n'a qu'un désir : il demande une direction, une protection, un gouvernement ; il reçoit, pour son cadeau du 1er avril ou du lendemain du 1er avril, un ministère inconnu, de bonne volonté peut-être, mais surtout de hasard, à la place d'un ministère rapidement usé par ses propres fautes et déjà oublié.

Qu'est-il resté de ce ministère Ribot-Bourgeois qui avait été le ministère Ribot-Loubet ou Loubet-Ribot ? Il s'en est allé sans laisser ni

bon souvenir, ni regrets, après avoir eu assurément à traverser de mauvaises heures, particulièrement cette crise du Panama d'où il s'était tiré tant bien que mal, plutôt mal que bien. Il a disparu tout juste au moment où il se flattait peut-être d'avoir doublé son dernier cap des tempêtes, où il croyait retrouver, avec les vacances de Pâques, quelques semaines de sécurité et de liberté. Il est mort à l'improviste, comme bien d'autres, par une certaine « difficulté de vivre, » parce que, dans sa carrière troublée, il avait accumulé assez de fautes pour ne plus pouvoir résister à un dernier accident. La vérité est que ce malheureux ministère avait passé sa vie, une vie de quelques mois, à se modifier, à s'épurer et à se recomposer, à paraître chercher la lumière qu'on lui demandait dans ces tristes affaires de Panama et à l'obscurcir par des calculs tout politiques, à limiter des procès qu'il ne pouvait plus éluder, à déguiser des abus qui pouvaient compromettre la domination républicaine, à ménager des intérêts ou des passions de parti. L'ancien président du conseil ne voyait pas qu'avec toute sa diplomatie, ses subterfuges et ses tactiques, il n'arrivait à rien ; il ne réussissait qu'à s'affaiblir, à provoquer des défiances ou des ressentimens dans tous les camps, — et, par un juste retour des choses, il a fini par un double mécompte qui a été l'expiation de ses complaisances et de ses faiblesses. Le jour où s'est élevé entre les deux assemblées un conflit sérieux pour un budget qui n'est pas encore voté, où le gouvernement aurait eu à exercer toute son autorité, le ministère s'est trouvé sans force et sans crédit ; il n'a pas pu même obtenir au palais Bourbon un vote suspensif sur cet impôt des boissons que le sénat proposait de disjoindre provisoirement du budget, — et par qui le ministère a-t-il été abandonné au scrutin ? M. Ribot a reçu sur l'heure le prix de ses faiblesses. Depuis trois mois, il a mis tout son art à ménager les radicaux, à se compromettre même pour M. Floquet, pour M. Clémenceau, sous prétexte de maintenir à tout prix la« concentration républicaine, » — et ce sont justement les radicaux qui ont fait la majorité devant laquelle il a succombé. Il est tombé victime de la fausse politique qu'il n'a cessé de suivre, laissant le pays sans budget et un conflit ouvert entre les deux assemblées. Le ministère Ribot avait vécu ! Voilà la moralité, — et c'est ici maintenant que s'ouvre cette comédie de crise ministérielle qui n'a eu, il faut l'avouer, qu'un médiocre dénoûment.

Puisque les radicaux avaient décidé la crise, puisque c'était M. Lockroy qui venait de mener la bataille et d'engager la chambre dans une lutte directe contre le sénat, que ne s'adressait-on à M. Lockroy pour gouverner la France et diriger les conseils de la république ? Le coup de théâtre n'eût pas été peut-être sans originalité. — M. Lockroy n'aurait pas réussi, dit-on, il n'aurait pas duré ! C'est possible, c'est même vraisemblable. C'eût été dans tous les cas la preuve palpable, immédiate de ce qu'il y a d'équivoque ou de chimérique dans la poli-

tique de parti, d'amalgames républicains qu'on s'obstine à suivre. On a craint sans doute que l'élévation de M. Lockroy à la présidence du conseil ne ressemblât à une gageure, — et après avoir consulté le président du sénat, le président de la chambre, M. le président de la république, dans l'honnêteté de ses intentions, s'est adressé à M. Méline, qui n'est pas moins honnête et moins bien intentionné. Malheureusement on ne voit pas bien comment M. Méline pouvait dénouer la crise, quelle idée précise il a eue dans les négociations qu'il a engagées sans plus de retard pour la formation d'un nouveau cabinet. Le digne M. Méline y a mis visiblement toute sa bonne volonté et le plus libéral esprit de conciliation. Il est allé frapper à toutes les portes, à commencer par la porte de quelques-uns des anciens ministres comme M. Develle, M. Ch. Dupuy, M. le général Loizillon, M. l'amiral Rieunier. Il a eu même, à ce qu'il semble, l'intention d'appeler dans le conseil un des principaux modérés du Luxembourg, M. le sénateur Trarieux, qui aurait pu certainement être la force d'un cabinet; mais voici qui est plus curieux : M. Méline, chef du protectionnisme français, a voulu en même temps avoir le concours du président de la commission du budget, M. Peytral, qui est un Marseillais libre-échangiste, de plus un radical, et qui s'est d'abord dérobé. Il s'est adressé aussi à un jeune député de talent, M. Poincaré, qui a hésité à se charger de la direction des finances. La combinaison eût-elle réussi, qu'en serait-il résulté? Rien de plus probablement que ce qui a existé jusqu'ici; c'eût été le même système avec un peu plus de modération peut-être, mais avec les mêmes équivoques et la même impuissance.

Toujours est-il que l'expérience n'est pas allée jusqu'au bout, que l'honnête M. Méline, un peu perdu dans ses négociations, s'est promptement découragé. Il en a eu assez de son rôle de plénipotentiaire, chargé d'organiser un ministère, — et alors il a fallu reprendre la course aux portefeuilles, le jeu des candidatures, non plus avec M. Méline, mais avec un homme de bonne volonté, M. Charles Dupuy, qui était déjà dans la place et ne s'est pas trop fait prier. On s'est remis à l'œuvre, on a fait ce qu'on a pu, un peu au hasard par exemple, sans y regarder de trop près, — et la crise n'a pas tardé à avoir son dénoûment : c'est la combinaison qui a fini par prévaloir; c'est le nouveau ministère qui s'est formé il y a quelques jours, qui a la chance d'exister encore à l'heure qu'il est. Il est d'ailleurs singulièrement composé.

D'un seul coup, le ministre de l'instruction publique de la veille, M. Ch. Dupuy, qui n'était, il y a peu de temps, qu'un simple député, est passé sans plus d'embarras à la présidence du conseil, au ministère de l'intérieur. Cette fois, M. Peytral, moins difficile avec M. Dupuy qu'avec M. Méline, n'a plus refusé la direction des finances. Le jeune M. Poincaré, par la même occasion, s'est laissé faire ministre de l'in-

struction publique. Un sénateur, fort inconnu jusqu'ici, M. Guérin, avocat ou avoué de son arrondissement de Provence, n'a fait aucune façon pour entrer comme garde des sceaux à la chancellerie. On y a joint un ancien contrôleur des contributions, député radical et un peu socialiste, M. Terrier, qui ne demandait pas mieux que de « se dévouer pour le pays, » comme dit une récente comédie de nos mœurs du jour. Quelques-uns des anciens ministres sont restés dans le nouveau conseil, et tout cela, — plus ou moins mêlé ensemble, c'est le ministère auquel M. Ch. Dupuy a la fortune de donner son nom. Voilà qui est fait jusqu'à la prochaine occasion! On est sorti de la crise. Il reste seulement une question qui pourrait peut-être sembler assez naïve. Qu'est-ce que ce ministère Dupuy-Peytral-Poincaré-Terrier? A quoi répond-il? Que peut-il bien représenter dans une situation réellement assez compliquée, avec des procès qui ne sont pas finis, qui pèsent encore sur le monde parlementaire, un budget qui n'existe pas, un conflit ouvert entre les deux chambres, — et des élections en perspective? D'où tire-t-il son autorité et son crédit pour faire face à tant de problèmes qui restent en suspens? C'est bien évident, il ne répond à rien, il ne représente rien. Il a été choisi un peu à l'aventure, rassemblé comme on l'a pu, composé d'hommes que rien ne désignait particulièrement au pouvoir. Il eût été sans doute un peu plus modéré avec M. Méline, il a des apparences un peu plus radicales avec M. Dupuy, accompagné de M. Peytral ou de M. Terrier.

Au fond, c'est la stérilité dans la confusion, et, ce qu'il y a de plus clair, c'est que ce ministère, tel qu'il apparaît, est le signe le plus caractéristique de la fin d'une situation, du déclin d'une politique, de l'épuisement de la « concentration républicaine » et du personnel de gouvernement qui s'est mis au service de cette étrange combinaison. Il n'a eu d'autre mérite que de clore provisoirement une crise importune. Le nouveau président du conseil n'est peut-être pas sans avoir lui-même le sentiment de sa position, de ce qui lui manque, et la déclaration qu'il est allé porter pour son avènement aux chambres, cette déclaration, dans son insignifiance et son incohérence, est bien l'image de l'état présent des choses. Elle est pleine de bonne volonté et de toute sorte d'ingénuités, sans parler des obscurités, cette brave déclaration. Elle convient que les temps sont difficiles, — tout en témoignant une confiance bien sentie dans la « croissance vigoureuse » de la république. Elle rappelle avec une honnête candeur, pour ceux qui l'auraient oublié depuis quelque temps, que « l'aisance et la fortune ne s'acquièrent que par le travail et ne se conservent que par la correction des mœurs et la dignité de la vie! » Elle parle sans broncher de la « pénétration réciproque, » de « l'identification définitive » de la république et de la France, de la « concordance et des aspirations démocratiques et des institutions républicaines. » Elle convie aussi, dans

un langage plus pratique, les chambres à s'entendre pour voter le budget et même bien d'autres lois qu'elles ne voteront pas. Elle ne craint pas d'avouer enfin que le moyen le plus sûr de hâter l'union qui multipliera les forces de la patrie, « c'est d'administrer à tous les degrés de la hiérarchie avec exactitude, avec bienveillance, avec équité, pour le bien commun des citoyens. » Il y a de quoi satisfaire ou flatter tout le monde : si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal! Et sur la foi de cette déclaration rassurante, de ces belles promesses, députés et sénateurs se sont hâtés de laisser au gouvernement le répit qu'il demandait en prenant eux-mêmes leurs vacances pour trois semaines. Ils sont allés aux champs, à leurs conseils-généraux. Après le 25 avril arrivera ce qui pourra! jusque-là tout est en suspens, et le sort du ministère et le conflit demeuré ouvert entre les deux chambres.

Quelle que soit du reste la durée de ce ministère, quels que soient les noms des ministres d'aujourd'hui ou d'hier, le mal est désormais bien autrement profond. Il est dans les choses, dans la situation tout entière, telle que l'esprit de parti l'a faite. M. le président du conseil, avec la naïveté d'un nouveau-venu au gouvernement, conviait récemment les chambres « à donner au pays l'impression d'une marche normale de la vie parlementaire. » M. le président du conseil parle d'or, quoique dans un langage un peu bizarre. S'il peut obtenir ce qu'il réclame, il aura certainement servi la république plus que tous ceux qui l'ont précédé. Le mal est justement qu'on en est venu à n'avoir plus même une idée des conditions de cette « marche normale, » qu'on s'est fait un jeu d'altérer et de fausser cette « vie parlementaire, » en tout, sous toutes les formes, — et dans la manière dont se font ou se défont les ministères, et dans les rapports des pouvoirs publics. Quand les ministères passent par toutes les métamorphoses, se succèdent et se modifient, se reconstituent le plus souvent avec les mêmes hommes, avec les mêmes programmes ou les mêmes procédés, est-ce que c'est la « vie parlementaire? » Depuis près de quinze ans on n'a été occupé qu'à organiser une victoire de parti, à se partager le pouvoir « à tous les degrés de la hiérarchie, » comme dit M. le président du conseil, à tout asservir aux calculs d'une domination exclusive et jalouse. Toute la politique des gouvernemens qui se sont succédé s'est réduite à se faire, sous le nom de « concentration républicaine, » des majorités incohérentes, uniquement reliées par des intérêts ou des passions, à se mettre dans la dépendance d'une minorité radicale, dont on ne croyait plus pouvoir se séparer. Pour ne citer que les derniers, M. Loubet a voulu avoir les radicaux, et il leur a livré Carmaux! M. Ribot a voulu ménager M. Floquet, M. Clémenceau, et par réticence, si ce n'est par un aveu explicite, il s'est fait le complice, presque le protecteur des plus crians abus. Et à ce jeu meurtrier ils se sont tous compromis, ils

se sont tous usés. Ils ont usé aussi tous les ressorts de l'Etat, en faussant dans son essence et dans son action le régime parlementaire. On en est venu à cette situation où tout s'est épuisé par l'abus, où il n'y a plus ni majorité réelle ni gouvernement possible. Le ministère nouveau qui vient de naître n'est lui-même que la dernière expression impuissante et peu sérieuse de la « concentration. »

Une autre conséquence de cette falsification des institutions, de ce système de pseudo-radicalisme, c'est le trouble qui se produit aujourd'hui dans les pouvoirs publics et qui reste certainement un des points les plus graves de la situation présente. Qu'est-ce à dire? Depuis plus d'un an déjà, la chambre a reçu le budget de 1893. Elle a eu certes tout le temps de l'examiner, de l'étudier, de le remanier. Il lui a plu d'introduire dans ce budget toute sorte de nouveautés, une réforme du régime des boissons, un essai d'impôt progressif pour les patentes des grands magasins, une taxe nouvelle sur les valeurs de Bourse. Elle s'est de plus donné le plaisir démocratique de voter un certain nombre de petits impôts somptuaires aussi puérils que mal conçus, et avec tout cela elle a si utilement employé son temps qu'elle n'a pu achever son travail pour ouvrir régulièrement l'année financière : si bien qu'on en est aujourd'hui au quatrième douzième provisoire, — qui ne sera peut-être pas le dernier. Qu'est-il arrivé? Le sénat, en recevant ce budget à la dernière extrémité, à la veille des vacances, s'est mis à son tour à l'étudier sans perdre un instant. Il n'a pas tardé à s'apercevoir que dans cette œuvre décousue, mal combinée, mal équilibrée, tout serait presque à refaire. Il s'est borné cependant à un certain nombre de modifications, il est vrai, assez sérieuses, à un ajournement provisoire de la réforme du régime des boissons. Et qu'on ne dise pas qu'il y a eu ici une intention agressive, une affaire de parti : c'est un des premiers financiers républicains du Luxembourg, M. Boulanger, qui a fait la plus vive, la plus sérieuse critique du budget de la chambre ; c'est M. Boulanger qui, avec son autorité reconnue, a proposé la disjonction du régime des boissons et préparé le budget rectifié que le sénat a sanctionné de son vote.— Aussitôt a éclaté au palais Bourbon une insurrection bruyante contre les « usurpations » sénatoriales. Si on eût écouté M. Lockroy, on eût rejeté en bloc, sans plus de façon, tout ce que le sénat a fait avec réflexion. On s'est contenté d'écarter dédaigneusement, article par article, l'œuvre préparée au Luxembourg, en rétablissant surtout plus que jamais la réforme du régime des boissons dans le budget. Et voilà la guerre allumée! Voilà la question qui a déjà coûté la vie au dernier ministère, — qui pèse sur le ministère nouveau et sur le pays.

Est-ce qu'ici encore c'est la vraie « vie parlementaire? » Est-ce que la constitution a créé une assemblée souveraine et prépondérante au détriment de l'autre? Elle a tout uniment donné à la chambre le privilège d'examiner la première les lois d'impôts, les lois de finances, sans

mettre le moins du monde en doute les prérogatives du sénat. Evidemment le sénat est dans son droit, il exerce le plus simple, le plus utile de ses droits en restant un pouvoir de contrôle et de revision prévoyante, en arrêtant au passage, en réservant tout au moins des réformes improvisées dans un intérêt électoral, en préservant autant qu'il le peut l'ordre financier. Il n'existe que pour cela : c'est sa fonction dans les institutions. S'il ne garde pas l'intégrité de ses droits et de son rôle, il n'est plus en effet, comme on le dit, qu'un « rouage inutile. » Le malheur est que depuis longtemps la chambre, livrée à elle-même, s'est accoutumée à se croire omnipotente, à disposer de tout, des finances comme du reste, à prétendre imposer sa loi, ses prétendues réformes, — que tous les ministères qui se sont succédé depuis dix ans se sont prêtés à ces fantaisies de petite Convention, qu'ils ont tous sacrifié les droits du gouvernement et l'ordre financier pour avoir une majorité. Et c'est ainsi que, par degrés, en cela comme en tout, on est sorti de la vérité constitutionnelle et parlementaire pour tomber dans une sorte d'anarchie où tout se confond et s'abaisse, où, au quatrième mois de l'année, il n'y a pas même un budget. On recueille aujourd'hui ce qu'on a semé ; on se réveille devant ce conflit unique, extraordinaire, qu'une chambre ahurie et incohérente s'est fait un jeu d'ouvrir, tout simplement parce que le sénat a cru devoir exercer ses prérogatives constitutionnelles. Comment sortira-t-on de là ? Comment s'en serait tiré le ministère Méline, — et comment s'en tirera le nouveau ministère Dupuy-Peytral ? On ne peut cependant pas demander au sénat d'abdiquer tous ses droits, de renoncer à ses prévoyances, de laisser tout faire quand il croit les intérêts publics compromis. Il faudra bien finir par trouver un moyen, sous peine de n'avoir pas plus le budget de 1894 que le budget de 1893 et de laisser au pays, au lieu de « l'impression d'une marche normale, » l'impression d'une irrémédiable impuissance, triste fruit de fautes accumulées.

Ce qui se dégage de cet amas de désordres et de confusions, c'est le sentiment que cela ne peut plus durer, que la politique de parti qui a fait le mal est épuisée, que le moment est venu de s'affranchir des vieilles servitudes d'une situation usée, de se frayer un nouveau chemin, d'imprimer une allure nouvelle aux affaires de la république. Et ce sentiment est d'autant plus vif qu'on va maintenant à pas pressés vers des élections qui peuvent être décisives, auxquelles tout le monde commence à se préparer. La chambre, qui en est encore à se débattre au palais Bourbon dans ses vaines agitations, ne compte plus guère ; c'est vers le pays qu'on se tourne. Évidemment c'est au pays que s'adressait ces jours derniers le président de la chambre lui-même, M. Casimir-Perier, dans un discours visiblement médité qu'il prononçait devant ses compatriotes de l'Aube et qui ressemble à un programme de gouvernement.

A y regarder de près, il y a bien encore dans ce discours quelques réminiscences de parti, quelques flatteries à des passions vulgaires. Il y a particulièrement cette idée passablement usée qu'il y aurait quelque part en France des hommes qui resteraient les maîtres de la république par droit de conquête, qui garderaient le privilège d'ouvrir ou de fermer les portes, de distribuer les grades et l'influence dans l'armée républicaine selon l'ancienneté des services. Cela a encore un faux air de « concentration » et a l'inconvénient de ressembler à une puérilité prétentieuse, d'autant plus que si le droit de servir le pays dans la république était une affaire de date, on ne sait plus trop à quelle date il faudrait s'arrêter ; mais dans l'ensemble de ce discours de la Chapelle-Saint-Luc, on ne peut le méconnaître, il y a un ton élevé, un accent de libéralisme et de tolérance, un sentiment généreux des progrès réalisables dans la démocratie française et aussi des nécessités supérieures de gouvernement dans notre monde nouveau. M. Casimir-Perier, on le voit, a voulu parler aux instincts sérieux et honnêtes de l'assemblée populaire réunie autour de lui. Et c'est aussi au pays que s'adresse par un récent manifeste une société qui s'est formée sous le nom « d'Union libérale républicaine, » qui a la très légitime prétention d'entrer, sans en demander la permission, dans la république, avec le sentiment d'une situation nouvelle. « L'union libérale » ne cache ni son drapeau ni ses opinions. Elle est ralliée sans arrière-pensée, sans réticence à la république, — « à la république qui appartient à tous, qui n'est le lot d'aucun parti. » Elle n'en est que plus vivement prononcée contre tout ce qui a compromis la république, contre l'esprit de secte, contre la « concentration, » contre le radicalisme qui a divisé et humilié le pays. C'est le programme de ceux qui veulent une république libérale et ouverte. Manifeste de « l'Union » et discours de la Chapelle-Saint-Luc sont les préludes de cette prochaine crise d'élections dont le dénoûment, selon ce qu'il sera, peut laisser la France livrée à ses agitations stériles ou la relever par une politique plus digne d'elle.

C'est après tout la destinée de toutes les nations d'avoir leurs momens heureux ou moins heureux, et les affaires des autres peuples ne sont pas si brillantes, si faciles, que la France, avec ses épreuves, puisse passer pour une exception. Une fortune bienveillante épargne du moins, aujourd'hui comme hier, à l'Europe les complications d'où peuvent sortir les grands conflits, et il n'y aurait pas même d'incident apparent dans la vie internationale, si ce n'était une représentation qui se prépare à Rome, à laquelle l'empereur d'Allemagne va donner le lustre de sa présence, toujours un peu bruyante. Le roi Humbert se dispose à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de son mariage avec la reine Marguerite, ses noces d'argent, et l'empereur Guillaume a tenu à être de la fête ; il s'est même fait annoncer avec une certaine ostentation. Il va donc se rendre à Rome, où il trouvera encore une fois

une réception éclatante, quoique peut-être moins enthousiaste qu'à son premier voyage, il y a quelques années. Guillaume II, en préparant sa seconde apparition à Rome, n'a-t-il eu d'autre mobile que de témoigner ses sympathies au roi Humbert, de faire honneur à l'amitié qui lie les deux souverains? Il est bien possible qu'il y ait aussi de la politique dans ce voyage. Guillaume II, d'après toutes les apparences, aura tenu à réchauffer par sa présence et par ses démonstrations les sentimens italiens un peu refroidis depuis quelque temps pour la grande alliée; il aura voulu donner une représentation nouvelle de la triple alliance, témoigner son intérêt pour l'armée italienne, pour la flotte italienne qu'il doit visiter. Rien ne manquera ni à Rome, ni ailleurs. Les Romains trouveront bien peut-être que les réceptions sont un peu coûteuses par ce temps de détresse financière; mais ils seront dédommagés par le spectacle, par les revues, par les complimens, — et au pis-aller la visite impériale pourrait faire une diversion momentanée aux ennuis de cette éternelle crise des banques qui est devenue une crise parlementaire. Malheureusement les illuminations et les fêtes passeront. Les ennuis restent, et l'empereur Guillaume ne peut empêcher que cette triste affaire, compromettante pour bien des hommes publics, déjà fertile en incidens, ne reste une source d'embarras pour le ministère, pour le roi lui-même. Cette évocation un peu factice de la triple alliance à Rome n'est pas le remède à tous les maux intérieurs.

Telle est la marche des choses du temps que les préoccupations de diplomatie, de la triple ou de la quadruple alliance ne sont pas ce qui domine aujourd'hui dans les affaires de l'Europe. Il y a dans notre vieux monde assez de questions d'organisation, de progrès social qui ne cessent de s'agiter, qui passionnent les peuples et les parlemens. Il y a, en Angleterre, cette curieuse et émouvante campagne conduite par un vieillard, premier ministre de la reine, impatient de finir sa carrière par un grand acte d'équité nationale, de réparation libérale en faveur de l'Irlande. Avant de laisser ses chambres prendre leurs vacances de Pâques, M. Gladstone avait fait décider que la seconde lecture de son bill du *home-rule* serait le premier objet dont s'occuperait le parlement à son retour. Dès la fin de ces courtes vacances, en effet, ces jours passés, le bill du *home-rule* est revenu à la chambre des communes, et, cette fois, c'est M. Gladstone qu'on disait récemment encore malade, c'est M. Gladstone lui-même qui a ouvert la discussion par un de ces discours où il se retrouve tout entier avec son élévation d'esprit, sa dextérité et une ardeur qui ne vieillit pas. Il a réussi à rajeunir une question épuisée. Deux heures durant, il a captivé les communes par son éloquence, mettant tout son feu à exposer la grandeur morale de la réforme et tout son art à pallier les faiblesses de son projet. Il a d'avance réfuté victorieusement tout ce qu'ont pu lui opposer ses adversaires, sir Michaël Hicks-Beach, M. Chamberlain.

Assurément, rien n'est plus saisissant que tout ce qu'a dit M. Gladstone sur la nécessité d'effacer une vieille iniquité, sur l'exemple de puissance morale que donne un grand État comme l'Angleterre, en restituant ses droits à une nation trop longtemps éprouvée. Il a donné à son bill le beau lustre d'un acte de générosité, qui serait en même temps un acte de prévoyance politique et, s'il n'a pas persuadé tout le monde dans le parlement, il est à peu près sûr d'avoir sa majorité. Malheureusement il n'est pas au bout des difficultés qu'il va rencontrer partout, sous toutes les formes, que ses adversaires s'étudient à multiplier et à aggraver. Il les rencontre déjà dans le dernier refuge de l'orangisme en Irlande, dans l'Ulster qui s'agite contre le *home-rule*, où M. Balfour, le brillant leader conservateur, allait récemment exciter les passions de résistance et de guerre intestine. Mais ce n'est pas tout, ce n'est même là, si l'on veut, qu'un fait d'opposition partielle, locale. Une difficulté constitutionnelle plus grave est inévitable. M. Gladstone aura la majorité dans les communes, il ne l'aura pas dans la chambre des lords, citadelle du torysme, du vieil esprit orangiste. Que fera-t-il dès lors? S'il ne fait rien ou s'il attend une occasion de présenter de nouveau son bill, il risque de décourager, de s'aliéner les Irlandais qui font sa majorité. S'il veut agir, vaincre la résistance des lords, il n'a plus d'autre ressource que de tenter la réforme de la pairie anglaise. Peut-il bien à son âge, au milieu des conflits d'opinions qui divisent l'Angleterre, engager une lutte où seraient en jeu toutes les traditions britanniques, les garanties constitutionnelles, sans compter de puissans intérêts de caste? Voilà la question : elle est aussi sérieuse que délicate. Elle n'est peut-être pas sans laisser entrevoir pour l'Angleterre un avenir difficile.

Les grandes réformes qui touchent aux traditions, aux institutions d'un pays sont évidemment toujours graves ; elles ne sont jamais aisées, et la Belgique, quoique dans un cadre plus modeste, en fait à son tour aujourd'hui l'expérience avec cette revision constitutionnelle qui met tous les esprits, les pouvoirs publics eux-mêmes en mouvement. Reviser une constitution qui a donné soixante années de paix à un pays, modifier et étendre les conditions de l'électorat politique, le cadre même de la vie publique, c'est bientôt dit dans les polémiques, dans les discours ; la difficulté est toujours d'en venir à la réalité, à des combinaisons pratiques. Depuis six mois les deux chambres belges qui forment un parlement constituant sont occupées justement à chercher ces moyens pratiques, une formule qui puisse réunir les deux tiers des voix nécessaires. Depuis quelques semaines particulièrement, la discussion s'est engagée, non sans une certaine confusion, entre tous les systèmes. A quoi allait-on se décider? Irait-on jusqu'au suffrage universel pur et simple que réclament bruyamment les masses populaires, — ou soumettrait-on le suffrage uni-

versel à des conditions d'âge et de résidence? Exigerait-on des garanties de capacités, ne fût-ce que l'instruction la plus élémentaire, savoir lire et écrire? Attacherait-on l'électorat à l'habitation, comme en Angleterre? Serait-on pour le vote unique ou pour le vote « plural, » c'est-à-dire pour un double vote accordé aux pères de famille? Catholiques, libéraux, droite, gauche modérée, extrême gauche, chacun a porté son idée ou sa chimère. C'est le conflit ouvert entre tous les systèmes qui ont été passés en revue, sans qu'on ait paru plus avancé jusqu'à ces derniers jours. Le chef du ministère, M. Beernaert, et M. Frere-Orban semblaient pourtant tout près de s'entendre sur une combinaison mixte, lorsque tout à coup a surgi une proposition inattendue de M. de Kerchove, qui consistait tout simplement à ne rien décider dans la constitution et à appliquer provisoirement à l'électorat politique les conditions de l'électorat communal, — en attendant une loi définitive. C'était comme un aveu d'impuissance et un ajournement indéfini de la revision.

Comment se débrouiller dans ce fouillis de propositions et de contre-propositions? Le plus simple était d'en finir avec une discussion qui ne servait plus à rien, d'en venir sans plus de retard au vote, et c'est ce qui est arrivé. On a procédé par une série d'éliminations. Du premier coup, le suffrage universel pur et simple a été mis hors de combat et rejeté à une immense majorité; d'autres propositions ont été successivement repoussées. Malheureusement les premiers votes du parlement n'ont pas été reçus sans impatience au dehors. L'émotion s'est promptement répandue dans les centres industriels, comme à Bruxelles. Manifestations et bagarres plus ou moins révolutionnaires ont commencé, et les chefs populaires vont même jusqu'à menacer d'une grève générale. On est aujourd'hui en pleine crise. Ce qu'il y aurait probablement de plus sage pour le parlement serait de se ressaisir dans une dernière délibération, de s'arrêter à une large transaction qui admettrait le suffrage universel avec des garanties, et de délivrer ainsi la Belgique des périls d'une agitation indéfinie.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Depuis la constitution du nouveau ministère et la séparation des chambres, la rente 3 pour 100 a subi un assez vif mouvement de baisse qui l'a ramenée de 97 francs aux environs de 96. C'est moins à la poli-

tique, toutefois, qu'il convient d'attribuer cette réaction qu'à un facteur purement mécanique, les réalisations quotidiennes de la Caisse des dépôts et consignations.

Quelques spéculateurs ont dit que le nouveau ministre des finances, M. Peytral, n'était pas *persona grata* à la Bourse, où l'on avait conservé le souvenir de sa campagne pour l'impôt sur le revenu. Mais on ne vend pas de rentes sur des raisons de sentiment, ou, si le cas vient à se produire, des ventes de ce genre ne font sur les cours qu'une impression très fugitive. Les ventes de la Caisse des dépôts constituent au contraire un élément permanent de faiblesse. Le marché les a pendant plusieurs semaines supportées sans broncher. Aujourd'hui leur action semble devenue plus sensible.

Les retraits de fonds aux caisses d'épargne ont encore dépassé les apports nouveaux d'environ 15 millions de francs pendant les premiers dix jours d'avril, et, dans ce montant, la caisse d'épargne de Paris figure pour 600,000 francs. L'excédent des retraits depuis le 1er janvier dernier atteint 175 millions de francs pour les caisses d'épargne ordinaires et il est probable qu'il dépasse 40 millions pour la caisse d'épargne postale. On ne peut tirer de ce phénomène aucun argument défavorable contre les caisses d'épargne. Au contraire, on voit l'institution, après avoir dévié longtemps, sous l'influence de causes diverses, de son véritable objet, se corriger en quelque sorte d'elle-même sous l'action d'une seule cause, l'abaissement du taux de l'intérêt servi aux dépôts. Alors que l'intérêt dépassait 3 1/2, un grand nombre de petits ou moyens capitalistes ont porté aux caisses leurs fonds disponibles jusqu'aux limites du maximum, fixé à 2,000 francs. Peu à peu, les caisses devenaient de simples banques de dépôt, offrant à leur clientèle des avantages exceptionnels ; de là ce succès si grand, excessif, et cet afflux de fonds par centaines de millions pendant plusieurs années. Mais, aujourd'hui, l'intérêt servi ne dépasse plus, et même n'atteint pas tout à fait, celui que donnent la rente et plusieurs autres valeurs similaires. Les titulaires des plus forts dépôts ont dès lors calculé qu'il leur serait plus avantageux de placer eux-mêmes directement leurs fonds que de les laisser aux caisses; chacun d'eux retire donc, soit la totalité de son dépôt, soit la plus forte partie, une somme variant de 1,000 à 1,500 francs. Les petits déposans qui n'ont pas les mêmes préoccupations de placement et à qui importe peu le taux d'intérêt servi, à cause de la modicité du capital, continuent d'ajouter lentement à leur pécule par l'apport de petites sommes, et la caisse d'épargne se trouve rendue ainsi tout naturellement à sa véritable destinée. Seulement, les cinq cents caisses, dans ce double mouvement, n'ont reçu, du 1er au 10 avril, que 3 millions de petits dépôts, tandis qu'elles ont eu à restituer 18 millions sur les dépôts plus importans auxquels elles avaient indûment donné abri.

La Caisse des dépôts et consignations, pour faire face à ces remboursemens, vend des rentes aussi mécaniquement qu'elle en achetait quand chaque décade apportait son excédent de dépôts nouveaux. Aussi longtemps que la Caisse a acheté des rentes en Bourse, à raison d'un million environ en capital chaque jour, la hausse était inévitable, à travers les mouvemens variables que pouvaient provoquer les incidens. La marche du 3 pour 100 au pair a pu être aisément prédite et s'est réalisée avec une ponctualité mathématique.

Aujourd'hui, non-seulement la Caisse des dépôts n'achète plus, elle vend chaque jour des rentes pour un capital de plus d'un million, et de même que naguère les achats, suivis forcément de levées immédiates de titres, faisaient le vide sur la place, de même aujourd'hui les ventes, suivies de livraisons, produisent une abondance de titres flottans, et la baisse s'en est suivie, aussi inévitable que l'avait été la hausse ou la fermeté jusqu'à la fin de 1892.

En fait, le 3 pour 100 s'est peu à peu éloigné du pair, et n'est plus maintenant qu'à 96 francs. Les agitations politiques causées par l'affaire de Panama ont bien eu leur part dans ce mouvement de défaveur; un habile mouvement de spéculation a pu précipiter un moment la rente à 93 francs. Mais elle s'est relevée au-dessus de 98 et se serait fort probablement maintenue tout au moins à ce niveau, si le taux d'intérêt servi aux dépôts des caisses d'épargne n'avait été abaissé à partir du 1er janvier.

La rente amortissable a partagé le sort du fonds perpétuel. Le 4 1/2, au contraire, est resté très ferme et se tient à son plus haut cours, soit 106.90.

Parmi les fonds étrangers, les plus favorisés ont été la rente Extérieure d'Espagne et le 3 pour 100 portugais. L'Extérieure avait été portée jusqu'à 68 1/2 avant le détachement du coupon trimestriel qui a eu lieu le 7 courant. Une réaction bien naturelle, après sept points de hausse, l'a fait reculer en deux Bourses à 66.50, mais le 12 courant, des demandes très actives l'ont relevée à 67.50 ex-coupon, c'est-à-dire à son plus haut prix. En même temps les actions des chemins espagnols ont repris leur marche. Le Nord de l'Espagne, parti de 170 en liquidation, s'est avancé à 182.50 ; le Saragosse s'attarde à 217.50 ; les Andalous ont atteint 377.50. Les recettes des Compagnies sont satisfaisantes, le change s'est un peu amélioré. Le dernier bilan de la Banque d'Espagne accusait une forte augmentation de la circulation fiduciaire, causée sans doute par les besoins du trésor pour l'échéance de la dette. Le parlement espagnol est réuni ; dès que la chambre se sera constituée par la vérification des pouvoirs, M. Gamazo présentera son projet de budget si impatiemment attendu pour les réformes qu'il doit proposer à l'examen des Cortès.

La rente portugaise a dépassé 23. Les intéressés supposent que le nouveau cabinet est sérieusement disposé à étudier les moyens de donner aux créanciers du royaume toutes les satisfactions que comporte l'état des finances. Aucune négociation n'est encore toutefois engagée. L'affaire des Chemins portugais, d'autre part, semble réserver aux obligataires un sort un peu moins désastreux qu'on ne l'avait craint d'abord. Les obligations de la Régie des tabacs de Portugal se tiennent assez fermes à 358. Les actions de cette Société ont été récemment admises à la cote officielle.

Un emprunt brésilien 5 pour 100 vient d'être lancé à Londres pour près de 4 millions de livres sterling à 80 pour 100. Ce taux avantageux a provoqué d'assez nombreux arbitrages contre le 4 pour 100 qui a fléchi de 72 à 68.50 ex-coupon.

La Bourse du 13 courant a vu de nouveau fléchir les cours de la rente 3 pour 100 et de la plupart des fonds étrangers. Notre fonds national a reculé à 95.85, l'Extérieure a perdu une demi-unité, le Portugais et le Brésilien ont été lourds, sur le bruit de l'insuccès de l'emprunt en 5 pour 100 du Brésil émis à Londres. Sur cette dernière place on se montre plus inquiet que dans ces derniers temps, au sujet des finances helléniques qu'il paraît bien malaisé d'étayer au moyen d'un nouvel emprunt. On s'est en outre occupé des désordres qu'a fait éclater à Bruxelles le rejet successif de toutes les propositions de revision constitutionnelle. Enfin, le public financier n'a pas été peu surpris sur notre place, en apprenant que le projet de budget pour 1894, tel qu'il ressort des premières prévisions des divers ministères, accuse 150 millions de dépenses de plus que celui de 1893.

Les valeurs russes sont restées à peu près aux cours de la dernière liquidation, déduction faite du montant des coupons détachés sur le Consolidé 4 pour 100 et sur le 3 pour 100 1891. Les valeurs ottomanes, après une velléité de hausse, sont revenues au niveau du début du mois. Les promoteurs de l'entreprise du chemin de fer Salonique-Constantinople seraient disposés, si l'état du marché le permet, à émettre avant la fin d'avril une partie du capital-obligations nécessaire à la construction de la ligne.

Le marché de Vienne a perdu quelque peu de sa fermeté. Le Hongrois a reculé de 75 centimes à 96.25, les Lombards de 10 francs à 258.75, le Crédit foncier d'Autriche de 10 francs à 1,195.

Le directeur-gérant : Ch. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT SEIZIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXIIIe ANNÉE.

MARS. — AVRIL 1893.

Livraison du 1er Mars.

HONNEUR DE FEMME, première partie, par M. ADOLPHE CHENEVIÈRE. 5

ROME ET LA RENAISSANCE. — ESSAIS ET ESQUISSES. — II. — CINQUECENTO, par M. JULIAN KLACZKO. 37

LES MIMES GRECS. — THÉOCRITE, HÉRONDAS, par M. JULES GIRARD, de l'Institut de France. 63

L'ART RÉALISTE ET LA CRITIQUE. — II. — J.-A. CASTAGNARY, par M. GUSTAVE LARROUMET, de l'Institut de France. 100

L'ALUMINIUM, par M. J. FLEURY. 137

BEAUMARCHAIS INÉDIT, par M. EUGÈNE LINTILHAC. 154

LA CRISE HAVAIENNE. — UNE TENTATIVE D'ANNEXION, par M. C. DE VARIGNY. 172

LA QUESTION ALGÉRIENNE, par M. G. VALBERT. 197

REVUE DRAMATIQUE. — *Les Amans légitimes* AU GYMNASE, *Pêcheur d'Islande* AU GRAND-THÉATRE, *Flipote* AU VAUDEVILLE, par M. CAMILLE BELLAIGUE. . . 209

REVUE MUSICALE. — *Madame Chrysanthème* AU THÉATRE-LYRIQUE, *la Lyre et la Harpe,* DE M. C. SAINT-SAËNS, AU CONSERVATOIRE. 218

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 226

MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 237

Livraison du 15 Mars.

LES JUIFS SOUS LA DOMINATION GRECQUE, par M. ERNEST RENAN, de l'Académie française. 241

HONNEUR DE FEMME, deuxième partie, par M. ADOLPHE CHENEVIÈRE. . . . 257

EN JUDÉE, première partie, par M. ANDRÉ CHEVRILLON. 292

IDYLLE MAZOVIENNE, par Mme MARGUERITE PORADOWSKA. 314

Le Mexique sous la présidence du général Porfirio Diaz, par M. Claudio JANNET. 340
La Sédition du 1er décembre 1789 a Toulon, première partie, par M. George DURUY. 369
La France et le pape Léon XIII, par M. Charles BENOIST. 397
La Psychologie expérimentale, d'après les travaux du congrès de Londres, par M. Alfred BINET. 431
Le Procès du maréchal Ney, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGUÉ, de l'Académie française. 450
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 467
Mouvement financier de la quinzaine. 478

Livraison du 1er Avril.

Les Illusions et les Mécomptes d'un royaliste. — Le comte de Falloux. — I. — La Jeunesse d'un royaliste, par M. Charles de MAZADE, de l'Académie française. 481
Honneur de femme, dernière partie, par M. Adolphe CHENEVIÈRE. 516
Prosper Mérimée, d'après des souvenirs personnels et des documens inédits. — I. — Débuts littéraires, amours et amitiés, par M. Augustin FILON. 557
En Judée, dernière partie, par M. André CHEVRILLON. 595
Rome et la Renaissance. — Essais et Esquisses. — Cinquecento, par M. Julian KLACZKO. 624
Les Romanciers du sud en Amérique, par M. Th. BENTZON. 652
Rembrandt, d'après son dernier biographe, par M. G. VALBERT. 684
Revue dramatique. — Comédie-Française : *la Paix du ménage*, de M. Guy de Maupassant. Odéon : *une Page d'amour*. Vaudeville : *les Drames sacrés*, par M. Camille BELLAIGUE. 696
Revue musicale. — Concerts du Chatelet : *les Béatitudes*. Opéra-Comique : *Kassia*. 702
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 707
Mouvement financier de la quinzaine. 718

Livraison du 15 Avril.

Les Illusions et les Mécomptes d'un royaliste. — Le comte de Falloux. — II. — M. de Falloux et les Rêves de restauration monarchique depuis 1848, par M. Charles de MAZADE, de l'Académie française. 721
La Jambe coupée, récit, par M. MASSON-FORESTIER. 764
La Propriété foncière de Philippe-Auguste a Napoléon. — III. — Transformations du sol rural, par M. le vicomte George d'AVENEL. 789
Études anglaises. — La Vie et les Œuvres de Geoffrey Chaucer, par M. J. J. JUSSERAND. 815
Le Parc national des États-Unis, par M. Léo CLARETIE. 855
Paysages des tropiques. — La Mocha, par M. Lucien BIART. 901
Fragmens du *Journal* d'Eugène DELACROIX. 922
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 945
Mouvement financier de la quinzaine. 955

Paris. — May & Motteroz, libr.-impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 517 846